ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

CONSACRÉ A L'ÉTUDE

DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

PUBLIÉ PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

Pur remenbrer des ancessurs
Les diz et les faiz et les murs.
WACE.

15e ANNÉE — 1886

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU

Reprinted with the permission of Librairie Honoré Champion Éditeur
JOHNSON REPRINT CORPORATION KRAUS REPRINT CORPORATION

First reprinting, 1966
Printed in the United States of America

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

ÉTUDES SUR LES ROMANS DE LA TABLE RONDE

GUINGLAIN

OU

LE BEL INCONNU [1]

Ce roman, un des plus agréables à lire de tout le cycle breton, en est aussi, à divers points de vue, un des plus intéressants. Laissant de côté pour le moment la rédaction en prose du XVIe siècle, la version anglaise, le poème italien de *Carduino* et le poème allemand de *Wigalois*, sur lesquels nous reviendrons, nous allons nous occuper du poème français de Renaud de Beaujeu. Il nous a été conservé dans un seul manuscrit, le recueil bien connu qui fait partie de la bibliothèque de M. le duc d'Aumale à Chantilly, et il a été imprimé, d'une façon déplorable [2], en 1860, par C. Hippeau.

Le récit est très simple et, sauf en un point, ne s'écarte guère du cadre banal des compositions de ce genre ; mais la banalité du thème est rachetée par le charme des détails. A la cour d'Arthur, à Carlion-sur-Mer, se présente un jour, accompagnée du nain Tidogolain, une « pucele » nommée Hélie, demandant pour sa dame, fille du roi Gringas de Galles, le secours d'un chevalier, qui doit venir seul, être preux entre les preux et capable d'accomplir l'aventure du « fier baiser ». Un jeune chevalier, qui ne connaissait ni son père ni même son nom [3], et qu'on avait

1. Le tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France* s'ouvre par un grand article collectif sur les romans en vers du cycle de la Table Ronde. J'extrais de cet article, dont la première partie est déjà imprimée, la notice du roman de *Guinglain*, en demandant aux lecteurs de la *Romania* les additions et rectifications qu'ils pourront me fournir.

2. Voyez les observations de M. Fœrster, *Zeitschrift für. rom. Philologie*, t. II, p. 78.

3. Aux questions qu'on lui fait à son arrivée, il répond : « Certes ne sai, Mais que tant dire vos en sai Que *biel fil* m'apeloit ma mere, Ne je ne sai se je

appelé le Bel Inconnu, venait d'arriver à la cour et avait obtenu du roi la promesse qu'il lui accorderait sa première requête. Il demande à être chargé de cette aventure, et Arthur le désigne, malgré les plaintes d Hélie, qui aurait voulu obtenir un des chevaliers renommés de la Table Ronde, au lieu de ce jouvenceau qui n'a donné encore aucune preuve de sa prouesse. Elle s'éloigne sans même faire attention au Bel Inconnu, qui la rejoint et l'accompagne, mais qu'elle engage à renoncer à une aventure au-dessus de ses forces. Cependant, arrivé au « gué périlleux », le Bel Inconnu renverse d'abord Bliobliéris, qui en défendait le passage, puis ses trois amis qui essaient de le venger [1] ; il tue ensuite deux géants qui voulaient faire violence à une demoiselle dans la forêt. Hélie reconnaît alors le mérite du champion qu'elle a dédaigné, et lui demande pardon de son injustice. Sa confiance toute fraîche dans la valeur de son compagnon lui inspire une présomption fort peu louable : elle s'empare d'un « brachet » ou petit chien de chasse qu'elle rencontre, et refuse, malgré les prières du Bel Inconnu, de le rendre à son maître, l'Orgueilleux de la Lande [2] ; ce caprice a pour suite un combat terrible, où l'Orgueilleux est vaincu. Vient ensuite un épisode qui se rencontre souvent dans nos romans, celui de l'épervier donné en prix de la beauté : Margerie, fille du roi d'Ecosse, y a prétendu, et a vu son ami tué en voulant soutenir ses droits ; le Bel Inconnu la venge, et triomphe en effet de Giflet, le fils de Do [3], qui revendiquait l'épervier pour sa belle.

Toutes ces aventures ne servent guère qu'à allonger le récit. Celle qui suit est plus intéressante. Nos voyageurs arrivent devant un château admirablement construit, qui appartient à « la demoiselle aux blanches mains ». Cette demoiselle

> Les set ars sot et encanter,
> Et sot bien estoiles garder,
> Et bien et mal, tot ço savoit :
> Merveillous sens en li avoit. (V. 1917)

Elle avait établi une singulière coutume pour se trouver le mari le plus vaillant possible. Tout prétendant à sa main devait garder un pont qui,

---

oi pere ». Perceval non plus ne sait pas son nom, et sa mère ne l'appelle aussi que *Beaus fius*. De même *Chev. au Cygne*, éd. Hippeau, v. 881.

1. L'histoire de ce second combat est préparée seulement ici et n'est racontée qu'après la défaite des géants ; mais le poème anglais place les faits dans l'ordre que nous avons suivi.

2. Ce nom provient du *Perceval*.

3. Encore un personnage de Chrétien de Troies, par exemple dans *Erec*. L'éditeur imprime à tort « le fils d'O » pour « le fils Do. »

devant le château, fermait la route, et combattre avec tout chevalier qui se présentait : s'il était vainqueur pendant sept années consécutives, il devait être l'époux de la demoiselle ; s'il trouvait un vainqueur, celui-ci prenait sa place aux mêmes conditions. Ce poste périlleux est occupé en ce moment par Mauger le Gris, qui a triomphé déjà pendant cinq ans de tous ceux qu'il a combattus : cent quarante-trois têtes de chevaliers garnissent les pieux qui entourent sa tente ; mais s'il est vaillant, il est discourtois et félon ; la demoiselle le hait et souhaite sa défaite ; autant en font tous ses vassaux. Aussi, quand, après un combat terrible, le Bel Inconnu le tue, on lui fait un accueil enthousiaste, et la demoiselle, charmée de sa beauté autant que de son courage, déclare qu'elle abolit l'ancienne coutume et qu'elle épousera dans huit jours le vainqueur de Mauger. Mais cela ne fait pas l'affaire d'Hélie, qui rappelle à son compagnon l'aventure qu'il a entreprise, et tous deux concertent le moyen de s'enfuir le lendemain matin du château. Le Bel Inconnu a quelque mérite à tenir sa parole, car la demoiselle aux blanches mains avait employé de grandes séductions auprès de lui. Au milieu de la nuit, quand tout se taisait et qu'il ne dormait pas, il vit la maîtresse du château franchir la porte de sa chambre :

Sans guimple estoit, eschevelee,
Et d'un mantel fu afublee
D'un vert samit o riche hermine.
Mout estoit bele la mescine.
As (*éd.* Les) ataces de son mantel
De fin or furent li tassel;
Desus sa teste le tenoit,
L'orle lés sa face portoit :
Li sibelins, qui noirs (*éd.* voirs) estoit,
Lés le blanc vis mout avenoit.
N'avoit vestu fors sa cemise,
Qui plus estoit blance a devise
Que n'est la nois qui siet sor branche;
Mout estoit la cemise blanche,
Mais encore ert la cars mout plus
Que la cemise de dessus.
Les ganbes mout blanches estoient,
Qui un petit aparissoient :
La cemise brunete estoit
Envers les ganbes (*éd.* la dame) qu'il veoit.
A l'uis la dame s'apuia,
Et vers le lit adiès garda,
Puis demanda se il dormoit...
« Dort il, fait ele, qui ne dit ? » (V. 2373)

Sur sa réponse, elle s'approche de lui et le serre tendrement dans ses bras ; mais quand il veut lui donner un baiser,

> Se li a dit : « Ce ne me plaist :
> Tot torneroit a lecerie.
> Saciés je nel feroie mie
> De si que m'aiés esposee :
> Lors vos serrai abandonee. »
> De lui se parti (*éd.* para) maintenant,
> Se li dist : « A Diu vos commant. »...
> Celi a laissé esbahi,
> Qui mout se tient a escarni. (V. 2428)

Il n'en quitte pas moins furtivement, le lendemain matin, ce séjour de délices, et il reprend sa marche avec Hélie. Avant d'arriver au terme, il soutient encore un combat contre Lampart, le seigneur du « chastel Galigan », qui n'héberge que ceux qui l'ont vaincu. Renversé par notre héros, il l'accompagne jusqu'à la ville de Senaudon (v. 3361, 3822) ou Sinaudon (v. 6078), qui est le but de son voyage, et dans laquelle il faut sans doute reconnaître le nom des montagnes du Snowdon [1] ; mais Lampart ne peut y entrer avec lui ; il lui explique ce qui l'attend dans cette ville qui, depuis la dévastation à laquelle elle est en proie, ne s'appelle plus que la Gaste Cité. Au milieu des rues désertes et des édifices en ruines, il verra un palais de marbre magnifique, qui n'a pas moins de mille fenêtres : à chacune se tient un jongleur avec un instrument et un cierge ardent devant lui ; ils salueront courtoisement l'arrivant, mais qu'il ait bien soin de leur répondre : « Dieu vous maudisse ! » Il entrera dans la salle et attendra son aventure, en se gardant de pénétrer dans la chambre voisine.

Le Bel Inconnu arrive en effet au palais, répond par une malédiction au salut des mille joueurs d'instruments, puis entre à cheval dans la grande salle, dont on ferme la porte après lui, et qui est vivement éclairée par les mille cierges des jongleurs. Un chevalier armé sort d'une chambre et vient l'attaquer ; le Bel Inconnu le met en fuite et le poursuit jusqu'au seuil de la chambre ; il va franchir ce seuil, oubliant la recommandation de Lampart, mais il s'arrête à temps en voyant des haches levées pour le frapper. Un nouvel adversaire se présente, monté sur un cheval qui porte une corne au front et dont la bouche jette des flammes. Après un combat auquel ne se comparent pas, d'après le poète, ceux de Tristan

---

1. Nous voyons également figurer le Snowdon dans le roman latin de *Meriadoc* ; voy. Ward, *Catalogue of romances*, t. I, p. 375.

contre le Morhout, de Mainet contre Braimant et d'Olivier contre Roland (v. 3010-13), le Bel Inconnu tue son ennemi, dont le corps, tombé aussitôt en décomposition, exhale une fumée infecte ; en même temps les jongleurs disparaissent avec leurs cierges, un fracas terrible se fait entendre, et, plongé dans l'obscurité la plus profonde, le jeune héros sent l'épouvante le gagner ; mais il se signe et reprend courage en pensant à la demoiselle aux blanches mains, dont il espère obtenir le pardon. Soudain une « aumaire » s'ouvre, il en sort une guivre, dont le corps était gros comme un baril et long de quatre toises, et qui avait une bouche vermeille d'où partait du feu, des yeux luisants comme des escarboucles, et une queue, quatre fois nouée, brillant de toutes les couleurs. Le Bel Inconnu met la main à l'épée, mais la guivre s'incline :

> Semblant d'umelité li fait,
> Et cil s'espee plus ne trait :
> « Jo ne la doi, fait il, tocier,
> Puis que la voi humelier ». (V. 3133)

La guivre cependant s'approche de plus en plus, et il met de nouveau la main à l'épée, mais elle lui fait de nouveau des démonstrations amicales : elle est tout près, il va la frapper, mais elle l'apaise encore, et il admire la bouche qu'elle a si belle, il s'absorbe dans cette contemplation, quand elle se lance sur lui et le baise à la bouche, après quoi elle s'éloigne et rentre dans l' « aumaire », qui se referme. Le Bel Inconnu a fait « le fier baiser », mais il craint que la guivre ne soit le diable et qu'il ne soit perdu. Une voix se fait entendre et le rassure. Elle lui apprend d'abord qu'il s'appelle Guinglain [1] et qu'il est fils de Gauvain et de Blanchesmains la fée [2], qui lui a préparé cette aventure pour sa gloire et son bonheur. Epuisé par tant d'émotions, Guinglain s'endort ; à son réveil il voit près de lui une jeune fille d'une merveilleuse beauté : c'est Blonde Esmerée, celle qu'il a délivrée, la reine de Galles ; elle lui raconte

---

1. Telle est la forme constante du manuscrit (voy. *Zeitschrift für rom. Philologie*, t. II, p. 78) ; elle répond au nom gallois *Winwaloen* ; c'est aussi celle du poème anglais (voyez ci-dessous). L'éditeur du poème français, sans prévenir, imprime partout *Giglain* (sauf au v. 3266 *Guiglain*), sans doute à cause du roman en prose du XVe siècle qui porte *Giglan*.

2. Ce nom est malheureusement choisi, faisant une confusion gênante avec celui de la demoiselle « aux blanches mains ». M. Kœlbing s'y est trompé : « La mère du héros, dit-il, semble devoir à sa nature de fée le privilège de pouvoir être la maîtresse de son propre fils ». Les vers 4878 et suivants auraient dû lui ôter cette idée singulière. La rédaction en prose appelle la mère de Giglan *Blanchevalee*.

qu'après la mort de son père deux enchanteurs, Eurain et Mabon (qu'il vient de tuer l'un après l'autre), ont dévasté sa cité, frappé de folie ou de mort les habitants, et l'ont changée elle-même en cette guivre monstrueuse qu'il a vue ; elle aurait pu acheter sa grâce en consentant à épouser Mabon, mais elle s'y est toujours refusée, sachant qu'elle serait délivrée si elle pouvait donner un baiser au meilleur chevalier de la Table Ronde, c'est-à-dire à Gauvain ou à son fils Guinglain. Celui-ci l'a en effet désenchantée ; du même coup elle redevient maîtresse de sa ville et des trois royaumes qui en dépendent, et elle offre à son libérateur et sa personne et son empire.

Il est clair que le roman devrait s'arrêter là pour ressembler aux autres romans biographiques, ou du moins se borner à nous raconter le retour de Guinglain à la cour, sa reconnaissance avec son père, et son mariage avec Blonde Esmerée, et nous verrons en effet que le récit qui a servi de source à Renaud de Beaujeu se terminait de cette façon naturelle. Mais notre poète l'a abandonné pour donner à la première partie du roman une suite qu'il ne comportait pas et qui n'a pas laissé de l'embarrasser pour son dénouement : évidemment séduit, comme son héros, par la belle hôtesse de l'Ile d'Or, il lui a attribué, pour cette seconde partie, un rôle assez différent de celui qu'elle devait avoir dans le conte original et qui ne cadre pas bien avec le reste. Il est de règle, en effet, dans les romans de ce genre, que le héros n'a qu'un amour, celui qui le mène au mariage final, ou que du moins, s'il en a d'autres, ils disparaissent devant celui-là ; mais ici c'est tout le contraire que nous voyons arriver. Quand Blonde Esmerée déclare à son libérateur qu'elle veut faire de lui son époux, Guinglain lui montre « beau semblant », mais il déclare qu'il ne peut prendre d'engagement avant d'avoir le consentement du roi Arthur. En réalité, il ne songe qu'à la « fée » (on lui donne ici ce nom pour la première fois) de l'Ile d'Or ; il la revoit sans cesse telle qu'elle lui est apparue dans cette nuit où elle l'a visité, il se reproche la façon discourtoise dont il a agi envers elle, et doute qu'elle lui pardonne jamais. Au moment où la reine de Galles, qui a présenté Guinglain à ses barons comme son futur époux, s'apprête à partir avec lui pour la cour d'Arthur, il lui déclare qu'une affaire pressante l'oblige de la laisser aller seule. Elle s'en désole, mais continue son chemin, et Guinglain, accompagné de son fidèle écuyer Robert, se dirige aussi rapidement que possible vers l'Ile d'Or.

Il rencontre la fée, puisqu'elle s'appelle désormais ainsi, qui revient de la chasse ; il s'approche d'elle et demande à lui parler à part ; il implore son pardon ; elle feint d'abord de ne pas le reconnaître, puis lui reproche sa conduite et lui déclare qu'elle ne le punit pas comme elle le devrait à cause de l'amour qu'elle a éprouvé pour lui, mais qu'elle ne l'aimera plus

jamais. « Éh bien! dit Guinglain, je resterai au moins dans votre voisinage, et j'y mourrai assurément sans beaucoup attendre. » En effet, il va prendre son logis non loin du palais de sa belle, et bientôt l'insomnie, le jeûne, le chagrin, le réduisent près de l'extrémité. Mais un jour la dame le fait mander; il arrive et lui parle de ses maux. « Je ne crois pas, dit-elle, que ce soit pour moi que vous souffriez, et en tout cas je serais bien folle de vous donner une seconde fois mon amour : vous me tromperiez encore et vous en iriez comme l'autre jour. » Guinglain proteste, s'excuse, et

La dame li fait un regart,
Et Guinglains li de l'autre part:
A iols s'enblent les cuers andui...
Puis li a dit : « Li miens amis,
Mout mar i fu vostre proece,
Vostre sens et vostre largece,
Qu'en vos n'a rien a amender
Fors tant que ne savés amer.
Mar fustes quant vos ne savés ;
Totes autres bontés avés.
Et je vos di en voir gehir...
Plus vos amasse que nului
Se vos iço faire saviés. » (V. 4325)

Elle l'invite cependant à venir habiter avec elle, et chacun lui fait fête. Le soir venu, elle lui indique un lit magnifique, où il doit reposer, et lui recommande, bien que la porte de la chambre où elle dort soit toute proche de ce lit et qu'elle la laisse ouverte, de ne pas y entrer pendant la nuit :

« Gardés ne soiés tant engrès
Que en ma cambre entrés a nuit :
Paor me feriés vos, je cuit;
Ne le faites sans mon commant. » (V. 4414)

Guinglain ne peut résister longtemps à la tentation. Au milieu de la nuit, il se lève et veut aller chez la fée ; mais il ne peut trouver la porte, et se voit tout à coup au milieu d'une étroite planche, au-dessus d'un torrent tumultueux, n'osant ni avancer ni reculer. Le vertige le prend, il tombe et se retient à la planche; il sent ses bras s'affaiblir et lâcher prise, et se met, éperdu, à demander du secours :

« Signor, fait il, aidiés, aidiés
Por Dieu ! car je serai noiés.

Secorés moi, bone gent france,
Car je pent ci a une plance,
Ne ne me puis mais retenir.
Signor, ne m'i laissiés morir ! » (V. 4487)

On accourt avec de la lumière, et on trouve Guinglain se tenant par les mains à la perche d'un épervier. L'enchantement dont il était victime se dissipe dès qu on arrive, et tout honteux il se remet dans son lit. Il n'y reste guère. Il s'étonne de s'être laissé prendre à cette « fantosmerie » et se décide à aller voir son amie, qui est si près de lui. Il se lève ; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il croit soutenir sur sa tête et ses épaules toutes les voûtes de la salle. Plein d'angoisse, il s'écrie :

« Signor, fait il, aiue ! aiue !
Bone gens, qu'estes devenue ?
Sor lo col me gist cis palais :
Ne puis plus soustenir cest fais ;
A mort, ce cuit, serrai grevés
Se de venir ne vos hastés ! »
Lors se relievent maintenant,
Cierges ont espris li sergant :
Guinglain ont trové come fol,
Son orillier deseur son col,
Et si n'avoit autre besoigne.
Quant il les vit, si ot vergoigne :
Jus jete le plus tost qu'il pot
L'orillier, si ne sona mot
Ne les sergens pas n'araisonne ;
De nule rien mot ne lour sonne :
Son cief a enbrucié en bas,
Puis s'est couciés en es le pas
Ens en son lit tos esmaris,
Et de honte tos esbahis. (V. 4557)

Cette fois il ne songe plus à renouveler sa tentative, et il se désole silencieusement ; mais la dame le trouve suffisamment puni, et elle l'envoie chercher par une demoiselle, qui l'introduit dans la chambre magnifique et longuement décrite de la fée. Celle-ci n'a plus les scrupules qu'elle avait montrés lors de leur première entrevue nocturne, et les deux amants sont heureux. La fée raconte à Guinglain qu'elle l'aime depuis son enfance, où elle le voyait chez sa mère, qu'elle aurait pu le retenir la première fois, mais qu'elle voulait lui laisser accomplir l'aventure où elle savait qu'il se couvrirait de gloire et qu'elle lui avait d'ailleurs procurée en envoyant Hélie à la cour d'Arthur ; c'est elle aussi dont la voix, après la

défaite de Mabon et le fier baiser, a appris à Guinglain qui il était. Le lendemain matin elle convoque tous ses barons et leur fait reconnaître Guinglain pour seigneur, mais elle ne parle plus de l'épouser.

Cependant Blonde Esmerée est arrivée à la cour d'Arthur et y attend vainement Guinglain. Elle raconte qui il est [1] et comment il l'a délivrée, puis a disparu. Pour le retrouver, on proclame un grand tournoi, pensant qu'il voudra y prendre part. En effet, apprenant cette nouvelle, Guinglain annonce à son amie qu'il va la quitter pour aller au tournoi, mais qu'il reviendra aussitôt. Elle lui prédit qu'il ne reviendra pas, qu'il trouvera à la cour une femme qu'on lui fera épouser, et qu'il est perdu pour elle. Mais voyant sa résolution, elle prend elle-même son parti, et le lendemain matin Guinglain, à sa grande surprise, se réveille dans une lande, ayant à côté de lui ses armes, son cheval et son écuyer. Il se rend au tournoi, dont il obtient le prix, après quoi il se fait connaître. Arthur lui demande d'épouser Blonde Esmerée :

Li roi et tuit l'ont tant proié
Que Guinglains lor a otroié. (V. 6047)

C'est, comme on le voit, un mariage de raison. Le cœur du poète est tout entier à la fée de l'Ile d'Or et, bien qu'après son mariage Guinglain ne dût plus penser à elle, Renaud de Beaujeu, dans les jolis vers qui terminent son roman, manifeste le projet de les réunir dans une suite de son ouvrage :

Ci faut li roumans et define.
Bele, vers cui mes cuers s'acline,
Renals de Biauju mout vos prie
Por Diu que ne l'obliés mie :
De cuer vos veut tos jors amer,
Ce ne li poés vos veer.
Quant vos plaira dira avant,
U il se taira ore a tant ;
Mais por un biau sanblant mostrer
Vos feroit Guinglain recovrer
S'amie que il a perdue...
Se de çou li faites delai,
Si est Guinglain en tel esmai
Que ja mais n'avera s'amie.

---

1. On s'attendrait à ce que Gauvain, quand il apprend que le jeune héros est son fils, manifestât une grande joie. Le poète dit simplement (v. 5142) : *Et bien sot que ses fius estoit Et que la fee amee avoit.* Il est vrai qu'il y a une lacune avant ces vers, mais elle doit être d'un vers seulement.

D'autre vengeance n'a il mie;
Mais por la soie grant grevance
Ert sur Guinglain ceste vengeance,
Que jamais jou n'en parlerai
Tant que le bel sanblant avrai. (V. 6103)

Il faut croire que notre aimable poète n'obtint pas le « beau semblant » qu'il demandait, car nous ne trouvons aucune trace d'une continuation de son poème. Dans ce poème, à plus d'un autre endroit, Renaud de Beaujeu se met en scène et s'adresse à sa dame, et ces passages sont parmi les plus agréables de son œuvre; ils rappellent les interruptions du même genre qui se trouvent dans *Partenopeus de Blois*. C'est pour plaire à celle qu'il aime « outre mesure », nous dit-il dès le début, qu'il a composé son roman, et pour lui montrer ce qu'il sait faire. Plus loin, et sans que le récit fournisse un prétexte à cette digression, il insiste sur sa loyauté envers celle qu'il n'a pas le droit de nommer « amie », mais qu'il peut appeler « bien amée, » et parle avec une indignation peut-être habile de ceux qui prennent l'amour légèrement :

Ce dient cil qui vont trecant,
Li uns le va l'autre contant :
« Peciés n'est de feme traïr. »
Mais laidement sevent mentir,
Ains mout est grans peciés, par m'ame.
Or vos penserés d'une dame
Qui n'avera talent d'amer :
Vers li irés tant sermonner
Que sera souprise d'amor,
Tant li prierés cascun jor
Bien li porés son cuer enbler...
Por vos tos ses amis perdra
Et son mari, qui l'amera :
Quant en avrés tot vo voloir,
Adont la vaurés decevoir !
Mal ait qui s'i acostuma
Et qui ja mais jor le fera !
Cil qui se font sage d'amor,
Cil en sont faus et traïtor.
Por ço mius vueil faire folie
Que ne soie loiaus m'amie:
Ce qu'ele n'est l'ai apelee;
Que dirai dont ? la mout amee.
S'ensi l'apel, voir en dirai ;
S'amie di, lors mentirai,

Car moi n'en fait ele sanblant.
Las ! por li muir, et por li cant ! (V. 1232)

Il se plaint encore ailleurs de la cruauté de celle qu'il a aimée dès le premier jour qu'il l'a vue :

De moi ocire ne repose,
Et je l'aim plus que nule cose ! (V. 4118)

Et en racontant le bonheur de Guinglain, il fait un retour sur lui-même, et déclare encore que toutes les peines de l'amour sont largement payées par la récompense qu'il peut donner. Il part de là pour faire l'éloge des dames et blâmer sévèrement ceux qui médisent d'elles :

Dius les fist de si grant vertu :
De tos biens les forma et fist,
Et biauté a eles eslist ;
Et Dius nos vaut, ce cuic, former
Por eles toutes honerer
Et por lor comandement faire. (V. 4751)

Si nous ne possédons pas d'autre roman de Renaud de Beaujeu, nous avons une chanson dont il est l'auteur, et qui nous permet d'établir approximativement le temps où il vivait. En effet le premier couplet de cette chanson est cité [1] sous le nom de « Renaut de Biauju », dans le roman de *Guillaume de Dole*, qui, comme on peut l'établir par un ensemble de preuves convergentes, a été écrit dans les dix ou douze premières années du XIIIe siècle. Renaud de Beaujeu a donc composé, sinon son roman, au moins sa chanson, avant 1212, et sans doute un certain temps avant, puisqu'elle était dès lors devenue célèbre. Elle présente bien d'ailleurs les sentiments et la manière de l'auteur du *Bel Inconnu*. On en jugera par le premier couplet, qui ressemble de fort près aux passages qui viennent d'être cités :

Loial amor qui en fin cuer s'est mise
N'en doit ja mais partir ne removoir,
Que la dolor qui destreint et justise
Semble douçor quant l'en la puet avoir.
Qui en porroit morir en bon espoir
Gariz seroit devant Deu au juïse ;
Por ço m'en lo quant plus me fait doloir.

1. *Jahrbuch für romanische Literatur*, XI, 161.

Cette chanson soulève en outre une question assez curieuse. Elle ne porte le nom de Renaud de Beaujeu que dans *Guillaume de Dole*, qui a d'ailleurs une autorité exceptionnelle ; elle est anonyme dans deux manuscrits de Paris [1], mais dans le célèbre chansonnier de Berne elle se retrouve (fol. 124) accompagnée de cette rubrique : *Li alens de challons*. On a cru voir [2] dans ces mots l'altération du nom d'un chevalier dont nous avons trois autres chansons, Alart de Chaus ou de Caus, mais c'est une conjecture peu vraisemblable ; il est bien plus probable que le rubricateur du manuscrit de Berne, qui était, comme on sait, fort ignorant et fort distrait, a mal lu et mal reproduit l'indication qu'il devait copier et qui portait : *Li cuens de Challons*. Cette restitution nous ferait voir dans Renaud de Beaujeu un comte de Chalon ; malheureusement nous ne trouvons pas, à l'époque où il vivait, de comte de Chalon qui ait porté le nom de Renaud, bien qu'il y ait eu plus d'un rapport entre la maison de Beaujeu et celle de Chalon ; nous ne rencontrons pas non plus, à l'époque où a dû vivre notre poète, de Renaud parmi les membres de la famille de Beaujeu dont le nom est venu jusqu'à nous. Nous croyons toutefois probable que l'auteur du *Bel Inconnu* appartenait à cette grande maison de Beaujeu qui donna à la France tant d'illustres hommes de guerre, et qui, dès le milieu du XIIe siècle, lui avait donné un poète célèbre, Guichard de Beaujeu. Le roman de Renaud a bien l'air d'avoir été écrit par un chevalier, par un homme du monde, plutôt que par un poète de profession ; les négligences même qu'on y remarque décèlent cette origine, et on peut en retrouver des traces jusque dans les libertés que l auteur a prises avec son sujet, et qui dépassent celles que se sont permises d'ordinaire les auteurs de romans analogues.

Nous avons déjà dit en effet que Renaud, pris d'un intérêt particulier pour la belle habitante de l'Ile d'Or, lui avait sacrifié la véritable héroïne du récit, et avait détruit par là même l'unité et la proportion de ce récit. C'est ce qui résulte clairement de la comparaison de son œuvre avec un poème anglais qui a certainement la même source, mais qui la représente plus fidèlement. Ce poème, appelé d'un titre français *Ly beaus desconus*, n'est pas, comme on l'a dit [3], une traduction abrégée du roman de Renaud de Beaujeu. C'est ce que suffit à montrer une comparaison rapide des deux ouvrages. Pour la faire nous nous servons des trois manuscrits du poème anglais qui ont été imprimés ou collationnés, et qui présentent entre eux certaines différences que nous signalerons quand elles en vau-

1. B. N., ms. fr. 846, *fol.* 78 *a;* ms. fr. 20050, *fol.* 19.
2. Raynaud, *Bibliographie des Chansonniers*, t. II, p. 173, 231.
3. Hippeau, *Le Bel Inconnu*, p. XXIV ; Ward, *Catalogue of romances*, p. 400.

dront la peine. L'un de ces manuscrits, conservé depuis longtemps au Musée Britannique (Bibl. Cottonienne, *Caligula* A. ii.), a été publié au XVIIIe siècle par Ritson [1] ; M. Hippeau, le croyant inédit, l'a réimprimé à la suite du poème de Renaud, en demandant pardon aux savants anglais de les avoir devancés. Un second manuscrit, qui se trouve à Naples, a été l'objet d'une collation soigneuse de la part de M. E. Kölbing (*Englische Studien*, t. I, p. 121 et suiv.). La troisième copie, qui n'est que du XVIIe siècle, est dans le fameux manuscrit que possédait l'évêque Thomas Percy et qui est maintenant au Musée Britannique (*Additional* 27879) ; elle a été imprimée avec le manuscrit entier par MM. Hales et Furnivall [2]. Des trois autres mss. on ne connaît que quelques passages communiqués par les éditeurs du manuscrit Percy.

Le poème anglais, bien que beaucoup plus bref que le français, présente une introduction qui manque à ce dernier. Nous apprenons tout de suite que Guinglain [3] a été engendré par Gauvain « à la lisière d'une forêt [4] » ; il a été élevé dans cette forêt par sa mère, et c'est parce qu'un jour il a rencontré un chevalier dont il a admiré l'armure qu'il se rend à Glastonbury, à la cour d'Arthur, et lui demande d'abord de le faire chevalier, ensuite de lui accorder le premier combat qui se présentera. Arrive Elene (c'est le nom que porte ici Hélie) accompagnée de son nain Teaudelayn, et les aventures se succèdent, avec de légères différences [5], comme dans le roman français. Mais le caractère et le rôle de la belle châtelaine de l'Ile d'Or sont autres, et tels que nous avons supposé qu'ils devaient être originairement. Elle est appelée « la Dame d'amour, » et est une véritable enchanteresse, qui ne fait qu'arrêter le héros dans le cours de sa vraie carrière. Elle le retient fasciné [6] pendant

1. Ritson, *Ancient Engleish metrical romances*, t. II, p. 1 ; Hippeau, *Le Bel Inconnu*, p. XXIV, 241.

2. Percy's *Folio manuscript*, t. II, p. 415.

3. Les mss. portent : *Gyngelayn*, *Ginglaine*, *Gingelyane*, *Gingelagne*, *Geynleyn*, *Gynleyn*.

4. Cf. ci-dessous, p. 18. Ainsi le poème anglais se rattache au conte inséré dans le *Perceval*.

5. Voy. ci-dessus, p. 2, n. 1. Bliobliéris est appelé ici William Celebronche (confusion avec le Guillaume de Salebrant qui, dans le français est un de ses trois amis) ; la jeune fille délivrée des géants se nomme Violette et a pour père le comte Antor, qui l'offre à son libérateur ; Gifflet, le fils Do, devient « Gyffroun le fludous » ; l'épisode de l'Orgueilleux de la Lande (ici « Otes de Lile ») est assez différent, etc. Le poème anglais contient même en plus un ou deux épisodes d'ailleurs insignifiants.

6. « Cette belle dame savait beaucoup de sortilège ; elle lui faisait entendre des mélodies de toutes les sortes d'instruments qu'on pouvait imaginer. Quand il voyait son visage, il lui semblait qu'il était vivant en paradis ; ainsi elle lui troublait les yeux. »

douze mois et plus [1], et c'est alors seulement qu'Elene réussit à lui faire honte, à lui rappeler l'engagement auquel il manque, et à le faire sortir du château de l'Ile d'Or, où il ne revient plus. Cet épisode, dans l'anglais, est d'ailleurs traité fort brièvement, et a sans doute, comme nous le verrons, omis des traits importants. Arrivé à Sinaudon, Guinglain, après un combat qui ressemble d'assez près à celui du poème français, délivre, en recevant le baiser du serpent, la princesse enchantée sous cette forme (elle n'est pas nommée) ; ce qui est plus naturel que chez Renaud, c'est que la délivrance a lieu dès que le baiser est donné, et que la princesse est aussitôt devant lui, « nue comme quand elle est née, et tout son corps tremblant ». L'épisode de la voix qui parle à Guinglain fait complètement défaut : après la délivrance de la princesse, Guinglain, qui naturellement accepte avec joie la main qu'elle lui offre, et qui reçoit aussitôt les hommages de ses nouveaux vassaux, se rend avec elle à la cour d'Arthur. Là vient aussi la mère de notre héros, qui dans le poème anglais n'est nullement une fée ; elle présente à Gauvain le fils qu'elle a eu de lui et qui fait tant d'honneur à son père. Gauvain bénit les jeunes époux, la noce se célèbre, et le poème finit [2].

L'auteur dit expressément qu'il suit un modèle français [3], et les noms français qui sont restés dans son ouvrage suffiraient à le démontrer ; mais l'analyse qu'on vient de lire prouve que ce modèle n'était pas le poème de Renaud. C'était un poème qui ressemblait beaucoup à ce dernier, et qui présentait déjà les noms du « Bel Desconeü », de l'Ile d'Or, de Mauger le Gris, de Lampart, de Sinaudon, des enchanteurs Eurain (angl. Irain) et Mabon, mais qui ne faisait du séjour de Guinglain auprès de l'enchanteresse de l'Ile d'Or qu'un épisode au milieu des autres et n'y revenait pas une seconde fois [4]. Renaud de Beaujeu a eu ce même poème sous les yeux et l'a transformé comme on l'a vu, au détriment de l'unité d'action de son poème et du caractère de son héros. Quant au récit lui-même, nous pouvons en indiquer une forme plus ancienne encore que celle du

1. Dans le manuscrit de Naples il n'est parlé que de trois semaines.

2. Cette fin n'est complète que dans deux mss (Naples et Ashmole) ; dans le ms. de Lincoln's Inn, il manque la strophe où paraît la mère de Guinglain ; les mss. Cotton et Lambeth omettent les trois strophes relatives au père et à la mère ; le ms. Percy s'arrête au moment où Guinglain et sa fiancée partent pour la cour.

3. V. 222, 2122 des éditions Ritson et Hippeau

4. On pourrait croire aussi que l'auteur anglais a remanié et simplifié le poème français; mais c'est fort peu vraisemblable : le poète anglais aurait retrouvé d'instinct la forme que la comparaison avec *Carduino* nous montre avoir été la forme primitive. M. Kœlbing, dans le travail cité plus haut, a porté le même jugement que nous sur le rapport des deux poèmes.

poème où ont puisé à la fois Renaud de Beaujeu et l'auteur de la version anglaise.

Cette forme nous a été conservée, plus ou moins fidèlement, dans le petit poème italien de *Carduino*, qui a été composé dans la seconde moitié du XIVe siècle, peut-être par Antonio Pucci, auteur de plusieurs ouvrages du même genre, et dont M. Pio Rajna nous a donné il y a quelques années la première et très bonne édition. Carduin, qui joue ici le rôle de Guinglain, n'est pas le fils de Gauvain : son père Dondinel a été empoisonné à la cour d'Arthur, dont il était le favori, par Mordret et ses frères (parmi lesquels, l'auteur le dit expressément, était Gauvain), et à cause de cela la mère s'est retirée avec l'enfant dans une forêt sauvage, où il grandit seul, dans l'ignorance absolue du monde, croyant même qu'il n'y a pas d'autres humains que sa mère et lui, vivant et se couvrant de la chair et de la peau des bêtes qu'il tue. Mais un jour il rencontre le roi Arthur avec ses hommes : les chevaux et les chevaliers l'émerveillent ; il déclare à sa mère qu'il veut connaître le monde qu'il a entrevu, elle y consent, et le mène à la ville, où elle lui procure des vêtements et des armes. La ressemblance entre ce début et celui du *Perceval* est évidente ; M. Rajna [1] a cependant remarqué avec raison que certains traits sont ici plus primitifs que dans l'œuvre de Chrétien de Troies, et il a conjecturé que l'auteur de *Carduino* pouvait bien avoir connu une forme du *Perceval* « plus simple et plus authentique [2] ». La supposition est juste au fond, mais il n'est pas nécessaire d'admettre que dans la source du rimeur italien le héros de l'aventure ait déjà été Perceval. Si nous comparons à son récit celui du poème anglais, nous voyons que là aussi la mère de Guinglain habite une forêt solitaire, et élève son fils dans l'ignorance du monde, d'où le tire une rencontre avec des chevaliers. Ce trait de l'ancien conte est déjà bien atténué dans l'anglais, et Renaud de Beaujeu l'a presque tout à fait supprimé [3], mais ce qui reste suffit à nous montrer qu'il était primitif. C'est d'ailleurs un lieu commun celtique, et Chrétien l'a pris n'importe où pour l'appliquer au héros de son *Conte du graal ;* nous le retrouvons par exemple, avec des traits tout particuliers et d'autres qui ressemblent de fort près à ceux du poème champenois, dans le lai de Tyolet [4] et ailleurs encore.

---

1. Rajna, *Carduino*, p. XXVII.
2. M. Rajna n'aurait pas dû d'ailleurs comprendre dans sa comparaison les 600 premiers vers de l'édition du *Perceval*, particuliers au manuscrit de Mons, et qui ne sont certainement pas de Chrétien.
3. On en trouve des traces, comme l'ignorance où Guinglain, appelé seulement *Bels fils* par sa mère, est resté de son vrai nom (voy. ci-dessus), etc.
4. *Romania*, t. VIII, p. 40.

Carduin se rend à la cour d'Arthur, et l'aventure du désenchantement de la belle changée en serpent se présente aussitôt à lui. Elle s'appelle ici Béatrice, et sa sœur, qui remplit le rôle de la demoiselle Hélie, raconte tout de suite au roi qu'il s'agit pour un chevalier hardi de délivrer Béatrice d'un enchanteur, qui, pour se venger de son refus, a désolé son pays et l'a réduite elle-même au plus triste sort. Entre le départ de la cour et l'arrivée à la ville enchantée, Carduin ne rencontre que trois aventures : l'une est le meurtre d'un chevalier qui veut lui ravir sa compagne de route, et qui se trouve, à la grande joie de Carduin, être Guerriès, frère de Mordret, et celui même qui avait remis le poison au père de notre héros ; la seconde est celle de la jeune fille délivrée des deux géants, dont le récit présente une remarquable coïncidence tant avec le poème anglais qu'avec le poème français ; enfin la troisième (qui est la première dans l'ordre du récit) mérite de nous arrêter un instant : c'est au fond celle de la fée de l'île d'Or, mais avec des traits particuliers. Carduin, la sœur de Béatrice et le nain arrivent dans un château dont la dame, une duchesse, était une puissante « maîtresse d'art. » Elle dit fort nettement à Carduin, après le souper : « Tu connais la coutume constante : je veux que tu dormes avec moi cette nuit. » Seulement elle ajoute cette restriction : « Ecoute-moi bien. Quand je t'appellerai, ne viens pas ; si je te dis de ne pas venir, tu viendras. Fais toujours le contraire de ce que je te dis. » Carduin le promet, mais quand, de sa chambre voisine, elle l'appelle et lui dit : « Entre ici, chevalier », il oublie la recommandation et s'élance. Aussitôt il entend des mugissements comme ceux d'une mer irritée et il sent un vent de tempête ; des géants le saisissent et le pendent par les mains au-dessus de l'eau qu'il croit voir, il passe ainsi toute la nuit à *dondolare*, jusqu'à ce que le jour rompe l'enchantement. Carduin tout confus quitte le château sans prendre congé. La sorcière joue ici, comme dans le poème anglais, un rôle purement épisodique, quoique bien moins important. Mais ce qui est remarquable, c'est la présence dans le poème italien du trait de la fascination du héros, que le poète anglais a supprimé ou s'est borné à indiquer vaguement, et que le poète français a retiré de l'endroit où il devait se trouver pour le reporter ailleurs et le motiver tout autrement. Il est probable que la source commune accordait à l'épisode de l'enchanteresse à peu près l'importance et la durée qu'il a dans le poème anglais, et y insérait l'histoire de la fascination subie, une nuit seulement ou deux nuits de suite, par le héros. Cette fascination même est tout à fait du genre de celles que nous trouvons dans plusieurs romans ou chansons de geste du moyen-âge, et paraît répondre plus particulièrement à certaines conceptions de l'imagination germanique.

Le dénouement du poème mérite aussi notre attention. Il n'y a ici qu'un enchanteur au lieu de deux, ce qui est plus naturel, et non seulement

il a changé Béatrice en serpent, il a encore métamorphosé en toutes sortes de bêtes tous les habitants de la cité, et en rochers les édifices et les maisons qui la formaient, sauf le palais où il habite. Instruit par le nain (qui remplace ici Lampart) [1], Carduin tue le magicien, et brise un anneau qu'il trouve dans sa ceinture et auquel était sans doute attachée sa puissance [2]. Ensuite a lieu le « fier baiser » ; seulement, au lieu que ce soit la guivre qui le donne au héros, comme dans les deux poèmes sur Guinglain, c'est lui qui a le courage de la baiser *in bocca*, ce qui est encore visiblement plus naturel et plus ancien. Aussitôt non seulement Béatrice, mais tous ses sujets reprennent forme humaine, et le poème se termine par le mariage de Carduin, devenu un des premiers chevaliers de la Table Ronde, avec la belle princesse qu'il a délivrée.

On voit que le poème italien, quoique bien postérieur au poème français, représente plus fidèlement, au moins dans les traits essentiels, le vieux conte, dont celui-ci s'éloigne au contraire beaucoup. Une première modification de ce conte, qui a consisté a faire du héros le fils de Gauvain, s'est produite dans la source commune, perdue aujourd'hui, du rimeur anglais et du poète français ; ce dernier a fait volontairement d'autres changements, dont il est maintenant facile de se rendre compte. Le vrai sujet du récit, devenu déjà moins important dans le poème anglais et encore plus effacé dans le poème français, c'est le « fier baiser », sur lequel il nous reste à dire quelques mots.

Cette histoire d'une jeune fille changée en serpent et qui ne peut reprendre sa forme humaine que s'il se rencontre un mortel assez courageux pour lui donner un baiser se retrouve ailleurs encore dans la littérature arthurienne. Elle forme un épisode, d'ailleurs fort altéré et maladroitement rattaché au reste du récit, du roman de *Lancelet*, mis en allemand par Ulrich de Zatzikhoven [3]. Mais ce n'est pas seulement dans les contes bretons que cette merveilleuse histoire figure ; elle paraît d'origine orientale ou au moins byzantine, et nous la trouvons localisée

---

1. Un détail montre combien est incontestable, malgré tant de divergences, le lien qui attache les différentes versions de notre conte. Le nain dit ici à Carduin: « Quand tu auras frappé ton adversaire, il fuira dans une chambre voisine ; garde-toi bien de l'y poursuivre, car son dessein est de revenir par un détour connu de lui et de te frapper par derrière » ; et en effet c'est ce que l'enchanteur essaie plus tard de faire. Ce trait n'est pas dans l'anglais ; mais il a laissé dans le français une trace visible. Lampart dit à Guinglain (v. 2807) : *Et tant com vos amés vo vie, Si gardés que vos n'entrés mie En la cambre que vos verrés* ; mais le motif a été changé (voy. ci-dessus, p. 4).

2. Nous avons ici un vrai trait de conte de fées, comme le montreraient des rapprochements où nous ne pouvons entrer, mais assez gravement altéré.

3. Voyez *Rom.* X, 476, 477.

en Grèce et singulièrement reliée à des souvenirs de l'antiquité classique. Le voyageur anglais Jean de Mandeville, connu par ses fables, rapporte qu'en passant devant l'île de Lango (Cos), il entendit raconter que la fille du fameux Hippocrate habitait cette île sous la forme d'un dragon. Un jour un jeune homme, ignorant cette circonstance, avait débarqué dans l'île et y avait rencontré une jeune fille d'une grande beauté, qui lui avait dit de revenir le lendemain, et de lui donner un baiser, sans s'effrayer de l'apparence sous laquelle il la verrait : il la délivrerait ainsi, et jouirait avec elle de l'île et de ses trésors. Le jeune homme revint; mais quand il vit le terrible dragon qui s'avançait vers lui, la peur le saisit et il s'enfuit, en sorte que la fille d'Hippocrate ne fut pas désenchantée. Elle l'aurait été plus tard, si l'on en croit l'auteur de *Tirant le Blanc,* qui, ayant sans doute lu Mandeville, fait mettre l'aventure à fin par un certain Espertius, lequel d'ailleurs, comme le héros de notre poème, reçoit le baiser au lieu de le donner. La légende de la fille d'Hippocrate, à en croire des témoignages récents, n'est pas encore oubliée dans l'île de Lango, et, malgré le récit de Jacques Martorell, on croit qu'elle a conservé sa forme de serpent et qu'elle attend toujours un libérateur [1]. On a rattaché cette légende au fait qu'Hippocrate aurait eu un petit-fils (et non un fils) du nom de Dracon. Il est plus probable que dans l'attribution de cette métamorphose à la fille d'Hippocrate il y a un souvenir de l'ancien rôle du serpent dans le culte d'Esculape, qui a dû être facilement confondu avec le « divin » médecin de Cos. Quoi qu'il en soit, l'aventure même se retrouve dans bien d'autres endroits, par exemple dans l'*Orlando furioso* du Bojardo, dans les *Contes amoureux* de Jean Flore, et dans beaucoup de récits et de chants populaires de divers pays qui ont été savamment réunis et commentés [2]. Elle a pénétré dans les contes celtiques, mais, comme bien d'autres éléments de ces contes, elle n'est pas d'invention celtique et provient d'une source étrangère.

Le personnage auquel le poème qui est la source de la version anglaise et du roman de Renaud de Beaujeu a rapporté l'aventure du « fier baiser » n'est pas, en dehors de cette aventure qui lui est originairement étrangère, inconnu à la littérature arthurienne. La première continuation du *Perceval* de Chrétien de Troies raconte que Gauvain eut d'une demoiselle qu'il avait rencontrée dormant sous une tente dans une forêt [3] un fils, qui tout enfant fut enlevé du château de Lis, où il vivait

---

1. Dunlop's *Geschichte der Prosadichtung, übersetzt von* Liebrecht, p. 175. Nous devons dire que malgré nos recherches nous n'avons trouvé aucune trace de la survivance actuelle de ce conte dans l'île de Cos.
2. Child, *The english and scottish popular Ballads, part* II, p. 307.
3. Cette demoiselle a un père, Méliant de Lis, et deux frères, Morre de Lis

avec sa mère, plus tard adoubé par un chevalier, et recueilli par la « demoiselle esgaree [1] ». La manière fort abrégée dont l'auteur parle de ces aventures montre qu'il se référait à une source où elles étaient racontées en détail ; ce qu'il dit suffit en outre pour nous faire voir que l'enfance du fils de Gauvain ressemblait beaucoup à celle de Perceval et de Tyolet ; le héros primitif de l'aventure du « fier baiser » avait aussi une pareille enfance, et c'est sans doute ce qui a été cause qu'on a attribué cette aventure au fils de Gauvain. Le récit qu'avait sous les yeux le continuateur du *Perceval* lui prêtait d'ailleurs beaucoup d'autres exploits auxquels ce continuateur s'est contenté de faire rapidement allusion : après avoir rappelé le merveilleux écu d'or dont le jeune chevalier se rendit maître, il ajoute (v. 20691 et suiv.) :

Mais ne me loist mie arester
De ceste aventure conter
Ne des autres, dont mout i a :
Si com la sale delivra,
Ne l'abatement del plancier
U on le dut jus trebucier,
Ne ke il tensoit sor le pont
Ciaus ki furent monté a mont,
Ne le hardement des degrés
Que il fist quant il fu armés,
Dont li pules s'esmerveilla
Et li rois quant il l'esgarda,
Car mout estoit jovenes d'eage [2] ;
En la chambre a l'ome sauvage
S'en entra, qui [3] mout estoit biaus,
Et si avoit nom Yoniaus ;
A sa fin vos voel amener ;
Ceste oevre me fait sorparler.

---

et Bran de Lis ; ils surprennent Gauvain auprès de leur sœur et le défient : Gauvain tue le père et l'un des frères, et combat plus tard l'autre en pleine cour d'Arthur, puis se réconcilie avec lui, la demoiselle jetant entre eux deux l'enfant qu'elle a de Gauvain. La première partie de ce récit (*Perceval*, v. 16885-17481) a fourni le sujet d'un poème anglais du XVe siècle, dont on ne possède qu'un long fragment (Madden, *Syr Gawayne*, p. 207 et suiv.). Il est remarquable que l'aventure de Gauvain avec la demoiselle est racontée une première fois, dans une des rédactions de cette continuation, tout autrement que dans le récit qu'en fait plus tard Gauvain lui-même (v. 11987 ss.).

1. *Perceval*, v. 20387 et suiv.

2. Le ms. suivi par M. Potvin porte : *Car mout fu jovenes ses eages*, et au vers suivant : *a l'ome sauvages*.

3. Le ms. de Mons porte *et* au lieu de *qui*.

Un jour il rencontre Gauvain, joûte avec lui sans résultat ; Gauvain lui demande son nom, mais il ne le sait pas lui-même : au château de Lis on ne l'appelait que « le neveu de son oncle ». Gauvain le reconnaît pour son fils, se fait reconnaître pour son père, et tous deux s'en vont joyeux à la cour d'Arthur. — Nous retrouvons dans ce conte un lieu commun de la poésie épique de tous les peuples : le combat d'un père et d'un fils qui ne se connaissent ou ne se reconnaissent pas [1]. Dans les vers que nous venons de citer il faut voir le résumé d'un poème perdu qui racontait la vie du fils de Gauvain, tout autrement, sauf au début, que les romans que nous avons étudiés jusqu'ici. Dans ce résumé, aucun nom ni surnom n'est donné à ce fils. Mais dans la seconde continuation du *Perceval*, celle de Gaucher de Dourdan, qui, suivant toute vraisemblance, n'a pas connu la première, il apparaît, d'ailleurs seulement pour un instant (v. 24523 ss.), sous le nom du « Bel Desco-« neü ». Sous ce surnom et le nom de Guiglain, il fait aussi une courte et insignifiante apparition dans le roman de *Tristan* en prose (voy. le ms. franç. B. N, 750, fol. 92). « Lo bels Desconogutz » est cité dans le roman provençal de *Jaufré* parmi les chevaliers de la cour d'Arthur.

Si nous avons pu nous rendre un compte à peu près exact du rapport qui existe entre notre poème, le poème anglais et le poème italien, il est beaucoup plus difficile de comprendre celui qui l'unit au poème allemand de *Wigalois*, composé en Bavière, vers 1210, par Wirnt de Gravenberg. Les ressemblances sont incontestables, mais intermittentes : Wigalois, qui porte visiblement le même nom que Guinglain, est fils comme lui de Gauvain et d'une fée ; comme lui il se présente à la cour d'Arthur et réclame le droit de suivre l'aventure que vient annoncer une jeune fille accompagnée d'un nain ; comme lui encore, il est d'abord l'objet des mépris de la demoiselle ; il lui arrive en chemin plusieurs des aventures que rencontre Guinglain, celle de Lampart (fort différente et mise en premier lieu), celle de la jeune fille délivrée des deux géants (avec des traits absolument pareils), celle de la demoiselle à qui il assure le prix de la beauté (il s'agit ici non d'un épervier, mais d'un cheval et d'un perroquet [2]), celle du chien que son maître veut reprendre à la compagne du héros (le récit allemand est plus près de l'anglais que du français) ; mais l'aventure principale n'offre qu'une vague ressemblance : il y a bien un dragon, une bête merveilleuse qui reprend sa forme humaine et qui révèle au héros le nom de son père, une princesse délivrée et épousée par lui,

1. Voy. les remarques de M. R. Kœhler dans l'édition des lais de Marie de France de M. Wanrke, p. XCVII.

2. Comme dans le *Conte du papegaut*, petit roman épisodique encore inédit.

mais tout cela ne rappellerait guère l'histoire de Guinglain si la similitude du nom et la ressemblance d'autres épisodes ne provoquaient à la comparaison. Au reste, l'histoire de Wigalois, déjà très longuement racontée dans cette dernière partie, ne s'arrête pas encore là : le roman a toute une fin qui ne correspond à aucune partie du roman français ; il a de même une longue introduction, où sont racontées les amours de Gauvain, dans le pays des fées, avec Florie, la mère de Wigalois, qui pourrait bien être sortie de l'imagination du poète allemand [1]. Pour le reste, la question est aussi compliquée : Wirnt dit à deux reprises qu'il ne tire pas son sujet d'un livre, qu'il l'a entendu raconter à un écuyer [2], et se plaint des difficultés qu'il a ainsi eues à le bien connaître [3]. Quelle qu'ait été la source où l'écuyer avait puisé et la fidélité avec laquelle il a communiqué son information, on ne peut guère douter que le chevalier bavarois n'ait pris à son tour de grandes libertés avec le récit qu'on lui faisait, ne l'ait amplifié notablement et ne l'ait beaucoup changé [4]. Il termine son ouvrage en nous disant que Wigalois et la belle Larie (c'est le nom de l'héroïne) eurent un fils dont l'histoire est bien plus belle que celle de son père et demande, pour être dignement traitée, un talent que lui, Wirnt, ne se sent pas ; cependant il s'y essaiera peut-être si un meilleur ne se met pas à la tâche. Ce héros s'appelait d'après lui « li fort Gawanides » [5], nom singulier, qui paraît plus latin que français ; il est complètement inconnu d'ailleurs, et il nous semble fort probable que le bon Wirnt,

1. Cependant dans le roman inédit de *Rigomer* (cf. *Rom.* x, 493), nous voyons que Gauvain a pour amie une fée appelée Lorie, ce qui ressemble d'assez près à Florie.

2. *Wigalois*, v. 132, 596, 11623.

3. Racontant que Gauvain fut renversé et pris par un chevalier inconnu (grâce, il est vrai, à une ceinture magique), le poète croit devoir dire : « Jamais de lui on n'avait raconté pareille honte, et elle ne sortirait pas non plus de ma bouche, si un écuyer ne me l'avait dit comme une entière vérité, mais j'en dispute tout le temps avec lui ». C'est un passage à joindre à ceux qui sont cités ailleurs sur la tradition qui présente Gauvain comme invincible.

4. M. Kœlbing, dans le travail cité plus haut, admet que le poème anglais et le poème allemand représentent deux poèmes français perdus ; ces deux poèmes (D et W) forment avec le poème français (R) trois dérivations indépendantes d'une source perdue (*x*), qui était sans doute déjà un poème français, et dont nous avons l'imitation la plus fidèle dans D, la plus éloignée dans W. Mais M. Mebes (*Ueber den Wigalois*, progr. de la *Realschule* de Neumünster, 1879) a montré qu'il y avait dans W des passages qui ne pouvaient s'expliquer que comme une traduction des passages correspondants de R. Il conclut avec vraisemblance que l'écuyer de Wirnt avait des fragments manuscrits du poème de Renaud ; pour le reste, il l'avait entendu raconter : sa mémoire avait fort mal retenu le récit, et l'imagination de Wirnt s'est efforcée, mais sans grand bonheur, de compléter ce récit tronqué et incohérent.

5. *Wigalois*, v. 11639.

tout en se donnant des airs d'ami scrupuleux de la vérité, comptait tirer de sa cervelle toute l'histoire du petit-fils de Gauvain. En tout cas il en a été de son projet comme de celui que Renaud de Beaujeu annonce en terminant son œuvre : rien ne nous autorise à croire qu'il ait été exécuté.

En effet, un autre ouvrage de Wirnt de Gravenberg n'aurait sans doute pas disparu sans laisser de traces, attendu le succès considérable qu'a obtenu celui qu'il nous dit être son premier et qui paraît être resté le seul. Non seulement les manuscrits en sont nombreux, mais il a été mis en prose et ainsi imprimé plusieurs fois au XVIe siècle ; il a même été l'objet d'une curieuse version en judéo-allemand [1]. En outre, une *saga* islandaise et un livre populaire danois sur *Gauvain et Vigolès* n'ont pas d'autre source que le poème de Wirnt, ou plutôt que le roman en prose allemande qui en est issu.

Le poème de Renaud de Beaujeu, auquel nous revenons en terminant, a été, lui aussi, l'objet d'une rédaction en prose. On en possède trois éditions, l'une sans date, l'autre de 1530, la troisième de 1539, toutes trois parues à Lyon chez Claude Nourry, et toutes trois fort rares. L'auteur, qui se nommait Claude Platin et était religieux antonin [2], a réuni bizarrement deux romans qui n'ont rien à faire ensemble ; c'est ce qu'indique déjà le titre de la publication : *L'hystoire de Giglan, filz de messire Gauvain, qui fut roy de Galles, et de Geoffroy de Maience son compagnon, tous deux chevaliers de la Table Ronde*. Ce Geoffroy, mal à propos surnommé de Mayence, n'est autre que le héros du roman provençal *Jaufré*. Claude Platin a entrelacé son histoire avec celle de Guinglain, sans même essayer de les unir quelque peu intimement. Dans son prologue, il nous dit : « Moy frere Claude Platin, humble religieux de l'ordre monseigneur sainct Anthoine, ung jour en une petite librairie la ou j'estoye trouvai ung gros livre de parchemin bien vieil escript en rime espaignolle assez difficile a entendre, auquel livre je trouvay une petite hystoire laquelle me sembla bien plaisant, qui parloit de deux nobles chevaliers, qui furent du temps du noble roy Artus et des nobles chevaliers de la Table Ronde, dont

1. Græsse, *Die grossen Sagenkreise*, p. 225-227.

2. Frère Claude Platin ne se contentait pas de mettre en prose française du provençal qu'il prenait pour de l'espagnol ; nous lui devons encore le *Débat de l'homme et de l'argent*, plusieurs fois imprimé au XVe et au XVIe siècle, et que M. de Montaiglon a inséré dans le t. VII (p. 302-329) de ses *Anciennes Poésies françoises*. Cette pièce, qu'on a voulu, dans certaines éditions, faire passer pour l'œuvre du poète Maximien, est précédée d'une préface où on lit : « Laquelle disputation moy, frere Claude Platin, religieux de l'ordre de monseigneur sainct Anthoine, ay translaté de langaige ytalien en rime françoyse ». Le *Débat* est traduit d'un poème italien : *Il Contrasto del danaro e dell' uomo* ; voyez l'admirable *Catalogue des livres des M. le baron James de Rothschild*, t. I, p. 357.—

l'un des chevaliers fut nommé Giglan, qui fut filz de messire Gauvain nepveu du roi Artus, lequel Giglan fut roy de Galles qu'il conquist par sa prouesse ; et l'autre eut nom Geoffroy, fils du duc de Maience. Ay voulu translater ladicte hystoire de celle rime espaignolle en prose françoise au moins mal que j'ay peu selon mon petit entendement, a celle fin que plus facilement peust estre entendue de ceux qui prendront plaisir a la lire ou ouyr lire. » Malgré cette déclaration, il ne faudrait pas croire, comme on l'a fait [1], que Claude Platin a réellement traduit un roman espagnol fondé lui-même sur le poème de Renaud de Beaujeu : il est certain, et par la forme des noms propres [2] et par d'autres rapprochements, que c'est ce poème même sur lequel a travaillé le prosateur. Ce qu'il dit de « rime espaignolle » ne s'applique qu'au roman de *Jaufré ;* il a pris, comme bien d'autres de son temps, du provençal pour de l'espagnol, et il a étendu à l'autre ouvrage qu'il mettait en prose ce qui ne s'appliquait qu'au premier. C'est donc en vain qu'on rechercherait l'original de Claude Platin parmi les manuscrits des bibliothèques espagnoles [3].

La rédaction de frère Claude nous a paru généralement fidèle ; il faut remarquer seulement qu'au début du récit elle intercale un épisode assez intéressant qui n'est pas dans le poème. Giglan vient d'arriver à la cour d'Arthur, quand une demoiselle s'y présente, accompagnée d'un chevalier qui vient, dit-il, se disculper d'avoir tué Gauvain en trahison et provoque ceux qui douteraient de sa loyauté. Au milieu du deuil que la nouvelle de la mort de Gauvain répand dans la cour, le Bel Inconnu demande et obtient la faveur de le venger ; il est cependant prévenu par le sénéchal Keu, mais celui-ci, selon sa coutume, subit un échec ridicule. Le combat entre Giglan et le chevalier inconnu reste longtemps indécis ; enfin celui-ci lève son heaume et se nomme : c'est Gauvain lui-même ; il raconte qu'un félon chevalier avait pris son nom, et, sachant que la demoiselle qui l'accompagne s'était éprise de Gauvain sur sa renommée, avait voulu, sous ce masque usurpé, non seulement la séduire, mais lui faire violence : Gauvain était survenu précisément à temps pour la sauver

---

1. Hippeau, *Le Bel Inconnu*, p. 1.

2. Le nom « Giglan » semblerait seul avoir une forme méridionale, mais Emerie (Esmerie), la Gaste Cité, l'Ile d'Or et plusieurs autres n'ont certainement pas passé par une langue étrangère. Nous avons déjà vu que la mère de Giglan est appelée « Blanchevalee » (fol. O ii v°) ; il est singulier que dans le premier chapitre, énumérant les principaux chevaliers de la Table Ronde, l'auteur dise : « Giglan qui fut filz de messire Gauvain et de la fae[e] Helinor ».

3. Il existe bien en espagnol une imitation, assez libre et fort médiocre, de *Jaufré*, le roman de *Tablante de Ricamonte ;* mais en comparant ce roman à celui de Claude Platin, on voit clairement qu'ils ne proviennent pas l'un de l'autre, et que tous deux remontent directement au poème provençal.

et tuer l'usurpateur de son nom. A cette révélation, la joie est grande, comme on pense, et la demoiselle, charmée d'apprendre que ce Gauvain qu'elle aimait n'est ni indigne ni mort, est encore plus contente de le prendre pour époux. Nous avons là sans doute le résumé d'un petit poème épisodique sur Gauvain, qui peut compter parmi les plus heureusement imaginés ; l'auteur de ce poème avait habilement utilisé un trait qui se retrouve souvent dans nos romans, où plus d'une jeune fille, sur la grande réputation du neveu d'Arthur, déclare, sans l'avoir vu, qu'elle n'épousera jamais que lui. Ce récit n'avait originairement rien à faire avec Guinglain, et c'est un troisième élément que Claude Platin a fait entrer dans sa compilation ; en donnant à Guinglain le rôle du chevalier qui combat Gauvain, il a produit une nouvelle variation du thème du combat d'un fils contre son père, que nous avons déjà rencontré dans le *Perceval*, également appliqué à Gauvain et à son fils.

Le roman en prose de frère Claude Platin a été analysé par le comte de Tressan, dans la *Bibliothèque des Romans* (octobre 1777), avec l'inexactitude et les enjolivements qui caractérisent les « extraits » de ce galant vulgarisateur [1].

Gaston PARIS.

---

1. M. Kœlbing, dans le travail plusieurs fois cité, a cru à la fidélité de l'analyse de Tressan, ce qui l'a induit à porter un jugement erroné sur la version de Claude Platin.

LES

PROVERBES DE GUYLEM DE CERVERA

POEME CATALAN DU XIIIe SIÈCLE

Le poème que nous publions ci-dessous *in extenso* pour la première fois a été signalé à diverses reprises par les savants qui ont travaillé à la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Le bibliophile Jacob [1], Keller [2], Paul Heyse [3], K. Bartsch [4] ont donné quelques extraits du manuscrit CIV 6 qui nous a conservé la majeure partie de l'œuvre de Guylem de Cervera. Milá y Fontanals [5] a reproduit les soixante premiers quatrains et les six derniers, qui avaient été publiés par Heyse, et les a fait précéder d'une notice sur l'auteur, ou plutôt sur la famille catalane de Cervera. Est-il bien sûr que notre auteur appartînt à cette famille ? On trouve dans les *Layettes du Trésor des Chartes* une lettre adressée au roi de France Louis VIII, vers la fin d'avril 1226, par un seigneur du nom de « *Guillelmus de Cervaria* », qui lui offre ses services contre les Albigeois et annonce que l'abbé de la Grasse fournira au roi des détails plus précis à ce sujet. Teulet, qui a publié cette pièce [6], a cru qu'il s'agissait en effet d'un seigneur catalan de Cervera ; mais Boutaric [7] pense avec raison que *Cervaria* désigne, dans cette lettre, la localité de *Serviés-en-Val*, près de l'abbaye de la Grasse, dans le département

---

1. *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire*, t. VII, p. 149.
2. *Romvart*, p. 1.
3. *Romanische Inedita*, p. 13-20.
4. *Chrest. prov.*, 3e éd.,col. 303-306.
5. *Los Trovadores en España*, p. 351-357.
6. *Layettes*, t. II, pièce n° 1776.
7. *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*, p. 37.

actuel de l'Aude. Faut-il de même retirer notre poème à la Catalogne pour le rendre au Languedoc? Je ne le crois pas. L'origine catalane de l'œuvre, et par suite de l'auteur, y est trop fortement empreinte pour qu'on puisse la méconnaître. Je ne parle pas de l'orthographe du manuscrit : il se pourrait que le scribe seul en fût responsable. Mais ce qui trahit bien un auteur catalan, ce qui ne pourrait en aucun cas se trouver chez un Languedocien, c'est le mélange à la rime des *e* fermés et des *e* ouverts que nous offre fréquemment notre poème. En voici quelques exemples : qu. 19 *ligèts : trobaréts* ; 28 *trobaréts : 34 bés : adès ; 76 pè : bé ;* 226 *jés : portès ;* 371 *pogués : senyoragès ;* 527 *és : adès*, etc.

La supposition de Milá y Fontanals est donc juste. D'autre part, je pense avec lui que les vers du huitième quatrain contiennent une allusion à la croisade de 1270 : par conséquent il ne faut pas songer à identifier notre poète avec le personnage historique du même nom qui joua un rôle important en Catalogne dans la première moitié du XIIIe siècle et qui mourut en 1245. Il est possible que notre Guylem soit le même que Guylem de Cervera, surnommé *el gordo*, ainsi que Milá incline à le croire ; mais cette identification est en somme d'un mince profit, puisque nous ne savons à peu près rien sur ce personnage, sinon qu'il appartenait à la même famille que le précédent.

Le poème de Cervera n'a aucun titre dans le manuscrit de Venise. Je lui ai donné celui de *Proverbes*, me conformant à la pensée exprimée par l'auteur au quatrain 22, où il applique à son œuvre le nom de *verses proverbials*, en l'opposant aux vers légers qu'il avait autrefois composés. Ces *Proverbes* ne sont pas toutefois, comme on l'a dit [1], une simple paraphrase des proverbes de Salomon. Cervera a emprunté beaucoup au *Livre des Proverbes* comme aux autres livres de la Bible, mais son œuvre est dans une certaine mesure originale, sinon pour le fond des pensées, du moins pour la forme qu'il leur a donnée. Nous avons affaire à un recueil de maximes et de préceptes de conduite analogue au *Libre de Seneca* publié en 1856 par M. Bartsch ; c'est, en plus petit et moins les allégories, une encyclopédie morale assez semblable aux *Documenti* de Barberino. Cervera, il est vrai, est loin d'avoir l'immense érudition du docte notaire florentin. Pourtant quand il déclare au début de son poème ne pas savoir le latin, il ne faut pas trop prendre sa déclaration au pied de la lettre. Il est bien difficile de croire que pour les nombreuses sentences qu'il a empruntées à la Bible, aux Pères de l'Eglise et au Pseudo-Caton, il se soit servi de traductions en langue vulgaire. Ce qui est

1. Bartsch, *Grundriss der prov. Lit.*, p. 45.

exact, c'est que beaucoup de ses lectures, à en juger par les réminiscences qu'elles lui ont laissées, sont celles d'un laïc instruit plutôt que d'un clerc. Il connaît le roman de Renart (qu. 625), la chanson de geste de Basin (1145), les poèmes sur Alexandre (*passim*) et sur Tristan (997) et surtout une quantité de fables, de contes et de nouvelles dont la mention est peut-être pour nous la partie la plus intéressante de son poème [1]. Ce ne sont pas seulement ses lectures, mais sans doute aussi ses voyages qui lui ont laissé des souvenirs : c'est vraisemblablement au delà des Alpes qu'il a appris les vers italiens qu'il nous a transmis (166).

Le texte de Cervera s'arrête dans le manuscrit de Venise au milieu du feuillet 49 v°, après le quatrain 1169. Une main postérieure a ajouté en manière d'explicit : *Finito libro sit laus gloria. Hamen ;* mais il est évident que ce n'est pas là la véritable fin de l'œuvre. Les feuillets 50 et 51 ont été laissés en blanc, et la même main (de la fin du XIIIe siècle) qui a écrit le poème de Cervera a transcrit, à partir du f° 52, une composition de Serveri de Gerona dont le début fait défaut [2]. Notre manuscrit semble donc copié sur un autre manuscrit où deux feuillets auraient été arrachés : ces deux feuillets devaient contenir à la fois la fin des *Proverbes* et le début du petit poème de Serveri de Gerona. Si cette conjecture est juste, il ne nous manque que peu de chose de l'œuvre de Guylem de Cervera.

Au XVe siècle, un Majorquin nommé Pach, qui se qualifie de *sobrecoch* (cuisinier en chef) de Jean I, roi d'Aragon, a cité plusieurs fois notre poème dans une composition morale dont la Bibliothèque nationale possède deux mss. complets (fonds espagnol n°s 54 et 55 [3]), et qui a été publiée à Barcelone, d'après une copie incomplète, dans le tome XIII de la *Coleccion de documentos ineditos del archivo de la Corona de Aragon*, pp. 186 à 301. Par une bizarrerie singulière, Pach cite constamment les couplets qu'il rapporte sous le nom de Serveri : *E per ço diu Serveri...* ou simplement *diu Serveri*. Il est probable qu'il avait un ms. où, comme dans celui de Venise, l'œuvre de Guyllem de Cervera était jointe à quelque poème de Serveri, et qu'il n'aura pas fait la distinction des deux auteurs. Mon ami M. Morel-Fatio a bien voulu me copier les passages cités dans la compilation de Pach. Ils avaient du reste été indiqués pour la plupart dans

1. Voyez le mot *istoria* à l'*Index*.

2. P. Heyse a donné des extraits de cette composition, extraits reproduits par Milá y Fontanals. J'avais copié le texte complet de Serveri en même temps que celui de Cervera, c'est-à-dire au mois d'octobre 1880, avec l'intention de les publier, mais j'ai été devancé par M. Suchier dans ses *Denkmäler prov. Literatur und Sprache*, p. 256-271.

3. N°s 21 et 22 du Catalogue de M. Morel-Fatio.

les *Trovadores en España* de Milá y Fontanals, (p. 372), qui les avait tirés de l'édition.

Je n'ai fait au texte du manuscrit que le minimum indispensable de corrections, c'est-à-dire que j'ai conservé toutes les inconséquences graphiques quand elles ne gênaient ni le sens ni la mesure. Je publie les vers de Cervera sous forme de quatrains de six syllabes à rimes croisées; dans le manuscrit ils sont disposés comme des vers de douze syllabes rimant à la fois par le premier et par le second hémistiche. Il m'a semblé que la disposition du manuscrit était purement matérielle et ne préjugeait pas la question de savoir dans quel mètre a voulu écrire Cervera. Or, pour une œuvre de ce genre, il est plus naturel d'admettre des vers de six syllabes que des vers épiques de douze : Serveri de Gerona écrit en vers de six syllabes rimant deux à deux et Guiraut Riquier également. J'ajoute — et c'est M. P. Meyer qui me suggère cette remarque — que le catalan ne connaît guère de vers de douze syllabes avec la césure épique.

Antoine THOMAS.

1. Sitot letra no say, (*f.* 1)
Eu Guylem de Cerveyra
Als plans comenseray
Plan' obra vertadeyra.

2. Mas nom conexeran,
Jes ne m'entendran be;
Can mon nom ausiran
Nels sovendra de me.

3. No conosc ablatius,
Singulars ni plurals,
Verbs, oblicz, sostantius,
Ne mudes ne vocals,

4. Preterits ne presens,
Consonans, leonismes,
Ne absens ne accens,
Ne comtes d'argorismes.

5. Mas am ez ay amat
Es enquer amaray,
E pas etz ay passat
E lig e ligiray.

6. Car ligir ditz emblar,
Per qu'emblar volgra mi
A tot vil malestar,
C'aytal emblar vey fi.

7. E ligirs coylir dits,
Per qu'eu volgra cuylir
Amor, plasers, servis,
Ab poder de servir.

8. E ligirs passar dits,
Per qu'eu volgra passar
Ab los tres reys, guarnits
De tot arnes, la mar.

---

1 *b Heyse a lu* en. — 4 *c* dragorismes. — 6 *d* ney. — 7 *a* E ligits dits coylir. — 8 *a* E ligits.

9. E ligirs dits ligir,
Can hom la letra lig,
E triar ez eslir,
Sitot be no config.

10. Eslir volgr' e triyar,
Si pogues, mal e be
El be pendre, laixar
Lo mal, c'axis cove.

11. E volgre ligir libre(s)
On conagues cals suy,
E col mon vay, con gibre(s),
Cals seray e cals fui.

12. Fiyl, per vos altres dic
Aquestz dits planamen,
Car volgra fossats ric
De saber e de sen.

13. Esguardan m'escoutats (*v°*)
E de cor m'entendets,
E can be m'entendats
Mos plans dits retenets,

14. Qu'escoutars sens entendre
Fa mays trop mal que be.
Qui escouta, rependre
Se fay, can no rete

15. Lo be c'als bons aus dire
E laix' anar lo mal,
C'om no deu re escriure
Hon perda son jornal.

16. Tots vostres .v. sens vuyl
Metats en l'escoutar,
Car lay hon guardon l'uyl
Fan desel cor virar.

17. E no podrets far re
Ni menar ab les mas
Quel cor noy an dese.
En bocha ni en nas

18. No pot hom re sentir
Quel cor ades noy an.
Tuyt me poran ausir,
Mas be no m'entendran.

19. Fiyl, vos cuylets enblan
E pessats e ligets
Axi con dits devan,
Que ligen trobarets,

20. Si sebets legir be
E triar, tal seber
Que vos metex e me
Complirets de plaser.

21. Sitot non ay seber,
Engeyn subtil e prim,
Cor ay c'a mon poder
Ades aplan e lim

22. Verces proverbials,
En loc de ceyls c'ay fayts
Leugers e venarsals
C'ay en cantan retrayts.

23. Dels proverbis que fe
Le savis Selamo
Hi pauseray granre
Per gensar la reyso.

24. Si volets c'om vos am,
Amats de bon' amor;
No camjets per aram
Aur, ne seyn per foylor.

---

9 *c* E matez eslir. — 24 *a b* Seneca, *Epist.* ix, 4 : Si autem vis amari, ama

25. Ab re tan be nos pren (*f.* 2)
Focz, com ab autre foc;
Amors aman s'encen
Mils c'ab als, en tot loc.

26. Sobre tot amats Dieu
E vostres pruymes si
Com vos metex, car grieu
Porets falir axi.

27. Trop fayrets gran foldat(s)
E fait descuminal
S'esser cuyats amat(s)
Per cel cuy volets mal.

28. Ab mi no trobarets
Bon' amor paternal,
Fiyl, si vos no m'avets
Bon'amor filial.

29. A l'un ensenyarai,
E si vol l'autre apendre,
Ascolt so que diray,
Car be s' i pot entendre.

30. Ja no ams ton paren
Aytant cant us ne sia
Ab lo teu malvolen,
Car tot ton dan volria.

31. Mos parents sis restrayn
En far mon desplaser,
Aytant con plus me tayn
Me doble mal seber.

32. Re no pren comensar,
Si non a bona fi.
Not cal tu eys lausar,
Qu'els fayts conex hom mi.

33. Puys Deus asira cel
Qui s'engana, can part,
Que pora far de cel
C'assi no rete part ?

34. Tu qui parts tot[s] tos bes,
Si tu matex non as
E rendras comt' ades
A Dieu, que li diras ?

35. Gardar vols de morir
Lo cors qui t'aduts mort,
E l'arma vols aucir ?
A tu matex fas tort.

36. Qui non es passiens
Non a autruy ni si;
Passiencia vens
E s'esforsa ses fi.

37. Tots hom savis soana (*v°*)
Lo foyl e sa paria :
Qui si metes enjana,
A cal leyal seria ?

38. Tu qui vius, aies cura
Que la mort no t'enjan;
Forts causa es e dura
Que mort an vius sobran.

(*cité dans le* Moralium dogma *publié sous le nom de Gautier de Châtillon, chap.* XVIII). — 26 *a* ameras. — 30 *b* uesia. — 36 *b* atruy (*lu par Heyse* atrux) uisi. — 36 . es sesforsa.

39. Le coloms guard' el riu
L'ombra de l'esparver;
Ans que perdes ton briu,
Guardet de Lucifer.

40. Veri, glay, ni turmen
No son tan temedor
Con desordenamen
De mal e brau senyor.

41. No deu hom desirar
Sobr' autre senyoria
Mas pel poble selvar
E c'als bas humils sia.

42. Sil vis te fay doler
E vols massa parlar,
Cayla e vay jaser
E fay l'autr' enayguar.

43. De parlar pots apendre
Caylan, e no parlan
De caylar sens rependre;
Savis rete caylan.

44. Can la rosa metras
Fresqu'en aygua buylen,
Ja puys no l'en trayras
Beyla ni be olen.

45. Si dona met la ma
En aygua d' amaror,
Tant tost no l'en trayra
Que noy laix sa valor.

46. Si com la flors se te
El ram contrel fort ven,
Beyla dompnas soste
Ab soptil parlamen.

47. L'estopa lexeras
Pres del foc, pus vent fay?
Car no l'enleveras,
A gran ventura stay.

48. Ben es orb qui orb guia,
Es orb qui orb aten,
Et orbs qui'n femnas fia.
Tal m'au qui no m'enten.

49. Qui no a hoyls, orbs es (*f.* 3.)
E pus orbs qui huyls a,
Pus no ve mals ni bes
Ni conex so que fa.

50. Qui fer en l'aguylo
Mal se fay de la ma.
Cavayls sens espero
A se volentat va.

51. Greu pot hom d'avol mayre
Bona fiyla tenir;
Pero vist ay de payre
Bon avuel fiyl noyrir.

52. Can humilitats raya,
Bas estan a pleser;
Car non ha [hom] on caya,
Per so no pot caser.

---

41 *b* autra. — 45 b de maror. — 47 *d* uenturas. — 51 *c* *Heyse a lu* de bon | paire, *mais il y a dans le ms. un signe indiquant qu'on doit intervertir les mots et lire comme nous faisons.*

53. Can humilitats mon
Pus alt que res qui sia,
Pus bays que res del mon
Crey eu c'orgoyls estia.

54. Can orguyls puia alt
Que bas no pot estar,
Cax bas e pren tal salt
Que puys non pot levar.

55. Si vol cuylir plaser,
Plasers deus semenar :
Qui bon fruyt vol aver,
Bon arbre deu plentar.

56. Can senyer sofer fayts
Desordonats als seus,
Sobre luy tornal trayts
C'als fassens defar deus.

57. Ben guarda ta mayso
De companyo malvat,
Car en mal companyo
Pert hom l'onor el grat.

58. Hom conox en la plasa
Si dona val ho no
Can la serventa passa
Menant vil fayt o bo.

59. Not vuyles far amichs
D'ome fals ne hyros,
Quel(s) fals aduts destrichs
E l'hyros mou ten

60. Leyals fa leyaltats,
Guardan de feyliments,
E l'hyros no trempats
Adoucix pasients.

61. En foyl merce atens, (v°)
Tu qui non as merce?
Si aus e no entens,
Sos dits pert quit diu re.

62. Can li senyor an guerra,
Compren ho a cabal
Li mesqui de la terra
Qui'n re no meton mal.

63. Molt mays te val li affars
De l'amic quit desira
Que no fa le baysars
D'enemic qui t'asira.

64. Ja not fassa sotmes
Peccats a ton vesi,
C' om d'aytants servents es
Com a peccats en si.

65. Nuyls hom no pot valer
Pus c'autra, so sapchats,
Mas ceyl, so say per ver,
Cuy drets enjeyns es dats.

66. El libre dits dels Reys
Que als no es noblea
— Guarda tu cossit creys —
Mas entigua riquesa.

67. Si ames la riquesa
Del mon, no auras fruyt ;
No camjes te certea
Per altruy nesi cuyt.

68. Seguir la voluntat
Fayts vas es d'equest mon ;
Pus Deus t'a dreyt format,
Guarda tos fayts com son.

---

54 *a* Car. — 58 *d* nil fayt. — 65 *b* sosebgats. — 66 *Cette citation ne semble pas se retrouver dans le livre des Rois.*

69. Deus te guarde de mals
Et donals bens don vius;
E s'al diable vals,
Sils bens perts, not n'esquius.

70. Mal fas tu, qui del meu
Te fas manents e richs,
E puys dones lo tieu
A mos mals enamichs.

71. Dona al creador
So que l'auras promes :
Membret del pescador
E del guat, cossil pres.

72. Aytant es mays lausats
Bas, can conquer honor,
Con auts es meyns preats,
Merman prets e valor.

73. Qui apeyla freytura (*f.* 4)
Tots los abondaments
D'aquest mon, dits dretchiura
E no li fayl sos sens.

74. Mays val esser amats
Trop mays per sos sotsmes
Que temuts ni duptats :
Notat lo fayt cals es.

75. Malvade voluntats
Non es fesels ni ferma,
Per que fug trop ivats,
E qui la te, bes merma.

76. Lo porchs met aytant leu
Al fanc lo morr col pe;
Tu qui deus lausar Dieu
Fay laus laigs laxan be.

77. Sil porchs el caix tenia
D'aur .j. asaut anel,
Pus lieu lo pausaria
Al fa[n]c qu'en mi loc beyl.

78. Menys es que porchs, quels
No vols al fanc pausar [pes
E mes la lengua t'es
Als laigs peccats lausar.

79. Beyl dit son anel d'aur,
Lausan Dieu quils meylura;
No metes ton tresaur
Dins avol tencadura.

80. Volpeyls mor en trepayle,
Metges va mal querent,
Ardits viu en batayle
El pro van prets seguent.

81. Can bielas raysos dias,
Si les vols enantir,
Garda pres tals esties
Qui les sapchon gresir.

82. Le savi dits : Tot dia
Garda ab qui seras,
C'autra fera foylia
E tu la compreras.

---

70 *b* fayts. — 71 *en marge :* Nota asi istoria de .j. pescador. — 75 *c* iuats; *sur cette forme qui semble dériver d'une fausse lecture du prov.* viatz, *voy. Mussafia, au glossaire de son édition des Sept Sages, sous* ivas. *On trouvera plus loin* ivasosamens (quatr. 435) *dans le même sens.* — 78 *c* mets.

83. Per estranya 'ncontrada
Ne de tiemps per lonjansa
No deu esser trencada
Entra amichs amistansa.

84. Tals cuyda esser estorts,
Can fug de la batayla,
Qui s'es per vida morts,
Puys remor pres la fayla.

85. Tota ren vol son par (v°)
E tira son semblan;
Orgoyls no pot durar
Ab altre orgoyl(s) ses dan.

86. Dones, pus tant punyats
En crexer la bautat,
Prec que punya metats
En aver castedat.

87. Dona deu ben guardar
No perda se valor;
Lo bon deu hom selvar
Be, e myls los miylor.

88. A grieu ensemps estan
Foldats e saviesa;
Ab gran contrast estan
Castedat e balesa.

89. Mantes vets pus se tarda
Quis cuyde cuytar may,
E(n) qui enan no guarda
Soven areyra cay.

90. Sitot eu, qui be dich,
Be no fas, no guarts mi,
C'om val mays quens castich
Per autre que per si.

91. Macips fa bon senyal,
Si vergonya se dona;
Ve ne hom el portal
Si la mayso es bona.

92. Can lo caps mal se sen,
Jes lo cors no es sas;
Can fan mal tey serven
Dison que tu lo fas.

93. Vergua e castiar
Aporton saviesa.
Vols ton fiyl aretar ?
Castiel en tenresa.

94. L'aguila, ensenhan
Sos pauchs poyls a volar,
Sobr' eyls ades volan
Los vol jent ensenyar.

95. La berbayrits natura
Fugir del lop ensenya;
Si del fiyl no as cura,
Mal aventurat venya.

96. Fiyls savis es del payre
Gloria, benenansa;
Si'n joven nol fay brayre,
Can es veyls n'a pesansa.

---

85 Eccli. xiii, 19, 20: Omne animal diligit simile sibi... Omnis caro ad similem sibi conjungitur. — 92 *Cf. qu.* 349 *et la note.* — 93 Prov. xxix, 15: Virga atque correptio tribuit sapientiam. — 96 Prov. xiii, 5: Filius sapiens doctrina patris.

97. Mant arbre fan fruyt tal
Per que la brancha frayn;
Per fiyl pren payre mal
En loc d'altre guasayn. (*f.* 5)

98. Enans c'autra casti,
Deu hom si castiar;
Qui mal fa e ben di
Si eys vol gualiar.

99. S'autre vols meynspresar,
Esser vols meynspresats,
Qui no vol autre honrar,
No vol esser honrats.

100. So c'a hom es pus car,
So es pus vil a Dieu;
So que vols mays amar
Poras perdre pus leu.

101. Aytant tart com la mar
Tenras femna bestada;
Tant nol poras donar
Que jan sia payada.

102. Us marits asaget
C'ab diables bestes
Sa muyler, quils uget
Ans que fer se pogues.

103. No desirs dignitat
La qual no pots aver
Sens tort e sens peccat;
Mays te val pauc d'aver.

104. Altesa de ricor
Es guardaris de vicis;
Per puiar en honor
Porta mants homs cilicis.

105. So que par senyoria
Es gran subjeccios;
Tals n'a, cuy meyls seria
Que pa[u]bre romeu fos.

106. Un say que pot aver
Dos, et duy no may d'u;
D'ayso podon saber
Lo ver per lor cascu.

107. Cant seras covidats,
Derrer vuyles ceser;
Aven humilitats
Vey bas aut romaner.

108. Lay es caps de la taule
Hon seon li miylor;
Pus Deus lo joch t'entaule,
No prendes lo pigor.

109. Car hom hon pus alt es (*v°*)
Es en periyl major,
Et hon mays a conques,
Del perdr' a mays dolor.

110. Qui dona senyoria
A foyl, obra 'naxi
Com si peyres metia
Al mon di Mercuri.

111. Si gran compte tenets
Entre mans et comptats,
S'una peyre hi metets,
Lo compte er torbats.

112. Can hom al layra tray
Los oyls, sab bo a l'orp;
Tot or so quel lops fay
Ve a pleser al corp.

---

102 *d* poques. — 103 *d* paus. — 104 *b* guardans.

113. Qui savis vol usar
Savis coven que sia;
Qui ab foyls vol enar
Apendra de folia.

114. Trebucansa de gents
Ve per mal regidor;
Bos ho mals noyriments
Ensenyon li senyor.

115. Tu volries aver
Be, e no esser bos;
Bes nos pot romener
Mas ab los valoros.

116. Nuyls hom re no volria
De mal dins sa mayso,
E plats li mala via :
Guardats com vol son pro!

117. Nuyla causa non es
Tant vils com mala vida;
Pauc e trop an apres
Tal c'an l'arma delida.

118. Aytant can es malvats
En major dignitat,
Dieu esser meynspreats
E qui l'i a pujat.

119. Un' obra de just val
.c. mil de peccador;
Non perdon lur jornal
Li bon laborador.

120. Mays es menifestats
Del savi us sol dia
Que la tota etats
De ceyl qui sec folia.

121. Lo foyls fera tal re (*f* 6)
Hon hom perlara mays
Que sil savis fay be;
Mas de be far not lays.

122. Si com als cors es bos
L'esauts d'efermetat,
A l'arm' es seboros
Aver mal de peccat.

123. Reys cesen en cadeyra
De judici leyal
A la gen dreytureyra
Dona be, lo[n]yan mal.

124. Trop es enjanayrits
La gloria del mon;
Guarda las trixarrits
Cals an estat e son.

125. De so que cuyderas
Mays en est segla aver,
Meyns e pus tart n'auras;
Donchs fay a Deu plaser.

126. Guarda que no ajusts
Aver don autres plor :
Les lagremes dels justs
Pujon al sol senyor.

---

120 *c* la don a estats. — 120 SENECA: Unus dies hominum eruditorum plus patet quam imperiti longissima aetas (*cité dans la* Summa de virtutibus *de Guillaume Perraut d'où Guylem de Cervera l'aura sans doute tiré*). — 126 *b* auries plor.

127. Tota aygua avayl cay,
Aquesta puia amon.
Pus lieu que res s'en vay
La gloria d'est mon.

128. No cants quan foc se tenya
A l'alberch del vesi;
Garda qu'el tieu nos prenya
E, si pots, tost l'ausi.

129. La resits soste l'arbre
El baro leyaltats;
Sots la lausa del marbre
Met hom los pus honrats,

130. Reys, ausen entendets
So que dison li san:
Grieu caus' es car falets,
Viats vos respondran.

131. Li reys de les abeyles
Car no porton fiblo
Son pus humils que [e]yles
Et l'autra divers [s]o.

132. Non a en voluntat
Neguna causa gran;
Nel proisme vol foudat,
Al poc nom entendran.

133. No pot esser trobada (v^o)
Nuyls temps fina dousor
Tant fort non es cercada
Per dura amaror.

134. Voler de fornicar
Es engux' e falensa;
Compliment, ses duptar,
Es trop greus penedensa.

135. Qui m'a l'arme lonyada
De Dieu, ab mals acorts?
Vils volentat malvada,
Que es trop dura e forts.

136. En la terra dels fals
Manjon les rates fer;
A cobrir desleyals,
Estrayns reysos requer.

137. En terra dels enjans
Milans infans enporte,
A fals re no comans,
Que tenrat via torta.

138. Tant pauc no poyn l'espina
La fresca flor del lis
Quel punt cel qui si clina
No trop sia prim vis.

139. No m'esaut de mayso
D'ivern, can plou el foc,
Nim pac d'oste felo,
Ni can vil femna joc.

140. Si comptes ta reyso
Denans tos enamichs,
Can non as fayt ton pro,
Fas los de plasers richs.

---

128 *b* de ton uesi. — 132 *c* nol sou dat. — 133 *d* maror. — 136 *en marge:* asi ha istoria. *Nous ne relèverons plus cette mention qui revient de loin en loin; voyez l'index au mot* istoria. — 137 *c* sen porte — 139 *b* com plon. — 136-137 *Allusion à une fable connue qui se retrouve dans Lafontaine* (IX, 1) *sous le le titre de :* Le dépositaire infidèle. — 139 *d* cam — 140 *d* desplasers.

113. Qui savis vol usar
Savis coven que sia;
Qui ab foyls vol enar
Apendra de folia.

114. Trebucansa de gents
Ve per mal regidor;
Bos ho mals noyriments
Ensenyon li senyor.

115. Tu volries aver
Be, e no esser bos;
Bes nos pot romener
Mas ab los valoros.

116. Nuyls hom re no volria
De mal dins sa mayso,
E plats li mala via :
Guardats com vol son pro!

117. Nuyla causa non es
Tant vils com mala vida;
Pauc e trop an apres
Tal c'an l'arma delida.

118. Aytant can es malvats
En major dignitat,
Dieu esser meynspreats
E qui l'i a pujat.

119. Un' obra de just val
.c. mil de peccador;
Non perdon lur jornal
Li bon laborador.

120. Mays es menifestats
Del savi us sol dia
Que la tota etats
De ceyl qui sec folia.

121. Lo foyls fera tal re (*f* 6)
Hon hom perlara mays
Que sil savis fay be;
Mas de be far not lays.

122. Si com als cors es bos
L'esauts d'efermetat,
A l'arm' es seboros
Aver mal de peccat.

123. Reys cesen en cadeyra
De judici leyal
A la gen dreytureyra
Dona be, lo[n]yan mal.

124. Trop es enjanayrits
La gloria del mon;
Guarda las trixarrits
Cals an estat e son.

125. De so que cuyderas
Mays en est segla aver,
Meyns e pus tart n'auras;
Donchs fay a Deu plaser.

126. Guarda que no ajusts
Aver don autres plor :
Les lagremes dels justs
Pujon al sol senyor.

---

120 *c* la don a estats. — 120 SENECA: Unus dies hominum eruditorum plus patet quam imperiti longissima aetas (*cité dans la* Summa de virtutibus *de Guillaume Perraut d'où Guylem de Cervera l'aura sans doute tiré*). — 126 *b* auries plor.

127. Tota aygua avayl cay,
Aquesta puia amon.
Pus lieu que res s'en vay
La gloria d'est mon.

128. No cants quan foc se tenya
A l'alberch del vesi;
Garda qu'el tieu nos prenya
E, si pots, tost l'ausi.

129. La resits soste l'arbre
El baro leyaltats;
Sots la lausa del marbre
Met hom los pus honrats,

130. Reys, ausen entendets
So que dison li san:
Grieu caus' es car falets,
Viats vos respondran.

131. Li reys de les abeyles
Car no porton fiblo
Son pus humils que [e]yles
Et l'autra divers [s]o.

132. Non a en voluntat
Neguna causa gran;
Nel proisme vol foudat,
Al poc nom entendran.

133. No pot esser trobada (v^o)
Nuyls temps fina dousor
Tant fort non es cercada
Per dura amaror.

134. Voler de fornicar
Es engux' e falensa;
Compliment, ses duptar,
Es trop greus penedensa.

135. Qui m'a l'arme lonyada
De Dieu, ab mals acorts?
Vils volentat malvada,
Que es trop dura e forts.

136. En la terra dels fals
Manjon les rates fer;
A cobrir desleyals,
Estrayns reysos requer.

137. En terra dels enjans
Milans infans enporte,
A fals re no comans,
Que tenrat via torta.

138. Tant pauc no poyn l'espina
La fresca flor del lis
Quel punt cel qui si clina
No trop sia prim vis.

139. No m'esaut de mayso
D'ivern, can plou el foc,
Nim pac d'oste felo,
Ni can vil femna joc.

140. Si comptes ta reyso
Denans tos enamichs,
Can non as fayt ton pro,
Fas los de plasers richs.

---

128 *b* de ton uesi. — 132 *c* nol sou dat. — 133 *d* maror. — 136 *en marge:* asi ha istoria. *Nous ne relèverons plus cette mention qui revient de loin en loin; voyez l'index au mot* istoria. — 137 *c* sen porte — 139 *b* com plon. — 136-137 *Allusion à une fable connue qui se retrouve dans Lafontaine* (IX, 1) *sous le le titre de :* Le dépositaire infidèle. — 139 *d* cam — 140 *d* desplasers.

141. Sil misatges qu'emvies
Lay on vay malvenguts,
Mal a tos obs t'i fies,
Que non seras cresuts.

142. Qui fa oracios
Ab la lengua a Dieu,
On fa mans fals sermons,
Sos prechs acaba grieu.

143. Si tremets vil misatge
En cort d'onrat senyor,
Aportar t'a dempnatge
E tolrat te lausor.

144. Si misatge[s] tremets
Irats, lay on iran,
Guarda 'n cal fayt te mets,
Tots tos fayts vireran.

145. Cara trista caylar (*f.* 7)
Fa leu gens mal disents,
Si con pluyas anar
Aquilos le gran svents.

146. Volenters cayleras,
Que nom volras re dir,
Pus que conexeras
Que not volray ausir.

147. Vis entre dous et len,
Mays puys mort et ausi;
Lengua fols lia, pren
Et comfon autresi.

148. En la lengua esta
La vida e la morts ;
Per la lenguat vendra
Bos o mals desconorts.

149. Lengua es pauch' e lieus,
Pero no la poria
Governar res mas Dieus,
Tant no y punyaria.

150. Paucha es, pero tant val
Quel mon no[i] a re
Qui fassa tant de mal
Ni mostre tant de be.

151. Ben esguarda te porta
Que mals hostal noy prengua;
A la lengua fe porta
E guarderas la lengua.

152. Domdad'es la natura
De tota res del mon
Per home, l'Escriptura
Ho dits e ho despon ;

153. Lengua non es dondade,
Car es mal senes fi.
Qui ha lengua trempade,
Non a tresor pus fi.

154. Car es e precios
Lo fruyt que lengua porta,
La cal Dieu glorios
Governa et comforta.

---

144 *c* fayts. — 145 *d* agilos. — 148 *a b* Prov. xviii, 21 : Mors et vita in manu linguae. — 149 Prov. xvi, 1 : Domini gubernare linguam. — 152-153 Jacobi *Epist. Cath.* iii, 7-8 : Natura bestiarum et serpentum, volucrum et ceterorum domatur a natura humana, sed linguam nemo domare potest. — 153 *c d* Prov. x, 20: Argentum electum lingua justa.

155. Lengua ciutats murades
D'emperadors derocha,
Et les dompnes preades,
E fen la pus fort rocha.

156. Male lengua es fochs
E universitats
De tot mal en tots lochs,
Plena d'iniquitats.

157. Home conexeras (v°)
En la lengua menar ;
Sil lauses, feliras
Ans que l'auges parlar.

158. Nuyla res tant d'onransa
No pot can lengu' aver,
Quant Dieus volch a sem-
De lengua aperer. [blansa

159. Ab sen deu hom guardar
So que venir poyria
E si jen castiar
Per l'estranya folia.

160. Pauc val cel quis trebayla
Per si sol aver be,
E tots hom a cuy cayla
Mays d'autruy que de se.

161. Trempaments, horaysos,
Ensenyaments e laus
De Dieu, comfacios
Es gloria e repaus.

162. Per consolacios
De pruysmes e per far
Gracies es hom bos
E per foyls ensenyar.

163. Paraula nafra grieu
Sitot s'es trop leugiera ;
De loyn fa grans colps lieu,
Tant es fortz (e) sobranseyra.

164. Guarda si fa gran guerra
La lengua no feels,
Que sitot s'es en terra
Aicel toyl qui es al cels.

165. Guarda com parleras
Ni a cuy ne de que,
El loch on o diras,
El temps, c 'axis cove.

166. Tot so qu'el cor t'avenya
En ta lengua no sia ;
L'axemples te sovenya
Dels jags de Lombardia :

166 *bis* *En est albe*[r]*ch se fatxie*
So que miser no satxe ;
Por dicier la vertade
He morto lo meu frate ;
Si tu voy vivere in pacie
Aude et vide e tacie.

167. Pus Dieus mande penjar
Los reys no dreture[r]s,
Que volgra de tu far
Qu'es vils et sobrancers ?

168. Dompne sejornial so (*f.* 8)
Par del mal enemic,
Quils seus met em preso
El man volent fa(n)ric.

---

156 *c* tot lochs. — 161 *c* dieus. — 167 *d* sobrenters.

169. Tals t'ame quet valria
Trop mays quet volgues mal;
Mal volent not feria
Lo mal quet fa mortal.

170. Per re no m'esteria,
Pus axir m'en pogues,
En alberch, sis plovia,
Can defors sol faes.

171. L'espina nafral cors,
Don le cors es senats;
Can es senats lo cors,
A l'arma ve sentats.

172. Tots hom punyar deuria
En bons fayts acabar,
C'un briant trobaria
Al sol, ab be sercar.

173. Fum geta de maysos
Senyor, so sap cascus,
Estellyns et dregons
Et male femna pus.

174. Meylor estar faria
Ab dues grans serpents,
Que ab femna qui sia
Mala et trop sebents.

175. Qui a sa beyla uxor,
Guart la d'avol vesina;
No esta sens paor
Pres la volp la gualina.

176. D'un arbre ay vist poms
L'u avol, altre bo;
A vets l'us frayre [es] bos
E l'autre no te pro.

177. Lo pom hon lo verm es
Pren ans lo jovenceyls
Que ceyl on no n'a jes,
Car li semble pus beyls.

178. Bon fruyt no pot levar
Mals arbres, ne bos mal;
Ja no t'ans acordar
Ab jutge desleyal.

179. Er ausirets contrari,
Que mays val bo que bel
Ets un vil clau d'ermari
Ama mays c' un castel.

180. Arbres tremet dousor (v°)
Als rams, don noyrit so;
Del payre deu clamor
Far fiyls, can no te pro.

181. Tal vesets be vestit
E beyl et penxinat
C'a lo cor dins poyrit
E ple de malvestat.

182. Aur ez argent e perles
Fan dompnes escalfar;
Le vents mena les ferles
Tant que les fay cremar.

---

169 *a* uolria. — 170 *d* defores. — 173 *La même pensée se trouve souvent exprimée au Moyen Age :* Tres coses giten hom de casa : fum, pluge e mala fembra. (Le livre des Trois choses, *p. p. Morel-Fatio*, Romania, 1883, p. 234, § 26). *Cf. Le Roux de Lincy*, II, 173 : Fumée, pluye et femme sans raison | Chassent l'homme de sa maison. — 174 *c* quab. — 178 *c* aus. — 180 *d* con. — 181 *a* uestits. — 181 *b* beyls et penxinats. — 181 *c* can, poyrits. — 181 *d* maluestats.

183. So dits Agust Cesar
Que tots sos fiyls aucis:
« Mays amera estar
Porchs d'eyl que fiyl, » so dis.

184. Ceyl auciu planament
Sos fiyls, quiyls lax perir
Per gran defeliment
De guard' e de noyrir.

185. Molts son, quil bestiyar
An pus cars quels enfants;
Besties castiyar
Et no fiyls, es mals grans.

186. Guardar se vol l'ausiels
No cag' en la tesura;
Tu not guardes, qu'es veyls,
De la mala ventura.

187. Sil cas en l'aygua cay,
Exir s'en vol nedan;
Sil foyls al peccat jay,
Per sa colpay roman.

188. L'auseyl es pres al las
El pex de l'aygua en l'am;
Hom es pres en peccats,
No per set ni per fam.

189. Si lo pex l'am vesia,
Si com ve lo menjar,
Jal menjar no pendria,
Ans volria endurar.

190. L'austors no vel filat,
Tant vol l'ausiel guardar;
Tu conoys lo peccat,
E no t'en vols lunyar?

191. Mas .j. moment no dura
Lo delits d'equest mon;
Be sec mala ventura
Qui'n delits se comfon.

192. Tota res qui turmen (*f.* 9)
Dona mays c'autra res;
Qui tormen per Dieu sen,
Durables delits es.

193. Non a en saviesa
Trebayl, mas bo seber;
Can en prim cor es mesa,
No desir' autr' aver.

194. Enseyn qui vol saber,
Qu'ensenyan pot apendre;
Mays en vol retener
Qui mays en vol despendre.

195. Saviesa ligen
En me cas am deport;
Als laigs peccats fugen
Fugiras a la mort.

196. Can vergu' es tenr' e moyls,
Miels la pot hom pleyar;
Hom veyls peccayre foyls
Mal es per castiyar.

---

183 *Singulière altération d'un mot attribué à l'empereur Auguste par Macrobe* (Saturn. II, 4, § 11) *à propos du meurtre des fils d'Hérode :* Mallem Herodis porcum esse quam filium. — 184 *a* planaments. — 184 *c* defeliments. — 195 *b* *Corr.?*

197. Vaxels mostra tot' ora
Que y ha primer estat ;
Tos fayts ara bos fora,
Qui t'i agues usat.

198. Donar non auseras
Al bax l'avol gualina,
Es a Dieu offerras
Tota la pus mesquina ?

199. Dignes offertes porta
A Dieu, del miyls que auras,
Car s'el te clau la porta,
Ab luy no entreras.

200. Soven ve mal per be
E soven bes per mal ;
Not guarts de Dieu et re
Als, mas guardar, not cal.

201. Can l'oyl no veson clar,
Lo cors es tenebros ,
Longuat de mal guardar,
Si vols esser joyos.

202. Guardan ne pessan mal
No pot hom aver be ;
Si vols fer bon jornal,
Pessat so quit cove.

203. Nuyls hom sens pietat
No deu merce querer ;
Qui ab Dieu se combat
Infern vol conquerer.

204. Si'n bona viat mets, (v^o)
Bona via tendras ;
Si bon present tremets,
Bo guasardo auras.

205. So on punyat auras
Detz ayns a guasenyar
En .j. moment perdras,
Si no o sabs guardar.

206. No compres la meyso
De ceyl qui l'aura feyta ;
Si as bon companyo,
Not fera re sofrayta.

207. Ayceyl fo compayn bo
Qui'n la preso se mes ;
E ceyl pus coratjos
Quil jorn vench que promes.

208. Qui fa mal en joven,
El cami sempna espines
On eyl metex se pren
Ab males disciplines.

209. Qui'n joven mal far voyla
Can al cors san e tendre,
La lenya ab aygua moyla
C'ab bon foc deu encendre.

210. La candela muylada
No s'ensien lieu en loch,
Car resos es provada
C'aygua contrastel foch.

---

197 *a b* Horatius, Epist. I, II, 69-70 : Quo semel est imbuta recens servabit odorem | Testa diu (*cité dans le* Moralium dogma, *ch.* 32). — 199 *c* Car cel. — 203 *b* mersa.

211. Can melesa s'es mesa
Primer en ovencieyl,
Contraste la bonesa,
Vedan qu'en bes capdeyl.

212. No vol metr'en vaxel
Laig Dieu se dignitat
Tantost com fa al biel;
Donchs mondet de peccat.

213. Perdiment de tiemps es
Dur' e estranya causa,
Car tiemps val mays que res,
Qui en ben far lo pausa.

214. Nuyla res mays presada
Que tiemps esser no sol,
Mas er tant es pujada
Viltats, c' om tiemps no vol.

215. S'as bes, no lays del dia
Passar sol una part
Ses be far, car foylia
Fa qui de be se part.

216. Dompn' es si con sendats,
Que can hi cay laydura,
Non es beyls ni mundats
Per nuyla levadura. (*f.* 10)

217. Si dues vets t'enjan
Ne tres, Dieus mal me do
Can no t'en vas guardan
Etz a tu, si mays so.

218. Can fan mal li major
Li menor lo vol far;
Cil te mostron foylor
Quit degron castiar.

219. Mays perfeta [es] la vida
De meestra leyal
C'oracios gresida
Ne paraula no val.

220. Dels temps c'as meynscabat
Te deus per foyl tenir;
So que non as sempnat
Jove, vols vieyl cuylir?

221. Tots savis crey mays huyls
Que aureyles no fay;
Tu qui mas reysos cuyls,
Ab leyaltat hi vay.

222. Qui per comendamen
E per paraul' ensenya,
Punya hi trop lonyament,
Per molt que cor destrenya.

223. Hom ensenya molt lieu
Et profitosament
Ab l'exemple(s) de Dieu
Et leyaltat siguent.

224. De ceyls vuylas conceyl,
Si vols sen retenir,
On mays te meraveyls
De veser que d'ausir.

---

212 *c* can fa. — 213 *b* durs estranya. — 215 *a* Ses bes. — 219 *d* parauia. — 221 *c* mays.

225. Vergony' es , c'om enseyn
Be, et que fassa mal;
Ja d'ome qui mal reyn
No auras bon jornal.

226. Tals fay lum as altruy
C'a si eix non fay jes,
Ez an trop mays d'enuy
Que si lum no portes.

227. Ceyl es trop desestruchs
Qui lum porta e no ve ;
Mays li val c'an huyls cluchs
C'oberts, oz eu o cre.

228. No t'asauts de senyor
Si, quant l'auras servit,
Per noveyl servidor
Te meta en oblit. (v°).

229. Mendaments es lucerna
Dreyta o la leys luts ;
Si bos sens not gover[n]a
Viats seras perduts.

230. En so que jutgeras
Autr' a mal ni a tort,
Tu exs condempneras ;
Donchs guardet de la mort.

231. Beyls parlars ab mal vivra
Non es als mas dampnars,
Hon hom confon delivra
Ab sos propis parlars.

232. Can diras, be comferma
Tos dits ab obra bona ;
Mals fayts bos dits desfferma
Els dients ocaysona.

233. Con tu as so mostrar
Que conegut non as ?
Si vols mi ensenyar
Ne autre, apendras.

234. Trop bona disciplina
De maestr' es calars,
Troban puys la doctrina
C'apendras ensenyars.

235. Ans que parles, aprin,
Et can l'autra aura dit,
Respon pla bonamen
Asso c'auras ausit.

236. En sciencia homil
Es saviesa vera ;
Ab fayt franc e gentil
Nobla ricor espera.

237. L'o[r]goylos cre saber
.M. causes que no sab ;
Qui no sab abstener,
Grieu er que no meynscab.

238. Ses loquencia bona
Pauch profetcha sabers ;
A savia persona
Cove dits de plasers.

---

226 *a* fan, altruyl. — 227 *c* uuyls. — 229 *b* dreyta & la. — 229 Prov. VI, 23 : Mandatum lucerna est et lex lux. — 233 *a* tui. — 235 *a* aprin.

239. Noy ha beyla rayso
C' om no pusch' afolar,
Fayt tan dreyt ni tant bo
Lieu ab mal recomptar.

240. Loquencia melura (*f.* 11)
Con sciencia custume,
Que la bona natura
Per la malas consuma.

241. Us foyls afoleria,
.iiij. tants ab foldats
C'us ab sen no feria
Ab sinquanta asenats.

242. Le savis dits : « natura
Pot lieu dessimular
No loquencia pura,
Qui be la sap guardar.

243. La lengua graciosa
En bon home habunda,
Virtuts es preciosa
Qu'agensa obra et munda.

244. Qui si eys amonesta
Denant tots de far be,
Pus gloriosa festa
No pot mandar asse.

245. Qui si a ensenyat,
Miyls pot autr' ensenyar ;
Maestra mal usat
No vuyles demendar.

246. Onraments covinables
Es en pronunciar ;
Bels dits es agredables
De be acustumar.

247. Quel profetcha claus d'aur
Pus que non pots obrir
So que vols, e tresaur
As don not pots servir ?

248. [E] claus de fust quet notz
Pus so c' obrir en vols
Obrir et tencar pots ?
Per pauc de mal te dols.

249. Saviesa madura,
Manifesta, suaus,
Brieus, profitable, pura
Cove, s'aver vols laus.

250. Saviesa cove
Manifestar per tal
Que tuyt l'entendon be,
Car estiers re noval.

251. La doctrina es laugera
Dels savis et plasents
A ceyls qui an maneyra
D'aver entendiments.

252. No deus ta saviesa, (*v°*)
Pus la as, amegar,
C'onors es e noblesa
Ques deu menifestar.

253. Maneyr'es molt lusents
D'ensenyar e doctrina
D'exemplis justamens,
C'autra non es pus fina.

254. Albirar e stimar
Deus ceyls qui primamen
Ab cuy as a perlar
E son entendimen.

---

243 *d* qua guens aobra. — 254 *b corrigez* tot primamen.

283. Ab crusels medicines
Poras de mal guarir;
Mas si sempnas espines,
No cuyts resims cuylir.

284. Qui mays deu ensenyar
Mays de sen deu apendre;
Reys qui deu mays mostrar
Deu mays de bon seyn pendre.

285. Metges deu bons senyals
Del melaute lausar,
Qu'estiers non es leyals,
Et cuyt be comensar.

286. Estudi es la obra
De fayts malvats o bos;
Al cal d'u e d'als obra,
Don pus es volontos.

287. La regla dels sants payres
Servan qui son pessats
Es hom dits fiyls e frayres
De dieu, tant heretats.

288. Be guarda la persona (*f.* 13)
A cuy deus dir o far;
Tals caus' es ab l'u bona
C' ab autr' en pot errar.

289. Tals caus' es covinens
Denan avesc' o rey,
Qui es descovinens
Denan autres que vey.

290. Lochs et sasos cove
A dire etz a far;
En loch poras far be
On te feras blesmar.

291. La boccha er maldictha
D'ayceyl qui parlera
-- So es raysos escritxa —
La hon caylar deura.

292. Si fas tan gran honor
A un ton cominal
Con a ton bon senyor,
No feras bon jornal.

293. Si de jenoyls sey[n]an
Entres dins ta mayso,
Tuyt t'en escarniran
Et no feras ton pro.

294. Si vas dins lo moster
Cantan e gabs disen,
Tendran te per lauger
E per desconaxen.

295. Si fas so de caresma
Que feras de carnal,
Tot ton dan t'en aesma.
Sil temps fas cominal,

296. E si fas so d' ivern
Que feras en estiu,
Tuyt s'en feran esquern
Si con de rat e niu.

297. En primer apendras
So qui es corporals,
E puys miyls entendras
So qu' es espiritals.

298. La maysos non es ferma
Senes bos fundamens;
Ab leyeltat te ferma,
Si vols esser valens.

---

285 *a* bon. — 289 *a* comeus. — 292 *a* ten. — 297 *d* ipiritals.

299. Hom a la carn aclis
Et a ses volentats,
Com sent Jeronim dis,
Per besti' es comptats.

300. Lo malvat no entes (*v°*)
Pausats en gran honor
En aytan con hom es
A mens que porcs valor.

301. Sil lops pogues far clam
Ne perles ses duptansa,
Dixera: veus Adam!
A la nostra semblansa.

202. No deu senyorejar
Sobrels princeps negus
Mas Dieu, qui es ses par,
Tot sols senyer ses pus.

303. Sobrel senyor le sierfs
No tayn que senyorey;
Si tot clerg fan (lo) reviers,
Cleyrc e layc compte rey.

304. Le vils cors senyoreja
Sobre l'esperit tan
Ab argoyl (e) per envega
C'amduy hi auran dan.

305. L'esperit ab lo cors
A comparar no fay;
Can l'esperits n' es fors,
Lo cors a tierra vay.

306. S(i) ames mays la serventa
Que la dona no fas,
Cascuna n' er dolenta
El dol tot tu l'auras.

307. Sil servient' es vestida
Miels quel dona, dans t' er,
Quel dona n' er marrida
E redrat mal loguer.

308. Hom deu la dompn' onrar
Enans que la sirventa;
La carn vey tant presar
Que l'arme n' es dolenta.

309. So es causa sebuda
Entrels fals els leyals,
C' onors custumes muda
O en bes o en mals.

310. Pigor causa no say
De bas en alt pausat,
Que can cossech decay
Ab sa gran cruseltat.

311. Terra es comoguda
Per iij. causes sofrir,
Per la quarta es vensuda
Que no pot sostenir.

312. Per nuyla re la terra (*f.* 14)
No trop tant se destrenya
Acata mortal guerra
Con en temps que serf renya.

313. Causa fayta com flors
No dura, ans vay lieu,
Ja per autres senyors
Fayta, mas sol per Dieu.

314. Aspra caus' es e mala
Qui fa de serf senyor,
E de senyor ser tala,
E de juglar comdor.

---

299 *a* com aclis. — 300 *d* pores. — 302 *c* *Corr.* A tanta. — 307 *d* retrat.

315. Le portaments el ris
D'ome el cubrimens
Mostre s'es fals o fis
Els dits vils o plasens.

316. Si a tu no perdones
Per tu metex sivals,
Si asso t'abandones,
Conexeran si vals.

317. A tu metex perdona
Per Dieu, car de tu fe
Cas'a sos obs si bona,
Casa no es per te.

318. Lusia la lumneyra
Denan les gents per tal
Que visson la maneyra ;
Bon' es l'obre ses mal.

319. Aytal es disciplina
Com bona vestedura
Ab odor bona e fina
A Dieu, quils bons milura.

320. Isach l'odor senti
Dels vestirs de son fiyl,
Per que lo benesi
El tench per son espiyl.

321. « L'odors dels vestiments
» Teus es tals », dix Isach,
» Con d'encens qu' es plasens »
A son fiyl, tant li plach.

322. Cascus deu far fasenda
Tal con li tayn a far,
Per quels oyls no offenda
Quil volran esguardar.

323. Cascus dels membres tieus
Deu far so que li tayn ;
Vil causa es e grieus
Qui so que deu far frayn.

324. La ma no deu parlar (v°)
Ne la bocca veser
Ni l'aureyla guardar
Ni oyl dar ni tener.

325. Tals n' i a, per orgoyl
Tenon la bocha oberta
E tenon tancat l'oyl
E no fan obra certa.

326. No lieus parlan les ceylas
Ni estendras les mas
Nel coyl sots les aureylas
Ne les cambes on vas.

327. Ses be parlar seber
No pre ni tenc per biel,
Ne qui no a poder
El poyn on tel couteyl.

328. Ris es desordonats
D'emveya, e qui ri
Can no deu rir', es fats;
Com freneticz fa si.

---

318 *d* perts se. — 320-321 *Cf.* GENES. XXVII, 27 : Ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, *etc.* — 325 *Couplet cité par Pach :* Per ço dit Serveri : Tals hi a qui per ergoll | Tenen la bocha uberta, | E tenen tancat l'ull, | E non fan hobra santa (*sic*) (*Esp.* 54, *fol.* 7 *a* ; 55, *fol.* 3 *b*).

329. Tots savis mays volria
Esser sas et plores
C'ab tan gran malautia
Franaticz e rises.

330 Ris del foyl son plasen
E les peraules fines
Con lo sonet que fan,
Can cremon, les espines.

331. Aytal guasayn farets
Costal fols fats cesens,
Con can prop foc serets
D'espines verts cruxens.

332. Foyls malign argoylos
Sobre biels ri axi
Con lair' emtre layros
Qui d'altruy mal se ri.

333. Can canteras, not ries
Ab crits, co vey mans rire,
Per alegre que sies,
S(i) escarns no vols ausire.

334. Can hom se ri e canta
Mermen prenon tuyt trey;
Com fa el ris, par canta,
El cant si pert son drey.

335. Le fats se ri ab crits
El savis pla e gen;
Ris fats es melasits,
En vil trop non a sen.

336. Rire trop en est mon (*f.* 15)
No tayn, ans es folors,
C'ab peccat quins comfon
Es brieus e vayls de plors.

337. Una paraula tayn
A savi, autr' a foyl;
Lo privat e l'estrayn
Guarda se dur e moyl.

338. A l'u tayn parlars aut
Ez a l' altre suau;
Sil(o) cor as d' ira caut,
Ab fenx semblant t'esjau.

339. Rasos asaut (e suau) com-
Dir a foyl no cove, [posta
C'a rasos no s'acosta,
Ans respon mal per be.

340. Paraula non es biela
En la bocha del foyl,
Ho es causa noviela,
Si be lal passal coyl.

341. Non es tan solamen
Foyls qui savis non es;
Mas ceyl qui malamen
Viu es per foyl fat pres.

342. Si parles as aureylas
Dels foyls, meynspreseran
Tos dits, si bels conseyles,
E ja re non feran.

---

330 Eccle. vii, 7: Sicut sonitus spinarum ardentium sub olla, sic risus stulti. — 331 *c* can con. — 334 *a* serri. — 335 Eccli. xxi, 23: Fatuus in risu exaltat vocem; vir autem sapiens vix tacite ridebit. — 338 *b* Ezel. — 338 *d* te fian. — 339 Prov. xvii, 7: Non decent stultum verba composita. — 341 *d* e es. — 342 Prov. xxiii, 9: In auribus insipientium ne loquaris, quia despicient doctrinam eloquii tui.

343. No pots ab foyl parlar
Guayre ses repentir,
Ne l' escarnit gaubar
Ne l'usat descarnir.

344. Le frayres aiudats
De son frayr' es axi
Com la ferma ciutats :
Le proverbis o di.

345. Tart parle raso brieu,
Plana, can parleras,
Ab vots bassceta, lieu,
Que plus grasit seras.

346. Sent Jeronim estima
Zo don par que bet prengua :
Ans aports a la lima
Tos dits, que a la lengua.

347. Le savis el cor a
La boca, el foyls te
Lo cor, c' a lieu et va,
En la bocha dese.

348. Per savi es tenguts (*v°*)
Le foyls, can va caylan ;
Molt es noble virtuts
Can hom val cor sobran.

349. Can l'us membres sent mal,
Sis fan per semblan tuyt ;
Si fas bos croy jornal,
Alt leveran lo bruyt.

350. So c 'hom al pruysme do
No deu dir ni cutjar
Que per gratia fo;
Voyl' o no, ho deu far.

351. Molt mays val sens periyl
Pa etz aygua manjar
Que perdits ni conils
Ne vi, ab mal usar.

352. Nos corromp causa biela
Per una vetz veser,
Mas corromp se punciela
Per una vetz tener.

353. S'una vetz prens olor
De causes ben olens,
Non perdran lor valor
Ni ja non velran meyns.

354. Nuyla res not tenra,
Aygua, vens ne presos,
Tant cant femna fera,
On pus seras gurayos (*sic*).

355. Lo corp tremet Nohe
De l'archa, vertats es,
E no tornet. Per que ?
Car dix que muyler pres.

356. A metremonis tayn
Que ses solvimen sia ;
Del metremonis playn
Qui ab malvat se lia.

---

344 Prov. xviii, 19: Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma. — 347 Eccli. xxi, 29: In ore fatuorum cor illorum. — 348 *a b* Prov. xvii, 28 : Stultus quoque si tacuerit sapiens reputabitur. — 348 *d* Con. — 349 *c* Si fas. — 349 *a Cf. Le Roux de Lincy*, Livre des prov. I, 276: Cui li chiés deut est (*lis.* et) tuit li membre. — 351 *b* Pas. — 351 *d* Nenis.

357. Deleyts es metremonis
Et torn' en maltrayt grieus,
Ez ajustel demonis
Et re nol solv mas Dieus.

358. Si vols plasen manjar,
No vuyles enans d'ora;
Desirs fa meylorar
Manjar c' om asebora.

359. Nabugadonasor
Emfants ensenyava;
Per aver soptil cor,
Pauc a menyar los dave.

360. Entre quinz' e .xx. ans
Art foc de jovent pus; (*f.* 16)
Qui vol saber d'enyans,
Ab avols femmes us.

361. Qui sa fiyla ajusta
Ab amant, be ho fay,
Can es ver[g]es et justa;
Mas miyls fa, sis n' estay.

362. Qui necis vol peccar
Necis pert ses govern,
E pers de perdonar
Met mans bocs en infern.

363. De proar se folia
Muyler hom, pus l'a presa;
Tenya la, qual que sia,
Pus en l'alberch l'a mesa.

364. Muyle[r]s es gaugs durable
O durables torments;
Muylers gen resonables
Dona alegraments.

365. Le baros no faels
Es ver santificats
Per muyler qu' es faels
Et monda de peccats.

366. Santa Cicilia fe
Son espos bo, can l' ac,
El converti dese,
Tan disen c' a Dieu plac.

367. Muylers ama merit
Qui no la fir falona;
Cel tenc per benesit
Qui la pot aver bona.

368. Saber, aver, honor
Poi payre fiy[l] donar;
Mas muyler ses foylor,
La pot hon al fiyl dar?

369. Si prens muyler, ben gara
Sia del tieu semblan;
Qui d'aytal fayt s'empara,
Ops es c' ap sen hi an.

370. Dieus can det a Adam
Muyler, dis ses doptansa:
« Adjutori fasam
A eyl de sa semblansa. »

371. Dieus no fets del cap Eva,
Per que dir no pogues
So don mans mals s'eleva
Et no senyorages.

372. Eva no fo moguda [illegible].
Del pe d'Edam, que fos
Per sirventa tenguda,
Car no fora resos.

---

357 *d* solem. — 359 *b* emfauis. — 365 *Cf.* I Cor. vii, 14. — 368 *d* pot bon. — 369 *c* Que.

373. Eva fo del meg loch
D'Edam per raso bona;
Per ayso del mig moc
Que fos sa companyona.

374. No vuyles de noblea
Ab ta muyler contendre;
De jovent, de bellea,
Te semblant vuyles pendre.

375. Si estret es l'anels
Pus quel det no cove,
Nol ports net sia beyls,
Que no t' estera be.

376. Can l'aneyls ampl' estay,
En prim det no s'enpar,
Que mentement en cay,
C' om no l'en pot gardar.

377. No deus pendre muyler
Mas per cessar peccat,
E c'aies heratier
Que tenya te heretat.

378. No desirs fiyls aver
Mas per crexer t'onor
E c'aion bon seber
D'onrar nostre Senyor.

379. En ton alberch no vuyles
Esser reconaguts
Per senyor, ney acuyles
Re don sies perduts.

380. L'alberc sia per tu
Coneguts bonaments,
Si quey miron cascu
Mays tu quels ornaments.

381. La verga on es batuts
Xastian deus baysar;
Cels es sers et creguts
Quis laxa xastiar.

382. No mor cel quis castic
Per verga ; can ferras
Ab verga ton amic,
D'imfern lo lunyaras.

383. Verga de diciplina
Aygua de peyra tray,
Si con la verga fina
De Moysen, so say.

384. Cil c 'an dur cor con peyra,
Verga d'emfermetat [(*f.* 17)
O be d'autra maneyra
L'a tost a Dieu tornat.

385. Liada es folia
Dins el cor de l' emfan,
Mas verga l'en desliya
E fug d'eyl castian.

386. Disciplina aduts
Saber et saviesa ;
Ceyl es qui viu perduts
Sens tant nobla riquea.

---

373 *c* mig nex. — 379 MART. DUMIENS., Formula honestæ vitæ, cap. III : Nec dominum velis esse notum a domo, sed domum a domino. —380 MARTIN. DUMIENS., op. de Moribus : Sic habita, ut potius laudetur dominus quam domus. — 381 *c* sers = certs ?

387. Salamos fo aytan
Fols con desemparet
Disciplina, don dan
E mal nom en portet.

388. No digues que ton frayre
Ams mays que tu no fas
Sil lays son voler fayre
E tu castiar l'as.

389. Herater vuyl ceyl fiyl
Qui betuts es per mi;
L'autra laix en periyl
Que no bat ne casti.

390. Le simis la nots lansa
C' a vert escorxe amare,
Don con foyls l'abondansa
Del gra dols desempare.

391. Disciplin' es amare
Que aporta douçor
Fina, plasent e cara :
Donchs not fasa paor.

392. Benuyrat seran
Ceyl quis ploron, c'apres
Lo plor s'alegreran,
C' ab plor ve gaug ades.

393. Ben sabs que les abeyles
Fan pic amar con fel,
Mas hom vol noyrir eylas
Per amor de la mel.

394. Hom poda la sermen
Per fayre fruyt meylor;
S' avia sentimen
Sentir n' i a dolor.

395. Le[s] lagrimes del hoyl
Sant et del piado(r)s
Torcara ses orgoyl
Deus, qui's sols poderos.

396. Axi com les esteles (1v°)
Del cel pots lieu comptar,
Si tu meteys no celas,
Poras autra celar.

397. Can en rocha veyras
Lo pas de la serpen,
De ta moyler sebras
Tot son entendimen.

398. Hom no sap de l' ausiel
Volan hos pausara ;
Nos fay del jovenciel
Si bos o mal seras.

399. Tot axi com la luna
Crexen poras mermar,
Pots per ver .j. ne una
Sens alcun crim trobar.

400. Can veyras lo cami
Qu'en la mar fay la naus,
Poras far bona fi
C'ab vil femnat repaus.

401. So qu'esser no poria
Cre fols et fals semblans ;
Si nuyls hom en tus fia,
Guardet que no l'engans.

402. Per amor de la mayre
Vey demorar l'emfant;
Jamays de fals compayre
No vendra pro ses dan.

---

388 *d* castian. — 399 *d* Cens.

403. De guasayn qui mal sia
No feras obra bona;
Tot can guasayn falcia
Tot a desastr' o dona.

404. Si falcia guasanya,
Ne o met dins la porta,
Nuls hom non es qui planya
Can desastras n' o porta.

405. Aytant me deus grasir
S'a ton amich fas be
Per tu, com de servir
Tu eys et mays gran re.

406. Aytant am mon amich,
Si no m' o fay saber,
Com tem mon enamich,
Si nom fay desplaser.

407. Soven te hom per mal
Lo bo, el mal per be;
Tal re dits hom que val
Qui nots et pro no te.

408. Francs senyer et compayns
Sies dins ton ostal; [*f.* 18)
Gint recip los estrayns,
Mas no tots per egual.

409. Si vols leyo semblar
Aucient tos sotsmes,
No pots guayre durar
Pus not venca merces.

410. Altres vencre toyl força;
Mas homil vencimens
Donan poder esforça
Tots cels que merces vens.

411. Mant sabon grat aver
De so que no feran;
A mouts vey conquerer
Desgrat de tot can fan.

412. Mays vuyl de mon misatge
Beyl respos ses re far,
Ques ab respos selvatge
Fa[r] so que vuyl mandar.

413. Diables fe duptan
Entrepretacio
A Eva, don es gran dan;
Prin la melor raso.

414. Pus benenans seria
Trencan roques de grat,
Que si rosas cuylia
Contra ma volentat.

415. Reys vens ab paciencia
Ez ab dous faytz pus gen
Tots quants paciens vensa
Que ab enfortimen.

416. Meylor venser faria
Una gen c' un baro;
Qui son fel cor vencia,
Faria fayt mays bo.

417. Pus leu aturaria
Nau en mar en gran ven
Us foyls, que no faria
Sa lenga mal disen.

418. Moli vey aturar
Per .j. homa, can mol.
Lenguar no castiar
Per mil, can parlar vol.

---

403 *a* cia.— 403 *c* fals sia.— 403 *d* destro dona.— 410 e forca.— 415 *b* fec.

419. Pus lieu sera usada
Lengua vil, cant es lonja,
Que no er [s]atiada
D'usar en dir mensonja.

420. Bestias, peys, auciel (v°)
An abitacio
En est mon ses capdiel,
Mas lo fiyl de Dieu no.

421. Con ymages aiam
De terra qui pauc val,
Per que no la portam
Del ciel bon e reyal ?

422. Fiyls desobediens
Ho destreitz d'obesir,
Can ho presera mens
Es jutgats a morir.

423. Utero jutgamen
Donet per dret jutgat :
« Fiyl desobedien
Sion alapidat. »

424. Mayr' es obediensa
De totes les virtuts,
Mayrastra's de falensa
Et de vicis sebuts.

425. Obediensa es
De merits poderosa,
Seluts ferm' en tots bes
E forsa greciosa.

426. Desobediens fo
Adam, per que perdet
Son poder per raso :
De senyor serfs tornet.

427. A l'arbre toyl dels rams
Mals, et membret dels bos ;
Pel fruyt don me creys fams
Quel pus disgracios.

428. La mala volentat
Pot hom d'ome partir
E metra la bontat
Don hom pot fruyt cuylir.

429. Qui sa volentat fa
No aten guaserdo
Mas de si ; no l'aura
Per dreyt ni per rayso.

430. Qui volentat d'autruy
Vol far e no de si
Aten grat de seluy
Et de tu et de mi.

431. Selamos ac contrari
Per desobediensa
Un home adversari
Can fe tan gran falensa.

432. La clau de paradis (*f.* 19)
Trobet obediensa
Quis perdet — so m'es vis —
Per desobediensa

433. S'en vida vols intrar
Durable bonamens,
Guardet de mal obrar
Et servels mendaments.

434. Obediensa quer
.vij. causes veramen :
Obesir vol primer
Ez aqueyl simplamen,

---

419 *a* miada? — 425 *c* form.

435. E vol alegramen
Et ivasosamens,
Volenterosamen
Quer et beronilmens,

436. Continuadamens,
Et la entencios
Del voler francamens
Es grans melorasos.

437. Dieu no guarda la causa
Que hom fa, mas lo cor ;
Qui'n malvoler se pausa,
Per lo malvoler mor.

438. A fait no guarda Dieus,
A pes ni quantitat,
Sil fayts es grans o lieus,
Mas sol la volentat.

439. Ipocras pauset ley
Et Octopigoras
Sobrels lors — fe que dey —
Que negus per nuyl cas

440. Non auses demendar
De sentencia lor,
Per ques diria mar
Fosson resebador ;

441. Segons so quel disen
Aurion be parlat
Fosson il entenden
De la auctoritat.

442. Nuyla virtut non as
Mager ops que simplea ;
E vergonya auras,
Car no es sens franquesa.

443. Mas en franch cor omil
Non es obediensa ;
Franques' e fait jantil
Fan beyla continensa.

444. Si ab mi vols estar, [v°]
Mos mendaments feras,
Ab que not man mal far ;
E ja no arreras.

445. Si tu fas a te guisa,
A ma guisat daray ;
Si tu fas a la mia
A la tua faray.

446. Poder desordonats
Not moua ne riquesa ;
On pus seras pugats
Aies mays de simplea.

447. Membret qu'el mon poder
Non a mas ceyl de Dieu ;
Qui poder vol aver,
Am ceyl e meynsprel sieu

448. Alegra donador
Ama Dieus e te car,
E pug' e creys s'onor
Al do gaserdonar.

449. Bieyla car' e douçors
De paraules plesens
Son d'obesir colors,
Servan los mendaments.

450. Pus per obra plesen
D'obesir es pastz Dieus ;
De fel li fas presen,
Si l'obesir t' es greus.

---

448 *d* gas ordonar.

451. Lo psalm dits, qui bel guarda:
« Deron [me] man gar fel. »
Nol dons vianda amara,
Tu qui dar li deus mel.

452. Tota bonesas tutcha,
Car es propis mestiers
De cel, can trop noy lucha,
Qui o fa volontiers.

453. D'ayso son molt preyat
Li princep, que lur man
Sion tost acabat,
C' hom de re nols desman.

454. Tu qui volontiers fas,
Co c' affar as fay tost,
Pus vius e leser n'as,
Que puys tem prop not cost.

455. Vesist l'ome espert
Denan lo rey estar;
L'obra don no s'espert
Li fara aturar.

456. Ja per aspra paraula *f.* 20)
No lays obediensa,
Ne no parles a taula
Tro que raysos t'en vensa.

457. On pus l'arbr' es cargats
De fruyt, pus fort s'enclina;
On mays seras bestats
De bes, homils t' afina.

458. La verga d'arbre bo
Lia hom a .j. pal
Per aquesta rao
Que no trenc per vent mal.

459. Emfants quan es laxats
A sa volentat fayre,
S'al pal non es liats
Estreyts, confon sa mayre.

460. A fiyl de re cove
Sobra tots entendensa,
E sia liyats be
Al pal d'obediensa.

461. Qui a molt ha mandar
Cove c' ai' obesit,
Qu'esters no pora far
Plasenment ne grasit.

462. Si tu vols obesir,
Temps de mendar atens;
Per re no pots feylir
D'aver obediens.

463. Tu qui obesit as,
Dels mans qui t' eron grieu,
Sim creus, te guarderas,
Que ja nols faras lieu.

464. S'aital grat com volras
Del tieu be obesir
Als tieus mandats randras,
Faries te grasir.

---

451 *b* Ps. LXVIII 22 : dederunt in escam meam fel. — 455 PROV. XXII, 29 : Vidisti virum velocem in opere suo ; coram regibus stabit, nec erit ante ignobiles. — 459 PROV. XXIX, 15 : Puer autem qui dimittitur voluntati suæ confundit matrem suam.

465. Fiyls, obeyits als payres
Vostres et al senyor,
Ez amats vostres frayres
Si queus porton honor.

466. Vertats emfanta ira
Et servirs fay amics;
Pero en verta[t] vira,
S'esser vols d'onor richs.

467. Lenya de benifaits
Encen lo foc d'amor;
D'autramen er desfaits
Et mor qui noy ha cor.

468. Si pegua calda prens (v°)
Senyal t'en porteras;
S' ab orgoylos aprens
Superbiat vistras.

469. Tot aytal companyia
Com al lop [e]s l'anyel
A ceyl qui malvat sia
A cel c' a bon capdel.

470. Ab los meylos de tu
Conversa ez estay,
Quel carbos morts ab .j.
Viu torna viu, so say.

471. Axi com les abeylas
Se paxon en les flors,
Se pexon a scyn d'eylas
Li bo ab los meylors.

472. Bos compayns en la via
En cax carrera es;
De companyos tot dia
Bos apendras tot[s] bes.

473. Fats no sab guasenyar
Ni servar amistats,
E ho pots be jurar,
C'amichs non ha hom fats.

474. Savis fa per sos dits
Amar a gen presada;
La gracia ab crits
Dels foyls es escampada.

475. Fiyls, ab humilitat
Acaba tots tos fayts;
De fayts d'iniquitat
Lexan es lieu desfayts.

476. Manera d'ayman ha
Franc[a] homilitats,
Car axi va tiran
Coratges, dits, passats.

477. No cal erbes cercar,
Sorceras ne devines;
Ama, faras t'amar:
Vet les meylos metzines.

478. Honorar e servir
Voyles et fayre be,
E feras t' obesir
Al pruymes portan fe.

---

466 *d* Cesser. — 469 *d* capdeiel. — 470 *c* Cal carbos. — 473 Eccli. xx, 17: Fatuo non erit amicus. — 474 Eccli. xx, 13: Gratiæ autem fatuorum effundentur.

479. Estrecha companyia
Es obligacios,
C'ans assi dan daria
Que a tu compayn bos.

480. Si pots trovar amic (*f.* 21.)
Savi, benign e ferm,
Non auras enamic
De s'amor te desferm.

481 Benignes tayn que sia
Amichs, per tal que re
No fassa qui greu sia
A son amic, mas be.

482. Savis tayn si' amichs,
Que sabcha con ne can
T'ajut, set crex destrichs,
De cor no re dubtan.

483. D'amic tayn fermetatz,
Que de l' autra nos toyla,
Can sia fadiats,
En luy mens be nol voyla.

484. Qui sos veyls amichs laxa
Per novels, es folors,
C'axis par, sis biaxa,
Us d'amichs com de flors.

485. Les flors con fresques so,
Plasens et agredables;
Tal vey de primer bo
Que puys es vius diables.

486. Ligen o as trobat,
Si as apres Chato :
« Conseyl sacret celat
Livra ton companyo. »

487. La poma vert toylras
Per força del pomier;
La madura veyras
Chaser, sil vent hi fer.

488. Hom joves mor per forsa
Et viels per madurea;
Fuyla, flors es escorca
Pert l'arbres per veylea.

489. Si us arbres floria
Can deu son fruyt aver,
Part natura faria,
Obran contra plaser.

490. Si hom veyls cavelcava
En una cana lonja
E con enfants manjava,
Sariel gran vergonya.

491. Sabches que malesits
Es emfans de .c. ayns;
Can seras veleyits,
Guardet d'obres d'emfans.

492. Piyor es bestials (*v°*)
Que bestia estar;
Si bestia fa mals,
Natura ho fay far.

493. Si bestia fa re
De mal, fa ho natura;
Si bestial ave,
Per vicis, part mesura.

494. S'ab negu prens paria,
Guarda(ns) que bes capdel :
Membret la companyia
Del lop et de l'anyel.

---

486 Dyon. Cato, II : Consilium arcanum tacito committe sodali.

495. Si tu parts, honra gen
Lo meylor per raso :
Membret del partimen
De l'ase et del leyo.

496. Joc far can no cove
Aduts blasm' e folor ;
Membret lo jochs que fe
Alas a son senyor.

497. Qui pus lo carbo mena
Ab lo foc, pus s 'i pren ;
Qui de saber s'apena
Saber menan apren.

498. Poders et saviesa
No son senes bontats;
Car hom val ses bonesa
Meyns on pus es pujats.

499. No deu hom aver cura
D'autre meynspresan si;
Trop fa mort aspr' e dura
Qui per autre s'ausi.

500. C'an d'amic parleras,
Guarda que, ne a cuy;
Testimoni feras
Per eyl o contra luy.

501. No voyles esser glots;
Trop manjar mal perpren,
Si com es bos a tots
Manjar cominalmen.

502. Ezahu mal obret
Et fet trop gran mercat,
Que per lantiles det
Tota sa heratat.

503. Peresos, la formiga
Guarda, que fa d'estiu,
E senyor qui rel diga
Non a; veies con viu.

504. Si desfa tos compayns (*f.*22)
So que tu auras fayt,
Mas te velra l'estrayns ;
En foyl auras maltrayt.

504. Ceyl vol mays mal parlar
Qui pus en vol bestir
E degra s'en passar,
No ab far ho ab dir.

506. La brasa pren l'emfans
Per lo foc que ve biel,
Que no sap si l' es dan,
Ez un taylan coutiel.

507. Si tu fas aytal obra
Com l'emfans, mala creis :
La mameyla recobra,
O guarda tu mateys.

508. Emfans s'alegra mays
Per joc que per senbiel
E[l] perdres pus l'irays
D'un pom que d'un castiel.

509. Ben lieu tal re pendras
Que tendras per guasayn,
Don tu matex perdras
Et serat trop estrayn.

510. Mays ama pauca causa
Emfans soven que gran,
E per colps se repausa
Et per be va ploran.

511. Femna si pert leumen
Sa fama, con la flors
Marfa lieu per lo ven
Et rams fraygtz per calors.

512. Can va entre setmana
Defors, pren l' en axi
Con pres a na Diana,
Can de l'alberch s'eixi.

513. Na Diana y anet
Per les dones veser;
En Xixen l'en trobet
Qui'n fe tot son plaser.

514. Sobra gracia es
Grans gracia pausada
Castedat, mays que res
A biela femna dada.

515. Verges solon guardar
Denan honestamens;
Ara volon parlar
E far ardidamens.

516. Si tu as fiyla, voylas (*v°*)
Quel marit let deman;
Per re no li acoyles,
Qu'il an marit sercan.

517. Qui fiyla laxa anar
Defors, con ops hi ha,
No volra dins estar
Tots jorns c'ops hi aura.

518. Si dompnes met en joch
Ni en femne laugera,
Nol pot hom tener loch
De tener vil carreyra.

519. Femna quil cors no gar
Trop lieu en gran mal cay;
S'om se tard' el guardar,
Si els amichs decay.

520. Femna vagan enclausa
Trop lieu cay en peccats;
Trop es estranya causa
Le repentirs s'er dats.

521. Cesar fiyles avia:
Per tal que no cessesson,
Car guardar les volia,
Volc que lana obresson.

522. Si com biela penchura
Es sobre blanch pausada,
Sobre castedat pura
Es vestadura onrada.

523. Femna verges esquiu
Trop manjar et fort vi,
Con passar .j. gran riu
Et serpen e veri.

524. La talpa camjet mal
Can oyls per coa det;
Guardet de camj' aital,
C'anc bos no s'axorbet.

525. So dits al lop Raynarts:
Tals de letra sebia
Qu'era pecs et musarts.
Guardet c' hom no t' o dia.

526. Tals s'en cuya portar
Saber et lum ab si;
Can nol sap gen guardar,
Us pauc de vent l'auci.

---

520 *d* repentits cerdats.

527. Sabers si com lums es
Que no merma, qui'n pren,
Ans creix cascus ades
Can hom autra n'ancen.

528. Ja not dos trop d'esmay (*f.* 23)
Per noves ne per perdre,
Me per guasayn trop jay,
Ne re not fassa sperdre.

529. Ma sors voil so escriva
Que sans Jeronim dis :
« Verges de Dieu, esquiva
Vi axi com veris. »

530. Lots can fo ambriachs
Ab sa fiyla pequet ;
Per so da vi not pachs, [ret.
C'ab Lot(s) mans homs n'er-

531. Dis a una donzela
C'avia nom Foria
Sans Jaronims, per eyla
Esquivar de folia :

532. « Ho donzela, pausada
En fervor de joven,
No es asegurada
De fayre felimen ;

533. Plena de fort vianda
De salses et da vi
Ab meraveyla granda
Es femna casta axi. »

534. Dona de bis vestida
Et de porpre es bona,
Qu'estiers non es gresida
Si non a cot' et gona.

535. Bis es dats a vestir
Per aver castedat,
E porpre ses falir
Per aver caritat.

536. Ho femna, tu qu'es biela,
De peccar persabuda,
Mentanent c' hom t'apela
Ta belesa 's perduda

537. Tu biela, c' al segl' es
Vils ez imferns t'agatcha,
Mays te valgra t'agues
Nostre Senyor desfatcha.

538. Qui son biel tresaur porta
Denan tots per la via,
Del tresaur s'aconorta,
Car vol que tolt li sia.

539. Si savis es presats,
A tos obs ho sera[s] ;
Savis serats onrats
S'a Dieu sirven t'en vas.

540. Savis cal caus' a mays (*v°*)
Que fols, sino car vay
Lay on es vid' e jays,
E foyls areres tray ?

---

529 Hieron. *Epist. XVIII ad Eustochium* : Sponsa Christi vinum fugiat pro veneno. — 531 Furia *était une de ces dames romaines dont saint Jérôme fut quelque temps le directeur de conscience.* — 532-533 *Cf.* Hier. *Epist. XVIII ad Eustochium:* Vinum et adolescentia, duplex incendium voluptatis est. — 537 *b* tagratcha. — 537 *c* ta.

541. Mercadiers, si cobria
De biels draps laigs trosiels,
Escarnits en seria,
Si com de laigs los biels.

542. Vist ay mants bos trossiels
De trop(s) laigs draps cuberts,
E cuberts ab draps biels
Ma[n]s avols, don suy certs.

543. Dieus mes, a liey de franch
Qu'es tot sol poderos,
Dins cuberta de fanch
Esperit precios.

544. Jes pes de fust non es
Gloria de cui l'a;
Aytant pauc preye arnes
A home, can breu va.

545. Moylers vils be vestida
Esquerns es de marit,
E cil es exernida
Ez il pecz fal mal dit.

546. Be se gloriyaria
S'avia gran balea
Qui se gloriyal dia
Tot en sa gran legesa.

547. Fiyl et cavelier so
L'argoylos del diable,
Qui es et er et fo
Reys d'argoyl asirable.

548. Senher es bona nats,
Don hom ha gaug con manda,
E senyer asirats,
Quils bos mendats desmanda.

549. Le manjars s'asabora
En la boca testan,
E bos motz s'acolora
En la boca menan.

550. L'aur del foc giteras
Qui motle intrera,
Es aytal l'en trayras,
Con lo motle sera.

551. Paraula ve del cor,
Mas en la bocas forma,
Es hom fai la defor
Segons que s'es la forma.

552. Heu ay femna trobada
Pus amara que mort; (*f.* 24)
Femna jalosa fada
Plors de cor ses comfort.

553. A verges son .vij. causas
Sobre tot temorosas:
Superbia e pauses
— Fa d'ayso totes hores —

554. E taca de peccat
Et de perseveransa,
Fal et tebesetat
Et vils desesperansa.

555. La meylor causa qu'es
El mon es pus esquiva;
E la pus avol res
El mon, pus agradiva.

556. Aquest segl' es plo[m]bats
De matrimonis gen,
E per verginitats
Paradis bielamen.

---

542 *u* Uits. — 544 *b* descasca. — 546 *a* Bes gloriayaria. — 546 *c* quis. — 552 *Cf.* Eccle., vii, 27 : inveni amariorem morte mulierem.

557. Si com lis entr' espines
La mia amiga stay
Entre les fuyles clines
Al vent qui las dechay.

558. No voyles longiamen
Sols ab parenta star;
Aies remembramen
Del sogra de Tamar.

559. Cinc grans en semblan d'or
Ha en la flor del lirs;
La verges rich tresaur
Ha dins al cor assis.

560. Dousamen et fortmens
Am'e saviamens
Con fi aur finamens
Dieu; l'als es niens.

561. En blanca vestadura
Par miels qu'en autra taca;
Sis fay en verge pura,
Mays que vert sobre laca.

562. Mays c'angels an poder
Verges la carn sobran;
So dits le viers per ver,
Et l'angel carn no an.

563. No voyles c' hom t'apeyl
Per semblan foyl repres;
Nes deu vestir la peyl
Del lop, qui lop no es.

564. Tals ha cross' e aniel, (v°)
Non o ac bonament;
Tal porton lonc mantel
Qui galion la gen.

565. L'enamics celera
Lo be, can lo faras,
E l'envejos dira
Mays mal que no diras.

566. Tal obra penss' a far
Que per loc ne (per) fenestra
No la deies laxiar,
Per mar ne per tempesta.

567. Princep deu esquivar
Si molt perfetamen
Nuyl peccat non empar,
Altra peccat giquen.

568. Princep deu ab acort
Es ab cossirer far
Bos fayts, guardan de tort
E dels sieus a raubar.

569. Can princep guasa[n]yes
Tot lo mon, nol valria,
Pus si metex perdes;
Tot l'als re nol seria.

570. Princep se deu guardar
Que no sia argoylos,
Monsonges ne guabar,
Mal parlier ni iros.

571. Princep se guart d'emvege
Et de rependre be,
E monsongiers no crege,
Per cuy tots mals reve.

572. Lo no savis desplats
Can miyls cuyda plaser;
Per tal es dos donats
Qui non sab grat aver.

---

557 Cant. II, 2 : Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. — 558 *Thamar, bru du patriarche Judas; voy.* Genes., xxxviii, 6 *et suiv.* — 564 crossa aniel. — 571 *c* no creyre.

573. Exempli pren sotsmes
Del prelat al peccar ;
Si pecca cel cuy es,
Tuyt volon aytal far.

574. La pistola primeyra
Als Corinthis disen
Dis: « prelat son carreyra,
Del mon esguardamen. »

575. Si als mirayls tecats
Vols esguardar te cara,
Ja non seras payats;
D'aytal mirayl te guara

576. Pus laigs peccats non es (*f.* 25)
Ne pus durs de cobesa ;
Hom de cobeitat ples
Compon tota malea.

577. Ceyl es benuyrats
Qui senes taca viu;
E senyor asirats,
Pus los sieus franchs esquiu.

578. La lengans era dada
Per nostra ben parlar,
Es avem la virada
En tot lo cors tecar.

579. Dieu nos det les aureyles
Per tots bos fayts ausir,
E si mal me cosseylas
Nom pots mays plaser dir.

580. Les mas nos eron dades
Per bones obres far,
Es avem les pausadas
A l'arma imfernar.

581. Dieus me donet lo cor
Per penssar en tot be,
E dins pens e defor
Mal d'autruy e de me.

582. Pes e cambas avem
Per anar salvamen,
Es anam e querem
Blasme et falimen.

583. Can hom la fiyla ve
Plasen ab gran bautat,
De la mayrel sove,
Con ne quals ha estat.

584. Can princep tort estay
Qui en dreyt es pausats,
Si el poble decay
Ab aximplis malvat.

585. Sus pes te vay entort,
El cap mal te fera ;
Guarda si seran fort
Tort qu'als rieys mandara.

586. Qui sa boca gen guarda (*v°*)
L'anima gara be;
Qui a parlar nos tarda
Sens causir, mal lui ve.

587. Cel qui molt vol parlar
Usan moltes paraules,
Vol s'anima nafrar
Meten per vertats faules.

588. Axi con savis fay
Per son parlar grasir,
Foyls al contrari vay :
Als prims non cal pus dir.

---

574 I Cori. IV, 9 : Puto enim quod Deus nos apostolos novissimos ostendit.. quia spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus. — 585 *a* entorn.

589. Le malvats comfondra,
Qui sera comfonduts;
Fals tant nos rescondra
Que no sia sebuts.

590. Per les tuas paraules
Seras justificats,
Si con gint les entaules,
O ben lieu condempnats.

591. David dix: « Senyor Dieus,
Pessats ay en mes vias
E girats los peus mieus. »
A tu enseyn c'o dias.

592. Hom es pus bestials,
C'a raso, can no n'usa,
Que bestia, els mals
Sobrar l'a, per que musa.

593. Causes no covinents
Serion als prelats
Tals, que les autres gens
O serion assats.

594. Fayts no covinents es
Tals als religios,
C'als seglars f[r]anchs entes
O seria et bos.

595. La paraula del fat
En la boca' s represa,
Car loch ne temps ne grat
Noy a ne rayso mesa.

596. Riquesa, dignitats
Fay autr' omeliar
Es a las volentats
De si aperaylar.

597. Axi com es l'avars
Devas celuy que ve
Empes assolassars
Entorn celuy qui se.

598. Homilmen aclinar *f.* 26l
Can li passa denan,
Can s'en va, solats far,
Seguir plasers comtan.

599. Estan de jonoylons
Sirven devan senyor;
L'Apostols en somos
Romans d'aytal honor.

600. Si trobes via torta,
No la tendras per bona;
Guarda tort con comforta
Da reys, c'a tort se dona.

---

587 *Couplet cité par En Pach:* Cell qui molt vol parlar | Husant moltes paraules | Vol sa anima nafrar | Metent per veritat falcies (*Esp.* 54, *fol.* 40 *d*; 55, *fol.* 23 *d*; Documentos, *p.* 248). — 589 PROV. XIII, 5 : Impius autem confundit et confundetur. — 590 *Couplet cité par En Pach :* Per les tues perau-les | Seras justifichat | Si com gint les entaules | O ben leu condempnat (*Esp.* 54, *fol.* 40 *v°*; 55, *fol.* 23 *v°*; Documentos, *p.* 248). — 591 PSALM. CXVIII, 59 : Cogitavi vias meas et converti pedes meos. — 595 ECCLI. XX, 22 : Ex ore fatui reprobabitur parabola. — 599 *d* Remans. *On ne voit pas bien à quel passage de l'épître aux Romains Cervera fait allusion.*

601. Si portes .j. besto
Tort, no t' estera gen;
Sis fa poble felo
Princep, can tort cossen.

602. Can hom .I. mot tort dits
Als ausens es esquiu(s);
Princeps trop es maldits
C'a tort, loyn de dreyt, viu(s)

603. Cobeitats es enveja
Fa mants a tort aucir;
Cel qui l'autruy emvegia
Al rey n'a c'ap servir.

604. Le bos profeta di:
« Aucesist, possessist,
D'aytal mort pendras fi
En breument con faist. »

605. Tots aytal tayn que sia
Senyer als sieus, com vol
Que Dieus vas luy estia,
Qu'estiers als sieus fai dol.

606. Axi deus voler vivra
Be ab lo tieu menor,
Ab franc cor et delivra,
Con vols de ton major.

607. Les causas ton amich
En ton alberch veyras,
E sil vols far destrich,
Bon solas los auras.

608. Tals cuyde sos fayts far
Prim' et celadamen,
Quils fai a tos comptar,
Esquerns et gabs disen.

609. A ceyl dey comendar
Sacret, si l'ay a dir,
C'a vergonya d'arrar
Et paor de faylir.

610. Sit vey tots jorns felir
Et vergonya non as,
Eu con pusc avenir
En aquo que tu fas?

611. Si no voyl celar mi,
Tu per que celaray?
Pus tu metex desfi,
Autre ja no faray.

612. Tres causas son plasens (v°)
D'enluminacio:
Beles', endressaments,
Segurtats ab raso.

613. Lengua no endressada,
A causir desgrasida,
Enans, car mays l'agrada,
Volc chausir mort que vida.

614. A cel honor deras
Cuy honors es deguda;
Tan d'onor no feras
Que not sia renduda.

---

604 *Sans doute inspiré d'un passage mal compris de Jérémie,* THREN. III, 43 : Occidisti, nec pepercisti, etc. — 605 *b* can uol. — 609 *Couplet cité par En Pach :* A cell deig comenar | Secret, si l' aja a dir | C'a vergonya d'errar | E pahor de fallir. (*Esp.* 54, *fol.* 42; 55, *fol.* 24 v°; Documentos, *p.* 250). — 613 ECCLI. XXVIII, 13 : Lingua testificans adducit mortem.

615. Sans Peyres dix axi:
« Amich, lo rey honrats. »
El rey deu altressi
Honor far als presats.

616. Lig se en Levitich :
« Denan lo cap canut
Te leva, e l'antich
Honra, car es degut. »

617. E Malachies fo
D'est proverbi auctors :
« Donchs, si eu payre so,
Hon es la mia honors? »

618. Cil qui son regidor
D'esglesa en loc so
De Dieu, per que honor
Cove be c 'om lur do.

619. L'avesque el prelat
D'esgleya regidor
Tuyt son Dieu apeylat
Et del mon guardador.

620. E nuyl temps no feras
Als Dieus detreccio,
Ne no malesiras
Aycels qui princep so.

621. Miracles ai ausits
Que Dieus volc de laycz far;
De clergues non m'es dits
Us, per glesas trancar.

622. Li fiyl d'Aron maseron
Als ansencies lo foc ;
E l'encens que doneron
Denant Dieu el sant loc,

623. Car nols era mandat,
Foc de Dieu dexendet,
E car feron peccat
Amdos los devoret.

624. Elyodorus fo [*f.* 27]
Ferits per un cavayl,
Car raubet la mayso
De Dieu, on man foyls fayl.

625. En .j. sant loch devenc
De parlar(s) muts e cechs
Us foyls, car no s'abstenc
De far mal part sos dechs.

626. Si us laychs tray .j. pa
D'esgleya, er vedats ;
El clerchs estorciera
La crots, et er honrats ?

627. Pus li laych prendon mal,
C'a la glesa mal fan,
Per quel clerch, desleyal
Als laychs, no prendon dan ?

628. Dits G. DE CERVEYRA
Solven la questio :
Clerchs no fa de maneyra
Contra si mencio.

---

615 I PET. 17 : Regem honorificate. — 616 LEVIT. XIX, 32 : Coram cano capite consurge et honora personam senis. — 617 MALACH. I, 6 : Si ergo pater ego sum, ubi est honor meus? — 619 *Cf. le quatrain* 574. — 624 *La mort d'Eliodore est rapportée au livre* II *des Machabées, chap.* III.

629. Membret de l'Elizeu
E del seu foyl misatge,
Com ac, car pres do grieu,
Mal, ab tot son linatge.

630. Als vesis malamen
No trenchs la carn ne l'ossa :
Membret de la serpen,
De l'osqu' e de la fossa.

631. Cals causa(s) pus lieu dura ?
Lamps. Et de lamps, que ? Vens.
De vens ? femna, can dura.
De femna, que ? Niens.

632. Gran meraveylam do
Can femna ri e plora
Lieu per pauc de raso
En .j. pauch es demora.

633. Non es jes cosa grans
En paubres exilats,
Vils, bas e malenans,
Esser homiliats.

634. En alt honrat et ric,
Biel et de loc jantils
Es gran causa, sous dic,
Es es tart cor homils.

635. So dis Crisostomus:
« Homilitats es bona
Noyrissa; » mas cascus
Ab argoyl esperona.

636. Superbia es mayre (v°)
De tot asiramen,
E cel es d'argoyl payre
Qu' en superbia 'nten.

637. Soperbia no quer
Mas pau de cobramen ;
Homelitats requer
Trossels seguramen.

638. Homelitats desira
Lo gra per que s'esforça ;
Soperbia asira
Lo gra et vol s'escorça.

639. Homelitats repren
En tot loc la baxesa ;
Soperbia enten
En pendra la autesa.

640. La pus auta montanya
Vol superbi' aver;
Homilitats se lanya
Dels vils a retaner.

641. Soperbia s'en vay
Als mons on vental ven,
Per que el pus bas chay
Et seca mentanen.

642. Sans Agustis o dits :
« Secas son les altures,
Els bas lochs aemplits
De bes ab grans verdures. »

---

629 *c* Car; *allusion un peu confuse à l'histoire de Giézi, serviteur d'Elisée, qui se retrouve au quatrain* 762 ; *voy.* REG., IV, 5. — 630 *Allusion à une fable connue; voyez l'édition de la* Chanson de la Croisade des Albigeois *par M. Paul Meyer,* II, 281. — 631 Quid levius flamma? Fulmen; quid fulmine? Ventus. Quid vento? Mulier; quid muliere? Nihil. (*Voyez Hauréau*, Journ. des Savants, 1884, *p.* 401). — 640 *c* seslaya.

643. Be deuries entendre,
Aven de saber cor,
De cel c'anava pendre,
Qu'en la mar gitet l'or.

644. Homils fug [l]a lausor,
Et lausor[s] l'omil(s) sec;
Orgoylos a lausor
Cor, laus fug, (e) nol cossec.

645. De Senacherip rey
Se deu tots hom penssar,
Con orgoyls ab des(f)rey
Fes ses gents pols tornar.

646. Con cil de la ciutat
Axi con lamps pendre, (*sic*)
E non fo als trobat
Mas pols e terra ab cendre.

647. Terra pus baxia es
Dels autres elamens,
E Deus de terrans fes,
Sens aur e sens argens.

648. Per que terrans enduts (*f.*28)
A gran homilitat,
Car tant nuyla vertuts
No dona dignitat.

649. Si t'esguardes d'un ves,
Gran vergonya auras;
E temor auras pres,
Si cossires on vas.

650. En les estelas pots
D'omilitat apendre
Eximpli, et nol nots,
Quil pot de si eus pendre.

651. Con pols e cenra sia,
Parleray al senyor
Mieu? et d'est' obra mia
Met Abram per auctor.

652. Reys fats, en la cadeyra
Cesen, es tot axi
Con bugia maneyra
Enterrat, sous afi.

653. S'entres per bassa porta,
Lo cap as a clinar,
E quil cap bas no porta,
Ses mal no pot passar.

654. Pus Dieus lo cap baixet
El sant foro homil,
Dieus gran aximpli det
Contra l' orgolos vil.

655. Al ser par que no (pro)bast,
C'axi con senyer es;
Guarda tos sens nos guast
Per obra dels rapres.

656. Le sers mager non es
Quel senyer, nes deu far;
Can sers es d'orgoyl ples,
Senyor cuya sobrar.

---

646 *b Corr.* Axiron las gens prendre? — 651 GEN. XVIII, 27: Cum sim pulvis et cinis, loquar ad dominum meum? — 656 JO. XIII, 16, XV, 20: Non est servus major domino suo.

657 Tortra vol soletats
Et colomba companya;
Qui val entre malvats,
Doble valor guasanya.

658. Vols esser emperayre
Es aver gran honor?
De tu eys governayre
Sies, lonyan d'error.

659. Res no sofer pus grieu
Terra, mas car hom n'es.
Rei la qui la sustien (*sic*)
Cals non es tant li pes.

660. Pus aspre caus' el mon (*v°*)
Non a d'ome, e par,
Que l'ayr corromp et fon,
Can vol desmesurar.

661. Li princep, toledor
Del paubre no colpable,
E l'ofecial lor
Son pus mal que diable.

662. Ab gran discrecio
Deu princeps eligir
Ceyls qui entorn luy so
Es al poble ponir.

663. Ja no cuygs esser sas,
Sit dolon li costat;
Ne ja bos no seras
Fasen mal a ton grat.

664. Not sera(s) sanitats,
S'ab mesel prens companya;
Qui s'acost' als malvats,
Grieu er que no s'en planya.

665. Ja, a Roma anan,
Ab cels no t'acompayns
Qui a sent Jacme(s) yran,
Car fayts seria estrayns.

666. Ges companyo no mena
Nuyls hom, mas lay on vay;
Mas mal senyor fa pena
A ceyl qui mal no fay.

667. Compenyo delicat
Te feran departir
Del be c 'as custumat,
Si no t'en vols fugir.

668. El oyl poras vesser
De ceyl quit volra be,
Qu' el cor met oyls plasser
De cel on l'amor ve.

669. L'aureyla de celuy
C'a de ton be pesar,
Si parles denan luy,
Not volra escoutar.

670. Be pots ton mal volent
Entre .v. sens chausir:
En la lengua disen,
Si prims dits sabs eslir.

671. Conoxer pots en l'obra
Del fasen say et lay,
Per asaut que s'en cobra,
Si a ton dan la fay.

672. S'es us teus enamichs (*f.* 29)
El loc on tu seras,
Entre .D. amichs
Lo pots causir al nas.

673. En l'anar pots saber
Cel qui no t'ameran,
En l'obrar el ceser,
Cascus en lor semblan.

674. Cavelaria es
Trebayls, periyls d'affan;
Rey, duc, compte, marques
Paciencia obs an.

675. Princeps e cavaliers
E[s]quiu gloria vana;
Ira de reys sobres
Es d'autres sob(r)eyrana.

676. Guerra es temedora
A pri[n]ceps et peccats;
Ez es esquivadora
Paraula ab vil solats.

677. L'amor(s) c' a pats Dieus ac
Deu princeps esquivar,
E ja d'ome nos pac
Meten foc per cremar.

678. Le pus grans bos sabers
D'aquest mon es guasayns,
El major desplasers,
Perdres, el pus estrayns.

679. Senyor son li juglar
Dels temens di maldir;
Aytant deu hom duptar
Falimen con morir.

680. Si not guardes d'arror,
Arros te sotsmetra,
E affar auras senyor
D'aqueyl quit jutyara.

681. Qui vol sa cossiensa
Pausar en lengu' estranya,
Ades es sa valensa
Miendre, ez ades manya.

682. Si con savis seras,
Si seras paciens;
Ligen o troberas,
Si ben es entendens.

683. Volenterosamen
A ceyls perdoneras
Da cuy nuyl honramen
Del venyar no auras.

684. Si savis es ne grans, (v°)
Ja no diras quet sia
Anta fachia, enans
Cobriras ta feunia.

685 Di que tos enamichs
Not nots ne t' a nogut,
[E]sil ve nuyl destrichs,
Not sia conagut.

686 Can lo tieu mal volen
Veyras en ton poder,
Pren ho per venjamen
Et fay li son plaer.

---

677 *b* esquivar *est évidemment une faute du scribe. Corr.* esgardar? — 680 *c Corr.?* — 684-686 *Cf.* MARTIN. DUM. Formula honestæ vitæ, II: Si magnanimus fueris, nunquam judicabis tibi contumeliam fieri. De inimico dices: Non nocuit mihi, sed animum nocendi habuit; et cum illum in potestate tua videris, vindictam putabis, vindicare potuisse.

687. Li home son semblan
De cas, c' us l'autr' asira
Es nafron, don an dan ;
Et serps a sa par tira.

688. Bestia es ausiels
Aten tiemps a peccar ;
A hom es tostiemps biels
On pusca peccats far.

689 Membret de l'escudier,
Que fets a son senyor,
E con per la muyler
Ac (per) le marits paor.

690. Le pas dels fraturans
Es del bas paubres vida,
E quil n'es arrepans,
Es hom de sanc aunida.

691. Davis ques do a Dieu,
Que la mort de ses jens
Tornes sobr' el em brieu,
Qui n' era mal mirens.

692. Fel, can es de bon ayre,
Deu tots hom soffertar,
E lo vil qu'es tritchayre
Deu senyer esquivar.

693. Mays ha ops qui mays te ;
Saviesa madura
A foyl non a ops re,
Car de re non a cura.

694. So di sant' Escriptura
Que gran es la malea
Dels princeps ses masura
A la gent d'eyls sotsmesa.

695. Pasts de layo e d' ors
Es en ermps boscz solius ;
Si s'es dels riez senyors
Sobrels paubres caytius.

696. Can vel paubr' escorjar (*f.* 30)
Son ben al raubador,
No poria portar
De si eys mays dolor.

697. Jal paubres no deria
Al metge so pauc c' a,
Si morir en sebia :
Donchs qui li o tolra ?

698. Si ses colpa prendia
Le senyer son sirven,
En axi faliria
Con sers senyor prenden.

699. Qui fa al sieu sotsmes
Mager mal c'a l'estrayn,
Ab diable apres,
C'a us quels sieus gavayn.

700. Dels dits non ayes cura
C'al pol dits le mila(r)s :
Ne prendas part masura,
Mas tin so c' ab dreit as.

---

690 Eccli. xxxiv, 25 : Panis egentium vita pauperum est : qui defraudat illum, homo sanguinis est. — 690 *b* Et. — 690 *d* aunida *ne donne aucun sens*. — 695 Eccli. xiii, 23 : Venatio leonis onager in eremo ; sic et pascua divitum sunt pauperes. *Il semble que l'auteur n'ait pas su traduire* onager. — 698 *d* senyer.

701. Femn' e diable fan
Peits a cel quil[s] serv mays,
C' a cel no tenon dan
Qui contra lor s'irays.

702. Greuyan cels d'Irael
Roboan se mermet,
Car en sos fayts mes fel
De .x. trips que perdet.

703. Cel qu'es de paucs bes bos
Et fesels et verays,
Es per tots gracios,
Et Dieus comandal mays.

704. Cel qui ha gran poder,
Si be nos sap guardar,
Dieus qui no fayl al ver
L'en vol despoderar.

705. Si con es gloriosa
Causa e gran donars,
Es vergonya antosa
Als homils demanda[r]s.

706. Bos pri[n]ceps deu voler
Mays amor que tamor
Dels sieus, car ab temer
No l'auran fin' amor.

707. El senyor(s) se desmen
So c' a dompna disem:
« Non ama finamen
Qui sa dompna no tem. »

708. Amans tem si dons perdre,
Et sil senyer fasia (v°)
Gens en los sieus esperdre,
Hom perdre nol tembria.

709. Per mal de mala gen
Dona Dieus mal senyor;
A Roman[s] fets presen
D'un vil emperador.

710. Dels trebayls sofertar
Pels sieus, et de can dona,
Deu reys grat esperar
De Dieu, ses pus persona.

711. Sans Bernats es auctors
D'ayso, don dis vertat:
« En arror de senyors
S'enboscon man malvat. »

712. Aujats paraula estranya:
Eu dic qu'ergoyls es bos;
Qui ha argoyl, guasanya
Contrel segl' argolos.

713. Per femn' es tals vensuts,
Qui per homes nos vens;
Tal pert per vi virtuts,
Per fer non es perdens.

714. Orgoyls va tota via
A maneyra de rey,
Menan gran companyia,
Mas no tem fe ne ley.

715. Tal re dits hom que nots,
Qui val, et que val tal
Qui ten dan; et si pots,
Guardet de caus' aital.

716. Eu dic que trop pessars
Crex trebayls e tristors
Ez aduts mays affars
Et pessaments majors.

---

703 *a* ues bos. — 710 *b* per sieus. — 715 que nots tal.

717. No voyles ton amich
A son dan trop proar,
— Pels dits de Job ho dich —
Ne l'enamic blasmar.

718. Si fas causa celada,
De ta moyler te guarda,
Que, si la fas irada,
Cridan dira c' om t' arda.

719. Tal ha cara d'anyel
Qui a cor de serpen,
E fa pits c' ab coutiel
Ab honest vestimen.

720. Qui la coa tolia (*f.* 31)
A la serp can es viva,
Meyns de coa vivria
Pus mala. pus esquiva.

721. Qui serp al coyl tocava,
Ab l'als gran mal faria,
E quil cap li trancava,
De mentanen morria.

722. Superbia es caps
De tots mals, et quil cap
Nol toyl, re als no saps
Qui d'aucir los acap.

723. Si vols ton cors sanar
De tots los mals c 'auras,
Voiles desemp[ar]ar
Soperbia, si l'as.

724. Ceyl qui mal te volra
Not trop ab cara irada ;
A vets bays' om tal ma
Que veser vol taylada.

725. La sigala acoyl
Lo moscaylo sots l'ala,
Puys l'auci et no voyl
Companya ta mala.

726. Peressos vol far (son) pro,
Et nol vol, c' ades di :
« Faras ayço? — Hoc, no ;
Aspera t' al mati. »

727. Als bos es laigs fayts durs
Ab mals perseverar ;
Anyels non es segurs
Si vol(s) ab lops estar.

728. Pus Dieus te manda trayre
L'oyl, sit fa dan mortal,
Guarda quet manda fayre,
S'ab foyl prens ton ostal.

729. Li aut senyor mal fan,
Car cuyon c' hom nol dia ;
Per quel fait no diran
Qu'en se dits que fayts sia.

730. Cuyan fan la .i. mal
Que nuyl hom no l'aus dir ;
L'autra, car nols en cal
Et no temon faylir.

---

718 *Couplet cité par En Pach :* Si fas cosa selada, | De ta muller te guarda, | Que si la fas hirada | Cridant dira c'om t'arda (*Esp.* 54, *fol.* 42 *a* ; 55, *fol.* 24 *c* ; Documentos, p. 250). — 722 ECCLI x, 15 : Initiam omnis peccati est superbia. — 722 *d* ausir. — 726 PROV. XIII, 4 : Vult et non vult piger, *etc.* — 728 MATTH. V, 29 : Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum.

731. L'un fan cuyan falcia
Que no sia sebuda
Desque passada sia
Es als disens venguda.

732. Enans son .c. mals fayt (*v°*)
C' us be non es pessats;
En be far ha mal trayt,
En mal sejorns pessats.

733. Li regidor de mar
Trason pats quels sotsmes;
En terra degron far
Aital, mas revers es.

734. Nauchies guarda la nau
De la rocha ferir;
En terra ab gran frau
La fan premier perir.

735. A princeps ez a rey
Es bes, s'a conseyl bo,
Car .v. cauzes hi vey
Nobles ez ab raso.

736. Conseil a demendar,
Eslir cosseylador,
Del cosseil a donar
Que tayn a bo senyor,

737. Examinar cosseyl,
Segons lo cosseil far:
Ab aquest apareyl
Pot tots reys be regnar.

738. Lay on governador
Non a, poble laig cay;
Sobre malvat senyor
Tornal mal tot ques fay.

739. Membret le pots de Roma
Et cel qui per paubresa
Intret dins et vi soma
C' hom pren mal per malesa.

740. Pauc as armes duras
Defors, si'n ta mayso
Cosseyl(s) aut non [aur]as
Ab to cosseler bo.

741. Tuyt dese periran
Qui cuyon far per forsa,
Qui en batayla van
Ses cosseil quils estorsa.

742. Le cosseils deu regir
La forsa el poder,
Qu' estiers no pot complir
Princep son bo voler.

743. No fasses nuyla causa
Ses bo cosseilador;
Si refrenar no t'ausa,
Non al cosseil valor.

744. Pus no t'aus refrenar (*f.* 32)
Tos cosseils de malesa,
Pauc val, ne rexidar
No t' ausa ta paresa.

745. Reprenden si t'orgolias
Ne vols sobrepujar
Castian et .i. voilas
Bo denant tots triar.

746. Can tots tos cosseils sia
En Dieu, no pot perir;
Roboam car cresia
Fol cosseil, fets falir.

---

738 PROV. XI, 14: Ubi non est gubernator, populus corruit. — 746 *c* cor cresia.

747. Joyas fan cechs ab dos
Et muts jutges et reys,
Giran contriccios,
Castichs et durs esfreys.

748. Princep no son fael,
Per so car amon do;
Qui ha sebor de fel,
Reseb en gasardo.

749. Si con joyes prenden
Pot dona cast' estar,
De cel on prets enten
Pot jutge(s) et reys dreit far.

750. Totes causes me so
Lagudes, pus no sia
Sotsmes d'autra per do
Ne per autra paria.

751. Si la resebedora
De pessa en prendia
De tu per do nuyl' hora,
Rependre not poria

752. Aicel es melasits
Qu' es de do resabens,
Per que cel es ferits
Qui non es mal mirens.

753. Cosseil demanderas
Als tieus meilors amichs,
Los quals lonyar veyras
De tos mals enamichs.

754. La via del foyl es
Als sieus oyls dretchureyra,
Per que t'es mal perpres
Si secz aytal carreyra.

755. Fondaments de dretura
Es qui no vol noser
As alcu ez a cura
Dels cominals valer.

756. Resebimens de dons (v°)
Fa jutges e senyors
Cecz e muts, et dels bos
Fa vils et sordeyors.

757. Grans dons corromp gran fama
E met en servitut
De mort cel qui dons ama,
Car dos l'a lieu vencut.

758. No voyles dos recebre,
Car los savis orbs fan
El tort del dreit percebre,
Les paraules viran.

759. No resebes pressonas
Ne dos, quels oyls fan cecz,
E si per dos te dones,
De savis venras pecz.

760. Cil seran melasit
Qui justificaran
Ceils qu' auran mal merit,
Los no miren[s] dampnan.

---

747 Eccli. xx, 31 : Xenia et dona excæcant oculos judicum. — 748 *b* cor amon. — 754 Prov. xii, 15 : Via stulti recta in oculis ejus. — 756 *d* sordeyros. — 756 *Cf. le couplet* 747. — 758 *c* El toil.

761. Cobes reseben do
Cuya los dos grans pendre
Per benediccio,
Et Dieus vol lo car vendre.

762. Car Gesai pres do
Mal, no degudamen,
En maledíccio
Li tornet mantanen.

763. A cadescu linatge
Dels homens respost da,
Que no prend' ab dapnatge
Mays qu'escrit Dieus non a.

764. Nuyls hom non a desir
De re, pus n' a assats,
E femna deu fugir
A far ses volentats.

765. Aquo qui es meillor
Conquer hom pus greumen,
E lo conqueridor
Fa bo enfortimen.

766. Trebayls es conquerers
Et posseirs paors
Ez affans reteners
Et pendres grans dolors.

767. Les mas se guardaran
De dos d'equels malvats
Emvagos, qui seran
Tuyt ple d'iniquitats.

768. Mals focz devorera (*f.* 33)
Palays e tabernacles
De cel qui dos pendra,
Et sera vers miracles.

769. Qui met dins sa mayso
Tal qui l' exorp, es fals
Assi, et per raso
Deu li venir tots mals.

770. Ne le savis quals es
C'ama aquesta causa,
C' aiso li toyl tot bes
Es en mal crim lo pausa.

771. Trobat so al meu poble
Alcu mal guaytador
Paran ate mal no noble
Con d' auciels prendador.

772. Can lo tieu aurai pres,
Mantanen viraray;
Jusi qui non drits es
Jutge Dieus say e lay.

773. Ciyl qui son vendador
De justicia, son
Jutgat per lo Senyor,
Jutge dreyt d'equest mon.

774. Ja alcu no trebayls
Per lo tieu jutgiamen :
Axi con l'omil t(r)ayls,
Te talaray coscen.

---

761 *b* Cuya *est répété dans le ms.* — 762 *Même allusion qu'au quatrain* 629, — 769 *c* assir. — 771 JER. V, 26 : Quia inventi sunt in populo impii insidiantes, quasi aucupes laqueos ponentes et pedicas ad capiendos viros. — 771 *c Corr.* Par artimal?

775. Princeps qui volontiers
Vol monsonyes ausir
Esquivals vertadiers
Et vol malvats soffrir.

776 Diable valon may
Que raubador no fan,
Car no fan mal ne glay,
Mas a cels quil faran.

777. Le raubayre pendria
De frayre, de cusi;
Dels homils pren tot dia,
No del forts .j. teri.

778. Diable re no fan,
Mas per dreyt jutyamen;
El raubayre desfan
A tort la bona jen.

779. Mays val lops part mesura
Que raubador no fan,
C' us lops da nuyt s'atura,
Ho tuyt, can lors obs an.

780. Le raubayre no pausa (*v°*)
De raubar nuyt ne jorn,
Ans l'es estranya causa,
Can ve, c' ades noy torn.

781. Car Dieus celuy repren
C' als bas no part son be,
Que fera cel qui pren
Los bes lors ses merce?

782. Le richs non es repres
Per toylra solamen,
Mas car no part sos bes
Entre la paubra gen.

783. Adonchs dira le reys:
« Via al foc d'infern,
Vos qui des malavey(r)s
Als mieus bas ses govern.

784. Can grans fams me prendia,
Nom dones a manyar;
So que manyar volia
Me tolgues ab raubar. »

785. Dieus no meynspresara
Preyeres de pobils;
Vidues ausira,
Esguardan lors periyls.

786. Laixals termes pauquets
Els camps dels pobils bas,
Car los proysmes altetz
Forts, don jutgat seras.

787. Si fas als paubras forsa,
Car lurs homils seran,
De tu aura l' ascorsa
Le droyt (*sic*) jutges c'auran.

788. Los paubres, que auran
Raubats et despuylats,
D'aqueyls jutge seran
Quils auran mal jutgats.

783-784 MATTH. XXV, 41-42: Discedite a me maledicti in ignem æternum, etc. — 785 ECCLI. XXXV, 17: Non despiciet preces pupilli nec viduam. — 786 PROV. XXIII, 10: Ne attingas terminos parvulos; agrum pupillorum ne introeas. — 787 PROV. XXII, 22: Non facias violentiam pauperi quia pauper est.

789. Qui vol fayt comensar
Noble, primeramen
Se deu ab Dieu pausar,
Es apres ab se gen.

790. Qui combatres volia
Es guarnia d'argen,
A l'autrels vis toylria
Contrel sol resplanden.

791. Li nat fiyl dels malvats
No montiplicaran;
Doncs malals veyran nats
Et mal' engenreran.

792. Li malvat sobre terra (*f.* 34)
Seran tolt et perdut,
Sil proverbis non erra;
Mal' aura mal viscut.

793. Per pus mal tenc raubar
Qu'enblar, et dic raso,
C' ab manifest peccar
Es meyns que a layro.

794. E par en aolteri;
Quim manda con respondre,
Eu respon c' als no queri
Declinar ne espondre.

795. Volp son li raubador,
Car d'Erodes dix Dieus :
« Volp » que vi prendador
Dels autruys et dels sieus.

796. La gracia no val
Dels auts tan con nots ira
Dels bas, enans fa mal
Quil comperar s'albira.

797. D'oliver porte ram,
Qu'el tiemps antic faras,
E pats, que desiram,
Membran lay on iras.

798. Reys dreturies endressa
La tierra, e l' avars
La destruy, car no pensa
Mas mals e braus affars.

799. Rey qui jutga sa gen
A dreyt es ab vertat
Pot ceser fermamen
En seti endressat.

800. Reys deu savis eslir
Desobre se companya
E fesel a regir,
Per so c' us no s'en planya.

801. Car si savis no es,
Leumens es galiats,
E no-fesiels repres
Es d'enjanar cotchats.

802. Non es hom dreits jutjats,
Sitot sa rayso's bona,
Per jutges despayats,
Si ans del sieu nols dona.

---

792 Prov. II, 22 : Impii vero de terra perdentur. — 793 *d* & meyns. — 795 Luc. XIII, 32 : Ite et dicite vulpi illi. — 795 *a* reubador. — 797 *c* desiran. — 798 Prov. XXIX, 4 : Rex justus erigit terram ; vir avarus destruet eam. — 801 *b* liuemis.

803. Tal re te hom per pro
Qui es perda trop grans;
Qui no conoix raso
Non es jutges bestans.

804. Qui de si vol parlar (*v°*)
Deu pendre la maylor
Raso, et so laxiar
On agues desonor.

805. Mantes vets ay ben dit
So don volgra mal dir;
Lo lau de l'escarnit
Deu[s] pendre per aucir.

806. Rey d'Egiptes livret
A Josep cant avia;
Don sans Bernat parlet
Que vergonya seria

807. C' hom da Crist no livres
Lo sieu a crestia;
So c'hom ses fe feses,
Nol tendria per pla?

808. Vensut de camp, exit
D'orda, ne trasidor
No vey gen acoylit
En cort d'onrat senyor.

809. No livres ton peccat
Al boc qui lo seu port,
Mas al clergue segrat
Per penedensa fort.

810. Aguylo de parlar
Son bo entendador;
Entendr' e escoltar
Aguson parlador.

811. D'emfan foyl nom desfi
Per mal comensamen,
Car vist ay bona fi
Comensan malamen.

812. Qui son voler asira
Mal, no pot re miyls fayre;
Del philosoph cosira
Veyl, que fets del viu payre.

813. Be tenc celuy per orp
Qui laxa son viatge
Per grayla ne per corp,
Fasen vas Dieu oltratge.

814. Vist ay malvat tornar
Per sobres de mal dir,
Quis fesia presar
Ab sobres de servir.

815. Qui prosomes no fay
Non es pros acabats;
Mays aycel quils desfay
Es de ver(a) laus lonyats.

816. Ab tot aytal mesura (*f.* 35)
Con tu mesureras,
Lo cabal et l'usura
El guasayn cobreras.

817. Qui no sab esmendar,
Per dreit no deu rependre;
Si vols fayt comensar,
En la fi deus entendre.

818. Princeps benignes dona
Al[s] sieus gran fermetat;
Homils bassa pressona
Pugan benignitat.

---

812 *d* qui fets del nin p.

819. A tot(s) senyor cove
Pietats, per semblar
Sels don poder li ve,
Per poder de mermar.

820. Dieus del cel avalet
Pietat, can carn pres,
E pels sieus se vendet
Per tal quels resames.

821. Per c' a tot senyor tayn
Que fas' als sieus ajuda
Contra tot hom estrayn,
Sils es tensos moguda.

822. Senyer deu sacors far
Als paubres c'an freytura,
Es als frevols aydar
Contrels forts, ab mesura.

823. Jhesus fo oyls de[l]s sechs,
Dels contrets dressaments,
Entendens de justs pechs,
Del bas sosteniments.

824. Per la gran mesquinea
Dels freyturans dix Dieus :
« Levar m'ay; » gran simplea
Dix et fetz per los sieus.

825. Princeps deu mays aver
De merce, qu'e major
Peril c' autres, per ver,
Es en loc pus ausor.

826. Misericordios
Merce conseguira;
Sans Luchs dis : « piados
Benauyrats sera. »

827. Li riu secan corren
Et fonts axecaran ;
Sans Agostin non men,
Qui o va recomtan.

828. E Ysayes dits : [v°]
« Amichs, trenca ton pa,
E seras benesits,
A cel qui fam aura. »

829. Pietats, qui promet
Aquesta present vida
E l'autra ti sotsmet,
Per qu' es foyl qui l'oblida.

830. Preyem lo poderos
Qu'el deu per nos preyar.
Si tot em freturos,
Et preyan ajudar.

831. Per tus combat, amichs,
L'almoyna ses duptansa,
Ab los tieus enamichs,
Ab escut es ab lansa.

832. Re tan amar no fay
A Dieu con pietats;
Cel c'ap pietat vay
Es sobre tots amats.

---

819 *a* senyer. — 826 *Ce n'est pas dans saint Luc, mais dans saint Mathieu qu'on lit :* Beati misericordes (V, 7). — 828 Isaiæ lviii, 7 : Frange esurienti panem tuum. — 829 *d* toblida. — 832 *a* amat.

833. Tu sies als pubils
Misericordios,
Axi con a sos fiyls
Es payres piados.

834. Als pubils sies payre
Bos, en fayts es en dit[s],
E sies a lor mayre
Ses mal, si con merits.

835. Qui a sel quis declina
Misericordios
Es, vol far vida fina
Es es benuyros.

836. Senyer no deu ser far
Cel qu'esser franc deuria,
Qu'en franc senyorayar
Vey noble senyoria.

837. Mant son de sers senyor
Qui son paubr' e malvat,
Mas pels franchs an honor
Qui son sobr' els pausat.

838. En oli de merce
Art foc de mal' amor;
Can l'olis fai dese,
Princeps se claror (*sic*).

839. Senes merce dretura
Es si com sechs aurats,
Qui d'aucir homes cura,
Can deu aucir peccats.

840. Tot axi com Lamechs (*f.* 36)
Ab l'arch Caym alcis
Per so car era sechs;
Non o fera si vis.

841. Ja no meynspreseras
La tua carn per re;
Dels tieus proismes auras
Pietat e merce.

842. No vuyles paubre u
Per ton plaser destrenyer,
Car membr' es, si com tu,
De Dieus, qu'es de tu senyer.

843. E si l' us membres dol
Tuyt s'en an a doler;
A los membres se vol
Le cap sas sostener.

844. Cel ama son amic
Qui lo mal que pren sen,
E can paubre vel ric,
Ques teny' ab cor manen.

845. So c'hom als paubres fay
Comta Jhesus per si;
Honra los mieus, sit play
C' onrats sies per mi.

846. Princep deu aver fe
Esperans' e temor
De Dieu, part tota re,
Et la carta, amor.

847. Ses fe plaser a Dieu
Jes possibles non es;
Plasens es, so say hieu,
A Dieu fes e merces.

848. Senyer Dieu, li teu oyl
Esguardon be la fe,
E l' amor ses orgoyl
Esgardon tey oyl be.

---

833 Eccli. iv, 10: Esto pupillis misericors ut pater. — 837 *b* fayre. — 840 *c* cor era. — 843 *Cf. le quatrain* 349.

849. Jhesu Crist no perdona
A cels qui fe non an;
Desespers ocaysona
Pus c' als cels quey estan.

850. Ja non aura durable
Vida, qui no creyra
Al fiyl, ne profitable
En est mon ne dela.

851. Qui fa be ans de fe
Ha trop gran leugeria,
Con hom leus qui cor be
Et vay fora de via.

852. Re no viu en mar morta (*v°*)
Per vida corporal,
Ne hom ses fe no porta
Vida espiritual.

853. Tant es fe causa grans,
C'oltra la fe nos mostra
A vid' esser pessans
Maylor c' aycesta nostra.

854. L'arbres per la rasits
Fay foyles, (et) flors et fruyt(s);
Hom per fe fay et dits
Tots bes; mas nols fan tuyt(s).

855. La fes es saviesa
Que malesa no vens,
Ans fe vens la malesa
C' auci lo[s] mal mirens.

856. Fes es lusens lanterna
Qui l'arme lumi' e guida
En la nuyt fort escura
D'aquesta present vida.

857. Nos amam per la fe
Et no per esperança,
Mas emparam gran be
Aver per alegrança.

858. Lo cors imfernal ponya
Rompre l'oyl de la fe,
El corporal nos lonya
De l' oyl, tant can mort ve.

859. Peccats no pot valer
Aytant con la fes val,
Ans fa fes dechaser
Tot peccat et tot mal.

860. Jes les portes d'imfern
No valon tan — so say —
Del poder de l'estern
Diable, con fes fay.

861. Ceyl qu'en gran benenansa
Tot son sejorn (*sic*)
En sol .1. punt se lansa
En imferm ses retorn.

862. Fes es forts saviesa
Pus que casteyls en rocha;
Guarda s'es lonc estesa:
Del cel en imfern tocha.

863. Si causes demendam
Be dousas et plasens,
Ans cove les soffram
Amares et cosens.

864. Qui'n primer non apren (*f.37*)
De servir, can servir
Cuya, desser ses sen,
Per ques fay escarnir.

---

855 *a* es *répété dans le ms.* — 855 *c* Ans se. — 856 *c* escura *ne rime pas et doit probablement être corrigé.*

865. Nabugadenosor
Fo punits, car cresia
Senyorajar part for
So que d'autre tenia.

866. Bo ministre feray,
Dits Dieus, es entenden,
Qu' esser cuyg, si fayl ay,
Ministre solamen.

867. Ministres deu aver
Gran cura de complir
Al senyor son voler,
No pausan de servir.

868. Necessitat avem
De gran pr[o]esa far,
Si donchs no la volem
Del tot dissimolar.

869. Tots ministres deu far
A guisa del senyor,
Dels sieus bes no terdar
Al paubre queredor.

870. La part del menscresen(s)
Et del tenen sera
Estayns de foc arden,
Ab soffre quey aura.

871. Per la fe de las gens
Le murs de Jherico
Casegron ; ver disens
L'Apostol es d'ayco.

872. Ananias, pausats
Ab los .iij. a cremar,
Fo per fe delivrats,
Que hom nol poc mal far.

873. Alexandris qui fo
Gentils, car fe avia,
Li fe miracle bo
Dieus els mons que clausia.

874. Guarda que fara Dieus
Per sos faels, car tan
Fe ab precs paucs et brieus
Per no fasels preyan.

875. Alexandris per fe
Lo prever ahoret
Én Jerusalem be,
Quil nom de Dieu portet.

876. Nos deu [hom] enuyar (v°)
De preyar leyalmen,
Can no pot acabar
Son fayt delivramen.

---

871 *c* Sasegron. HEBR. XI, 30 : Fide muri Jericho corruerunt. — 873 *Cela signifie que bien qu'Alexandre fût paien, Dieu fit pour lui, parce qu'il avait la foi, un miracle dans la montagne* (*cor.* el mon) *qui se fermait. Il semble qu'il soit fait allusion ici au récit du Val périlleux, qui n'a été rencontré jusqu'à présent que dans le roman en alexandrins* (*éd. Michelant, pp.* 320-9). *Alexandre et son armée se sont engagés dans une vallée enchantée d'où ils ne peuvent sortir. Alexandre cependant, ayant invoqué Dieu « le roi du paradis » découvre une inscription disant que ceux qui sont entrés en ce val ne peuvent sortir qu'à une condition : c'est que l'un d'eux consente, de son plein gré, à y rester. Alexandre se dévoue. L'armée s'éloigne, et lui-même peu après trouve moyen de sortir aussi. — Le quatrain* 1106 *contient une allusion au même épisode.*

877. Pero al preyador
Creix gaugs de cabar lieu,
E grats al donador
C'o fa ses semblan grieu.

878. Mas l'evangelis dits
Que la femna preyet
Tant Dieu, tro fo ausits
Sos precs, que la sanet.

879. Dic que comensamens
De saviesa es
Temors certanamens
De Dieu, caps de tots bes.

880. Al far tayn conoxiensa
De vera saviesa,
E can hi es temensa,
Conquer majer noblesa.

881. Hom no temens de mals
Es — le savis ho dits —
Castiels qui pels portals
Es primes esvasits.

882. Pels portals dels castiels
Entron tuyt, mal et bo,
Per que portals apiel
Los .v. seyns qu'en tu so.

883. E sil porties se tem,
Los portals gen guardan,
Nom dels justs li direm
Qui temon tot quan fan.

884. Aycel qui son pausat
Sobrels autres jutyar
Seran pus dur jutgat(h)
Per Dieu de lor mal far.

885. Quecz, per so que solia
Jutgiar, jutgat sera,
E d'ayso mays feunia
Del jutgiamen aura.

886. Le richs, quan paubres torna,
Es cen tans pus irats
Qu'iceyl qui nos sajorna
E es de mal usats.

887. Josaphat dis pels jutges :
« Guardet quel jutgiamens
Non n'es d'omes que jutges,
Mas de Dieu solamens. »

888. No sie excepcios (*f.* 38)
Fatchia d'omes c'axi
Jutya, es es rasos,
Paubres et richs con mi.

889. Nos no voylam jutgar
Et no serem jutgat,
Ne devem desirar
Senyoriu ne jutgat.

890. Can los dos lexeras
A pendrel tieu emfan,
Molt meyns lo presaras
Que con ca mal usan.

891. Ceyl qui benifeyts dona
Es resemblans de Dieu,
Majormen can s'adona
C'a paubres do lo sieu.

892. Con princeps savis sia,
Net, suaus, liberals,
Meynsprean tota via
Les causes temporals.

---

879 Eccli. 1, 16 : Initium sapientiæ, timor domini. — 885 Matth. vii, 1 : Nolite judicare ut non judicemini. — 892 *a au lieu de* Con, *corr.* Tayn? — 892 *b* Nec.

893. E deu esser homils
Es ab leyal amor,
No ab dits femanils
Ne fasen lo pigor.

894. De saviesa es
Fis atelentamens;
Nedesa, part tots bes,
Es al senyor plasens.

895. Saviesa raquer
Ans que als castedat,
Don nets de Dieu conquer
Amor et pruysmetat.

896. Susans es resemblans,
Dix Dieus, don Moysens
Fo susans et presans
Per Dieu entre les gents.

897. Savis deu esser reys,
Tan que nol trop malesa,
Si que met' en esfreys
La gen qui l'es sotsmesa.

898. Per liberalitat,
Qui es la quarta causa,
En Pau deu resemblar,
Qui de dar bes no pausa.

899. Qui benifayts sab dar,
De Diu es resemblans,
E vol Dieu contrafar
Reys, can n'es arrapans.

900. Reys qui te loc de Dieu [v°]
Sembla Dieu ses malesa.
Guardan l'autruy el sieu
Dona[n] per sa franquesa.

901. Homelitats es bona,
Que David fo faits bos
Can ac homil pressona
Segons Dieu piados.

902. Enfants paucs es homils
Et nol sove greujansa,
E Dieus es tant gentils
C'aver volc d'eyl semblansa.

903. Franca homilitats
Fe homil Benjamin,
Don fo per Dieu amats,
Segons quel libres di.

904. A princep tayn amors
De Dieu et de sa gen;
Amors de Dieu de cors
Vay la nostra seguen.

905. Per que nons amera
Dieus si l'amam, qu'enans
Que nos l'amessam ja
Nos amav' ab mals grans?

906 Les causes temporals
Deu princep menspresar;
Aman sos naturals,
E Dieus volrals amar.

907. E dits ho sans Mathieu,
Senequ' e sans Bernats:
Amans les causes, greu
Seras per Dieu amats.

908. L'us dels meylors senyals
Es, c'om en princep ve,
S'ama Dieu con leyals,
Can en Dieu pessa be.

---

898 c *C'est sans doute le nom d'un contemporain qui devait être célèbre par sa bien-*

909. Vas lay on l'amor an
Tenon tuyt l'oyl del cor,
E qui'n Dieu va pessan
Non a pus ric tresor.

910. Can trobet Magdalena
En l'ort nostre Senyor,
Demandet l'ab gran pena,
Car l'avia amor:

911. « Si tul n'as levat, senyer,
Digues on l'as pausat,
Car lay nol poc atenyer,
On l'avia sercat,

912. Sitot ab gran cossir (*f.* 39)
D'el seber ho volia. »
Aytan volia dir
Qu'ela el cor l'avia.

913. Ceyl ha forsa d'amor
Qui tots temps cre conoxer
Els autres ab laudor
D'amor no meynsconexer.

914. Le segons senyals es
Can princeps celuy ama,
Sitot s'es d'eyl sotsmes,
Que cre per bona fama

915. Sia per Dieu amats,
Et can celuy asira
Qu'es per Dieu asirats,
Et vas tort far nos vira.

916. Volers o no volers
Dits aitan a la fi
Con amors, es es vers
Vera dona dor fi (*sic*).

917. Con Dieus asir peccats
Et no voyl' autra re,
Mays valgra no fos nats
Qui de peccat nos te.

918. Les vertuts son noyrides
Per tu benignamen,
Per so car les faylides
Portes a venjamen.

919. E David al salm di :
« Agui los enamichs
En ira per cami,
Tu Dieus fossas amichs. »

920. Qui payr' e mayr' el sieu
Per Dieu no desempare,
Non es dignes de Dieu,
Don s'amor desempare.

921. Le ters senyals es bos,
Can be princeps soffer
Tots sos fayts volontos
Per Dieu, don grat raquer.

922. El foc arden s'aseya
S'es bos aurs es argens;
Hom, al foc, qui no pleya
D'omelitat soffrens.

923. L'enap de passio
Ple que mos payrem dona
No vols que beva? — No. —
Obres obra falona.

924. Pena certa demanda (*v°*)
Le suaus qui be ama,
Soffren tot quan comanda
Dieus a cel quil reclama.

---

faisance. — 909 *Cf. le prov.* : Ou li amors est, li cuers est (*Le Roux de Lincy*, II, 365). — 914 sostmes. — 921 *c* uolontes.

925. Bel senyal ha al quart,
Don princeps es amats
Per Dieu, so es que guart
Los lochs sants et segrats.

926. El be e las franquesas
Dels lochs sion servades,
E qui fera malessas,
Que sion car comprades.

927. Anna al templ'astava,
Ja(s) fos so que duptes,
Per so car no levava
Fruyt c'a Dieu(s) no pases.

928. Mas per so car avia
Amor a Dieu ten gran,
Del temple nos movia,
Mas per obs, Dieu aman.

929. El temps c'avia Dieus
Dots' ans, al templ' estava,
Can sa mayr' ab plans grieus
Et Josep lo(s) sercava.

930. E can s'en plays se mayre,
Respos qu'en la mayso
L'er estat de son payre,
Que en les autres no.

931. E can en la ciutat
Entret primeyramen,
Al tiempl' a Dieu donat
S'en anet homilmen.

932. Per quens donet raso
Qu'en la casa devem
Anar d'oracio,
Ans que d'als no[s] penssem.

933. Propria causa es
Del fiyl, con que repayre,
Venya li mal o bes,
Veny' al alberch del payre.

934. Reys qui te loch de Dieu
Deu far de Dieu jornal,
C'anar deu al loch sieu,
Enans qu'en altr' osdal.

935. El princep, can ira
El loch, sil loch no(l) ama,
Ja grasits noy sera
Ney aura bona fama.

936. E com poras preyar (*f.* 40)
Celuy cuy mal volras ?
Sil mal nol pots celar,
Obesits non seras.

937. Le quint es, quels reys onre
Los ministres de Dieu,
Qu'eu not pusch jen respon-
Si desondres lo mieu. [dre

938. Qui honrals loch(s) tenents
De Dieu, Deu vol honrar,
E s'il fan falimens,
A Dieu ve del venyar.

939. Le sise es, can reys
Vol volontiers parlar
De Dieu qui l'honra el crex
El fay senyorajar.

940. Car amichs parla mays,
Can ausa, de s'amor
Que d'als on ha pantays,
Can enten parlador.

---

926 *b* Si son. — 929 *b* tots ans. — 938 *c* Ecil.

941. Magdelena parlava
Da Dieu soven ades;
Per so car molt l'amava,
L'era del cor tam pres.

942. El sete pots causir
Los rieys per Dieu grasits,
Can soven vol ausir
Dieu els fayts bos els dits.

943. So es con el sermo
De Dieu (u)ausen s'atura,
Donan aximpli bo
Al sotsmes de dreitura.

944. E so qu'en ausira
Nuyl temps nol dessovenya,
E tot quan li dira
En son cor dins retenya.

945. Qui au los mandamens
De Dieu els serv' els te,
Ayme Dieu finamens
Et Dieus luy aytambe.

946. Lo vuyte senyals es,
Can reys volantiers dona
Per Dieu, et part sos bes,
Toylen a sa pressona.

947. E can (hom) per Dieu deria
Tot son sostenimen,
Encaral cuydaria
Aver dat caymen.

948. E nuyla re tan lieu (v°)
No conex hom amor,
Con en donar lo sieu
Es en fayre honor.

949. Le noves, can rey vol
Obesir so quel manda
Far Dieus, can al rey dol,
Qui de re lo desmanda.

950. Dieus dits c' hom onr' es am
Sos amichs leyalmen,
E si an set ne fam,
Quels [s]ason bonamen.

951. Le proverbis retray
Que la major besonya,
Si la ricors s'en vay,
L'amich(s) del paubr'eslonya.

952. Sil princep paubre ama,
No l'ama per lo sieu,
Que menifesta fama
Es que l'ama per Dieu.

953. Ja tu no ameray
Be, si no am los tieus;
Dieu t'amera — so say —
Si be ames los sieus.

954. Membret del rey de Fransa
Quel juglar terra det,
E con non ach duptansa
Con l'ostias levet.

955. D'eiso quels reys tolia
Vol al paubre donar,
E so que be cresia
No volch ab oyls guardar

956. Membret de sent Johan
Quels dexebles preyava
Qu'anes l'us l'autr' aman,
Que res als nols parlava.

---

949 c Can dieu. — 951 Au besoing voit l'en qui amis est. *Le Roux de Lincy,*

957. No voyles apeylar
Nagun payr 'en la tierra,
C'un n'as al cel, et par
Con soffri per tu guerra.

958. Segons Dieu tuyt em frayre,
Pero pauc nos semblam ;
Pus tuyt avem .j. payre,
Per que tuyt nons amam ?

959. Tu qui als morts t'en vas
Forsat et mal ton grat,
Aytan can viu seras,
Hi vay de volontat.

960. Tu qui portes la flor, (*f.* 41)
Guardel mort qu'il s'en porta;
Penssa de far conor,
Qu'els pes tens pres la porta.

961. Tu portes la guarlanda
El mort portel sudari;
Laxian la beyla landa
Tens lo cami contrari.

962. Es es dreits fil d'aranya
Que re fort no atura,
Que mentenen no franya
Mas frevol creatura.

963. Dreyts fo faits pels malvats,
No jes per los valens ;
Er confon los presats,
Als croys non es nosens.

964. Reys als autres avars
Et larchs assi, pauc val,
E sil creys grans affars,
Laxar l'an a cabal.

965. A rey larc no cal murs,
Barreyra ne fossats,
Qu'en pla es si segurs
Con en castiels obrats.

966. Castiel ne fermetats
No val a rey avar
Que no sia sobrats ;
El larch nos pot sobrar.

967. Rey avar al sotsmes
Es assi, no pre[s] re ;
Pus be no part sos bes,
Res de be nol cove.

968. Reys can es larchs als sieus
Es assi, es presats,
El sieu l'amon e Dieus,
Per que regna honrats.

969. Reys qu'es avars assi
Per c'als autres mays do,
Be valors per pus fi
Et mays sec se reso.

970. Tan can rey es valens,
Donan et fasen be,
Es can vol presar mens
L'altruy, el sieu rete.

971. Ops es c'hom se delivre
De peccat et d'enyan,
C'ab ayso no pot vivre
Sos jorns ne tan ne can.

972. Si con l'oyl an plaser (*v°*)
De veser biela flor,
Ha l'arme bon saber
De sentir bon' odor.

Livre des prov. II, 272 *et* 485. — 958 *a* en. — 964 *c* E cil.

973. Volontats et sabers
Acaba tota re,
E poders et lasers
Et majormen tot be.

974. Si us parla entre cen,
Ades guard' al meylor
O al pus entanden
O cel cuy port amor.

975. Molt miyls deu hom parlan
Lospechsquelscertsguardar,
Quel cert ben entendran
El pech(s) no ses tornar.

976. Si puges en ricor
E sents orgoyl sobrar,
Membret del texidor
Els mirayls que volc far.

977. Ciyl cuy valors destreyn
No deu hom pus destrenyer,
Car forts destreyt l'ateyn;
Sobre tot s'en guart senyer.

978. E sembla causa stranya
Qu'eu digua que valor
En pla et en montanya
No segon li miylor.

979. Qui te loch de senyor,
Mays deu temer falir;
Sil senyor ha valor,
Pus c'altrel deu punir.

980. Vist ay ab mal malvat
Qui guarir no volia,
E vist que mal son grat
Le metges lo guaria.

981. Sans Mertis guaril(s) sec
Mal son grat el contrait;
E tenc celuy per pec
Qui desraso son playt.

982. No so eguals franquesa
Es obliguacios,
Nes fay segons riquesa
Aculimens ne dos.

983. Donar et franchs coratges
Acolirs et honra[r]s
Aporta bos usatges
Et lunya fayts avars.

984. Savis es bos amichs (*f.* 42)
E foyls non es, pot far;
Ans te dura destrichs,
Si no t' en sabs lonyar.

985. Un sol amich volria
Aytal con la mas es
A l'oyl, car non auria;
Mas al mon non es ges.

986. Si [l']oyl nuyl mal se sen,
La mas hi cor delivre
E donal guarimen
Ans c'als prenda ne livre.

---

979 *Couplet cité par En Pach:* Qui te lloch de senyor | Mes deu tembre fallir | Sil senyor a valor | Pus que altre deu punir. (*Esp.* 54, *fol.* 52 *c*; 55, *fol.* 31).

987. Si l'oyl deu .j. colp pendre,
La mas denan se pare
Per lo colp a deffendre;
Neys al pendre nos guare.

988. Nostres perents amem
Si co la nostra stranya,
Car veramen sabem
C'amars amors guasanya.

989. Li prevera qui vivon
Be es ensenyan be,
Doblamen tayn que sion
Honrat, es eu o cre.

990. A ceyls qui mal vivran
Ensenyan fals jornal
Deu hom doblar l'affan
La desonor el mal.

991. Manjar deu desirar
Hom, per tal c'aia vida,
No vivra per manjar
Voler, qu'es vida aunida.

992. Per tal que fassa be
Deu hom vivra voler;
Qui de be no fay re,
No deu vida querer.

993. Femna esquivaras,
Si vivra vols adreyts,
Ho tu car compreras
Los tieus els sieus nalets.

994. Femna fets Selamo
De sa fe delivrar,
E sa muyler Semso
A l'estrayn axorbar.

995. Ceyl per cuy fol portals
De Roma derocats
Fo entrels finestrals
Per l'amfanta penjats.

996. Vergilis l'encantayre (*v°*)
Volc con besti' anar
Si com vi l'emperayre :
Tant saub sa fiyla far.

997. Sa moylers fets Tristayn
Morir, car noy jasia,
Que d'als tot son coman
Et son voler fasia.

998. La reyna al bayn
Fets son marit aucir
E restauret l'estrayn,
Et fo durs fayts d'ausir.

---

991 *Couplet cité par En Pach :* Menjar deu l'om desijar | Per tal que aia vida, | No viure per menjar | Voler, que es vida hunida. (*Esp.* 54, *fol* 15 ; 55, *fol.* 8; Documentos, *p.* 203). *Ce mot, que Molière a rendu célèbre, vient originairement d'une parole de Socrate rapportée par Plutarque, Stobée, Aulu-Gelle et autres ; voy. le Molière de la collection des Grands Ecrivains de la France*, VII, 129, *note.* — 995 *a b Nous ne voyons pas qui l'auteur veut désigner par cette périphrase ; quant à la légende elle-même, les écrivains du moyen âge l'attribuent généralement à Virgile. Voy. Comparetti*, Virgilio nel medio evo, II, 103. — 996 *Légende ordinairement attribuée, au moyen âge, à Aristote.*

999. La reyna d'Espanya
Volch son fiyl matzinar,
E fo be causa stranya,
Pel Sarrasi usar.

1000. L'indienchs volc ab femna
Alaxandri aucir;
Qui'n vil femnal sieu semna,
Blasme vol recuylir.

1001. Le reys Davi jutget
Si mateys a perir
Per femna, et pequet,
Don volc tormens soffrir.

1002. La causa pus malvada
Del mon e la mays bona
Es femna be usada
Ho can a mal se dona.

1003. Femn' es pus abstenens
Com er ab sen mayor,
Que semblans fa c'am mens
So que te per meylor.

1004. La femna vils no fora,
S' om no fos vils, es es
Hom vils es desonora
Ses femna morts et pres.

1005. Mays volria estar
Ab .j. trobador bo,
C'un conquister tener
Don hom no fa son pro.

1006. Meylor estar faria
Ab .j. bo trobador,
C'ab metge qui tot dia
Fa de gran mal pigor.

1007. Mays ameria anar
Ab trobador leyal,
C'ab playdes rasonar
Meyns de seyn natural.

1008. Barayl[a] et pinxura (*f.* 43)
Voyles de loyn guardar;
Quax que non ages cura
Net vols meraveylar.

1009. Ab quals oyls guarderas
Ton amich, sil fas mal
Can denan li seras?
Not tenra per leyal.

1010. Grieu feras son plaser
Del tieu a ton amich
Si del sieu ex aver
Li fas dan et destrich.

1011. L'amistansa del[s] fats
Lieu se pren et lieu frayn;
Grieu l'amor del[s] senats
S'apren e grieu remayn.

1012. Larguesa dison qu' es
Vicis et vicis mals,
Don sobre totas res
Es lausats liberals.

1013. No desirs lay ricor
On senyoreg vilas,
Ne milas pren d'ostor,
Ne orps, tu qui veyras.

1014. Le guayls se fay emblar
El cavayls atressi
E son senyor sobrar
O venir a la fi.

1000 *Cf. couplet* 1149. — 1009 *b* Cil. — 1011 *c* Leu.

1015. No duptes a servir
De pauc dos grans senyors,
C'axit feras grasir
Et duptar als menors.

1016. No duptes a querer
Per pauc molt a senyor,
Que per .j. pauc plaser
Fay senyor gran honor.

1017. Ameras tos amichs
Axi que non seras
De tu eix enamichs,
Qu'els et tu serviras.

1018. No t'acorts ab celuy
Qui ab sis desacort;
Grieu s'acord' ab autruy
Qui ab sis desacort.

1019. La causa desempar
Quet sia dampnamens
On pus te sera care,
Et valra'n mas tos sens.

1020. Ta moyler no creyras (v°)
Can a tort se rancur
Dels serfs que tu auras
Ema (?) ab sen segur.

1021. Moylers vol mal soven
A ceyl quel marit ama,
E vol be axamen
A celuy que desama.

1022. Si ton amich castias
Et not cre mentanen,
Ja per so no estias
De castiar soven.

1023. Homils et paciens
Conquer sirven amichs;
Ergoylos, negligens
Desserven, enamichs.

1024. Si vols, can veyl seras,
Los autres fayts comptar,
Guarda so que faras
Non ages a laxiar.

1025. Si hom te lausa mays
Que no deu, per plaser,
Ja no t'en fenyeras
Guays et fay en dir ver.

1026. No cresas de tos fayts
Negu, mas tu metexs,
Car trop [es] malvat plaits
Et crims et dans en crexs.

1015-16 *Cf.* CATON, I, 35 : Ne dubites, quum magna petis, impendere parva ; | His etenim rebus conjungit gratia caros. *Cervera n'a pas compris le texte latin.* — 1017 CATON, I, 11 : Dilige sic alios, ut sis tibi carus amicus. — 1018 ID., I, 4 : Sperne repugnando tibi tu contrarius esse : | Conveniet nulli, qui secum dissidet ipse. — 1019 ID., I, 6 : Quæ nocitura tenes, quamvis sint cara, relinque. — 1020-1021 ID., I, 8 : Nil temere uxori de servis crede querenti : | Sæpe etenim mulier, quem conjux dil git, odit. — 1022 ID , I, 9 : Quum moneas aliquem, nec se velit ille moneri, | Si tibi sit carus, noli desistere cœptis. — 1024 ID., I, 16 : Multorum quum facta senex et dicta recenses, | Fac tibi succurrant, juvenis quæ feceris ipse. — 1025-1026 ID., I, 14 : Quum te aliquis laudat, judex tuus esse memento : | Plus aliis de te, quam tu tibi, credere noli.

1027. Si tu servici prens,
A mans o deus comptar,
E sil fas, majormens
O deus a tots celar.

1028. Qui parla ab feunia
Be et adrechamens,
Ab alegra diria
Beyls dits dous et plasens.

1029. Ja no curs ne demans,
S' us ab autra cosseyla
De nuyls fayts pauchs ne grans
Denan tu; clau l'oreila.

1030. Cel quis sent mal mirens
Ades cuya c' hom dia
Sos mals captenimens,
El cuyars es foylia.

1031. Entre mil non es us
Da morir asinats,
E te es ha cascus
La mort entre sos bras.

1032. Le foyls mets'esperansa (*f.* 44)
Soven en mort d'autruy,
E lieu aytal fiansa
Torna de l'autra'n luy.

1033. Ab cosselier avar
No t'acorts de larguesa,
Ne de leyaltat far
Ab cel c' an ab falcesa.

1034. No temes mort, ne re
No deus tan fort temer,
Si vols finar en be
Ni viven gaug aver.

1035. Si[tu] vols tos amichs
Al tieu servir respondre,
Non deus esser enichs
Nel teu servir confondre.

1036. Si as deconaxens
Servit, guarda enan
Que serves conexens,
Car grat t' en refferran.

1037. De re tan no m' es grieu
Com dels jorns c'ay perduts
En obra contra Dieu
Ab fals crois dits menuts.

1038. Celuy que tu pories
Lieu venser combatten,
Per que mays preats sies,
Vuyles venser soffren.

1039. Be guarda tot quant as
Et majormen la causa
C' ab treybal conquerras
Et Dieu conquiren lausa.

1040. Can hom la causa pert
Que conquer ab treybal,
Cent tans mays s' en espert,
Per qu' el no guardal fayl.

1027 CATON, I, 15 : Officium alterius multis narrare memento, | Atque, aliis quum tu beneíeceris ipse, sileto. — 1029-1030 ID., I, 17 : Ne cures, si quis tacito sermone loquatur : | Conscius ipse sibi de se putat omnia dici. — 1030 *a* cent. — 1031-1032 ID., I, 19 : Quum dubia et fragilis sit nobis vita tributa, | In mortem alterius spem tu tibi ponere noli. — 1034 ID., II, 3 : Linque metum leti, nam sultum est tempore in omni, | Dum mortem metuis, amittere gaudia vitæ. — 1038 ID., I, 38 : Quem superare potes, interdum vince ferendo ; | Maxima enim morum semper patientia virtus. — 1039-1040 ID., I,

1041. Si lo libre aprens
De Vergili, sebras
Tots los cultivamens
De terra et veyras.

1042. S'apendre vols la forsa
De les erbes presen,
Le libres no t'estorsa
De Marcer lo valen.

1043. De la[s] batayles soma
Et comtet mostrera
D'Affrica et de Roma
Le libres de Luca.

1044. No voyles conquerir (v°)
Sacrets celestials;
Pensat c'as a morir
Et penssa dels mortals.

1045. Alegret de so qu'es
Pauc es amasurat,
Si quet sobre merces
Es ages pietat.

1046. La naus es en major
Periyl en alta mar [cor;
Qu'en pauc flum qui pauc
Mas nauchier non o par.

1047. Mays entra de la nau
Per l'ayga dousa sana
Que per la mar; tal m' au,
Que resos no l'es plana.

1048. Mays entra d'amor bona
En noble criatura
Qu'en malvada presona
On nuyls bes no s'atura.

1049. Axi apren, cosi
Tots temps devias vivra,
E viu si con la fi
Devies far delivra.

1050. Mays voiles sol soffrir
Ira, que si disies
So don fessas aunir
Mas per so que diries.

1051. Not cuyts c'hom segur sia
De mal, lo mal fasen,
Sitot lo primer dia
Non pren Dieus venjamen.

1052. No vuyles meynsprear
Home poc ne sa forsa,
Car mantes vets sab dar
Cosseil, don mans estorsa.

39: Conserva potius, que sunt jam parta labore: | Quum labor in damno est, crescit mortalis egestas. — 1040 *d* guardat. — 1041-1043 CATON, II, *préface:* Telluris si forte velis cognoscere cultus | Virgilium legito. Quod si male nosce laboras | Herbarum vires, Macer tibi carmine dicet. | Si Romana cupis vel Punica noscere bella, | Lucanum quaeras, qui Martis prœlia dicet. — 1044 ID., II, 2: Mitte arcana Dei cœlumque inquirere quid sit: | Quum sis mortalis, quæ sunt mortalia cura. — 1045-6 ID., II, 6: Quod nimium est fugito, parvo gaudere memento; | Tuta mage est puppis, modico quum flumine fertur. — 1047 *c* tal nau. — 1051 ID., II, 8: Nolo putes, pravos homines peccata lucrari: | Temporibus peccata latent, sed tempore parent. — 1052 ID., II, 9: Corporis exigui vires contemnere noli: | Consilio pollet, cui vim natura negavit.

1053. Lochuria, emvega
Es orgoyl fan mais mals
Que nuyla res qu' eu vega
A senyors terrenals.

1054. Luchurios fai mal
Als autres es a si
Major et pus mortal,
Segons quel savis di.

1055. Orgoyl fay de senyor
Sotsmes et mens de ser,
E senyer de valor
Nol cossen nel sofer.

1056. No voyles per peraula (*f.* 45
Ab ton amic contendre,
Car grans temors s'entaula
Per vil rayso defendre.

1057. De long te guayteras
Lo mal quit deu venir,
C'a miyl s] t'en cubriras
Ab cor de mal soffrir.

1058. Can hom ve lo cayrel,
Miyls s'en pot escudar,
Qu'el mon escut pus beyl
Non a de be guardar.

1059. No lays la covinen
Causa que ops auras,
Que com n'auras talen
Aver no la poras.

1060. Jener vuyles semblar
Qui guarda l'an pessat
El vinen vol guardar
Per vivr' ab si honrat.

1061. No sia meynspresada
La causa sol per tu
Qu'es pels autres presada
Per plaser de sol .j.

1062. Si puges en riquesa,
Quan mays poder tenras,
Te membre la pobresa
Que sofferta auras.

1063. Qui soffer malenansa
Et blasmel tiemps, pejura,
Si non a be membransa
C'aia de selut cura.

1064. Qui soffer gran dolor
Deu aver membramen
Que la cura meylor
Aia primeramen.

1055 *b* desser. — 1056 CATON, II, 11 : Adversus notum noli contendere verbis : | Lis minimis verbis interdum maxima crescit. — 1057 ID., II, 24 : Prospice, qui veniant, hos casus esse ferendos ; | Nam levius lædit, quidquid prævidimus ante. — 1059 ID., II, 26 : Rem tibi quam nosces aptam, dimittere noli : | Fronte capillata, post est occasio calva. — 1060 ID., II, 27 : Illum imitare Deum, partem qui spectat utramque. — 1061 ID., II, 29 : Judicium populi nunquam contempseris unus, | Ne nulli placeas, dum vis contemnere multos. — 1062 *Couplet cité par En Pach :* Si pujes en riqueses | Quant may poder tendras, | Te membra la pobresa | Que soferta aras (*Esp.* 54, *fol.* 55 *a* ; 55, *fol.* 32 *d*). — 1063-4 ID., II, 30 : Sit tibi præcipue, quod primum est, cura salutis : | Tempora ne culpes, quum sis tibi causa doloris.

1065. So on mets [tos] aturs
Veilan, pensses dormen;
Per qu'en sompnis no curs
Mas en Dieu solamen.

1066. Vida ses be saber
Es de mort ressemblans;
Donchs met tot ton poder
En apendre tos ans.

1067. Can tu vivras leyals
Et poderosamens,
Si hom dits de tu mals
Sies en non chalens.

1068. Nuyls hom non a poder (*v°*)
Que pusca chastiar
Los dits de desplaser
Ne las bocas tencar.

1069. Sil blasme vols celar
Nel mal de tos amichs,
A testimoni far
Ta fe guardan noy trichs.

1070. Qui vol los dits rependre
Dels necis et dels fats,
A tal re se vol pendre
Que sia meynspresats.

1071. Guardat de far anuy
Tostiemps et de mal dir;
Quil fa nel dits d'autruy
Pendrel vol et aucir.

1072. Per cobesa d'argen
Ja muyler non pendras;
Laxe la, mantinen
C'a altra la sebras.

1073. Qui no sab cosseilar
Que deu segr' o fugir,
Los fayts dels altres guar
C'an blasmar o ben dir.

1074. Faits d'autres bos o mals
Es dreyts chastiamens
Dels entendens leyals
Et dels bos noyrimens.

1075. Can hom vol fayt celar
Pausat contra dretchura,
Aycel vol recemblar
Qui fa la desmesura.

1076. Paciens sofferras
So quit vendra per dreyt,
E tu eus puniras
Si sabs c'ages neleyt.

1065 CATON, II, 31 : Somnia ne cures : nam mens humana quod optans, | Dum vigilat, sperat, per somnum cernit id ipsum. — 1066 ID., III, 1 : Instrue præceptis animum, nec discere cesses; | Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. — 1067-68 ID., III,3 : Quum recte vivas, ne cures verba malorum : | Arbitrii non est nostri, quid quisque loquatur. — 1069 ID., III, 4 : Productus testis, salvo tamen ante pudore, | Quantumcumque potes, celato crimen amici. — 1071 *d* ausir. — 1072 ID., III, 13 : Uxorem fuge ne ducas sub nomine dotis, | Nec retinere velis, si cœperit esse molesta. — 1072 *d Corr.* c'aoltra? *Couplet cité par En Pach:* Per cobdicia d'argent | Ja muller no pendras, | Lexala mantinent | Que adulteri li sebras (*Esp.* 54, *fol.*45 *c*; 55, *fol.* 27 *d*; Documentos, *p.* 257). — 1075 ID., III, 16 : Quod nosti haud recte factum, nolito tacere, | Ne videare malos imitari velle tacendo. — 1076 ID., III, 18 : Quod merito pateris, patienter ferre memento : | Quumque reus tibi sis, ipsum te judice damna. — 1076 *a* soffirens.

1077. Si vols esser cortes,
Non ages parlaria,
Car trop parlies non es
Ensemps et cortesia.

1078. Ta moyler despegada
No cresas tota hora :
Dits de muyler irada
Descep marit, quan plora.

1079. De soffrir no volers
Trop male causa es ;
De caylar no poders
Es grans mal et repres.

1080. Pus segurs es qui mena
Nau arriban al port (*f.* 46)
Que quan puja l'antena
En l'auta mar et fort.

1081. Tal causa asagia a far
Que pugues traur' a cap,
C' hom no deu comensar
Nuyl fayt, pus no l'acap.

1082. Tos perents ameras
Bonamen et te mare
De re no greujeras,
Si vols plaser (a) ton pare.

1083. Fiyls bos ha bon saber
Can ve sa mayre honrar ;
Qui Dieu vol retener,
Sa mayre deu lausar.

1084. Tots bos fiyls ama mays
Can ve servir se mare
Que si, e pus s'irays
Sil ve desonor fayre.

1085. Aytan amaras Dieu
Con sa mayr' amaras,
Es aytan l'amich sieu
Con los sieus honreras.

1086. No voyles esquern far
Dels veyls, si prop te stan,
Qu'en tot vieyl, sens duptar,
Ha alcu sen d'enfan.

1087. Tot quan hom ha, pert lieu,
Mas solamen saber,
Per que not sia greu
Siy mets tot ton poder.

1088. Altressi con la cura
Ajuda a l'angeyn,
Us ab obra s'atura,
Per c' us tot art ateyn.

1077 Caton, III, 20 : Inter convivas fac sis sermone modestus, | Ne dicare loquax, dum vis urbanus haberi. — 1078 *Couplet cité par En Pach :* Ta muller despagada | No creges tota hora ; | Dits de muller yrada, | Decep marit quant plora. (*Esp.* 54, *fol.* 45 *c* ; 55, *fol.* 26 *d* ; Documentos, *p.* 257). *Cf.* Caton, III, 21 : Conjugis iratæ noli tu verba timere. | Nam lacrymis struit insidias cum femina plorat. — 1081 Id., II, 15 : Quod potes, id tentes, operis ne pondere pressus | Succumbat labor, et frustra tentata relinquas. — 1082 Id., II, 25 : Aequa diligito caros pietate parentes ; | Nec matrem offendas, dum vis bonus esse parenti. — 1083 *c* Que. — 1086 Id., IV, 18 : Quum sapias animo, noli ridere senectam ; | Nam quicumque senet, puerilis sensus in illo est. — 1087 Id., IV, 19 : Disce aliquid ; nam, quum subito fortuna recessit, | Ars remanet, vitamque hominis non deserit unquam. — 1088 Id., IV, 21 : Exerce studium, quamvis perceperis artem : | Ut cura ingenium, sic et manus adjuvat usum.

1089. Si as alcuns lausats,
Guarda non digues mal,
Car seras ne blesmats
De lieu sen venertzal.

1090. Los homils pus quels braus
Asaia quals seran,
Car en flom(s) qu'es su(s)aus
Moron mans no guardan.

1091. Quan trebayl sofferras
De perdre o de mal,
Los autres guarderas
Qui soffron atretal.

1092. Can tu tot sol seras (v°)
En affayn a soffrir,
Trebaylar te poras,
Mas no del tot alcir.

1093. Can les riquesas van,
Foyl es qui s' en espert ;
Hom no pren ten gran dan
Con quan [son] amic pert.

1094. Tot axi con la ombra
Sec son cors, sec la morts
Homa, qui lieu encombre,
Can non es lieu ne forts.

1095. Can hom la naffr' a sana,
La gran dolors que sen
Es medicina plana
Del naffrat veramen.

1096. Nuyls homs non es nafrats
De nafra tan mortal
Con lo nafra peccats
Al qual dolors molt val.

1097. Si tu not vols presar,
Ja no seras presats,
Si quet voyles guardar
De far vils fayts malvats.

1098. Can inquisicio
Fa senyer sobrel sieu,
Non i a .j. tam bo
Que nol deg' esser grieu.

1099. Que si Dieus la fasia
Contrels angiels del ciel,
Cascus paor auria,
Sitot son sey fesel.

1100. L'aut puig se baxon jos
E s'aclinon las sierres,
Can inquisicions
Fay senyer per les terres.

1101. L'arbre lexon les flors
E li prat la verdor
Per pavor dels senyors,
Can enquer lor arror.

1102. Les bestias els peys
Se laxon de manjar,
Can vesen que fal reys
Obra per lor dempnar.

1089 CATON, IV, 25 : Laudaris quodcumque palam, quodcumque probaris, | Hoc vide, ne rursus levitatis crimine damnes. — 1090 ID., IV 31 : Demissos animo ac tacitos vitare memento : | Qua flumen placidum est, forsan latet altius unda. — 1091 ID., IV, 32 : Quum tibi displiceat rerum fortuna tuarum, | Alterius specta, quo sit discrimine pejor. — 1093 ID., IV, 35 : Ereptis opibus noli mœrere dolendo. — 1094 ID., IV, 37 : Tempora longa tibi noli promittere vitæ. | Quocumque ingrederis, sequitur mors, corporis umbra. — 1095 ID., IV, 40 : Vulnera dum sanas, dolor est medicina doloris. — 1102 c

1103. La tierra n'es pus dura,
En axecon li riu,
E l'aygua s'en atura
Per senyor trop esquiu.

1104. Guardet de far tal obra
Que d'enquisicio (*f.* 47)
Not temes, quels fals sobra,
Per dret menan reso.

1105. Membret del jutgiamen
De Dieu, nol fases tort;
Per un pom solamen
Jutget tot segl' a mort.

1106. Los fiyls d'Aron cramet,
Car feron part son man,
Els Indienchs tanquet
Part la montanya gran.

1107. Nabugadenosor
Fets bestia tornar;
A ceyls fet[s] barba d'or
Quil volgron contrafar.

1108. Nostre Senyor sofer
Mays que nuyls homs vivens,
Mays puys pren, qui mal mer,
Pus mals d'autres turmens.

1109. Mans mals pessamens ve
Per la tierra guardar;
El ciel guardan per re
Non pusch nuyl mal pessar.

1110. De nuyl fayt no m'asaut
Pus ca Dieus s'en [com] planya;
Tals cuyda far gran saut
Qui roman en la fangua.

1111. Fayts don la us se lausa
Et l'altres vay cleman
Es bona mala causa
Et nos part per guaran.

1112. Fayt tench per covinen
Can de cascuna part
S'en van payadamen
Et dreyt jutges lo part.

1113. Cavaliers deu estar
Cavaliers et servens
E senyer, si vol far
So qu'es dels mendamens.

1114. Cavaliers d'ardimens
Far e de cortesia,
E ques renda sirvens
De Dieu, tan can viu sia.

1115. Senyer deu esser tals
Que tenya als sotsmes
Drechur' ab fayts leyals,
Ho frayn so c'a promes.

1116. E deu esser compayns (*v°*)
Als sieus del sieu aver,
Quels privats els estrayns
Pot axi conquerer.

1117. Senyers deu tals estar
Que de ceyls quil deurion
Deffendra, a guardar
No s'aia, que l'aucion.

1118. Mays valria senyor
Moris, qu'en ses ciutats
De ceyls aver tamor
Hon deg' esser guardats.

---

uesdeu. — 1106 *c d Cf. le quatrain* 873 *et la note.* — 1118 *b* quan.

1119. Alexandris moric
Per .j. pauc de veri,
Car fets del sieu amic
[En]emic, don pres fi.

1120. Puselatge ne tiemps
Ne mort nos pot cobrar;
Tots tres los guarda 'nsemps
C'hom not pus[c]a blesmar.

1121. Per tal que lengua es
Pus fort que re c'hom port,
Nostre Senyor la mes
En loch c'hom ha pus fort.

1122. Que als oyls no fets Dieus
Mas sol .j^a. coberta
E la lengua qu'es lieus
N'a mais—rayso es certa—.

1123. Car esta dins dos murs
Con castiels ben guardats
De mal pendre segurs
Ab d'aiga ples fossats.

1124. Membreus dels cers que fan:
Deus tos pruysmes sofrir,
C'us cers va l'autr 'aydan
Al cap a sostenir.

1125. Can lo cers mal se sen
Ho vieyls, per s'en tornar,
Manya .j^a. serpen
Quil fay renoveylar.

1126. Ab aguyla punyen
T'as a trayre l'espina,
S'anar vols drechiamen:
A fort mal, fort metzina.

1127. No pot[s] aver lausor
Ses companya 'ndressada,
C'om dits: A bon senyor
Tots temps, bona maynada.

1128. Les companyes del bo (*f.* 48)
Acompanyon l'estrayn,
El sirven del feylo
Fan so don qierts se· playn.

1129. Sil senyer es avars
Sis sera se companya;
S'a senyor plats donars
Noy ha .j. qui s'en planya.

1130. Del fiyl te guarderas
Non anpar re del tieu;
Del ostor apendras
Co noyrix lo fiyl sieu.

1131. Axi con conexensa
Es caps d'ensenyamens,
Axi desconoxensa
De tots fals falimens.

1132. Paraules et badayl
Se mudon d'u en u;
S'eu per valor no vayl,
Ja no velray per tu.

1121 *a* tal can.— 1123 *b* guandats. — 1124 *a c* et 1125 *a* sers. — 1125 *a* sacen. *C'est la croyance à laquelle Serveri de Girone fait allusion au commencement d'une de ses pièces:* Totz hom deu far aco quel vielhs cers fa. (*Milá* Trov. en Esp. *p.* 375). — 1125 *b* santornar.

1133. Ab aygua ne ab foc
Ne ab senyor contendre
No deu hom, qu'en nuyl loc
Not pot mas mal atendre.

1134. Las ymages de Roma
Fasen gran mesastria
Per cel quel fals consoma
Mostravon senyoria :

1135. Can negus s'elevava
Contra ceyl senyoratge,
L'imatges se girava
Estan en son estatge.

1136. D'aysos deu hom pensar
Qu'era obra de mal,
C'hom non deu contrafar
Son senyor natural.

1137. Senyori' es tan forts
Que senyer laxals sens
De loyn lay on naix torts
El cor per pessamens.

1138. Enveg' es causa justa
De las justes del mon,
Car ceyl c'ab si l'ajusta
Primeramen comfon.

1139. S'us hom tot segla avia
Enquer volria mays;
Entro lay tornat sia
On fo, non er trop guays.

1140. De sant Esperit fo (v°)
Hom et non er payats;
Del tot ne aura pro
Tro lay sia tornats.

1141. La terra tot be dona
Et tot lo vol cobrar;
Als us gaug abandona
Els autres fay plorar.

1142. De terr' es hom et par,
Que sit laves la cara
En vols .j. drap passar,
Aygu' en trayras no clara.

1143. So que nos pusca far
Atorga, can obs sia,
S'entrels braus vols usar
Fasen be tota via.

1144. Us abats en Castela
Emparet de mostrar
A un poli ses ciela
De letra, de chantar.

1145. Carles Maynes fo layre
Et Basi sos compayn
A cels quil volgron trayre
A mort de plaits estrayn.

1146. Femne es d'ome lats
Si com filats d'ausiel;
Ab femn' es enjanat
Ans c'ab autra sembiel.

1134 *Voy. sur cette légende de la* Salvatio Romæ, *à laquelle le nom de Virgile a été souvent attaché, l'ouvrage de M. Comparetti*, Virgilio nel medio evo, II, 64 *et suiv.* — 1139 *b* uabria. — 1145 *Sur cette légende, voy. G. Paris*, Hist. poét. de Charlemagne, *p.* 315. — 1146 *Cf.* Eccl. VII, 27: laqueus venatorum est, et sagena cor ejus.

1147. Qui vol son enamich
Pendre, ab femnel gatcha;
Per sol proverbi dit
Quet guarts d'aquela patcha.

1148. De dos te guarderas
Perpendre no deguts;
Acels remembreras
C'an mal do confonduts.

1149. Alexandri pres do
D'Indis et la puciela
Quel cuydet passio
Dar, car era tam biela.

1150. Aristotils no fos
Apres d'astronomia,
Alaxandri per dos
Perdera quant avia.

1151. Dieus no volc per nien
Qu'en estelas agues
Tan gran entendimen
Mas per c'hom se guardes.

1152. De so qu'es a venir (*f.* 49)
Trop miyels te guarderas
Si ho saps, que cubrir
Estiers no t'en poras.

1153. Car l'ivern e l'estats
Sab hom c'a venir sia,
Mieyls n'es apereylats
Que si re non sabia.

1154. So dic per mans disens
Que nos deu hom guardar
De les causes vivens
Que nos podon mudar.

1155. Hanc Dieu no volc far re
Que desfar nos pogues
E quel poder a se
Del tot no retengues.

1156. Es ab sacrificar
Es ab oracios
Es ab preyeras far
Es ab devocios,

1157. Ab dejunis fasen,
Be esquivan tots mals,
Alieuga Dieus tormen,
Si con reys terrenals.

1158. Sans Bernat carn manjet
Pel frayre chastiar,
Don miyls lo castiet
Que sil fases liyar.

1159. Non voyles far esquern
Si Deus te fay honor;
Membret del guat d'imfern
Que fets al fort senyor.

1160. Al metge di vertat
Es a ton comfassor
Es a ton avocat:
Si no, perdras t'onor.

1161. Femnal pus prim enjana
Tant ha saber sobrer;
Membret la Soriana
Que fes al cavalier.

1162. La moylers al marit
Fets la torta tener;
Cel tenc per exernit
C'a femna pot saber.

1149 *Cf. coupl.* 1000. — 1150 *b* dostronomia. — 1151 *d* saguardes.

1163. Can ton amic felo
Veyras, no deus gabar
De re, car nol sab bo,
Si nol te vols lonyar.

1164. Can le fiyls soffer mal (v°)
Le payr' en sen dolor;
Del payrel fiyl no cal
Sil payr' a mal major.

1165. Pus femna vol entendre
En far sen o folor,
Geyn et maneyra pendre
Sab de manta color.

1166. D'un preyicador fe,
Ab semblan de bonesa,
Alcavot, so say be,
.j^a. richa burgiesa.

1167. Guarda quit servira
Ot volra far plaser,
Si per amor o fa
O vol del teu aver.

1168. Car tal ser vex altruy
C'o fay per so que agia
Dos tans o may de luy,
No per amor que l'agia.

1169. La donzeyla cuydet
Un burgues veyl desebre
Ab servir, mas guardet
S'en lo veyl ab recebre.

INDEX DES NOMS PROPRES

ET DES MOTS ET FORMES REMARQUABLES.

ABRAM, 651.
ADAM, 30., 370, 372, 373, 426.
AFFRICA, 1043.
AGOSTIN (S[t]), 642, 827.
AGUST CESAR, 183.
ALAS, 496.
ALEXANDRIS, 873, 875, 1000, 1119[c] 1149, 1150.
ANANIAS, 872.
ANNA, 927.
aretar, 93 (= heretar).
ARISTOTILS, 1150.
ARON, 622, 1106.
atorgar, 1143 (= autorgar).
axir, passim (= *eissir*).
axorbar, 524 (= eissorbar).
BASI, 1145.
BENJAMIN, 903.
BERNART (S[t]), 257, 711, 806, 907, 1158.
CARLES-MAYNES, 1145.
CASTELA, 1144.
cayment (?), 947.
CAYM, 840.
CESAR, 183, 521.
CHATO, 486.
CICILIA (Sta), 366.
CORINTHIS (pistola als), 574.
DAVID, 451, 919, 1001.
delivre, employé adverbialement, avec le sens de « sur-le-champ », 231, 277, 986.
DIANA (*Na*), 512, 513.
EGIPTES (*lo rey d'*), 806.
ELIZEU (*l'*), 629.
ELYODORUS, 624.
enayguar, v. act., couper d'eau (en parlant du vin), 42.
ERODES, 795.
ESPANYA (*la reyna d'*), 999.
espiyl, héritier, 320.
estellyns (?), 173.
EVA, 371, 372, 373.
EZAHU, 502.
ferles, papillons, 182.
FORIA, 531.
FRANSA (*lo rey de*), 954.
GESAI, 762.
gibrar, tourner, 11.
GUYLEM DE CERVEIRA, 1, 628.
INDIENCH (*l'*), 1000. — INDIENCHS (*los*), 1106.
INDIS, 1149.
IPOCRAS, 439.
ISACH, 320, 321.
istorias[1] : *del pescador e del guat*, 71; *del marit e dels diables*, 102; *du dépositaire infidèle*, 136-137; *d'ayceyl quin la preso se mes*, 207; *del lop e de l'anyel*, 494; *de l'ase e del leyo*, 495; *de la talpa*, 524; *de la serpen, de l'osqu' e de la fossa*, 630; *de cel c'anava pendre*, 643; *de l'escudier e de son senyor*, 689; *del pol e del mila*, 700; *del philosoph veyl*, 812; *del texidor*, 976; *de ceyl per cui fol*

1. Nous réunissons ici les renvois aux nouvelles dans lesquelles ne figurent pas de noms propres.

portals de Roma derocats, 995; *de la reyna que fets aucir son marit al bayn*, 998; *del guat d'infern*, 1159; *de la moyler, del marit e de la torta*, 1162; *del preyicador e de la burgiesa*, 1166; *de la donzela e del burgues*, 1169. Voyez en outre *Castela*, *Espanya*, *Fransa*, *Roma*, *Soriana*, *Tristayn*, *Vergili*, etc.
ivasosamens, adv., rapidement, 435.
Jacme (S[t]), pèlerinage, 665.
jags (?), 166.
Jericho, 871.
Jeronim (S[t]), 299, 346, 529, 531.
Jerusalem, 875.
Job, 717.
Johan-Baptiste (S[t]), 956.
Johan l'Evangéliste (S[t]), 261.
Josaphat, 897.
Josep, fils de Jacob, 806.
Josep, époux de Marie, 929.
Lamechs, 840.
lenguar, bavard, 418.
Levitich, 616.
Lombardie, 166.
Lots, 530.
Luca (Lucain), 1043.
Luch (S[t]), 826.
Magdalena, 910, 941.
Malachies, 617.
manifest (*ab*), ouvertement, 793.
Marcer (= Macer), 1043.
marfar, v. n., se flétrir, 511.
Mathieus (S[t]), 907.
mel, s. fém., miel, 393.
Mercuri (*lo mon de*), 110.
Mertis (S[t]), saint Martin, 981.
Moysen, 383, 896.
Nabugadonasor, 359, 865, 1107.
Nohe, 355.
Octopigoras (Pithagore?), 439.
Peyre (S[t]), 615.
pic, s. m., piqûre, 393.
Psalm (*Lo*), voy. *David*.
Raynart, 625.
Reys (*Livre dels*), 66.
Roboam, 702.
Roma, 665, 739, 995, 1043, 1134.
Roman (*li*), 709.
Salamo, 23, 387, 994.
sejornial, adj., de loisir, 168.
Semso (Samson), 994.
Senacherip, 645.
Senequa, 907.
Soriana (*la*), 1161.
Tamar, 558.
teri, 777, espèce de monnaie; voy. Raynouard, *Lex. rom.*, v° *tari*, et Du Cange, *Gloss.*, v° *tarenus*.
tesura, filet, 186.
Tristayn, 997.
tutchar (?), 452.
ugar (?), 102.
Utero (Deuteronome), 423.
venarsal, *venertzal*, adj., léger, frivole, 22, 1089.
Vergilis, 996, 1041.
Xixen (*En*), 513.
Ysayes, 828.

L'ESCRIVETO

CHANSON POPULAIRE DU MIDI DE LA FRANCE

J'avais réuni quelques versions de la chanson de l'*Escriveto* avec l'intention de les publier dans *Mélusine* et de provoquer une enquête sur ce sujet, lorsque je vis qu'il venait d'être traité d'une manière très approfondie par M. le comte Nigra dans la *Romania* (XIV, 231-273), sous le titre de : *Il Moro Saracino, canzone popolare piemontese.* La question se trouvant être ouverte dans la *Romania*, il était à désirer que les suppléments d'information relatifs à cette chanson parussent également dans cette Revue. C'est ce qui m'a engagé à publier ici les quelques versions que j'ai rassemblées [1].

Eugène ROLLAND.

I

VERSION DE BRASSAC (TARN [2])

Lou viscont' se marido lou visconte joli,
N'a preso l'Escrivoto la flou d'aquest païs.
La n'a presa tan jouve noun s'en sap pas vesti.
Quand la ne mand' a l'aygo noun s'en sap pas veni.
S'en va set ans en guerro per la laissa nouiri.
Al cap d'set ans arrivo lou visconte joli.
S'en va tust' a la porto : « Scrivoto, dourbis me? »
Soun pero i responde : « L'Escrivot' n'es p' aici,

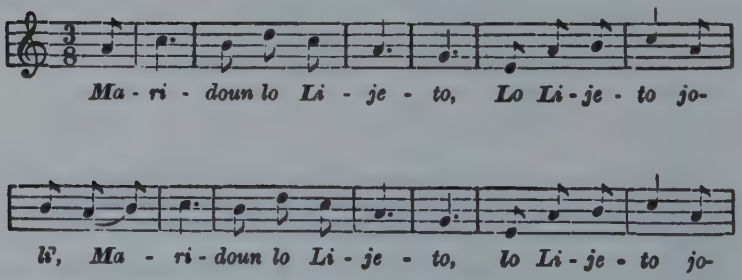
1. Depuis la publication de l'article de M. Nigra, M. G. Guichard a publié dans la *Revue des langues romanes* (août 1885, p. 89-93) une version dauphinoise de l'*Escriveto* qu'il a fait précéder de considérations d'une valeur fort contestable.

2. Cette version a été recueillie par M. Jolibois et publiée dans le *Revue du département du Tarn*, 1877, p. 6. — Cette Revue n'étant probablement pas entre les mains de la plupart de nos lecteurs, nous avons jugé opportun de la reproduire.

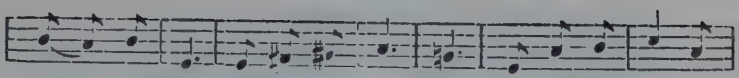
« Lous Mouros l'a t'an preso lous Mouros Sarazis.
— Que l'anarei be querre quand saurio d'i mouri!
« Farei fair' uno barco tout' or e argen fi. »
La barco lou transporto dejouts un albrespi.
Rencontro tres lavairos que lavoun lour drap fi :
« Dias mi, vautros lavairos, quun castel es aici?
— Aco's castel das Mouros das Mouros Sarazis.
— Dias mi, vautros lavairos, quuno dam' y a dedins?
— Y a madam' Escrivoto la flou d'aquest païs.
— Dias mi, vautros lavairos, coum fa per i parla?
— Vou cal avilh'en paure, en paure pelerin,
« Ana de port' en porto, l'almoyno demanda.
— Scrivoto, fai l'almoyno als gens dal teu pais.
— Aco seri' impoussible que sias del meu païs
« Que les auzels que voloun s'en savoun pas veni,
« Soun co las iroundelos que voloun tan poulit.
— O si! soun ieu, Scrivoto, ieu sui lou teu amic!
L'Escrivot' met-la taulo de boun pa, de boun vi.
« Dio mi, tu l'Escrivoto t'en vouldrios pas veni?
— Si fait, cert', lou visconte. vouldri' estr' a miex cami. »
L'Escrivot' s'en v'as coffres prene cinq cens loïs,
L'Escrivot' v'a l'estable cauzi pus bels roussis.
« Vous mountares lou rouje, ieu mountarei lou gris. »
Sieroun pas dins la barco lou Mouros sier' aqui.
« Set ans la t'ei nourido de boun pa, de boun vi,
« Set ans la t'ei vestido de vairtz e de sati.
« So que fario pas aro dal maiti jusqu'al ser.
« Aro, ieu la gardavi per un petit moun fil. »

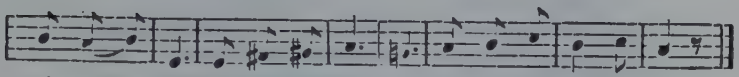
II

VERSION DU CANTON DE BRIVE (CORREZE[1])



1. Cette version m'a été communiquée par M. G. Godin de Lépinay.





Maridoun lo Lijeto lo Lijeto joli';
Lo maridoun tan dzeouno que ch'en po pas vechti.
Choun paire lo courdedzo [1], choun eiman lo vechti.
L'o leichado a cho mero chet ans per lo nouiri.
« Apren' a couje, ma mero, couje lou lindze fi. »
Quand lo Lijeto ei grando damando choun məri.
« Ount' l'anirai attendre? — Chur lou pount d[5] Paris. »
Tout choun tsami rancountro rancountro Barbari.
« Ount' ana vous, Lijeto? — Voou tsartsa moun mari.
— Lei anyas pas, Lijeto, que ieou l'ai vi mouri;
« Ai vi ferra lo caicho et lou mettre dedin;
« Ai tegu lo tsandelo mai l'ai vi deifeni [2];
« Me voudrias vous, Lijeto, per lou vochtre mari?
— Lou meou quo n'er' un dzeoune vous ches un barbari. [3] »
Lo prend et lo n'en mounte dechu choun tsaval gris,
Lo prend et lo n'emmeno al tsachtel charaji [4].
Al bout de chet anados choun eiman revingait;
Ch'en vai, frapp' a lo porto que li venioun drubi.
Cho mero n'ei tan lechto, che prend li vai drubi.
« Ount aves lo Lijeto, que venio pas drubi? »
— Lo vous ooun emmenado al tsachtel charaji.
— Didza me doun, ma mere, qu'ei bien fort loun d'eichi?
— Huet chent chinquanto legos et tretan de tsami. »
Trobo las budzadairos, budzavavou en d'un rioou.
« Didza me, budzadairos coumo l'y appelou' eichi? »
— Mouchur, eichi i appeloun al tsachtel charaji.
— Didza me, budzadairos, ma qu l'i recht' eichi?
— O qu'ei uno ritso damo qu'ei d'un estran poïs.
— Didza me, budzadairos, pourio pas ieou l'oouvi [5]?

---

1. Lui passe les cordons.
2. Je l'ai vu mourir.
3. Un vieux, un barbon.
4. Au château sarrazin.
5. L'entendre.

« Poouja me l'abit roudze, prene lou peleri[1] ;
'Na damanda l'ooumorno al noun de Dzieju-Cri. »
Del temps que lo demando n'i o dzita qu'un yardi[2].
Del temps que l'amachavo lou paoure che rijio[3].
« De que vous rijais, paoure? n'amachas qu'un yardi.
— Voudria tourna, Lijeto, voudria tourn' al poïs?
— Attendais qu'un quart d'ouro vous me veirei veni. »
Ch'en vai a l'echcurio, brido choun tsaval gris ;
Del temps que lou bridavo lou vieillard n'en vengait.
« Lou diable lo te pialo[4], bougre de peleri ;
« Chet ans te l'ai nouirido de boun po, de boun vi,
« Chet ans te l'ai couidzado dedin del lindze fi,
« Chet ans te l'ai bicado[5] lou cher et lou matin. »

III.

VERSION DU CANTON DE LASALLE (GARD[6]).

Maridou l'Escriveto flou de nostre païs,
La maridou tan jouve que si sab pas vesti.
Soun paire la courdelo, sa maire la vestis.
Soun ome ni vo'n guerro per la laissa nourri.
Al bout de set anados soun ome vo veni ;
Del pe piqu'a la porto : « Escriveto, dourbis ».
La maire ni davalo per li veni dourbi.
« Ount es moun Escriveto que mi ven pas dourbi? »
— L'aven mandado a l'aigo, la vezen pas veni ;
« Lous Morous l'auròu preso lous Morous Sarrazis. »
— Ounte l'òu emmenado? » — « Cent legos ièn d'aici. »
— O ! ieu l'anarai querre quand saupriei de mouri ;
« Farai fa 'no barqueto tout d'or et d'argen fi,
« Se lou ven be la buto[7] mi veirez leu aici. »
S'en vo de ribo en ribo per elo descouvri.
Après de semanados el touquet al païs
Ounte restou lous Morous lous Morous Sarazis.
Troubet tres bugadieiros, lou long de soun cami :
« Adieussias, bugadieiros, lavairos del drap fi,

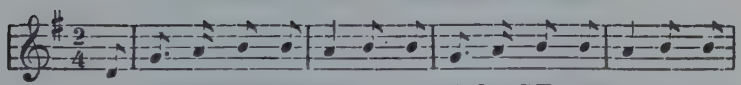
---

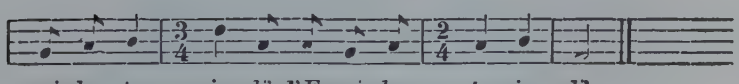
1. Laissez-là l'habit rouge, prenez celui de pélerin.
2. Elle ne lui a jeté qu'un liard.
3. Se mit à rire.
4. Que le diable te la pèle.
5. Baisée; voy. le dict. de Mistral, *bica*.
6. Cette version m'a été communiquée par M. P. Fesquet.
7. Si le vent bien me la pousse, c.-à-d. si le vent m'est favorable.

« De cau es, vous en pregue, lou castel qu'es aqui?
— Es lou castel des Morous, des Morous Sarazis.
— Digaz, coumo s'apelo la qu'en el si gauzis [1] ?
— S'apelo l'Escriveto l'Escriveto joli.
— Et coussi pourriei faire per elo entreteni?
— Vou cau abihia 'n paure, en paure pelegri,
« Piei demanda l'aumorno al noum de Jesus Christ.
— Chambrieiro, fai l'aumorno al paure peregri.
— Fasez lo vous, madamo, qu'es de vostre païs.
— Ah! coussi vos que vengou [2] de gens de moun païs?
« Lous ausselous qui voulou podou pas sai veni,
» Assetat las liroundos que vòu per tout païs. »
— Chambrieiro, sus la taulo met bon pan e bon vi
« Et bailo li a beure en tasso d'argen fi. »
Après vòu a soun coffre per de lidors [3] cauzi,
Davalou din l'estable per prene dous roussis;
Un monto sus lou rouge et l'autro sus lou gris.
Erou p'ancaro a l'aigo, lou Morou si f'auzi [4] :
— Emb l'or que tu mi prenes la mar vo treluzi;
« Lous roussis que m'emmenos la terro fòu freni;
« Set ans la t'ai nourrido de bon pan, de bon vi,
« Set ans la t'ai vestido de velou, de sati,
« Set ans la t'ai caussado embe de marouqui;
» Se la ti poudiei téne la ti fariei mouri.
— L'as be que trop tengudo; d'elo aro passo ti. »
Ansin l'o preso as Morous as Morous Sarazis.

IV.

VERSION DE LA LOZÈRE [5].





1. Comment s'appelle celle qui en lui se réjouit, c.-à-d. celle qui y habite.
2. Ah! comment veux-tu que viennent.
3. Des louis d'or
4. S'est fait entendre.
5. Cette version a été recueillie, en 1857, par M. Liebich, alors pasteur dans

Maridou l'Escribeto, l'Escribeto joli'.
La maridou tan sjuno qe si sa pas besti.
Sou mari bai en guerro per la laissa nourri.
Al bout de set anados sou mari bai beni.
D'un pe frapo la pouerto : « Scribeto, bien m'ouvri.
— Lous Maouros l'oou emmenado, lous Maouros Sarazis.
— Ieou l'anarai be querre qon saoubrio de lai mouri;
« Farai faire uno barqueto d'or ou d'artjen fi
« Et la metrai sus aigo sus aigo ou sus cami. »
Qon seguet al bout d'uno rivieiro[1],
Troubet dos bugadieiros qe labou lous dra fi :
« Diga mi, baoutres bugadieiros, coumo apelou lou castel d'aqui?
— L'apelou lou castel des Maouros, del Maouro Sarazis. »
— Coumo apelou la damo, la damo q'es dedin?
— L'apelou l'Escribeto l'Escribeto joli.
— Coumo poudrai ieou faire per li poudre parla?
— Bous caou abiye en paoure, en paoure peleri,
« Li demanda l'acumorno al noun de Tjesus-Christ.
— Douna qoucon, Madamo; un paouro q'ey ici.
— Tsambrieiro, fai l'aumorno al paoure pelerin.
— Façet la bous, Madamo, qu'es de boste païs.
— Coumo poudrio estre estre de moun païs?
« Qe lous aousselous qe bolou s'i pouodou pas gandi[2],
« Ammi l'iroundeleto qe sai o pas soun nis[3].
— Si soui bel ieou, Madamo, qe soui boste mari.
— Tsambrieiro, me la taoulo, al pan et al bouo bi,
« Barlet, bai a l'estapie, sello lou tsabal gris. »
Lous Maouros sortou de la fenestre, per les beire parti :
« Adieou nost' Escribeto, l'Escribeto joli'. »

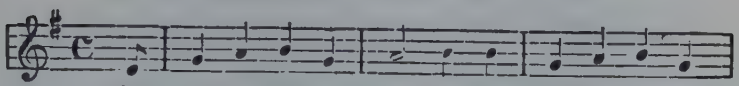
---

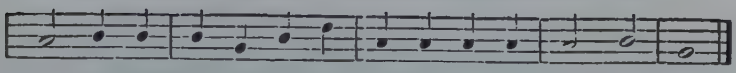
le département de la Lozère. Elle se trouve dans *Poésies pop. de la France*, Ms. de la Bibl. Nat., t. II (Nouv. acq. fr. 3339), feuillet 290.

1. Passage corrompu.
2. Ne peuvent pas s'y rendre.
3. Excepté l hirondelle qui, ici, n'a pas son nid.

V.

VERSION LANGUEDOCIENNE (SANS INDICATION DE LOCALITÉ [1]).





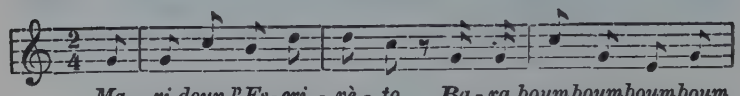
Maridou l'Escribeta, maridou l'Escribeta,
L'Escribeta joli', la fleur de ce pays.
La maridou tan chouina, que se sap pas besti.
Soun marit bai en guerra per la laissa grandi.
Aou bout de sept annadas soun mari rebeni.
« Ount' es moun Escribeta, ount' es moun Escribeta,
L'Escribeta joli', la fleur de ce pays?
— L'abian mandada a l'aygua a pas sachut beni;
« Lous Morous nou l'an presa lous Morous Sarasins.
— Ieou bole l'ana quere quan saouprie de mouri,
« Farai faire une barca tout d'or et d'archen fin,
« Que lou ben la transporta cinq cent legas d'aici. »
Arribait co das Morous das Morous Sarazins;
Aqui troubait de fennas que derabalou de lin [2];
— Digua me, baoutres fennas que derabas de lin,
« Deques aqueta tourre et lou castel qu'es aqui? »
— Es lou castel das Morous das Morous Sarasins.
— Coussi ieou pouriey faire per ye intra dedin?
— Bos caou abiya en paoure en paoure pelerin,
« Demandares l'aoumorna aou nom de Jesus Christ.
— Dounas quicon, madame, as chens de bostre peys.
— Coussi bous pourias estre des chens de mon peys?
« Lous aousselous, que boulou lai podou pas beni;
« Y a que las chiroundelas que fan soun nis aici.
— Si fe be, yeou, madame, ne sabe lou cami. »
Sus aquela paraoula elle chita un grand cri,
Elle chita un grand cri, recounoui soun marit;
Et la pren et l'emporta dessus soun chibal gris.

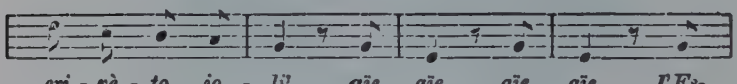
---

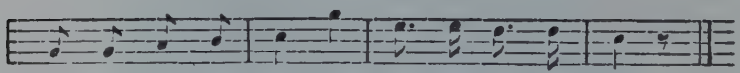
1. Cette version a été recueillie en 1854 par M. Al. Germain, probablement dans les environs de Montpellier. Elle se trouve dans le recueil ms. des *Poésies pop. de la France*, t. II, feuillet 279.
2. Qui arrachaient du lin.

VI.

VERSION DE GANGES (ARRONDISSEMENT DE MONTPELLIER)[1].







Maridoun l'Escriveto[2] — *baraboum, boum, boum, boum, boum*
2 *baraboum*
Maridoun l'Escriveto *aïe, aïe, aïe, aïe*[3],
4 L'Escriveto joli' l'Escriveto joli'.
La maridoun tan jhouino que si sa pas vesti.
6 Soun mari vai en guerro per la laissa nourri.
Al bout de set anneios soun mari vai veni.
8 « Ent' es moun Escriveto, l'Escriveto joli'? »
— Es anado querre d'aigo, la vesen pas veni.
10 « Lous Maurous la to 'ou preso, lous Maurous Sarasins. »
— Yeou l'anarai be querre quan saouprie de mouri. »
12 Ni faguèt uno barco tout d'or et d'arjhen fi;
Marchét set ans su l'aigo sans veire res veni.

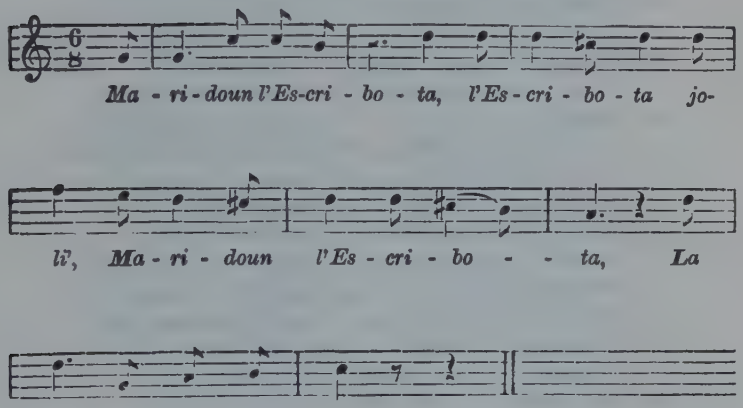
---

1. Cette version se trouve dans les *Poésies pop. de la France*, Ms. précité de la Bibl. nat., t. II, feuillet 286.
2. Vieux mot signifiant femme de petite taille et chétive. Il est encore d'usage dans le pays [note de la personne qui a recueilli la chanson].
3. Les mots en italique forment le refrain.

14 Trovo tres bugadieiros que lavoun de dra fi :
« Adisias, bugadieiros. — Amai a vous, daouphi.
16 — Diga mi coumo s'apelo lou castel qu'es aqui ?
— Aco 's lou castel des Maurous, des Maurous Sarasins.
18 — Coumo yeou pourrié faire per lai intra dedins.
— Vous cal abiya en paoure, en paoure pelerin,
20 « Et demanda l'aoumorno al noum de Jesus Christ. »
S'en vai pica a la porto : « Servanto, douvri mi. »
22 Si met a la fenestro, recounoui soun mari,
Et se ly mest la taoulo, al bon pain, al bon vi.
24 Se lou menou al coffre al coffre de l'arjhen :
« Et prenos ni que gnague per fa nostre cami. »
26 Lou meno a l'estable per veïre lous poulis :
« Mountarés su lou roujhe et ieou dessu lou gris. »

VII.

VERSION DE LODÈVE (HÉRAULT[1]).



Maridoun l'Escribota l'Escribota joli',
2 Maridoun l'Escribota la fleur de ce pays.
Se Louis se marida Louis, Comte Louis,
4 Ne pren una Escribota la fleur de ce pays.
Se l'o presa jouina, que se sap pas vesti.
6 Louis s'en bo en guerra per la daissa grandi.

1. Cette version a été recueillie en 1855 par M. Jules Calvet. Elle se trouve dans le recueil ms. des *Poés. popul. de la France*, t. II, feuillet 282.

Al bout de set anadas, soun mari bo bini ;
S'en bo pica a la porta: « Escribota, veni me droubi. »
Sa mera diligenta dit: « Bo vite droubi.
— Ount' ai mon Escribota, mon Escribota joli'? »
— L'aben mandara a l'aiga, n'es pas sachu rabeni ;
« Lous Morous l'oourou presa lous Morous Sarasis.
— Ieou l'anarai la querre quan saouprio de lai mouri ;
« Farai una barca tout d'or ou d'argen fi. »
Lou ben me lai transporta dins un tan bel jardi.
« Digas me, labairetta, qu'es aquel castel d'aqui ?
— Lou castel des Morous des Morous Sarasis.
— Comei s'apelo la dama la dama qu'es dedins ?
— S'apelo l'Escribota, l'Escribota joli'.
— Comei yeou pourio faire per di dintra dedin ?
— Vous cal abilla en paoure, en paoure pelerin,
« Et demanda l'aoumorna al noum de Jesus Christ.
— Dounas quicon, madama, al paoure pelerin,
« Que demanda l'aoumorna al noum de Jesus Christ.
— Chambriera, me t' en fenestra per beire cal i o aqui.
— Madama, aco's un paoure, un paoure de vostre peïs.
— Couci aco pourio estre un paoure de moun peïs ?
« Lous aousselous que bolou lai sabou pas veni ;
« Soun que les giroundettas que boou per tout peïs. »
Al prumi boussi que copa [1] d'y jetta un grand soupir.
— Aquel soupir que jetta sembla un soupir de moun marit.
— Oui, jouina Escribota, ieou soui bostre marit;
« Soui aici per bous queri se bous boules veni. »
Bai faire un tour des coffres et pren tout l'argen fi,
Bai faire un tour d'estable, caousis lous gros roussis.
— Ieou mountarai lou rouge, et moun mari lou gris. »
Siogurou pas al pont d'Arma, lous Morous boou beni :
— Set ans te l'ai nourida de boun pan et de boun bi ;
« L'argent que tu m'emportas la mar fairio lusi;
« Lou chabals que m'emmenas la mar fairio lusi. »

VIII.

VERSION DE L'ARRONDISSEMENT DE BÉZIERS (HÉRAULT) [2].

Maridou l'Escriboto la flou de soun païs;
L'aou maridado jouino que se sa pas vesti.

---

1. Au premier morceau que (la servante lui) coupe.
2. Cette version recueillie par M. de Portalou, vers 1854, se trouve dans le recueil ms. des *Poés. pop. de la Fr.*, t. II, feuillet 288.

Soun marit ba a la guerro per la laissa grandi.
Ay bout de set années soun mari ba beni;
Daou pe pico la porto : « Escriboto, doubris !
— Soi pas toun Escriboto, mais ta mero, moun fils.
— Ount' ai moun Escriboto, la flou de soun pais?
— Es anad' querre d'aigo, la besen pa beni;
« Lous Morous l'aouran preso, lous Morous Sarazins.
— Mais ieou l'anarai querre, quan saouprio de mouri.
Faguèt fayre uno barco tout d'or et d'argen fi.
Lou ben li la trasporto dejous un tamari.
Troubet tres bugadieiros laban soun linge fi.
« Diga me, bugadieiros, qu' es lou castel d'aqui?
— Es lou castel des Morous, des Morous Sarazins.
— Coussi ieou pourrio fayre per ye dintra dedin ?
— Abilla bous en paoure, en paoure pelerin,
« Demanda ye l'aoumorno al noun de Jesu Cri.
— Fases l'aoumorno, madamo, aou paoure pelerin.
— Diou bous assiste ! paoure, n'ai pas ni pan ni bi.
— Fases l'acumorno, madamo, as gens de bostre païs.
— Y a que las hiroundelos que sai fagou lou nis.
— Fases l'aoumorno, madamo, a bostre cher marit. »
Faguet serbi uno taoulo de pan et de boun bi,
S'en anet a soun coffre prene soun argen fi :
« Preparas me mas malos ambe moun chabal gris. »
Quan sou a miecho ruo, trobou lou Sarazi :
« Ounte bas, Escriboto, ambe aquel pelerin?
— Tu n'as mentit, gran Morou, aco's moun cher marit.
— Ieou que l'ay pla nourido de lebres, de lapins.
« Ieou que l'ay abillado de drap et de satin,
« Que l'ay tengut caoussado de pel de marouquin,
« Aro tu m'abandounes per aquel pelerin ! »

IX.

VERSION DES ENVIRONS DE MONTAUBAN [1].

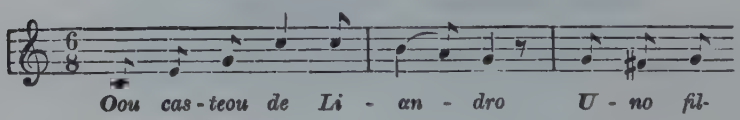
Guilalmes se marido, Guilalmes, tant joli,
Ne pren uno fenneto que se sap pas besti.
Lou ser la desabillo, la bestis lou mati,
Et la baillo a sa mayro per la i fa nouiri.
Guilalmes ba a la guerro, a la guerro set ans.

1. Cette version recueillie vers 1857 se trouve dans le recueil ms. des *Poés. pop. de la Fr.*, t. II, feuillet 281.

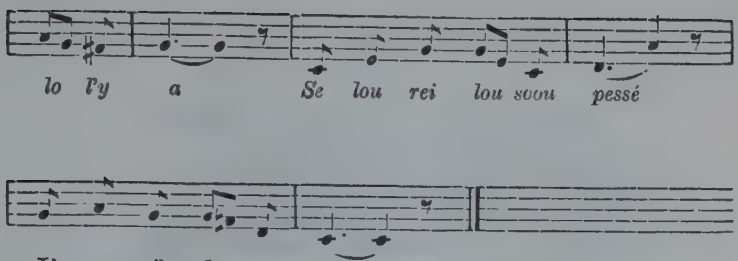
Al cap de set anados, Guilalmes es tournant;
S'en ba tusta a sa porto: « Escriboto, durbis. »
Mais sa mayro en fenestro respoun: « N'es pas aici;
« Lous Mouros la t'aou preso, lous Mouros Sarazis.
— Troubarai l'Escriboto quan saxo di mouri. »
Rencountro de labairos que laboun linge fi.
« Digas, baoutros labairos, qu'es lou castel d'aqui?
— Es lou castel des Mouros, dal Mouro Sarazi.
— Digas, baoutros labairos, per i dintra, coussi?
— Abilla-bous de suito en paoure peleri,
« Demandares l'armoino, l'armoino al noun de Di.
— M'en farias pas l'armoino, al noun de Jesu Cri?
Escriboto en fenestro i en tito un ardit [1].
— Digas, bello Escriboto, coussi bous ses aici?
— Lous Mouros m'en au preso et m'au menado aici.
— Digas, bello Escriboto, coussi pourrios sourti?
— Anas a l'escurio sela lou bel roussi;
« Iou baou mounta a ma crambo per serca mous abits,
« Passa de crambo en crambo per serca l'or pu fi.
« Bous me mettrie en sello de bostre gran roussi.
« Si qualqu'un bous demando: Que ne pourtas aqui?
« Dires: qu'es de l'aboueno d'aboueno pel roussi [2]. »
— Lou Diables lou t'engulo, lou traite peleri!
« Set ans iou l'ai nouirido de pa et de boun bi;
« Set raoubos ye croumpados del bel dra de Paris. »

X.

VERSION DE VENCE (ALPES-MARITIMES) [3].



1. Lui jette un liard.
2. Il doit manquer ici un vers ou deux, car l'intervention du Maure n'est pas annoncée.
3. Cette version est tirée des *Poésies pop. de la France*, recueil manuscrit de la B. N., t. III, feuillet 244. Quoique obscure, elle semble se rapporter à notre thème.



Oou casteou de Liandro uno fillo ly a;
Se lou rei lou soupesse, l'anariè deroouba.
Lou rei s'abillo en padre en pelerin rouman;
Oou casteou de Liandro l'ooumouino demandan :
« Filletto de Liandro, filleto de quinze ans,
« Fagues en paou l'ooumouino oou pelerin rouman. »
La fillo es caritouso, l'ooumouino n'y a fa;
En li faguen l'ooumouino, li a coustré la man [1].
« O fillo, la miou fillo, laisso lou pura fa,
« Aco es caouque jouin' ome que si voou marida. »
« O fillo, bello fillo, filleto de quinz' ans,
« Moustres en paou la routo oou pelerin rouman. »
La fillo es caritouso, la routo li a moustra.
En li moustran la routo, la fillo a deroouba.
Leis sourdas sur leis armos, encaro leis garçouns
Et vivo noustro reyno, espouso nouastre patroun.

XI.

VERSION DU PÉRIGORD [2] (FRAGMENT).

Margarito se bagno e lavo din la mer.
An tal coumo se bagno passo treys galouneys.
« Diou t'adjut, Margarito, de toun pays venen.
— De mon pays, ah! paouro!. . . . . .
« Y a qu'a d'aouzel que bolo que n'en saougue beni
« Nouma l'irondelle que bay per tous pays,
« Fay lou tour de la France may torno rebeni.

1. Il lui a serré la main.
2. Ce fragment a été recueilli par M. de Gourgues avant 1857. Il se trouve dans le recueil ms. des *Poésies pop. de la France*, t. VI, feuillet 338.

XII.

VERSION DU TARN-ET-GARONNE [1] (FRAGMENT).

Quand Margarido se bagno a l'alo de la mer
Se praqui ne passaboun tres cabaliers ou dous.
Lou dous l'an saludado, l'aoutre non y a re dit
Sounquo: « Adiou, maynado, benen de toun pays.
— De moun pays, lou paoure, que n'es ta loun d'aici ?
« Y a pas aousel que bole que n'i posque beni,
« Sounque l'iroudeleto, que posque tourna aici.
— N'as un fray que se marido, ta sorre pren mari.
« Tal tu farios, maynado, s'erez al teou pays;
« Ta mayre pla malaoudo, toun payre ensebelit ;
« N'eroun quatre pourtayres — et lou cure fan cinq.

XIII.

VERSION DU TARN-ET-GARONNE (FRAGMENT).

— Fasez mi l'armouineto, Guinoto, la jolie,
« Fasez mi l'armouineto, damo de moun pays.

---

1. Fragment communiqué par M. J. Daymard ainsi que le suivant.

MÉLANGES

I.

LE DÉCASYLLABE ROMAN.

Le vers principal de tout le moyen âge grec est le trimètre *iambique paroxyton*, prosodique dans toute son étendue et, de plus, tonique en sa pénultième. Cela est bizarre, mais cela est. Voici deux échantillons, avec la coupe tantôt hephthémimère, tantôt penthémimère [1] :

Ἰδοὺ βρύσις ψύχουσα βρασμὸν καρδίας.
Ἔχεις τὸ καῦμα τῶν σταναγμάτων ζέον.

Supposons qu'au commencement du moyen âge ce type se soit constitué chez les Latins comme chez les Grecs (pour avoir l'accent sur la pénultième, il n'y a qu'à finir par un mot comme *hăbet*). Le premier hémistiche a la pénultième longue ; en latin, elle sera toujours accentuée. Ainsi notre trimètre latin aura deux accents fixes, soit sur la sixième syllabe du premier hémistiche et la quatrième du second, soit inversement. Il n'aura pas d'autre accent fixe.

Cela supposé, raisonnons. Dans un tel trimètre, un sujet de Dagobert ou de Charlemagne eût senti l'accent, non la quantité. S'il eût essayé de le reproduire, il eût fort bien mis *flīvit* au lieu de *hăbet* à la fin, ou *hăbet* pour *flāvit* à la coupe ; il eût de plus oublié la règle de clore par un disyllabe, et il eût terminé le vers indifféremment par *multos habet* ou par *quos afflavit*. Avec le temps, d'après ce que nous savons en phonétique, l'atone finale de chaque hémistiche se serait ou conservée ou perdue, selon sa nature, car, dans notre trimètre hypothétique tout comme en prose, bona eût fait *bone* et bonum eût fait *bon*. Ainsi, en latin parlé du

1. *Assoc. pour l'encourag. des ét. grecques*, 1883, p. 20.

XIe siècle, notre trimètre à la byzantine eût pris naturellement quatre formes penthémimères :

Fors Saragúce kist en une muntáigne
N'i ad castél ki devant lui remáigne,
Li reis Marsílies out sun conseill finét
Si 'n apelát Clarin de Balaguér.

ainsi que les quatre formes hephthémimères correspondantes.

Je conclus que le principal vers roman et le principal vers byzantin ont des chances d'être identiques. Cette idée m'est venue en lisant un excellent travail de M. V. Henry, *Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman* (Paris, Maisonneuve, 1886) ; M. Henry y réfute avec force les systèmes antérieurs, et présente une hypothèse nouvelle, qui fait du décasyllabe un cousin de l'iambique scazon de Martial. Cette hypothèse est irréprochable au point de vue métrique ; historiquement elle manque de vraisemblance en ce que le scazon est un vers savant. C'est à peine si je m'écarte de M. Henry en proposant de remplacer le scazon par le paroxyton byzantin, qui représente par excellence la phase *romane*, si l'on peut ainsi parler, de la versification grecque[1].

Louis HAVET.

I.

ALCUNI APPUNTI SUI « PROVERBI VOLGARI DEL 1200 » ED. GLORIA[2].

9. *De ogni carne magna el lovo aster de la soa.* Così la stampa ; il Marciano : *dastira.* Il Gloria annota : « reputo l'uno e l'altro vocabolo

---

[1. On trouvera plus loin mon appréciation du travail de M. Henry. L'hypothèse de M. Havet, outre qu'elle a l'inconvénient de postuler un vers latin dont l'existence n'est attestée nulle part avant l'apparition, au Xe siècle, des plus anciens décasyllabes romans connus, a le défaut de toutes celles qui cherchent l'origine, non de la versification romane, mais d'un vers roman. Je crois que c'est là une méthode défectueuse, qui ne saurait mener à un résultat assuré. Mais en elle-même, cette hypothèse est fort bien conçue et méritait en tout cas d'être communiquée. — G. P.].

1. *Atti del r. istituto veneto di scienze, lettere ed arti,* serie sesta, tomo terzo, pag. 93 segg. — Sono estratti dall' opera di Geremia Montagnone *Compendium moralium notabilium* o *Epitoma sapientiae.* Il Gloria si valse dell' unica stampa di Venezia 1505 e del codice Marciano Lat. VI, 100. Il Rajna mi comunica che ci sono altri quattro codici : Riccardiana (816), Laurenziana (Gadd. Reliqu. 46) Nazionale di Napoli (VII. E 2), Darmstadt. I soli proverbii volgari nel Magliab. Palch. IV, cod. 128. — Sul lavoro del Gloria si legga la bella dissertazione del Salvioni nel *Giornale stor. della letter. ital.*, VI, 253.

scorrezione di *s'asten* (si astiene) ». Ma l'Ascoli (*Arch. glottol.* III, 278) aveva già ricordato l'*aster* delle Rime genovesi « eccetto che », corrispondente all'*estiers* del provenz. ed ant. fr. Nella cronica veneziana *dastier;* « riviene a *de-exterius*... È la prima volta, se non erro, che s'incontri codesta combinazione preposizionale ». Ora ne troviamo altro esempio nella vicina Padova. La *i* è riduzione di *ie;* quanto all'*-a*, desinenza che ricorre di frequente negli indeclinabili, vedi *Arch.* III, 254, n° 13. — Si confronti ora altresì il Flechia nelle annotazioni ai testi genovesi (*Arch.* VIII, 317) s. v. *aster*.

12. *Chi vol morire el te po alcire;* il Gloria: « Chi vuol morire ti può uccidere » senza altra spiegazione. E si può intendere: Chi non si cura della vita è pronto a commettere qualunque enormità, persino un omicidio; giacchè in vero, che cosa di peggio può accadergli, che d'esserne punito con la morte, la quale egli appunto desidera?[1]. Molto più efficace è il proverbio, se come ha la stampa (e secondo il Rajna anche il codice), leggiamo *el re po alcire*; « il disperato attenta persino alla vita del re ».

16. La stampa non ha *l'ara*, come dice il Gloria aggiungendovi un *sic*, ma *lara* = ital. *latra*, che corrisponde al *baja* del codice.

44. Il *retie* della stampa non sta per *retine*, che non è nè del toscano nè del dialetto, ma va letto *retié*.

47. *La guera alargà entra e streta ensuà*. L'ultima voce viene spiegata « sen va ». Ma come s'ha ad intendere ciò? Il Gloria, per felice intuizione, dichiara: « La guerra cittadina entra pur per le larghe ed esce per le strette ». E questo invero dice il proverbio, che va letto: *La guera à larga entrà e streta ensúa* (« uscita »).

58. *Mal compra clesura chi tol dinari a osura. Clesura* è spiegato « chiusura », ma in toscano questa voce (come notò il Tobler nel glossario aggiunto alla sua edizione di Uguccione da Laodho s. v. *closura*) non ha precisamente il significato della dialettale; questa significa: « TERRENO, PODERE chiuso da siepe, muro » e così via.

64. Lo stampato: *quel che povolo endevina de rado ch'el no sea;* che su per giù è il *vox populi vox Dei*. Il Gloria accetta la lezione del manoscritto, il quale secondo lui ha *cundenna*. Anche così si potrebbe capire; ma, come ognuno vede, la sentenza non sarebbe altrettanto chiara. Ora il Rajna lesse nel codice *endeuna*, che è la lezione dello stampato; il copista ommise una delle cinque aste di *uin*.

---

1. Il copista del Riccard. scrive *anstere de fuora che de la sua*, accettando la voce dialettale e la glossa che avrà trovato nel suo originale. Il Laurenziano, che volta le forme dialettali in toscano ed il Magliab., ad esso affine, non capirono nulla; essi leggono: *ogni carne mangia el (il) lupo. Astore de la sua..*

70. *El no è seno repenare a l'asejo.* Il Gloria: « *repennare* è voce antica, che vale impennarsi, inquietarsi per cosa che non piaccia. *Asejo* è scorrezione, reputo, di *asio*...; interpreto così: Egli non è senno di far atto di ritrosia o d'inquietudine in posto commodo ». Ma fra le sentenze latine che precedono il proverbio volgare è quella del vangelo: *Durum est contra stimulum recalcitrare;* ed in vero il venez. *asejo* (oggidì *asegio*) vale non solo « pungiglione delle api », ma altresì « pungolo dei buoi »; cfr. Flechia, *Arch.* III, 167.

77. *Aseno cargà ben amblà.* Vuolsi senza dubbio accentare *ámbla.* Ma anche così non intendo che cosa significhi il proverbio. Suppongo che in luogo di due *ben* ne sia stato scritto uno solo, e leggo *as. cargà ben* (« asino caricato in modo coveniente, così che d'ambedue i lati la soma sia eguale ») *ben ambla,* e sarebbe variante del n° 17: *enguar* (così il Marciano, a detta del Rajna, non *eugual*) *soma uon rumpe el doso.*

153. *Massara dura fa fameja fura.* « Significa, mi sembra, rendere ladra la famiglia quella donna che non è buona massaja ». « Buona massaja » vuol dire « padrona di casa, che amministra bene le cose sue » e dicesi specialmente di colei che usa saggia economia e non sciupa il proprio; ond' è che, secondo il Gloria, il proverbio verrebbe a dire che la dissipatrice dà alla servitù occasione di rubare, le lascia libertà di rubare. E sarebbe sentenza giusta. Ma il proverbio non vuol dire questo; dice anzi che la padrona di casa soverchiamente dura e taccagna obbliga quasi al furto i suoi servi, giacchè costoro, non ricevendo quello ch' è loro necessario per vivere, se lo pigliano da se di soppiatto. Si confronti il latino che precede: *furari famulos dominus compellet avarus.*

158. *Non eser largo ai soldi e scarso a le medaie* (lo stampato ha *mane*, che va letto *maiie* = *maje* = fr. *mailles*). « Relativo l'odierno: *Chi tien le man strete, no ghe ne cava, ma gnanca ghe ne mete* ». Non ravviso la corrispondenza fra i due proverbii. Quello registrato dal Montagnone significa: non fare spese grandi e piccole economie.

164. *Chi ha el mal si ha le scherme.* S'intende da se che va corretto *schernie.* La forma antiquata *schernia* è registrata nella Crusca.

168. *Amore no guarda palazo nè richeze.* Così, secondo il Gloria, il Marciano; la stampa *paraco* (c = ç = z). Ma il Rajna lesse anche nel Marciano *paraço*, che è l'italiano ant. *paraggio*, fr. *parage;* amore non guarda nè a nobiltà di natali nè a richezze.

A. MUSSAFIA.

P.-S. — Il Rajna mi fa ora sapere che, secondo una communicazione del Novati, v'ha un altro codice dell' opera di Geremia, contenuto in una collezione di provenienza Belgiojoso che il marchese Tritti ha venduto o sta per vendere al librajo Hoepfli.

III.

UN NOUVEAU MANUSCRIT DU ROMAN DE JULES CESAR PAR JACOT DE FOREST.

On n'a signalé jusqu'à présent, du moins à ma connaissance, qu'un seul manuscrit du poème de Jacot de Forest sur Jules César : le n° 1457 du fonds français de la Bibliothèque nationale, dont ont fait usage Amaury Duval, dans le t. XIX de l'*Histoire littéraire*, et M. Settegast, dans le t. II du *Giornale de Filologia romanza* [1]. Bien que ce roman ait une valeur assez petite, si, comme M. Settegast a cherché à l'établir, il est non la source, mais la mise en vers du roman en prose de Jean de Thuin, il peut n'être pas sans utilité d'en signaler un second ms. que j'ai trouvé à la bibliothèque de Rouen il y a peu d'années. C'est un livre en parchemin, de 26 centimètres sur 17, orné de quelques miniatures à fond d'or bruni, et ayant, sauf dans les pages qui contiennent ces miniatures, 30 lignes à la page. L'écriture est de la fin du XIIIe siècle, et m'a paru être du nord de la France. C'est un des mss. qui proviennent du chapitre de Rouen. Il est coté actuellement U. 12. Je l'ai comparé attentivement avec les deux morceaux, formant en tout 80 vers, que M. Settegast a publiés d'après le ms. de Paris, et j'ai constaté que les différences entre ces deux copies étaient peu nombreuses. Voici, en laissant de côté les variantes purement graphiques, les seules divergences que j'aie notées pour ces 80 vers :

PREMIER MORCEAU.

	MS. DE PARIS.	MS. DE ROUEN.
v. 22	Qui tant fist en sa vie.	Que tant fist et conquist [2].
32	qe qu'enviouz en die.	coi que nus voz en die.
36	doutent.	doutoit.
44	reprenderont.	atorneront.
47	mès tant lor en respont.	mès itant lor.
51	qu'il de lor bonté ont.	que il de lor biens ont.
55	porra.	porroit.
58	menteor.	envious.

1. Voy. *Romania*, IX, 622.

2 C'est la répétition d'un hémistiche placé un peu plus haut. La bonne leçon est donc celle du ms. de Paris.

DEUXIÈME MORCEAU.

6 Quar o.	Qu'aveuc.
7 cornues.	agües.
8 cis tempès.	icis tans.
9 Quar les pierres les erent.	Que les pierres les vont.
11 s'iert.	s'est
13 parmi les dras ne fust,	p. le dos n' i soit.

Après le v. 14 (*Si ronpoient les pierres...*) il y a dans le ms. de Rouen un vers de plus : *Et si vont les Roumains mout durement blesans.*

P. M.

IV.

QUELQUES PARTICULARITÉS GRAMMATICALES DU DIALECTE WALLON AU XIIIe SIÈCLE.

LES PRONOM PERSONNEL, RÉGIME INDIRECT.

Le pronom *les* est employé fréquemment comme datif dans le sens de *leur :*

... En tesmoingnage de nos homes de fiez et par lor jugement cele dime grosse et menue de Pères rendiemes nos à la maison deuant dite por tenir et reciuoir perpetuement si com lour dime ligement et *les* affaitames loiament tot ensi ke nostre home de fiez jugarent ke nos en deuiens faire. Et a guerpissement de nostre frere deuant dit par le jugement de nos homes pais *les* fu jugie perpetuement.

(Mai 1265. — Chartes de l'abbaye du Val Saint Lambert, n° 284).

Dans un double de cette charte qui se trouve aux mêmes archives, les deux *les* sont remplacés par *lor.*

Et de ceste pais li abbes et couens deuant dit misent auant lettres ki de ce furent faites et saeleies des saeaz maistre Ribert Doien del glize de Saint Martin de Liege et sangnor Thirri doien del concilhe d'Uffey et sangnor Nichole doien del concilhe de Hozemont et une autre lettre ki est saeleie del saeal mon sangnor Gerart de Heran marescaus mon sangnor Henri par la grasce de Deu esueke de Liege, en la quele ilh tesmong ke li maires et li eskeuien de Ramelhu en sa presence auoient reconu qu'ilh et li masuir de Rameilhu auoient fait al abbeit et a couent del vaus saint Lambert bone pais et ki bien *les* suffioit del bois de Rameilhu.

... Apres nos disons ke Hanons n'ot droit en bois de Rameilhuel qu'ilh clamoit, fors k'en cinquante boniers ki furent asseneit et liureit a masuirs quant

la pais fut fait del bois entre eaz et l'abbeit et le couent et ki puis *les* furent aboneit.

(20 mars 1272. — Chartes de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, n° 324).

Je pourrais multiplier les exemples, car cet emploi de *les* est assez commun dans les chartes liégeoises du XIIIe siècle. On le rencontre fréquemment plus tard dans les chroniqueurs liégeois, surtout dans Jean d'Outremeuse.

Le patois moderne l'a conservé :

> *Le*[*s*] promettont tote assuronce.
> Et qu'on *les* freut mâïe pus nuisonce [1].

Dans les textes wallons du XIIe siècle nous trouvons également cet emploi de *les*.

Dans le Poème moral du manuscrit Canonici 74 d'Oxford :

> Sovent *les* disoit : Faites ce ke vos ai mostreit...
> Or et argent et terre et posteit *les* dona [2].

Dans la vie sainte Juliane, même manuscrit :

> v. 597 Illoc baniomes les chaitis,
> Ankor *les* faisomes nos pis [3].

Dans le *Job* :

> Quant il dotent de ce ke il encor ne seuent ke a uenir *les* est [4].

Le seul exemple que j'aie rencontré dans un texte non-wallon de cet emploi de *les* se trouve dans le *Psautier de Metz*, CIV, 14 :

> Il ne volt point soffrir que nul *les* nuisit ne ne feisit grevance.

Il faut, je crois, voir simplement dans ce régime indirect *les* la forme de l'accusatif employée pour le datif, cas analogue à *lor*, génitif dont l'emploi s'est de si bonne heure étendu au datif. La langue, dans son travail inconscient de simplification, aboutit ici à créer une forme superflue ; on comprend que *lor* ait prévalu et que l'usage de *les* régime indirect soit resté cantonné dans un coin du domaine d'oïl. Ce qui doit nous étonner, c'est la persistance de cette forme du XIIe siècle jusqu'à nos jours [5].

---

1. *Choix de chansons et poésies wallonnes*, recueillies par M. El. B. et D. p. 36.
2. *Archives des missions*, série II, 2e série, V, pp. 200 et 202 (Rapport de M. P. Meyer ; pp. 196 et 198 du tiré à part).
3. *Li ver del juis*, af Hugo von Feilitzen. Upsala, 1883.
4. *Li Dialoge Gregore* herausg. von W. Foerster, p. 325, l. 5.
5. [Cela n'a rien de particulièrement étonnant. Il n'y a pas création d'une forme nouvelle et superflue, mais emploi de *les* au lieu et place de *lor*, leur.

2. — Conjugaison du parfait en *ont*

La 3e pers. plur. en *ont* du parfait des verbes en *a* est assez fréquente dans les chartes liégeoises. Cette forme de la 3e pers., qui se trouve souvent dans les textes lorrains, est maintenant bien connue, mais je ne crois pas qu'on ait jusqu'ici rencontré la 1re pers. de ce parfait. On comprendra d'ailleurs que cette 1re pers. soit rare, attendu qu'elle était identique à la 1re pers. plur. du présent de l'indicatif. Dans ces conditions, elle ne pouvait pas persister longtemps à côté de la désinence habituelle en *âmes* du parfait.

... Et nos Thiris del Preit cheualirs deuant dis, apres che ke nos eumes out le bone veriteit et veües les chartres et les esplois ki de che parloient et les iugemens ki fais en astoient par ceas ki iugier en deuoient et iugiet en auoient, desimes par sentence arbitral et par droit ke mes sires Wilheames d'Astenois cheualirs deuant dis n'auoit droit en cel claim ne en cel hiretage qu'ilh clamoit. Apres che, nos *demandons* a mon Saingnor Wilheame deuant dit s'ilh tenoit nostre dit, ilh respondit k'oilh et tenir le voloit, puis ke drois et iugemens l'en osteuet, quitte le clamoit ne iamais nient n'i clameroit...

(25 juin 1270. — Chartes de l'abbaye de Robermont, ancien nº 2).

... Et nos, apres chon, a la proiere de proudomes et des parties desor nomeies et a lor requeste, presimes le dit en nos si com arbitre en tel manire que desor est deviseit, et *apellons* par devant nos les parties et oïens lor raisons ; et, apres chon, nos *apellons* cheaz ki auoient esteit a couens de mariage et a

---

Même fait s'observe dans certaines parties du midi de la France, principalement dans le S.-O., où *los* tend à se substituer à *lor*, dans l'emploi pronominal. Ainsi dans la chanson de la croisade albigeoise :

4260 Et ago la vianda, cela *quels* (pour *que lor*) fo mestier.
5624 E so *quels* remandra.
7216 .....Franc cavalier, dem *los* (en rime).
8472 *Quels* comtec las novelas.

Des exemples analogues pourraient être recueillis en grand nombre dans le poème de la guerre de Navarre (*quels* pour *que lor*, v. 22 ; *disso los*, en rime, v. 2654).

Voici une phrase où *lor* et *los* sont employés dans le même sens : « E qui plus *lor* demandava, forssa *los* fara » (Coutumes de Prayssas, L.-et-Gar., § 40).

Les exemples de *los* pour *lor* foisonnent dans les textes de la Gascogne et du Béarn, où *lor* se conserve, surtout lorsqu'il est construit avec une préposition. Ainsi, dans les registres de la jurade de Bordeaux *beit lor*, *per lor*, mais « *los* ac deven denunciar » (*Arch. munic. de Bordeaux*, III, 18). M. Bauquier s'est trompé lorsqu'il a supposé (*Rev. des langues rom.*, 2, VI, 249-50) que *lous* employé comme rég. indirect était pour *lours*. C'est l'ancien *los*, l'équivalent du français *les*. On trouve aussi, mais plus rarement, *lo* pour *li* au sing. : « E deu [lo portier] far e adobar las portas am lo bosc quels senhors *lo* devon donar » (Cout. de Prayssas, § 21). — P. M.]

doiement delle dame et les fesimes jurer sor sains de voir a dire en quel maniere li dame auoit esteit doiei et coment om le diet doier des .XVIII. mars desor dis et sor quees biens ; et lor ueriteit fesimes metre en escrit et nos *conseilhons* sor chon a proudomes, a sauoir est a bon clers, a prechoirs, a menoirs, a cheualiers, a maioirs et a tot le sains del pais, et mesimes jor par deuant nos, apres chon que nos fumes conseilhiet, les parties desor dites d'oir nostre sentenche arbitral sor les querelles ki astoient entre eaz.

(14 mars 1274. — Chartes de la Collégiale Saint-Denis de Liège, ancien n° 7).

Je pourrais donner d'autres exemples, mais je crois que ceux-ci suffiront : encadrés, comme ils le sont, entre d'autres formes du parfait, ils ne laissent aucun doute sur la valeur du temps.

Ces exemples confirment la théorie de la formation par analogie du parfait en *ont :* le singulier du parfait habituel ayant les mêmes désinences que le singulier du futur, le pluriel s'est trouvé entraîné, pour ainsi dire, à adopter également les désinences du futur pluriel. Je ne crois pas que ce pluriel analogique du parfait remonte au delà du XIIe siècle. Parmi les textes littéraires wallons je ne le trouve (à la 3e pers.) que dans le *Job* dont la langue est évidemment postérieure à celle des *Dialoge Gregore* et du manuscrit Canonici 74 d'Oxford.

3. — PARFAIT EN *INS*.

La 1re pers. plur. du parfait pour les verbes en ē, ĕ, ī, peut se former par *ns* au lieu de *mes*, autrement dit être nasalisée. D'autre part la 1re pers. plur. des autres temps peut, comme en picard, ne pas être nasalisée, de sorte que si *avomes* existe à côté d'*avons*, en revanche *fesins* se rencontre auprès de *fesimes*.

... Et nos Thiris deuant dis, a le requeste et par le volenteit des parties deuant dittes, presimes l'arbitre et le dit en nos et *enquesiens* le bone veriteit et veimes les oeures et les chartres ki faites en astoient et escrites et saielees del saial le noble damme me damme Ysabeal ki iadis fut femme mon saingnor de Wassenberg.

(25 juin 1870. — Chartes de l'abbaye de Robertmont, ancien n° 2).

... Et nos li home de la Cise Deu [1], apres chou, donames et *fesins* dun et vesture a dant Henon trecensoir de la maison de la val Saint Lambert desoir escrite des vint bonier d'aluen desoirdis a oes de la maison de la val Saint Lambert deuant nomeie.

(31 mai 1274. — Chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert n° 329).

... lequel don et lequel lansage je Giles maires deuant dis mis en warde des

---

1. *Casa Dei,* Cour allodiale de Liège.

eskeuiens desordis, a la requeste des parties et des tenans deuant nomeis Et• je li maires et li eskeuin et li tenan desordit en *owins* nos droitures.

(10 avril 1275. — Chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert, n° 341).

Dans l'extrait de la charte de la collégiale Saint-Denis que nous avons donné plus haut, on trouve encore un exemple de cette forme du parfait : « Nos... apellons par deuant nos les parties et *oïens* lor raisons ».

On rencontre le parfait en *ins* plusieurs fois dans les *Dialoge Gregore ;* je mets entre parenthèse le mot correspondant du texte latin : *atendins* (exspectauimus) p. 88, l. 8, *poins* (potuimus), p. 212, l. 10; quant nos *departins* de la p. 265, l. 20, *desins* (diximus), p. 266, l. 7, *oins* (audiuimus) p. 277, l. 5.

Si la désinence en *ins* de la 1re pers. plur. du parfait ne s'est pas maintenue, c'est sans doute parce que cette forme nasalisée, avec l'orthographe picarde et wallonne où *ie* = *i*, et *i* = *ie*, était fort souvent identique à la 1re pers. plur. de l'imparfait de l'indicatif. Si, dans les exemples cités plus haut, *enquesiens* et *owins* ne peuvent pas se confondre avec les imparfaits (*aviens*, *enqueriens*), *fesins* pourrait être simplement une forme graphique de *faisiens*. Voici un exemple où le parfait, écrit *iens*, ne diffère en rien de l'imparfait :

... Et nos, entre les dois parolhes, a le requeste dant abbeit et mon sangnor Lowi deuant dit, turnames a un de nos homes de fiez, a sauoir mon Sangnor Johan de Parfontriw cheualier, et li *somungniens* sor le feaute ke ilh nos deuoit qu'ilh nos raportast par droit de cui mes sieres Lowis deuant dis deuoit tenir le dit fies.

(5 octobre 1298. — Chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert, n° 408).

Je crois que cette forme du parfait en *ins* n'existe guère que dans le dialecte wallon ; si on la rencontre parfois dans des textes picards en vers, c'est seulement à la rime comme licence poétique.

Emmanuel Pasquet.

V.

L'ADJECTIF POSSESSIF FÉMININ EN LYONNAIS.

J'ai vainement cherché dans la dissertation de Hermann Flechtner : *Die Sprache des Alexander-Fragmentes des Alberich von Besançon* (Breslau 1882) et dans la *Phonétique lyonnaise au* XIVe *siècle* que M. Philipon a publiée dans le tome XIII de la *Romania*, la mention et l'explication des deux adjectifs possessifs *la min* et *la sin* que nous rencontrons dans les *Œuvres de Marguerite d'Oingt* et dans les *Conventiones dominorum et B. de Varey visitatoris operis* (*Romania*, XIII, 576-581). La singularité de ces

formes, que nous lisons dans les passages suivants, aurait dû, ce semble, éveiller leur attention :

Jo desirro vostra salut assi come jo foy *la min* (MARG. D'OINGT, p. 36).
Lo servis de nostron Seignour Jhesu Crit et de *la sin* gloriousa virgina mare, (p. 49);
D'atra main seignia et aprova de *la sin* (*Conventiones*, p. 580).

Malgré leur aspect étrange, l'explication en est fort simple et c'est peut-être pour cela que ni Flechtner ni M. Philipon n'en disent mot. Si l'on considère que l'*a* tombe dans *bateri*, *cortesi*, *maladi*, il est clair que *la mia* a dû donner *la mi* devenu *la min* par l'influence de la nasale initiale. *La min* a donné naissance à *la sin*.

Le phénomène que présente *la min* n'est pas isolé en lyonnais. Les œuvres de Marguerite d'Oingt nous donnent *mendis*, p. 36, = *medis*, midi; et *manques*, p. 36, = *masque*, *maques*, *maque*, *meque*, proprement « mais que, sinon ». Dans les dialectes de la suisse romande *meĭ* « rien » n'est pas minus comme le pensait le bon doyen Bridel. *Meĭ* répond au fr. *mie* et remonte aux formes hypothétiques *mi mĭ;* cf. *la mi de pan*.

Des exemples nombreux du même phénomène ont été recueillis par nous au Val-de-Bagnes; voir *Phonologie du Bagnard*, § 232, où j'ai cité *nin* « nid » et « nuit », *tenin*, *vinin*, *etarnin* « éternuer », *furnin*, *femin* « fumier », *min* « plus » et « mais», *min* « pétrissoire », *mingro* « maigre » *drümin* « dormir », en attribuant à tort à l'*i* le développement de la résonnance nasale. Le portugais, comme on sait, a des exemples tout pareils. Voir *Romania* 1882, p. 90.

Dans le Jorat (Vaud) les adjectifs possessifs toniques ont aujourd'hui les formes suivantes : *la meĭna*, *la seĭna*, *la feĭna*, à côté de *la myõna*, *la tyõna*, *la xõna*. Les premières remontent à *la min*, *la tin*, *la sin*, formes auxquelles on a ajouté un *a* pour mieux marquer le genre. Malgré la ressemblance qu'elles ont avec *la mienne*, *la tienne*, *la sienne*, ce serait se tromper étrangement de les expliquer comme les formes françaises.

J. CORNU.

VI.

LA POÉTIQUE DE BAUDET HERENC.

Dans leur rapport sur leur mission littéraire en Italie (*Archives des Missions*, t. I, p. 267-278), MM. Renan et Daremberg ont donné, d'après le ms. du Vatican *Reg.* 1468, d'assez longs extraits d'une *Poétique*, ou, pour prendre le mot employé au XVe siècle, d'une *Seconde rhétorique*

composée en 1432 par un auteur que le ms. appellerait Baoldet Hercut. Ce nom étrange a de bonne heure provoqué des doutes, et on a pensé le corriger avec vraisemblance en lisant « Raol de Thercut ». Mais, outre que la forme *Raol* pour *Raoul* est un peu étonnante au milieu du XVe siècle, le nom de *Thercut* est fort invraisemblable. J'ai conjecturé que *Baoldet Hercut* était une mauvaise lecture, qui s'explique facilement, pour *Bauldet Herenc*, et je me suis adressé, pour vérifier cette conjecture, à M. Ernest Langlois, membre de l'Ecole française de Rome, qui a bien voulu me faire savoir que le manuscrit du Vatican portait en effet *Bauldet Herenc*. C'est donc le nom qu'il faut désormais donner à l'auteur de cette *Poétique*. Baudet Herenc n'est pas absolument un inconnu. Il faut évidemment l'identifier avec le « Baudet Harenc de Chalon » qui, en 1449 ou 1450, « faisait des ballades devant mon seigneur » Charles d'Orléans (voy. A. Champollion-Figeac, *Louis et Charles d'Orléans*, p. 361).

M. Langlois a copié en entier la poétique de Baudet Harenc[1], il est à désirer qu'il l'imprime. Elle est la troisième que nous connaissions; la première est celle d'Eustache Deschamps, la seconde celle qui appartint à Monmerqué, puis à A. Firmin Didot, dont Wolf (*Ueber die Lais*, p. 141) a imprimé des fragments, et dont on trouve une description assez étendue dans le *Catalogue Firmin-Didot*, 1881, p. 33 et suivantes. Il y a entre ce traité, qui doit remonter environ à 1415, et celui de Baudet Herenc des rapports qui indiquent que ce dernier a utilisé l'œuvre de son prédécesseur (cf. Zschalig, *Die Verslehren von Fabri, Du Pont und Sibilet*, Leipzig, 1884, p. 74), et qui font souhaiter que les deux œuvres soient publiées ensemble; mais je ne sais où est aujourd'hui le ms. Monmerqué-Didot.

G. P.

---

1. Je suis informé, du reste, que M. G. Servois l'a copié de son côté il y a bien des années.

COMPTES-RENDUS

Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman, par Victor Henry, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Douai. Paris, Maisonneuve, 1886, in-8°, 47 p.

Le jeune auteur de ce mémoire, déjà connu fort avantageusement par d'excellents travaux linguistiques, présente avec beaucoup de modestie une hypothèse nouvelle sur l'origine du décasyllabe roman : il serait plus juste de dire du décasyllabe gallo roman car on est aujourd'hui assez généralement d'accord pour croire que les Espagnols et les Italiens nous l'ont emprunté (voy. *Rom.* XIII, 622). Ce vers répondrait au trimètre iambique scazon :

Baiana nostri, Basse, villa Faustini.

Entendons bien ce que veut dire l'auteur. Il n'a pas l'idée qu'un vers rythmique provienne d'un vers métrique par la substitution de l'accent à la quantité ; il pense que, d'une versification gréco-latine préexistante, et fondée d'ailleurs sur la quantité, il est sorti parallèlement un vers métrique (grec, puis latin) et un vers rythmique (latin vulgaire).

Je n'entrerai pas dans la discussion de l'ingénieuse hypothèse de M. Henry. Elle est à coup sûr plus admissible que toutes celles qui ont été proposées jusqu'à présent, et de la façon dont la présente l'auteur, elle peut ne pas trop souffrir du fait que le trimètre scazon métrique est assez rarement employé en latin ou que le trimètre scazon rythmique ne se rencontre jamais. Mais l'ensemble de la méthode suivie par l'auteur me paraît défectueux, et j'ai eu plus d'une fois occasion de le dire. Ce n'est pas tel ou tel vers français qu'il faut rattacher à tel ou tel vers latin ; c'est là un travail mécanique plus ou moins facile, mais toujours inutile. Les vers français ne nous apparaissent qu'après l'élaboration qui s'est opérée dans la langue aux temps mérovingiens, et qui, bouleversant dans la langue les conditions de la tonalité, a profondément modifié celles du rythme. Avant d'essayer de montrer comment s'est constitué le système de la versification française, il faut étudier comment s'est établi, à l'époque antérieure, le principe de la versification rythmique en regard de la versification métrique. Une fois ce principe constitué, les différents vers en sont naturellement issus, sans que chacun d'eux ait un rapport direct avec une des formes de la versification métrique, d'origine grecque, devenues toutes, pour le peuple, incompré-

hensibles avec le principe même de cette versification. C'est donc la question préalable que j'oppose aux recherches du genre de celles de M. Henry, tout en rendant justice à la science et à la pénétration dont il fait preuve.

Je n'ajouterai qu'un mot, sur un sujet qui me tient au cœur. M. Henry, d'accord avec M. Meyer, de Spire, trouve exagérée l'importance que j'accorde au septenaire rythmique, dont les chansons populaires de l'époque impériale nous ont conservé quelques fragments. Il est cependant impossible de nier que les vers des soldats d'Aurélien, où le rôle de l'accent est incontestable, se rattachent à ceux des soldats de César, où l'accent est encore joint à la quantité. Non seulement dans ces vers, et dans tous ceux du même genre que nous connaissons, le second membre se termine par un proparoxyton *ou par un monosyllabe;* mais encore dans tous le nombre des syllabes est rigoureusement le même; le vers se divise en deux membres, l'un de huit, l'autre de sept syllabes; dans le second membre l'alternance régulière des toniques et des atones est sans exception; dans le premier il n'y a d'exceptions (et encore bien rares) que pour les trois premières syllabes. Voilà des caractères qui, dès la première apparition de ce vers, le différencient nettement du tétramètre trochaïque catalectique tel que nous le rencontrons ailleurs. Je n'insiste pas, ayant l'intention de revenir, dans un travail spécial, à cette question de première importance.

Je tiens, en terminant, à faire remarquer que j'ai depuis longtemps abandonné l'idée que la versification latine ait pu être rythmique dès l'origine, et que le saturnien fût fondé sur l'accent. Il était peut-être permis d'avoir des opinions semblables il y a vingt ans; ce serait moins excusable aujourd'hui, et je demande à mes contradicteurs de vouloir bien ne plus me les attribuer. Je ne puis d'ailleurs souhaiter d'en rencontrer de plus courtois que M. Henry.

G. P.

La Chanson de Roland. Nouvelle édition classique, précédée d'une introduction et suivie d'un glossaire, par L. Clédat, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, Garnier, 1886, in-12, XXXV-223 p.

Ce qui distingue la « nouvelle édition classique » de M. Clédat des éditions antérieures, et notamment des « éditions classiques » de M. Gautier, c'est surtout, à ce qu'il nous dit lui-même, qu'il a *francisé* le texte d'Oxford. « C'est-à-dire, ajoute-t-il, que nous avons adopté l'opinion de la majorité des romanistes, qui considèrent la chanson de Roland comme d'origine *française*. La langue de la Chanson de Roland, telle que nous la rétablissons, est donc le français du XIe siècle, d'où dérive le français actuel. Ce n'est plus (?) le dialecte d'où est sorti le patois normand. »

Il y a plus d'une observation à faire, et sur le point de départ du système du nouvel éditeur, et sur la façon dont il l'a appliqué. Est-il sûr d'abord que « la majorité des romanistes » regarde le *Rollant* comme français ou plutôt francien? L'absence de formes en *-ui* pour *ŏ* tonique plus *ɹ* et surtout de formes en *i* (sauf *sire*, qui est sans doute une forme empruntée, et *engignent*, qui peut s'expliquer autrement), pour *ĕ* tonique plus *ɹ*, indique au contraire, comme je l'ai remarqué (*Rom.*, IX, 407), la marche de Bretagne, pays dont Roland était comte, comme le berceau de la chanson où il est célébré, et cela

s'accorde fort bien avec la grande place faite, non à saint Michel en général, mais à saint Michel *du Péril de la Mer*. Je ne m'arrête pas à demander à M. Clédat ce qu'il entend par « le patois normand », ni à rechercher si le langage du copiste du ms. d'Oxford (car il ne s'agit que de lui) peut être l'ancêtre d'un parler normand quelconque; ce qui est certain, c'est que le vernis dont ce scribe a revêtu le texte est un vernis anglo-normand, et que M. Clédat a bien fait de l'effacer. Entre la langue du *Rollant* et celle qu'on parlait à Paris au XIe siècle, il n'y avait sans doute pas grande différence, et, surtout dans une édition classique, il valait mieux en tout cas rapprocher le *Rollant* du français de France que de l'anglo-normand. Mais la tâche n'était pas aussi facile que semble l'avoir cru l'éditeur : « L'opération, dit-il, consistait surtout à remplacer par des *o* les *u* provenant d'*o* longs ou d'*u* brefs latins ». C'est là une question de graphie qui n'a d'importance que pour l'œil : qu'on l'écrive *o*, qu'on l'écrive *u*, le son en question n'est pas celui du français. Le français moderne (voy. *Rom.*, X, 40) rend, comme on sait, *ó* tonique du latin vulgaire (*ō*, *ŭ* classiques) par *ou* quand il est entravé (*tour*), par *eu* quand il est libre (*fleur*) ; il ne peut descendre d'un idiome qui ne fait aucune différence entre les deux (*tor* et *flor*, ou *tur* et *flur* riment ensemble). La langue du *Rollant* n'est donc pas « le français ..... d'où dérive le français actuel ». J'ai indiqué plus haut une autre différence. On peut encore en signaler d'autres pour des mots isolés, comme *D u* pour *Dieu* *chadir* pour *chadeir*[1], peut-être *m disme* pour *medesme*. Je me borne à celles qui sont attestées par l'assonance, et que l'éditeur ne pouvait faire disparaître ; si on examinait chaque mot du texte, on pourrait se demander si le nouvel éditeur a toujours bien mis la forme française au lieu de formes dialectales : *cons*, par exemple, n'est-il pas, à ce point de vue, préférable à *cuens*, *als* à *as*, *chamels* à *chameilz*, etc ? Mais en général il faut reconnaître que M. C. a rempli avec soin et attention la tâche qu'il s'était assignée.

Il ne s'est pas borné à franciser le texte du *Rollant;* il l'a encore archaïsé, notamment par une importante innovation, dont il ne parle pas dans sa préface, et qui est pourtant ce qui, au premier coup d'œil, distingue le plus nettement son édition de toutes celles qui l'ont précédée, je veux parler de la restitution constante du *d* intervocal. Il est certain que le copiste d'O avait sous les yeux un modèle qui conservait ce *d*, sinon toujours, au moins souvent, et qu'il l'a supprimé à peu près partout, bien qu'en le conservant çà et là par négligence (*chiedent*, *vedeir*, etc.)[2]. M. C. a fait pour le *Rollant* ce que j'ai fait pour l'*Alexis*, ce que j'ai conseillé (*Rom.*, XIII, 129) pour le *Pèlerinage*, et ce que j'ai appliqué au *Rollant* même dans un choix d'extraits actuellement sous presse[3] :

---

1. Il n'est pas sûr que *chadir* et *chadeir* n'aient pas existé à côté l'un de l'autre, comme *tenir* et *teneir*. Mais cette forme soulève une question fort délicate au point de vue chronologique, que je traiterai dans une note spéciale.

2. La version norvégienne a dû être faite sur un ms. qui avait aussi conservé çà et là ce *d*. Le neveu de Marsile, appelé *Aelroth* dans O, y est nommé *Adelroth*, et peut-être le curieux contre-sens commis sur le mot *arrement* (rendu par *adra mænd*, d'autres hommes) prouve-t il que l'original français avait gardé ici la forme *adrement*, restituée par M. Clédat.

3. M. Stengel a procédé de même dans un spécimen du *Rollant* qu'il a inséré dans le livre encore inédit dédié à la mémoire de Caix et Canello.

il a rétabli le *d*, tombé à la fin du XIe siècle, dans tous les mots où il a droit de figurer. Cette opération n'est pas sans présenter à l'occasion des difficultés. M. Cl. me paraît s'en être fort bien tiré ; je ne vois qu'une remarque à lui soumettre. Si on rétablit le *d* devant *r* (*pedre*, *adrement*, etc.), il semble qu'il faille également le rétablir devant *l*, et imprimer non seulement *crodlede*, *modlez* (O a *crollee*, *mollez;* pourquoi M. C. a-t-il *molez* à côté de *crollede?*), mais *Rodlant*. On sait que l'existence de cette forme dans des textes poétiques français est attestée par des témoignages provençaux et sans doute aussi par le Turpin (cf. *Rom.*, XI, 485).

Voici encore quelques formes qui me paraissent critiquables dans la nouvelle édition. Le *t* final est mis ou omis sans régularité. Il aurait mieux valu réserver l'*h* initiale aux mots d'origine germanique et à *halt;* on aurait ainsi évité de faire croire et de croire soi-même que l'*h* d'origine latine pouvait se prononcer et empêcher l'élision nécessaire (v. 13, 20; en revanche, au v. 3, il faut *altaigne* et non *hal aigne*). Les signes diacritiques sont employés très sobrement ; on aurait pu en être encore plus avare : à quoi bon un tréma dans *avïons*, puisque *io*, *ion* forment toujours deux syllabes[1] ? Quel risque y a-t-il qu'on lise *fredré*, puisqu'aucun mot ne se termine par *é* ? N'est-il pas fâcheux d'employer l'accent à distinguer les homonymes (*sét*, *set;* *nès*, *nes*), ce qui lui assigne deux fonctions si différentes ? et si on le fait, pourquoi ne pas distinguer aussi les deux *lo*, les deux *si*, les trois *la*, etc. ? Quand on entre dans cette voie dangereuse, on ne sait plus où s'arrêter. L'éditeur écrit *saive* et *sage;* il fallait partout la dernière forme. *Filiastre* est mauvais, et d'autant plus singulier que l'éditeur écrit, bien à tort selon moi, *paille*, *artimaille* (qu'il m'attribue, mais j'ai proposé *artimálie*, etc.). La graphie *jiet.t* est contraire à tout l'usage du moyen âge (*Rom.* II, 104) ; mais que dire de *jiou*, *liou?* Ce sont là des formes qui n'ont jamais existé. Je préfère *redreguarde* à *redreguarde*, le composé étant assez récent. *Falcon*, *lion*, et autres cas-sujets me paraissent douteux ; au moins dès l'époque du *Rollant* on devait dire *falcons*, *lions*. *De bone aire*, *de pute air* sont des erreurs (voy. *Rom.*, IX, 159). *Enchadeignez* 129 est impossible dans une assonance en *é;* il faut *enchadenez*.

Pour la constitution du texte, M. C. s'est borné à corriger çà et là le ms. d'Oxford soit à l'aide des autres manuscrits, soit par conjecture ; il ne paraît pas avoir essayé de se rendre compte du rapport des différentes récensions. Prenant donc son texte comme une simple revision du dernier texte de M. Gautier, j'en ai lu les mille premiers vers, et, sous la réserve faite ci-dessus, j'ai trouvé cette revision en général intelligente et satisfaisante. Cependant dans plus d'un passage l'éditeur a laissé subsister des leçons que le sens, la mesure ou l'assonance devaient lui faire corriger ; beaucoup des corrections nécessaires avaient été faites ou suggérées soit dans les éditions de Müller, Böhmer, Hofmann, soit dans divers recueils (notamment dans la *Romania*), et il faut reprocher à

1. Sauf dans *morions* 227, *departions* 1900 ; mais *muriuns* du ms. doit être interprété *morjons*, et le ms. porte *departum* = *departons*.

M. Clédat de ne pas les avoir connues. Voici quelques cas relevés dans ma lecture, faite très en courant ; j'y joins quelques endroits où le nouvel éditeur a cru devoir modifier le texte sans nécessité ou sans réussir à l'améliorer réellement. Je signalerai d'abord les infractions à l'assonance, pour lesquelles je dépasse la partie du poème que j'ai lue attentivement. Un *a* oral ne peut assoner avec un *a* nasal : il faut donc changer *redreguarde* 838, *hanste* 1273, *sale* 3707, *marches* 3716, *amiralz* 2831 ; *en* et *an* féminin n'assonent pas : *prendre* est donc fautif 3710 ; *ein* et *ain* n'assonent pas : *mainent* de manent est donc impossible 983 (cf. *Rom.* X, 298) ; *-aille* n'assone pas avec *è*, *e*, il faut donc changer *ventaille* 1293. Une leçon évidemment erronée est celle des v. 527-8, où dans une laisse en *é* on lit :

Tanz riches reis conduit a mendistiet :
Quant iert il mais recredanz d'osteiier ?

Il est clair que ces deux vers ont été par erreur repris à la laisse suivante, où ils figurent à bon droit. Il faut les remplacer, comme l'ont fait d'autres éditeurs. La faute la plus choquante est celle du v. 1986, où *chadeite* (< cadecta) figure dans une laisse en *a* féminin. La bonne correction n'a pas encore été trouvée, que je sache, mais il en faut une.

Passons aux leçons proprement dites. V. 27 pourquoi changer *esmaiiez* en *esmaiier ?* — 40 (et encore ailleurs) *é* pour *et* est une erreur qui m'étonne chez un savant aussi versé dans la syntaxe que l'est M. Clédat ; cet emploi de *et* est bien connu. — 124 *devez* (G.) vaut mieux que *devons*. — 147 *Vo.t par ostages* est changé en *Ço'st ;* j'aimerais mieux *Ço ert*, mais je préférerais encore *Vos*. — 216 est-il bien nécessaire de changer (avec G.) l'ordre des mots pour mettre *respont* à la fin du vers en place de *nevot ?* — 234 *entendut*, neutre, me paraît préférable à *entenduz*. — 307 que veut dire *Tot fols ?* je lis *Trut ! fols*. — 355 il faut *estrait* et non *estraiz*, et le vers signifie : « Vous êtes parents de fort près. » — 391 il vaut bien mieux lire *avromes* (cf. 922) que changer *tote* en *tuit* pour obtenir la forme suspecte *avriomes*. — 397 la ponctuation traditionnelle était bonne. — 400 je serais porté à corriger plutôt *Le rei medisme* (et non *Li reis*). — 455 je lirais *Sil deüssez*. — 456 la leçon d'O, *mei l'avient a sofrir*, me paraît fort bonne ; G. corrige *me l'cuv.ent*, M. Cl. fort bizarrement *mei l'enuiet*. — 505 l'*e* d'*oncles* ne peut s'élider ; il faut supprimer *et*, bien que cela semble un peu dur. — 515 *Guaz*, que M. Cl. remplace par *Faz* (avec G.) est fort bon ; voyez la discussion de tout ce passage *Rom.* XII, 401, où est aussi indiquée au v. 519 la leçon *v.rtisset*. — 523 pourquoi un point d'interrogation ? — 605 le complément du vers dé ectueux *s'il i est*, bien qu'admis par tous les éditeurs depuis Müller, est peu satisfaisant. La trahison de Guenelon consiste précisément à faire que Roland soit à l'arrière-garde : « s'il y est », en quoi peut-il le trahir encore ? On pourrait lire *demaneis*. — 634 la leçon d'O est bonne, en supprimant *la ; reine*, comme *reis, sire, dame*, peut se passer d'article. — 727 je ne vois pas bien la nécessité, ici et 732, de changer *vers, ver* en *ors*, ni de changer *set* en *sevent* au v. 735, non plus que *la* en *l'en* au v. 779. — Le v. 830 est depuis longtemps une *crux interpretum ;* la leçon d'O *Suz sun mantel en fait la cuntenance* est fort obscure : la correction de Müller, adoptée par M. G. *enfuit* (il faudrait *enfuet*), est ingénieuse, mais on ne trouve pas d'emploi analogue

d'*enfoïr* en ancien français[1]; M. Cl. lit *en 'uit*, et traduit (au glossaire) : « Charlemagne, en se cachant sous son manteau, se soustrait à la nécessité de faire bonne contenance »; c'est bien cherché et peu vraisemblable. — 836 je lis plutôt *en une avison d'angele*. — 856 pourquoi changer *Terre Certaigne* en *De la C.?* les noms de pays ne prennent pas l'article[2]. — 907 je lirais plutôt *Si nos mandrat* à cause de la construction.

M. Cl. a accompagné son texte d'une brève introduction littéraire[3], d'une esquisse grammaticale[4], et d'une analyse bien faite, insérée par morceaux entre les divers épisodes du poème, et qui en facilitera certainement l'intelligence. Il n'a pas cru, et à bon droit, devoir y joindre une traduction; je regrette qu'il n'y ait pas ou presque pas mis de notes : ce ne sont pas seulement des explications grammaticales dont ce texte a besoin (et il s'en faut qu'on puisse toutes les mettre au glossaire) : un commentaire littéraire, historique, archéologique lui donnerait, pour les lecteurs auxquels il est destiné, beaucoup plus de clarté et surtout d'intérêt. La poésie du *Roilant* n'est pas d'un accès aisé, et il me semble qu'il eût été bon d'en faciliter l'abord; c'est ce qu'a fait M. Gautier dans son édition classique, et son exemple était bon à suivre.

Le glossaire, étant purement explicatif, ne contient que les mots qui ont beaucoup changé ou manquent dans le français moderne, et ne renvoie pas aux passages où ils figurent. L'éditeur justifie cette double restriction par le besoin de ménager la place; mais en elle-même elle a de réels inconvénients. Les articles de ce glossaire, généralement très satisfaisant, sont parfois assez étendus et comprennent des faits de syntaxe, des rapprochements, etc.; en outre, on y trouve, simplement indiquées, les étymologies latines. En le lisant, j'ai fait, au point de vue de la forme des mots, de leur étymologie ou de leur explication, quelques remarques que je consigne ici, dans l'idée qu'elles pourront servir à l'auteur pour une nouvelle édition, que son utile publication ne saurait manquer d'avoir bientôt.

Abatre, absolument « *être vainqueur* ». Où donc trouve-t-on ce sens?

Ate, d'où *adate, aate,* ne peut venir d'adaptum, qui aurait donné *adat*; il doit provenir d'habitum; cf. *malate* à côté de *malade* (corriger ainsi ce que j'en ai écrit *Rom.* III, 378).

Amore. M. Suchier a montré il y a longtemps que ce mot n'existe pas; il faut lire *la more*.

---

1. On peut comparer l'emploi d'*enclore* dans ce vers : *En sun mantel son chef enclot* (*Folie Tristran*. ed. Michel, t. II, p. 112).

2. M. Cl. fait precéder en deux endroits (2489, 2758) le mot *Sebre*, singulière et constante altération, encore inexpliquée, du nom de fleuve *Ebre*, de l'article, qu'il n'a jamais dans le ms : c'est peut-être pour se conformer à une opinion de Müller qui me paraît assez peu fondée

3. M. Cl. dit que dans notre chanson la « capitale de la France est placée tantôt à à Paris, tantôt à Laon, tantôt à Aix ». Paris n'est pas mentionné dans le *Rollant*, et c'est là une assez grave distraction.

4. Je relève (p. 130) un passage tout à fait incompréhensible. « En présence de la forme « drecez », la première pensée de l'élève sera sans doute de chercher *drecer*, qu'il ne trouvera pas : l'infinitif de ce verbe est *drecer* »; mais alors pourquoi pas *dreciez*? Le plus singulier, c'est que dans le texte (v. 2829), on lit correctement *dreciez*.

Angrest pour *engrès* est une fantaisie sans aucune base, qu'il faut simplement rayer.

Bacheler. L'étymologie de ce mot reste inconnue ; mais pourquoi vouloir qu'il vienne de *bachelerie?* C'est évidemment l'inverse qui est vrai.

Barbamosche ; « la forme française actuelle serait *Barbemouche* ». Alors pourquoi ne pas écrire par *a* tous les *e* féminins?

Bricon « misérable, fou » : rayer le premier mot (*Rom.* IX, 626).

Buc. « Paraît de même famille que *buste*, dont il a le sens ». Erreur bien surannée ; tout le monde sait que *buc* veut dire « tronc » et non « buste », et est l'all. *buc* (auj. *Bauch*).

Contencer. Pourquoi cette graphie? il faut *contencier*.

Enhaitier, « bénir ». Je lis au vers 1693 *que vos en haitet?* et je comprends tout autrement.

Envadir viendrait d'un verbe *vadir*, mais vadere n'a rien donné en roman ; *envadir* vient d'invadire pour invadere.

Esfreder « *effrayer* et *courroucer* » : ni l'un ni l'autre, mais « troubler » (*Rom.* X, 443).

Eslegier « lat. *exlitigare, disputer ». Tout est faux, et on a assez éclairci ce mot pour qu'une pareille explication ait lieu de surprendre (voy. *Rom.* XII, 382).

Estoltie « lat. *stultiam ». Il se rattache peut-être plutôt à *estólt* de l'all. stolt.

Estorn, l. *Estorm*.

Eve: d'après la graphie adoptée par l'éditeur, il faut *ive*.

Geste. *Geste Francor* 3262 devait être laissé tel quel ; c'est ici le pluriel latin *Gesta Francorum*.

Guige, « origine incertaine; étoffe qui servait d'ornement ou d'attache au bouclier. » Lisez : « origine germanique : bande qui suspendait l'écu au cou ».

Jameil. Le ms. a *jameiz* au plur., qui renverrait en effet à *jameil*, mais un *é* fermé ne pourrait assoner avec *è*, *ai* ; il faut lire *jameis*, au sg. *jamel*. Le lat. *gamelum (aussi dans G.) m'est inconnu.

Judise: « *le vrai judise*, c'est la vraie religion ». Où est ce sens?

Laidement. A propos du vers où il est dit que Marsile, blessé, plein de douleur et de honte, *Sor la vert* (et non *verte*) *erbe molt laidement se colchet*, M. Cl. fait cette singulière remarque : « *Laidement* est un adverbe de nature qui est appliqué à l'action de Marsile parce que celui-ci est un mécréant. C'est comme si l'auteur disait : le mécréant Marsile se couche sur l'herbe ».

Lorent. Cette forme est inconnue au moyen âge, qui de Laurentium fait régulièrement *Lorenz*.

Luder: l. *loder*, de lŭtare (*Rom.* X, 43).

Matir me paraît n'avoir rien à faire avec le *mat* des échecs, mais tenir à *mate*.

Noise « origine incertaine ». Mais l'étymologie nausea est très bien établie.

Nosche ne signifie pas « collier », mais « bracelet ».

Pulcelle « vient d'un diminutif de pulla, qui a lui-même donné *poule* », preuve qu'il n'est pas l'auteur indirect de *pulcele*, qui serait *polcele* ; pullicella est un diminutif de puella, où l'*u* s'est allongé par suite de sa fusion avec l'*e*.

Quat « subst. verbal du vieux verbe *quatir* = *secouer* » ; on voudrait connaître l'étymologie de *quatir*.

Quite « lat. *quittum, qui se rattache à quietum ». Quittum ne pourrait donner que *quit; quite* est l'adj. verbal de *quitier* (cf. *Rom.* VIII, 448).

Sainz. Il y a longtemps que nous avons indiqué ici (X, 304) la jolie découverte de M. Suchier, qui a reconnu dans « les Saints » la ville de Xanten.

Sarcou « lat. sarcogum pour sarcophagum » ; cette forme barbare est bien inutile; sarcóphagum donne régulièrement *sarcuef*, plur. *sarcues*, d'où plus tard le sing. *sarcue*, changé ensuite en *sarcueil, cercueil*.

Soduisant est une forme erronée ; on ne trouve, au moins dans ce sens, que *soduiant*.

Terremoete « lat. terra mota » ; c'est impossible, on aurait *terremode;* lisez *movita (cf. *Rom.* X, 58).

Tinel est présenté (d'après G.) comme un diminutif de tīgnum ; mais l'étymologie de ce mot a été donnée depuis longtemps par Diez : il vient de tīna avec le suff. -alem et non -ellum, comme le montre l'assonance.

A côté de ces observations, dont quelques unes montrent que l'auteur ne se tient pas suffisamment au courant des acquisitions journalières de la science, il serait injuste de ne pas ajouter que le glossaire de M. Cl. contient des remarques fort intéressantes, notamment en ce qui concerne la syntaxe, et qu'il paraît bien approprié au but que l'auteur s'est proposé après M. Gautier, et que nous leur souhaitons à tous deux d'atteindre : faire une édition du *Rollant* qui rende le texte compréhensible sans trop de peine, et en faciliter ainsi l'introduction et l'usage permanent dans le haut enseignement secondaire. En ce sens l'édition de M. Clédat marque certainement un progrès sensible ; il saura sans doute, en la revoyant et en la complétant, la rapprocher de plus en plus de la perfection.

G. P.

Sur la versification anglo-normande, par G. Vising. Upsula, Almqvit et Wiksell, 1884. In-8°, 91 pages.

Le titre de cet opuscule peut induire en erreur sur l'objet traité. On s'attend à des recherches sur quelques-uns des faits qui caractérisent la versification du français transplanté en Angleterre, notamment sur les formes de vers ou de strophes en usage dans la poésie anglo-normande, et on s'aperçoit avec quelque surprise que l'auteur traite d'un seul point, à savoir si la versification des poètes anglo-normands est ou n'est pas syllabique, comme celle des poètes français du continent. C'est assurément une question qui intéresse la versification, mais en réalité elle se rattache bien plus encore à la phonétique, puisqu'il s'agit en somme de savoir comment les Anglais prononçaient, à des époques déterminées, certains sons français. Je m'empresse d'ajouter que mon observation s'adresse surtout à ceux qui se sont occupés du sujet avant M. Vising, et qui ont traité la question sous un titre qui ne lui convenait pas. L'opuscule de M. V. est en effet un travail de critique dans lequel l'auteur passe en revue, un peu longuement peut-être, et discute les théories exposées par ses devanciers sur la constitution du vers anglo-normand. Ces théories sont 1° celle de M. Suchier,

adoptée par divers savants allemands, et en dernier lieu par M. Fœrster [1], selon laquelle la versification anglo-normande, tout en restant en partie romane, aurait subi fortement l'influence germanique (ici anglaise), en ce sens que les vers anglo-normands ne seraient plus strictement syllabiques comme les vers français, mais auraient comme élément constitutif, outre la rime, un nombre fixe d'accents dans chaque vers; 2° celle des savants français (qui sont les deux directeurs de la *Romania*) selon laquelle la versification anglo-normande n'aurait admis aucun principe étranger à la versification française du continent, mais présenterait des irrégularités, des incorrections, si l'on veut, causées par la rapide altération que les sons français ou normands éprouvèrent sur le sol anglais. M. V. se rallie à « la théorie des savants français », ce que, naturellement, nous ne pouvons qu'approuver, et il fait valoir contre la théorie de M. Suchier (ou dont il croit M. Suchier l'auteur) d'assez bons arguments. S'élevant à des considérations de haute psychologie, M. V. veut bien dire que l'opinion à laquelle il se range n'est pas seulement « une théorie de savants français », mais que « c'est une théorie toute française en comparaison des autres plus compliquées qu'ont proposées les Allemands ». C'est là une appréciation qui nous flatte, mais sur laquelle il n'appartient pas à un Français de se prononcer. Qu'il me soit permis toutefois de faire remarquer à M. V. que les « théories allemandes » ne sont pas aussi proprement allemandes qu'il se le figure. M. Suchier n'a guère fait autre chose, dans son mémoire sur la *Vie de seint Auban* [2], que développer des idées déjà émises par M. Atkinson, l'éditeur de la vie de saint Alban. Et c'est parce que j'avais dès l'origine contesté absolument [3] les vues de M. Atkinson sur la façon de scander les vers anglo-normands, que je n'ai pas cru utile de discuter celles de M. Suchier.

Tout en donnant raison à M. V. (et comment ne le ferais-je pas, puisque l'opinion qu'il a adoptée est celle que G. Paris et moi avons toujours soutenue?), je ne puis m'empêcher de trouver que sa discussion est un peu molle, qu'elle place sur le même plan des arguments de valeur inégale, qu'enfin il ne pose pas avec assez de décision la question sur son véritable terrain. Les faits sont ceux-ci : les irrégularités métriques (si l'on veut les vers faux) sont incomparablement plus nombreuses dans les mss. anglo-normands que dans les mss. français du continent. Cela admis, on se demande ordinairement si ces irrégularités sont de véritables fautes commises soit par les auteurs soit par les copistes, ou si elles peuvent être légitimées par une manière de scander propre à l'Angleterre. Je n'hésiterai certainement pas, d'accord avec M. V., à accepter la première explication et à rejeter la seconde. Mais je crois que la question, posée en termes aussi généraux, n'est pas susceptible d'une réponse tout à fait satisfaisante. Il y a un tri à faire entre les documents sur lesquels on raisonne. Avant tout il importe de ne pas confondre les irrégularités introduites par les copistes avec

1. Dans un article du *Centralblatt* du 24 janvier 1885, qu'il a réimprimé en grande partie dans la préface du t. IX de son *Altfranzœsische Bibliothek.*, et qui vise à réfuter le travail dont nous rendons compte.
2. Voy. *Romania*, XI. 144.
3. Dans l'*Athenæum* du 24 juin 1876.

celles dont les poètes eux-mêmes ont la responsabilité. Ceux qui ont manié des mss. anglo-normands (et j'en ai manié plus que personne) savent qu'un grand nombre de ces mss. sont l'œuvre de scribes anglais qui ne savaient qu'un français fort corrompu, et ne pouvaient avoir aucune idée de la mesure des vers. Ces copies doivent être résolument écartées : il n'y a rien à en tirer pour la question qui nous occupe. Les seuls textes à invoquer sont ceux que nous sommes assurés d'avoir tels qu'ils sont sortis de la plume des auteurs, soit que nous possédions l'autographe même du poète ou une copie faite sous ses yeux et revisée par lui, soit que les copies se présentent dans des conditions telles que la restitution de l'original puisse être faite à coup sûr. Or, jusqu'ici, nous n'avons pour aucun ouvrage de la littérature anglo-normande une édition critique fondée sur un classement certain des copies, et d'autre part la vie de saint Alban, qui a été le point de départ des recherches de M. Atkinson et de M. Suchier, est un document sans autorité pour le point qui nous occupe, puisqu'on ignore quand le poème a été composé et dans quelle mesure l'unique copie qu'on en possède est fidèle à l'original, l'opinion de M. Atkinson, qui attribue la vie de saint Alban à Mathieu de Paris, étant évidemment inacceptable. De sorte qu'en somme on a opéré jusqu'à présent sur des données tout à fait insuffisantes. Mais actuellement nous avons au moins deux poèmes, du même auteur, il est vrai, et contenus dans le même ms., pour lesquels une copie autographe nous est parvenue : c'est la traduction du Dialogue de saint Grégoire et de la vie de saint Grégoire par frère Anger, de Sainte-Frideswyde. Voilà un texte absolument sûr et précieux en ce qu'il est daté de temps et de lieu : la version du Dialogue a été achevée en 1212, celle de la vie de saint Grégoire en 1214, et ces deux ouvrages ont été composés et copiés à Oxford. Je n'hésite pas à dire que la publication de la vie de saint Grégoire dans le t. XII de la *Romania* a porté le coup de grâce au système de MM. Atkinson, Suchier et consorts, et on peut regretter que M. V. n'en ait pas tiré parti dans sa discussion [1]. En effet, le texte parfaitement sûr d'Anger nous offre un vers construit d'après les principes adoptés dans la versification française du continent. « C'est, avec une correction « un peu moindre, la versification de tous les poètes de la France continentale « qui vivaient au même temps » (*Romania*, XII, 201). Ce que j'appelle une correction un peu moindre consiste en ceci que, de temps à autre, les posttoniques ne comptent pas dans la mesure, principalement lorsqu'elles sont en hiatus avec la tonique qui précède. C'est ainsi que la finale *-ent* ne compte pas dans ce vers : *Graces rendoient devotement* (v. 2388). Mais il n'y a là rien de contraire au principe fondamental de la versification française, qui est la fixité du nombre des syllabes. Sur le continent, au XIIIe siècle, on faisait sonner la finale atone de *rendoient*, et par conséquent on la comptait pour une syllabe ; en Angleterre, au contraire on ne la prononçait pas et par conséquent on pouvait ne pas la compter. Mais on pouvait aussi la compter, parce qu'en Angleterre le français devenait de plus en plus une langue littéraire, soustraite dans une

1. Il est à croire que lorsque la vie de saint Grégoire a paru, le travail de M. Vising était déjà rédigé.

mesure variable à l'influence du langage parlé et par contre soumise jusqu'à un certain point à l'influence du français continental. Il est parfaitement admissible que pour le cas susindiqué un poète ait suivi tantôt sa propre prononciation, tantôt l'usage continental qui reposait sur une prononciation différente. En tout cas, il est absolument sûr qu'aucun principe nouveau, inconnu au français de France, n'est intervenu dans la versification d'Anger. Faut-il admettre que le principe nouveau, emprunté à la versification germanique, que suppose M. Suchier, et qu'Anger n'a certainement pas connu, a pris place dans la versification d'autres poètes anglo-normands ? Mais alors qu'on me présente des textes sûrs, et non pas des textes où on ne sait distinguer ce qui appartient au copiste de ce qui est l'œuvre de l'auteur, et nous discuterons. Présentement on n'a produit qu'un seul texte réellement digne de confiance : les poèmes d'Anger, et ce texte est absolument contraire aux théories que combat M. V. et que je combats avec lui.

Ce n'est pas que tous les poèmes anglo-normands aient eu, à mon sens, le degré de correction qu'offre frère Anger. Je ne prétends rien de pareil. Il a pu exister au même temps des poètes beaucoup moins corrects. En certains milieux le français s'est conservé mieux qu'en d'autres. Les poètes nés en Angleterre qui avaient eu occasion de séjourner en France devaient écrire en meilleur français que ceux de leurs confrères qui n'avaient pas eu le même avantage. En somme, s'il est vrai que le français, et par suite la versification, a été s'altérant de plus en plus à partir de la conquête, et surtout à partir du temps où Jean-sans-Terre eut perdu ses possessions continentales, on ne saurait pourtant, sans témérité, fixer des règles linguistiques générales s'appliquant à l'ensemble des poètes d'une époque. Dans les cas même où on peut prouver que l'irrégularité dans le nombre des syllabes est le fait du poète, il y a lieu de repousser absolument le système de MM. Atkinson et Suchier, qui comptent les accents au lieu de compter les syllabes. M. V. dit (p. 50) que pour de telles irrégularités la seule explication possible est que les poètes « ont mal appliqué les règles de la versification française » ; et, au fond, il a raison, bien que l'expression ne réponde pas tout à fait à la réalité. Vainement M. Fœrster [1] prétend qu'il vaudrait autant dire que les poètes n'ont pas su compter 4, 6, ou 8 syllabes ! En vérité, la chose n'est pas si simple, et, s'il y a ici autre chose qu'une boutade, M. Fœrster, qui aime à reprocher à ses adversaires de ne pas comprendre la question, s'expose au même reproche. Car on peut savoir compter jusqu'à huit et ne pas savoir quels sont les éléments qu'il faut compter. Les éléments ce sont ici les syllabes. Ne perdons pas de vue que beaucoup de poètes anglo-normands, et des meilleurs, devaient être indécis entre leur propre prononciation et l'usage qu'ils voyaient suivi dans les poèmes écrits sur le continent. Mais il y a plus. On peut être très fort en calcul et ne pas savoir qu'un vers doit avoir 8, 10, 12 syllabes. Or tel était certainement le cas d'un grand nombre de poètes anglo-normands, surtout au XIIIe siècle, lorsque la fréquence des rapports avec la

1. Dans l'article indiqué ci-dessus.

France eut diminué. Beaucoup rimaient en français, parce que c'était la mode, qui, en dehors de la rime, n'avaient qu'une idée fort confuse des règles de la versification romane et qui, assurément, se préoccupaient moins encore d'appliquer les règles de la versification anglaise.

D'ailleurs est-il donc en soi si étrange que des Anglais, prononçant le français autrement que les Français du continent, n'aient pas su mesurer leurs vers, ou même n'aient pas su — je l'admets pour quelques-uns — qu'il fallait les mesurer? Le contraire eût été véritablement surprenant. Et ce qui s'est passé en Angleterre s'est produit, bien que sur une moindre échelle, dans le nord de l'Italie. Les jongleurs de la Lombardie et de la Vénétie, quand ils se sont mis à versifier en français, ont eux aussi péché contre la mesure, faisant des vers trop longs et des vers trop courts. Dira-t-on que leur manière de versifier a été déterminée par une influence germanique? Je tiens donc pour vraie la thèse soutenue par M. V., bien qu'il ne l'ait pas appuyée de tous les arguments qu'une connaissance plus approfondie de la poésie anglo-normande aurait pu lui fournir.

M. Vising connaît de la poésie anglo-normande ce qu'on en peut connaître par les livres, et c'est peu de chose. La « Revue des poèmes anglo-normands publiés » qui occupe les dernières pages de son opuscule, montre combien il est difficile de se faire de ce rejeton de la littérature française une idée correcte, quand on n'a pas fouillé les bibliothèques anglaises. M. V. est obligé de confesser qu'il n'a pas fait figurer dans ses listes « Helys de Vinchester, Samson de « Nanteuil, Hugh de Rutland, Simon du Fresne, Adam de Ros, John de « Hoveden, David, Bozun, Thomas de Kent, et l'auteur du *Beuve d'Hanstone*, « tous cités par Warton ou M. Wright et ses devanciers », parce qu'il n'avait pas sur ces personnages des renseignements suffisants. Il y avait là deux ou trois noms à exclure, mais les autres devaient être mentionnés, et ce n'est pas s'excuser que dire qu'on manque d'informations. Il fallait se procurer ces informations ou renoncer à dresser des listes qui ne peuvent être qu'incomplètes. Outre que cette « Revue », limitée aux ouvrages publiés, est peu utile, elle est disposée selon un ordre fort arbitraire et appelle diverses rectifications. En voici quelques-unes: P. 69 « Un poète qu'on a nommé Herman n'a peut-être jamais existé ». C'est un des poètes les plus remarquables du XIIe siècle, mais il est continental. Pourquoi M. V. (p. 77) dit-il que la traduction de saint Grégoire par Anger est « *probablement* de l'an 1212 »? La date est aussi précise que possible. Le Renaut de Montauban cité p. 78 est français d'origine, quoique copié et çà et là remanié en Angleterre. Les *Dits* mentionnés en haut de la p. 80 (*Du roy ki avoit une amie, de la femme et de la pye*), sont non pas du XIIe siècle, mais de la fin du XIIIe ou même du XIVe, puisqu'ils sont de Nicolas Bozon (*Romania*, XIII, 506-7 et 518). Les poèmes du ms. Lambeth 522 (p. 80) sont du XIIIe siècle et non du XIIe. P. 84 M. V. dit que « *selon M. Meyer* Raûf de Linham écrivait en 1256 ». Je n'ai pas sur ce point d'autre opinion que celle de Raûf lui-même, qui a daté son ouvrage. J'ai cité le passage dans mon rapport sur les mss. de Glasgow. Pour le XIVe siècle la bibliographie de M. V. est singulièrement incomplète. Le poème de Chandos le héraut sur le Prince Noir n'y est pas mentionné.

En somme M. Vising a fait un travail judicieux et soigné, qui toutefois n'ajoute pas notablement à nos connaissances. P. M.

PÉRIODIQUES.

I. — Revue des langues romanes, 3e série, XIV; juillet 1885. — P. 1-23, Chabaneau, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* (suite). A défaut d'un mystère provençal de sainte Marie-Madeleine qui a pu exister, bien que nous n'en possédions pas la preuve certaine, M. Chabaneau publie quelques extraits, où figure la Madeleine, du mystère provençal de la Passion que renferme le ms. Didot, et dont j'ai préparé une édition destinée à la Société des anciens textes. — P. 44, J.-P. Durand (de Gros), *Notes de philologie rouergate.* — P. 47-51, Lambert, *Contes populaires du Languedoc*, « La femme qui est plus rusée que le diable ».

Août 1885. — P. 53, Chabaneau, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* (suite). Notes sur les textes précédemment publiés. — P. 72, Chabaneau, *Sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés. Appendice. Sur les travaux de Pierre de Chasteuil-Gallaup, du président de Mazaugues et de Jean de Chasteuil-Gallaup, concernant la littérature provençale.* M. Ch. donne, d'après un recueil de notes variées conservé dans une bibliothèque privée et ayant appartenu à Fauris de Saint-Vincent, cinq notices biographiques relatives à autant de troubadours. C'est un débris de l'histoire des troubadours qu'avait composée Pierre de Gallaup, et dont on avait perdu la trace. J'avais cru pouvoir autrefois supposer à cet ouvrage une certaine valeur, croyant que l'auteur avait eu à sa disposition un chansonnier provençal aujourd'hui perdu (*Romania*, I, 55). Mais j'ai reconnu depuis longtemps qu'il n'y avait là qu'une illusion (voy. *Romania*, XII, 402), et en effet les notices de Pierre de Gallaup sont tout à fait insignifiantes. Suit un fragment dans lequel le président de Mazaugues conteste avec raison diverses assertions de J. de Nostre-Dame. Vient ensuite un extrait d'un ouvrage imprimé et fort connu de Jean de Gallaup (père de Pierre) relatif à l'histoire fabuleuse de Tersin. Rien de tout cela n'offre un bien vif intérêt. — P. 89-93, Guichard, *Une version dauphinoise de l'* « Escriveto ». Voy. ci-dessus p. 111.

P. M.

II. — Romanische studien, VI, 1, Juan di Valdès, *Dialogo de Mercurio y Caron*, publié par Boehmer. — VI, 2. Boehmer. *Catalogue de la littérature rétoromane.*—VI, 3. P. 219, Bœhmer, *Catalogue de la littérature rétoromane*, suite, avec

additions et corrections. — P. 239. Gartner, *Die zehn Alter, eine rätoromanische Bearbeitung aus dem 16. Jahrhundert.* M. Gartner nous donne l'édition d'un texte très important en haut engadinois du XVIe siècle, imité, ou plutôt traduit de l'allemand, composé par Gebhard Stuppan avant 1564, car dans cette année la pièce fut représentée à Ardetz. L'éditeur a joint à son texte quelques observations grammaticales et un glossaire complet et très utile. Il est dans la nature des choses que toutes les difficultés n'aient pas été levées du premier coup. Ainsi M. Gartner traduit *intschin* par « Schmeichelei », en pensant à *intschais*, encens; c'est plutôt ruse = *ingenium*. *Lüdi*, que M. Gartner n'explique pas, vient probablement de la Suisse allemande qui a le mot *ludi* dans une signification défavorable; *lüdi chiauns* est tout à fait *ludihans*. *Huntra* est encore, à ce qu'il me semble, un mot emprunté à l'allemand : *Huntra*, *Satanas*, serait en all. de la Suisse *undere Satan*, c'est-à-dire : « A bas Satan ». *Partschett*, que M. Gartner a pourvu d'un signe d'interrogation, se trouve aussi *Josef* 281 : *A cura tü vainst partschett da que*, et quand tu seras en possession de cela. C'est le latin perceptus. M. Gartner m'a mal compris en disant que j'ai traduit *Arch.* IX, 43 *mock* par *klumpen ;* j'ai dit « mock = mocke, *stück*, *klumpen* », et les deux mots allemands devaient donner la signification du mot dialectal. Pour *mêl viers* l'éditeur aurait pu comparer *Susanna* 110*d*. — P. 303, Gartner, *W. v. Humboldt über Rätoromanisches. Nebst Ungedrucktem von M. Conradi.* Humboldt avait demandé à Conradi, l'auteur d'une grammaire rétoromane et d'un dictionnaire, une série de mots dont l'origine lui semblerait incertaine et il avait pourvu ces mots de notes étymologiques. M. Gartner publie ces notes avec des matériaux recueillis par Conradi. — P. 335. Bœhmer, *Zum Praedicativus casus*. Sur quelques observations de M. Schuchardt, — P. 335. Bœhmer, *Supplément* au catalogue cf. p. 219. — P. 336. *Beiblatt*. Contient des polémiques. Cette fois c'est le tour de M. Ascoli.

J. Ulrich.

III. — Romanische Forschungen, I, 3 (1883 [1]). — P. 327, Andresen, *Sur les sources employées par Benoît dans sa chronique* (nous parlerons de ce travail quand il sera terminé). — P. 413, Rœnsch, *Remarques sur le texte lombard de Dioscoride*. — P. 415, Vogel, *Sur le texte d'Hégésippe*. — P. 418, Weiland, *Vers* (non inédits) *de Guillaume de Saint-Hilaire de Poitiers à l'antipape Clément III*. — P. 419, Rœnsch, *Contributions à la latinité biblique d'après le ms. de Saint-Gall des Evangiles*. — P. 426, Hofmann, *Sur la question des dialectes :* Paris devrait être compté dans la Bourgogne (?); citation *in extenso* de curieux passages de Roger Bacon relatifs aux dialectes français. — P. 428, Hofmann, *Notes complémentaires sur* Amis et Amiles *et* Jourdain. — P. 429, Hofmann, *N proclitique en ancien français : Naimeri* est dans des chartes lorraines, n'est donc pas provençal. Mais qui prouve que ce nom ne vient pas de l'épopée? Il n'est nullement sûr que *Naimes* s'explique par *Dominus Heimo :* la forme primitive du sujet est *Namalo*.

---

1. Par suite de circonstances fortuites, ce compte rendu paraît fort en retard. Nous nous remettrons prochainement au courant.

d'où *Namle*, *Nale* et d'autre part *Naime*. — P. 429, Hofmann, *Tere de Bire :* serait le pays de la Berre (*Birra*), où Charles Martel battit les Sarrazins, et *Imphe* serait pour *Nimes;* mais *Bire* n'est pas *Berre*. Il est très probable que *Bire* = *Birie* = *Bilie;* on trouve ailleurs la forme *Bile*, qui est équivalente, sans que d'ailleurs cela éclaircisse la question d'identité. — P. 430, Hofmann, *Sur la chronologie de la chanson de Roland ;* voy. *Rom.*, XIV, 415. — P. 432, Hofmann, *Taillefer et la bataille de Hastings*. Henri de Huntingdon, Geoffroi Gaimar, le *Carmen de bello Hastingensi* parlent de Taillefer comme d'un jongleur qui exécute des tours d'adresse en vue des Anglais, mais ne mentionnent pas la chanson de Roland, que Wace lui fait chanter. « La relation de la chanson de Roland à la bataille de Hastings provient uniquement de Wace ». Cela n'est vrai que pour le nom de Taillefer, qui n'est qu'un détail. William de Malmesbury (l. III, § 242) dit : « Tunc *cantilena Rollandi inchoata*, ut martium viri exemplum pugnaturos accenderet... prælium consertum est ». Taillefer était jongleur (*mimus* dans le *Carmen*) ; rien n'empêche qu'il ait fait la prouesse qui lui valut la mort après avoir chanté quelques strophes du *Roland*. Le témoignage de Wace, confirmé par celui de W. de Malmesbury, repose sur la tradition, et n'est nullement dénué de valeur. — P. 434, Hofmann, *Les deux Roland dans Turpin*. — *Ib.* Hofmann, *La plus ancienne source de la légende de Barbe-Bleue ;* dans le *Saint Graal* en prose. Mais pourquoi citer la version galloise au lieu du texte français (*Perceval* en prose, éd. Potvin, 251, 299) ? Le cruel époux s'y appelle *Aristot* et non *Aristor*, et qu'a-t-il à faire avec Mac Alister ? — P. 435, Hofmann, *Sur Chardry*. Il a imité deux vers de Chrétien : à la bonne heure ; mais aussi ce vers du *Brut* de Munich : *Tant as, tant vaus et je tant t'ain;* malheureusement il est aussi dans Wace (v. 1790). — P. 436, Hofmann, *Corrections au texte de* Joufroi. — P. 437, Hofman, *Le futur en* -ri *et la traduction d'Ezéchiel*. Ce futur placerait ce texte dans la Suisse romande, peut-être à Romainmotier dans le pays de Vaud. — P. 438, Hofmann, *Pelrapeir dans le* Parzival *de Wolfram;* serait dans le Graisivaudan et plus précisément la Grande Chartreuse. — P. 439, Baist, *Sur Wace*, *Rou*, III, 3079-99 : l'histoire des manteaux pris pour sièges et laissés (*Rom.*, IX, 515) peut être réellement arrivée à Robert de Normandie. — P. 441, Baist, *Corrections à Octavien*. — P. 441, Baist, *Etymologies. Springare* (additions à Diez) ; *serin* = citrinus (cette étymologie, qui n'est d'ailleurs pas bonne, est celle de Brachet) ; esp. *pelma*, *pelmazo* (pegma?) ; *nata*, *mattone*, *suero* (mots peut-être indigènes ; remarques intéressantes sur l'histoire de l'industrie laitière) ; *hoto* (fautus ; cf. *Rom.* IX, 333) ; v. f. *ré* (non pas *ratis*, mais all. *rat*, qui signifie « bûcher » et « rayon de miel » ; le fém. rata a donné en v. fr. *rée* (de miel) changé plus tard en *raie*). — P. 445, Rœnsch, *Mélanges étymologiques* : *Galoppare* (quadrupedare! Il est sûr que l'étymologie de Diez est mauvaise) ; *verve* (revient inutilement à *verva*, cf. *Rom.* X, 302) ; *lisière* (de liciaria, mais on aurait *licière*) ; *ovata*, *ouate* (dérivé non de ovum, mais de ovem ; mais cf. Littré et Scheler) ; *viluppo* (rattaché d'une manière inadmissible à volvere) ; quamdius déjà dans une inscription (Orelli, 6206). — P. 450, Andresen, *Sur la Chrestomathie provençale de Bartsch* (corrections ; l'explication de *ransana* par « de Reims », a. fr. *rancienne*, est certainement la bonne). — P. 452-3, Andresen

et Baist, *Noples et Commibles dans le Roland*, 198 (l'un serait Noblejas près de Tolède, invraisemblable; l'autre est pour Conimbles = Coïmbre, cf. *Rom*, XI, 489). — P. 453, Braunfels, annonce de la *Revista Euskara*. — P. 455, Settegast; en réponse à mes observations sur *andare* (*Rom.*, XII, 32), M. S. conteste qu'*andare*, *aller* aient essentiellement le sens de « s'éloigner », et il me demande d'en fournir des preuves. Mais le fait est tellement évident qu'il n'a pas besoin de preuves: il suffit d'ouvrir un texte quelconque. M. S. dit que l'idée d'éloignement n'est exprimée que par *s'en aller*, mais qu'il compare *s'en aller* à *s'en venir*, et en général l'opposition constante de *aller* et de *venir*. M. S. remarque ensuite que je n'ai pas répondu aux objections de M. Fœrster contre addere gradum comme étymologie d'*andare*. C'est vrai, mais c'est que j'ai l'intention de faire un jour une étude approfondiesur cette question.

G. P.

IV. — Mélanges d'Archéologie et d'Histoire (publiés par l'Ecole française de Rome.) Paris, Thorin, Rome, Spithœver. In-8°, 1881 et années suiv. — Nous ne pouvons pas dire que nous approuvions la création de ce nouveau recueil qui vient se joindre au nombre, déjà trop grand chez nous, des périodiques sans spécialité. Les travaux qui y prennent place se rapportent, en effet, aux sujets les plus variés: l'antiquité grecque ou romaine, l'histoire, la littérature et les arts du moyen âge et des temps modernes, y sont représentés. Il y a même des comptes-rendus d'ouvrages nouveaux. Le seul point commun est que la plupart des rédacteurs (non pas tous cependant) appartiennent à l'Ecole française de Rome. Mais l'unité doit consister dans la nature des travaux et non dans la condition de leurs auteurs. Les mémoires d'érudition s'adressent à un public très restreint, et ne sont assurés de parvenir à ce public qu'à la condition d'être groupés dans des recueils spéciaux où on sait d'avance qu'on les trouvera. Une publication périodique où toutes les branches de l'érudition sont confondues ne prend place que dans les bibliothèques publiques ou dans les bibliothèques privées de personnes qui n'ont pas payé pour l'avoir, et qui, d'ordinaire, ne la lisent pas. C'est ce qui arrive pour les *Annales* de Facultés qui se sont, depuis quelque temps, multipliées sans profit pour personne, surtout pour le budget de l'Enseignement supérieur. Nous observons d'ailleurs qu'en France comme en Allemagne, l'accroissement immodéré des recueils érudits à périodicité plus ou moins régulière n'est pas un signe certain des progrès et des besoins réels de la science. Les innombrables périodiques dont nous sommes inondés surexcitent la production et provoquent la mise au jour de travaux hâtifs, que des rédacteurs en chef à court de copie acceptent trop facilement, et qu'on regrette d'avoir lus. Nous ne dirons pas que tel soit le cas des *Mélanges de l'École de Rome*, qui sont presque entièrement rédigés par des jeunes gens sortis de l'École normale, de l'École des Chartes, ou de l'École des hautes études, tous exercés aux bonnes méthodes et animés du désir de faire des découvertes. Mais nous aurions autant de plaisir et plus de commodité à lire leurs écrits dans les périodiques auxquels les destinait la spécialité de chacun d'eux. Voici l'indication des mémoires qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Romania*.

I (1881), 259-63, A. Thomas. *Un manuscrit de Charles V au Vatican, notice suivie d'une étude sur les traductions françaises de Bernard Gui.* Le ms. 697 du fond de la Reine au Vatican contient l'exemplaire unique, jusqu'à présent, d'une verston française de divers opuscules de Bernart Gui exécutés pour Charles V par le carme Jean Golein, de qui on connaît depuis longtemps d'autres travaux. Le ms. même sur lequel M. Th. appelle pour la première fois l'attention a été fait pour la librairie de Charles V. M. Th. signale en passant divers mss. latins de Bernart Gui, jusqu'ici non étudiés. C'est un travail intéressant et bien fait qui sur certains points complète le grand mémoire de M. L. Delisle sur Bernart Gui. Un fac-similé en héliotypie du premier feuillet du ms. de Jean de Golein est joint à la publication. — II (1882), pp. 113-35 et 435-60, A. Thomas, *Extraits des archives du Vatican pour servir à l'histoire du moyen-âge*, Certaines parties de ce travail, riche en faits nouveaux, ont été publiés d'abord dans la *Romania*, X, 321, XI, 177. Nous avons annoncé l'ensemble de la publication, d'après le tirage à part, ci-dessus, XIII, 493. — V. (1885), p. 25-80, E. Langlois, *Notice du manuscrit Ottobonien* 2523. Ce ms., exécuté dans le nord de la France entre 1450 et 1460, contient un recueil très varié de pièces françaises en prose et en vers, ayant en général un caractère religieux. M. L. a fait de louables efforts pour joindre à sa description les renseignements bibliographiques qu'elle comportait, mais il est visible qu'écrivant à Rome, les conseils et les livres lui ont manqué. On remarquera entre les morceaux contenus dans le ms. Ottoboni un texte assez développé de l'épître de la Saint-Étienne (n° IX) ; une « Desputoison de Dieu et de sa mère » (n° X) en 198 vers, dont le texte est donné en entier par M. Langlois. Si la date indiquée au v. 116 est correcte, ce petit poème aurait été composé vers 1417. Citons encore une nouvelle patenôtre de saint Julien (n° XI), cf. *Romania*, XI, 577 ; une nouvelle copie (n° XIII) du comput dont j'ai publié (ce qu'a ignoré M. L.) trois textes distincts dans le *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1883, pp. 80 et 102 ; un nouveau texte des « dix souhaits » connus déjà par la publication de M. Ritter dans le *Bulletin* précité, année 1877. — P. 110-4, E. Langlois, *La somme Acé*. Notice du ms. 1063 du fonds de la reine Christine au Vatican, déjà décrit, mais d'une façon bien imparfaite par le professeur Brunner dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*.

P. M.

V. — Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon, troisième année, fasc. I, 1885. — P. 163-192. L. Clédat, *La Chronique de Salimbene. Collation de l'édition de Parme. 1° Les cinquante premières pages.* Cette collation justifie l'opinion déjà exprimée par M. Clédat que les morceaux omis dans l'édition de Parme n'ont pas, en général, une grande importance. Ce sont ordinairement des citations bibliques accumulées à tout propos et hors de propos. Néanmoins, il est essentiel, pour que la chronique recouvre sa vraie physionomie, que les parties omises soient rétablies. C'est ce qui aura lieu dans une future édition dont la publication prochaine est annoncée. Mais nous ne voyons pas bien l'intérêt qu'il peut y avoir à imprimer dans une revue une suite de passages sans valeur pour quiconque n'a pas sous les yeux l'édition de Parme. Nous le voyons d'au-

tant moins que la collation ne s'étend qu'à une faible partie de l'ouvrage. Jusqu'à la page 177 M. Clédat indique les sources des citations bibliques. De la page 178 à la p. 192 il s'abstient. Les renvois sont disposés d'une façon singulière. Pourquoi citer pour la Bible « l'édition Didot »? A quoi bon avertir le lecteur de « ne pas confondre l'*Ecclésiastique*, autrement dit la *Sapientia Sirach*, avec l'*Ecclesiaste* » (p. 167)?

P. M.

VI. — Revue critique, avril-décembre 1885. — Art. 59. Gay, *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance* (H. de Curzon). — 60. Scheler, *Etude lexicographique sur les poésies de Gillion le Muisit* (A. Delboulle). — 87. Thomas, *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie* (Ch. J.). — 92. G. Meyer, *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde* (V. Henry). — 100 *Catalogue de la bibliothèque de feu M. J. de Rothschild* (T. de L.; ouvrage capital, sans parler des temps plus modernes, pour la littérature du XVe siècle). — 119. Thomas, *De Joannis de Monsterolio vita et operibus* (Ch. J.). — 136. *Documents bas-latins, provençaux et français concernant la Marche et le Limousin* p. p. Leroux, Molinier et Thomas, II (A.). — 148. Gaster, *Literatura populara romana* (E. Picot : article important). — 157. Armitage, *Sermons du XIIe siècle en vieux provençal* (A. Thomas). — 160. Godefroy *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, lettre F (A. Jacques). — 161. Schuchardt, *Slawo-deutsches und Slawo-italienisches* (L. L.). — 166. Toubin, *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française* (A. Delboulle : absurde; cf. *Rom.* XIV, 633). — 204. *Eraclius, deutsches Gedicht des XII. Jahrhunderts*, hgg. von Graef (A. Chuquet : remarques sur le rapport du poème allemand à son original français). — 218. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, lettres G et H (A. Jacques). — 240. Kluge, *Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* (Jean Kirste : article intéressant sur un livre qui a de l'importance aussi pour les études romanes).

CHRONIQUE.

Le 19 octobre 1885 la Hollande a perdu un de ses savants les plus illustres et les plus estimés, M. le Dr Jonckbloet, décédé à Wiesbaden, où il avait espéré pouvoir consacrer un séjour d'hiver à terminer la 3e édition de son Histoire de la littérature néerlandaise. M. Jonckbloet a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'une des natures les plus richement douéesqu'on pût voir, d'un esprit qui savait varier ses occupations à l'infini sans jamais se départir de la rigueur de sa méthode de travail. Né en 1817, à la Haye, il s'était fait inscrire en 1835 à l'université de Leyde comme étudiant en médecine ; après avoir passé à la Faculté de droit, il s'arrêta définitivement à l'étude de la langue et de la littérature nationales et soutint en 1840 une thèse latine sur le *Spieghel historiael* de Lodewyk van Velthen. Il représenta successivement ces études, comme titulaire d'une chaire de lettres néerlandaises, à l'ancien « Athénée illustre» de Deventer (1847), à l'université de Groningue (1854-64) et à celle de Leyde (1877-84). Pendant ces différentes périodes d'activité scientifique il publia de nombreux textes moyen-néerlandais, tels que le *Dietsce doctrinale* (1842), le *Lancelot* (1846-48), le *Walewein* (1846-48), le *Dietsce Catoen* (1845), le *Renart* (« Van den vos Reinaerde », 1856), *Beatrys* et *Carel ende Elegast* (1859). Son histoire de la poésie moyen-néerlandaise (*Geschiedenis der Midden-Nederlandsche dichtkunst*, 4 vol., 1849 a 1855), fut écrite à une époque où les études des littératures du moyen âge n'avaient encore acquis ni l'étendue ni la précision qui leur ont été données plus tard. Aussi ce livre, si intéressant et si remarquable pour l'époque où il fut écrit, a-t-il perdu aujourd'hui beaucoup de son importance et de sa valeur. On doit regretter que M. Jonckbloet n'ait plus trouvé le temps, dans sa vie si occupée, de le refondre et de le renouveler. A l'époque où il aurait fallu faire ce travail, son attention s'était plutôt concentrée sur la littérature néerlandaise du XVIIe siècle, qu'il connaissait à fond. Cependant l'auteur a voulu dédommager son public en donnant, dans les trois éditions successives de son histoire de la littérature néerlandaise (*Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde ;* la 1re édition est de 1866-70, la 2e est de 1872, la 3e se publie depuis 1881), une place toujours plus grande à la littérature du moyen âge, reprenant les questions du Graal, de Renart et d'autres, et les discutant à nouveau en utilisant les dernières recherches des savants allemands et français.

Dès qu'il eut entrepris l'étude des lettres néerlandaises du moyen âge, M. Jonckbloet comprit que ces études touchaient de trop près à celles de la littérature française de la même période pour qu'il lui fût possible, non seulement de ne pas en prendre connaissance, mais encore de ne pas s'en occuper directement. Au sortir des bancs de la Faculté, en 1841, il entreprit une série de voyages scientifiques, visita plusieurs bibliothèques étrangères, et en rapporta assez de copies d'anciens manuscrits français pour pouvoir donner successivement une édition fort estimable du *Roman de la Charete* (inséré au tome II du *Lancelot* néerlandais) ; l'édition princeps de trois chansons de geste appartenant au cycle de Guillaume d'Orange (2 vol. La Haye, chez Martinus Nyhoff, 1854) et son *Etude sur le roman de Renart* (Groningue, Leipsig, Paris, 1863). C'est surtout dans son *Guillaume d'Orange* que M. Jonckbloet, à une époque où les éditions des vieux textes français se faisaient plutôt au point de vue des questions d'histoire littéraire qu'au point de vue de la linguistique, a produit un travail remarquable par les vues ingénieuses de l'auteur, et dont il devra être tenu compte dans toute étude ultérieure de ce cycle intéressant. Député à la seconde chambre des Etats généraux de 1864 à 1877, M. Jonckbloet prit une part active à l'élaboration de la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur dans les Pays-Bas en 1876, et essaya même à cette époque, sans succès, de faire créer à Leyde une chaire de langues romanes. Ses nombreux travaux, ses fréquents voyages avaient valu à M. Jonckbloet de précieuses relations à l'étranger. Il était membre correspondant de l'Académie des sciences de Berlin et prenait une part active aux travaux de la Société des Flamands de France. Le gouvernement français avait reconnu ses mérites en lui conférant la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Nous sommes heureux de consacrer ici un souvenir sympathique et reconnaissant à l'aimable savant hollandais que plusieurs romanistes français ont eu le privilège de connaître personnellement et qui a été l'initiateur des études romanes en Hollande. — A. v. H.

— M. Henry Bradshaw, bibliothécaire de l'Université de Cambridge, est décédé subitement le 12 février 1886 à l'âge de 53 ans. C'était un savant d'une érudition très variée, mais qui se résignait difficilement à publier le fruit de ses études. L'amour de la recherche le dominait et lui rendait pénible le labeur de la mise en œuvre. C'est ainsi qu'il avait fait sur Chaucer des travaux considérables qu'il n'a jamais rédigés, et ce n'est que par le témoignage de ses amis que certains des résultats auxquels il était arrivé ont été connus. Il était l'homme d'Angleterre qui savait le mieux l'histoire des anciennes bibliothèques de la Grande-Bretagne, et en général la bibliographie anglaise. Les origines de l'imprimerie avaient été aussi l'objet de ses recherches. Ses publications, en général peu étendues, ne donnent qu'une idée très imparfaite de la variété de ses connaissances. Il est du reste à peu près impossible d'en former une collection complète, car elles consistent généralement en documents inédits ou en très courts mémoires qui ont paru dans des recueils peu répandus, ou même ont été imprimés à part sans être mis dans le commerce. Bradshaw, qui dès l'origine fit partie, comme membre perpétuel, de la Société des anciens textes français, a fait quelques publications qui touchent à nos études. La plus importante

est est son mémoire sur les mss. Vaudois de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, qui a été réimprimé par Todd dans son livre intitulé *The books of the Vaudois* (London, 1865). Bradshaw était un homme d'un esprit élevé et droit. Sa mort prématurée laissera à ceux qui l'ont connu de profonds regrets.

— M. Wilmotte, ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, vient d'être chargé d'un cours de philologie romane à l'Ecole normale des Humanités de Liège. M. Wilmotte achève en ce moment un travail sur la dialectologie ancienne de la province de Namur.

— La Société des anciens texfes français vient de mettre en distribution le tome II de l'édition des œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par M. H. Suchier. Ce volume appartient à l'exercice de 1885, qui sera prochainement complété par deux autres publications.

— Livres adressés à la *Romania :*

Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France, le 26 mai 1885, par M. L. Delisle, président de la Société. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'histoire de France, année 1885). Paris, Renouard. In-8, 60 pages et une planche. — Ce discours mérite ici une mention spéciale pour plus d'un motif. D'abord l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale y met en lumière l'intérêt qu'offre pour l'histoire du XVe siècle la collection A. de Bastard, récemment donnée à la Bibliothèque Il s'y trouve nombre de pièces (provenant en général des archives de la Chambre des Comptes) qui sont à consulter pour l'histoire de la littérature des derniers temps du moyen âge et de quelques-unes des plus célèbres bibliothèques de ce temps [1]. En outre M. D. signale et décrit, dans un appendice à son rapport, un bien curieux recueil de poésies latines rythmiques écrit en France au XIIIe siècle, et qui, conservé actuellement à la Laurentienne, n'avait été indiqué que fort sommairement dans le catalogue de Bandini [2]. Les pièces qu'il renferme, et qui sont au nombre de plus de quatre cents, appartiennent à des genres très divers. Elles sont anonymes, mais il a été facile à M. D. de constater que plusieurs se retrouvent ailleurs sous le nom du chancelier Philippe de Grève. Ce ms., dont le contenu est maintenant parfaitement connu, grâce à la description de M. Delisle, apporte à l'histoire, toujours à faire, de notre poésie latine rythmique un contingent considérable de faits nouveaux [3].

---

1. M. Delisle vient de publier un inventaire détaillé de cette précieuse collection sous ce titre : *Les collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque nationale, catalogue analytique.* Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur, 1885, in-8, xxij-338 pages.

2. Au tirage à part est joint un fac-similé en photogravure de deux pages du ms.

3. La publication de M. Delisle a appelé l'attention sur un ms. d'Oxford, un peu plus ancien que celui de Florence, et contenant un grand nombre de pièces rythmiques, dont quelques-unes se retrouvent dans le recueil de la Laurentienne. M. F. Madan, sous-bibliothécaire de la Bodléienne, a adressé à M. Delisle une table de ce ms. qui a été publiée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* XLVI (1885), 382-5.

I Trovatori nella marca Trivigiana. Studio di Tommaso Casini. Bologna, 1885. In-8, 41 pages (Extrait du *Propugnatore*, t. XVIII). — Mémoire fait avec soin et intelligence, et où il n'y aurait qu'à louer si l'auteur était plus familier avec la langue des troubadours. Selon un usage qu'on ne saurait trop approuver, M. Casini joint une traduction à chaque pièce provençale qu'il cite, mais ces traductions laissent singulièrement à désirer, et parfois les conclusions historiques que présente l'auteur se fondent sur des interprétations erronées. On peut compter en moyenne un ou deux contre-sens par strophe traduite. Quelques-uns de ces contre-sens sont terribles, par ex. dans la pièce de Hugue de Saint-Cirq *Lonjamen*, le vers *Lo crims a tan corregut* traduit par « il delitto *a tanti cuori tenuti* »! M. C. lit en effet *cor regut* en deux mots, et croit bonnement que *regut* est provençal. Le plus grave est que les éditions antérieures donnaient la bonne leçon *corregut*. Ceci doit mettre en garde contre les corrections que M. C. fait à ses textes, souvent sans même avertir le lecteur. Ainsi, p. 24, il ne dit pas qu'au vers 19 de la pièce *Canson qu'e[s] leu per entendre* il a corrigé *ci* du ms. en *si*; mais dans le ms. corrigé (fr. 15211) *ci* veut dire *qui*, de sorte que le vers doit être lu : *E*, qui *lam blasma*, *defendre*. Il y a bien d'autres fautes dans la même pièce; mais la plus maltraitée de toutes les poésies publiées dans ce mémoire est certainement celle de la p. 14, *Una danseta voill far*, dont M. C. n'a pas compris une seule phrase. Il n'a pas vu (non plus du reste que M. Bartsch, *Zeitschr. f. rom. Phil.* II, 198) que le refrain devait être détaché des vers qui précèdent, et il a eu le tort de rendre inintelligible par d'intempestives corrections des passages qui sont fort clairs dès qu'on sait que *Veslai* et *Anonai* (au dernier couplet) sont des noms de lieux fort connus.

Le rime provenzali di Rambertino Buvalelli trovatore bolognese del sec. XIII. Firenze, 1885, in-8, 32 pages. — Cette publication, qui est fort élégamment imprimée, a pour auteur M. T. Casini, auteur d'un mémoire sur Buvalelli et ses poésies, qui a paru en 1880 dans le *Propugnatore*. Ce mémoire contenait en appendice le texte des pièces de ce troubadour. Nous fîmes alors remarquer (*Romania*, IX, 632) que le texte et le commentaire laissaient parfois à désirer. Actuellement M. C. nous offre des mêmes poésies une nouvelle édition incontestablement améliorée, mais encore assez fautive, et de plus une traduction italienne certainement littérale, mais cependant peu fidèle. Comme dans la dissertation ci-dessus annoncée, les contre-sens y sont nombreux, et nous croyons que M. C. a encore des progrès à réaliser avant d'être en état de faire le recueil des poésies provençales dues à des troubadours italiens qu'il annonce dans son avertissement.

A.-M. Elliot, *Contributions to a History of the french language of Canada* (Reprinted from *American Journal of Philology*, vol. VI, n° 2). — M. Elliot, professeur de langues romanes à Baltimore, donne un aperçu des recherches qu'il a commencées sur l'état du français au Canada, et qui paraissent devoir être fécondes en résultats. L'*essay* qu'il publie actuellement contient beaucoup de remarques inféressantes sur les éléments dont se compose la partie de la population qui parle actuellement français, et sur les progrès étonnants de la langue française dans le bas Canada.

Frants VILLON, *Det store Testament. Forfattet i aaret* 1461. Oversat paa rimede vers af S. BROBERG. Copenhague, 1885, 126 p. petit in-8. — Traduction, la première qu'on ait tentée en aucune langue, sauf en anglais, d'un choix des poésies de Villon. M. Broberg, qui s'est fort bien acquitté de son travail comme traducteur, a en outre accompagné son petit volume d'une introduction générale sur Villon, où il y a trop de généralités contestables, et de quelques remarques explicatives qui auraient dû être plus nombreuses. — Kr. N.

Die älteste Schilderung vom Fegefeuer des heiligen Patricius ..... (von) Johann ECKLEBEN. Halle, Heudel, 1885, in-8 de 828 p. (dissertation de docteur). — L'auteur annonce que son travail complet paraîtra prochainement à Halle chez Niemeyer.

Libro de los Fechos e Conquistas del principado de la Morea, compilado por comandamiento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. Chronique de Morée aux XIIIe et XIVe siècles, publiée et traduite pour la première fois par Alfred MOREL-FATIO. Genève, imprimerie de Guillaume Fick, 1885, in-8, LXIII, 177, 160 p. (publication de la *Société de l'Orient latin*). — Outre son intérêt historique, qui n'est pas de premier ordre, le *Libro de los fechos* étant essentiellement une nouvelle version du *Livre de la conquête de Morée*, cette publication a une véritable importance philologique, comme nous fournissant un texte ancien et étendu du dialecte aragonais au XIVe siècle.

Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph, accompagnée d'extraits du texte grec et des versions arabe et éthiopienne, par H. ZOTENBERG. Paris, Maisonneuve, 1886, in-4, 166 pages (tiré des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXVIII, 1re partie). — Dans cet important mémoire, dédié à Paul Meyer, l'auteur prouve que le roman de *Barlaam et Joasaph* n'est pas de saint Jean Damascène et qu'il a été rédigé, probablement entre 620 et 634, par un moine de Saint-Saba près de Jérusalem. Il examine le rapport de l'histoire de Joasaph avec les diverses versions de la légende de Bouddha qui en est la source, et présente des observations sur les traductions orientales du roman grec. Dans l'Appendice, outre des extraits des versions arabe et éthiopienne, on trouvera une édition critique du texte grec des paraboles insérées dans le roman.

Der Roman de Mahomet von Alexandre du Pont, eine sprachische Untersuchung... von Richard PETERS. Gottingen, Dietrich, in-8, IV-86 pages (diss. de docteur d'Erlangen). — Monographie très faible, d'un auteur auquel on a indiqué les modèles à suivre, et qui n'a pas su en tirer parti. Les erreurs abondent et le dépouillement n'est ni complet ni bien ordonné. On doit loüer l'auteur d'avoir fait rentrer dans son travail l'étude de la syntaxe, d'autant plus que cette partie du mémoire est la moins défectueuse. Pour la phonétique, bornons-nous à dire que d'après M. Peters (p. 9) c h ŏ r t e m devrait donner *còrt*, qu'il voit dans *mariee* (p. 18) une exception à la contraction de *iee* en *ie*, qu'il regarde le *ng* de *tesmoing* (p. 21) comme une notation de *n*, et qu'il admet (p. 41) que *veoit* = v i d e t peut compter pour deux syllabes.

Il déclare d'ailleurs à tort la langue du copiste identique à celle de l'auteur du poème, ce qui donne à tout son travail une fausse direction.

Recueil de morceaux choisis en vieux français par Eugène Ritter, professeur à l'université de Genève, seconde édition. Genève, Georg, 1885, in-12, VIII-128 p. — Réunion de quinze morceaux en vers et en prose, sans notes ni glossaire; simple recueil pour explications.

Adgars Marien-Legenden, nach der Londoner Handschrift Egerton 612 zum ersten Mal vollstændig herausgegeben von Carl Neuhaus. Heilbronn, Henninger, 1886, in-12, XVI, XLVIII, 259 p. — Cette édition, faite d'après un manuscrit unique collationné avec soin, est surtout intéressante par l'étude des sources; la langue d'Adgar, écrivain anglo-normand du XIIe siècle, a été étudiée ailleurs par M. Rolfs (voy. *Rom.* XII, 132). M. Förster a joint à l'édition, outre le vocabulaire et des remarques critiques, une introduction qui consiste surtout dans la reproduction d'un article ancien sur la métrique anglo-normande. C'est un sujet fort discuté depuis quelques années (voy. ci-dessus, p. 144); disons seulement, quelque opinion qu'on puisse avoir sur l'ensemble de la question, que les vers d'Adgar ont certainement été faits pour être des vers de huit syllabes, et ne manquent leur but que par la faute du copiste, ou, rarement, celle de l'auteur.

Sir Gowther. Eine englische Romanze aus dem XV Jahrhundert, kritisch herausgegeben nebst einer litterarhistorischen Untersuchung über ihre Quelle sowie den gesamten ihr verwandten Sagen-und Legendenkreis, mit Zugrundelegung der Sage in Robert dem Teufel, von Karl Breul. Oppeln, Franck, 1886, in-8, XVI-241 p. — La partie de cet excellent ouvrage qui nous intéresse le plus est le chapitre V (p. 45-134), consacré à la légende qui fait le sujet de *Sir Gowther*, légende très voisine de celle de *Robert le Diable.* M. Breul étudie cette légende dans toutes ses formes avec beaucoup de science et de pénétration. Il montre qu'elle n'a rien d'originairement normand (cf. *Rom.* IX, 523), et il y voit la transformation chrétienne d'un vieux conte mythologique; sur cette dernière partie, il y aurait peut-être à faire quelques réserves de détail, mais l'absence de tout fond historique est parfaitement mise en lumière. Nous pensons que le nom de Robert donné au héros de la légende est antérieur à la localisation de cette légende en Normandie, et qu'il a donné lieu à cette localisation de se produire. Une très riche bibliographie et un appendice contenant dix textes relatifs à *Robert le Diable* terminent cet intéressant volume.

Le Propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

NOTICE D'UN MS. MESSIN

(MONTPELLIER 164 ET LIBRI 96)

Entre les manuscrits de la collection Libri signalés en 1883 par M. Delisle comme ayant été dérobés à plusieurs de nos bibliothèques publiques, et qui par suite, n'ayant été acquis ni par le gouvernement anglais ni par le gouvernement italien, sont restés en la possession de M. le comte d'Ashburnham, se trouve un portefeuille décrit ainsi qu'il suit sous le n° 96 du catalogue des mss. vendus par Libri, en 1847, au feu comte d'Ashburnham :

VARIA. 1° *Orationes ad missam.* 2° *Vitæ Sanctorum.* 3° *Capitulationes de Marseilla* de l'an 1257 et de l'an 1262. 4° *Ci après exent*[1] *li terre Prestre Jehan.*

Manuscrit sur vélin, in-folio, de diverses époques et de différentes mains. Le 1er[2] est à deux colonnes, du IXe siècle, avec une grande lettre initiale en couleurs au commencement. Le 2e, également à deux colonnes, est du XIVe siècle. Le 3e, à longues lignes, est en provençal, d'une écriture du XVe siècle. Le 4e, écrit à deux colonnes, est du XIVe siècle.

Ce recueil se compose donc de quatre fragments qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Ce sont des débris.

Le savant directeur de la Bibliothèque nationale a établi que le premier et le plus ancien de ces quatre morceaux a été arraché au ms. 122 de la Bibliothèque d'Orléans[3]. L'origine des trois autres morceaux

1. Libri a mal lu. Il faut lire *enxeut* (= ensuit).
2. Sous-entendu « article ».
3. *Notice sur plusieurs mss. de la Bibliothèque d'Orléans*, dans les *Notices et Extraits des mss.*, XXXI, première partie, p. 370 (p. 14 du tiré à part). Cf. *Les mss. du comte d'Ashburnham, Rapport au Ministre de l'Instruction publique*, p. 21.

n'a pas encore été déterminée. On a pu légitimement supposer qu'ils avaient été détachés de manuscrits appartenant à nos bibliothèques. Leur apparence et le voisinage compromettant des feuillets arrachés au ms. d'Orléans favorisent cette supposition. Il y a lieu notamment de croire que le troisième article (*capitulations de Marseille*), où se lisent quelques mots de la main de Peiresc, a été pris à Carpentras, où Libri a tant volé [1].

Quoi qu'il en soit des fragments 2 et 3, j'apporte présentement la preuve que le quatrième morceau a été pris dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine de Montpellier. Mais d'abord il convient de décrire ce fragment. Il se compose de douze feuillets écrits d'une grosse écriture gothique penchée de la fin du XIVe siècle, à deux colonnes par page, et numérotés anciennement *jiii^xx^ et ij* à *iiij^xx^ et xiij*. Les dimensions du parchemin sont 0,323 pour la hauteur et 0,246 pour la largeur. Ces douze feuillets forment deux cahiers, l'un de quatre feuillets doubles, l'autre de deux. Ils contiennent trois opuscules écrits en français, ou plutôt en dialecte messin : 1° la lettre du prêtre Jean ; 2° un morceau sur les litanies ; 3° une consultation médicale sur le traitement de la goutte. Les deux premiers de ces opuscules sont écrits à 39 lignes par colonne, le troisième à 35.

Muni de ce signalement, et m'étant gravé dans la mémoire la forme de l'écriture, j'étais en mesure de reconnaître le ms. d'où ces feuillets avaient été arrachés si la fortune me le faisait passer sous les yeux. Une circonstance notable me permit d'aider la fortune. En tête du troisième des opuscules ci-dessus énumérés, la consultation médicale, était écrite cette rubrique : *Por lez* [2] *goutte Sr Jehan d'Aix*. Or dans le catalogue des manuscrits de l'Ecole de médecine de Montpellier [3] se lit un article ainsi conçu :

---

1. J'ai copié en 1867 à Ashburnhamplace le début de ce morceau. Le voici :

CAPITULATIONS DE MARSEILLE. MCCLVII E MCCLXII. (*Ces mots en capitales sont de la main de Peiresc.*)

En nom de nostre senhor Jhesu Christi, sia a ment, l'an de la incarnacion .Mcclij., la indicion XVe, a .iiij. nonas Junii, sia manifest a' touts pressens et esdevenidors, que, com entre lo noble e tresque illustre senhor Karlle, filh del rey de França, comte d'Angieu e de Provenssa e de Forcalquier e marques de Provenssa, en nom d'el e de sa molher madama Beatris, tresque illustre contessa e marquessa dels dis contas.....

En marge de la date, Peiresc a écrit *Legendum Mcclvii*. — On reconnaît à première vue que ce document est la traduction, faite au XVe siècle, d'un acte latin. — Au fol. *vij* commence la traduction des statuts de Marseille (l'original dans Méry et Guindon, II, 109 et suiv.).

2. *Lez* pour *la* : c'est du lorrain.

3. *Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques des départements*, I, 352.

N° 164. In-folio sur vélin. — 1° « Aristote, don gouvernemant des rois. — 2° Ci Comacet [1] li passion Jhesu Crit. — XIVe siècle.

De l'oratoire de Troyes, donné par de Corberon en 1764. *Il y a en tête les armoiries de Sire Jehan d'Aix...*

La mention des armoiries de sire Jehan d'Aix me donna à penser que ce livre pouvait bien être celui dont avaient fait partie les feuillets contenant la consultation relative à la goutte de sire Jehan d'Aix mentionnée plus haut. Sur ma demande le manuscrit me fut envoyé à Paris, et je reconnus au premier aspect l'écriture et la langue du fragment contenu dans le n° 96 de la collection Libri. Les dimensions sont les mêmes de part et d'autre ; le ms. de Montpellier est à deux colonnes et à 39 lignes par colonne. Enfin le dernier feuillet de ce ms. est numéroté *iiij et j*, tandis que le premier des douze feuillets volés par Libri est numéroté *iiij^xx et ij*. D'ailleurs l'examen de la reliure du ms. de Montpellier montre avec évidence que plusieurs feuillets ont été arrachés à la fin. Il ne peut donc rester aucun doute sur la provenance du fragment actuellement conservé à Ashburnhamplace.

Je vais maintenant indiquer le contenu du ms. dans son entier,

Le ms. de Montpellier a conservé sa reliure originale, formée de deux ais recouverts de cuir gaufré. Elle est endommagée par de nombreuses piqûres de vers. Pour la protéger, le livre a été placé, à une époque récente, dans un étui.

Il contient, en son état actuel, 58 feuillets paginés d'une main moderne, précédés d'un feuillet de garde entièrement blanc qui n'est pas compris dans la pagination. Les dispositions matérielles sont celles-ci :

Trois feuillets, le premier, resté blanc, n'est pas paginé, les deux suivants sont numérotés 1 et 2.

Cahier I, ff. 3 à 10.
Cahier II, ff. 11 à 18.
Cahier III, ff. 19 à 26.
Cahier IV, ff. 27 à 34.
Cahier V, ff. 35 à 42.
Cahier VI, ff. 43 à 50.
Cahier VII, ff. 51 à 58.

A l'intérieur du plat supérieur de la reliure est collé un feuillet de parchemin au haut duquel on lit, d'une écriture qui paraît appartenir aux dernières années du XVe siècle :

---

1. Lisez *comancet*.

Plusrs bials enssignement d'Aristotes fait a Alixandre, et plusrs morallitez.
It., la passion notre Sr.
Il y ayt une table an cest livre, qui est devant l'istoire de la passion Jhesu Crist[1].

Les feuillets actuellement numérotés 1 et 2, qui sont d'anciens feuillets de garde, sont en partie écrits. Le recto du premier est occupé entièrement par une énumération, écrite au xve siècle, des vertus du gui de chêne. En voici les premières et les dernières lignes :

C'est la vertus du wy de chelne.
Je Ypocras, le plux soverain maistre en medecine qui onquez fuit sur terre, aix vehu en mon livre la vertu que le wy de chelne ait. Et est la millour madecine et maistrie qui onquez fuit. La premier vertu est qui que onque panrait[2] de la corse du ,wy de chene et la met en poure et en uset avec yauwe de vie, il deschasset les fievrez cottidianez, lez autrez fievrez, les fievrez tiercennez et les fievrez quartainnez.....
..... Item, celle parsone qui par l'espasse de .vij. ans maingerait du wy de chelne a june, jamaix ne serait entachiet de la fort malladie. Et ont approvey lez maistrez qui ci dessus sont escripz[3] la poissance que le dit wy de chelne ait.
Le wy de chelne, nous l'appellons par de sa le wix, que croist sus ung chelne, maix d'autre arbe il n'est point vertuous, fors que cil que croist sus le chelmez (*sic*). Et pour tant l'apellet on wy de chelne ou guy de chene. Et duquel boix ons en met dedens lez anelz d'argent ou d'or pour touchier au vis, et en font on[4] dez patenostrez, et lez portent on par[5] medecine et par la grant vertut qu'il portet, comme dessus est dit.

Le verso est blanc, comme aussi le recto du feuillet 2. Au verso du feuillet 2 se lit une table sommaire écrite de la même main que les notes du feuillet collé sur le plat. Elle est ainsi conçue :

Il y ait une table en cest lbr., .iiij. fueillet devant l'istoire la passion nostre Sr Jesucrist, et qui est nombrée et signée, laquelle deust estre sy devant ou a la fin darier de ce livre.
It., a premier plusrs bialz dis et enssignemens d'Aristotes fait a Allixandre, et plusrs belles moralitez pour le cor et pour l'armes.

---

1. Au-dessous de ces lignes, au milieu du parchemin, est collée une gravure des armes du sieur de Corberon à qui le ms. a appartenu et qui l'a donné à l'Oratoire de Troyes.
2. Forme lorraine, « prendra ».
3. Hippocrate et Constantin.
4. On trouvera plus loin (p. 171) un autre ex. du verbe au plur, avec *on* pour sujet : *lez pouront on*.
5. Ou *per* : il y a un *p* barré.

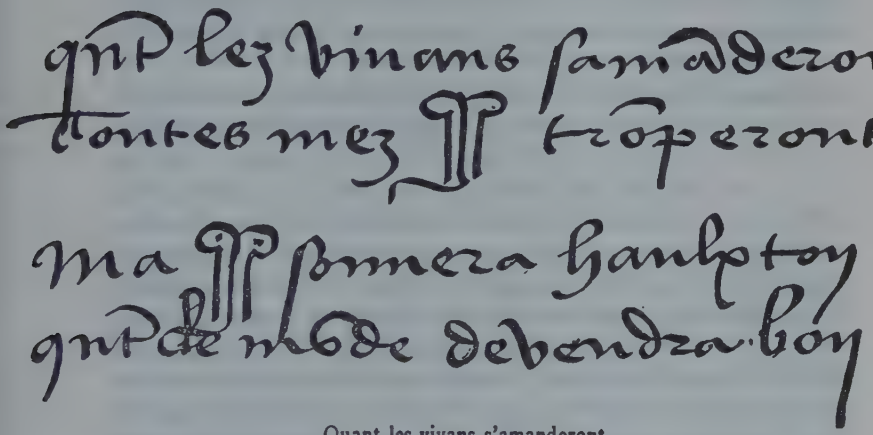
It., la passion Nostre Sr Jesucrist.

It., plus^rs altres choses après.

It., plus^rs belles et bonnes dotrines de regimes et medecinnes, tant pour le cors comme pour l'armes que sont necessaire a savoir.

It., la vertus du guis de chelnes est sy devant escriptes.

Au bas du feuillet, et toujours de la même écriture, on lit les deux couplets dont je donne le fac-similé et la transcription :



Quant les vivans s'amanderont,
Toutes mes *trompes* tromperont.

Ma *trompe* sonnera haulx ton
Quant le monde devendra bon.

On voit que le mot souligné, dans chacun des deux couplets, n'est pas écrit : il est figuré par un dessin rudimentaire qui apparaît déjà sur le feuillet adhérent au plat, et dans lequel on doit reconnaître sans hésitation une guimbarde ou trompe d'Allemagne. Il n'y a aucun doute sur la signification de ce dessin qui est un indice certain de la provenance du ms. C'est l'emblème bien connu d'une famille qui tint un rang considérable à Metz du XIVe siècle au XVIe, la famille *d'Esch* dont le nom est écrit dans notre ms. *d'Aix* [1].

M. Bonnardot a signalé le même dessin en plusieurs endroits du ms. 189 de la Bibliothèque d'Epinal dont il a donné une description détaillée dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, année 1876, pp. 64 et suiv. Il y a plus : M. Bonnardot a cité d'après ce même ms. deux

1. Metzeresche, commune du canton de Metzerwisse, ancien arrondissement de Thionville ; voy. S. Berger, *La Bible française au moyen âge*, p. 41.

distiques (p. 65) qui sont, sauf une variante insignifiante [1], identiques à ceux qu'on vient de lire. Le ms. d'Epinal est de diverses mains. La partie la plus récente contient, entre autres, une pièce qui a dû être écrite en 1462. M. Bonnardot (p. 66) attribue cette partie du ms. d'Epinal à Philippe II d'Esch, maître échevin de Metz en 1461, qui mourut en 1477 [2]. Cette attribution paraît conjecturale. Du moins M. Bonnardot l'énonce sans la démontrer. N'ayant pas vu le ms. d'Epinal, j'ignore si les deux distiques sont de la main qui a tracé ces mêmes distiques sur le ms. de Montpellier. Ce qui est sûr, c'est que l'écriture dont on a vu ci-dessus un spécimen n'est pas celle de Philippe d'Esch. C'est celle d'un autre membre de la même famille.

Le ms. de Montpellier, en effet, et celui d'Epinal, ne sont pas les seuls livres connus pour avoir appartenu aux d'Esch. M. Bonnardot (p. 65, note) a signalé, comme ayant la même provenance, les ms. 3, 161, 193, 302, 403 de la bibliothèque de Metz, et on peut ajouter à cette liste le ms. 2083 de l'Arsenal contenant une version française des épitres et évangiles, décrit par M. S. Berger dans son livre intitulé *La Bible française au moyen âge*, p. 365. Or, le ms. de l'Arsenal a certainement appartenu au même possesseur que le ms. de Montpellier. A la vérité, les vers ci-dessus rapportés ne s'y trouvent pas, mais on y lit, au premier et au dernier feuillet, ces mots, dont l'écriture est certainement celle que fait connaître le fac-similé donné plus haut : *Espoir en Dieu, Esch ; a Jaiques*. Au devant de cette note est dessinée à la plume la guimbarde. Au verso du premier feuillet est peint l'écu armorié dont la présence a été signalée dans le ms. de Montpellier. Il est donc incontestable que les deux mss. ont appartenu au même personnage, Jacques d'Esch, et ce Jacques devait être, comme l'a déjà dit M. Berger décrivant le ms. de l'Arsenal, Jacques d'Esch, seigneur de Bazoncourt et des Etangs, mari de Françoise de Gournai, mort en 1489 [3].

Reprenons maintenant l'examen du ms. de Montpellier :

Avec le feuillet 3 qui est le premier du premier cahier, commence le ms. proprement dit. Dans la marge supérieure sont peintes les armoiries bien connues de la famille d'Esch : l'écu fascé de dix pièces d'hermine et de gueules [4]. Au-dessus on a écrit, au siècle dernier : « Armoiries du Sire Jehan d'Aix. » Nous verrons plus loin qui était ce Jean d'Aix. Dans la marge inférieure apparaît de nouveau la guimbarde, cette fois peinte en rouge.

---

1. M. Bonnardot a lu *s'extiperont*, là où le ms. de Montpellier porte *s'amanderont*.
2. Voir Hannoncelles, *Metz ancien*, II, 64.
3. Hannoncelles, *Metz ancien*, II, 64-8.
4. Il est reproduit dans le *Metz ancien* du président d'Hannoncelles, II, 64.

L'ancienne pagination, qui se poursuit, comme on l'a vu plus haut, dans le fragment dérobé par Libri, commence au fol. 17 de la pagination actuelle, et elle débute par le n° xl, se poursuivant régulièrement depuis lors. On ne s'explique pas d'abord pourquoi on a fait commencer ainsi cette pagination, étant d'ailleurs certain qu'il n'y a aucune lacune, ni à cet endroit ni entre les feuillets qui précèdent. Voici l'explication. Au fol. 17 commence le chapitre xl du premier des articles contenus dans le ms. ; au fol. 18 se trouve le chapitre xlj. On s'est avisé d'écrire au haut de ces deux feuillets les chiffres xl et xlj, et ces deux numéros sont devenus le point de départ d'une pagination qui a été continuée jusqu'à la fin du volume. Cette pagination paraît être de la main qui a écrit les diverses notes du feuillet collé sur le plat de la reliure et du feuillet 2,

Passons maintenant à l'analyse du manuscrit.

I.

Traduction du *Secretum secretorum*.

On sait que le *Secretum Secretorum* a été depuis son apparition en Occident, au XIIe siècle, l'un des ouvrages les plus lus de la littérature morale du moyen âge. Le texte latin se rencontre en une infinité de mss., et a été plusieurs fois imprimé au XVe siècle et au XVIe ; il en existe des traductions en diverses langues romanes ; en français notamment on en connaît plusieurs, soit en vers soit en prose, qui n'ont été jusqu'à ce jour ni étudiées ni même simplement distinguées les unes des autres[1]. Il n'y a pas lieu de traiter incidemment ici un sujet qui fournirait facilement la matière d'un mémoire d'une certaine étendue ; je donnerai toutefois un court extrait de la traduction que renferme le ms. de Montpellier, puis dans un appendice à la présente notice, je citerai à titre de rapprochement quelques lignes d'autres traductions françaises en prose.

Voici d'abord le début des premiers paragraphes du texte latin, d'après l'édition publiée à Bologne en 1501 :

(*Fol.* 2 *a*). Philosophorum maximi Aristotelis Secretum secretorum, alio nomine liber moralium de regimine principum ad Alexandrum.

Domino suo excellentissimo et in cultu christiane religionis strenuissimo Guidoni vere de Valentia, Tripoli glorioso pontifici[2], Philippus suorum minimus clericorum, se ipsum et fidele devotionis obsequium.

---

1. Dans un article du *Jahrbuch f. rom. u. engl. Literatur*, X (1869), 162-4, M. H. Knust a rassemblé un certain nombre de notes bibliographiques sur les versions françaises du *Secretum*. C'est un travail dont il n'y a absolument rien à tirer, étant exécuté presque entièrement de seconde main, d'après des catalogues fort imparfaits, dont les indications n'ont pas été toujours comprises, et sans aucun souci de distinguer les diverses traductions les unes des autres.

2. A. Jourdain (*Rech. sur les anc. trad. lat. d'Aristote*, 2e édit., 1843, p. 147-

Quantum luna ceteris stellis lucidior et solis radius luciditate lune fulgentior, tantum ingenii vestri claritudo vestreque scientie profunditas cunctos citra mare modernos in litteratura exuberat, tam barbaros quam latinos, nec est aliquis sane mentis qui huic sententie valeat refragari, quia cum largitor gratiarum, a quo cuncta bona procedunt, singula suis dona distribuit, ubi soli videtur gratiarum et scientiarum dona contulisse.....

(*c*) Deus omnipotens custodiat regem nostrum ad gloriam credentium, et confirmet regnum suum ad tuendam legem divinam suam, et perdurare faciat ipsum ad exaltandum honorem et laudem bonorum..... (*d*) Quando enim Alexander subjugavit sibi Perses et captivavit magnates, direxit epistolam suam ad Aristotelem sub hac forma : Doctor eggregie, rector justicie, significo tue prudentie me invenisse in terras Perses quosdam habentes habundantem rationem, intellectum penetrabilem.....

(*Fol.* 3 *a*). Prologus Joannis qui transtulit librum.

Joannes qui transtulit istum librum, filius Patricii, linguarum interpretator piissimus et fidelissimus, inquit : Non reliqui locum neque templum in quibus philosophi consueverint componere et deponere sua opera et secreta que non visitaverim.....

Fili gloriosissime, justissime imperator, confirmet te Deus in via cognoscendi semitam veri et virtutis.....

Voici maintenant le début et la fin de la version que nous offre le manuscrit de Montpellier, et qui m'a paru abrégée en certaines parties :

(*Fol.* 3). Ou non dou Peire, dou Fil et dou Saint Esperit, amen.

Si coumancet li livres dou gouvernement de rois, des princes et des autres signours. Ou livre c'on dit le livre des secreis Aristote le philosophe a Alixandre le roi, ouquel une chacune personne puet panre bonne doctrine et profitable, ou sont les mandemans c'Aristotes li souverains de philosophes anvoiait a grant roy Alixandre son disciple, li queis livre fui trais d'arabique en latin en la meniere qui s'anxeut.

Ci comancet li prologues de celi qui translaitait cest livre de lai langue arabike an lai langue latine .j.

A son trés excellant signour et trés noble, uzant de la foy cristienne Guys de Vallance, glorious esveques de la citeit de Tripolle, Philippes li plus petis de ces clers se recomandet a ly dou tout et son fiable servise en devocion. Une choze fut qu'a vostre debonnair[et]eit parvint cis livres ouquel bien sont contenues toutes chozes profitaubles de toutes sciences. Sachiés que quant j'estoie avec vous par dever Anthioche, ou ceste marguerite de philosophie fut trovée, il vous pleut qu'elle fut transcrite et translatée de la langue arabique an la langue latine; pour la quel choze je obeyxans humblement a vostre volanteit ai

---

81, s'est demandé si ce *Guido* ne serait pas le prélat désigné par *G.* dans une charte de vente faite par Ham, connétable de Tripoli, aux Hospitaliers, en 1204 (Paoli, *Codice diplomatico*, I, 93). Vérification faite, cette identification n'est pas admissible. Nous ne savons rien de cet évêque de Tripoli.

trait fuer cest livre avoc grant labor par pairolles reluxans dou langaige c'om dit arabike en latin. Le quel livre Aristotes li trés saiges princes dez philosophes composait a la peticion d'Alixandre (*b*) son disciple, li queis Alixandre prioit Aristote par ces lettres qu'i vouxit venir a li. Maix Aristotes, anpechiés et aigreveis pour viellesse et la pezantize de son cors ne pooit venir a Alixandre, li queis Aristotes s'ecuzait en ceste meniere :

C'est li responce qu'Aristotes fit a la requeste d'Alixandre .ij.

O trés debonnaires amperour, je ait (*sic*) antandut plennement comant tu desires que je fuxe avec toi, et se te mervelle comant je me pux atenir de ta venerable compaignie, et si me reprans que j'ai petite cusançon de tes ewres et de tes besongnes. Pour queil choze je t'ai fait cestuit (*sic*) livre.....

Autres letres d'Alixandre a Aristotes .iij.

O reverans maistre, je faix asavoir a vostre prudance que j'ai mis en ma subjection et an mon anpire novellemant les Persans qui (*c*) sont gens abondans de raison et d'antandemant.....

Le prologue attribué, dans le texte latin, à « Joannes filius Patricii » fait ici défaut. Les chapitres de médecine et d'hygiène (éd. de Bologne, fol. 10 *a*-15 *d*) sont également omis.

Fin (fol. 18 *d*)

Li fin de cest livre.

Ci fenit li livres dou gowernemant des rois, le queil Aristotes, li sowerains philosophes, composait et fit a l'instruction dou grant roy Alexandre qui fut sowerains rois de tou le monde, qui an son anfance et en sai jonesse avoit esteit disciples d'Aristotes desus nomeis.

Ci s'anxeut une tauble de la matiere qu'est contenue ou liwre por trower plus aipertemant ce c'on vourait lire et querir.

Suit la table des 41 chapitres de l'ouvrage.

II

Enseignement d'Aristote a Alexandre.

Cet enseignement est tiré du premier livre de l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon, vers 72 et suiv. La traduction, sans être littérale, est passablement exacte, et ne paraîtra pas dépourvue de mérite, si l'on tient compte de la nature du texte qui n'était réellement pas facile à rendre en ancien français. Faut-il supposer qu'il a existé une traduction complète de l'*Alexandreis* dont nous aurions ici un fragment copié à part ? Je ne le pense pas. Les conseils d'Aristote à Alexandre devaient être un morceau célèbre, car Rutebeuf les a mis en vers français[1], et il en existe

1. *Le dit d'Aristote*, deuxième édition de Jubinal, II, 93.

une autre traduction en prose dont je donnerai un extrait dans un appendice au présent mémoire. Le rapprochement de cet extrait de l'*Alexandreis* et du *Secretum*, dans notre ms., ne doit pas être fortuit. C'est l'analogie du sujet qui a conduit le copiste, ou celui qui a dirigé l'exécution du ms. à réunir ces deux écrits. Il n'est guère douteux en effet que Gautier de Châtillon se soit inspiré du *Secretum* pour composer le discours qu'il prête à Aristote. Remarquons que le même morceau se retrouve dans le ms. d'Epinal mentionné plus haut [1]. Il est probable qu'il y aura été copié d'après notre manuscrit.

(Fol. 19 *a*) *Après veci un notable ansignemans c'Aristotes donnait az roy Alexandre son disciples.*

Aristotes trowait une foix lez roy Alexandre plorant; ce li demandait qu'il avoit. Et Alex. li respondit que ces peires estoit ci wiés qu'i ne se pooit plus deffandre contre (*b*) l'ampereur de Perce. Dont li dit Aristotes: « Biaus filz, « laixe l'anfance et pran cuer d'omme. Tu ais mastrie an toi de vertus: ce la « met a ewre, et combien que tu le puixes faire, apran conmant tu dois owreir. « Toute chozes doient estre conmancies par conseil, et il sont moult de malvaix « consillours. Pour ceu t'apran le queil gens tu dois eslire a ton conseil. Gairde « toi de celui qui ait .ij. langues et dou fellon et dou cowoitou. *Note bien* [2]: « N'essaciet point celui qui par son vice et par son malice doit estre au bas, « car, tout auci com l'yaue qui ce desrivet est plus crueuse que celle qui court « son droit cours, ency est plus orguillous et plus cowoitous li cers essauciez « quant il est osteit dou lieu ou il dovreit [3] demoreir anvers le franc qui tout « jour ait esteit honoreis [4] ».

Fin (fol. 19 *d*):

Après li princes doit estre deboinnaires et honteus de mal faire, honoraubles d'anxeure les millours et ameir lez loys, repanre lez gens cortoizemant, delaixier lai vangence tant que l'yre soit passaie; ne li doit point remambrer de lai haine après lai paix [5].

---

1. Voy. *Bulletin de la Soc. des anciens textes français*, 1876, p. 69.
2. Ces deux mots en rouge.
3. Ms. *dōneroit*.
4. Voici le passage correspondant de l'*Alexandreis*:

Indue mente virum, Macedo puer, arma capesse;
Materiam virtutis habes, rem profer in actum,
Quoque modo id possis, aures adverte, docebo.
Consultor procerum servos contemne bilingues
Et nequam, nec quos humiles natura jacere
Precipit exalta: nam qui pluvialibus undis
Intumuit torrens fluit acrior amne perenni.
Sic partis opibus et honoris culmine servus
In dominum surgens, truculentior aspide surda,
Obturat precibus aures, mansuescere nescit.

5. *Alexandreis*:

Nec desit pietas, pudor et reverentia recti,
Divinos rimare apices, mansuesce rogatus,

III

Des Quatre Ages.

Cet opuscule a, pour le sujet, quelque rapport avec le traité bien autrement intéressant de Philippe de Navarre *des quatre temps d'âge d'homme;* il en est toutefois entièrement indépendant. Il suffira d'en donner un extrait.

(Fol. 19 *d*) *Ci devisons tous lez aiges de la persone: premier conmant on doit maintenir les anffans en jonesse jesques a l'aige de .xx. ans.*

La sonme de bonne anfance ci est que li anfans soient duremant doutis et obeyxans az conmandemans de cyaulz qui lez ont ai gairdeir, et par ceu lez puet on gairdeir de mort et de perilz et de mal faire, d'yre et de mout d'autre menieres de perilz, tant com il sont petis. Et quant il sont .j. poc grans, ce il sont bien au [1] conmandement obeyxans, par ceu lez pouront on apanret (*sic*) et ansignier bien et saigemant et maintenir a l'estude et a antandre a bien savoir acum mestier. Car il n'avie[n]t mie sowant que anfes facet bien, ce ce n'est par douteir ou par ansignemans de lor maistres, li queilz maistres doient estre teilz que il saiche[n]t venir a chief et qu'i congnoixe[n]t la meniere dez anfans, car lez acuns cowient plus mestrieir et les autres moinx.

Conmant on ce doit maintenir an jovant (fol. 20) *antre .xx. et .xl. ans.*

La somme de jovant ci est que li jones doient bien savoir que pour jovant ne doient il pas vivre conme bestes qui font naturelmant lor voulanteit tou sans pechiet...

Conmant on ce doit maintenir ou moyen aige entre .xl. et .lx. ans.

(Fol. 20 *b*) *Conmant on ce doit maintenir en viellesse des .lx. ans jesques a la mort.*

La somme de viellesse est la darienne et que mout bien affiert a viés qu'i dongnet bon example a gens de bien faire, et il meymes ce doit gairdeir de faire ewres de jonesse, car ce sont choze que trop desplaizet a Dieu. Maldis cis que [est] anfes d'ewres et viés d'aige! Et tout jours doient avoir an remambrance qu'i sont sus l'oure [2] de lor fosse, et que nuns ne puet eschapeir de la mort. Et il meymes ont sowant veüt morir anfans jones et moyeins, ce ce doient recongnoistre que nostre Sires les ait tant respiteit an aitandant que il viengnet a amandement, ce seront sauf. Et por ceu doient il tout jour avoir les eulz owers et regairdeir la fosse antantivemant an teille meniere qu'il aient tout jours

---

180 Legibus insuda, civiliter argue sontes.
Vindictam differ donec pertranseat ira,
Nec meminisse velis odii post verbera.....

1. Le ms. porte plutôt *an*; mais en maint endroit l'*u* est fait comme une *n*.
2. Corr. *or*, bord.

la chiere (*c*) vers paraidiz et lez dos a anfer. Car ilz doient savoir que par tans [1] seront bouteis dedans. Et ce il ce trowe[n]t en bonne plaice, ce l'averont perdurablement; et ci ce trowe[n]t an mavaixe, il seront tormanteis san fin. Deu an deffandet tous crestiens par sa misericorde et dont graice a tous vielz de bien useir lor viellesse et venir a bonne fin et a repos perdurable ! Amen.

IV

Débat de Jesus-Christ et de l'ame

Dialogue traduit d'un original latin que je ne suis pas en état d'indiquer. Le même morceau se trouve en divers mss. d'origine lorraine : Bibl. de la Faculté de médecine de Montpellier, n° 43, fol. 41 ; Metz, n°s 534 et 675 ; Epinal, n° 169 (*Bulletin des anc. textes*, 1876, p. 68).

(Fol. 20 *c*) *Ci après s'anxeut conmant l'arme argüe Jhesucrit de sai misericorde, et conmant Jhesucrit li respont.*

Nostres Sires parollet a l'arme et li arme li demandet : « Sires Deus, » fait l'arme, « je dis que par droit deveis avoir mercy de moy, car ce j'ay pechiet, vous estes « misericors, que pardoner le me deveis. » Respont nostre Sires : « Bele amie, ce « je suix misericors, auci suix je droituriés, pour quoi je doie pugnir les malz. » L'arme respont : « Sires, je suix si powre et ci despite creature que poc acroi- « xeroit vostre justice, ce vous preniés vangance de ci powre creature... »

Fin (fol. 21 *a*) :

Nostre Sires respont : « Damoizelle, vous m'argüeis mout fort et me teneis « mout près. Or faxon paix, et je vous congnoix que san my vous ne poeis bien « faire, maix faites vostre partie bonne, et, ce qu'affiert a moy, vous me trowereis « aidés aiparilliez. » Or le regraicie li arme et li demandet paix parfaite. « Sire, « mout grant mercy. Dont je vous pry et requier que vous me pardonneis mes « pechiés et me donneis force de raipaizier mai sensualitei et ma conplexion, « et tout mon mouvemant [2] desordenei charnel et esperituel, par quoi je vous « puixe (*fol.* 21 *b*) servir puremant, ameir et amandeir de tout mon cuer antie « remant, et sowant panceir a vous devotemant [3]. » Amen.

---

1. Ms. *pariant*.

2 Il y a, non pas *mouvemant*, mais *mouemant* avec un signe d'abréviation sur l'*o*. Il me paraît cependant incorrect, ici et en quelques cas analogues (voy. page suivante), de transcrire ce signe par *n*.

3 La fin du morceau est un peu différente dans le ms. 43 de Montpellier (fol. 41 *c*) « ... servir purement et amandeir de tout mon cuer entierement, et so- « vant a vos panseir devotement, et que je soie dou tout a vos traite et tout « autres choses sans vos me soient a fais, et vos me soiez toute mai joie, touz « mes confors et tous mes solais. Amen. »

V

Il s'agit, dans le chapitre transcrit ci-dessous, de Jourdain de Borrentrick près Mayence, qui fut le second général de l'ordre de Saint Dominique, et mourut en 1237. On peut voir sur ce personnage Quétif et Echard, I, 93-100, et Oudin III, 85-6. Sa vie est imprimée dans les *Acta sanctorum*, au 13 février. Les Bollandistes ont joint en appendice à cette vie une suite d'*exempla* tirés du *Bonum universale de apibus* de Thomas de Cantimpré, dont frère Jourdain est le héros. Je n'y vois pas figurer l'historiette dont la teneur suit. Même texte dans le ms. d'Epinal 189, fol. 4 (*Bulletin* précité, p. 68).

Ce sont lez parolles que li anemins dit de la trés grant biauté nostre Signour (f. 21 *b*).

Il avint a freire Jordain, des freires proichours, qu'i pairloit a une personne qui avoit l'anemin ou cors, et demandait a l'anemin an queil leu qu'i seroit plus voulantier ; il respondit : « Ou cielz. » Et il li demandait la cause pour quoi il deziroit estre ou cielz. Il li respondit : « Pour ceu qu'i veyt lai faisse dou « Creatour ». Et li freire li demandet pour quoi il lai veireit si volantier. Il respondit : « Pour ceu que je lou vis on poc de tans, autretant de tans com on « meteroit a clore .j. eulz ; maix pour autretant a veoir sa faice a dairien jour « je vouroie que je souffrixe jesques a celui jour lai poinne de toutes [1] les armes « dampnées. » Quant li freires oït ceu, il fuit si formant espowanteis qu'i sambloit qu'i n'eüt an ly point d'esperith. Quant il fut a lui revenus, ce dit a mavaix esperith : « Tu ais mout trés bien dit, maix je te prie que tu me dies lai « conpairixon d'aucunne biautei a lai biautei dou Creatour. » Li mavaix esperis respondit : « Tu [f]ais follie de demandeir. Se tu estoies aniens moy (*sic*) « ajoins et [2] creatour par ci grant vicinitei com je ly fus ajoins quant j'estoiet « encores seraphin et croeis a ceu que veïxet la faisse dou Creatour, et je « amsamble tous lez bons angres et lez mavaix et tous lez (*c*) sains anconman- » xaixet a dire, nos tuit ne poriens nulle choze dire que tu antandixes, jai soit « ceu que tu veïxes la faisse dou Creatour. Grief choze m'est acunne choze de « ceste comparixon de celle biautei non comparauble, maix une choze te dis « qu'est dou tout niant a regairt de la veritei : Regairde de [3] toutes les biauteis sus « toutes lez biauteis, soit de coullours, soit de gemmes, c'on dit pieres preciouses, « ou d'escharboucle [4] ou de toutes autres pieres, ou d'yvoire ou d'or ou d'argent, « de tous metaul, de flours et de toutes lez chozes que delitet les eulz par lor « biautei estoient ansamble an un, et toutes lez estoiles luxoient a lai samblance

---

1. Ici et plus bas (l. 24 de ce morceau) il y a *tōtes*, et de même (l. 4, 15) *dō* ; je ne crois pas pouvoir transcrire *tontes*, *don*, bien que M. Bonnardot admette *lon*, *don* pour *lou*, *dou*, en messin ; voy. *La guerre de Metz en 1324*, p. 442, note.
2. Pour *a*.
3. Ici et quatre lignes plus bas *de* semble mis pour *se*.
4. Ms. *escharb'te*. Le signe abréviatif est celui qui ordinairement signifie *ur*.

« dou soulailz, et li soloilz avoit lumiere devant toutes ces estoiles, anci com « il ait or devant celles qui ores sont, et toutes ces belles estoiles et cilz soloil « getoient lor clairteit, saiches certainnemant que celle biautez resplendiroit dou « tout an tout par desus toute humainne estimation. Et toute voie, ce [1] seroit « celle biautei niant comparauble a la biautei dou Creatour, enci com li neus est « plus obscure et niant comparauble a jour, quant il est plus cleirs. » Adons dit freires Jordains qu' i ce faixoit bon travillier a ceste morteil vie que duret poc pour veoir celle grant biautei a tout jour maix san defallir.

VI.

Ce morceau et le suivant se lisent aussi au fol. 5 du ms. d'Epinal.

Veci .j. notable trait de dis Salmon.

Qui fut onques que .j. soul jour antier fut an son delit joeusemant, que d'acunne choze ne fut troubleis (*d*) an aucunne houre dou jour ou par poour de cowoitize ou par aguillon d'anvie, ou par ardour d'avairice ou par orguelz demeneir, ou par bobant ou par damaige ou par aucun courous ou par veoir ou par oïr ou par autre fait? Oie la santance dou Saige qui dit: « De le matin « jesques a vespres ce chainget li tamps [2], et cogitations diverses sorvienent « et la pancée de l'omme est raivie an diverses choses. »

VII.

Autre notable d'Aristotes.

Vertus est une trés bonne chozes, maix elle est messaixie a lai persone a aquerir. Vertus weult estre aquise an angouxe et an pressure de cuer, c'est an mortefiant trestous malvais usaiges et mavaixe coustumes, trestoute propre [3] voulanteir (*sic*) de cuer et toute propre et desordenée amour.

VIII.

La Passion, traduction d'un traité latin de Michel de Massa.

Michel de Massa est un religieux augustin qui mourut à Paris en 1336. On trouvera l'énumération de ses écrits, qui paraissent être tous restés inédits, dans les ouvrages de Gandolfi et d'Ossinger sur les écrivains de l'ordre de saint Augustin [4]. Les mss. de son traité sur la Passion ne sont pas communs. Gandolfi en signale un dans la bibliothèque de Bodley [5]. Ossinger ajoute qu'il s'en trouve un à Munich et un autre à

1. Corr. *ne*.
2. Eccli. xviii, 26.
3. Ms. *ppe* (le premier *p* bouclé) ici et à la ligne suivante.
4. *Dissertatio historica de ducentis celeberrimis Augustinianis scriptoribus...* ... auctore Fr. Dominico Antonio Gandolfo, genuensi. Romæ, 1704, in-4, p. 267-8; Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, Ingolstadt, 1768, in-fol., p. 567-8.
5. C'est le n° 2670 (Bodl. sup. D 1, art. 71) des *Catalogi* de Bernard.

Louvain. J'en pourrais indiquer plusieurs en des bibliothèques étrangères [1], mais je n'en ai pas trouvé à Paris. Je ne connais pas non plus un second exemplaire de la traduction française que nous a conservée le ms. de Montpellier. Cette traduction est en prose, mais elle est précédée d'un prologue en vers dans lequel le traducteur nous apprend qu'il a suivi « frère Michel de Masse ». Il y a d'autres exemples d'ouvrages en prose précédés d'un prologue en vers [2], mais il a pu arriver que ce prologue ait été supprimé, et qu'avec lui ait disparu le nom de l'auteur du traité original. Par suite il n'est pas impossible qu'on trouve d'autres exemplaires de notre traduction entre les traités anonymes, rédigés en français, de la Passion.

Le ms. de Montpellier n'a point d'ornements. Toutefois il paraît que l'intention du traducteur était que son œuvre fût accompagnée de miniatures, car, dès le début, après le prologue en vers, il note que si on voulait enluminer son récit de la passion, il y faudrait faire une initiale ornée contenant la représentation du sacrifice d'Abraham.

(Fol. 22). *Ci conmancet li passion Jhesucrit.*

[A]n l'ounour de la Trinitei,
Trois persone en vraie unité,
Ci conmancet li passion
Que pour nostre redemption
Jhesus fil de Marie souffrit
Quant a Dieu le peire s'offrit
An l'arbre de la croix angouxeuse
Ou il soustint la mort honteuse.
Et en ceste exposicion
Je weul xevre l'antancion
De l'ewangelistre saint Matheu
Et des autres, chescun an son leu,
Selont freire Michiel de Masse,
(Jhesu an gloire leu li fasse!
Bacheleirs fut an theologie,
Li millours qui fut an sa vie)
An ajostant dez dis plusours
De sains et d'autres doctours.
Cy panrait premieremant
Une pairolle cleiremant
A nostre pourpous desert
Com Abraham en .j. desert
Vot Ysaac panre et lier
Et sus l'auteil sacrifier,
Laquelle sacrification
Fut figure de la passion,
Com il aipairait ci après
Que l'istoire voirrait de près.
Ce weul l'ystoire conmancier
Et Marie saluer premier:
Ave Maria gratia plena, etc.

Qui vouroit ceste passion escrire et anlumineir, il est a savoir qu'an la pre-

1. Par ex. Musée britannique, Add. 28783, fol. 26-84, XVe siècle; Vienne (Autriche), 4186, fol. 151-72, XVe siècle.

2. Je citerai l'histoire en prose de Philippe-Auguste dont il ne nous reste plus que le prologue en vers que j'ai publié d'après un ms. du Musée britannique, dans la *Romania*, VI, 494-8, et la vaste compilation intitulée dans les plus anciens mss.: « Le livre des histoires du commencement du monde » (histoire ancienne jusqu'à César), *Romania*, XIV, 59.

miere lettre doit awoir l'ymaige d'Abraham tenant une espaie en l'unne des mains, et an l'autre son fil Ysaac liés et couchiet sus l'auteil, sus un monceil de langnez, et a dessius (*sic*) de (*b*) l'auteil doit avoir l'ymaige dou crucefy seulemant.

Conmancemant

Extendit manum suam et arripuit gladium ut inmolaret filium. Genesis xxiij. La santance de ceste pairolle qui est ditte d'Abraham qui figuret Dieu le peire et de son fil Ysaac qui figuret Dieu le fil, est teille. Il estandit sai main et prit l'espée pour son fil sacrifier. Et sont escripte ou premier livre de lai Bible qu'est aipelleis Genesis, ou .xxiij. chapitre. Pour avoir de ces pairolles l'antancion, et pour antieremant companre l'ystoire de la passion, il est a savoir que .j. maistre qu'est aipelleis Jaiques, an un livre c'on dit de la vie de Jhesucrit, rescontet conmant li vierge Marie fut crucifié[e] de la passion de son trés amez filz Jhesucrit.

Note la dolour de Marie devant la passion.

Et dit que lou mecredy devant la passion, que nous dixons le grans mecredy, li vierge Marie fut an teil doulour et an teille angouxe que pluseurs fois an celle journée elle cheït az piés de son chier fil pamée et auci com demy morte...

Ce traité contient nombre d'éléments pris ailleurs que dans les évangiles. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et d'autres pères y sont cités, les bestiaires y sont mis à contribution. L'auteur introduit dans son récit de nombreux discours de Jésus, de la Vierge, de sainte Marie Madeleine. L'ouvrage devait, dans la pensée de son auteur, être orné de peintures. Cela résulte, non seulement du passage du début rapporté ci-dessus, mais encore d'un morceau qui interrompt la narration au fol. 51 *c*. « Ici puet on noteir le figures de lai mort et de la passion « Jhesucrit, especialmant celles dou Viel Testamant. — I. Veci Abel que ces « freres Caym occit pour l'anvie qu'il avoit de ceu que Deus ces dons « an bon greit recevoit. II. Veci Noél lou[1] juste a cui Deus tist le con- « mandement de monteir en l'airche pour saveir tout humains lignage « entieremant. — III. Veci Ysaac que ces peres Abraham vot offrir en « aicomplixant de Dieu lou commandemant et qui sus ces espaules portoit « lez laingnes pour faire le feu dou sacrifice... » Le nombre des figures ainsi décrites est de douze.

Fin (fol. 58) :

Car, selont ceu que dit li apostres, ce nous sonmes par compassion participans des doulours Jhesucrit et de sai passion, nous serons parsonniers de sai gloire et de sai resurrection. Laiqueille gloire il nous wellet otroier Jhesus fil de Marie par lai priere des .ij. vierges Marie et Jehan, qui est uns Dieus avec le pere et saint Esperith benois et glorieus a tous jours maix san fin. Amen.

1. Ici et plus bas *lou* est écrit *lo* avec une barre supérieure.

Explicit l'ystoire de la passion Nostre Signour Jhesucrit, amen, a cui en soient graice et gloire. Amen. Amen.

IX.

La Lettre de Prêtre Jean.

A ce morceau commence la partie qui a été arrachée par Libri au ms. de Montpellier. L'ouvrage analysé dans le paragraphe précédent se termine au fol. *lxxxj* recto de l'ancienne pagination; le verso avait été laissé blanc. Cette circonstance était favorable à la fraude, puisque la partie laissée à Montpellier paraissait complète, et les feuillets enlevés eussent présenté la même apparence si Libri n'avait, contrairement à sa coutume, négligé de faire disparaître l'ancienne pagination.

Le texte de la lettre de Prêtre Jean qui occupe les fol. lxxxij à lxxxvij de l'ancienne pagination, n'offre pas d'intérêt. C'est une copie très médiocre d'une traduction dont nous avons déjà maint exemplaire, et qui a été publiée par Jubinal, à la suite de son édition de Rutebeuf, 2e éd., III, 356.

Ci après enxeut li terre[1] *preste Jehan.*

Preste Jehan par lai grace de Jhesu Crit rois entre lez cristiens, mande salus et amour a Ferri l'empereour de Rome. Nous fasons savoir a lai vostre amour que il nous ait esteit rescontei que vous desiriés mout a savair par veritei de nos et de nostre terre et de nos chestez et de nostre creance. Nous voulons bien que vous saichiés[2] lou Pere et le Fil et lou saint Esperit estre .iij. persones en .j. Deu soulemant, et enci le creons nos fermemant; pour lequeil choze vous nos mandastes que nos lai creance de nostre gent et de nostre terre vous feïssiens asavoir par nos letres. Et nous vous dixons le covine de nous et de nostre terre tote. Et se vous vouleis aucunne choze que nos puissiens faire, mendeis le nos, et vous l'aireiz a vostre voulantei. Et se vous vouleis venir en nostre terre, bien il soiez vous venus, car vous sereis sires de toute nostre terre après nous...

Fin (fol. iiij^{xx} et vij):

Or vous avons raicontei en veritei[3] toutes ces chozes pour ceu que vous sachiés l'estre de nostre pais et de nostre palais, et queil gent nos sommes, et de queil creance, et quel vie nous menons.

Explicit.

---

1. *Sic*, corr. *letre*.
2. Suppl. *que nous creons?*
3. Ms. *reritei*.

X.

Les Litanies.

Suit un morceau ayant pour titre *Pour coy lez letanies furent ordonnées que on dist les rogacions.* Inc. : « Les letanies sont faites ij. fois en l'an, « c'est a savoir la premiere letanie le jour de feste S. Marc evangelistre...» Le titre est de la main qui a numéroté les feuillets, et écrit au commencement du ms. les notes rapportées plus haut, c'est-à-dire, selon toute apparence, de la main de Jacques d'Esch. Le morceau occupe les deux feuillets numérotés *iiij*^{xx} *et viij* et *iiij*^{xx} *et ix.*

X.

Consultation de Jean Le Fèvre, médecin établi a Montpellier, sur le traitement de la goutte.

Ce morceau, qui me paraît être le plus intéressant de tout le ms. et qui sans doute a déterminé le choix fait par Libri, est précédé de ces mots : *Pour lez*[1] *goutte S*^{r} *Jehan d'Aix.* L'écriture de cette sorte de rubrique est celle que je crois pouvoir attribuer à Jacques d'Esch. Quant au Seigneur « Jehan d'Aix », il n'est pas facile de le déterminer avec une entière certitude. Le ms. étant, selon toute apparence, des dernières années du XIVe siècle, il me paraît probable que le Jean pour qui a été faite la consultation insérée dans ce ms. était Jean d'Esch, maître échevin en 1373 et qui mourut avant 1398 [2]. Ce Jean eut un fils, également appelé Jean, sur lequel nous ne savons rien, sinon qu'il survécut à son père. Un troisième Jean d'Esch, fils de Jacques d'Esch, mourut en 1439. Hannoncelles, II, 67, publie son épitaphe. Mais l'époque à laquelle il est permis de rapporter le ms. convient mieux au premier de ces trois personnages.

Jean d'Esch souffrait de la goutte. C'était un homme riche. Il résolut, probablement après avoir essayé sans succès des médecins de Metz, de consulter un médecin de Montpellier. Il s'adressa à un certain Jean Le Fèvre, de Metz, qui se nomme à la fin de la consultation, et qui combinait en sa personne les deux avantages d'être un compatriote et d'habiter la ville renommée entre toutes pour son école de médecine.

Il est probable que maître Jean Le Fèvre rédigeait ordinairement ses conseils en latin ; cette fois il s'est servi de la langue française, ou plutôt messine, car nous n'avons aucune raison de croire que le texte qui nous

1. *Lez* est pour *la*, en lorrain.
2. Voy. le Président d'Hannoncelles, *Metz ancien*, II, 65.

est parvenu de sa consultation soit traduit du latin. Il est bien plus vraisemblable que Jean d'Aix ou d'Esch l'a fait trancrire dans son manuscrit telle qu'elle lui était parvenue. Ce faisant, il témoigna pour son médecin d'une considération méritée. Jean Le Fèvre, sur qui du reste il m'a été impossible de découvrir aucun témoignage, paraît avoir été un homme sensé. Ses conseils sont en général judicieux, autant qu'il m'est permis d'avoir une opinion en pareille matière. Les superstitions astrologiques et autres y tiennent peu de place, et s'il est vrai que plusieurs des remèdes indiqués ont dû être plus profitables au pharmacien qu'au malade, le régime prescrit est raisonnable et, somme toute, la médication de maître Jean Le Fèvre ne doit pas avoir été beaucoup moins efficace que celle qu'on suit aujourd'hui en pareil cas.

L'hypothèse admise par notre docteur, qui n'avait pas vu son malade, est que la goutte de Jean d'Esch « vient de chaude cause » ; mais si par aventure elle venait de « froide cause », de tout autres remèdes devraient être ordonnés (§ 13). Le moyen de se décider entre ces deux causes est bien simple : il consiste à savoir si la partie du pied où on sent la douleur est froide ou chaude. Jean Le Fevre prie son malade de le renseigner sur ce point « par aucun qui vieingne à Montpellier ». En attendant il lui adresse les conseils qui conviennent à la goutte venant de « chaude cause ». Tout d'abord il lui trace un régime, indiquant en premier lieu ce qui doit être évité. Il interdit les poissons, principalement ceux d'eau limoneuse comme est la Seille, qui passe à Metz, comme chacun sait (3), la viande de porc, les oiseaux aquatiques, oies, canards, etc, (4), le vin nouveau, les vins épicés (5), le fromage (6), le lièvre, le bœuf trop âgé (7), les salaisons (10), les fruits, à peu d'exceptions près (17). Il lui défend de coucher sur le dos (19), de chevaucher le ventre plein (14). Il lui recommande la continence et l'engage à éviter les soucis comme aussi à se coucher de bonne heure et à se bien couvrir tout le corps en hiver, et particulièrement les pieds (15).

Après avoir dit ce qu'il faut éviter, maître Jean Le Fèvre indique les aliments et les remèdes qu'il juge appropriés à la condition du malade. Il l'engage à manger du pain bien cuit et bien levé, à boire du vin rouge, qui ne soit pas doux. Il conseille la viande de veau ou de jeune bœuf ou de mouton n'ayant pas plus d'un an ou un an et demi, les poulets, les jeunes lapins, de temps à autre les pieds et le groin de porc (23). En carême et en temps de jeûne il recommande l'orge ou le riz aux amandes et la purée de pois chiches (25). Il permet les pêches, pourvu qu'elles soient bien mûres, les prunes noires et les cerises aigres et différents légumes (27-8). Il lui donne la recette d'une sauce où le gingembre, le coriandre et les clous de girofle tiennent une grande place, pour assaisonner les pâtés (29). Par-dessus tout, il lui recommande l'usage constant,

avant le dîner et après le souper, du coriandre qui, dit-il, empêche les oreilles de corner, éclaircit la vue, excite l'appétit, prévient l'esquinancie et mainte autre maladie, et empêche la goutte de descendre dans les articulations (30, 31). Il lui prescrit ensuite de se faire saigner deux fois l'an, en mars ou au commencement d'avril, et à l'automne, entrant dans de minutieux détails sur les conditions dans lesquelles cette opération doit avoir lieu (34-37).

Arrivant ensuite aux remèdes proprement dits, il lui donne la recette de divers liniments et emplâtres destinés à calmer la douleur. Il recommande aussi les bains de pied dans une décoction de fleur d'amande, de camomille, de feuilles de myrte et de mélilot, ou encore dans de l'eau où on aurait fait longtemps bouillir un renard (55)[1]. Et si ces divers remèdes ne suffisent pas, il convient d'user de chirurgie et d'appliquer des fers rouges au-dessous de la cheville et au-dessous du genou.

Maître Jean Le Fèvre était un médecin honnête. Il ne s'exagérait pas la valeur des remèdes qu'il conseillait. Il y voyait plutôt des palliatifs. « Si vous vous gardez des choses dessus dites », écrit-il, « et si vous « faites ce qui s'ensuit, vos douleurs ne seront plus si fortes qu'elles étaient « et vous y trouverez un allègement sensible. Et toutefois ne vous émer- « veillez pas si l'amélioration n'a pas lieu promptement, car cette maladie « est trop forte à guérir » (22). Et ailleurs: « Notez bien tout ce qui vous « est défendu et tout ce qui est permis pour votre gouvernement et « comment vous en devez user. Et comme cette maladie peut difficile- « ment être guérie, je vais vous écrire ce que vous devez faire pour al- « léger vos douleurs, et par aventure il pourra arriver que vous gué- « rissiez, mais toutefois ce que je vous écris n'est que pour alléger votre « maladie » (33). Au XIVe siècle, la thérapeutique appliquée au traitement des affections rhumatismales n'était pas encore en possession de remèdes bien efficaces, notre médecin en avait conscience et ne cherchait pas à le dissimuler.

En terminant, il conseille à son malade de se pourvoir d'un bon physicien qui surveille l'exécution des ordonnances prescrites « car, » ajoute-t-il, « je crois bien que vous ne les sauriez lire ni entendre, ». Enfin, écrit-il encore, « si vous n'avez toutes les choses qui sont contenues dans les « recettes susdites, envoyez à Montpellier par quelqu'un de vos mar- « chands qui ont coutume de s'y rendre, et faites-moi remettre par écrit

1. Cette médication est ancienne : l'emploi du renard bouilli dans l'huile est conseillé par Oribase, *Synopsis*, IX, LVII, éd. Bussemaker et Daremberg, V, 552, cf. VI, 391.

« les noms des herbes ou autres choses qui vous manquent, avec l'argent « pour les payer. »

Telle est cette consultation qui m'a paru à bien des égards digne d'être publiée, malgré les difficultés et les incertitudes que présente le texte qui nous est parvenu.

Por lez[1] *goutte S*[t] *Jehan d'Aix* (fol. 90 *b*).

(1) Veci comment il vous covient governeir contre la maladie de vos goutes. Donc, tout premier, wardez vous que vous ne mangieiz pois ne feves ne aultres leüns, ne chaistines, fors que[2] tant que vos poeiz bien maingier de la puriée de poix et de chiches, et non mie trop sovent. (2) Item, wardeiz vous de maingier toutes viandes faites de paiste, c'est a dire de toutes paistes queutes an viandes ou en browas, ou que soit saichiée de devant et pues queute en xaul ne avec chair ne au fromaige, ne que soit confice (*sic*) avec miel, ensi com pain d'espice que en appelle aweclique. (3) Item, wardeiz vous de mangier tous poixons limoneux, com sont anguilles, tanches, gravices, loches et aultres teilz poixons; et briesment, se vous poeiz, wardeiz vous de mangieir toutes maniere de poixons, si fereiz bien, e en especiaul de tous poixons de awe limoneuse, ensi com est la riviere de Saille. (4) Item, wardeiz vous de mangieir toute chair qui est viscouse, com est chair de porc, soit vieilz soit josne, et de tous oiselz qui vivent et conversent en yawe, com sont oyes, quainnes, mellairs et aultres teilz, soit privés ou savaiges. (5) Item, wardeiz vous de boivre vin novel jusquez a tant que il soit bien repairieiz et bien purifieiz, et de tous vins fors com est vins confis aux espices et claueiz[3] et vin saugieiz, et teilz aultres vins confis. (6) Item, wardeiz vous de mangieir nulz fromaiges et de laicel. (7) Item, wardeiz vous (*fol.* 90 *c*) de mangieir chair de lievre et de buef anciens. (6) Item, wardeiz que vous ne mangieis a un disneir ou a un sopeir plusours paires de viandes. (7) Item, wardeiz vous de dormir tantost après mangieir. (8) Item, wardez vous de trop boivre et defuer de hore. (9) Item, wardeiz vous de mangieir toute choses fort et agüe, si com de poivre, de hurucle[4], de mostarde, d'aulz, d'oignons, de porreiz et de teiles samblans choses. (10) Item, wardeiz vous de mangieir tous poixons salleiz et toutes chairs sallée. (11) Item, wardeiz que nulz fruis vous ne mangieiz; toute voie, quant li temps et la saisons vanrait, vous porreiz bien mangier des prunes noirez et de sereise un poc aigres, com sont

---

1. Forme lorraine, pour *la*.
2. Ms. *forques*.
3. *Sic*, corr. *claireiz ?*
4. Sans doute l'*eruca*, vulgairement *roquette*, plante âcre et à propriétés excitantes, *erue* dans le dictionnaire de M. Godefroy qui traduit par « chenille » sans faire attention que l'exemple unique qu'il cite, emprunté au glossaire de Glasgow, est rangé sous la rubrique *de herbis*. Je trouve *eruque* au XVe siècle, et plus tard, dans Cotgrave, *eruce* « the herb rocket », mais *erucle* ou *hurucle* n'apparaît nulle part à ma connaissance. Cette forme semble indiquer un type *erucula*. toutefois *-ucle* peut s'être dit pour *-uque*, par addition d'une *l* non étymologique, comme dans *triacle, canticle, chronicle*, etc.

brequenades[1]. (12) Item, ne vous beingnieiz mie au mains scuvent ou temps que vous senteiz vostre maladie, se vous n'estes devant saingnieiz. ou que vostre corps soit purifieiz par medicine. (13) Item, wardeiz vous de travillicir, soit en alleir ou aultrement, et de fort labour tantost après ce que vous avereiz mangieit. (14) Item, wardeiz vous de plumeir[2] les pieis et de chevauchieir les jambes trop aquaisiées. et de chevauchieir a ventre remplis. (15) Item, wardeir (*sic*) vous de avoir compaignie a femme, et de tous corrous de hayne, de tristece, de trés grans cusansons, et de longement veilleir ; et en yveir couvreiz bien vostre teste et tout lou corps, et les pieiz en especial wardeiz bien de froit au plus que vous porreiz. (16) Item, wardeiz que les avant pieiz de vos chauces ne soient (*fol.* 90 *d*) trop estroites, ne vos soliers auci. (17) Item, wardeiz vous de mangieir poires que en mainjut en yver, et de pomes auci, et cuignes[3], et de chaistines et de vieiz raisins et de navielz. (18) Item. wardeiz vous de maingier gelines trop viellez. (19) Item, wardés vous de gesir sus vostre dolz. (20) Item wardeiz vous de boivre vins purs et trop subtilz et de maingieir aisilz trop sovent et de useir choses aigres et de tous pains sens levain et mal cuit, com sunt waistelz et pain trop blanc. (21) Item, wardeiz vous de toutes nuixes[4] grandes et petites.

(22) Sire Jehan d'Aix, pour tant que vous sachieiz quelz choses vous pueent aidier ou nuire a vostre maladie. j'ai ces choses ordenée (*sic*) pour vostre sancteit, et vous signefie que, ce vous aveiz cusançon de vous wardeir des choses dessus dites et vous faites les choses que si après s'ensevent et que je vous escris, sens doubtes, vos passions et les dolours de vostre maladie ne seront mie si grief ne si fortes comme elles ont esteit, maix il[5] apercevereiz sensible allegement, ne les accès que vous solieiz avoir ne seront si fort ne si grevable com il soient, ne si ne vous tanront mie si sovent. Et si ne vous mervillieiz mie se si tost vous ne aperceveiz alligement, quar trop fort est a wairir ceste maladie. Veci dont après ceu que il vous couvient faire et governeir por vostre regime, quant a maingier et a tout vos aultre governement.

(23 ; *fol.* 91) Veci conment il vous covient governeir. Premieir, quant a maingieir, vous deveiz maingieir pain qui soit bien cuit et bien leveit, qui ne soit mie ne trop durs ne trop blanc[6], et boveiz vin rouge qui ne soit mie doulx, main soit bien purifieiz et purgieiz de toutes superfluiteiz[7] ; et maingieiz chars de veel qui soit de leit ou de buef qui soit jones, non mie anciens, et chair de motons d un an ou de un an et demi au plux. Maingieiz hardiement des pucins, des jones gelines et perdris et des petiz oiselès, des cunins jones,

---

1. Je ne trouve ce mot, que je ne puis lire autrement, dans aucun dictionnaire.
2. Je ne saisis pas le sens de cette expression. Du reste la leçon *plumeir* n'est pas sûre.
3. Des guignes ou des coings?
4. Noix, actuellement *nuche*, en patois lorrain.
5. Pour *i* ou *y*.
6. C'est ce qui a déjà été dit au § 20.
7. Cf. § 5.

et aucunes foiz des pieiz et des groing (*sic*) de porc et des ventres de veel et de motons. (24) Item, wardeiz tant com vos porroiz, et especialment ou temps de esteit, que vous ne boveiz point de vin qui ne so't bien attrampeiz d'iawe. (25) Item, quant vous junereiz, ou ou temps que en doit juneir, soit en quairesme ou en au'tre temps, vous poeiz bien maingieir de l'orge aux esmandres ou dou riz fais a foison d'amandres et de la purie de chiches. (26) Item, toutes choses que en puet humeir sont profitables. (27) Item, ou temps que les perses sont bonnes, vous en poeiz bien maingieir une que soit bien meüre, et poeiz bien maingieir des prunes noires et des sereises aigres. (28) Quant aux herbes, vous poeiz bien useir de la loraige [1], des chos lombardas, des espinaches, des laituee, et des somences de chos blans avec un poc de persil. (29) Item, quant au salces, vous porreiz bien useir en vos paistelz et en (*fol.* 91 *b*) vos salses de cest porré et non mie trop habundanment, maix en petite quantitei : *R.* [2] preneiz dou blanc gegimbre .ij. ʒ, c'est .ij. onces. et demy once de coriandre qui soit bullis en vin aigre, et bien saichieiz et bien apparillieiz, et des clos de girofle et dou saffran, autretant de l'un conme de l'autre, les [4] poix de une dragme, ℈ .j., et de la kenelle bien fine .vj. dragmes, ʒ .vj.; et de toutes ses choses faites bone porre, et de ceste porre vous meslereiz avec amandres bien broiées, et en fereiz une salse avec un poc de verjus ou de vin aigre ou [6] de ceste porre en poeiz confire vos paistelz, especialment par tout lou temps d'esteilz, especialment quant on tire les pastelz fuer dou four. (30) Item, vous poeiz bien useir dou lait d'amandres detrampeiz an jus de pomes de granate ou an verjus; et pour tant que a Mès vous ne poeiz mie bien recovreir de pomes de granate, il soffit que il soit fait au verjus, et en faites en maniere de une salse que soit commune a chairs rostie ou a poixons; et il [7] meteiz de la fine quanelle avec foison d'amandres et de l'aisy [8], et en yver y meteiz dou blanc gegimbre. (31) Item, je vous los et consoille souvrainnement que vous useiz bien sovent dou coriandre confis et bien apparreiz, ou dou pur coriandre apparilliez senz sucre, et dou confiz preneiz en devant disner et après soupeir ou vous beveiz après ce que vous lou panreiz aultre fois, quar vous en apersevereiz plusours profis et au stomaque et aux (*c*) oreilles, quar il deffent les oreilles de corneir, et aux eulx, quar vous en vaireiz plus cleir, et wairde de occursir les eulx et aguise et fortefie l'appetit et warde les gensives de porriture et de punaisie et de l'esquinance et de moult d'aultres maladies les queilles ie laisse a nommeir pour cause de briefteit. (32) Et saichieiz que il valt et resiste encontre toutes humor et vapour venemouse, et deffent que les humours que sont causes de ses goutes ne des-

---

1. Corr. *borraige*, de la bourrache? Littré n'indique, à l'hist. de ce mot, que *borrace* et *bourrache*, mais il y a *burage* dans un vocabulaire latin anglais-français du XIIIe siècle, Wright, *A vol. of vocabularies* I (1857), 140.
2. *Recipe*.
3. Faute de mieux j'emploie ce chiffre pour désigner l'once.
4. Pour *le*.
5. Je rends par un ʒ le signe de la dagme.
6. Il faut supposer une lacune, ou corriger *ou* en *et*.
7. Pour *i* (y).
8. Pour *aisil*, vinaigre.

cendient au junctures, et pour tant vous consoille je tant com je puix pour vostre profit que vous en uzieiz chesques jour.

(33) Or noteiz bien tout ceu que vous est deffendut et toutes choses que je vous ai deffendut cy dessus et toutes les choses auci que vos sunt ottrié[e]s por vostre governement, et conment vous en deveiz useir. Et pour tant que ceste maladie a poinne puet estre wairie, pour tant vous escris je tantost après quelz choses vous deveiz faire pour allegieir vostre maladie, et par avanture vous porreiz[1] bien garir, maix toute voie ceu que je vous escris ici je vous escris plus pour allegieir vostre maladie, et se n'avereiz mie si fors assez ne si sovent com vous aveiz ehut.

(34) Donc, quant au regimen pur wardeir vostre santeit et la continueir ou pour wairir, il serait bon et profitable que vous vos facieiz saignieir au meyt mars ou a l'anconmencement dou mois d'avril ou en mey lieu dou mois, (*d*) de la voine conmune dou dextre bras, se elle appert plus plenne ou plus grosse, et traieiz dou sanc jusques a demey lb', c'est demey chopine, ou au moins jusques a .iiij. 3. (35) Et devant que ceci faites, se vous aveiz le ventre dur, faites lou allaisieir[2] par aucune medecine, c'est assavoir par un clisteire legieir ou par cassiafiscale[3], et de ceste saingniée faire entens je que ne li air ne la disposicion dou corps ou dou ventre ne soit contraire a ceile saingniée ou aultre empechement notables, si com puet estre grant flux de ventre ou de emorroydes ou de vomissement violent et incisant [qu:] souvant sorviennent a plusours corps.

(36) Et pour tant que point ne m'aveiz escript les signes de vostre goute, ne de queil cause et matiere elle vous vient, ce de sanc ou de fleume ou de cole ou de melancolie, pour ceu ne vous escris je point la forme dou digestif que vous deveiz panre après la saingniée, pour ceu vous covient il useir dou consoi[l] 'aucuns phesiciens de Mès qui saiche ordeneir aucun digestif appropriei[4] a la matière qui est cause de vostre maladie, le queil vous panreiz après vostre saignie. (37) Et après celi digestif vous panreiz ceste medicine pour vous purgieir, dont la recepte est teile : Vous panreiz de la lectuare de succo ros, et le jour que vous panreiz purgacion aieiz boin regimen de consoil de bon phisiciens. (38) Et wardeiz de vous (*fol.* 92) saingnier ou temps que li lune serait ou signe que on appelle *gemini*, pues après en l'anconmancement d'aupton et par tout lou mois de septembre. Quant vos vous fereiz saingnieir, se lou faite dou bras senestre et de la voigne commune que on appelle baselique, jusque a .ij.3, amollié devant le ventre et purgieiz, se il estoit durs et restraint.

(39) Or viens je au remede especial, c'est a savoir pour osteir ou apaisieir la dolour et la passion que vous soffreiz a vos pieiz, quar se grant challour vous tient en pieiz avec la dolour, preneiz de l'ole rosat et de l'ole d'anoi[5], *vel mir-*

---

1. Ms. *porreir*.
2. Plus ordinairement *alaschier*, « relâcher ».
3. *Cassia fistula*.
4. Ms. *approprieir*.
5. Sans doute l'aneth, *anethum gravcolens* L. Ce mot n'est pas relevé dans le dict. de M. Godefroy et il n'y en a pas d'ex. ancien dans Littré sous *aneth*, mais

tino, et de l'ole de camomille, et prenes .ij. part de l'ole rosat et une de l'ole de camomille, une aultre de l'ole d'anoi ou de mirtiñ, et mesleiz tout ensamble, et perneiz de ses oles ensis ensamble meslées, et un poc teive, en ungnieiz le lieu ou vous santeiz la dolour, et se li temps est frois ne l'esxaffés point, maix tous frois en oingnieiz la dolour. (40) Et ce ces choses ne profitent et que la dolour ne se assoage point, faites cest oingnement et en oingnieiz le lieu ou est la dolour, et veci la recepte: *R. farine ordei opii ana* ʒ *.j.* [1]; *misceantur cum succo solatri et tribus vitellis ovorum, et fiat unguentum. Item, ad idem valet*, c'est que a ceci vat, *herba psillii* [2] *trita et cum oleo rosaceo frixa modicum*, mise dessus le mal. (41) Et ce encor ses choses ne profitent, si faites un teil oingnement : *R. spodi* [3], *camphore, (b) memiche acacie ana* ʒ *.j., opii grana tria, conficiantur cum aqua lactuce vel portulace vel succo plantaginis vel cum aqua solatri.* Item a ce meisme valt cest emplaistre : *R. allium de pluma ceruse, boli armenici* [4] *ana* ʒ *.iiij. mastic., thuris ana.* ʒ *.ij.; tereantur omnia cum .iiij*or *albuminibus ovorum, vel cum succo portulace, lactuce, endivie vel plantaginis distemperentur.* (42) Item, veci une aultre remede qui est tout approveit pour faire cesseir la dolour. R. la miate de pain bien blanc et la menuisieiz en lassel de vaiche, et tant la menuissieiz et debrisieiz en celui laissel que elle vieingne en samblance de oingnement, et il meteis la quarte partie de *opii*, et bien fort les mesleiz ensamble avec lou laissel, et meteis ceci tout sus lou feu, et pues ceci meteis bien tost sus la dolour. (43) Et deveiz si noteir que ces emplaistres et oingnemens que sont ici deviseiz ne doit on mie mettre sus la doulour, maiques en l'anconmencement de la maladie, et quant ele croist plus, et les doit on continueir .iij. jours ou .iiij., et quant la maladie est en son estet parfait, porreiz useir de teil emplaistre et medicine: *R. rosarum rub* ʒ *s.* [5], *croci* ʒ *.j.; camo., melliloti ana* 3*s.; conficiantur cum succo vel cum aqua decoctionis coriandri.* (44) *Item ad idem : R. succi mente* 3 *s., aloen* ʒ,

---

on trouve *ancie* dans le *nominale* latin français que j'ai fait connaître d'après un ms. de Glasgow (voir mes *Rapports*, p. 123), et *anois* dans le vocabulaire latin français de Douai publié par Escallier (nº 170, p. 227).

1. Ici et en quelques autres cas il serait posssible que le ms. eût le signe de l'once et non celui de la dragme. Les deux signes ne diffèrent pas considérablement, du moins dans ce ms., et toute vérification m'est actuellement impossible. En cas de doute je crois agir avec une sage prudence en mettant la dose la moins forte (la drachme est le huitième de l'once) pour épargner des accidents à ceux de nos lecteurs qui, suffisamment édifiés sur les ressources de la médecine moderne en ce qui concerne le traitement des rhumatismes, voudraient faire faire les ordonnances de Mᵉ Jean Le Fevre.

2. *Plantago Psyllium* L.

3. C'est probablement le grec σποδίον, scorie métallique. Carpentier (dans Du Cange) cite des extraits d'anciens glossaires où on voit que *spodium* a été employé au sens de « *ærugo æris* » et de » *res adusta* ». Un traité de matière médicale connu d'après un incipit, sous le nom de *Circa instans*, et attribué à Platearius, porte : « *Sprodium* os est elephantis combustum », voy. J. Camus, *L'opera salernitana « circa instans » ed il testo primitivo del « Grand herbier en françoys »*, p. 121 (Extr. des mémoires de l'Académie de Modène, 1886).

4. Bol d'Arménie, substance argileuse employée comme astringent ou hémostatique.

5. Une demi-once ; l'*s* est le sigle de *semis*.

.ij., opii. 3s., pulveris camomille et melliloti quod sufficit; fiat emplaustrum, et tepidum apponatur. Item ad idem: R. boli armenici, aloen, croci, ro., mirti, ana conficiuntur cum aqua (*c*) *coriandri.* (45)[1]. Et quant la maladie s'en vat en declinant, pour resolveir et amainrir les matieres que font les goutes en piés. vous fereiz cest epichime[1]: *R. ceruse nove .j.*, et fondeiz, et resolveiz en ole de lis, *et adde muscillaginis fenugreci 3 s. et semen lini 3 .j.*, et ses choses broieis bien tout ensemble, et en faictes un epichime [1]. (46) Encor il valt ceci : *R. cere 3 .ij., olei aneti 3 .j. et s.; dissolvatur ierapigra*[2] *in predicto oleo, et post addatur camomille pulvis, cum axungia galline vel anatis, simul misceantur*, et en faites oingnement et teivelet[3] le meteiz sus lou mal. (47) Item, en la plus grant dolour de la goute, le darrien remede que tantost fait cesseir la dolour, faites ceste recepte : *R. succi solatri montalis lb* 4. *j.; zz* 5 *bene pulverizati, 3 s., vitella ovorum .iiij*or. *; misceantur omnia et stupe canabine inbibantur et super locum ponatur.* (48) Et saichieiz que tous ses remedes ici dessus escris sont ordeneiz pour les goutes dez pieiz que viennent de chaude cause, quar se elles venient de froide cause il nuirent[6] plus que il n'aiderient; et pour tant, se vous aveiz chalour grande ou pieit ou ou lieu que la goute vous tient et la doulour, elle vient de chaude cause, et se il est froiz elle vient de froide cause. (49) Si me rescriveiz par aucun qui vieigne a Montpellieir se li membre ou queil vous senteiz la dolour est froiz, et adonc je vous ordenerai les remedes contre et que vous (*d*) porront aidieir, quar quanque je vous escrips n'est maiques contre la goute des pieiz que vient de chaude cause, et a ceu le poieiz vous cleirement apercevoir, quar li lieux ou la dolour tient doit estre rouge et chauz. (50) Item, vous deveiz conforteir lou membre ou la dolour vous tient, afin que la mauvaise matiere n'i descendent, par mettre sus aucuns amplaistre profitable qui serait teilz : *R. lucci sigillaci 3 .j. et s., olei mirtini, spice, nardi, ana* ʒ *.j., acacie, mirre, ana* ʒ *.j.. et s., mic. cypressi* ʒ *s., ro.* ʒ *s. squinanci* ʒ. *s., cere nove* ʒ. *s. lapdani* ʒ. *in olei camo. quod sufficit ad incorporandum; dissolvantur dissolvenda in predictis oleis et fiat emplaustrum quod ponatur supra pannum et involvatur membrum dolens.* (51) *Ad idem* veci un aultre emplaistre dou queil vous porreiz useir de l'anconmancement de vostre maladie jusques a la fin. *R. hermodactillorum 3 .ij.; pulverizentur et deinde addatur farine ordei 3 j., vitella ovorum quod sufficiant ad incorporandum, et fiat emplastrum.* (52) *Item, R. fabas cum corticibus et coque in aqua, et postea cola et aquam ponas in caldario novo; post accipe semen malvasti, semen citoniorum, semen lactuce, semen papaveris albi, ana* ʒ *.ij., semen plantaginis, fenugreci et aneti, fol. ro., semen caulium, mandragore, sandallorum, cicerum, ana* ʒ *.j.; coque totum in aqua plantaginis ita quod cooperiantur medicine, donec* (fol. 93) *remaneat medietas; deinde cola et misceatur tantumdem olei ros. quousque consumatur aqua, et removeas oleum, et postea pondera oleum et cuilibet ponderi in* ʒ appone ʒ *.iij. cere albe et* ʒ *.iij. de cepo de renibus*

---

1. Ἐπίχυμα, un liniment.
2. *Hiera pixra*, préparation composée d'aloes et de miel.
3. Un peu tiède.
4. *Libram.*
5. C'est-à-dire *zinziberis.*
6. Corr *nuiroient.*

vituli, et misce totum et utere cum opus fuerit. (53) Item, veci un emplaistre qui valt por conforteir le membre ou est la dolour, et que bien attramprement destruit et font la mauvaise matiere et l'ampeche de descendre ou membre doleroulz et assoagit la dolour. *R. re. cubebar.* 3 *.j.*, *nuc. indic.* ℈ *.ij.*, *edere terrestris* 3 *.j.*, *achori* ℈ *.j.*, *verbene* 3 *s.*, *flor. calcane* ℈ *.j. luci sigillati.* 3 *.j.*, *cere nove* 3 *s.*; *dissolvatur cera in oleo mirtino et camomillino equalibus partibus, addendo de oleis predictis quod suficit ad incorporandum, et fiat emplastrum.* (54) Item, baingnieir ses pieiz en yawe ou soient cuites *id est in aqua decoctionis florum amigdalarum camomille et foliorum mirte atque melliloti*, moult les confortet. (55) Item, les baignieir en moust novel il valt moult. Item, les baingnieir en yawes ou la chairs d'un volpiz, qu'est un renairs, si est cuite et si bien cuites qu'elles soit toute deffaite et fondue; et auci valt moult encontre cest maladie li ole ou la chair d'un welpis est cuite; si en doit on oindre les pieiz; maix devant on se doit faire saingnieir et panre purgacion. (56) Et ce ces choses ne profitent, si converrait useir de cerurgerie, de fer chaulz ardant et bouteir le fer ardant desous la chaville dou pieiz au (*b*) par de fuer .iij. dois aval et auci desous lou genoilz .iij. dois aval, maix wardeiz que ceci soit fait par lou consoil de saige et apers cyrurgiens. (57) Et quant a present, non plux ne vous escrips, maiques tant que je vous prie que vous faites tant que vous aieiz un boin phisicien qui vous saichet ordeneir les receptes que je vous escrips et vous envoie, et que il soit present en l'osteil de l'apothequaire, quar je crois bien que vous ne les savereiz lire ne entendre; et vous preneiz bien en warde que vous ne useiz de nulles des choses dessus dittes que vous sunt deffenduees, se vous voleiz avoir santeit et non sentir les dolours que vous aveiz acoustumeir a sentir, maix useiz de celles que je vous escrips, et teneiz cele governement que je vous escrips. (58) Et ce vous n'aveiz toutes ou aucunes de choses que sunt contenues es receptes dessus dittes envoieiz a Montpellieir par aucuns de vos merchans qui y suelent venir *vel* [1] par aucuns certains messaige, et m'envoieiz les nons en escript, soient herbes ou aultre chose, et l'airgent pour les paieir, et je les vous envoierai; et si m'escriveiz auci se vostre maladie vient de froide cause, ensi com vous porreis apercevoir par ceu que j'ai si dessus escript, et je vous ordenerai. avec l'ayde de mes maistres, ceu que vous serait profitable encontre la maladie. (59) Et, ensi com j'ai dit si dessus, se ou temps que vous senteiz vostre dolour, se li vostre pieiz est chaulz, la maladie vient de challour, et se il est frois elle vient de froidour; et pour tant (*c*) faites ensi com je vous escris. Jehans Le Fevres de Mès, le tous vostre pour servir a vous et aux vostres selon mon pooir, de bon cuer et de bonne volenteit.

---

1. Il y a *ut* dans le ms., mais il est évident que la lettre du médecin devait porter *ul'* abréviation de *vel*.

APPENDICE

I. — Sur les versions en prose française du *Secretum Secretorum*.

Outre la version du ms. de Montpellier, dont je n'ai rencontré aucune autre copie, je connais quatre versions en prose du *Secretum Secretorum*. La plus ancienne est probablement celle qui a pour auteurs Joffroi de Waterford et Simon Copale, et qui n'a été signalée jusqu'à présent que dans le ms Bibl. nat. fr. 1822. Elle est fort libre et d'autant plus intéressante. Je me borne à renvoyer à l'étude que lui a consacrée V. Le Clerc dans le t. XXI de l'*Histoire littéraire*, tout en faisant remarquer qu'il reste encore, en ce qui concerne l'origine et la part de collaboration des deux traducteurs, bien des points obscurs. Je désigne par *A*, *B*, *C*, les trois autres versions.

A. — Version remontant probablement au XIIIe siècle. Elle paraît fort exacte. Je cite d'après le ms. Bibl. nat. fr. 571 (anc. 7068), qui paraît avoir été écrit au XIVe siècle. P. Paris en a cité quelques lignes dans ses *Manuscrits françois*, IV, 407-8.

(*Fol.* 124 *a*) A son seign^r^ hautisme en culture de crestiene religion trés verteus (*sic*) Guy, veirement de Valence. de la cyté Tripoli glorius eveske, Phelippe, de ses clers li mendres, soi meimes e leal service de devotion. D'autant come la lune est plus clier ke les esteiles e li ray du soleil plus lusant que la lune, d'autant surmonte la clarté de vostre engin et la parfondesce de vostre savoir governe la gent qi ore sunt environ la mer, ausi bien barbariens come latins, en lettreüre. Si n'est nuls de sien (*lis.* sein) curage ki a ceste sentence puisse relucter... Et come a vostre seignorie plout ceste margarite de philosophie a Antioche, ou je ou vous estoie, k'ele de lange d'Arabie en latin fust translatée, je, a vostre comandement covoitant humblement obeir, et a vostre volenté, si come je sui tenuz, servir, cest livre ke les Latins pas n'avoient, por ce k'en pou lius fu trové neis d'Arabie [1], ai translaté od grant travail, en apert lengage de latin, de la lange d'Arabie...

(*Fol.* 124 *d*) Prologes du translateur en loenge d'Aristotle.

Deus omnipotent gard nostre roy a glorie des creanz, e conferme son regne a sa lei divine defendre, e pardurer lui face a eshaucer honur e loenge des biens [2]...

(*Fol.* 125 *a*) Johan qe cest livre translata, le fiz Patric, tresachant e trés loial disour des langages dist : Je n'ay pas guerpi ne le liu ne le temple ou li

1. Texte latin : « quia apud paucissimos Arabos reperitur ».
2. Il faudrait *buens*.

philisophe (*sic*) soloient escrivre e lur privez oevrez respondre que je point n'eschivai...

(*Fol* 125 *a*) *Une epistre Alex. a Ar.*

Je fais a savoir a vostre cointise ke j'ai trové en la terre de Perse unes genz que de raison abundent e de perzant (*corr.* parfont?) entendement...

(*Fol.* 125 *b*) *L'epistre Ar. a Alisandre.*

O filz trés glorius, trés doiturier emperere, Dieus te conferme en voie de conisance e en sente de verité e de vertu...

B. — Version qui remonte au XIVe siècle. Le commencement est remanié et abrégé. Je cite d'après le ms Bibl. nat. fr. 1086 qui appartient à la fin de ce siècle. Autres copies : Bibl. nat. fr. 562 (anc. 7062, voy. P. Paris, *Mss. fr.* IV, 344-6) et 10468, Arsenal 2691 [1]; Londres, Mus. brit. Add. 18179; Oxford, Saint John's Coll. 102.

Johan filz Patrice, sage de touz langagez, trouva en Grece, repost ou temple du soleil que Esculapides avoit fait faire, le livre des secrez Aristote, et le translata de grieu en caldieu. Et puis, a la requeste du roy d'Arabie le translata de caldieu en arabic. Et après grant temps ung grand clerc appellé Phillippes le translata d'arabic en latin et l'envoya a reverent pere en Dieu trés sage noble et honneste personne Guy de Valence, evesque de Triple...

Comme Alixandre envoya une epistre a Aristote pour avoir conseil se il occiroit ceulx de Perse.

O trés noble signour de justice, je segnifie a ta prudence que j'ay trouvé en la terre de Perse unes gens habundans de raison, et ont entendement a acquerre royaumes...

Le .iiij., comme Aristote envoya a Alixandre une epystre en soy excusant qu'i ne pouet aler de vers ly pour sa vielliesse, et pour ce luy envoye ce livre comme il se doit gouverner.

Alixandre, biau filz gloriex emperierez, le trés precieux Dieu te vueille confermer et envoyer cognoissance et sentir verité et vertu...

C. — Version qui ne paraît pas être antérieure à la fin du XIVe siècle, mais qui ne peut être notablement postérieure, puisque le duc de Berry en possédait un exemplaire en 1413 [2]. Elle supprime le premier prologue et commence au chapitre *Deus omnipotens custodiat regem nostrum* (ci-dessus, p. 168) et ensuite confond en un seul personnage le *Philippus* du prologue supprimé et *Joannes filius Patricii*. Je la cite d'après le ms. Bibl. nat. fr. 1087. Il en existe d'autres copies, par ex. Bibl. nat. fr. 1166, 1958; Cambridge, Bibl de l'Université, FF.1.33 (daté de 1420) Elle a été imprimée à Paris pour A. Verard, en un volume renfermant divers traités ainsi indiqués à l'explicit :

---

1. Mss. ayant appartenu à « Mademoiselle Anne de Graville », puis à d'Urfé.
2. Cet exemplaire, qui ne s'est pas retrouvé, figure dans l'inventaire de 1413; voy. Delisle, *Cabinet des mss.* III, 184 (n° 165).

Icy fine le livre du gouvernement des princes, du tresor de noblesse et des fleurs de Valere le grant, imprimé à Paris par Anthoine Verard. — (Bibl. nat. E 1087, Rés.).

Elle occupe dans ce livre les vingt-deux premiers feuillets.

Dieu tout puissant, vueilles garder nostre roy et la gloire de ceulz qui croyent en lui, et conferme son royaume pour prendre la loy de Dieu, et le face regner a l'exultation, loenge et honneur des bons. Je qui suis serviteur du roy ay mis a execution son mandement, et ay donné oeuvre d'acquerir le livre des bonnes meurs au gouvernement de lui, lequel livre est nommé le secret des secretz[1]...

(*V°*) *Une epistre que Alixandre envoya a Aristote.*

Dotteur de justice et trés noble recteur, nous signiffions a ta grant sagesse que nous avons trouvé ou royaume de Perse pluseurs hommes lesquels habondent trés grandement en raison et entendement subtil et penetratif...

(*Fol.* 3) *Le prologue d'un docteur appellé Phelippe qui translata ce livre en latin.*

Phelippe qui translata cest livre fu filz de Paris, et fut trés saige interpreteur et entendeur de toutes langues, et dist ainsi : Je n'ay sceu ne lieu ne temple ou les philosophes ayent acoustumé de faire ou deffaire toutes oeuvres ou tous secrez que je n'ay cerchié...

(*Fol.* 3 *v°*) Trés glorieux filz et juste empereur, Dieu te conferme en la voye de congnoissance les chemins de verité et de vertus...

Je mentionne ici, pour mémoire, la version très abrégée, et probablement exécutée en Angleterre, que renferme le ms. Roy. 20. B. V. du Musée Britannique, fin du XIVe siècle. En voici les premières lignes :

(*Fol.* 136) *Ici comencent les epististels* (sic) *sescretes* (sic) *del livre Aristotle a Alisandre, q'est apelé* secré des secrez, *et dist ensi Aristotle a Alisandre :*

Beauz fiz, glorious dretturel emperers, Dieux te conferme et refreyne tes apetis desordenés, et conferme ton regne et illumine ta conscience a son service et a sa honur...

II. — Enseignement d'Aristote à Alexandre, d'après Gautier de Châtillon.

Voici les premières et les dernières lignes de la version des *Enseignements* d'Aristote annoncée plus haut (p. 169). Je n'en connais qu'une copie, Bibl. nat. fr. 1973, ff. 66 à 68, du XVe siècle :

---

1. Il y a dans l'imprimé de Vérard une curieuse interpolation : « Dieu tout « puissant, vueille garder nostre Roy et la gloire de ceulz qui l'hon- « neurent, et conferme son royaulme à la gloire de Dieu, et le face regner a « l'exultation, louenge et honneur de tous bons christiens. Je qui suis servi- « teur *du dict s.igneur Charles VIII* de nom, a sa louenge et honneur, ay mis « peine et entente d'acquerir le livre de bonnes meurs au gouvernement de lui. »

2. Corr. *a preud'hommes.*

Alixandre, biaus filz, devieng homme et aprens a porter armes. Tu as bonne achoison de estre chevalier, car tu as anemis contre qui tu poes moustrer ta vertu. Et le te diray comment tu le pouras faire, se tu me veulz entendre. Conseilles toi apprendes hommes [2] et laissiez les serfs et gengleurs et les felons. Ne souhaulce ja ceuz que par nature doivent estre bas, car tu vois par coustume que le ruisseaulz qui est enflés par le pluie ceurt plus orgueilleusement que cil qui vient de la fontaine et ceurt tousjours. Autresi est plus fier et plus crueulz li povres homs soushauchiés. Il ne vuelt oïr preiere ne flechir soi a deboinaireté.

Fin (fol. 68 v°) :

Et se aucuns t'a mesfait, delaisse a prendre vengance tant que l'ire soit apaisie, et puis que accordemens ara esté fais, ne te souviengne ja depuis de la hayne. Se tu vis en ceste maniere, tu gaingneras renommé qui ne fauldra a nul jour du monde...

Paul Meyer.

P.-S. Tout ce qui précède était imprimé lorsque j'ai trouvé à la Bodleienne un manuscrit (Rawlinson C 538) qui renferme une traduction du *Secret des Secrets* différente de toutes celles qui ont été examinées ci-dessus. Elle commence ainsi un fol. 3 v° à la suite de la table :

A son seigneur trés excellent en la religion crestienne estable et trés ferme Guy de Valence, de la cité de Tripole glorieux evesque. Phelipe, de sez clers le plus petit, humble recommendacion et devote et loyale subjection. C'est chose digne, juste et resonnable que vostre paternité aist cest livre ouquel comment (?) de toutez les sciences aucune choze profitable i est contenue. Quar, quant je estoye en Antioche avecque vous et ceste precieuze de philosophie marguerite si fust trouvée, il plut a vostre domination que il fust translaté de arabic en latin...

Le ms., qui est de très petites dimensions, a été exécuté à la fin du XIVe siècle. En tête du texte est placée une fort belle miniature de présentation. Au bas de la page est peint l'écu d'azur semé de fleurs de lys et entouré d'une bordure dont la couleur ne peut plus être distinguée. Ce sont probablement les armes de Jean duc de Berry (écu de France à la bordure engrêlée de gueules), et en ce cas le ms. d'Oxford pourrait être identifié avec le « petit livre en françois, escript de lettre de court, « du gouvernement des rois et des princes » qui occupe le n° 164 dans l'inventaire de la librairie du duc de Berry édité par M. Delisle (*Cabinet des mss.*, III, 184).

P. M.

MÉLANGES

DE LITTÉRATURE CATALANE[1]

III. — Le livre de courtoisie.

Le poème, qui, dans le manuscrit n° 377 de la bibliothèque de Carpentras, où il occupe les feuillets 223 à 242, est intitulé *Fasset*, et que je nomme *Le livre de courtoisie*, pour en mieux déclarer le contenu, n'est pas une œuvre originale.

Fasset, ou plus correctement *facet*, renvoie à *facetus* qui, en bas latin, on le sait, ne signifie pas seulement « plaisant, facétieux », mais « courtois, bien élevé » ; c'est fort souvent, au moyen âge, un synonyme de *curialis* et d'*urbanus*. Or sous le titre de *Facetus*, ont été composés deux poèmes latins, l'un en hexamètres, l'autre en distiques, que M. Hauréau a récemment étudiés et décrits dans sa *Notice sur les œuvres authentiques ou supposées de Jean de Garlande*[2]. D'un de ces poèmes, de celui qui est écrit en distiques et commence par le vers : *Moribus et vita quisquis vult esse facetus*, a été tiré le nôtre. Je dis tiré plutôt que traduit, car bien que le rimeur catalan ait translaté à la lettre de longs passages du latin, il s'est donné çà et là quelques libertés, il a maintes fois délayé, développé et, à l'occasion aussi, abrégé.

Le *Facetus* latin tient du manuel de discipline mondaine, du livre de civilité et de l'art d'aimer. Après des généralités, des conseils sur l'éducation et le choix d'une carrière, des règles touchant le maintien, la toilette et l'accoutrement, l'auteur dicte à ses élèves une *ars amatoria*, qui est la partie essentielle de son œuvre et de toutes la plus longue, puisqu'elle embrasse environ la moitié du poème (v. 131 à 384). L'influence d'Ovide, on pouvait s'y attendre, est ici sensible et se manifeste en

1. Voir, pour les deux premiers articles, *Romania*, X, 497 et XII, 230.
2. *Notices et extraits*, t. XXVII, 2e partie, p. 15 et suiv.

plusieurs passages. Comme le poète de Sulmone, notre Catalan débute par le choix d'une amie (v. 151-152) :

Providus imprimis oculis sibi quaerat amandam,
Eligat e multis que placet una sibi.

(comp. Ovide, *Ars amat.*, I, 35, 42), et continue par l'énumération des artifices qu'emploiera le jeune homme pour se concilier les faveurs de la belle. De même qu'Ovide, il recommande d'avoir recours à une entremetteuse, une messagère (l'*ancilla* ou l'*index* de l'*Ars amatoria* est ici une *nuntia*) ; il n'a pas meilleure opinion que lui de la vertu féminine et ne croit pas qu'une femme quelconque, adroitement sollicitée, puisse résister longtemps (v. 198-200) :

Improbitas vincit, pectora frangit amor;
Ferrea congeries disrumpitur improbitate
Et durum lapidem gutta cadendo cavat.

(comp. Ovide, I, 473) ; il est d'avis aussi qu'un moment vient où il faut tout brusquer, sous peine de se rendre ridicule et odieux (v. 295 ss.) :

Vim faciat juvenis, quamvis nimis illa repugnet...
Expectat potius luctando femina vinci
Quam velit, ut meretrix, crimina sponte pati...
Qui querit coitum, si vim post oscula differt,
Rusticus est...

(comp. Ovide, I, 669 et suiv.). Enfin les recommandations qu'il fait à son disciple sur sa toilette et la propreté de ses vêtements sont également empruntées au poète latin (v. 51-52, et v. 109 et suiv.) :

Sepius insinuet vestes ut, tegmine mundus,
Purgatus viciis significetur ut est...
Libera frons pateat, detonsis arte capillis...
Cesarie longa fit turpis forma virilis...
Non natet in caligis vel crus vel pes juvenilis,
Sed sotularibus formet utrumque pedem.

(comp. Ovide, I, 514 et suiv.).

Après cette longue dissertation *de amore*, dont Ovide a fait les frais en partie, nous retombons dans les moralités ; l'auteur reparle des diverses professions, de leurs avantages et inconvénients, des qualités spéciales qu'elles requièrent, etc.

Ce *Facetus*, dont le succès au moyen âge est attesté par les manuscrits nombreux qui nous l'ont conservé, a tenté un rimeur catalan de la seconde moitié, je crois, du XIVe siècle. Il lui parut que le livre du *docteur Facet* — c'est ainsi qu'il interprète le titre du poème latin — méritait

d'être mis en roman, car il tenait ce livre pour le meilleur code qui se pût trouver de l'art de *corteria*. D'abord il suit de très près son modèle. Sans garder la concision du latin, ce qui lui était impossible, — à lui comme à tout autre poète en langue vulgaire — il ne paraphrase guère que pour les besoins de la rime. Après c'est autre chose. Il est visible que l'art d'aimer, qui, dans les distiques latins, se soude à l'introduction et y forme déjà le morceau de résistance, est, aux yeux du rimeur catalan, la seule partie du poème qui compte, le reste ne devant servir que de prétexte et de prologue. Ce manuel du parfait séducteur est ce qui surtout l'a charmé et lui a semblé digne d'être révélé à ses compatriotes; mais traduire ici ne serait pas suffisant, il faut insister et longuement commenter l'original. Aussi les trois cent cinquante vers que le premier auteur avait consacrés à l'*ars amatoria* en fournissent-ils plus de quatorze cents au second ; et, ce qui est remarquable, au lieu de revenir, après cette longue digression, aux règles de conduite qui terminent le poème latin, notre Catalan continue pour son compte à parler de l'amour : la morale de son traité est une diatribe terrible contre les femmes, qu'il n'atténue qu'à la fin par quelques réserves à l'endroit des *fembres bones*.

Donc le *Facet* catalan est essentiellement un *art d'aimer* et se rattache, par-dessus son modèle immédiat, à la littérature des imitations d'Ovide en langue vulgaire. Je voudrais pouvoir trouver dans cette œuvre, et surtout dans les parties ajoutées par l'auteur catalan, quelque autre intérêt qu'un intérêt liguistique : cela ne serait pas facile. Il faut convenir que le tout est piètrement composé, écrit et versifié, et que le Catalan a peu marqué son coin dans ce délayage, peu marqué aussi la couleur de son époque et de son pays. Quelques allusions à Flore, à Tristan, à Jaufre Rudel de Blaye dénoncent le poète en langue vulgaire, auquel étaient familières les œuvres principales des littératures provençale et française; un dicton castillan rapporté quelque part (v. 1549-50) trahit seul le rimeur d'outre-monts. Voilà à quoi se borne la note locale du *Facet*.

Ou faudrait-il encore relever l'importance relative, et plus accentuée que dans le latin, donnée ici au rôle de la messagère d'amour? Serait-ce un trait plus particulièrement espagnol, quelque chose qui rappellerait le pays de la *Célestine?* A peine. Mais le nom que porte la *moyenneresse* et que je n'ai pas rencontré ailleurs vaut qu'on s'y arrête. Ce nom est la *destral;* or, *destral*, en catalan, signifie « hache ». Qu'a de commun une hache et le personnage en question ? Au premier abord, j'ai pensé que *destral*, au lieu de son sens habituel et constant de « hache » avait ici celui d' « indicatrice » et de « guide » (comp. le castillan *diestro*, guide, licou, et *destrar*, *adestrar*, guider, conduire), et que le poète, en employant ce terme, s'était souvenu de l'épithète d'*index*, qu'Ovide (*Ars amat.*, I, 389 et 397) a deux fois appliquée à l'*ancilla* qui sert les

intérêts de l'amant ; mais voici que deux passages établissent qu'au contraire l'auteur catalan a bien entendu prendre le mot au sens de hache (v. 570-71) :

La destral sia tan aguda
A dos colps l'arbre s'en aduga.

Littéralement : « Que la hache soit assez aiguisée (*ou* l'entremetteuse assez adroite) pour, en deux coups, abattre l'arbre. » Et encore (v. 1102-03) :

Tremeta tost per la destral
Per derrocar l'arbre fortal.

« Que l'amant demande aussitôt la hache (*ou* l'entremetteuse) pour abattre l'arbre robuste ». Tout au plus pourrait-on admettre un jeu de mots : *destral* aurait les deux sens de hache et d'*index*.

Le texte du *Facet* nous est parvenu dans un état lamentable. Assurément plusieurs scribes ont dû travailler à rendre inintelligibles bien des passages de ce poème ; c'est eux, non pas l'auteur, qu'il faut rendre responsables de mots altérés, d'infractions à la mesure du vers et d'omissions de vers entiers. Mais l'auteur a à sa charge aussi des négligences et des incorrections. Ainsi n'est-ce pas à lui qu'on doit s'en prendre d'une faute contre la syntaxe qui revient souvent, j'entends la confusion du discours direct et du discours indirect, le passage dans une seule et même phrase de la deuxième personne à la troisième, ou l'inverse ? Par exemple (v. 340 et suiv.) :

No *sies* entre los maiors
En paraules trop habundos
E *tinga* tant entre *sa* pensa
So que *volra* dir ne *porpensa*.

L'auteur, vraisemblablement, était peu maître de sa langue et comprenait mal le latin.

La versification du *Facet* prête à diverses observations. Un trait d'abord, qui la distingue nettement de celle du conte de *L'amant, la femme et le confesseur* [1] et la rapproche de celle des *Sete Savis* [2], est l'emploi d'assonances féminines. Nous trouvons ici des assonances telles que *doctrina* :

1. *Romania*, X, 497.
2. Publ. par M. Mussafia.

dia; disciplina : sia ; ciciliana : mala qu'ignore le conte que j'ai publié, alors qu'elles sont fréquentes dans les *Sete Savis*. Mais cette question demande à être examinée d'un peu près.

Il semble au premier abord, et à considérer seulement certains cas, que l'auteur ait eu la ferme intention de rimer son poème correctement, et si correctement qu'il n'aurait vu aucun inconvénient à plier la grammaire et la syntaxe aux exigences de la rime pure : obtenir de vraies rimes aux dépens de la correction grammaticale, de la forme régulière des mots, tel aurait été son but. Comment expliquer autrement des rimes telles que *hom : perdom* (266-67) ; *di : cami* (392-93) ; *desesper : esforser* (592-93) ; *diner : fier* (1247-48) ; *fer : parler* (526-27) ; *infant : verayamant* (762-63) ; où *perdom* (*perdonat*) échange son *n* contre une *m*, où *di* (*dico*) perd son *c* final, ce qui est contraire à la phonétique catalane, où *esforser* et *fier* passent de la première à la deuxième conjugaison, et où *verayamant*, cet adverbe en *ment*, prend un *a* auquel il n'a aucun droit ? Et je ne parle pas de beaucoup d'autres exemples, où l'addition d'une *s* à un substantif, un adjectif ou un adverbe transforme une assonance en une rime pure, parce qu'on ne peut pas déterminer exactement dans quels cas l'emploi de cette *s* de déclinaison était ou non conforme à l'usage catalan au XIVe siècle. La règle de l'*s* n'a jamais été observée en catalan populaire ; mais l'influence des lectures provençales amena presque tous les poètes catalans du XIIIe et du XIVe siècle à ajouter un peu au hasard à bon nombre de substantifs, d'adjectifs et de participes l'*s* du nominatif singulier ou du régime pluriel, dont ils ne connaissaient pas exactement la valeur. Lors donc qu'on trouve, comme ici, des mots terminés par une *s* que ne légitiment pas l'étymologie et la règle provençale, il ne serait pas exact de taxer ces formes d'incorrectes : c'est une licence permise. Notre texte fournit : v. 688-89 *conortats* (nom. pl.) : *bontats* (nom. sing.) ; v. 714-15 *resplandents* (rég. sing.) : *plazents* (rég. pl.) ; v. 903-04 *cortés* (nom. sing.) : *mercés* (rég. sing.) ; v. 957-58 *bontats* (rég. sing.) : *pentinats* (ind. prés. 2e p. pl.) ; v. 1054-55 *abrassats* (nom. pl.) : *nats* (nom. sing.) ; v. 1647-48 *morts* (rég. sing.) : *storts* (nom. pl.) ; enfin trois exemples d'adverves en *ment* terminés par une *s* : v. 732-733 *luents* (nom. pl.) : *verayements* ; v. 1483-84 *serpents* (nom. sing.) : *examents* ; v. 1521-22 *jausents* (rég. sing.) : *verayaments*. En provençal classique l'une ou l'autre de ces formes de mots rimant ensemble et quelquefois toutes deux seraient condamnées, tandis qu'ici l'idiome littéraire et poétique les tolère : nous ne rangerons donc pas ces exemples parmi ceux où la grammaire est sacrifiée à la rime pure. Mais il en reste d'autres à joindre à ceux qui ont été cités précédemment, j'entends des mots où l'accent a été transposé pour les faire rimer parfaitement avec d'autres : v. 304-05 *cortés : largués* (pour *lárgues*, pl. masc. de *larch*) ;

v. 1048-49 *graciá : alegrá ;* v. 1509-10 *faysó : Ovidió* (au lieu d'*Ovidi*) ; v. 1708-09 *ha : luxurió* (au lieu de *luxuria*)[1].

En revanche le *Facet* contient un grand nombre d'assonances, ou, si l'on veut, de rimes imparfaites. Est-ce négligence, est-ce système ? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est que ces assonances vont à l'encontre du procédé antérieur, qui consiste, comme on l'a vu, à subordonner la grammaire à la rime. A quoi bon, se demande-t-on, torturer des mots au profit de l'homophonie, quand ailleurs le poète se contente de simples approximations ? Quoi qu'il en soit, voici le relevé de ces assonances. Il convient, il est vrai, de distinguer celles qui ne sont qu'apparentes, simplement graphiques, de celles qui sont réelles.

I. Assonances graphiques. Voyelles. *E : a.* v. 85-86 *mestre : metra ;* v. 1453-54 *groga : roge ;* il n'y a là qu'une différence de notation, *e* et *a* dans cette position représentant exactement le même son. — Consonnes. *Rs : s*, après un *e* ou un *o*. V. 308-10 *cortés : es : leugers ;* v. 340-341 *maiors : habundos ;* v. 534-35 *abdos : amors ;* v. 818-19 *vos : amors ;* v. 917-18 *lausors : nos ;* v. 981-82 *vos : cors ;* v. 1130-31 *vos : lausors ;* v. 99-100, 297-98 *sasarros : fors*. Dans tous ces exemples, il est très probable que l'*r* ne se faisait pas entendre, et que *es* et *ers*, *os* et *ors* se confondaient dans la prononciation ; en effet, il n'est pas rare de trouver en catalan des formes telles que *primés* pour *primers primarios*) et *cos* pour *cors* (*corpus*), quoique le phénomène inverse, c'est-à-dire la présence d'une *r* parasite dans certaines finales, dans des dérivés par exemple du suffixe latin *osus*, ne soit pas sans exemple[2] : ici même nous avons *ossors*, (v. 1421), pluriel de *os* (*os*, *ossis*). — *nts : ns*, après *a* ou *e*. V. 111-12 *recomptants : escrivans ;* v. 158-59 *infants : capelans ;* v. 776-777 *mans : guants ;* v. 1126-27 *mans : stants ;* v. 1379-80 *manaments : sens* ; 1688-1689 *fems : calents*. Dans cette situation, la dentale ne se fait pas facilement entendre : toutes ces finales, de quelque façon qu'elles fussent écrites, sonnaient donc de même *ans* et *ens*. — *nt : n*, après *e*. V. 504-505 *defaylimen : altiment* ; le cas étant isolé, il n'y a trop rien à en dire, car le *t* du premier mot a pu être omis par un scribe ; mais la chute du *t* en ce cas ne serait pas non plus sans exemple. — *m : n*, après *a*. V. 249-50 *am : deman ;* v. 836-37 *sabran : am*. Si ce sont bien là des rimes parfaites, on a dû prononcer *an*, l'*m* s'est assimilée à l'*n ;* mais il est possible qu'on doive mettre ces exemples au nombre des assonances

1. Des faits du même genre ont été signalés ailleurs ; voy. P. Meyer, *Chanson de la Crois. albig.*, I, CIX.
2. Voir *Romania*, X, 280 ; Mussafia, Introd. aux *Sete Savis*, § 36.

réelles, et ce qui tendrait à le prouver, c'est le *perdom*, forme citée plus haut, que le poète a créée, contrairement à l'étymologie, pour rimer avec *hom*. — Puis quelques cas isolés et où la graphie, sans doute, est seule en cause. v. 322-23 *trists* : *smarrits* (je crois qu'on prononçait plus souvent au pluriel *trits* que *trists* et que le poète a bien pu écrire *trits*) ; v. 421-22 *agual* : *vall* (il n'est pas douteux qu'on doive prononcer *aguall*, *l* simple étant constamment employée dans les manuscrits pour *l* mouillée), enfin v. 1535-36 *meses* : *bezes* (ici le *z* est une faute pour *s*).

II. Assonances véritables. Voyelles *e* : *ei* ; *a*, *al*, *ay* : *au*. v. 152-53 *dret* : *deig*[1] ; v. 496-97 *saul* : *mal* ; 594-95 *senyals* : *suaus* ; v. 1427-28 *plau* : *natural* ; v. 1463-64 *play* : *saul*. — Consonnes *t* : *c*, après *e*, *i*, *o*, *or*. V. 1712-13 *met* : *dech* ; v. 538-39 *oblit* : *dic* ; v. 768-69 *dich* : *esperit* ; v. 1084-85 *dit* : *ric* ; v. 57-58 *tot* : *boc* ; v. 1409-10 *porch* : *mort*. — *p* : *c*, *t*, après *i*, *or*. V. 604-05 *macip* : *trich* ; V. 854-55 *macip* : *exarnit* ; v. 1627-28 *fort* : *orp*. — *n* : *rn*, après *o*. V. 1619-20 *son* : *jorn*. — *ts* : *s*, après *i*. V. 754-55 *vestits* : *paradis*. — *yll* : *y*. V. 1437-38 *erguyll* : *anuy* ; peut-être, cependant, *l* mouillée (représentée ici par le groupe *yll*) se prononçait-elle déjà comme *i* consonne.

Assonances féminines. *ia* : *ina* : *ira* : *isa* : *iva* : *ida* : *iea*. V. 138-39 *doctrina* : *dia* ; v. 230-31 *disciplina* : *sia* ; v. 704-05 *nina* : *morria* ; v. 911-12 *estia* : *nina* ; v. 478-80 *sia* : *profira* : *dia* ; v. 1655-56 *gira* : *dia* ; v. 461-62 *camisa* : *via* ; v. 975-76 *aymia* : *agradiva* ; v. 1447-48 *tenyida* : *falia* ; v. 198-99 *sia* : *saviea*. — *ala* : *ana*. V. 566-67 *ciciliana* : *mala*. — *Ola* : *ona* : *ora* : *orra*. V. 702-703 *dona* : *hora* ; v. 740-41 *madona* : *axora* ; v. 1302-03 *gola* : *bona* ; v. 1349-50 *dona* : *hora* ; v. 1569-70 *s'anamora* : *modorra*. — *Oca* : *ota* ; v. 1050-51, 1221-22 *boca* : *tota*. — *ua* : *uda* : *uga* : *uyla* (= *ulla*). V. 1292-93 *perduda* : *faduga* ; v. 1419-20 *eguylla* : *nua*. — *ea* : *ella*. V. 1579-80 *balea* : *ella*. — *esa* : *eta*. V. 459-60 *sartroresa* : *robeta*. — *eles* : *eyles* : *eses*. V. 760-61 *mameles* : *mereveyles* ; v. 1449-50 *creses* : *mereveyles*. — *ates* : *agues*. v. 1545-46 *mates* : *bufalagues*. — *iquen* : *iguen*. V. 750-51 *signifiquen* : *liguen*. — Assonances féminines où plus d'une consonne diffère V. 243-44 *crusca* : *alguna* ; v. 1399-400 *balea* : *sembla* ; v. 1461-62 *blanca* : *auca* ; v. 1551-52 *castes* : *maridades*.

De tous les morceaux en vers ou en prose dont se compose le manus-

---

1. Il est bien probable que l'*i* ne se faisait pas sentir du tout et qu'on prononçait *detx* (*x* = *ch* franç.) : ce ne serait qu'une assonance graphique. Toutefois, au v. 764, le poète a écrit, contrairement à l'étymologie, *dreig* pour faire rimer ce mot avec *deig*.

crit de Carpentras, le *Facet* est celui qui contient le plus de passages inintelligibles, du moins pour moi. J'ai fait ce que j'ai pu pour trouver un sens aux vers, qui, tels que nous les livre le manuscrit, m'en paraissent dépourvus, et, dans le petit glossaire placé à la suite du texte, j'ai soigneusement relevé, à côté des mots plus ou moins rares que tous les dictionnaires ne citent pas, ceux dont mes lectures ne m'avaient pas encore fourni d'exemple et que, généralement, je n'entends point. Enfin, pour donner à d'autres le moyen de corriger à leur tour plus facilement ce texte si maltraité, j'ai cru devoir le faire suivre du petit poème latin d'où il a été tiré. Ce *Facetus* n'ayant pas été, que je sache, imprimé, il n'était pas à la portée de tout lecteur de le comparer à sa traduction libre catalane. Des chiffres de renvoi, placés entre crochets dans les deux textes, permettent de se reporter du catalan au latin et du latin au catalan.

ALFRED MOREL-FATIO.

Senyors, qui vol esser cortes, [1]
Be ensenyat e gint apres,
Aquest romans venga ausir
Quis vol d'ensenyament garnir.
Aquest romans ha nom Fasset,
Milor libre en feus promet
Que anc [no] posquessets ausir
Ne atendra per gint noyrir;
Et qui [e]studiar hi volra,
Mantes causes hi atrobara
D'ensenyament e corteria.
Hi apendra [en] cascun dia
Li clerga e li xivaler,
Li ciutada e mercader,
L'infant atressi e li veyll,
Tuyt ne apendran bon conseyll
Ez instruhiran tota via,
Si aquest romans sovin legia.
Donques qui vol esser cortes
Ben ensenyat e gint apres,
Entene en humilitat
E en bonea abrivat.
No vulles esser monsonger,
Mas tota via vertader;
Ages lo cor ferm e [e]stable,
Si a tuyt vols esser agradable;
E no sies endeny[i]os
Ne trop mal ne trop renyios,
E ages fe e leyaltat
E seras de tuyt molt amat;
Car qui es foyll [e] senes fe
No es cregut de nuyla re.
Mas si s' ave sayso e loch [9]
Mentir no nou, ab que dur poc,

---

15. *e li*. Ms. *el*. — 18 Il faudrait *legian*. mais l'auteur passe sans cesse d'un nombre à l'autre, sans s'occuper de l'accord du verbe avec son sujet. — 19 *Donques*, ms. *Doncs*. — 21 — *Entene* = *entena*, subj. d'*entendre*. Le ms. a plutôt *entenc*. — 33 *ave*, du verbe *avenir* : « Mais, à l'occasion, mentir ne nuit pas, pourvu que cela dure peu. »

Car per retrer les veritats
Del altre part les amistats.
Pecat del amic celeras,
Tant con poras o cobriras.
Si vols esser bo ni cortes
Ni laus aver en tota res,
Sies [tu] gint amesurat
En tu e tan adotrina[t]
No vulles largament parlar
Sutzes paraules ne comptar:
Tindra t[e] hom per agualat,
Atressi per mal ensenyat.
E con nagu volras lausar
Ne ses noveyles reconptar,
Deus lo lausar trempadament:
So que diras verayament,
So que d[e] ell auras conptat
Sia trestot be veritat;
Car si deyes mes que noy ha,
Desonrar l' ies tot en p[a],
Sobra tot quant [en] parlaras
En tot loch, e noy faliras;
Mas no vulles calar de tot, [15]
Car tindrie t[e] hom per boc.
So que volras dir ni parlar
En ton cor te deus porpensar:
Qui parla a ssa voluntat
Axi es con cavall desfrenat;
Perque dix savi Salamo
Que anc lo sovinent sermo
Nel molt parlar nuyla sayso
Anch sens [nagu] pecat no fo.
Donques qui cortes vol [e]star,
Poques paraules deu parlar.
E qui vol esser plazenter
A tot hom ayço deu aver:
No vulles esser erguylos. [17]
Molt hom [e] per bo e per pros
Tostemps mostra cara rient.
E sies suau exament:
Gran virtut es en ell per cert
Qui en aço es be apert.
Tostemps sies enginy[i]os
E fug al mon quis erguylos,
Perque no sies menyspreat
De nagun hom ascientat.
E sies be [e]studios
En ton offici e curos, [21]
Saviament e conseylada,
Noy faliras seyla vagada.
Dien que lo us ret l'om mestre
En qualque art ques vulla metra.
E con veura que fassa fer
Vullau disputar volenter
Si que no vages murmurant
Ni mala cara demostrant.
So faras, segons ton poder, [25]
Perque not playa (lo) despener,
Car qui mes despen que no ganya
Tart es que no sofranya.
En tot loc es bona mesura,
Car sen[e]s ella res no dura.
Deus te tenir gint de vestir, [27]
Que hom not puxa [e]scarnir,
E que no vages sassaros,
Mas nedeu [de]dins e defors.
Eceyll qui poca roba ha
. . . . . .
Axi com ja avets ausit,
Si nou avets mes en oblit.
Mas pel vestir ne pel causar
No deu hom son mester lexar;
E visque hom saviament
En beure [e] menjar exament; 108
E la ploma sia gitada [31]
En la ma de cuy es pausada,

35-36 Le sens est bien évidemment que, pour dire aux gens la vérité, on perd leur amitié. Peut-être faut-il corriger au v. 35 *la veritat* et au v. suivant *De l'altre pert l'us* (ou *hom*) *l'amistat*. — 37 *celeras* pour *celaras*. — 67 *Donques*, ms. *Donchs*. — 87-88 Je ne comprends pas. — 94 Corrigez : *Tart es que* [*res*] *no* [*li*] *sofranya?* « Il est difficile que celui qui dépense plus qu'il ne gagne ne se trouve pas dans le dénûment. » — 102 La ligne est restée en blanc dans le ms.

Trestotes coses reconptants :
Ayso pertany als [e]scrivans
Que hom aprena de doctrina
Viur' en lo mon en diciplina.
Ton fill deus metre en clerecia
Per tal que tenga bona via
E no solament per legir,
Mas que el puxa mils nodrir,
Mentre lo mestre lo castia,
Perque no vinga a mala via.
Diu hom que qui no bat merdos
No pot [de]puys batra palos.
Perque no puxa folejar
Ab veyls homens lo fe anar,
Car si ab veyls fa conpanyia
No pora errar ni fer foylia.
Tin lo apres de esser ventola,
Car peu qu'es massa moveder
Lo seny deu aver trop leuger.
Si bes costuma pauc [e]stant, [37]
Vergony' aura con sera grant.
Perque tostemps playen aysets
Qui plagueren per una vets.
E ceyll qui hac virginitat
De gran jovent en sa adat
Tostemps sia honest e cast,
Deus guardar la de tot malast ;
(E) cant es de salut de doctrina,
No ses de pendre nuyt e dia,
Per tal que sia dreturat
Con or ver e para nomnat.
Sies valent e [be] entes, [42]
[E]studios en tota res
E maiorment en ton office,
Que no sies tengut per nici,
E que diga pus dignament
(Sa) paraula a Deu omnipotent.
Aycell gran desonor li es [45]
Qui los propris lexe(n) per res,
Car orda, per qui trobats es, [46]
Dic vos que no val .j. puges.
Cant la corona ay son dret
Pus blanc par, fe queus deig,
Axi tot prou clar sia,
Car axis deu fer tota via.
(Tot) clerga deu sos menbres cobrir [49]
Ab gint calsar, ab lonc vestir,
So es saber los menbres d'infants
E maiorment de capelans.
[Molt] gran desonor li cabria
Si la carn nua li aparia.
Mostre soven son vestiment [51]
Esser nedeu per cobriment
E denejats de tots pecats,
E per ayço sera honrats.
Sies savi e [be] curos
E no demans spectancios ; [53]
Gint ta porta e ab bon seny
E garda [be] los mandaments ;
Et si Deus t'a donat aver
No sies scars en despender, [55]
E nagu hom no say que sia
Usara de gran corteria,
Pus que bet basta so del teu,
A tu e a altre ben leu.
Cant sies vey o hom honrat [57]
Per dies e per gran adat,
Lo poble amonestaras
E bons aximplis los daras
De seguir tostemps honestats
E sera son nom exalsats,
Per tal que no puxa errar
Ab tu lo poble ni pecar.
Aquest romans enseyara [61]
E lo loc li demostrara
A compondre vida plazent ;
E aço reconpta breument
Qual cosa [e]sta [a] hom be

---

127 Ce vers est isolé. — 137 Corrigez : *E deus* (*deu se*) *guardar de tot malast* — 139 *ses* pour *ces* de *cessar* (cesser). — 148 Il faudrait *A aycel.* — 149 *Qui los*, ms. *Quils.* — 153 *blanc*, lire *blanca*. — 154 Vers de 6 syllabes. 167 Corr. *deman spectacios*. — 168 *ta* pour *te*. — 172 *No say que sia* = quelconque. — 181 *son*, lire *ton*.

E qual li play ni li cove.
Primerament, si infants as,
Alguna art los mostraras,
E proveex los enaxi
Que, sis partien de assi,
Posquessen viure ab lur art;
Car [los] homens de bona part
Demanen [tots] a son infant
De qual art [el] es pus altant:
Si li play letra e que clerch sia [65]
O esser de gran saviea,
Axi con jutge o fasia,
Doctor, metge, gran [e]scriva,
En poquea li enseny de amar
Los libres, car axis deu far,
Si l'infant vol clergue esser;
O vula esser cavaler
O dels cavalls acontornar,
Ffermant los peus vera[ya]ment,
Per tal qu'en sia pus sabent.
Diu hom que si abte es .j. infant
Molt nes pus savi per avant,
E deu esser ans [e]scuder
Primerament que cavaler,
E que servesque volenter,
Si de tots loat vol esser.
(E) si no vol esser cavaler, [73]
E volra esser mercader,
Dic que aja [la] conexensa.
De les monedes ses falensa.
Primerament axi deu far
Que aprena [be] de conptar,
Sia agut e entricat,
Savi mercader assenat
E serch les terres covinents
Per conptar ventura examents,
Que null hom nol engan leument.
Sapia conptar [molt] soptilment,
Lavors digan que es valent.
Si no vol esser mercader
E cobeia de esser ferrer,
Cant quer diciplina
Es ops que pereros no sia,
Car ceyll qui en poquesa apren(a), [81]
E ell cant es de adat complida
Lauor[e]s es l'art enflorida.
Si be ladoncs no s'es infant
E es tot barbat e [tot] grant
E no sab nagun mester far,
Nos deu ja vergonya dar
Ni dir con apendria ara,
Per veyll que sia, hoc encara,
Car mes val mester qu'es per ver.
Sovin ho ausim retr[a]er:
Bestia es l'om quis crusca [85]
Aycell [que] art no ha alguna.
Art de vida et pensament
No lexa hom esser noent.
Mas empero asso deu fer
Qui vol esser savi enter,
Que eyll de tot en tot [o] am [88]
E vulla saber e deman.
Lo saber no mete en va,
Profit ni be algu no fa;
(E) sol qu'en aja de la natura
De pendra (muyler) hom no s'atura,
E la natura molt hom fay [91]
Benuhirat e rich e gay
Per molts officis verament,
E axi tot hom del mon ha
Que pot fabricar tot de pla.
Hu molts mesters no deu aver,
Poch de son prou ne pot faser.
Cascun per son primer offici
Pot esser bo, si no es nici
E que l'am be de tot son cors
Sens perea dins e defors.
E no conseyll a nagun hom
(E) les greuges de vida perdom,
Axi que per molt trabaylar

204 *Clergue esser*, ms. *esser clergue*. — 206 Vers isolé. — 225-27 Trois vers sur la même assonance. — 230-232 Le passage semble altéré. Le v. 230 est trop court de trois syllabes et ne rime pas avec le suivant; le v. 232 est isolé. — 243 *Crusca* n'est pas sûr. — 251-4 Le sens paraît être (en supprimant *muyler*) que l'homme ne s'applique à apprendre que les choses vers lesquelles sa nature le porte; cf. le latin, v. 89-90. — 257 Vers isolé.

Hom ne muyra senes duptar;
Ans deu [hom] son cor refrenar
En lo temps c' om deu festivar.
Trabayll axi que puxa viure
Ab gauig [e] ab plaser e riure,
Car certes la vida florida [101]
Per pensa es ennoblehida,
Con se mira en alegratge
E vol aver aytal usatge;
Mas ceyll quis dona tristicia
Viu ab gran avaricia.
E lo macip en son jovent
Don se plaser [tot] axament
E cant e bayll e tingues gay,
Que per un any ne viura may
E sia a tuyt plasenter,
Saviament o sapia fer,
E que sia anamorat
Si vol tenir son cor pagat;
Mas empero asso es dat
[E] per hora e per adat.
E que tinga sos cabeylls gent. [107]
Nols aja neyres exament,
Car ceyla color es d'om veyll
E no pertany a jovencell ;
E que's tinga gint pentinats,
Mils ne parra afaysonats.
Macip qui vaja sasarros
E mal net [de]dins et defors
De fembra e de nul hom nat
No sera amat ni presat;
Mas con es veyll [e] anantat,
Lavor[e]s no li es gardat,
Car con la valea pren tant,
Nos cura hom de gint estant.
E qui volra esser cortes [111]
No tinga sos cabeylls largues,
Car [la] longa cabeyladura
A fembra tany per sa natura.
Tengue s[e] gint e [be] cortes,
[En]axi con dessus dit es;
Sia leus, trempat e leugers
E nostrat en sos moviments.
Calsar se deu [e]stretament
Sabates, calses exament,
C'aparega sia leus anats,
Cuxes, cames [e] peus privats;
Pero ayso segons usansa
De la terra, senes duptansa,
Car si hom era singular,
Farias tenir per juglar.
Cove al(s) macip(s) verament [119]
Esser entrels jausents jausent,
E que sia trist ab los trists.
Conpacient e [e]smarrits;
Aconpany se ab homens veylls
Perque sia de bons conseylls, [121]
E perseverar ab los bons
Lo jovenseyll totes faysons;
Car ceyll qui ab bons ha paria,
No pot seguir la mala via,
E do a tots saviament
Honor e laus publicament.
No vules nagun menyspresar, [123]
Sitot mesqui lo veus [e]star,
E vulles dar loc al menor;
Enclina ton cap al maior.
Sempres vulla sa fas mostrar
Alegrament, e [deu] honrar
Aquell o aquells verament
A qui s[e] esgart l'onrament.
(E) no sies entre lo[s] maiors [127]
En paraules trop habundos
E tinga tant entre sa pensa
So que volra dir ne porpensa,
Que hom nol tenga trop parler :
Savi es sis sap abstener.
On que veja savis [e]star,
Ab ells se deu acompayar,
Escolt be [tot] lur parlament,
Entre ells [e]stia plazent,
Car tota ora apendra

---

311 *Nostrat*, lire *mostrat* ou *destrat?* — 326 Au lieu de *E perseverar*, lire *Perseverara* ou *Perseverar deu*.

Seny e rao qui asso fara.
Mas si no vols per [a]ventura [131]
D'aquestes coses aver cura
E vols esser anamorat
E en amors de fembres dat,
E conexs que mes ta aprofit
Que en so que dessus ay dit,
Comensaras axi d'aymar
Axi con ayci vull (eu) dictar.
Gardar t'as de monge sagrada,
Que sposa de Christ es nomnada;
Eceyll pecat destrui lo cors
E l'arma [de]dins e defors;
E de femna c'age marit
Ta gardaras, so not oblit,
Car semblant es d'aytal peccat :
So sia en ton cor pausat.
Gardar t[e] as de la putana [137]
E maiorment de publicana,
Car ceyla amor not durara,
Sil teu diner primer no ha.
La vil femna no porta amor,
Si hom no es larch donador,
Metra son pens en tu net ama,
Mas so del teu tot jorn te mama.
Son ne d[e] altres examents [141]
Qui son en tal fayt covinents,
Axi con viuda o puncela.
Lo dur pits se amoleix per ella
E fa perdre tota tristor
E axeque trol cel lo cor.
De la viuda sa dols' amor
Fa aleujar febre e dolor,
Aquesta sobre totes ama,
Saviament art e aflama;
E beyla puela vagant [147]
De joy replex hom veramant.
Ceyla ha los iochs covinents,
Franch coyll e boca examents.
Aycesta am lo jovenceyll,
Saviament tir al casteyll.
Si entens l'art que eu te di, [149]
Sabras d'aymar lo dret cami.
Cant te volras anamorar
De la nina e enflamar,
Gardar t[a] as de fit en fit
Ab dolses uylls, so not oblit :
Ayco faras a la venguda
[E] de part d' eyla verament
No pendras [nuyl] defayliment.
De moltes una en legiras
E de aquella cura auras,
Car ceyll qui en moltes enten,
Semblant es d'asa veramen.
Ab una sapges far ton pro,
Mas per esters faras asso,
Ab uylls rients la gardaras,
En qualque loch l'encontraras,
E gardar l'en as fermement
Per que sia a tu consent,
Car si ella noy consentia,
Aycela amor res no valia :
Per so diu una parladura
Que amor d'una part no dura.
E aço deu[s tu] ben gardar [155]
De quin linatge' s ses duptar
Ne si a tu [se] pertanyia,
Ans que l'amor fos en la via.
Hom no deu fembra dema[n]dar
Que nol tangues lo descalsar;
Mas deu amar, cert, sa agual
O miylor que ell, si liu vall,
Car tost trabuca verament
Qui vola sobrel firmament
Del cel, e sobre les [e]steles [158]
Vol [e]stendre(s) ses veles.

---

356 *ta* pour *te*. — 359 *Axi*, ms. *Ayn*. — 362 *destrui*, peut-être faut-lire *destruu* ou *destrux*. — 365 *Ta* pour *Te*. — 372 *La vil*, ms. *Laul*. On pourrait garder *L'aul* (*avol*). Cf. cependant v. 1637, 1670, 1696.— 374-5 Vers corrompus. — 392 *di*. De première main dans le ms. *dich*. — 398 Vers isolé. — 401 *en*. ms. *ne*. — 420 « Qui ne soit digne d'être déchaussée par lui ».

E l'apostol sent Pau
Nos monesta suau
Tenir via mijana,
Car es via ben sana.
Al loch on ceyla sta [160]
Que tu fort amaras,
Aqui tu aniras;
Aprin los locs on va
E la casa on sta,
E para aqui tos filats
E sies be enraysonats;
E com li vendras [en] denant,
Lausar l'as tota en xantant,
E apres sospira fortment
Quaix qui de cor ha torbament,
(E) si coneixs quet vulla amar,
Si no, penset de be sforsar;
Ab ta art e [ta] parlaria
Sapges aver la maestria
En que la lics en ta amor,
Si vols seguir Facet doctor,
E assage tota ta forsa
E not vaja lo cor en orsa
Que leixs tes paraulas anar.
Lavors te cresque lo parlar
Dolsament e [molt] amorosa,
Per que sia de tu curosa,
E fe so que ella volra,
Sapges que mes t'en amara
Ab so que ella torn a plaser;
E prin feta ocasio [165]
Cant aniras a sa mayso,
Axi con si era sartroresa,
Vey per scusa de fer robeta,
Car nostra lenga es camisa,
Noy erraras naguna via.
E sobra qualque mester aja
Prenga [e]scusa con hi vaja,
Qualque sia l'anamorat,
Si vol esser de cor amat,
Car fembra es pus diligent
D'aycel qui ama azautament.
Pres de mal ab vol de s'aymia
Ab qualque fembra eles confia, [169]
E con trametras res a dir
A ella, queu sapges cobrir,
E ella a ell atretal
Per por de descobrir [lo] mal,
Qu'en aço es vengut lo mon:
Tanstost diran que li o fa
O liu ha fet o liu fara;
E qualque la destral [se] sia,
L'anamorat grans dons profira
A ella, si be yc es tot dia,
E mes que no li don la proferta. [172]
Don li algun cordo o trena
O sabates per [la] [e]strena,
Car maior cura s'en dara
E tota hora si pensara
Que, axi con [el] dat li a
(Sis) fara so que promes li a.
En apres deu la instruir
En les paraules que ha dir
Ceyla en quit confiaras
Tu ni ceyla que amaras.
E les paraules son aytals
Que deu[ra li] dir la destrals
A la [nina] anamorada,
Ceyla que as en ton cor pausada:
« Madona dolsa, Deus vos saul, [175]
« Missatge son, no[m] prena mal,
« E lo vostre molt dols poder,
« Amasurat, ple de saber.
« Aycel Deus, queus ha formada,
« Fayta vos a agraciada,
« Vos sots beyla, e vostra cara
« Resplandent con lo sol e clara;
« En vos no vey defaylimen
« De balea ni d'altiment.
« Sapgats, madona, que dolsor

---

431 et 456 Vers isolés. — 457 *feta*, corr. *fencha?* — 458 *aniras*, ms. *volras anar*. — 461 Je ne comprends pas. — 469 Je ne comprends pas. — 475 Vers isolé. — 478-81 Ces vers ne riment pas; au v. 478 corr. *fia?* cf. v. 557.

« Avets justada ab sabor,
« Milor sabor ne deu aver.
« Ayço be o devets saber
« C'un macip de vos es torbat,
« Anamorat e enflamat
« E amaus mes que res al mon sia,
« (E) vol esser en vostra batlia
« E quel prenats per servidor
« E que li donets vostr' amor,
« Que son cor ha en vos pausat:
« Nol partiria null hom nat.
« Ans les aygues qui van [a] jus
« Farien lur cors per anar sus
« Que de vostr' amor nos partiria.
« Madona, asso no es falcia,
« Qu'eu say qu'el vos ama de cor,
« Jorn que nous veja, per vos mor;
« Cant vos ve, es en paradis,
« Ayço m'a dit ades per fis;
« Si no veya que fos a fer,
« D'eyço non auzirets parler,
« Mas ell es dols e vos dolseta,
« Qual sera cell qui torp li meta?
« Sabets c'una flor ben olent,
« Ajustad' ab altra exament,
« Molt n'aurien mylor olors,
« Axi es de dolses amors,
« Que, con serets justats abdos,
« Anch no foren aytals amors.
« Ay, dolsa amor, merce ajats
« D'aquell vostra anamorats!
« Que tota res na en oblit
« Per vostra amor, axius o dic,
« E fets me resposta breument
« Que l[o] fassa [e]star jausent.
« Maior desir a y que diguets
« C'ab vos parlas sol una vets;
« A mi prega queus o dixes
« E que per res nom oblides,
« Que, tant vos a mesa al cor,
« No nes jorn que per vos no plor;
« Menjar e beure pert per vos
« Con nos pot raysonar ab vos,
« Que si ab vos parlar podia
« De solas e de joy viuria.
« Molta ponceyla veig qu'el ama,
« Mas uey son cor en vos aflama.
« A totes ha renunciat
« Pel vostre cors car e honrat,
« E per so m'a tramesa assi
« A vos, per tal con (se) fia ab mi,
« E li sia fael e leyal
« E a vos, madona, atretal;
« E podets me dir vostre cor,
« Que nous cal aver de res por. »
E si ella per [a]ventura [183]
Feya resposta aspr' e dura
La puel' al comensament,
No y donets res, tot es piment.
Abte es de ciciliana,
Qui de primer se mostra mala
E despuys fa blana farina,
Car veu que l'anamich (se) declina.
La destral sia tan aguda
A dos colps l'arbre s'en aduga.
Sapi' ab sa lenga pintar
La nina e afalagar,
E que li diga anaxi
Con [ara] auzirets dir a mi:
« So queus deman de la amor
« Vostra prou sera e honor,
« Tant es ell bo e gint apres,
« Per so vol vostre cor cortes
« Quel puxa servir e honrar
« El puxa tenir gint e car.
« Vos avets nom Na Bonanada,
« Tant sots plazent e ensenyada,
« Per sous ama axi de cor
« Lo vostre dolset aymador. »
E si a la nina desplau, [189]

---

520 Trop long. — 526 *fos*. Ms. *fes*. — 536 *merce*, de première main, *mercen*. — 542 *diguets*, ms. *desir*. — 557-8 Lire *A vos, per tal ques fia ab mi, [Qu]e li sia...?* — 565 *donets*, corr. *dotets?* — 569 Je ne comprends pas.

Que li fassa resposta brau,
Deu s'en tost al macip tornar
E deu li o tot reconptar
Con li a respost ferament
E li fo dezobedient.
Mas lo jove nos desesper,
Ans se deu mays [e]sforser
Qui ab signes e ab senyals
Li parla humils e suaus,
Car nina qui no sap d'amar
Axi bey deu hom aucar,
Que li sia hom avinent,
Humil e ple d'ensenyament.
Diu hom que mes val giny que forsa ;
Aquest sermo no vol l'escorza,
E dix un savi entirat
C'axiu deu fer l'anamorat.
Puys fasse y tornar lo macip
La missatgera, no so trich,
Qui la pens regeu de tenptar
Si que nos puxa refredar,
Car femnas fa tostemps pregar [197]
De ço per c'om la te en car.
Si mala voluntat ha vensiment,
La amor trenca los pits verament :
Si com lo ferre suaexs
E la dura roca destroexs
E la pere [molt] forts e dura
Qui es forada per molura,
So es con l'ayga hy degota,
Tantost hi es la pera rota
E[s] fas per assiduitat :
Axiu deu fer l'anamorat.
Ab molt(e)s prechs e ab gran usansa
Met hom la nina en acordansa,
Axi que per fin[a] amor
Volra parlar ab l'aymador.
Deven abdosos .j. logar [203]
Elegir per secret parlar ;
So que a cascun d'ells plaura,
Ne la un a l'altra dira,
Sapiau sol la missatgera,
No altre parler ni parlera,
Car sol hom dir : « Saben o tres,
« Despuys o sab tota res ».
Cant passarets denant la tor
D'aycela cuy porta(re)ts amor,
Eyla ve be aconpanyada,
De dones ab trop gran maynada,
Deu[s] la dignament saludar
E solas tot atretal far,
[E]sgardant ceyla soptilment
Per quel teu cors sia jausent.
Apres deus un jove(nsel) sercar
Ab qui pusques sovin anar
E que de aquell veynat sia
On [e]sta ta dolsa aymia,
Car ab [ay]seyll te cobriras
Per que ab ella parlar poras.
E con seras aprivadat
En aquell teu dols veynat,
Ton companyo anagaras
Que comens algun [bo] solas
O de baylar o de saltar
E poras ta virtut mostrar,
Qne nou sabra nul hom nat
Que tu hi sies anamorat,
Mas que y vens per rao d'aquells.
Aquest es lo mylor conseylls ;
Mas lo teu cors celat tindras
Aytant de temps con tu poras,
E si t'aymiat dona loc
De parlar ab tu [alg]un poc,
No li vages [tu] molejant,
Parla li manifestamant,
No fasses [e]scut de vergonya,
Car qui ha vergonya, [sis] ha ronya
E diras li tot enaxi
Con [ara] ausirets dir a mi :
« [E]stela clara resplandent, [209]
« Eu vos salut tot humilment,
« E veus assi vostre servent,
« Sol[e]rits li son parlament.
« Si vostra bontat e noblea

---

597 Je ne comprends pas. — 601 Je ne comprends pas. — 610-11 Vers trop longs.

« E la forma e la belea
« Se lausava axi con es,
« Qui, al meu semblant, en vos es,
« De totes quantes nines son
« Portats vos flor en tot lo mon.
« Eceyll senyor qui vos forma
« Temps desafanat hi garda
« Perqueus posques ben faysonar
« E de balea carregar.
« Angels vos posaren lo nom
« Certa[na]ment, que no gens hom,
« E fos en paradis formada
« Con axi sots agrasiada,
« Car ceyll qui ab vos pot parlar
« No pot faylir ne pot errar.
« Per vos son los pechs instruits
« E los pobres enriquehits,
« Los desconsolats conortats.
« Veus doncs, madona, quals bontats!
« (Doncs) con me poria de vos partir,
« De vostre' amor ne derre[n]clir?
« Sil peu tenia en paradis
« E l'altra assi, sous affis,
« De paradis eu lo trauria
« Per a vos fer conpanyia.
« Vejats con sots agraciada [213]
« Milor que fembra c'anc fos nada.
« De la verge Maria avall
« No fo anch vist tan beyll mestayll.
« Deus lo payre spiritual
« Vos ha fayta medicinal.
« Si (axi) fosseu poma con sou dona,
« Malalts garirets tota hora;
« Si (axi) fossets ayga con sots nina,
« Null hom ja per vos no morria,
« Si fossets altar atretal,
« (Los) pecadors gar(i)rets de lur mal
« E de lur tribulacio.
« En vos, dolsa, es tot asso
« E mes que no sabria dir:
« Asso cregats senes faylir.
« Deus vos ha fets cabells daurats [215]
« Gracioses e envejats;
« Asauta fas e resplandents,
« Uylls amoroses e plazents,
« Ceyles fetes per maestria,
« Mils hom dictar no les sabria;
« E con vostres uylls regirats,
« Mi e tot hom [a]turmentats,
« E fam lo cor dins alegrar
« E amor moure ses duptar.
« E la color de vostra cara
« Blanxa es, resplandent e clara,
« Gint fayta e [be] colorada,
« Lo deu de amor trop s'en agrada.
« Lo nas es tan gint ordonat
« Que tot hom nes anamorat.
« La vostra boca rosedeta
« Semblem [una] rosa fresqueta,
« Plagues ara a Sancta Maria
« Fos prop la vostra de la mia!
« Les dents semblen cristals luents,
« Tant blanquexen verayements
« E son per or[de] enformades
« Qu'en re no son desparaylades.
« E lo vostra agrados ris
« A tot hom play, tant es jolis.
« Can vos riets, ploure deuria,
« Tant es plazent vostra cuydia.
« Encaraus dich yo mes, madona,
« Que si es nuvol, sis axora.
« La vostra boca es tan plazent,
« Tan graciosa exament,
« Nuyt e jorn baysar la volria
« E que duras .j. any lo dia,
« E [que] la nuyt tot atressi
« No volria agues may fi.
« E con vos vey, tot m' es calent,
« Tant he en vos l'enteniment.
« Estes coses me significuen [227]
« En quant vostres membres me liguen,
« Que son pus blancs que (nul) hom [deport

682 *fos* pour *fots*. — 695 Pour la mesure, lire *fazer* au lieu de *far*. — 730 *Plagues ara*, *ms. Ara plagues*. — 739 *Cuydia* n'est pas sûr. Ce doit être *cuyndia*, le prov. *coindia, cuindia*, grâce. — 741 Vers corrompu? — 751-752 Sens?

« Qui ab vos es ja no tem mort.
« E con son dignes los vestits
« Qui cobren vostra paradis,
« So es lo vostre cors ho[n]rat,
« De cuy eu suy anamorat!
« El vostra pits agraciat
« Molt es plasent e ben format,
« Per virtut de vostres mameles,
« Que feu Deus a grans mereveyles,
« Qu'en la ma d'un pauc infant
« Cabrien molt verayamant.
« Lo vostres cors es axi dreig
« Con lo cipres, la fe queus deig,
« E es fayt gint per abrassar.
« Doncs, dolsa, quius pot desamar?
« No yo, per cert, axius o dich,
« Tro d'est cors isque l'esperit,
« Encara puys vos amaria,
« Vostr' amor non oblidaria,
« Si sofaria pena e turment,
« Tot me seria bel piment.
« Pus, madona, vos ages vista,
« Non seria la pena trista.
« Los vostres brasses e [les] mans;
« Blanques e blanes, semblen guants.
« Trestot es digne de lausor
« E tuyt li membres de blancor
« Qui son en vos, ma dolsa res.
« Beneyt sia quant en vos es!
« Mays es en vos qu'eu no poria
« Dir ne nominar la nuyt nel dia.
« Cant eu vos vey, yo cuyt perir, [235]
« E cant nous veig, [yo] cuyt morir.
« Aço es senyal de bon' amor
« Que eu ay mesa dins mon cor,
« E fas me assi vostre servent
« E vostre hom tot exament,
« E[m] ret a vos per servidor,
« Al vostre dols cors ple d'amor
« Per fer a vostra voluntat
« Tostemps volenter de bon grat.
« Sim volets vos reebre car,
« Ma dolsa, nem volets amar,
« Pus ric me farets ses duptansa
« Que quim daval regne de Fransa.
« Prech vos, madona, humilment
« Vullats amar vostre servent.
« Si vos me amats, mes ne viure,
« De gauig mon cors conplit aure,
« De anamichs aure vensiment,
« Crexer m'a forsa e ardiment.
« Madona, no diats de no;
« Sapiats, siu fets, mort so.
« E si per vostr' amor moria,
« Lo deu d'amor vos reptaria
« Que vos avets fet greu homey;
« Ponir vos n'[i]a, fe queus dey,
« E no aurets nul reunador,
« Tot hom vos sera acusador
« E Virgili primerament,
« Tristany e Floris exament,
« E [En] Jaufre Rudel de Blaya
« Qui mori per sa dona gaya,
« Encara savi Salamo,
« Qui tostemps anamorat fo;
« Tots aquests seran contra vos
« Si vos desdeyts a mes amors
« Ni per amor me fets morir:
« Nou fassats vos, merce vos quir. »
E si eylla es nina certa [243]
E vol respondra ab cuberta;
Dient paraules trop [e]squives,
No t'o preus tu biuteles vives,
Que [ella] be dins son cors consent,
Mas nou vol donar aparvent,
Ans te dira tot anaxi:
« Germa, sit play, part te de mi;
« No se de queus entremetets,
« Anats vos en, fe quem devets.
« Pegues paraules me comptats.

762 Pour la mesure, lire *patit* au lieu de *pauc*. — 785 *nous*. Ms. *vous*. — 825 Le sens des vers est « N'en tiens aucun compte. » Mais qu'est-ce que *biuteles?* Le ms. porte *biu teles*.

« [Yo] creu que vos vos [a]cuydats
« Que sia fembra de viltat.
« En va m'avets mon cor lausat.
« Vets an aquells quius o sabran,
« Que yo no m'entremet neus am.
« E si yo son beyla assats,
« Queus fa a vos de mos pensats ?
« Que de axo no son curosa.
« Lexats me filar ma filosa
« E nom vingats assi torbar.
« Viares m'es siats juglar
« O que siats encantador
« O qualque tragitador.
« Bon cavaller forets salvatge,
« Que beyll parlar sots d'evantatge.
« Si acaptats, donar vos em
« Del pa ades com menjarem.
« Ab tant tenits vostre cami
« E partits vos tost denant mi,
« Si no, desonrar vos he (ben) leu,
« De que a mi sera fort greu. »
Lavors respona lo macip
[E] estia be exarnit
E prena o trestot en joc,
Car puys aura sayso e loc.
Lo macip digali axi,
Humil estant ab lo cap cli
E gar[dan]t la sus en la cara :
« Ha, dolsa res, plasent et cara, [249]
« Vos, perquem fets axi morir
« Em carregats de greu martir?
« Car la pera esclataria
« Si tanta dolor sostenia,
« Con fas yo per vos verament.
« Madona, de so (en) res nous ment.
« Pecat n'avets gran e forsor
« Con axim fets penar d'emor.
« De tant pobre avets merce,
« Doncs, sius play, ajats la de me;
« Nous vull tan gran do demandar
« Que no sie(n) digne(s) de dar
« E de atorgar tot exament.
« Vejats queus nots, sim duyts amor,
« Quin pecat es ni quina error !
« No siats contra mi irada,
« Que anc nous viu mal ensenyada.
« Ajats un poc de pietat
« D'un vostre hom greu turmentat.
« S'ab vos merce no pusch trobar;
« Sus ades me vau confessar,
« Apres fare mon testament,
« La mort m'es prest, que yo m' o [sent;
« Elegire mos marmassors,
« Tristany, Virgili el deu d'emors,
« Als quals ple poder vull donar
« De departir e de donar
« Tot so del meu per apagar
« Les injuries senes duptar
« Qui vertaderament (a)parran,
« Axi con ells conexeran. »
La nina axi respondra [253]
Per aventura, e dira :
« Germa, jous am covinentment,
« Que anc non fos en res noent :
« Nous volria nul mal veser
« A vos ne a altre ne saber.
« Vets vos en, e amor vos he
« Volentera mentre pore;
« E nom vullats mes demandar
« Que fer mi ets trop anujar ».
Lavors lo jove[n]seyll cortes [255]
Pertesque d'eyla ab gran merces,
Enclinant son cap exament
E profires per son servent,
E arrap li tost un baysar, [259]
E puys pens[e] s'en de anar
Alegrament e ab gran goig,
Pus Deus li ha donat tal goig;
E en tot loch on ell estia
Grans laors diga de la nina,

---

845 Il faut allonger le vers en ajoutant une épithète à *tragitador*. — 847 Corr. *parlassetz*. — 848 Corr. *acaptam*. — 886 *el*. ms. *lo*. — 896 *fos* pour *fots*.

La y cant ab nines parlara,
Car cascuna le y retraura
E dir li an : « Bona fos nada
« C'aytal macip vos ha loada,
« E doneus tantes de lausors
« Retrer no les poriem nos.
« Null hom li poria dir mal
« De vos ni de vostra hostal.
« O es de vos anamorat,
« Que fort lo veym de vos pagat! »
E ella respondra poder :
« Deus li do be qui per mil quer,
« Que yo anc ab ell no parli
« Ne nol conec, sous jur per fi ;
« Si es de mi anamorat
« Fa be que foyll, en veritat,
« Que d'ell ni d'altre no he cura,
« Car semblem fort gran horadura
« Que de mi [e]l ren volgues dir
« On fes mon prou, senes faylir ».
Pero eylla trop s'entendra,
Del foch d'amor s'escalfara.
E la destral deu procurar
Loc on puxen abdos parlar
La nina e lo jovensell.
Ades lou ella, ades lou ell.
E con lo macip entrara
Al loc on la nina sera,
Deu la francament saludar
Ab gint parlar e gint gardar.
« Deus vos saul, ma dolsa res,
« Beneyta, ab cors cortes.
« Salut lo vostre cors honrat
« De Deu, lo payra speritat,
« Salut lo loc on vos [e]stats
« El noble lit on vos pausats;
« Salut(s) la taula on menjats
« E les nines ab qui parlats.
« Salut la let que vos mamas
« E l'ayga on vos batejas,
« E lo capela atretal
« Quius pausa crisma al cervigal ;
« Salut padrins e les padrines
« E trestotes vostres vesines;
« Salut la pinta de bontats
« D'on vostres cabeylls pentinats,
« Salut l'anap ab que bevets
« E lo pan qu'en taula tenets;
« Salut lo vi tot axament
« Que vos bevets e lo piment ;
« Salut lo vostre dols anar
« E lo vostre gint saludar ;
« Salut lo vostre testament
« De part de Deu omnipotent ;
« Salut la vostra dolsa cara,
« Plazent, rient, fontana clara,
« Madona, valent vostr' amor,
« Pus que del mon portats la flor.
« Car si en res fer se podia.
« Denant vos, la nuyt e l[o] dia
« Volria star ajonoylat,
« Tant m'es l'azaut al cor intrat
« Que yo he de vos, dols' aymia,
« Plazent cara et agradiva,
« E queus posques tostemps servir
« E nous posques enfaylonir,
« No volria menjar ni dormir
« Mas vostra servent posques morir.
« Dels portaments qui son en vos
« Dire un pauc. Del vostre cors,
« Certa[na]ment crey e albir
« Re no y stia mal, ses mentir,
« Ans tots quants son d'aquest carrer
« La on [e]stats ni s[e] deu fer
« Sabets honrar e gint servir,
« Per que tot hom vos deu ben dir.
« Vos sots suau, franca, humil,
« D'ensenyament portats [e]stil,
« Vos parlats per auctoritat
« De que cascun de vos ha grat,

---

914 *le* pour *lo*. — 923 Lire *podra responder*. — 933 Lire *s'encendra ?* — 938 ? — 980 Lire pour la mesure *vos seruint* au lieu de *vostra seruent*. — 992 *grat*, ms. *yrat*.

« Tot quant deyts es proverbial,
« De vos no ix eximpli de mal,
« Nous trets [e]scarn de nuyla res:
« Per que la vostr' amor m'a pres
« E liat com a presoner
« Ab .j. filet de amor enter.
« Perqueus dic certanament
« Que yo sofir un greu turment,
« Que anc Tristany l'anamorat
« Maior lo sofri ne (nul) hom nat.
« No pux re fer la nuyt el dia
« Que ab vos, dols'amor, no sia.
« Menjar e beure mi toylets,
« Si vos, dolsa, nom acorrets,
« E nom fassats axi morir
« C' apenes pux nagun be dir,
« Vn nuu se para sus assi
« Que no pux metre lo boci
« De vianda que yo, las, prena.
« Veus con me tenits en cadena!
« Mas [e]sta nit he somiat
« De quem son .j. poc alagrat.
« Prech vos me vullats [e]scoltar,
« Madona dolsa, e arrenar
« Lo que sompnave certament
« Qu' era ab vos, cors covinent
« En un verger prop paradis,
« On exament auseylls divis,
« E que plorava denant vos
« Ajonoylat, trop engoxos,
« Clamant merce molt humilment
« Que lam aguessets de corrent,
« E vos nom deyts hoc ni no.
« Ab tant prec Deu de corasso
« El deu d'amor, senes faylia;
« Totes les lagrames coylia,
« Qui deylls meus uylls se corria,
« Si qu'en unpli un gran baci,
« Gite les me pel cap axi,
« E con axi les ach gitat
« Vera font viu fou tornat,
« E volgui de vos aytal far,
« Si nous pensassets de cuytar
« Del fet e dixes: — [Ha] senyor,
« Retornats me mon aymador,
« Abrassar l'e e besar l'e
« Per fin' amor que yo li he.
« — Quem play, so dix lo deu d'amor,
« Que del vostra dolç aymador
« Ajats merce e pietat,
« Eu l'avia encant gitat
« E vos nol voliats servir
« E f[a]es lo de mors morir. —
« Tanstost torni en mon esser,
« (E)vos, dolsa, volgues me pexer
« De la vostre dolsa gracia,
« D'on lo meu cor trist se alegra,
« [E]stant ab vos boca per boca,
« Atressi la persona tota,
« Con fa la ungla ab la carn:
« Ayço vos dic sen[e]s escarn.
« Estavem axi [a]brassats
« E nons partia nul hom nats.
« So sera ver, si Deus ho vol,
« Si con mon cor desira e vol.
« E veus lo sonpni acabat.
« Doncs preneus de mi pietat
« Quem donassets qual do vos playa,
« Un de vos quir, merce mi vayla,
« Donets me .j. dous baysar,
« Fer m'ets de greus mal [e]scapar,
« Quet [yo] sofir per vostr' amor
« Qui m'es intrat [de]dins al cor
« A vos, dolsa, res nous sera
« E a mi, las, tant me valra! »
Si ella s'en feya forsar,
Sapies le y tu arrapar
E besa la [e]stretament.
Tin li la boca longament.
[A] dona qui non es usada,
Primera e segona vagada
Li deu lo besar arrapar,

1032 *les ach*, ms. *l'ach*. — 1069 *le* = *lo*.

E a la tersa si fa far.
E lo macip li deu disir :
« Ara posats en vostra albir
« Quin dom farets, per fin' amor,
« Quem fessets jausent en mon cor,
« Car nula amor no es presada
« Si no si dona abrassada,
« Car es comensament d'amor,
« Segons que recompta l'actor ».
E axi, con demunt es dit,
Arrapali lo baysar ric.
Apres fes li grat e lausor.
« Gracias mil, Na cors gensor,
« Ara avets l'amor liada
« De tot en tot e confirmada.
« Ara sabets que molt vos am,
« A Deu, madona, vos coman ».
Part de d'eyla alegrament,
Saltant [e] jugant e corrent.
Enapres se deu porpensar, [265]
De tot en tot [e] studiar,
On pora [a]trobar seleta
La sua dolsa amoreta
Que sia en loch covinent
De raysonar secretament ;
E sil jova no pot trobar
Loc covinent para parlar,
Tremeta tost per la destral
Per derrocar l'arbre fortal,
Asso fara saviament
E no y pendra defayliment.
E con o aura acabat
La missatgere e tractat
Ab la nina anamorada
Lo loc que al macip agrada,
Venga lo joue ab son stil
De gint parlar, mans e humil
E salut la covinentment :
« Deus vos saul, Na rosa plasent !
« Rosa vos puix dir ni nomnar.
« Car pus fresque sots, sens duptar,
« Que la rosa al mes de may
« Per lo mati quant lo sol ray.
« Si eu avia lenga d'asser,
« Ja nous poria may retrer
« Les grans laors qui en vos son.
« Asso vos jur, per tot lo mon,
« Que si tots los arbres del mon,
« Aytant con tenen en viron,
« Tornaven plomes verament
« E la mar tinta exament
« E les [e]steles fossen mans
« E que fossen en quatre stants
« E [que] lo cel fos pregami
« E fos paper tot atressi,
« No bastarien scriure de vos,
« Na cors jansor, vostres lausors.
« Mils me tindriets per .j. still
« Vos, madona, Na cors gentil,
« Car si corterias perdia
« Ne ensenyament, senes faylia
« Per vos seria mils tornada,
« Mils que la primera vagada,
« Car yo no era ensenyat
« E avets m'o vos tot mostrat
« D'on yo son .j. poc ensenyat,
« Despuys que ab vos fuy privat.
« E fas vos en gracias mil ;
« Mas fort m'avets aduyt al fil
« De mort, [vos] franca res humil,
« So sab la vostra dolsa amor
« Quim va ferir sus al [meu] cor,
« Per que la nit no pux dormir,
« Nom pux pausar ni abaltir ;
« Si vos doncs nom avets merce,
« Mentre suy viu, ne pux dir re. »
Mentre aço li comptaras [271]
E ses lausors li retrauras,
Ve la tocar en son vestir
Tot suaument ab greu sospir
E vas li [e]strenyent la ma,
Qu'eu say que mils s'escalfara,

1089 *confirmada*, ms. *conformada*. — 1132? — 1148 *Nom*, lire *Nim*. — 1150 *ne*, lire *no*.

E no aura tan forts la pensa
Con no le y trenc qui be s'o pensa,
E la on hom la toch de ma,
Jochs e ris no muyren ja.
E si elles vol apensir
Nel tocament te vol sofrir,
Deus la aver en bon huyr
Mas no la vulles derrenclir;
E si li fas greu lo tocar,
Jugant, rient, no deus vagar,
Ades cuxes, ades costats,
Per tu sien sovin palpats,
Mas non fasses con a porquer
Mas fe u con a.franc cavaller,
Car aver manera plasent
En tota res es covinent,
Nulla res no val ses mesura
Ne deu valer senes dretura.
Lo joves deu de so curar [279]
Fassa la nina alegrar
Ab jangles, ab jochs atretal
Per apansir son cors leyal.
E cant ella no sera brava
Que ell no li meta la trava,
La trava es de gint parlar,
Qui fa molt hom fort declinar
E les punceles maiorment
Qui no son en amor sabent.
Demanali un dols baysar,
Vulles l'en humilment pregar
E dia li tot anaxi:
« Madona, si yol me prenia.
« Per ventura greu vos sabria,
« Mas donats lo m[e] vos de grat
« E aurets me puys he[re]tat
« D'un regisme o d'un conptat,
« Aurets me mes en paradis
« On es tostemps [e] joy e ris;
« E no vull que pus m'en donets
« E jurar vos he, sius volets,
« Que yo als pus nous deman.
« Promet vos ho senes engan,
« Que be creu quem deura bastar
« Aytal do per [a] demandar. »
E si ella nol te vol dar
E ques prenga a manassar
E que s[e] vage retrahent
So de que s'es anat plivent
E li diga que mal o feu
E no si torn per altre veu
E si no fa queu comprara
E carvenir li o fara,
Lo macip sia tan [e]spert
Baysar la vaja con a sert,
No solament una vagada,
Mas .L. ab abrassada,
Que so que diu vergo[n]ya fa,
Maiorment con vezat nou ha.
Per que tu no deus rebujar
Lo bras per coyll [e]spert pausar,
Siu vol o nou vol atretal,
No li cayla aver destral.
Lavors nou deu fer moylament, [289]
Mas bes la be [e]stretament
E tinga y molt la sua boca
E (fara) cremar[a] la nina tota,
E meta li la ma al si,
Palp les memeles atressi,
[E e]strenya les li un poc,
No molt, car no seria de joch,
Que semblaria hom porquer
O strempauc o paltuner,
La cuxa el ventre exament,
(E) cascu senta lo baysament,
E la calor el foc d'amor
Be li intrara dins lo cor.
Lo macip, con conexera
Qu' ela trestota cremara
E la veura tota tremolar,
Deu la tantost resubinar
E gir li les faldes en sus,
Si que no parega camus.

---

158 Sens? — 1160 Pour la mesure : *Los jochs els ris no m. ja.* — 1161 *apensir*. de première main *apensar*. — 1211 *solament*, ms. *foylament*.

Aquis deu lo jove sforsar, [295]
Sitot elles sap reguitnar,
Ne ab ell [se] vol forsejar
Perque li puxa [e]scapar,
Que puys naura sayso ne loc;
Ne la lex si con a badoc,
Que si lavors la desempara
E la lexa anar encara,
Nol preara puys .j. diner
Nes volra puys en ell fier,
Apeylar s' a benuhirada
Con axi li es [e]scapada.
« Car bagassa fora nomnada
« Si malem fos a ell liurada
« Ne que lo pecat se fos fet
« Que fos putana soldedera.
« Ay lassa, tan mal m'o valguera!
« No agra amics ne parents
« Que tots no fossen malvolents.
« Be y fora mes certament
« Quem degolassen exament ».
Per quet dich que not [e]scapas
Naguna fembra en aquell cas;
E si o fa, Deus te do mal dia
E quet meta en mala via,
Car tot hom deu esser baro,
Con es en [e]streta mayso,
Ab fembra viuda o punceyla,
En camisa o en goneyla.
Avol es e vesa sens mantir [301]
Qui en tal cars la vol jaquir,
No deu esser digne d'amar
Nula nina, mas de penjar.
Lebrer a qui [e]scapa presa
Ja nol preza hom una pugesa,
Ne nuyll auseylet de rapina
Si ell no pren cant veu l'asina.
Ella pot dir: « Senyer Nartus,
« Ja vets la filosa el fus,
« Babot camus, babot camus!
« Que ja de mi non aurets pus. »

Mas sil jove n'a avantatge
E n'age aut lo puncelatge,
E no sia d'aytal maneyra
Con aquell qui lexa la carreyra,
Axi con demunt as ausit,
Con hom al fayt no es ardit,
Deus la nina amonestar,
Si del feyt la veus entristar
Plorosament ab greu sospir,
E que dira senes mentir:
« Ay! lassa, mal anch suy nascuda
« E de ten alt castel cayguda!
« Ma virginitat he perduda,
« Marit et honor, Na faduga!
« Ay Na lassa, yo que fare?
« Al meu marit que li dire,
« Ceyll que mos amics me daran?
« Yo li fassa tan gran [e]scarn
« Que eyll per puncelam tindra?
« Quel foyll sospita non aura,
« L'excreix m'aura fet abrivat
« Per la mia virginitat,
« E axi mintre per la gola
« Per desleyal no con a bona ».
El macip deu la conortar
E amorosament preycar
Que aytal desconort nos do,
E jur li per lo Deu del tro
Que nul temps li devenra
Mentre al segla viu sera.
« Vos non perdrets vostre marit,
« Que pus siats abdos al lit,
« No gardara lo puncelatge,
« Tant aura en vos son coratge,
« E que puxa far sos delits,
« E metra hi tots sos envits,
« E vos serets beu leu [e]storta.
« Nous calra [e]star con a morta,
« Car vos le y porets smenar,
« La y cant testament volrets far;
« De ço del vostre li lexats

1268 Lire *Vesa es es auol s. m.*— 1283 *aquell*, lire *'ceyl.* — 1290 *mal anch*, lire *mal any?* — 1308 *li devenra*, lire *la dexelara*; cf. 1347-48. — 1318 *le*, pour *lo*.

« E despuys non aurets pecats.
« L'escreix li podets ben jaquir,
« Que de Deu non aurets reptir,
« E axi sera [be] celat
« Que nou sabra nul hom nat.
« E yo fer vos he, ses duptar,
« Que nous porets emprenyar.
« E porem fer nostres delits,
« Vullats per vergers o per lits. »
E si ellet vol demandar
Con se poria alo far
Qu' ela nos posques emprenyar,
Deus tu alguna res trobar
Que crega que alos pot far,
Mas no tos ver axi con dius
A la nina ni liu scrius,
Maior seria lo pecat
Quel primer que auras tractat,
Que sin avias .j. infant
Deliria lo peccat grant,
D'on auriat profit la mara
. . . . . .
O prevere esser poria
D'on lo payre honor auria.
Mas tu deus esser ten cortes,
O ceyll qui la nina conques,
Que no la vulla dexelar
Ne descobrir de nuyll afar;
Car ceyll qui dexela sa dona
De sos affers naguna hora,
Deu la per sa colpa perdra,
E no la deu puys mays aver,
Ni es tengut per natural,
Ans per hom vil e ple de mal.
Ensenyament e corteria
Pert hom cant fa vilania,
E es digne de alapidar
Qui s'aymia no pot celar.
Eximpli es de castigar
Tota nina, senes duptar,
Que cant la hoen de fet vanar,
Dira cascuna : « Mal fiar
« Se faria en ell, per cert,
« Que veus que diu en descubert
« D'aycela que ha aytant amada,
« Assats deu esser malanada. »
Donques, si gardes lo Facet,
Tostemps sia en tu secret.
Qui tot so que [el] sab vol dir
Sertes no lexe res a dir.
Aycell ama secretament
En far per Deu son mandament.
Ceyll qui Deu creu ne vol amar
En ceyl pecat no deu [e]star
Longament, si con alguns fan,
Car trestot los torna a dan.
Doncs, si cobeges de jaquir [321]
Ta aymia quit fa perir,
Deus gardar los .x. manaments.
Si catolic vert Deus te sens,
Gardant la sancta [e]scriptura,
Qui diu que hom nos [deu] dar cura
De la muyler del prohisme seu,
Car por ne deu aver de Deu
No es al mon tan leig pecat,
Tan sutza ne tan mal fadat,
Car en una hora perdras Deu
Per vil pecat el regne seu;
E si vols seguir so quet dic,
Tolras te d'eyla e seras ric.
Lo pecat te hom enlassat
Qui toyll a hom tota bontat.
Si gardaves quant es noent [323]
L'amor de fembra, vil, pudent,
Nul temps fembres no amaries
Ni per aquel fet la reque(r)ries,
Pus pudent es que lo Satan
E pus lege senes engan.
Si vols saber la lur balea,
Yo t'en dire so que m'en sembla.

1342 Une ligne a été laissée en blanc dans le ms. — 1351 Il faudrait *perder*. — 1356 *Pert*. Le *p* de ce mot est muni des signes abréviatif de *per* (*par*, *por*) et de *pre*. La mesure demande un mot de deux syllabes. — 1396 *aquel*. Lire *ceyl* ou *est*.

Si tu vols amar fembra grassa, [325]
Faxuga es con una massa
De plom o d'autre greu metayll.
Fembra grassa es d'equell tayll,
Moyla con (a) fanc la trobaras,
Nagun plaser ja non auras;
Lo cuyr, con tu jauras ab ella,
Li suara a mereveyla,
Semblara ensunya de porch,
Puys pudira con a ca mort.
De fembre roget dic aytant,
Anuig fa y aytant sertamant
La con tu la volras tocar,
Sos membres tenir ni palpar.
Ayso per [sol] una vagada,
No la fa hom de res pagada.
Fembra magra no pot plaser [329]
Car sos membres punyen per ver
Tot axi con (a) punta d'eguyla,
De colteyll o d'espasa nua,
Los ossors li paren de fora
E la coena dura tot' ora,
[E] la lenya tost es cremada
E per lo foc tost consumada:
Axi destruu hom tost sa amor
E crema hom dins e de for.
E longe dona a nulh' hom plau [333]
Ne ha bon seny ne natural,
Fada es e trop riolega,
No sap que s'es amor, la pega,
E es semblant a bestiassa,
Nul temps se mou con hom le y massa,
Que a penes pot replegar
Ses membres, ne pot loc trobar.
De fembra poca not dons cura, [337]
Dir vos ay qual es sa natura:
Sempres s'ireix, tant ha d'erguyll,
Tot quant li dius li torna anuy,
E irex se leugerament
E crema dintre forsorment,
Cuyda esser tan ultracuydada
Que nul hom viu li agrada,
E ja no val res sa amor,
Axi con vibra nafral cor,
No poden certes be bastar
Sos membres pocs pera jugar.
Fembra blancha es [be] tenyida [341]
De groguea, senes falia,
Semblant es aço, per cert creses,
D'una flor c' a nom mereveyles,
C'aytantes hores con al dia
D'aytantes colors se canbia;
Per lo mati la veuras groga,
Fembra blanca e puys roge.
Fembra blanca tostemps es freda
E porta fredor con a feda
Trestota [de]dins lo seu cor:
Per que not pot usar d'emor.
Molt hom nes enfalagat
En sa balea e temptat.
Eylla enten esser pus blanca
Que pera marbre ne ploma d'auca.
Mas fembre negra per que play [345]
A nagun hom, si Deus vos saul?
Que eyla tiny trestot lo cors
De si e de sos aymadors,
Amor tenyida de negror
No poden durar de dolsor,
Car sembla [lo] foc infernal
O par sunyia o fumeral;
Con ve la nit, ceyll qui liu fa,
Tot lo crema de ssa e de la,
No volria l'anca lavar
Ne les cuxes debetegar
E con l'om s'en vol levar
Ela l'estreny, fal acurar,
Car no volria may vagar
Tant li sap bo lo recalcar.

1425 *destruu* n'est pas sûr. Cf. v. 362. — 1432 *le* pour *lo*. — 1449 *creses* est la 2e p. s. du subj. (*credas*). — 1456 *con a feda*. ms. *con afeda* ou *con aseda*. Sens? — 1459 *nes*, lire *en es* pour la mesure. — 1463 Lire *o* pour *ne*. — 1474 *Debetegar*, lire *denetegar*? — 1475 Lire, pour la mesure: *E con del lit s'en vol levar*. — 1476 *Acurar* pour *acorar*.

Fembra roge es verinosa, [349]
Per sanch e per colra cremosa, 1480
Lo cors el cor cou exament
Del amador, tant es calent.
Axi nafra con a serpents
E gita veri examents 1484
Per sos membres de malvestats;
A nul hom no diu leyaltats
Ne bona fe, tant es cruel,
Son coratge es si con fel, 1488
Mes vicis ha qu'eu no say dir.
Piyor ayma, senes mentir,
Carregada de malencolia,
Tart li bull (la) sanc, senes falia, 1492
De fembra fosca, [qu'es] quaix groga,
D'eytal te garda que not noga,
Car del demoni es semblant
En engan e en tot son talant. 1496
Con d'enganar se jaquira
Lo carbo fuyles levara.
Qui de totes quantes ay dites [357]
Dessus al libre ni [e]scrites 1500
Vols fer amiga verament,
Deus t'en partir soptosament;
Sit penses so que yo ne dic,
Ja no les volras en ton lit; 1504
Mas de aquelles te deus altar
Que ara ausiras conptar.
Fembra de forma migensera [459]
[A]ceyla es fort plazentera, 1508
Car ceyla es d'ayçal fayso,
So diu l'actor Ovidio.
Ne sia gran ne massa poca
E que no aia ampla moca 1512
E que no aja longa cara
Ne ma breu, per cert, encara,
Mas aja la un poc radona,
No massa ampla, tal es bona; 1516
E que no sia massa roge
Ne massa grossa, cascu o oge.

Ceyla ama qu'eu te say dir,
A cuy no puxa hom res dir. 1520
Ceylat fara [e]star jausents
Dins en ton cor verayaments,
E la amor d'eyla ab dolsor
Trop es azauta, diu l'actor. 1524
Penset en los comensaments
E aço no liures als vents
E part asso [e] quants danpnatges
Seguexen hom e quants coratges. 1528
Eceyll qui ama sens manera [365]
Foyll es e sens tota carrera,
Hom ne menysprera son offici,
Pec es hom assats e [molt] nici. 1532
Fembra en lo comensament
Ayma [lo] hom trop caldament,
Mas pus sien passats .iij. meses.
Si no le y fas o no la bezes 1536
Raula del breu que no te prou,
La tua amor no val .j. ou;
Tu t'ensendras al foc d'amor,
[A]ceylla en la gran fredor, 1540
Per que fara amich novell
Per cert de qualque jovencell,
Ceyll la aura a son plaser,
On tu deuras gran dol aver. 1544
Diu hom que tu batras les mates,
Los rromanins e bulafagues
E altre aura los conylls.
Bet pora hom dir seny de yryls. 1548
Be saps que diu lo casteylano
Que fembra fa lo desguiado.
Los uns amaran fembres castes, [368]
Altres viudes o maridades, 1552
De ques enganen malament:
Aço fa pertot lo jovent.
No y ha belea de puncela
Nos mut [ella], quaix per mazela, 1556
Pus agen .j. infant o dos,
Tota ceyla color ques pos

1493 Lire *La* pour *De*. — 1505 Lire *Mas de aquellet deus a.*, puisqu'il n'est question que d'une seule femme. — 1527 *part*, lire *pens*.— 1536 *le* pour *lo*. — 1537 Sens? — 1548 Sens? — 1550 *desguiado*, lire *desguisado?*

Tot es pudor, d'on puxes ploren
E de dolor per pauc nos moren;
Tots dies pensen de pintar
Con ymage senes duptar,
D'on hom es assats desastrats
Qui per fembra es enganats.
Elles s'afayten per vestir [372]
D'on puxen sos membres cobrir,
Qui son sutzes e mout pudents
E vils ses tots comparaments.
Nou garda hom con s'anamora
E paren oveyla modorra.
Axi fan hom metre en gir
E fadejar, Deus les ahir!
Con es hom axi axorbat
Que no veu la lur sutzetat.
Axi giren lurs uylls ten gins
Ab ques alegren los mesquins;
En moltes es hom enganats
E hom ne va mort e cuytats.
Vols [tu] veura la lur balea? [375]
Ve t'en mayti tantost a ella
Con jau nua en son lit,
Descobrila e not oblit
E lavors be le t[e] [e]sgarda,
Aqui veuras con es galarda.
E jau ab ella mantinent
E gardala puys exament
Quina pudor exira d'eyla!
Nos pot sofrir a mereveyla;
Tart sera que not taps lo nas,
Si li [e]stas gayra de fas,
Con ella put en sa natura!
E(n) tots sos membres de sutzura
Son e les cuxes exament
Qui prop li [e]stan verament.
Molt hom d'arenchs no ha talant,
Mas de la pudor ha semblant:
Per que no deu plaura assi
Ne a nul hom, jur te per fi.
Bona medicina pendra
Qui d'aquest feyt se lexara.
Si to[s]t d'eyla nos vol partir,
Lo cors te fara amagrir
Per la sua art [tan] malvada
Qui trespua [a] hom la corada.
Quatre coses son ses duptar
Qui no s[e] poden sadoylar:
La mar, lo cony de la putana,
Foch e avar, causa es certana.
Puta es fiyla de Satan,
Car la ressembla per engan,
E es plena de dols veri
Ab que engana lo mesqui,
Segons que sent Gregori dits,
Recomptant als savis [e]scrits.
Las de animas es la putana
E de luxuria cabana,
Tot axi put con lo demoni
Qui es tot ple de malenconi.
Los mals qu'en la putana son
Nols poria retre[r] d'un jorn,
(Car) ella fa corrompre lo cors
E fa destrohir los trezors
E fa la arma infernar
E Deu lo payra oblidar.
Salamo fo sobrat per cert
Per femna [e] enganat apert,
E atressi Sampso lo fort
Per sa muyler, d'on puys fo orp,
E Sent Pere atretal
Per fembra fo enganat mal,
Que tres veus senes duptar
Li feu Jesu Christ renegar
En lo palaus de Ponç Pilat,
On pres e ligat.

1583 *le* pour *la*. — 1605-1608. En marge ce renvoi : « Proverbiorum ultimo capitulo. Il fallait *penultimo* : « Tria sunt insaturabilia, et quartum, quod nunquam dicit « sufficit » : infernus et os vulvae, et terra, quae non satiatur aqua : ignis vero numquam dicit « sufficit ». » (*Prov.* XXX, 15, 16). — 1623 *la arma*, ms. *larma*. — 1629-30 Rétablir pour la mesure : *E Sent Pere* [*fo*] *atretal Per* [*una*] *fembra enganat mal*. — 1634 Lire : *On* [*el fo*] *pres e* [*fo*] *ligat*.

Perque fembra es enganosa
E de mals aptes abundosa.
Cant fembra vil se gardara
Que algun hom no decebra,
La mar certes s'axecara
E segnor fuylles levara.
Garda Eva quants mals basti
Cant menget aquell mal boci,
Elen dona a son marit
D'on puys se tench per [e]scarnit,
Car per aycel mal los malvats
Foren de paradis gitats,
D'on Jesu Christ n'a presa morts.
D'on nos e ella ne som [e]storts.
Tostemps fo e tostemps sera
Que la fembra abans fara
Lo contrari sertanament;
D'eyço en res nul hom no ment.
Fembra es rayll de barayla
E de tots mals, ses tota fayla,
E aytantes veus elles gira
Con pot fer lo panell al dia,
E so con ab sos uylls veura
Al quaix glassar li o fara.
Molt hom veig que fa[n] ayrar
Que deurien certes amar.
Anamich es vostre mortal,
Semblant es del diable mal.
De que trob en [e]scrit tot breu,
Ca fembra ha ymage de Deu
De que [ella] nul temps fo creada,
Car de costeyla fo formada
En [lo] paradis terrenal,
On ellens percassa tot mal,
Si nou avets mes en oblit.
[La] fembra vil a hom no ama
Si no con al lit [lo] aflama
De foc lucxurios, malvats,
Per que es Deus [be] oblidat.
Senyor, ausit podets aver
Quals bontats an en si per ver.
Para e mara fan oblidar,
Fan hom despendre e folejar;
Con mes en elleus fiarets,
Lavors pus enganat irets,
Car eu la say de tants talents
Con se poden girar los vents,
Mas la fe que promet ne jura
Vejam e quant de temps li dura,
Que a una hora es girada
E de son lit descambiada,
Tot son [e]studi es d'engan,
No va en als cogitan,
Car cert no es als mas[que] fems,
Causa frevols, causa calents,
Parlara e sens piatat,
Enganabla las de pecat,
Destruccio de castedat,
E sen[e]s tota leyaltat,
Rayl de mala malaltia,
Porta de partiment e via,
Fembra vil, senes tot mentir.
Ximera li pot hom be dir
E tot per aquesta rao
Com [ha] lo cap con a leo
E de cabra [ha] tot lo cors,
Axi la pinten los pintors
E fan li coha de serpent.
Veus e qual comparament
A tota fembra vil es dat,
Verayament li es posat.
Per lo cap de leo es entes
Lo erguyll qu'en les fembres es,
E per lo cors de cabra que ha
Es entesa lucxuria,
E per la coha de serpent
Es entes l'enverinament,
E lo foc que en elles met
Malvat, per la fe queus dech,
De malea e de falsedat,
Es son coratge carregat.
Nos fiu en fembra nul hom nat,

1640 *Segnor*, ou *segner*, *seguer*. Sens? Cf. v. 1498: *Lo carbo fuyles levara*. — 1657-58 et 1663-64 Sens? — 1687 *als*. l'*l* est barré; lire *al re*.

Si vol creure aquest dictat,
Mes de malea an per cert
Que nous dire al descobert.
De .M. a penes ne veurets
Una (ben) casta ne(n) atrobarets :
Perque les bones ses duptar
Deuria hom quaix adorar,
E deuria fer mereveylles
E virtuts deu senyor per elles.
De les bon[e]s no pus maldir,
Car Deu les feu per son servir.
Donques [yo] prech vos, sius plats,
Que aço en mals nou prenats
Que ay dit de fembres vilanes
Qui son de castedat mal sanes,
Elles torben vostres marits
D'on vostres hostals son derrenclits,
E molta dona colpejada
E farida e ben cast[ig]ada,
Car prous dona nos pot [e]star,
Cant veu son alberch destorbar,
Que no reprena son marit
Qui axis pert per tal delit.
Perque assi sia acabat
Del gran doctor lo seu dictat,
De Fasset lo bell dictador
Quins (ha) adoctrina(ts) en feyt d'amor.

Glossaire.

Abaltir 1148 ?

Abrivat 22, 1300, adv. « rapidement ».

Abte 209, adj. « habile »; 566, subst. « habitude ».

Agualat (*egualat*) 45, « uni, plat », de là « simple, sot ».

Altar 197, altarse 1505 « se complaire » ; cf. Mussafia, *Sete savis*, gloss.

Altiment 505 (dérivé de *altar*), « grâce, charme ».

Anagar 648. Labernia, à côté du sens de « noyer, inonder ; » donne celui d' « animer, exciter », qui convient au passage.

Apansir 1178, apensir 1161 ?

Aparvent 827. *Donar aparvent* « manifester ». Cf. Mussafia, *Sete savis*, v. 629.

Apte 1636, voy. abte.

Arrenar 1016, « expliquer (un songe) ». Cf. *Sete savis*, glossaire.

Asina 1275, pour *ayna, eyna*, prov. *aisina ?*

Assenat 222, « sensé, sage ».

Aucar 597, « pousser des cris, effrayer ».

Axequar 381, 1639, « élever ».

Axorar 741, « évaporer ». Cf. prov. *aurat*.

Axorbat 1573, « aveugle ».

Azaut 974, pris substantivement, « ce qui charme ».

Blana farina (fer) 568, « portarse be en alguna cosa ». Labernia. En castillan, *hacer mala harina* c'est faire de vilaines choses (voy. par ex. la *Segunda Celestina* de Feliciano de Silva, éd. de Madrid, 1874, p. 71.

Blanquexer 733, « être blanc ».

Bufalagua 1546?

Camus 1238, babot camus 1278, « niais, sot ».

1725 *deu* ou *dun*. Sens? — 1728 *Donques*, ms. *Dones*. — 1733 Lire *D'on vostre hostal es d.*

Carvenir 1208 pour *carvendre*.
Castat 1735. Faute pour castigat ?
Casteyl (tirar al) 391 ?
Causar 105 (pour *calsar*), « chausser ». Cf. *mout* 1567, pour *molt* ; *autre* p. *altre* 1403.
Ciciliana 566 (pour *siciliana*), « cochevis ».
Coena 1422, « peau ». Le ms. a peut-être *cotna*.
Colra 1480, « bile ».
Corasso 1026. C'est le cast. *coraçon*.
Corona 152, « tonsure ».
Corrent (de) 1024, « rapidement ».
Corteria 11, 173, pour *cortesia*.
Cuydia 739, pour *cuydia*, « grâce ».
Debetejar 1474?
Declinar 569, 1182, « descendre, céder ».
Denejat 164 (pour *nedejat*), « nettoyé ». Cf. *Crónica de Pere IV* (éd. Bofarull, p. 272) : « purgant e *denejant* les cisternes ».
Derrenclir 691, 1164 (pour *derelinquir*), « abandonner ».
Destral 478, 493, 570, 1102, 1218, « hache », nom donné à l'entremetteuse.
Endenyos 27, « dédaigneux »,
Enfalagat 1459, « ébloui, enjôlé ».
Ensunya 1409, « graisse ». Arag. *ensundia*, cast. *enjundia*.
Entirat 602, « affecté, prétentieux » ; *cf.* cast. *entirado*, *estirado*.
Entricat 221, « retors ».
Escreix 1300, 1322, « augment de dot », la dot que le mari apporte à sa femme.
Esters (per) 406, « pour l'extérieur, pour l'apparence ».
Exarnit 855, pour *escarnit*.
Fadejar 1572, « divaguer, perdre la tête ».
Faduch 1293, « fou «.
Fasia 200, pour *fesiciá*, « médecin ».
Fer be que 928, « se conduire comme... »
Fit en fit (de) 396, « face à face ».
Fortal 1103, adj. dérivé de *fort*.
Fumeral 1470, « conduit de cheminée ».
Gir (metre en) 1571, « faire tourner ».
Glassar 1658, « geler ».
Groch 1453, 1493, « jaune », groguea 1448, « couleur jaune ».
Homey 808, « homicide ».
Huyr 1163, pour *ahuir* (*augurium*).
Jangla 1177, « plaisanterie, farce »,
Largues 305, plur. masc. de *larch*.
Malast 137, « méchanceté, tromperie ».
Massar 1432, « pousser, frapper ».
Mazela 1556, de *mazel*, « lépreux ».
Mereveyla 1450, nom d'une fleur.

Mestayll 699, « mescla de blat ». Labernia.
Moca 1512, « ventre »,
Modorro 1570, « endormi, abruti ». C'est un mot castillan.
Molejar 660, littéralement « devenir mou ». Ici « céder ».
Molura 615, pour *mollura*, « humidité ».
Monsonger 23, pour *mensonger*.
Nedeu 163 (*nitidus*).
Nici 145, 263, « sot ».
Nodrir 118, noyrir 8, « s'élever, s'éduquer ». Cf. *Sete savis*, glossaire.
Orsa (en) 449, terme naval, « à la bouline », c'est-à-dire « de côté, de travers ».
Ossors 1421, pluriel de *os* pour *osses*, *ossos*.
Paltuner 1228, v. fr. pautonnier.
Palos 122, pour *pelos*, « poilu, nubile ».
Panell 1656, « girouette ».
Parler, 344, 629, 1690, « parleur, bavard ».
Pereros 231, pour *peresos*.
Pexer 1047, « nourrir » (*pascere*).
Piment 565, 773, 962?
Poquea 202, poquesa 233, « enfance ».
Raula 1537?
Regeu 606 (rigidus).
Reguitnar 1240, « ruer ».
Reptir 1323, pour *reptar*.
Resubinar 1236, « renverser sur le dos ».
Reunador 810, pour *rahonador*, « défenseur ».
Rioleg 1429, « rieur ».
Sartroresa 459, « tailleuse ».
Sassaros 99, sasarros 296. Pour *safaros* « dégoûtant, répugnant ». Cf. port. *safaro*.
Seleta 1096, pour *soleta* ou *celeta*, « lieu caché, secret ».
Sofranyer 94, « manquer ».
Sovinent 64, « soudain ».
Strempauc 1228?
Suaexer 612, pour *suavexer*, « s'amollir ».
Sunya 1470; voy. ensunya.
Tart 94, 1589, « difficile ».
Torp 529, subst. verbal de *torbar*, « désordre, confusion ».
Totament 965, subst. « tout, ensemble ».
Tragitador 845?
Trava 1180, 1181. Même mot que *traba* « entrave ».
Trempat 310, trempadament 49, pour *temprat*, *tempradament*, « modéré, modérément ».
Trespuar 1604, « s'infiltrer ».
Trobats 150, pour *torbats*.
Valea 302, pour *vellea*, *vellesa* « vieillesse ».

VENTOLA 127?
VERAYAMENT 50, 733, 763, 1522, 1705, pour *verament*.
VESA 1268 (vesanus).
VEY 176, pour *vell*, *veyl*.
XIVALER 13, pour *cavaller*. Directement du franç. *chevalier*. Cf. *xantant* 439, *blanxa* 723.

FACETUS

Le texte de ce petit poème a été établi d'après les mss. Bibl. Nat. de Paris, lat. 8315, fol. 41 à 50 (XVe siècle), lat. 8426, f. 72 à 86 (XVe siècle), Münich, lat. 4146, fol. 101 à 109 (anno 1436), lat. 4409, fol. 167 à 174 (XIVe siècle), lat. 7678, fol. 219 à 232 (XVe siècle). On s'est attaché ici, non pas à établir un texte dit critique qui eût nécessité l'examen de tous les mss. connus, mais simplement à donner de ce *Facetus* un texte suffisamment correct. Quand il a fallu choisir entre diverses leçons, on a pris celle qui se rapprochait le plus du catalan.

Moribus et vita quisquis vult esse facetus [1]
Me legat et discat quod mea musa notat.
Clericus et laicus, senior, puer atque juventus
Istic instruitur, miles et ipse pedes.
Expedit inprimis cupientes esse facetos
Mente, fide, verbo, nobilitate frui.
Mente quidem varius, verboso pectore mendax
Non placet, ut fallax qui manet absque fide.
Esto verecundus falsum quandoque loquaris, [33]
Nam semper verum dicere crede nephas.
Crimina multociens laus est celare faceto,
Maxima rusticitas turpia verba loqui.
Alterius laudes moderate dicere laudo,
Sed proprias nemo, si sapit, ipse refert.
Pauca loqui debet qui vult urbanus haberi, [57]
Nec prorsus taceat, sed meditata ferat.
Ut placeat cunctis nullum decet esse superbum; [69]
Qui sic inflatur deserit omne bonum.
Sit placidus facie, sit mitis et ingeniosus,
Ne contemptibilis forte sit ipse cito.
Officio proprio sapienter sit studiosus
Ut fiat doctus qualibet arte sua.
Ocia nullus amet nisi sint conjuncta labori,
Nam nimia requie mortificatur homo.
Expendat large sine murmure, quando decebit, [91]

Juxta posse suum, ne sua dampna fleat.
Exornet corpus ne contempnatur ab ullo, [97]
Non tamen officium deserat ipse suum.
Sit bene vestitus cui non est parva supellex
Et caute vivat potibus atque cibis.
Vertatur calamus specialiter omnia narrans, [109]
Ut per doctrinam vivere discat homo.
Si puer in clero propria sit sponte locatus,
Sub disciplina mollia colla domet.
Ut non stultizet, senioribus associetur,
Et discat teneros raro movere pedes.
Si bene consuescit, post tempora multa placebit, [130]
Ut semper placeant que placuere semel.
Cum fuerit juvenis qui novit virginitatem,
Semper sit castus, semper honesta petat.
Discere ne cesset que sit doctrina salubris
Ut recte doceat, cum manet ipse pater.
Pervigil, attentus sit, in officiis studiosus
Ut digne dicat verba sacrata Deo.
Dedecus est illi si propria jura relinquit : [148]
Ordine turbato, non valet esse bonus.
Tonsura capitis, circumcingente corona,
Pulchrior apparet qui sua jura tenet.
Vestibus ex longis sua contegat infima membra,
Nam pudor esset ei, si caro nuda foret.
Sepius insinuet vestes ut, tegmine mundus,
Purgatus viciis significetur ut est.
Sit sapiens, cautus, numquam spectacula querat,
Et gravis incessu, ne sit eundo vagus.
Si quis habet censum, nulli sit parcus in illo,
Hic si sufficiat pluribus atque sibi.
Quando senex fuerit venerabilis in gravitate, [176]
Ammoneat populum semper honesta sequi.
Exemplum cunctis tribuat moderamine vite
Ne secum populus crimina cuncta ferat.
Musa docet laycum placidam componere vitam [184]
Et breviter narrat quod docet atque placet.
Cum puer est laycus, quibus artibus sit sociandus
Provideat tutor, si caret ipse patre;
Littera si placeat ut clericus efficiatur, [198]
Vel forsan laycus doctior esse velit,
Judex vel medicus, doctor vel scriba, poeta,
In teneris annis discat amare libros.
Sed si milicie puero sit vita petenda,
Cruribus et manibus flectere discat equos;
Scutifer imprimis sit, militibus famulando,

Duricia solitus, si cupit esse bonus.
Qui mercatoris doctrinam gliscat habere [215]
Noscere denarios expetat ipse prius.
Providus exploret terras mercantibus aptas,
Que varium pretium semper habere solent.
Cambiat attente ne sit deceptus ab ullo,
Quales sint merces et numerare sciat.
Fabriles alias si quis cupiat puer artes, [228]
Suppositus ferule desinat esse piger.
Qui sic instruitur, dum transit mollior etas, [232]
Arte sua melius forte peritus erit.
Qui fuerit juvenis, si non didicit quod oportet,
Non verecundetur discere promptus adhuc.
Est pecus ut brutum quisquis prorsus caret arte; [243]
Ars hominem format nec sinit esse malum.
Sed tamen hoc faciat quisquis vult esse peritus
Ut quod scire velit protinus illud amet.
Scire quidem frustra contendit quisque quod horret,
Quod natura negat discere nemo potest.
Officiis multis hominem natura beavit [255]
Et varie variis plurima dona dedit.
Sic habet omnis homo quo se possit fabricare;
Qui non est cunctis, pluribus aptus erit.
Quilibet officio proprio poterit bonus esse, [262]
Cui sine segnicie complacet ordo suus.
Non jubeo quemquam sic perdere gaudia vite
Quod nimio studio debeat ipse mori.
Tempore festivo vel quando decet recreari
Vivere quod possit gaudeat omnis homo:
Mente quidem leta decoratur florida vita,
Sed per tristiciam fit cito quisque miser.
Tunc saliat currens, cantet saltans adolescens [280]
Et placidis juvenis cantibus illud agat,
Pectora pascat amor sine quo sunt gaudia nulla,
Sed tamen haec fiant tempore quoque suo.
Provideat juvenis non nigros esse capillos, [290]
Nam potius senibus convenit iste color.
Libera frons pateat, detonsis arte capillis,
Auris in extremo terminus arcet eos.
Cesarie longa fit turpis forma virilis; [304]
Femineus cultus sepius esse solet.
Vestes non longas juvenilis diligat etas
Ut motus facilis nesciat esse gravis.
Non natet in caligis vel crus vel pes juvenilis,
Sed sotulariis formet utrumque pedem;
Et tamen, ut patrie mos postulat, omnia fiant,

Ne faciat solus quod fugit omnis homo.
Inter gaudentes juvenem decet esse jocosum, [320]
Tristibus adjunctus compaciatur eis.
Doctior efficitur senioribus associatus
Cumque bonis vadat qui timet esse malus.
Exhibeat cunctis placidus sapienter honorem
Et nullum spernat, sit licet ille miser. [332]
Majori cedat, caput inclinet seniori,
Exhilara facie semper honoret eos.
Inter majores caveat ne multa loquatur, [340]
Mente diu teneat quod putet ipse loqui.
Ad loca prudentum tendat vestigia sepe
Et notet attente que recitantur ibi.
Si quem forte juvat subdi sapienter amori, [352]
Sic amet incipiens ut mea musa docet.
Turpe scelus vitans, nullam temptet monialem,
Que se contempnens est sociata Deo ;
Assimilatur ei jam femina nupta marito,
Quam maculare quidem creditur esse nephas ;
Preterea ganeis venali corpore fedis, [398]
Munera ni tribuat, nemo placere potest ;
Cui se supponit meretrix non prestat amorem,
Non amat id quod agit sed quod habere cupit.
Sunt alie multe mulieres lusibus apte; [376]
Virginis et vidue laudo vacantis opus.
Virginis amplexus durissima pectora mulcet,
Mestitiam pellit, cor super astra levat.
Dulcis amor vidue mollit quoque corda superba,
Que melius cunctis et sapienter amat.
Pulchra puella vacans dulcissima gaudia prestat,
Mollibus apta iocis, libera colla gerens.
Has juvenile decus sapienter discat amare, [392]
Arte quidem nostra noscat amoris iter.
Providus imprimis oculis sibi querat amandam,
Eligat e multis que placet una sibi.
Hanc firmis oculis ridentibus intueatur,
Ut quia diligitur dulcis amica sciat [1].
Sed virtutis opus, generatio, forma decora
Ante repensetur ne nimis alta petat :
Diligat equalem sibi vel paulo meliorem,
Nam cito sepe ruit qui super astra volat.
Inde locum discat quo semper amanda moratur, [431]
Quove puella manet, recia tendat ibi.
Huc veniat ludens, cantet suspiria miscens,

1. Sur la prosodie *amica sciat*, *facta sciant* voy. L. Havet, *Romania*, VI, 280.

Quod si non noscat, militet arte sua.
Hic temptet vires, hic dulcia verba loquatur,
Quod placeat faciat, res velut ipsa dabit.
Huc tamen ut vadat prodest occasio ficta,
Qua prius inventa, cautius urit amor.
Diligit hunc mulier qui caute novit amare,
Ne consanguinei singula facta sciant [1].
Nuncia queratur in qua confidit uterque, [470]
Que narret caute quicquid utrique placet.
Muneret hanc juvenis ut sit super hoc studiosa
Et plus quam tribuat polliceatur ei.
Hec adiens illam dulcissima narrat amoris,
Incipiens caute talia verba loqui :
« O speciosa nimis, vultu fecunda sereno, [496]
« Te juvenile decus laudat et optat amans,
« Qui cunctos alios superat spectamine morum,
« Colloquium tecum vellet habere rogans.
« Utile quod nimis est, vestro tractabit honori
« Et plus quam famulus, subditus esse cupit,
« Omnia postponit, nisi te nichil amplius optat ;
« Me tibi direxit, sum quia fida tibi. »
Forsitan inprimis dabit aspera verba puella, [562]
Sed cito que prius est aspera mollis erit.
Dulcia verba quidem tunc nuncia proferat illi,
Quodque petit juvenis conprobat esse bonum.
Hunc modo commendet, modo laudes conferat illi,
Sic alternatim laudet utrumque simul.
Quod si displiceat modo consentire puelle, [586]
Ad juvenem rediens singula facta ferat.
Hic non diffidat, studiosius immo laboret,
Nutibus et signis sepe loquatur ei.
Ah ! quotiens teneram, que nunquam novit amorem,
Talibus ingeniis languidus urit amor !
Hanc blandimentis adtemptet nuncia sepe,
Nec cito desistat, quando puella vetat.
Femina quod prohibet cupit et vult sepe rogari, [608]
Improbitas vincit, pectora frangit amor,
Ferrea congeries disrumpitur improbitate,
Et durum lapidem gutta cadendo cavat.
Sic multis precibus vel longo temporis usu
Colloquium fieri languida sponte volet.
Porro secretus locus est prius inveniendus [624]
Ut quod utrique placet nuncia sola sciat.
Si tamen, ut plerumque solet, sit curia plena

1. Voyez la note précédente.

Et locus est domine cui velit ipse loqui,
Tunc illam juvenis blando sermone salutet
Et promptus maneat clamque loquatur ei:
« Stella serena micans, facie rutilante decora, [666]
« Ecce tuum famulum nunc patiare loqui.
« Si tua nobilitas, probitas vel forma decora
« Laudatur velut est, par tibi nulla manet;
« Tu superas cunctas forma praestante puellas [696]
« Et vincis Venerem, ni foret illa dea.
« Aurea cesaries tibi, frons est, ut decet, alta, [712]
« Ridentes oculi, pulchra supercilia.
« Quando moves oculos, vario certamine pungor :
« Gaudia corda movent, sed tamen urit amor.
« Candidus et rutilans simul est color ipse genarum,
« Exornat faciem nasus et inde placet.
« Labra tument modicum rubeo perfusa colore,
« Que michi, si possem, jungere velle foret.
« Ordine formati candent albedine dentes,
« Omnibus est gratus risus in ore tuo.
« Cuique placet mentum, gula proxima plus nive candet,
« Quam quociens video cor sine fine calet.
« Hec mihi significant quantum sint candida membra, [750]
« Que tegis interius vestibus ipsa tuis.
« Utraque conformat tua pectora pulchra mamilla,
« Quas, velud ipse puto, clauderet una manus.
« Hic status est rectus, gracilis, complexibus aptus,
« Brachia cum manibus laude probanda vigent,
« Cetera menbra quidem proprio funguntur honore,
« Et plus quam possim dicere pulchra manes.
« Cum te non video, pereo cupioque videre, [784]
« Insipiens morior, nam nimis urit amor.
« Jam tibi sum famulus; tibi, si placet, exibeo me
« Ut semper faciam quod michi sola jubes.
« Si me conspicias vel me dignaris amare,
« Gaudebo plus quam si mihi regna darent.
« Deprecor hoc tantum : famulum fatearis amandum
« Ut per te vivat, vita salusque mea ».
Forsitan illa sagax sic verba superba loquetur, [822]
Ut quod mente cupit per sua verba tegat:
« Stulta petis, juvenis, frustra laudas mea membra;
« Si sum pulcra satis, cur tibi cura fuit?
« Vade, recede cito, ganeam me forte putasti,
« Et nunquam facias tu michi verba magis. »
Tunc dicat juvenis: « Cur me, dulcissima rerum, [861]
« Morte perire facis? hoc tibi crimen erit.
« Munera magna peto, tamen hec sunt digna favore;

« Si me forsan amas, nil tibi quippe nocet. »
Inquiet illa quidem: « Fateor non horreo quemquam [893]
« Teque libenter amo, nil michi plura petas ».
Tunc caput inclinet, grates multas referendo, [903]
Et semper famulus spondeat esse suus,
Sed tamen ut merito semper possit famulari,
Laudes condignas prestet ubique sibi.
Postulet in signum sic incipientis amoris [907]
Munera, que firment prorsus utrimque fidem.
Oscula pro dono tunc exigat, adtamen ejus
Ponat in arbitrio que dare dona velit.
Munere suscepto, quia tutus in ejus amore,
Letus discedat, gratificando sibi.
Post hoc sollicitus discat quo tempore solam [1094]
Inveniat dominam, forte vacante loco,
Vel si non poterit, sapienter nuncia curet
Artibus ut trahat hanc ad loca tuta jocis.
Huc veniat juvenis, facie gaudente salutans,
Adjunctis precibus laudibus usque vacans.
Si quoque, dum loquitur, jam femina laude movetur, [1151]
Leviter hanc tangat vestibus ipse super.
Non adeo mentem rigidam tenet ulla puella
Ut, si tangatur, risus in ore vacet.
Si fugiat tactum, subridens forcius angat,
Vel digitis coxas comprimat atque latus;
Sed tamen in cunctis placidus modus est adhibendus,
Nam sine mensura nil valet esse bonum.
Curet ut insolitam faciat gaudere puellam, [1175]
Dulcius exorans, oscula grata petat.
Spondeat et juret quod nil petet amplius ipse,
Nam bene sufficiunt talia dona peti.
Si neget illa quidem dare talia, forte minando,
Hec eadem precibus non minus ipse petat.
Sed quia sic multis verecundia sepius obstat
Ut quoque conjugibus basia justa negent,
Jungere non timeat violenter brachia collo,
Et prompte capiat quod negat illa dare.
Tunc non simpliciter jungantur grata labella, [1219]
Sed teneant longas basia pressa moras.
Mobilis interea stringat manus una mamillas,
Et femur et venter sentiat inde vicem.
Sic postquam ludens fuerit calefactus uterque,
Vestibus ejectis, crura levare decet.
Vim faciat juvenis, quamvis nimis illa repugnet, [1239]
Nam si desistat, mente puella dolet.
Expectat potius luctando femina vinci

Quam velit, ut meretrix, crimina sponte pati.
A ganeis tantum coitus solet esse petitus,
Que se pro precio vendere cuique volunt.
Qui querit coitum, si vim post oscula differt,
Rusticus est, nunquam dignus amore magis. [1268]
Arte mea quisquis sibi consociabit amicam,
Vatis opem querat qua foveatur amor.
Admoveat dominam juvenis per dulcia verba,
Colloquium fieri sepius ipse rogans,
Sepe superciliis et nutu longius instet,
Si prope non audet, voce sonante, loqui.
Tempore quo stomachus sit prosperitate repletus,
Spiritibus letis, potibus atque cibis,
Aptius hanc adeat, Veneris solacia querens :
Tunc etenim melius diligit omnis homo.
Tedia non faciat, plus quam sit posse laborans,
Fastidita frequens esca jacere solet.
Diligat occulte cui non sit vilis amica, [1345]
Sic fit furtivus dulcior omnis amor';
Gaudia que sumpsit curet celare modeste,
Nec nomen domine provocet ille palam.
Qui, propria culpa, placidam sibi perdit amicam,
Perpetuo doleat rusticitate sua.
Qui fuerit cupiens ab amica solvere colla, [1377]
Plenius a nostro carmine doctus erit.
Nosse decet primum quantum sit femina turpis [1393]
Et quantum noceat fetidus ejus amor.
Si fuerit pinguis, gravis est ut plumbea massa, [1401]
Mollicie lutea turgida membra manent.
Que, cute sudante, velud est axungia porci,
Lubrica sepe facit tedia tacta semel.
Macra placere nequit, quia pungunt hispida membra [1417]
Exteriusque patent ossa, rigente cute.
Arida ligna quidem cito consumuntur ab igne,
Urit et absumptus sic perit ejus amor.
Longa placet nulli nec habet sub pectore sensum, [1427]
Est fatue mentis, nescia quid sit amor :
Jumento similis, nunquam saciatur ab ullo,
Cum se supponit, vix sua membra plicat.
Si brevis est, forsan per singula verba superbit, [1435]
Uritur interius, corde superba furit;
Nil valet ejus amor, que tanquam vipera ledit,
Nec bene sufficiunt parvula membra joco.
Candida si fuerit, pallor suus inficit illam, [1447]
Frigida corda gerens, nescit amore frui;
Despicit hec omnes juvenes, sua corpora cernens,

Marmorea statua pulcrior esse putat.
Sed nigra cur placeat, que, tacto corpore, tingit? [1463]
Gaudia tinctus amor nulla movere potest:
Inferno similis, tenet hec fuliginis instar,
Nocte quidem nulli crura levare vetat.
Rubra venenosa colera vel sanguine fervet, [1479]
Igne coquit pectus, corpus adurit amans,
Ledit uti serpens, jaciens per membra venena
Et nulli prorsus corde fidelis erit.
Femina, que facie pallenti sit quasi fusca, [1493]
Demonibus similis, fallere docta fuit.
Hec melancolico quia sanguine tardius ardet,
Ex multis viciis callida pejus amat.
Qui de jam dictis aliquam sibi junxit amicam, [1499]
Talia pensando, linquere debet eam.
Sed medie forme mulier per talia nunquam [1507]
Displicet, immo, velut sit dea, sola placet.
Hec fovet interius gaudenti corde medullas
Cumque dolore gravi solvitur ejus amor.
Estimet inprimis quantum ledatur amando
Et que preterea dampna sequantur eum.
Efficitur fatuus qui sic amat ut modus absit, [1529]
Negligit officium quilibet inde suum.
Sepe novum veteri mulier preponit amicum,
Sepius et castas unus et alter amat.
Decipitur juvenis : non est ita pulchra puella,
Cujus amore gravi lesus ad yma ruit,
Ut putat : ejus enim facies est picta colore,
Vestibus ornantur vilia membra satis. [1565]
Nil bene cernit amor, videt omnia lumine ceco,
Fallitur in multis anxietate sua.
Vadat ad hanc juvenis jejunus mane repente, [1580]
Dum jacet in sompnis nuda soluta caput,
Gaudia tunc sumat, donec fastidia sentit,
Quod vult plus faciat quam sibi velle fuit.
Post hec inspiciat quantum sint turpia membra,
Que nulli placeant, si medicina vacet.
Hac ita demissa, jam diligat ipse laborem
Et maceret corpus fortius arte sua.
Sit cibus et potus modicus, jejunia prosunt,
Nec petat hanc rursus nec petat inde magis.

Musa, placere potes si caros jungis amicos,
Expedit hoc multis, protinus ergo doce.
Utilius homini nichil est quam fidus amicus
Ut veluti secum cuncta loquatur ei.

Rebus in adversis dabit hic solacia fati,
Prosperitate quidem gaudet uterque magis.
Falsus adulator non est reputandus amicus,
Proficit in nullo tempore fictus amor.
Qui fuerit felix, multis veneratur amicis,
Si miser effectus, solus ad yma ruit.
Fidus in adversis ostenditur omnis amicus,
Si tunc desistat, falsificatur amor.
Quilibet inspiciat cui conjungatur amico,
Qui sit propitius nocte dieque sibi.
Providus ejusdem doctrine querat amicum,
Artis et officii commoditate parem.
Est etenim melius similem sibi consociari
Quam per dissimilem linquere jura sua;
Sed tamen alterius juvat artis habere sodalem,
Cum forsan propria nullus in arte placet.
Pauper divitibus vel doctior insipienti
Numquam jungatur, namque nocivus erit.
Non amat hunc dives nisi forsan confamulatur
Et licet hic egeat, munera nulla dabit.
Arridet parcus, spondet se dona daturum,
Dum poterit, tollet, nec dabit ipse vicem.
Nititur ut secum proprium consumat egenus,
Quo jam consumpto, spernit et odit eum.
Pascua divitibus bona pauperis esse putantur,
Cum Salomon docuit ne societur eis.
Despicitur sapiens fatuo sociatus inepte,
Cum quo conversans destruit omne decus.
Assiduo gressu nunquam comitetur euntem,
Sed tamen ut moveat sepe loquatur ei,
Incesto castus sociatus, justus iniquo
Non bene conveniunt, ni sit uterque malus.
Nemo placet stulto nisi dicat quod libet illi
Et malus efficitur qui sociatur ei.
Queritur eventu socius, tamen arte tenetur,
Querere res brevis est, sed retinere labor.
Sermo quidem dulcis veteres conservat amicos,
Sepius ad rixam verba superba movent.
Diligit et spernit socius bonus omne quod alter,
Unum velle duos jungit et unus amor.
Cum socius peccat, sapienter corrigat alter
Et, cum delinquit, quod moneatur amet.

---

413 « Venatio leonis onager in eremo : sic et pascua divitum sunt pauperes. » Eccli. xiii. 23.

Deserat in nullo socium discrimine vite,
Prebeat auxilium semper ubique sibi;
Sed tamen in mundo non est modo fidus amicus,
Fraudibus est etenim callidus omnis homo;
Sed qui non poterit socium sibi querere fidum,
Diligat hic alios sicut amatus erit,
Fallere fallentes quia nulla lege vetatur
Et decet ut fallax corruat arte sua.

Musa, stilum moveas et nunc de judice tracta :
Quod deceat monstra, nam nimis inde places.
Hic tenet eterni metuendi judicis instar
Fitque Deo similis, cum sua jura tenet.
Huic caput inclinant reges, comites proceresque,
Quilibet ex populo corde timente favet.
Provideat casum judex, cui sit gradus altus,
Non male condempnet ne maledictus eat;
Judicium teneat quo dampnabuntur iniqui,
Quo licet appellet, non revocabit homo.
Absolvat justum sed raro parcat iniquo;
Omnia jura sciat, mente frequentet ea.
Justiciam querat, fugiat turpissima lucra,
Nam miser efficitur talia quando petit.
Qualis erit judex, tales sunt quippe ministri,
Si malus est dominus fit populusque malus.

Quid deceat medicum referas, mea, posco, camena,
Ex hac materia carmina grata move.
Arte sua medicus pollet cunctis venerandus,
Qui mortem differt atque futura cavet.
Rerum naturas subtiliter intueatur
Ut quidquid faciat non ratione vacet.
Sollicite caveat qui per contraria curet,
Sed tamen in cunctis sit medicina modus.
Inspiciat caute quid poscat tempus et etas,
Quid cupiat regio, quid velit usus agi.
Antidotum nunquam det falsum, vivat honeste;
Qui bonus est medicus semper honesta facit.

Calliope, proprio cetu comitata sororum,
Militis acta proba, que tibi grata placent.
Milicie vita non est felicior ulla,
Quam quasi precipuam quisque virilis amat.
Rusticus est laicus qui non vult vivere miles,
Hoc si permittant sufficienter opes;
Non sine militibus reges sua regna tuentur

Nec bene, si desunt, patria tuta manet;
Milicie decus est proprio si jure fruatur,
Arma decet ferri, quando frequentat equos;
Strenuus existat quotiens ad bella paratur
Nec facili causa det sua terga fuge.
Nil valet in bello qui vivit deliciose,
Nec sine duricia bellica palma datur.
Quisquis erit laycus, si miles non valet esse,
Ut non displiceat, sit bonus ipse pedes:
Quemque decet patriam defendere tempore belli.
Quilibet ergo sciat quis modus arma gerat.
Ingenio pugnet qui vult bellando placere
Et non sit timidus cum ferit hostis eum.
Nil valet ingenium nisi cui conjungitur usus;
Sepius insolitis pugna nocere solet.

Quando senecta venit gravitas facit esse verendos,
Canities ornat, sensus acutus adest.
Admoneat juvenes, respublica gaudeat illo,
Omnibus et semper mite levamen erit.
Sed tamen ad senium caveat dum venerit iste,
Cui mors est requies, vivere quippe mori.
Preterea nullus sibi jungat nomen avari,
Gaudeat in modico quod Deus ante dedit.
In propriis rebus cui nunquam sufficit usus
Dona Dei spernit, peccat et ipse satis;
Quilibet horret eum qui perdit commoda vite
Deque bonis secum nil moriendo feret.
Cui sua non prosunt, aliis conservat habenda,
Heres post mortem perdet amore suo.
Non cupiat quisquam quod nunquam possit habere:
Quod fortuna dedit sit satis illud ei.
Quos vult sors ditat, quos vult quoque compede tricat
Incertaque via volvitur ipsa rota.
Disposuit natura quidem quicquid sit in orbe,
Sic igitur nullus querere plura potest.
Qui, velut est dictum, propriam vult ducere vitam,
Aurigena doctus vate, facetus erit.

LES MANUSCRITS FRANCAIS

DE CAMBRIDGE[1]

II. — BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

La Bibliothèque de l'Université de Cambridge, bien que notablement moins riche à tous égards que celle de l'Université d'Oxford, ne laisse pas de contenir un nombre considérable de manuscrits précieux pour l'histoire de la littérature française du moyen âge. A la vérité la plupart de ces manuscrits ont été exécutés par des scribes anglais et les ouvrages qu'ils renferment ont, en général, été composés en Angleterre. Cambridge n'a pas eu, comme Oxford, l'heureuse fortune de s'enrichir de collections formées en partie ou même en totalité sur le continent, comme celles de Bodley, de Hatton, de Douce, de l'abbé Canonici. Nous rencontrerons cependant, au cours de notre exploration, quelques volumes d'origine purement française, et d'ailleurs la littérature anglo-normande, qu'il serait peut-être plus juste d'appeler franco-anglaise, est en elle-même pleine d'intérêt, et par ses origines nous touche d'assez près pour mériter toute notre attention.

L'histoire de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge ne pourra jamais être faite d'une façon aussi complète que celle de la Bodléienne. Celle-ci, en effet, a reçu, par suite de legs ou d'acquisitions, des accroissements considérables jusqu'en ce siècle, et les documents sont naturellement d'autant plus abondants que les faits sont plus récents. A Cambridge la section des manuscrits ne s'est pas sensiblement augmentée depuis 1715, et pour l'époque antérieure les documents présentent bien des lacunes. Ordinairement l'examen individuel des livres fournit des notions précises sur l'origine de chacun d'eux, mais à Cambridge cette ressource fait souvent défaut, du moins pour la partie la plus ancienne de la collection, qui a été reliée à nouveau dans la première moitié du

1. Pour le premier article, voy. *Romania*, VIII, 305.

XVIIe siècle et a perdu dans cette opération les marques de provenance qu'on trouve généralement sur les feuillets de garde ou en quelque endroit des anciennes reliures.

Le travail le plus satisfaisant qui existe sur l'histoire de la Bibliothèque de l'Université est dû à la plume de feu Henry Bradshaw, qui depuis 1856 jusqu'à sa mort (10 février 1886) a consacré la meilleure part de son activité au service de la Bibliothèque, d'abord comme conservateur des manuscrits, puis (8 mars 1867) comme bibliothécaire en chef. C'est un court mémoire, publié d'abord en forme de lettres, dans le *Cambridge University Gazette* de février et de mars 1869, puis réimprimé sans modifications en 1881[1]. Les grandes lignes du sujet y sont tracées avec netteté et tous les faits généraux y sont mentionnés et classés. Mais on n'y trouve rien sur l'histoire des livres antérieurement à leur entrée. Or Bradshaw possédait des notions exactes et variées sur les collections anglaises du moyen âge et de la Renaissance; il connaissait l'écriture des anciens possesseurs de ces collections, et il est peu de manuscrits importants de la Bibliothèque de l'Université sur l'origine desquels il n'eût été en état de fournir quelques renseignements. Malheureusement, il n'a rien communiqué au public de toutes ces petites trouvailles dont l'ensemble eût formé un mémoire important, et qui ne seront peut-être jamais faites de nouveau.

Les plus anciens documents que nous possédions sur la Bibliothèque de l'Université remontent au XVe siècle. Ce sont deux catalogues, tous deux publiés en 1863 par Bradshaw[2], l'un sans date, mais rédigé vers 1430[3] et contenant des additions jusque vers 1440, l'autre daté de 1473. Dans le premier les livres sont classés par matière. Chaque article est accompagné de l'indication des premiers mots du second feuillet, et du nom du donateur. Le second catalogue est un inventaire qui suit l'ordre des rayons. On y trouve aussi l'incipit du second feuillet. Il énumère 330 ouvrages entre lesquels je n'ai pas remarqué un seul titre français. Nous sommes assez mal renseignés sur l'histoire de la Bibliothèque pendant l'époque qui s'écoula entre 1473 et le milieu environ du XVIe siècle.

---

1. *The University Library*. Papers contributed to the *Cambridge University Gazette*, 1869, by H. BRADSHAW. Cambridge, Macmillan, 1881. In-8, 31 pages. Cette brochure forme le n° 5 des *Memoranda*, du même auteur.

2. *Publications of the Cambridge antiquarian Society*, série in-8, *communications* t. II, n° 4, pp. 239 et suiv.

3. Bradshaw le croyait d'abord antérieur à 1424, puis, ayant changé d'avis, il le considéra comme postérieur. J'adopte la date « about 1430 » indiquée par M. Luard, *A chronological list of the graces, documents and other papers in the University Registry which concern the University Library*. Cambridge, 1870, in-8°.

Bradshaw rappelle, dans l'opuscule cité plus haut, les bienfaits de l'évêque Rotherham († archevêque d'York en 1500) qui exerça à diverses reprises les fonctions de chancelier de l'Université entre 1469 et 1485 et de l'évêque Tunstall, vers 1530; mais de tous les accroissements dont s'enrichit la Bibliothèque pendant cette période, il ne subsiste maintenant que peu de chose.

En effet, l'Université de Cambridge n'échappa point aux effets désastreux de la fureur antipapiste qui sévit en Angleterre au commencement du règne d'Edouard VI, vers 1547, et qui amena la destruction ou la dispersion de la plupart des anciennes collections monastiques ou universitaires. Seules, les librairies des cathédrales paraissent avoir été épargnées, à peu d'exceptions près. Tout ce qui fut pris ne fut pas détruit et les bibliophiles du temps surent profiter de la sottise de leurs contemporains. A Cambridge le désastre fut peut-être un peu moins grand qu'à Oxford, où toute l'ancienne bibliothèque universitaire disparut. Des 30 livres du catalogue de 1473, il en reste 19 sur les rayons de la Bibliothèque actuelle [1]. C'est assez, remarque Bradshaw, pour maintenir la continuité de la Bibliothèque depuis son origine.

En 1574 la Bibliothèque ne contenait en tout que 180 volumes [2]. Mais dès lors elle s'accroît rapidement. L'archevêque de Cantorbéry Mathieu Parker lui fit à cette date un don important de livres, entre lesquels vingt-cinq manuscrits. D'autres suivirent son exemple, et le fait qu'en 1577 nous trouvons pour la première fois la mention d'un bibliothécaire attitré [3] est la preuve du progrès constant de la collection. En 1600 parut l'*Ecloga Oxonio-Cantabrigensis* de Thomas James, le premier en date des bibliothécaires de la Bodléienne, où se trouve un inventaire des manuscrits que possédait alors l'Université de Cambridge [4]. Cet inventaire est divisé en deux séries: dans la première, contenant 222 numéros, sont enregistrés les livres possédés par la Bibliothèque antérieurement à la donation de Mathieu Parker; la seconde, nos 223 à 259, est précédée de cette suscription: *Libri omnes subsequentes ex dono beatissimæ memoriæ Reverendissimi in Christo Patris Mathiæ Parkeri archiepiscopi, in cista quadam intra Bibliothecam inclusi, diligentissime custodiuntur.* Toutefois il ne faudrait pas croire que les trente-sept articles compris entre les nos 223 et 259

1. C'est du moins le chiffre que donne Bradshaw, *Cambr. antiq. Soc.*, vol. cité, p. 240.

2. Bradshaw, *The University Library*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. Pages 53-69. Pour le contenu du reste du volume, voy. *Romania*, VIII, 305. L'inventaire donné par James est réimprimé dans les *Catalogi* de 1697, I, 2e partie, pp. 164-173. A la suite (173-4) est imprimée la liste des mss. orientaux acquis de Th. Erpenius.

viennent tous de Parker : on y voit mentionné sous le n° 257 le célèbre Nouveau Testament trouvé en 1561 à Saint-Irénée, près de Lyon, et donné à l'Université de Cambridge en 1561 par Théodore de Bèze [1], et il est à croire que d'autres livres étrangers à la donation de Parker ont été placés sous la rubrique rapportée ci-dessus.

Pour l'histoire de la Bibliothèque de l'Université pendant le XVIIIe siècle, je dois renvoyer le lecteur à l'opuscule de Bradshaw [2], d'autant plus que durant cette période les acquisitions de manuscrits furent peu nombreuses, du moins de manuscrits occidentaux, car en 1632 et en 1648 deux collections importantes, l'une de mss. orientaux, l'autre de mss. hébreux, furent achetées pour l'Université. Il faut cependant mentionner ici l'entrée des livres vaudois recueillis par Samuel Morland, envoyé de Cromwell auprès du duc de Savoie (1658). Cette collection, peut-être la plus précieuse en son genre qui existe [3], est surtout connue par un mémoire de Bradshaw [4].

C'est en 1715 que la Bibliothèque de l'Université reçut son plus notable accroissement. A cette date en effet, grâce à la libéralité du roi Georges I, elle entra en possession de l'une des plus belles collections de l'époque, celle de l'évêque d'Ely John Moore († 1714). La Bibliothèque universitaire fut, par cette acquisition, plus que doublée et de nouvelles constructions durent être faites pour la recevoir [5]. Nous pouvons nous former une idée de ce qu'était la collection de manuscrits de Moore vers la fin du XVIIe siècle, grâce à l'inventaire qu'en a publié Bernard dans ses *Catalogi* (1697), II, 361-78 et 393-9. Elle contenait alors, pour les seuls mss., 827 numéros, entre lesquels figurent les plus précieux des mss. français qui seront étudiés plus loin. A la fin de l'année même où furent publiés les *Catalogi* elle s'accrut encore d'une cinquantaine de volumes provenant de la collection de l'antiquaire J.-B. Hautin, mort en 1640, et par conséquent presque tous d'origine française [6]. La plupart

1. Voir sur l'histoire de ce précieux ms. la préface de Scrivener, *Bezæ codex Cantabrigiensis*, Cambridge, 1864, in-4°.

2. On peut aussi consulter avec fruit la liste des bienfaiteurs de la bibliothèque universitaire qui a été dressée par Ch. H. Cooper, *Memorials of Cambridge*, a new edition, III (1866), 67-77. Cette liste, qui commence avec Thomas Langley, évêque de Durham († 1437), ne spécifie point les livres donnés.

3. On sait qu'il existe deux autres collections importantes de mss. vaudois, l'une à Trinity College Dublin, l'autre à Genève.

4. Publié d'abord dans les *Communications* de la *Cambridge antiquarian Society*, II, puis réimprimé par le Dr Todd à la fin de son ouvrage intitulé *The Books of the Vaudois* (London, 1865, in-12).

5. Bradshaw, *The Univ. Library*, p. 25.

6. Voy. *Palæographical Society*, notice de la pl. 139. Cette notice est due à Bradshaw.

des livres provenant de Moore portent encore maintenant, sur le plat intérieur de la reliure, une gravure qui rappelle leur origine.

Malheureusement, le défaut de surveillance fut tel, pendant les trente-cinq années qui s'écoulèrent entre cette acquisition et l'ouverture de la nouvelle bibliothèque, que beaucoup de livres, manuscrits ou imprimés, furent enlevés[1]. Il n'est pas possible d'apprécier l'étendue des pertes, parce qu'il ne fut pas fait de récolement des livres de Moore à leur arrivée : nous sommes réduits à l'inventaire des mss. publié par Bernard, dix-sept ans avant la mort du possesseur, et il ne paraît pas que personne, jusqu'ici, ait eu l'idée de dresser une concordance de ces inventaires avec l'état actuel de la collection. J'établirai cette concordance pour les mss. dont j'aurai à m'occuper dans le présent travail.

En 1794, J. Nasmith, déjà connu par son catalogue des mss. de Corpus, fut chargé de rédiger le catalogue des mss. de la Bibliothèque universitaire[2]. Son travail, exécuté de 1794 à 1796, comprend tous les mss. que possédait alors la Bibliothèque, les orientaux exceptés. Les notices sont fort détaillées, et les erreurs et les omissions qu'on y peut relever sont de celles qu'il était difficile d'éviter à la fin du siècle dernier. L'œuvre de Nasmith n'a pas été imprimée, mais elle a fourni le texte du petit livre publié par M. J.-O. Halliwell (maintenant Halliwell-Phillipps), sous le titre de *The manuscript rarities of the University of Cambridge*, (London, 1841, in-8°, 175 pages). Bien que le nom de Nasmith ne soit pas prononcé dans le court avant-propos qui précède l'ouvrage, l'auteur ne peut ignorer qu'il n'a fait que copier, en l'abrégeant, le volumineux travail de son devancier. M. Halliwell a arrêté, sans dire pourquoi, sa copie à la série *FF*, tandis que Nasmith poursuit jusqu'à *NN*.

Un nouveau catalogue, conçu selon le plan étendu qu'avait suivi Nasmith, mais plus riche en renseignements bibliographiques, a été publié par l'Université en sept volumes in-8 de 1856 à 1867[3]. Si soigné que soit ce travail, qui a été exécuté par une commission formée de membres de l'Université, on comprend que les ouvrages français du moyen âge n'y sont pas décrits et identifiés avec la même sûreté que les ouvrages grecs ou latins. Je me bornerai toutefois, pour les manuscrits

---

1. Toutefois certains livres ont pu s'égarer du vivant de leur propriétaire. C'est ce qui est arrivé pour le n° 784 du catalogue publié par Bernard (II, 398). Ce ms., qui contient d'intéressants morceaux de littérature anglo-normande et anglaise, fut prêté par Moore à l'évêque Tanner, et finit par entrer dans la Bibliothèque Harley (n° 913); voy. Crofton Croker, *Pop. Songs of Ireland*, 1839, p. 277 et suiv.

2. Voy. *Chronological List*, etc. n° 255. Nasmith reçut pour son travail 350 livres (*ibid.* n° 265).

3. *A Catalogue of the manuscrits preserved in the library of the University of*

de peu d'importance, à renvoyer à ce catalogue, mon intention étant d'étudier seulement ceux des mss. français qui présentent, à quelque titre que ce soit, un réel intérêt.

I.

DD. 10. 31. — Poème allégorique. — Chansons. — La petite philosophie.

Parchemin; hauteur: o m 250; largeur: o m 180. Il n'y a pas de pagination moderne[1], mais les cahiers, formés de quatre feuillets doubles, sont pourvus de signatures (Aj, Aij, etc.) qui comprennent tout l'alphabet et de plus deux signes (& et :.). La plus grande partie du volume est occupée par des ouvrages latins: 1° Un Geoffroi de Monmouth incomplet du début, avec continuation jusqu'à 1265; une chronique des empereurs et des papes jusqu'à 1221, et l'*Excidium Trojæ* de Dares. Avec le cahier *z* commencent des poésies françaises, certainement composées en Angleterre, qui occupent les vingt-quatre derniers feuillets. Le ms. est incomplet de la fin comme du commencement. La partie française ne me paraît pas être de la même main que la partie latine. Toutefois les deux écritures semblent être du même temps, soit de la fin du XIIIe siècle[2].

Ce ms. porte l'estampe qui distingue les livres donnés par le roi Georges I, en 1715. Il y a lieu de l'identifier avec le n° 824 de l'inventaire de la collection Moore publié dans les *Catalogi* de Bernard, t. II, p. 399.

1. — Court poème allégorique en tercets de vers de sept syllabes. Toutefois les dix premiers vers riment deux par deux, et de ces dix vers les cinq premiers, qui forment comme l'introduction du poème, sont octosyllabiques. D'après cette sorte d'introduction, il semblerait que le poème va conter la plainte amoureuse d'un rossignol, mais il n'en est rien: le personnage mis en scène est un amoureux quelconque qui expose ses peines à sa bien-aimée, en donnant à son récit une forme allégorique. Au printemps il voit la tour où son cœur est emprisonné. Il s'y rend par un sentier agréable ; mais à peine était-il arrivé, qu'un pont-levis se lève devant lui en le frappant au visage. Puis un manteau, venu on ne sait

---

Cambridge. Edited for the Syndics of the University Press. Cambridge, at the University Press. — Depuis 1876 ont paru divers catalogues relatifs aux manuscrits orientaux.

1. Sauf pour la partie française dont les feuillets sont numérotés 1 et suiv.
2. Le catalogue assigne tout le ms. au XIVe siècle.

d'où, l'enveloppe subitement. Désespérant de pénétrer dans la tour, il nous fait connaître ceux qui y tiennent garnison, et d'abord les douze (?) pairs qui ont la garde de la tour et lui ont fait hommage. Voici leurs noms avec la fonction de chacun : Beauté, connétable; Honneur, sénéchal; Franchise, maréchal; Douceur, chambellan; Courtoisie et Largesse, trésoriers; Pureté, garde-corps; Bonté, Sens, Loyauté, capitaines. Notre auteur fait encore mention de Fierté et de Debonnaireté, mais on ne voit pas bien s'il les met au nombre des habitants de la tour. Or cette tour n'est point autre chose que le corps de sa dame (vv. 145 et suiv.); le sentier qui mène à la tour est son regard, le pont-levis est son « semblant »; le manteau est l'amour qu'il a pour elle. L'allégorie ne paraît pas être poursuivie plus loin[2] et l'auteur termine par des plaintes amoureuses. C'est en somme, sous une forme recherchée, une complainte d'amour, qui commence, dans la forme ordinaire, au v. 7.

Le russinole voleit amer (f. 1)
E mist quer e cors e poer
A leal amur meintenir
E en avant voleit murir
Co[m] vus purrez après oïr;
Si comence issi :
En chantant vus faz ma pleinte,
Dame k'avez lealté meinte;
En pleygnant vus faz mun chant
E a pouurus semblant,
E vus di tute ma querele.
Au duz tens quant renovele
Choisi la tur halt e bele
Ke tant me tient en prisun.
Joe alai par grant reisun;
Si vus dirrai l'encheisun
Ke me fist cel eire enprendre :
Un senter i vy estendre,
A la tur tant bealté rendre
Ke n'oy soyng de sojur;
A joie ving e a duzur.
Tant [i] musai par folur
Ke me sourt, a foer de lere,
Pount tretiz de grant manere
Ke tu m'ad baty la chere;
Si m'ad fet meint grant revel.
Un tur y fis de novel;
Lors m'enclost un grant mantel
Haut e fort a demesure,
Si m'ad fet tel enserure,
Dunt j'ai perdu enveysure,
Tant suy murnes e pensifs.
Cist manteals m'ad tant malmis
E en tel destreit assis
Ke jo ne puis a chef trere
Pur ren ke jo puisse fere, (*b*)
Ne la tur ne puis cumquere
Ne a force ne par engin,
K'ele set sur un marbrin,
E tient a sei tut enclin
Garnature bele e gente
Dunt chescun d'eus le presente

---

1. Au v. 190 « Gentillesse » semble bien être l'interprétation d'un des types allégoriques présentés plus haut, mais le v. 189, qui devrait indiquer ce type, fait défaut.

20 *On peut compléter ce vers en corrigeant* K'onques. — 21 *Ms.* v. e la d. — 23 *C'est l'expression française* a larron.— 25 *Corr.* m'abaty.— 40-41 *Manque-t-il un tercet entre ces deux vers, qui ne paraissent pas donner un sens suivi?*

Tute sa plenere entente
A meintenir sun noblei.
Tant li portent bone fei
Chescun de nus endreit de sei
Ke trestut le sanc me mue.
Cum plus i vey bele veue
Plus en tremble e tressue;
Si m'en est li mals plus gref.
Coment ke seie a meschef,
Chanter m'estuit de rechief.
De la halte tur garnie
E de la noble meinye
K'ele tient en sa baillie
Vus dirrai tut au premer.
Il i sunt li duple per
Ke la tur unt a garder.
Fiance l'unt fet e homage,
Mut sunt de gentilz parage;
Ne le tiengez a outrage
Si lur nuns poez aver,
Solun mun sen e saver
Vus dirrai trestut le veir,
Ne quidez (pas) ke ço seit fable.
Bealté y est conestable;
Tut adès se tient estable
E denz tut se fet eslit.
De ço fet trop ke parfit.
Orgoil tient en [grant] despit;
N'ad cure de s'acoyntance; (*c*)
Tut sanz lui sun sen avance
En ben e en avenance,
Si a i peynes e travals.
Honur i est seneschals
Sur tute vertu reals,
Huntage par tut despise;
Mareschal i est Franchise:
Ne fereit une mesprise
Pur ren, en ço ke jo enteng.
Duzur i est chamberleng;
Amur est kanke j'enpreng;
Dunt remeyng en tel destresce.
Curteysie e largesce
I sunt adès sanz peresce
Ki enpleynt les tresors;
Nettez i est garde[c]ors,
Tant k'au funz de quer marmors
E me ront tote[s] les veines.
Pus i sunt treis chevetenes
Ki trop m'enoytent les peynes,
Dunt suy tant mal demené:
Bunté, Sen e Lealté
Sunt li troys entrejuré
Ke tute vertu retenent;
Lur estat tant ben retenent,
Ben sai ke de els me venent
Les anguisses ke j'en treys;
Trop suy chargé de gref fès;
Si m'en doil jo n'en puys mès,
Tant me venent a grant masse.
Une i est ke tut me quasse,
Mut [a] enviz la nomasse,
Mès mun quer en fin le voet,
Le meuz fet ke fere poet
Ke de gré fet ço k'estoet, (*d*)
Mès ceo ert en vostre menoye:
C'est Ferté ke me gerroye
E me tout tute ma joie;
Si m'esta ne sai coment,
Mès trop me fet le quer dolent,
Main e seir, e ceo sovent,
Kant mes mals ne me lest dire,
Si m'ad le quer enflé de ire
E me tient en tel ma[r]tire,
Tart e tempre, sanz repos,
Ke me dolent tuz les os,
Si k'a poy me ront le dos,

---

46 *Corr.* ch. d'eus, *pour le sens et pour la mesure.* — 57 *Corr.* duze p. ?. — 62 poez, *corr.* volez. — 68 *Corr.* d'euz tuz? — 81 Duzur, *ms.* Dunt tour.— 88 *Corr.* m'a mors *? qui rimerait correctement avec* cors. — 95 retenent, *corr.* mantement? — 106 Ke *pour* ki. *C'est à peu près le proverbe:* « *Ki fait ce qu'il puet, on ne luy doit plus demander.* » (*Le Roux de Lincy*, Liv. des prov. II, 392). — 118 k'a, *ms.* ke.

Tant me fet dure trayne!
Mès DEBONER[E]TÉ fine
Ke tuz les bens me destine
M'en ad respité la mort
E me fet meint beau deport,
K'en ly est tut mun confort
E quanke mun quer espeire.
. . . . . .
Nuyt e jur e fet sun eire,
Kar autre retur n'y voy.
Confort en ay, mès ceo poy;
Si me teyng ensi tut coy,
S'en languiss en tel meseyse.
Estrangement se richeise
La tur desus la faloyse
En dedut e en solaz;
E jo, chaitif, ne sai ke faz
Mès ke pris suy en sun laz.
Si ne puis merci ateindre,
Ma pleinte ne puis mès feyndre,
Kar cy mals me vient destreindre.
Pur ceo, dame, si vus plet
Vus dirray tut quank' en est
E coment ceo mal me crest (*f.* 2)
Ke m'ad tenu si grant pose.
Eymy! trop est halte chose.
La tour ou [si] se repose
Chescune bele vertu,
C'est voz cors dunt suy enu,
Si sotivent m'ad receu.
Ben est dreit ke jo me plenge,
Kar le cuer trestut m'engreynge;
Trop i ai verray[e] ensoynge,
Le cors en est malbailli,
Du parler suy esbaï,
Le quer m'en est près failli;
Poi s'en faut ke ne me pasme.
Mès si en rendisse l'alme,
Lequel ke j'oye, gré ou blame,
Astenir mès ne me puys
Ke ne die mes enuys
E le confort ke jo trouys (*sic*)
En fet, en dit, (e) en pensée.
Trop me fet dure hastée
Cyst senter ke tant m'agrée
Kant m'a mys en tel purpens,
C'est voz regarder tut tens,
Me neyntit trestut mun sens,
Si fetement s'enprent l'ovre;
Le pont tretiz trop se covre;
Ja pur ren ne se descovre
N'a certes n'e[n] jeu n'en gas:
C'est voz semblant, eymy las!
Tant m'ad mis de halt en bas
Ke du dire ay grant vergoygne.
. . . . . .
Li manteals ver[s] moy s'aseygne,
Si me retent en sun bail
Lors me fronte d'un grant mail,
Assez en avreit un chamail, (*b*)
Ke assez est plus fort k'un home:
C'est votre(*sic*)hamur, c'est la sum-
Fol ne sage cy k'a Rome [me];
N'en sout unkes mès nul mot.
De vus m'estuit venir lot (*sic*),
Quel en serray, sage ou sot,
K'en vus remaint tute l'ovraigne.
Trop est halte la montaigne
Dunt li rampir me mahaygne,
Mès de l'espleiter n'y ad point;
. . . . . .
C'est gentillesce ke poynt
Mun quer ke tant se travaille
Sanz merci ke ren ne vaille,
Kar jeo seng si gref bataille
Ke la vie près me faut.
Mès cy senter ke tant vaut
Me fist a primes si baut
Ke d'autre ren ne pris garde.
Pus me mist en une engarde
Ke tut le quer me couarde

---

126 *Vers omis.* — 135 *Suppr.* E? — 147 *La fin du vers paraît corrompue.* — 148 *Corr.* Si suefment m'ad deceü? — 157 *Corr.* k'aye? — 192 merci, *ms.* merit. — 195 cy, *corr.* cist, *de même v.* 260, 294.

Despuys ke passay le pount,
Ke d'espleiter me somunt,
E pus m'a mun eyre rount ;
En tut poinz mun sens afole.
Trop me tient en dur' escole
Kant ne poy aver parole.
Cyst manteals dunt jo me pleing,
Certes, trop m'ad en dedeygn
De si cum ren ne me feyng
De lui servir sanz deceyte.
M'enprise est trop male[e]ite,
Kar de mal en pys me hete.
Tant est cist manteals hauteyn
De l'escondit suy certeyn,
Si ay le quer (e) mat e veyn, (*c*)
La mort ne pus mès esturdre.
Ke vaut mun quer ensi turdre?
Si jo moer de si fet murdre,
Gueres ne serra conseil
Kar de ceo sunt
Si cels ki sunt my pareil
N'enfacent mut tré[s] grant noyse.
E sachez ke trop me peyse :
Meulz volsisse pleine toyse
Aver perdu de ma char,
K'il dirrunt ke par eschar
M'avrez murdri sanz esgar,
E ceo vus serreit grant hunte.
Cest pleder a mey k'amunte?
Ceo serra la fin du cunte,
Ke trop est de mal acoyl
Amur kant ensi, sun voil,
Murdrit la gent par orgoil.
N'est pas l'amur delituse,
Einz est peyne doluruse,
Dure prisun e hyduse
Ke l'amant ensi deceit,
Kar a primes mut la creit
E en quide fere espleit,
Kant li surt a la secunde
Tristece tut a la runde
Ke nuyt e jur le surunde
E le sert tut a reburs.
Lors li cressent li mals jurs,
Languir l'estut en dolurs.
. . . . . .
L'amurs de vus tant m'alume
Ke le quer trestut m'en fume,
Ne pur freit ne chaud n'esteint,
Mès en suspirant se pleint
Ke vostre ferté l'enpeint (*d*)
E ses dolurs trop l'agrege.
Deboner[e]té l'alegge
E mult de ses mals abregge,
S'en est entre ben e mal,
Un'hure amunt, (un')autre aval ;
L'un est (a)l autre cuntrestal.
La fevre trop ben resemble
Tutes ses veynes ensemble,
Une hure art, un' autre tremble,
Si le demeynent cy deus :
L'un est duz, li autre feus;
Servir les covient amdeus ;
Meuz li plerreit l'une sule,
Kar il est cum mer ke fole ;
E quant plus ne poet se coule,
Lors enpeyre sun esta(s)t,
K'a sey meimes se combast
Tant k'après en est tut mat.
Nuyt ne jur ja ne s'areste ;
Puys est vent que tempeste,
E si fet meint grant moleste ;
Pus est poy e pus est nent.
Ne sai dunt force li vent
Ke si grant estour soustient,
Mès le vis en ad tut pale ;
Lors est solayl ke se hale
En muntant, et pus avale;
Tant s'en turt ke n'en poet plus.
Kant tut s'est mis a desus,
Trebucher l'estut tut jus ;
S'en devient plus neir ke moure.

---

205 *Ms.* ne poy ne poi. — 219 Sic, *suppl*.....? — 220 pareil, *ms.* peryl. — 231 kant, *ms.* kont. — 257-8 *corrompu?*

Si fetement me savoure
L'amur de vus ke devoure
Trestut le sanc de mun quer,
Ke jo ne puys a nul fuer (*f.* 3)
Longes durer, einyz me muer,
Si d'onur ne vus sovienge
Si vus pry ke ben avienge;
Lequel ke mal ou ben en vienge,
L'un des deux voyllez guerpir;
E si jo n'en puys garir,
Tantost me facez morir,
K'ore me serreit trop sueve,
La mort kant cy mau me greve,
Tant ke le quer près me creve.
Mès ja pur ceo ne lerray (*b*)
N'en soye loyaus ou vay
E de quer jolifs e gay
Pur itant cum j'ay a vivre,
Kar jo moer tut a delivre
Mut ducement, tant m'enyvre
La beauté ke voy en vus.
Tut vus ay dit a estrus:
Dolent me fet e anguissus
L'amur ke ja n'ert esteynte.

2 à **7**. — Suite de chansons. La première est une chanson d'amour composée de cinq couplets de douze vers de sept syllabes, dont les rimes, qui changent à chaque couplet, présentent la série *abab baab baab*. C'est précisément la forme qu'offre une pastourelle plusieurs fois publiée[1]. La chanson du ms. de Cambridge a certainement été composée en Angleterre, comme le montre au premier couplet la rime de *peché* (français *pechié*) avec divers mots en *é* pur, et au cinquième couplet, le mélange des rimes en *er* et en *ier*. On remarquera au couplet IV la comparaison de l'amant avec l'unicorne qui s'endort la tête sur les genoux d'une vierge et se laisse tuer sans se défendre. Le roi de Navarre en avait fait usage dans sa pièce *Ausi com l'unicorne sui*[2]. La première chanson est écrite à longues lignes occupant toute la largeur de la page, de façon que chaque ligne comprend à peu près régulièrement deux vers. Au contraire les pièces suivantes, jusqu'à la sixième inclusivement, sont écrites à deux colonnes, chaque vers occupant une ligne, les couplets étant distingués par un signe marginal.

3. — C'est une longue chanson d'amour en trois couplets de vingt-quatre vers. Chacun de ces couplets se subdivise en six quatrains, les rimes se suivant dans cet ordre: *aaab aaab bbba aaab bbba aaab*. On pourrait considérer chacun de ces couplets comme une chanson indépendante. Ce qui m'a amené à grouper les trois strophes en une seule pièce, c'est que l'idée se poursuit de l'une à l'autre. Je ne connais du reste aucune autre poésie offrant cette disposition, sinon la pièce n° 5, du

1. Bartsch, *Romanzen u. Pastourellen*, p. 106.

2. Publiée en dernier lieu, sous le nom de Pierre de Gand, par M. Scheler, *Trouvères belges*, I, 144.

même ms. Le sens est parfois obscur, parce que le texte est corrompu en plusieurs endroits. On voit toutefois que l'auteur, parvenu au but de ses désirs, nous fait part de son allégresse, et blâme ceux qui, préférant la richesse à la beauté, adressent leurs hommages à de grandes dames.

4.— Cette pièce offre avec la précédente un rapport de forme évident. Elle se compose de cinq couplets de 18 vers rimant ainsi: premier, quatrième et cinquième couplets : *aab aab bba aab bba aab;* deuxième couplet: *aab aab aab bba bba aab;* troisième couplet: *aab bba aab aab bba aab.* Il est certainement possible de faire de chaque couplet une petite chanson, mais, malgré les légères différences qu'on remarque dans la disposition des couplets II et III, j'aime mieux réunir les cinq strophes en une seule pièce.

5.— La pièce 5 est, comme forme, identique au n° 3. Pour le sujet, c'est un art d'amour en abrégé. L'auteur, qui depuis longtemps s'était abstenu de chanter, s'est remis à l'œuvre pour instruire les jeunes gens qu'il voyait se livrer à la vie amoureuse avec l'ardeur de leur âge, mais souvent « fourvoyer ». Ayant pitié d'eux, il s'est décidé à faire une chanson — c'est ainsi qu'il dénomme sa composition — pour les remettre dans la droite voie. L'amour qu'il recommande est un sentiment pur et élevé qui développe chez celui qui le cultive toutes sortes de bonnes qualités, et particulièrement celle de bon chrétien (v. 40). Les préceptes de notre auteur sont du reste assez insignifiants, et il en diminue encore la portée en avouant qu'il n'a jamais su se faire ouïr d'Amour, et qu'après avoir langui toute sa vie il mourra d'avoir aimé. Le copiste paraît avoir considéré les pièces 3, 4, 5, comme formant un seul poème, car il les a transcrites sans les distinguer, tandis qu'il a commencé la pièce 6 par une capitale peinte.

6. — Complainte amoureuse en tercets commençant et finissant par un couplet de deux vers. L'auteur déclare qu'il a longtemps servi Amour sans obtenir aucune récompense, aveu auquel nous avait déjà préparé le dernier couplet de la pièce précédente. Sa dame lui a ordonné de cesser sa poursuite. Il n'a plus qu'à mourir, et il fait son testament élisant pour exécuteurs testamentaires ceux qui ont le cœur gai et amoureux, laissant à Ennui ses pleurs, au felon médisant ses peines, au malotru désagréable ses douleurs, au vilain jaloux grognon ses angoisses et la hart, etc. C'est un testament dans lequel les personnages allégoriques sont mêlés à des personnages plus ou moins réels.

7. — La septième pièce, qui est une chanson d'amour, présente la même forme que la seconde, et est, comme celle-ci, écrite à deux vers par ligne. Elle est d'une longueur exceptionnelle, puisqu'elle n'a pas moins de neuf couplets. Si on fait abstraction de fautes de copies, en

général faciles à reconnaître, on se trouve en présence d'un texte plus correct que la plupart des poèmes français composés en Angleterre vers le même temps. Il y a cependant quelques mauvaises rimes qui décèlent la patrie de l'auteur : *reis* (il faudrait la forme du sing. rég., 8), *féve* (faba) 94 en rime avec *breve, creve*, etc., *entendre, fendre, prendre, rendre* (dernier couplet), rimant avec *mendre* (mĭnor), *esteyndre*.

Ces diverses pièces, qui sont sûrement du même auteur, n'ont pas un grand mérite littéraire, mais elles ont une grande valeur pour la connaissance de la poésie lyrique en Angleterre qui, jusqu'à présent, est très pauvre en monuments de ce genre.

2.

I Lung tens ay de quer amé, (*f* 3 *a*)
Celé l'ay d'estrange gyse.
S'en ai grant tort e peché
Ke ma dame n'ay tramise
L'amur k'en lui ay assise
De fin quer sanz fauseté,
Dunt la serf en lealté
E serveray sanz feintyse.
Du celer faz grant mesprise;
Si m'en confès a sun gré:
En chantant, ma verité
Faz saver a sa franchise.

II Dame, quant primes vus vi,
Tant futes de bealté fine
De tut mun quer vus seysi,
Vus en avez la racine;
Mès vus k'estes enterine
De cors e de quoer ausy,
N'en seustes mot ne demi;
S'en ay trop dure trayne.
Meuz vousisse mort sovine
Ke vivre longes ensy;
Ben le sachez tut de fy,
Ja sanz vus n'avray mescine.

III Tut ensi va de mun cors
Cum d'une torche eslumé[e]:
La char se destruit dehors,
Si n'esteynt point ma pensé[e].
Jo vus [aim], dame honuré[e]
En ki remeint mes tresors,
Mès jo nen ai nul confort; (*b*)
Cele est ma destinée
Coment en ay grant hastée
Mein e seir, sanz nul deport.
De vos beals euz m'avez mors;
Si vus plet, treben me greye.

IV L'unicorn, quant veit dormir,
Se baundone a la pucele;
Ne prent garde de morir
Quant uns armé l'anbouele.
Ensi m'est, m'amie bele:
Voz bunté voil obeyr,
Voz ferté me voet ferir
Du mal dunt la mort m'apele.
Si n'os dire ma querele
Ne mun penser descovrir.
Cum poet vos buntez suffrir
Ke voz ferté tant revele?

V Pus ke n'os od vus parler,
La mort m'est trop ben venue,

---

19 *Ms.* Jensuystes. — 32 *Corr.* Itele?

Mès si vus pleseit abreger
La peyne k'issi me tue,
Mut vus serreit grant value
Si me pussez alleger
D'un sul beau respuns, dunt
M'avrez la vie rendue.
Soviengez vus ent, ma drue,
Ke sanz vus ne pus durer;
Si vus puys ben aficher,
Kar d'autre ne quer ayue.

3.

I Tant suy a beau sojur (*f* 3 *a*)
Frai chançonele d'amur
E de sa tregant valur
Pur refreindre mun deheyt.
De tuz bens est la plur,
Joie, solaz e duçur;
Sanz, curtesie e valur,
Nul ne set le grant espleyt.
Mès cil k'amur creynt e creyt
Sovent en ad chaud e freit;
Enz ke tuz ses bens en eyt
Li crest meint novel errur.
Pur la peine e la dulur (*c*)
K'il en tret e nuyt e jur,
Sovent en prent grant folur,
Tant le meyne amur estreit.
Kar hom(e) ne poet par nul dreit
Sanz les bens k'aver deit
Li fin amant quant receyt
Sun loer a chef de tur,
Einz k'un eyt sentu l'estur
D'amer e la grant tristur
Ke fet as amanz poür
E sovent tient en destreit.

II Custume est de mut de gent
D'amer si trehautement,
Les grant dames nomement
K'en peyne ne poet nul chevir.
Merveil est, quant hum enprent
D'amer, cum garde ne prent
De bealté n'acemement,
Ke meuz i deit avenir
K'aveyr k'un poet tenir;
Mès pur l'avoyr a teylir,
Pert hun ben le sovenir
De si fet avisement,
Kar hum veit assez sovent
Honur guerpir ledement
Pur un petit richement
Ke tantost poet descheïr.
Cil k'eyme par tel desir
N'estut ja d'amur languir
Ne le gref dulur sentir
Ke li fin amant en sent;
Mès pur l'amur solement
Devient murnes e dolent,
E dit ke cele au cors gent
Li fet tut le cors fremir.

III Joe n'ai pas tou apris : (*d*)
Aylurs ai mun quer assis
E plus beau, cest m'est avis,
K'en avoyr a lur semblant,
Kar a tel me suy [joe] pris
Ke mut [a] tretis le vis,
La char blanche plus que lys,
Le cor (*sic*) gent e avenant.

---

51 *Corr.* pleseit *en* plest? — 52 me, *ms.* ma (= *m'a tué*). — 54 dunt, *corr.* duner? — 60 ayue, *ms.* ayne.

3. — 5 Sic, *corr.* flur. — 18 *Corr.* Saver? — 28 *Corr.* K'a p. en p. nul. — 33 *Corr.* k'um puisse t.? — 34 *Corr.* acoylir? — 49 *Corr.* tant haut empris? — 51 cest, *corr.* ceo. — 54 *Ms.* cretiz.

C'est tresur a fyn amant,
Kar de tuz bens i ad tant.
Ke vus irroye plus disant?
D'avoyr sanz mut leger prys;
Ke avoir fet la gent failliz,
Recreanz, mautalentiz;
Avoyr va de mal en pis,
Trop est avoyr mescheant.
Beauté va tut tens cressant.
Les amanz rebaudisant,
Li plusur en sont vaillant,
Pruz de cors, de quer jolis.
Mès joe suy adès pensifs
E de poür entrepris;
Si ai perdu e jeu e ris
E vois merci attendant.

4.

Tant cum plus ai mis ma cure
D'amur servir en dreiture,
E plus y sui mescheant,
Cors e avoyr, tant cum dure,
Si ai mis en aventure
De fin quer rebaudisant.
S'en ai peyne languisant,
E meynt grant fès e pesant
Sustieng en sus la ceynture,
Ire, languor e enplure
Me funt l'assaut de hure en hure
A funt de fin quer amant; (*f* 4)
Mès li mal m'est si pleisant
Ke ja n'en f[e]rai semblant;
Tut le preng par enveysure,
K'amur est de grant mesure :
S'en rent par dreite nature
Plus haut guerdun ad entant.

II Dunt me vendra d'amur plere?
Sen ne saver ne vaut guere
Kar les meus failli sunt;
Si m'estut d'amur retrere,
Pus ke ne puys a chef trere,
Si enverray le quer runt.
Las! cheytifs, ke porray fere?
Tant m'unt quis en mere, en tere,
Ne garray ne val ne munt.
Les grefs mals al quer me vunt,
(E) meynt mortel asaut me funt;
Ne puys mès suffrir la guere.
Si feray, quant prys m'averunt;
Ses solaz me guar[r]unt,
Ne me fra mès en contrere,
Kar a primes voet enquere
De l'amant tut sun afere,
Pus l'en sert k'a fet adunt.

III Cent foiz le quer me suspire
Quant ne puys trover matire
D'amur servir a talant,
Ke de faillir n'est pas lent,
Einz me va poygnant sovent.
Leger fuisse a desconfire,
De mun sen ne suy mès sire
Pus k'amur par mal me tyre
A funz de quer le mau sanc,
Si ne fut un gentil mire
Ke de cel mal set eslire (*b*)
Le plus suef alegement :
C'est confort ke tut teu gent
Guerdune si trés franchement
Kanke lur quer en desire,
Car si hom sent gref martire,
Pur le mendre doil ou ire
Doune solaz plus de cent.

IV Point suy d'amur, trop m'est fere.
Amur me fet murne chere,
Allegance Deu me doint.

---

60 *Corr.* A. s. plus?

4. — 10 *Faut-il supposer un subst.* emploure *formé sur le v.* emplourer? — 21 *Corr.* f. i unt? — 24 *Corr.* Si en aray? — runt *est un part. mal formé de* rompre. — 26 *Ms.* en tere en mere. — 27 *Corr.* n'en v. n'en m.? — 33 *Corr.* Ne m'estra? — 36 Sic.

Ne puys, tant ke mort me fere,
Amur guerpir, tant m'est chere,
Kar dedenz mun quer l'ai joynt.
Tant m'ad de doçur enoynt,
E de ben amer enjoynt,
Mès tant sovent m'est amere
Ke meuz volsisse estre en bere
Ke tant vivre en tel manere,
Ke esperance n'y ai point
Fors que solement un poynt:
C'est confort, ke tut a point
Me promet amur entere;
K'amur est del tut plenere,
N'est pas fole noveler[e],
Le fin amant en tut point.

V Meint turment al quer m'escleire,
Tant ay trové dure seire
Les en ay pale e teynt.
Mun estat adès espeire,
Ne le pris pas une peyre;
S'en suy près du tut esteynt.
Alas! trop hai le quer feint:
Si amur m'ad d'un dart enpeynt,
N'ay pas ou coup de coveyre.
Amur est tant deboneire, (*c*)
Poy veit hom ke ben espeire
Ke par duçur nul estreint,
Si un poy suy d'amur destreint
Dehez eyt ke mès se pleynt!
Fous es ki se des[es]peire,
Kar a fin amant repeire
Joie d'amur d'eyre en eyre,
Si assouuage dolur meynt.

5.

I Grant pesç'a ke ne chantai,
Ne k'a ceo ne me donay;
Ore suy mis a l'asay
Pur ces juvenceals treter
Ke tant sunt jolifs e gay,
Novelers e nunneray,
Nunchalers e auke lay,
Kant il comencent d'amer.
Sovent les voy forveyer,
D'amur flecchir e fauser
Kant il n'unt tut al premer
Lur desirer sanz delay.
Pur la pité ke jo ay,
Kant les vey si en estray,
Une chançon lur feray
Dunt se porrunt aviser,
E pur tels genz redrescer,
Rebaudir e assenser
E d'amur reconforter.

II Les granz bens lur en dirray,
Kar de veir le quid e say
Ke de tels i troveray
K'al dreit chemin remerray
D'amur servir sanz tricher.

II Trop sunt d'amur haut li nun
E plus en sunt grant li dun.
Tant en y a grant foysun
Huymès nes avrai nomee. (*d*)
Mult avra riche guerdun
K'amur sert sanz traïsun
E sanz penser s'a ly nun
A ki est primes donee,
K'un en devent avisee,
Corteys e ben entechee,
Coyntes e meuz acemee
E plus sages de reysun,
Jolifs en tute seson,

---

72 *Ms.* fint. — 75 *Corr.* Le vis? — 76 *Corr.* enpeyre? — 81 Sic, *corr.* N'est pas un coup de toneyre. — 84 nul, *pour* ne l'.

5. — 6 *Ms.* nūneray.— 11 n'unt, *ms.* munt.

Franc de quer, net cum faucon,
Pruz e fer plus ke lyon
E bon crestien en Dé.
A la fin, en lealtee,
En honur e en buntee,
Ceo k'um ad tant desiree
Tient hum ben en sa bandun.
Amur est de grant renun,
De tuz bens est encheisun
E de tuz mals garysun,
Ben la deit hum fere a gree.

III Mut ert d'amur averti
Ke lunges l'avra servy
E en quide aver failli
Ke dunc se teint an recey,
Sanz parler ent a nuly,
N'a procen parent n'amy,
Mès k'il atende mercy
De fin quer en dreite fey ;
Si vus dirray le purquey :
S'il s'en pleynt ne grant ne poy
Tost li dit s'amie : « Avoy !
« Quidez me vus gayner ensi ? »
S'il se tient clos e serri
En fet e en dit ausi,
Quant le savera tut de fi
De s'amur li fet envoy. (*f.* 5)
Ceo ne di jeo pas de moy,
K'unke tant de ben n'en oy
Ne tant servir ne la soy,
K'une foyz en fuysse oy,
Einz me covir en reri (*sic*) ;
Du cors en suy malbailli,
Tut mun tens en ai langui ;
S'en morray, trés ben le voi.

6.

Longement me sui pené
De servir en lealté
Amur de trestut me sens,
Mès unkes ne vi le tens
Ke [me] venist nul asens
Dunt me puisse conforter ;
Si l'ai servi sanz fauser
E sanz ren aillur penser,
Mès unkes n'en oi merit,
Nun pas tant cum du beau dit,
Fors que tonir l'escondit.
M'en sui enz miz a desuz ;
Mès li mals m'en est si duz,
Ke mes granz ennuys trestuz
En li servir vanthe saufs,
Kar joe serf de quer leals ;
Ne pur peines ne pur travaus
Unke de ren ne me feins,
Mès tujur a joynte meins
La pri cum amy certeins
K'ele pense de sun prisun.
Ore m'a dit a baundun
Ke jo lesse ma tençon,
Sanz parler mot ne demy ;
Cel m'ad tut esbaï ;
E quant de moi n'ad merci,
De la mort me fet present :
Jo la recef bonement, (*b*)
Si en frai mun testament.
Dunrai [a] ennuy mes plurs.
Al nun du douz Deu d'amurs
Ferai mes essecuturs
Ke parf[e]runt mun devis.
Premer i serrunt assis

---

50 *Ms.* les a. — 52 *Ms.* au re retey.

6. — 3 me, *corr.* mun. — 10-11 *Ces deux vers sont intervertis dans le ms. L'ordre a été rétabli par des lettres de renvoi.* — 11 Sic, *corr.* F. ke d'ouïr ? — 25 *Corr.* Cel[e] *ou* Cel [mot]? —34 *Ms.* serrū.

Ceus ke sunt de quer jolifs,
Enveisez e revelus ;
S'en serrunt les amerus,
E pus les chavalerus
K'a ceo serrunt atendant.
Tut a primes i comant
Au trefelun medisant
Les peines dunt sui enbu ;
Al ennuyos malestru
Mes dolurs granz e menu,
Kar trop est de male part ;
Al vilein jelos groinart
Mes angoisses e la hart,
Kar il en ad fet le fuer;
A cele pur ki me moer
Cors e alme e tut mun quer
Comand tut a sun pleisir.
Des bens n'ay [mais] ke partir,
Ke unke n'oi nul desir,
Mès du duz penser adès
Relement voer poi e près
E par le de povre cles (*sic*)
Unke plus delit n'en oy,
E ceo me semble assez poy
Ke jo reteng enver moy
. . . . . .
K'a ceo serra sun(t) resort ;
La moie alme après ma mort
S'en avra plus beau repos.
Amur me turne le dos
E mer moi ne fet si gros (*c*)
K'en fin morir me covient ;
De l'escaper n'i ad nient,
Kar la mort al quer me vient
E me fet meint dur asaut.
Deu ! jo moer, e moi ke chaut ?
Fere me covient le saut ;
Quant merci d'amur n'avrai
Si comand a Deu le verrai
Ceus ke d'amur funt l'assai
Sanz coveiteise d'avoir.
Deu lur doint sen e savoir
Ke ben en puissent valer,
E puis venir a bon chief (*b*)
. . . . . .
As gelus Deu doint meschief,
Feu d'enfer par tut le cors,
Povre e riche de tresors !
Nul de eus n'i met dehors,
Kai trop sunt diverse genz ;
Passion les fere as denz,
Par defors e par dedenz,
K'as amanz sunt mal veisin !
Trop sunt de felun e[n]gin ;
D'assez sunt pire ke mastin,
Si les comand a malfee,
Tuz jur[z]eient il mal dehee !
Amen.

7.

I Quant le tens se renovele (*f.* v°)
E reverdoie cy bois,
Cist oysials sa pere apele
Cele cum a pris a choys;
Lur voil chanter sur mun peis
D'une dame gent e bele,
Sur trestutes tourturele.
Ben fuyst al plus grant reis
Ke unkes seit en see n'en deis,
Tant est noble juvencele ;
Mès ver moi tut tens revele,
Si me respunt en gabeis.

II Tant ad noble contenance
Cele pur ki faz cest chant,
Sage diz e poi parlance,
Duz regard e bel semblant.
Mut est simple e poi riant,
Ben se contient cum d'enfance.
Tant vus di, tut sanz vantance,

---

41 *Ms.* Autre f. ; *il faut entendre* Au trés felun. — 65 *Corr.* Enver moi se f. — 74 funt, *ms.* sunt.

Loinz ne près n'ad per vivant;
Sire serreit sun amant
Si ele l'amast par fiance.
Mès jo n'ai nul' esperance
Cument la puis amer tant.

III Deu ! tant est de bonté pleine
Ma dame al cors lunge e gent,
E de parole certeine
Beaus respunt [a] tute gent.
Bon mestre a ki ben aprent,
Kar curtesie la meine,
Franchise al cuer dreit l'aseine,
Largesce sun cors i prent;
Meint hom pur lui joie enprent,
Tant la trove sage e seyne;
Mès jo 'n ai trop mal estreine
Sanz l'angoisse a gref turment.

IV Sa beauté ne puis descrire,
Tant ay ver lui bon' amur.
Deu de gloir[e] reis e sire
Kant la fist si bele honur
Ke de bealté tient la flur,
Nuls ne poet contredire.
Pur li meynent doel e ire;
Mut de gent par grant folur,
Pur reprender lur vigur,
Chescun d'els en li se myre,
Mès j'en sofre gref martire,
Tant me destraint ma dolur.

V Tut le plus de s'estature
Ore a ki le voet savoir:
Mut ad beau chef sanz triffure,
Large frunt e surciz noir;
Ja n'esparnerai le voir : (*f.* 6)
Tant ad bele chevelure,
Menue la recercelure,
Tut en resplent un manoir.
Ki porreit sun gré avoir
Mal n'avroit fors k'enveisure,
Mes jo, cheitif sanz mesure,
Ai perdu sen e savoir.

VI Plus i a en tel visage,
Ja l'orrez si nul me creit,
Le[s] euz veirs, nun pas volage,
Remuanz a bel espleit,
Beau neys avenant e dreit,
Meine buche sanz utrage,
Mentun petit cum d'ymage,
Lung le col, le quir estreit.
Ne puis savoir ke me deit
Quant ne chevis mun message,
Mès jo en ai la vive rage,
Tant sui mis en fort destreit.

VII Si les flurs d[el] albespine
Fuissent a roses assis,
N'en ferunt colur plus fine
Ke n'ad ma dame au cler vis;
Les espaules ben assis,
Poy le ney e la peitrine,
La char blanche plus ke cyne,
Par tut en porte le pris;
Dunt suy si forment suspris,
Ne sa[i] k'amur me destine,
Mès ceo feis me runt l'eschine,
Si m'esta de mal en pis.

VIII Coment ke ço feis me greve,
Quant le savra ne me chaut,
Tant m'en est la mort plus sentue
Kar amur en mey ne faut,
De tut l'el coment k'il aut.
Ore dirai parole breve :
Ki trop enprent mal escheve;
Fol apris[e] ren ne vaut.
Si ne me preisse al plus halt
Ne me preisasse une feve,
Mes cis mals le quer me creve;
Ben sai ke frai un fous saut.

---

40 *Corr.* li f.? — 50 *Corr.* Orra. — 55 *Ms.* retercelure. — 62 creit, *ms.* treit. — 63 nun, *ms.* nunt. — 78 *Corr.* Piz levé? — 87 sentue, *corr.* sueve?

IX Ore deit ben chescun entendre
Cum amur est cher tresor :
Ki la pert sa joie est mendre,
Kar meuz li vausit estre mort.
Jo sui si mortelement mors
Ke le quer m'estuit [tut] fendre.
Puis k'ele ne voet pité prendre,
Ben crei ke men seit le tort,
Valer ne me poet nul jur,
Puis ke mort me voet esteyndre,
Mès a Deu voil l'alme rendre
E a ma dame mun cors.

8. La Petite Philosophie.— Ce poème, qui est un abrégé de cosmographie et de géographie, a été rencontré jusqu'ici dans quatre mss., sans compter celui que je décris actuellement :

CAMBRIDGE, Univ. lib. Gg. 6.28.
— S. John's I.11 ; voy. *Romania*, VIII, 336.
OXFORD, Douce 210 ; fragment ; voy. *Bulletin de la Soc. des anciens textes*, 1880, p. 52.
ROME, Vatican, Chr. 1659, voy. *Chardry's Josaphaz, hgg. von* J. Koch (1879), p. IX.

J'ai déjà fait connaître par des extraits les mss. du collège Saint-Jean[1] et d'Oxford[2], je transcrirai actuellement quelques passages des deux mss. de l'Université de Cambridge. Mais tout d'abord, aux renseignements que j'ai eu précédemment l'occasion de fournir sur cet ouvrage, j'ajouterai l'indication du texte latin d'après lequel il a été rédigé.

Le titre du poème, la *Petite Philosophie*[3], fait tout d'abord penser au traité de Guillaume de Conches intitulé parfois *Philosophia minor*, qui a été mis sous le nom de Bède et d'Honorius d'Autun[4]. Toutefois les différences entre les deux ouvrages sont beaucoup trop grandes pour qu'on puisse les rattacher l'un à l'autre. L'original de notre poème est, selon toute probabilité, l'*Imago mundi* d'Honorius d'Autun. L'accord des deux textes est frappant, comme on en pourra juger en comparant les morceaux latins et français rapportés ci-après. On remarquera cependant qu'il n'y a rien dans le latin qui corresponde aux 119 premiers vers du ms. DD. 10.31. Ces vers forment un prologue que l'auteur du poème a dû tirer de son propre fonds, à moins qu'il ait eu de l'*Imago mundi* une rédaction autre que celle qui est éditée. Il paraît du reste avoir traité avec une assez grande

1. *Romania*, VIII, 336.
2. *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1880, p. 52.
3. C'est le titre que donne le ms. de Saint John; cf. ci-après, v. 113.
4. Parmi les *spuria* de Bede, Migne, *Patrol. lat.*, XC, 1127 ; parmi les œuvres d'Honorius d'Autun, *ibid.*. CLXXII, 39. Pour l'attribution à Guillaume de Conches, voir l'article de M. Hauréau sur cet auteur dans la *Nouvelle biographie générale*.

liberté son original, introduisant parfois des développements dont le latin fournit à peine le point de départ.

Voici le début de l'*Imago mundi* et celui du poème :

Mundus dicitur quasi undique motus ; est enim in perpetuo motu. Hujus figura est in modum pilæ rotunda, sed, instar ovi, elementis distincta. Ovum quippe exterius testa undique ambitur, testæ albumen, albumini vitellum, vitello gutta pinguedinis includitur. Sic mundus undique cœlo, ut testa, circumdatur, cœlo vero purus æther ut album, ætheri turbidus aer ut vitellum, aeri terra ut pinguedinis gutta, includitur (*Cf. DD.*10.31, *vv.* 120-136).

Creatio mundi quinque modis scribitur: uno quo ante tempora sæcularia immensitas mundi in mente divina concipitur, quæ conceptio archetypus mundus dicitur, ut scribitur : *Quod est factum in ipso vita erat* [1]. Secundo cum ad exemplar archetypi hic sensibilis mundus in materia creatur, sicut legitur: *Qui manet in æternum creavit omnia insimul* [2]. Tertio, cum per species et formas sex diebus hic mundus formatur, sicut scribitur : *Sex diebus fecit Dominus opera sua bona valde* [3]. Quarto, cum unum ab alio, utpote homo ab homine, pecus a pecude, arbor ab arbore, unumquodque de semine sui generis nascitur, sicut dicitur : *Pater meus usquemodo operatur* [4]. Quinto, cum adhuc mundus innovabitur, sicut scribitur : *Ecce nova facio omnia* [5] (*DD*, *vv.* 138-157).

Elementa dicuntur, quasi *hyle*, ligamenta: ὑλη autem est materia ex quibus constant omnia, scilicet ignis, aer, aqua, terra, quæ in modum circuli in se revolvuntur, dum ignis in aerem, aer in aquam, aqua in terram convertitur, rursus terra in aquam, aqua in aerem, aer in ignem commutatur (*DD*, *vv.* 158 *et suiv.*).

Ky vout saver del mapemund,(*f.*6*c*)
La forme de trestut le mund,
De terres e de regiuns
E de citez les propre nuns,
Ki les fist e edefia
E primes nuns lur dona,
E des ewes ke portent navie,
Jeo en dirraie grant partie
Si cum jeo ai en escrit truvé,
Dunt jeo ai asez auctorité.
Seint Luck li evangeliste dit
En le ewangeile k'il escrit
Ke Augustus Cesar l'empereer
En ki tens iud né li Sauver
Conmanda par sun conmandement
A tuz le mund conmunement

1. Jo. I, 3-4, citation formée de deux membres de phrase réunis à tort.
2. Eccli. XVIII, 1.
3. Cf. Gen. I, 31.
4. Jo. V, 17.
5. Apoc. XXI, 5.

Les vers 1-36 *ne se trouvent qu'ici.*— 3-4 *Ces deux vers sont à peu près littéralement reproduits un peu plus bas* (15-6).

Ke tuit lui feïssent asaver
E les escriz a lui enveer
De teres e de regiuns
E des hiles les propre nuns,
E la manere de la gent
E des bestes ensement,
E ke ren ne lui duissent celer
Ke digne fut a remembrer,
E quel servise chescun deveit
A Rome ke lur chef esteit.
Ceo fit il par le conseil
De un sage ke fud feel,
Ke Cyrinus aveit a nun,
Esveske de Syre, sages hom.
Romefud chef de tut le munde (*d*)
Si cum le livre nus respund,
En tutes teres, est ben seü,
A Rome rendirent treü.
Quant cest ban fud criez
E par escriz par tut enveez,
Tut issi e en teu manere
Cum out conmandé l'emperere
Par teres e par regiuns
A Rome aürent lur respuns.
Li sages ke jadis est[ei]ent
De grant saver se entremett[ei]ent
E mult estreitemeut enquistrent
Les choses ke puis en escriz mis-
[trent
Chescun mustra sa sente[n]ce
Solum la sue sapience;
En plusurs lius deviserent
Lur escriz e tuz asemblerent,
E lur sentence ordinerent
E les dotances tut offerent
E la verité confermerent,
Kar en tuz point la esproverent
E cum chose prové l'acerterent,
E ces escriz puis longement co-
[nurent
Dunt plusurs puis garni furent
De bone et de male aventure,
Ke tut diseit lur escripture.
Par tut le mund apris aveint
Les aventures k'il les saveint; [20]
Kar Deu meimes en acune gise
Mustre al mund ceo k'il divise
[(f. 7)
Par avanture e par feiture
K'il fet e tret en sa mesure;
E il en urent garde prise,
Pur ço sav[ei]ent la devise.
Le mund trestut mesurerent,
Tere, ewe e fu numbrerent;
Les qualités de tuz sarcherent
Dunt la force de tuz troverent,
E la esprové[e] troveüre
Mistrent en sage escripture

---

28 *Corr.* despund. — 43-4 *Il manque, ici comme dans S. John's, un vers qu'on trouvera ci-dessous dans Gg.* 6. 28. — 46 *Corr.* osterent, voy. *ci-dessous*. — 55 *Les chiffres à droite se réfèrent au ms. de S. John's* (Romania, VIII, 337). — 66 *Ms.* e la prespone *le premier* r *étant pointé.*

Ms. Gg. 6. 28. — Li sage jens jadis esteynt. De grant saver s'entremeteyent. E mult estreitement enquisterent. (40) Les choses dount il plus escritrent. E chescun mustra sa sentence. Solum la sue sapience. En plusurs maneres diviserent. De si ke li sages ke pruz erent. (44) Lur escrire touz ensemblerent. E lur sentences ordinerent. Les dutances tutes osterent. E la verrur confermerent. (48) Car en touz poynz les proverent. Pur chose prové la cercherent. Ces escrire puis lunges corurent. Dunt plus avant garni furent. (52) De bone e de male aventure. Kar tut dyseit lur escripture. Par tut le mund apris aveint. Les aventures ke il saveient. (56) Kar Deu memes en acune guise. Mustre au mund ceo que il devise. Par avenir de faiture. Que faut e crest en sa mesure. (60) Il en unt grant garde prise. Pur ceo en surent la devise. Le mund trestut mesurerent. Tere ewe feu aer anumbrerent. (64) Les qualités de touz cercherent. Dunt la orce de touz troverent. E la esprovee troveüre. Mistrent en sage lettrure.

Pur ceus garnir ke pus vendreint
E le sen esprendre voleint.
Mès nul ne set ke seit en ceo [contemple
A lur sen gueres ne se entempre;
Nul ne purveit mal aventure
Pur ren ke Deus avant figure,
Dunc ceo est mult grant folie,
E la gent trestut devie
Par pleidurs e par legistres [41]
Ke sunt Antecrist ministres,
Si purvertent tute dreiture,
Pur terriene pouture;
Nul ne dute la Deu manace,
Mès la gent sunt cum fu sur glace;
Ne ne gardent la creature,
Pur tant del Creatur n'unt cure.
Pur ceo faz [en] ceste escripture
De tut le mund la purtreiture,
Cument la tere seit entere
E des ewes tute la manere, (*b*)
Del eyr e del ether ensement
E la force del firmentent,
D'enfer, de ciel et des planetes,
De la lune, del solail e conmetes,
Des doze signes e de lur curs,
Pur kei sunt long e curz les jurs,
Dunt le vent veint e dunt toneire,
Dunt foudre, dunt fu, dunt es- [cleire,
Dunt gresil e nuile e brisile,
Dunt pluie e aubegele, [62]
Dunt le fu vient ke hom chaïr veit,
Ke hom quide ke esteile seit,
E dunt veint la blanche veie
Parmi le ciel ke se despl[e]ie.
Ki ces choses veut entendre
Mult purra grant ben aprendre
E saver en tutes maneres,
Ki mult est sages li Creeres
E k'il est puissant par nature,
E ke sa volunté partut dure,
E ke tut ke lui seit a volenté,
Tut vendra par sa poesté;
E ki defaut de sun servise
Mult deit duter sa justise.
Nun done al livre ki l'endite
Philosofie la petite.
Ki veut plus oïr par requeste
Le frut li dirai de la geste. [80]
Ki veut del mund oyr le ymage
E la feiture en sun estage, (*c*)
Escut a mai o bon curage,
E jeole frai certein e sage.
Le mund est ront cum polete,
Nent estable, mès est an moete;
Unkes ne fud ne ja n'ert estable,
Mès tut dit novele e remuable;
Par le elemenz est destinctez
Cum par un uf veer purrez:
L'aubun dehors enclot l'eschale,
E l'aubun li moauz cum en male.
Li moauz enclot une gute
Ke de gresse enfurme tute.
Tut ausi est le ciel cum le scale,
Le ether cum aubun en male,
Le ether cum aubun sur muel.
Le espès eyr envirun mult bel,
Li moauz enclot la grase gote,
E l'eir partient la terre tute.

---

89 *Corr.* firmament. — 95 *Ms.* fendre — 105 Ki, *corr.* Ke. *Cette faute et l'inverse sont fréquentes en anglo-normand* — 127 *Ms.* moanz. — 129 *Corr.* est formée.

(*fol.* 16) Pur cels garnir que puis vendreient.. E lur sen aprendre vodroient. Mès nul que seit en ceste tempre. A lur sen guers s'atempre. (72) Nul ne purveit mal aventure. Pur ren que Deu avant figure. Dunt terre est mut afeblie. E la gent tantost devie. (76) Par les pledours par les legistres. Qui touz sunt Antecrist ministres. Cil pervertent tute dreyture. Pur terriene pureture. (80) Nul ne dute la Deu manaie. Dunt la gent sunt cum feu sur gelaie. Ne nul agarde la creature. Par taunt del Creatur n'unt cure. (84) Pur ceo faz en cete escripture. De tout le mund la purtreture. Coment la mer set en tere. De ewes totes la manere. (88) De l'ayer del ethre ensement...

Si aver poiet ke sen ad parfund
Ke le ciel enclot tut le mund; [100]
De ceo mund le creaciun
Fet en .v. maneres le trovum:
L'un (est) fu einz ke nule ren fut,
Ke Deus en sun penser conceust
Devent tut le secle purtrere,
Coment il vout tut le mund fere;
Cist est *architipus* dit,
De Deu le prince ke tut purvist;
Prince est dit *arcos* en gregeis,
Tipus est figure en franceis; (*d*)
Dunt ceo nun de ceo noma
Ke Deu memes le figura.
L'autre est quant Deus par cest [esample
Ceo mund furma veable e ample,
E trest en forme e en matire
Quanke purvist son sage enpire.
Dunt l'escrit dist: « Cil ki fin n'a
Ensemble tute ren crea »,
Ensemble par voil debonere
E par aparisante mateire. [120]
Le terz fud quant Deu tut forma
E par sis jurs tut ordina,
Dunt l'escrit dit: « En sis jurnées
Fist Deu tute bones crieres. »
La quarte manere Deu mustra
Quant une chose de autre crea,
Ausi cum encore fet
Quant il home de autre tret,
Beste de beste fest venir,
Arbres e herbe reverdir;
N'est chose solum sa semence
Ke Deu le mund ne recomence,
Dunt l'escrit dit: « Mi pere [eovre. »
Encore ses bontés pas ne covre.
La quinte manere est dit en veire,
Quant Deu vout le mund refeire,
E tut oster de pulenterie
E revestir de novelerie; [138]
Dunt le prophete dist verrai:
« Tutes choses renovelerai. » (*f*.8)

Ore escutez (e) des elemenz,
Ceo est des yles les leemenz.
Tant dit *yle* cum matere
Dunt tute ren pernent afere.
Yle est matere divine
Dunt tute rens pernent orine.
Ces elemenz quatre sunt
Pur kei tut rens estunt:
Ceo est feu, eyr, ewe e tere,
Dunt jescun de altre a [a]fere,
Par icele concordance
Ke nul n'est a l'autre grevance;
Kar, si cum cercle returné,
Ensement turnent e sanz mellé:
Le fu en l'eyr si se turne,
Li eyr en l'ewe bien sojorne, [156]
L'ewe en la terre cuille e plie...

Le ms. DD. 10, 31 est incomplet de la fin, les derniers feuillets ayant étéenlevés. Il manque environ 370 vers au poème de la *Petite Philosophie*. Voici les vers qui terminent ce ms. Je les fais précéder du texte latin correspondant, qui forme la fin du livre I de l'ouvrage (Migne, col. 146):

Lactea zona ideo candida est quia omnes stellæ fundunt in eam sua lumina (*DD. vv.* 23-30).

Cometæ sunt stellæ flammis crinitæ, in lactea zona versus Aquilonem appa-

---

136 *Corr.* Saver. — 142 *Corr.* Devant. — 148 *Corr.* c. munt. — 161 *Corr.* criées. — 179 *Corr.* de yle.

rentes, regni mutationem aut pestilentiam aut bella vel ventos, æstus vel siccitatem portendentes. Cernuntur autem septem diebus, si diutius octoginta (*DD. vv.* 31-39).

Sidera fabulosis involuta, imo polluta perlustravimus. Altius scandentes astra matutina, solemque solis inspiciamus.

Super firmamentum sunt aquæ instar nebulæ suspensæ, quæ cœlum in circuitu ambire dicuntur, unde et aqueum cœlum dicitur (*DD. vv.* 41-46).

Super quod est spirituale cœlum, hominibus incognitum, ubi est habitatio angelorum per novem ordines dispositorum. In hoc est paradisus paradisorum, in quo recipiuntur animæ sanctorum, hoc est in cœlum quod in principio legitur cum terra creatum (*DD. vv.* 47-54).

Huic longe supereminere dicitur cœlum cœlorum in quo habitat rex angelorum (*DD. vv.* 55 *et suiv.*).

Je donne en note les principales variantes du ms. Gg. 6. 28.

Autre esteiles sunt plusurs
Dunt home ne set lur nun ne [lur curs,
Ne lur nuns ne lur poetez;
Mès jeo me retrès tut de gré,
Kar cel començail est fol e gref
. . . . . .
Ne n'est merwaylle si en a nun [turt (*f.* 24)
Chose dunt sen [ne] pru ne curt:
E quel pru est de dire la ren
Ou home ne put aprendre ben?
Ki ben eist sanz ben aprendre,
O le ane deit harpe aprendre.
Ben dire sanz ben mustrer
Fet le musard plus musarder;
Dunt li sage sun fiz chastie;
« Gardez ke ne meprenez mie
« De pincer (*sic*) les Deus secrez,
« Kei ke seit le ciel esteilez. »
Sovent cil ki tut vut saver
Tut pert quant veit sun nun poer.
Lessum a Deu ses privitez;
Quant li plet il nus mustre assez.
Fallaz est une zone
Ke tant est clere blanche e bone,
E trés parmi le cel s'en vad.
Icel nun cum duz let ad;
Blanc e gai est duz let
Dunt cel[e] zon[e] sun nun tret.
Les esteiles la clarté funt
Ke ele a chescune respunt.
En ceste zone par fiez
Ver le north parent cometes leez,
Unes esteiles mut cremues
E o mult flambestes kernues:
Change de prince signefient
Ou pestilence e guere dient,
Ou grant vent ou grant flote de [mer, (*b*)
Kar n'i est ki en set penser.
Set jor parent ou vint e .v. plus;

---

6 *Voici, d'après Gg.* 6. 28, *ce vers qui manque dans DD :* Ke hom ne poet trere a bon chef. *Dans le même ms. les vers* 7 *à* 22 *manquent.* — 11 *Les deux premières lettres de* apendre *paraissent grattées à dessein, pour laisser* rendre.

15 *Cf. Denis Caton :*

Mitte arcana Dei cœlumque inquirere quid sit,
Cum sis mortalis, quæ sunt mortalia cura.

23 *Corr.* Gallax; *Gg* Gallaris. — 27-30 *Manquent dans Gg.* — 34 *Gg* E flaunchisanment kernues.

De nus garnir est Deu gelus.
Amunt en cel grant firmement,
Le livre dist ke ren ne ment,
Sus les nues sunt ewes suspendues
Ausi cum mule en ses nwies,
Ke suz le cel turnent envirun:
Icel cel ewin ad nun.
Sutr (*sic*) celi est le cel esperital
Ke n'est conu de home mortal;
Les angels sunt en lui menant,
Ke tut dis unt joie grant.
La sunt les almes des senz
Ke en Deu servise ne furent feinz.
Icel cel fu primes creé
E o la terre purtreté,
Icel cel ben de la
En un grant cel ki fin nen a.
Il est nomé li cel de cels,
La meint li reis des angels Deus;
La meint le rei tut puissant,
Lui nel teint, si est tut tenant;
Tut fet, tut veit, tut governe,
E li ne rent e li ne terne.
Il est partut puissanment,
En nuli nel tent nel comprent.
Par tut est en mi liu nel tent,
E de lui tut bens nus vent;
Dunt l'Escripture nus dist
Ke parole par seint Esperit
Ke il est plus haut kel cel lamunt
E ke n'est abime plus parfund,
Plus est long ke la mer ne estent
E plus est lé ke la terre ne tent,
Ke tut veit et tut put e tut out
E tut le munde en sa main clot.
Tut est al mund, tut est dehors,
Mès ne li comprent ne li ne cors.
Il est desus trestut puissant,
Il est desuz trestut sustenant,
Il est dedenz pur tut sustenir,
Il est dehors pur tut garnir;
Il n'est pas confus dehors
Ne compain en mundaine cors;
Il n'est grevé pur sustenir
Ne equis par sun emplir;
Il n'est ahaucé pur sun munter
Ne abessé par sun avaler;
Ja n'ert plus halt ne plus bas,
Mès tut dis ert en novel cas.
Sanz labur est governor
E sanz travail est overor.
Tut fet, tut veit, tut adorne
E en pès est quant tut aturne;
Quan ke fu est e serra
Tud ad fet e tut defra;
Quank'est el mund n'est vers lui [pussant,
Plus ke une gote en un reim [pendant. (*d*)
Kei quident dunc li faucener?
K'en ert quant il se vout venger?
Cum ert l'alme dunc [en] anguisse,
Quant tute creature le cuse,
Ke tut ren l'en cusera
Ke a pechez einz lui eyda?
L'escrit dist ke tut le mund tendra
O Deu e combatera,
Cuntre les pecheurs e les faus
Ke Deu guerirerent pur lur [maus.

---

46 ewyn *dans Gg, cf. le latin cité ci-dessus.* — 55 *Gg* Outre celi bien de la; *corr.* Outre celui cel b. — 62 *Gg* E lui ne tient ne liu ne terme. — 65-6 *Gg* Par tut est tut e liu nel tient. Riens en luy tien et il tut tient. — 76 *Gg* M. ne c. ne lui ne. *Le même ms. ajoute*: Tut el el (*sic*) mound tout est desous. Tut a delez tout a dejous. — 79 *Gg* t. tenir. — 80 *Gg* garir. — *Le même ms. ajoute:* Par ces costez trestut contyent. E par enviroun tut meytient. — 82 *Gg* Ne conpris. — 84 *Gg* Ne enquis p. soen haut empir. — 88 *Gg* en ouel, *naturel!ement.* — 89 *Gg* S. travailer. — 99 *Gg* E s. grevance. — 97 *Gg* li sorcener. — 100 *Gg* le encuse. — 101 *Gg* le aunira. — 106 *Gg* Que ly gerpirent.

La terre ferement l'encusera
Ke la vitaille li trova,
E les richesses ensement
K'il despendi folement;
La mer e les ewes ensement
Les e[n]cuserent ferement,
K'il but e sa seif estancha
E des ordures se lava,
E l'eyr par unt il espira
El fu dunt il se eschaufa
E le solail ke le aluma,
E la nut ke sun mal cela,
Trestuz mustrent sa vie fole,
Kar tute ren ad Deu parole.
Le cheytif pecheur ke fra
Quant tut le mund l'encusera?
Quant li mund li mut bataille
Ke fra dunke une ventaille?
Certes, nent est home pur verité,
Kar il anentist par sun peché.

Nent est[1]

DD.12.23. — LA MANIERE DE LANGAGE.

Parchemin, 87 ff., hauteur 0m 162, largeur 0m 122; commencement du xve siècle. Le ms., incomplet du début, commence par un traité des conjugaisons françaises qui se retrouve ailleurs, par ex. dans le ms. GG.6.44 de la même bibliothèque, ff. 19-28. Ce traité ne peut fournir aucune information de quelque valeur sur l'histoire de la conjugaison française : il peut seulement servir à montrer combien grande était la corruption du français usuel en Angleterre au xive siècle. Ce n'est plus du français, c'est du *law french*. M. Stürtzinger a indiqué sommairement le contenu de ce petit traité dans sa récente publication intitulée *Orthographia gallica* (Heilbronn, 1884)[2], p. vij. Viennent ensuite différents opuscules concernant presque tous la procédure, pour lesquels je me borne à renvoyer au catalogue imprimé et à M. Stürzinger, p. xiv, et enfin la *manière de langage*. Ce manuel de la conversation française, le plus ancien sans doute qui existe, est certainement le plus curieux entre les ouvrages passablement nombreux qui ont été composés en Angleterre pour faciliter l'*apprise* du français. Il est édité, depuis 1873, dans les numéros de la *Revue* critique qui furent publiés pour compléter le second semestre de l'année 1870, laissé interrompu au moment de la guerre[3]. Pour cette édition je me servis uniquement du ms. 3988 du fonds Harléien du Musée britannique. Je connaissais dès lors une autre copie du même ouvrage, celle que renferme le ms. 182 d'All Souls à Oxford,

---

113-4 *Gg* Dont pecheur vuys si s'en leva. E pur plus pecher se acena. — 119 Tretuz dirunt la fu fole. — 124 *Gg* une toile. — 126 *Corr.* anentist; *Gg* Quant avient nient p.

1. C'est la réclame qui termine le cahier.
2. Voy. *Romania*, XIV, 60.
3. Tiré à part sous ce titre *La manière de langage qui enseigne à parler et à écrire le français*. Paris, libr. Franck, in-8o. — Voy. *Romania*, II, 368.

(ff. 305 et suiv.), depuis longtemps décrit par Coxe dans son catalogue des mss. des Collèges d'Oxford, et que j'avais moi-même étudiée dès 1870. Par une singulière inadvertance, tout en citant ce ms. pour d'autres textes qu'il renferme, j'oubliai de dire qu'il contenait aussi la *manière de langage*. Il est du reste postérieur au ms. Harléien, et, appartenant à la même famille, n'offre guère de variantes utiles.

A ces deux mss. il faut ajouter le ms. DD.12.23 de l'Université de Cambridge, déjà signalé par M. Stürtzinger, *Orthogr. gallica*, p. xij, un fragment (le commencement) conservé dans le ms. du Musée Britannique Add. 17716, également indiqué *Orthogr. gallica* (p. xiij), et enfin une cinquième copie jusqu'à présent non citée, à ma connaissance du moins, que renferme le ms. 8188 de la bibliothèque Phillipps [1]. Ces trois derniers textes me paraissent appartenir à une même famille, nettement distincte de celle où prennent place le Harl. 3988 et le ms. d'All Souls.

(*Fol.* 67 v°). Ici a nostre commencement de cesti tretis nous dirrons ainsi: En non de Pier e Filz e sent Espirit, amen. En non de la glorius Trinité trois persuns e un soul Dieu omnipotent creour de mound qu'est e a esté e sanz fin regnera, de qui vient toute grace, sapience et virtu, faiceons priere a luy devotement que luy plese, de sa graunde mercy e grace, toutz qui cest livre regarderont ou en rememorunt, ensy abuverer [2] e enluminer de le rosee de sa haute sapience qu'ils purront avoire souveraigne grace e sen naturel d'apprendre e parlere, bien sonere e parfitement escriere douce francès, qu'est la plus beale e la plus gracious langage e la plus noble parlere, après latyn de scole, que soit en monde, et de toutz genz melx preysé e amee que nulle autre; quare Dieux le fist si douce e amyable princypalement en l'onore e loenge de lui mesmez. Et pur ce que homme est le plus noble e le plus digne creature que soit en ciele e que Dieux a ordigné d'estre soveraigne e maister dez toutz autrez creaturs e choses que sont desoubz luy, je commencerai a declarer e pleinement determinere de lui e de lez membres de son corps.

Fin (fol. 87 — cf. édit. p. 403).

Guilliam tesez vous e do.....[3]; mèz primerement nous dirrons *de profundis* en l'onour de Dieu et de [nostre] Dame, e pur les anmes des trespassez qui la mercy de Dieu atendent en paynes de purgatorie, qu'ils purront le plus tost estre relevez de lour payns a cause nos priers, e venir a la joye pardurable, laquele joie Dieux qui maint en haut paradys e nous rachata de son precious sanc, pur sa grant mercy e piteous [4] ottroit en le fine s'il lui pleest. Amen.

Ici le fine le commune parlance meliour en tout le Ffrance.

---

1. Ms. renfermant le traité de Gautier de Biblesworth; voy. *Romania*, XIII, 501.
2. On lirait plutôt *abunerer*; il y a en interligne *to be fulfillid*.
3. Déchirure dans le ms.; lire *do*[*rmez*]?
4. Corr. *pité nous*.

EE. 2.17. — GILLES DE ROME, TRADUIT PAR HENRI DE GAUCHI. — VEGECE, TRADUIT PAR JEAN DE VIGNAI.

Ce manuscrit, relié avec les nos EE. 2.15 et EE. 2.16, est un fragment, dont les feuillets mesurent 0 m 280 sur 0 m 210. Il est en papier, sauf la feuille extérieure et la feuille centrale de chaque cahier, qui sont en parchemin. Les cahiers sont de six feuilles. Au bas des feuillets 5 à 7 de la numérotation actuelle, on lit les cotes *g iiij*, *g v*, *g vj*, ce qui permet d'évaluer exactement le nombre des feuillets manquant, à supposer que tous les cahiers aient été de six feuilles, soit 36 feuillets. Au bas du fol. 2 on lit, en capitales du XVIe siècle, STRANGWAYS, et au bas du fol. 3 « Guillaume Le Neve, York, 1632 ». Au XVe siècle le même ms. avait fait partie de la célèbre librairie du duc Humfrey de Gloucester [1], car à la dernière page on lit cet ex-libris autographe : « Cest livre est a moy « Homfrey duc de Gloucestre, du don mess. Robert Roos, chevalier, mon « cousin [2]. » Le duc de Gloucester étant mort comme on sait en 1447, le ms. sur lequel se trouve son autographe ne peut être de la seconde moitié du XVe siècle comme le suppose le catalogue imprimé. Il est de la première moitié de ce siècle.

1. — GILLES DE ROME, du gouvernement des rois et des princes traduit par HENRI DE GAUCHI. — On possède d'assez nombreux mss. de cette version du traité que Gilles de Rome dédia à Philippe le Bel

---

1. Il ne figure pas dans la liste des livres donnés à l'Université d'Oxford par le duc de Gloucester. Cette liste, qui est publiée dans les *Munimenta academica* d'Oxford, pp. 758 et suiv. (Collection du Maître des Roles), ne renferme que des livres latins.

2. Telle est la formule que le duc de Gloucester inscrivait habituellement sur ses livres, ayant soin d'indiquer leur provenance. On a déjà signalé en diverses bibliothèques un assez bon nombre de mss. portant cet *ex libris* autographe ; voy. pour les collections conservées en Angleterre, H. Ellis, *Letters of eminent literary men* (Camden Society), pp. 357-9 ; Macray, *Annals of the Bodleian library*, pp. 8-9 ; Fr. Madden, édition de l'*Historia minor* de Mathieu de Paris, I, XXXIX ; enfin, pour la France, le *Cabinet des mss.*, I, 52, note 8, où M. Delisle a signalé pour la première fois six volumes ayant appartenu au duc. Voici une liste provisoire des livres jusqu'ici reconnus :

CAMBRIDGE, Bibl. de l'Univ. EE. 2. 17
— Saint John's H. 5 (?)
LONDRES, Musée brit., Cott. Nero E. V.
— — Roy. 5. F. II.
— — — 14. C. VII.
— — — 16. G. VI.
— — Harl. 988.
— — — 1705 (= Bernard, II, 212, no 6858).
— — Sloane 248.
— — Egerton 617-8.

avant son avènement au trône[1]. L'exemplaire de Cambridge n'a plus que ses deux derniers feuillets : il commence dans le cours du chap. XXI, La rubrique du chapitre XXII est ainsi conçue :

Ce .xxij^e. cap. ensegne quant l'en doit fere les nefs et les galiez de mer, et comment l'en se doibt combatre en eaue ou en mer, et ensengne ce capitre as quelles choses toutz les bataillez doibvent estre ordonnés.

L'ouvrage se termine au recto du feuillet suivant : Cy fine le livre du « gouvernement des roys et dez princes que frere Gilles de Romme, de « l'ordre saint Augustin, a fait. »

2. — VÉGÈCE, traduit par JEAN DE VIGNAI. — Cette version n'était pas inconnue : elle se trouve dans le ms. 1229 du fonds français de la Bibliothèque nationale, mais elle y est anonyme, et nulle part je ne vois mentionné Jean de Vignai, qui a tant traduit, comme traducteur de Végèce. Le ms. de Cambridge a donc, pour notre histoire littéraire, une valeur particulière.

(Fol. 3) *C'est le livre de Vegece, de Chevalerie, translaté de latin en franchois.*

Ci commence le livre de Vegece de chevalerie, translaté de latin en franchois par maistre JEHAN DE VIGNAY, de l'ordre de Haultpas, lequel livre contient .iiij. livres complès. Le premier livre monstre et ensengne de l'ancien temps, qui dit ainsi que a nul n'afiert mielx a sçavoir pluseurs choses que aulx princes...

Le prologue du translateur.

Tout aussi comme dit Segons le philosophe...

EE. 3. 52. — PREMIER VOLUME DE LA BIBLE FRANÇAISE DU XIIIe SIÈCLE.

Ce ms., qui appartient au XIVe siècle, a été fort bien décrit par M. Samuel Berger dans son livre *La Bible française au moyen âge,*

OXFORD,	Bodleienne, auct.	F infra i. 1.
—	—	— F. ii. 23
—	—	— F. v. 27.
—	Oriel	32.
PARIS,	Bibl. nat. lat.	7805.
—	—	— 8537.
—	—	fr. 2.
—	—	— 12421.
—	—	— 12583.
—	Sainte Geneviève	fr. I. 1.

1. Bibl. nat. fr. 213, 573, 581, 1201, 1202, 1203, etc. ; Troyes 898; Lambeth n° 266 (fort bel exemplaire avec miniature de présentation, auquel il manque à la fin un ou deux feuillets) ; Ashburnhamplace, Barrois 22; Libri 125 (maintenant à la Laurentienne), etc.

pp. 407-8. Si je le fais figurer ici, c'est pour avoir l'occasion d'en citer quelques lignes, ce que n'a pas fait M. Berger, et ce qui n'est pas superflu, puisqu'il s'agit, comme on va le voir; d'un texte assez rare. M. Berger suppose avec vraisemblance que ce volume a été exécuté en Angleterre, « quoiqu'on ne trouve dans le texte », ajoute-t-il, « aucune forme anglaise ». Cette dernière assertion n'est peut-être pas tout à fait exacte. La langue est bien le français de l'Ile-de-France, mais cependant des formes telles que *euvangelie*, *pur* (pour), *fuiz* (= *fiuz*, filius) se trouveraient difficilement au XIVe siècle sous la plume d'un copiste français. Disons que c'est la copie très soignée faite par un Anglais d'un texte français du continent. L'exactitude n'est cependant pas complète; notre copiste ne comprenait pas toujours ce qu'il copiait, d'où un assez bon nombre de fautes de lecture: je citerai notamment à la fin du livre de Job (voir ci-après) *coutiuanz*, qui n'a aucun sens, au lieu de *tourmanz*.

Ce volume fut légué aux chanoinesses de Flixton (Suffolk) en 1442, comme l'atteste une note contemporaine écrite sur un feuillet de garde et publiée d'abord dans le catalogue (I, 89) puis par M. Berger (p. 408). Dans cette note l'ouvrage est décrit comme étant un « Vetus Testamentum in duobus voluminibus gallici ydyomatis ». Il est à croire cependant que ces deux volumes contenaient aussi le Nouveau Testament, car en 1697 l'inventaire des mss. de J. Moore (Bernard, *Catalogi*, II, 363, n° 9235-49) indique deux volumes dont le second est ainsi décrit: « Eorumdem (*Bibliorum*) pars posterior usque ad Apocalypsin inclusive. » Quoi qu'il en soit, le premier volume seul subsiste actuellement, ou du moins le second, s'il existe encore, n'a pas été identifié.

La version que nous offre le ms. de Cambridge est celle que M. Berger pense avoir été faite à Paris sous saint Louis. Elle occupait ordinairement deux volumes dont le second, commençant au Psautier, a été introduit à peu près textuellement dans la Bible Historiale de Guyart Desmoulins[1]. Du tome I, qui n'a pas eu la même fortune, et qui fut bientôt remplacé, dans l'usage ordinaire, par d'autres versions, il ne reste que peu d'exemplaires. M. Berger cite les mss. 6 et 899 du fonds français à la Bibliothèque nationale, le ms. 5056 de l'Arsenal et un ms., brûlé en 1870, de Strasbourg. Il faut ajouter à cette liste un magnifique exemplaire, complet en un volume, qui faisait naguère partie de la Bibliothèque Didot[2]. Le plus ancien de tous ces mss. est le n° 899 qui est malheureusement mutilé, les feuillets qui contenaient des miniatures ayant été arrachés ou coupés.

1. Voy. pp. 187 et suiv. de l'ouvrage de M. Berger.
2. Vente 1879, n° 3. C'est un ms. du XVe siècle orné de belles peintures dont deux sont gravées dans l'édition de luxe du catalogue.

Le ms. de Cambridge renferme le Pentateuque, Josué (fol. 162), les Juges (fol. 196), Ruth (fol. 221), les Rois (fol. 224), les Paralipomènes (fol. 307), Esdras (fol. 348), Nehémie (fol. 363), Tobie (fol. 372), Judith (fol. 377), Esther (fol. 386), Job (fol. 375).

Je transcris le début de la Genèse, des Rois et de Job. On pourra comparer, pour le premier et le dernier de ces livres, le texte ci-après avec les passages correspondants rapportés par M. Berger, pp. 121 (Genèse, d'après Arsenal) et 128 (Job, d'après Biblioth. nat. fr. 899).

[Genèse.]

Cist livres est apelez Genesis, pur ce qu'il est de la generacion du ciel et de la terre ou comencement, ja soit ce qu'il parole après de plusurs autres choses, aussi come le euvengelie seint Matheu est apelé livres de la generacion Jhesu Crist ; et ausi come Moyses dist en ce livre coment li premiers home fu criés de la terre qui iert virge, qui puet engendrer les terriens homs en ceste vie trespassable, autressi le euvangelie saint Matheu mostre ou comencement, coment li secons homs, ce est Jhesu Crist, fu nez de la virge Marie qui les celestiaux homes puet engendrer en vie pardurable...

[Rois.]

(*Fol.* 224 *b*) Uns homs fu de la cité de Ramatha qui est ou mont Effraym, qui ot non Helchana, li fuiz Jeroboram le fuiz Cham, le fuiz Subh de Bethleam. Cist homs ot .ij. femes : l'une avoit non Anne et l'autre avoit non Phenanne. Phenanne avoit enfanz, mès Anne n'en avoit nul. Cist homs si aloit de la cité aus jours qui estoient establiz pur orer e pur sacrifier a Dampnedeu en Sylo...

[Job].

(*Fol.* 395 *d*) Uns homs estoit en la terre de Hus qui avoit non Job, et cil homs si estoit simples et droituriers et departant soi de mal. Lors li nasquirent .vij. fuiz et .iij. filles qui li estoient nez, ce est a dire que il avoit engendrez, et il ot en possession .vij. milliers et iij. c. des chamieus, .v. c. jous de bues et .v. c. asnesses et molt grant mesniée...

Fin :

Job vesqui après ses coutiuanz[1] .c. et .xl. anz, et vit ses fuiz de ci en la quarte generacion, et morut viellart et plains des jourz.

Explicit.

EE. 3. 59. — Vie de saint Edouard.

Ce ms., qui vient de la collection Moore (*Catalogi* de Bernard, II, 362, n° 9222.36) n'est mentionné ici que pour mémoire. L'ouvrage qu'il

2. Bibl. nat. fr. 6 : *cest torment* ; fr. 899 *cez tormenz*.

renferme, en vers octosyllabiques, a été publié par M. Luard [1], qui a joint à son édition un fac-similé du fol. 29 r°, grâce auquel on peut se faire une idée parfaitement exacte de la richesse de ce ms., où la partie supérieure de chaque feuillet est occupée par une fort belle miniature qui souvent est divisée en deux compartiments. Des rubriques en vers, tout à fait distinctes du texte, accompagnent ces peintures. C'est exactement la disposition que présentent les feuillets conservés de la vie en vers octosyllabiques de saint Thomas Becket qui s'imprime actuellement pour la Société des anciens textes français.

EE. 4. 26. — Le roman d'Yder.

C'est également pour mémoire que ce ms. est ici mentionné. Il contient un roman de la Table ronde, malheureusement incomplet du commencement, mais néanmoins d'une grande valeur, car c'est une œuvre française, se rattachant à l'école de Chrestien de Troyes, et dont on ne possède pas d'autre copie. Le ms. a été exécuté en Angleterre, à la fin du XIIIe siècle. C'est dire qu'il est assez fautif. L'œuvre et le ms. sont restés ignorés de tous ceux qui ont écrit sur notre histoire littéraire ou qui ont visité les bibliothèques anglaises, jusqu'au moment où il y a une dizaine d'années, j'en fis exécuter une copie qui sera prochainement publiée par la Société des anciens textes français.

EE. 6. 11. — Vie de sainte Marguerite. — Purgatoire de saint Patrice. — MARIE DE FRANCE, Fables.

Ce ms. se compose de deux morceaux distincts reliés ensemble.

1° Cahiers 1 et 2 (feuillets 1 à 15). Vie de sainte Marguerite et Purgatoire. — Le premier cahier (ff. 1 à 8) est complet en huit feuillets, le second n'en a que sept, le huitième, qui était probablement blanc, ayant été coupé. L'écriture paraît être de la seconde moitié du XIIIe siècle ; les dimensions du parchemin sont 176 ^mm^ sur 120 ^mm^.

2° Cahiers 3 à 5 (22 feuillets). Fables de Marie de France ; l'écriture est plus ancienne que celle des deux cahiers précédents ; je l'attribuerais à la première moitié du XIIIe siècle. Hauteur des feuillets 176 ^mm^, largeur 132 ^mm^.

---

1. *Lives of Edward the Confessor* 1858 (Collection du Maître des Roles).

Le ms. EE. 6. 11. est depuis une époque fort ancienne dans la Bibliothèque de l'Université, et depuis qu'il y est entré il paraît avoir perdu un assez grand nombre de feuillets. En effet, il est ainsi décrit dans l'*Ecloga* de James (1600), p. 64, n° 181 [1]

1. Gallica metra, de Ecclesia et aliis rebus.
2. Æsopi fabulæ metris gallicis.
3. Sermo cujusdam de dandis eleemosynis et contemptu mundi.
4. Cato cum commentario, sermone anglico vel danico potius (ut observat quidam nescio quis).
5. Vita S. Gregorii metris gallicanis scripta.

Il ne semble pas qu'il y ait un rapport bien intime entre cette description et le ms. actuellement coté EE. 6. 11; c'est cependant à ce ms. qu'elle se réfère indubitablement, car la notice du catalogue imprimé par James se lit encore, avec d'insignifiantes variantes, sur le plat intérieur du volume. Les art. 4 et 5 ont été barrés comme étant en déficit: il il eût fallu barrer aussi l'article 3 qui ne peut se rapporter à aucun des trois ouvrages que contient le ms. dans son état présent. L'article 2 est le recueil de Marie de France, l'article 1 paraît répondre à la fois à la vie de sainte Marguerite et au Purgatoire.

Le texte des fables ayant été collationné par M. Ed. Mall pour l'édition qu'il prépare de cet ouvrage, je ne m'en occuperai pas. Quant au Purgatoire de saint Patrice, c'est une version qui ne paraît pas se rencontrer ailleurs et qui était restée inconnue jusqu'au moment où la *Romania* (VI, 154) en a donné le commencement et la fin. Je n'en dirai pas plus sur ce sujet pour le présent, et je me bornerai à transcrire les premiers et les derniers vers de la vie de sainte Marguerite, dont je ne connais pas d'autre exemplaire, et qui est un poême important. Elle se compose de 69 couplets ayant chacun de quatre à neuf vers.

I Puis ke Deus nostre sire de mort resucita, (. 1)
[E] veant ses angeles a son pere monta,
Granz companies de seinz et de sentes y lessat,
E puis pur luy morrurent e yl les corrunat,
Del son celestre regne large pars lur dunat.

II A icel tens diable aveient granz poetez ;
Pur seinte Yglise prendre esteient si pensenz (*sic*),
Quant il trove[i]nt nul hom qui seyt cristienez
Si esteit [il] pendu ou ars ou lapideez,

1. Notice reproduite dans les *Catalogi* de Bernard, I, 2e partie, 170.

Ou destret de chivaus ou haut el vent croulez ;
Mès cil ke n'en chaleit tant en ert honurez
Que en permanable glore [ore] en est corunez.

III Seinurs, des toz les autres vus lerrai a conter,
Fors de une sule virge [dunt] me covent parler :
[Le] son seinur celestre tant pout toz jurs amer,
Onkes pur nul turment que l'em le sout duner
Ne pur nule promesse ne wout de luy torner.
Trayez [vus] ça vers moy ; pri vus de l'escoter,
Car vers son chier senniur vus pout ben aïder.

IV Ceste pucele fu mult de haut parentee :
Si pere fu paiens de grant nobilitee ;
Theodorus out nun, onkes ne cremout Dé;
Tuz ceus qui creeint en Deu out il en vilté,
Nule rien ne h[a]ait envers cristienté.

Fin (fol. 8) :

LXVII Tut cil qui sunt pris de divers enfermetez,
Mult sunt awogles, desirus de sauntez,
De lui quant parler oient ilec sunt alez :
Dec'il tochent le cor sempres sunt [tut] mundez,
Ne sentent puis nul mal ne nul enfermentez (*sic*).

LXVIII Es kalendes de aüst del siecle treepassat.
Quant l'un en cest siecle de lui memorie frat.
Deu ! cum gloriusement sum martire finat !
Dreiz est que od Deu seit, car ben de servir[1] l'ad ;
Si est ele sanz dotance, jammès ne partirat.

LXIX Ele deprie Deu qui est sanz mentir
Ke il nus gard de tuz maus e nus doint deservir,
Quant les ames de nus deivent del cors partir,
Quant[2] a sa companie puissuns parvenir
Qui vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. Amen.

EE. 6. 16. — Livre d'heures.

On trouvera dans le catalogue des mss. de l'Université une description suffisante de ce livre d'heures, du XIVe siècle, qui doit avoir été

---

1 Sic, *corr.* deservi. — 2 *Corr.* Que.

exécuté pour un des établissements religieux d'Angleterre qui étaient dans la dépendance de l'abbaye de Fontevraud.

Les ff. 8 et 9 contiennent un hymne à sainte Anne en latin[1] et en français :

Anna sancta Jhesu Christi
Matris mater pertulisti...

Ave duz comencement,
Seinte Anne gloriouse
De la joie saunz finement...

Au fol. 16 est copiée une prière à saint François. Je la trancris tout entière. Quand on fera l'histoire du culte de saint François dans notre pays, il y aura lieu de tenir compte des nombreuses poésies françaises qui ont été composées en l'honneur de celui qui fut pour le XIIIe siècle et le XIVe le saint par excellence[2]. La prière du ms. de Cambridge est en quatrains alexandrins, forme fréquemment employée pour ce genre de poésie ; voir par ex. les prières en quatrains que renferme le ms. 570 de l'Arsenal.

Douz sire seint Franceis que Jhesu tant amastes,
E de sa seinte passiun noit et jour pensastes,
De la peine des plaies tant sovent remembrastes,
Ke en vostre seintisme corps l'enpreinte portastes;

L'amour Jhesu Crist tant vous eschaufa
Et vostre cuer de pité gracious eslu[m]ina
Ke en meins e piés e costé dehors se moustra,
Et lui amant en semblance de ami conforma,

Mult fu la bunté grande de si grant seignour
Que a un povres home moustra si grant amour,
E par especial privilege li fist si grant honour
Ke de la seinte passion li fist son baneour.

Douz sire seint Franceis ki Deu ad si chier,
En la court celestiene estes de grant poer,
Et a vos amis especiaus poés mult aider,
Car vous portez le grant sel : si estez chanceler.

Por cele grace especiale que Jhesu fist a tei
Ke entre les autres seintz, outre comune lei,

---

1. Une leçon un peu différente est publiée dans Mone, *Lateinische Hymnen*, III, 196.

2. Je citerai la curieuse chanson en laisses assonantes que j'ai publiée dans le *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1884, p. 77, et une chanson de saint François à refrain dans le ms. 43 de la Faculté de Médecine de Montpellier.

En signe de sa passion te conforma a sei
Priez le douz Jhesu que il eit merci de mei. *Amen.*

A la fin du livre se trouve une version du *Veni creator* qui se rencontre ailleurs encore; par ex. dans le ms. Digby 86 (notice de M. Stengel, p. 10) :

Saint Esperiz, a nus venez
E nos penseiez visiter...

EE. 6. 30. — Fragment d'un miracle en vers de la Vierge.

Ce fragment sert, ou a servi, de feuillet de garde au ms. à la fin duquel il est relié. C'est un feuillet de parchemin à quatre colonnes, fort rogné du haut, et engagé dans la reliure de façon que le commencement des vers pour la colonne *a*, et la fin pour la colonne *d*, ne sont plus visibles. Je n'en ai pas transcrit tout ce qu'on en peut lire, mais les extraits que je vais en donner suffisent pleinement à montrer qu'il contient une rédaction jusqu'ici inconnue de l'histoire du clerc qui souffrait d'un cancer à la bouche et que la Vierge Marie guérit de son lait. Je présenterai sur ce sujet diverses observations à propos d'une rédaction différente du même miracle que nous trouverons plus loin dans le ms. Gg. 1. 1, article 26. Pour le présent je me borne à remarquer que le morceau qui suit est certainement l'œuvre d'un auteur né en Angleterre. Les rimes *grevus-plus* (3-4), *env[e]é-mené* (6-7), *honurer-poer* (59-60), ne laissent pas de doute à cet égard. Notons aussi quatre rimes consécutives (11-4), ce qui est surtout fréquent en Angleterre.

Proceine est la sue aïe (*b*)
A chescun ke en lui se afie,
E u li maus est plus grevus,
Ilokes piert sa aïe plus ;
Ço piert el clerc, kar visité
Le ad mut tost par sa pité:
Un aungle lui ad env[e]é
Ke ad le esperit del cors menee,
U le cors od tut le espirit,
Ne sai de fi ; mès, si co[m] quid,
En plusurs lus l'ad amené
E meinte ren li ad mustré;
Mès al derein se sun[t] entré
En un chanp de grand beauté.
Tut li chaunp fluriz estoit,
E la duçur ki venoit
E duce herbes e des flurs
Surmunteint tutes savurs.
Un herber lui ad mustré
Sun guiur de graunt beauté
Qe sur les autres tuz lui plut:
Vint e treis herbes i out ;
Les vint et deus erent assises
Envirun le herber par divises,
E la vintime tierz estoit
Enmi le herber, e cele avoit

17 *Corr.* Des d.

Set mut trés beles flurs,
Tutes de diverse colurs,
Ke plus oleient ducement
Ke espece u unnement.
Les autres vint e deus maneres
Des ces autres herbes cheres
. . . . . (*c*)
« Ke il vus plaise a mustrer moi
« Quel lui ço est ke ici voi ;
« De ces herbes e de ces flurs
« Ki sunt taunt cluers (*sic*) colurs
« E taunt fleirent ducement,
« S'il vus plest, apernez m'ent.
« Jo sui, certes, mut desirus
« De cest lui taunt glorius ;
« Volentiers si jo poeie
« A tut tens i remeinderoie.

Dunc respunt senz nul respit
Ducement li aungle e dist :
« Cist beau chaunp taunt aürné
« Paraïs est apelé.
« Tu vendras en haste ici,
« Kar cest beau lui as deservi
« Pur ço que as vesqui seintement
« E as gardé nettement
« Tun cors tut tens de lecherie,
« E la mere Deu Marie
« As servi devoutement,
« E l'as amé parfitement.
« Des herbes que tu veis ici
« Entur cest herber e en mi,
« E des flurs tut tei dirai,
« Ja mot ne tei celerai.
« Quant tu soleies honurer
« Nostre Dame a tun poer,
« Tu solei[e]s chescun jor
« Deus saumes dire en sun [honur :
« Li uns est de *In nomine*,
« Fai me sauf par ta pité
. . . . . (*d*)
Pur ço sunt ci...
Les herbes que sunt ici plaunt...
Dunt vint e deus en ad d...
E tutes freches e nuveles
Chescun chapitle en port...
Chescun herbe ou flurs d...
Vint flurs vit vers sig...
. . . . . .

FF. 1. 33. — LE SECRET DES SECRETS. — LA LETTRE D'HIPPOCRATE A CÉSAR. — JACQUES LEGRAND, LE LIVRE DES BONNES MŒURS. — JACQUES DE CESSOLES, LE LIVRE DES ECHECS, TRADUIT PAR JEAN DE VIGNAI.

Livre en parchemin, mesurant 0m 240 sur 0m 170, daté à la fin de Bourges 1420. Provient du don de 1715 : c'est le n° 154 de l'inventaire des mss. de l'évêque Moore, dans les *Catalogi* de Bernard (II, 365). Antérieurement à son entrée dans la bibliothèque de Moore, je ne sais rien sur l'histoire de ce ms.

1. — Le Secret des Secrets : version très répandue sur laquelle voyez le présent volume de la *Romania*, p. 189.

---

33 *C'est le clerc qui parle.* — 34, 40, 48 lui *et non* liu ; *c'est une forme fréquente dans les textes anglo-normands.* — 36 cluers, *corr.* de cleres. — 63 *Ps.* LIII.

(P. 1) *C'est le livre du gouvernement des roys et des princes appellé le Secret des secrès, lequel fist Aristote au roy Alixandre.*

Suit la table, après laquelle l'ouvrage commence ainsi :

Le prologue du docteur en recommandent Aristote .j.
Dieu tout puisant vueille garder nostre roy...

2. — Du gouvernement de santé, livre envoyé par HIPPOCRATE a César. — Apocryphe qui a été très répandu au moyen âge, et dont on a plusieurs versions françaises qu'il ne peut être question d'étudier ici. Je signalerai une première version qui se trouve dans les mss. Bibl. nat. lat. 14689 (incomplet), fr. 573, Libri (Florence) 125[1], et d'autres dans les mss. fr. 2001, 2043, 2047, Digby 86 (fol. 8-21), etc. Je n'ai pas rencontré de texte tout à fait identique à celui de Cambridge.

Ci commaince le livre du gouvernement de santé que Ypocras fist, et l'envoya a l'emperiere Sesar pour la santé garder et pour avoir vie plus longues. Il fist demander a Galien le bon mire pour quoy il mangoit si petit, lequel lui respondit : « Mon entencion est de vivre longuement, et pour ce je ma[n]güe ainsi petit, ne je ne mangüe pas pour les delices des viandes, mais pour le corps soustenir en vie... »

Cet opuscule est suivi de quelques morceaux qui ne sont pas nettement séparés les uns des autres.

1° Une sorte de calendrier hygiénique :

Avicene dit que ou mois de janvier, a garder parfaittement santé, on doit au matin, a jeung, boire de trés bon vin, auxi comme un petit voirre ; ne nulz ou mois de janvier ne se devroit (on) faire seigner...

Les préceptes relatifs à décembre se terminent par cette remarque, qui du reste pouvait s'être déjà présentée à l'esprit du lecteur :

Item, vous devés savoir que ce livre n'est pas fait pour gens qui travaillent et traient poine, comme ces laboureux, mais est fait pour ceulz qui vivent sens labour et sans prendre travail.

Suivent deux pages contenant des préceptes relatifs au diagnostic à tirer de l'inspection des urines et quelques recettes dont les dernières sont en latin.

3. — JACQUES LEGRAND, Le livre de bonnes mœurs. — Cet ouvrage

---

1. Ce ms. est l'original d'après lequel a été copié le ms. fr. 573.

fut présenté en 1410 à Jean duc de Berry [1]. Les mss. en sont très nombreux; voy Bibl. nat. fr. 453, 953, 954, 1023, 1024, 1025, 1050, 1144, 1145, 1798, etc., et il a été imprimé plusieurs fois; voy. Brunet, *Manuel du libraire*, sous MAGNUS.

(P. 71) *Cy commence la table des rebriches du livre des bonnes meurs intitulé, lequel est composé de cinq parties.*

L'ouvrage commence ainsi, après la table :

Tous orguilleux veulent a Dieu comparer en tant qu'ilz se glorifient en eulz mesmes et es biens qu'ilz ont, desquelles choses la gloire est deue principalement a Dieu.

4. — JACQUES DE CESSOLES, Le livre des échecs, traduit par Jean de Vignai. Traduction faite pour le roi Jean, encore duc de Normandie, voy. P. Paris, *Manuscrits françois*, V, 16.

(P. 209) *C'est le livre des eschez translaté par frere* JEHAN DE VIGNAY.

A trés noble et trés excellent prince Jehan de France, duc de Normandie et ainsné fils de Phelipe par la grace de Dieu roy de France, frere Jehan de Vignay...

L'explicit est ainsi conçu :

Cy fine le livre des eschez translaté par frere Jehan de Vignay hospitalier. Et fut copié et escrit a Bourges en Berry ou moys de mai l'an de grace mil quatre cens et ving.

REPANTEUR.

Ce dernier mot, qui est vraisemblablement le nom du copiste, est d'une lecture très incertaine.

FF. 3. 31. — LE ROMAN DE PONTHUS.

Le roman de Ponthus et de la belle Sidoine est, comme on sait, une imitation en prose de la chanson de geste anglo-normande de Horn et Rimel. La trame du récit est celle de l'ancien poème; les noms des personnages et des lieux sont changés [2]. Il faut rappeler ici, parce que ceux qui s'en sont occupés dans ces dernières années paraissent l'avoir ignoré,

---

1. Delisle, *Cabinet des mss.* I, 60 et III, 182 (nº 134), 311-2. — Il y a sur ce personnage une assez bonne notice dans le *Catalogue des mss. de M. de Cambis* (Avignon, 1770), p. 446.
2. Voy. H. L. D. Ward, *Catalogue of Romances*, p. 469.

que, selon une remarque intéressante de M. de Montaiglon, les noms substitués dans *Ponthus* à ceux de Horn sont empruntés à la Bretagne et à l'Anjou, que le nom même de Ponthus est celui d'un membre de la famille de La Tour Landry, qui vivait dans la première moitié du xve siècle, et pour qui, selon toute apparence, fut rédigé le roman [1].

Ce faible ouvrage a été très lu. Il en existe des copies dans presque toutes les grandes collections de manuscrits, et la Bibliothèque même de l'Université de Cambridge en possède un second exemplaire sous la cote HH. 3. 16 [2]. Enfin l'ouvrage a été plusieurs fois imprimé de 1478 environ à 1550 [3]. Aussi n'aurais-je pas mentionné ici le ms. FF. 3. 31, s'il ne se recommandait par deux particularités intéressantes. D'abord il est précédé d'un prologue en vers à rimes plates, et très plats eux-mêmes, qui donnent un résumé sommaire du roman. C'est l'œuvre d'un Anglais qui savait assez bien le français. En outre, le ms., qui a été exécuté en Angleterre, quoique la langue en soit assez correcte, est orné, au commencement de chacun de ses chapitres, de grandes lettres initiales noires dont les formes variées rappellent celles qu'on trouve dans les anciens mss. exécutés à Lindisfarne. Chacune de ces lettres contient une devise, ou une sentence se rapportant au sujet traité dans le chapitre. Ainsi dans l'initiale du premier chapitre on lit ces deux vers :

Vroy amoureux, que que nul die,
Doit estre loial a s'amie.

Le ms. est sur papier. Il fait partie de la collection Moore, bien que je ne le retrouve pas sur l'inventaire publié par Bernard.

Si d'aucuns veulent ycy lire
En cest livre pour eulx deduire,
Ilz pourront bien veoir et entendre
Que fin amant n'a sur lui membre
Qui ne soit livré a martire
Quant son cuer n'a se qu'il desire.
Vroy amoureux si ne doit estre
Orgueilleux n'a clerc ny a prestre
Ni a nul'autre creature,
Ne souffrir sur lui nulle ordure.
Secretteté et beau langaige
Doit avoir en lui et couraige.
Ponthus le vaillant chevalier,
Dont après ci orrez parler,
Fut moult secret, vaillant et saige
Et amoureux, hault en couraige;

1. *Le livre du Chevalier de La Tour Landry*, publié par A. de Montaiglon, p. xxiij.

2. C'est un volume en parchemin, orné au premier feuillet d'une assez jolie miniature. Dans la vignette qui encadre ce feuillet on lit ces lettres plusieurs fois répétées *iei*, dont le sens m'échappe. La rubrique initiale est ainsi conçue: *Ci commence le livre de Pontus filz du roy Thibor de Galice, et comment en armes et amours il souffrit moult de pestilences, de mauls et de douleurs*. C'est le ms. 451 de l'inventaire des mss. de Moore (Bernard, II, 373).

3. Dates approximatives; voy. Brunet, sous Ponthus.

Aussi le devoit il bien estre,
Car sailli estoit de grant estre:
Filz au roy de Galice estoit;
Mais Fortune qui tout deçoipt
Et qui est a chascun maistresse,
A bien et a mal tout reversse,
Le fist partir et absenter
De son païs et toust en aler.
Tant fut conduit et droit ala
Que en basse Bretaigne ariva,
Ou roy estoit pour lors nommé
Duquel fut grandement amé.
Celluy roy une fille avoit,
La plus belle que homs veoir pouSydoine estoit appellée, [ait:
La plus belle et d'onneur clamée
Que on peust sur terre trouver
Ne de nul vivant oïr parler.
Saige, honnourable et sans despit
Estoit, com le livre le dit.
Elle fut trestant amoureuse
En tout honneur et curieuse
Du dit Ponthus, bon chevalier,
Que elle ne savoit quel part tour[ner;
Et si de lui envie avoit,
Plus grant luy d'elle il avoit.
Leurs amours si furent selées,
A nulz ne furent escandées,
Combien que le dit amoureux
Fust jour et nuit moult curieux
De accomplir tout le desir
De sa dame et tout le plaisir.
En fait d'armes et autrement
Abandonnoit son scentement,
Et trestoute sa vaillantie
A accomplir le gré s'amie.
Dont en la fin furent joyeux
L'un de l'autre et vraiz amoureux.
A ytant je me vueil cesser
De ceste rime convoier,
Car tout en prouse on trouvera
Cy après qui bien vous dira
De Sydoine et de Ponthus,
Pour ce ycy ne vous en dy plus.

Sy commence le livre du vaillant chevalier Ponthus, lequel devise de plusieurs beaulx faiz que icellui fist a sa vie, et par especial ou temps de sa jeunesse.

Et premierement, compter vous en vueil une moult belle histoire ou l'en pourra aprendre moult de bien et de exemplaire...

FF. 6. 13. — Traités de fauconnerie.

Parchemin, 81 ff.; hauteur : 195^{mm}, largeur : 128^{mm}; fin du XIIIe siècle. Ancienne marque de provenance : *dono Roberti Hare,* 1594. — Ce ms. renferme divers opuscules latins dont je n'ai pas à m'occuper et qui sont correctement indiqués dans le catalogue. J'ai seulement à faire connaître trois traités de fauconnerie, l'un latin, les deux autres français, qui occupent les derniers feuillets du volume. La description donnée dans le catalogue est ici fautive, confondant les deux traités français en un seul.

Peu versé dans la littérature de la chasse, je ne saurais dire si l'un ou l'autre de ces opuscules a deja été signalé, ni s'il en existe d'autres copies. Les bibliographies d'ouvrages sur la chasse ne manquent pas, mais il ne faut point y chercher de renseignements sur les textes inédits, et même pour les traités du moyen âge qui sont publiés, elles sont en général

peu exactes, et n'indiquent point les rapports que ces traités peuvent avoir entre eux.

On sait que plusieurs des anciens livres français de fauconnerie dérivent des traités bien connus de Frédéric II et d'Albert le Grand. Il ne me paraît pas que tel soit le cas des opuscules contenus dans le ms. de Cambridge. D'autres écrits français sur le même sujet, soit en vers, soit en prose, se rattachent à des traités, probablement latins, composés en Angleterre. Daude de Prades se réfère dans ses *Auzels cassadors* (édit. Sachs, v. 1905) à

..... un libre del rei Enric
d'Anglaterra, lo pros el ric,

sur lequel M. Sachs, qui cite en sa préface maint ouvrage sans rapport possible avec les *Auzels cassadors*, ne donne aucun renseignement. D'autre part, un court poëme anglo-normand sur la fauconnerie que renferme le ms. Harleien 978 (XIVe siècle) cite « le livre al bon rei Ewdard », qui ne paraît pas identique au *Booke of hawkyng after prince Edwarde, Kyng of Englande*, publié dans les *Reliquiæ antiquæ* de Wright et Halliwell, I, 293-308. Il est notable du reste, que l'auteur de ce poème, bien qu'écrivant, selon toute apparence, sous Edouard I, ou sous Edouard II, parle du roi Edouard comme d'un personnage du temps passé. La question est d'autant plus compliquée qu'on a attribué à Alfred le Grand aussi un traité de fauconnerie. Voilà donc trois rois d'Angleterre qui auraient écrit ou fait écrire sur cette matière. Comme le poème du ms. Harleien offre quelques rapports avec le traité latin du ms. FF. 6. 13, j'en citerai ici le début :

Bel oncle cher, jo le sai pur veir [1] [(*fol.* 116 *c*)
Ke en bon oisel ad riche avoir ;
Mès mult i covient mettre grant
E bien conuistre lur nature, [cure
Kar nul ne[s] puet, si il ne seit mestre,
Bien affeiter, porter ne pestre.
Pur ceo vodroie jo volenters
Aprendre de ces ostrizers,
De ceus la manere e les murs
Ke deivent garder les osturs ;
E si ren en avez oï,
Dites le moi, vostre merci.
— Mult volenters jol vus dirrai,
Ke en escrit trové en ai
Si cum jo lis e jo l'esgard,
El livere al bon rei Edward ;
Kar jadis esteient Engleis
Mult enseignez e mult curteis,
E savoient affeitement .
Plus ke ne savoient nule gent,
E nomeement des oiseaus
Ki ourent sovent de bons e beaus.
Ore vus dirrai volenters

1. Ce poème est écrit à lignes pleines, comme de la prose. Ce n'est peut-être qu'un morceau détaché, à en juger par ce début.

Queus deivent estre ostrizers :
Sobres e chastes, sueve gent,
Deivent estre, cum jo l'entent,
E si eient mult duce aleine ;
Delivre seient de autre peine.
Içо vus pus jo ben retrere,
Delivre seient de autre affere.
— Ore me mustres dunc purquei?
— Dirrai le vus en la mei fei,
Jo vus en frai ben la provance

Il y a entre ces derniers vers et le texte latin qu'on va lire un rapport évident. Les conditions requises pour un bon fauconnier sont les mêmes de part et d'autre, et il faut que le français soit imité du latin ou que tous deux aient une source commune [1].

1.— (Fol. 69 v°) *Incipit liber de passionibus falconum, accipitrum, austurorum, spervariorum, et qualiter eos curare poteris, et qualiter eos nutrire et mudare debeas* [2].

Oportet eos qui falcones, accipitres, austuros vel spervarios nutriunt sobrios esse, ne per ebrietatem aut crapulam sue cure obliviscantur ; castos ne tactu meretricum penne scabie vel tineis corrumpantur ; non iracundos, ne irati illos ledant ; non fetido anelitu, ne illorum odio ceteros homines fugiant, et illo fetenti odore reumatizati fiant ; providos, ne ferre [3] illos tempore pluvioso vel ventoso, et ne in firma quam mudam vocant, vel diutius morentur, vel citius justo extrahantur, et ne vincula que *jacti* vocantur ex duro et inflexibili corio fiant, ne macri vel pingues fiant plus justo, unde amittant voluntatem volandi. Septimo autem die ab ortu eos de nido capies, quo die jam sensus eorum sunt perfecti et membra eorum in malleolo paciuntur plicari...

2. — Médecine des faucons, autours et éperviers. Ce traité, dont je ne connais pas d'autre exemplaire, offre quelques points de contact avec le précédent.

(Fol. 73) *Medicines verraies de garir falcons e osturs e esperviers, e la maniere coment les conustrez e coment les afeiterez.*

Si vostre oisel a le dos rus e il eit grosse maille e il seit mult petit, dunc est il de jeofne eir, e s'il est gros e il eit le dos bien gris ou fauf, donc est il de viel eir. Si vostre oisel ad les piez blancs e les oilz, donc est il nyès. Ostur ramage les solt aver plus blancs ke espervir (*sic*), mès oysel ramage les solt aver meins blancs ; girfalc les solt aver bien jaunes, e tel i ad vermeils. Si vostre oysel ad la maille russet, dunc est il esclos en pumer ou en alne ou en espine. Si il ad la maille blanche, dunc est il esclos en bul ou en trembler ou en codre. S'il est

---

1. Les mêmes prescriptions se retrouvent ailleurs encore ; ainsi dans un traité sur les « oiseaux gentils » et leurs maladies dont on a plusieurs copies : « cil qui garde l'oisel gentil doit estre sobre, qu'il ne s'enyvre point, car yvresse « est mere d'oubliance... après il doibt estre debonnaire et souffrant, car ire « engendre blessure... » (Bibl. nat. fr. 24272, fol. 135).

2. A lignes pleines ; à partir du fol. 71 à deux colonnes.

3. *Corr.* ferant *ou suppl.* presumant?

canevaz, c'est ne bien russet ne bien blanc, donc est il esclos sur cheinne. Sachiez ke oisel nyès ne seit nient si bien prendre l'un oisel cum seit le ramage, mès le niès solt estre plus hardi, e ceo avient de ceo ke l'en les get de surse.

Si vus volez en deus meins vostre oysel muer, pernez un serpent ou une coluvere ou ambedeus, si quisez les en pot plein de furment, e ovek un poc de awe come anguille. Kant il erent bien quit e le furment ert enbeveré del venim, donc prendrez deus gelines, si les pestrez de cel forment, e si ne mangerunt de nule altre chose. Pur ceo les lessez en une corniere par elz meimes : quant eles averunt la meitié mangee, donc eiez aparillée une chaude mue ; si getez vostre oysel dedenz. Donc tuez une geline des deus, si pessez vostre oysel ; l'autre geline pessez del remanant del furment, tant ke vostre geline seit mangée. Après ceo tuez vostre altre geline, si en pessez vostre oisel ; puis si le pessez de buchel e de menus oiseals e de maulle chat. Idunc muera, ke devant quinze jurs près sera tut nu. E si vus ne poez trover serpent ne colevere, pessez le sovent de luz : c'est pesson de ewe duce [1].

Fin (fol. 78 *b*) :

Plumée a espervier ou a muschet ou a esmerillon ou a hobel de la teste del oisel devez fere, ou de la pel de suriz : si la aturnez en meimes la maniere ; mès n'i avera ke une pelote.

Je ne sais si le traité est fini : le reste de la colonne est blanc.

3. — Traité sur l'art de dresser les oiseaux chasseurs, avec un prologue et un épilogue en vers qui, dans le ms. sont écrits à lignes pleines, comme de la prose.

Dreit e reison e volenté (*f.* 78 *c*)
Ferme de mon einz degré [2]
Me ad le cueor suspris
A dire ceo ke jeo ai apris
De oisels daunter la nature
E fere entendanz a nureture.
De falcon ramage dirrai premier
Cum l'en le devera afeitier,
Dès que il seit bien entré
E de oisel prendre bien aleuré,
E puis del niès vus dirrai
E del rebuté ceo ke jeo en sai,
Si ke chescun, solum sun dreit,
De dreite aprise prenge espleit.

1. Cf. le passage ci-après du traité latin précédemment indiqué : (Fol. 69 v°) « *Ad mutandum volucrem.* Si avis in muda positus pennas non deposuerit, accipe « colubrem varium vel serpentem, vel utrumque, et cum frumento in aqua « cocto decoque ; quo bene cocto et jure projecto, tritico illo ac jure pullos gal- « line vel columbarum assidue refice. Quorum carnibus si avis usus fuerit, et « pennas sufficienter deponet, et si quis morbus interius fuerit, omnino discedet ». Cette manière de muer les oiseaux est indiquée ailleurs encore, voir par ex. *The Booke of hawkyng after prince Edward kyng of Englande*, dans Wright et Halliwell, *Reliquiæ antiquæ*, I, 307, et Daude de Prades, v. 1465 et suiv.

2. « De mon propre gré », plus loin *ein degré ;* voir pour d'autres ex., tous anglo-normands, Godefroy, sous *ayndegré* et *eindegré*. C'est une locution hybride dont le premier terme est l'anc. angl. *ázen*, *áwen*, angl. mod. *own*.

Après vus dirrai, si Deus l'otrie,
Des griefs e de lur maladie
Ke sovent escheient par mescheance,
Dunt vus dirrai de alleggaunce
E de medecine pure
De tuz curer solum nature.

Primes covendra deboneremente le falcon manier e ciller [1], e puis mettre les gez e recoper li les ungles e le bek un petit, ke il en serra le meillur a manier, e puis mettre li le chaperon pur user ke il le veolle, e puis le devez deboneremente manier e daunter dedenz meison, desque il seit asigé saunz departir del poin, e ke perche ne conuisse desque il seit luré. Petit e petit li donez a a manger jeske a mie gorge al plus, issi ke quant il eyme mielz a manger li tolez, kar comencera d'enamer sun mestre...

Fin (fol. 81 *a*):

Pur oster la pelote de la mule, abatez le oisel e le turnez envers e le lavez de ewe chaude endreit la mule. Puis fendez la pel, ke vus pussez buter vos deus deis e la mule autresi, e vus troverez quatre pels; e sakez hors ceo ke vus troverez en la mule, pnis lavez la mule (*b*) un poi de ewe chaude. Puis recusez la mule e chescune pel par sei de un fil de seie delié.

Sauve la sentence e la fei
De celi ke plus en seit de mei,
Dit vous ai mon avis
Si cum le conuis e ai apris.

Al finement de mon dité
Ke fet ai de mon ein degré,
Saluz a tuz mes amis
Pur ki m'en sui entremis
De cest treitiz en escrit fermer,
Les uns pur aprendre, les autres pur remembrer;
Kar cels ke en seivent si remembrunt
E les autres aprendre porrunt.
Mar nul en pense ke nul en die
Ke cest enprenge par folie,
Dunt jeo me avante de saver,
Pur loaunge ou pris aver,
Ou ke de mei face clamer mestrie,
Par orguil e sorquiderie,
De greinnur sen ke il n'i ad:
Ki cest preche, si peccherad.
Mès, si plus averoie de bien retenu
Ke autre de mei k'en eust meins veu,
De franc queor dirroie mon avis
Cum de mon mestre l'averoie apris,
Kar la seinte Escripture dit,
Ke parolt par le seint Esperit:
« Cil n'est pas en Dieu bien aré
« Ki ne seime k'il ad seié [2] ».

FF. 6. 15. — Miracle operé par la vertu d'un *trentel*.

Ce ms. contient un grand nombre de morceaux latins dont on trouvera

---

1. Il s'agit d'une opération appelée en latin du moyen âge *ciliatio*, qui consistait à priver temporairement l'oiseau de la vue en lui cousant les paupières. Elle est minutieusement décrite dans le traité de Frédéric II, *de arte venandi cum avibus*, l. II, ch. XXXVII.

2. Il faut sans doute corriger *Ki ne seie k'il ad semé;* Cf. Matth. XXV, 26 « quia meto ubi non semino », et Luc. XIX, 22.

le détail dans le catalogue. A la fin est transcrite la pièce dont le texte suit. L'écriture est de la seconde moitié du XIVe siècle. C'est le récit d'un miracle destiné à montrer combien grande est l'efficacité du genre de service religieux qu'on appelait *trentel* au moyen âge [1] et dont la définition est donnée dans le récit même. Il s'agit d'une femme qui à l'insu de tous avait tué successivement deux enfants illégitimes auxquels elle avait donné le jour. C'était la mère d'un pape qui n'est pas nommé. Après sa mort, elle apparut sous un aspect hideux à son fils, et lui avoua la cause des souffrances qu'elle endurait, lui faisant savoir en même temps que s'il disait pour elle un *trentel* elle serait délivrée. Le pape y consentit, et en effet, un an après sa mère lui apparut de nouveau rayonnante de beauté à ce point qu'il la prit pour la reine des cieux. Elle lui apprend que Dieu l'a délivrée par la vertu du *trentel*, et qu'ainsi fera-t-il de tous ceux pour l'âme de qui on fera le même service.

Il est bien vraisemblable que cette légende intéressée se retrouve ailleurs, sous la même forme ou sous une autre. Je rappelle qu'il y a parmi les fables d'Eude de Cheriton un autre conte destiné à faire connaître les vertus du *trentel* [2].

(*Fol.* 249 v°) Une apostol fu ja qì out une mere qe mult fu tenu prode femme de tote gens. Avint si qe par mesaventure la dame enceinta privement, qe nul homme ne sout, e enfanta a son terme; e par doute de son filz e de pople, quida celer son enfant e son meffet, e murdri son enfant; alters fiez avint aultresi. Li apostel e tuz ceous qi la conisseint la tindrent chere pur les granz biens que quidoint en luy. Avint issi qe la dame enmaladit e morut, e son filz e tuz les aultrez furent en bone espeire de luy. Après iceo, si cum li apostol garda derer soi, si vit la plus trelede [3] creature que hum puist regarder, e dit: « Creature, « jeo te conjure de par Diex qe vous me diez qe vous estez. » La chaitif dolent respundi e (*fol.* 250) dit: « Cher duz filz, jeo su vostre mere ». Li apostol si merveilla e dit: « Ja quidoms nous que vous fuissez mult prude femme, e que « vous fussez en grant joie ». E cele luy conta quele vie el out demené, e pur ceo suffri si grant paine cum alme put suffrer, e fu en si grant ardure que la flamme luy issi a touz senz d'enz. E son filz en out mult grant pité e luy demande si l'em luy puist aider. E ele dit qe si l'em feït dire pur lui un trentel, que serrait deliveré de peine. Ceo est le trentel: treis messez de l'Anunciacione Nostre Dame, .iij. de la Nativité Nostre Seignur; .iij. de l'Aparicione de luy, .iij. de la Purificacion Nostre Dame, .iij. de la Resurrection; .iij. de l'Ascension, .iij. de la Pentecoste, .iij. de la Trinité, .iij. de l'Assumpcion Nostre Dame, .iij. de la Nativité Nostre Dame. Touz ceoz messes serront dites dedenz

1. Voy. du Cange, *trentale*.
2. *Romania*, XIV. 395-6.
3 = tres lede.

les uteves des avant ditez festez en meme la maniere que eles sunt dites les jourez..... Li apostol dit qe voluntres le freit, e la comanda qe ele se mustrat a luy a ceo joure en un an, e ceo jour...[1] e fu si qe li apostol chanta messe. Estez vous une si grant clareté vint, cum si tut le munde fut alumé. Li apostol fut a bai[2], si regarda e vit deuz angeles descendre e amener entre euz la plus bele creature de dame que unkes fut veu. Des orez li apostol (v°) quida que ceo fu la dame de cel, e la chaï a pez e dit: « Duz dame, raïne de cel e de terre, « jeo vus cri merci pur l'amur vostre duz filz. » E ele respondi: « Bieu duz « filz, ceo su jeo vostre mere. Beueite soit le hore qe vous nasquistes! qe de tele « cum vous me veïstez aultre fiz me a Diex, par vous messez, deliveré de ma « paine. E si fra tous ceous pur qi l'em les chantera en la manere que vous les « avez fetes, e serront deliverez de perils e de pechez. » E tant tot envanit des veu od les angeles qi la menerent.

GG 1. 1. — Recueil varié.

Ce livre est à lui seul toute une bibliothèque, et il serait impossible de lui trouver un titre quelque peu précis. C'est, eu égard à son format, l'un des plus gros manuscrits que j'aie vus. Il n'a pas plus de 217^{mm} de hauteur sur 142 de largeur, mais il compte encore dans son état actuel 633 feuillets, bien qu'incomplet. Selon une collation dont Bradshaw a indiqué le détail sur un des plats de la reliure, il a perdu neuf feuillets. Çà et là (ff. 113, 125, 164, 204, 244, 324, 345, 384, 392, etc.) on trouve des traces d'une pagination du XVIe siècle qui semble avoir été exécutée avec négligence et d'où on ne peut rien conclure quant à l'état ancien du ms. Les pages, le plus souvent à deux colonnes, ont de 37 à 40 lignes par colonne[3]. L'écriture est des premières années du XIVe siècle, postérieure toutefois à 1307, puisqu'il y a une pièce sur la mort d'Edouard I. Le copiste était peu instruit. Il a fait beaucoup de fautes dont plusieurs montrent qu'il lisait mal son original.

Nous n'avons aucun moyen de savoir pour qui fut exécuté ce précieux livre, où plusieurs écrits d'origine française sont joints à des compositions anglo-normandes. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a fait partie de la collection de l'évêque J. Moore, et que le contenu en est sommairement indiqué sous le n° 272 de l'inventaire publié dans les *Catalogi* de Bernard. Sur le premier feuillet de garde, on lit ces mots écrits au XVIIe siècle « Bought of Mr. Washington. » Les feuillets 1 à 5, peut-être déplacés, contiennent la table de la *Lumière as lais*, ci-après article 3. Le feuillet 6 r° est occupé par une table sommaire et assez peu

---

1. Ici un mot que je n'ai pu lire.
2. Ou *abaï* (= *esbaï*) ?
3. Sauf à l'art. 15 (Gautier de Biblesworth) où les lignes sont espacées pour recevoir les gloses anglaises.

exacte de tout le manuscrit, sous cette rubrique : *En iceste livre contienent tauntz de romaunces cum ci après sunt notez et escritz.*

Une particularité notable de ce livre est que le copiste, s'étant attaché à commencer en belle page, ou au moins au haut d'une colonne, la plupart des ouvrages de quelque importance, n'a pas voulu laisser de blancs à la suite des ouvrages qui ne finissaient pas au bas d'une colonne. Il a rempli les espaces vides en y copiant de courts morceaux latins ou français qui ne recevront pas de numéros dans la description qui suit.

1.— URBAIN LE COURTOIS.— Il existe à ma connaissance cinq copies de ce traité de civilité[1]. Elles présentent des différences très considérables. Celle-ci a 784 vers. Je me bornerai à transcrire les premiers et les derniers, réservant pour une autre occasion la publication du texte complet, qui, accompagné des observations que le sujet comporte, occuperait ici trop d'espace.

Ici comence Urbane curteise (Fol. 6 *b*)

Une sage home de graunt valour
Ki jadis vesquist en honur,
Urbane esteit il apelé,
Ki en sun tens fust amé,
De sun fiz ceo purpensa
E de son bon sen li demustra,
E dist: « Chier fiz, ore escotez,
Si jeo di bien le entendez...

Fin (fol. 7 *c*):

Tant cum la bours peut durer,
Amur de femme poez aver;
E quant la bourse si est close,
De femme averez une glose.
De ceo soiez bien garni,
Chier fiz, jeo vous prie.
Plus ore a vous ne dirrai,
Mès a Dieu vous commanderai.
Explicit.

2.— Petit recueil de sentences rimées diposées en forme de quatrains ou de distiques. La première a cinq vers,mais on la trouve ailleurs réduite à quatre. Je ne sais que penser de « la dame de Halop » à qui est attribué un proverbe, d'ailleurs bien connu. Est-ce *Salop* (Shropshire) ?

1. Voy. *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1880, p. 73.

1 Ki de felloun fet sun porter (*f.* 7*c*)
E de eschars soun despenser
E de traitour soun conseiller
E de folle femme sa mullier (*f.* 7 *d*)
Il ne morra ja sanz encumbrer [1].

Ki male custume levera
Il ne l'abatera [2] quant il vodra.

2 Fole [3] est qui fole boute,
E plus est fole qi fol ne doute;
Fol est qi fole tarie,
E plus est fole qi fole marie.

3 Sage hom deit felon [4] cremir,
E sot felon deit hom haïr;
Sot deboner deporter,
E sage deboner bien amer.

4 Celle vie est mauveis
La ou home dit en la fin: Alas!
Fole est qui sist en l'estate
Ou il ne ose morrir pas.

5 Quant large doune largement
Vileins est qi trop en prent,
Car largesse fet a touz entendre
Qe surfet est de trop prendre.

6 Ceo dit la dame de Halop:
Mult miez vaut assez qe trop [5].

7 Qi mestres est de soun delit
Bien est reison qe s'en joyt.

8 Launge qe ja ne retreit
Del Dieu bouche seit maleit.

3.— Raüf de Lenham, *Comput.*— J'ai donné jadis, dans mon rapport sur les mss. de Glasgow, une notice de ce poème, avec extraits [1]. Je n'en connaissais point alors d'autre ms. que celui-même que j'avais trouvé au Musée Hunterien. Depuis, j'ai rencontré le même traité non-seulement dans le ms de Cambridge que je décris, mais encore dans le ms. 399 de la Bodléienne [2], qui paraît du temps d'Edouard I environ. Je donne les variantes de ce ms. au bas de la leçon du ms. de Cambridge. — Une quatrième copie se trouvait dans le ms. Cotton Vitellius D III, qui fut presque entièrement détruit dans l'incendie de 1731. Les débris qui en subsistent ont été consolidés autant que possible et mis en ordre par l'administration du Musée Britannique, et j'aurai prochainement l'occasion de dire ce qu'on y peut encore trouver, mais les feuilets où était écrit le comput sont détruits et on ignorerait qu'ils ont existé, sans la mention du catalogue de Th. Smith (1696), p. 90.

---

1. *La même série, moins le second vers, est rapportée d'après un recueil ms. du* XIIIe *s. par Le Roux de Lincy*, Livre des Proverbes, II, 388.— 2. *Ms.* la batera. *Ces coupes vicieuses sont très fréquentes dans ce ms. Désormais je m'abstiendrai de les noter.* — 3 *Pour* fol, *comme plus loin.* — 4 *Corr.* Sage felon deit hom. *Ces quatre vers forment le seizième des* quatrains moraux *publiés en appendice à* L'Hôtel de Cluny au moyen âge, *de Madame de Saint-Surin, p.* 109 (*Paris, Techener*, 1835, in-8). — — 5 *Prov. connu, voy. Le Roux de Lincy*, II, 346.

1. *Archives des Missions*, 2e série, IV, 154 et 160-4 (tiré à part, pp. 121 et 127-31).

2. Ancien D 10; dans les *Catalogi* de Bernard, n° d'ordre 2230.

Les morceaux que je vais rapporter sont au nombre de ceux que j'ai publiés d'après le ms. de Glasgow. De la sorte il sera facile de se rendre compte du rapport des trois copies. On constatera sans peine que les mss. de Glasgow et d'Oxford sont apparentés de très près.

De geste ne voil pas chaunter, (*f.* 8)
Ne veilles estories cunter
Ne la vailance as chevalers
Ke jadis estoient si fiers.
Mun sen, ce crem, pas nel save-
Lur valur escrivre a droit. [roit
De dire poi crendrai mult.
D'autre part ausi redut
Ke taunt preisasse lur valur
Ke tenu fuisse a mentur ;
Ke mut i a cuntes e fables
Ke ne sunt pas veritables.
Pur ceo tels chose vous dirai
Dunt verit[é] vous musterai,
E proverai de mun dité
Par resun la verité.
De estudier en ceo labur
Bien su tenu, kar mun seignur,
Par ki amur cest ouvre pris,
Comandé me avoit e requis
De aprendre lui e enseigner
En romance l'art de kalender.
C'est l'acheson, autre n'en ai,
Ke cost (*sic*) dité comensai,
Mès nepurgant (*sic*) le lai gent
Asenser purrai bien sovent.
Ki ke les resons savera
Entendre, kar meint tel i a
Ke lunkes muser i porreit
E ja plus sages ne serreit.
Jeo di tel de la lai gent
Ke sunt de feble entendement.
Pur ceo di : Ça entendez
Vous ke saver le voilez
Les resons de cest art
Ou poi en ert la vostre part, (*b*)
Kar une petite reson
En sun livret nous dit Catun :
« Li mestres en vein la lesson lit
« Dunt ces disciples unt en despit,
« E le cunte est pur rien cunté
« Kant de nul est escuté. »
Pur ceo pensez del escoter
Kar mut araine (*sic*) en vain [counte[r].

A Roume, al tens auncienur,
Esteient clers de graunt valur
. . . . . .
. . . . . .
Jeo ki ceste petit treté (*f.* 14 *a*)
De latin vous ai translaté
Raüf de Linham ai a nun ;
Ne voil que nul hom si mei non
De ceste ovre nul blame eit,
Si rien par aventure i seit,
Mesdit, mesfait u mesasis.
Pur ceo vus ai mun nun apris ;
Ore escutez dunc avaunt
Kar ne larrai pas ataunt
Ke mun purpos ne pardie,
Sen l'en teng ou folie.

Variantes du ms. Bodley 399 (*fol.* 96-104). *Rubr.* Art de Kalender par Raüf de... (*mot gratté*) romanncé (*sic*) e ceo pur simpli (*sic*) gent lettré.— 3 la *omis*. — 5 p. ne s. — 7 descrivere. — 7 crendreie. — 8 E d'a. — 11 Kar m. — 13 c. de tele ch. d. — 17 cest l. — 18 kant m. — 19 Pur ki... enpris. — 22 romanz. — 23 Ceo est l'a. altre n'ai. — 33 P. c. vus di. — 34 saver desirez. — 37 Les breves r. — 41 pur nent. — 42 Ki de nul n'est. — 44 m. harraie. — 47 Ore qui cest. — 49 Raü. — 50 nus. — 58 Sen le teingnez.

. . . . . .
. . . . . .
Seignurs une rien vous di(e) : [(*f.* 16 *b*)
Si ceste dité ke avez oï(e)
A clers ne suffist pas assez,
De ceo ne vous enmerveilliez,
Kar pur eus nel fis jeo mie
Ki entendent graunt clergie,
Mès ceo romanz a lai gent
Assez suffist plenerement,
E lur aprent del kalender
Quancques as lais serra mester ;
Kar cil ne poent tantost
Augrime saver ne compost,
E pur mun seigneur enveer
Ke tant me deigna a preer
Ke cest art saver voleit ;
Kar par latin ne entendreit,
Kar il ne esteit for poi lectré ;
E pur ceo en romauns l'ai traité.
E taunt des auns i aveit tenu
De l'incarnation Jhesu
Mil e deuz cenz e cinkaunte sis,
Ke jeo Raüf ceste traité fis.
E, seignurs, si vous desp[l]eit
De ceo k'en ceo dité est fait,
Pur Deu pensez del amender,
Si mieuz le savez adrescer.
Pur ceo, si cum dient la gent,
Un sage aukune fiez mesprent ;
Dunt n'est ce pas merveille grant.
Si sil mesfest k'est meins sachant.
Si riens i troverez de profit,
Dunt solas vous vienge ou delit,
Taunt me facez de guerdon
Jhesu priez pur sun noun, (*c*)
Pur la vertu de sun poer
Graunter me voile ceste loer
Ke a tuz bons serra commun ;
Amen, amen die checun !

Explicit de compotu secundum Radulphum de Lynham.

Le reste du feuillet 16 v° est occupé par trois courts morceaux latins ; *De baptismate. De utilitate visionis corporis Christi. Utilitates missa.*

4. — Pierre de Peckham, *La Lumiere as Lais.* — Dans ma notice sur les mss. de Saint John's College j'ai présenté sur ce long poème quelques observations et j'ai dressé la liste des exemplaires qu'on en possède [1].

---

61 As c. — 69 ne pount pas. — 70 Angrim s. e. c. (*algorisme*). — 71 s. aueer. — 73 Kar c. — 74 E pas le l. ne entendeit. — 76 l' *omis*. — 77 de anz. — 80 Raü cest. — 81 si ren vus desplet. — 82 De c. ke est en cest dité fet. — 86 meinte feiz. — 88 Si cil fest ki est. — 91 pur g. — 92 Ke par s. — *Explicit :* Finy est le art de Kalender. *Suivent ces vers :*

Pus ke Deu crea cest mond
Cinc mil anz alé s'en sunt,
E dous cenz, un seul a dire,
Deske nasquit nostre Sire ;
Ajostez les anz Ihesu
Dunc ert li numbres tut seü.
Pus ke Deu devint homme,
Mil .ccc. anz est la summe.

1. *Romania*, VIII, 325. J'ai signalé, p. 326, dans le catalogue de la vente De Coussemaker (1877) un ms. de la *Lumiere as lais* dont le sort m'était inconnu. Je sais maintenant que ce livre a été acquis par la Bibliothèque royale de Belgique, où il est coté B 282.

J'ajouterai présentement que la *Lumiere as lais* n'est probablement pas le seul ouvrage de Pierre de Peckham. On connaît depuis longtemps une ancienne imitation en vers du *Secret des secrets Aristote* dont l'auteur se nomme Pierre d'Abernun[1]. Or ce Pierre déclare, à la fin de son poème, qu'il a composé un autre ouvrage qui est précisément intitulé la *Lumiere as lais*. Voici le passage, qui a déjà été cité par l'abbé de La Rue (*Essais sur les bardes*, etc., II, 365):

En un livre que fez ai jad
De ceste matiere traité ad.
E mult choses, sachiez, sanz fables,
K'a alme d'hom sunt profitables;
Le livre, en verité sachiez,
La lumiere as lais est nomez,
Pur ceo n'en voil plus traiter.
(Bibl. nat. fr. 25407 fol. 196).

Il me paraît infiniment probable que « Pierre d'Abernun » ou « estrait de ces d'Abernun » et notre Pierre de Peckham sont un seul et même personnage, qui vivait probablement au milieu du XIIIe siècle.

Le texte du ms. Gg est meilleur que celui S. John's; il renferme cependant des fautes dont on trouvera souvent la correction dans les extraits que j'ai publiés de ce dernier.

Ceo est le oreisoun mestre Peres de Pecchame auctour de ceste livre. (f. 17).

Oracio

Verrai Dieu omnipotent
Ki estes fin e commencement
De toutes les choses k'en siecle [sunt,
E k'avaunt furent e après serrunt,
Ke criastes al commencement
Ciel e tere e angels de nient
Avaunt ke tens fust u movement
Del solail u de firmament,
K'al primer jour lumer feistes
E la nuit del jour departistes;
Le firmament feïstes le jour [secunde
Entre les ewes que sunt el munde;
Le tierz jour l'ewe departistes
De la terre ke descouveristes
Del ewe que avaunt fu tote co- [verte,
Issi ke ele apareit tute aperte;
La terre commaundastes a germir,
Arbres porter fruit e flurir;
Les ewes en un liu comaundastez
Assembler, e mers les appellastez;
Le ciel aornastez le quarte jour,
Si com aferment li seint plusur,
De solail et de lune ensement
E des esteiles au firmament;
Le quinte jour les ewes e l'eir
Ahurnastes, ceo crei de veir,
L'eir [d']oyseaus, e de pessuns
Les ewes, cum en escrit truvums;
Le sime jour la terre ahurnastes.
D'aumaile e de bestes ke com- [mandastes
De tute maniere que fust replenie,

1. Mais ore priez, pur Deu amur,
En ceste fin pur le translatur
De cest livre, ke Piere ad nun,
K'e treit est de ces de Abernun.
(Bibl. nat. fr. 25 407, fol. 196.)

Ke home après en eust aïe
Après sun pecché, kar, n'est pas [gas; (*b*)
Bien saviez, sire, de sun trespas,
Ke vostre commandement en- [freindreit
E ke pur ceo paraïs perdreit;
Dunt après aveit grant mester
D'aumaile, de meuz sei guverner;
Mès totes bestes ne furent pas
En sa poesté pur sun trespas:
Ceo poüm nous bien aparcever
Ke pas ne sunt a nostre poer;
Meime cel jour, a tun pleisir,
Pur vostre overaigne acomplir,
Feistes humme après ta figure
Come sire de tote creature;
Après ta ymage e ta semblance,
Les feistes, sire, n'est pas dutance;
En dreit del alme que nient cri- [astes,
Le cors de la terre formastes
En le champe Damacene numé,
Si cum est en Escripture truvé;
Puis en paraïs terrestre
Les meistes pur garder cel estre
Ke de delices fu repleniz,
Si cum nous truvum en escriz.
Sire, entre les arbres ke i plantas- [tes
Deus en un liu i ordenastes:
L'un arbre fu appelé
Le fust de vie, kar ki mangié
En eust del frut ke portereit
A tuz jours sanz murrir vivereit;
L'autre fust, de mal e bien
Saver, ot sur tote rien
Vertu, dunt bien s'aparçut
Adam quant manga del frut.
Ne mie pur ceo bien savoit avant
Ke bien e mal fu, nepurquant
N'aveit nule male esp[r]uvé
Geske tant k'od del frut mangé.
Sire, donc après, quant aviez mis
Adam pur garder cel purpris, [(*c*)
Si li commandastes que ne man- [gast rien
Del fust de saver mal e bien;
Si li deistes: « Quel hure que [mangiez,
« De mort sachez que vous [morrez. »
Puis veistez bien que solas li fust
K'aucune compainie en eust:
Dormir le feistes par ta poesté
E une femme de sun costé,
De une des costes numement,
Od l'os e la char ensement;
E puis quant Adam l'avisa
Sei joïst e prophetiza:
« Iceste char est de ma char,
« E os de l'os, n'est pas eschar.
« Pur ceo pere e mere lerra
« Humme, e a sa femme erdra. »
En iteu maner fu, sanz faile,
En paraïs trové esposaile;
Si signefia l'incarnation,
Si cum nous en escrit trovum;
E si signefia en sun
La seintime conjunctiun
De seint Eglise e Jhesu Crist
Vostre fiz, cum truvum escrit.
. . . . . .

Fin (fol. 111 *a*):

Mès ore vous prie a chief de tur
Qe vous, pur amur Nostre Seignur,
Qe ceste romance oï avez,
Pur Peres qu'en ad travaillez
Prient, qe Dieu pust bien servir
Issi qe a sa joie pust venir.
E quancqe orunt volunters cest [romanz,
Vieuz e joevenes, femmes e enfanz,
Amen die devoutement
A ceo checun, e ceo que apent,
C'est Pater noster e Ave Marie
A la dame qe pur nous prie,
Si issi seit sun fiz Jhesu Crist. (*b*)
Amen, amen, issi finist.

5. — Les quinze signes de la fin du monde. — Voir, au sujet de ce poème, fait en France, et des copies qu'on en possède, *Romania*, VI, 22 et VIII 313. La leçon de notre ms. est l'une des plus complètes. Je propose en note ou dans le texte les corrections indiquées par les autres mss.

Ci comence de les .xv. signes devaunt le jour de jugement (f. 111 *b*).

Oiez tuz communalment
Dount nostre Sire nous reprent :
De ceo qe tute creature,
Checun sulum sa nature,
Recunust meuz sun creatur(e)
Qu'i ne face homme, si est dolur(e);
Mès home de li servir se feint,
De quei nostre Seignur se pleint.
Il nous aime tut bonement ;
De quanque desuz le firmament
Nous a doné le seignurie,
E chescun de nous le guerpie.
Muus bestes, urs e lions,
Oyseauz, serpens, mer e peissuns
Funt qei dievent sans tristur(e),
E gracent lur creatur(e).
Ciel e tere, solail e lune,
Neïs des esteiles n'i ad une
Qe ne face quanqe ele deit ;
E home faut que tut ceo veit.
Tant est pleines de cuveitise
Qe ne eime Dieu en nul guise.
Plus volenters orreit chaunter
Cum redel juster
Culyer sun companun
Qu'il ne freit un bon sermun
Ne de la seinte passioun
Que suffri Dieu par grant vyan
Pur le peché qe fist Adam.
Pur quei sumes nous orguilus ?
Acheitifnes, ja murrum nous !
U est l'ami qe bien nous ira
Quant l'alme del cors partira ? (*c*)
Nos amis pur nous plurunt :
C'est le bien que pur nous frunt.
A scient nous occium
Quant Dieu del ciel guereum.
Nous sumes tretuz qe dolenz ;
Mult en averum grevez jugemenz
Quant ceo siecles finira
E Dieus as bons joie durra.
Oncore dis il assés plus :
Cum feintement Zodiacus
Curt cuntre le firmament,
Que planete ne vunt pas lent,
La nature des elemenz
E la nature des venz ;
Li uns est en Oriente,
Li autres est en l'Occidente,
Akun vient en nñunt.
Seignur, pur Dié ne vous enoit !
Si vous ne cremise enuier
E desturber d'acun mester,
De quinze signes vous deïsse,
Einz qe partir me voïsse,
Tute la pure verité.
A akun de vous vendra a gré
A oïr la fine de ceste munde
Quant totes choses finirunt ?
N'i ad home suz ciel tant felun,
Si ver Dieu ad ententioun,
Si m'escute vous a parler,
Qe ne vousist de ceo penser.

---

6 *Corr.* Que ne f. hom. — 10. *Suppl.* [a] *après* quanque. — 13 Muus, *corr.* Mues. — 15 *Corr.* F. quanqu'il deivent. — 16 *Corr.* gracient — 24-5 *Corr.* Cume Rolans alad juster | A Uliver. — 26 *Ms.* sernum. *Il y a ici trois vers sur la même rime. Aussi faut-il en fondre deux en un, et lire :* Qu'il ne fereit la passion. — 27 vyan, *corr.* ahan. — 30 *Corr.* Hé las chaitif. — 41 *C'est ici que commence, bien qu'un peu différemment, la leçon du ms. de l'Arsenal citée* ici, VI, 23. — 49 *Sic* ; *Ars.* E li autres vers mienuit. — 51 *Ms.* enuoier. *A ce vers commencent plusieurs des copies de ce poème.*

Car quant ceo munde finira
Nostre Seignur signes fera.
Ceo nous cunte Jeremie,
Zorobabel e Helye,
De Babiloine Daniel,
Ben(e) l' aferme Ezechiel,
David, Amon e Moysès
E li tutes prophetes après. (*d*)
Un poi devant le jugement
Ou li felun serrunt dolent
Mustr[er]a Dieu sa poesté
En terre de sa majesté.
Qui voil oïr le merveille
Enver qi rien ne s'aparaille
Adresse ses oez ; si me regard:
Jeo li dirra[i] devers quel part
Vendra la grant mesaventure
Que passera tute mesure.
Ore escutez de la jurnée
Qe tant par deit estre duté.
De ciel cheira pluvie senglaunt;
Ne quide[z] pas que jeo [vos] [mente,
Tute tere [en] iert culurée :
Mult i avera aspre rosée.
Li enfant qi né nient serrunt
Dedenz les ventres crierunt
A cler[e] voiz, mult hautement :
« Merciez vous, Dieus omnipotent!
« Sire, nous querum ja mès nestre,
« Mes nous vaudreit nient a estre
« Que nasquisum a ceste jur
« Quant tute rien suffre dolur. »
Li enfanz plurunt isci
E dirrunt: « Duz Jhesu, merci! »
Le primer [jur] tut iert iteles,
Mès li secunde iert plus males.
. . . . . .

Fin (fol. 113 *b*):

Le quinzime signe vous dirrai,
Car de la dolur aukes sai
Qe li sires del ciel f[e]ra
Quant ces signes mustr[er]a :
Le noun q'il avera le vous dir- [rum :
Ceo sera consummacioun ;
E terre e ciel partut ardra
E a nient repeirera ;
La mer qe tut rien enclost(e)
E les ewes e tut li flot
Reperierunt tut a nient,
Come fu al commencement.
Idunc serrunt les voiz oï[e]z
En semblant de symphoni[e],
E dirrunt: « Oie! vous pecche- [our, (*c*)
« Fuez trestuz, veez le jur
« Tut plein de mesaventure! »
Dieu ne fist ceste creature,
Si se purpense de ses feez,
Qe jamès en sun cuer eit pès,
Idunc sunerunt les busines,
Dunt leverunt li mort a primes,
E resurdrunt [tres]tut li mort :
Chescun avera escrit sun sort.
E nostre seignur ref[e]rad
Ciel e tere qi defera ;
Puis descendra mult cruelment
Od les seinz al jugement.
Devant li assemblera
Tut le people q'il rechata
De sun precious(e) sanc el munde,
E bon e mal tut i serrunt.
Aïdez nous, seinte Marie.
Amen, amen chescun en die!

---

66 Hélie, *corr.* Isaïes. — 70 *Corr.* Tuit li autre p. — 77 *D'autres mss. ont* Dresse son chief *ou* son cuer. — 80 *Ms.* pallera. — 82 deit, *ms.* dreit. — 90 *Corr.* Merci roi D. — 92 *Corr.* Meuz.

223 *Les numéros des vers sont ceux du texte de Saint John's Coll.* (*ci-dessus* VIII, 314). — 236 *Corr.* semblance. — 239 *Les autres mss. portent* Trestot p. *ou* T. pl. de grant m. — 248 *Corr.* qe defet a.

Le reste de la colonne est rempli par un extrait dont les premiers mots sont : « *Aristoteles facit questionem in Naturis* : Quo cibo nutriatur in cor- « pore conceptus ? s. profecto sanguine menstruo... »

6. — La plainte d'Amour. — Voir sur ce remarquable poème, et sur les mss. qu'on en possède, *Romania*, XIII, 507. C'est un dialogue entre Amour et un prudhomme, comme l'explique un couplet d'introduction qui n'a été conservé que dans le ms. de Trinity College. Je donne quelques variantes destinées à faciliter l'intelligence du texte.

I Amour, Amour, ou estes vous ? [(*f.* 113 *d*)
— Certes en mult poi de luys,
Kar jeo ne os.
— E pur quei n'osez estre veu,
Vous qi estes si bien coneu
De bon los ?

II Jeo parlas a vous a leisir,
Si vous vensist a plesir,
Privement,
Pur saver moun la verité,
Pur quei estes reboté
De la gent.

III — Alas, alas ! ceo dit Amour,
Vous acrescez ma dolur
Par vostre dit.
Si jeo face a vous ma pleint
Jeo serrai las e tost ateint
Avant qe ei dit.

IV — Douce Amour, ne lessez pas
Ke vous ne me diez vostre cas
E vostre ennuy.
Dites, dites, jeo vous prie,
Pur quei estes revilie
En chescune luy.

V — Ore vous dirrai, ceo dit Amour,
Qe dire ne puisse ma dolour
Ne ma enchesoun :
Par mes enemis suis enchacé
Hors de vile e de cité
E hors de mesoun.

VI — Chere Amour, qui sount ceux
Qi sunt si hardi e si fous
A cele chace fere ?
En nos livres avom trovee
Qi par vous fist la Trinité
E cele e tere.

VII Vous feites Dieu a nous descendre,
Vous li priastes de char prendre,
E il vous graunta. (*f.* 114)
Par vostre prier voleit soffrir
Peine e dolur e puis morir,
E tous nous sauva.

VIII Ja ne est home qe seit sauvé
Si par vous ne seit amené
A sauvacioun,
Dunt me merveille durement
Qe trovée estes si relement
En chescune mesoun.

IX Jeo su alé sovent querant
La ou dusse estre menant
Par bone resoun,
Entre amis de bone linage
E entre clers e barnage,
En chescune seisoun.

26-7 *Trin.* ne p. sanz dolur | Ma e. — 48 *Trin.* dussez.

x Cum plus sovent vous vois quere,
Tant vous vei jeo plus retrere
Hors du païs.
Douce Amour, qi sunt si fous
Que vous enchacent? qe sunt ceus
Vos enemis?

xi — Pur ceo qe vous me avez
Beau frere, mes enemis [requis,
Vous voile desclore,
Mès jeo ne purrai tote la soume
De ma dolur a nul home
Parcunter ore.

xii Une prince est venu si fiere
E sa baner ad fet lever
Encuntre moy.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

xiii Soun noun est nomé Coveitise;
Par li ai perdu ma franchise
E sui enchac[i]e;
Ire e Orguille, ces deus barouns,
Vers moi sunt trop feluns
E mei unt plaïe.

xiv Soun chivaler mout renomé,
Sire Envie, ad bien juré, (*b*)
Si jeo returne,
Ke il me fra par graunt ire
Primes batre e puis occire,
Dunt jeo sui mourne.

xv Pur ceo vois jeo tapissaunt,
De liu en liu mendivaunt,
E ne sai qe dire.
Dunt jeo vous prie, douce frere,
Ne me grevez par priere
De plus dire.

xvi — Si frai, ceo sachez, douce [Amour.
Vous me dirrez en ceste estour
Une autre chose:
S'il est veirs qe est escrit
Qe par la lectre nous est dit
E par la glose,

xvii Vous aviez jadis teu pouer
Qe nul vous pot cuntre ester
En ceste vie;
Pur quei ne priez vos amis
Qe il vous venge des enemis
Par curteisie?

xviii — Beau douce frere, bien avez [dit,
E bien est veirs q'est escrit
De ma mestrie:
Jeo solai aver en ceste munde
De haut e bas e en roünde
Que ore est faillie.

xix Ceux qe volent qe feussse mestre
La sus en ciel [unt] pris leur estre
En bon seisoun;
Ore sunt venuz atres après
Qe ne me soeffrent vivre en pès
En nul mesoun.

xx E solai aver bele grace
En queors des gens e tant d'es- [pace
Qe a moun pleisir
Jeo porrai demorer e sejorner (*c*)
E moun sojourn bien garder,
Sanz departir.

70-2. *Les trois derniers vers de la strophe manquent. Les voici d'après Harl.* 273 (*ils sont moins corrects dans Trinity*) :

Si m'ad engeté hors de terre
Et hors me tent par forte guerre;
Hore creez moy.

79 *Trin.* Un ch.

Or, dites-moi, dit le prudhomme, où est votre séjour. — Vous me trouverez dans les celiers ou dans les greniers, sous le blé. Si vous ne m'y trouvez pas, il faut me chercher dans la bourse. Là sûrement vous me trouverez solidement lié. D'autre fois encore je fais mon lit dans l'étable ou dans la porcherie. — Hélas ! cher Amour, c'est pour vous un bien vil séjour, vous qui jadis aviez coutume de siéger dans la salle. Amour énumère tristement les honneurs qui lui étaient rendus autrefois, lorsqu'il portait la croix et la mitre en sainte Eglise. Il y a là des strophes véritablement éloquentes :

XXX Od moi ala la pape a pié, (f. 114 *d*)
Od moi sit le rei en see,
E vout jeuer ;
Par mei entra devant justice
Li povere home a sa devise
Sanz rien doner.

XXXI Jeo defendi ses taillages,
Jeo fiz rendre ses damages
A povre gens ;
Jeo fis crier les grans festes,
Jeo fiz chaunter les gestes
En moun temps.

XXXII Jeo fiz marier gentil femmes,
Sanz doner or ou riche gemmes,
Mult noblement ;
Mès ore ad fet mon enemi
Qe la chose n'est pas issi,
Mès autrement.

Mais Convoitise a enlevé à Amour sa franchise. Jadis Amour fondait des monastères et les dotait richement : maintenant, poussés par Convoitise, les barons reprennent les biens donnés par leurs ancêtres ; ils abusent du droit de gîte, ils enlèvent aux clercs leurs dîmes, ils donnent les églises à des séculiers et se moquent de nos sermons. Amour est allé se plaindre à Rome, mais, là, belle parole ni bonne renommée ne servent de rien, et il fut mis à la porte. Les rois sont bons, mais leurs conseillers sont mauvais. Amour a été emprisonné « En wapentak [1] et en conté | Par les baillifs ». Ses filles, Pitié, Verité, « Naturesce », Chasteté, sa sœur Humilité, ont disparu. L'ouvrage se termine ainsi :

CLIX Ore vous ai jeo fet ma pleinte
Dunt jeo su las e ateinte,
Jeo pri(e) repos(e), (*f.* 120)
Ja ne querez moun sojour
En ceo qe par reddure
Me ount forclos.

CLX Si me volez embracer
Ne vous estut trop travailler
Pur mei querre :
Vous me troverez od Jhesu Crist ;
La est ma chambre e moun lit
Tut hors de guerre.

CLXI Jeo fu od lui sanz comencement
E serra[i] od li durablement
A touz jours.
Unkes creature ne fit
Qe par consaile nel fist,
Par ces douces eoveres.

---

1. Division territoriale dont le sens varie selon les textes ; ici il s'agit probablement du *hundred*, subdivision du comté.

953 *Corr.* Entre cels. — 965 *Corr.* p. [mon] c. n. feïst. — 966 *Corr.* P. sa douçour.

CLXII En ciel ne en terre ne en mer(e)
De mei ne pount celer(e)
Nul rien.
Od lui vendrai au drein jour
Pur fere a ceuz grant honur
Qe me unt fet bien.

CLXIII Tuz ceux qe me unt revilié
E me veilleunt crier merci
L'en comperount ;
Ire e Orgille mes enemys
E Coveitise lur chiers amis
Me vengerount.

CLXIV Tuz les autres qe me unt receu
A la court lur ert rendu
Mult hautement ;
En la court le rei celestre
Jeo lur frai sires e mestre
Durablement.

CLXV — Trés chier Amour, jeo vous requier
Qe od mei voillez herbeger,
Sans departer.
Jeo prie Jhesu le fiz Marie
Qe vous me doygne en compaignie (*b*)
A mon departer.

Amen, Amen, Amen.

7. — Les prophéties de Merlin, en prose, concernant Henri III et ses successeurs. — Cette prophétie, probablement imaginée sous Edouard I, se rencontre fréquemment dans les mss.; voy. Ward, *Catal. of romances*, I, 300, 308, 309, et Duffus Hardy, *Descript. Catal.*, III, n° 330.

(Fol. 120 *b*) *Ici comence alcuns de les propheties e des merveilles qe Merlin dit en soun temps de Engleterre, e des reis qe unt esté puis le temps le rei Henri le derein qe nasquist a Wincestre e de euz qe serrunt pur tuz jours mès en Engleterre, de lur aventures queuz il serrunt, bons ou mauveis, moles ou dures.*

Un aignel vendra hors qe avera blaunche laung e leveres veritables, e avera escrit en sun queor seinteté. Cel aignel fra une mesoun deu Westm. qe serra de bele veue, mès ele ne serra parfest en soun temps. En la fin de soun regne vendra une lowe de estraunge terre...

Fin (fol. 121 *b*) :

E si serra tost après ceo terre de conqueste, e si fuierunt les heires de Engleterre hors de lur heritage. Alas! Alas! Alas!

Le reste de la page est occupé : 1° par un morceau sur le parjure : « *De perjurio*, Qui jurat super librum tria facit : primo ponit manum super librum... » 2° par des sentences : « *Proverbia*. Meliora sunt vulnera corrigentis quam oscula blandientis... »

8. — Poème anglais sur la Passion dont on a d'autres copies.

Herkinith alle, ihc[1] volle you telle (*f.* 122 *a*)
Of muche pitie in mi spelle...

---

968 *Corr.* Unkes de moi ne vout (*ms. de Trinity*). — 980 *Corr.* A la cunte (*Trin.*) — 987 *Corr.* S. returner (*Trin.*).

1. *The* (*!*) dans le catalogue imprimé.

9. — Le « Miroir » ou « les evangiles des domeés », par ROBERT DE GRETHAM. — Poème de plus de 20,000 vers dont l'objet est de mettre à la portée du public laïque les évangiles de chaque semaine avec leur exposition. Ce long ouvrage ne peut prétendre à beaucoup d'originalité. Il est, selon toute apparence, entièrement traduit du latin. Toutefois ce n'est pas la traduction d'un seul et unique livre écrit en latin. C'est une compilation dont les éléments ont été recueillis en des livres divers. Les indications que l'auteur donne (vv. 69 et suiv.) permettent de lui faire crédit d'une certaine originalité, au moins en ce qui concerne le choix des matériaux. Autant qu'il m'a paru, le plus grand nombre des exemples cités à l'appui des explications des évangiles sont empruntés à saint Grégoire, mais d'autres sont tirés de sources plus proprement anglaises. Je citerai notamment la curieuse rédaction de la vision de saint Furseus qui sera imprimée plus loin.

L'auteur nous a fait connaître son nom et son surnom à la fin de son œuvre : il s'appelait Robert de Gretham, et s'il s'est nommé, ce n'est certes pas par un vain désir de gloire littéraire, car il parle de son œuvre avec la plus grande modestie[1], c'est simplement, comme Pierre de Peckham et comme plusieurs autres, pour avoir part aux prières de ses lecteurs. Il y a Greetham en Lincolnshire et Rutland, Greatham en Durham, Hampshire et Sussex. Je n'ai pas le moyen de faire un choix entre ces divers lieux.

Robert dédie son œuvre à une certaine dame Aline sur laquelle je ne possède aucun renseignement. Il existe, dans la littérature anglo-normande, un poème qui n'est pas sans quelque analogie avec notre *Miroir*, c'est le *Corset*, œuvre de théologie à l'usage des laïques dont le seul exemplaire connu se trouve dans le ms. Douce 210 de la Bodléienne[2]. C'est un exemplaire incomplet, le ms. offrant diverses lacunes. Nous savons toutefois, par le début qui nous a été conservé, que le *Corset* a été dédié à un certain Alain par son chapelain Robert. Il m'a semblé, lorsque j'ai rédigé la notice du ms. Douce 210, et il me semble encore, que Robert auteur du *Corset* et Robert de Gretham auteur du *Miroir* pourraient bien être un seul et même personnage. Les deux poèmes sont sensiblement de la même époque, du milieu du XIIIe siècle environ ; la langue et la versification, autant que j'en puis juger par une étude sommaire, ne diffèrent guère, et à la coïncidence du nom, Robert, se joint

1. Voy. vv. 97 et suiv.
2. Voy. *Bulletin de la Soc. des anciens textes français*, 1880, p. 62.

cette autre coïncidence que les deux poèmes débutent à peu près de même :

MIROIR :	CORSET :
A sa trés chiere dame Aline	A son trés chier seignor Alain
Saluz en la vertu divine.	De part Robert son chapelain
	Salutz el fitz sainte Marie.

Il ne me paraît pas improbable qu'Aline ait été la femme d'Alain. L'usage de donner à la femme le nom de son mari, avec une terminaison féminine, est attesté au XIIIe siècle et en Angleterre (en France aussi du reste) par de nombreux exemples. La fille de Guillaume le Maréchal, Mathilde, mariée à Huges Bigot, est appelée *la Bigote* dans le poème consacré à la mémoire de son père.

Nous savons par le début du *Corset*, que le seigneur Alain aimait à entendre « la leçon divine ». Malheureusement, il ne savait pas le latin, et c'est pour le mettre à même de se faire lire de la théologie en français que son chapelain dut lui composer le traité qu'il a nommé *Corset*. Dame Aline ne savait pas le latin non plus, mais, à la différence d'Alain (que celui-ci ait été ou non son époux), elle se plaisait surtout à lire ou à entendre des « chansons de geste et d'histoire ». Tout cela, dit le sage Robert de Gretham, n'est que vanité et mensonge. Pour une bonne parole il y en a beaucoup de mauvaises, et la vérité, quand elle apparaît, ne sert qu'à faire passer la fausseté. Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit ni tout ce qu'on écrit. Et comme exemples de récits visiblement controuvés l'auteur cite la chanson de Mainet et quelques autres qu'il n'est pas facile d'identifier, le texte étant assez corrompu. On remarquera la mention de la chanson de l'orphelin Sansonet (v. 30) qui ne nous est pas parvenue, mais dont une chronique française nous a conservé le résumé [1].

Comme d'autres poètes français d'Angleterre, Robert de Gretham se permet de temps à autre de donner la même rime à quatre vers consécutifs, mais ce qui est plus singulier, c'est qu'au début de son ouvrage, après le prologue il a écrit trente-cinq vers sur la rime *é*, ne distinguant pas, cela va sans dire, *ié* de *é*.

L'ouvrage est complet, dans notre ms., sauf une lacune produite par l'enlèvement d'un feuillet entre les ff. 252 et 253. Un second exemplaire, apparemment un peu plus ancien, mais auquel manquent les premiers et les derniers feuillets, est conservé au Musée britannique, add. 26773.

---

1. Bibl. nat. fr. 5003, fol. 101 v°; voy. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 403. J'ai trouvé de cette même chronique un autre ms. à la Laurentienne.

Acquis par le Musée en 1865, ce ms. avait figuré sucessivement dans un catalogue Techener, à prix marqués, en 1862, où il était bien indûment attribué au XIIe siècle (il est de la fin du XIIIe) et dans une des ventes faites par Libri, celle de 1864. Il a été l'objet, dans le t. I de la *Zeitschrift f. romanische Philologie*, d'une notice fort imparfaite, qui a été appréciée ici même (*Romania*, VII, 345).

Il y a quarante ans, la bibliothèque de Trinity College, Cambridge, possédait du même ouvrage un troisième exemplaire. En effet Th. Wright, traitant de la vision de saint Furseus, dans son livre sur le Purgatoire de saint Patrick publié en 1844 (*Saint Patrick's Purgatory*, p. 11) dit l'avoir rencontrée « among some french metrical saints' legends, in a « Ms. in the library of Trin. Coll. Camb., marked B. 14. 39, of the « end of the twelfth or beginning of the thirteenth century ». Et il en cite vingt et un vers qui tous se retrouvent dans le récit relatif à saint Furseus tel qu'on le lira plus loin d'après les deux autres mss. Ce ms., qui est celui même d'après lequel Hickes a publié dans son *Thesaurus* (1705) une ancienne vie anglaise de sainte Marguerite et cité quelques vers de la vie de saint Nicolas de Wace et du traité de Gautier de Biblesworth, a disparu peu après 1844. J'en parlerai avec plus de détail lorsque je décrirai les manuscrits français de Trinity College, et peut-être d'ici là aura-t-il reparu, car celui qui l'a emprunté irrégulièrement il y a quelque quarante ans ne l'a pas vendu et ne peut espérer en jouir encore pendant de longues années.

Il existe sous ce titre « Les évangiles des domées et des saints de tout l'an », un ouvrage en prose, apparemment composé au milieu du XIVe siècle, et dont l'objet est le même que celui du poème de Robert de Gretham[1], mais qui en est tout à fait indépendant.

A sa trechiere dame Aline (*f.* 135)
Saluz en la vertu divine.
Ma dame, bien l'ai oï dire
Que mult amez oïr et lire
Chaunsçun de geste e d'estorie,
E mult mettez la memorie ;
Mès bien voille qe vous le sachez,
Qe ceo est plus que vanitez,
Qe ceo n'est rien for contrevure
E folie de vaine cure.
Si l'em i trove un bone respit,
Tut l'autre waudra mut petit.
Ceo est en veir le tripot
De chescun qe mentir vout :
Pur plus s'entremet mentir
Aucune rien dit a pleisir,
E dite aucune verité
Pur fer oïr sa fauseté.

1 Bibl. nat. nos 908 et 1765 ; voy. sur le premier de ces mss., P. Paris, *Manuscrits françois*, VII, 223, et sur le second, S. Berger, *La Bible française au moyen âge*, pp. 223, 347.

Ceo n'est pas chose creable
Qe tut seit veir quanque dit fable,
Nun est ceo veir quanqe est escrit
De estorie qe home chant e lit ;
Qe cil qe chaunçun contreverent
Sulum lur quiders les furmerent ;
E l'em dit en prover pur veir
Qe quider n'est pas saveir[1].
Veez si ceo peut estre veir
Qe nuls enfes out tel pouer
Cum dit la chaunsçun de Mais-
U cel orphanin Samsmeth? [neth
U de la geste de Emeristane,
U de bon message Balaane?
Veez les autres aisement :
N'i ad cele qe trop ne ment.
Ore sei jeo qe tut seit verité,
Si est, pur aucune vanité,
Deliz escriz oïr e entendre
U l'alme put nul bien aprendre.
De quanqe a l'alme ne seit bien
De vaunt de fet nul rien. [(*b*)
Cil trop laidement se sert
Ke Dieu pur nul rien pert ;
EDieu mult [plest?] de sun servant
K'il seit a lui tut atendaunt.
Tut veut que seit a lui turné
Quanqe il ad a checune doné.
Il nous ad doné cors e alme,
Veer, parler, sens e oïe,
Entente, menbres e corage,
Tut pur nous garder de damage.
Nus eimes tuz ses despensers
Pur lui servir de ses mesters.
Si nous a gré bien le servum
Cent double en ert le gueredoun ;
E qi mesfait a escient
Mult en ert dur(e) le vengement.
E pur ceo qe nus eime encé (*sic*),
Tolir nous veut de vanité,
Que nus lui puissums rendre en [bien
Quanqe il demande a cristien.
Pur ceo ai fet cest escrit,
Sur le purrez lire a grant delit,
Ou nul rien ne troverez
Dunt Jhesu ne seit paiez,
Dunt l'alme ne seit conforter
E la char de maus desturner.
Quant vous prendra cele cure,
Treez avant ceste escripture :
Les evangeliz i verrez
Mult proprement enromauncez,
E puis les esposiciouns
Brevement sulum les sens espuns,
Qe, sachez, n'i ad mot dit
Qe les seinz n'eient escrit.
Jeo l'ai excepé e estrait
Des escriz qe sainz unt fait. [(*e*)
Point de latine mettre ne voille
Qe ceo resemblereit (a) orgoille ;
Orgoile resemble verreiment
Ceo dire a autre qui n'entent,
E si est ceo grant folie
A lai parler latinerie.
Cil s'entremet(te) de fol(e) mestier
Qi vers la[i] vout latin parler ;
Chescun deit estre a resoun mis
Par la langage dunt (il) est apris.

Ore vous prie, chiere dame Aline,
Pur Dieu a qi le munde encline,
Qe vous preez devoutement
Qe Deus me doint entendement,
De si traire e de si escriv(e)re
Q'il me pardoint pecché e ire,
Ke leaument sachez de fie
Qe en vos preers mult [m'] afie ;
Qe bien le sai qe ob bon entent
Deu s'abandoune en present.

---

26 « Cuidiers fu un sos ». *Le Roux de Lincy*, Livre des Prov. II, 489. — 30 *Corr.* U del o. Sansoneth. — 32 *Balan, dans* Aspremont. — 35 *Corr.* Or seit ceo? — 38 *Corr.* U l'em ne p.? — 40 *Corrompu?* — 47-8 *Les rimes indiquent une lacune entre ces deux vers.* — 62 Sur, *corr.* Vus? — 65-6 *Corr.* confortée, desturnée.

Si rien i ad a amender,
U del fraunceis u del rimer,
Nel tenés pas a mesprisoun,
Mès bien gardez la raisoun.
Deus n'entent pas al beau dit
Cum il fet al bon espirit.
Meus vaut veir dire par rustie
Qe mesprendre par curteisie;
Quanqe s'acorde a verité
Tut est bien dit devant Dé.
Dame, ne vous en merveillez
Qe les cutis (?) ai abreggez:
Jeo face pur vous ennui tolir,
E de lire doner desir;
Kar trop purra tost ennuier.
L'em s'ennuie de bon chaunter,
E par ennui poet l'em lasser
La rien qe plus tost peut aider.
Par ennui pert l'em sovent (*d*)
La ren qe plus serreit a talent.
Nepurquant, si tuz nous pusse [vivre
E sanz nule entrelès escrivre,
E eusse la buche fermé[e]
E la lange assermé[e],
E eusse trestut le saver
Quanqe nul home peut aver
Ne purra la moité dire
De ceo qe apent a ma matire.
Mais meutz voil dire aucune chose
De Dieu qe tenir bouche close,
Qe sovent par bon petit dite
Tresaut le cors en graunt delite.
Mun noun ne voil uncore nomer
Pur les envius rehercer,
Q'il ne toillent a nous le bien
Dunt il ne voilent oïr rien,
Qe custume est as envius
Qe grussus sunt e enuius;
Trestuz despisent autri dis
E purventent les bons escriz.
E ceo cuntent a grant delit
Qu'il unt en resprence (*sic*), en
Qe lessent d'autres blamer [escrit,
Quen ses cum pur sei amender (?)
Li fel se quide anienter (?)
Par le prudume deprimer.

Ceste livre *Mirour* ad noun;
Ore oiez par quel raisoun:
Par le mirour seit l'em defors,
E par cest escrit alme e cors.
Le mirour moust[r]e le[s] mespri- [ses
E les choses mesassises,
E cist mustre en verité
Quanqe home ad mespris envers [Dé.
Li mirour moustre adressement
De vis, de cors, de vestiment,
E cist adresce, ceo sachez, (*f.* 136)
Pensers e diz e voluntez;
E mirurs est pur enseigner
Coment li home se deit atiffer,
E cist enseingne verreiment
De vertuz tut l'entiffement.
Li mirurs quant al siecle en veir
Fet les femmes beles aparer,
Qe plus seient coveitez
Quant belement sunt acemées,
E cist demustre la beauté
Qe Jhesus aime en lieauté,
E fait les almes adrescer
Qe Dieus les voille amender.
Li mirurs sul le cors aturne,
Mès cist cors e alme ahurne;
Pur ceo est li mirurs a dreit
Qe tuz maus oste e tut biens feit.

Ore prie chescun(e) qe out e veit
Qu'il prie pur celi qi l'ad feit

---

111 *Ms.* Par... enuiner. *Cf. la même idée dans le* Corset, *Bulletin des anc. textes*, 180, p. 66. — 112 *Ms.* sen ume. *C'est un proverbe bien connu:* Beau chanter enuie, *Le Roux de Lincy*, Livre des Prov. II, 247.— 117 *Corr.* tuz jurs?— 123 *Corr.* purroie. — 130 envius *ms.* emmns. — 136 *Corr.* purvertent? — 145 seit, *corr.* veit?

E mette en perdurable vie,
E Dieu li pardoint sa folie.
Li prologes fet ici sujur.
Ore regardés al mirur:
Tut i verrez vostre figure,
Vostre netesce e vostre ordure.
Si bien regardez, tut verrez
Cum vous en Dieu vous attiffez.
Deus vous doint issi esgarder,
Eissi nos almes attiffer
Qe Dieus les voille coveiter,
E od lui puissums sanz fin regner.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Dunt jeo, pur tuz amonester
Ke en Deu se volent chastier,
Enpris ai pur Dieu cest escrist
U chescun purra aver delit
Lire e oïr overtement
Iceo qu'en Dieu a lui apent:
Cument li clers deit sermuner
E sei meimes en Dieu garder,
Coment li lais deit bien oïr
E sun doctur en Dieu cherir,
E coment tuz uniement
Frunt le Dieu comandement,
E quel merite cil averunt [(*f.* 137*d*)
Ke Deu de bon quer servirunt.
Les evangelies de donmées
Ai en fraunceis translaté[e]s
E des festes as seinz partie
Pur mustrer a chescun sa vie
Coment deit ensample prendre,
De seinz pur sa alme a Dieu [rendre,
Kar après chescun[e] lessçun
Ki ad del evangile noun
Ai mis del exposicioun
Un poi pur mustrer la reisun,
Ke l'em le evangile puisse entendre
A les nun lettrés bien aprendre.
E chascun ke seit lettrure
E de fraunceis la parlure
Lire i poet pur sei amender
E pur autris endoctriner.
Bien sai qe tant est grant la materie
Ke ne pus a tut suffire,
Mais meuz vaut parti tucher
Pur mei e autres amender
Qe tresor Deu enfuïr
En tere, par del tut tasir.
E jeo l'ai fet tut autresi
Cum cil ke passe pré florie:
De tutes les flurs ad talent,
Mes tutes coillir ne poet nent:
Tutes aüne et tutes espie
E puis aprent une partie;
Ausi coil jeo en ceste escrit
Ce qe hom poet lire a delit,
E qi mustre suffisanment
A chescun ceo qe a lui apent.
Nel fas pas par losangerie, (*f.* 138)
Par orguil ne par surquidrie,
Ne pur l'onur de ceste vie,
Ne pur mustrer ma clergie:
Autre loer ne quer prendre
Ke sul Deu ke puet tut rendre,
E preers e oreisuns
De ces qe orrunt lès lessçuns;
Car jeo le face pur moi aquiter
E cors e alme d'encumbrer
De la folie qe ai parlé
E del bien qe ai entrelassé,
Qe cest escrit seit parfaisaunt
Quanqe ai mesfet en mon vivant.
Si li autre finist sa vie,
Bone escrit ne poet finir mie;
Quant il mort e porriz serra,
Mès l'escrit pur lui parlera,
E pur celui nomement
Ki en cest diz sul Deu entent,

---

175 *Ms.* sunir? — 199 donmées, *ms.* romuées. — 210 A, *corr.* E. — 226 *Corr.* en prent. — 240 *Corr.* descumbrer. — 245 *Corr.* Si li home? *ou est-ce le cas sujet d'*auctor?

Escrit pur tuz enseigner
De fer bien e mal lessier.
Seint Pol le dist pur verité :
Jammès ne charra charité,
Nu fra ovre verrement
Dunt charité est fundament;
E li escriz qi serra faiz
Pur tuz tolir mortels laiz,
Quant [est] purement fet en Dé,
Dunt ceo est dreit charité.
. . . . . .
. . . . . .
Ore prie trestuz ceux que orrunt
Icest escrit u que le lirrunt
Qe il prient Deu omnipotent (*f.* 139)
Qe il de tuz maus me defent,
E doint ceste ovre issi parfere
Ke en droit fei le puisse trere,
E puz le curs de ceste vie
Od seinz estre en sa baillie.
Car ceste ovre face verement
Pur mei et pur tute gent.
Tuz nen ont pas tute escripture
Ne tuz n'entendent pas lettrure;
Teus les evangeles out e lit
Ke il n'entendent pas quanqe il [dit,
E pur tuz faire e tuz entendre
En Deu, osai cest ovre enprendre,
Ke tuz oient overtement
Ceo qe le evangeile lur aprent;
E tuz veient en ceste escrit
Ceo qe le latin espant e dit.
Pur nient aillur travaillerunt:
Suffisanment ici l'orrunt.
Jeo nel di pas as clers lettrez
Ke sunt en seinz escriz fundez,
Mès as autres meinz entendans
Cum jeo sui meimes e asquans,
Ke ne poüm tut enserchér.
Mès a pein[e] le frut parer.
Dunt jeo communement tuz pri
Ke le orrunt e lirrunt ausi
Qe il mettent amendeisum
Si rien i ad de mesprisun.

Ore prie jeo de quer parfunt
Tuz iceus qe cest escrit averunt
Qe il le prestent a delivre
A tuz ceus qi le vodrunt escrivre.
. . . . . .
. . . . . .

DOMINICA PRIMA ADVENTUS DOMINI. EVANGELIUM SECUNDUM MATHEUM (f. 139 *c*).

Cum appropinquasset Jhesus Jerosolimis et venisset Bethfage [1], *etc.*

Jhesus vint près d'une cité
Qui Jerusalem est apelé.
E quant il vint a Bethfagé
Qi est al Munt de Olivé,
Dunt ad des sens deus apelé :
« Alez » fet il « en la cité
« Al chastel cuntre vous levé :
« Une asnesse i ad lié,
« E sun asnun li est al pé.
« Quant les averés deslié,
« Tantost me seient amené.
« Si nuls vous ad demaundé,
« Dites q'il est li surs a gré,
« Mester en ad sa volunté ; (*d*)
« Cil vous averat tantost lessé. »
Icest feit ad aveiré
Ceo que fut einz prophetisé :
« La fille Syon seit nuncié
« Tis reis vient en peisibilté,
« Sur un asne ad fet sun sé,
« E sur le fiz al suzjugé ».
Li disciple s'en sunt alé;
Fet unt cum lur est comaundé,
La asnesse e le asnun unt mené

---

254 I Corr. xiii, 8.— 280 *Corr.*, espaut *ou* espont; *cf.* 337. — 295 le, *ms.* se. — 309 li surs, *corr.* le sire? — 317 « et super pullum filium subjugalis. » Matth. xxi, 5.

[1] Matth. xxi, 1.

E sur eus unt lur dras getté,
Puis unt Jhesum en sun munté
E si sunt en la cité entré.
Li serjaunt a la gent Ebré
Encuntre lui s'en sunt alé;
Lur dras al chemin unt getté,
Plusurs unt arbres deramé,
Si unt le chemin estrainé;
De tut pars unt crié,
Cil devant e cil detré:
« Osanna soit al fiz, de gré,
« Beneit qui vient el munde! »
Ore avez oï la lessçun,
Ore oiez la interpretacioun,
Qui Dieu nus doint sa beneicun
E de nos pechez face pardoun!
Cist nun Jhesus espont « saveur »
Qui nus sauva par sa dusçur,
E Jerusalem iceste noun
Espant de peiz la visioun:
« Meisun de buche » est Bethfagé,
« Misericorde » est Olivé.
. . . . . .

La vision de saint Furseus, dont j'ai dit un mot plus haut, prend place au deuxième dimanche après Pâques. On sait que ce récit a été incorporé par Bède dans son *Historia ecclesiastica* (III, XIX). On consultera utilement sur l'histoire de cette légende les notes de l'édition que M. le professeur J.-B. Mayor a donné des livres III et IV de Bède (Cambridge 1878), comme aussi Th. Wright, *Saint Patrick's Purgatory* (London 1844), p. 7-11, et A. d'Ancona, *I precursori di Dante* (Firenze, 1874), p. 40-1. Voici le texte de notre ms. accompagné des variantes du ms. de Londres et, pour les vers cités par Wright, du ms. de Trinity College aujourd'hui en déficit.

Dunt il avint jadis a un prestre
Qui en Knanisburch esteit mestre,
Quant lunges i out conversé
Si se est encuntre lit cuché;
E quant il quida devier
Devant lui vint un bacheler.
La main li tendi, si li dist:
« Vien t'en od mai », e il si fist.
U ne voisist u ne deingnast,
Convint lui qe ovek lui alast.
En plusurs lius si le mena
E mut des choses si lui mustra;
D'enfern li mustra le parfund
E les peines qe illeoques sunt,
E puis le mena vers le ciel
U il vist e truva tut el;
Mès quant al ciel aprocerent
En l'eir un feu mult grant i troLy feus ert merveille grant [verent.
E mult orrible e mut ardaunt.
Li guiurs i est lors entrés (*f.* 191)
E li prestres se est arestés.
Ens al feu li guiurs ala,
Mès unqes le feu nel tucha.

---

328 *On pourrait corriger* estramé, *mais il y a des ex. d'*estrayner, *voy. le dict. de M. Godefroy.* — 235 *Corr.* Que. — 340 *Corr.* espaut *ou* espont.

Variantes du ms. de Londres (*L.*), *fol.* 53-4, *et pour les vers* 1-6 *et* 46-60, *du ms. de Tr. Coll. d'après Wright.* — 2 *L.* de Gnaresbure; *Tr.* Ke de Canterbury ert m. *Cette dernière leçon ne vaut rien. Il y a dans Bede* (III, XIX) Cnobheresburg, *qui est actuellement* Burgh Castle, *en Suffolk.*— 11 *L.* E en p. l. l'amena, — 12 *L.* E multes ch. l. m. — 18 *L.* un g. feu mult t. — 21 *L.* g. e. lores e. — 23 *L.* el f. li g. entra. — 24 *L.* unks... ne le.

Atant regarda il le prestre,
Si li dist: « Vien avant, mestre;
« Ja de cest fue ne te ert le pis,
« Fors sulement de tant cum tu [as mespris:
« Tant arderas en iceste feue
« Cum tu as prise nient rendue. »
Mult envis e mut pensis
Li prestres eins al feu s'est mis;
Li feu de tute pars esteit,
Mès unqes point ne l'adeseit;
Tuit cel feu vist il repleni
D'almes ardant od grant cri;
E li diables les turmentoient
E l'un sur l'autre od crocs moient;
Od crocs ardans, mès fermes erent,
Les almes tut sanz merci getoient:
Nul n'estoet pas par sei several,
Mès chescun ert a autri mal;
Checun ert a autri peine;
Si crioient a dure alaine.
Del crie, del plur, del guayement
Ert li prestres en grant turment;
Quant il vint el feu ben avant,
Es vus un diable a fort curant,
Les oiles ardans mut roelant
E de la buche eschivout;
Un alme ardant en son croc tint
E vers le prestre ad grant curs
E criout fort en sun eslais: [vint,
« Di va! prestre fel maveis,
« Pren celui qe tu as tué! »
Si ad l'alme sur lui rué. (*b*)
L'alme descendi sur le prestre,
E si lui art li espaule destre.
L'arsun tant mal lui feseit,
Ce lui ert vis qe morir deveit,
Qe de arsun, qe des espuntailles.
La quida remeindre sanz faille.
Al chief del tur mut haut s'escrie
E de sun guiur demande aïe;
E il lui dist: « Ne vous damez;
« Tant arderez cum pris avez,
« Pos a vous deis que en cest feu
« Ardreit ceo qe n'est rendu.
« Ore veez si vous cunoissez
« Cestui par qui vous ardez. »
E li prestres respundi atant:
« Jeo le cunusse a ma peine grant
« De lui oi a sun moriant
« Une chape, mès par sunt grant;
« Mais puis ne lui n'ai rendu tant
« Cum jeo lui fui en covenant.
« E sachez qe par ubliance
« L'ai fet, e nient de voillance. »
Dunc ad l'angle l'alme pris,
En le feu l'ad arere mis;
L'espaule al prestre lors tucha,
E la dolur del feu en osta.
Par mi le feu l'ad amené
E del ciel lui ad mut mustré.
La glorie lui mustra en veir
Tant cum dust a home saveir
E puis l'ad conduit a sun cors.
E li prestres vesqui lors
Ke trestuz qe al cors erent

---

26 *L.* Venz a. dan m.— 28 *L.* F. sul. — 31 *L.* e m. est p. — 33 *L.* tutes parz. — 35 *L. omet* il. — 36 *L.* ardantes. — 38 *L.* cros ruouent. — 39 *L.* m. de fer erent. — 41 *L. omet* pas. — 43 *L.* Ch. esteit. — 44 *L.* crierent a dur. — 48 *Trin. Coll.* vint f. c. — 49 *corr.* roelout, *leçon de L.*; *Tr. Coll. a* roilant *et au v. suivant* eschivant. — 49 *L.* eschumout. — 51-2 *L.* tient-vent. — 52 *Tr. omet* ad. — 54 *L.* traitre, *Tr.* treiturs. — 57 *Tr.* descent. — 58 *L.* li arst le e.; *Tr.* li ard la paume; *Bède:* humerum maxillamque ejus incenderunt. — 59 *L.* L'a. ad fet mal li f.; *Tr.* Li a. ke ad feit mal li f. — 60 *L.* Ceo li e. v. m. d.; *Tr.* Ceo li fu v. m. d. — 61 *L.* Ke d'espuntaille. — 64 *L.* A sun seignur d. — 65 *L.* v. tamez. — 68 *L.* Ardera. — 71 *L.* respunt a. — 72 *L.* Jol cuneis. — 75 *L.* [J]amès p. ne l. ai. — 77 *L.* c'est u. — 80 *L.* E el fu ad.— 82 *L. omet* en. — 83 *L.* l'ad puis. — 85 *L.* La g. del ciel li. — 86 *L.* c. il sist a. — 89 *L.* Kar t. cil ki.

Par treis jours a mort le quiderent;
E puis vesquist il lungement
E se cuntint mult seintement, (*c*)
Mès l'arsun qu'il el feu resust
A tut dis al cors lui aparust;
Mien scient Deu vout ceo fere
Qe l'em ne deust pas mescrere.
E sun vivant le amenda issi
Qe ore est apelee seint Furci.

L'ouvrage se termine ainsi (fol. 261 *a*) :

Pur ceo, seignurs, pur amur Dé,
Si ben volum estre sauvé
De fluxiun de nostre charnage,
Turnum a Deu nostre curage,
Turnum a lui nostre espirit
En penser, en fet e en dit;
Si nostre penser sulement
Ceo coveit[e] qe a Deu apent,
Certes, la char tost revendra
A Jhesum ke se ameisera.
La char ne ad force ne valur
Fors par l'espirit le sur (*sic*).
Ki l'espirit tent ben en Dé
Mar duterat la charnalté.
Deu nous doint issi en lui tenir, (*b*)
En lui vivre en lui garir
Ke sanz espiritel damage
Lui puissum servir en charnage,
Si veir cum ceste sana
E a la fille al prince vie dona.
Ici finent les domenées
Brevement espus [e] endité[e]s.
Ore prie tuz ke les oient e dient
Ke il pur ROBERT DE GRETHAM prient
Ki Deu meintenge si sa vie,
Ki par li seit en sa baillie.
Amen, amen chescun en die !

10.— Les psaumes de la pénitence traduits en vers. —Version qui a été très répandue, non seulement en France, où elle a été composée, mais en Angleterre[1]. Du *Miserere* on possède une autre traduction, également en vers, dont un extrait a été publié dans le Bulletin de la Société des anciens Textes, 1881, p. 51.

Hic incipiunt vij. psalmi penitencie (f. 261 *b*).

« *Domine ne in furore tuo, etc.* » [Ps. VI]

Deu, en tes vengemens ne me pernez, sire!
En cest siecle present si me chastiez sanz ire;
Eez merci de mei, si me donez sauncté,
E par ta seinte lei me menz a saveté.

La mei alme est trublé e poy de senz i ay.
. . . . . .

Gloria Patri. Beati quorum [XXXI]

Benurez set ciel (*sic*) a ki ad Deu perdonez

---

92 *L.* Si se c. m. sagement. — 93 *L.* al f. — 95 *L.* Men exient Deus le v. f. — 97 *L.* En s. v. se a.

1. Voy. *Romania*, VI, 19 et XIII, 238, note 3.

Le pechez qe il ad fet e les desleutez.

. . . . . .

Domine ne in furore [XXXVII]. (v°)

Deu, en tes vengemenz ne me repernez, sire!
En ceo siecle present si me chastiez sanz ire
De tes digne setes as mun quor feru
E pur ceo par ta main ben avera salu.

. . . . . .

Miserere mei Deus [L]. (f. 262).

Deu, eez merci de mei a ki tut ben se acorde,
Eez merci de mei par ta misericorde.

. . . . . .

Domine exaudi [CI]. (v°)

Deu, oiez ma oreisun e entendez ma clamur,
Entendez ma reisun e me donez ta amur.

. . . . . .

De profundis [CXXIX]. (f. 263 v°).

De grant profunde crie a la hautesce;
Receive ma voiz en gré, si me aïe e dresse.

. . . . . .

Domine exaudi [CXLII].

Deu, oiez ma oreisun e la recevez en gré
E me otriez pardoun sulum ta verité.

. . . . . .

11. — *Ave Maria* paraphrasé. — Un couplet pour chacun des mots de la salutation angélique : *Ave Maria gratia plena. Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui. Amen.* Les pièces de ce genre sont nombreuses; voy. le Bulletin de la Société des anciens Textes, 1881, p. 49, et Suchier, *Denkmæler provenzalischer Literatur*, I, 284.

Ave trés duce Marie, *ave* gloriouse, (*f.* 264)
Ave ros espani[e], *ave* preciouse,
Ave freche flour flori[e], *ave* graciouse,
Ave fonteingne de aïe, *ave* plentivouse.

Maria, esteile de mere estes appellé;
La lune, le soleil cler de vous est alumé.
Requerez tun trecher fiz [1], mere benuré,
Que m'alme doint si guverner qe en ciel eit le entré.

. . . . . .

1. *On pourrait corriger, en vue de la rime intérieure,* tun fiz trecher.

12. — Les cinq joies de Notre Dame. — Ce sujet a été traité au moins cinq fois en vers français, notamment par Gautier de Coinci[1]. Ici comme dans un texte en prose conservé dans le ms. Digby 86 (Bodleienne)[2], la prière des cinq joies est attribuée à l'évêque de Paris, Maurice de Sully († 1196). La pièce qui suit a certainement un Anglais pour auteur. Je n'en connais pas d'autre copie.

De les cinc joies Nostre Dame (f. 265 *a*).

Vous ke Nostre Dame amez,
A ceste oreisun bien entendez.
Nostre Dame lui mult ama,
A seint(e) Maurice les envea
Ke fu eveske de Paris,
Qe de lui servir se out entremis.
Par sun message lui charga
E lui dist e lui comanda
Ke au people le deïst
E enseignast e en apreïst :
[Ki] chescun jour les direit
E devoutement le chantereit,
En l'onurance de les cink joies
Qe ele out bien verroiz,
Sun cher fiz qe ele ama
De s'amur lui guerdonera ;
Ja en ceste siecle ne serra enledi
Ne enginné de l'enemi,
Ne en peché criminal
Ne perdera sun jornal,
Ne en curt ert faus jugé,
Ne autrement par mal ert liveré;
Femme d'enfaunt ne perira
(Qe) qi devoutement ceste oreisun
Ne sanz confessioun ne murra, [dira,
Ne sa alme en peine ne serra.

Li seint angle Gabriel
Vint a Marie treis fiez de ciel,
E lui dist la joie premereine :
« Deu vous sauve, Marie de grace [pleine!
« Le seint Espirit sur vous vendra
E de sa vertu vous ennumbrera ;
Le fiz Deu conceiverés,
En vostre ventre lui porterés. »

La secunde joie ke ele out,
Ceo fu quant ele enfauntout
Li fiz nee sanz dolur, (*b*)
S[a]uve de virgineté la flour.

La tierce joie lui mustra
Sun chier fiz quant il releva
De mort en vie vereiment,
A lui aparust certeinement.

La quarte joie, quant il munta
E les apostles ensembla.
Il lur mustra cum il alout
A sun pere, qe mult li plout.

La quinte joie, quant ele transit,
De ceste siecle sanz peril issist
E les aposteles ensembla.
Le fiz sa mere mult honura

Marie virgine gloriouse,
La mere Deu e sa espouse
Ki par lui li conseütes
E après lui virgine fustes,
Sanz dolur lui portastes
E del leit virgine li letastes,
Duce dame, si cum jeo crei
Ke vous gloriouse portastes le rei,
Vous estes fille, vous estes mere,

1. Voy. *Zeitschrift f. romanische Philologie*, III, 202.
2. Voy. la notice de M. Stengel, p. 6.

En vostre ventre portastes ton pere,
Chier[e] mere, pur moy priez,
Quant de moy serra finez,
Ke m'alme seit en paraïs
Entre les angeles ou serrunt assis.
Chere mere, jeo vous prie
Qe de moy clamez merci.
Priez vostre fiz, pere vostre;
Pur ceo dirrai ma pater nostre.
Qe ceste oreisun chescuns jour [dirra
Vint jours de pardoun en avera.

13. — L'Assomption de Notre Dame, par HERMAN DE VALENCIENNES. — Cet ouvrage bien connu se trouve le plus ordinairement réuni à la *Bible* du même auteur. Il se rencontre ici isolément comme en d'autres mss. parmi lesquels on peut citer le ms. Bibl. nat. fr. 1822, le ms. Libri 112 (volé à Tours), maintenant chez M. le comte d'Ashburnham [1], le ms. de la Bodleienne *E Museo* 62, et le ms. Digby 86. Dans la présente copie, d'ailleurs fort incorrecte, manquent les deux dernières tirades, dont l'une, l'avant-dernière, contient le nom de l'auteur.

Ici comence del assumpcioun Nostre Dame seinte Marie.

Seignurs, ore escutez! ke Deu vous beneïe
Pur sa mort doleruse ki nous dona la vie.
Bien l'avez oï, ben est ke jeo vous die:
Kant Deu fu mis en la croiz de cele gent haïe
Comanda Jhesus seignurs, a sun ami s'amie,
A l'apostle sa dame, a seint Johan Marie.
Mut par fu doleruse icele departie
Si [2] bons euvangelistes la prist en sa baillie.

Sachez qe nostre Sire mult seint Johan ama,
De sa croiz u il pendi quant a sei le apela.
Sa mere vint od lui, illoec la comanda.
Volenters la reçust e tendrement plora.
Prist sa dame en sa main, plorant s'en turna;
Al temple sunt venuz, iloec la comanda
Oveec les seintes dames qe il ileoc trova.
Ele remist al temple u sun cors travailla,
Veillaunt chescune nuit e chescun jour juna.

La reine del ciel mult ert gloriuse.

. . . . . .

Fin (fol. 291 v°).

En kalendes de Aüst fut la dame enterée;

---

1. Fol. 1-11. J'ai pris copie de ce texte en 1865 à Ashburnamplace.
2. *Corr.* Li.

Ceo sachez qe cel jour fust mainte alme sauvée.
El val de Josaphat fu la dame posée,
De amis e de parent meinte lerme plurée.
Iceo sachez, seignurs, n'i fu pas ubliée,
Ainz fu de sun fiz bonement visitée.
Ne remist pas en terre : en cel(e) est porté[e],
La set od ses angeles, reïne est apelée.
Mult est bien servie e mult est honurée,
Issi comme vous ai dit, la raison est otrie [1].

Ore priez le seigneur ke ele vous doint sa glorie,
E le diable veintre e venir a victorie ;
Envers Deu, sun bel fiz, nous face adjutorie,
Ke le diable ne nous puisse faire contrarie,
E si nous doint deservir la celestiene glorie
Ke nous ne seum vencu si nous tenge en memorie.
Iceo nous prist (*sic*) icel sire ki vit e regne en glorie.

Amen.

14. — La plainte Notre Dame. — Version en vers d'un opuscule latin du moyen âge dont on ignore l'auteur et qui a été attribué à saint Augustin, à saint Bernard et à saint Anselme. J'en ai signalé jadis [2] trois traductions françaises en prose, et j'en connais actuellement une quatrième (Arsenal, 937). De la version poétique que nous offre le ms. de Cambridge il existe, dans le ms. Grave 51 de la Bodleienne[3], une autre copie un peu moins ancienne, du milieu du XIVe siècle environ. La particularité de ce poème est d'avoir été composé en vers de seize syllabes. Sans doute les vers ne sont pas tous réguliers. Même en faisant largement la part des erreurs de copie, il restera fort probablement certains vers incorrects dont la responsabilité devra être laissée à l'auteur. Il ne faut point s'en étonner, puisque le poète écrivait en Angleterre et dans le cours du XIIIe siècle. Mais j'affirme qu'en général on réussit, par une judicieuse combinaison des deux copies, à établir un texte où les vers sont composés de deux hémistiches ayant chacun huit syllabes. Voici, par exemple, comment je restituerais les premiers vers :

Pur ceus et celes ki n'entendent quant oient lire le latin

---

1 *Corr.* outrée.
2. *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1875, p. 61 et suiv. ; cf. 1886, p. 48.
3. N° 3823 des *Catalogi* de Bernard.

Jeo ai comencé icest livre, e Deus i mette bone fin !
Jeo vei qe la letrée gent unt lur joie de seint escrit,
E quant entendent ceo qu'il oient mult en ad l'alme grant delit ;
Les lais ne sevent qu'est a dire, dunt sovent en ai grant pité,
Car ausi bien les dei amer cume les clercs en charité,
Honmes, fenmes e tute gens de siecle e de religion.

Je ne connais pas d'autre exemple bien caractérisé de cette forme dans la poésie lettrée; quelques vers isolés qu'on peut rencontrer çà et là dans la littérature anglo-normande ne sont pas à prendre en considération. Toutefois le vers de seize syllabes coupé au milieu n'a rien qui répugne aux principes de la versification française. Il est au vers de huit syllabes ce que l'alexandrin est au vers de six syllabes. Il y a toutefois cette différence que le vers de huit syllabes était originairement divisible en deux hémistiches, ce qui n'était pas le cas du vers de six syllabes. Par suite le vers de seize syllabes a du être très rare à l'époque ancienne. Mais dans la poésie populaire il est très fréquent, avec cette nuance que le premier hémistiche a ordinairement une terminaison féminine. On en fait ordinairement deux vers, mais il n'y a pas de raison pour ne pas mettre les deux hémistiches sur la même ligne, puisque la rime est un élément essentiel du vers roman[2]. Ainsi j'écrirais volontiers ainsi le premier couplet de la chanson de Philippe de Savoie[3] :

Vollés oyr chanson piteuse qui fut faite de cueur marri?
Elle fut faite en une chambre, Phelippe de Savoye la fist.

Voici le début et la fin de notre lamentation ou plainte de Notre Dame, d'après les deux mss. :

Ici cummence li livre de les lamentaciuns Nostre Dame seinte Marie (f. 272).

Pur ceus e pur cels ki n'entendunt quant oient lire latin
Ai comencé iceste livre; Deus i met bon fin !
Jeo vei qe la gente lettré unt lur joie de seint escrist,
Car quant entendunt ceo qu'il oient l'alme en ad mult grant delit.

---

1. On sait que Milà y Fontanals considérait comme deux hémistiches ce qu'on imprime ordinairement comme deux vers.
2. *Romania*, IX, 473.
3. Ms. Grave 51, fol. 69 :

Ici comence la passiun Nostre Dame.

Por ceous qe entendent ren quant oient lire le latin
Jeo ai comencé cet livre ; Deus i mette bone fin !
Jeo vey qe les gens lettrés unt lur joie en seinte escrist,
E quant entendent ceo qe il oient must ad l'alme grant delit.

Les lais ne sevent qe ceo est a dire, dunt sovent ai grant pité.
Car ausi bien les dei amer cum les clercs en charité,
Madles, femmes, tute gent del siecle e de religion,
A tuz sumes nous docturs en tant cum fere le poüm.
Par tant, del petit ke jeo sai vous ai iceste romaunce escrit.
Ore licez (*sic*), ne puet estre qi ne ad acune delit;
Si rien oiez qe vous semble qe en evangeile ne seit escrit
Sachez bien qe en sun livre seint Johan apert le dit :
Car si tut fu mis en livre kancke Jhesu fist et dist,
Tut le munde n'en entendreit, tant fu[st] grant icel escrit.
Pur ceo vous pri comunement qe cest romance lir orretz ;
Si ren oiez qe vous despleise, jeo prie nel descreez.
Rien n' i ad pur verité, si vous die hardiement;
Le perteus (?) ne provereie si fuisse meïsmes en present.
Seint Bernard fist iceste livre, mès poi i ai mis del men ;
Ore prium duz Jhesu ke chevir le puisse bien.

Ki me durra tant de lermes ke plurer puisse nuit e jour
Jeske atant qe sun serjant conforte le duz Seignur?
Peisif (*sic*) sui e mult dolent, si ne puisse confort aver,
Si li seignur debonere ne me voille conforter.
Fillez de Jerusalem, kar entendez mei devoutement ;
Deu espusez, Deu amiez, priés le entendement.
Plorom sur lui, en plurant priom nostre duce espuse
Ke il sa doçur e sa leauté deigne mustrer a nous tuz
. . . . . .

Les lays ne scevent quant ceo est a dire, dont sovent en ay pité,
Qe autresi ben les dei amer cum les clers en charité,
Honmes e femmes e totes gens de secle e de religion,
A touz sumes nous docteurs tant cum fere le poüm.
Par unt de petit qe jeo say vous ay cete romaunce escrist.
Sachez qe seint Jon en son livre tut apertement le dit :
Que si tut fust mis en livre quant qe Jesus fist e dit,
Tut le munde ne le entendereit, tant sereit grand cel escrist.
Pur ceo vous pri comunement qe vus cete liverette orrez,
Si rens oiez qe vous despleyse vous pri pur ceo ne descreez.
N'i ad rens mès que verité, ce vus afi hardiement;
Apertement le proveray par tut ou jeo fuse present.
Seint Bernard fit cet livere e poy jeo ay mis del men ;
Ore priums ly douz Jesu qe eschever le pussum ben.

Ke mey dorra tant de lermes qe plorer pusse nuyt e jour
Deskes tant qe li sergant recomforte sun seignour?
Pensif seu e mut merveylé, si ne puys confort aver,
Si le seignur debonere ne mey voylle reconforter.
Filles de Jerusalem, car eidez mey devoutement
Deu espouses e amies, priez le ententivement.

Fin (fol. 279 v°) :

Atant se leve seint Johan e li autres li v[u]nt entur,
Si le menez en la cité plus par force qe par amur.
Seint Johan l'a gardé al meuz ke il puet; beneit seit il de luer,
E tuz ceus ke la dame honurent ben a lur poer!
Beneit seit li duz Jhesu e tut [jurs] mès seit honuré
Ke cesser ne vout jeskes a tant ke veit sa gent delivré!
E beneit seit la duce mere ke nous porta le rei de gloire,
E beneit seit trestuz iceus ke sa peine unt en memorie!

Amen.

15. — Gautier de Biblesworth, Traité pour apprendre le français (fol. 279 *c* à 294 *b*). — Ici Gautier de Biblesworth est appelé « Gauter de Bitheswey ». Pour la bibliographie de ce poème essentiellement didactique, je renvoie à un article précédent de la *Romania*, XIII, 500[1] et quant au texte même de notre ms., on en trouvera les 86 premiers vers dans mon *Recueil d'anciens textes français*, partie française, n° 37.

16. — William de Wadington, *Manuel de péchés*. — J'ai donné, de cet ouvrage, dans mon mémoire sur les mss. français de Saint John's Coll., une notice bibliographique qui doit être corrigée et augmentée. Le ms. que j'ai indiqué[2] comme appartenant à la Société royale de Londres est passé, avec beaucoup d'autres, au Musée Britannique[3], où il est coté *Arundel* 288. Un autre livre du même fonds, Arundel 372, contient deux feuillets de garde arrachés à un ms. du *Manuel de péchés*. Enfin j'avais négligé de mentionner le ms. Grave 51, de la Bodleienne, dont il a été question plus haut, p. 309. Le texte qu'offre notre ms. ne contient guère que 5700 vers, soit la moitié du poème environ. Voici les premiers et les derniers vers :

Ici comence la Manuel de pechez Nous seit aidaunt en ceste escrit
[*f.* 294 *c*) A vous deus choses mustrer
Dunt hom se deit confesser,
La vertu del seint Espirit E ausi en la queu manere,

1. J'ajoute que le ms. de Trinity Coll. Cambridge, signalé ci-dessus, p. 198, comme disparu depuis une quarantaine d'années, contenait une copie, accompagnée d'une traduction anglaise (qui ne paraît pas se trouver ailleurs), du même traité. De plus les deux premiers vers ont été écrits sur une page restée vide du ms. Harl. 3775 (fol. 74 v°).

2. *Romania*, VIII, 333.

3. En 1831 et 1832; voir la préface du catalogue du fonds Arundel (Londres, 1834, in-fol.), et Edw. Edwards, *Lives of the Founders of the British Museum*, p. 201.

Ke ne fet mie bon a tere,
Car ceo est la vertu del sacrement,
Dire le peché e coment.
Tuz pecchez ne poüm recunter,
Mès par taunt se pot remembrer
E ses pecchez bien amender
Ki cest escrit vot regarder.
Primes dirroum la droite voie
Ke fundement est de nostre laye,
En quele ad doze point prové,
Ke sunt articles apelé,

Fin (fol. 328 *c*):

Ha! duce Dieu de majesté,
Qe pot comprendre ta bounté!
Ki de sa grant bien pensat la sume
Ke avez fet a cheitif home. [(*d*)
Pur ceo priums Jhesu Crist qui fist la [firmament
E ciel e tere e mere fist il ensement,
Li cors de servir a l'alme si verai de- [finement
Ke l'alme ne seit dampné a jur de ju- [gement [1].

17. — PIERRE DE LANGTOFT, Vie d'Edouard I. — Ce poème est une des parties de la chronique en laisses monorimes de Pierre de Langtoft, chanoine de Bridlington (Yorkshire), que Th. Wright a publiée en deux volumes dans la collection du Maître des rôles. On en possède plusieurs mss. plus ou moins complets, qui n'ont pas été tous indiqués par Wright dans sa préface. J'ai signalé en diverses occasions les mss. qui ont échappé à ses recherches [2]. Le ms. GG. 1. 1. est mentionné dans la préface du tome second de l'édition. Th. Wright s'en est servi pour l'extrait de la chronique de Pierre de Langtoft qu'il a publié dans ses *Political Songs of England* (London, 1839. Camden Society), p. 237 et suiv. Le titre de *Brut* donné dans notre ms. à la partie de la chronique de P. de Langtoft qui se rapporte à Edouard I, est exceptionnel, et n'a probablement pas d'autre raison d'être que le nom de *Brutus* inséré dans le second des vers qu'on va lire, mais ce qui n'est nullement exceptionnel, c'est l'usage de copier comme un ouvrage complet en soi la partie de la chronique qui concerne Edouard I. Trois autres mss. offrent la même particularité, à savoir: College of arms 14 (Londres) [3], Fairfax 24 (Oxford) [4], et Douce 120 (Oxford) [5].

---

1. La mesure montre assez que les quatre derniers vers ne sont pas de l'auteur du poème.

2. *Revue critique*, 1867, II, 198, note 2; *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1878, p. 105, note 1, et p. 140.

3. Voy. le Catalogue de Sir Ch. Young (1829), p. 22; Fr. Michel, dans le volume de *Rapports au Ministre* publiés dans les *Documents inédits*, p. 76; Le Roux de Lincy, *Roman de Brut*, description des mss. p. lxxvij.

4. Le n° 3904 dans les *Catalogi* de Bernard.

5. *Bulletin de la Soc. des anciens textes* 1878, p. 140; Duffus Hardy, *Descript. Catal.* III, n° 433.

Ici commence le Brut, coment li bon rei Edward gaigna Escotz e Galis (f. 328 *c.*)

Ky volt oyr des reys coment chescune vesquit
E(n) le ille de Brutus Bretainne appeller feist,
E puis cele houre en sça ki gaignast ki perdist
Comment li rei de Lyns Itaille tut venquist
. . . . . .[1]

Fin (fol. 345 v°) :

For Scotes at Dunbar
Haved et thayre gau char
Schame of thar note,
Wer never dogges there
Hurled out of herre[2]
Fro coylthe ne cotte

Suivent quelques lignes latines pour compléter la page: « Quid est celum? Celum habet octo gaudia celestia...

18. — *L'Image du monde.* — On connaît environ soixante mss. de ce poème, sans compter les exemplaires de la rédaction en prose. Ils ont été énumérés et soumis à un classement provisoire par M. D. Grand, dans une thèse présentée récemment à l'Ecole des Chartes [3]. Ces mss. se divisent en deux catégories assez nettement tranchées, selon qu'ils renferment ou ne renferment pas certaines additions dont la plus considérable est constituée par une vie de saint Brandan. La leçon de notre ms. appartient à la catégorie des mss. « non interpolés ». Victor Le Clerc, qui a longuement insisté sur cette distinction entre les deux classes de mss., est d'avis que les exemplaires où les additions manquent représentent seuls l'œuvre pure de l'auteur, et il suppose que la rédaction « interpolée » est l'œuvre d'un copiste messin « qui avait du loisir et surtout un grand amour des contes » [4]. Depuis Le Clerc cette opinion est devenue courante. Je crois au contraire qu'un examen attentif de la rédaction interpolée suffit à montrer que l'interpolateur n'est autre que l'auteur lui-même, qui aurait ainsi fait deux rédactions de son ouvrage. C'est ce que j'essaierai de démontrer dans un prochain mémoire, mettant à profit, outre les éléments connus jusqu'à présent, un ms. déjà signalé, mais non

1. Cf. l'édition de Wright, II, 162.
2. Ces vers sont publiés par Wright dans la preface du second volume, p. x. ils ne se trouvent, selon lui, que dans ce ms.
3. Voy. les *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de* 1885, p. 80 et celles de 1886, p. 85.
4. *Histoire littéraire*, XXIII, 323.

étudié, dans lequel j'ai récemment découvert des données toutes nouvelles qui résolvent la question.

Il est notable que parmi les nombreux mss. de l'Image du monde, plusieurs, appartenant, si je ne me trompe, à la rédaction la plus courte, ont été copiés en Angleterre. C'est la preuve que la *Petite Philosophie*, pourtant bien répandue, ne suffisait pas à satisfaire la curiosité de ceux qui voulaient acquérir, sans recourir aux livres latins, quelques éléments de cosmographie et de géographie.

(Fol. 346) *Cest livre de clergie en romaunce qi est appellez Ymage du mounde contint par tut .lv. chapitres e .xx. e .viij. figures, saunz qi le livre ne purreit pas estre legerement entenduz, qi est devisez par treis parties* (suit la table des rubriques).

Ki veot entendre a cest livre (*f.* 347)
E savoir coment il deit vivre
E aprendre tiel clergie
Dunt meuz vivera tout sa vie,
Si lise tut primerement
E après ordeniement,
Si qu'il ne lise rien avaunt
S'il ne athent ceo q'est devaunt.
Einsi purra le livre entendre
Qe autrement ne pot nuls emprendre.

De Dieu parloms au commencement.

Ky veot entendre a cest romaunce
Si poet entendre a cest comaunz.
Graunt partie de la faiture
Del mounde, coment par nature
Fu fet de Dieu e acompliz...

Fin (fol. 289 *c*) :

E la joie de paradis
Que Dieu nous otroit a tut dis
En qi toute pité habounde.
Issi finist l'Ymage del mounde ;
A Dieu comence e a Dieu prent fyn,
Que ses biens nous doint a la fyn.
[*Amen.*
Vous qe aviez oï l'escrit
Del fiz Dampnedeu Jhesu Crist,
E puis del mounde que Dieu forma
E de toutes les vertuz q'il ordina,
Qe par cestui poez aprendre
Qi del siecle volez entendre,
Queu cbose soit e coment ceo est, (*d*)
En ceste figure compris est ;
Par ceste dereine figure
En poez bien veer la faiture,
Qe ici devant vous escrit est
Coment li firmament fet est [1]

19. — *La bonté des femmes*. — Plaidoyer habilement tourné et vivement mené en faveur des femmes. L'objet de l'auteur a été principalement de réfuter les pièces dirigées contre le sexe faible qui abondent dans notre ancienne littérature [2]. Sa discussion juridique pour prouver

1. La figure annoncée par ces derniers vers occupe le r° du fol. 390.
2. Voy. la liste que j'ai dressée des pièces contre les femmes, *Romania*, VI, 499-500.

qu'Adam fut plus coupable qu'Eve est véritablement curieuse. On remarquera le passage (vv. 126-143) où il s'inscrit résolûment en faux contre les récits selon lesquels Salomon, Sanson le fort et Absalon auraient été trompés par les femmes. Il est permis de croire que ses dénégations ne visaient pas la source première et respectée de ces récits, mais qu'il pensait à ce passage du *Blâme des femmes:*

Neïs li sages Salemon,
Qui de bien ot si grant foison
Que plus sages de lui ne fu,
Fu par sa fame deceüz;
Ausi refu Sanson Fortin[1]

ou quelque autre du même genre, car ces exemples de la tromperie des femmes étaient passés à l'état de lieu commun[2].

L'auteur était anglais: sa langue le prouve comme aussi la mention (v. 24) de Westminster et de la Tour de Londres.

Il existe parmi les mss. du collège Saint-Jean, à Cambridge, une copie fautive et abrégée de notre poème: j'en ai publié, ici-même, VIII, 334, environ 80 vers dont je rapporterai en note les variantes utiles. Là où ce secours m'a manqué, le texte reste souvent inintelligible.

Ci comence du bounté des femmes (*f.* 390 *c*).

Cil fableürs trop me grevent
De rimer, qe ne sevent
Rimer, counter for de fable.
Escutez un dist creable:
De dames e de damoiseles
Vous sache dire tiel noveles
Dount lur loaunge creistra.
Bien eit qe moy escutera!

Quant que sunt nez e a nestre
Saluz trestuz de quor parfount;

---

1. Je cite d'après Bibl. nat. fr. 1593 fol. 153 *c*. Pour d'autres copies du même opuscule, voir *Romania*, VI, 499 et IX, 436.

2. Cf. ci-dessus p. 219 le *Facetus* catalan, v. 1627-8. Dans un ms. du XVe siècle je lis ces vers qui peuvent remonter au XIVe:

Par femme fut Adam deceu,
Et Virgiles moquez en fut;
Ypocras en fut enherbez,
Senson le fort deshonnorez;
David fit faulx jugement
Et Salemon faulx testament;
Femme chevaucha Aristote:
Il n'est rien que femme n'assote.

(B. N. lat. 4641 B, fol. 142; ces vers se retrouvent ailleurs: voy. *Bulletin des anciens textes*, 1876, p. 129.

Pour d'autres textes plus ou moins analogues, voir l'article de M. Tobler sur l'empereur Constantin, *Jahrb. f. roman. u. engl. Literatur*, XIII, 104 et suiv. Pour la fable de la femme de Salomon, voy. *Romania*, IX, 536 et X, 626.

6 *S.-J.* V. en dirray. — 9-18 *Pour ces dix vers il y en a trois seulement dans S.-J.*

Trestuz saluz les maund
Come leaus e fin amaunt,
E come profès en le ordre.
E me voille, sachez, amordre
De combatre pur fin amur,
Q'il n' i ad for douce odur
E doucement, sachez, en fleire.
Bone amur, qe est deboneire,
Me ad prié devoutement
Pur estre gardein de covent;
E pur defendre la meisoun
Su devenu lur champioun
E lur countur e lur provostur
A Wesmouster ou a la Tour,
Tort e force maintenaunt
Encuntre chescune mesdisaunt
Pur les chivale[r]s al issir
E pur les dames al revenir.
Mès ja de l'eil en parlerom;
Ne isterai de la meisoun
De cunsail prendre avaunkant(?).
Meintenant veez ci mon gaunt:
Pur l'amur nostre Sauveur
Qe fist a femme taunt de honur
Qe une pucele salua
Par sun angle k'il enveia.
Le noun Eve fu tost turné, (*d*)
Qe de *Eve* fist l'angle *ave*.
« Dieu vous sauve, Marie
« De grace replenie;
« Li sires est en vous.
« De touz femmes qe sunt
« Par my ceste mounde
« Beneïte seez vous,
« E beneit seit le fruit
« Q'en vostre ventre crut,
« Jhesu le tres douce ». *Amen.*
E ceo fu, sachiez, le douce salue
Dount nous avint tut le prue.
Beneit seit le hure q'el nasqi!
Desprisonés sumes nous par li;
Qe femme porta le raunçoun
Qe nous reint de enfernal prisoun.
Par femme est la deïté
Joint a nostre humilité.
Qe vout les estories cercher
Apertement porra trover
Qe Dieu ad fet plus grant honur
E mustré greignur amur
A femme par sa curtaisie
Qe a home que soit en vie.
Nostre Seignur, bien dire le hos,
Si fist Adam e Eve de un os;
Os saunz char en sei est pure,
Seec e nette, redde e dure;
Os est blaunche come flour de
E Adam qe fu fet de tay, [may.
De vile tere, ceo dist l'escrit;
Conment purroit estre parfit
Chose fet de purreture?
Ceo serroit encuntre nature;
Dount jeo vous [di] pur jugement
Qe femme est natureument
Braunche, necte e fin e pure.
E de ceo trés bien moi assure
[(*f.* 391)
Qe home qe fu fet de bowe;
A la barbe e a la jowe
Poez bien veer la matire,
Chescune quinze jour a reire,
De barber e de hoster le ordure.
Femmes deivent par droiture
Eestre (*sic*) fines e creables
E de lur cors plus estables

22-5 *S.-J.* son, *au lieu de* lur. — 24 *Il y a entre* 24 *et* 25 *deux vers de plus dans S.-J.* — 25 *S.-J.* T. et fort. — 29 *S.-J* d'eles ne. — 31 *S.-J.* a nul vivant. — 39-47 *La leçon de S.-J. est tout autre. On a introduit ici la salutation angélique telle qu'elle se trouve un peu plus loin* (*ci-après art.* 22, *p.* 322) *dans le même ms.* — 51 *Ms. ici et ailleurs* sum9, *qui serait, selon le sens ordinaire de l'abréviation*, sumus, *mais on trouve aussi* sumes. — 53 *Il y a réellement* remt *et non* reint. — 63 *S.-J.* Fist A. de tay e E. — 65 *S.-J.* Et forte en sei, pure et d. — 74 *S.-J.* Blaunche. — 76 *Le second* qe *est omis dans S.-J., sans doute avec raison.* — 81 *Ms.* devient.

Qe nul homme qe l'em trove ;
Meintenaunt veez ci la prove.

Sachez li femmis nous donassent
E de aturs nous priassent,
E nous donassent beaus douns,
Si come nous a eus fesoms,
N'i avereit frere ne cordeler,
Jacobin ne hospiteler,
Heremite ne grey moigne
Ne chivaler, saunz essoigne,
Si une dame cointe e sage
Ly dounast de bon courage,
E poit a luy venir sovent
E lui acoler doucement,
E a la fiez en un bea lit,
E la dame ust bon delit
De li beiser e acoler,
Iço vous di bien, un chivaler
Freit adunk plus tost un saut
Ke une dame, si Dieu me saut.
Par ma vie e par ma mort,
Femmes ount dreit, nous le tort.
Remembrés vous feire justise
De ceste prove en toute guise
Qe jeo ai devaunt vous cy prové,
Qe vous ne seez reprové.
Si jeo poi mil aunz vivre
Assez en averoie a matire
Pur p[ar]ler de lur boneireté,
E de lur bounté e de humilité. (*b*)
Si ne deit pas estre celé
Entir lur biens lur grant beauté;
Que teus i sount qe plus pleise-
[runt
Lur beauté qe lur biens ne sount.
Mès quant ces deus sont ensemble,
Dunke est tuit bone, si me semble.
Femme e angle unt un façoun ;
Mout i ad bon comparisoun:
Façoun de femme est de grant pris,
Vermaille come rose, blaunke com
Lur bouche savure a beiser [lyz,
Plus ke gilofre a manger.
Ceo qe l'em dit qe Salomon
Samson le fort e Absolon
Furent par lur femmes deceüs,
De ceo ne seez pas ennuy[u]z,
Tuit seit ceo en livre escrit,
De fableie se entremist
Qe primis fist cele escrivere;
L'em trove meinte chose en livre
Ou i n' i ad for divinaile.
Ceo fu fable tuit sanz faille.
Honny seit ore li escrivein
Quant a sun gré mist la mayn
Tiele mensoigne mectre en livre:
Il fu hors de sen ou yvre
U trés mauveis l'escriveyn(e),
De ceo sui bien certein(e)
Qe ascun(e) mauveis(e) li fist fere
Qe a femmes fu contrere.
Morir pust il desconfès
Qe trop vers femmes seit engrès!
Qe vilein dist en reprover :
Cele oysel eit mal encumbrer
Qe foule soun demeine nye.
Ore orrez pur quei le vous die,
Qe ceo ne put dedir nuls,
Qe de femmes ne fumes issus: (*c*
Dunc est femme ny a home;
Si come de le fut crest la poume,
Si crest l'enfaunt naturelment
De la mere, ore di coment :

Susceptum semen sex primis, crede, diebus
Est quasi lac, reliquisque .ix. fit sanguis ; at illud
Consolidat duodena dies, duo nona dices (?) ;
Effigiat, tempusque sequens producit ad ortum.

---

86 li, *corr.* se. — 99 *Corr.* O? — 124-5 *Cf. dans une autre pièce sur le même sujet* (*Wright*, Reliquiæ antiquæ, II, 219) : De femme plus savoure un beiser | Que plein poyn de lorer.— 147-8 *Prov. cité dans les mêmes circonstances par Robert de Blois dans le morceau publié* Romania, VI, 501 (*v.* 25-6). *Pour l'auteur de ce morceau voy.* VI, 637. *Le même prov. existe en anglais.*

Herbergez sumes dedeinz lur flaunc,
De els ewom char e saunc.
Ausi nurrist femme home
Come arbre fet peire ou poume.
Ni est dunc encuntre nature
Si le fruit deit l'arbre destrure?
Fruit ne poet sanz l'arbre cres-
[tre,
Sanz femme ne put nul neestre,
Mès sanz home, come dit l'escrit,
De femme un home nasquist;
Dunc puis dire par de sa
Ke dunkes home ne l'adessa.
Si Jhesu Crist l'ust destené,
Le siecle pout estre estoré
Sanz home e de femme crestre,
Mès de home ne put mul nestre.
De femme feseit Dieu sa mere,
Ne fist pas de home sun pere;
E dunc devom plus obeier
Femme par droit e bien server
Qe nul home qe soit vivant,
Ja ne seit il si puissaunt.
Femme deit aver seignurie
Sur toute rien qe seit en vie;
Ciel e tere, quancke li apent,
Deit estre a sun comandement
Volez ore saver pur quoy?
Sun fiz est si puissaunt roy
Qe tuz rois sunt a li entendaunt.
Ne ad dunk femme poer grant
Qe tiel roy put sun fiz clamer,
Qe tut le mounde ad en poer?
E par nature dreiturere
Qe fiz obeïsse a sa mere,
Dunk pertil, mès jeo ne[l]. di mye,
Ke femme ad Dieu en sa baillie.
Ne ad il donke a quoer la rage
Qe fet a femme nul outrage,
U que li trespas en fet ou en dite
Pur la vengaunce de sun fiz?
Garde sei petit e grant
Qe de femme ne soit mesdisaunt
La vengaunce fet a douter
Del fiz qe ad si grant poer
Honurez les sur toute rien,
Ja ne troverez mès ki bien,
Ke eles bones e douces sount;
Ceo est tuit la joie de ceo mounde.

De lur bounté ai aukes dit,
Mès ma lange pas ne suff(r)ist,
Si jeo fuisse escrivein bon(e)
Ausi sage com Salomon(e),
E vivereit tuz jours saunz fin,
Ja en romaunce ne en latin
Ne serroit counté ne dit
Bounté de femme ne descrit.
Ceo qe home dist que heritage
Perdimes tut par utrage
Eve, ceo est trestut faus,
Qe nienz devum recter ceo maus:
Si di(e) qe Adam plus trespassa
Quand il de la poume manga.
Ne fetis ja pur consaillur
Rien qe tourne a deshonur,
Jeo su certein(e) pur le trespas
[(*f.* 392)
Eve Adam ne perdi pas.
Pur le furfet [de] la mulier
Deit home nul disheriter?
Ne ley escrit, ne vout pas [pas.
Qe home comperge autrui t[r]es-

Quant Eve hust le fruit mangé,
Si Adam se fust bien purpensé
E sei ust detenu com(e) sage
Tenu eüst sun heritage;
Dunc di jeo qe tut[e] sa peine
Li vint par sun trespas demeine,
Dunc ne put, sachez, remeidir;
Que de Adam devum tuz pleidir.

---

204 *On trouvera dans la* Romania, VIII, 335 *les vers* 204-11 *et* 294-5 *qui forment, avec deux vers que n'a pas le ms. GG, la fin du poème dans le ms. de Saint Jean.* — 201 *Corr.* n'i ... ke. — 208 *Corr.* vivereie; *S.-J.* E vivere puisse.

Recter devom, si a li noun,
De nostre deserteisoun,
Qe femme deit estre escondite
Par ma reisoun avant dite.
Si Adam ust fet come sage home
A Eve dut defendu la poume,
Si come ele fust a li suget,
E ele n'ust, sachez, pur nul abet
Del serpent la poume mangé
Ne si hardi de aver atuché ;
Ne cru le maufé tant ne quant,
Mès Adam qe fu si sachaunt
E trestut plein de science
Qe encuntre sa conscience
E encuntre le tut puissaunt,
Come ust esté un enfaunt,
Crust le malfé, e tost receust,
Par consaille le serpent le fruit.
Ore seit qe Eve le consenti:
Pur bien le fist, e entendi
De fere bien saunz malice ;
Si come le serpent le entice,
Ele entisça Adam, dist le escrit,
Sanz plus dire fors un(e) petit.
Ceo est la force qe li a: (*b*)
Eve enticyt, Adam le manga ;
E pur ceo puse bien prover
Qe Eve fet meins a blamer.
Endreit de ceo primer peché,
Si Eve fust mal entecché,
Par defaute de nurture
De Adam qe l'aveit en cure
De chastier e aprendre,
Par la reisoun voil defendre
Eve, e que Adam out le tort.
Si vous ussez un homme mort
E fuissez ore accoupé
Devant justise e amené,
Dirroit le justise : « Amys,
« Avez vous cest(e) home occis? »
Vous qe ne poez dedire, [sire.
Li respoundreit : « Oyl, beau
« Mès jeo vous di certeinement
« Qe ceo fu par enticement :
« Robert, Willeam ou Wauter
« Moi conseillerunt e Roger
« A tieu jour cele home occire. »
Quei dite vous, beau douce sire.?
Serra celui pur ceo sauvé
U cele gent par li dampné,
Tut par sun simple dist? Nanil!
Au conseil(e) du roy venent mil ;
Chescun dirra sun avis,
E quant li rois avera tuit enquis
Qei cil ad dit e cil e cil,
Si prent le bone e lesce le vil:
Ja n'ert celui pur ceo dampné
Ne de conseil le roy osté.
Si la reisun peut suffire,
Unke n'ad mester de plus dire.
S'il i ad nule qe sei delit
Bounté de femme aver escrit,
Ore a[i] jeo aukes recunté (*c*)
De lur beauté e de lur bounté,
Se vous di(e) to(s)t outre[e]ment
K[e] il mentunt tut hautement.
Ke de femme rien mesdie,
Dieu lur doint malencolie,
E Dieu lur doint grant meschief,
Mal en bouche, mal en chief,
E la grant anguisse de deinz,
E mal dehors e ma[l] deinz!

Suit immédiatement :

Diabolus quosdam mordet per suggestionem, quosdam fedat per delectationem, quosdam vulnerat per consensum, quosdam devorat per operacionem, absortum revocat per miseracionem.

---

239 dut, *corr.* eust. — 258 sic, *lis.* q'el i a. — 275 *Corr.* respoundreiz.

La pièce suivante paraît être un résumé des arguments théologiques en faveur des femmes.

Mulier prefertur viro, s[cilicet]:

Materia. Quia Adam factus de limo terre, Eva de costa Ade. (*Cf. vv.* 62-80).
Loco. Quia Adam factus extra paradisum, Eva in Paradiso.
In conceptione. Quia mulier concepit Deum, quod homo non potuit. (*Cf. vv.* 163-6).
Apparicione. Quia Christus primo apparuit mulieri post resurrectionem, scilicet Magdelene.
Exaltatione. Quia mulier exaltata est super choros angelorum, scilicet beata Maria.

Quoique ces lignes latines aient déjà été imprimées ici-même (VI, 501), j'ai cru utile de les reproduire afin de pouvoir indiquer par des renvois les rapports qu'elles offrent avec notre poème. Ajoutons que plusieurs des arguments ici résumés sous une forme scolastique se trouvent ailleurs en core : dans Robert de Blois (*l. l.*), dans le commentaire de Francesco da Barberino, où se lit cette sentence, attribuée à la comtesse de Die, que la femme est plus noble que l'homme « quoniam vir de humo et terra lutosa « creatus seu formatus extiterit, femina vero de nobilissima costa humana « jam mundificata Dei presidio, quod ex utriusque manus lavatione pro- « babat[1] » ; dans le poème de Serveri de Girone[2], etc.

20. — Le *Credo* paraphrasé en vers. — Cette pièce et les deux qui viennent après font immédiatement suite sur la même page (*fol.* 392 *v°*) au morceau latin qui précède. La paraphrase du *Credo* en douze vers ne se rencontre point ailleurs, que je sache. Je crois que l'auteur, évidemment anglais, a eu l'intention de faire des vers de seize syllabes, cf. plus haut, p, 309, art. 14.

Credo in Deum.

Jeo crei en Dieu tuit puissaunt pere qe cria ciel e tere,
E qe Jhesu nostre sire est un soul fiz au puissaunt pere,
Qe conseu fust del seint Espirit e de la virgine Marie né.
Peine e passioun suffri pur nous e en la croiz fu attaché,
Mort estoit e enseveli e en le sepulchre reposa,
En enferns descendit, le tierce jour releva;
Le ciel mounta ou siet a destre Dieu sun pere tut puissaunt;
De illuc vendra pur juger mortz e vifs, petitz e granz.

1. A. Thomas, *Francesco da Barberino*, p. 173. — M. Thomas propose de corriger *comparatione*, mais le passage, bien qu'obscur, ne semble pas appeler de correction.
2. Suchier, *Denkmæler*, I, 261.

Jeo crei ausi en le seint Espirit e tut la seinte cristieneté,
Le sacrementz de seint Eglise e pardoun aver de pecché,
Qe tuz releverunt a drein jour e serrunt lors jugés,
E la vie pardurable qe Dieu nous graunt par sa pité. Amen.

21. — Le *Pater* paraphrasé en vers. — Il est visible que cette paraphrase a été faite en Angleterre. Les fautes contre la mesure sont nombreuses et résistent à la correction ; certaines rimes sont purement anglo-normandes. Une autre version, ayant la même origine, sera publiée plus loin d'après le ms. GG. 4. 32. On connaît en français d'Angleterre et du continent d'autres traductions ou paraphrases en vers du *pater*, voy. *La Bible française* de M. S. Berger, p. 25-6 et ma notice du ms. Phillipps 8336, n° 47, (*Romania*, XIII, 554).

Dominica oracio.

Pere qe as en ciel sojourn,
Seintefié seit toun noun ;
Tun regne nous seit prest(e),
E ta volunté seit fet
Ci en tere come e[n] ciel.
Hui nous donez pain jurnel ;
Releissez trespas a peccheurs,
Si come nous fesums a nos nuisors.
Ne suffrez pas que seum encumbrez
Par temtatioun, einz delivrez
Nous de tuz maus par ta mein.
Ceo nous grantés, sire, *Amen.*

22. — L'*Ave Maria* en couplets coués. — Cette courte pièce débute comme un autre *Ave Maria*, également en couplets coués, qui se trouve dans le ms. Phillips 8336 ; voy. *Romania*, XIII, 526. Les deux premiers vers seulement sont identiques de part et d'autre. Je ne connais du texte qui suit qu'une autre copie, celle qui a été introduite dans la *Bonté des femmes* (ci-dessus, n° 19, p. 317, col. 1).

Ave Maria.

Dieu vous sauve Marie
De grace replenie, } Li Sires est en vous.

De tut femmes que sunt
Parmy ceste mounde } Beneit seez vus !

E beneit seit le frut
K'en vostre ventre crust, } Jhesu li tres duz ! *Amen.*

23. — Pronostics. — Les pronostics exprimés dans le poème qui suit se rapportent aux événements généraux de l'année, et particulièrement aux saisons, aux récoltes. J'ai disserté en une autre occasion[1] sur ce

1. *Bulletin de la Soc. des anciens textes*, 1883, p. 84 et suiv.

genre de prévisions, et j'ai montré qu'elles se divisent en deux séries, qui se distinguent par leur point de départ, la conception générale restant identique. Dans toutes ces prédictions l'idée commune est que les événements de l'année qui va s'ouvrir sont déterminés par la coïncidence d'une date fixe avec tel ou tel jour de la semaine; dans les prédictions de la première série cette date est le premier janvier, dans la seconde série c'est le jour de Noël. Les unes et les autres sont souvent placées dans les mss. sous le nom d'Ezechiel, ou sous celui d'Esdras. Ici la coïncidence est établie avec le jour de Noël. J'ai publié, dans la dissertation précitée [1], un texte latin qui appartient à la même série et offre avec notre poème des rapports étroits, sans que je puisse affirmer qu'il n'existe pas du même texte latin quelque variante encore plus voisine de notre petit poème. J'ai aussi indiqué trois rédactions françaises en prose de ces pronostics dans des mss. de la Bibliothèque nationale; j'en pourrais signaler bien d'autres. Citons seulement celles qu'offrent le ms. EE. 1. 1. de l'Université de Cambridge (fol. 1) et Phillipps 4156 (fol. 183).

La rédaction en vers que nous offre notre ms. est indubitablement d'origine anglaise. La versification en est extrêmement faible. L'auteur, tout en se proposant de faire des vers rimant par paires, n'a pas résisté à la tentation d'aligner de longues séries de vers en *unt*. Il faut dire que le sujet s'y prêtait singulièrement. L'opuscule est précédé d'une rubrique en vers, circonstance dont j'ai déjà cité d'assez nombreux exemples dans la poésie anglo-normande, voy. *Romania*, XIII, 521. Une autre copie du même texte nous a été conservée par le ms. 59 de Corpus Chr. Coll., Oxford (fol. 116). J'en donne les variantes. Elle contient la même rubrique que le ms. de Cambridge.

Ci comence la reison
Del tens de l'àn(e) e de la seisoun
E des houres queus i serrunt
E des au[n]tures[2] *qe avendrunt.*

Quant par dimaine avez la Nati-[vité,
Idunc averez bon an e secche esté,
Ver e iver bon e mout ventouse;
Vignes erent mout plentivuse;
Uailes cel an multiplierunt;
Veals, pecunie, forment crèstrunt;
Mult par ert, cel an, bon blé;
De mel averez a graunt planté;
Curtils e gardins fructiferunt;
Pees et concorde cel an serrunt.
Cel an ert fet meinte larcin(e);
Veuz homes murrunt sanz fin(e).
Le(s) plus de femmes que cel an [murrunt
Par jur de dimaine finirunt.
Ki cel an rien comencer vodra

1. P. 88, note.
2. C'est l'ancienne forme anglaise d'*aventure;* voy. James A.-H. Murray, Dict. hist. de l'anglais, sous ADVENTURE.

3 *c omet* e *et* mout. — 5 C *Owayles.* — 7 M. p. serunt bon li blé. — 8 a. mut g. p. — 9 C. g. multeplierunt. — 10 an fet s. — 12 m. sel an sen fin.

16 Saunz failler finir le purra.
Les enfantz qe cel an nestrunt
Grantz e fors e beaus serrunt.

Quant par lundi averez la Nativité,
20 Cel jour averez commun horré.
Le tens de ver averez ventous(e),
Secche esté e tempestus(e);
En aüst averez maen horré,
24 Ne bien secche ne bien moillé.
En plusurs lius orrez medlé
De(s) chivalers grant plenté.
Mult meres cel an plurunt
28 Pur lur enfanz qe els perdrunt,
Cel(e) an averez graunt gelé,
E plusurs princes finerunt lur és.
Vignes averez menement.
32 E grant mortalité de gent.
Les plusurs de gentz qe murrunt
Jeuvenes e petiz enfantz serrunt.
Ki cel an neistrunt hardiz e fortz
[serrunt
36 Mès ees e pecunie perirunt. (*b*)
Ki nul bien volt commencer
Finir le poet saunz desturber.
Ki par Lundi enmaladira
40 De cele maladi bien tost garra;
U ki par Lundi avera riem emblé
En icel an ert retrové.

Quant la Nativité ert par Mardi,
44 Sachez, pur veir le vous die,
Iver averez graunt e tenebruse,
Od neif e od diluvie tempestuse.
Ver e esté moist serrunt; [runt
48 Aüst ert secche, mès feins peri-
E pecune cel an descrestrunt;
Nefs en mer mult perirunt,
Grantz pestilences icel an serrunt,
52 Fruiz e curtils apparirunt,
Reis e princes perirunt,
Cil qui les vignes edifierunt.
Cel an femmes murrirunt
56 De lur travaille mult perdrunt;
Enfanz qi cel an neistrunt,
Fors e coveituse serrunt.
Ains jusques parvendrunt
60 A grant age qi dunc nestrunt.

Quant la Nativité ert Megerdi,
Sachez qe vers le vous di,
Iver dur, ver ventouse
64 Averez moist, mout nuouse;
Mult averez edunc bon esté,
E aust averez bien atempré;
Ceus de vignes mult travaillerunt
68 E ees meinement mel averunt.

Quant par Judi ert la Nativité;
Mult averez bon an e bon esté,
Ver averez bon e ventouse,
72 Profitable nent e ennuieuse;
Vin e mel habunderunt; (*c*)

---

16 San fayle. — 20 Sel ivern a.— 21 Le t. de ivern.— 23 Esté sec et tempestious. — 23 meint oree. — 26 De ch. g. asemlé. — 27 Mutes m. — 30 E *omis*. — 33 Le plus de tens. — 35 hardiz e *omis*. — 36 eus en pecunne p. — 37 Ki n. b. sel an vodra. — 38 le porra.

40 de cel mal. — 41 ki, riem *omis*. — 42 returné. — 44 Sertes verement vus di. — 46 e *omis*. — 47 moyte s. — 48 sec fint p. — 49 E p. desterunt, *avec* n *au-dessus de* te. — 50 E nef. — 51 *Dans C. l'ordre des vers est* 50, 53, 55, 54, 56, 51, 52, 57. — 56 travail femme p. — 57 Seus ke. — 59 Ainz unkes avendrunt; *corr.* Avisunques (*cf. S. Alexis*, 115 e, *et la note de G. Paris*). 61 ert par mecredi. — 62 Sertes je le vus di de fi. — 64 m. et annuius. — 65 edunc *omis*. — 66 E, bien, *omis*.

67 Gens de vines mut travailent
Gardins en plusurs liu[s] failent
Uwailes, peunies defunt (?)
Etes et mel memement (*sic*) averunt.

69 averez la. — 72 P. et nent e.

Des plus grantz cretines serrunt.
Quant la Nativité ert par Ven- [derdi,
Sachez, verraiment le vous di,
Iver averez merveillouse,
Mult pesaunt e ennuiuse,
Ver bon e secch esté,
E de furment graunt marché.
Dolur des oez mult serra
Entre la gent qe mout demurra;
Aust ert secche e assez de blé,
E de vin, sachez, a grant plenté;
Petiz enfanz mult murrunt, [runt,
Batailles de chivalers mult er-
Estranges noveles parorrez
Entre princes e coronez.
Ouwailles cel an perirunt,
E boefs e vaches issi frunt.
Cil qi en cel an nesterunt [runt.
Fors e luxuriouse pur veirs ser-
Quant la Nativité ert par Samedi
Iver averés trubles, le vous di,
Esté bon, ver ventouse,
Aüst moist e travaillouse.
Veuz home cel an murrunt,
E blees par lius chiers serrunt.
Mult femmes habunderunt.
En cel an mult nesterunt;
Neifs e craitines multiplierunt.
Roseez e pluvies grans serrunt,
E ees forment descrestrunt,
Car poi de bien coillerunt;
E cil q'en cel an nestrunt
Ains unkes bons serrunt.

Le reste du fol. 393 et les ff. 394 à 399 *a* sont occupés par divers morceaux latins dont je me contenterai de donner ici une brève indication : 1° « *Quando puer nascitur.* Si natus fuerit homo die dominica... » Pronostics tirés du jour de la naissance. — 2° « *De etate hominis.* Prima « etas infancia... » Division de la vie de l'homme en six âges.— 3° « *De « sanguinis minucione.* Quarta luna bona... ». Jours de la lune où il est avantageux ou périlleux de se saigner ou de prendre médecine. — « 4° « *De receptione medicinarum.* Mense Januario sanguinem non minuas... » Il est question des endroits où il faut pratiquer la saignée, selon les jours de la semaine. — 5° « *De tonitruo experimentum.* Mense Januarii si tonitrus « sonuerit... » Pronostics tirés du tonnerre. — 6° « Sententie « Danielis hec sunt: Arma in sompno portare... » Signification des songes. — 7° « *De sacramentis ecclesie.* Quot sunt sacramenta Ecclesie... »

On voit que la plupart de ces morceaux ont trait à des superstitions qui ont été très répandues jusqu'à une époque voisine de la nôtre. Il n'y a pas d'utilité à publier ici ces petits textes isolément. Ce sont des « matériaux », dira-t-on. Mais des matériaux trop dispersés courent bien

---

74 De plues g. — 80 g. plenté. — 82 m. muera (?) — 83 sec aset ert b. — 84 v.mut g. p. — 87 par tere verret. — 88 e *omis*. — 91 pur veirs *omis*. — 94 trublus de fi. — 95 Ivern esté et veir e tayus (?) — 99 femmes mut. — 100 mutes n. — 101-2 Fustens (?) et plues mut serrunt | Neifs e tertines abunderunt. *Au v.* 102 traitine *ou* tertine *doit être corrigé* cretines. — 104 quiller porrunt. — 105 Icil ke sel an. — 102 Enviz unkes bon s.; *corr.* Avisunkes, *cf. v.* 59.

risque de ne pas trouver qui les emploie. Je forme depuis longtemps un dossier des pièces de ce genre que je rencontre dans mes recherches. Le nombre en est déjà considérable, et j'en ferai quelque jour un volume.

24. — La légende du bois de la croix — Récit qui se rencontre sous une infinité de formes. J'en ai signalé quelques-unes, il y a bien des années, dans un compte rendu critique du *Mystère de Jésus* édité et traduit par M. de la Villemarqué [1]. Depuis le sujet a été repris et étudié avec autant d'érudition que de sagacité par M. Mussafia [2], par M. W. Meyer [3], enfin par M. H. Suchier [4]. Toutefois il reste encore beaucoup à dire sur certains points, notamment sur l'histoire de la légende dans la littérature française. Il y aura lieu de distinguer les rédactions en prose et en vers, et d'examiner ce qu'on trouve sur ce sujet dans les compilations, notamment dans l'*Image du monde*. Pour ce moment je me borne à dire que la version conservée dans le ms. GG. 1. 1., caractérisée surtout par son prologue, n'est pas celle qu'on rencontre le plus fréquemment dans les mss. J'en signalerai une autre copie dans le ms. O. 1. 17. ff. 273 v° à 279, de Trinity Coll. Cambridge. Voir aussi Fr. Michel, *Tristan*, I, LVII.

Ici comence la romance del seinte croyz e de Adam nostre premere piere (f. 399 *d*).

Qui vodra saver e oyer de la verrai croiz, dunt ele vint e de quel fut ele crust, e come longement le abre fu vert, e qi le porta à Jerl'm, met enver moy amiable entente, e jeo lui cuntera[i] la verité, solum ceo que l'em trove en escrit en ebru une partie e grant partie en latine.

Adam nostre prumere piere, quant fu getté hors de paradis terrestre pur sun pecché, cria en haut voiz la misericorde de Dieu, e Dieu par sa pité e par benigneté li 5 perizomata, ceo est une manere de peliz, e promist a lui ke lui envei[e]roit le oyle de misericorde en le plenté de temps. Puis vint Adam e sa femme en le val de Ebron, e la suffrist meinte travaille en mal aan e en sun(t) cors e en dolur de sun quoer, e la engendra de sa femme deuz fiz, Caym e Abel.

Fin (fol. 402 *c*):

E quant li felons Jeues le urent dampnez e jugés a la mort, si dist un de

---

1. *Revue critique*, 1886, I, 221,

2. *Sulla leggenda del legno della croce*, comptes rendus de l'Acad. de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, LXIII, 165-216 (1869).

3. Dans les mémoires de l'Acad. de Munich, classe de philosophie et de philologie, XIV, III (1882), 101 et suiv.

4. *Denkmæler provenzalischer Literatur u. Sprache*, I, 165-200 et 525-8. Je constate en passant que la version provençale publiée par M. Suchier comme texte *A* est traduite d'un texte français fort répandu et non du latin.

5. *Sic, manque un verbe; p. e.* dona? *latin:* indutus perizomate.

eus par prophecie: « Pernez cele fut qe gist dehors la vile, outre cele russel; si en fetes une croiz de .vij. cutes de lungure, e de quatre coutes en travers. » Si firent comme lur fu comandé e crucifierent (*d*) nostre Seignur Jhesu Crist desus, qe nous sauva par sa dusur e par sa bunté, si nous deservir volums. En ceste manere come jeo vous ai cunté Dieu voleit qe nostre redempcioun veneit de meime le lu e de meime le arbre, dount nostre perdicioun surdi primerement; e de meime le fruit, e de meisme la bouche crust nostre salvacioun. E issi come nous sumes par femme o Dieu descordez, issi sumes par femme a ly reconciliez »,

La dernière colonne du feuillet 402 est occupée par un morceau attribué, ici et en maint autre texte, à saint Jérome. On le trouve dans l'*Historia scolastica* de Pierre Le Mangeur (*Hist. evang.*, ch. 141). Inc.: « *Invenit Jeronimus in annalibus Judeorum de .xv. diebus ante diem judicii.* Primo, eriget se mare in altum .xl. cubitis super altitudinem montium... »[1].

25. — Abrégé de la Bible en vers rhythmiques.

Compendium historiarum (fol. 403).

Vos qui concupiscitis statum vestrum scire,
Hec signa tractabitis que dant invenire
Omnia que possitis de nobis audire;
Quid estis vel eritis hic est reperire.

26. — Miracle de la Vierge. — Ce miracle a quelque rapport avec celui du clerc malade d'un cancer à la bouche que la Vierge Marie visita en songe et guérit en lui donnant le sein. Réduit essentiellement à ces termes, le récit se rencontre sous des formes nombreuses[2]. Mais ici il y a quelque chose de plus. Le clerc est transporté en songe dans un jardin magnifique où on distingue particulièrement vingt-trois fleurs dont l'une l'emporte sur toutes les autres en beauté. Comme dans toutes les visions relatives à la vie future, il est accompagné d'un guide, un ange dans le

---

1. Voici le début d'une autre rédaction (Ms. d'Evreux n° 9, fol. 138; XIIe siècle):
Signa que evenient .xv. diebus ante diem judicii, sumpta ex annalibus Hebreorum.
« Maria omnia in altitudine .xv. cubitorum exaltabuntur super montes excelsos, orbem terrarum non affligentia, sed sicut muri equora stabunt. Omnia equora prosternentur in unum... » — C'est la version citée d'après saint Thomas d'Aquin par Mlle Michaëlis, *Archiv.* de Herrig, XLVI, 58.

2. Texte latin : Vincent de Beauvais, *Spec. Hist.* VII, LXXXIV (éd. de 1624, p. 251-2); version provençale. *Romania*, VIII, 18-9; version française en vers de Gautier de Coincy, éd. Poquet, 342-6. Ces trois textes représentent une même forme, où le moine se dévore lui-même la langue et les lèvres. Une autre forme, où, comme dans les textes qui nous occupent, le moine souffre d'une maladie de peau, est traitée par G. de Coincy, 345-54. Cf. encore la rédaction du ms. fr. 818, fol. 62. Quant aux versions en prose française, il serait trop long de les énumérer.

cas présent, qui lui fait savoir que ce jardin est le Paradis, ou quelque chose d'approchant, et lui explique la signification allégorique des vingt-trois fleurs. La Vierge opère, par le procédé susindiqué, la guérison du clerc, qui, néanmoins, meurt plein d'espérance après avoir conté sa vision à son évêque.

Sous cette forme, à laquelle on pourrait donner le nom de « vision du champ fleuri » le miracle se rencontre en trois rédactions, toutes en vers et d'origine anglaise, à savoir dans le recueil de Miracles de la Vierge d'Adgar [1] ; 2° dans le fragment que j'ai en partie publié, ci-dessus, pp. 272-3 ; 3° dans le texte ci-après. Je ne prétends nullement indiquer ici l'ordre chronologique de ces trois rédactions ; je suis toutefois porté à croire que celle d'Adgar est la plus ancienne. La troisième, dont on trouvera ci-après l'analyse accompagnée de quelques extraits, ne nous a pas été conservée seulement dans le ms. de Cambridge : elle se trouve encore à la fin d'un recueil de miracles de la Vierge, paraissant former un ouvrage complet en soi, dont l'unique ms. (sauf erreur) appartient au Musée britannique (Old Roy. 20. B. XIV). M. Neuhaus en a édité les vingt-quatre premiers vers [2] pour compléter la rédaction d'Adgar qui a cet endroit offre une lacune. Il y a, entre les diverses rédactions, quelques différences dans le détail de l'allégorie. Je crois néanmoins qu'elles dérivent toutes trois d'un même récit latin, qui n'a pas encore été retrouvé.

Miraculum sancte Marie Virginis
(fol. 404 *d*).

Entre les overaines de charité
Ke ad fet la Reyne par sa pité,
Une douce fet vous cunterai
E puis après me reposerai.
Vers Europe, en cele partie,
Estoit un clerk de bele vie.
Mout fu devout en seinte eglise
E la dame ama sanz feintise. (*f.* 405)
Come plus finement l'enama
De plus en plus se delita.
Si cum encountent [1] ses amis chiers
Cele clerk estoit un des primers
Ke les [2] houres primes complia;
Pur ceo unke après ne fina
De dire les doucement;
A lui servir mout bien s'entent,
Ove lermes mout trés pitousement
Les oures diseit mult sovent [3].

Atteint d'un cancer à la bouche, le clerc se voit abandonné de tout le monde sauf de son évêque qui l'avait pris en affection et ne cessait de le conforter par

---

1. *Adgar's Marienlegenden*... hgg. von C. Neuhaus (Heilbronn, 1886), pp. 29-37.
2. Ouvrage cité, pp. 28-29.
3. *B* recuntent.
4. *B* Ki ces.
5. *Ces quatre vers sur une même rime sont réduits à deux dans B:* De dire les devoutement | Les oures disert mult sovent.

de bonnes paroles. Un jour qu'il s'était endormi, le malade eut une vision. Un ange l'emmena en une délicieuse prairie. Il y vit vingt-deux fleurs qui surpassaient toutes les autres en beauté et en parfum. Une vingt-troisième, plus belle encore, avait sept pétales. L'ange lui explique ces merveilles : le champ lui est donné en récompense de l'amour qu'il a porté à la Vierge. Les vingt-deux fleurs sont les psaumes qu'il a chantés en son honneur. La fleur qui l'emportait sur toutes,

Ceo est la premere saume de prime [(*f.* 405 *d*)
Ke en i ajustates vous meïsme,
Deus in nomine tuo vous l'apelez.
La signifiaunce tost en saverez:
N'est pas la greindre, mès la meinur;
Seet foilletes ad en sa flour,
En la saume sunt .vij. vers, ceo quide[1] :
Ces sunt les .vij. graces del Seint [Esperit ; (*f.* 406)
Ceo est la signifiaunce des flurs
E des graindres et des menurs.

Bientôt le clerc entre en un temple en or bruni, tout enrichi de pierres précieuses. Il y voit la Vierge Marie qui l'appelle à lui et le presse dans ses bras,

Si come fere soleit sun fiz
Quant il estoit jeovenes e peti(ti)z,
Taunt q'ele mette sa blaunche mayn,
Sa seinte mamel trest hors de sun seyn [(*f.* 406 *b*)
E al clerc la mist en bouche.
E il le trés douce let en souche
De la bouche qe fu si orde.
Si le dist la mere de misericorde:
« Suchez, beau fiz, suchez a trete;
« Sachez qe grant bien vous fete.
« Cest[e] mamele qe habounde
« Nurrist le creature de universe [munde,
« Qe fist tuit, [e] ciel e tere :
« Par ceste porez ta saunté conquere.
« N'est pas dreit qe taunt seez grevée,
« La bouche qe m'ad souvent louée. »

Le clerc se reveille guéri. La puanteur qu'exhalait sa bouche se change en une odeur délicieuse. La nouvelle de cette cure merveilleuse se répand, l'évêque est averti. Le clerc lui demande la communion, et meurt après l'avoir reçue.

E vous seignurs, ne doutez mie (*f.* [406 *d*)
Ke la dame ne l'ad seisie
Ke tiele secour li out mustré
La mist en joie que n'ert finé.
E le vesque cel(e) seint(e) cors prent
Si[l] mist en sarcu mult noblement.
Issi rent a chescun sun servise
La douce dame en meinte guise,
E qi bonement e bien la sert,
Sachez, sun servise pas n'i pert.
Benoit soit la mere nostre Seignur
Par qe est achevé (cele i)cest(e) labur[2],
Amen.

27.— Apocalypse en français.— Version dont il existe un très grand

---

1. *Le psaume LIII* (Deus in nomine tuo) *a en effet sept versets.*
2. *Ms.* lobonr.

nombre de copies, surtout en Angleterre. Elles sont souvent ornées de miniatures ; parfois les peintures occupent la plus grande partie de chaque page et ne laissent au texte que quelques lignes. Ici l'illustration est assez copieuse, mais la qualité en est fort ordinaire. Sur cette version voir *Romania*, VIII, 326, note 3, et surtout S. Berger, *La Bible française*, pp. 78 et suiv. Le texte commence ainsi (fol. 407) :

Seint Pol li apostle dit qe tuz iceuz qi veilent piement vivre en Ihesu Crist, qe il suffrunt persecucion. Mès nostre trés duz seignur Jhesu Crist ne voet pas qe ces esliz defaillent en tribulacioun ; pur ceo les cunfort il de sei meismes e donne ve[r]tu de sa grace, e dit : « Ne eiez poür, jeo su od vous tuz les jours « deskes a la fin de ceste siecle.... »

Fin (fol. 439 *v°*) :

Ceo qe il dist : « La grace nostre sire Jhesu Crist seit od vous touz » signe-[fie] la vie de grace qe Nostre Sire ad donné a seinte eglise par la mort Jhesu Crist e par sa resurreccion, desqe ele viegne a la vie de glorie. Jhesu Crist le fiz seinte Marie, qi est un Dieu tut puissaunt od le pere e Seint Esperit, nous alume les quors de verray creaunce e esleve par ferme esperaunce e esprenge par verrai charité, e nous doint issi en li vivre e morir qe nous puissum ove li en sa glorie en cors e en alme saunz fin regner. Amen.

Ici finist la pocalipse en romance.

28. — Le Roman des Sept Sages, en prose. — C'est la version la plus répandue, celle qu'a publiée Le Roux de Lincy, à la suite de l'*Essai sur les fables indiennes* de Loiseleur Deslongchamps (1838). Les nombreux mss. qu'on en possède se répartissent en divers groupes que G. Paris a déterminés dans sa préface aux *Sept Sages de Rome*[1]. La copie que renferme le ms. GG. 1. 1 appartient au groupe *A* de ce classement.

Ici commence le livre qe est appelee le set sages en romaunce (f. 440).

A Rome out une emperour qi out a noun Dioclicien. Il out femme Eve ; de cele femme li fu remès une heire malez. Li emperere fu veuz, e li enfes out ja .vij. anz. Un jour appelle li empereres ses .vij. sages chascun par soun noun...

29. — Physionomie. — *Du Secretum secretorum* attribué à Aristote s'est détaché de bonne heure un chapitre, le dernier, qui a souvent été copié et traduit comme un opuscule à part, qu'on n'hésitait pas à attribuer à Aristote. Les versions françaises de cet opuscule sont nombreuses, et l'une d'elles a été imprimée à la fin du xve siècle[2]. Pour les distinguer et les classer, il ne faudrait rien de moins qu'un véritable mémoire, qui

1. *Société des anciens textes français*, 1876 ; voy. pp. x-xxvj.
2. Voy. sur les éditions de cet opuscule le catalogue de la Bibliothèque J. de Rothschild, I, 104-7 (n°s 191, 192).

ne saurait prendre place dans cette notice. Je me borne donc à donner ici le début et la fin du texte du ms. de Cambridge:

De phisenemie (f. 464 *c*).

Que ceste phisenemie voudra juger, ne mette ja sa entente en un soul significacioun, mès joignez ceals qe il purra plus apertement veer e saver. E quant contrarie avigne des significacions, si amesure dunk les vertuz e les tesmoignes, e solum ceaus qe plus acorde juggez hardiement. E si devez savoir que les significacions de la face e des oeils sunt plus fermes e plus estables qe les altres.

De la complexion de la teste et de la cervele.

La frome (*sic*) de la cervel estent (*sic*) e petite est figure del cerveiler...

Fin (fol. 466 *b c*):

Nature de femme.

Femmes de toute maneres de bestes sont plus diverses de corage e meins purrunt suffrir, e plus tost (*c*) sunt turnez e tost corucez e tost appaissez, e plus cointes de mal engyn, e abatauntz sanz vergoine; e unt petite teste e subtive face, subtive col, piz e espaules estreites, subtive flanc, quises grossez de aumbe pars, e les nages charniz e sunt moles; les uns hardives e les uns plein de cowardies.

Explicit.

30. — Pronostics selon le mois de la naissance; à l'explicit: « *constellation.* » — Nous avons rencontré plus haut (p. 325) un court morceau latin indiquant les pronostics à tirer du jour de la naissance. Ici, comme en certains almanachs, le pronostic dépend du mois. Le texte est en prose rimée, forme qui a été souvent employée pour des pièces populaires de cette nature. En tête se trouve un prologue dont l'auteur s'efforce de répondre par avance aux objections que pourraient soulever les prévisions qui suivent.

La nature de home par sa naissance, prose[1] (f. 466 *c*)

Pur ceo qe solum les diversetés du temps se chaungerent les establementz des homes, auxi solum les diversetés de ordre de nature se chaunge, ne pas de tut, e ceo n'est pas par defaut de art, mès par la complexioun de l'home que est chaungé. E pur ceo, vous qe lirrez les choses ensuiant, ne vous enmerveillez mie come eles firent[2] inpossibles, car si il n'est pas cum l'art enseigne, ceo n'est pas pur defaut d'art, mès par la diverseté de complexion de home. E quant il parle

1. *Ou* prosc? *Ce mot est surprenant; la table placée au commencement du volume porte:* De nature des homes e de femes solum le tens de lur naissance.
2. *Corr.* furent.

qe home deit aver aventure bone pur feamme espuser, signefie benefice de seinte eglise, come espousaille, etc.

De home nee en Jenevere.

Enfaunt madle né en Genever, amable, coveituse, voluntrifs serra e irrous...

Fin (*f.* 469 *a*):

Femme née en Decembre doutouse e hontuse serra, e ses enemis venquera; de treis seignurs enfauntz avera; de sun baroun joïe serra; de haut en ewe chaiera; par ses parents joie avera; après sun trent an a digneté vendra; denz le .xx. ans ne se enmariera; en sun quinte an enmaladiera; de chien morse serra; en l'an .xxvij. dolur des oils avera; .c. anz vivera; se garde qe ele serve Deu leaument e toutes choses venquira.

Explicit constellacioun.

31. — Les dix-sept points de la confession.— Court traité d'un caractère assez populaire, qui commence ainsi, à la suite du précédent, au fol. 469 *a:*

Ici comence .xvij. pointz qe deivent estre en confession solun qe sunt recapitelez.

Aprise de vous confesser, ceo est asaver:
Adeprimes confession deit estre fet purement, kar primes devez coiller en vostre quoer les pecchez de tuz vos ages...

Ce petit traité finit au fol. 470 *b*. Il est suivi de quelques paragraphes en latin pour aider à faire son examen de conscience, en suivant l'ordre des péchés capitaux. Suit un traité, également en latin, sur l'Oraison dominicale.

32.— (Fol. 470 *d*) *Incipit exposicio oracionis dominice, scilicet* PATER NOSTER. Hec autem obsecratio oracio dominica vocatur quia eam Dominus docuit...

33. — Légende de Pilate, né d'une mère nommée *Pila* et dont le père se nommait *Atus*. Cette composition, qui obtint au moyen âge un succès considérable, a pris place dans la légende dorée de Jacques de Varragio, au chapitre LIV, *De resurrectione Domini*, édit. Græsse, p. 231 l. 21 à p. 234 l. 18.

(Fol. 472 *c*) *De origine et pena Pilati.*

Rex fuit quidam qui puellam nomine Pilam filiam cujusdam molendinarii nomine *Atus* carnaliter cognovit et de ea filium generavit. Pila autem ex nomine suo et nomine patris sui, qui dicebatur *atus*, unum nomen composuit...

34. — Débat en vers sur la question si souvent agitée au moyen âge de savoir qui vaut mieux en amour des clercs ou des chevaliers. Le plus ancien des écrits que nous possédons sur ce sujet délicat est probablement

un poème latin des premières années du XIIe siècle au plus tard, où la scène du débat est placée à Remiremont [1]. Un peu postérieure est l'*Altercatio Phillidis et Floræ*, si souvent copiée et plusieurs fois publiée [2]. C'est en latin encore, mais en prose, que la même question est débattue dans le traité d'André le Chapelain. En français, on connaît jusqu'ici trois débats de ce genre; deux composés en France: *Florence et Blancheflor* [3], *Hueline et Eglantine* [4], et un troisième composé en Angleterre et qui porte dans le ms. unique qui l'a conservé, le titre de « Geste de Blancheflour et Florence [5] ». Le petit poème, jusqu'ici tout à fait inconnu, dont je vais citer les premiers et les derniers vers a été également composé en Angleterre. La scène se passe à Lincoln. Les dames qui soutiennent les deux thèses opposées s'appellent l'une Melior, l'autre Idoine. Comme dans *Florence et Blancheflor* le débat aboutit à un duel judiciaire où deux oiseaux (ici le rossignol et le mauvis) figurent comme champions, tandis que dans le poème latin de Phillis et Flora et dans *Hueline et Eglantine* le jugement est prononcé par le dieu d'amour.

Le débat du ms. de Cambridge a 404 vers. Il contient des détails intéressants qui appellent un commentaire. Je me propose de le publier en une autre occasion, en le rapprochant des écrits du même genre dont je n'ai pu donner ci-dessus que l'indication sommaire.

Ici troverez quel vaut mieuz a amer, gentil cler ou chivaler (fol. 474).

Ky aventures veut oïr e ver,
Il ne puet touz jours demorer
A ese ne a sojourn trere,
Mès aler deit estrange tere
Pur aprendre affetement
Les maneres d'estrange gent.
Ki plus loinz va plus verra,
E plus des aventures savra.
Jeo le sai bien, car prové l'ai:
En ma juvente m'en aloy
En plusurs teres a oïr
Aventures pur retenir.
Eu tens de may, ceux longe jours,
Chauntent oyseaus e creissent
Par un matin m'en levoi, [flours,
Si mountoy mon palefroi,
E aloi vers une cité
Qe Nincol est appelée...

1. Publié par Waitz, *Zeitschrift f. deutsches Alterthum*, VII, 160, d'après un ms. de Trèves, qui serait du commencement du XIIe siècle ou même du XIe, cf. l'*Archiv* de Pertz, VIII, 598. Des corrections ont été apportées par M. Waitz à cette première édition, *Zeitschrift*, nouvelle série, IX, 65.
2. Voy. Hauréau, *Notices et extraits des mss.*, XXIX, 2e partie, 305.
3. Barbazan-Méon, IV, 354.
4. Méon, *Nouv. Rec.*, I, 353.
5. Ms. de la vente Savile, n° 44, actuellement dans la bibliothèque Phillipps; j'en ai cité quelques vers dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 5e série, II (1861), p. 279.

Fin (fol. 476 *c*):

Idoigne veit sun chaumpioun
Mort gisir en sabloun;
En haute voiz comence e crie:
« Allas! allas! jeo suis trahi! »
Dunc cheïst, si s'en pauma (*c*);
E la dame s'escria.
Les puceals s'assemblerent
E en la sale la porterent.

Jeo ne sai qe vint après;
Jeo me tourny tout de lès;
Si mountoi moun palefroi,
E a l'hostel tuit dreit aloi.
Si jeo euse dormy a tel houre,
Ne use pas veut tele aventure.
Mieuz est li clers a amer
Qe li orgoillouse chivaler.

Ici finist quel vaut mieuz a amer gentille clerc ou chivaler.

35. — Les proverbes de HENDING en anglais. — Hending est un personnage populaire, et sans doute imaginaire, à qui sont attribués en Angleterre les proverbes qu'en France on mettait dans la bouche du vilain. Les quatre premiers couplets du texte de notre ms. ont été publiés par M. Halliwell Phillipps, *Reliquiæ antiquæ*, I, 193-4. La pièce entière a été éditée d'après un autre ms. dans le même recueil, I, 109-16, et dans Mætzner, *Altenglische Sprachproben*, I, 304-11. Début:

Ici commence le livre de Hending (fol. 476 *b*).

Jhesu Crist, al folkis rede
That for us all tholed dede
Upon the rode tre
Lern us alle to be wise
And to hendi in Godis servise;
Amen par charité!
« Wel is him thas wel ende mai »,
Quod Hending.

36. — Extrait de l'Evangile de l'enfance. — Ce n'est qu'un extrait ayant à peu près 600 vers. Le début et la fin manquent. L'ouvrage complet a environ 1100 vers dans un ms. de la Bodleienne, *Selden supra* 38, qui correspond au n° d'ordre 3426 des *Catalogi* de Bernard. M. Bonnard a mentionné, de seconde main, ces deux mss. dans son mémoire sur les traductions de la Bible en vers français au moyen âge (pp. 237-8), mais il n'a pas reconnu qu'ils renfermaient le même ouvrage, et n'a pas remarqué davantage la curieuse particularité de versification qui s'observe dans l'un comme dans l'autre : c'est que les vers riment quatre par quatre, sans pourtant former de véritables quatrains,

---

398 *Pour* d'eslès.

puisqu'il n'y a pas d'arrêt constant après le quatrième vers. L'exemplaire complet d'Oxford contient dans les derniers vers le nom de l'auteur, ou, plus probablement, du copiste, qui paraît avoir été en même temps l'enlumineur du ms.

..... Johan ad nun;
Deu li gard de honisoun.

Et l'explicit, d'une écriture postérieure à celle du manuscrit, est ainsi conçu: « Ci est fine du enfauncie de nostre Seignour. *Jehan* « *Raynzford* me doit. » Je lis *Raynzford* et non Baynzford, comme on a lu jusqu'à présent. Il n'est pas sûr que ce personnage ne fasse qu'un avec le « Johan » mentionné plus haut.

Il existe du même poème un troisième ms. qui appartenait naguère à A.-F. Didot; le n° 26 de la vente de 1881. C'est un ms. du xve siècle, et le poème des *Enfances* y est attribué par la rubrique à Charles VI: « Cy commancent les enfances nostre Sire et partye des miracles qu'il « fist en son enfance; et si commancent en la maniere qui ensuyt par « vers rimés, translatez de latin en françoys par le roi Charles VIe ».

Je ne sais comment expliquer cette attribution, qui est évidemment erronée, puisque le poème est antérieur d'un siècle peut-être à l'avènement de Charles VI. Mais la comparaison du texte d'Oxford et de Cambridge avec celui du ms. Didot soulève un curieux problème. Le second de ces textes nous offre des vers disposés non plus par quatrains, mais par paires. Par suite, sur quatre vers, deux sont considérablement remaniés. On jugera de la différence des deux leçons par le passage suivant, qui fait suite au prologue, et offre proprement le début du récit :

Selden supra 38.	Ms. Didot.
Kaunt Jhesucrist li bonurez (*f.* 1 v°)	Quant Jesucrist nostre doulx pere (*f.* 2)
De sa mere esteit nez,	Fust né de la Vierge sa mere,
Cum le angle l'out anunciez,	Com par l'angel fut devisez,
Marie en out dunc joie asez.	Marie eust de la joye assés.
Tost après dunc mis estoit	Si com Jhesucrist nés estoit
En une creche veir tut dreit	En une creche fut mis droit
U bos e asne dunc mangoit;	Ou ung asne et ung beuf mangoyent;
E l'un e l'autre ben savoit	Et l'ung et l'autre bien savoyent
K'il fu Deu ki la fu mis,	Que c'estoit Dieu qui la fust mis
E k'il en terre fu tramis	Et qui en terre fut tramis
Pur sauver touz ces amis.	Pour son peuple d'enfer geter.
E ci esteit il circumcis,	Cuer d'omme ne pourroit panser
E puis al temple presenté,	Com en avoit grant voulenté,

E mout estoit desirree
De Simeon li bonuré
Ke taunt out de li chaunté.

Puiz fut au temple presenté
Ou il moult desirez estoit
De Symeon qui fain avoit
Que entre ses bras le tenist
Ainz que de ce siecle fenist [1] ;
Avant que Jhesus fust naissans
On en avoit chanté cent ans.

Mais quelle est la rédaction originale? Celle, semble-t-il, dont le ms. Didot nous a conservé une copie tardive. C'est, je le crois du moins, ce que démontrerait une comparaison suivie qui ne saurait prendre place ici.

La source du poème est une rédaction du *Pseudo-Matthæi evangelium*, ou *liber de infantia Salvatoris*, plus étendue que les textes publiés par M. Schade et par Tischendorf. Les rubriques du texte de Cambridge sont rédigées en vue de miniatures qui se trouvaient sans doute dans le ms. d'après lequel cet extrait a été fait. Du reste le ms. d'Oxford est orné de nombreuses peintures.

Voici le début de l'extrait inséré dans le ms. *GG.* 1.1 :

Ces sunt les enfantesces nostre Seignur quant il esteit en tere od sa mere (f. 479 *c*).

Ore vous dirrai de une enfaunt
Quant en tere fut conversaunt.
Marie ov sun fiz ala
E Joseph qui il mut ama ;
Mut de draguns encuntra,
E chescune li enclina.
Marie prist dunc sun enfant, (*d*)
Si li tint en sun devaunt ;
Poüre out de bestes graunt,
Car ele vist venir itaunt.
Des liouns vindrent assez
E autres bestes de quatre pez ;
Berbis e lowes i sunt alez
Qui nul n'ont autre damagez.
Puis bien chescun entendeit,
Ki trestut bien veir esteit
E qui issi [2] nous diseit]
Quant prophecie demustreit. (*f.* 480)
Il mustra bien par ses dis
Qui quant Marie out un fiz
Lowe mangerent uel ov berbis
Sanz mal fere e sanz estris.

Ici Marie descendi de la mule, e Joseph la sit [3] *pur chaut suz un arbre portaunt fruit.*

Le tierce joure en verité
K'il esteint fors alé
De la tere al maluré,
Il fesoit chaud mut grant
Qui le solail fut mut resplendissant,
E Marie de meintenant
Joseph apele, si li dist atant :
« Sire Joseph, de veir sachez,
« Qu'iceste chaut me nut assez.
« Pur ceo, sire, me reposez
« Desuz cele arbre qe vous veez. »
Bien lui pleist, si lui diseit.
Joseph la meine a l'arbre dreit,
E de la mule sur quel ele seit
Joseph Marie si avalait.

---

1. *Corr.* s'en ist. — 2. *Corr.* Ceo q'Ysaïe : *Ms. Didot :* Que toute verité estoit | Quanque demonstroit Ysaye. — 3 *Corr.* l'asist.

Ici abeisa une[1] *portant fruit a la voiz de Jhesu, e Marie en manga de cele fruit.*

Marie dunc veir reposa

. . . . . .

L'extrait se termine par le miracle du teinturier, qui fait défaut dans les textes latins édités par Tischendorf et par M. Schade[2].

Ms. de Cambridge (*f.* 484 *b*)	Ms. Didot (*fol.* 32)
« Bon est » fist il « qi jeo mette	« Bon est » fet il « que encor mette
« Ma main en ceste chauderette. »	« Ma main en ceste chauderete. »
Un drap trove de escarlet,	Sa main y bouta maintenant,
Riche e bon e bel e net,	Une escarlate y trouve errant
Et quant il out les treis trové,	Belle et bonne par bon samblant.
Si come il furent devisé,	Quant il ot lez .iij. draps trouvez
Il ad sovent Dieu loé (*d*)	Ainsi qu'il lez a devisez
Qui si bien l'ad recoré[3]	A Jhesus le petit enfant,
Des dras qui il bailla a Jhesu,	En son cuer en ot joye grant.
Qui bien quidoit aver perdu	Il en a Dieu souvent loué
Quant il a l'ostel fust venu,	Qui trestout ly avoit presté.
Mès ore n'est il pas deceü.	Pesé ly a fort, sans doubtance,
	De sa trés mauvaise creance.

37. — Le Brut d'Angleterre abrégé. — Chronique qui s'étend depuis la venue du fabuleux Brutus en Angleterre jusqu'à la mort d'Edouard I. J'en ai transcrit quelques extraits dans mon mémoire sur *quelques chroniques anglo-normandes qui ont porté le nom de* Brut (*Bulletin de la Société des anciens Textes*, 1878, pp. 104-145) auquel je me borne à renvoyer le lecteur. Je ne connais pas d'autre exemplaire de la rédaction qu'offre le ms. GG. 1. 1.

38. — Complainte sur la mort d'Edouard I. — Cette pièce historique n'a été reconnue jusqu'à présent que dans notre ms., d'après lequel elle a été publiée par Th. Wright, *Political songs of England* (Camden Society,

---

1. *Un mot a été omis : ce peut être* arbre, rain *ou* paume. *Il y a dans le texte ch.* xx (*éd. Schade, p.* 39) : « Flecte arbor ramos tuos... Et confestim ad hanc vocem inclinavit palma cacumen suum ».

2. Il se trouve dans le texte arabe et dans l'évangile grec de Thomas, voy. A. Kressner, *Die provenzalische Bearbeitung der Kinddheit Jesu*, dans l'*Archiv* de Herrig, LVIII (1877), 298-9.

3. *Corr.* recovre, *ou* restoré.

1839), p. 241-2[1], ce qui n'empêche pas qu'elle a été complètement passée sous silence dans le catalogue imprimé des mss. de l'Université (voy. III, 7), comme aussi dans le *Descriptive Catalogue* de Sir Th. Duffus Hardy. Elle offre la forme *abab bcbc*[2] employée au XIIIe siècle, mais surtout usitée au XIVe siècle et au XVe. Elle fait suite immédiatement au *Brut*, qui s'arrête à la mort du roi Edouard I. Elle occupe la fin de la colonne *b* du fol. 489 et les colonnes *c* et *d* du suivant. Le premier couplet est ainsi conçu :

Seignurs, oiez pur Dieu le grant,
Chançonete de dure pité
De la mort au rei vaillaunt;
Homme fu de grant bounté,
E qe par sa leauté
Mut grant encuntre ad sustenue.
Ceste chose est bien provée :
De sa terre n'ad rien perdue.

Prions Dieu en devocioun
Qe de ses pecchez le face pardoun.

Le reste de la colonne (*d* du fol. 489) est occupé par divers morceaux très courts :

Ke de enfaunt fet rey e prelat de vileyn, e de clerc fet cunte, dunke vet la tere a hunte.

Wos maket of a clerc hurle
And prelat of a cheurle,
And of a child maked king,
Than ne is the londe undirling.

Le catalogue de la bibliothèque de l'Université dit (III, 7) que ces vers paraissent se rapporter à la mauvaise administration d'Edouard II. Cela est possible. Ils ont pu, du reste, trouver plus d'une fois leur application dans l'histoire d'Angleterre. Mais l'idée qu'ils expriment est d'origine biblique et est bientôt devenue proverbiale : *Væ tibi, terra, cujus rex puer est !* (ECCLE. X, 16)[3].

---

1. Cf. *Hist. litt.*, XXVII, 44-5.

2. Le premier couplet a deux vers de plus, mais c'est un refrain qui sans doute devait être répété après chaque couplet.

3. Un ms. du commencement du XIIIe siècle (Bodl. Digby 53) nous a conservé deux vers latins (avec leur équivalent anglais) qui peuvent être cités ici (voir mes *Rapports*, p. 175) :

Ve populo cujus puer est rex, censor agrestis,
Exterus antistes ! hii mala multa movent.

Le reste de la colonne est complété par diverses notes statistiques en latin sur l'Angleterre et l'Irlande. — Fol. 490 *a* : « *Qualiter caput hominis* « *situatur*. De ista materia tractat Thomas in prima parte Summe... »

39. — (Fol. 491) *Hic incipiunt auctoritates*. — Recueil de sentences latines, tirées de la Bible, des Pères de l'Eglise, de Sénèque, etc.

40. — Le Livre de Sidrac. — Je me borne à citer les premières lignes de cet ouvrage qui a été, comme on sait, extrêmement répandu, mais sur l'origine duquel nous ne sommes encore qu'imparfaitement renseignés :

(Fol. 495) *Ceste livre de Sydrac le philosophe q'est apelé le livre de la fontaine de toutes sciences.*

La purveaunce de Dieu le piere tut puissaunt ad esté du commencement du mounde e est e serra sanz fin de gouverner e de sauver toutes les creatures esperitueles e asquels il avait otrié paradis si en eus ne demorast...

41. — *Le Blâme des femmes*. — Pièce dont on a plusieurs copies qui parfois diffèrent assez en elles pour constituer des rédactions distinctes. J'en ai indiqué cinq en 1877 dans la *Romania*, VI, 499 et depuis une sixième dans le *Bulletin de la Société des anciens Textes*, 1883, 99. Cette dernière, que nous a conservée un ms. de Rouen, ressemble beaucoup à celle du ms. fr. 1593. Ajoutons que les 26 derniers vers de ce poème sont transcrits, entre le fabliau des quatre souhaits de saint Martin et un fragment du *Chastie-Musart*, dans le ms. Digby 86 ; voy. la notice de M. Stengel, p. 38. Au nombre de ces copies n'est pas comprise la rédaction très corrompue dont je vais rapporter les premiers vers et qui se rapproche notablement du texte du ms. Harleien publié dans les *Reliquiæ antiquæ*, II, 221.

Ici commencent les propretés des femmes en romaunz (fol. 627 *a*).

Oez, seignurs, e escutez
E a ma parole entendez.
Ki en femme trop met sa cure
Sovent serra saunz honure;
Ki femme aime ou femme prise
Sovent en vient a gref juïse;
Ki femme [...?] ou femme creit
Sa mort brace e sa mort beit,
Senz pris e sanz luer se vent,
Il fet la hard dunt il se pent.
Qui ces vers avera en remenbrance
Doutera femme plus que nul lance...

Suivent (fol. 28 *a*) ces hexamètres qui ont de nombreux analogues dans la poésie latine du moyen âge :

Qui capit uxorem capit absque quiete laborem,
Longum languorem, lacrimas, cum lite dolorem,
Pondus valde grave, verbosum vas sine clave,
Quod nulli claudit sed detegit omne quod audit.
Uxorem duxi quod semper postea luxi.

42. — Formule de confession.

Confessio (fol. 628 *a*).

Jeo me rend coupable a nostre Seignur Jhesu Crist e al Seint Espirit, treis persons e un Dieu en Trinité, e a Nostre Dame seinte Marie pucele e mere Jhesu Crist e a tuz seinz e a seinte Eglise...

Le pénitent, qui s'accuse, entre autres méfaits, d'avoir « souvent doné a menestreus donz », termine ainsi (fol. 629 *a*) :

De tuz pecchez avaunt nomez, e des autres pecchez qe me sovent nient, a Dieu omnipotent e a nostre Dame seinte Marie a tuz seinz e a vous mon pere espiritel me rend coupable, e de ceo demande venie ou pardoun.

Suivent la formule latine de l'absolution et une prière, latine également, à la Vierge.

43. — Les trente-deux folies. — Commencement (fol. 629 *b*) *Ke nul bien ne set e nul ne veut aprendre.* Ce petit poème, où chaque vers définit un genre de folie ou plutôt de sottise, a été publié, d'après notre ms., par M. Halliwell-Phillipps dans les *Reliquiæ antiquæ*, II, 236[1]. Deux autres textes de la même pièce ont été publiés par M. Jubinal (d'après un ms. du Musée britannique) et par M. P. Heyse d'après un ms. de Florence. Ces trois textes se rattachent à une même rédaction. Une quatrième copie, beaucoup plus étendue (elle a plus de soixante vers) a été publiée jadis par moi dans le *Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur*, VII (1866), 55, d'après le ms. Arundel 507. J'en ai trouvé depuis une cinquième copie, qui se rattache à la rédaction la plus courte, dans le ms. de la Bodleienne *Selden supra* 74, fol. 59 *d*.

44. — Recueil de miracles de la Vierge, en latin. — Dans l'état actuel du ms., les miracles sont au nombre de vingt-trois, mais le dernier feuillet du cahier a été enlevé. Inc. (fol. 629 *c*) : « *Hic incipiunt miracula* « *beate Marie.* In Alemania, in quadam abbathia monialium, miles seduxit « domicellam... » Le dernier est le miracle bien connu du clerc qui se noya étant ivre, et à qui, pour ce fait, la sépulture ecclésiastique devait être refusée, lorsqu'on vit qu'il avait dans la bouche un morceau de parchemin sur lequel était écrit : *Ave Maria gratia plena.*

---

1. La copie est exacte, sauf qu'au v. 2 il faut lire *acreit* et non *acceit*.

GG.4.32. Les principales oraisons en vers.

Parchemin, 138 feuillets, de 242^{mm} sur 167. Ecrit de diverses mains dans la seconde moitié du XIVe siècle. C'est un recueil de morceaux théologiques et de prières qui a probablement été composé par un ecclésiastique pour son usage personnel. Certaines pièces, qui occupent les trente derniers feuillets, et qui se rapportent à l'administration du diocèse de Londres, portent à croire que le compilateur du ms., ou du moins celui qui y a mis la dernière main, appartenait au clergé de ce diocèse. La description donnée par le catalogue étant suffisante, je me bornerai à extraire de ce recueil des versions en vers français du symbole des apôtres, du *Pater*, de *l'Ave Maria*, du symbole de saint Athanase, versions tout à fait différentes de celles qui ont été publiées ou signalées jusqu'à présent[1].

On remarquera que chacun des articles du premier *Credo* est accompagné, en marge, du nom de l'apôtre à qui la tradition l'attribuait.

Entre les lignes du *Pater* sont écrites quelques gloses latines qui pouvaient fournir les éléments d'une exposition de cette oraison.

La paraphrase du Symbole de saint Athanase est un peu longue: elle a 178 vers. J'ai cru suffisant d'en publier vingt.

Le même ms. contient quelques prières anglaises qui ont été publiées dans les *Reliquiæ antiquæ*, I, 159-61.

(F. 12 v°) *Hic incipit Credo in gallicana lingua.*

Jeo croi en Dieu pere puissaunt
Petrus Ki ciel e terre fist plaisaunt,
Andreas E en son fiz seintifié,
Qui Jhesu est apelé,
Nostre Sire tut soulement,
Qui est as siens garnissement;
Johannes Qui en gloire est conceüz
Du Seint Esperit par vertu,

---

1. Pour le *Pater* en vers français, voy. ci-dessus p. 322, art. 21; pour l'*Ave Maria*, voir *Romania*, XIII, 527, art. 35 et ci-dessus p. 322, art. 22. Pour le symbole des apôtres, voir Bonnard, *Les traductions de la Bible en vers*, pp. 142-4, et ci-dessus, p. 321, art. 20. Les paraphrases en vers du symbole de saint Athanase sont plus rares; j'en puis citer une du XIIIe siècle dans le ms. 43 de la Faculté de médecine de Montpellier, fol. 65 *c*. Une autre, du XVe siècle, a été imprimée à la fin des Grandes Heures de Vérard; voy. le Catalogue Rothschild, I, 19 (n° 22, art. 82).

E nez est auxi saunz blemure
De Marie la Vierge pure;
Jacobus major Souz Ponce Pilate turmenté,
Mort, enseveli, crucefié;
Thomas En enfer descendant ala,
Le tierz jour de mort releva;
Jacobus minor E puis au ciel sa voie prist,
Au destre Deu tut droit s'assist;
Philippus D'iloek après vendra juger
Les vifs e mors au jour si fer.
Bartholomeus Je croi en le seint Esperit,
Mattheus En seint Eglise tut parfit,
Simon Cananeus Des seintz cors communion,
Relès de pecché e pardon,
Judas Thadeus E de la char relievement,
Mathias E vie pardurablement
Avoir en regne celestre.
Dieu le me doinst, si puisse il estre! *Amen*.

Pater noster in eadem lingua.

Peticio contra superbiam.
Nostre pere qui es en ciel,
Spiritus timoris Domini.
Beneit seit ton nom duz com mel.
Contra invidiam, spiritus pietatis. Contra iram,
Ton regne aviegne e ton voler,
Spiritus sciencie.
Ou ciel e terre soit plener.
Contra tristiciam, spiritus fortitudinis.
Nostre pain de chescun jour
Nous donne hui par ta douçour.
Contra avariciam, spiritus consilii.
E nos dettes lessez a nous
Si com a nos dettours lessons.
Contra gulam, spiritus intelligencie.
En temptacion ne nous menez,
Contra luxuriam, spiritus sapiencie.
Mais de nos maus nous delivrez. *Amen*.

Ave Maria in eadem lingua.

Deu vous saut, Virge Marie,
De grant grace replenie.
Od vous demoert le rei Messie
Qui outre touz ad seignorie.
Benoite soiez e loée

Plus qe nule femme née
E le douz fruit soit honoré
De vostre douz ventre alosé. *Amen.*

Ici comence Quicumque vult *en franceis* (f. 13 *b*).

Kiconkes[1] voet s'alme sauver,
Si li bosoigne bien garder
La haute fey de seinte Eglise,
Ke Jhesu Crist eyme e prise.
Qui ne la garde enterement
Saunz feintise e duement,
Sachez q'il pert son avenaunt
Saunz recovrir a remenaunt.
Si est tele la seinte fey
Com ci après vous monsterray :
Un soul Deu en Trinité
E touz les treis en unité
Devom loer parfitement
Et honorer de bon talent,
Ne les persones entremellaunt
Ne la substance desevraunt.
Si est autre la persone
Du Piere qi siet en trone,
Autre du Fiz, com est escrit,
E autre du Seint Esperit.... •

Fin (fol 14 *b*) :

Cest creance de termine
Vaut a ceus qui sont lettré,
Mais laye gent n'ont pas engin
A bien entendre mout devin,
E cil qi n'ad entendement
La plus courte crede aprent.

GG. 6. 28. — 1. Nicole Bozon, Le Char d'Orgueil. — 2. L'Ordre de Chevalerie. — 3. La petite philosophie. — 4. Les pélerinages de Terre sainte. — 5. Rapport du patriarche de Jérusalem a Innocent III. — 6. Description de la Terre-Sainte.

Parchemin; 200^{mm} sur 133 ; écriture proprement anglaise des environs de l'an 1300; il y a ordinairement trente lignes ou vers par page. Un feuillet manque au commencement et le bas du premier feuillet subsistant est mutilé. Ce livre vient de l'évêque Moore[2].

1. — Nicole Bozon, *Le Char d'Orgueil*. — J'ai fait connaître cet ouvrage en décrivant le ms. Phillipps 8336; voy. *Romania*, XIII, 514-8. Je dois ajouter qu'une poésie dont j'ai cité les premiers vers dans la même notice, p. 532 (art. 43) se rattache évidemment au *Char d'Orgueil*, Dans

1. J'écris *kiconkes* en un mot parce que l'auteur a probablement cru reproduire exactement le *quicumque* du latin, mais en réalité les deux mots sont très distincts (ce dont les étymologistes, y compris Littré, ne se sont pas aperçus) et en tout autre cas j'écrirais *ki c' onkes*.

2. C'est peut-être le n° 118 de Bernard (II, 364) : « Poemata aliaque oratione soluta, gallice. 8°.

cette poésie, que je publierai dans la préface des contes de Bozon, l'auteur, le frère mineur, Bozon fait en quelque sorte amende honorable d'une violente attaque contre les femmes qu'il avait introduite dans le *Char d'Orgueil*. Je vais transcrire présentement les premiers et les derniers vers du texte du ms. de Cambridge, et aussi quelques couplets du morceau sur les femmes.

Quant pur nule perte de temperance (?) (*fol.* 1.)
Maudit sa vie, le tens qe il fu nee.

Geta (?) de sa cowe ly ad tost oustee
La grace du seint Espirit dount fu arusee,
Si est de la bowe par tant enbouwee,
Il avereyt bien le mester de estre bien waee [1].

Or parloun des limouns qe ces singnefient:
Crualté des baillifs qe les povres lyent,
Qe nule part pount guenchir, mès a terre se plient,
Donont leur deners e mercy si crient.

On pourra comparer ce qui suit au texte du ms. Phillipps et à celui du ms. de Londres publié par Th. Wright (voy. *Romania*, XII, 516). Les variantes sont peu considérables.

Ke dirom de dames quant viegnent a festes? (*fol.* 3 v°)
Les unes des autres avysont les testes,
Portent les boces com cornues bestes;
Sy nule seit descornue, de ly font les gestes.

Des braz font la joie quant entrent la chambre,
Mostrent les covrechef de seye e de kaunbre;
Attachent les boutouns de coral e de launbre
Ne sessent de jangler, taunt com sont en chaunbre.

La maundent les brouès [2], se aseent au dyner,
Jettent les barbes, la bouche pur overer.
Sy entrast alors un nise esquier,
De un privé escharn ne purreyt mye fayler [3].

Deus [4] vistes vallez unt assez a fere,
Servir les totes checon a plere:

1. Part. de *waer*, le même que *gaer*, laver dans un gué.
2. *L.* bruoys.
3. Il y a ici dans le ms. Phillipps un couplet de plus.
4. Il faut probablement lire ainsi dans le ms. Phill. où j'ai lu *O eus*.

Le hun a le quisyne le vyaunde a quere,
Le autre en la botelerye bon vyn a trere.

Quant eles unt dyné tut a granf leysyr,
Se erdent ensemble de privement parler;
Le une de l'autre encerche sovent le quer,
Si ascune priveté puisse alocher.

Pur ceo, damoysele, en tele assemblée,
Tenez la buche de mesure enselée,
Kar sy hors de quer rien eyez contée
Vus serez pur fole entre eles jugee[1].

Fin (fol. 8) :

Pur ceo, seynours, haston nos, haston a confession,
Taunt cum cens nous est graunté de trover remission,
Kar si nous seyouns tyeus, ke taunt atendoun
Ke les chivals seyent ferrez de fers de obstinacionn;

E les fers seyent tachez des clous de desperacion,
Ja ne esteyt penser de trover donk pardoun,
Kar ja en male vies trop loung tens avom:
Ceo est la fin de tous pechez e clef de perdycioun[2].

Qui vodra cest escrit sovent regarder
Il en avera matire de sei confesser,
Kar tote manere de peché poez issy trover,
Fors qe soule priveté qe ne fet pas a counter[3].

Mès, hé las! trop i ad icy de nous enemys
Dount nous sumus en mound de totes pars assis.
Icy sont assemblé unze vinz e dys,
De forclore la veye qe meyne a parays.

Mès jo vus dirray mon conseyl pur ben eschaper:
Pernons congé de la dame, si la lessom passer,
E tenom nous au destre par un estreyt senter,
Ceo est de amer Deu e sur tote rien doter.

---

1. Ce couplet manque dans *L*.
2. Pour ces deux couplets le texte est visiblement meilleur que celui du ms. Phillipps.
3. J'ai dit par erreur (*Rom.* XIII. 517, note 1), que ce couplet manquait dans le ms. de Cambridge. Ce qui a causé mon erreur, c'est que l'ordre des couplets est différent dans le ms. Phillipps. L'ordre suivi ici me paraît meilleur.

Priom hore douz Jhesu qe tote rien poet fere
Qe il nos deyne sa grace taunt com sumus en terre,
Cele veye a tenir e cele part a trere
Qe venir pussom au pays ou jammès ne avera guere.
Amen.

2. — L'Ordre de chevalerie. — Poème composé en France qui paraît avoir été goûté en Angleterre, car nous en avons déjà rencontré deux copies dans des mss. exécutés en Angleterre [1]. Celle-ci est la troisième.

Ici comence le ordre de chivalers (fol. 8 v°)

Jadis estaynt en paynye
Un roy de mout graunt seygnurye,
Et fu mout loeal sarazyn :
Il out a noun Salaadyn.
En il cel *(sic)* tens de coel bon roy
Firent a gens de nostre loy
Les Sarazins mout graunt damage
Par lour orgoyl, par lur outrage ;
Et taunt ke une fez avynt
Ke a la batayle un prynce vynt,
Houge out noun de Tabarye,
Et out ove ly grant compaynye
De chyvalers de Galilée,
Kar sires ert de la countrée...

Fin (fol. 15) :

Certes, hom deist mout hayr
Cil qe les tient en viltee,
Kar jeo vous dy pur veryté
Ke le chivaler ad poer
De touz ses armes aver
E en seinte eglise a porter
Kaunt il deit la messe escoter,
Ke nul mauveys ne contredye
Le sakerment au fyz Marye.
Par icel digne sakerment
Averom nous tretouz sauvement,
E si nul hom le veut dedyre
Il ad poer de ly occyre.

3. – La Petite Philosophie. Voy. ci-dessus, p. 257.

4.— Les pèlerinages de la Terre Sainte. — Inc. : « Ki dritement veut « aler en Jerusalem, primerement deit aler de Acre a Caïphas, en quel « chemin, a mayn senestre, est la montaigne de Seynte Margarete de « Carme... » Opuscule destiné aux pèlerins qui visitaient la Terre Sainte, et dont on a plusieurs rédactions publiées dans les *Itinéraires à Jérusalem* de la Société de l'Orient latin (1882) sous les n°s VI et X ; le texte même du ms. de Cambridge est imprimé dans ce volume, pp. 189-193 (n° X, texte *B*) ; voy. la préface placée en tête de ce volume par M. le comte Riant, p. xxvij. M. Riant pense que si la copie a été faite en Angleterre, le texte original était français. Cette hypo-

1. Le ms. Phillipps et le ms. Johnson ; voy. *Romania*, XIII, 530.

thèse admise, il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce que les différentes rédactions de ce guide du pèlerin en Terre Sainte eussent pour origine commune un texte latin jusqu'ici non retrouvé; cf. Riant, ouvrage cité, p. xix.

5. — Rapport du patriarche de Jérusalem (Aimaro Monaco † 1202) à Innocent III, sur l'état des Sarrazins. — L'original de ce rapport, rédigé, cela va de soi, en latin a été publié plusieurs fois. On trouvera l'indication détaillée de ces éditions dans une note de l'ouvrage de M. le comte Riant, *Haymari Monachi de expugnata Accone liber tetrastichus* (2e édition, 1866), p. 63. La version française dont le ms. de Cambridge contient une copie se rencontre en un grand nombre de mss. et a été publiée par Sinner dans son catalogue des mss. de Berne (III, 344 ss.) et par Hopf, qui la croyait inédite, dans ses *Chroniques gréco-romanes*, pp. 29 et suiv. Une autre version, toute différente, et qui d'ailleurs n'est pas complète, se trouve insérée dans la chronique dite du ms. de Rothelin, *Hist. occid. des Croisades*, II, 520-2.

(*Fol.* 57) Li apostle de Rome Innocent vout saver les custumes de la tere des Sarazins, eynz ke [1] le hoste des crestiens ert apresté e apareilé. Si manda al patriarche de Jerusalem ke il enqueïst la verité e les custumes e les nums des hauz Saracins ke tenent les terres..,

6. — Curieuse description de la Terre-Sainte, traduite du latin, qui doit être insérée dans un des prochains volumes de la Société de l'Orient latin, et dont je me borne par conséquent à transcrire quelques lignes.

(*Fol.* 61 *v°*) La terre de Jerusalem est assise en milieu le mund; ceo est a saver en miliu la terre ke est habitable. E ceo put hom saver par ceo ke le philosophe dist: Nostre Seigneur Jhesu Crist overe saluz en miliu la terre kaunt il suffri passion pur humagne lignage, *vel* ligné [2]. Nepurkant acuns entendent ceo de la Virgine Marie, de la quele Nostre Seignur prist char pur nostre sauvere [3]. E cele terre est en greyndre partie pleyne de montaignes; si est plentivus de herbes e de tuz bens...

Fin (fol. 69):

E si eslurent un sire Fulke de Aungo, fort hom e prochein parent le rey. *Explicit.*

---

1. Il y a dans le texte latin *ad quos* ou *contra quos*, selon les copies; il faudrait donc en français *contre qui* ou *encontre lesquels*, comme en d'autres mss.
2. Cf. PSALM. LXXIII, 12.
3. Corr. *sauveté*.

7. — Le roman des Sept Sages. — C'est la version publiée par Le Roux de Lincy dont nous avons déjà rencontré, dans le ms. GG. 1.1, un exemplaire; ci-dessus, p. 330. Celui que nous a conservé le ms. GG. 6. 28 ne paraît pas avoir été signalé jusqu'à présent.

(*Fol.* 69 *v°*) Il avint qu'il ot .j. empereour a Rome ki ot non Deoclicyens. Il ot une femme. De cele femme li fu remys .j. oir. Li empereres fu vieus et li enfes ot bien .vij. ans. Li empereres apela les vij sages chacun par son non...

Le ms., incomplet de la fin, s'arrête (fol. 117) au conte de la marâtre (Le Roux de Lincy, p. 66):

E pus remet la clef a la coreie a l'enfant toust belement qe li enfes n'en sot mot, tant que ce vint a l'endemain au mangier on demanda la coupe on le quist et on ne le pot mie trover...

(*Le reste manque.*)

MM. 6. 4. — Manuel de péchés.

Parchemin, 190 mm sur 125, première moitié du XIVe siècle, 261 feuillets dont les 99 premiers contiennent l'un des meilleurs textes qu'on ait de l'ouvrage de William de Wadington, ou, comme il est ici nommé, de « Widendonne ». Les vers sont écrits à deux par ligne. Le texte est précédé d'une très longue rubrique.

Cy comence le romaunz ky est apellé Manuel de pechez, lequel est departi en .ix. liveres. Et si sunt fluris de beus cuntes, de auctorités de seins, chescun solun sun afferant. — Le premer lyvere est destincté sure les duze articles de la fay. Le secund parout de .x. comaundemens. Le tierz tuche les .vij. pechez morteus. Le quart oevre les racine de sacrilegie. Le quint espunt les .vij. sacremens de seint eglize. Le sime sermune coment e pur quey l'en deyt hayr peché. Le setime anseingne queus choses sunt nusaunz a confessiun e queus choses profitaunz. Le utime quele vertu ad seint oresun. Le nevime oresuns certeyns a Jesu Crist e a duce mere Marie. Le queus .ix. liveres entendaument parlus, funt sovent les lisaunz e les oyaunz maus lesser e vertuz enbracer. Ore comence le prologe del lyvere ke est apelé Manuel de pechez:

La vertu del seint Espirit
Nus seit eydaunt en set escrit
A vus teus choses cy mustrer
Dunt homme se put confesser,
E ausi en queu manere,
Ke ne fet pas bien a tere;
Kar ce est la vertu del sacrement
Dire le peché e coment.
Tuz pechez ne poüm conter,
Mès par taunt se pot remembrer
E ses pechés mut amender
Ky cet escrit veut regarder.
Primes dirrum la dreyte fey
Dunt est fundé nostre lay
Laquele ad .xij. poinz provez
Ke sunt articles apellez...

Fin:

De Deu seit beneit chescun humme — En Deu finisse cest escrit,
Ke prie pur WILLIAM DE WIDEN- — En pere e fiz e seint Espirit.
Kar ky pur autre prie et hure [DONE; — Amen.
Pur sey memes, dit hum, labure.

Le reste du ms. est occupé par divers ouvrages en latin.

Je lis au fol. 179 v°, ces quatre vers qui ne sont pas relevés dans le catalogue :

Canonici cur canonicum quem canonizastis
Canonice, non canonice decanonizastis.
Est reprobum reprobare probum quem [vos] reprobastis;
Sic reprobos reprobando probos vos esse probastis.

Ces vers sont connus : je les ai publiés une première fois, d'après le ms. Digby 53, dans mes *Rapports* (p. 176). On les retrouve, écrits au XVe siècle sur un feuillet de garde du ms. d'Arras 799[1]. Enfin M. Delisle en a publié les deux premiers d'après un ms. de Tours où ils sont attribués au célèbre et cependant mystérieux Primat[2].

Le catalogue imprimé indique comme se trouvant dans ce volume un feuillet arraché à un poème français dans lequel on peut reconnaître, à l'aide des six vers cités, le fragment de Tristan publié en 1856 par M. de La Villemarqué dans les *Archives des Missions*, V, 97-8. A cette époque ce feuillet était détaché et « confondu », nous dit l'éditeur, « avec une foule de feuilles de vélin dépareillées ». Signalé par M. de La Villemarqué, il fut joint au ms. MM. 6. 4, mais il ne s'y trouve plus. Bradshaw l'en a retiré pour l'annexer à un recueil de statuts commençant par la *Magna carta*, auquel il avait servi jadis, paraît-il, de feuillet de garde, le n° DD. 15. 12 de la Bibliothèque de l'Université. C'est un morceau précieux, car il ne fait double emploi avec aucun des poèmes ou fragment de poèmes de Tristan que nous possédons[3].

---

1. *Catalogue général des mss. des bibliothèques des départements*, IV, 317.
2. *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, 6, IV, 605. Cf. Hauréau, *Notices et extraits*, XXIX, II, 261.
3. J'ai collationné l'édition de M. de La Villemarqué sur le ms. Voici les principales corrections à faire : Recto, v. 3, *Sorvient un par estrangéor* lis. *Sorvint .j. par estrange eür.* — V. 6, suppr. *i*, qui du reste fausse le vers. — V. 7, *nains*, lis. *nain.* — V. 11, *j'amenerai*, lis. *i amerrai.* — V. 13, *Aidonc lesrai*, lis. *Ardoir les frai.* — V. 26, *povez*, lis. *porez.* — Verso, v. 1, *conquerre*, lis. *querre.* — V. 4, *hart*, lis. *hait.* — V. 10, *baisier*, lis. *baisiés.* — V. 11, *A* lis. *[D]e.* — V. 13, *li*, lis. *si.* — V. 16, *Vous*, lis. probablement (le mot est effacé) *Que.* — V. 17, *deleuranche*, lis. *desevranche.* — V. 20, *nostre*, lis. *vostre.*

Je termine ce mémoire en groupant quelques notes sur un certain nombre de mss. auxquels il ne m'a pas paru nécessaire de consacrer des notices détaillées, soit parce qu'ils ont déjà été décrits, soit à cause de leur peu d'importance.

DD. 5. 5. — Bréviaire franciscain, partie d'été. — Si je donne place ici à une note sur ce manuscrit, qui est tout en latin sauf les rubriques, qui sont en français, c'est parce qu'il est sûrement d'origine française, c'est aussi parce que je dois à mon regretté ami Bradshaw le peu que je puis en dire. Il est aussi mal décrit que possible dans le catalogue imprimé, qui l'attribue au xve siècle, quand il est incontestablement antérieur à 1377, qui en fait un « Breviarium secundum Sarum »[1], qui surtout ne fait aucune mention des armoiries qui sont peintes en divers endroits. Dès 1871 Bradshaw avait attiré mon attention sur ce bréviaire, m'engageant à en publier une description dont il m'eût fourni tous les éléments. J'obtins de lui assez facilement la promesse qu'il se chargerait de la rédiger, mais ceux qui ont connu l'obligeant et *shy* bibliothécaire de l'Université ne seront pas surpris d'apprendre que ce projet, non plus que bien d'autres plus importants, n'eut aucune suite. Ce qui m'avait frappé de prime abord, et ce que je pus apprendre à Bradshaw, c'est que l'écriture de ce bréviaire est celle de certains copistes qui ont travaillé pour Charles V. On observe même en plusieurs endroits, autour des miniatures, ces encadrements tricolores à forme d'accolade qu'on trouve dans beaucoup de beaux manuscrits exécutés à Paris, principalement pour des bibliothèques royales ou princières, pendant toute la seconde moitié du xive siècle[2]. Les armoiries qui ornent plusieurs pages du Bréviaire sont celles de Marie de Saint-Paul, comtesse de Pembroke, qui fonda le collége de Pembroke, à Cambridge[3]. C'est là le renseignement que je tiens de Bradshaw. Le reste était dès lors facile à trouver. Marie de Saint Paul était fille de Gui de Châtillon, comte de Saint-Paul († 1317)[4], et de Marie fille de Jean II duc de Bretagne. Sa grand'-mère, l'épouse de Jean II, était une fille de Henri III d'Angleterre. Marie

1. Cette erreur est corrigée de la main de Bradshaw sur l'exemplaire en service à la Bibliothèque de l'Université.

2. M. Delisle a dressé une liste de cinquante-cinq mss. qui présentent cet ornement caractéristique; voy. *Cabinet des manuscrits*, III, 328-9 et 391. M. S. Berger de son côté a fait un relevé des bibles françaises qui offrent la même particularité, *La Bible française*, p. 286.

3. C'est un écu parti de Pembroke (burelé d'argent et d'azur à neuf merlettes de gueules en orle sur l'argent) et de Châtillon Saint-Paul (de gueules à trois pals de vair au chef d'or chargé d'un lambel d'azur de trois pièces).

4. Voir sur ce personnage A. du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, 275-80, et le P. Anselme, VI 106.

de Saint-Paul épousa en 1321 Aymer de Valence, comte de Pembroke, qui mourut en 1324[1]. Elle fonda, outre Pembroke Hall, l'abbaye de Denney (comté de Cambridge) et y transporta les religieuses que Lady Denise de Munchensy avait établies à Waterbeach près de Cambridge[2]. Elle mourut le 16 mars 1377[3].

DD. 11. 78. — Ms. de la fin du XIIIe siècle, qui vient de John Moore, et qui renferme un grand nombre de poésies latines, en général sur des sujets religieux, parmi lesquels huit fables en vers élégiaques, dont l'une, la première (*De rustica et lupo*), est imprimée dans les *Reliquiæ antiquæ*, I, 204). Elles se rattachent plus ou moins indirectement aux fables 1, 2, 3, 5, 15, 19, 34 et 37 d'Avianus. La forme métrique et les sujets sont identiques, quoique la rédaction soit très différente[4]. Il s'y trouve aussi (fol. 45) un texte des neuf joies de Notre Dame: *Reine de pité Marie,* | *En ki deïtez pure e clere...* pièce souvent copiée[5] qui a été attribuée à Rutebeuf. Au fol. 188 r° on lit ce singulier hexamètre qui ne paraît se rattacher à rien de ce qui précède ou de ce qui suit:

Carbones *charbuns*, nos *nus*, comburimus *arduns*.

EE. 1. 20. — Ms. du XIVe siècle, parchemin, 142 feuillets, contenant (ff. 1-78) le *Manuel de pechés* de William de Wadington et la chronique en prose connue sous le nom de *Brut* ou *Brut d'Angleterre*, se poursuivant, dans cet exemplaire, jusqu'à la mort d'Edouard I (1307). J'ai indiqué ce ms. dans mon mémoire sur les chroniques anglo-normandes qui ont porté le nom de *Brut*, voy. le Bulletin de la Société des anciens textes français, 1878, p. 124. Il appartient à la seconde rédaction. Il vient de la collection de Moore et figure sous le n° 66 dans l'inventaire publié par Bernard (*Catalogi*, II, 363 et 400).

FF. 6. 17. — Ms. du roman de Horn, décrit et publié par M. Fr.

---

1. On trouvera les armoiries de ce personnage et un sommaire de sa vie dans James E. Doyle, *The official baronage of England*, (London, 1886, 8°), III, 9.
2. Voy. *Monasticon Anglicanum*, new ed., VI (3e partie), 1549. Cf. *Romania*, VIII, 501, note.
3. Voir en général Th. Fuller, *The History of the University of Cambridge* (1655), p. 41 et Ch. H. Cooper, *Memorials of Cambridge*, I, 49-51.
4. Je tiens de M. L. Hervieux, dont la compétence est si grande pour tout ce qui touche à l'histoire de la fable ésopique au moyen âge, qu'on ne connaît pas d'autre ms. de la rédaction qu'offre le ms. de Cambridge.
5. Voy. *Romania*, XIII, 511, où sont indiquées sept copies de cette pièce, y compris celle de Cambridge. Une huitième copie se trouve dans le ms. Bibl. nat. fr. 12786, fol. 90 *d*.

Michel dans son édition (Bannatyne Club, 1845), puis par M. Rudolf Brede dans une dissertation de doctorat (*Ueber die Handschriften der chanson de Horn*, Marburg, 1882, p. 11).

GG. 1. 15. — Première rédaction du *Brut* en prose, s'étendant jusqu'à 1333. Toutefois le ms. est incomplet de la fin et s'arrête à 1326. Voy. le Bulletin de la Société des anciens textes, 1878, p. 117.

GG. 4 6. — Roman de la Rose provenant de l'évêque Moore. C'est un grand volume sur parchemin écrit en France dans la seconde moitié du XIVe siècle et orné de miniatures assez médiocres. J'ai noté que le second feuillet commençait par *la matinée atrempée*, mais je n'ai retrouvé cet incipit dans aucun ancien catalogue.

II. 6. 17. — Petit in-quarto, papier et parchemin, écrit au XVIe siècle. Contient, entre un grand nombre de traités médicaux et autres dont on trouvera l'indication dans le catalogue, deux lettres françaises dont l'une (fol. 99) adressée par la duchesse de Bourgogne, Jacqueline de Bavière, à l'évêque de Winchester en faveur du Sire de Bussy fait prisonnier par Rodrigue de Villandrando [1], et une suite de phrases usuelles en français et en anglais (ff. 100-106) dont quelques-unes ont été publiées par M. Stuerzinger, *Orthographia gallica*, p. XV.

II. 6. 24. — Ms. de la seconde moitié du XIIIe siècle, exécuté en Normandie, qui contient des annales en latin, diverses chroniques françaises de Normandie, une ancienne version du Pseudo-Turpin et une partie du *Lucidaire* en vers. Il en paraîtra une notice détaillée dans un prochain volume des *Notices et Extraits des Manuscrits*.

KK. 4. 20. Ms. en parchemin, écrit de diverses mains au XIVe siècle. Aux feuillets 56-8 est copié un sermon sur le texte *Misericordia et veritas obviaverunt sibi*; *Justicia et pax osculatæ sunt* (Ps. LXXXIV, 11). Il commence ainsi : « In versiculo isto insinuat propheta hodierne festivitatis « misterium... » [2]. Suit un poème bien connu sur le même sujet :

(Fol. 58 *c*) *De eodem in galli[c]o.*

De quatre sorurs vus voil dire

---

1. Je l'ai communiquée à feu Quicherat qui l'a publiée sous le n° V des pièces justificatives de son *Rodrigue de Villandrando* (1879).

2. Sermon qui se rencontre assez fréquemment dans les mss., par ex. Bibl. nat. lat. 12419, fol. 56 et 13583, fol. 139.

Ke filies sunt Deu nostre Sire.
Quatre sors i sunt numrez [1]
E par diverse nuns numez;
Merci fu la primere né
Ke tute fu pleine de pité.

De ce poème, certainement écrit en Angleterre, je connais trois copies, qui ne sont probablement pas les seules: Musée brit, Harl. 1801 fol. 127; Arundel 292 fol. 25, et Corpus Chr. Coll. Cambridge 50 fol. 102. Ce dernier ms. diffère très notablement des autres. Le dit des quatre sœurs a été publié d'après le ms. Arundel par M. Fr. Michel, dans son édition du Psautier d'Oxford, pp. 364-8.

MM. 4. 44. — Chronique universelle en français, s'étendant jusqu'en 1308. — Parchemin, 122 ff. à 30 lignes par page. Hauteur 250^{mm}, largeur 190. Ecrit en France au commencement du XVe siècle. Le premier feuillet est orné d'une lettre peinte et d'une vignette. Ce livre vient de l'évêque Moore, et devait être en Angleterre dès la fin du XVIe siècle, car le nom d'un ancien possesseur « H. Langley », écrit vers ce temps, se lit sur le dernier feuillet de garde. Les premiers mots du second feuillet sont *deleuve comença*. Cette chronique, que je n'ai du reste examinée que superficiellement, ne m'a pas paru offrir un grand intérêt. Il suffira d'en rapporter ici les premières et les dernières lignes, pour permettre de reconnaître s'il en existe d'autres exemplaires, ce qui est probable.

Au commencement du monde, puis que Dieux ot fait ciel et terre, tenebres et lumere et les quatre elemens divisiez (*sic*) l'un de l'autre, si fist diverses creatures, herbes et arbres, poisons (*sic*), oysiaux et bestes pour le monde aourner. Et veulent plusieurs dire que le monde fu fais ou mois de mars, qui est le premier mois de l'an, selon les Ebrieux....

Fin:

En cest an mesme mourut l'emperis de Constantinoble femme mons^{r} Charlon frère du roy Philippon de France [2]. En cest an mesme, le jour de la conversion saint Pol, furent les noches faictes en l'eglise Nostre Dame en Bouloingne du roy d'Angletere [3] et de Madame Ysabel fille du roy de France. Et y furent present li roys de France e li rois de Navarre, messires Charles et messires Loys, Philippes et Charles, li dus de Bretaigne, li dux de Brebant et li dus de Bourgoingne, li quens Robers de Flandres et li quens de Haynau.

---

1. C'est la leçon du ms. Arundel, qui peut aussi, à la rigueur, se lire ici. Le ms. Harleien porte *mulierez*; dans le ms. de Corpus ce vers et les dix-sept suivants font défaut.
2. Catherine de Courtenai, femme de Charles de Valois, mourut le 2 janvier 1308.
3. Edouard II.

MM. 6. 15. — Je me borne à signaler, aux ff. 105-8 de ce manuscrit, une nouvelle copie du petit poème relatif au miracle de Sardenai que M. Raynaud a publié ici même (XI, 531) d'après un ms. de Tours, et dont il a depuis (XIV, 81) fait connaître deux autres mss., l'un à Londres, l'autre à Oxford. Le catalogue en cite dix vers, les huit premiers et les deux derniers. Il ne me semble pas douteux que ce poème a été composé en Angleterre.

TABLE DES MSS. DÉCRITS.

	Pages.		Pages.
DD.5.5	350	FF.6.15	281
DD.10.31	241	FF.6.17	351
DD.11.78	351	GG.1.1	283
DD.12.23	262	GG.1.15	352
EE.1.20	351	GG.4.6	352
EE.2.17	264	GG.4.32	342
EE.3.52	265	GG.6.28	344
EE.3.59	265	HH.3.16	276
EE.4.26	268	II.6.17	352
EE.6.11	268	II.6.24	352
EE.6.16	270	KK.4.20	352
EE.6.30	272	MM.4.44	353
FF.1.33	273	MM.6.4	348
FF.3.31	275	MM.6.15	354
FF.6.13	277		

TABLE DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

	Pages.		Pages.
Anne (sainte), hymne latin et français à — (EE.6.15).	271	trains (GG.1.1)	306
Apocalypse en français (GG.1.1)	329	AVIANUS, fables latines imitées d' — (DD.11.78)	351
Auctoritates, sentences latines (GG.1.1)	339	Bible, abrégé de la — en vers latins rhythmiques (GG.1.1)	327
Ave Maria traduit en deux quatrains (GG.4.32)	343	Bible en français (EE.3.52)	267
— traduit en couplets coués (GG.1.1)	317, 322	Bible française (EE.3.52)	265
— paraphrasé en qua-		BIBLESWORTH, voir GAUTIER DE —	
		Blâme (le) des femmes, poème	

Pages.

(GG.1.1)..... 339
Bonté (la) des femmes, poème (GG.1.1)..... 315
Bozon (Nicole), *Le Char d'Orgueil*, poème (GG.6.28)..... 343
Breviaire de Marie de Saint-Paul (DD.5.5)..... 350
Brut (le) d'Angleterre, abrégé prose (GG.1.1)..... 337
Brut (le), chronique s'étendant jusqu'à la mort d'Edouard I (EE.1.20).... 351
— jusqu'à 1333 (GG.1.15) 352
Calendrier hygiénique (FF.1.33)..... 274
Chansons d'amour (DD.10.31)..... 246
Char d'orgueil, voy. Bozon.
Chronique universelle en français (MM.4.44)..... 353
Cinq (les) joies Nostre Dame (GG.1.1), en vers..... 307
Clerc ou chevalier, lequel vaut mieux en amour, poème (GG.1.1)..... 332
Complainte sur la mort d'Edouard I (GG.1.1)... 337
Confession, les dix-sept points de la —, en prose (GG.1.1)..... 332
—, formule de —, prose (GG.1.1)..... 346
Credo (le), en grands vers (GG.1.1)..... 321
Credo (le), en vers de 7 et 8 syllabes (GG.4.32)..... 341
Croix, roman de la sainte —, prose (GG.1.1)..... 326
Domtes, Evangiles des—, voy. Robert de Gretham.
Edouard, Vie de saint —, poème (EE.3.59)..... 267
Edouard I, voy. Complainte et Pierre de Langtoft.

Pages.

Evangile de l'enfance, poème (GG.1.1)..... 334
— (ms. Didot)..... 335
Fauconnerie, traité latin, voy. *Liber*.
— traité en prose, avec prologue et épilogue en vers (FF.6.13)..... 288
— traité en vers (Harl. 978)..... 278
Folies, voy. Trente-deux (les)
Gautier de Biblesworth, traité pour apprendre le français (GG.1.1)..... 312
Gilles de Rome, trad. par Henri de Gauchi (EE.2.17)..... 264
Gloucester, voy. Humfrey.
Hending, proverbes de —, en anglais (GG.1.1)..... 334
Henri de Gauchi, voy. Gilles de Rome.
Herman de Valenciennes, l'Assomption Notre Dame, poème (GG.1.1)..... 308
Hippocrate, *du gouvernement de santé*, traité attribué à — et adressé à César (FF.1.33)..... 274
Horn, roman de —, en vers (FF.6.17)..... 351
Humfrey, duc de Gloucester, liste des livres qui lui ont appartenu..... 264
Yder, poème de la Table ronde (EE.4.26)..... 268
Image (l') du monde, poème (GG.1.1).. 314
Jacques de Cessoles, traité des échecs moralisés, trad. par Jean de Vignai (FF.1.33)..... 275
Jacques Legrand, *le Livre des bonnes mœurs* (FF.1.33) 274

Pages.

Jean de Vignai, voy. Jacques de Cessoles et Végèce.

Joies Notre Dame; voy. *Cinq (les) joies* et *Neuf (les) joies*.

Jugement dernier, les signes précurseurs du —, en latin (GG.1.1)..... 317

Lamentation Notre Dame, voy. *Plainte*

Legrand, voy. Jacques —

Langtoft, voy. Pierre de —

Liber de passionibus falconum, etc. (FF.6.13)..... 279

Manière (la) de langage (DD.12.23)..... 262

Manuel de péchés, voy. William de Wadington.

Marguerite, Vie de sainte — (EE.6.11)..... 269

Marie de France, fables (EE.6.13)..... 269

Marie de Saint-Paul, comtesse de Pembroke, son bréviaire..... 350

Medecines de garrir falcons, etc., prose (EE.6.11)... 279

Merlin, Prophéties de —, prose (GG.1.1)..... 295

Miracle opéré par la vertu d'un *trentel*, en prose (FF.6.15)..... 281

Miracle de Sardenai, en vers (MM.6.15)..... 354

Miracle de la Vierge, vision du champ fleuri, en vers (EE.6.30)..... 272

— autre rédaction (GG.1.1)..... 327

Miracles de la Vierge, en latin (GG.1.1)..... 340

Miroir (le), voy. Robert de Gretham.

Monaco (Aimaro), Rapport à Innocent III sur l'état des Sarrazins, en prose (GG.6.28)..... 347

Neuf (les) joies Notre Dame, en vers (DD.11.78).... 351

Oraisons, voy. *Ave Maria*, *Credo*, *Pater*, *Quicumque vult*.

Ordre (l') de Chevalerie, poème (GG.6.28)..... 347

Passion, poème anglais sur la — (GG.1.1)..... 295

Pater (le) exposition en latin du — (GG.1.1).... 332

— traduit en vers de 7 et 8 syll. (GG.4.32)..... 342

— paraphrasé en vers (GG.1.1)..... 322

Patriarche (le) de Jerusalem, voy. Monaco.

Patrice (saint), voy. Purgatoire.

Pélerinages de la Terre Sainte, voy. Terre Sainte.

Petite (la) philosophie, poème, (DD.10.31)..... 256

— (GG.6.28)..... 346

Physionomie, prose (GG.1.1) 331

Pierre de Langtoft, vie d'Edouard I (GG.1.1).. 313

Pierre de Peckham, *la Lumière as lais* (GG.1.1). 287

Pilate, légende latine de — (GG.1.1)..... 332

Plainte d'amour (la), poème (GG.1.1)..... 292

Plainte (la) ou *Lamentation Notre Dame* (CG.1.1)... 309

Poème allégorique (DD.10 31)..... 241

Ponthus, roman en prose (FF.3.31)..... 275

— (HH.3.16)..... 276

Prière en vers à saint François (EE.6.16)..... 271

Pages.

PRIMAT, vers latins (MM. 6.4)..... 349
Pronostics tirés du jour de la naissance, latin (GG.1.1) 325
Pronostics tirés du mois de la naissance, prose (GG. 1.1)..... 331
Pronostics tirés de la coïncidence des divers jours de la semaine avec la Noël, en vers (GG.1.1)..... 323
Pronostics tirés du tonnerre, latin (GG.1.1)..... 325
Prophéties (les), voy. MERLIN.
Psaumes de la pénitence, traduits en vers (GG.1.1) 305
Purgatoire de saint Patrice, en vers (EE.6.11)..... 269
Quatre sœurs, le dit des —, en vers (KK.4.20)..... 352
Quicumque vult, ou symbole de saint Athanase, en vers de 7 et 8 syll. (GG.4.32) 343
Quinze (les) signes de la fin du monde, poème (GG.1.1) 290
RAÜF DE LENHAM, Comput (GG.1.1)..... 285
ROBERT DE GRETHAM, le *Miroir*, ou *Evangiles des Domées* (GG.1.1)..... 296
Romans, voy. *Horn*, *Yder*, *Ponthus*, *Rose*, *Sept Sages*. *Tristan*.
Rose, roman de la — (GG. 4.6)..... 352
Sacramentis (de) Ecclesie (GG.1.1)..... 425
Saignée, jours où elle peut être pratiquée (GG.1.1). 325
Secret (le) des secrets, prose (FF.1.33)..... 273
Sentences en quatrains et en distiques (GG.1.1)..... 284
Sept Sages, roman des — en prose (GG.1.1)..... 330
— (GG.6.28)..... 348
Sidrac, le livre de — (GG. 1.1)..... 339
Six (les) âges de l'homme, en latin (GG.1.1). 325
Symbole des apôtres, voy. *Credo*.
Symbole de saint Athanase voy. *Quicumque vult*.
Terre Sainte, description de la —, prose (GG.6.28) 347
— Pélerinages de la —, prose (GG.6.28)..... 346
Trente-deux (les) folies, vers (GG.1.1)..... 340
Tristan, fragment d'un poème de — (DD.15.12)..... 349
Urbain le Courtois (GG.1.1) 284
VÉGÈCE, *de chevalerie*, trad. par JEAN DE VIGNAI (EE. 2.17)..... 652
Veni Creator, trad. en vers (EE.6.16)..... 272
Vierge (miracle de la).
Vies des Saints, voy. Edouard Marguerite.
WILLIAM DE WADINGTON, *Manuel de péchés*, poème (EE.1.20)..... 351
— — (MM.6.4) 348
— copie partielle (GG. 1.1)..... 312

Paul MEYER.

LE MONOLOGUE DRAMATIQUE

DANS L'ANCIEN THÉATRE FRANÇAIS

Le nom générique de monologue dramatique s'applique à deux sortes de compositions fort différentes : le sermon joyeux et le monologue proprement dit. Le premier est une parodie, généralement fort libre, des sermons en vers ou en prose qui précédaient les grands mystères; le second, au contraire, est une scène à un personnage, dans laquelle l'acteur joue un véritable rôle. L'un se borne à un récit; c'est une suite plus ou moins heureuse de traits satiriques; l'autre au contraire est une action : c'est une comédie complète placée dans un cadre restreint. Nous étudierons successivement les deux genres.

L'origine religieuse des mystères, la part que le clergé prenait à ces pieuses représentations, le lieu où ils étaient joués, au parvis des églises, ou dans l'intérieur même des temples, tout explique qu'ils aient été précédés d'un sermon [1]. Comme le remarquent les auteurs de l'*Histoire littéraire* [2], « on accourait au sermon pour être sûr de ne point perdre les scènes comiques, les bouffonneries même, destinées à l'amusement de ceux que le sermon venait d'instruire, et les scènes tragiques, d'attendrir ou d'effrayer. »

Les joueurs de farces, usant des libertés que le moyen âge se permettait, parodièrent les drames religieux. Ils reprirent, en les adaptant à la scène profane, les dits des anciens trouvères : le *Martyre de saint Baccus*, quelque peu modifié et abrégé, devint le *Martyre de saint Raisin*. Une fois entrés dans cette voie, ils célébrèrent les louanges d'une

---

1. Il nous suffira de rappeler, à titre d'exemples, les sermons qui précèdent le *Mistère de la Passion* et le *Mistère des Actes des Apostres*. On peut comparer le prologue récité par l'*angelo* au début des *rappresentazioni* italiennes, et la *loa* des Espagnols.

2. XXIV, 367.

foule de saints facétieux, saint Hareng, saint Oignon, sainte Andouille, saint Billouard, etc. Dès lors le genre exista; mais, comme en toute chose il faut de la variété, les joueurs de farces ne se bornèrent pas à raconter la vie de leurs saints imaginaires, ils prêchèrent sur les femmes, sur les ivrognes et sur divers autres sujets plus ou moins scabreux. Parfois même un événement historique, une victoire du roi, la mort d'un criminel, etc., leur servait de thème.

Comme les véritables sermons, les sermons joyeux débutent d'ordinaire par une citation latine, et c'est dans ces parodies, qui sont comme une réminiscence de la fête des fous, que se montre le plus clairement la tolérance des autorités ecclésiastiques. Les textes bibliques sont d'ordinaire travestis de la façon la plus grotesque; le signe de la croix et l'*Ave Maria* subissent eux-mêmes des tranformations bouffonnes.

Les auteurs des mystères eussent été mal venus à se plaindre de ces parodies souvent fort peu édifiantes; ils avaient eux-mêmes contribué au scandale en mêlant le sacré et le profane, en mettant sur la scène des sots ou des fous qui annonçaient le spectacle ou qui intervenaient dans l'action [1]. Avant eux les moines avaient ouvert la voie en composant des discours facétieux tels que le *Sermo de Nemine*, le *Sermo de sanctissimo fratre Invicem*, etc. [2].

L'origine même du sermon joyeux explique qu'il ait dû être récité au début de la représentation : il tenait la place de l'exhortation pieuse dont les mystères étaient ordinairement précédés. Nous avons déjà cité un passage du *Journal d'un bourgeois de Paris* qui confirme cette observation [3]. Nous verrons plus loin que le sermonneur annonçait parfois qu'il allait faire la quête : il était important d'assurer la recette avant de jouer la pièce de résistance [4].

La simplicité des sermons joyeux, qui n'exigeaient ni théâtre ni mise en scène, permettait d'ailleurs de les produire dans une foule d'occasions. On en récitait dans les assemblées de certaines sociétés badines [5],

---

1. Voy. par exemple la *Vie de saincte Barbe*, en cinq journées, la *Vie et Passion de monsieur sainct Didier*, par Guillaume Flamang (1482), le *Mistère de la Passion* de Troyes (1490) et le *Mistère de saint Bernard de Menthon*. — Dans les *Chester Plays*, le sacrifice d'Abraham est précédé d'un prologue comique récité par Gobbet on the Green.

2. Voy. Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, XI, 313, 328.

3. *Romania*, VII, 239.

4. Voy. le *Sermon joyeulx d'ung fiancé qui emprunte ung pain sur la fournée*, le *Sermon d'un cartier de mouton*, le *Sermon joyeux des Quatre Vens* et le monologue de *Watelet*.

5. Nous croyons que telle fut la destination des pièces de Coquillart, qui excèdent de beaucoup les limites ordinaires du sermon joyeux et qu'aucun acteur n'aurait eu la force de réciter sur un théâtre, aucun spectateur la patience d'entendre.

dans les réunions des clercs du palais[1] ; on en égayait les repas[2], spécialement les repas de noces[3].

Il arrivait aussi que, les jours de réjouissance populaire, un acteur montait bravement sur un tonneau, au coin d'une rue, et récitait à la foule un sermon joyeux. C'est ainsi que, en 1537, le conseil de ville de Cambrai fit payer une gratification de 10 sols à un nommé Claude Le Mausnier, « ayant ce jour preschié sur un tonneau en recreant le peuple[4] ».

A la fin du XVIe siècle, le sermon joyeux, banni du théâtre par les auteurs qui veulent revenir aux modèles antiques, conserve sa vogue dans les provinces. A Paris même, il reprend faveur au commencement du XVIIe siècle ; mais alors il se transforme, il tombe dans le domaine des bateleurs et des charlatans du Pont-Neuf. Les prologues de Bruscambille et les questions de Tabarin continuent la tradition des anciens joueurs de farce, bien que la prose y remplace les vers. Les auteurs rachètent cette infériorité en exagérant encore la grossièreté et le cynisme de leurs devanciers.

Le monologue dramatique met en scène la personne même qui le récite ; aussi est-ce un genre plus difficile à cultiver que le sermon. Il exige à la fois des qualités plus diverses chez le poète et chez l'acteur. Tout auteur sachant tourner spirituellement les vers pourra écrire un sermon ; pour réussir dans le monologue il faudra posséder en outre l'entente du théâtre. Le premier venu pourra réciter tant bien que mal un sermon, un comédien exercé pourra seul rendre le monologue supportable. De là vient que les pièces appartenant à la seconde classe sont moins nombreuses que celles de la première. Les auteurs qui les ont composées ont eu grand' peine à varier leurs sujets, ils sont tombés dans les redites, et se sont copiés les uns les autres, au point qu'un même monologue a pu subir trois transformations différentes[1]. Il est

---

1. Les pièces poitevines et bourguignonnes que nous citons plus loin sont, à coup sûr, l'œuvre de jeunes bazochiens.

2. Voy. ci-après (n° 31) le *Sermon fort joyeulx pour l'entrée de table.*

3. Voy. la pièce de Roger de Collerye intitulée : *Sermon pour une nopce*, ci-après, n° 19, et le *Nouveau et joyeux Sermon contenant le menage et charge de mariage, pour jouer à une nopce*, n° 21. — L'auteur du *Sermon nouveau et fort joyeulx auquel est contenu tous les maulx que l'homme a en mariage* n'a pas oublié dans son énumération des charges imposées au malheureux fiancé l'obligation d'appeler des joueurs de farces :

Quant le jour des nopces est près,
Il faut semondre a pompe grande
Et achepter de la viande,
Louer menestriers et farseurs,
Maistres d'hostelz et rotisseurs.

(Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, II, 8).

4. Durieu, *Le Théâtre à Cambrai avant et depuis* 1789 (Cambrai, Renaut, 1883, in-8), 166.

vrai de dire que des morceaux aussi achevés que le *Franc Archier de Baignollet* ont dû décourager d'avance les imitateurs.

Pour introduire quelque variété dans les monologues, les joueurs de farces imaginèrent des monologues à deux personnages, dans lesquels les interruptions d'un second acteur formaient les éléments du comique, ou des dialogues à un seul personnage dans lesquels le même acteur se répondait à lui-même en changeant sa voix ou son visage.

Les règles du monologue et celles du sermon étaient au fond les mêmes; ils avaient la même étendue. D'après Gracien Du Pont, deux cents vers suffisaient [2]; mais il était rare que ce nombre ne fût pas dépassé. Sermons et monologues sont d'ordinaire écrits à rimes plates; cependant nous trouvons dans plusieurs pièces qui appartiennent au milieu du XVe siècle, mais surtout chez Coquillart et chez plusieurs de ses imitateurs, des vers croisés et des strophes [3].

Comme les mystères, les moralités et surtout les farces, les sermons et les monologues sont émaillés de triolets. M. Éd. Fournier fait remarquer [4] que le *Pelerin passant* de Pierre Tasserye, qui est de 1509, commence par un triolet, et il ajoute: « forme de poésie qui n'était pas alors fort commune ». C'est là une erreur. Sans parler des *Miracles de Nostre Dame*, une des plus anciennes moralités qui nous soient parvenues, ne

---

1. *Watelet, Maistre Hambrelin, Le Varlet à louer.*

2. « Qui aura envye de sçavoir le nombre des lignes appartinentz en monologues, dyalogues, farces, sottises et moralitez, saiche que, quant monologue passe deux cens lignes, c'est trop; farces et sottises, cinq cens; moralitez, mille ou douze cens au plus. » *Art et Science de rhetoricque metriffiée... composé par Gracien Du Pont, escuyer, seigneur de Drusac* (Tholoze, par Nycolas Vieillard, 1539, in-4), fol. 77 *a*.

3. Pierre Fabri (*Le grant et vray Art de rhetorique;* Rouen, Symon Gruel, in-4, II, 19 *a*) commence ainsi le chapitre qu'il consacre à la « rithme de plusieurs bastons »:

« Il est une espéce de rithme qui s'appelle *deux et ar*, pour ce que deux ou trois lignes de semblable longueur, sont leonines, et celle qui croise est plus courte ou de semblable longueur ainsi que est le *Livre du gras et du maigre* et *des Quatre Dames* maistre Alain, et en faict l'en par bastons et sans bastons.

« *Nota* que le *baston* par plusieurs est entendu pour *clause* (c'est-à-dire pour *strophe*), et par plusieurs est entendu pour ligne de clause. »

Après avoir cité trois exemples, Fabri continue en ces termes:

« Et generallement quasi toutes les farces que l'en faict maintenant et especialement tous les monologues Coquillart sont pratiquez en *deux* et *ar*. »

Parmi les trois exemples cités, il en est un qui paraît tiré d'un monologue dramatique:

Se tu veois dame ou damoiselle,
Le beau vestement d'entour elle,
Ses colliers et ses bons joyaulx
Te monstreront qu'el(le) sera belle
A veoir de loing, mais n'est pas telle
Quant plus on voit de près ses peaulx, etc.

4. *Le Théâtre français avant la Renaissance*, 272.

pièce relative au *Concile de Basle*, que nous croyons pouvoir dater de l'année 1433, est pleine de triolets[1].

On remarquera dans plusieurs sermons ou monologues des passages en prose analogues aux couplets « parlés » de nos chansonnettes comiques[2].

Les monologues n'ont jamais complètement cessé d'exercer la verve des auteurs dramatiques. De même que Bruscambille et Tabarin avaient prolongé la vogue des sermons joyeux, les acteurs de la foire Saint-Germain conservèrent les farces à un personnage.

Quand les troupes ambulantes se virent poursuivies à la requête des comédiens du roi et des directeurs de l'opéra, que les uns leur firent défendre de parler et les autres de chanter, elles se rabattirent sur le monologue. En 1707, cette forme dramatique leur fut permise; mais divers subterfuges auxquels ils eurent recours pour représenter de véritables pièces à l'aide de prétendus monologues leur valurent, de la part de la police, une nouvelle interdiction[3].

Nos recherches ne portent que sur le XVe et le XVIe siècle; par exception nous faisons figurer dans notre bibliographie deux ou trois pièces du XVIIe siècle qui ont avec les productions antérieures des rapports trop étroits pour pouvoir en être séparées.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment pour la sottie, nous nous sommes efforcés de classer chronologiquement les sermons et les monologues et d'en rechercher les auteurs.

Nous les avons de plus groupés par genre et les avons répartis en douze classes, savoir :

1° Sermons sur la vie de divers saints ou personnages facétieux,
2° Sermons sur l'amour, les femmes et le mariage,
3° Sermons sur les buveurs et sur les cabarets,
4° Sermons sur divers sujets,
5° Sermons de sots,
6° Monologues d'amoureux,
7° Monologues de charlatans et de valets,
8° Monologues de soldats fanfarons,
9° Monologues de comédiens,
10° Monologues de villageois,
11° Monologues historiques,
12° Monologues moraux.

---

1. Voy. *Œuvres de Georges Chastellain publiés par M. Kervyn de Lettenhove* VI, 1-48.
2. Voy. ci-après les nos 8, 9 et 56.
3. Despois, *Le Théâtre français sous Louis XIV*, Paris, Hachette, 1874, in-12), 89.

I. — SERMONS SUR LA VIE DE DIVERS SAINTS OU PERSONNAGES FACÉTIEUX.

1. Sermon fort joyeux de saint Raisin. [*Vers* 1450 ?]

Saint Bacchus, ou saint Raisin, est probablement le premier martyr sur lequel se soit exercé la verve des joueurs de farces. En remontant dans le moyen âge, nous rencontrons une pièce grecque sur la condamnation du Raisin, dont il a existé plusieurs versions différentes, et qui a été traduite en sloveno-serbe et imitée même en turc (voy. *Archiv für slavische Philologie*, I, 611; II, 192).

A côté de la pièce grecque nous devons ranger un dit français, très différent, il est vrai, composé en 1313 par Geofroy de Paris. Le *Martyre de saint Baccus* ressemble beaucoup à un sermon joyeux, pas assez cependant pour que nous ayons pu lui donner une place parmi les ouvrages dramatiques. Ce dit, composé de 453 vers (dont le 35e n'a pas de rime), a été publié, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, par M. Jubinal (*Nouveau Recueil de Contes, Dits, Fabliaux, etc.*, I, 250-265).

Le sermon joyeux, qui nous paraît appartenir au milieu du XVe siècle, commence ainsi :

Hoc bibe quot possis,
Si vivere sanus tu vis :
Hec verba scribuntur in Cathone, ultimo capitulo.

En considerant le courage
Du tresnoble Cathon le sage,
Duquel j'ay allegué le thesme,
Affin que n'ayons tous la rume,
Prenons exemple a Jesuchrist
Du premier miracle qu'il fit,
Ce fut qu'il mua l'eaue en vin
Aux nopces de l'architriclin...

Nous ne relevons dans le poème aucun détail qui permette d'en fixer approximativement la date ; nous n'y trouvons non plus aucune indication relative à la province où il a été composé. On remarquera cependant quelques mots curieux : *dariolle* (v. 80), *vivande* (v. 90), *tisetaine* (v. 99), *boéte panetrée* (v. 107).

Le sermon, qui est très court, se termine ainsi :

Prions doncques Nostre Seigneur
Qui ses apostres abreuva

Et leur dist : Se me voulez croire,
Faictes ainsi que ma memoire,
. . . . . .
Qui en son hault trosne de gloire
Nous meine, le pére et le filz
Et le benoist Sainct Esp[e]rit
Qui est pour nostre redemption,
In secula seculorum.
Amen.

Bibliographie :

a. — Sensuit le sermon fort ioyeux de saint Raisin. *S. l. n. d.* [*vers* 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 25 lignes à la page.

Au titre, un bois qui représente un moine assis dans une chaire gothique, devant un pupitre.

Au v° du dernier f., un second bois qui représente une femme tendant la main à un pèlerin agenouillé.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (*Catal. Cigongne*, n° 712).

b. — S'ensuit || le Sermon || fort ioyeux || de saint Raisin. || *A Rouen,* || *Chez Nicolas Lescuyer, pres le* || *grand portail, nostre Dame.* — *Fin. S. d.* [*vers* 1595], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page, sans sign.

Titre encadré, dont le v° est blanc. On y voit la marque de *Lescuyer* représentant une tête de Janus, insérée dans un cercle formé de deux serpents, et accompagnée de la devise : Πάροντα καὶ μέλλοντα.

Dans le coin inférieur de droite on remarque le chiffre 3, qui indique la place que le *Sermon* occupait dans les recueils du libraire rouennais.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat. I, n° 590, art. 3).

c. — Reproduction autographique exécutée vers 1830 et tirée à 40 exemplaires : nous croyons qu'elle a été faite sur l'édition *a*.

d. — *Joyeusetez*, 1831, dans le vol. qui contient les *Songes de la Pucelle*, etc.

e. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, II, 112-117.

2. Sermon de Billouart, par Jehan Molinet. [*Valenciennes, vers* 1460.]

Cette pièce est une des plus ordurières de celles que nous aurons à citer ; aussi n'est-ce pas sans surprise que nous l'avons rencontrée dans les œuvres de Molinet. Bien que les lettres échangées entre le chanoine de Valenciennes et son ami, Guillaume Cretin, prouvent que ces graves personnages ne craignaient pas les facéties un peu épicées, le sermon de Billouart, ou de saint Billouart (car c'est bien d'un saint qu'il s'agit),

dépasse en hardiesse tout ce qu'on pouvait attendre de Molinet. Il faut sans doute y voir une œuvre de jeunesse.

Voici le début du *Sermon* dans les deux textes qui nous en sont parvenus :

A

Introivit in tabernaculo;
Lacrimante recessit oculo.

Peuple devot, soubz [ung] hallot,
Hiersoir, environ le matin,
Trouvay escript ce fort latin
Que j'ay ichy prins pour mon [theume,
Et, pour tant que c'est ma cous- [tume
De le declarer en franchois,
Le declareray mais anchois,
Affin que plus profondement,
Vous puissiés toutz mon fonde- [ment
Sentir, machier et savourer,
Tant que le fruit peult demourer
A aulcuns de vous en la bouche.
Avant que plus parfond je touche
A ceste predication,
Nous ferons salutation
En nous mectans sans nulz debatz
Le cul en hault, le chief en bas,
Honnestement, sans faictz infa- [mes,
Les hommes au dessus des fem- [mes,
Disantz pour tous brimborions :
Deus des genitorions
Introivit et cetera...

B

Jube me benedicere.
Introivit in tabernaculo;
Lachrymante recessit oculo.

Peuple devot, sur un halo,
Ce fut hersoir, au plus matin,
Que [j']assemblay ce fort latin
Que j'ay [i]cy prins pour mon thesme ;
Mais, pourtant que c'est la coustume
De le declarer en françois,
Je (vous) le declareray ; ainçoys
Que plus avant nous procedion
A ceste predication,
Nous ferons salutation,
En nous mettant sans nuls debats
Le dos en haut, le ventre au bas,
Honnestement, sans estre infames,
Les hommes par dessus les femmes,
Disant pour tout *breborium :*
Deus in genitorium
Introivit, et cetera...

La pièce se termine ainsi :

A

Billouart mist son estudie
A le touchier de son boult digne
Ung peu plus bas que le boudine,
Et la sy au vif l'attaindit
Que celle challeur estaindit,
Et fut guerrie nettement

B

Billouart mist son estùdie
De toucher ceste femmelette,
Tant qu'il la guarit toute nette
Par vertu de ses oignemens.
Sans faire plus longs preschemens,
Femmelettes, n'oubliez mie

Par le vertu de l'ongnement
Dont il le oindy par plusieurs foys,
Tellement qu'au bout de neuf [moys,
Par Billouart et ses jumelles,
Elle eult du laict plein ses ma- [melles
Et en ses bras ung beau poupart.

Femmes, priés a mon depart
Pour moy, et, mays qu'il m'en [souviegne,
Je prieray qu'ainsy vous adviegne.
De vous mettre en la confrarie
De monsieur saint Billouart.

FIN.

Bibliographie :

a. — Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, ms. in-fol. sur papier de 201 ff.. fol. 1-2. Voy. le Catalogue, I, n° 471.

b. — Le || Sermon || Saint Bil- || louart nou- || uellement Im- || primé. = A *Rouen*, || *Chez Nicolas Lescuyer*, || *pres le grand portail* || *nostre Dame*. — *Fin. S. d.* [*vers* 1595], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page pleine, sans sign.

Titre encadré, dont le v° est blanc. On y voit la petite marque de *Lescuyer*, réduction de celle qui orne le titre du *Sermon fort joyeux de Saint Raisin*.

Dans le coin inférieur de droite se trouve le chiffre 4 qui indique la place qu'occupait cette pièce dans les recueils de *Lescuyer*.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat. I, n° 590).

Cette édition très fautive et qui ne contient que 151 vers, a dû être précédée de plusieurs autres qui ont disparu sans laisser de traces.

3. Sermon joyeulx de sainct Faulcet.

[*Vers* 1475.]

L'histoire de sainct Faulcet doit être empruntée, comme celle de sainct Nemo, à quelque discours facétieux composé, au moyen âge, par un théologien en belle humeur. Sainct Faulcet est le patron des menteurs, mais il prétend que ses mensonges sont si bien combinés que Dieu n'a pas le courage de le damner.

Notre sermon, qui ne nous est connu que par une édition des plus fautives, semble avoir subi de graves mutilations : on n'y trouve que quelques traits de la vie du saint ; par contre, on y rencontre quelques allusions qui permettent d'en fixer approximativement la date.

Le prêcheur entre ainsi en matière :

Ubi paly coquaris
Maxillarium in vanis
Familliarum constringe :
Ce que Dieu a dit et juré,
C'est bien raison que il soit faict.

En la legende sainct Faulcet
Ay trouvé ce que vous ay dit
Et le jugement que Dieu fist
Le jour qu'il trouva saint Faulcet
Lassus es cieulx en ung anglet,
La ou il avoit prins son lieu
Maulgré les sainctz et maulgré Dieu...

Après avoir conté le trait le plus plaisant de saint Faulcet, le poète ajoute :

Trestous ceulx qui sont en peché
Et qui sont faulx parfaictement
Seront saulvez au jugement ;
Se nous racompte sainct Faulcet,
Qui contre Dieu en fist procès,
Ainsi que j'ay dit cy devant :
Maris, Divat(us), Warin, Tristant
Furent sainctz, aussi Argenton.

Nous ignorons qui peuvent être Maris et Divat ou Dinat ; quant à Warin, c'est peut-être Richard Wareyn qui conspira, en 1470, contre le roi Edouard III et fut, pour ce fait, décapité [1] ; mais c'est plus probablement Warwick, le faiseur de rois, tué à Barnet en 1471. Tristant doit être Tristan L'Hermite, le célèbre grand-maître de l'artillerie, qui vivait encore en 1475 [2] ; enfin Argenton ne peut être que Philippe de Comines, devenu seigneur d'Argenton par son mariage avec Hélène de Chambes (27 janvier 1473). On voit que l'auteur est un Bourguignon qui ne ménage pas les partisans du roi de France.

Plus loin (v. 79), MM. de Montaiglon et de Rothschild ont cru voir une allusion à un emprunt fait par Louis XI aux Cambrésiens. Il est possible enfin qu'un autre passage (v. 99-104) contienne une allusion au roi, à La Ballue, à Olivier Le Daim ; mais l'obscurité du texte ne permet pas de l'affirmer.

---

1. *Chroniques d'Angleterre*, par Jean de Wawrin, éd. de la Société de l'hist. de France, III, 17.

2. Anselme, 3e éd., VIII, 132.

Voici les derniers vers du sermon :

Et, affin que mieulx en priez,
Je vous donne tous mes pechez.
C'est assez dit pour une foys ;
A Dieu vous command, je m'en vois.

Bibliographie :

a. — Le *Sermon de sainct Faulcet* termine un petit volume in-8 goth. qui se trouve à la Biblioth. munic. de Versailles (E. 308. c.) et auquel manque le f. de titre. Voici l'indication des pièces contenues dans ce volume, dont nous ne connaissons pas d'autre exemplaire. Peut-être quelque bibliophile sera-t-il assez heureux pour en retrouver le titre :

1. Que pensez vous, seigneurs, barons, (et) vassaulx,
Que ne mettez en vos meffaitz souffrance?

15 strophes terminées par des proverbes. Ces strophes devraient avoir chacune sept vers, mais plusieurs sont incomplètes. La 14e commence ainsi :

Faict et dit *a Lyon sur le Rosne*,
Ou je fus né et y faictz mon sejour,
En attendant quelque bonne nouvelle
Qui adviendra, se Dieu plaist, en brief jour.

Il est évident que les mots « a Lyon sur le Rosne » qui ne font pas le vers ont été substitués à une fin de vers qui rimait avec « nouvelle » ; Lyon n'est donc que le lieu de l'impression et non celui de la composition.

Quant au poème, on y trouve le nom de François Ier (v. 16) ; la 13e strophe fait allusion à « sa mère la royne souveraine », c'est-à-dire Louise de Savoie ; enfin tous les rondeaux qui suivent parlent de la descente des Anglais en Bretagne, ce qui permet de fixer la date de la composition à 1522.

2. *Rondeau aux Angloys :*

Vuidés, Angloys ; ployez voz estandars...

Cette pièce paraît imitée d'un rondeau qui termine *La Folye des Angloys*, petit poème composé par maître L.-D. c'est-à-dire Laurent Desmoulins, en 1513, et qui présente une assez grande analogie avec les strophes sans titre dont nous venons de parler. Voy. Montaiglon, *Recueil*, II, 268.

3. *Aultre Rondeau* (incomplet) :

Vuidez, Flamans, Espaignolz et Angloys...

4. *Aultre Rondeau :*

Se ne vuidez, Angloys, se ne vuidez...

5. *Aultre Rondeau aux Angloys :*

A Dieu, Angloys ; a Dieu, soyez godons...

6. *Rondeau ausdictz ennemys* (incomplet) :

Ne vous souvient il pas de vos ancestres?...

7. *Aultre Rondeau :*

Quant serez mors, plus ne porterez (de) lance...

8. *Sermon joyeulx de sainct Faulcet.*

Il saute aux yeux que le *Sermon* n'a aucun rapport avec ce qui précède.

b. — Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, XIII, 289-304.

4. Sermon de sainct Belin.

[*Vers* 1500?]

Cette pièce, qui ne nous est parvenue que complètement mutilée et défigurée, ne contient aucune allusion historique. En voici le début :

O domina, culpa mea
A mortuis (ex)illibata;
Homo capit preparandum.

Bonnes gens, oyez mon sermon,
Que j'ay trouvé tout de nouveau
Escript en une peau de veau,
En parchemin notablement,
Scellé du pied d'une jument :
C'est le commencement et (la) fin
De la vie de sainct Belin,
Qui fut griefvement martiré,
Si en doit estre Dieu loué...

Le sermonneur raconte la vie et la mort du « belin », c'est-à-dire du mouton, dont les morceaux furent accommodés à diverses sauces,

Et, en après, une trippiére
En eut le foye et le poulmon,
Qui fut extraict de boucherie.

A partir du vers que nous avons imprimé en italiques, l'auteur a purement et simplement copié une ballade de Villon qui se rapportait au sujet (voy. éd. Jannet, 104).

Voici les derniers vers du sermon et de la ballade :

Prince, se j'eusse eu la pepie,
Pieça fusse ou est Clotaire,
Aux champs debout comme une espie :
Estoit il lors tant [*lis.* temps] de moy taire?

FINIS.

Bibliographie :

¶ Sensuyt le ser || mon de sainct Belin. || Auec le sermon du poul || ℭ de la pusse. Nouuelle- || ment Imprime. — ¶ *Finis. S. l. n. d.* [*Lyon, Jacques Moderne, vers* 1540], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 22 lignes à la page, sign. *A-B.*, titre encadré.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 588).

5. Sermon joyeulx de monsieur saint Haren. [*Rouen?, vers* 1500.]

Nous n'avons relevé dans cette pièce aucune allusion qui permette d'en fixer la date ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est postérieure à la vie de saint Raisin (voy. le v. 5). La mention de Dieppe et les détails que le poète donne sur la pêche nous font croire que le sermon a été composé en Normandie. En voici le début :

Graticulus Harengio,
Super ignem tribulatio,
Vinaigria, sinapium.

Bonnes gens, oyez mon sermon.
En celuy temps que sainct Raisin
Si fait trotter maint pellerin,
Il voult de ce siécle finer.
Aussi, au milieu de la mer,
Entre Boulongne et Angleterre,
Ou l'en ne treuve point de terre,
Fut prins le corps de sainct Harenc,
Qui souffrit pis que sainct Laurent...

Le sermon se termine ainsi :

Pour cardinaulx et pour evesques,
Pour ribaulx et pour archevesques,
Ne fault il ja faire priére,
Car tout va s'en devant derriére.
Mettons nous trestous a genoulx ;
A Dieu ne souviegne de vous ;
Ne nous chault comme tout en aille,
Dessus, (ou) dessoubz, vaille que vaille.
Dictes *Amen* devotement.
(Cy) Fine le Sermon Sainct Harenc.

Bibliographie :

a. — Sermõ ioyeulx de monsieur Sainct Haren. Nouuellement imprime. ¶ — *Cy fine le Sermon ioyeux de mõsieur Sainct Haren. Nouuellement faict*

et imprime. S. l. n. d. [*vers* 1500?], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 23 lignes à la page.

Cat. La Vallière en 3 vol., nº 3095. — Le volume, acheté par la Biblioth. du roi, paraît être aujourd'hui perdu.

b. — La vie saint || harenc glorieux martire cõ || mẽt il fut pesche en la mer et || porte a Dieppe. *S. l. n. d.* [*Rouen?*, *vers* 1510?], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page.

Le titre, dont les trois dernières lignes sont imprimées en lettre de forme, est orné d'un bois de la pêche miraculeuse.

Au vº du dernier f., un grand D, très orné.

Le v. 51 est ainsi conçu dans cette édition :

Dedans *Rouen*, en plusieurs lieux,

ce qui fait penser qu'elle a été imprimée à *Rouen*.

M. Brunet dit que cette édition et la suivante contiennent 13 vers de moins que l'édition A.

Biblioth. nat., Y + 6158 c (3). Rés.

c. — La vie saĩt harem. || Et comment il fut || pesche et martire.— *Explicit. S. l. n. d.* [*Paris*, *vers* 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 24 lignes à la page.

Au titre, un bois représentant deux femmes près d'une tente sur le rivage de la mer ou d'une rivière.

Ce bois se retrouve dans divers volumes sortis des presses de *Jehan Trepperel* ou de celles de sa veuve, notamment dans les *Facecies de Poge*, imprimées par la veuve Trepperel vers 1510 (voy. Cat. Rothschild, II, nº 1773). Ce qui prouve d'ailleurs que cette édition sort de presses parisiennes, c'est que le vers 51 y est ainsi conçu :

Dedans *Paris*, en plusieurs lieux.

Au vº du dernier f., une femme déchargeant un sac d'où sort un poisson; près de cette femme, deux hommes, l'un en chausses, l'autre en chausses et en manteau.

Biblioth. nat., Y. 4370 (4), Rés.

d. — La vie saĩt || Harenc glorieulx martyr. Et comment il fut || pesche en la mer ℭ porte a Diepe.— ☾ *Explicit. S. l. n. d.* [*vers* 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page, sign. *A*.

Le titre, dont la première ligne est imprimée en très grosses lettres, contient un bois. Cebois représente des personnages qui regardent des maçons travailler à un mur sur le rivage de la mer. Auprès de ces personnages, on aperçoit un navire.

Au vº du dernier f., un chevalier, couvert d'une armure, derrière lequel se tient le Démon, sous la figure d'un monstre ailé, à queue de poisson.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

I. — Le Debat de deux Demoyselles, l'une nommée la Noyre, l'autre la

Tannée, suivi de la Vie de Saint Harenc et d'autres poésies du xve siècle, avec notes et glossaire [par M. de Bock] (*Paris, Didot*, 1825, in-8), 61-67.

f. — Réimpression exécutée à *Paris*, chez *Pinard*, vers 1830, et tirée à 40 exempl. sur papier de Chine (d'après l'édit. C).

g. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, II, 325-332.

6. Sermon joyeulx de la vie saint Ongnon. [*Rouen ?, vers* 1500.]

Cette pièce a un grand air de parenté avec le *Sermon joyeulx de monsieur sainct Haren*, et, si elle n'est pas du même auteur, elle est au moins du même temps. Le prêcheur débute ainsi:

Ad deliberandum Patris
Sit sanctorum Ongnonnaris
[*Et*] *Filius Syboularis*
In ortum sua vita [...]
Capitulum... M'entendez vous?
On me puist couper les genoux
Se je ne suis tout esbahy
Ou j'ay pris ce latin icy,
Que madame sainte Siboule
Aprist saint Ongnon a l'escolle,
A Tolette, avec[que] Saint Herre...

Voici les derniers vers:

Je prie a monsieur saint Ongnon
Que cil qui fist le mont de gloire,
Vous vueille garder de peu boire;
Il vous convient que vous priez
Pour tous ceulx qui sont en santé,
Et si priez pour les malades,
Que Dieu leur doint figues et dactes,
Et, si n'ont de quoy eulx ayder,
Jamais ne puissent ilz lever.
Dictes tous *Amen* drument bon,
Vous recommandant saint Ongnon.

Bibliographie:

a. — Sermon ioyeulx de || la vie saint ongnon. || Cõment nabuzarden le maistre cuisinier le || fist martirer. auec les miracles q̃l fait chas- || cun iour. — *Explicit. S. l. n. d.* [*vers* 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 24 lignes à la page.

Au titre, un bois qui représente deux hommes, tenant des cierges, agenouillés devant une femme.

Au r° du dernier f., une femme tenant deux oignons avec leur tige et leur racine, figure qui se retrouve dans une édition de la *Resolution de Ny Trop Tost Ny Trop Tard Marié*. — Au v° du même f., un homme qui sent une fleur, à côté d'une table sur laquelle sont deux poissons et un pain.

Biblioth. nat. Y. 4370 (3), Rés.

b. — Réimpr. par *Pinard*, à *Paris*, vers 1830, et tiré à 40 exempl. sur papier de Chine.

c. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, I, 204-209.

7. LE DEVOT ET SAINCT SERMON DE MONSEIGNEUR SAINCT JAMBON ET DE MADAME SAINCTE ANDOULLE.

[Rouen?, vers 1520.]

Nous ne relevons dans ce sermon aucune allusion historique. En voici le début :

In nomine, de la main gauche,
Patris, aussi bien que de l'autre,
Et fili(i), ainsi qu'est escript,
Le croy, au chevet de mon lit.
Quoniam (sanctus) Johannes bonus,
Si can[i]tur alleluya,
Fit nobis sancta Andoulla,
Quoniam (sanctus) Johannes [bonus].

Ista verba si son[t] des nues
Descendus jusque icy en terre.
Seigneurs, tant les grans que menuz,
Entendez, car present veulx faire
Ung sermon, dont vous devez croire
Qu'il vous sera sain, beau et bon ;
Toutesfoys il me convient boire
Et puis parler de sainct Jambon...
Hic bibat.

La pièce n'est probablement pas parisienne. Le prêcheur, après s'être plaint des usuriers et des mauvais boulangers, ajoute :

En Paris, pas je n'en divine,
J'en ai souffert selon mon taux,

ce qui semble bien indiquer qu'il est revenu de Paris.

La pièce se termine ainsi :

Mettez vous en la confrarie
De saincte Andoulle, chére amye ;

Aussi chascun bon compaignon
Reclame monsieur sainct Jambon,
Car nous ayderons près et loing
Fin [?] d'eulx a nostre besoing.
Pour tant est temps que de ce lieu
Desparte vous disant : a Dieu.

Bibliographie :

a. — C Le deuot et || sainct sermon || De monseigneur sainct iã || bõ et de ma dame saïcte an || doulle *Imprime nouuelle* || *ment a Paris.* — ¶ *Finis. S. d.* [*vers* 1520], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page, sign *A-B.*

Au titre, dont le v° est blanc, un bois représentant un bourgeois et un religieux se parlant.

Le r° du dernier f. est blanc ; le v° contient la marque de *Jehan Janot.*

Biblioth. nat., Y. 6116 (2). Rés.

b. — *Joyeusetez*, 1831, dans le volume qui contient les *Songes de la Pucelle*, etc.

8. Sermon de Frappe culz, nouveau et fort joyeulx [ou Sermon tresjoyeulx de monseigneur sainct Frappe cul].

[*Rouen?*, *vers* 1520.]

On devine aisément ce que peut être saint Frappe-Cul, dont l'auteur prétend avoir trouvé la légende dans la Bible. Le *Sermon* commence ainsi :

De quonatibus vitatis
Bagare bachelitatis
[*Et*] *prendare andouillibus.*
Boutate in coffinando,
Vel metate in coffino
Et cetera... Broudiare
Defessarum cultare
Et *ruatis de pedibus.*
Ces motz que j'ay dis cy dessus
Sont escriptz *duodecimo*
Quoquardorum capitulo.

Bonnes gens, ces parolles la
Escript jadis sur une enclume
Le bon sainct Eloy d'une plume
Que il arracha jadis au ciel,
Dedans l'esté de sainct Michel...

Après avoir montré combien le culte de saint Frappe-Cul est répandu,

l'auteur recommande son couvent aux spectateurs ; il le fait dans un couplet en prose intercalé au milieu de la pièce.

Voici les derniers vers du sermon :

Et n'oubliez point ces fumelles
Qui se lachent soubz les mamelles
Pour les approucher du menton ;
C'est bien vray que nous dementon
D'en avoir quelque souvenance,
Car ilz font cela par plaisance.
Et, par dessus toutes besongnes,
Je recommande ces yvrongnes
Qui sont si grans meurdriers de vie,
Tant qu'il fault [bien] qu'on les cherie
A l'hostel, il est tout certain,
Et puis sont gueris l'endemain.

On remarquera les formes *lachent* (= *lacent*) au v. 124 et *cherie* (= *charrie*) au v. 132. Ces formes appartiennent à la Picardie ou à la Normandie.

Bibliographie :

a. — Sensuÿt le || sermõ de frappe culz nouueau ☞ fort || ioyeulx. Auec la response de la dame || sur la chãson. Ie me repens de vous || auoir aymee. — *Finis. S. l. n. d.* [*vers* 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff.

Au titre, un bois grossier représentant un personnage, assis sur un banc, qui lève en l'air sa main gauche, démesurément grosse, et qui étend la droite sur un bâton noueux,

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

La chanson qui termine cette édition et la suivante : *Ne te repens de m'avoir trop aymée*, se retrouve dans les *Seize belles Chansons nouvelles*, réimprimées pour le libraire *Baillieu à Paris* en 1874 (n° 9), et dans les *Dix sept belles Chansons nouvelles*, réimprimées pour le même libraire (n° 7). La pièce à laquelle celle-ci répond : *Je me repens de vous avoir aimée* se trouve, avec la mélodie, dans les *Chansons du xve siècle publiées par G. Paris* (n° 23), et, sans la mélodie, dans les *Seize belles Chansons* (n° 4) et dans les *Dix sept belles Chansons* (n° 6).

b. — Sensuit le ser- || mon des frappe culz nouueau ☞ fort ioyeulx. || Auec la responce de la dame sus Ie me repens de || vous auoir aymee.— ☾ *Finis. S. l. n. d.* [*vers* 1520], pet. in-8 de 4 ff. de 33 lignes à la page pleine, impr. en lettres de forme, sans sign.

Le titre n'est orné d'aucun bois ; le v° en est blanc.

Le v° du 4e f. contient 9 lignes et le mot *Finis*.

Cette édition est incomplète des vers 49, 55, 83 ; nous n'avons pas été à même de constater si ces vers se trouvent dans l'édition *a*.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles, dans un recueil provenant de la vente Pichon (n° 485 du *Cat.*).

c. — Les Œuvres de maistre Guillaume Coquillart, 1597. Voy. ci-après le n° 17.

Dans ce recueil la pièce est intitulée : *Sermon tresjoyeulx de monseigneur sainct Frappe cul.*

d. — Réimpr. à *Paris*, chez *Pinard*, 1830 (avec les *Estrénes des Filles de Paris*), pet in-8 goth. de 16 ff. en tout, tiré à 60 exempl.

9. Sermon joyeulx de monsieur sainct Velu.

[*Rouen? vers* 1520.]

Cette pièce licencieuse ressemble fort aux sermons rouennais, bien que rien ne prouve absolument qu'elle appartienne au théâtre de Rouen. Nous n'y relevons non plus aucune allusion précise qui permette d'en fixer la date ; pourtant, elle paraît avoir été composée peu de temps après les guerres d'Italie. L'acteur, montrant « une brayette », dit, du moins (v. 156) qu'il l'a rapportée d'Italie. En tout cas, *le Sermon de monsieur sainct Velu* est postérieur au *Sermon joyeulx d'ung Despuceleur de Nourrices*, auquel fait allusion le v. 25.

En voici le début :

Confregit et vitaverunt
Vitavit, et confregerunt,
Et confractis [...] *viti*[*i*]*s*
Capitulo viciatis.
Le tesme du prestre Andreas
Qui [...] *viciabat eas.*

Mes bonnes gens, parlez plus bas ;
Escoutez un peu mon sermon
De monsieur saint Veluton
Qui fut fils de saint Socias.
Cestuy prestre Andreas,
Dont je vous ay fait mention,
Estoit un homme de renom,
Lequel a fait maint ralias,
Juxta thema preassumptum ;
Mes dames, ne l'oubliez pas :
Presbiter Andreas qui viciabat eas.

Plus loin on retrouve presque textuellement la citation macaronique que nous avons vue au début du *Sermon de Frappeculz :*

Car souvent fait enfler la pance
A mainte, *ut dicit Balduynus*
In libro de Andouillibus :
Boutate in cofinando
Vel metate in coffino.

A la fin du sermon, le prêcheur lit des bulles qui devaient être en prose comme le couplet dont il est parlé à l'article précédent :

Et vous gaignerez les pardons
Que voicy dans ces bulles (i)cy,
Lesquelles je (m'en) vay lire au long :
Escoutez qui me veut ouyr.
Adonc, il lira dedans ces bulles, et après il dira :
Or sus, qu'en dites vous m'amie?
Les priviléges sont ils bons?
Boutez vous de la confrarie,
Et vous gaignerez les pardons.
. . . . . .
Afin que vous ayez memoire,
Mes bonnes gens, de mon sermon,
Depuis les pieds jusqu'au menton,
L'absolution que don(ne)roye
A un pasté, se le tenoye,
Vous donne sans remission.
Priez (saint Velu) en mon intention,
Et je prieray Dieu pour vous.

Cette fin rappelle celle du *Sermon d'un Cartier de mouton* (voy. nº 31).

Bibliographie :

a. — Sermon ioyeulx de monsieur sainct Velu. *S. l. n. d.* [*vers* 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (*Catal. Cigongne*, nº 711).

b. — Sermon || ioyeux de || Saint Velu. || A *Rouen*, || *Chez Nicolas Lescuyer, pres le grand* || *portail nostre Dame. S. d.* [*vers* 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 28 lignes à la page, sans sign.

Le titre est orné d'un encadrement et de la marque de *Lescuyer*, avec la devise Πάροντα καὶ μέλλοντα. Le coin droit inférieur porte le chiffre 19.
Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

10. La terrible Vie, Testament et Fin de l'Oyson, par Jehan Le Happère.
[*Paris, jours gras de* 1527, n. s.].

Cette pièce diffère sensiblement de celles que nous avons vues jus-

qu'ici ; c'est une pièce qui a dû être récitée dans un collège pour divertir les écoliers le mardi gras. Le nom de J. Le Happère ne figure qu'en abrégé au-dessous de l'intitulé du sermon, mais il est cité tout au long dans deux passages du poème (v. 123 et 147). Ce Jehan Le Happère est resté jusqu'ici inconnu ; tout ce que nous savons de lui, c'est que, pendant le carême de l'année suivante, le 16 mars 1528 (n. s.), il publia chez Guichard Soquand, à Paris, une édition corrigée de l'*Art et Science de bien parler et soy taire*, d'Albertano de Brescia, édition qu'il fit précéder d'une ballade de sa composition (Cat. Rothschild, I, n° 525). Le Happère nous apprend lui-même qu'il était au collège comme gouverneur des « filz Edeline ». Quant au collège en question, l'étude du texte nous montre que c'était un collège parisien dont les élèves appartenaient à la Normandie, et plus particulièrement à la partie de la Normandie qui forme le département de l'Eure actuel ; c'était donc le collège d'Harcourt.

Le sermon, écrit en strophes de sept vers, n'est précédé d'aucun texte latin ; il commence ainsi :

Une ouaye fut en ceste année,
L'an mil cinq cens et XXVI :
Jamais n'en fut telle couvée
Ainsi que crois en mon advis.
Cette ouaye cy que je vous dis
Estoit de terrible nature,
Nourrie sur la rivière d(a)' Eure.

Tout auprès de Nogent le Roy,
Pour sa beaulté fut acouvée...

Le prêcheur, qui parle à des écoliers, a évité les facéties plus ou moins scabreuses que se permettaient d'ordinaire les auteurs de farces. Il raconte simplement que l'oison gigantesque arrive à Paris traîné par deux chevaux, puis il demande à qui on le portait :

A Jehan Le Happére c'estoit,
Qui pour lors au collége estoit,
Gouvernant les filz Edeline :
C'estoit pour faire sa cuisine.

Après avoir troublé tout le collège par ses cris et ses coups d'aile, l'oison est condamné à mort. Il n'a que le temps de faire son testament, puis il est immolé.

Ainsi mourut l'horrible oyson,
Rosty, bouilly et puis mengé,
Et en un lit mis la toison :
Ne l'avoit il pas bien gaigné?

Messieurs qui avés tout migné,
Prenez en gré nostre blason
Du testament et fin d'oison.

Bibliographie :

a.— D La terrible || vie testamẽt et || fin de Loyson || Io. le Hap. — ¶ *Finis. S. l. n. d.* [*Paris*, 1527], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 27 lignes à la page.

L'édition n'a qu'un simple titre de départ, immédiatement suivi du nom de l'auteur.

Musée britannique, C. 22. a. 48 (exemplaire de La Vallière).

b. — Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, X, 159-169.

11. Les grans et merveilleux Faictz du seigneur Nemo, [par Jehan d'Abundance].

[*Lyon, vers* 1540].

Un théologien du moyen âge eut l'idée de renouveler la célèbre équivoque d'Ulysse (*Odyssée*, IX, v. 306 sqq.) et de composer tout un sermon à la louange d'un saint que les Ecritures elles-mêmes mettaient au-dessus de Dieu : *Deus cujus irae resistere Nemo potest*. Il mit sur le compte de ce dévot personnage toutes les actions dont, au dire de la Bible, des Évangiles et des Saints Pères, « Nemo » était capable. Le sermon, qui se trouve dans un ms. du XIIIe siècle et dans plusieurs mss. postérieurs, a les allures graves et posées d'un vrai sermon. Ulrich de Hutten en fit un petit poème latin, qu'il fit paraître en 1512 ou 1513, et qu'il remit au jour en 1516, avec d'importantes additions. Un auteur qui travaillait pour le théâtre de Lyon (Du Verdier nous apprend que c'est Jehan d'Abundance) comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de cette vieille facétie ; il lui fut facile de faire figurer saint Nemo à côté des autres saints qui composaient le martyrologe des sermons joyeux. Pourtant un détail pouvait l'arrêter : la négation qui, en français, doit être jointe au mot « personne » ; le poète prit le parti de conserver à *Nemo* son nom latin et de citer également en latin les textes sur lesquels il s'appuyait. Ce système le mettait d'accord avec la grammaire, en même temps qu'il lui permettait le mélange du latin et de la langue vulgaire, mélange que les joueurs de farces ont toujours considéré comme un élément comique.

Jehan d'Abundance est l'auteur de divers autres ouvrages dramatiques imprimés à Lyon au XVIe siècle. Les seules de ces productions qui nous

soient parvenues sont deux monologues : *Les grans et merveilleux Faictz du seigneur Nemo*, dont nous parlons, et *Les quinze Signes descendus en Angleterre* (Biblioth, nat., Y 4437 A, Rés., et Y 3293 (12), Rés.), dont il a été fait vers 1860 une réimpression qui se joint à la collection Silvestre; deux mystères : *Le joyeux Mistére des trois roys, a dix sept personnages,* dont la Bibliothèque nationale a récemment acquis une copie figurée (mss. franç., nouv. acquis., n° 4222), et la *Moralité, Mistére et Figure de la passion de nostre seigneur Jesus Christ,* qui nous est connue par une édition de *Lyon, Benoist Rigaud*, s. d., in-8 (Biblioth. nat., Y 4352, Rés.) et par une copie manuscrite (Biblioth. nat., mss. franç., n° 25466, fol. 1-19); enfin deux farces : *Le Testament de Carmentrant* (Biblioth. nat., Y n. p., Rés.; biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild, n° 1086), qui a été réimprimé en 1830, à 42 exemplaires, par les soins de MM. Giraud et Veinant, et la *Farce de la Cornette*, datée de 1543 et réimprimée par MM. Giraud et Veinant en 1829, ainsi que par M. Édouard Fournier (*Le Théâtre français avant la Renaissance*, 438-445).

Du Verdier (éd. Rigoley de Juvigny, II, 324) nous a conservé les titres de trois moralités de Jehan d'Abundance qui paraissent aujourd'hui perdues, bien qu'elles aient été imprimées : *Plusieurs qui n'a point de conscience*, *Le Gouvert d'humanité* et *Le Monde qui tourne le dos a chascun*.

Les autres ouvrages de Jehan d'Abundance sont indiqués par Du Verdier et par Brunet. Les seuls qui portent une date sont : la *Prosopopeie de la France a l'empereur Charles Quint sur sa nouvelle entrée faite a Paris* (Tolose, Nicolas Vieillard, in-4), pièce qui doit être du commencement de l'année 1540, et l'*Epistre sur le bruit du trespas de Clement Marot* (Lyon, Jacques Moderne, 1544, in-8). Si nous rappelons que la *Farce de la Cornette* est de 1543, nous ne nous tromperons guère en supposant que les autres productions dramatiques de notre poète peuvent se placer entre 1540 et 1550.

Les Faictz du seigneur Nemo commencent ainsi :

Audite verba mea et vivet anima vestra. Esaye [LV], 4.
Esaye escript en son livre :
« Escoutez, se vous voulez vivre ».

Devotes gens, qui cy ensemble
Estes, ainsi comme il me semble,
Pour honneste cause assemblez,
Et qui, sans mentir, me semblez
Estre gens de haultes sciences
Et de tresbonnes consciences,
J'ay, s'il vous plaist, intention
De faire une collacion

Ici, non pas pour vous apprendre,
Mais pour delectation prendre...

Le sermon se termine ainsi :

Item saint Jehan dit que nul homme
Ne peult aussi bien besongner
De nuyt, qu'on doit prendre son somme,
Que Nemo, s'il y veult soigner :
Venit nox cum Nemo operari potest. Jo[h]. 10.

Messeigneurs, pour tant je conclus
Par ce que j'ay dit cy dessus,
Priant le filz de la Pucelle
Qu'il nous doint la vie eternelle
Quant son rigoreux examen
Sera tenu. Dictes : « *Amen* » !

Bibliographie :

a. — Les grans et merueilleux Faictz de Nemo, auec les priuileges quil a et la puissance quil auoit depuis le commencement du monde iusques a la fin. *A Lyon, par Pierre de Saincte Lucie. S. d.* [*vers* 1540], in-16.

Edition citée par Du Verdier (éd. de 1773, II, 324).

b. — Les grans ☙ Mer || ueilleux Faictz de Nemo auec || les preuileges quil a/ Et la || puissance quil auoir [*sic*] depuis || le commencement du monde || iusques a la fin. || ☙ — *Finis. S. l. n. d.* [*Lyon, Jacques Moderne, vers* 1540], pet. in-8 de 8 ff. non chiffr. de 25 lignes à la page, sign. *A-B.*

Le titre, imprimé en caractères gothiques, porte un bois qui représente un saint en prière.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 565).

c. — Les grans et || merueilleux faictz du seigneur || Nemo/auec les priuilleges || quil a / ☙ la puissance quil peult || auoir depuis le cõmẽcement || du monde iusques a la fin. — ¶ Laus deo. *S. l. n. d.* [*vers* 1540], in-4 goth. de 8 ff. de 50 lignes à la page, imprimé à deux col. en lettres de forme, sans chiffres, réclames, ni signatures.

Le titre est placé en tête de la première colonne de la première page, sans que l'imprimeur ait ménagé aucun blanc.

Cette édition contient divers renvois qui manquent à *b d e.*

Biblioth. nat., Y. 6133. D 2 + a.

d — Les grans et || merueilleux faitz du segñr || Nemo/auec les priuilleges || quil a/ et la puissãce q̃l peult || auoir depuis le commence- || ment du mõde iusques a la || fin. — *S. l. n. d.* [*vers* 1540], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 29 lignes à la page pleine, sans sign.

Le titre, imprimé en grosses lettres de forme, est orné du bois bien connu qui représente un page ou un étudiant, vêtu d'un pourpoint à longues manches, et parlant à un clerc.

Le r° du dernier f. ne contient que 8 vers, sans aucune souscription; le v° est en blanc.

Mus. britann. $\frac{8630.\ a}{2}$ (exempl. d'Edward Vernon Utterson).

e. — Les grãs ꝛ mer || ueilleux faitz du segñr Nemo auec les preuil || leges q̃l a || et la puissance quil peut auoir De || puis le cõmencement du monde iusq̃s a la fin. — *Finis. S. l. n. d.* [*vers* 1525], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 23 lignes à la page, sign. *A*.

Bibl. municipale de Versailles, E 472. c., dans un recueil provenant de La Vallière (voy. le Cat. de De Bure, II, n° 2975).— Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 566).

f. — Les grans et merueilleux Faictz de Nemo imitez en partie des vers Latins de Hutten, et augmentez par P. S. A. *Lyon, Macé Bonhomme. S. d.* [*vers* 1550], in-8.

Edition citée par Du Verdier (éd. de 1773, III, 150).

Comme le nom d'Ulrich de Hutten figure ici sur le titre, il se pourrait que le texte fût différent.

g. — L'*Ami des Livres*, novembre 1859, 35-43.

h.— Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, XI, 313-342.

Cette dernière réimpression est accompagnée du texte complet du sermon latin, copié par M. Paul Meyer d'après un ms. du XIIIe siècle de la Bibliothèque Bodléienne, et d'une note étendue sur diverses facéties dans lesquelles on a fait figurer *Nemo*.

12. LA VIE DE TRES-HAUTE ET TRES-PUISSANTE DAME, MADAME GUELINE.

[*Rouen, vers* 1550.]

«Gueline » est le nom donné à la poule dans le patois normand; c'est donc la vie d'une poule que le prêcheur va raconter; mais, avant d'aborder ce grave sujet, il s'occupe d'une question prélimaire, qu'il pose en ces termes dans un latin « de cuisine », qui est vraiment de circonstance :

Quæritur utrum capones
Vel galinæ meliores
Sint in brocca quam in poto,
Cum herbis soupa et lardo;
Nunc videbitis quomodo
Nostri doctores friandi

Disputare pro soulardi
Et semper in opinando
De galina mixta lardo.

Seigneur[s], les paroles predites
Sont en quelque cuisine escrites,
Dans une armoire bien avant
Ou fut trouvé Caresme-Entrant[1],
Ubi supra alegatis,
A sçavoir si chapons rostis,
Bien lardez, valent mieux a part
Qu'ils ne feroient cuits au bon lard,
Avec(ques) des herbes en un pot.
Un vieil docteur, frére Phlippot
En a fait une question...

Après avoir discuté la question, le prêcheur se prononce pour la poule au pot, puis il raconte la vie de « dame Gueline », d'une façon qui rappelle *La terrible Vie, Testament et Fin de l'Oyson* (voy. ci-dessus, n° 10).

Le monologue se termine ainsi :

Voila comment il en alla;
Incontinent l'ame volla
Au royaume de Galinage
Et en signe de grand outrage,
Car on a veu plusieurs huchez,
Qui avoient guelines grupez,
A une boise d'un chevestre,
Comme un cheval qu'on meine paistre;
Enterrez [sont] comme une andouille (?).
Ils sont juchez sus une boise :
Qu(i) en ont mangé, dont trop leur (en) poise.

On a pu remarquer, au v. 19, le nom de « frére Phlippot ». Nous croyons qu'il s'agit ici d'un farceur rouennais dont nous parlerons à propos du *Sermon joyeux des quatre Vens* (n° 34) ; on trouve plus loin une seconde allusion à ce personnage :

Ah ! vous estes [bien] trop sevére ;
Las ! vous devriez faire plustost
Ce que Robin fist à Phlipot
Et Perrine au bon Bertran,
Lesquelles n'eurent point d'ahan
(De) les prier par bonne maniére

1. Impr. *Prenant*.

Qu'ils fringassent leur chambriére,
A celle fin d'avoir lignée.

Ces deux allusions nous autorisent à placer la composition du monologue vers le milieu du XVIe siècle, époque où Philippot et son compagnon Gaultier étaient déjà légendaires (cf. les *Tenébres de Mariage*, 1546, ap. Montaiglon, *Recueil*, I, 29; les *Complaintes des Monniers Aux Apprentifs des Taverniers*, 1546, *ibid.*, XI, 66).

Nous n'avons rien à dire du menu grotesque joint à la *Vie de dame Gueline* dans l'édition rouennaise décrite ci-après; c'est une facétie plus moderne et qui n'a rien de dramatique.

Bibliographie :

a.— La Vie de || Puissante et || Tres-Haute Dame || Madame Gueline. || Reueuë & augmentee de nouueau, || par Monsieur Frippesauce. || *A Rouen*, || *Chez la vefue Iean Petit*, || *dans la Cour du Palais*. || 1612. Pet. in-8 de 16 pp. à 32 lignes.

Edition peu correcte, qui a dû être faite après plusieurs autres.

Après le v. 27, deux vers se trouvent réunis en un seul, et le premier de ces deux vers: *Il opina que le rosti*, n'a pas de rime.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 592).

b. — La Vie de puissante et très-haute dame, Madame Gueline par Monsieur Frippesauce; facétie en vers français entremêlée de latin macaronique, publiée d'après l'édition de Rouen, 1612, et précedée de l'Estat d'un banquet pour un amoureux, petite pièce inédite du XVIe siècle, avec Notices par Ed. Tricotel. *Paris, A. Claudin, éditeur*, 3 *et* 5, *rue Guénégaud.* [*Arras, typ. Schoutheer.*] M. D. CCC. LXXV. In-8 de 36 pp. et 2 ff.

Le r° de l'avant-dernier f. porte la marque de l'imprimeur et le r° du dernier f. la marque du libraire.

Il existe des exemplaires en grand et en petit papier.

13. ESTRÉNES DE L'ASNE, par Jacques de Fonteny. [*Paris*, 1590.]

Jacques de Fonteny, poète et historien, nous a laissé diverses compositions dramatiques: *La chaste Bergére*, pastorale publiée dans *Le Bocage d'amour*, 1578, 1615, 1624, et réimprimée séparément en 1599, sous le nom de G. de La Roque, qui y avait sans doute collaboré (*Bibliothèque du Théatre françois*, I, 220; Cat. Soleinne, I, n° 803; Brunet, II, 1334); *La Galatée divinement délivrée*, pastorale imprimée en 1587

avec *Les Ressentimens de J. de Fonteny pour sa Celeste* (*Bibliothèque du Théatre françois*, I, 220) ; *Le bon Pasteur*, pastorale qui fait partie des *Esbats poëtiques* de l'auteur, 1587, et qui a été reproduite en 1615 et en 1624 dans *Le Bocage d'amour* (*ibid.*) ; *Cleophon*, tragédie, 1600 (Cat. Soleinne, I, n° 885) ; *Le Capitan*, traduit de Francesco Andreini, 1608, 1638 (Cat. Soleinne, I, n° 804). Les *Estrénes de l'asne*, composées par J. de Fonteny pour le 1er janvier 1590, appartiennent également au théâtre. Le latin n'était plus de mode, et les Ligueurs n'auraient pas permis que l'on rangeât l'âne parmi les saints ; mais, sauf ces légères différences, le discours du poète parisien appartient à la même série que les pièces dont nous venons de parler. En voici le début :

Puis que l'an nouveau recommence,
De sa fin tirant accroissance,
Qui se régle par certain cours,
Je veux façonner un discours
Qui soit nouveau, afin qu'on voye
Que je n'ayme asuivre une voie
Ou un sentier qui soit tracé,
De ce qu'on y auroit passé...

Le sermonneur a donc pris pour sujet l'éloge de l'âne, emblème de la patience :

Quelle estreine plus convenable
En ceste saison desplorable?

Il énumère ensuite tous les ânes dignes de mémoire, depuis celui qui se trouvait dans l'étable de Bethléem jusqu'à l'âne d'or d'Apulée. Il termine ainsi :

Je pense en avoir trop conté,
Il est temps que je me retire
Et que, comme mon cœur desire,
Cest asne s'en aille chez vous :
Il n'y a plus de foing chez nous.

Bibliographie :

a. — Estrenes || de || L'asne. || Par I. de Fonteny || Parisien. || *A Paris,* || *Par Denis Binet, pres la porte sainct* || *Marceau à l'image saincte Barbe.* || M. D. XC [1590]. In-8 de 7 ff. et 1 f. blanc.

Au titre, un bois représentant un âne.

Au v° du titre, un sonnet de Denis Binet. — Au v° du 7e f., un huitain de J. de Fonteny, accompagné d'un vers latin.

Biblioth. Mazarine, 21657. — Biblioth. de M. le duc de La Trémoille.

b. — Réimpression exécutée par *Rousseau-Leroy*, à *Arras*, pour le libraire *René Muffat*, à *Paris*, vers 1860 (*Portefeuille de l'ami des livres*).

II. — SERMONS SUR L'AMOUR, LES FEMMES ET LE MARIAGE.

14. [Sermon joyeulx des barbes et des brayes.]

[*Vers* 1425.]

Cette pièce ordurière nous paraît appartenir à la première moitié du xve siècle. En voici le début, où le prêcheur déclare remplacer le texte latin par un texte français :

Barbes et brayes par raison
Ou vit ne sont point de saison.

Celuy qui oit la chiévre poirre
A propos du latin, de voiere,
Il n'est pas sourt; pour tant, ce dy·
. . . . . .
Car nul ne doit tant de latin
Gaster pour bailler ung tatin
Du sens qui luy vient de la teste.
Et pour tant doncques je proteste,
Tant que je soye mieulx entendu,
Que mon latin soit deffendu
Affin que je n'en perde point;
Et quant vous arés en ce point
Mon present sermon bien tasté,
Ja n'y verrés latin gasté,
Et se raison y est perdue,
Au moins y est rime entendue.

Bibliographie :

Biblioth. cantonale de Berne, ms. n° 473, fol. 120.

15. Le Dit du joly cul.

[*Vers* 1425.]

Ce sermon, véritablement joyeux, est resté jusqu'ici inconnu comme le précédent. On y remarque de même l'absence de latin, et cette circonstance, jointe à ce que les deux pièces sont placées l'une à la suite de l'autre dans le même ms., permet de penser qu'elles sont l'œuvre d'un même auteur, ou tout au moins qu'elles ont dû être récitées sur la même scène. Aucune allusion ne permet de déterminer la patrie du monologue, qui commence ainsi :

Aulcunes gens font mencion
De moult de chouses sans raison
Et prisent les chouses souvent
Qui ne valent mye granment:
Une personne envis se blasme.
S'on voit ung homme ou une fame
Qui ait beau chef et beau viaire,
Bel corps et de gentil affaire,
Beaulx bras, belles jambes, beaulx piés,
Il sera de chascun prisiés;
Ly ungs dira en faisant feste:
« Cil la porte moult belle teste »;
L'aultre dira en sa raison:
« Jambes a de belle façon »,
Et se c'est une damoiselle,
Qui soit mariée ou pucelle,
On dira: « Hé dieux! quel(le) fillette!
« Qu'elle a tresdoulce mamellette,
« Et qu'elle a les yeulx vocatifs,
« Amoureulx, rians et traitifs!
« Ce semble lin de ses cheveulx. »...

Voici les derniers vers:

Entre vous, gens qui avez culz,
Ouvrés en, n'en faites reffus,
Car, se vous vivez longuement,
Du cul lairés l'esbatement.

Bibliographie:

Bibl. cantonale de Berne, msc. n° 473, fol. 126, v°.

Une copie complète de la pièce nous a été obligeamment communiquée par M. Cornu.

16. Discours joyeux en façon de sermon, faict avec notable industrie par deffunt maistre Jean Pinard, lorsqu'il vivoit trottier semi-prebendé en l'eglise de S. Estienne d'Aucerre, sur les climats et finages des vignes dudict lieu.

[*Auxerre, vers* 1480?]

Cette curieuse pièce n'a pas été restituée jusqu'ici à sa véritable date. Elle se trouve en tête d'un opuscule publié au commencement du XVIIe siècle et dont on verra plus loin le titre complet. Jean Pinard, tout homme d'église qu'il était, fut un joueur de farces célèbre dans le dernier tiers du XVe siècle. Il a composé divers poèmes dont deux son

cités par Du Verdier, mais ne nous sont point parvenus. Nous possédons son *Epitaphe*, dans laquelle on lit entre autres choses :

Pleurez, pleurez les Enfans sans soucy,
Quant vous voyez icy mort et transy
Votre pére qui vous a gouvernez ;
Comblez voz yeulx de veoir son corps ainsi
Piteusement mis a present icy ;
Vous en devez estre bien estonnez ;
C'est bien raison que dueil [vous] en menez
En prevoyant la dure departie
Et comment est vostre bende espartie.

M. de Montaiglon, qui a reproduit l'*Epitaphe* en question (*Rec. de Poés. franç.*, VIII, 5-15), n'a pas connu notre sermon. Il importe de remarquer d'ailleurs que l'*Epitaphe* ne porte pas le nom de Jehan Pinard, mais seulement de Jehan « trotier », en sorte que le savant éditeur a cru que le nom du père des Enfants sans souci était Trotier, ce qui est une erreur manifeste. Ce personnage mourut le 11 janvier 1501 (n. s.). Il suffira de reproduire les premiers vers du sermon pour se convaincre qu'ils datent bien de la fin du xve siècle, quoiqu'ils n'aient été imprimés ou réimprimés qu'un siècle plus tard.

Foemineis abus sociabitur, ut dominabus. Alexandri, I. Cap [1].

Messieurs, j'ay desja recité
Ce que maintenant j'ay cité
Et dy par le théme predit,
Quod omnia male vadit,
Et poursuyvant telle matiére,
Qui est pesante et non legére,
Pour consoler pauvres coquuz,
Je dy : *Foemineis abuz.*

Ce mot fut prins d'un cordonnier
Qui se sçavoit bien delier
Des femmes et bigotteries,
Car il craignoit les mocqueries ;
Pourquoy rescript aux jovenseaux,
Qu'on trompe comme jeunes veaux,
Fussent ils a jeun ou embuz,
Disant : *Foemineis abuz.*

Les hommes, selon mes raisons,
Sont plus sots que jeunes oysons,

1. *Doctrinale Alexandri de Villa Dei*, ch. I, v. 14 ; fol. A iij de l'édition de Venise, 1519.

Car pour culler fines ou sottes
S'en vont aux Saulcis, aux Caillottes,
Puis se trouvent en Champolin,
Plus barbouillez qu'un gros vilain...

Le sermon est plein d'allusions locales qui demanderaient un long et difficile commentaire. Il se termine ainsi :

Cependant Dieu vous gard de mal,
Des pieds et des dents d'un cheval,
De ry d'asne, et femme trop aise,
Qui a vous desplaire se plaise;
Il n'y a point plus grand abus,
Suyvant *foemineis abus*
De nostre théme. *Pax vobis*
Et, pour ne m'oblier, *nobis*.
Amen.

Bibliographie :

a. — Discours || ioyeux en || facon de sermon, faict || auec notable industrie par || deffunct Maistre Iean Pinard lors qu'il viuoit || trottier semi-prebendé en l'eglise de S. Estien- || ne d'Aucerre sur les climats et finages des Vi- || gnes dudict lieu. || Plus y est adiousté de nouueau le Monologue du bon || Vigneron sortant de sa Vigne et retour- || nant le soir en sa maison. || Reueu, corrigé & augmenté. || *A Aucerre,* || *Par Pierre Vatard, Imprimeur et Li-* || *braire demeurant en la grand ruë S. Simeon,* || *à l'enseigne de l'Imprimerie.* || 1607. In-8 de 46 pp. et 1 f. blanc.

Au titre, la marque de *Vatard* représentant un homme vêtu à la romaine, debout sur la boule du monde, et tenant de la main droite un glaive, de la main gauche un livre. Ce personnage est accompagné de la devise suivante, qui contient sans doute un jeu de mots sur le nom de *Vatard* : *Assez va qui* || *Fortune passe.*

Librairie Ch. Porquet (exempl. de M. le baron Pichon et de M. le comte O. de Béhague).

b. — Discours ioyeux en facon de sermon... [*Paris, imprimerie Crapelet,* 1851]. In-16 de 47 pp.

Réimpression à 62 exemplaires, exécutée, d'après l'exemplaire décrit ci-dessus, par les soins de M. A. Veinant.

c. — Les Poésies et Chansons auxerroises. Avec une Préface de l'Éditeur. — Le Discours joyeux. Le Monologue du bon vigneron. Les Chansons vigneronnes. *Auxerre, Imprimerie de Georges Rouillé.* M DCCC LXXXII. In-16 de 2 ff., 91 pp. et 2 ff.

Recueil tiré à 125 exemplaires. L'éditeur est, croyons-nous, M. Francis Molard.

Le *Discours* occupe les pp. 19-27.

17. Le Blason des Armes et des Dames, par Guillaume Coquillart. [*Reims, 29 mai* 1484.]

Le roi Charles VIII, âgé de quatorze ans seulement, fit son entrée à Reims, pour s'y faire sacrer, le 29 mai 1484. Guillaume Coquillart, qui, depuis l'année précédente, avait obtenu une prébende de chanoine (21 avril 1483), fut chargé par ses concitoyens d'écrire les vers qui devaient être récités à cette occasion. Il rima pour la circonstance un huitain et un quatrain [1] qui furent dits par une jeune fille personnifiant la ville; puis il composa, en l'honneur du jeune roi, un prologue, qu'il intitula *Le Blason des armes et des dames*.

Ce prologue est-il un véritable sermon ? On peut en douter, et nous ne le faisons figurer ici que sous toutes réserves. Un personnage appelé « l'honneste fortuné » est placé entre deux échafauds sur lesquels se voient des tableaux vivants :

Là sont les armes; là, les dames.

Après être entré en matière, l'honneste fortuné donne la parole au procureur des armes, puis à celui des dames; mais on peut croire qu'il récitait lui-même les deux plaidoyers. On aurait ainsi une composition assez semblable au *Monologue fort joyeulx auquel sont introduictz deux advocatz et ung juge devant lequel est plaidoyé le bien et le mal des dames*.

Voici le début du *Blason* :

Or est le temps passé passé,
Le bien pourchassé pou chassé,
Et ce qu'on a trouvé venu.
C'est grant chose d'avoir pensé,
Mais plus d'avoir contrepensé,
Encor(es) plus d'avoir retenu.
J'ay sceu, veu, leu, aprins, congneu,
Noté, entendu, souvenu,
Epilogué mille traphicques.....

En voici les derniers vers :

Et pour tant la conclusion
Est telle, de tous ces argus,
Que ung prince de noble renom
Doit sçavoir *utrumque tempus*,

1. Ce quatrain porte dans toutes les éditions des œuvres de Coquillart le titre de *Tradogon*. M. d'Héricault (I, 24) a vu dans ce mot le nom d'un personnage mystérieux ! Il est plus probable que c'est un mot grec estropié tel que τετράγωνος qui aurait le sens de τετράστιχος.

L'ung et l'autre temps, sans abbus,
Avoir le costé destre armé;
Le senestre et tout le surplus
Aux dames doit estre donné.

Sire, par vous soit pardonné
Au rude engin et simple sens
Du povre honneste fortuné
Qui a leu[1] es deux passe temps.

Bibliographie :

a. — Sensuyuent || les droitz Nouue- || aulx Auec le De || bat des dames et des armes/ Lẽqueste en- || tre la simple et la rusee auec son plaidoye || Et le monologue coq̃llart/ auec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. Compose par || maistre Guillaume coquillart Official de || reims lez champaigne xxij. || ¶ *On les vend a Paris / en la rue neuf* || *ue nostre dame. A lescu de france Et au* || *Palays en la gallerie comme on va en* || *la chancellerie.* || Cum Priuilegio — ¶ *Cy finissent* || *les droitz nouueaulx Auec* || *le debat des dames, et des* || *armes Imprĩe nouuelle-* || *ment a paris Par la vefue* || *feu iehã trepperel Demou* || *rãt en la rue neufue nostre* || *dame. A lenseigne de lescu* || *de france. S. d.* [*v.* 1513], in-4 goth. de 88 ff. non chiffr. de 32 et 33 lignes à la page, sign. *aa, bb, A-V* par 4.

Le titre, imprimé en rouge et en noir, est orné d'un grand S initial sur fond criblé; il est orné de deux écus: 1° un écu à une croix chargée de cinq étoiles; 2° un écu à un chevron cantonné de trois roses. D'après des recherches faites à Reims par M. Loriquet, le second écu, qui est accompagné d'une crosse, est celui de Jehan Godart, qui fut reçu le 8 décembre 1512 grand-chantre du chapitre de Notre-Dame de Reims (voy. l'édition d'Héricault, II, 343). Il est probable que les personnages dont les blasons figurent sur le titre contribuèrent aux frais de l'édition; en tous cas les armes de Jehan Godart et la crosse qui prouve qu'il était déjà dignitaire du chapitre ne permettent pas de placer la publication du volume avant la fin de l'année 1512; mais cette publication ne doit pas être de beaucoup postérieure, puisqu'il n'y est pas encore fait mention de la société formée entre la veuve *Trepperel* et *Jehan Janot*.

Le v° du titre contient les rubriques du livre et un bois des armes de France.

M. d'Héricault dit à tort que le volume compte 196 pp.; c'est 176 pp. que donnent les 88 ff.

Biblioth. nat., Y 4404, Rés. — Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 460).

---

1. M. G. Paris pense qu'il faut lire « a heu ». L'honneste fortuné est un vieux routier qui a connu les femmes et les armes, et qui en parle par expérience.

b. — Sensuyuent les || droitz Nouue || aulx Auec le De || bat des dames/ et des armes. Lẽqueste en || tre la simple et la rusee / auec son plaidoye. || La complaincte de echo a narcissus/ ℔ le re || fus q̇ luy fist / auec la mort diceluy narscis 9 || Et le mọnologue coq̇llart / auec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. compose par || maistre Guillaume coquillart Official de || reims lez champagne. ix. || ¶ *On les vend a paris en la rue neufue nostre Dame* || *a lenseigne de lescu de France.* || Cum priuilegio. — ¶ *Cy finissent les droictz* || *nouueaulx. Auec le debat des dames et des ar-* || *mes nouuellement imprime a paris par la vef* || *ue feu iehã trepperel Demourãt en la rue neuf* || *ue nostre Dame a lenseigne de lescu de France. S. d.* [*v.* 1515], in-4 goth. de 36 ff. de 38 et 40 lignes à la page pleine, imprim. à 2 col., sign. *A-I.*

Le titre est imprimé en rouge et en noir, avec un grand S initial placé sur un fond criblé et entouré de rinceaux. La page est encadrée, de deux côtés, d'une bordure de rinceaux et, des deux autres, de petits ornements typographiques. Au milieu se voient les deux écus décrits ci-dessus.

Au verso du titre, un bois représentant un homme et une femme debout dans un jardin. L'un et l'autre sont vêtus d'une longue robe, et ils se donnent la main. Au-dessous de ce bois, se trouve la table des rubriques du livre. Une colonne et demie de la page suivante est occupée par la table détaillée.

Au verso du dernier f., la grande marque de *Jehan Trepperel* (Brunet, II,265).

Bibl. de Troyes, X. 8. 989, dans un recueil où les *Droictz nouveaulx* sont réunis à *L'Epistre de Othea, deesse de prudence, moralisée* (par Christine de Pisan), imprimée par *Trepperel.*

Cette édition nous paraît devoir être confondue avec celle que M. d'Héricault attribue à *Jehan II Trepperel.* Les renseignements bibliographiques donnés par le dernier éditeur de Coquillart sont si confus que nous avouons n'avoir pu en tirer grand profit.

c.—Sensuyuent les || Droictz Nouue || aulx Auec le de- || bat des dames/ et des armes Lẽqueste en- || tre la simple / et la rusee / auee son plaidoye/ || La cõplaincte de Echo a Narcisus / ℔ le ref || fus q̃l luy fist auec la mort dicelluy narcis 9 || Et le monologue coq̃llart || Auec plusieurs || aultres choses fort ioyeuses. Compose par || maistre Guillaume coquillart / Official de || Reims Lez champaigne. ix. c. || ¶ *On les vend a lenseigne sainct Iehã* || *baptiste En la rue neufue nostre Dame/* || *Pres saincte Geneuiefue des ardans.*— ¶ *Cy finissent les droitz* || *nouueaulx/ auec le debat des dames et des ar-* || *mes Imprime nouuellement a Paris en la* || *rue neufue nre Dame a lẽseigne saĩnct Iehã* || *baptiste/ Pres saincte Geneuiefue des ardãs. S. d.* [*v.* 1516], in-4 goth. de 36 ff. non chiffr., de 41 lignes à la page, impr. à 2 col. en lettres de forme, sign. *a-i.*

Le titre, imprimé en rouge et noir, est orné de la grande S et des deux écus décrits ci-dessus.

Au v° du titre est un grand bois qui représente un clerc lisant à un pupitre. Au-dessous de ce bois sont huit lignes de texte.

Au v° du dernier f. est la grande marque de *Jehan Janot* (Brunet, II, 264).

Cette édition ne doit pas être de beaucoup postérieure à la précédente. D'après Lottin, la veuve de *Jehan Janot* succéda à son mari en 1517; mais elle pouvait toujours employer la même marque.

Biblioth. nat., Y 4403 B. Rés.

d.—Sensuyuent les || droitz Nouue- || aulx : Auec le de || bat des dames/ et des armes Lãqueste en || tre la simple/ et la rusee/ auec son plaidoye. || La cõplaĩcte de Echo a Narcisus et le ref- || fus q̃l luy fist auec la mort diceluy narcisus || Et le monologue coq̃llart Auec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. Compose par || maistre Guillaume coquillart Official de || Reims les champaigne. ix. c. || *On les vend a Paris en la rue neufue nostre Dame a* || *lenseigne de lescu de France.* — ¶ *Cy finissent les droictz* || *Nouueaulx, Auec le debat des Dames et des armes* || *Imprime nouuellement a Paris par Alain Lo-* || *trian Demourant en la rue neufue nostre da-* || *me a lenseigne de lescu de France. S. d.* [*v.* 1525], in-4 goth. de 36 ff. non chiffr. de 41 lignes à la page, impr. à 2 col., sign. *a-i.*

Cette édition reproduit page pour page l'édition de *Jehan Janot*, mais elle est imprimée en caractères beaucoup plus petits. Le titre, tiré en rouge et en noir, porte de même les deux écussons décrits ci-dessus.

Au v° du titre est un petit bois qui représente un clerc assis devant une table sur laquelle est ouvert un livre; il y a en outre deux fragments de bordure.

Le v° du dernier f. est blanc.

Biblioth. nat., Y + 4403. Rés. (exempl. de Gaston d'Orléans).

e.— Sensuyuent les droictz nouueaulx : auec le debat des Dames : et des armes lanqueste entre la simple : et la Rusee : auec son plaidoye : la complaincte de Echo a Narcisus : et le Reffus quil luy fist auec la mort dycelluy Narcisus : et le monologue Coquillart auec plusieurs aultres choses fort ioyeuses/ compose par maistre Guillaume Coquillart official de Reyms lez Champaigne. *On les vend a Paris/par Philippe le Noir...* — [A la fin :] *Imprime nouuellement a Paris par Philippe le Noir/ maistre imprimeur et lung des deux relieurs de liures iures en luniuersite de Paris. S. d.* [*v.* 1530], in-4 goth.

Cat. Solar, 1860, n° 1086.

f.—Les œuures maistre Guillau || me Coquillart en son uiuant || Official de Reims nouuel- || lement reueues & im- || primees a Paris. || 1532. || *On les vend a Paris pour* || *Galiot du Pre, en la* || *grant salle du* || *Palays.* — *Fin des œuures feu maistre Guillau-* || *me Coquillart official de Reims nou-* ||

uellement reueues, corrigees & || *imprimees a Paris pour* || *Galliot du Pre.* || M. D. XXXII. In-16 de 156 ff. inexactement chiffr., impr. en jolies lettres rondes, sign. *a–t* par 8, *v* par 4.

Le 1er f. du cahier *G* est coté 51 au lieu de 49; cette erreur se poursuit jusqu'au dernier f. qui est chiffré 158.

Voici la distribution des principales pièces dans cette édition:

Le Plaidoyer de Coquillart, f. 64 [62], r°.

L'Enqueste d'entre la Simple et la Rusée, f. 87 [85], v°.

Le Monologue de la Botte de foing, f. 126 [124], r°.

Le Monologue du Puys, f. 138 [136], v°.

Le Monologue des Perrucques, f. 148 [146], r°.

Biblioth. nat., Y 4399, Rés. (exempl aux armes du comte d'Hoym). — Biblioth. Méjanes, à Aix, n° 16289 (exempl. sans titre). — Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 461).— Biblioth. de M. le baron de Ruble (Cat. de Lurde, n° 70).

g. — Les œuures maistre Guillau || me Coquillart en son viuant || Official de Reims nouuel- || lement reueues & im- || primees a Paris. || 1532. || *Imprime a Paris par An* || *thonine* [sic] *bonnemere. — Fin des oeuures feu Maistre Guillau-* || *me Coquillart official de Reims nou-* || *uellement reueues, corrigees et imprimees a Paris pour* || *Anthoinne Bonnemere* || M. D. XXXII. In-16 de 156 ff. mal chiffr., sign. *a–t* par 8, *v* par 4.

Au v° du titre se trouve *Le Contenu an* [sic] *ce present vollume* [sic].

Le v° du dernier f. est blanc.

Le 1er f. du cahier *G* est coté 51, au lieu de 49, et l'erreur se continue jusqu'à la fin du volume, qui paraît ainsi se composer de 158 ff.

Biblioth. royale de Berlin, Xt 4180 (Cet exemplaire porte au v° du dernier f. la date de 1536 avec ces mots : *En espoyr vit Weyssenburg.* Au-dessous d'un monogramme se trouvent ensuite les initiales B. V. W. Sur le f. de garde qui suit, ce même exemplaire contient cette note peu chrétienne : *J'espoyr que le tamps viendra, quy n'est point encore venu, que je morderay cheux qui me ont mordu.* W.)

h.— Les Œ- || ures Maistre Guillaume Coquil- || lart en son viuant Oofficial [*sic*] || de Reims/Nouuelle- || ment corrigées & im- || primees a Pa- || ris || .1543. || *On les vend a la rue neufue no* || *stre Dame a lenseigne de lescu de* || *France.* —, *Fin des oeuures Feu Maistre Guil-* || *laume Coquillart Official de Reims Nouuellement re* || *ueues, corrigees & Im* || *primees a Paris* || *p' Pierre leber* || *demourant* || *au Coing* || *Du Paue* || *pres la place Maubert,* || M. D. XXXIII [1533]. In-16 de 156 ff. inexactement chiffr., titre rouge et noir.

Le v° du dernier f. est blanc.

Le numérotage des ff. présente les mêmes erreurs que celui des deux éditions précédentes.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, nº 462).

i. — Les Œuures || Maistre Guil || laume Coquil || lart, en son viuant Official || de Reims, nou || uellement re || ueues et corri || gees. || M. D. XXXIII [1533]. || *On les vend a Lyon/en la* || *maison de Francoys Iuste*. || *Demourant deuant nostre* || *Dame de Confort*. — Finis. || *Imprime nouuellement par Francoys* || *Iuste, Demourant deuãt no-* || *stre Dame de Confort*. || *a Lyon Le .ij*. || *Daoust*. || 1533. In-8 goth. de 96 ff. chiffr., sign. *A-M*, format allongé.

Le titre est orné d'un encadrement qui a servi ensuite pour les *Œuvres de Marot*, publiées par *François Juste*, dans le même format, sous les dates de 1534 et 1535 (voy. Cat. Rothschild, I, nºs 597, 600, 602). Au-dessus de cet encadrement on lit en caract. goth. : *Coquillart*, puis, dans la frise, les mots *Jesus Maria*, en capitales romaines.

Le titre est imprimé en capitales romaines, à l'exception de l'adresse du libraire, qui est en gothique.

Au bas du cadre un écusson au monogramme de *Juste*, que supportent deux amours.

Au vº du titre, se trouve la *Table*.

Biblioth. grand-ducale de Darmstadt, E. 2077 (le 5ᵉ f. de cet exemplaire est endommagé).

M. Brunet (II, 266) dit à tort que ce volume porte sur le titre la date de 1535, tandis qu'on a conservé à la fin la date de 1533.

j. — Coquillart* || Les œuures Maistre Guillaume || Coquillart en son viuant Offi- || cial de Reins, Nouuellemẽt || corrigees & imprimees || a Paris. Ou sont cõ || tenues plusieurs || ioyeusetez || cõme || vous pourrez veoir en la table de ce || present liure, 1534. || * *On les vẽd en la rue neufue nostre* || *dame a lẽseigne sainct Iehan Bapti* || *ste pres saĩcte Geneuiefue des ardãs*. — Finis. || *Imprime a Paris par Denys Ian-* || *not. pour Pierre sergent & Iehan Longis Libraire*. In-16 de 144 ff. mal chiffr.

Le nº 16 est double, en sorte que le dernier f. est coté 143.

Cat. Paradis, 1879. nº 197. — Cat. Jordan, 1881, nº 16.

k. — Coquillart. || Αγαθη Τυχη || Les Œuures || Maistre Guil || laume Coquillart, || en son vi || uant official || de Reims. Nou || uellement || re || ueues et corri || gees, || M. D. XXXV [1535]. || *On les vend a Lyon/ en la* || *maison de Frãcoys Iuste*, || *Demourant deuant nostre* || *Dame de Confort*. —Finis. || *Imprime nouuellement, par Francoys* || *Iuste, Demourant deuant*

no- || *stre Dame de Confort* || *a Lyon. Le .xxi. de Ianuier.* || 1535 [1536, n. s.]. In-8, goth. de 96 ff. chiffr., format allongé.

Le titre est imprimé au milieu du bois employé par *François Juste* en 1533 (voy. la description de l'édition *i*).

Biblioth. nat., Y 4400 Rés. — Cat. Lévy, 877, n° 127.

l. — Les Œuures || de maistre Guillaume Coquil || lart, en son viuãt official || de Reims, nouuelle || mẽt reueues & corrigees. || M.D. XL [1540]. || *On les vend a Lyon, chez Francoys Iuste* || *deuant nostre Dame de Cõfort.* In-16 de 122 ff. chiffr.

Le seul exemplaire connu de cette édition a successivement appartenu à Coppinger et à Solar; il a fait, en dernier lieu, partie de la bibliothèque de M. A.-F. Didot (Cat. de 1878, n° 166).

m. — Les Œuures || de maistre Guilleaume [*sic*] || Coquillart en son || vivant [*sic*] official || de Reims. || *A Paris chez Iehan Longis* || *libraire.*— Finis. || *Imprime a Paris par Denys Ian-* || *not pour Pierre sergent & Iehan* || *Longis Libraires. S. d.* [*v.* 1540], in-16 de 144 ff.

Biblioth. nat., Y 4398. Rés.

n. — Les Oeuures de maistre Guillaume Coquillart, en son viuant Official de Reims, nouuellement reueues et corrigees. Le contenu dicelles est en la page suiuante. *A Paris*, 1546. *De l'imprimerie de Ieanne de Marnef, demeurant en la rue Neufue nostre Dame, à l'enseigne saint Iean Baptiste.* In-16 de 112 ff. non chiffr.

Jeanne de Marnef était la veuve de *Denys Janot* dont nous avons cité ci-dessus deux éditions. Le volume publié par elle en 1546 n'est pas une simple réimpression de ces éditions; les petites poésies de Coquillart n'y figurent pas, tandis que l'on y a fait entrer les trois blasons de Pierre Danche. Voy. l'édition d'Héricault, II, 362.

Cat. Brunet, 1868, n° 275.

o. — Les Œuures || de maistre || Guillaume Coquil- || lart, En son viuant Official de || Reims. Nouuellement reueues & || corrigees par C. C. Champ. || Le contenu d'icelles est en la page || suyuante. || *A Paris.* || *Par Estienne Groulleau, demourant en la* || *rue Neuue nostre Dame à l'enseigne* || *saint Iean Baptiste.* || 1553. In-16 de 112 ff. non chiffr. de 28 lignes à la page pleine (non compris le titre courant), impr. en jolies petites lettres rondes, sign. *A-O* par 8.

Au v° du titre est la table du volume.

Au r° du second f., est un petit bois représentant l'acteur. Cette édition est restée inconnue à tous les bibliographes. Les initiales portées sur le titre sont celles de Claude Colet, Champenois.

Biblioth. royale de Munich, *P. O. gall.* 8°, 463.

p. — Les || Œuures de || M. Guillaume || Coquillart, en || son viuant official || de Reims. || **** || Nouuellement reueues & corrigees. || *A Lyon*, || *Par Benoist Rigaud*, || 1579. In-16 de 256 pp. de 23 lignes (non compris le titre courant), sign. *A-Q*.

Au titre, un petit bois représentant divers personnages à table.

Au verso du titre, la table des pièces contenues dans le volume.

« *Le Monologue des Perrucques ou du Gendarme cassé* n'est pas complet ; il s'arrête avec ce vers :

Saint Anthoine arde le tripot,

suivi du mot : *Fin.*

« Les *Petites Œuvres* (pièces politiques) annoncées dans la table placée au verso du feuillet du titre ne s'y trouvent point. »

Cat. A.-F. Didot, 1878, n° 167.

q. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart, en son viuant Official de Reims, reueues et corrigees de nouueau. *A Paris, Pour Iean Bonfons, libraire, demourant en la rue Neufue Nostre Dame, à l'enseigne sainct Nicolas. S. d.* [*v.* 1570], in-16.

Cat. Béhague, 1880, n° 531.

r. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart. *A Paris*, 1597. In-8 de 283 ff. inexactement chiffr.

Cette édition, qui paraît avoir été exécutée au XVIIIe siècle, ne contient pas seulement les œuvres de Coquillart ; on y a joint un certain nombre de pièces plus ou moins analogues, qui ont d'autant plus d'intérêt aujourd'hui que les originaux de plusieurs d'entre elles sont probablement perdus ; on en trouvera la liste dans l'édition de M. d'Héricault (II, 368).

Les feuillets sont cotés régulièrement jusqu'à 161 ; le 162e feuillet est blanc, puis les numéros recommencent à 165 et se suivent jusqu'à 285.

A la fin du volume est la date de 1599.

Biblioth. de feu M. Eugène Dutuit, à Rouen (exemplaire de Châteaugiron et de Soleinne.)

s.— Les Poesies de Guillaume Coquillart, Official de l'Eglise de Reims. *A Paris, De l'Imprimerie d'Antoine-Urbain Coustelier, Imprimeur-Libraire de S. A. R. Monseigneur le Duc D'Orleans.* M. DCC. XXIII [1723]. In-12 de 3 ff., 184 pp. et 2 ff. pour la *Table* et le *Privilége*.

t. — *Blasons, Poésies anciennes recueillies et mises en ordre par D. M. M**** [Méon] (Paris, Guillemot, 1807, in-8), 242-259.

u.— Les Œuvres de Guillaume Coquillart [publiées par Prosper Tarbé]. 1847. *Reims, Chez Brissart-Binet, libraire, rue du Cadran-Saint-Pierre; Paris, Chez Techener, Libraire, place du Louvre.* [*Impr. de Gerard, lith., rue Cérès,* 8, *à Reims.*] 2 vol. in-8.

Tome premier : XXXV et 217 pp., 1 f. pour la *Table* et 1 f. blanc. — *Tome second* : 249 pp. et 1 f. d'*Errata*.

v. — Œuvres de Coquillart. Nouvelle édition, revue et annotée par M. Charles d'Héricault. *A Paris, Chez P. Jannet, Libraire.* [*Impr. par Guiraudet et Jouaust.*] MDCCCLVII [1857]. 2 vol. in-16.

Tome I : clj et 200 pp. — *Tome II :* 399 pp.
On trouvera le *Blason,* t. II, pp. 145-196.

18. Les Drois nouveaulx establis sur les femmes.

[*Paris, vers* 1490 ?]

Les nouveaulx Droitz de Guillaume Coquillart tiennent par plusieurs côtés du sermon joyeux; ils étaient évidemment destinés, comme *Le Plaidoyé d'entre la Simple et la Rusée* et comme *L'Enqueste*, à égayer une société de clercs ou de bazochiens dont les réunions avaient lieu le jeudi, et qui comprenait à demi-mot les allusions malignes, les expressions si obscures pour nous du poète rémois. Cependant la longueur du poème n'aurait pas permis à un acteur de le réciter sans s'épuiser. *Les nouveaulx Droitz* devaient être lus, et l'auteur le dit expressément à la fin de sa première partie :

Et consequemment sera leue
Aultre rubriche, *De Pactis*,
Et d'aultres tiltres cinq ou six ;
Mais, pour ce qu'il est tard, je dy,
Veu que estes tous endormis,
Qu'il vault mieulx attendre a jeudy.

Les nouveaulx Droitz de Coquillart n'appartiennent donc pas au théâtre ; mais un poète contemporain a composé sous le même titre une pièce qui devait être récitée, comme l'indique bien le début :

Esveillez vous, esperlucatz,
Portans brodequins et pentouffles ;
Procureurs, jeunes advocatz,
Esveillez ainsi comme escouffles ;
Venez ceans trestous par couples
Et escoutez les nouveaulx droictz,
Car, ains que d'icy me descouples,
Vous diray les nouvelles loix.

L'acteur fait donc appel aux spectateurs et annonce qu'il se retirera quand il sera au bout de son discours.

Le poète est sans nul doute un Parisien, car il parle des Billettes et de Saincte-Croix (v. 27), des Jacobins (v. 41), du Champ-Gaillard (v. 420). Il écrit en strophes de huit vers, ce qui ne l'empêche pas de s'approprier des vers entiers de Coquillart, par exemple celui-ci (v. 12) :

C'est *de jure naturaly*.
(Coquillart, éd. d'Héricault, I, 38.)

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur parisien reproduit, à la fin du sermon, le rendez-vous que Coquillart donne à ses auditeurs pour le jeudi suivant. Peut-être faut-il voir dans cette assignation une simple facétie :

Nous mettons fin aux droitz nouveaulx
Establis sur femmes et hommes,
Jeunes gallans et jouvenceaulx,
Bigotz et devotes personnes.
. . . . . .
Encore plus que je ne dy,
Portans que ne perdons nos sommes.
Le demourant aurez jeudy.

Bibliographie :

a. — Les Drois nouueaulx establis sur les femmes. *S. l. n. d.* [*v.* 1500 ?], pet. in-4 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page.

Au titre, une figure en bois.
Brunet, II, 838.

b. — Les drois nouue || aulx establis sur les femmes.— *Finis. S. l. n. d.* [*v.* 1520 ?], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 28 lignes à la page pleine, sign. *A*.

Biblioth. nat., Y. n. p., Rés.

c. — Les drois nouueaulx || establis sur les femmes. — *Explicit. S. l. n. d.* [*v.* 1520 ?], in-4 goth. de 8 ff. de 34 lignes à la page, sign. *A-B*.

Les derniers mots du titre : *sur les femmes* sont imprimés en très petits caractères. — Au-dessous de l'intitulé, un bois représentant une femme debout, tenant une rose à la main. Derrière cette femme on aperçoit une église monumentale; au-dessus est une banderole restée vide.

d. — Les Droits nouueaulx establis sur les femmes. — [A la fin :] *Imprime a Rouen par Iehan Burges le ieune. S. d.* [*v.* 1520], pet. in-4 goth. de 4 ff. de 33 lignes à la page, impr. à 2 col.

Cette édition est incomplète des vers 421-428.
Biblioth. de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale (Cat. Cigongne, nº 667.)

e. — *Joyeusetez*, 1830 (dans le vol. qui contient *la Complaincte de Trop Tost Marié*, etc.).

f. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, II, 123-139.

g. — *Recueil de pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes* [*publié par Ch. Brunet*]. (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), III, II, 1-25.

19. La grand Loyaulté des Femmes.

[*Rouen, vers* 1500 ?]

Cette composition, restée jusqu'ici inconnue, est une diatribe satirique qui ne s'éloigne guère d'une foule d'autres pièces du même genre. M. Paul Meyer nous fait observer que le début reproduit, avec quelques légers changements, un dit du XIIIe siècle, *Le Blasme des fames*, dont on possède cinq rédactions plus ou moins développées [1] :

Qui prent a femme compaignie
Ne fait pas sens, mais grant folie;
Cil qui a femme met sa cure
Son grief et sa perte procure
Et se met en grant adventure. 5

1. Voy. *Romania*, VI, 499-500.

Escouter veuillez leur nature
Et aussi leur grant loyaulté;
Je vous en diray verité;
Et qui croire ne me vouldra,
Marié soyt, si le sçaura.
Qui met en femme son entente
Il acquier[t] de soucy la rente...
Elles sont souvent adirées
Et en a l'amy ce qu'il veult,
Dont le pouvre mary s'en deult
Et ce le met fort en malan,
Car il est appellé Jouan...

Voici la fin du sermon :

Et qui obeist a ses ditz,
Ce luy est ung droit paradis,
Et la doyt cherir et aymer
Du bon du cueur, sans point d'amer.
Aussi celluy qui l'a mauvaise,
Foy que je doy a sainct Nicaise,
S'il la veoit morte ou noyée,
N'en dev[e]royt plourer journée,
Nompas se au marché aux Veaux
Estoit bruslée pour tous maulx,
Affin que autres se gardassent
De faire maulx et s'avisassent.

Prenez y garde, je vous prie,
Vous tous de ceste compaignie.

Les allusions à saint Nicaise et au marché aux Veaux prouvent que le poème a dû être composé à Rouen. C'est sur la place aux Veaux qu'avaient lieu d'ordinaire les exécutions capitales. Voy. Farin, *Histoire de la ville de Rouen*, 1731, I, 1, 181.

Bibliographie :

La grãd loyaul || te des Femmes. — *Finis. S. l. n. d.* [*vers* 1525], petit in-8 goth. de 4 ff. de 23 lignes à la page pleine, sign. *A*.

La pièce n'a qu'un simple titre de départ; le recto du premier feuillet contient 18 lignes de texte.

Biblioth. de M. Léon Techener à Paris (exempl. de Yemeniz, de M. le marquis de B. de M. et de M. Paradis).

Le *Supplément au Manuel du Libraire* cite cette pièce d'après le même exemplaire, mais les auteurs l'ont confondue avec un autre poème, entièrement différent, qui porte le même titre.

20. Sermon nouveau et fort joyeulx auquel est contenu les maulx que l'homme a en mariage.

[*Paris, vers* 1500.]

Cette pièce, inspirée par *Les quinze Joyes de mariage*, nous paraît appartenir à la fin du XVe siècle ; elle est divisée en deux parties de façon à permettre à l'acteur de reprendre haleine. En voici le début :

In nomine Bachi Sileni.
Matrimonia matrimonia
Mala producunt omnia.

Le thesme qu'ay cy recité,
Extraict d'ung livre bien dicté,
Nommé *Les Joyes de mariage,*
Vault autant en commun languaige
Que qui diroit par mocquerie :
L'homme est bien fol qui se marie.

La fin indique clairement que la composition est parisienne :

Or prions [a] Dieu qu'en cest estre
[Il] doint patience aux marys,
Mesmement a ceulx de Paris :
Noz voysins nous sont de plus près.
Et puis ilz priront Dieu après
Pour vous, la sus en paradis,
Les sainctz martyrs. A Dieu vous dis.
La paix des chiens soyt avec vous !

Le dernier vers rimait peut-être avec le premier vers d'une moralité.

Bibliographie :

a. — Sermon nouueau et fort ioyeulx, auquel est contenu tous les maulx que lhomme a en mariage, nouuellement compose a Paris. *S. l. n. d.* [*v.* 1500?], pet. in-8 goth. de 8 ff., sign. *A–B*.

Au titre, un bois qui représente un clerc assis dans une chaire et tenant une tête de mort devant lui ; ce personnage prêche à une assemblée assise à gauche.

Le même bois est répété au verso du titre.

Au verso du dernier feuillet, un moine assis dans une chaire et prêchant à une assemblée assise à droite.

Biblioth. de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale (Cat. Cigongne, n° 711).

b. — Sermon nouueau et fort ioyeulx auquel est contenu tous les maulx que lhomme a en mariage. *Nouuellement imprime a Paris. S. d.* [*vers* 1500 ?], pet. in-8 goth. de 8 ff.

Cat. La Vallière, par De Bure, II, n° 3095, dans un recueil acheté pour la Bibliothèque du Roi, mais qui ne s'y retrouve pas aujourd'hui. Nous empruntons notre description aux notes manuscrites de Van Praet.

c. — Poésies des XVe et XVIe siècles publiées d'après des éditions gothiques et des manuscrits. *Paris, chez Silvestre.* [*Imprimerie Crapelet.*] 1832. Gr. in-8 goth. N° 5.

d. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, III, 5-17.

21. NOUVEAU ET JOYEUX SERMON CONTENANT LE MÉNAGE ET LA CHARGE DE MARIAGE, POUR JOUER A UNE NOPCE, A UN PERSONNAGE.

[*Vers* 1500.]

Cette pièce reproduit une enumération dont la littérature du moyen âge offre d'assez nombreux exemples. Après *Le Dit de ménage*[1] et *L'Oustillement au villain*[2], on peut citer *Le Ditté des choses qui faillent en menage et en mariage*[3], *Les Tenèbres de mariage*[4], et surtout *La Complaincte du nouveau marié, lequèl marié se complainct des extencilles qu'i luy fault avoir en son mesnaige*[5]. Notre auteur s'est particulièrement inspiré de la *Complaincte*, dont il a reproduit presque sans aucun changement plusieurs vers.

Le sermon commence ainsi :

Libertas est, et cætera.

Ces parolles on trouvera
Au livre des tripes d'un veau
Qui jadis fut faict de nouveau,

---

1. *Le Dit de Menage, pièce en vers du* XIIIe *siècle, publiée par M. Trébucien* (Paris, Silvestre, 1835, in-8).
2. *De l'Oustillement au villain* (XIIIe *siècle*), *publié par M. Monmerqué* (Paris Silvestre, 1833, in-8).
3. Jubinal, *Nouveau Recueil de Contes, Ditz et Fabliaux*, II, 161-169
4. Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, I, 17-32.
5. *Ibid.*, I, 218-228.

Capitulo plein d'herbe verde,
Folio illuminé de merde.
Il est écrit en mondit livre
Que qui veut joyeusement vivre
Se doit en liberté tenir...

En voici les derniers vers :

Et pour ce, nous ferons priére
A Dieu qu'il veuille illuminer
Tous ceux qui sont a marier,
Que jamais n'ayent le courage
De soy ficher en mariage.
Pour eviter tant de miséres,
Je recommande les priéres
Qu'avez accoustumé de faire.

A Dieu vous dis ; je m'en vois boire.

Bibliographie.

a. — Cette pièce occupe les pp. 149-157 d'un volume intitulé simplement : Farce nouuelle tres-bonne et fort ioyeuse du Cuuier, à troys personnaiges. *A Lyon*, 1619. Pet. in-8 de 173 pp.

Biblioth. royale de Copenhague.

b. — Émile Picot et Christophe Nyrop, *Nouveau Recueil de Farces françaises*, LXIX-LXXI, 191-198.

22. Sermon joyeux de la Pacience des femmes obstinées contre leurs marys.

[*Rouen, vers* 1500.]

Cette composition satirique paraît appartenir à la fin du XVe siècle et être restée longtemps populaire ; elle est citée comme telle dans *Les Cris de Paris* d'Antoine Truquet, pièce dont la plus ancienne édition connue est de 1545. Un texte fort altéré de ces *Cris*, le seul que nous ayons entre les mains, porte :

Les Babioles.

Livres nouveaux ! [Livres nouveaux !]
Chansons, ballades et rondeaux !
Le Passetemps de Michaud,

La Farce de Maumarié,
La Penitence [sic] *des femmes*
Obstinées contre leurs maris ! [1]

Le sermon commence par un proverbe que l'on retrouve, à peu près dans les mêmes termes, au début de la *Moralité nouvelle de la prinse de Calais* (*Recueil de Farces, Moralités, etc., publié par Leroux de Lincy et Michel*, I, n° 6, p. 4) :

Patience passe science ;
C'est belle chose quant je pense
Que les femmes sont si [tres]sages
De faire par subtilz usages
Tout le vouloir de leurs-marys.
Ilz le feront, par sainct Denys !
De corne soufflez ; (ce) feront mon.
Ilz sont couchez, et non sont, non...

Le prêcheur rapporte les discours de plusieurs femmes qui se plaignent de leurs maris et termine ainsi :

De plorer sont assez legiéres
Et de bouller grandes ouvriéres ;
Ilz ont si bel entendement
Qu'on ne les cognoist bonnement ;
Le plus sage n'y sçait que faire,
Le plus fin y treuve a reffaire,
Le plus rusé n'y entend notte,
Et le plus simple s'en desporte :
Le plus rouge est le premier prins.

A Dieu vous dis, et plus n'en dis.

Bibliographie :

a. — ¶ Sermon ioy- || eulx de la patience des femmes obstinees || contre leurs maris. Fort ioyeulx et recrea || tif a toutes gens. — ¶ *Finis. S. l. n. d.* [*Paris, v.* 1510], pet. in-8 goth de 4 ff. de 21 lignes à la page.

Au titre, un bois qui représente un homme jouant du galoubet, tandis qu'une femme et un page l'écoutent. A droite, un roi barbu, sa couronne sur la tête et son sceptre à la main, se tient devant un arc de triomphe. Ce bois se retrouve

1. Voy. *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle ; nouvelle édition, revue et corrigée, avec des notes par P.-L. Jacob* (Paris, Delahays, 1863, in-16), p. 320.

sur le titre d'une édition des *Facecies de Poge*, imprimée par la veuve de *Jehan Trepperel*, à *Paris*.

Biblioth. de feu M. le baron J. de Rothschild (Cat., I, n° 589; cf. II, n° 1771).

b. — Sermon ioyeulx de la || Patience des femmes obstinees con- || tre leurs maris. Fort ioyeux ℭ recre- || atif a toutes gens. *S. l. n. d.* [*v.* 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 21 lignes à la page.

Au titre, un bois représentant une femme assise sur un trône. Cette femme est coiffée d'un capuchon de fou, de ce qu'on appelait un « sac à coquillons »; elle tient, de la main gauche, un paquet de verges et, de la main droite, un livre que lui présente un clerc. Derrière le clerc, une autre femme portant également un capuchon de fou. Sur le premier plan, deux canards.

Mus. britan., C. 22. A. 5.

c. — Sermõ ioyeux de la Pacience des femmes obstinees contre leurs marys : fort ioyeulx et recreatif a toutes gens. *S. l. n. d.* [*v.* 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 21 lignes à la page.

Au titre, un bois représentant une vieille femme qui tient une quenouille. Près de cette femme, un mendiant appuyé sur une béquille et suivi d'un cochon. Le bois est encadré de deux fragments de bordure placés en hauteur.

Édition citée par M. Brunet et reproduite en fac-simile en 1830.

d. — Sermon ioyeulx de la patience des femmes obstinees contre leurs maris. Fort ioyeulx et recreatif a toutes gens. *S. l. n. d.* [*v.* 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 21 lignes à la page, impr. en lettres de forme.

Cat. La Vallière, par De Bure, II, n° 3095, dans un recueil qui ne se retrouve plus aujourd'hui. Nous donnons notre description d'après les notes manuscrites de Van Praet.

e. — Sermon ioy- || eulx de la paci || ence des fẽmes || contre leurs maris. — ¶ *Finis. S. l n. d.* [*Paris, v.* 1515], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 26 lignes à la page, sign. *A*.

Le titre porte le même bois que le titre de l'édition *A* (on en trouvera la reproduction dans le Cat. Rothschild, I, n° 589), et le volume a probablement été imprimé à Paris, par la veuve de *Jehan Trepperel*. L'édition est cependant postérieure à *A* en raison du nombre des lignes contenues dans chaque page.

Au v° du titre, un bois représentant des femmes qui sortent d'une tente, près du rivage de la mer. Ce bois se retrouve fréquemment dans les vieilles impressions populaires; il orne notamment une édition du *Debat de deux Damoyselles*.

Biblioth. roy. de Dresde: M. 55. q. 189 (*Libri rom. et ital.*).

f. — La grãd patiẽnce des || Femmes otre leurs || maris. *Finis.—S. l. n. d.* [*v.* 1515], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 23 lignes à la page, sign. *A*.

Cette édition n'a qu'un simple titre de départ; le r° du 1er f. contient 16 vers; le v° du dernier f. en contient 18, plus le mot *Finis*.
Cat. Didot, 1878, n° 230.

g. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus, n° 17).

h.— Discours || ioyeux de la Patien- || ce des Femmes obsti- || nes [*sic*] contre leurs || maris. || Fort ioyeux & recreatif a || toutes gens. || *A Rouen*, || *Chez Theodore Rainsart, pres la porte du* || *Palais, à l'Homme armé. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, sign. *A*.

Titre encadré, avec un fleuron orné de deux chimères.
Biblioth. municip. de Versailles, E. 712, c., dans un recueil contenant plusieurs pièces sorties des mêmes presses.

i. — Discours || ioyeux de la pa- || tience des fem- || mes obstinees contre || leurs maris || Fort ioyeux & recreatif || a toutes gens || *A Rouen.* || *Chez Loys Costé, libraire ruë Es-* || *cuyere aux trois* ✝✝✝. || *Couronnees. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, sans sign.

Titre encadré, dont le v° est blanc.
Biblioth. nat., Y ✝ 6118. A (7). Rés., dans un recueil qui contient douze pièces publiées par *Costé*.

j. — Sermon || ioyeux de la || Patience des || Femmes obsti- || nees contre leurs || maris || Fort ioyeux & recreatif || a toutes gens || *A Rouen*, || *Chez Nicolas Lescuyer, pres le grand* || *portail, nostre Dame. — Fin. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 6 ff. de 27 ligres à la page, sans chiffr., récl., ni sign.

Le titre, dont le v° est blanc, est orné d'un encadrement et de la petite marque de *Lescuyer* avec la devise : Πάροντα καὶ μέλλοντα.
Dans le coin inférieur de droite, on remarque le chiffre 21.
Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

k. — Discours || ioyeux de la patien- || ce des femmes obsti- || nes [*sic*] contre leurs || maris. || Fort ioyeux & recreatif à || toutes gens. || *A Rouen*, || *Chez Pierre Mullot, marchand Libraire* || *ruë Escuyere au nom de Iesus.—Fin. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 8 ff. de 26 lignes à la page.

Le titre, dont le v° est blanc, est orné d'un encadrement et d'un fleuron.

Au r° du 5e f. commence *La Complainte du temps passé par le commun du temps present*, qui occupe les 4 derniers ff.
Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

— Fac-similé lithographique de l'édition *c* exécuté en 1830 et tiré à 40 exemplaires.

m. — *Joyeusetez*, 1830.

n. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, III, 261-267.

23. Sermon joyeulx d'ung Fiancé qui emprunte ung pain sur la fournée a rabattre sur le temps advenir.

[*Rouen?, vers* 1500.]

Avant de raconter l'histoire, d'ailleurs très courte, que le titre indique, le prêcheur tonne contre le monde où toutes choses vont à l'envers; il entre ainsi en matière:

Putruerunt et corrupte sunt.

Exposer [vueil] le théme au long;
[En] dire vueil le contenu.
Mes bons amys, j'ay entendu
Que l'antechrist est desja né;
Le dyable l(uy)' a bien amené;
Il vient devant qu'on le demande.

Les vers 4-7 sont tirés à peu près textuellement de la sottie des *Menus Propos* (v. 457-460):

Le Second.

Fuyons nous en; j'ay entendu
Que l'antechrist si est ja né.

Le Tiers

Le dyable l'a bien amené,
Car il vient devant que on le mande.

Quelques lignes plus loin nous constatons un nouvel emprunt à la même pièce:

Sermon.

Il me souvient bien quant ma mére
Disoit qu'elle estoit prude femme ;
Mais qu'il en soit, par Nostre Dame,
Je n'oseroys de rien jurer.

Je ne suys point aise a crier
Se ne vous dis mon cas a plain.

Menus Propos

LE PREMIER

Il me souvient bien que ma mère
Disoit qu'elle estoit preude femme ;
Mais qu'il en soit, par Nostre Dame,
Je n'oseroie de riens jurer.

LE SECOND

Je ne suis point aise a crier
Si je n'ay a boire a la main.

Après ces facéties, l'acteur annonce qu'il va faire la quête :

Or ça, chascun tende la main
A la bourse ; il en est temps.

Il entre ensuite en matière et raconte l'histoire du fiancé, histoire qu'il termine ainsi :

Voila la fin de mon mignon :
Putruerunt et corrupte sunt.
Ung chascun [donc] se contregarde
Et a son fait si preigne garde,
Car plusieurs povres trupelus
En ce point sont souvent deceuz,
Chascun le congnoist tout a plain.
Allez et revenez demain.

Les menus Propos ont dû être joués à Rouen au mois de février 1461 (voy. notre monographie de la *Sottie*, p. 20 ; *Romania*, VIII, 251) ; le sermon est nécessairement postérieur ; il est probable cependant qu'il appartient encore au XVe siècle, car les éditions les plus anciennes que nous possédions, éditions qui remontent au commencement du XVIe siècle, sont déjà des plus fautives. Quant au lieu où la pièce aura été composée, rien ne l'indique ; mais ce sont les acteurs rouennais qui devaient le mieux connaître *Les menus Propos*.

Bibliographie :

a.—Sermon || ioyeux dung fiance q̃ || ẽprunte vng pain sur || la fournee a rabatre || sur le tẽps a venir. *S. l. n. d.* [*v.* 1530], pet. in-8 goth. de 4 ff., fig. sur bois.

Un exemplaire de cette édition, acheté par Fernand Colomb, à Turin, le

14 janvier 1531, était conservé jusqu'à ces derniers temps dans la Bibliothèque Colombine, à Séville. Voy. Harrisse, *Excerpta Columbiniana*, v° *Sermon*.

b. — Sermon ioyeulx dung fiance qui emprunte vng pain sur la fournee a rabattre sur le temps aduenir. *S. l. n. d.* [*v.* 1530], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page.

Cette édition n'a qu'un titre de départ, mais le r° du 1er f. est encadré d'un double filet.

Au v° du dernier f., deux bois disposés côte à côte; l'un, placé à gauche, représente trois boules, restes d'un cordon qui entourait une armoirie; l'autre, à droite, représente un ermite vu à mi-corps, dans un cadre rond. Ces bois sont différents de ceux qui ornent l'édition *a*.

Pour remplir l'espace resté vide à la fin de la plaquette, l'imprimeur a ajouté au sermon une tirade de 25 lignes en vers terminés par le mot *point*.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (*Cat. Cigongne*, n° 710).

c. Sermon || dung fiance qui || emprunte vng pain sur la fournee a ra- || batre sur le temps aduenir. — *Finis. S. l. n. d.* [*v.* 1530] pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page.

Au titre, une marque représentant un grand P entouré de rinceaux.

Mus. britann., C. 22. a. 50, dans un recueil où le *Sermon* est réuni au *Monologue des nouveaulx Sotz de la joyeuse bende*, lequel ne sort pourtant pas des mêmes presses.

d. — Sermon ioyeulx. — *Explicit. S. l. n. d.* pet. in-8 goth. de 4 ff.

Au titre, deux petits bois placés côte à côte et représentant, l'un, un jeune clerc à longue robe, l'autre, un soldat armé d'un sabre grotesque. Chacun de ces personnages est surmonté d'une banderole restée vide.

Cette édition, qui ne contient pas les 25 vers décasyllabiques placés à la fin des précédentes, a été reproduite en fac-similé chez *Prudhomme* à *Grenoble*, en 1835, et tirée, par les soins de M. le vicomte P. C. de B. [Colomb de Batines], à 42 exemplaires, savoir: 32 sur papier vélin, 8 sur papier de couleur et 2 sur peau vélin.

e. — Sermon d'vn || fiance qui em- || prunta vn pain || sur la fournee, à rabatre || sur le temps auenir. || *A Rouen.* || *Chez Nicolas Lescuyer, pres le* || *grand portail, nostre Dame.* — *Fin. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. non chiffr. de 27 lignes à la page, sans sign.

Titre encadré, dont le v° est blanc. Ce titre porte la marque de *Lescuyer* représentant une tête de Janus, enfermée dans un cercle formé de deux serpents, et accompagnée de la devise: Πάροντα καὶ μέλλοντα.

Dans le coin inférieur de droite se trouve le chiffre 10, qui indique la place que le *Sermon* devait occuper dans les recueils de *Lescuyer*.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.— Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat. I, n° 590, art. 1).

f. — Discours || d'vn Fiancé qui || emprunta vn pain || sur la fournee, à rabattre || sur le temps aduenir. || Nouuellement Imprimé reueu & recorrigé || de nouueu [*sic*]. || *A Rouen*, || *Chez Pierre Mullot, marchant Libraire* || *ruë Escuyere au nom de Iesus. S. d.* [*vers* 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page. sign. *A*.

Le titre, entouré d'un encadrement, est orné d'un petit bois qui représente une femme poursuivie par un homme près d'une porte.

Le v° du titre est blanc.

Les 4 ff. qui terminent la feuille sont occupés par le *Sermon joyeux des Friponniers et des Friponnières*.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

g. — Réimpression exécutée à *Paris*, par *Pinard*, en 1829, et tirée à 60 exempl. pour MM. Techener [et Aimé Martin].

h. — Réimpression exécutée à *Grenoble*, par *Prudhomme*, en 1835 (voy. *d*).

i. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, III, 5-10.

j. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [*publié par Ch. Brunet*] (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), II, XXIII, 1-6.

24. SERMON POUR UNE NOPCE, autrement dit : DISCOURS JOYEUX POUR ADVERTIR LA NOUVELLE MARIÉE DE CE QU'ELLE DOIT FAIRE LA PREMIÉRE NUICT, OU PLAISANT DISCOURS ET ADVERTISSEMENT AUX NOUVELLES MARIÉES POUR SE BIEN ET PROPREMENT COMPORTER LA PREMIÉRE NUICT DE LEURS NOPCES ; par Roger de Collerye.

[*Auxerre, vers* 1505.]

Comme Guillaume Coquillart, comme Jehan Pinard et comme Jehan Molinet, Roger de Collerye appartenait à l'Église ; comme eux il cultivait la poésie, et il ne craignait pas de traiter des sujets plus que scabreux. Ce sermon, destiné à être récité à la fin d'un repas de noce, est un cu-

rieux monument de la gaieté de nos pères. Le titre d'une des éditions que nous décrivons ci-après nous apprend que les vers de Roger de Collerye furent intercalés dans un ballet lyonnais du commencement du XVIIe siècle. Les auteurs de ballets aimaient alors en effet les tirades fortement épicées.

Le texte du sermon est emprunté au verset 11 du psaume XLIV et paraîtra tout à fait en situation. Les mots *Audi, filia et vide*, ont été plus d'une fois invoqués par les prédicateurs, entre autres par frère Robert Messier dans son *Adresse de salut* (Biblioth. nat., ms. fr. 1888), et l'on a même cru au XVIIe siècle que l'abbé de Choisy les avait malicieusement attribués à madame de Maintenon (voy. Brunet, III, 424).

La pièce commence ainsi :

LE PRESCHEUR, *habillé en femme*

Theume :

Audi, filia, et vide.

Ce theume que j'ay devidé
Est escript d'une grosse plume,
Aussi pesante qu'une enclume,
Et d'un vielz psaultier enfumé
Je l'ay extraict et escumé,
Affin d'en faire un bon brouet...

En voici les derniers vers :

Mais si quelqu'un de vous s'abuse,
Monstrez que vous sçavez la ruze
Comment on se doibt gouverner
Affin de le bien yverner;
Qu'il me soit mené et guidé.
Audi, filia, et vide;
Qui sera sans dilation
De nostre predication
L'achevement, et bien couché
Ainsy que je vous ay touché.

Bibliographie :

a. — Les Œuures de maistre || Roger de Collerye hõme tressauãt || natif de Paris. Secretaire feu monsieur Dauxerre || lesquelles il composa en sa ieunesse. Contenant || diuerses matieres plaines de grant recreatiom [*sic*] & || passetemps, desquelles la declaration est au sec õd || feullet. || *On les*

vend a Paris en la rue neufue || *nostre Dame a lenseigne Faulcheur.* || Auec priuilege pour deux ans. || M.D.XXX.VI [1536]. — *Fin.* Pet. in-8 de 104 ff. non chiffr. de 29 lignes à la page, impr. en lettres rondes, sign. *A-N.*

Au titre la marque de *Pierre Roffet* (Silvestre, n° 150).

Au verso du titre se trouve la table.

Le volume ne contient pas d'extrait du privilège.

Notre pièce, intitulée : *Sermon pour une nopce,* occupe les ff. *Fij-Fiiij.*

Biblioth. nat., Y 4478. Rés.— Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 517). — Biblioth. de M. le comte de Lignerolles. — De ces trois exemplaires, les seuls qui soient connus aujourd'hui, le premier est incomplet de plusieurs feuillets.

b. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart. *A Paris,* 1597. In-8.

Sur ce volume, qui paraît avoir été imprimé au XVIIIe siècle et dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, voy. ci-dessus notre n° 17. La pièce de Roger de Collerye y est reproduite sous le titre de *Sermon pour une nopce,* c'est-à-dire qu'elle est directement extraite des *Œuvres* du poète.

c. — Œuvres de Roger de Collerye. Nouvelle édition, avec une Préface et des Notes par M. Charles d'Héricault. *Paris, Chez P. Jannet, Libraire.* [*Imprimerie de J. Claye.*] MDCCCLV [1855]. In-16 de xxxviiij et 287 pp.

Le *Discours* occupe les pages 111-122.

d. — Discours || ioyeux pour ad- || uertir la nouuel- || le mariee de ce quelle doit || faire la premiere nuict. || *A Rouen,* || *Chez Loys Costé, libraire ruë Es* || *cuyere aux trois* ✝✝✝. || *Couronnees. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page, sign. *E.*

Les vers 29-47, 68, 117-132, 185-222, 253-262 manquent dans cette édition.

Biblioth. nat., A + 6118 A (5). Rés., dans un recueil contenant 12 pièces imprimées par *L. Costé* et dont les signatures se suivent d'*A* à *M.*

e. — Sermon || ioyeux pour || aduertir la || nouuelle mariee, de ce || qu'elle doit faire la || premiere nuict. || *A Rouen,* || *Chez Nicolas Lescuyer,* || *pres le grand portail* || *nostre Dame. — Fin. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. non chiffr. de 27 lignes à la page, sans sign.

Le titre, entouré d'un encadrement, porte une petite marque de *Lescuyer,* réduction de celle qu'a donnée Silvestre (n° 986).

Il existe de cette édition deux sortes d'exemplaires. L'exemplaire de M. le

comte de Lignerolles porte sur le titre, dans le coin inférieur de droite, le chiffre 10, indiquant la place que le *Sermon* occupait dans les recueils mis en vente par *Lescuyer*; celui qui fait partie de la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, nº 590, art. 8) porte à la même place le chiffre 12.

Le texte est le même que celui de *Loys Costé*.

f. — Le Plaisant Discours et Aduertissement aux Nouuelles Mariees pour ce (*sic*) bien et proprement comporter la premiere nuict de leurs nopces, recite a vn Balet par vn ieune homme Lyonnois le iour du Ieudy Gras dernier. *A Lyon.* 1606. Pet. in-8 de 8 ff.

Cette édition est incomplète des v. 29-47, 117-132, 185-222.

Cat. de Charles Nodier, nº 569.

g. — Le plaisant Discours et Aduertissement aux nouuelles Mariées... In-8 de 7 ff.

Réimpression à 25 exemplaires exécutée chez *Guiraudet*, à *Paris*, en 1829, par les soins de M. de Montaran. Le texte reproduit par l'éditeur est celui de *d*, bien qu'il ait emprunté le titre de *f*.

h.— Le Plaisant Discours et Aduertissement aux Nouuelles Mariees... *A Lyon.* In-8 goth. de xv pp.

Réimpression à 60 exemplaires exécutée chez *J. Pinard*, à *Paris*, en 1830, d'après l'édition *f*. L'avis de l'éditeur est signé *T.* (Trébutien?).

i. — Le plaisant Discours et Avertissement aux nouvelles mariées. *A Lyon*, 1606. In-8 goth. de xiv pp. et 1 f.

Autre réimpression de l'édition *f* exécutée en 1851 par la veuve *Berger-Levrault*, à *Strasbourg*, pour le libraire *Salomon* et tirée à quelques exemplaires.

25. Sermon de l'Endouille.

[*Paris, vers* 1520.]

L'histoire des commères et de l'andouille est une des plus ordurières qui aient pu être mises sur la scène; elle témoigne des obscénités inouïes que pouvaient se permettre les acteurs. En voici le début :

Mon thesme c'est : *Refecti sunt.*

Sotise nous a huy refaicts
Pour fonder a Sainct Jehan le Rond

La confrerie (de) Sainct Jehan Lipais.
On ne sçauroit faire trois pets
D'une vesse sans alainer,
Et qui voudroit baiser la paix
Auroit de quoy boire et humer.

Pendant que je suis de loisir,
Je vous veulx racompter et dire
Une histoire ou prendrés plaisir
Et qui vous fera, je croy, rire...

Le jeu de mots sur Saint-Jean le Rond ne permet pas de douter que la pièce ne soit parisienne. On lit du reste (v. 117-120) :

S'il en falloit aultant bailler
A celles qui n'en ont leur soul,
Ce seroit assés pour aller
De Paris jusques en Poitou.

Le monologue finit ainsi :

Sa femme et sa mére alors viennent
Le trousser, qui bien se souviennent
Qu'il fault que son [oustil] on frote;
Si l'ont froté de telle sorte
Avec des verges par tel sy
Qu'il requit pardon et mercy.
La servante pareillement
Fut estrillée proprement;
Mais, afin que ne vous ennuye,
A Dieu toute la compagny[e].

Bibliographie :

a. — Sermon de || landouille nou- || ueau et fort ioy-eulx || pour rire. *S. l. n. d.*, pet. in-8 goth. de 4 ff.

Un exemplaire de cette édition, qui faisait partie d'un des précieux recueils de la Bibliothèque Colombine, à Séville, et qui s'y trouve peut-être encore, avait été acheté par Fernand Colomb, à Lyon, au mois d'août 1535. Voy. H. Harrisse, *Excerpta Columbiniana*, v° *Sermon*.

b. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus le n° 17).

c. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, IV, 87-93.

Cette réimpression a été donnée d'après une copie qui faisait partie d'un

recueil de sermons joyeux, copié par M. Gratet-Duplessis, et qui a figuré à la vente Baudelocque. La copie paraît avoir été exécutée d'après *b*.

d. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [*publié par Ch. Brunet*], (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), III, VI, 1-8.

26. Sermon joyeulx pour rire.

[*Rouen? vers* 1530.]

Ce sermon commence ainsi :

In nomine Patris prima
Et Fili [*i*] *secunda,*
Barbara pota baston;
J'ayme *Regina Celorum.*
In hoc presenty opere,
Le sens d'un Caiton inspiré,
Avec[que] l'engin d'une buche,
Qui soyt desoublz ma capeluche!

Omnya subjesisti su[*b*] *pedibus ejus, oves et boves. Hec verba generaliter desimo* [*sunt*] *capitulo.*

En l'abaye de Sainct Lo,
Les carmes [et] le[s] augustins,
Cordeliers, mesmes jacobins,
Toutes gens en font mention...

Pour montrer que tous les animaux sont soumis à l'homme, le prêcheur cite l'exemple de la femme :

Sy tost que nature la somme
Souvent se renverse soublz l'homme.

Telle est la thèse délicate qui est développée dans la plus grande partie du sermon.

Voici les derniers vers de la pièce :

Regardés comme il en print
A Paris pour l'amour d'Eleine:
Y feist destruction villeinne
Par l'ardeur d'amour qui le print
Que luy seul en combatant vint.

[Or], le pardon que Dieu donna
A Romme et constitua
A son bon apostre sainct Pierre,
Je le vous donne, et l'alés querre.

La mention de Saint-Lo au v. 11 semble indiquer que le monologue est normand ; il appartient sans doute au théâtre de Rouen.

On retrouvera les quatre vers en latin macaronique par lesquels débute le prêcheur en tête d'un monologue de Jehan d'Abundance, *Les quinze grands et merveilleux Signes nouvellement descendus du ciel au pays d'Angleterre* (voy. ci-après n° 39) ; ces vers faisaient probablement partie du fonds commun des auteurs de farces.

Bibliographie :

a. — Biblioth. nat., ms. franç. n° 24341 (La Vallière, 63), fol. 12, v°-15, r°.

b. — Recueil de Farces, Moralités et Sermons joyeux, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Royale, par Leroux de Lincy et Francisque Michel. *Paris, Chez Techener*, 1837. 4 vol. pet. in-8.

Le *Sermon* est joint à la farce de *La Reformeresse*, n° 17.

27. Discours joyeux des Friponniers et Friponniéres.

[*Rouen, vers* 1530.]

Ce sermon de friponnerie est des moins édifiants ; en voici le début :

In nomine Patris, silence,
Seigneurs et dames, je vous prie,
Car je n'ai pas haute loquence ;
In nomine Patris, silence !
Je vous feray cy en presence
Un sermon de friponnerie :
In nomine Patris, silence,
Seigneurs et dames, je vous prie.

Je ne feray qu'une partie
En [la] colation presente
Qui sera jointe a mon attente
En bon françois, de point en point
Car de latin je n'en sçay point.

Le prêcheur parle de Paris, de Rouen, de Lyon, d'Orléans et de Tours; mais la pièce est certainement rouennaise, ainsi que le prouve une allusion aux *Conards :*

Vous viendrez, par devotion,
Vous toutes, en procession :
Il y a pardons generaux,
Dont nous portons bulles et seaux,
Donnez de souverains prelatz,
Autant abbez comme *conards.*

L'acteur donne lecture de ses bulles, qui devaient être en prose comme celles que nous avons relevés dans le *Sermon joyeulx de monsieur sainct Velu* (n° 9), et termine ainsi :

Jeunes filles qui, en bas aage,
Ont esbranlé leur pucelage,
Faisant service a leurs amis,
Tous ces cas cy leur sont remis
Et pardonnez, sans faute nulle,
Ainsi que recite la bulle;
Si une femme, par sa prouesse,
Est de son mary la maistresse,
Ou qu'el le batte a chacune heure :
Ouy, pourveu que le vilain meure.

Bibliographie :

a. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus le n° 17).

b. — Sermon || ioyeux des || Friponniers || et Fripon- || nieres. || Ensemble la Confrarie des dits Friponniers || & les pardons de ladicte Confrarie. || *A Rouen,* || *Chez Nicolas Lescuyer, pres le grand* || *portail, nostre Dame.* — *Fin. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. non chiffr. de 26 lignes à la page, sans sign.

Le titre est orné d'un encadrement et de la petite marque de *Lescuyer,* avec la devise : Πάροντα καὶ μέλλοντα.

Dans le coin inférieur de droite, on remarque le chiffre 20.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

c. — Discours ioyeux des Friponniers et Friponnieres. Ensemble la Confrairie desdits Friponniers et les Pardons de ladite Confrairie. *A Rouen, Chez Richard Aubert, libraire, ruë de l'Orloge, deuant le Lyon d'or. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, titre encadré.

Un des coins inférieurs du titre porte le chiffre 13, ce qui permet de croire

que *Richard Aubert* a publié des séries de pièces facétieuses dont il faisait des recueils comme *Lescuyer*, *Cousturier*, *Costé*, *Mullot*, *Rainsard*, etc.

Édition réimprimée en 1831.

d. — Le Sermon || ioyeux des Fri- || ponniers et Fri- || ponnieres. || Ensemble la Confrarie desdits Friponniers, || & les pardons de ladite || Confrarie. — *Fin.* Pet. in-8 de 4 ff. de 29 lignes à la page.

Ce Sermon est imprimé à la suite du *Discours d'un fiancé qui emprunte un pain sur la fournée* (Rouen, Mullot, s. d., mais v. 1600), et occupe les quatre derniers feuillets du volume.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

e. — Réimpression exécutée chez *Pinard*, à *Paris*, pour le libraire Silvestre, en 1831, et tirée à 42 exemplaires.

f. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, I, 147-153.

g. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [*publiées par Ch. Brunet*] (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), III, v, 1-1.

28. Le Caquet des bonnes Chambriéres.

[*Paris? vers* 1530.]

Cette pièce paraît avoir subi plusieurs remaniements successifs qui en ont développé et, par conséquent, altéré le texte. Un certain nombre de vers (208 et suiv.) se retrouvent à peu près textuellement dans la *Farce des Chamberiéres qui viennent a la messe de cinq heures* (Viollet Le Duc, *Ancien Théatre françois*, II, 435, 439). Malgré ces remaniements, le *Caquet* a conservé la forme dramatique; il commence par le triolet suivant :

Chamberiéres, vueillez moy pardonner
Si je pretendz descouvrir voz finesses;
Je n'entends point les bonnes blazonner :
Chamberiéres, vueillez moy pardonner
Aux maulvaises je vueil le tort donner,
Que chascun sçait plus communes qu'asnesses :
Chamberiéres, vueillez moy pardonner,
Si je pretendz descouvrir voz finesses.

La seconde moitié du monologue, prise dans diverses farces, est en vers de huit syllabes. La pièce se termine ainsi :

Une aultreloys te compteray
De ma maistresse bon propos,
Comment elle boit a plains potz
Quant nostre maistre n'y est point,
Comme elle chante en contrepoint
Avec son amy par amours;
Mais, pour present, le temps est cours,
Heure est que la nappe je mette.
A Dieu je te dis, Guillemette.

Nous connaissons de cette pièce des éditions imprimées à Lyon et à Rouen, mais la mention de Gentilly au v. 117 nous montre qu'elle a été, sinon composée à Paris, du moins arrangée pour un théâtre parisien.

Bibliographie :

a. — ¶ Le caquet des bõnes cham- || berieres/ declarant aucunes finesses || dont elles vsent vers leurs maistres || et maistresses. Imprime nou- || uellement par le comman- || demẽt de leur secretaire || maistre Pierre || babillet. — ¶ *Finis. S. l. n. d.* [*v.* 1530] pet. in-8 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page, sign. *A-B.*

Au titre, un bois d'un docteur assis dans une chaire et tenant un livre à la main; devant ce personnage, un clerc agenouillé étend la main pour prendre le livre; trois autres clercs se tiennent debout par derrière. Un cartouche placé dans le haut de la composition porte ces mots: *Maistre Pier-* || *re babillet.*

Au v° du dernier f., une marque portant les initiales S. M.

Biblioth. de M. le baron de Ruble (Cat. de Lurde, n° 85).

b. — Le Caquet des bonnes Chambrieres declairant aulcunes finesses dont elles vsent vers leurs maistres et maistresses. Imprime par le cõmãdemẽt de leur Secretaire maistre Pierre Babillet. ¶ Auec la maniere pour cõgnoistre de quel boys se chauffe Amour. *S. l. n. d.* [*v.* 1530], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page.

L'addition de la pièce intitulée *De quel boys se chauffe Amour* à l'édition *b* et aux suivantes permet de considérer l'édition *a* comme plus ancienne.

Catal. La Vallière, par De Bure, n° 3095, dans un recueil acheté par la Bibliothèque du Roi. — Le volume ne se retrouvant pas aujourd'hui, nous donnons notre description d'après les notes manuscrites de Van Praet. M. Brunet cite la même édition d'après les catalogues Lang et Cailhava.

c. — Le Caquet des bonnes Chambrieres, declarãt aucunes finesses dont elles vsent vers leurs maistres et maistresses. Imprime par le commandement de leur secretaire maistre Pierre Babillet. Auecq la maniere

pour cognoistre dequel boys se chauffe Amours. *S. l. n. d.* [*v.* 1530], pet. in-8 goth. de 8 ff.; avec fig. en bois au titre.

Biblioth. Méjanes à Aix, n° 29880 (recueil).

d. — ¶ Le caquet || des bonnes Chambrieres/ declarant aucunes fi- || nesses dont elles vsent || vers leurs maistres ℭ maistres || ses. Imprime par le com- || mandement de leur || Secretaire mais || tre Pierre || Babil- || let. || Item vne Pronostication sur les || Maries ℭ femmes veufues. || ¶ Auec la maniere pour con- || gnoistre de quel boys se || chaulfe || Amour. || ¶ *On les vend a Lyon en la mayson* || *de feu Barnabe Chaussard/ pres* || *nostre dame de Confort. — Finis. S. d.* [*vers* 1549], pet. in-8 goth. de 12 ff. de 22 lignes à la page pleine, sign. *A-C* par 4.

La Pronostication sur les mariez et femmes veufves est accompagnée de cette mention « Pour l'an mil cinq cens et cinquante », ce qui permet de croire que l'édition a été exécutée en 1549.

M. Brunet indique à tort cette édition comme ne comptant que 8 ff.

Cat. Didot, 1878, n° 215 (exemplaire de Nodier et de Yemeniz).

e. — Le Caquet des bonnes Chamberieres, declairant aulcunes finesses dont elles vsent vers leurs maistres et maistresses. Imprimé par le commandement de leur secretaire maistre Pierre Babillet. Auec la maniere pour congnoistre de quel boys se chauffe Amour. *A Paris, Pour Iean de Lastre demeurant pres le college de Reims.* 1577. Pet. in-8 de 8 ff., titre encadré.

Edition qui présente de nombreuses transpositions.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (Cat. Cigongne, n° 830).

f. — Les Œuures de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus le n° 17).

g. — Le || Caquet || des bonnes Cham- || brieres declarant || aucunes finesses, dont elles vsent vers leurs mai- || stres & maistresses. || Imprimé par le commandement de || leur Secretaire maistre || Pierre Babillet. || *A Rouen,* || *Chez Loys Costé, Libraire ruë* || *Escuyere à l'enseigne des trois* || ✝✝✝. *couronnees. S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 8 ff. de 24 lignes à la page, sign. *C*.

Titre encadré dont le v° est blanc.

Biblioth. nat., Y 6118. A (3), dans un recueil où se trouvent onze autres pièces imprimées par *Costé*, et dont les signatures se suivent d'*A* à *M*.

h. — Le Caquet des bonnes chambrieres declarant aucunes finesses

dont elles vsent vers leurs maistres et maistresses. Imprimé par le commandement de leur Secretaire, maistre Pierre Babillet *A Rouen, Chez Nicolas Lescuyer pres le grant portail nostre dame S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 8 ff.

Edition extrêmement incorrecte, où tous les vers sont transposés. Le titre porte en signature le chiffre 15, lequel indique la place réservée à cette pièce dans les recueils de *Lescuyer*.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (Cat. Cigongne, n° 831).

i. — Le || Caquet || des bonnes Cham- || briere [*sic*], declarant || aucunes finesses, dont elles || vsent vers leurs maistre [*sic*] || & maistresses. || Imprimé par le commandement de leur Se- || cretaire maistre Pierre Babillet. || *A Rouen,* || *Chez Pierre Mullot, marchant Libraire rue* || *Escuyere au nom Iesus* [sic]. *S. d.* [*v.* 1600], pet. in-8 de 8 ff., sign. *A*.

Le titre, dont le v° est blanc, est orné d'un encadrement et d'un petit bois qui représente un homme parlant à quatre femmes. Ce bois est signé des initiales A. M. R.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

j. — La Mechanceté des Femmes, auec le Caquet des Chambrieres. Ensemble la Lettre d'vn Gentilhomme à vne Damoiselle et la Response de la Damoiselle au Gentilhomme. Plus la Lettre d'escorniflerie. *A Lyon, iouxte la copie imprimée A Paris,* 1650. Pet. in-12 de 46 pp.

Cat. Béhague, n° 1419.

k. — *Joyeusetez*, 1830.

l. — Poésies des XVe et XVIe siècles publiées d'après des éditions gothiques et des manuscrits. *Paris, Chez Silvestre.* [*Imprimerie Crapelet.*] 1832. Gr. in-8 goth. N° 2.

m. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, V, 71-84.

n. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [*publié par Ch. Brunet*]. (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), II, v, 1-5.

(*A suivre.*)

Émile PICOT.

MÉLANGES

I.

SUL METRO DI DUE COMPONIMENTI POETICI DI FILIPPO DE BEAUMANOIR, ED. SUCHIER[1].

Il Suchier opina che il verso del *Lai d'amours* (I, cxlviii) è l'endecasillabo, diviso in due parti, che ci permetteremo di chiamare emistichii; di 7 + 4 sillabe, quando la cesura è maschile. Egli considera quindi qual normale il tipo

1. Nus ne puet sans bone amor grant joie avoir,

ed aggiunge poi che il poeta si permise « assez souvent » di dare al primo emistichio otto sillabe in luogo di sette; p. es.

8. E! Dix, dont verroit la fierour dont el me hee.

Esaminiamo il componimento. Fra 152 versi, di cui esso consta, ne troviamo 109 con cesura maschile. Ora, di questi solo OTTO (1-6, 11, 17) sono costruiti secondo il primo tipo; 101 sono dodecasillabi (8 + 4). Una tale oscillazione nel metro è atta a destare meraviglia. Volendo ammettere errori di copista, gli è naturale che si supporrebbero piuttosto nella tenuissima minoranza che in una maggioranza così imponente. Ma poichè gli esempii del primo tipo ricorrono tutti così vicini l'uno all' altro ed anzi nel principio formano una serie compatta di sei versi, è difficile credere che per un caso fortuito il copista abbia così di frequente sbagliato nei primi versi e scritti correttamente gli altri; non si può quindi

1. *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir* (*Société des anciens textes français*), vol. I, 1884; vol. II, 1885.

a meno di pensare ad un proposito deliberato. È possibile quindi che si sia dapprima tentato l'endecasillabo; ma ben tosto il primo emistichio abbia ceduto all' influenza potentissima dell' ottosillabo. Dico « si sia tentato », perchè due suppozioni possono farsi : o il poeta stesso cominciò coll' usare l'emistichio di sette sillabe e non tardò a scivolare in quello di otto; o egli usò costantemente il verso dodecasillabo ed un rimaneggiatore, dopo essersi provato a rifare il componimento con altro metro, rinunciò ben tosto alla difficile impresa. Come che sia, pare a me (e credo parrà anche ad altri) poco opportuno il considerare qual normale un tipo rappresentato da soli 8 versi, di fronte ai quali si dovrebbero registrare 101 eccezioni. Ne conchiudo che i versi del *Lai* con ces. masch. ci danno qual tipo normale il dodecasillabo, composto di 8 + 4 sillabe; i due accenti d'obligo vanno adunque sulla ottava e sulla decimaseconda sillaba.

Che cosa c'insegnano i versi con cesura femminile? Qui, a dir vero, la varietà è maggiore; ciò non di meno pressochè tutti i versi confermano il risultato finora ottenuto. Per brevità, non citerò le opinioni del Suchier, che in parte concordano colle mie, ma che mi sembrano oscurate dall'idea preconcetta che il tipo normale sia l'endecasillabo, quindi col primo accento d'obligo sulla settima.

Il caso più semplice è quello in cui il secondo emistichio comincia con vocale. In questi l'*-e* metatonico alla fine del primo emistichio si elide in virtù della vocale che ricorre in principio del secondo emistichio. Anche qui abbiamo dodici sillabe. Così p. es.

7. Que voelle ja estre m'amie a nes un jor

ed altri sette versi : 41, 51, 68, 93, 124, 130, 131.

Nel caso in cui il secondo emistichio comincia con consonante, il primo emistichio ha del pari quasi sempre il primo accento sull' ottava sillaba, ma rispetto alla sillaba che contiene l'*-e* metatonico, due procedimenti sono leciti :

1° *-e* forma la prima sillaba del secondo emistichio. P. es.

18. Ele l'a lonc et si blancoie comme argent.

D'eguale struttura sono altri 20 versi : 29, 30, 39, 46, 49, 57, 59, 60, 63, 65, 70, 72, 74, 110, 112, 121, 132, 137, 140, 141.

2° *-e* non viene computata, a quel modo che non si computa nella cesura epica. Il verso ha dodici sillabe ed una ridondante alla cesura.

10. La biauté dont mes cuers se claimme voel deviser

D'eguale struttura sono altri nove versi : 43, 53, 81, 98, 103, 108, 118, 119, 149.

Abbiamo, quindi fra 42 [1] versi con ces. fem.*, non meno di 39 coll'accento sull' ottava sillaba del primo emistichio ; rimangono soli tre, i quali hanno l' accento sulla settima. Rispetto all' *-e* anche qui i due procedimenti suindicati :

1° *-e* è la prima sillaba del secondo emistichio. Due versi :

15. Dix ! com sont de bele assise ses oreilles.
16. Je me merveil a merveilles de son col.

2° *-e* non viene computata, o semmai, essa forma parte del primo emistichio, che è allora d'otto sillabe con cesura lirica. Un verso :

9. Ele m'a la mort donee s'ele ne m'aime 7.

Dunque (ripeto) 3 versi di fronte a 39 e, aggiunti gli 8 con ces. masch., 11 versi con accento sulla settima, che è quanto dire di tipo endecasillabo, di fronte a 141 con accento sull' ottava, che è quanto dire di tipo dodecasillabo, e (si badi bene) tutti gli undici per entro ai primi 17 versi. Potremo continuare a dire che il verso del *Lai* è l'endecasillabo modificato o, come dice il Suchier, « deteriorato » con molte licenze ? Non mi pare.

Quello che finora si è esposto trova applicazione ancor più valida rispetto ad altra poesia di Filippo, la *I*ma *Fatrasie*. Il verso di questo componimento si divide in tre piccole sezioni, che indicheremo con *A*, *B*, *C*. *A B* possono considerarsi qual primo emistichio, *C* qual secondo. *A* e *B* del primo verso rimano fra di loro ; *C* dà la rima ad *AB* del verso seguente e così via ; *C* dell' ultimo verso è senza rima. Così p. es.

1. En grant esvel sui d'un consell que vous demant
2. Au parlement eut asses gent de maint païs.

---

1. Veramente 43 ; ma escludo il 52, di cui tratto nella nota seguente.

2. Si potrebbe rendere identico a 15, 16 leggendo *el* ; ma non è necessario. Ricordo qui il v. 152 che a prima vista sembra identico a 9, ma che a me sembra esigere un' emendazione. Il v. 151 finisce in *-a*, e in *-a* deve essere la rimalmezzo di 152. Ora il codice ha :

J'atendrai tant merchi, dame qu'il vous plaira.

Per ristabilire l'ordine consueto delle rime leggo : *J'at. t. qu'il v. p. d. m.*, ed abbiamo il solito dodecasillabo con cesura maschile.

Secondo il Suchier, anche qui il verso sarebbe endecasillabo; con questo però che il poeta si permise di frequente d'aggiungere al primo emistichio (*A B*) una sillaba di più. Ma l'esame del componimento ci dimostra tutt' altra cosa. Incominciamo dai versi con cesure o rime interne maschili. Dei 75 versi della *Fatrasie* non meno di 61 spettano a questa categoria. Ora, neppur uno di essi ha undici sillabe, ma tutti ne hanno dodici; e fra questi, non meno di 59 sono costruiti come i due primi pur ora citati; cioè 4 + 4 + 4 coll' accento d'obligo sulla quarta sillaba d'ogni sezione; quindi sulla 4ª, 8ª, 12ª, di ciascun verso [1]. Dunque, il tipo considerato normale NON ricorre MAI, e quello che viene considerato come prodotto di una licenza del poeta è costante.

Passiamo a studiare i 14 versi con cesure ossia rime interne femminili.

Secondo che *B*, *C* cominciano con consonante o con vocale, avremo tre casi possibili:

Primo caso: *B* e *C* cominciano con consonante. I soliti due procedimenti:

1° *-e* è prima sillaba di *B*, *C*. Due versi:

5. Cil se renvoise peu li poise du froit tans
10. En la taverne me governe volentiers.

2° *-e* non viene computata. Il verso è dodecasillabo, con due sillabe ridondanti alle cesure. Tre versi:

9. Bons est froumages et compenages quant il yverne
37. Baissiés vostre ire! Saciés, biaus sire, peu en donroie
75. Pour riens que voie plus ne diroie de ces oiseuses.

---

1. Due soli hanno 5 + 3 + 4:

25. Se ne vous gardés vous perdrés tout vostre argent
30. Je sai bien le cant d'Agoulant et de Hiaumont.

Abbiamo adunque quella mancanza di simmetria che è inevitabile negli endecasillabi provenzali e francesi citati dal Bartsch nella *Zeitschrift f. rom. Phil.*, II, 195 ss. (p. es. *En abriu s'esclaroill riu contral pascor*, o *Pastorel lès un boschel trovai seant;* quasi sempre 3 + 4 + 4, molto di rado 4 + 3 + 4). Se però ci ricordiamo che tanto gli endecasillabi del Bartsch quanto i nostri dodecasillabi propriamente sono composti di due parti principali (emistichii), e che il suddividersi del primo emistichio in due sezioni è alcunchè di secondario, di accessorio, non tardiamo ad avvederci che la struttura del verso da questa varietà, ricorrente per entro al primo emistichio, non è punto sturbata nella sua vera essenza. Le sillabe sono sempre dodici ed i due accenti principali del dodecasillabo sono al loro posto: sull' 8ª e la 12ª. Che se i versi che presentano questa varietà sono di numero tenuissimo, questo non è motivo sufficiente per metterne in dubbio la lezione; giacchè fra i versi con cesura femm. ne troveremo parecchi con questa particolarità (5 : 9).

Secondo caso : una delle due sezioni comincia con vocale, l'altra con consonante. La *-e* dinanzi vocale si elide; quella dinanzi a consonante consente i due noti procedimenti :

1° *-e* è prima sillaba della sezione seguente :

38. Je n'oseroie aler la voie par dela
43. Grant reparlance est de l'enfance Lancelot.

2° *-e* non viene computata. Il verso ha tredici sillabe, è cioè dodecasillabo con una sillaba ridondante alla cesura :

27. Vostre chemise fu gehui mise envers l'envers.

Terzo caso : *B* e *C* cominciano con vocale. Fortuitamente non ce n'è esempio; ma quando pure ce ne fosse taluno, nulla offrirebbe di speciale; ambedue le *-e* s'eliderebbero.

In tutti gli otto versi adunque dodici sillabe (talvolta con una o due di più alle cesure); gli accenti sempre sulla 4ª, 8ª, 12ª.

Dei sei che ci rimangono cinque hanno anzi tutto questa particolarità che l'accento di *A* (che è quanto dire l'accento secondario del primo emistichio) è sulla terza sillaba; ne risulta una leggiera assimetria fra *A* e *B*, che però non disturba gran fatto la struttura del verso. Distinguiamo di nuovo :

Primo caso : *B C* cominciano con consonante. La *-e* di *A*, perchè in sezione con accento sulla terza, spetta ad una cesura lirica E DEVE quindi di necessità far parte di *A*; in *B*, sezione con accento sulla quarta, sono teoreticamente possibili i due procedimenti :

1° *-e* è prima sillaba di *C* :

15. Simple et coie, mout m'i guerroie vostre amour
55. Ceste poise decha plus poise que dela.

2° *-e* non viene computata.

Fortuitamente non ce n'è esempio. Se ce ne fosse, il verso sarebbe dodecasillabo con una sillaba di più alla fine del primo emistichio.

Secondo caso : Una sezione comincia con vocale, l'altra con consonante. La *-e* dinanzi vocale si elide; quella dinanzi a consonante consente i due procedimenti :

1° *-e* è prima sillaba della sezione seguente :

13. Dame Aubree, ou est alee Marion
62. Quatre vaille. Il ne me caille se tu pers-

2° *-e* non viene computata :

68. Sire maistre, estes vous prestre? Couronne avrés.

Soli questi tre versi avrebbero undici sillabe (68 con sillaba ridondante alla cesura), e i due primi vengono infatti recati dal Suchier quali rappresentanti del tipo normale. Ma c'è la possibilità di eliminare pur questi, riconducendoli al I° caso; giacchè la pausa logica (specialmente in 62) può motivare l'iato[1]; leggiamo *Aubreë, vaillë*, ed abbiamo versi identici a 15, 55; leggiamo *maistrë*, ed abbiamo quell' esempio che cercavamo sopra (primo caso, 2°). Sarebbero adunque cinque versi dodecasillabi coi due accenti principali sull' 8ª e la 12ª e (come s'è detto) solo diversi dagli altri otto in questo che l'accento secondario del primo emistichio è sulla terza.

Resta il solo verso

47. Douce amie, je vous prie pour Dieu merci,

nel quale non solo *A* ma anche *B* ha cesura lirica, cioè accento sulla terza della sezione e quindi sulla settima del primo emistichio. Il numero delle sillabe è bensì di dodici, come sempre; ma quest' unico verso si diversifica dai 152 del *Lai* e dagli altri 74 della *Fatrasie* per la sede del primo accento principale. La proporzione di 1 : 226 è atta a generare dubbiezza sull' autenticità di quest' unico verso. Accettando l'iato ai vv. 13, 62, 68 e correggendo in qualsiasi modo il v. 47, avremo qual risultato : Nella *Fatrasie* e nel *Lai* il verso consta di due emistichii, l'uno di 8 e l'altro di 4 sillabe; quindi con due accenti principali sull' 8ª e sulla 12ª; nella *Fatrasie* il primo emistichio si suddivide alla sua volta in due sezioni; la prima ha un accento secondario, che di solito è sulla 4ª, talvolta sulla 3ª. L'*-e* di cesura o funge qual prima sillaba dell' emistichio (sezione) seguente o non si computa; nel secondo caso il numero delle sillabe (a volerle contare meccanicamente) cresce di uno o (nella *Fatrasie*) di due.

Approfitto dell' occasione per fare alcune osservazioni di lieve momento all' edizione in ogni rispetto commendevolissima delle opere di Filippo curata dal Suchier. Esse risguardano unicamente il romanzo di Jehan et Blonde.

Si badi all' uso di *tenser d'un penser* (v. 472); et *estantier d'un p.*

---

1. Si confronti il v. 4361 della Manekine *ainsi pleure, ainsi soupire* che l'editore prima rimutò ed ora vuole lasciare intatto, perchè la virgola permette l'iato. Anche al v. 4936 di Jehan et Blonde :

Sire, on vous dist voir par m'ame

egli poteva per lo stesso motivo astenersi dal mutamento, del resto leggerissimo, di *on* in l'*on*.

(v. 706); due voci per esprimere la stessa idea. Forse così volle l'autore in servigio della *rime riche;* ma è lecito chiedere se non si debba introdurre in ambedue i luoghi la stessa parola.

945, *Ai ! mi oel, vous m'avés trai.* Poichè in francese antico l'interjezione *ai* è quasi sempre bisillaba, si potrebbe cancellare *mi.*

1520 ss. *De tous les jus d'amours s'aaisent Fors d'un que loiatés despit; Pour chou le metent en despit Duskes a tant ke* etc. *Metre en despit* verrebbe a significare « mettere in non cale, non si curare ». S'ha da leggere *respit.* E al v. 3795 *la cambre vuide sans despit* si farà la stessa emendazione ? O finalmente s'attribuirà a *despit* il valore di « indugio, dilazione » ? In tal caso sarebbe stato utile registrarlo nel Vocab.

1872. Preferirei *restes* (*r* + *estes*) a *restés.*

2350. *De l'alonge en voloir* LI *mist.* O *l'i* o più semplicemente *le;* giacchè pare che il copista abbia sbagliato alcune volte da *le* a *li.* Anche al v. 2683 preferirei *le* a *l'i.*

2929. Merita essere notato il pronome personale atono in principio di proposizione. Se non v'ha errore o ommissione d'una coppia di versi, sarà uno dei più antichi esempii di questa costruzione.

3078. *Cil s'en vont que de riens n'en poise.* Il dativo sembra indispensabile; leggi *cui.*

3556. *seur le jons;* l. *les* (forse errore di stampa).

3621-22. *Car maintenant est plus de mal; Petit est mains d'amour loial.* Così il codice; l'editore corresse prima *mais;* ora vorrebbe leggere *et mains.* Mi pare assai più sodisfacente la prima lezione : « omai (ai tempi che corrono) c'è poco amor leale ». Il *mains* è sbaglio del copista, originato dal *plus* del verso antecedente.

Alla domanda ove passi la notte il conte di Glocester, il marinajo risponde :

3768. En la vile au chief de decha.
Qui de ci un cri jeteroit
3770. A son ostel oïs seroit,
Et s'est bien de nuit une lieuwe.
Avant que du port se deslieue,
Puis laisse a cest port quatre espies.

L'editore corregge all' ultimo verso *Puis* in *Si.* Io confesso di non comprendere, e muto l'interpunzione. Dopo 70 punto o almeno punto e virgola. Dopo 71 virgola o (volendo) nulla; dopo 72 punto e virgola; al v. 73 rimanga *Puis.* Il marinajo vuol dire che il conte tutto il giorno se ne sta nel porto; si reca poi a pernottare in città in un albergo vicinissimo. E prima di abbandonare il porto aspetta che sia passata una parte della notte (*une lieuwe de nuit;* indicazione di luogo a designare il tempo;

come chi dicesse *un miglio di notte, una lega di notte*); *poi*, quando cioè finalmente si decide ad andarsene, lascia ecc.

Robin è carico d'armi e si duole del gran peso; ora al v. 3919 si legge che è *cargié de toile et de fer*. La tela non doveva gravarlo poi tanto. Che fosse *tole?*

Jehan abbatte a terra il conte gravemente ferito; 4181 *li cols mout fu navrés forment*. « Il collo » pare singolare; leggerei *li cuens*.

4404. Cavalli uccisi, cavalieri a terra; altri morti, altri feriti; *mains poms, mains puins i fu copés*. Il Vocab. cita questo passo e spiega *pommeau*. Ma sembra poco conveniente il ricordare qui i pomi delle spade. Leggerei *piés*, così frequentemente usato in casi simili in unione a *poins*.

AD. MUSSAFIA.

II.

LE POSSESSIF TONIQUE DU SINGULIER EN LYONNAIS

M. J. Cornu s'étonne (*Romania*, 1886, p. 134) que je n'aie point cru devoir donner, dans la *Phonétique Lyonnaise au XIVe siècle*, l'explication de ce qu'il appelle, non sans quelque inexactitude, « l'adjectif possessif féminin en lyonnais.[1] » J'avoue que de la part d'un romaniste aussi distingué que M. Cornu, ce reproche m'a quelque peu surpris. Est-ce qu'il n'est pas de règle en effet, lorsqu'on étudie les caractères phonétiques d'un dialecte, d'éviter, autant que faire se peut, de s'appuyer sur les formes flexionnelles? Et, pour me réclamer d'une autorité dont personne ne contestera la valeur, est-ce que Diez n'a pas renvoyé au chapitre de la Flexion l'analyse des formes du possessif dans les langues romanes?[2].

Aussi bien n'avais-je pas attendu l'article de M. Cornu pour signaler des dérivations dont il s'exagère peut-être un peu la singularité, mais qui cependant ne sont point sans présenter quelque intérêt; seulement l'explication que j'en donnais différait de la sienne[3].

---

1. Cette dénomination me paraît à la fois trop et trop peu compréhensive: d'une part, en effet, deux des exemples cités, sur trois, se réfèrent au pronom possessif, et d'un autre côté, l'adjectif possessif proclytique reste en dehors des observations de M. J. C.

2. *Gramm. des lang. rom.*, II, 97.

3. Cf. dans la *Revue Lyonnaise*, n° de juin 1885 (pp. 418-430), *Les Bénéfices*

L'auteur de la *Phonologie du Bagnard* dérive le lyonnais *la min* du nominatif *mea*, devenu en roman *mia*.

« Si l'on considère, ajoute-t-il, que l'*a* tombe dans *bateri*, *cortesi*, *maladi*, il est clair que *la mia* a dû donner *la mi*, devenu *la min* par l'influence de la nasale initiale. »

Quelque ingénieux qu'il soit, ce raisonnement ne me satisfait point, non pas certes que la production d'un *n* non étymologique soit chose rare en lyonnais, — bien au contraire, les exemples qu'on apporte à l'appui se pourraient aisément multiplier, — mais parce qu'il n'est pas exact de dire que dans notre dialecte l'*a* tombe régulièrement après *i* accentué. C'est même le contraire qui est la vérité. Dans les Œuvres de la prieure de Polletins, par exemple, la règle est le maintien de l'*a*, dans cette situation : *via* vitam (pp. 36, 39, 51, 54, 92), *largia* (p. 69), *endurmia* (p. 77), *sevelia*, *sevelya* (pp. 91, 92). Il en est de même dans les textes administratifs des XIIIe et XIVe siècles et notamment dans le *Terrier du chapitre de Saint-Jean*, le *Tarif de l'Octroi de Lyon*, *vers* 1295 [1], la *Taille communale de* 1341 [2], et le *Règlement fiscal de* 1351 [3], qui m'ont fourni les formes *partia*, *sallia* et *saillia*. Assurément il y a des exceptions à cette règle : dans certains mots l'*a* posttonique a disparu, après s'être d'abord aminci en *i*, comme dans ces formes *baterii*, *pelleterii*, *draperii*, etc. du *Règlement fiscal de* 1351, mais si l'on va au fond des choses, on ne tarde pas à se convaincre que ces exceptions sont dues, pour la plus large part, à des causes qui n'ont rien d'organique : ou bien il fallait éviter une confusion possible, et l'on a prononcé *vi* viam, au lieu de *via* qui se serait confondu avec le dérivé de vitam [4], ou bien les formes dépourvues d'*a* appartiennent à cette classe de mots savants, pourrait-on dire, où le suffixe *ariam* a rejeté son accent sur l'*i* et qui ont pu, dans une

---

du chapitre de Saint Jean (de Lyon) à Saint-Germain au Mont-d'Or et à Poleymieux, d'après un terrier en dialecte lyonnais du XIIIe siècle. Ce terrier contient (§§ 27 et 28) les passages suivants : « Item Jaquemos Derochi, per la sin partia de la terra de la Buisseri... Item Guillermet Derochi, per la sin part de la Buisseri... » A ces exemples, on en pourrait ajouter bien d'autres ; c'est ainsi que je lis dans un fragment de registre terrier conservé aux archives du Rhône, (partie non classée) : « Item Alys Pascala deit VII den. vien. per una sin vigni. » Voyez aussi la *Taille communale de* 1341, § 134 (*Romania*, t. XIII, p. 573).

1. Ce tarif se trouve au nombre des pièces pubbliées par M. C Guigue, à la suite du *Cartulaire municipal de la ville de Lyon*, p. 419.

2. *Romania*, XIII, 570.

3. *Lyon-Revue*, nov. 1883.

4. Dès que la confusion n'est plus à craindre, l'*a* reparaît : *vies* vias. On sait que l'adoucissement de *a* en *e* devant *s* de flexion est de règle en lyonnais, il faudrait donc se garder de l'attribuer à l'influence de l'*i* accentué.

certaine mesure, subir l'influence des féminins en *ariam* accentués régulièrement, tels que *lumeri* lumináriam (MARGUERITE d'OINGT, p. 40), *pereyri* petráriam, *cudurery*, etc. (*Romania*, XIII, 582, 573), ou bien enfin il s'agit de formes qui bien évidemment n'étaient pas populaires, telles que *cortesi*. A part ces exceptions qui, on le reconnaîtra, sont loin d'être décisives, la persistance de l'*a* originaire sous sa forme latine est la règle. Les patois actuels sont là d'ailleurs pour en témoigner, eux qui non-seulement ont maintenu cette voyelle intacte, mais qui même l'ont accentuée partout au détriment de l'*i* qui n'a plus aujourd'hui que la valeur d'une semi-voyelle dans *amyá*, *vyá*, *partyá*, *invyá*, *jôlyá*, *epyá* spicam, *avartyá* et tous les participes passés féminins des verbes appartenant à la quatrième conjugaison [1].

Ce que dit M. J. Cornu de la chute normale de l'*a* après *i*, ne s'applique en réalité qu'aux diphtongues posttoniques *ea*, *ia*, [2] et c'est dans ce fait, pour le dire en passant, que se trouve justement l'explication des formes proclitiques *mi*, *si*, employées dans un certain nombre de textes lyonnais [3].

Pour ce qui est du possessif tonique, au contraire, je ne vois pas pourquoi l'*a* serait tombé dans *mia*, *sia*, alors qu'il a persisté dans *via*, *partia*, *sallia*, etc.

Jusqu'à présent j'ai supposé avec M. J. Cornu que la dérivation dont je m'occupe avait gardé l'accentuation du type latin ; mais il n'en a certainement pas été ainsi. Il est en effet de règle en lyonnais que l'*e* tonique rejette son accent et se transforme en semi-consonne, lorsqu'il est immédiatement suivi d'une voyelle, soit en latin, soit en roman, de telle sorte que *mea* a dû produire *miă* de même que pedem a donné *pié* et Deum *Diú* (*Romania*, XIII, 545) [4].

---

1. Le même phénomène s'est produit dans le patois bugeysien et dans celui de la vallée de Bagnes. (Cf. J. Cornu, *Phonologie du Bagnard*, dans la *Romania*, VI, 375 et E. Philipon, *Patois de la commune de Jujurieux*, *Bas-Bugey*, p. 14).

2. Il serait même plus exact de dire que l'*yod* a transformé l'*a* en *e*, puis en *i*, et que la diphtongue ainsi obtenue s'est réduite par la suite à *i*.

3. Item Johanna Yvernona, filli czay en areres Bernert Yvernon, deit per sey et per Peronella si serour, dime copon de froment. (Fragment d'un Terrier lyonnais, relatif à Saint-Maurice de Beynost (Ain) ; *Archives du Rhône*, *partie non classée*). — Peros Durant de Meunay deit à midama l'abessa dimey bichet de froment. (Terrier de Mionnay, dressé en 1317. *Ibidem*). Cf. *Fragments d'un Terrier lyonnais* §§ 47 et 60 dans la *Romania*, t. XIII, p. 584.

4. *Mia* ne se rencontre point à la vérité dans les nombreux textes lyonnais que j'ai eu l'occasion de consulter, mais j'ai relevé dans un terrier relatif précisément à cette paroisse de Mionnay, où se trouvait le couvent dirigé par l'auteur des *Visions*, l'adjectif possesif *soa* qui permet sans trop de témérité d'admettre l'existence d'une forme *mia* à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du XIIIe ou le commencement du XIVe siècle : « Primeriment Guill. Burdins deyt IV

A ce double point de vue, je rejette donc comme entièrement inadmissible la forme hypothétique *mì*, créée par M. J. Cornu pour les besoins de son argumentation.

L'explication que j'ai donnée dans la *Revue Lyonnaise* (n° de juin 1885) des formes du possessif tonique a ce mérite qu'elle ne va à l'encontre d'aucune des règles qui ont présidé à la formation du dialecte lyonnais. Suivant moi *la min* dérive de l'accusatif *meam:* l'*e* rejetant son accent et prenant le son d'*i* semi-voyelle, *meam* a passé à *miàm*; sous l'influence de l'yod l'*a* s'est adouci en *e* et l'on a eu *mien*. La diphtongue *ie* s'est de bonne heure réduite à *i* devant *n*, comme le prouve la forme *S. Cafurin* Symphorianum qui se rencontre dans le *Terrier de la commanderie de Chazelles sur Lyon*, lequel porte la date de 1290[1], si bien que *mien* peut très bien avoir donné *min* à une époque où d'ordinaire *ie* tonique se maintenait encore en lyonnais.

Quant au choix de l'accusatif comme type de dérivation, il constitue, je le reconnais, une véritable singularité, les dialectes français ayant tiré leur possessif tonique féminin du nominatif (*meie*, *li moie*), mais il n'a rien cependant d'absolument anormal, surtout si l'on songe qu'ainsi que le français, plus volontiers même, le lyonnais dérivait de l'accusatif le cas oblique de la première déclinaison[2]. A tout prendre d'ailleurs, on ne voit véritablement pas pourquoi, alors que le possessif tonique masculin a été tiré de meum, c'est du moins l'avis d'un grand nombre de romanistes, le féminin ne pourrait pas provenir de meam.

Dans quelques-uns des patois lyonnais *la min* a persisté jusqu'à nos jours sans recevoir de désinence féminine: je citerai notamment les patois de Craponne et de Saint-Genis-les-Ollieres (Rhône), où le possessif absolu féminin est resté *la min*, *la tin*, *la sin*, plur. *le min*, *le tin*, *le sin*. A Lyon, au contraire, on écrivait au commencement du XVIIIe siècle *la tina* (*La Ville de Lyon en vers burlesques*. Lyon 1728).

---

copes de froment, a la mesura de Meonay et la tierci partia d'una gallina, per la mayson et per la vercheri soa. » (*Archives du Rhône*, partie non classée). Cf. *Fragments d'un Terrier lyonnais*, § 12: « E deit la sua partia de ij gelines... » (*Romania*, XIII, 585).

1. C'est ce qui est arrivé d'une façon générale pour les prénoms féminins et pour un certain nombre de vocables topographiques. Suivant la première déclinaison : je relève notamment dans un terrier de la fin du XIVe siècle, conservé aux *Archives de la Côte-d'Or* (B. 570), la forme *Sounan* (Sagunan), et dans le terrier bressan que je cite plus bas, la forme *Mallisolan*. Notons de plus que les exemples qui nous sont parvenus de *la min*, *la sin* sont tous au cas oblique.

2. Cf. dans le *Tarif d'octroi* de 1295 : *Sant Saphorin* et dans *le Réglement fiscal* de 1351 : *Czabatin* (Sebastianum).

Pour ce qui est du possessif tonique masculin, il est identique au féminin : en voici des exemples, tirés de textes du XIVe siècle :

Item se aucons drapers de la dicta cita vost marchiandar d'atro meiter que del SIN, faire o porra. (*Règlement fiscal de* 1351, § 7).

Item deit .viij. d. *per* .j. petit de curtil qu'il aquist de Johan Boilliet assis josta lo curtil Johan Chat et josta lo SIN curtil. (*Terrier du Temple de Maillisola*, dressé vers 1341)[1].

L'explication de cette forme n'offre pas de difficulté : m ĕ u m est devenu m i ŭ m, puis, suivant une tendance qui a acquis dans les patois actuels son plein développement, la nasale *un* a passé à *in :* d'où la forme *miin* bientôt réduite à *min*.

E. PHILIPON.

III.

L'ADJECTIF-PRONOM POSSESSIF EN LYONNAIS.

Dans le tome XV de la *Romania*, p. 134, M. Cornu cite trois cas de nasalisation de *e*, *a*, qu'il attribue à l'influence d'une nasale précédente. Ces exemples, tirés de Marguerite d'Oyngt, sont : 1° *la min*, p. 36, *la sin*, p. 49[2] ; 2° *mendis*, p. 67[3] ; 3° *manques*, p. 40. M. C. s'appuie sur une analogie de faits dans le bagnard, où sa compétence est incontestable.

Je ne crois pas ces faits concluants pour l'existence de la tendance signalée par M. Cornu. Il ne reste en lyonnais aucune trace de la nasalisation ni dans *mendis* (aujourd'hui *mi-jor*) ni dans *manques* (aujourd'hui *maque*) ni dans aucun mot de cette catégorie. Cette tendance à la nasalisation aurait dû pourtant plutôt se développer que s'éteindre.

Dans l'ouvrage où M. C. a pris ses exemples, *maques*, *maque*, est écrit cinq fois sans *n* (p. 47, 59, 61, 62, 68) et *medis* deux fois (p. 67 et 70). Les deux cas cités par M. C. semblent trop isolés pour en tirer une conclusion.

Les exemples que M. C. donne pour le bagnard, outre que la plupart ont des *i*, tandis que dans Marguerite il s'agit de *e* et de *a*, ne sont nasa-

---

1. Ce terrier est conservé aux Archives du Rhône, partie non classée. Le Temple de Maillisola était situé sur le territoire de la commune actuelle de Druillat, canton de Pont-d'Ain.

2. Auxquels il faut ajouter *la sin* dans les *Conventiones* (*Romania*, XIII, p. 580).

3. Le chiffre 36, donné par M. C. pour celui de la page des exemples *mendis* et *manques*, est sans doute une faute d'impression.

lisés ni dans l'ouvrage cité ni dans le lyonnais actuel. Le bagnard a *nin*, *tenin*, *venin*, *étarnin*, *femin*, *drumin*; Marguerite a *adurmit*, p. 77, *dormi*, p. 83; *La Leide de l'Archevêché* (*Romania*, XIII, p. 568) a *mirex*, et non *minrex*; le lyonnais moderne a *ni* (nidus), *teni*, *veni*, *torgni*, *fumi*, *drumi*[1]. On ne saurait donc appliquer au lyonnais les règles de nasalisation que M. C. a constatées pour le bagnard.

Ce n'est pas que la nasalisation de *i* ne s'opère chez nous, mais voici, je crois, la règle : *i* est nasalisé très souvent, *à la protonique*, quand il est suivi d'une gutturale : *pījō* (*pigeon*), *jīgô* « donner des coups de pieds », *délīgé* (dis-ligare[2]) « diminuer, s'affaiblir »; *bīgô* (de biga « jambe » au fig. ?) « se fatiguer », *klīkète* (*cliquettes*), *apīxi* (d'ad-spectare[3]) « guetter », *rīgé* (de rigare) « avoir la diarrhée ». Mais à la tonique *i* ne se nasalise pas : *biga* « perche » et non *bīga*, *jiga* « cuisse » et non *jīga*.

Il y a quelques exemples de *a* nasalisé dans les mêmes conditions; *ãgrülo* (agrifolium) « houx », *bãxia* (fr. « bâche ») « grangée de foin » mais d'autres exemples ne s'expliquent pas de même : *chãséi* (capsiculum) « cercueil », *gãduze* (fr. « gadoue »), *büyãdiri* (bucataria), « lavandière », *xĩxia* (de calcare), « secouée[4] ».

Il ne semble donc pas légitime de tirer *min* de mea.

PUITSPELU.

IV.

ANT, EN LANGUE D'OC.

Dans le tome VII de la *Romania*, p. 594, M. P. Meyer propose de traduire *antz* par « les outils en bois, peut-être les manches en bois des pelles, pics, bêches, etc. », et propose pour étymologie ames.

Interprétation et étymologie sont pleinement confirmées par le patois lyonnais, où *antiron* signifie le bois de choix que l'on rencontre dans les fagots. *Antiron* vient d'*amitem* et d'un suffixe, qui peut être *el*, auquel s'est adjoint un deuxième suffixe *on*, d'où *antel*, *antelon* et *anteron*, *antiron*, par changement de *l* en *r*, comme dans *courterolle*, taupe-grillon, pour

---

1. Il en est de même pour les exemples de *a* cités par M. Cornu : le bagnard a magidem = *min* et macrem = *mingro*; nous avons *maya* et *mégro*.

2. La persistance de la gutturale dure indique une origine provençale.

3. L'étymologie pourrait être contestée, si elle n'était appuyée du pr. *espinchar* (Raynouard a *expinctar* et *espingar*), en prov. mod. *espincha*; cf. pectinare, = *pinchina*.

4. Faut-il voir l'influence de la gutturale qui précède (au lieu de suivre) la voyelle nasalisée ?

courtilliole, de *courtil*. — Le suffixe a pu encore être simplement *on*, relié au thème par *r*, comme dans *cope*, *cope-r-on*, *chape*, *chape-r-on*.

PUITSPELU.

V.

ACALA, EN AUVERGNAT.

Dans le tome VIII de la *Romania*, p. 213, MM. Cohendy et Thomas signalent comme douteux l'auvergnat *acala* dans le passage suivant des *Strophes au Saint-Esprit :*

D'aquest fuec vol Deo c'on chala,
Et arda volu[n]tat mala
Que al cors del homme s'*acala*.

Je crois que l'explication est fournie par le lyonnais *se cala* (aujourd'hui *se calô*), « se glisser ». *Madama, je me cala*, est le refrain de ce « vaudeville » composé à Lyon au XVIIIe siècle à l'occasion d'un petit Savoyard à qui l'on avait persuadé de se glisser dans le lit de sa maîtresse.

Cala, verbe neutre, a la signification de descendre, glisser en descendant :

O la bonna echella !
Et se faut coity, vey-vo.
Creigny-vo de *cala ?* (*Noël*, XVIe s.).

Cala (de *calare*), « glisser », indique clairement l'étymologie du fr. *cale*, morceau de bois que l'on glisse sous quelque chose, et pour laquelle Diez propose l'esp. *cala*, sonde, Littré *cala*, buche, et Scheler l'allem. *keil*, coin.

PUITSPELU.

COMPTES-RENDUS

Kristoffer NYROP. **Adjektivernes Kœnsbœjning i de romanske Sprog.** Med en Inledning om Lydlov om Analogi. Copenhague, Reitzel, 1886, 8°, 192 p.

M. Nyrop partage son activité entre l'étude des littératures et celle des langues romanes, et dans les deux domaines il se montre bien informé, judicieux et intelligent. Le petit livre qu'il vient de nous donner est intéressant par les questions qu'il soulève, par les faits qu'il rassemble et par les résultats qu'il obtient. L'auteur étudie dans toutes les langues néo-latines un point spécial, digne de toute attention, la flexion du genre dans l'adjectif. Après un court exposé de ce qu'était cette flexion en latin et de ce qu'elle était devenue en latin vulgaire, il la suit dans chacun des groupes romans (gallo-roman, hispano-roman, réto-roman, italo-roman, daco-roman) et jusque dans ce qu'il appelle les idiomes créolo-romans. Il résulte de ses recherches : 1° que la flexion à genre (*-us*, *-a*) est presque partout la seule vivante, et a absorbé plus ou moins la flexion sans genres (*-is*, *-is* etc.[1]) ; 2° que la forme sous laquelle se manifeste cette flexion à genres est aujourd'hui, dans plusieurs des langues romanes, tellement différente de la forme latine que sans les intermédiaires historiques on aurait peine à en reconnaître l'identité ; 3° que tous les changements survenus dans le système latin sont déterminés par la phonétique ou dus à l'analogie. Il n'y a là rien de bien nouveau, mais l'étude de M. N. précise plusieurs points dont on n'avait qu'une intuition plus ou moins exacte et appuie par un exemple frappant l'application à la grammaire romane de la méthode rigoureuse qui y prévaut aujourd'hui et qui se résume dans la stricte observation des lois phonétiques et dans l'obligation d'expliquer tout ce qui paraît leur échapper ou les contredire. Comme c'est surtout en vue de cet enseignement que l'auteur a fait son travail, il est naturel qu'il lui ait donné pour préface un court exposé de l'état actuel de la science sur la question des lois phonétiques et de l'analogie[2]. Il dit des choses fort raisonnables sur ces sujets, qui sont depuis quelque temps, même sur le domaine roman, l'objet de vives polémiques. Il est clair que le même phonème, dans des conditions identiques, ne peut pas donner deux résultats différents ; tout

1. L'auteur laisse le neutre de côté ; il ne s'agit que du masculin et du féminin.
2. Le chapitre sur l'analogie contient des exemples intéressants : l'explication de *maudissons* etc. par l'influence de *bénissons* etc. paraît juste.

ce qu'on fera pour ébranler cette vérité ne saurait rien prouver, car on répondra toujours que, du moment qu'un même phonème donne deux résultats différents, c'est qu'il s'est trouvé respectivement dans des conditions différentes, que ces conditions soient phonétiques ou d'un autre ordre. En somme, une loi phonétique *comme telle* agit d'une manière absolue et toujours identique et ne peut agir autrement ; mais l'action en est souvent entravée par d'autres lois, soit phonétiques, ce qui est tout simple, soit d'un autre ordre, ce qui complique la question. Le linguiste, après avoir posé la loi du développement régulier de chaque phonème dans une langue, doit donner aux exceptions apparentes des explications auxquelles jadis il ne se croyait pas rigoureusement astreint. On ne peut plus dire, comme faisait encore Diez : telle voyelle tonique brève devient dans tel dialecte tantôt ceci, tantôt cela, quelquefois autre chose. C'est là le progrès réalisé par les disciples du maître, qui n'ont fait d'ailleurs que continuer ce qu'il avait inauguré, qu'exécuter dans son esprit ce qu'il croyait déjà faire. Nous nous imaginons aujourd'hui être arrivés à une rigueur complète ; nos successeurs nous montreront et nous montrent tous les jours que nous sommes loin d'appliquer toujours dans la pratique ce que nous établissons en théorie. C'est là la marche naturelle de la science ; la philologie romane a, dès ses premiers pas, suivi avec une grande sûreté la voie où elle continue de s'avancer, et ce n'est pas dans son domaine qu'on aurait prétendu faire une révolution en proclamant le caractère général des lois phonétiques et la puissance de l'analogie. Ces deux flambeaux l'éclairent depuis plus d'un demi-siècle, et c'est à leur lumière qu'elle a fait tous ses progrès. Quand on range une chambre où tout est dans un complet désordre, on commence par ce qui est le plus nécessaire et le plus facile ; on sait bien qu'il faut qu'il y ait une place pour chaque chose et que chaque chose soit à sa place, mais ce n'est que peu à peu qu'on trouve chaque place et qu'on place chaque chose. Celui qui met où il faut les principaux meubles garnis de leurs plus importants accessoires a fait l'essentiel ; ceux qui viendront après n'auront qu'à suivre et à corriger çà et là ses indications. Cela étant, M. Nyrop, comme il le reconnaît lui-même à la fin de son livre, pouvait ne considérer son sujet que comme « de la phonétique appliquée », et suivre une marche plus logique que celle qu'il a adoptée. La flexion de genre des adjectifs dépendant du sort des consonnes et voyelles finales, il pouvait exposer les lois qui règlent ce sort et montrer comment la forme de la flexion de genre des adjectifs s'en déduit ; considérant ensuite les phénomènes qui ne s'expliquent pas par ces lois, il aurait montré qu'ils proviennent de l'analogie. Il dit avec sincérité que ce qui l'a empêché de procéder ainsi, c'est que pour les dialectes les lois des finales ne lui étaient pas assez bien connues, et tout le monde avouera que la science sur ce point est loin d'être complète. Il est arrivé, en prenant les choses d'un autre biais, à mettre en lumière la conclusion qu'il voulait tirer de ses recherches, et cette conclusion ne rencontrera pas de contradicteurs.

Dans le détail, l'ouvrage est plein de faits intéressants et d'observations justes ; il n'est pas complet, il s'en faut, mais il n'est que rarement inexact. L'auteur a beaucoup lu, aussi bien les textes que la *littérature* qui s'est amoncelée autour d'eux de manière à faire reculer plus d'un courage. Il est au courant des études sur le ladin et le roumain, aussi bien que sur l'italien ou le

français; il suit les progrès de la grammaire comparée et de la grammaire latine, et de toute son érudition il sait tirer un exposé court, parfaitement clair et nullement surchargé. J'ai lu avec une attention particulière ce qui concerne le français, et c'est sur ce point que je présenterai quelques observations, sommaires du reste et incomplètes.

Toute l'exposition de M. Nyrop est un peu gênée par le fait qu'il restreint à l'adjectif une étude qui en plusieurs points concerne le nom tout entier [1]. Ainsi la question du traitement de l'adjectif féminin uniforme (*grandis*) au cas-sujet singulier et pluriel ne peut se séparer de celle du traitement du nom féminin de la troisième déclinaison : si on a dit *grant* et non *granz* au cas-sujet singulier, *granz* au cas-sujet pluriel, comme je le crois, c'est parce qu'on disait *nef* et non *nes* au cas-sujet singulier, *nes* au cas-sujet pluriel, et pour adopter sur ce point une des deux opinions qui ont été proposées il faut tenir compte des substantifs aussi bien que des adjectifs [2]. Ce qui concerne au contraire bien spécialement l'adjectif, c'est : 1° le passage d'un grand nombre d'adjectifs de la déclinaison uniforme à la déclinaison biforme [3] ; 2° l'influence réciproque du masculin sur le féminin et du féminin sur le masculin dans la déclinaison biforme. Sur le premier point l'exposition de M. N. est parfaite. Il note d'abord les adjectifs qui dès l'origine (quelques-uns déjà en latin vulgaire) ont changé de déclinaison : *commun*, *dolent* [4], *dolz* [5], *fol*, *mol*, *-eis* [6] ; puis il suit, des textes les plus anciens

---

1. Aussi les observations de l'auteur dépassent-elles parfois les limites de son sujet. Il a noté avec toute raison (p. 71) qu'en latin vulgaire toutes les prépositions gouvernent l'accusatif, et c'est ainsi que l'accusatif, qui faisait fonction à la fois de régime direct et de régime prépositionnel, a subsisté seul en face du nominatif faisant fonction de sujet ; il est même arrivé dans certains cas (avec les noms de personne) à faire fonction de génitif et de datif. Le génitif, le datif et l'ablatif n'ont pu laisser de traces que dans des composés ou des locutions toutes faites. On pourrait naturellement augmenter beaucoup la liste des exemples donnés par l'auteur de l'emploi de l'accusatif avec *cum*, *de*, etc. (citons seulement la locution adverbiale si ancienne *de latus*) ; mais il a signalé le fait, qui est de la plus grande importance pour la question de la transformation d'une déclinaison à six cas en une déclinaison à deux cas.

2. Les adjectifs seuls cependant offrent certaines formes qui appuient l'hypothèse d'après laquelle le cas-sujet des féminins de la troisième déclinaison ne prenait pas d'*s*. Je ne pense pas qu'on trouve jamais *fraisles*, *graisles*, *utles*, *fleibles*, *nobles*, *colpables*, etc. au cas-sujet féminin. Il est vrai qu'en provençal, comme le remarque fort bien M. N. (p. 115), tous ces mots ont le féminin en *-a*, et on peut croire qu'il en était déjà ainsi en gallo-roman ; mais ce fait même semble indiquer que le cas-sujet n'avait originairement pas d'*s*. On ne trouve guère de substantifs ainsi faits : *arbre* est si souvent masculin qu'il y a de l'incertitude dans sa déclinaison ; strigilis est devenu strigila de fort bonne heure.

3. Je préfère ces dénominations à celles de « immobile » et « mobile », qui sembleraient exclure de la première catégorie toute flexion.

4. Ce mot a subi l'influence des adj. en -lentum ; c'est un vrai changement de suffixe. Notons que c'est par erreur que M. N. (p. 89) range *sanglent* dans les adjectifs uniformes : il vient de sanguilentum et a toujours été biforme. De même en prov. *sagnenta* (p. 117) répond à sanguinenta.

5. On a dit que le gallo-roman disait dulcium et non dulcem ; mais le prov. *doussa* ne favorise pas cette opinion ; le féminin paraît refait sur le masculin. En tout cas, *douce* en français est de toute antiquité, et je ne crois pas que le nom de lieu *Villedoux*, cité par l'auteur (p. 94), puisse venir de Villam dulcem.

6. M. N. a raison de ne pas voir un féminin dans *une livre tournois* (p. 95) ; il y a là une ellipse pour *une livre [de deniers] tournois ;* c'est ce que montre l'expression constante en latin : *libram turonensium*, *parisiensium*, etc.

à l'époque moderne, le progrès de l'emploi des autres avec une forme féminine (*grande*, *verte*, etc.[1]), et signale les traces de l'ancienne uniformité qui subsistent dans la langue actuelle. Sur le second point, qui est plus intéressant et moins connu, ce que dit l'auteur aurait besoin d'être complété et parfois rectifié. L'influence du féminin sur le masculin notamment a été considérable ; il l'a fort bien reconnue, mais on pourrait ajouter plus d'un exemple à ceux qu'il cite : ainsi *pâle* était jadis *pal* au masculin, quoiqu'on ait déjà *pale* dans *Rollant ; moite* paraît s'expliquer par une série assez curieuse de transformations : d'abord *moist* (cf. anglais *moist*) *moisde*, puis *moi(s)t moi(s)te*, enfin *moite moite* ; on trouve souvent au moyen âge *blonde* au masculin, qui provient sûrement du féminin ; *contraire* au masc. paraît dû au fém. *contraire*, d'abord substantif, etc. *Honeste* au ms. se trouve fort bien dans des textes populaires (*frans chevaliers honestes*), mais n'en est pas moins un mot savant. Il n'y a aucune raison de rejeter *juz* = justus dans Beneeit ; on en a d'autres exemples. *Lasche* à mon avis ne vient pas de laxum ; c'est un adjectif verbal tiré de *laschier* (*Rom.* VIII, 448). Je puis citer au moins un exemple de *larc* (*Renart*, éd. Martin, XXIII, 1766), et j'en ai rencontré d'autres. Il n'est pas admissible que *malade*, *rade*, *sade*, aient jamais été au masc. *mulat*, *rat*, *sat* ; cf. *coude*. *Trist* n'est nullement inconnu au français en dehors du *S. Léger*, voy. P. Gatinel, p. 149. La forme *veuve* au masc. n'est pas un parisianisme moderne (p. 111) ; c'est *veuf* au contraire qui est tout récent : le fait d'avoir perdu sa femme ne constituait pas pour un homme une condition sociale particulière comme pour une femme le fait d'avoir perdu son mari ; quand on a voulu exprimer l'idée de veuvage par un adjectif masculin, on a dit *un homme veuve ;* c'est la seule forme usitée jusqu'au XVIIe siècle, et je ne l'ai pas rencontrée avant le XIVe ; plus tard on a fait le masculin *veuf* sur le modèle de *neuf* en regard de *neuve*[2]. Les remarques sur la façon variée dont se forme aujourd'hui réellement, sous l'apparente uniformité indiquée par l'orthographe, le féminin des adjectifs français, sont curieuses et seront nouvelles pour beaucoup de lecteurs. Ce qui est dit sur les patois n'a pas grande importance, l'auteur n'ayant pas de cette partie de son sujet une connaissance assez étendue ; on y remarque surtout la tendance à assimiler le masculin au féminin, dans la déclinaison biforme ; ainsi en lorrain on dit *basse*, *sèche*[3], *fraîche*, *verte* (*baihhe*, *chosse*, *frohhe*, *voche*) pour *bas*, *sec*, *frais*, *vert*. La cause de ce phénomène, sur laquelle M. N. n'a pas émis de conjecture, serait curieuse à rechercher ; la même tendance existe en français depuis longtemps, comme on vient de le voir : nous disons au masc. *roide*, *ferme*, *juste*, *triste*, *chauve*, *large*, *louche*, *pâle*, *v(u)ide*, *moite*, comme au féminin, au lieu de *roit*, *ferm*, *just*, *trist*, *chauf*, *larc*, *lois*, *pal*, *vit*, *moit*. C'est un changement directement opposé, semble-t-il, à celui qui fait dire au fém. *grande*, *forte*, *verte*, *telle*, etc., au lieu de

---

1. *Verte* ne peut venir de virida, qui aurait donné *verde* ; le féminin a été refait de fort bonne heure sur le masc. *vert*. La forme *verde*, qu'on trouve aux XVe et XVIe siècles, est savante (M. N. a tort, p. 105, d'en nier l'existence).

2. Sur le rapport du lat. *viduus* à *vidua*, au sanscr. *vidhâva*, à l'all. *wittwe*, il y aurait à faire des recherches que je ne puis aborder ici.

3. Dans le langage populaire de Paris (p. 111) on dit également *sèche* pour *sec*.

grant, *fort*, *vert*, *tel* ; comment l'un et l'autre se sont-ils produits concurremment, et à peu près en même temps, dans la même langue? Je noterai seulement que le premier (*grande* pour *grand*) est un fait général, l'assimilation de toute une déclinaison à une autre, qui avait l'avantage de distinguer les genres ; le second au contraire est propre à certains adjectifs : on dit *roide* mais *froid*[1], *chauve* mais *sauf*[2], *louche* mais *frais*[3]. Il y a donc des raisons particulières pour chaque mot. Il existait d'ailleurs une classe d'adjectifs qui dès l'origine avaient un *e* féminin aux deux genres, ceux qui, provenant d'adjectifs latins uniformes ou biformes, prenaient cet *e* comme consonne d'appui : *tiède*, *sade*, *pauvre*, *faible*, etc. ; ce sont ceux-là qui ont agi sur quelques adjectifs biformes, placés dans des conditions particulières, pour faire attribuer au masculin la même forme qu'au féminin.

Sur les autres langues romanes je laisse à d'autres à faire les observations qu'elles appellent. Je me borne à remarquer que le « suisse » n'a aucune existence réelle, et que l'auteur aurait dû grouper les dialectes (franco-provençaux) qui présentent l'intéressant phénomène de *ié* = atum influencé par une palatale, *a* = ata dans les mêmes conditions. Le catalan serait mieux rangé avec le provençal qu'avec les dialectes hispaniques. Sur *soez*, cf. *Rom.* VII, 104.

En somme, on le voit, le nouveau livre du jeune savant danois est une excellente contribution à la grammaire romane, et tout le monde accordera à l'auteur, comme il le demande en terminant, que ce livre n'est pas « indigne d'être offert à l'homme (V. Thomsen) dont *il a* inscrit le nom sur la première page en témoignage de dévouement et d'admiration ».

G. P.

Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik, gesammelt, durchgesehen und vermehrt von Adolf TOBLER. Leipzig, Hirzel, 1886, 8°, IV-239.

Des quarante *Beiträge* qui sont réunis dans ce volume, trente-huit ont paru dans la *Zeitschrift für romanische Philologie ;* ils ont été signalés et appréciés ici au fur et à mesure de leur première publication. « J'y ai fait, dit l'auteur, maints changements, provoqués par la contradiction ou l'adhésion qu'ils ont rencontrée, ou plus souvent par le résultat de mes observations ou de mes réflexions propres ». Ces changements n'ont d'ailleurs pas atteint l'essentiel ; l'auteur n'a eu qu'à préciser, à élargir, à compléter ce qu'il avait établi avec une solidité presque toujours inattaquable ; parfois il a dû supprimer un exemple ou modifier une explication. Tel qu'il est, ce volume est un véritable trésor d'observations fines et profondes, nées dans un esprit à la fois très pénétrant et très circonspect, qui dispose d'un incomparable matériel. En lisant ces pages serrées,

---

1. *Froide* au masc. se trouve en anc. fr. (Nyrop, p. 108).
2. *Sauve* pour *sauf* s'est dit et se dit encore populairement (p. 111).
3. Dans beaucoup de patois, comme en lorrain, *frais* est remplacé par *fraîche*.

remplies de citations admirablement choisies qu'accompagnent des explications toujours concises et disposées dans un ordre rigoureusement logique, on est confondu à la pensée du travail qu'elles représentent et de la masse de *collectanées* qu'elles supposent; mais ces collectanées ne sont pas de celles que tout le monde peut faire sur des fiches alphabétiquement rangées : pour prendre les notes à l'aide desquelles l'auteur a pu écrire ces articles, il fallait déjà avoir l'idée du caractère des phénomènes observés et de leur interprétation, et cette première condition d'un semblable travail est donnée à peu de personnes. Il s'agit en effet presque tout le temps non seulement de syntaxe, c'est-à-dire de la partie la plus délicate et la plus complexe de la grammaire, mais, comme le dit l'auteur lui-même, de psychologie presque autant que de grammaire proprement dite. Il s'agit de surprendre derrière la façon de parler d'un peuple ou d'un individu sa façon, même inconsciente, de concevoir les rapports de la pensée. Tandis que le philologue qui étudie la phonétique ou la morphologie a sous son microscope des objets précis, distincts et immobiles, celui qui veut observer les relations de la pensée avec le langage voit passer sous sa lentille une matière toujours en fluctuation, traversée par des courants qui se croisent, changeant de forme et de couleur suivant l'éclairage, et qui, si on la touche, s'évapore souvent sous les doigts. Aussi ces études sont-elles l'apanage d'un bien petit nombre, et cependant elles constituent la partie la plus intime en même temps que la plus philosophique de la linguistique. Ajoutons qu'elles réservent à ceux qui les aiment les jouissances les plus vives de la science, et leur donnent le plus complètement ce plaisir inconnu du vulgaire et qui est la récompense suffisante du savant, qui consiste, comme disait Fontenelle, à « prendre la nature sur le fait ». Ce plaisir, M. Tobler l'a certainement souvent éprouvé en poursuivant obstinément dans les fibres les plus cachées des tissus linguistiques le fonctionnement de la vie ; grâce à lui nous pouvons le goûter nous-mêmes, et suivre, dans ses savantes préparations, la souplesse étonnante et la mécanique pourtant inflexible avec lesquelles la pensée pénètre et anime les formes matérielles du langage. D'ailleurs aucune langue ne se prête peut-être mieux à des études de ce genre que l'ancien français : la richesse, la naïveté, la franchise, la variété de ses tournures sont merveilleuses, et on sent que l'auteur, qui a consacré à connaître et à faire connaître notre vieille langue le meilleur de son activité intellectuelle, l'aime autant qu'il la comprend. Ajoutons que rien ne montre mieux que les recherches de syntaxe historique combien est intime encore, malgré bien des ruptures, le lien qui attache le français moderne à l'ancien français. Si nos grammairiens classiques avaient soupçonné une partie seulement de ce que révèle le livre de M. Tobler, ils auraient respecté davantage l'indépendance et même les caprices d'une langue qu'ils ont trop réglementée, mais qui heureusement a su malgré eux conserver quelque chose de sa grâce libre et primesautière.

Je ne passerai pas en revue les articles parus dans la *Zeitschrift;* les lecteurs de la *Romania* les connaissent. Il y en a deux nouveaux : 39, *Discours direct précédé de* que*; discours direct continuant un discours indirect*; — 40, *Préposition avec le nominatif*. Ils ont l'intérêt et la valeur des précédents. Si le passage du style indirect au style direct est assez fréquent, l'inverse est bien douteux : M. T. n'en cite en français qu'un exemple, et il ne vaut pas : dans le passage

allégué de *Tristan*, il faut corriger *Come* (pour *Dame*). Sur l'emploi du nominatif après les prépositions on pourrait différer quelque peu d'avis avec l'auteur ; j'avoue que malgré son avertissement je vois dans *fors* employé avec le nominatif (*Cui nus fors Damedius n'acoise*) un synonyme de *nisi*.

Une table alphabétique dressée par M. A. Schulze permet de retrouver ce qu'on cherche dans cette collection si riche et si variée. Je regrette que l'auteur n'ait pas également réuni les autres articles qu'il a écrits sur l'ancien français ; la raison qu'il en donne ne s'applique pas en tout cas à ceux qu'il a mis dans des recueils autres que la *Zeitschrift*, et qui par là même sont moins facilement accessibles à ceux qui en ont besoin. Je lui demande, quand le présent volume sera épuisé, de faire de ses contributions à l'étude de l'ancien français, revues et complétées, un recueil général, auquel sera joint, comme à celui-ci, un bon index. Un tel livre sera le manuel de tous ceux qui voudront non seulement comprendre le sens externe des ouvrages écrits en vieux français au moyen âge, mais pénétrer le génie et l'âme même de notre langue quand elle était jeune et que, sans pédagogue, elle s'ébattait librement.

G. P.

Commentar zu den ældesten franzœsischen Denkmælern, von Dr. Eduard KOSCHWITZ, Professor der romanischen Philologie an der Universitæt Greifswald. I. Eide, Eulalia, Jonas, Hohes Lied, Stephan. Heilbronn, Henninger, 1886, 12°, VIII-227 p. (tome X de l'*Altfranzœsische Bibliothek* dirigée par M. Fœrster).

Les Allemands s'emparent de plus en plus du terrain des études romanes et spécialement du domaine de l'ancien français. C'est en vain que nous essayons de marcher au moins de conserve avec eux ; nous sommes vaincus par le nombre d'abord, et nous sommes loin de posséder un outillage aussi commode. Ce que nous avons de mieux à faire est de profiter des travaux qu'ils accumulent et de les remercier quand ces travaux sont vraiment utiles. Ce n'est pas le cas de tous ; c'est le cas de celui-ci. J'ai annoncé il y a dix ans un commentaire aux plus anciens monuments de la langue française ; j'en ai écrit depuis longtemps une bonne partie, mais je ne l'ai pas terminé, et voici qu'il nous arrive de Greifswald et de Heilbronn. Encore ne devais-je m'occuper que des Serments, d'*Eulalie*, de *Jonas* et des poèmes de Clermont ; M. Koschwitz y joint le poème imité du Cantique des Cantiques et l'Epître de S. Etienne (textes publiés par moi l'un et l'autre) ; il y joindra sans doute le jeu liturgique des *Dix Vierges* et autre chose encore. Je n'abandonne pas mon projet, qui constitue une promesse vis-à-vis de la Société des Anciens Textes ; je tâcherai de prendre le sujet un peu autrement que ne l'a fait M. Koschwitz ; je me servirai naturellement de son travail. Il l'a conçu sur un bon plan, et l'a fort bien exécuté. Pour chaque texte nous trouvons les paragraphes suivants : *Manuscrit*, *Editions*, *Source* (s'il y a lieu), *Particularités linguistiques* (*voyelles*, *consonnes*, *flexion*), *Dialecte*, *Remarques détachées*, *Versification* (s'il y a lieu). Ce qu'il y a de particulièrement louable dans le commentaire, c'est la partie historique. Toutes les opinions émises sur chaque texte et sur chaque fait de chaque texte sont, pour peu qu'elles aient

la moindre valeur, rapportées avec une concision qui n'empêche nullement la clarté et discutées avec une impartialité éclairée. Mais loin de s'en tenir à une compilation, même critique, M. K. émet des opinions qui lui sont propres; parfois il se borne à prendre le rôle de rapporteur et à conclure par un *non liquet*, souvent aussi il se fait juge et prononce une sentence, qu'il appuie par des considérants sobrement et solidement motivés. On peut ne pas être toujours de son avis, mais son avis mérite toujours d'être pris en sérieuse considération, et son livre, quand il sera terminé, formera la base indispensable de tous les travaux sur la plus ancienne période de la langue française, période presque souterraine, que nous ne connaissons que par de rares et fugitives échappées.

Le livre de M. Koschwitz ne se prête pas à un compte rendu sommaire; pour l'apprécier dans le détail, il faudrait un espace considérable, et j'aurai l'occasion ailleurs d'en reprendre pied à pied l'examen. Je me bornerai ici, après avoir recommandé le livre à tous les romanistes, à présenter quelques observations sur des points notés çà et là au courant d'une première lecture.

I. *Serments*. Sur l'histoire du manuscrit, des premières éditions, etc., voyez mon article dans les Mélanges Caix-Canello (avec les rectifications de M. Carl Wahlund). J'ai indiqué dans cet article, écrit il y a bien longtemps, une opinion tout autre que celle de M. K. sur le dialecte des *Serments*. Les arguments qu'il donne à l'appui de la sienne (dialecte du sud-ouest) sont très notables; je ne les juge pas convaincants (et d'ailleurs l'auteur lui-même ne regarde sa thèse que comme vraisemblable). Je vois des phénomènes proprement graphiques dans beaucoup de traits qu'il envisage comme dialectaux, et en revanche je trouve extrêmement probable que *cadhuna, cosa* indiquent un *c* persistant devant *a* (sur *Karle* dans le Turpin saintongeais et ailleurs cf. *Rom.*, VII, 139). *Sendre* est pour *siendre*, si on admet que le scribe des *Serments* n'a systématiquement jamais noté les diphtongues issues des voyelles simples latines (l'*ei* de *dreit* est dans un cas différent); *poblo* est picard; *ab* a existé dans tous les dialectes français, témoin *avec*. — A propos d'une tentative pour corriger le fameux *non lostanit*, j'ai dit ici même (XI, 444) : « conjecture aussi inutile que possible ». M. K., en citant cette appréciation, ajoute qu' « on pourra l'appliquer avec plus ou moins de droit à toute nouvelle tentative d'explication ». Au risque de ressembler à ce fou qui servait de guide dans un asile et qui montrait fort bien la folie de ses compagnons, mais révélait tout à coup la sienne, je veux noter l'explication de ce passage que je crois vraisemblable depuis longtemps. Elle se rattache à l'hypothèse Meyer-Suchier-Lücking-Lindner, c'est-à-dire qu'elle suppose qu'il y avait *fraint*, comme l'exigent le sens et le parallélisme avec l'allemand (et l'observation paléographique de Lücking ne me paraît nullement à dédaigner); mais *lo fraint* rencontre la grave objection de Diez (*lo* se rapporterait au serment de Louis) et celle que Meyer y a faite lui-même; je lis donc : *et Karlus meos sendra de sua part lo suon fraint*. La leçon en soi est évidemment satisfaisante; reste à expliquer comment elle a été altérée. Je suppose qu'un copiste intermédiaire entre l'original et le nôtre (ou peut-être le premier scribe) avait oublié les trois lettres *uon* (*losfraint* pour *losuonfraint*) et les avait récrites au-dessus de la ligne : un autre les aura remises dans le texte, mais en lisant *non* et en se trompant de place : *non losfraint*; un autre aura écrit *non* en abrégé, et omis l'*s* devenue inintelligible

de *los*, et ainsi s'est formée la leçon actuelle, *ñ lostanit*, en y joignant la mauvaise lecture *st* pour *fr*; notre copiste ne comprenait rien à ce passage, qu'il a copié, comme il a fait l'allemand qu'il ne comprenait pas davantage, aussi fidèlement que possible. Voilà mes « herbes » : « qui en voudra si en prenge, et qui n'en voudra si les laist ». — Je ne puis admettre la leçon de M. Lücking pour les mots *nun lui ier*, parce que je regarde toute diphtongue du genre de ce *ie* comme exclue de la graphie de notre texte[1] : un scribe qui aurait écrit *ier* aurait aussi écrit *dieo*, *dieus*, *mieon*, *siendra*, *ieo*. Au reste j'entends *iu* non pas comme *iv*, mais comme *íu*; cf. *óu* = ubi qu'on trouve dans des textes où d'ailleurs *ó* est rendu par *o* ou *u* simples[2].

II. *Eulalie*. Les observations (p. 59) sur la forme *menestier* ne me paraissent pas tout à fait justes, et comme j'ai varié d'opinion sur ce point, je m'y arrêterai quelque peu. Régulièrement ministerium n'a pu donner que *menestier*[3]; cette forme une fois existante en français n'a pu donner postérieurement *mestier* ni par l'intermédiaire de *menstier* (car un *e* ainsi placé ne tombe pas et *n* devant *s* ne tombe pas en français), ni par l'intermédiaire de *meestier* (car *n* entre deux voyelles ne tombe pas). *Mestier* est une forme parallèle, remontant au latin vulgaire, puisqu'elle se retrouve dans toutes les langues romanes de l'Occident, et qui s'explique peut-être par une confusion de ministerium avec mysterium. *Menestier* ne nous est connu que par *Eulalie*, mais la même formation régulière, qui se retrouve en provençal, s'est conservée dans le dérivé *menestrel*, de sorte qu'on ne peut voir dans *menestier* un trait dialectal; c'est un mot qui est tombé de l'usage devant la concurrence de *mestier*. — Il est inexact de croire que « *domnizelle* vient de dominicella par l'expulsion du premier *i* atone. » D'après le rythme de l'accentuation du latin vulgaire, dominicella n'aurait pu régulièrement donner que domincella; *domnizelle* répond à domnicella, forme tirée de domna, seul connu (comme domnus) du latin vulgaire; l'*i* = *é* a été conservé par euphonie. — Sur l'explication de *suon suen*, *tuon tuen* (p. 60) je partage complètement l'opinion de M. Koschwitz. — L'explication de *coist*, *raneiet* (pour *cuist*, *raniet*) par l'influence des formes faibles (*coisant*, *neier*) est fort peu probable, et ne saurait s'appliquer à *lei*; il est bien plus naturel d'y voir avec M. Suchier un trait dialectal. — Je vois bien (p. 62) comment la rime de *ie* = ja et de *ie* — é (*conseilliers : ciel*) prouve que la prononciation des *ie* de cette double origine était identique, mais je ne vois pas du tout comment elle prouve que cette prononciation était « *ié* avec accentuation ascendante ». — Je vois dans *ad* (*ad une espede*) le latin ad et non apud, et je suis très porté à voir également dans *ab* ab et non apud. — La question la plus intéressante pour la phonétique d'*Eulalie* est celle du *c*(*a*) et du *c*(*e*). Si on admet avec M. K. (et je crois qu'il est bien difficile de faire autrement) que le *c* devant *a* restait *c*

---

1. C'est pourquoi je regarde également l'*i* de *savir*, *podir*, *dist* (forme dont je ne doute nullement aujourd'hui), *mi*, *sit*, comme équivalent à *ei* sinon phonétiquement, au moins graphiquement.
2. Cf. Fœrster (*Lit. Centralblatt*, 26 janv. 1878).
3. Ou plutôt *menestir*; mais il y a eu substitution de suffixe comme dans *entier* pour *entir*.

(sans entrer dans de subtiles distinctions) comme en picard, faut-il admettre par là même que l'auteur, qui écrit *ciel*, *cels*, *celle*, *pulcella*, *mercit* et surtout *czo* et *manatce*, prononçait *chiel*, *chels*, etc., comme en picard au XIIIe siècle? Pour moi, je pense de plus en plus que le picard a commencé par dire *ts* tout comme le français et que *tch* est un développement postérieur [1]. Notez le parallélisme du traitement du *c* devant *e* en position forte et en position faible. Si dès l'origine cervum avait fait en picard *tcherf* et en français *tserf*, lucerna aurait dû donner en picard *ludjerne* et en français *ludzerne*. Or pour le traitement du *c* (ou du *t*) devant *e*, *i* en position faible, les deux dialectes sont parfaitement d'accord: le picard dit comme le français *luiserne*, *damoisele*, *plaisir*, *voisin*, *raison*, *acoisier* et non *luijerne*, *damoijele*, *plaijir*, *voijin*, *raijon*, *acoijier* [2]. Quelles que soient l'origine et l'explication des formes franco-picardes *luiserne*, etc. [3], il est clair qu'elles remontent à une forme première qui est parallèle non pas à *tcherf* mais à *tserf*. On peut en conclure qu'à l'origine toute la langue d'oui disait *tserf*, *ludzerne*, et que le changement de *tserf* en *tcherf* dans une certaine région est postérieur [4]. Ce qui est un peu singulier, mais ce qui n'est pas encore absolument établi, c'est que cette région soit rigoureusement la même que celle où *c* devant *a* a persisté et ne s'est pas changé en *tch*. Et après tout, cela même peut s'expliquer: on n'a développé le *ts* en *tch* que là où on n'avait pas d'autre *tch*. L'auteur d'*Eulalie* peut donc, si on accepte cette théorie, avoir dit en même temps *kose*, *kielt*, *kief*, et *tsiel*, *tsel*, *pultselle*, *tso*, etc. — J'interprète aujourd'hui *pagiens*, *regiel* comme M. K. et je considère la graphie étymologique de ces mots comme amenée par la prononciation du latin, où le *g* dans des mots comme *exagium*, *naufragium*, etc., n'avait que la valeur d'une tradition graphique. — Il y a longtemps que j'ai proposé de traduire *si ruovet Krist* non par *si rogat Christus*, mais par *sic rogat Christum*; on évite ainsi la forme fautive *Krist* au nominatif, et on a une meilleure construction; le sens de *rover* peut faire quelque difficulté, mais on a des exemples d'emplois analogues. — Pūllicella (p. 89) n'est pas le diminutif de pŭlla, puisque les deux *u*, comme le remarque M. K., sont différents. Pŭllum est un diminutif de pŭtum; pullicella est un diminutif de pŭella, dont l'*u* s'est allongé par sa fusion avec l'*e*. — Au v. 19 *com arde tost* veut-il bien dire « comme si elle brûlait vite »? Il semble qu'il faudrait le passé du subjonctif, et le sens est bizarre. Je préfère entendre *com* au sens de « de manière à ce que, pour que », tout en avouant n'en pas connaître d'autre exemple. — L'étude sur la versification d'*Eulalie* (p. 101-120) est très approfondie; je n'ai presque pas besoin de dire que j'ai abandonné

---

1. Il n'y a aucune connexité réelle entre *tch* = ce et *k* = ca. Dans plusieurs dialectes de la langue d'oc qui conservent *c* devant *a*, *c* devant *e* devient *ts* (*s*) et non *tch*.

2. On trouve bien des formes avec *j* pour plusieurs de ces mots dans tel ou tel parler actuel; mais ce sont là des développements postérieurs et qui se produisent aussi bien hors de la région où *c* persiste devant *a*.

3. L'hypothèse proposée par M. K. pour ce problème difficile me paraît être la meilleure qu'on ait présentée jusqu'ici.

4. Le parallélisme postulé se trouve à peu près en italien: cf. *ragione*, *dugento*, *damigella*, etc.; mais l'histoire du *c* (*e*, *i*) en position faible en italien est aussi fort obscure.

depuis longtemps mon ancienne opinion sur ce sujet; elle contenait d'ailleurs une parcelle de vérité, qu'il ne serait peut-être pas inutile de mettre en lumière; mais cela m'entraînerait présentement beaucoup trop loin.

III. *Fragment de Valenciennes*. M. Koschwitz a consacré à ce texte, qui pique si vivement la curiosité et la satisfait si peu, une étude véritablement digne d'admiration par la force d'attention et la clarté d'exposition qu'elle atteste, dans un sujet obscur et embrouillé entre tous. Il a eu le courage de couronner son travail par une traduction, qui rendra de grands services à ceux qui s'essaieront après lui sur ce texte. Cette traduction ne porte naturellement que sur le *verso* de la feuille de parchemin qui nous a conservé par miracle le brouillon de l'homélie française du xe siècle. En la lisant en regard du texte, et en la comparant à celle que j'ai faite autrefois pour mon usage, je soumettrai à l'auteur les observations suivantes. Je ne suis pas convaincu que *ço dit* signifie « cela veut dire » (p. 128, 160); je le traduirais plus volontiers par « ce dit-il »; si *ço dit* répondait à « das heisst », il me semble qu'il serait placé en tête de chaque phrase française, au lieu qu'il est toujours en incidente après *donc* ou autrement; d'ailleurs la vraie forme française serait plutôt *ço espelt*. — L. 4[1] pour *ne doceiet* je lis *ne doleiet* et au commencement de la l. 5 je supplée *tant de lor salut*, ce qui donne un sens simple et naturel : « il ne s'affligeait pas tant de leur salut qu'il faisait de la perte des Juifs », tandis que la version de M. K. est fort compliquée; *doceiet*, comme le remarque l'auteur (p. 146), est phonétiquement incorrect; enfin je crois que la leçon *doleiet* est très acceptable paléographiquement. Ici et l. 30 j'entends *ne si* comme *ensi*, sans d'ailleurs pouvoir bien l'expliquer. — L. 18 je corrigerais *videbat per spiritum profetie*. — L. 37 la leçon [*Mat*]*heum* est-elle bien assurée? J'ai lu jusqu'ici *leu de avant di(s)t*, et il me semble que la répétition de *dist* est bien invraisemblable.— Entre les l. 22 et 23 je supplée non une phrase terminée par [*de*]*fendut*, mais quelque chose comme: *Cil* homines de *cele* civitate [*tant l'aveient o*]*fendut que*... — Le mot *terriculum*, l. 23 et 28, est douteux de l'aveu de M. Schmitz (J. Tardif lisait *predictam*); je propose de lire dans les deux passages *triduum*, qui convient à merveille au moins au second, et, il me semble, aussi au premier.— J'ai bien de la peine à admettre *liberi*, l. 26: *Deus* n'a plus alors de verbe à gouverner[2]; il faudrait *liberavit*. — Entre 27 et 28 je supplée: *E poro si vos avient* [*que vos bie*]*n faciest cest* triduum, etc.; je comprends donc *si* = sic et non = si comme M. Koschwitz, et je traduis *comenciest* par « commencez » et non par « beginnen möget », qui n'est pas autorisé par le texte. — Le *Sire* qui commence la ligne 30, et dont M. K. ne dit rien, peut aussi bien se lire [*e*]*stre*, et il suffirait de suppléer *por* ou *por en ciel*.— L. 31 je ne puis concevoir la construction admise par M. K. : « prions lui que de ce purgatoire nous délivre qui tant de maux

---

1. Je cite, comme M. K., d'après son édition dans *Les plus anciens monuments* (4e édition); mais il faut avouer que la disposition n'en est pas commode. Chaque ligne du ms. devrait être numérotée, et ce qui manque au début de chaque ligne devrait être suppléé à cet endroit et non à la fin de la ligne précédente.

2. La restitution de M. K : « Dieu [eut pitié d'eux, et ainsi ils furent] libres » me paraît demander trop d'espace.

nous ayons fait » ; il traduit, il est vrai, *habeamus* simplement par « avons » et rapporte « *qui* » à «nous » : « prions-le qu'il nous délivre, nous qui avons fait tant de maux », mais cela ne me semble pas possible. Pourrait-on lire *habent* au lieu d'*habeamus* ? Si on le pouvait, je serais tenté de lire *paganos* le mot que Tardif a lu *periculo*, où M. Schmitz n'a déchiffré que *PGos* et où M. K. soupçonne *purgatorio*[1]. On comprendrait alors: « Prions-le de nous délivrer de ces païens qui nous ont fait tant de mal », et on aurait là une allusion aux Normands. Le fait que le prêcheur parle encore aussitôt après « *de paganis* e de mals *christianis* » ne contredit pas cette hypothèse.— L. 33 au lieu de *e cels* eleemosynas on peut lire et je lis *e tels*, qui convient mieux sous tous les rapports.— Dans l'introduction je remarquerai les points suivants. *Unanimes* (p. 131, 150) me paraît un mot purement latin (*unanimes* pour *unanimi*). — P. 131 je lis *durétie* = *durece* et non *duretíe;* de duritía (?) on aurait *durtíe*. — *Haire* (p. 135) viendrait de l'all. hara, l'*a* ayant donné *ai* « sous l'influence de l'*r*. » Il vaut bien mieux admettre un haria dérivé de har.— P. 162 M. K. dit que toutes les explications proposées pour *soueir* sont impossibles, et il ne mentionne pas celle qu'il a donnée plus haut (p. 138) sans hésitation: sopire; je l'ai crue bonne aussi, mais je ne l'admets plus; il n'y a pas d'exemple de verbe en -ire passant à la conjugaison en -*eir*. — P. 157, malgré les remarques de l'auteur et de M. Förster, je ne puis croire que *noieds*, aussi lisiblement écrit que possible dans le ms., ne réponde pas à necatus ou à necatos, et j'y vois le plus ancien exemple du changement (à l'atone) de *ei* en *oi* (voy. *Rom.* XI, 606). — Sur la question du dialecte et divers points de grammaire, j'aurais à faire d'autres remarques que je réserve pour plus tard; mais le répète que le travail de M. K. mérite tout éloge.

IV. *Fragment de poème sur le Cantique des Cantiques.* Ici aussi le commentaire est excellent. La question du dialecte n'est pas éclaircie et ne pouvait l'être avec certitude; il faudrait en exclure la forme *laisíe(t)*, qu'il n'y a aucune raison à mon avis de ne pas interpréter *laissiét* (cf. p. 196). Mon opinion est que rien n'empêche de regarder le poème comme composé dans le centre occidental de la France (la rime *Jerusalem: amant* n'est certainement pas un obstacle), et c'est cette région plutôt que l'est qu'indique l'emploi des accents diacritiques; mais la brièveté du texte et l'étrange graphie du copiste rendent toute décision fort douteuse. — *Oillet* n'est pas oleet (p. 176), mais oleat, et tout à fait correct.— Dans *entreiz cent milie* (p. 189) M. K. comprend *entr'eiz* = inter ipsum; cela me paraît peu vraisemblable ; je préfère *entre* ou *en treis*. — La graphie *chinc* me semble provenir tout simplement de l'habitude du copiste d'écrire *chi* = qui. — La locution *e chi est illi?* (v. 9) n'a rien d' « auffällig » (p. 196), et est parfaitement conforme à l'usage français, même moderne. — *Aromatigement* est plus singulier que ne le dit l'auteur, et ne se justifie pas par es exemples allégués; les noms empruntés à des verbes en -izare sont nombreux et ne présentent jamais *g;* il est donc fort probable que le *g* est une faute

1. On ne demande pas à Dieu de préserver les vivants du purgatoire, mais de l'enfer; c'est ceux qui sont déjà au purgatoire qu'on prie Dieu d'en faire sortir.

pour *s* ou *z*. — Au lieu de *qu'il aveid une amie* (v. 52), M. K. pense que l'original portait *qu'il aveiet amie;* c'est fort peu probable, si on compare *ert* aux v. 53 et 68; d'ailleurs notre poème est postérieur à l'*Alexis*, qui ne connaît déjà que les formes en *-eit*.

V. *Epître farcie sur saint Etienne*. J'aurais [peut-être ici plus d'objections de détail à présenter sur des points de doctrine, mais elles n'ont pas grande importance[1]. Ainsi je ne crois pas que *juïf* vienne de judivum, ce qui oblige à voir dans *juef* « un compromis entre *jué* et *juïf* » : *juïf* est une des formes qui proviennent de judaeum; mais la discussion me mènerait trop loin. — La chute de l'*a* atone *pénultieme* dans *Estevre* (p. 205) n'est pas contraire à la phonétique; le *v* ne vient pas de *f* par adoucissement devant *n* ou *r* (p. 214) : on a dit de Stépanum *Estiévene* puis *Estievne*, d'où *Estievre* ou *Estienne*. — Pourquoi *nule* (p. 206, 219) ne répondrait-il pas à nulla et serait-il pour *neüle?* — Je ne crois pas que *volentiers* réponde à voluntariis avec un *e* provenant correctement d'*u* atone; je vois dans cette forme, comme dans *volentet* et l'it. *volentieri*, l'influence de volentem, volenter. — M. K. n'admet pas que l'auteur ait laissé passer des rimes inparfaites; il attribue *pren* pour *prent* au copiste (p. 226) et croit devoir corriger (d'une façon assez peu plausible) le v. 31 (p. 224) parce qu'il présente une assonance. Mais *pren* = prende est la seule forme usitée en ancien français (de même que *pren* = prendo, *prens* = prendis, et un versificateur aussi médiocre que celui dont il s'agit a bien pu laisser échapper de mauvaises rimes. — La recherche sur le dialecte aboutit à rendre très vraisemblable l'opinion que j'avais émise il y a vingt-quatre ans, sans être en état de l'appuyer comme le fait aujourd'hui M. Koschwitz.

En résumé on voit, même par ces remarques éparses, quelle est la valeur et quelle sera l'utilité du *Commentaire* de M. Koschwitz; souhaitons qu'il nous en donne promptement la seconde partie. Qu'il me soit permis en terminant de dire un mot personnel : l'auteur a constamment l'occasion de me citer et bien souvent celle de me contredire; il le fait toujours avec une courtoisie parfaite, à laquelle il a visiblement attaché du prix, car il lui a souvent sacrifié la concision qu'il recherche avec raison. Je ne puis que lui en être reconnaissant, sachant mieux que personne combien une sévérité plus grande aurait été facile et souvent justifiée.

G. P.

Die Trojanersage der Britten. Von Georg Heeger. München, Oldenbourg, 1889, 8°, p. 99.

Voici une excellente dissertation, qui apporte à l'histoire littéraire des résultats vraiment intéressants. On a répété souvent que la fable de l'origine troyenne

1. On remarque aussi dans cette partie d'assez nombreuses fautes d'impression, parfois gênantes. Citons *Saint-Ouge* et *Anjoumois* (p. 217), *Bucassé* pour *Bourassé* (p. 218), *parlait* pour *portait* (p. 226).

des Bretons était une légende ancienne et populaire; M. Heeger n'a pas de peine à montrer qu'il n'en est rien, que c'est une pure fabrication érudite, et qu'elle n'apparaît nulle part avant l'*Historia Britonum* du prétendu Nennius[1]. Mais dans ce texte même elle est très probablement interpolée. L'auteur primitif avait inséré dans son œuvre, en la modifiant, la *Generatio regum* bien connue, de source franque, qui remonte au xe siècle[2], et qui fait d'un certain Istio, frère d'Erminus et d'Inguo, le père des Romains, des Bretons, des Francs et des Alemans. De même, d'après l'*Historia Britonum*, « Hissitio habuit filios quatuor, hi sunt Francus, Romanus, Britto, Albanus. » Un premier interpolateur, jaloux sans doute des légendes troyennes des Francs et des Normands, joignit à cette généalogie, tirée d'après l'auteur « ex veteribus libris veterum nostrorum », une autre qui se trouverait « in annalibus Romanorum », et d'après laquelle Britto ou Bruto aurait été un fils ou un petit-fils d'Enée, et, chassé d'Italie, serait venu occuper la Bretagne. Un troisième savant a voulu mêler à ce récit une autre fable d'après laquelle le consul Brutus serait venu d'Espagne en Bretagne[3], et a produit un inextricable imbroglio. Enfin un quatrième a essayé de réconcilier le premier récit avec l'origine troyenne. Ces quatre versions se retrouvent dans divers mss. de l'*Historia Britonum*, dans un ordre qui n'est pas celui de leur incorporation à l'œuvre ; aussi avait-on regardé la 2e et la 3e, qui occupent le 1er et le 2e rang (A, B), comme authentiques, la 1re (C) comme interpolée ainsi que la 4e (D). M. H. discute avec une grande finesse et réfute fort bien, à l'aide de la comparaison des mss. et de la traduction irlandaise, ce système, qui est celui de M. de La Borderie; il montre que jusqu'au XIIe siècle on ne trouve d'allusions qu'à la 1re version (C), tandis que la 2e (A) est citée pour la première fois (avec B) par Henri de Huntingdon. Pour connaître la date de la première interpolation, source de tous les récits britanno-troyens, il faut d'abord connaître la date de l'*Historia Britonum* elle-même. M. H. rejette avec moi la date de 822; mais il n'accepte pas non plus celle de 878, cette année ne pouvant pas être la quatrième du règne de Mervin fils de Rodri, parce que Rodri ne mourut qu'en 877. Il en conclut que le passage où se trouve cette date n'appartient pas originairement à l'*Historia*, mais est d'un auteur qui plaçait l'invasion des Saxons à une date autre que celle de 429, admise par l'*Historia*. Tout son raisonnement me paraît fort solide. Rien ne permet donc de dater avec certitude l'*Historia Britonum*. Quant à l'interpolation A, qui nous intéresse seule ici, elle se trouve dans le manuscrit du Vatican, qu'on a toujours attribué au xe siècle. M. H. conteste cette date, un passage du manuscrit désignant l'année 1024 (ou plutôt 1027), en sorte que « le ms. du Vatican ne peut pas avoir été fait plus tôt, mais peut bien l'avoir été plus tard (p. 56), » et il faut

---

1. Sur le jeu de mots *bruti Britones*, voy. p. 19.

2. Il y aurait à faire sur le rapport de ces deux textes des recherches critiques; il semble que le passage de l'*Historia Britonum* ait une source commune avec la *Generatio regum* plutôt qu'il ne provient d'elle.

3. Cette fable a probablement existé d'abord à part, et indépendamment de toute allusion à Troie. Decimus Brutus, consul au IIe siècle avant J.-C., y est confondu avec Brutus le premier consul.

appliquer le même raisonnement au ms. perdu, encore plus ancien que celui du Vatican, qui a été la source du ms. de la B. N. (La Borderie, n° 19), et qui contenait la même date. Toutefois cela ne prouve rien que pour la date de la plus ancienne copie à laquelle nous puissions remonter, et il faut remarquer que cette copie contenait déjà l'interpolation A. M. Heeger va donc trop loin en faisant descendre cette interpolation jusqu'au temps d'Edouard le Confesseur; on doit admettre qu'elle est antérieure à 1027; mais si on pense avec l'auteur qu'elle s'est produite sous l'influence de la légende normanno-troyenne racontée par Dudon de Saint-Quentin, elle n'a du être antérieure que de bien peu [1].

Les chapitres suivants ont moins d'importance, mais on y retrouve la même critique judicieuse et pénétrante. M. H. montre que Gaufrei de Monmouth a composé son récit de l'expédition de Brutus d'après l'*Historia Britonum* et en empruntant plusieurs traits (notamment le nom de *Corineus*) à Virgile; que l'*Historia britannica* citée dans la vie de saint Gouëznou ne peut être que le livre de Gaufrei; que Geoffrei Gaimar n'a pas eu de sources bretonnes [2]; enfin que Giraud de Barri ne tire que de Gaufrei de Monmouth sa connaissance de la fable troyenne [3]. Tous ces points étaient déjà hors de doute pour les gens compétents, mais on saura gré au jeune auteur de les avoir mis en pleine lumière.

L'étude de M. Heeger est une thèse présentée à l'université de Munich. Elle fait honneur aux maîtres du nouveau docteur, et on peut dire qu'on n'en voit pas souvent qui promettent et tiennent déjà autant.

G. P.

---

1. M. H. voit dans le ms. du Vatican la forme originale de l'interpolation, mais j'avoue que cette hypothèse me paraît douteuse. Dans ce ms. le mage qui fait l'horoscope de Britto dit que l'enfant sera très vaillant et « amabilis omnibus hominibus, » et on lit ensuite : « Propter hanc vaticinationem occisus est magus ab Ascanio. » Voilà une singulière récompense pour une prédiction si flatteuse! Le ms. continue : « Sic evenit : in nativitate illius mater (*ms.* mulier) mortua est ». Que signifie *sic evenit?* Combien tout est plus clair dans les autres mss. et dans la version irlandaise! Le mage prédit que l'enfant tuera son père et sa mère; c'est pour avoir annoncé cela qu'on le met à mort. En effet, *sic evenit :* sa naissance coûta la vie à sa mère, et il tua son père par accident. Il me semble très probable que l'auteur de la version du ms. du Vatican (et du ms. de la B. N.) a été choqué de voir attribuer à l'ancêtre des Bretons des crimes même involontaires, et qu'il a maladroitement retouché l'histoire, en laissant d'ailleurs subsister des vestiges de la forme originaire.

2. Il y a dans le passage tant de fois cité de Gaimar sur ses sources un vers altéré dans le ms. et qu'on a essayé de rétablir de diverses façons; M. H. adopte celle de M. Ten Brink : *Le translata e fes i mist.* La vraie leçon est : *E les transcendences i mist :* on sait que *transcendence* signifie ce que nous appelons « synchronisme. » Ce sont ces synchronismes qui n'étaient pas dans l'*Historia regum Britanniae*, et que Gaimar, d'après d'autres sources, avait ajoutés à sa version : rien donc de moins breton.

3. M. H. accorde même trop à M. Joly en admettant que la fable troyenne était au XIIIe siècle (grâce à Gaufrei), « populaire, universellement répandue » chez les Gallois; du moins les ouvrages de Giraud de Barri ne peuvent servir à le prouver.

In memoria di Napoleone Caix e Ugo Angelo Canello. Miscellanea di filologia e linguistica. Firenze, successori Le Monnier, 1886, in-4°, XXXVIII-478 pages.

Nous avons parlé à plusieurs reprises de ce recueil, dont l'impression, depuis longtemps en train, vient enfin d'être achevée. Il forme un beau volume, digne en tous points, par le fond et par la forme, de la pieuse destination à laquelle il doit l'existence. L'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, la Roumanie, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse sont représentés dans cet hommage rendu à la mémoire de deux romanistes enlevés coup sur coup à la science dans la pleine force de l'âge et du talent; l'Italie et l'Allemagne, pour des raisons différentes, le sont le plus richement. Le volume s'ouvre par une courte préface, puis vient un beau discours de M. Villari sur la vie de N. Caix et une intéressante notice de M. Rajna sur ses écrits; la notice sur U. A. Canello est de M. Crescini; elle se termine par une très utile bibliographie, qui montre dans combien de directions s'était exercée, de 1870 à 1883, l'activité de ce jeune et ardent travailleur.

Le recueil proprement dit se compose de trente-six articles, que nous allons rapidement passer en revue.

P. 1-4. Fr. Miklosich, *Ueber die Nationalität der Bulgaren*. Le savant linguiste croit que les Bulgares formaient un mélange de Turcs et de Finnois.

P. 5-9. Edm. Stengel, *Ueber den lateinischen Ursprung der romanischen Fünfzehnsilbner und damit verwandter weiterer Versarten*. M. St. reconnaît, comme on l'a fait ici (IX, 177-191), l'origine du vers en question dans le tétramètre trochaïque catalectique rythmique; cela est de toute évidence. Il explique d'une façon particulière la dérivation du vers de 11 syllabes de ce vers de 15 syllabes, et tout son article mérite d'être lu.

P. 11-38. P. Merlo, *Problemi fonologici sull' articulazione e sull' accento*. I. *Tentativo di classificare in un sistema unico d'articolazioni le vocali e le consonanti*. II. *Diverse gradazioni delle voci toniche e perdita o naturale rotazione delle atone*. Observations fines et pénétrantes, qui donnent le désir de voir bientôt l'ouvrage que l'auteur annonce sur ces matières.

P. 39-49. G. Gröber. *Etymologien*. 1. Fr. *aiguille*, serait dû à l'influence combinée d'*aiguiser*, d'*anguille* et d'*aigu*. — 2. It. *ammiccare*, serait formé sur *ammi*, ce qui n'est probable ni pour la forme ni pour le sens. — 3. *Andare*. Défense très ingénieuse de l'étymologie ambitare; elle ne convaincra sans doute pas les partisans d'addare et d'ambulare — 4. Fr. *arroser*, viendrait du nom. ros, mais voyez l'explication bien préférable de W. Meyer, qui prouve l'existence d'un neutre ros, rosis. — 5. It. *astore*, fr. *autour*. M. Gr. le tire d'asturem; il ne s'est pas souvenu que ce rapprochement avait déjà été fait (*Rom.* XII, 100); la question est d'ailleurs fort compliquée. — 6. V. fr. *bleron*, poule d'eau, « du néerl. blaar, tache blanche sur le front qui distingue cet oiseau »; le fr. *bellèque* est l'all. belche, le fr. *macroule*, *macrole*, *macreuse* tient peut-être au hollandais meyrkoet. — 7. Esp. *borraja*, fr. *bourrache*. M. Gr. défend l'étymologie de Diez contre celle de Littré et une autre

qu'il imagine.— 8. Fr. *encre*, viendrait d'ἔγκαυμα et non d'ἔγκαυστον; mais on n'y gagne pas grand'chose pour la forme et on y perd beaucoup pour le sens, ἔγκαυμα n'ayant pas la signification d'*encre*. — 9. Fr. *jadis* serait pour *ja a dis* (= dies); mais il tient à *tandis*, celui-ci à *quandis*, et déclarer *quamdiu* dans Boèce, *quandius* dans *Léger* pour des mots savants est peu acceptable; il vaut mieux s'en tenir à jam diu. *Je hui* pour *ja hui* = jam hodie est une étymologie donnée ici jadis (VI, 629) et repétée depuis. — 10 Pr. *jassé*, *ancsé*, *dessé*, rattachés à jam exin, de exin; *ancse* serait formé du prov. *anc* et d'exin. Tout cela est bien peu vraisemblable. Pour une autre étymologie, cf. *Rom.* XIV, 577-9. — 11. It. *malvagio*, fr. *mauvais* = male vatius; peu probable pour plus d'une raison.— 12. Fr. *morceau*, non de morsellum (Diez), mais de *morscellum; le seul appui de cette opinion est le pic. *morchel* (?), *mourcheu* (Littré); mais il faut le juger comme *amorche* pour *amorse* et l'expliquer sans doute autrement. M. Gr. dit que personne ne songe plus sans doute à fonder *percer* sur *pertusier*; pert(u)sare est cependant la seule étymologie acceptable qu'on ait proposée; ici on n'aurait pas *c* = *s*, mais *c* = *ts*. — 13. Fr. *nièce;* le lat. neptia n'est pas, comme le veut Diez, de création française, mais se trouve déjà dans une inscription (*C. I. L.*,V, 2208). — 14 Fr. *patois*, se rattache à *patte*; plutôt, croyons-nous, au thème qui est dans *patte*. — 15. Fr. *piéce* etc., viendrait de petia tiré de pedem; la discussion de cette hypothèse nous entraînerait trop loin; bornons-nous à dire que le tripetias de Sulpice Sévère n'a rien à faire ici; nous pensons qu'il faut lire tripedas, devenu dans une première copie, par une faute très naturelle, tripecias, d'où *tripetias* d'une part et *tripeccias* de l'autre. — 16. Fr. *ruisseau;* rejetant avec raison l'étymologie de M. Förster, M. Gr. rattache ce mot au bas-latin rogium, d'origine d'ailleurs inconnue; ses remarques à ce sujet sont fort savantes; il n'en résulte pas nécessairement que *ru* ne soit pas rivum et *ruisseau* riviscellum.

P. 51-55. G. B. Gandino, *Osservazioni sopra un verso del poema provenzale di Boezio*. [On a jusqu'ici entendu *non i mes foiso*, Boèce, v. 26, au sens de « il n'y réussit pas » en paraphrasant « il n'y mit pas assez (ou ce qu'il fallait) pour réussir ». *Metre foiso* est une expression jusqu'ici sans autre exemple, mais je crois, avec M. Tobler, *Zeitschrift. f. rom. Phil.* II, 505, qu'elle n'a rien de choquant. M. Gandino propose une nouvelle explication à laquelle je ne puis attribuer aucune vraisemblance. Selon lui *mes* vient du latin metere, moissonner », et le sens serait : « il ne fit pas une moisson abondante, il ne tira pas grand fruit (de ses exhortations) ». Mais, outre que *foiso* peut difficilement signifier « fruits, récolte », on n'a aucune raison de supposer l'existence d'un verbe provençal venant de metere. — P. M.].

P. 57-69. A. Gaspary. *Molières Don Juan*. Remarques littéraires.

P. 71-76. A. Tobler, *Etymologisches. Butor;* on peut voir la forme originaire dans *brutor*, qui serait composé de *bruire* à l'impératif ou de *brui* primitif de *bruyère* et de *tor* = taurum; mais il est plus probable que la première partie du mot contient le verbe būtire ou būbire, qui désignait en latin le cri du *būtio* = *butor*. — *Piaffer*, de *pief* = *pied;* mais *piaffer* est un mot d'argot qui n'apparaît que dans la seconde moitié du XVIe siècle, a trois syl-

labes, et n'a jamais d'autre sens que celui de « se pavaner, faire des embarras, *braguer*, comme on disait aussi » ; l'application par métaphore à un cheval qui relève les jambes avec élégance est enregistrée pour la première fois dans Richelet et encore inconnue à la première édition de l'Académie, ainsi qu'aux dictionnaires antérieurs; quant au sens de « frapper du pied », il est absolument moderne et dérive du précédent. L'origine de *piaffer* est inconnue. — *Forra* it. « défilé » = Furre, forme dialectale, notamment suisse, de Furche. — *Recrue* est le part. de *recroître*, ce n'est pas douteux, mais *recruter*, que M.T. en tire, n'en est pas moins pour l'ancien *recluter*, qui a changé de forme précisément sous l'influence de *recrue*; on ne voit pas pourquoi l'espagnol aurait changé *recrutar* en *reclutar*, et rien ne prouve que l'it. *reclutare* vienne de l'espagnol. — *Avertin* est un composé de *vertin* = vertiginem et n'a rien à faire avec avertere (Littré) ; cela est évident. *L'avertin* serait pour *la vertin ;* c'est possible, mais on peut croire aussi qu'*avertin* = *esvertin* = exvertiginem. Notons les remarques sur *ningremance*.— *Gerla* it., a. fr. *jarle;* intéressantes explications sur les dérivés de gerula et accessoirement sur le v. fr. *gorle* = gürtel.

P. 77-89. G. Paris, *Les Serments de Strasbourg; introduction à un commentaire grammatical*. Ce morceau contient quelques inexactitudes qui sont rectifiées par M. Carl Wahlund dans une note additionnelle publiée p. 473 de ce volume.

P. 89-93. C. Paoli, *Notizia di un codicetto fiorentino di ricordi scritto in volgare nel secolo XIII*. Description d'un cahier de parchemin contenant des actes de vente rédigés en toscan et se rapportant à des terres du Val d'Arno inférieur. Les dates de ces actes sont comprises entre 1255 et 1290.

P. 95-102. F. G. Fumi, *Postille romanze*. I. Au *romanzo per* o *atono latino;* ces formes, qui sont propres à l'italien et au provençal, s'expliquent par une analogie ou mieux un mal-entendu. — II. *Greggio, grezzo ;* l'auteur défend une étymologie ancienne de lui qui rattache ces mots à grevius = gravius et combat celle de Canello (egregius) et de Caix (agrestis).

P. 103-111. G. Meyer, *Der Einfluss des Lateinischen auf die albanesische Formenlehre*. L'auteur montre que l'influence du latin sur l'albanais a atteint non seulement le vocabulaire, mais des parties essentielles de la grammaire.

P. 113-166. C. Michaelis de Vasconcellos, *Studien zur hispanischen Wortdeutung*. [1. *Açamo, açaimo*, port. « muselière », *açamar, açaimar* « museler ». Du v. port. *açalmar* « charger une bête de eomme, ravitailler une place », qui est le lat. salmare pour sagmare. — 2. *Alçapão*, port. « trappe », est pour *alça-põe* « lève et baisse ».— 3. *Alinhavo, alinhavão*, port. « faufilure », est pour *á linha vã* (cf. fr. *fau-fil*). — 4. *Bagoa*, galicien, « larme » De baccŭla, dérivé de *bacca* « baie ». — 5. *Birla*, esp. *bilro*, port. « quille ». De pyrulum, diminutif de pyrum. — 6. *Birlocha*, cast., *milocha*, arag., *miloca*, catal., *miloja*, valencien « cerf-volant ». Même mot que *mil-ano* avec un autre suffixe. Le *b* du castillan viendrait de ce que *milano* a été confondu avec *vilano* (le *milano* passe pour oiseau *vil*) ; l'*r* de *birlocha* n'est pas expliqué. — 7. *Bisalho*, port. « petit sac ». De bissac(c)ulum. — 8. *Bolor*, port. « moisissure ». De pallor, qui a ce sens dans Vitruve, Columelle, etc. — 9. *Bugio*, port. « singe ». Du nom de la ville de *Bougie*. Dans l'archiprêtre de

Hita : *D. Gimio alcade de Buxía* ; dans le *Canc. general* : *monos de Bugía*. — 10. *Buir*, esp., port., « polir », v. port. *poir*, *puir*. Du lat. polire. — 11. *Caramunha* port., « grimace, moue ». De quaerimonia. — 12, *Ceibo*, galicien « célibataire ». De caelibus pour caelibe. — 13. *Cerniglo* (c'est ce qu'il faut lire dans l'arch. de Hita, Str. 982, au lieu de *cenniglo*), esp. « fantôme, épouvantail ». Doublet de *cernícalo*, sorte d'oiseau de proie. — 14. *Derreter*, port. « fondre », est pour *de-rreter*, *de-terer*. De deterere. Cf. v. esp. *retir*, de terere. — 15. *Dobar*, port. « dévider » ; v. port. *debar* = *debaar*, *debãar*, esp. *devanar*. De depanare (panus). — 16. *Eido*, *eito*, port., galic., *aido*, forme populaire, « place devant une ferme, étable pour le petit bétail ». De aditum. — 17. *Eiva*, port., « tache, défaut ». De labia pour labies, labes. — 18 *Encinta*, esp. « (femme) enceinte ». De inciens. — 19. *Estrecer*, esp., port. « échapper à, éviter », pour *estrocer* = *estorcer*. De extorquere. — 20. *Fasca*, *fascas*, *hascas*, esp., port. « presque, à peu près ». De *faz* (impératif ou 3e p. s. du prés. de *fazer*) joint à *ca* = *que*. — 21. *Guinilla*, esp. « prunelle de l'œil ». Pour *guindilla*, diminutif de *guinda* « guigne », cf. fr. *prunelle*. — 23. *Leira*, port. « couche de terre, carreau ». De area, auquel s'est joint l'article. — 23. *Macho*, esp. « mulet ». De mulus, par les formes *mulacho*, *muacho*. — 24. *Madroño*, esp., port. « arbouse, arbousier ». De maturoneus. — 25. *Macico*, esp. Doit être le même mot que le port. *maçarico*, *massarico*, sorte d'oiseau. — 26. *Meigo*, port., *mego*, esp. « doux, bénin ». Plutôt de magius que de magicus. — 27. *Morango*, port. « fraise ». Formation hispanique de *morus* et du suffixe *ango* (p.-e. anicus). — 28 *Mouco*, port. « dur d'oreille ». De *Malchus*, le sergent auquel Pierre coupa l'oreille droite. — 29. *Non*, *nom*, esp. ; *nom*, *não*, port. « nom ». Formes abrégées et usitées seulement dans les serments et jurons de *nome* nomine. — 30. *Pelmazo*, esp. « masse aplatie » De pelma pour pegma. — 31. *Pintalsigo*, esp., port. « chardonneret » ; formes anciennes : *pintasirgo*, *pintisirgo*, *pintaxirgo*. Le mot *sirgo* est syricus ; *pinti* est pour *piti* = *pectus*. — 32. *Pousalousa*, port. « papillon ». *Pousa*, impératif de *pousar*, joint à *lousa* « dalle ». Le composé n'a pas de sens, les deux mots n'ont été réunis que parce qu'ils rimaient ensemble. — 33. *Quera*, arag. « vermoulure ». De caria pour caries. — 34. *Quexigo*, esp. « sorte de chêne vert ». Vient du portugais, où il a été formé, comme *perigo*, *artigo*, de *querciculum. — 35. *Relha*, port. « soc de charrue ». De *rallia, *rallium pour ralla, rallum. — 36. *Sandeu*, port. *sandío*, esp. « fou, niais ». Ou bien de sine Deus, ou bien d'un nom de personne Sandaeus. Peut-être l'esp. *sandío* a-t-il quelque chose de commun avec *sandía* « melon d'eau ». — 37. *Sarau*, « fête de nuit », *serão* « veillée ». Doublets dérivés de serum. L'esp. *sarao* vient du portugais. — 38 *Senzido*, v. esp., *cencido*, esp. « non foulé, en parlant d'un pâturage ». De la famille du port. *singello* « simple », sing-illus, et du cat. *sancer* « entier » sincerus. — 39. *Sosegar*, esp. « calmer », v. port. *sessegar* « s'asseoir, s'établir ». De sessicare, dérivé du part. sessum. — 40. *Soturno*, port. « sombre, triste ». De Saturnus. — 41. *Sovela*, port., *subilla*, esp., « alène ». De *subilla pour subŭla. — 42. *Atordido*, esp., *stordire*, ital. Il n'y a pas lieu d'écarter définitivement l'étymologie turdus. — 43. *Terçó*, port. « orgelet ».

De *triticeolum. — 44. *Trinca*, esp., port. « assemblage de trois personnes ou de trois choses ». De *trinicus, formé sur unicus. — 45. *Umbral*, esp., port. « seuil d'une porte ». On peut hésiter entre des dérivés de *lumen, limen, humerus* et *limes*. — 46. *Urce*, esp. « romarin », *urze*, port. « bruyère ». L'étymologie de M. Baist, ulice, est bonne; mais présente quelques difficultés de sens. — 47. *Vestiglo*, esp. « monstre, spectre ». De besticulum. — 48. *Vinco*, port. « pli, raie, ornière ». De vinculum. — 49. *Xato*, esp. « veau ». L'identité de ce mot avec *chato*, « épaté », proposée par M. Baist, n'est pas encore démontrée. — 50. *Xodreiro*, port., s'emploie en parlant du porc. Dérivé de *xodro, xordo*, sordidus. — 51. *Yjada*, esp. Dans Rabbi Santob: « piel syn *yjada* »? — 52 *Zisme*, esp. Dans un passage de Juan Manuel, à côté du mot *pulga*. C'est cimicem, par la forme intermédiaire *zimce*. — A. M.-F.].

P. 167-174. F. Neumann, *Die Entwickelung von consonant + w im Französischen;* remarques très ingénieuses, comme on peut s'y attendre, mais non moins contestables. Que l'*s* de co(n)suere soit appuyée, c'est ce qui n'est pas facile à concéder; et futuere doit-il prendre deux *t* comme batuere? L'auteur à un endroit dit avec grande raison qu'en phonétique des formes verbales, exposées à tant d'influences analogiques, ne peuvent avoir de force contre des mots ordinaires; il aurait dû, pensons-nous, appliquer cette règle à l'ensemble de son travail, dont la première partie établit des lois phonétiques à peu près uniquement sur des formes verbales.

P. 175-189. A. Miola, *Un testo drammatico spagnuolo del XV secolo pubblicato per la prima volta*. [Dialogue entre un vieillard, l'Amour et une femme, tiré d'un ms. de la Bibliothèque nationale de Naples. M. Miola disserte sur les rapports de cette petite pièce avec le *Diálogo entre el Amor y un viejo* de Rodrigo Cota sans arriver à des conclusions bien précises. Le texte est correctement établi. Str. 13, v. 2, lire *Nestor;* str. 22, v. 5, lire *tuerça;* str. 26, v. 5, la correction est inutile; str. 31, v. 9, *aparejadas* est bon; str. 47, v. 10 la correction est mauvaise; il faut lire le vers ainsi: *sin horadarnos el sayo* (sans percer le pourpoint). — A. M.-F.].

P. 191-197. B. Wiese, *Einige Dichtungen Lionardo Giustiniani's*. Diverses rectifications et indications bibliographiques sur ce poème, suivies de quatre compositions inédites tirées d'un ms. de la Marciana.

P. 199-108. G. Flechia, *Etimologie Sarde*. [Rectifications au *Vocabulario Sardo-Italiano* de Spano. On trouve dans ce travail, rédigé depuis bien des années, comme nous l'apprend une note, l'érudition et la pénétration dont l'auteur a donné tant d'autres preuves. Bien curieuse est l'explication de *meda* (lat. meta), pris dans le sens de meule de paille ou de foin, signifiant « beaucoup », que M. F. rapproche avec raison de l'emploi au même sens de *massa* en provençal. C'est de même encore qu'aux Etats-Unis on emploie *a heap*. — P. M.].

P. 209-215. M. Obédénare, *Une forme de l'article roumain qui se met devant les substantifs et les adjectifs*. [Les éditeurs de la *Miscellanea* ont-ils su que cet article est un simple extrait d'un travail plus étendu publié par feu Obédénare dans la *Revue des langues romanes*, 3e série, XI, 131 et suiv.? L'utilité de cette réimpression nous échappe. — P. M.].

P. 217-229. J. Cornu, *Recherches sur la conjugaison espagnole aux* XIIIe *et* XIVe *siècles*. [La voyelle de l'infinitif tombe au futur et au conditionnel, en ancien espagnol, toutes les fois qu'une raison d'euphonie ne s'y oppose pas : *combré* (esp. mod. *comeré*), mais *traeré, partiré* pour éviter la répétition de l'*r*. — Forme du futur où l'auxiliaire précède l'infinitif au lieu de le suivre. M. Cornu en a réuni un certain nombre d'exemples, pour la plupart assurés, dans d'anciens textes en vers : çà et là, toutefois, l'omission d'un *de* entre l'auxiliaire et l'infinitif ne serait pas contredite par la mesure. On peut remarquer à ce propos que des romances en castillan assez archaïque, qui se récitent encore dans les Asturies, ont conservé quelques vestiges de cette forme. Dans celle qui commence *Mañanitas de San Juan*, la fille du Roi dit à la Vierge: « *Ha decirme* la Señora Si tengo de ser casada? » Puis la Vierge lui demande où elle mettra l'eau qu'elle vient puiser à la fontaine: « En que lo *has llevar*, mi vida, En que lo *has llevar*, mi alma? — *Hélo llevar* yo, Señora, En regozos de mi saya, etc. » (*Jahrbuch für rom. Literatur*, III, 281). Une autre version donne ici : « Diga, diga la Señora, Donde *llevaré* yo el agua? — *Llevaráslo* tu, doncella, Nel regazo de tu saya » etc. (Menéndez Pidal, *Coleccion de los viejos romances que se cantan por los Asturianos*, etc. Madrid, 1885, p. 233). — M. Cornu termine son article par un tableau des conjugaisons en ancien espagnol. — A. M.-F.]

P. 231-6; cf. p. 474. P. Meyer, *Complainte provençale et complainte latine sur la mort du patriarche d'Aquilée Grégoire de Montelongo*.

P. 237-241. C. Avolio, *La questione delle rime nei poeti siciliani del secolo XIII*. [Soutient l'opinion selon laquelle les poésies de l'école sicilienne ont dû être écrites dans le dialecte local, et remarque à ce propos que ceux qui ont étudié la question si controversée des rimes de ces poésies n'ont pas tenu un compte suffisant des variétés dialectales qu'offre le sicilien. — P. M.].

P. 243-254. F. Zingarelli, *Un serventese di Ugo di Sain Circ.* [C'est le sirventés *Un sirventes veuill far*, déjà publié par Raynouard, *Lex. Rom.*, I, 417, ici réédité d'après le ms. d'Este. Diez, qui ne le connaissait que par la traduction bien imparfaite de Millot, le plaçait en 1217; M. Gaspary, dans sa récente histoire de la littérature italienne, l'attribuait à l'année 1246. M. Z. prouve qu'il a dû être composé en 1240. M. Casini était arrivé indépendamment et en même temps au même résultat, dans son mémoire sur les troubadours de la Marche Trévisane (voy. *Romania*, XV,158). L'édition de M. Z. est meilleure que celle de M. Casini. Son commentaire, toutefois, n'est pas exempt de fautes. Au v. 18 *Argensa*, mentionné à côté d'Avignon, de Nîmes, de Carpentras, ne saurait être Argence dans le Calvados. C'est la terre d'Argence, sur la rive droite du Rhône, près Beaucaire; voy. mon édition du poème de la Croisade albigeoise, II, à la table. Au v. 19 on ne comprend pas comment M.Z. n'a pas vu qu'il s'agissait de Venasque dans l'arrondissement de Carpentras. — P. M.]

P. 255-261. A Mussafia, *Una particolarità sintattica della lingua italiana dei primi secoli* [Observations très fines et très exactes sur la place des pronoms personnels atones, au cas oblique, quand ils sont joints à un verbe. Actuellement, en italien, ils se placent avant le verbe (*lo vidi*); anciennement il se plaçaient après (*vidilo*) quand ce verbe était au commencement de la proposition. L'his-

toire de cette particularité est exposée avec autant de précision que de clarté. Une exception que M. M. avait cru trouver daus un texte fort ancien, la formule de confession en latin mélangé de langue vulgaire publiée et étudiée par M. Flechia (voy. *Rom.* XIV, 304-5), se trouve n'être qu'une fausse lecture, voy. p. 474 de la *Miscellanea.* — P. M.].

P. 271-288. R. Renier, *Un mazzetto di poesie populari francesi.* Ce sont 28 morceaux, extraits de deux manuscrits du XVIe siècle de la bibliothèque de Cortone; malheureusement ce sontdes manuscrits musicaux (l'un contient le *soprano*, l'autre le *contralto* des mêmes chansons), qui ne donnent que le début des pièces, et ces fragments, copiés en Italie, sont fort altérés. M. Renier a joint à l'édition une introduction fort intéressante sur les chansons italiennes que contiennent les mss. de Cortone et sur les autres recueils italiens où se trouvent de ces chansons françaises, si populaires jadis au delà des Alpes (on peut y joindre le ms. de Pavie cité *Rom.*, VI, 271). Parmi les 28 morceaux des mss. de Cortone, plusieurs se retrouvent ailleurs, notamment dans le ms. B. N. fr. 12744 publié par la Société des Anciens Textes. M. R. n'en y a retrouvé que quatre, mais d'autres lui ont échappé : ainsi les derniers mots du n° XVIII (à partir de *tousior*) sont en réalité le début d'une autre chanson, le n° XCVI A. T.; le n° XXI R. = XXVII A.T.; XXVIII R. = XCV A. T. Pour l'édition, M. R. énonce des principes fort dignes d'approbation, mais il les suit imparfaitement. Il dit qu'il faut donner de ces morceaux si altérés une reproduction diplomatique; or 1° il prend pour base le texte d'un des mss., et, quand les leçons de l'autre sont *decisamente da preferirsi*, il les adopte, sans donner les variantes qu'il rejette, en sorte qu'après la publication il faudra revoir les textes; 2° il divise les vers à son idée, et parfois inexactement (voyez par exemple la fin déjà citée du n° XVIII); il met la ponctuation, des apostrophes, des accents, etc., et préjuge ainsi la lecture, quelquefois peu heureusement (ainsi XI, 16 *je n'é* pour *j'en é;* XV, 1, *je* pour *j'é*, etc.); la *distinctio verborum* surtout laisse à désirer : XI, 8 *vigle come*, l. *viglecome;* XII, 5 *che con selas aghut*, l. *che consel as aghut*, avec un? qui manque; XVII, 12 *outre buciet*, l. *ou trebuciet*. Il est probable que les fautes réelles, comme *Se* pour *Le* XIV, 3, *Sardonnés* pour *Pardonnés* XVII, 12, sont déjà dans les manuscrits. Malgré ces imperfections, la publication de M. Renier est digne d'éloge et de remerciements; elle en mériterait plus encore si la musique était jointe au texte.

P. 289-291. H. Suchier, *Ueber die Tenzone Dante's mit Forese Donati.* [M. I. del Lungo a mis définitivement hors de contestation l'authenticité des cinq sonnets qui composent cette *tenzone* et dont trois sont de Dante et deux lui sont adressés par Forese Donati, voy. son édition de Dino Compagni, II, 611 et suiv. Le même savant a édité le premier l'un de ces sonnets jusqu'alors resté inédit et amélioré le texte des autres. La note de M. Suchier est un supplément au travail de M. del Lungo. Elle contient l'explication d'un passage obscur du sonnet (*Ben ti faranno*) publié pour la première fois par M. del Lungo, et des conjectures sur l'ordre de ces sonnets. — P. M.].

P. 295-303. A. d'Ancona, *L'Arte di dire in rima. Sonetti di Antonio Pucci.* Suite de sonnets publiés d'après un ms. d'Udine. M d'Ancona, qui n'en exa-

gère pas la valeur, fait observer que l'auteur a imité en un endroit le *Tesoro* de Brunetto Latino.

P. 305-311. S. Pieri, *Il verbo aretino et lucchese.*

P. 313-332. G. Morosi. *L'odierno dialetto catalano d'Alghero.* [On sait que la ville d'Alghero située sur la côte occidentale de la Sardaigne fut peuplée de Catalans à la suite de la conquête de l'île par Pierre IV d'Aragon. Le catalan, bien que de plus en plus mêlé de sarde et d'italien, y est encore parlé aujourd'hui. Le mémoire de M. Morosi, composé avec une excellente méthode, montre que le catalan d'Alghero n'offre guère de traits qui ne se retrouvent en Catalogne. Les secondes personnes du plur. sont en *au*, *eu*, comme en catalan moderne. L'auteur en conclut que ces formes, considérées par feu Alart (*Rev. des l. rom.*, 2e série, IV, 110) comme relativement récentes, devaient être plus anciennes que le milieu du XIVe siècle, au moins dans la langue usuelle; mais la conclusion ne me paraît pas rigoureuse : jusqu'au traité de Rastadt, Alghero a été possession espagnole, et les rapports entre cette ville et Barcelone ont dû être assez fréquents pour que le catalan de la métropole ait influé sur celui de la colonie. En appendice M. M. a publié une petite collection de proverbes et de comparaisons populaires qui n'offrent rien de bien saillant; et enfin un chant populaire, évidemment incomplet, qui n'est autre que le célèbre chant des transformations auquel Mistral a donné une nouvelle popularité par la chanson de Magali. On connaît beaucoup de rédactions de cette poésie véritablement originale (voy. *Romania*, VII, 61-4). Il en existe une en Catalogne[1], mais elle diffère notablement de celle d'Alghero, qui a un commencement tout à fait particulier. Je citerai une strophe de cette dernière :

Ma faré a una anguiléta,
I ma 'n fugiré nadant.
— Si vus feu a un' anguileta,
Ely[2] sa fara pascador (*bis*):
I vu 'n prangara pascant.

Nous aurons prochainement l'occasion de parler de nouveau du catalan d'Alghero, à propos d'un récent mémoire paru dans l'*Archivio* de M. Ascoli (t. IX) au moment où s'achevait l'impression de la *Miscellanea.* — P. M.].

P. 333-344. M. Gaster, *Die rumänischen « Miracles de Nostre-Dame ».* C'est une simple traduction de l'Ἁμαρτωλῶν σωτηρία du moine Agapios.

P. 345-355. C. Salvioni. *Antichi testi dialettali chieresi.* [Copie figurée, autant que le permet la typographie, de deux textes signalés pour la première fois en 1783 par Pipino dans sa grammaire piémontaise et publiés en 1827 par Cibrario dans ses *Storie di Chieri.* Le plus long des deux, le *statuto*, est daté de 1321, mais je dois dire que j'ai toujours considéré cette date comme fort douteuse. Il se pourrait bien que ce document fût une traduction faite au XVe siècle.

1. Pelay Briz, *Cansons de la terra*, I, 125.
2. Ou *elh*; l'*y* marque la mouillure.

L'éditeur ne nous renseigne pas sur l'âge du ms. A la suite du texte viennent un dépouillement grammatical et un glossaire. — P. M.].

P. 357-372. L. Biadene, *La forma metrica del « commiato » nella canzone italiana dei secoli XIII e XIV*. [Ce mémoire expose selon un ordre satisfaisant, mais avec trop de divisions et de subdivisions, les résultats d'un dépouillement à peu près complet de la poésie lyrique italienne du XIIIe siècle et du XIVe. M. Biadene montre que le *commiato*, ou comme nous dirions en français, *l'envoi*, est d'origine provençale; que cependant il n'est pas fréquent dans la poésie de l'école dite sicilienne; qu'il a surtout été mis à la mode par Guittone d'Arezzo. Tout d'abord, il se présente dans les mêmes conditions qu'en provençal, où, comme on sait, l'envoi (*tornada*) reproduit la forme et les rimes des derniers vers de la strophe précédente; mais bientôt apparaissent, notamment chez Dante, des dispositions tout autres et susceptibles d'une variation presque infinie. En appendice M. B. cherche quel a pu être le sens primitif du prov. *tornada*. Il repousse avec moi l'explication proposée par un certain Kalischer qui écrivit en 1866, en mauvais latin, une dissertation de la dernière faiblesse sur la *tornada*, et croyait retrouver dans *tornada* tous les sens du verbe *tornar*. M. B. a bien vu qu'il fallait s'en tenir à un seul sens, mais auquel? Il remarque que dans l'usage populaire, la *commiato* ou *congedo* a pour synonime *volta*. Or Dante nous apprend, dans un passage souvent cité et commenté de son *de vulgari eloquio*, que *volta*, en latin *diæsis*, était le point où, dans le corps d'un couplet, on passait d'une mélodie à une autre. Par suite on a appelé *volta* toute la fin de la strophe à partir du point où avait lieu le changement. Le prov. *tornada*, qui au fond signifie la même chose que l'it. *volta*, aurait subi, selon M. B., la même extension de sens. Je dois dire que je ne puis me rallier à cette opinion. J'ai depuis longtemps abandonné l'explication que j'opposais il y a vingt ans, dans la *Revue critique*, à celle de M. Kalischer; j'étais alors porté à voir dans *tornada* un synonyme du fr. *envoi*. Je crois actuellement que *tornada* est tout à fait comparable à *volta*, ou a *ritornello*, ce dernier mot aussi ayant été employé comme synonyme populaire de *commiato*; mais il faut, selon moi, prendre *volta* en un sens différent de celui que Dante définit dans le *de vulgari eloquio*. Je crois que par *tornada*, comme en italien par *volta* ou *ritornello*, on a voulu désigner un retour à la mélodie des derniers vers de la strophe précédente. Et c'est là ce que Dante nous apprend quand, dans le *Convivio* (II, chap. XII), il dit que la *tornata* a été imaginée pour que « une fois la chanson chantée, on y revînt avec une certaine partie du chant », *perche, cantata la canzone, con certa parte del canto ad essa si ritornasse*. — P. M.].

P. 373. M. Mila y Fontanals, *Un' alba catalana*. Déjà malade du mal qui devait l'emporter, Mila voulait cependant apporter quelque contribution au recueil et envoyait la copie d'une charmante *aubade*, toute moderne, recueillie par lui en 1865 en Roussillon.

P. 375-391. F. Novati. *Il ritmo Cassinese e le sue interpretazioni*. [Tentative ingénieuse à l'effet de donner une idée générale du sujet de ce poème, dont l'obscurité est si grande. A tout le moins, M. N. nous semble avoir prouvé que les diverses interprétations proposées jusqu'à présent ne sont pas acceptables. La copie unique que nous possédons de ce poème présente des lacunes et con-

tient beaucoup de fautes, ce qui ne permet guère d'espérer qu'on arrivera jamais à l'intelligence complète de ce poème, qui du reste, par ce qu'on en peut comprendre, semble au fond médiocrement intéressant. C'est une suite de lieux communs moraux comme il n'y en a que trop dans les littératures du moyen âge. — P. M.].

P. 393-415. Fr. d'Ovidio, *Della quantità per natura delle vocali in posizione*. On lira avec un grand intérêt ce travail plein d'esprit et de science, où l'auteur fait l'historique de la lente découverte et de la plus lente utilisation d'une vérité aujourd'hui si palpable, en éclaire les différents aspects et en signale les principales applications.

P. 417-421. E. Monaci, *Il Trattato di poetica portoghese esistente nel canzoniere Colocci Brancuti*. [Ce traité nous est parvenu, comme tout le chansonnier Colocci Brancuti, en tête duquel il se trouve, dans l'état le plus défectueux. La copie que nous possédons de ce chansonnier a été, comme on sait, exécutée au commencement du XVIe siècle sous la direction de Colocci et revue et complétée par lui. L'original, aujourd'hui perdu, était en très mauvais état; il y avait des lacunes et des parties plus ou moins illisibles. Le fait est que la copie de Colocci, bien que faite avec un souci de l'exactitude qui n'était pas général à cette époque, est bien souvent inintelligible. L'édition publiée par M. Molteni, sous la direction de M. Monaci [1], est une reproduction aussi rigoureusement exacte que le permet la typographie. Les abréviations sont reproduites, les lacunes sont indiquées avec précision; de sorte que cette édition vaut le manuscrit. Mais il reste à faire, pour faciliter l'intelligence de ces textes si corrompus, tout un travail de restitution, que M. Molteni, enlevé à la science par une mort prématurée, n'a pu faire. Actuellement M. Monaci tente cette restitution pour la partie la plus défectueuse, le traité de poétique. Ce travail, où il y a beaucoup de corrections ingénieuses, n'est donné par l'auteur que comme provisoire. C'est du moins un excellent point de départ. M. Chabaneau avait supposé que l'auteur de ce traité avait mis à profit les *Leys d'amors*. M. M. exprime à cet égard des doutes qui me paraissent fondés. Il est même porté à douter que l'ancienne poésie lyrique des Portugais soit une dérivation de la poésie des troubadours, et là encore il me semble avoir raison : du moins est-il certain qu'on a exagéré le rapport des deux poésies. Je crois du reste que l'opuscule si mal traité dont M. M. a tenté la restitution n'a pas une grande valeur : c'est un travail fait uniquement d'après les poésies mêmes qui nous sont parvenues. L'auteur anonyme ne nous dit à peu près rien que nous ne puissions trouver par nous-mêmes en étudiant les poésies qu'il avait sous les yeux. Quand vivait-il? Avant le XVe siècle, selon M. Monaci. Je conjecture que la composition de son traité ne doit pas être de beaucoup d'années antérieure à cette époque et qu'il connaissait la terminologie poétique usitée en français. En effet il se sert du mot *talho* pour désigner la forme des couplets (III, VIII et IV, I, pp. 420, 421). Or c'est précisément le sens du mot *taille* en français au XIVe siècle et au XVe,

1. Elle forme le t. II des *Communicazioni dalle Bibliotheche di Roma e da altre bibliotheche* de M. Monaci; Halle, 1880, in-4°.

chez Eustache Deschamps, dans son *Art de dictier* (éd. Crapelet, p. 278, 280), dans le *Doctrinal de science rhétorique* (*Arch. des Missions*, I, 269) etc.[1] — P. M.]

P. 425-471. Gr. Ascoli, *Due lettre glottologiche*. I. *Di un filone italico, diverso dal romano, che si avverta nel campo neolatino;* il s'agit surtout de *f* entre voyelles, qui n'est pas latin, mais italique, et se trouve en roman, non seulement dans des mots qui avaient déjà pénétré en latin (*sifilare*), mais dans des mots où le *b* seul est attesté en latin (*bubulcus*); on retrouve là la profusion de science et d'idées habituelle à l'illustre auteur. II. *Dei neogrammatici*. M. Ascoli, comme dans sa première *Lettera glottologica* (voy. *Rom.*, X, 130), tout en rendant justice au mérite et aux découvertes de certains « néo-grammairiens », montre par des exemples puisés dans plusieurs domaines linguistiques que la prétention de quelques-uns d'entre eux à avoir fait une révolution dans la science n'est nullement fondée, et que les romanistes notamment appliquaient depuis longtemps les principes soi-disant nouveaux. Il revient en passant à sa théorie du « motif ethnologique », et essaie de démontrer que le changement espagnol de *f* en *h* est d'origine ibérique, ce qui peut se contester surtout à cause de la date récente du phénomène (que jusqu'au XIIIe siècle on ait conservé l'*f* par tradition étymologique, c'est fort peu probable : notez surtout la chanson polyglotte de Raimbaut de Vaqueiras) et pour d'autres raisons encore; il donne une explication très ingénieuse du fr. *hors*, qui égalerait *ors*, extrait de *dehors* = de foris (*Estiene* = *Estievne* = *Estiévene* est une mauvaise analogie; *escroele* = scrofella vaudrait mieux); mais comment s'expliquerait le maintien de l'*e* (il faudrait *deors*, *dors*) et l'aspiration de l'*h*, qui est incontestable ? Sur la question du développement de *ŏ* tonique en *uo*, *ue*, *oe*, *ö* (*Rom.*, X, 131), il faudrait une discussion que nous ne pouvons aborder ici. A propos d'une note de la *Romania* (IX, 485) M. A. se demande comment expliquer *Clairac* si clarum a donné *cler* et non *clair?* Bien simplement : *Clairac* est Clariacum et répond au fr. du nord *Clairi*, *Cléri ;* de même *clairon* vient d'un type clarionem conservé dans l'angl. *clarion* et attesté en bas-latin (voy. Littré). La forme *mesurier* = mensurare n'est pas française, à notre connaissance, et nous ne comprenons pas quelle conséquence en voudrait tirer M. Ascoli.

L'impression, qui ne laissait pas de présenter de sérieuses difficultés, est en général correcte. On regrette l'absence de titres courants qui eussent singulièrement facilité les recherches. G. P.

Teatro español del siglo XVI. Estudios historico-literarios, por D. Manuel Cañete. Madrid, 1885, VIII et 360 pp. in-8°.

Dans ce volume M. Cañete a réuni quatre études sur divers poètes drama-

---

1. Cette expression s'appliquait originairement à la rime. On disait *tailler* la rime, pour rimer :

Nus hom ne puet chançon de geste dire
Que il ne mente la ou li vers define,
As mos drecier et a *tailler la rime*
(*La mort Aymeri de Narbonne*, vv. 3055-7)

iques du XVIe siècle, Lucas Fernandez de Salamanque, Miguel de Carvajal de Plasencia, Jaime Ferruz, Alonso de Torres et Francisco de las Cuebas. Les deux premières ne sont que la reproduction textuelle — avec quelques légères coupures, mais sans additions ni corrections — des préfaces [1] que l'auteur avait mises naguère à ses éditions des *Farsas y églogas* de L. Fernandez et de la *Tragedia Josefina* de M. de Carvajal [2]. Quant aux deux autres, qui traitent d'un *auto* de Caïn et Abel dû au poète valencien Jaime Ferruz et de deux pièces relatives au martyre des patrons d'Alcalá de Henares, S. Juste et S. Pasteur, composées par A. de Torres et F. de las Cuebas, je ne saurais dire si ce volume nous en offre la primeur ou si, auparavant, elles avaient déjà été publiées dans quelque recueil périodique : leur intérêt est d'ailleurs assez mince.

L'article sur Lucas Fernandez, quoiqu'il s'y trouve des choses fort contestables [3], n'appelait pas grands remaniements, rien d'important sur l'auteur de ces *Farsas* n'ayant été mis au jour depuis 1867. Pour la *Josefina* de Carvajal il en est autrement. M. Cañete aurait pu compléter son travail, notamment sa bibliographie plus ou moins raisonnée des « œuvres dramatiques antérieures à l'année 1650 qui ont pour sujet l'histoire de Joseph », en consultant les trois premiers volumes du *Mistère du viel testament* publié par feu le baron James de Rothschild pour la *Société des anciens textes français* [4]. D'ailleurs l'édition elle-même de cette *Josefina*, donnée par M. Cañete, d'après un exemplaire de l'année 1546 appartenant à la bibliothèque de Münich [5], est à refaire depuis qu'a été retrouvé un autre exemplaire, jusqu'ici unique, d'une édition de la même pièce datée de 1540.

Je vais montrer rapidement dans quelle mesure cette découverte modifie le texte restauré en 1870 par M. Cañete.

L'exemplaire de l'édition de 1540, acquis il y a trois ans en Italie et que son propriétaire actuel, M. le comte de la Sizeranne, a bien voulu mettre à ma disposition, est une plaquette gothique in-4° de cinq cahiers de huit feuillets chacun, sauf le dernier cahier qui n'en a que six. Il manque au premier cahier les deux premiers et les deux derniers feuillets, c'est-à-dire, d'une part, le titre et probablement la dédicace de Carvajal au marquis d'Astorga, car on n'a pas de raison de supposer qu'elle ne s'y trouvât pas, puis, d'autre part, le passage qui dans l'édition Cañete commence (p. 21) par les mots *Hoy le quitais la salud* et finit (p. 26) par le vers *Que estas alla sin sospecha*, c'est-à-dire quinze strophes : ou même davantage, le texte de 1540 pouvant être à cet endroit plus développé que celui de 1546, comme on le constate ailleurs. En effet, ce qui distingue

---

1. *Farsas y églogas al modo y estilo pastoril y castellano fechas por* Lucas Fernandez Salmantino. Madrid. 1867, 8° (*Biblioteca selecta de autores clasicos españoles*, t. III).

2. *Tragedia llamada Josefina... trobada por* Micael de Carvajal. Madrid. 1870. 8° (*Sociedad de los bibliófilos españoles*).

3. Pour la partie philologique, voy. *Romania*, t. X, p. 239.

4. Paris, Didot, 1879 à 1881, in-8°.

5. C'est Ferdinand Wolf qui a révélé aux savants espagnols l'existence de cette œuvre dans un mémoire intitulé *Ein spanisches Frohnleichnamspiel vom Todtentanz* (*Sitzungsberichte d. K. K. Akad., Phil.-hist. Classe* (t. VIII, p. 114 et suiv.), qui a été traduit en espagnol et imprimé dans la *Coleccion de doc. inéd. para la historia de España*, t. XXII, p. 509 et suiv.

surtout l'édition la plus ancienne de l'autre, c'est que les deux premiers actes y sont beaucoup plus étendus: on y compte en tout soixante-huit strophes que l'éditeur de 1546 a omises. Au contraire les deux derniers actes sont, pour le nombre des strophes, identiques dans les deux textes. L'achevé d'imprimer de notre plaquette, qui se trouve au verso de l'avant-dernier feuillet du cinquième cahier (le dernier feuillet est blanc), est ainsi conçu: « Fue impressa la pressente obra | en la noble cibdad de Palencia por Diego Fernandez de | Cordova A costa de Juan Despinosa mercader de libros | vezion (*sic*) de Medina del Campo. Acabose postrero de setiem | bre. Año del nascimiento de nuestro señor Jesu Christo | de mill e quinientos e quarenta años. » | Suit la marque de l'imprimeur, où est inscrit son nom *D. F. de Cordova* et qui, par l'agencement, ressemble assez à l'une de celles qu'employa Guillem Brocar[1].

En général les strophes qu'a en plus l'édition de 1540 ne sont pas essentielles au sens, et en les supprimant l'imprimeur de 1546 n'a pas nui à l'enchaînement des idées: pur remplissage ou délayage, on le concède; mais l'auteur l'a voulu ainsi, ces strophes-là sont bien de lui et une édition définitive devrait les reproduire. Du reste il est un long passage de l'acte II que le second imprimeur a eu tort de supprimer, sous prétexte probablement qu'il faisait longueur: c'est l'explication par Josef des songes du bouteiller et du pannetier. Je les reproduis pour donner un spécimen de cette édition de 1540 jusqu'ici inconnue: il doit s'intercaler après le vers *Como en esta feneceis* (p. 98 de l'éd. Cañete):

Moços.

Carcelero, que hazeys?
Tornad, tornad ese preso,
y cadena de gran peso
prestamente le echareys;
y a recaudo le porneys
con los otros criminales,
que por sus culpas y males
encarcelados teneys.
Y bivi muy avisado
que a nadie le dexeys ver.

Carcelero.

Yo hare bien mi dever,
Señores, perdé cuydado,
que, segun lo qu' e alcançado,
el deve ser mal hechor.

Moços.

Antes es muy gran traydor;
tenelde a muy buen recaudo.

Carcelero.

Amigo, pues tu ventura
a esta carcel te a traydo,
tu seras de mi servido
por ver tu gran hermossura;
que bien muestra tu figura
ser sin culpa tu prision.
En ti no reyne passion,
mas todo plazer procura.
Y pues no mereces pena,
que no as hecho maleficio,
aunque sea contra mi oficio,
no quiero tengas cadena.
Passeate nora buena
y huelga y toma plazer,
que tu vida deve ser
de toda virtud muy llena.
Y pues vienes fatigado,
recibe algun refrigerio
con que en este captiverio
des consuelo a tu cuydado.

1. Voy. P. Salvá, *Catálogo*, n° 2242.

Come, amigo, algun bocado,
alcança destos manjares
y todo quanto mandares
hare por ti de buen grado.

Josef.

Carcelero, yo no siento
como te pueda pagar
la merced tan singular
que me as hecho y tratamiento.
El pago, a mi pensamiento,
que dare a tu gran virtud:
sera con la gratitud,
segun tu merecimiento.

Carcelero.

Porque, segun tu bondad,
deves ser hombre de ley,
con el copero del rey
quiero tengas amistad.

Josef.

De aquessa suerte, en verdad,
podre dezir con razon
la que tengo no es prision
sino dulce libertad.

Copero.

Amigo, seas bien llegado,
y porque fue tu prision?
que en verdad y con razon
a todos nos a pessado.

Josef.

Hermanos, por mi peccado;
que mi gran dios lo a querido
y pues él d' ello es servido
sea bendito y alabado.
Que por seguir la virtud
soy puesto en tamaña afrenta.

Copero.

Por cierto que me contenta
muy mucho tu joventud.

Josef.

Dios conserue tusalud
y libre desta prision.

Copero.

Y a ti tambien, que es razon,
pues sigues la gratitud.
Tus lenguajes muestra dan
no deves ser Egypciano.

Josef.

No, si plugo al soberano,
que hebreo soy de Chanaan,
de la casa de Abrahan
desciendo por lina reta,
enemigo de la seta
gentilica sin desman.

Copero.

Pues toda sciencia y saber
los judios alcançays
y la ventaja llevays
en secretos conocer,
hazme, amigo, este plazer
que un sueño que yo he soñado,
que me tiene congoxado,
tu me lo des a entender.

Sueño del copero.

De tres sarmientos soñava
que unos razimos nacian,
y del uno que salian
razimos me figurava
tan hermossos que bastava
vendimiarse, segun ley,
y que en la copa del rey
tras esto los estrujava.
E yo con gran cortesia,
como siervo muy leal,
a la persona real
aquel mosto le ofrecia,
y el rey con gran alegria
no tardava en lo bever.
Amigo, da me a entender,
si alcanças, tal fantasia.

Josef.

Hermano, sin mas dezir,
yo quiero luego de grado
desse sueño que as soñado
el secreto descubrir.
Tu sabras que sin mentir
en tres dias y no mas
de prision suelto seras
y al rey yras a servir.
Porque a él mucho le a plazido
tu servicio do estas,
en su servicio seras
muy presto constituydo.
De oy mas tu pon en olvido
tus tristezas y passiones,
porque ya de las prisiones
saldras con gozo crecido.

Copero.

Es verdad nueva tan buena,
amigo, como as contado ?
Y aquesto es lo que he soñado
en mi prision y cadena ?
Esta no es cosa terrena,
sino gran divinidad.

Josef.

Bive Dios, que esto es verdad !
Por tanto ten buena cena.
Y pues esto passa assi,
ruego te, si tu quisieres,
que, quando suelto te vieres,
que tu te acuerdes de mi,
pues sabes que estoy aqui
sin culpa en esta prision.

Copero.

Por cierto tienes razon ;
yo hare esso y mas por ti.
Que obra de tal condicion
no se puede assi pagar
sin contino hombre quedar
en perpetua obligacion ;
cierto tu eres gran varon
y gran espiritu alcanças,
tu mereces alabanças
y densete, que es razon
Que mereces mucha gloria,
y por tu sciencia y bondad
en toda prosperidad
yo terne de ti memoria ;
quiero contar tal historia
a questotros compañeros
que estan aqui prissioneros
porque a todos sea notoria.
Hermanos, hago saber
qu'este presso que aqui veis
los que no lo conoceys
le deveys de conocer ;
porque bien podeys creer
que es el moço mas prudente,
mes (*sic*) sabio, mas eccelente
que jamas podra aver.
Que un sueño me a tenido
congoxoso y fatigado,
por cierto el lo a declarado.
como hombre en todo sabido.

Panadero.

Pues saber tan ascondido
diz que tienes no pequeño,
declarame a mi otro sueño
que me tiene ora afligido.

Josef.

Amigo, di de buen grado
que, mediante mi gran dios,
yo satisfare a los dos
lo que me aveys demandado.

Panadero.

Dime que a significado
lo que en la noche passada
tray mi vida tan penada
que me a puesto en gran cuydado.
Soñava con gran afan
sobre mi cabeça yr puestos
aquesta noche tres cestos
y los dos llenos de pan
y el tercero con desman
lleno de muchos menjares,
muy ricos y singulares,
quales a reyes se dan,
y que, bolando las aves,
todo melo avian llevado.

Josef.

Hermano, tu me as contado
cosas estrañas y graves
y nada seran suaves
para ti, segun yo pienso.

Panadero.

No me tengas mas suspenso,
abre, pues tienes las llaves.

Josef.

Amigo, mucho quisiera
de otra cosa muy mejor
serte yo el declarador
que tu servicio cumpliera,
y nueva tan lastimera
no quisiera declararte,
mas mejor es avisarte
pues passa de tal manera.
Los dos cestos que as soñado
muestran claro que sabras
que solos dos dias no mas
de vida a ti te an quedado ;
y el letrero que as contado
es cierto tal fantasia
mostrar que al tercero dia
tu seras crucificado.

Do, sin remedio tener
por tos delitos tan graves,
seras manjar de las aves
te hago amigo saber;
y en verdad quisiera ser
interprete de tus bienes,
mas perdoname y no penes
que al no se puede hazer.

Pour la partie commune aux deux éditions, la plaquette de 1540 donne souvent une meilleure leçon ou même la seule bonne leçon. Voici quelques exemples.

Dans le boniment que le héraut débite au début de la pièce figurent quelques phrases en allemand, en italien et en français. Il est évident qu'il prononce là des paroles qu'il n'entendait qu'à moitié; il les reproduit telles qu'il croyait les avoir entendues. L'allemand surtout est obscur; on y reconnaît quelque chose comme *Es is gut, Herr ... danke, gut lieber Herr, Herr lieber Lanzeman.* Mais le français, très altéré dans l'édition de 1546: *perla sandi alebusan donami ballesa del bon vin*, peut-être restitué à l'aide de la nôtre: *Par le san Dieu, ales vous an, mon ami; baillés ça du bon vin.* Plus loin, dans le même prologue, l'édition de 1540 ajoute, après le mot *representar*, la mention *en este pueblo*, et ceci porte à croire que la première représentation du drame n'a pas eu lieu, comme le voudrait M. Cañete, en la *cité* de Plasencia.

L'Envie entre en scène au premier acte et dit un prologue, bien certainement imité de celui de la *Vendition de Joseph*[1], où se lisent ces vers: *Cuatro furias infernales, Mis hijas, les dejo al lado: El pesar del prosperado, El placer del abatido, Maldecir contra el subido, Odio contra el abonado.* Ici *abonado* n'a pas de sens et de plus avec ce mot l'antithèse disparaît. Lisons avec 1540: *abaxado.* — P. 59. Aux vers obscurs et qui ont à juste titre embarrassé M. Cañete: *Pues eres bien de los bienes, Ejecuta tantos males*, il faut maintenant substituer ceux-ci: *Porque del cielo no vienes A secutar tantos males?* — P. 61. L'homme n'est pas *De lodo y* pobre *nascido*, mais *de lodo y polvo* « de boue et de poussière ». — P. 64. Le vers manquant est: *Do estava la fortaleza.* — P. 73. Prologue du deuxième acte. La fin est ainsi conçue dans 1540:

« El auctor, como es algo grossero y tosco y sabe poco de amores, os pide perdon y os suplica le perdoneys si este passo no fuere tan caliente que baste a calentar a todos: aun creo que no avra ninguno, por frio que sea, que no sienta calor. El auctor hizo sus diligencias que fue procurar personas sufficientes y abiles que le adestrassen en esta cosa, y no hallo sino Celestina, y tomarse a como se hallare. » « Quiero me yr, porque esta señora anda salida, y creo querra salir y pesar le a de mi tardança. »

P. 84. Le vers manquant est dans 1540: *Larga vida te conceda.* — P. 91. La transposition de *darme* était inutile; il faut lire: « *Porque me quies* (pour *quieres*) *dar enojos.* — P. 101. Le début du prologue est tout autre dans 1540:

« Señores, yo vengo algo vergonçosso y muy alterado: vergonçoso por ver las faltas passadas, ansi en los repressentantes como en los oyentes; alterado, por veros alterados,

1. Voy. le *Mistere du Viel Testament*, éd. J. de Rothschild, t. II, p. 343.

y como ya enhadados, suplicos no me hagays tal afrenta, porque yo he repressentado en el coliseo romano y en Bolonia ante el Papa y Emperador, y en Augusta y en Bohemia ante el Rey de Romanos, y en Londres ante el Rey de Inglaterra, y en Paris ante el Rey de Francia, y en Napoles ante el Señor Virrey e principes, y en Constantinopla ante el Gran Turco, y en Lisbona ante el Rey de Portugal, y en el Campo ante el señor Marques del Gasto, e siempre gratamente largas seys oras con atencion he sido oydo. Aqui, segun estays mostrados a rebatar un sancto y degollalle [1], pues hagos saber que ya no ay sancto que merezca muerte ».

Et plus loin dans le même prologue: Hoy «el autor no quiere joyas ni *presas* ni dinero. » Il faut lire *preseas*. — P. 153. Le vers fautif dans 1546 doit être rétabli ainsi : « *Goze yo de vuestra gloria.* — Enfin le congé donné aux spectateurs à la fin de la représentation ne peut-être : *Jesuchristo bonis avibus*, mais : *Ito bonis avibus.*

Il résulte, je le pense, de ces quelques remarques, qu'une édition nouvelle de la *Josefina*, si on la donne jamais, devra avant tout reproduire le texte plus complet et souvent plus correct de l'exemplaire de 1540 acquis par M. de la Sizeranne. L'édition de M. Cañete, quoique établie avec beaucoup de soin, ne nous livre qu'un abrégé et un remaniement de l'œuvre de Miguel de Carvajal, œuvre dont le mérite littéraire est incontestable, encore bien qu'il ait été un peu exagéré par l'académicien espagnol.

Alfred MOREL-FATIO.

1. Allusion aux *comedias de santos*. Il doit manquer quelques mots ici. « Vous qui êtes habitués à enlever un saint et à l'égorger, vous pourriez bien prendre un peu de patience », ou quelque chose d'approchant.

PÉRIODIQUES.

I. — Revue des langues romanes, 3e série, XIV; septembre 1885. — P. 105. Chabaneau, *Paraphrase des psaumes de la pénitence*, commentaire d'un texte publié dans le nº d'août 1881; voy. *Romania*, X, 620. En appendice M. Ch. réimprime une courte dissertation de Scaliger sur les dialectes romans de France (*Diatriba de hodiernis Francorum linguis*), qui, sans nous rien apprendre que nous ne sachions beaucoup mieux, porte l'empreinte de l'esprit pénétrant du grand philologue. On y lit que les Bas Bretons peuvent s'entendre, sans interprète, avec les Gallois, assertion souvent répétée, qui maintenant est certainement inexacte et qui l'était sans doute déjà du temps de Scaliger. — P. 118, Chabaneau, *Le romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de nostre Segnor et de ses apostres* (premier article). Ce sont deux romans pieux qui se suivent assez naturellement, puisque le premier (*saint Fanuel*) est le récit de la naissance miraculeuse de sainte Anne, mère de la Vierge. Ils ont été l'un et l'autre souvent signalés, mais on n'en avait publié que des extraits. *Saint Fanuel* a été intercalé en d'autres romans pieux. On en trouve notamment une partie dans le texte de la *Conception* de Wace que contient le ms. Add. 15606 du Musée britannique dont j'ai donné la description dans le t. VI de la *Romania*. J'avais négligé de signaler cette importante interpolation dans ma notice. M. Reinsch a publié dans l'*Archiv* de Herrig, t. LXVII (1882), p. 263 et suiv., la légende de saint Fanuel telle qu'elle se trouve dans ce ms. M. Chabaneau donne, dans le numéro dont nous rendons compte, la bibliographie des mss. en se servant des travaux antérieurs de M. Reinsch et de M. Bonnard. Cette bibliographie est loin d'être complète et d'être faite avec la précision nécessaire. M. Ch. semble croire (p. 119) que *A*, c'est-à-dire la vie de saint Fanuel, ne se trouve pas dans les mss. fr. 1533 et 1768 de la Bibl. Nat. et dans le ms. d'Arras. Il s'y trouve certainement, comme l'indiquent les catalogues imprimés. Le même poème se rencontre encore dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 2815 que ne mentionnent ni M. Ch. ni ses devanciers. Quant au second poème (*B*), celui qui raconte l'histoire de Notre Dame et de Jésus (inc. : *Qui Dex aime parfitement*), il se trouve, en outre des mss. jusqu'ici signalés, dans le ms. 147 de Rennes, où il est isolé, voir le catalogue rédigé par D. Mallet (Rennes 1837), p. 122; dans le ms. de l'Arsenal 5201, pages 87 à 136; dans le ms. précité 2815, où il est rattaché (fol. 197 *b*) à la vie de saint Fanuel, comme en d'autres mss. et particuliè-

rement dans celui de Montpellier, et ailleurs encore. De plus, la fin de ce même poème se trouve copiée à part, sous ce titre: « le Trespassement Nostre Dame », dans le ms. Bibl. nat. fr. 1807, fol. 174. Voici le début de ce morceau, en regard de la leçon du ms. de Montpellier.

Montpellier (v. 3668 et suiv.)	Paris, Bibl. nat., n° 1807.
Après la sainte passion	Grant tans après la passion
Ert Nostre Dame en sa maison	Estoit Nostre Dame en maison
En Nazareth ou el fu née	Seule en .j. lit priveement
Molt corrocie et molt irée,	Et prist a plorer tendrement;
Por desirrier del roi autisme	Pour dousor et pour desirier
Se dementoit a soi meïsme.	De son douz fiz qu'avoit tent (*sic*) chier
« Forment », feit el, « dæsir que fusse	Se dementoit a soi meïsme:
« Ou mon chier fix veoir peüsse,	« Forment desir que je la fusse,
« La ou il est, en paradis	« Ou je mon fiz veoir peüse.
« Que il otroie a ses amis. »	« Biaus sire fiz, reguarde moi,
	« Fes que fusse oveques tai (*sic*)
	« La ou tu ies, en paradis
	« Que promesis a tes amis. »

A première vue la leçon de Montpellier semble abrégée. Puis le « Trespassement Nostre Dame » forme-t-il un poème par soi, ou est-il simplement un extrait? Il reste, comme on voit, bien des points à élucider. — P. 124-8, L. Lambert, *Contes populaires du Languedoc* (suite). — Bibliographie. Nizier du Puitspelu, *Très humble essai de phonétique lyonnaise* (Clédat; cf. *Romania*, XIV, 317).— Clédat, *La Chanson de Roland* (Constans; cf. ci-dessus, p. 138).

Octobre-décembre 1885. — P. 158. Chabaneau, *Le Romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Seignor et de ses apostres* (suite). Texte du ms. de Montpellier. Deux lacunes, l'une au début du premier poème, l'autre dans le courant du second, ont été comblées la première à l'aide d'un ms. de Berne, la seconde à l'aide d'un ms. de Paris. C'est à tort que M. Chabaneau a donné une numérotation continue aux deux poèmes. Le second, qui est bien distinct du premier, commence au v. 851 (*Qui Dex aime parfitement*). La délivrance de la Vierge, avec l'aide de « sainte Agnetese », y est contée comme dans le mystère provençal de la Nativité de Jésus; voir *Rom.* XIV, 497. Nous remarquons dans ce poème un fait singulier. L'auteur (car il ne semble pas qu'il y ait en cela erreur du copiste) paraît avoir été si satisfait des vers par lesquels il a rendu la célèbre comparaison de la conception de Jésus avec le passage de la lumière à travers un verre, qu'il les a répétés deux fois, v. 963-72 et v. 1559-66. Cette édition, que nous ne pouvons apprécier puisque les notes qui doivent l'accompagner n'ont pas encore paru, ne saurait être que provisoire, l'éditeur n'ayant eu à sa disposition qu'un seul des nombreux mss. qu'on possède de ces deux romans. Faisons observer dès maintenant que le ms. reproduit par M. Ch. donne une leçon incomplète de la fin. Il y manque près de 250 vers. — P. 259-282, Chabaneau, *Deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil Gallaup*. Ce sont les deux lettres relatives aux troubadours que j'ai signalées ici-même (XIV, 633) d'après le catalogue des mss. de Nîmes

rédigé par M. Molinier. Comme je l'ai dit alors, j'en ai une copie, prise il y a bien des années, sur un exemplaire manuscrit appartenant à la Bodléienne. Ces lettres, examinées de près, m'ont paru dénuées d'intérêt, et je vois avec plaisir que M. Chabaneau, qui les publie aujourd'hui, partage mon opinion. —P. 309. Clédat, *Une correction au texte des Serments de Strasbourg*. Il s'agit de lire: « et in adiudha *er* in cadhuna cosa », *er* au lieu d'*et* du ms. C'est une correction acceptable, bien qu'elle ne s'impose pas, mais peu nouvelle. Chaque année, dans mon cours de l'Ecole des Chartes, je la signale, en en faisant honneur à celui qui, longtemps avant M. Clédat, l'a proposée, à Bonamy, auteur d'un mémoire bien connu sur les Serments publié en 1749 dans le t. XXVI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions (voy. p. 647).

P. M.

II.— Rivista della Letteratura italiana, diretta da T. Casini, S. Morpurgo, A. Zenatti, Roma e Firenze[1]. In-4, à deux colonnes; six numéros de trente-deux colonnes par an. — Cette revue, dirigée par trois jeunes érudits dont deux ont figuré un instant parmi les fondateurs du *Giornale storico della Letteratura Italiana* (voy. *Rom.*, XI, 627), est une preuve nouvelle de l'ardeur et en même temps de la critique avec laquelle se poursuivent les études sur la littérature italienne. Il est bien difficile maintenant qu'un livre concernant l'Italie, fût-il mauvais (peut-être faudrait-il dire, surtout s'il est mauvais), échappe à un examen sérieux. Le *Giornale storico*, qui a pourtant une excellente bibliographie, aura désormais dans la *Rivista* un complément utile. Aux comptes-rendus, qui nous ont paru émaner d'hommes parfaitement compétents, s'ajoutent, en chaque numéro, d'intéressantes notices sur divers points d'histoire littéraire. Le manque de temps et l abondance croissante des matières nous ont empêchés jusqu'ici de signaler ce nouveau recueil à l'attention de nos lecteurs: nous ferons en sorte d'annoncer désormais les numéros au fur et à mesure de leur apparition. Nous ne mentionnerons que les articles concernant le moyen âge.

1884, n° 1.— A. Bartoli, *Storia della Letteratura ttaliana*, vol. VII, *Petrarca* (Torraca). — L. Cappelletti, *Storia della Letteratura italiana* (Casini; art. justement sévère).— A. Capelli e S. Ferrari, *Rime edite ed inedite di Antonio Cammelli detto* il Pistoia (Morpurgo). — *Operette inedite o rare* pubblicate dalla libreria Dante, Firenze (Casini; art. intéressant). Il fallait dire que la publication n° 2, *Index bibliothecæ Mediceæ*, laisse beaucoup à désirer, et que les textes latins édités dans les *Carmina medii ævi* sont bien fautifs. Mais en somme, cette collection, fort élégamment imprimée, est intéressante). — J. Ulrich, *Recueil d'exemples en ancien italien* (Monaci; critique sévère, mais juste, de la publication faite dans la *Romania*, XIII, 27 et suiv., par M. Ulrich). — N. Lundborg, *Studi sul congiuntivo nella Divina Commedia* (Setti; dissertation inepte présentée à l'université de Lund). — Lumini, *Dante e gli Aretini* (Zenatti; très faible).

---

1. Rome, librairie Manzoni; Florence, Piazza d'Arno, 1. Prix de l'abonnement, 6 fr par an.

N° 2. — L.Morandi, *Origine della lingua italiana* (Frati; très médiocre dissertation).— F. Torraca, *Studi di storia letteraria napoletana* (Zenatti; très favorable). — Zambrini, *Le opere volgari a stampa*, quarta ediz. (Carducci; indique à mots couverts, et avec bienveillance, les graves défauts de cet ouvrage. — Ferrai, *Lettere di cortigiane del sec. XVI* (Casini; édition très inexacte).— Poggio, *Facezie* (Gentile; mauvaise traduction). — A. Tobler, *Das Buch des Uguçon da Laodho* (Morpurgo). — C. Guasti, *Le feste di S. Giovanni Batista in Firenze* (Morpurgo). — Variétés G. Biagi, *Il Decamerone giudicato da un contemporaneo* (Document contemporain, extrait par M. Biagi d'un ms. de la *Bibl. naz.* de Florence).

N° 3. — D'Ancona e Comparetti, *Le Antiche rime volgari*, vol. III (Casini; observations intéressantes sur le caractère de la poésie de Chiaro Davanzati).— Monaci, *Sui primordj della Scuola poetica siciliana da Bologna a Palermo* (Casini; ne considère pas la question comme résolue; cf. *Romania*, XIV, 297). — A. Tobler, *Die Berliner Handschrift des Huon d'Auvergne* (Casini).— A. Mussafia, *Mittheilungen aus romanischen Handschriften*, I (Zenatti).— *Poesie edite ed inedite di Lionardo Giustiniani*, per cura di B. Wiese (Casini ; art. plein d'observations techniques sur la versification). — *Quattro Canzoni popolari del sec. XV* (Morpurgo; publication *per nozze*).— Variétés. Monaci, *Per la storia della ballata*. — Casini, *Un provenzalista del sec. XVI*. Il s'agit d'un certain Bartolomeo Casassagia dont on possède une traduction inédite de plusieurs pièces d'Arnaut Daniel et de Folquet de Marseille; cf. n° 5, col. 157-8.

N° 4. — Gaspary, *Geschichte d. Italienischen Literatur* (Morpurgo; art. approfondi et généralement favorable).— G. Paris, *Le lai de l'Oiselet* (Teza ; quelques additions aux recherches de l'éditeur). — E. Sola, *Il Padiglione d'Atila* ; *frammento inedito del poema italico* Atila flagellum Dei, *composto in francese da Nicolo da Casola* (Casini; très faible; cf. *Romania*, XIV, 174).

N° 5. — L. Rigutini, *La unità ortografica della lingua italiana* (Straccali). — Di Giovanni, *Ciulo d'Alcamo, la defensa, li agostari e il giuramento del Contrasto anteriori alla costituzione del regno del* 1231 ; Salvo Cozzo, *Ciullo d'Alcamo o Cielo dal Camo? ;* L. Natoli, *Il contrasto di Cielo dal Camo* (Casini ; écrits qui n'apportent aucune solution acceptable à des questions dont on commence à se fatiguer). — Gellrich, *Ueber die Quellen welche der in der* Intelligenza *enthaltenen Erzæhlung der Thaten Cæsars zu Grunde liegen* (Frati; M. Gellrich croit que l'auteur de l'*Intelligenza* s'est servi du texte français du *Fait des Romains* et d'une des versions italiennes; supposition qui nous paraît très contestable. Du reste M. G. ne connaissait qu'imparfaitement le *Fait des Romains;* il lui est maintenant possible de se mieux renseigner depuis que la *Romania* (XIV, 1) a publié un mémoire sur cet ouvrage, — *Poesie giocose inedite o rare* pubblicate per cura del dott. A. Mabellini e precedute da un saggio sulla poesia giocosa in Italia di Pietro Fanfani (Morpurgo; l'essai de Fanfani est arriéré et sans valeur, comme tout ce qu'a écrit ce fougueux partisan de M. Schæffer-Boichorst dans sa campagne contre Dino Compagni, et le recueil lui-même est fait sans méthode).— Variétés. *Otium senense ;* lettre de M. Teza à M. Carducci contenant diverses notes sur des sujets variés d'histoire littéraire.

N° 6. — L. Frati, *La Buca di Monteferrato, lo Studio di Atene e il Gagno, poemetti satirici del xv secolo, di Stefano di Tommaso Finiguerri* (Morpurgo; poèmes médiocres composés vers 1410). — G. Antonelli, *Indice dei manoscritti della civica biblioteca di Ferrara*, parte I (C. Frati). — A partir de ce numéro, la Rivista contient un *Bollettino bibliografico* dans lequel sont brièvement annoncés et appréciés les ouvrages auxquels il n'a pas paru à propos de consacrer un article approfondi.

1885. N° 1. — L. Morandi, *Antologia della nostra critica letteraria moderna* (Morpurgo). — *Canzonette antiche* (Zenatti; recueil formé d'éléments très disparates par M. Alvisi.) — Fr. Ettari, *Il giardeno di Marino Ionata Agnonese*, poema del sec. xv (F. Torraca). — E. Gerunzi, *Pietro de' Faytinelli detto Mugnone e il moto di Uguccione della Faggiola in Toscana*, studio storico-critico (Morpurgo). — Variétés. *Dante a San Gemignano.* — *Un nuovo documento di Cino da Pistoia.*

N° 2. — G. Baccini, *Le facezie del piovano Arlotto*, precedute dalla sua vita ed annotate (Medin; médiocre). — A. Piumati, *La vita e le opere di Dante Alighieri*; le même, *La vita e le opere di Francesco Petrarca* (Casini). — A Gloria, *Un errore nelle edizioni della divina Commedia; uno nei Vocabolari* (Crescini; il s'agit de *Par.* IX, 46-8). — A. Zanelli, *Le schiave orientali a Firenze nei sec. XIV e XV* (Morpurgo). — Variétés. Teza, *Otium senense*, II.

N° 3. — G. Finzi, *Sommario della storia della letteratura italiana* compilato ad uso della scuole secondarie (Casini; nombreuses erreurs). — F. Torraca, *Cola di Rienzo e la canzone « Spirto gentil » di Fr. Petrarca* (Morpurgo). — *Rime inedite di un cinquecentista*, da un codice Ashburnhamiano, a cura di Pio Ferrieri (Zenatti; ce ms. est le n° 606 de la collection Libri, le *cinquecentista* est Lorenzo Strozzi). — G. Porro, *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana* (Morpurgo; catalogue d'une importante collection privée; il est regrettable qu'il ait été disposé selon l'ordre alphabétique des auteurs, ordre qui ne saurait convenir à un catalogue de manuscrits). — L. Biadene, *Il collegamento delle stanze mediante la rima, nella canzone italiana dei sec. XIII° XIV* (Casini).

N° 4. — T. F. Crane, *Mediæval sermon Books and Stories* (Teza). — G. Pitrè, *Curiosità popolari tradizionali* (Zenatti). — L. Biadene, *Las Razos de Trobar e lo Donatz proensals* (Casini; relève beaucoup d'inexactitudes dans cette édition; cf. *Romania*, XIV, 616-8). — Variétés. E. Lamma, *Di un codice di rime del sec. XIII* (le ms., qui est un simple fragment de 17 feuillets, est daté de 1491; il contient diverses pièces, connues d'ailleurs, de Guinizelli, de Dante, de Frescobaldi, etc.).

N° 5. — R. Renier, *Il tipo estetico della dona nel medioevo* (Morpurgo; conteste la thèse de l'auteur, et produit divers textes qui lui sont restés inconnus). — P. Ercole, *Guido Cavalcanti e le sue rime* (Casini; en grand progrès sur l'édition publiée en 1881 par M. Arnone). — V. Cian, *Ballate e strambotti del sec. XV* (Biadene; nombreuses remarques sur la langue et sur la versification de ces pièces).

N° 6. — *Il teatro italiano dei sec. XIII, XIV e XV*, a cura di F. Torraca (Casini; favorable). — C. Ricci, *Cronaca bolognese di Pietro di Martiolo;*

le même, *Frammenti della Cronaca bolognese di Pietro Ghisalberti* [illegible]. — Max Laue, [illegible]. — A. d'Ancona, [illegible]. — C. Nigra, [illegible]. — Les quatre nos de [illegible], sont accompagnés d'une table détaillée.

P. M.

III. — Bulletin de la Société des anciens textes français, [illegible], nº 1. — P. [illegible]. P. Meyer, *Notice du ms.* [illegible] *de la bibliothèque municipale de Metz, renfermant diverses compositions pieuses (prose et vers) en français.* La description de ce ms. dans le t. V du *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des départements*, bien qu'insuffisante, puisqu'elle ne mentionne qu'un très petit nombre des traités, sermons ou poèmes dont il se compose, et n'en identifie aucun, permettait toutefois d'en soupçonner l'importance. La notice détaillée publiée dans le *Bulletin* distingue dans ce ms. [illegible] opuscules dont le premier est le traité incomplet du début, intitulé ordinairement « le livre du paumier », ou « le sermon du paumier », et dont le dernier est une copie incomplète de la [illegible] du « Doctrinal Sauvage », à ajouter aux exemplaires manuscrits du même poème énumérés dans la *Romania*, VI, [illegible]. Le même ms. contient une copie jusqu'ici inconnue du curieux traité des quatre temps d'âge d'homme, de Philippe de Navarre, dont la Société des anciens textes publiera prochainement la première édition. D'ailleurs presque tous les textes, en prose ou en vers, que contient le ms. de Metz, étaient inconnus. On remarquera dans le nombre un certain nombre de chansons pieuses, composées vraisemblablement sur le modèle de chansons profanes. C'est du moins ce qui est démontré pour l'une d'elles (nº [illegible]) qui est imitée d'une pastourelle du duc de Brabant publiée en dernier lieu par M. Scheler (*Trouvères belges*, I, [illegible]). Beaucoup des pièces contenues dans ce ms. sont, selon toute apparence, d'origine messine. On arrivera peu à peu, par des investigations bien conduites, à constater que Metz a été au XIIIe siècle pour la littérature vulgaire, particulièrement dans le genre religieux, un centre véritablement important.

IV. — Bulletin de la Société dunoise (Archéologie, histoire, sciences et arts), nº [illegible], juillet [illegible]. Châteaudun, Lecesne-Pouillier. — P. [illegible]. Ch. Cuissard, *Épitres farcies pour les fêtes de saint Étienne et de l'Épiphanie.* Ces deux épîtres sont tirées du ms. d'Orléans, nº [illegible], provenant de Fleury-sur-Loire. La première est bien connue. C'est la pièce [illegible] qui commence par huit vers romans et qui se poursuit en vers [illegible]. Elle a été maintes fois publiée, et récemment M. [illegible] en a édité un texte tout en quatrains, par conséquent fort différent, d'après un ms. de Rome (voy. ci-dessus, p. [illegible]). La seconde épître, que je ne me rappelle pas avoir rencontrée ailleurs, commence ainsi :

Lectio Ysaie prophete.

[illegible], le fis [illegible].
[illegible] ceste leçon, [illegible].

Bon sunt li mot, bon sunt li son.
Chrestienne religion
Les tient, les| croit et croire doit,
En creance... et en droit,
Dont sainte Eglise resplendist
A qui saint Ysaïes dist [1] :
Surge, illuminare Jerusalem...

Tout en sachant gré à M. C. de sa publication, on ne peut dissimuler qu'elle trahit beaucoup d'inexpérience. Le texte contient des lectures défectueuses qui auraient pu être amendées par la comparaison avec les éditions antérieures qu'on a de la même pièce. Le commentaire contient plusieurs erreurs. Par exemple, *qui primiers conquist a durs cos* est traduit par « le premier il a conquis les cœurs durs » ; mais *cos* signifie « coups. » L'introduction laisse aussi bien à désirer. On y lit (p. 223) que *Lambers li cors* est l'inventeur du vers alexandrin. Il n'est plus permis d'ignorer que l'auteur de la troisième branche du roman d'Alexandre s'appelait *Lambert li tors*, et que les vers de douze syllabes étaient usités avant lui.

P. M.

---

1. Ces vers sont mal coupés dans l'édition de M. Cuissard (p. 232).

CHRONIQUE.

La Société des anciens textes français va publier deux volumes qui compléteront l'exercice 1885 avec le tome II des œuvres de Philippe de Beaumanoir. Ces deux volumes sont : 1° *Trois versions en vers de l'évangile de Nicodème* publiées par MM. G. Paris et A. Bos ; 2° *Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbery en vers accouplés, publiés pour la première fois d'après les feuillets de la collection Goethals Vercruysse*, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par M. P. Meyer. Ces fragments se composent de quatre feuillets ornés de magnifiques miniatures. La Vie à laquelle ils appartiennent était restée jusqu'à présent inconnue. Elle n'a comme document historique qu'une valeur très secondaire, étant rédigée, comme l'éditeur le montre, d'après la compilation latine connue sous le nom de *Quadrilogus*. Ce n'en est pas moins un fort curieux document de la poésie française en Angleterre. En même temps sera distribué le t. V du *Mistere du Viel Testament*.

— M. Johann Storm a rédigé pour le tome XX de l'*Encyclopædia Britannica* un article intitulé *Romance languages*, qui comprend seize colonnes. On y trouve des idées fort intéressantes, quoique çà et là prêtant à la contestation, sur l'histoire du latin. L'auteur insiste plus que nous ne l'aurions fait sur la ressemblance du néo-latin avec le latin archaïque. La partie consacrée aux langues romanes en elles-mêmes paraîtrait un peu courte, si l'*Encyclopædia* ne contenait pas des articles spéciaux sur chacune d'elles. Ces articles sont les suivants : *French*, par H. Nicol ; *Italian*, par M. Ascoli ; *Provençal*, par Paul Meyer. L'article *Spanish language and litterature*, qui comprend aussi le catalan, sera rédigé par M. Morel-Fatio.

— Notre collaborateur M. le professeur F.-A. Wulff, qui a fait, ce printemps, divers travaux à la Colombine de Séville, a bien voulu nous adresser la collation du ms. de cette bibliothèque qui renferme le *Gardacors* et le mystère provençal, publiés dans le tome précédent de la *Romania* d'après le ms. Libri. Cette collation, qui comble la lacune que nous avons signalée p. 506, paraîtra dans un de nos prochains numéros.

— Depuis que la consultation de Maître Jean Le Fevre est imprimée (ci-dessus, p. 181), j'ai remarqué dans le dit d'Eustache des Champs intitulé « Notable enseignement pour continuer santé en corps d'homme » (éd. Crapelet, p. 163 et suiv.), certains conseils d'hygiène qui ont beaucoup de rapport avec ceux

du médecin de Montpellier, les uns et les autres ayant probablement été puisés à une même source. Il réprouve, comme J. Le Fevre (§ 3), l'usage des poissons « limoneux » (Crapelet, p. 167), des oiseaux aquatiques (p. 164, cf. Le Fevre § 4), du lièvre (p. 163, Le Fevre § 7), des châtaignes et autres fruits (p. 164; cf. Le Fevre §§ 1, 17), des viandes salées (p. 164, Le Fevre § 10). Il ne veut pas qu'on se couche sur le dos (p. 170; cf. Le Fevre § 18). Il recommande le pain bien cuit sentant un peu son levain (p. 164, Le Fevre, §§ 20, 23), etc.—P. M.

— Je n'ai point trouvé l'original du miracle opéré par la vertu d'un *trentel* publié ci-dessus, p. 282, mais je puis signaler un poème anglais du XVe siècle sur le même sujet, intitulé *Trentalle Sancti Gregorii*, qui a été publié par M. Fr. J. Furnivall dans ses *Political, religious and Love poems*, London, 1886, pp. 83-92 (*Early english Text Society*). — P. M.

— Livres adressés à la *Romania :*

Rustebuef's Gedichte. Nach den Handschriften der Pariser National-Bibliothek herausgegeben von Dr Adolf Kressner. Wolfenbüttel, Zwissler, 1885. — Sans être irréprochable, cette édition donne un texte assurément meilleur que celui de Jubinal, et a l'avantage de communiquer, d'une façon plus ou moins complète, les variantes des manuscrits consultés. Il n'y a pas de glossaire et la préface est insignifiante.

Contes populaires de la Gascogne, par M. Jean-François Bladé, correspondant de l'Institut. Paris, Maisonneuve, 1886, 3 vol. in-12. — Ces trois volumes, qui ne contiennent pas moins de 185 numéros, forment une contribution des plus importantes au trésor des contes populaires européens. Ils doivent être complétés par un commentaire comparatif de M. Reinhold Kœhler.

Alcune osservazioni a proposito del lessico genovese antico, di G. Flechia, del dottor E. G. Parodi. Genova, 1886, 8° (extrait du *Giornale Ligustico*).

Bases da ortografia portuguesa, por R. Gonçales Vianna, romanista, y G. de Vasconcellos Abreu, orientalista. Leiboa, Imprensa Nacional, 1885, 8°, 14 p. — Nous félicitons le Portugal s'il demande aux savants une orthographe raisonnable; on n'en est pas là chez nous.

Tradizioni popolari Abbruzzesi raccolte da Gennaro Finamore. Vol. I. Novelle (parte secunda), 1885, 12°, 131 p. Vol. II. Canti, 1886, XII-167 pages.— Nous avons déjà signalé l'importance et la valeur de ce recueil.

Der einfluss Crestien de Troies auf die altenglische literatur, von Dr. Paul Stein. bach. Leipzig, Fock, 1886, 8°. 51 p. — Cette dissertation est surtout consacrée à un examen comparatif du *Chevalier au lion* et du poème anglais qui en est sorti. Le système de l'auteur relativement au *Sir Perceval* appelle une discussion que nous aurons occasion de reprendre prochainement. Il montre que le *Sir Isumbras* ne vient pas de *Guillaume d'Angleterre*. Pour le *Vert Chevalier* nous renvoyons aux observations faites ici (XII, 377).

Encyklopaedie und Methodologie der Romanischen Philologie, mit besonderer Berücksichtigung des Franzœsischen und Italienischen, von Gustav Kœrting. Dritter Theil. *Die Encyklopædie der Romanischen Einzelphilologien*. Heilbronn, Hendinger, 1886, 8°, XX-838 p. — Cet important ouvrage,

sur lequel nous reviendrons, n'est pas encore absolument terminé ; il y manque les index, dont on nous promet la prochaine publication.

Les plus anciens monuments de la langue française, publiés pour les cours universitaires par Ed. Koschwitz. Quatrième édition enrichie et augmentée. Avec un fac-similé. Heilbronn, Henninger, 1886, in-12, VIII-50 pag. — Ce petit livre si commode et si soigneusement fait démontre son utilité par son succès croissant depuis la troisième édition, dont celle-ci n'est qu'une révision, où M. A. Darmesteter a pris une part. On sait qu'aux textes primitivement admis est venu se joindre celui du mystère de l'*Epoux* ou des *Vierges Folles*.

Romanisches und Keltisches. Gesammelte Aufsætze von Hugo Schuchardt. Berlin, Oppenheim, 1886, IV-439 pages. — Recueil d'essais publiés de 1871 à 1880 et destiné au *general reader*. Tous se lisent avec un grand intérêt et montrent chez l'auteur autant de talent que de science et d'idées. Citons particulièrement ceux qui sont intitulés : *Boccace*, *Arioste*, *Camoens*, *Calderon*, *la Rime et le rythme en allemand et en roman*.

Mittheilungen aus romanischen Handschriften. Von Adolf Mussafia. *II. Zur Katharinenlegende*. Wien, Gerold, 1885, 8°, 69 p. — Texte en vers, composé à Aquila (Abruzze) en 1330, publié d'après le ms. unique et accompagné de remarques linguistiques et philologiques.

Der Roman von Mahomet, *eine sprachliche Untersuchung von Dr Richard Peters*. Besprochen von Boleslaw Ziolecki. Greifswald, Abel, 1886, 8°, 35 p. — L'auteur justifie par le menu ce que nous avons dit (ci-dessus, p. 159) du travail de M. Peters, et fait sur la langue et la source du roman de Mahomet quelques bonnes remarques.

La chanson de Roland traduite en vers par Amédée Jubert, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886, in-12, XXIV-15 p. — M. Jubert a eu la singulière idée de traduire la vieille chanson en vers rimant deux à deux, alternativement alexandrins et décasyllabiques ; le rythme est peu agréable en lui-même, et jure étrangement avec celui de l'original.

Doine si strigăturĕ din Ardeal date la iveală de Dr. Ioan Urban Iarnik si Andreiu Barseanu. Bucharest, imprimerie de l'Académie, 1885, 8°, XV-326 p. — Ce recueil de chansons d'amour (*doinas*) et d'airs de danse (*strigheturas*), entièrement puisé dans la tradition vivante des Roumains de Transylvanie, est précieux en lui-même comme document sincère et riche de langue et de *folk-lore;* mais il l'est bien plus encore par le glossaire extrêmement complet et détaillé dont l'a accompagné M. Jarnik, qui a rédigé en français la partie explicative ; on ne saurait recommander de lecture plus fructueuse à ceux qui veulent connaître la langue du peuple roumain et l'individualité ethnique dont cette langue est l'image.

Δημοτικὸν ᾆσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ, ὑπο Ν. Γ. Πολίτου. Athènes, 1885, 8°, 69 p. — M. Politis combat sur ce chant célèbre, qui ressemble à la ballade de *Lenore* et dont on retrouve des versions chez les Roumains, les hypothèses émises par M. Psichari. Quoiqu'il ne nous semble pas, en général, avoir réfuté les raisonnements qu'il contredit, son opuscule mérite

d'être recommandé à tous ceux qu'intéresse la littérature comparée ; il contient beaucoup de choses nouvelles et d'observations dignes de remarque. On lira avec fruit sur le sujet en litige un article de M. Jules Girard dans le *Journal des Savants*.

Silvio Pieri. *Note sul dialetto aretino*. Pisa, 1886, 8°. 51 p. — Bon travail sur la phonétique et la conjugaison.

Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Riva, von Dr. Adolf Seifert. Berlin, Weber, 1886, 8°, VI-78 p. — Excellent travail, qui ne servira pas seulement à l'interprétation des poésies de Bonvesin, mais qu'on doit recommander à tous ceux qui s'occupent de lexicologie romane.

Grundriss der romanischen Philologie, unter Mitwirkung von fünfundzwangig Fachgenossen herausgegeben von Gustav Gröber. I. Lieferung. Strasbourg, Trübner, 1886, gr. 8°, 280 p.— L'*Encyclopédie* de la philologie romane de M. Kœrting n'est pas encore terminée, et il commence à en paraître une autre, qu'on nous promet devoir être complète en six fascicules et en dix-huit mois. Reconnaissant que les forces d'un seul ne suffiraient pas à mener à bonne fin, de manière à satisfaire les exigences actuelles de la critique, une entreprise de ce genre, M. Grœber a fait appel au concours d'autres savants, et il n'en a pas groupé moins de vingt-six (et non vingt-quatre, comme le dit le titre) autour de lui. Ce sont MM. Baist (langue et littérature espagnole), Bartsch (littérature provençale), Braga (littérature portugaise), Cornu (langue portugaise), Decurtins (littérature rhétoromane), Deecke (idiomes anciens de l'Italie), Gartner (langue rétoromane), Gaster (littérature roumaine), Gerland (ibérique), Jacobsthal (musique des peuples romans), Janischek (arts plastiques des peuples romans), Kluge (élément germanique), W. Meyer (le latin et les langues romanes), Morel-Fatio (langue catalane), D'Ovidio (langue italienne), Scheffer-Boichorst (histoire des peuples romans), Schuchardt (créole), Schultz (histoire de la civilisation chez les peuples romans), Schum (sources écrites), Seybold (élément arabe), Stengel (métrique et stylistique romanes), Suchier (langue française, langue provençale), Tiktin (langue roumaine), Tobler (méthode de la recherche philologique), Torraca (littérature italienne), Windisch (élément celtique). On voit que la plupart des noms connus dans notre science, du moins en Allemagne, figurent sur cette liste, et garantissent la haute valeur de l'ouvrage. Le directeur s'est réservé plusieurs chapitres (histoire de la philologie romane, but et division de la philologie romane, sources orales, méthode de l'étude linguistique, classification et histoire externe des langues romanes, littérature latine, littérature provençale). — Le premier fascicule est surtout de M. Grœber, et contient les quatre premiers des articles dont on vient de lire les titres. Le plus intéressant de beaucoup est l'histoire de la philologie romane, exposée avec clarté, impartialité et précision (sauf naturellement çà et là quelques erreurs de détail). La division de cette histoire en deux périodes, celle des efforts isolés dans chaque nation et celle de la collaboration des romanistes de toute l'Europe, travaillant à une même œuvre et sur un même plan, est frappante et juste. Dans la même livraison nous trouvons un aperçu de M. Schum sur « les sources écrites de la philologie

romane », qui ne nous paraît pas avoir été fait de manière à rendre de bien grands services, et trente pages de M. Tobler, pleines de remarques judicieuses et utiles sur la méthode et la critique dans la recherche philologique appliquée aux langues romanes. Malgré la valeur et l'intérêt de plusieurs parties, ce premier fascicule est naturellement un peu abstrait et aride. Les suivants, qui sortiront des généralités et aborderont plus directement le domaine des faits, rencontreront sans doute auprès des savants et de ceux qui aspirent à le devenir un accueil empressé, et rendront aux études romanes un service dont on peut déjà pressentir l'importance.

Glaube und Aberglaube in den altfranzösischen Dichtungen. Ein Beitrag zur Culturgeschichte der Mittelalters, von Dr. Richard Schroeder. Erlangen, Deichert, 1886, 8°, 176 pages. — Beau sujet bien imparfaitement traité. Nous ne parlons pas seulement des omissions, bien qu'il y en ait de fort grandes (mentionnons seulement les fableaux, cette source si riche pour le sujet choisi par l'auteur), mais tout le travail est superficiel, et atteste une préparation et une réflexion insuffisantes. Comme recueil de passages, il ne laissera pas de rendre des services. Voici, pour indiquer ce qu'on peut y chercher, la liste des chapitres: *Dieu, le Culte de Marie, les Saints, les Anges, le Purgatoire et le Paradis, le Diable, l'Enfer, l'Ancien Testament, Fées, géants, nains, etc., la Superstition dans les différents règnes de la nature, le Jugement de Dieu, la Croyance des païens.* Le volume se termine par un index.

Racconti popolari siciliani di Emmanuele Gramitto Xerri. Girgenti, Montes, 1885, 18°, 75 p. — Récits traditionnels reproduits avec plus de fidélité pour le fond que pour la forme, et en italien.

La Trasuta di Garibaldi a Palermo, storia populare siciliana in poesia, pubblicata da Salvatore Salomone-Marino. Palermo, Virzi, 1885, 18°, 13 p. — Curieux échantillon de la poésie populaire contemporaine.

Les noms topographiques devant la philologie, par Ferd. Pennier. Paris, Vieweg, 1886, in-8°, 161 p. — L'auteur de cet ouvrage est un celtomane d'un genre particulier. Il croit que « la plupart des noms topographiques sont la représentation du mot *eau* » et que ce mot est indiqué par trois termes celtiques, *av*, *ac* et *dour*, qu'il se fait fort de retrouver dans tous les noms de lieux. Il ne paraît pas d'ailleurs être très au courant des derniers travaux sur les langues celtiques, à en juger par cette phrase: « *Tous les* « *ouvrages celtiques* déclarent que les voyelles n'ont pas ou presque pas de « valeur et qu'elles peuvent à peu près se substituer l'une ou l'autre arbi- « trairement. Pour appuyer cette singulière assertion, ils invoquent l'hébreu « et d'autres idiomes sémitiques qui autrefois ne prenaient même pas la « peine de les écrire... » (p. 32). Inutile de poursuivre: le lecteur voit à quel genre d'ouvrage il a affaire.

Errata. — P. 165, l. 12, *les*, lis. *lez;* l. 13, *mes*, lis. *mez.* — P. 191, l. 18, *un*, lis. *au.* — P. 296, l. 1, *domeès*, lis. *domèes.* — P. 297, l. 4, *A on tè hier*, lis. *A son très chier.*

LA MORT
DE
TRISTAN ET D'ISEUT,

D'APRÈS LE MANUSCRIT FR. 103 DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE COMPARÉ AU POÈME ALLEMAND D'EILHART D'OBERG[1].

Tous les manuscrits du roman en prose de *Tristan* s'accordent dans un même récit, non traditionnel, de la mort de Tristan et d'Iseut. Un jour que Tristan harpait dans la chambre d'Iseut, une dénonciation avertit le mari de celle-ci, le roi Marc, qui accourt et frappe Tristan d'une lance empoisonnée. Blessé à mort, Tristan se réfugie au château de Dinas, et obtient d'y revoir une dernière fois son amante. Iseut voudrait mourir avec lui, mais comment y arriver ? Elle n'a pu mourir de sa seule douleur. Elle supplie Tristan de l'emmener avec lui dans la mort. Tristan, heureux de ce sombre désir, lui ouvre ses bras, et l'accole si étroitement que, dans cet embrassement, leurs deux cœurs se rompent, et leurs âmes s'en vont.

Telle est la version commune des manuscrits en prose, sauf un. C'est un manuscrit du XVe siècle, — le manuscrit Fr. 103, — qui a d'ailleurs servi de base à toutes les éditions du roman en prose imprimées du XVe au XVIe siècle[2]. Ce manuscrit, qui suit fidèlement, presque dans toute son étendue, le texte commun des romans en prose, l'abandonne brusquement pour donner de la mort de Tristan et d'Iseut un récit tout dif-

1. Ce travail m'a été indiqué par M. Gaston Paris pour les conférences de l'Ecole pratique des hautes études; il a été lu et critiqué à ces conférences.

2. Les éditions n'ont pas été faites sur ce ms. même, mais sur un ms. très voisin, qui ne diffère du 103 que par des détails de style. Cf. l'édition de 1489, par exemple, chez Jehan Bourgoys à Rouen, avec le texte du ms. 103 publié plus loin. [Dans l'article de M. Lutoslawski qui suit celui-ci, on trouvera relevées, pour un passage assez long, toutes les variantes de l'édition de Rouen 1489; on verra qu'elles consistent surtout en suppressions pratiquées assez habilement dans la prose un peu prolixe de l'original. — Les éditions postérieures à celle de Rouen sont toutes faites sur celle-ci et n'en diffèrent que par des fautes. — G. P.].

férent, qu'il paraît intéressant de publier, et dont voici, brièvement, les traits essentiels.

Tristan, marié en Petite Bretagne avec Iseut « aux blanches mains », a aidé son jeune beau-frère, Ruvalen, dans une équipée amoureuse. Il s'agissait de pénétrer dans le château d'un mari jaloux, Bedalis, où vit étroitement surveillée la belle Gargeolain, amie de Ruvalen. La galante entreprise réussit ; mais, au retour, Tristan et Ruvalen sont poursuivis et atteints par le mari. Ruvalen est tué, et Tristan blessé d'une lance envenimée. Comme les médecins, appelés, renoncent à le guérir, Tristan, mourant, songe que, seule, son amie Iseut de Cornouaille, qui tient de sa mère le secret de remèdes puissants, et qui deux fois déjà a guéri ses blessures, le pourra sauver ; il envoie donc en Cornouaille un de ses vassaux la supplier de venir. Pour qu'il sache quelques heures plus tôt son bonheur ou sa peine, que la voile de la nef soit, au retour, blanche, si Iseut vient ; si non, noire. Iseut réussit à fuir de chez Marc ; elle s'embarque, la nef approche et la voile apparaît au large, toute blanche. Mais la femme de Tristan a appris ces conventions ; à peine a-t-elle vu le vaisseau qu'elle accourt au lit de son mari. « De quelle couleur était la voile ? lui demande-t-il. — Toute noire. » A cette parole, Tristan rend l'âme. Iseut débarque, apprend la nouvelle, embrasse le cadavre cher, et meurt à son tour.

Si cette version appartenait en propre à l'auteur du ms. 103, elle n'aurait d'autre intérêt que sa grande valeur poétique. Mais il n'en est pas ainsi. Le ms. 103 ne fait que reproduire ici de très anciennes traditions. Car l'auteur de ce ms. 103, écrit au XVe s, s'accorde, — certainement à son insu, — avec un poète allemand qui écrivait vers 1165, un vassal de Henri le Lion, duc de Brunswick, Eilhart d'Oberg. Or, nous savons ce qu'est ce poème d'Eilhart : c'est la traduction d'une compilation française très voisine de celle dont nous possédons un fragment sous le nom de Béroul. Il y a donc grand intérêt à comparer, dans leurs parties correspondantes, le poème d'Eilhart et le ms. 103 : les comparer, c'est chercher à reconstituer leur modèle commun, perdu.

Mais ce n'est pas tout : dans le bref abrégé qui vient d'être fait du ms 103 et d'Eilhart, on a reconnu bien des traits d'une tradition voisine. Cette blessure envenimée, ce voyage d'Iseut appelée pour guérir le mourant, cet épisode de la voile blanche et de la voile noire, cette tromperie de la femme de Tristan, enfin cette mort des deux amants, — tous ces traits, nous les reconnaissons pour les avoir lus dans le poème français attribué à Thomas. Or, Thomas et le modèle d'Eilhart représentent, nous le savons, deux traditions indépendantes l'une de l'autre.

Nous arrivons donc à ces principes de comparaison :

1) Les traits communs à Eilhart et au ms. 103 appartenaient au

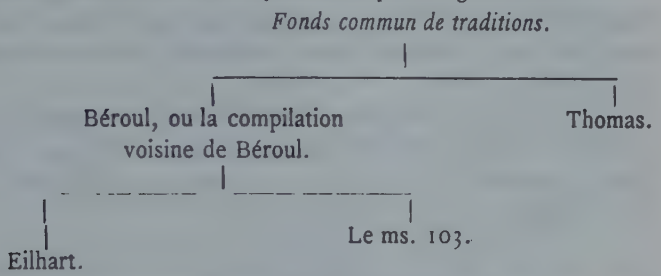
poème qu'ils imitaient tous les deux : Béroul, ou une compilation voisine de Béroul.

2) Les traits communs non seulement au ms. 103 et à Eilhart, mais encore à Thomas, — outre qu'ils appartenaient à la source des deux premiers, — faisaient aussi partie d'un fonds plus ancien de traditions où puisait également Thomas.

3) Si tel trait donné par 103 est omis par Eilhart, ou inversement, — et qu'il se retrouve dans Thomas, — il est ancien, et provient de cette compilation voisine de Béroul, que nous cherchons à reconstituer.

4) Enfin, il est un seul cas où nous ne pourrons décider, autrement que par conjecture, si un détail d'Eilhart ou de 103 est primitif ; c'est le cas où ce détail nous sera fourni par Eilhart seul, ou 103 seul, — sans que nous puissions recourir au contrôle de Thomas.

Toutes ces observations sont représentées par la figure suivante:



On procédera à cette comparaison en divisant, pour plus de clarté, le récit commun d'Eilhart et du ms. 103 en épisodes très courts. Il est inutile de dire que ces divisions sont tout arbitraires, et qu'il ne s'agit pas ici de distinguer des épisodes primitivement indépendants les uns des autres, plus tard réunis par compilation. Tout ce récit de la mort de Tristan offre un caractère frappant d'unité ; c'est un seul épisode, qui a germé, — tout organisé, — dans l'esprit d'un seul poète.

I. Le premier de ces épisodes pourrait s'intituler : « Comment Ruvalen et Tristan parviennent à la chambre de Gargeolain (avec interpolation de l'aventure de Tristan déguisé en fou) ». Voici le récit du ms. 103, qui est aussi, mais plus développé, le récit d'Eilhart :

Ruvalen, frère de Kehedin et d'Iseut aux blanches mains, n'a jamais parlé à son amie Gargeolain qu'une toute seule fois ; encore était-ce « sur la douve d'un fossé de son manoir, et elle était enfermée dedens, et lui dehors. » — Mais, dans cette unique entrevue, Gargeolain a promis à son galant de lui envoyer les empreintes en cire de toutes les clefs du manoir. Elle tient sa promesse, et un jour que Tristan chassait, Ruvalen accourt au galop auprès de son ami, le cor au cou, une boîte à la main ;

dans cette boîte sont les empreintes de cire qu'il vient de recevoir. Ils brisent la serrure, et « voient dedans leur grand deuil et leur mort; mais ils ne s'en aperçurent ». Au lendemain matin, Tristan mande un *fèvre* de Nantes, nommé Goudri par 103, anonyme pour Eilhart, et lui commande de fabriquer des clefs d'après les empreintes. Ce sont, lui dit-il, les clefs d'un château rebelle.

Il faut se borner ici à remarquer les noms différents donnés par Eilhart et 103 aux héros de cet épisode.

Le nom de la femme est le même dans nos deux auteurs. Eilhart appelle Gargeolain *Gariôle*, qui est le cas sujet du nom dont Gargeolain est le cas oblique. Il est à remarquer d'ailleurs que *Garjole* est un nom celtique.

Mais le *Ruvalen* du ms. 103 est *Kehenis* dans Eilhart. Dans Kehenis nous reconnaissons Kaherdin, le frère d'Yseut aux blanches mains. Pour le modèle commun de nos deux auteurs, quel était le héros de l'aventure ? — C'est, à n'en pas douter, Kaherdin. — C'est Thomas qui nous le prouve.

Thomas, en effet, suit une autre version : chez lui, Tristan n'est pas le confident complaisant qui aide son beau-frère à tromper un jaloux ; il est au contraire le vengeur d'un mari trompé. Mais Thomas a connu l'autre tradition. Or, voici ce qu'elle disait :

Plusurs de nos granter ne volent
Ce que del naim dire ci solent,
Que femme Kaherdin dut amer.
Li naim redut Tristan navrer
E entuscher de grant engin,
Quant ot affolé Kaherdin.
Par cest[e] plaie et par cest mal
Enveiad Tristan Guvernal
En Engleterre pur Isolt [1].

Dans l'original, le héros de l'aventure était donc Kaherdin,

Quant au mari, il s'appelle *Bedalis* dans 103, *Nampetênis* dans Eilhart. Peut-être n'est-ce là, malgré les différences extérieures, qu'un seul et même nom. Ce mari jaloux était, à l'origine, un nain. Thomas nous le dit :

Li naim redut Tristan navrer;

et Thomas, bien qu'il n'accepte pas cette tradition, appelle le héros de l'aventure qu'il raconte en place « Tristan le nain ». Le personnage pri-

1. Tristan, éd. Michel, t. II, p. 40.

mitif serait donc « le nain Bedenis », nom qui, mal compris et mal prononcé par l'allemand Eilhart, serait devenu Nampetênis.

Cette hypothèse est confirmée d'une manière inattendue par un rapprochement possible entre la légende de Tristan et celle de Thésée. Des rapports frappants unissent en effet le héros breton et le demi-dieu athénien. Ces traditions qui charmèrent les vieux auteurs de lais bretons sont en partie les mêmes qu'avaient dites Hésiode [1], Pindare et Sophocle; et que les artistes grecs sculptaient en bas-reliefs sur les murs du Théseion d'Athènes. Et pourtant, — il est inutile de le dire, — les poètes bretons ignoraient Hésiode, Sophocle, et tout le cycle classique gréco-romain. Il faut assimiler Tristan et Thésée, le vainqueur du Minotaure et le vainqueur du Morhout, de ce géant qui, comme le monstre crétois, exigeait un tribut de vierges et de jeunes garçons; la voile blanche ou noire qui devait parer la nef d'Iseut est bien celle que le vieil Egée cherchait à l'horizon sur les flots grecs. Ce sont les mêmes légendes qui remplissent un poème hésiodique et les romans de la Table Ronde; et, sans que l'un ait connu l'autre, Hésiode, bien des siècles avant Jésus-Christ, et Béroul, bien des siècles après, glanaient dans le même fonds de légendes qui avaient amusé, en des temps quasi préhistoriques, les esprits des hommes [2].

Or, dans la légende de Thésée, il est un récit qui rappelle celui qui nous occupe. Comme Tristan va conquérir une femme qu'aime son ami, Thésée aide Pirithoos à ravir Corè. Mais Corè est fille d'Aidoneus et de Perséphonè, et c'est aux enfers que Thésée va la chercher. Ne faut-il pas voir un souvenir presque effacé de cette descente aux enfers dans l'intervention d'un nain, c'est-à-dire d'une divinité souterraine, dans la quête amoureuse de Tristan?

Les clefs doivent donc être remises dans huit jours à Tristan par le fèvre Goudri, et ces huit jours sont employés, d'une manière qui surprend, par Eilhart et par le ms. 103, à introduire l'épisode de Tristan fou.

Ici le récit qui nous intéresse s'interrompt; au lieu de la suite des amours de Ruvalen, il est longuement raconté par nos deux auteurs (donc par leur modèle) comment Tristan fut blessé — devant une ville que ne nomme pas Eilhart et qui est Nantes selon 103, — et comment Tristan profita de sa blessure pour se déguiser en fou et revoir Iseut.

---

1 Dans un poème qu'a connu Pausanias (IX, 31, 15).

2. [Ce rapprochement que j'ai depuis longtemps proposé dans mes cours me paraît s'appuyer sur divers rapprochements frappants, dont quelques-uns seulement sont indiqués ci-dessus. — G. P.].

Le procédé de compilation est ici curieux, parce qu'il est mal dissimulé ; outre que notre attention, attirée sur les amours de Ruvalen, en est longtemps et maladroitement distraite, Eilhart est obligé de faire durer trois semaines le travail du fèvre, et le ms. 103, deux mois : or ce travail devait être accompli dans la semaine.

On sera très bref sur cet épisode de Tristan fou, qui a fait l'objet d'un travail spécial de M. Lutoslawski. On n'en retiendra que quelques indications directement utiles au récit de la mort des deux héros.

Selon 103, et selon 103 seul, la nuit où Tristan fou, déjà deviné sous son déguisement par les chambellans du roi Marc, fait ses adieux à Iseut, celle-ci lui demande un *don :* « Beaux doux ami, fait-elle, je vous demant que, s'il àvient que vous mourez avant que moy ou que si vous avés mal de mort ains que moy, que vous vous fassiez mettre en une nef et vous faites ça apporter, et gardés que la moitié du voile qui en la nef sera soit blance et l'autre moitié noire, etc... »

Dans Eilhart, il n'est pas question de ce don : cette convention de la voile blanche et de la voile noire n'est qu'une imagination de Tristan déjà blessé et mourant, quand il envoie son hôte chercher Iseut.

Quelle était la version primitive ? Il est difficile et peu utile de le savoir ; pourtant il est peut-être plus probable que c'est celle d'Eilhart. On peut croire en effet que l'auteur du ms. 103 a prêté ces sombres pressentiments de mort à Iseut pour rattacher un peu plus fortement l'épisode de Tristan fou à la trame du récit.

On peut faire encore ici une remarque générale : c'est, chez l'auteur du roman en prose (ou chez son modèle), une recherche constante de noblesse, de bon goût soutenu et de gravité.

Voici comment Tristan fou se fait reconnaître d'Iseut, selon le bon Eilhart.

Il dit aux seigneurs : « Voyez ; je veux vous montrer que, de tous « mes sens, je pensais à ma dame, puisque de si loin je lui apportais ce « petit objet. » — Il mit sa main dans sa capuce, et en tira un fromage. — « Prenez-le ; si vous ne m'étiez pas si chère, je ne vous aurais « pas apporté ce joyau. » (v. 8865.) « Puis, un instant après, il met sur ses genoux le fromage qu'il avait apporté et gardé sept nuits dans sa capuce, — et demande à Iseut de le manger avec lui. « Sur son refus, il prit un peu de fromage, et le mit dans la bouche de sa dame, qui lui répondit en le frappant sur l'oreille. « Dame, lui dit le fou, si « vous aimiez Tristan, vous ne me frapperiez pas. (v. 8895.) »

Cet épisode, dans sa grossièreté plaisante, est évidemment primitif. Il a choqué l'auteur du roman en prose, qui rappelle bien aussi qu'Iseut frappa Tristan ; mais du fromage, il n'est plus question. Le fou est ici

frappé pour avoir regardé trop amoureusement la reine pendant qu'elle assistait à une partie du noble jeu des échecs [1].

Mais revenons à Karahès. Tristan a déposé son habit de fou, et voici que le fèvre Goudri vient apporter à Ruvalen les clefs du château. Tristan et Ruvalen partent donc pour leur équipée d'amour, couronnés de fleurs, sans autres armes que leurs épées, « tout chantant et esbanoyant »; les voici arrivés aux portes du château. Ils entrent; mais comme ils passent le pont, le chapel d'olivier que porte Tristan est enlevé par le vent et tombe dans le fossé. Tandis que les deux amants « font leur deduyt », Tristan, qui les a laissés ensemble, s'est couché sur les joncs verts et nouveaux répandus par terre. Sur une belle courtine où sont peints les exploits d'Artus et tous les sept arts, Tristan s'amuse à lancer des joncs. — Mais, hélas! le mari va reparaître. On l'entend, tout d'un coup, dans la forêt, « corner de prise ». Tristan rappelle son ami, et tous deux s'échappent comme ils étaient venus.

Jusqu'ici Eilhart et 103 concordent parfaitement; il serait, par exemple, sans importance de noter que, dans Eilhart, c'est la couronne de Kehenis qui tombe au fossé (v. 9060); qu'Eilhart abrège; que la description de la courtine où est peinte l'histoire d'Artus est une addition du ms. 103; que dans Eilhart c'est devant les femmes de Gargeolain que Tristan s'amuse à lancer des joncs (v. 9075); enfin que dans Eilhart ce n'est pas, comme dans le roman en prose, le mari lui-même qui, par une sonnerie de cor expressive, annonce son retour aux amoureux.

Les traits qui suivent sont aussi communs au roman en prose et à Eilhart. Bédalis, en rentrant au château, voit avec soupçon le chapel de fleurs tombé dans le fossé. Il entre, baise sa femme tout botté, et aperçoit sur la courtine les joncs fichés par Tristan. « Lors se dresche, et prend Gargeolain, et trait l'espee, et dit que par l'ame de son pere il l'occira si elle ne lui dit voir. « Car je sais bien, fait il, que ce sont là les « jeux Tristan. — Certes, fait-elle, ce fut mon; lui, et Ruvalen qui me « baisa par force... Car ils étaient deux, et je suis une femme toute « seule et sans nulle garde. »

Bédalis se met, avec ses hommes, à la poursuite des deux amis qui

---

1. On pourrait citer d'autres exemples. Eilhart nous apprend que Tristan faillit bâtonner des espions cachés dans la chambre d'Iseut. Le ms. 103 supprime cet épisode, et place dans la chambre d'étranges espions, qui sont comme s'ils n'étaient pas, — immobiles et muets. Le ms. 103 paraît avoir craint de compromettre Tristan avec des manants. Ce trait fait songer au scrupule que Béroul a quelque part de faire tuer des lépreux par Tristan, — scrupule inconnu à Eilhart.

s'attardaient par la forêt, gaiement, à poursuivre une biche et ses bicheaux. Ici, seulement, se présentent d'assez importantes différences.

Voici exactement le bref récit d'Eilhart : « Tristan le guerrier entendit que l'on galopait derrière eux. Je crois que nous resterons ici, dit-il à « Kehenis. Comment pourrions-nous sauver notre vie ? Au moins, défen- « dons-nous bravement. » Nampetênis arriva. Tous deux se défendirent de grand courage. Ils auraient volontiers sauvé leurs vies, mais ils étaient en grand péril. Les hommes de Nampetênis frappèrent Kehénis à mort ; mais avant de mourir, le héros en tua trois de sa main. Tristan en abattit rapidement quatre. Mais il fut blessé dans la lutte. Nampetênis le blessa d'une pointe empoisonnée, en sorte qu'ils le laissèrent pour mort sur le champ de bataille. Nampetênis aurait volontiers tenu son honneur pour satisfait, si les deux braves guerriers avaient survécu. Il dit en gémissant : « J'ai vengé mon déshonneur, mais je peux me « plaindre à Dieu dans le ciel de ce que ces deux héros sont morts. Je « ne peux les guérir, et j'ai perdu beaucoup de mes hommes chers. » Puis il rentra tristement chez lui. » (V. 9195 ss.)

Il est inutile de s'arrêter aux détails du combat qui sont sans doute propres à l'auteur du roman en prose et d'invention individuelle. Peu importe que Ruvalen ait tué un certain Authon, et que lui-même ait été tué par le frère de cet Authon, Cadio, qui naguère lui avait, comme messager de Gargeolain, porté les empreintes de cire ; peu importe encore — bien que cette remarque soit plus intéressante, — ce fait assez étrange que, dans le manuscrit 103, Tristan n'intervient que vers la fin du combat, après la mort de Ruvalen ; jusque-là, il s'est tapi derrière un buisson, non par lâcheté s'entend, mais parce qu'il espérait que Ruvalen aussi se cacherait à temps. La véritable divergence des deux versions est dans l'attitude du mari vengé. Le Nampetênis d'Eilhart, on vient de le voir, pleure noblement ses ennemis abattus ; le Bédalis du roman en prose reste jusqu'au bout un personnage odieux ou méchant. — Il n'a qu'un mot après sa victoire : « Or fuyons-nous-en de cest païs. » Il s'embarque donc avec sept cents de ses compagnons pour l'île de Caussié [1], où il sera pirate, en rançonnant les navires qui passent dans ces parages.

Le manuscrit 103 nous raconte longuement comment les barons marchands de Flandre, de Saxe, de Normandie, s'assemblèrent pour balayer la mer, et par quelle ruse un prudhomme du Cotentin, Guiffroy, prit les « ullagues » au piège, et coupa la tête de Bédalis.

---

1. Il faut voir dans Caussié le petit groupe des îles Chausey, au large de Granville.

Cet épisode est-il une addition récente ? Il est probable que non ; peut-être même peut-il nous renseigner sur la patrie du poète qu'imitaient Eilhart et le roman en prose. On comprend en effet que les détails de cette petite expédition maritime aient médiocrement intéressé les auditeurs brunswickois d'Eilhart, qui n'avaient point vu de pirates sur l'Ocker ; mais des Normands, des Anglais, des Bretons pouvaient se plaire à retrouver, mêlé aux aventures de Tristan, le récit d'une expédition peut-être, au moins en partie, historique. Pour les mêmes raisons qu'Eilhart, la *saga* irlandaise supprime une description de Londres que nous donne Thomas. On croirait donc volontiers ici que le roman en prose n'a rien inventé.

Avant de quitter cette histoire de Gargeolain, il importe de noter une dernière différence entre nos deux récits. Dans Eilhart nous ne voyons Gariôle que dans la salle de son château, d'abord entre les bras de son ami, puis aux pieds de son mari furieux. Ensuite, elle disparaît. Dans le roman en prose, elle a entendu de son château le deuil que menaient les gens de Tristan auprès du cadavre de Ruvalen ; elle accourt au bruit, tombe sur le corps décapité de son ami, l'enserre de ses bras, meurt sur lui, et tous deux vont reposer dans le même tombeau.

Il n'est peut-être pas possible de décider en toute sécurité de l'ancienneté de ce trait. Pourtant, on peut y soupçonner avec vraisemblance une imagination du romancier en prose. On verra bientôt en effet, combien il est préoccupé de ne pas quitter un seul de ses héros secondaires sans dire ce qui lui advient par la suite, sans lui « faire un sort ». D'ailleurs, il ne s'est pas mis en frais d'imagination ; il s'est borné, par une invention facile, à raconter par avance, à propos de Gargeolain et de Ruvalen, la mort de Tristan et d'Iseut.

II. La blessure de Tristan est envenimée. Eilhart nous dit très brièvement (vers 9247-9253) : « La femme de Tristan manda à la hâte les médecins pour le soigner et guérir ses blessures. Ils bandèrent la plaie du héros, mais en vain. Il était blessé de telle sorte que personne ne l'eût pu guérir, sauf Iseut, femme du roi Marc ».

Le roman en prose nous fait pénétrer dans l'officine de ces mires ; il nous dit comment le médecin Agar, après avoir retiré le bout de la lance, lia sur la plaie un emplâtre de blancs d'œufs, puis une mixture de « jus de plantain, d'ache, de fenouil et de sel pour étancher le sang ; mais la jambe devint pourtant plus noire que charbon. » Puis vient une petite scène de comédie qui ne manque point d'agrément. Parmi ces médecins dignes de Diafoirus et de Défonandrès, était « un pauvre mire qui tout nouvelement estoit venu des écoles de Salerne. » Il donne un bon conseil, qui eût sauvé Tristan, dit le roman. Mais quoi ! le petit médecin est

pauvre ; il proteste en vain que « le sens n'est pas en draps ne en vestures, mais en coeur où Dieu l'a mis », que Tristan mourra sans lui. Il est pauvre, et ses confrères décrètent que Tristan ne doit mourir que sur leurs ordonnances. — « Lors fut le pauvre mire bouté dehors avec un marc d'argent, un habit, un cheval », présents d'Iseut aux blanches mains. Car nous savons qu'« on n'a cure de pauvre homme en nul lieu ».

Cette jolie scène est-elle de l'original du XIIe siècle ? Elle n'est pas en tout cas de l'auteur du ms. 103. Il est peu probable qu'au XVe siècle on eût pensé à faire venir un médecin de Salerne : la vieille école italienne, dont l'apogée fut au XIIe siècle, était trop abaissée pour que le meilleur médecin de Tristan fût, aux yeux d'un romancier du XVe siècle, un étudiant de Salerne.

Tristan, qui désespère de guérir, mande Iseut de Cornouaille. Dans Eilhart, (v. 9285-9310), comme dans le roman en prose, comme dans Thomas (v. 1124 ss.), le messager se fera reconnaître par l'anneau de Tristan, et annoncera au moyen d'une voile blanche ou noire le succès ou l'insuccès de sa mission.

Quel sera ce messager ? Pour Thomas, c'est Keherdin. Mais Tnomas connaissait une tradition différente : une version — voisine d'Eilhart et du roman en prose en ce qu'elle faisait blesser Tristan dans une équipée amoureuse entreprise pour le compte de son beau-frère, — chargeait Guvernal de ce message :

Enveiad Tristan Guvernal
En Engleterre pur Ysolt.

Mais Thomas se refuse à admettre une telle tradition, et se fait fort de montrer par raison

Que içọ ne put pas ester.
Cil (Guvernal) fust par tut la part coneuz,
Et par tut le regne siuz
Que del amur ert parçuners[1]
Et emvers Ysolt messagers.
Li reis l'en haeit moult forment ;
Guaiter le feseit a sa gent.
Et comment pust il dunc venir
Sun service a la curt offrir ?...
Il sunt del cunte forsveisé
E de la verur esluingné ;
Et se ço ne veulent granter,
Ne voil [jo] vers eus estriver :

1. L'édition porte *parviners*.

Tengent le lur e jo le mien;
La raisun s'i provera bien[1],

Ce passage est curieux, en ce qu'il prouve l'existence d'une tradition qui se rapprochait fort du modèle d'Eilhart et de Thomas, et qui pourtant n'est pas ce modèle. Car cette invraisemblance qui a choqué si fort Thomas, le message confié à Guvernal, a frappé de même le compilateur voisin de Béroul : pour lui (Eilhart et le roman en prose nous le montrent), ce n'est pas Gouvernal qui va chercher Iseut, — ce n'est pas davantage Kaherdin, — c'est un personnage tout secondaire, un « hôte » de Tristan. Le ms. 103 ajoute ce détail que cet hôte était aussi le « compère » de Tristan, qui avait tenu sa fille sur les fonts de baptême, et l'on sait quels liens cette qualité de « compère » établissait entre les hommes du moyen âge.

L'hôte s'est donc mis en route, après avoir donné à sa fille commission d'observer le retour de sa voile.

De son voyage, du départ d'Iseut, Eilhart ne nous dit qu'un mot, — éloquent, mais bref: « L'hôte partit, se hâta vers la reine, et lui rapporta le message de Tristan. Qnand elle eut vu le petit anneau, elle laissa mari et pays, trésors et parures, et navigua avec le marchand; sans rien emporter, sauf ses remèdes. » (Vers 9320 ss.)

Ici, le roman en prose développe longuement, et non sans intérêt. Genes (c'est le nom de l'hôte dans le ms. 103) vogue jusqu'à Bomme en Cornouaille, déguisé en marchand. Le roi Marc vient à sa rencontre, retient toute sa cargaison de vins, et lui offre de venir tous les jours manger à la cour. Genes, le bon apôtre, refuse humblement. « Car, dit-« il, je promis et juray a ma femme quand je me party d'elle qu'en autre « lieu ne prendroye aisement. » Le roi rit, et va raconter à Iseut comment un marchand est arrivé de Bretagne ; et le bon roi n'a rien de plus pressé que de décrire minutieusement à sa femme un certain bel anneau que le marchand porte à son doigt, anneau plat où s'enchâsse une émeraude, — et qu'Iseut n'a garde de méconnaître.

Tout ce récit est-il postérieur ? appartient-il en propre à l'auteur du roman en prose ? Non sans doute : il l'a trouvé dans son modèle, et son modèle lui-même a été le puiser, en même temps que Thomas, dans un fonds plus ancien et commun de traditions. — Ce messager qui charge sa nef de marchandises, nous l'avons déja vu dans Thomas s'embarquer avec ses compagnons:

De seie portent draperie
A ovre d'estranges colurs

1. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 41.

Et riche veissele de Turs,
Vins de Peito, oisels d'Espaigne....[1]

Nous l'avons vu aussi faire reconnaître son anneau, autrement, mais aussi spirituellement que le messager du roman en prose :

Un aficail ovré d'or fin
Li port[e] en sa main Kaherdin,
Ne qui qu'el secle melliur ait ;
Present a la reine en feit.
« Li ors en est mult bons, ce dit.
Unques Ysolt melliur ne vit. »
L'anel Tristan de sun dei oste,
Juste l'altre le met encoste,
Et dit : « Reine, ore veiez :
Icest or est plus colurez
Que n'est li ors de cest anel... »
Cum la reine l'anel veit,
De Kaherdin tost s'aperceit[2].

Jusqu'ici Thomas nous garantit l'ancienneté du récit en prose. Mais ils se séparent l'un de l'autre quand il s'agit de raconter l'évasion d'Iseut. Chez Thomas, elle s'échappe facilement, avec Brangien, la nuit,

Mult cuintement, par grant eur,
Par une posterne del mur
Que desur[e] Tamise estoit.

Dans le ms. 103, elle a plus de peine à quitter son palais. Elle dit à Audret qu'elle veut « aller en gibier », et quand, avec sa suite, elle arrive dans la campagne, un faisan s'enlève ; Audret laisse aler un faucon pour le prendre. « Le temps estoit cler et bel ; si se essora le faucon. » Iseut pretend qu'elle le voit, posé sur le mât de la nef de Genes. Audret l'accompagne jusque là, laisse monter la reine ; mais quand il veut la suivre, Genes fait basculer la planche qui relie le vaisseau au rivage,— et « fiert Audret de son aviron, si qu'il l'abat en l'eaue — et Genes le refrapoit et le rabatoit en la mer, et disoit : « Couvert, — traître ! » Tout ce récit est-il ancien ? On peut le croire, à cause de sa brutalité même.

III. — Tandis qu'Iseut vogue vers Tristan, le blessé qui l'attend se fait chaque jour porter sur le port de Penmarc, d'où il regarde au loin la mer. Ce détail, qui nous est fourni par le ms. 103, est omis par Eilhart. Mais il est ancien ; car Thomas le confirme :

---

1. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 61 ; t. III, p. 57.
2. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 66 ; t. III, p. 61.

Et sovent se fait reporter,
Son lit faire juste la mer,
Pour atendre et veeïr la nef,
Comme el sigle et a quel tref [1].

Il est à croire aussi que le poste d'observation de Tristan était bien Penmarch dans l'original : tant est bien choisie, pour voir au loin vers la haute mer, cette falaise avancée. Il est inutile de dire que le *port* de Penmarc est une fantaisie géographique de l'auteur du roman en prose ou du modèle immédiat qu'il suivait.

Mais le mal empire. Tristan n'a plus la force de quitter sa chambre ; c'est désormais sa filleule, la fille de Genes, qui interrogera pour lui l'horizon. Selon Eilhart, comme selon le manuscrit en prose, la femme de Tristan s'inquiète de ce guet continuel que fait l'enfant sur la plage. Elle l'interroge, la menace, apprend son secret.

Ici, une grave divergence se produit entre les deux récits. D'après le roman en prose, la jalousie saisit Iseut aux blanches mains : « Lasse ! s'écrie-t-elle, « qui cuydast qu'il aimast autre que moy ? Certes, ils « n'orent oncques si grant joye l'un de l'autre, comme je leur feray avoir « de doulour et de tristesse, » — « Lors regarde aval la mer bien loing et voit venir la nef au blanc voile. » — On sait le reste : elle court, délibérément , de parti pris, au lit de Tristan, — et se venge.

Tout autre, — et bien difficile à comprendre, — est l'Iseut d'Eilhart. — C'est « par hasard » (9346) qu'Iseut apprend le secret de Tristan ; c'est sans aucune mauvaise intention, par pur caprice de femme (v. 9380) qu'elle dit *noir* au lieu de *blanc*. Elle ment, — par inconscience.

Cette version semble la plus ancienne. Les poètes postérieurs expliquent les obscurités de leurs devanciers. On ne saurait guère admettre la marche inverse et la substitution volontaire d'Iseut inconsciente à Iseut jalouse.

Cette opinion paraît contredire la méthode suivie jusqu'ici, et qui a consisté à admettre comme primitifs les traits communs à Eilhart ou au ms. 103 d'une part et à Thomas d'autre part. Dans Thomas, en effet, Iseut agit par jalousie. Cachée derrière la paroi de la chambre de son mari, elle a surpris ses confidences à Kaherdin ; elle apprend pourquoi Tristan l'a respectée dans le mariage ; quels souvenirs unissent les deux amants.

Les granz peines, et les tristurs,
Et les joies et les dulurs
De leur amour fine et veraie.

Mais elle saura punir son mari,

---

1. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 73 ; t. III, p. 60.

Et pense mal en cele irur.
Par quel manere venge[e] ert.

Il semblerait donc que l'accord de Thomas et du ms. 103 dût nous faire conclure que dans la compilation voisine de Béroul Iseut était déjà jalouse et qu'elle se vengeait sciemment.

Mais peut-être cet accord n'est-il pas probant : l'inconscience d'Iseut est si peu vraisemblable, sa jalousie est une explication psychologique si naturelle, si simple, qu'elle a pu se présenter comme une nécessité à l'esprit de deux poètes, étrangers d'ailleurs l'un à l'autre. Il est très naturel que Thomas et l'auteur du roman en prose se soient, individuellement, l'un au XIIe, l'autre au XVe siècle, avisés d'introduire, de leur autorité privée, la jalousie d'Iseut.

Notons enfin que dans la légende de Thésée, bien que la négligence soit le fait des matelots et fasse substituer réellement, et non pas seulement en paroles, la voile noire à la voile blanche, il s'agit aussi non d'une tromperie intentionnelle, mais d'une erreur involontaire.

IV. Tristan est mort quand Iseut débarque. Le récit d'Eilhart est ici d'une simplicité profonde et sublime :

« Quand Iseut arriva sur la plage et qu'elle entendit le grand deuil qui montait par la ville, elle fut prise d'une grande peur et s'écria : « O malheur à moi ! et toujours ! O Tristan ! Il est mort ! » — Elle ne pâlit ni ne rougit. Elle ne pleura pas davantage ; son cœur pourtant lui faisait bien mal. » (Vers 9415 ss.)

Suit alors une belle et courte scène entre les deux femmes qui avaient aimé Tristan. La femme de Tristan, cause innocente de sa mort, pousse de grands cris sur le cadavre. Sans larmes, l'autre Iseut entre, et lui dit (vers 9430) : « Femme, relève-toi, et laisse-moi m'approcher. J'ai « plus de droits à le pleurer que toi ; crois-m'en. Je l'ai plus aimé. » Elle découvre le cercueil, déplace un peu le corps, se couche sur la civière, tout le long de son ami, et, sans une parole, meurt.

Le récit du roman en prose supprime ces traits si originaux. La scène entre les deux femmes n'existe plus : il est vrai que c'est une conséquence presque nécessaire de l'attitude prêtée par le roman à la femme de Tristan. Si Iseut aux blanches mains a tué son mari par jalousie, il nous eût été odieux de la voir pleurer sur son cadavre. Aussitôt que Tristan est mort, elle disparaît (comme dans Thomas), et c'est un personnage épisodique, la comtesse de Montrelles, qui rend à Tristan les derniers devoirs.

Un trait du roman en prose, omis par Eilhart, mérite d'être retenu. Quand Iseut entend les cris que pousse le peuple qui « regrette » Tris-

tan, elle est prise de pressentiments : « Je me doubte trop, dit-elle, que « le songe que j'ai songé ennuyt ne soit voir. Car j'ai songé que je te- « noye en mon geron la teste d'un grant sanglier qui toute me honnis- « soit de sang et ensanglantoit ma robe. Pour Dieu ! je me doubte trop « que Tristan soit mort. »

On reconnait ici l'un de ces songes d'animaux si fréquents dansno plus anciennes épopées, et auxquels les critiques attribuent une origine germanique. Ce trait du roman en prose doit donc être ancien.

V. — Eilhart nous dit en très peu de mots que la femme de Tristan fit ensevelir magnifiquement les deux amants ; que Marc apprit la triste nouvelle, et l'histoire du breuvage amoureux ; qu'il regretta de l'avoir ignorée jusque-là : il « aurait laissé à Tristan et à Iseut ses royaumes, à toujours. » — Et le roman est terminé.

Le ms 103 développe très longuement toute cette partie ; tous les détails de l'ensevelissement nous sont donnés : nous savons que Tristan et Iseut « furent cousus en ung cuir de cerf, et que les deux corps furent mis en ung tonnel en une nef » (tous traits qui doivent être fort anciens).

Nous savons aussi comment le roi Marc fut informé du malheur par des lettres écrites par Tristan mourant, enfermées par lui dans un écrin, et remises au roi par un vieil ermite (ce qui est visiblement d'invention plus récente).

Nous assistons enfin à l'embaumement du corps de Tristan, à son voyage sur la mer, à la veillée funèbre qui est confiée à une petite vieillotte, etc.... Lesquels de ces détails sont anciens ? Il est difficile d'en faire le décompte. Pourtant il est permis de croire que l'auteur du roman en prose a imaginé la plupart des renseignements qu'il nous donne sur le sort qui attend, après la mort de ses héros principaux, les personnages secondaires du roman. Il nous apprend ce que deviennent Perinis, le chien Hudent, Gouvernal et Brangien. On peut croire que son modèle, — comme Thomas, — terminait son récit sur l'image de Tristan et d'Iseut embrassés dans la mort. L'intérêt qui s'attache aux personnages de second plan disparaissait devant cette grande catastrophe.

Il faut pour terminer noter un dernier trait, — où le ms. 103 paraît suivre une tradition bien plus ancienne qu'Eilhart.

« De dedens la tombe Tristan, nous dit le roman en prose, yssoit une ronche belle et verte et foillue qui aloit par dessus la chappelle et descendoit le bout de la ronche sur la tombe d'Iseut et entroit dedens. Ce virent les gens du pays et le compterent au roy. Le roy la fit par trois fois couper. A landemain restoit aussi belle et en autel estat comme elle avoit esté autrefois. »

Eilhart paraît éprouver un véritable embarras à adopter cette tou-

chante légende. « Je ne sais pas, dit-il, si je dois vous le dire : pourtant, j'ai entendu raconter que le roi fit placer un buisson de roses sur la tombe de sa femme, et sur le corps de Tristan un cep de noble vigne. Les deux plantes crurent ensemble, si bien qu'on ne put en aucune manière les séparer l'un de l'autre, — si même on les voulait couper. » (Vers 9510.)

Le récit du roman en prose est ici évidemment plus ancien. Eilhart a reculé devant le symbolisme presque païen de son modèle ; il a refusé de croire à cette germination spontanée, émanation vivace de l'âme même de Tristan, qui va embrasser dans sa tombe celle qu'il a tant aimée [1].

Joseph BÉDIER.

TEXTE

du ms. B. N. fr. 103, *fol.* 374 *sqq.*

En ce temps que Tristan et Yseult demouroient a la Joyeuse Garde, fu entreprise la queste du saint graal. Tristan se mist en la queste et en fu compaingnon et par ce rot le roy Marc Yseult et en fist le roy Artus la paix. Et fu le roy Marc delivray de prison. Mais oncques pour ce ne se remuerent les amours de Tristan et d'Yseult. Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere, et parole de Tristan qui revenu est a Karahès en Bretaingne avec le roy Hoel et Yseult aux blances mains sa femme et Ruvalen [2] qui filz estoit au roy Hoel et fu frere Kehedin et Yseult femme Tristan, qui moult firent a Tristan grant feste et grant joye, et tous ceulx du pais aussi, quant il fu revenu à Karahèes.

Or dit le compte que Tristan et Ruvalen estoient ung jour ensemble, si dit Tristan : « Beaux doulz amys, je me merveil moult que vous ne me dites aucunes nouvelles de Gargeolain vostre amye. » — « Par foy, » fait Ruvalen tout en riant, « je ne parlé a elle oncques encore que une toute seule fois, et encore fust ce sur la douve dun fossé de son manoir, et si estoit dedens enfermee et j'estoie dehors. Car Bedalis son baron qui tant est geloux d'elle en avoit portee la clef de la porte. Et tant me dit quant je parlay a elle qu'elle menvoieroit les seaulx de toutes les clefs de leans en cire se je voulloye. Si me merveil moult que n'en ay ouy aucunes nouvelles. » — « Par foy, » fait Tristan, « ce seroit bien fait se vous aviés les seaulx. Et je sçeis ung fevre a Nantes, qui vint de Nicole pour

---

1. [Ce qui prouve l'antiquité de la version du ms. 103, c'est qu'elle ressemble plus à celle de la *Tristrams Saga* (Kölbing, p. 112, 204), qui suit en général le poème de Thomas ; en revanche, le récit d'Eilhart paraît plus voisin de celui de la *Tavola Ritonda*, dont on ignore la source directe. — Sur des récits pareils à celui-là appliqués à la sépulture d'autres amants, voyez P. Child, *The english and scottish Ballads*, t. II, p. 96. — G. P.]

2. *Ed.* 1520 : Runalen.

l'amour de moy, qui trop bien les forgera selon l'exemplaire mieulx que nul autre et plus proprement. » Quant ils ourent assés parlé de leur volenté si se sont partis d'illeuc et ont devisé telle chose dont ilz moururent puis a grant doulour. Et en perdi Tristan la queste du Saint Graal ou il estoit entré avec les autres compaingnons de la Table Roonde.

Ung jour estoient Tristan et Ruvalen alés cachier en la forest. Atant es vous Cadio le messagе Gargeolain atout une boite bien fermee ou les seaulx de cire estoient. Quant Cadio voit Ruvalen, si vint a lui et trait la boite du sain et dit : « Sire, vostre amye Gargeolain vous salue et vous envoie ceste boite. Et sachiez qu'il n'y a point de clef dont il n'ait cy l'emprainte. Or me dites vostre volenté, car je m'en veul aler encore nuit. » — « Amis, fait Ruvalen, tu la me salueras et lui diras que je suis tout sien. » A tant s'em part Cadio, et Tristan s'en vint apoingnant a Ruvalen, le cor au col, et voit la boite qu'il tenoit en sa main, si sceut bien que Gargeolain lui avoit envoyée, si lui dit : « Ruvalen, fait Tristan, chascun ne sceit pas qu'il a dedens celle boite. » Lors la prent en la main Ruvalen et brise la serrure, et voit dedens son grant deul et sa mort et son dommage; mais il ne s'en perchut. »

Quant Tristan et Ruvalen virent les seaulx, si firent grant joye de leur encombrement; mais on dit que on est aucune fois plus lié de son mal que de son bien, et plus volentiers va on ou on a tourment que on ne fait la ou on a joye et deport. Tout ce ay je dit pour Tristan et pour Ruvalen qui firent grant joye des seaulx qui furent achoison de leur mort; mais ils ne s'en perchurent. Tristan cacha toute jour et Ruvalen, si ourent pris une beste qu'ilz emportent a Karahès. Temps fu de soupper, si mengerent et s'alerent dormir et reposer pour le travail qu'ilz avoient souffert de la cache. A l'andemain par matin manda Tristan a Nantes Goudri le fevre qu'il vensist parler a lui, et il y vint. Tristan le mena en une chambre tout coyement en ung destour et lui dit : « Goudris, beaux amis, je me fie moult en toy, et je t'ay mandé pour ung mien grant besoing. Girolebours, qui de moy tient ung chastel, ne me daingne servir ne faire envers moy ce qu'il doit; si nous ont cha les guetes du chastel envoié(e)s les seaulx de toutes les portes des tours et des forteresses. Et pour ce te pry que tu forges les clefs selon l'exemplaire des seaulx, et qu'il n'y ait ne plus ne mains, et que je les aye dedens huit jours. Et garde que cest segret ne soit a nulli descouvert. — Sire, dit Goudris, ne vous en soussiés ja ne esmaiés, car nul du monde ne le saura ja par moy. » Atant s'en part Goudris le fevre et emporte les seaulx des clefs, et les commence a forgier, et fit les clefs bien et bel, qu'il n'y avoit ne plus ne mains qu'il avoit l'emprainte des seaulx. Ha! tant male forgerie s'ilz le sceussent, mais ilz ne s'en donnent de garde, si est pitié et dommage grant a toute chevalerie. Mais atant laisse le compte a parler de Goudry et des clefs et parole du comte Urnoy de Nantes qui commence a reveler contre Tristan.

En ceste partie dit le compte que quant le roy Hoel de Karahès fu mort, Urnoy le comte de Nantes, que Tristan avoit jadis pris devant la porte de Karahès, et les barons de la terre se commencerent a reveler contre Tristan et Ruvalen. Ung jour estoit Tristan en sa sale ou il jouait aux eschès a Yseult sa femme; estes vous venir devant lui ung messagier de par Urnoy le conte de Nantes, qui lui dit sans saluer : « Tristan, je te deffy de par le conte de Nantes,

qui te mande qu'il te rent tes trieves et ta paix et dit qu'il ne veult de toy tenir terre ne riens nulle qui soit. — Amis, dit Tristan, puisque le conte me deffie par toy, dy lui que je le deffie et qu'il se gart de moy; car dedens .VIII. jours je luy monstreray devant Nantes deux mille chevaliers armés, et se je le puis prendre je le feray mourir a honte comme traitre. » Le messagier s'en retourne et dit au conte ce que Tristan lui avoit dit et respondu, (Et) lequel dit qu'il ne le doubte, car il est bien garny. Tristan a mandé ses gens et son pouoir partout, et leur monstre lorgueil que le conte luy avoit mandé, et ils lui crient tous a une voix : « Tristan, alons sur luy! Tu soies honny, si tu le peulx prendre, se tu ne le prens et pens comme traitre qu'il est. » Ad ce mot se mist tout l'ost a chemin et s'en va droit a Nantes.

Quanf il vit l'ost Tristan, si dit a ses chevaliers que jamais ne retourneroit decha qu'il aroit jousté a Tristan. Lors se part des siens, et Tristan aussi des siens, et s'entremeinnent au ferir des esperons et s'entrefierent si durement sur leurs escus que Tristan porta le conte du cheval a terre tout estourdi; mais tost se relieve et trait l'espee et vient vers Tristan et le cuide ferir : il ataint le cheval au col et lui trenche la teste, et Tristan chiet. Mais tost fu relevé, si tray lespee dont il occist le Morhoult et fiert le conte, se lui couppe le bras tout hors et le conte chiet, si fu prins et retenu.

Quant le conte de Nantes fu pris, si assemblent les ostz d'une part et d'autre et moult fu grant la bataille; mais ceulx de Nantes ne pourent durer, si se mettent a la fuye et s'en entrent dedens Nantes. Tristan et sa gent assistrent la ville, et les bourgois de la ville vinrent sur les murs et distrent a Tristan : « Sire, bien soiés vous venu. Nous vous rendons la ville et nous avec; si nous tenez comme preudomme doit faire ses hommes. « Par telle maniere prist Tristan la ville de Nantes. Au dehors de la ville avoit une tour bien garnye de vitaille et de sergens que le queux[1] avoit fait faire. Le maistre des sergens qui gardoit la tour avoit a nom Corbel au court menton. Tristan lui demanda s'il lui rendroit la tour, et il lui respondi que non. Lors commanda Tristan a assaillir fort la tour. Tristan avoit son chief desarmé pour le chault, si tint son escu sur son chief et vint vers la tour pour monter amont. Et Corbel jecte une grant pierre et le feri sur son escu si qu'il le fist jus voler a terre, puis reprint une autre pierre et la jette, si qu'il le fiert en avalant sur la teste si qu'il lui fendi toute, et l'abat eu fossé aval. Et Tristan sault sus et yst hors du fossé a moult grant peine, et lors commande la tour a miner et a bouter le feu aux estages, si commencerent a ardoir et la tour a croistre, et fendi la tour en quatre parties, si furent prins tous les traitres et pendus devant les portes de Nantes. Et le queux fu mené a Karahès et mis en chartre a tousiours. Tristan revint a Karahès, qui fu moult blechié. Si fist mander par tout mires pour le garir. Grant peine mistrent les mires tant quil fu gari. Ung jour se jesoit en son lit et estoit presque gari, si lui print volenté de gesir avec sa femme, si just avec elle et en fist sa volenté; et quant il ot fait son desir, si chay emprès elle tout pasmé aussi comme

1. Faute pour *quens*, qui n'est pas rare dans les copies du XVe siècle.

tout mort. Et quant sa femme le vit, si en fu forment espoventee, si manda le mire, qui moult tost y vint, et quant il vit Tristan, si ot doubtance qu'il ne fust mort, et bien sceut qu'il avoit geu avec Yseult sa femme, si dist : « Ha ! Tristan, comme c'est grant dommage de vostre mort ! » La dame lui dit qu'il se teust et que plus n'en fust. Le mire fist ung bevrage et lui oeuvre les dens a ung coutel et lui avala dedens le corps. Si tost comme Tristan en ot beu, il souspira et ouvry les yeulx, et quant il vit le mire, si ot vergoingne. Le mire le fist porter hors d'illeuc et s'entremist moult durement de le garir, et y mist grant peine, si le gari bien et bel, et Tristan le paia bien tout a sa volenté, si prist le mire congié et s'en ala en son pais. Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere, et compte comment Tristan ala veir la royne Yseult s'amye en Cornoaille et comment il fist le sot. Et commencent cy endroit les soties de Tristan [1].

En ceste partie dit le compte que quant Tristan se fu parti de la royne Yseult de Cornoaille s'amye femme du roy Marc son oncle, et il fu revenu à Karahès, ses hommes et ses gens lui firent grant feste, car il(z) le cuident bien avoir perdu. Moult fu Tristan bien venu et moult honnourablement receu. Or avint que Tristan et Ruvalen estoient ung jour ensemble et parloient l'un a l'autre de leurs volentés. Atant es vous venir Goudris le fevre, qui aporta les clefs qu'il avoit forgees, et les baille a Tristan, si les noua toutes ensemble a ung las de soye, puis dit : « Amy, monton, si yrons veir Gargeolain vostre amye. — Sire, dit Ruvalen, volentiers. » Lors montent sur deux chevaulx et ne pristrent nulles armes fors seulement leurs espees et s'en vont. Ha ! Dieu, comme pesant aventure leur avint en celle journee ! Tristan avoit en son chief un chappel d'olivier, si s'en aloit tout chantant et esbanoyant, et moult grant joye faisant, lui et Ruvalen, a leur mort ; mais ilz ne s'en donnoient de garde. Bedalis, le mary Gargeolain, estoit ce jour alé cachier, et avec luy bien trente chevaliers qu'il avoit tous mandés pour lui tenir compaingnie. Tristan et Ruvalen vindrent au manoir devant le pont, qui estoit fermé à la clef, et en avoit Bedalis portees les clefs avec lui. Tristan descent et boute la clef en la serrure du pont qui estoit fermée a la chaene, et le defferme, et leisse avaler tout bellement et tout doulcement, et a l'avaler [2] du pont son chappel lui chay, dont ce fu malheur. Puis passent oultre et defferment la porte et tous les autres huys et s'en viennent en la chambre ou Gargeolain estoit, et estoit toute la chambre jonchie de joncs vers et nouveaulx, et encourtinee [3] d'une courtine la plus belle et la plus riche qui oncques fust, car toute l'istoire d'Artus si comme il avoit conquis la seingnourie sur les Bretons y estoit pourtraite, et tous les sept ars.

Quant Ruvalen entra en la chambre, si se leisse chier eu [4] lit avec Gargeolain s'amye qui moult l'amoyt, et Tristan s'en va dautre part et les leisse ensemble, et print une poingnee de joncs et se couche sus l'erbe tout envers, et

---

1. Cet épisode, étranger à notre sujet, est imprimé dans le travail de M. Lutoslawski.
2. *Ms.* ala voler.
3. *Ms.* encontinee.
4. *Ms.* Sens.

commence les joncs a lancher et atacher en la courtine l'un dedens l'autre. Helas! oncques si mal jeu(s) ne fist! Mais il ne se donnoit garde, car il le faisoit pour soy esbanoyer. Ruvalen et Gargeolain s'amye furent en lit et firent leur deduyt et toute leur volenté. Ne demoura gueres que Bedalis ot pris ung cerf, si commença a corner de prise. Tristan l'oy, qui bien savoit que ce montoit, si dit à Ruvalen : « Alons nous ent, amys; car j'ay ouy Bedalis corner de prise. » Lors prennent congié et s'en vont. He! dieux, que ilz ne sont bien armés de leurs armes! car grant mestier en eussent en ce point d'ore. Mais ils n'avoient fors leurs chevaulx et leurs espees. Tristan et Ruvalen s'en vont jouant et esbanoyant. Estes vous Bedalis qui s'en est retournée a l'ostel cornant et demenant grant bruyt, si defferme le pont et voit le chappel qui estoit cheu a Tristan, si en fu en grant souspechon; puis regarda partout, mais il ne vit lieu par ou on peust avoir passé, si s'en entre leans et defferme tous les huys et treuve sa femme Gargeolain, si l'acole et beise tout housé et se leisse cheir eu lit tout envers et voit les joncs fichiés en la courtine, si commence tout a fremir, car bien sceut que c'estoient des gieux Tristan. Lors se dresche et prent Gargeolain sa femme et trait l'espee, et dit que par l'ame son pere il l'occira s'elle ne lui dit voir. « Car je sceis bien, fait il, que Tristan a cy esté. — Certes, fait elle, ce fu mon, luy et Ruvalen, qui me baisa par force. » Et quant Bedalis oy ce, si fu plus a malaise que devant, si dit : Ha! mauvaise, plus y ot fait. Dites moy voir, ou je vous occiray. Et se vous me congnoissiés verité, je vous pardonneray mon maltalent. — Certes, fait elle, ne m'en chault se tu m'occis; car mieulx aime mourir que estre en ceste prison ou tu m'as mise. Et quant tu m'auras occise, si dira l'en que ce sera pour aucun meffait; mais le blasme en est tien pour ta gelousie. Et certes je te diray verité, et puis fais de moy ce que tu vouldras. Saches que Ruvalen geust avec moy et fist de moy toute sa volenté; car je ne me puis pas de lui deffendre; car ilz estoient deux, et je suis une femme toute seule et sans nulle garde. »

Quant Bedalis entent que Ruvalen avoit sa femme corrumpue, si vint a ses hommes et leur compta, et se clama a eulx de Tristan et de Ruvalen qui tel honte lui ont faite, et dit qu'il ne mengera jamais s'il n'en est vengié. Et lors montent qui mieulx mieulx et s'en vont après les deux compaingnons qui s'en aloient deduyant parmy la forest, et avoient trouvee une biche et ses bichaulx, si estoient courus après pour les prendre, mais ilz faillirent, et ce fu contre leur male aventure qui leur devoit avenir. Atant es vous venir Bedalis et ses gens tout aatis de mal faire. Tristan les voit venir, si se mist desriere ung buisson, et ilz passent oultre. Bedalis vint ataingnant Ruvalen, qui tout desarmé estoit, si lui mist le glaive parmy le corps et l'occist, mais ne l'occist pas [si tost] que Ruvalen ne traist son espee et feri ung des hommes Bedalis, qui avoit a nom Authon, et lui couppa la teste. Quant Cadio voit Ruvalen qui a Authon [1] son frere avoit couppée la teste, il trait l'espee et fiert Ruvalen et lui couppe la teste, et cil chiet mort a terre. Quant Tristan voit Ruvalen mort, si sault du buisson

1. *Ms.* Anthon.

et trait l'espee et fiert Cadio et l'occist, et puis ung autre et l'occist, et puis le tiers. Atant es vous Bedalis qui tint ung glaive dont le fer estoit envenimé, et le jecte a Tristan, et le fiert en la hanche jusques a l'os et lui trenche la char et les os et les nerfs, et demoura le fer atout le tronchon en la hanche. Ha! dieux, comment ce fu grant doulour a tout le pays! Quant Tristan se voit navré et Ruvalen mort, et vit la grant force de gens que Bedalis avoit, si s'en part et se met en la fuye droit vers Karahès. Bedalis et ses gens le cachent grant piece, mais ilz ne le pourent attaindre, car trop estoit bien monté, si s'en retournerent. Mais oncques puis celle heure n'oserent demourer ne arrester ou pais.

Quant Bedalis ot Ruvalen occis et Tristan navré, si dit a ses hommes : « Or fuyons nous ent de cest pais, car se Tristan peult eschaper, il nous honnira et destruira tous et fera livrer a honte et a tourment ». Lors s'en vont et se mettent en mer. Et singlerent tant qu'ilz arriverent en Caussié en une ysle belle et noble, close de mer et de montaingnes. Et dit lescript quilz furent bien sept cens de celle compaingnie, et furent ulagues[1], c'est a dire larrons de mer; et ne pouoit passer par illeuc nulle nef quelle qu'elle fust qui marchandise portast qui ne fut desrobée et les gens de dedens mis a mort et a destruction. Les barons marchans de Flandres, de Sessoingne, de Normendie et de par tous les pors vindrent en Costentin et s'assemblerent illeuc et pristrent conseil qu'ilz feroient de ces larrons ullagues de l'isle de Causié. I. preudomme de Costentin, marchant en mer, preux et hardi et vaillant, qui Guiffroy avoit a nom, se leva et dit : « Seigneurs, fait-il, je vous conseilleray moult bien. Nous prendrons une nef bien garnie et plainne de tous biens, si l'envoirons devant Causié. Quant la verront, si yront celle part, et la vouldront traire au port pour rober ce qui sera dedens; et nous serons tous armés yssus par nuyt de la mer en l'isle, si demourra une partie de nous sur la marine et l'autre partie s'en yra droit au chastel par devers la roche et entreront au chastel quant les larrons seront yssus, si les enclorrons; puis les metrons tous a l'espee. » Ad ce saccordent tous et dient que bien a dit.

A l'andemain par matin garnirent la nef de diverses marchandises et entrerent ens jusques a douze cens personnes fors et hardis et bien appareilliés de bonnes armes et de chevaulx, et s'esquiperent en mer. Et singlerent tant qu'ilz ariverent a ung soir soubz Causié, si yssirent hors de la nef tous armés et montés sur bons destriers. L'une partie deulx se mist devers la roche, et l'autre partie demoura sur la marine. A l'aube du jour appairant, apperchurent ceulx de Causié la (casie la) nef, si descendent du chastel aval qui mieulx mieulx, et entrent en la nef et l'emmenerent a port. Ceulx qui furent en agait devers la roche entrent au chastel et le pristrent sans nulle deffense, car nul n'y estoit demouré qui tous ne fussent alés en la nef, car ilz ne se doubtoient que nul les peust prendre. Ceulx qui furent demourés sur la marine escrierent les ullagues a la mort, si se fierent a eulx et les occyent et mettent tous a mort. Et ceulx qui avoient le chastel pris reviennent d'autre part, si encontrent ceulx qui fuyoient au chastel

1. *Ms.* blagues.

a garant, si les mistrent tous a l'espee; les autres fuyoient vers la mer, si se fierent ens, et furent tous noyés, et Bedalis ot la teste couppee. Ainsi fu le pais delivré de ces ullagues larrons de mer. Mais atant leisse le compte a parler d'eulx et retourne a parler de Ruvalen et de Gargeolain s'amye.

En ceste partie dit le compte [que], quant Bedalis ot Ruvalen occis et Tristan navré, Tristan se fuy a Karahès, et le sang couroit de luy a trache partout ou il aloit. Quant Tristan entra en Karahès ses gens virent le sang qui de lui yssoit, si furent tous esbahis, et vont après lui eu chastel pour savoir qu'il avoit. Quant il vint ou chastel et il fu descendu de son cheval a grant paine et a grant doulour, il se laisse cheir sur eulx tout pasmé, car trop avoit leissié de sang; et quant il revint de pameson, si dit que Bedalis avoit occis Ruvalen et lui navré a mort. Quant Yseult sa femme et ses gens l'entendent, si font ung deul si grant que trop eust dur coeur qui les veist s'il nen eust pitie. Tristan leur enseingne ou ilz (les) trouveront Ruvalen mort. Lors montent et s'en vont suyvant la trache du sang, et trouvent Ruvalen mort, qui avoit la teste couppee. Lors commence le deul si grant que Gargeolain l'oy de son manoir ou elle estoit, si s'en yst hors et s'en vient au cry toute effree[e], et treuve son amy mort, si fu si dolente qu'elle se pasme sur le corps plus de cent fois, et quant elle revint de pamoison si dit : « Ha! Ruvalen, gentilhomme, filz de roy, tu es mort pour moy : je mourray aussi pour l'amour de toy, si fera m'arme compaingnie a la tienne, et serons ensemble enfouys l'un emprès l'autre. » Ad ce mot se pasme et le coeur lui creve, si s'en part l'ame du corps. Lors firent ceulx une biere de feuillie et mirent les deux corps ens, et furent tous esbahis de l'aventure, si les porterent a grant deul enfouir. L'archevesque chanta la messe et les mist en terre l'un emprés l'autre en[1] deux tombeaulx les plus riches qui oncques mais fussent veus. Et ainsi furent mors Ruvalen et Gargeolain s'amye et enfouys ensembles.

Tristan fist mander les mires de partout pour lui garir de sa playe. Entre les autres mires y en vint ung qui ot nom Agar. Cil en sacha le fust. Mais le fer demoura : a mal heure s'en entremist il oncques! Puis prist l'aubin de l'œuf et le lie sur la playe sans plus faire : la playe ne pot estancher de saingner. Cil print jus de plantain et d'ache et de fanoul et sel et en fist une emplatre et le mist dedens la playe, si l'estancha; mais la jambe lui devint plus noire que charbon. Le chetif Tristan crioit et braioit nuit et jour, et tant fist qu'il tasta a la playe et senti le fer, si appella Yseult sa femme et lui dit : « Dame, tastés cy, si sentés le fer qui tant me fait mal souffrir, que le mire n'a pas osté. Pour Dieu, mandés le moy erraument. » Lors tasta Yseult et senti le fer, puis fu mandé le mire et il y vint tantost, si esracha le fer; mais moult en souffry le las Tristan angoisse et travail.

Quant le fer fu hors, le mire mist sur la playe oingnement; mais c'est pour neant, car il ne sceit rien du mestier, si est grant dommage, car ce qu'il fait a Tristan ne luy fait fors nuyre. Les mires qui de par tout furent venus se pene-

---

1. *Ms.* et.

rent moult de faire lui ce qu'ilz cuiderent qui bon lui fust. Entr'eulx estoit ung povre mire qui tout nouvelement estoit venu des escoles de Salerne. Quant il vit ces grans maistres, si dit : « Seingneurs, vous ne savés que vous faites; car il ne garira ja ainsi. La jambe est ja toute pleinne de feu, et se le feu passe la jointte, nul n'y pouroit mettre conseil jamais. »

Quant les mires oent ce et ilz le virent povre, si le commencerent a despire, et distrent : « Ha! sire, comment vous estes bien a harnas de vostre sens! Il vous pert bien! — Seingneurs, fait il, se je suis povre, Dieu me donnera assés quant il lui plaira. Nonpourquant le sens n'est pas en draps ne en vestures. mais en coeur ou Dieu l'a mis. Mais je m'en yrai, et vous remaindrés avec cest las qui souffrera les angoesses que vous lui faictes souffrir, et en aurés le grant avoir pour le mettre a mort. Car je sceis certainement qu'il ne vivra pas longuement ainsy : « Adonc distrent les mires que se on ne len cachoit ilz s'en yroient tous, que jamais n'y demourroient. Lors fu le povre mire bouté dehors; car vous savés que on n'a cure de povre homme en nul lieu. Et Yseult la femme Tristan lui donna un marc d'argent et le vesti bien et appareilla, et lui donna beau palefroy, puis print congié et s'en ala. Helas! quelle doulour quant il ne demoura! Car il l'eust tost gari. Les autres mires demourerent avec Tristan, qui moult bien se penerent de le garir; mais c'estoit en vain et pour neant. Et quant ils virent qu'ilz perdoient leur peine, si le deguerpirent tous. Et quant Tristan voit ce, si dit tout bellement entre ses dens : « Dieu, que pourray je faire, quant nul mire ne me peult garir? Bien sceis que se j'eusse par qui mander la belle Yseult m'amye qu'elle me vensist garir, tost y vendroit; car autre fois m'a elle gari. » Lors s'apensa qu'il avoit en la ville ung sien compere marinel, qui avoit a nom Genes; si le manda qu'il vensist a lui parler sans targer, et Genes y vint et s'assist devaut luy. « Genes, fait Tristan, beau doulz compere, je vous ay cy mandé, car vous me poués donner santé se vous voulés. Je vous aime moult, et sachiez se je puis eschapper je marieray moult richement Yseult vostre fille, ma filleule, et vous feray encore moult de biens. — Sire, dit Genes, commandés moy, et je feray vostre commandement, ou par mer ou par terre. — Genes, dit Tristan, cinq cens mercis. Vous en yrés en Cornoaille a la royne Yseult m'amye, et lui dirés que je lui mande qu'elle me vienne garir, et lui compterés comme je suis navré, et lui baillerés cest anel, a enseignes quelle vous croie mieulx. Et s'elle vient avecques vous gardés que le voile de vostre nef soit blanc; et se ne l'amenés qu'il soit noir. — Sire, dit Genes, moult volentiers le feray. Ma nef est ja toute preste et appareillie au port pour mouvoir. Mais Sire, pour Dieu je vous pry de ma fille vostre filleule. — Certes, dit Tristan, je la garderay comme la moye, et de ce ne vous doubtés; mais pensés de ma besoingne. »

Atant se part Genes de Tristan et print congié et s'en vint au port ou sa net estoit toute carchie et toute appareillie, si entre ens. Et commanda a ses sergens qu'ilz desancrassent et menassent la nef droit a Bomme en Cornoaille. Les mariniers esquiperent du port, et singlerent tant par jour et par nuyt qu'ilz sont arivés soubz Bommé au port. Le roy Marc sceut qu'il avoit au port une nef de Bretaigne arivee, si ala veoir que[l] marchandise elle apportoit. Quant Genes vit le roi Marc, si yssi hors de sa nef et le salue. Le roy lui demanda

dont il estoit: « Sire, dit Genes, je suis un marchant devers Bretaingne, si apporte marchandises a vendre en vostre terre, qui sont toutes en vostre commandement. » Le roy regarda Genes, qui moult lui sembla courtois, si lui dit: « Frere, fait il, je veul et te comande que tous les jours que tu sejourneras cy tu viennes au mangier en ma court, et si retien tous tes vins et te feray maintenant delivrer ton paiement, — Sire, dit Genes, cinq cens mercys; mais je ne bevroye ne mengeroye fors en ma nef, sauve vostre grace; car je le promis et juray a ma femme, quant je me party d'elle, qu'en autre lieu ne prendroye aisement. » Lors sen rit le roy et dit qu'il estoit loyaulx homs. Atant s'en retourna le roy a la royne et elle lui demanda dont il venoit, et il lui dit qu'il venoit du port, ou il avoit une nef de Bretaigne arivee. « Si ay detenu tous les vins, mais de tout l'autre avoir qui estoit en la nef ne goulousay riens nulle autant comme ung anel que le marchant a qui la nef est avoit en son doy. — Sire, dit-elle, quel est l'anel? — Dame, dit-il, je n'en vy oncques en ma vie nul si bel. Il est tout plat, et si y a une esmeraude, la plus belle que je veisse oncques. » Quant la royne entent la facon de l'anel, si pense que ce soit cellui qu'elle donna a Tristan, et que ce soit aucun message qu'il y ait envoyé, si dit au roy: « Sire, mandés au marchant qu'il vienne menger a vostre court. — Dame, fait il, il n'y vendroit pas, pour le convenant garder qu'il fist a sa femme au partir; mais je luy manderay qu'il vienne parler a vous, et si saurés s'il vendroit l'anel. — Sire, dit la royne, moult avés bien dit. » Et lors manda le roy Genes qu'il vensist parler à la royne, et il y vint. Quant il fu venu devant le roy, si lui dist qu'il alast en la chambre de la royne parler a elle, et Genes y ala: Assés fu qui le conduit et mena. Quant la royne vit Genes, si le fist asseoir emprès elle, et lui demanda dont il estoit. « Dame, dit il, je suis de Bretaingne natif, et si suis messager Tristan, qui vous mande salus par moy et vous mande que vous ne leissiés pour riens que vous ne le venés garir d'une plaie que Bedalis lui fist d'un fer envenimé, dont il meurt a doulour et mourra s'il na secours de vous; car nul mire ny peult riens faire, ains l'ont tout leissié et guerpi; a ces enseignes que vecy l'anel que vous lui donnastes quant il vous rendy au roi Marc, et vous lui distes que vous ne croirriés chose que on vous dist de lui se vous ne voiés cest anel. — Par foy, dit la royne, c'est verité. Genes, fait la royne, le roy Marc yra demain au matin a Cardueil en Gales au roy Artus qui l'a mandé, et quant il sen sera alé, je diray a Andret que je veul aler au gibier, et m'en yray sur cil rivage, et luy demanderay de vostre nef qui elle est, aussi comme se je n'en sceusse riens de vous; et il me dira que c'est vostre nef. Et vous soiés tout appareillié comme de mouvoir, et me dirés que je voise dedens vostre nef veir l'avoir qui dedens est; si sera mise une plance en la nef par ou je yrai, mais je vous pry, que a Andret ne faites mal. — Dame, dit Genes. volentiers. » Lors prent congié et s'en va, et lui leissa l'anel. Lors vint la royne au roy Marc son seingneur, et dit que le marchant lui avoit donné son anel. Le roy en mercia moult Genes, et lui en sceut sans faulte tres bon gré; mais il lui vensist mieulx quil l'eust congeé de son royaume.

A l'andemain par matin s'en ala le roy Marc au roy Artus, qui l'avoit mandé. Et quant il s'en fu alé, la royne Yseult dit a Andret qu'elle vouloit aler eu gibier, si fist apprester les chiens et les oyseaulx, puis montent et s'en vont aux

champs. Moult de gens suyrent la royne. Quant ilz furent aux champs, si firent saillir un faisant. Andret leisse aler ung faucon pour le prendre, mais le faucon failli. Le temps estoit cler et bel, si se essora le faucon. La royne appella Andret, si lui dist que le faucon s'estoit assis sur le mast de la nef qu'elle voit au port, si lui demanda qui elle estoit. « Dame, fait Andret, c'est la nef Genes le marchant de Bretaigne qui hier vous donna son anel. — Alons, fait la royne, la pour nostre faucon. » Et lors s'en vont a la nef. Genes fu yssu de sa nef et ot mis une planche, et vint contre la royne, et dit : « Dame, s'il vous plaisoit, vous vendriés veir ma nef et l'avoir qui dedens est, et s'il y a chose qui vous plaise, prendre le povés. — Genes, dit la royne, cinq cens mercis. » Lors descent la royne et s'en va par la planche droit a la nef et entre ens. Andret aloit a elle, mais Genes, qui dessus la plance estoit et tenoit ung aviron, fiert Andret de l'aviron si qu'il l'abat en l'eaue. Andret se cuidoit a erdre pour se relever, et Genes le refrapoit de l'aviron et le rabatoit en la mer, et disoit : « Couvert ! traitre ! Or avés vous vostre loyer du mal que vous avés par tantes foys fait souffrir a Tristan et a la royne Yseult ! » Lors vient a sa nef et esquipe du port. Lors s'en va le cry et la noyse et lieve partout que Genes emmeine la royne ; si courent tous aux nefs et aux galies et vont après ; mais c'est pour neant, car oncques attaindre ne le pourent, si s'en retournent arriere et trouvent Androit qui noyé estoit, tant avoit beu de l'eaue de la mer ; si le sacherent hors et (le) l'enfouirent, car autre chose n'en pouoient faire, Mais atant en leisse a parler le compte, et retourne a parler de Tristan.

En ceste partie dit le compte que puis, que Genes se fu parti de Tristan pour aler querre la royne Yseult, que tous les jours puis le matin jusques au soir estoit Tristan sur le port de Penmarc pour regarder les nefs qui aloient et venoient pour savoir si verroit la nef Genes venir qui amenast la royne Yseult s'amye qu'il desiroit tant a veir. Tant y fu qu'il ne pot plus endurer et qu'il s'ala coucher arriere du tout en sa chambre. Il fu tel atourné quil ne se pot plus soustenir sur pié quil eust et qu'il ne peult mais boire ne menger. Il sent plus de doulour que oncques mais ; il se pasme menu et souvent. Tous ceulx qui entour luy sont plourent de pitié et font grant deul. Tristan appelle sa filleule la fille Gene, si lui dit : « Belle filleule, je vous aime molt, et sachiés que se je puis eschapper de cest mal je vous marieray bien et richement. Je vous pry, et si le veul, qe vous celés mon secret et ce que je vous diray. Vous yrés chascun matin sur le port de Penmarc, et y serés du matin jusques au soir, et regarderés se vous verrés la nef vostre pere venir ; si vous diray comme vous le congnoistrés. S'il ameine Yseult m'amye, que je luy ay envoié querre, le voile de sa nef sera tout blanc ; et s'il ne l'ameine, il sera tout noir. Or vous en prenés garde se vous le verrés, et puis le me venés dire. — Sire, dit la meschine, volentiers. » La meschine s'en ala sur le port de Penmarc, et estoit illeuc tout le jour et venoit deviser a Tristan toutes les nefs qui par illeuc passoient. Yseult la femme Tristan se merveilla moult de la meschine pour quoy c'estoit qu'elle seoit ainsi souvent et tout le jour sur le port et que ce povoit estre qu'elle conseilloit si souvent a Tristan ; si dit qu'elle le saura s'elle peult. Lors s'en va au port ou sa filleule seoit, et lui dit : « Filleule, fait elle, je t'ay molt souef nourrie en ma chambre. Je te conjure de Dieu que tu

me dies pour quoy tu es ainsi cy toute jour. — Dame, fait elle, je ne puis veir souffrir ne oir le grant martire et la grant doulour que monseigneur mon parrain seuffre. Si m'en esbat icy en regardant les nefs qui vont et viennent. — Certes, fait celle, or sceis je bien que tu m'as menti. Et que vas tu dont si souvent conseillant a ton parrain? Se Dieu m'aist, se ne le me dis, jamais entour moy ne demourras; et se tu me le dis, bien le feras. » Celle ot paour de sa dame, si lui dit: » Dame, mon parrain a envoyé mon pere en Cornoaille pour querre Yseult s'amye pour amener cha pour le garir. S'elle vient, le voile de la nef sera tout blanc, et s'elle ne vient pas il sera tout noir; si suis cy pour savoir se je verroie la nef venir, et se je la veoie je le yroie dire a mon parrain. »

Quant celle ot la parole, si fu (si) courouchie et dit: « Lasse! qui cuydast qu'il aimast autre que moy? Certes ilz n'orent oncques si grant joye l'un de l'autre comme je leur feroy avoir de doulour et de tristece! » Lors regarde aval la mer bien loing et voit venir la nef au blanc voile. Lors dit à la filleule Tristan « Je m'en vois, et tu demourras ycy. » Moult fu Tristan adoulé: il ne peult mais boire ne menger, il n'ot ne entent; mais toutesvoies appella il l'abbé de Candon qui devant lui estoit et moult d'autres, et leur dit: « Beaux seigneurs, je ne vivray gueres, je le sens bien. Je vous pry que se vous oncques m'amastes que quant je seray mort que vous me mettés en une nef et mon espee emprès moy et cest escrin. Et puis m'envoiés en Cornoaille au roy Marc mon oncle, et si gardés que nul ne lise le brief qui pent a mon espee devant que je soye mort. » Lors se pasme. Adonc se lieve le cry par leans, et atant es vous venir sa male femme, qui lui apporte la male nouvelle et dit: « He! Dieux, je viens de devers cel port, si ay veu une nef qui cha vient de trop grant randon, et croy que nous l'aurons ennuit ceans a hostel. » Quant Tristan ouy a sa femme parler de la nef, si ouvri les yeulx et se tourne a moult grant peine et dit: « Pour Dieu, belle seur, dites moy quel estoit le voile de la nef. — Par foy, fait-elle, il est plus noir que meure. » Helas! pour quoy le dit elle? Tant la doivent les Bretons hair! Tantost comme il ot ce, si sceut que Yseult s'amye ne venoit pas, si se tourne de l'autre part et dit: « Ha! doulce amye, a Dieu vous commant, jamais ne me verrés, ne je vous; Dieu soit garde de vous. A Dieu! Je m'en vois, je vous salue. » Lors bat sa coulpe et se commande a Dieu. Et le coeur lui creve et l'ame s'en va. Lors commence le cry et le deul par leans. La nouvelle va par la ville et par la marine que Tristan est trespassé. Lors y acourent grans et petis et braient et crient et font tel deul que on n'y ouyst pas Dieu tonnant. La royne Yseult, qui fu en la mer, dist a Genes: « Je voy gens courre et os crier trop durement je me doubte trop que le songe que j'ay ennuit songié ne soit voir. Car je songee que je tenoye en mon geron la teste d'un grant sanglier qui toute me honnissoit de sang et ensanglantoit ma robe. Pour Dieu, je me doubte trop que Tristan ne soit mort. Faites appareillier ceste nef et nagerons oultre droit au port. » Genes la mist au batel et nagerent oultre a terre sesche. Quant ilz furent arivés a terre, elle demanda a ung escuier qui trop grant deul faisoit qu'il avoit et ou ces gens couroient a tel besoing. « Certes, dame, fait-il, je pleure pour Tristan nostre seigneur, qui mort est tout maintenant, et la courent ces gens, que vous veés courre. » Quant Yseult ouy ce, si chiet pasmée a terre et Genes la relieve; et quant elle fu revenue de pameson, si s'en vont tant qu'ilz vindrent

en la chambre Tristan, et le treuvent mort, et estoit le corps estendu sur ung aès, et le lavoit et appareilloit la contesse de Montrelles, et lui avoit ja cauchié les cauchons. Quant Yseult voit le corps de Tristan son amy qui illeuc est en present, si fait voider la chambre et se laisse cheir pasmee sur le corps. Et quant elle revint de pameison, si lui tasta au poux et a la vaine, mais ce fu pour neant, car l'ame se estoit pieça alée. Lors dit : « Doulz amy Tristan, comme cy a dure departie de moy et de vous ! Je vous estoie venu garir. Or ai perdu ma voie et ma peine et vous (perdu.) Et certes puis que vous estes mort je ne quier plus vivre après vous. Car puis que l'amour a esté entre vous et moy a la vie, bien doit estre a la mort. » Lors l'embrace de ses bras contre son pis si fort qu'elle peult et se pasme sur le corps et jette ung souspir, e le cœur lui part[1] et l'âme sen va. Tout ainsi furent mors les deux amans Tristan et Yseult. Quant Genes voit celle aventure, si sault hors de la chambre trop grant deul faisant, et dit que la royne Yseult est morte sur le corps Tristan. Lors y acoururent tous, et recommence le deul et le cry si grant que trop eust dur coeur qui n'en eust pitié. Autre chose n'y ot : les deux corps furent ensevelis et appareilliés, et pristrent conseil comment et ou ilz seroient enfouys. » En nom Dieu, dit l'abbé de Candom, Tristan nous dit qu'il pendoit a son espee .I. brief, et quant il seroit mort que on le fist lire. » Lors fu l'espee apportée et le brief leu, qui disoit en telle maniere.

« Tristan commande a tous ceulx qui l'amerent que son corps soit porté en Cornoaille au roy Marc son oncle, et son espee emprès lui, et que nul ne soit si hardi qu'il oeuvre l'escrin qui y pent devant que le roy le defferme et qu'il veoie qu'il a dedens. » Lors s'accordent que les deux corps soient envoiés richement et honnourablement en Cornoaille ; « mais a tous le mains nous en retendrons les entrailles. » Lors fu Tristan ouvert et furent les entrailles prises et enfouyes devant le port, et fu faicte illeuc une riche croix, e fu appellee la croix Tristan, et establirent ung chevalier qui la garde et la renouvelle chascun an et en tient bonne rente ; et s'il ne le faisoit il perdroit sa rente. Puis enbasmerent le corps et le cousirent en ung cuir de cerf et Yseult en ung autre, puis mistrent les deux corps en ung tonnel en une nef, et deux cierges ardans aux piés, et deux aux chiefs, et mistrent avecques croix et filatieres moult richement, et l'espee et l'escrin emprès Tristan, puis commandent les corps à Dieu.

Les mariniers entrent en la nef et siglerent et nagerent tant qu'ilz ariverent au port soubz Tinthanel, si yssirent hors de la nef et mistrent les corps hors et les atournerent moult honnourablement, et mistrent les croix et les fillatieres aux chiefs et deux aux piés, puis les couvrirent de deux draps d'or moult riches et moult beaux. Illeuc trouverent une petite viellote qui venoit des montaignes du bois. Quant elle voit les croix et les corps si richement appareilliés, si demanda qui ces corps estoient. Et les mariniers respondirent que c'estoit Tristan le nepveu le roy Marc, et Yseult la royne, femme leroy Marc. Quant la viellote oy ce, si commence a faire le greingneur deul qui oncques mais fust

1. *Ms.* pasme.

fait par une femme. Les mariniers lui donnerent dix solz pour garder les corps, puis rentrent en leur nef et s'en revont en leur pais. Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere et parole du roy Marc et de ses gens.

Or dit le compte que quant les mariniers ourent lessié les corps a garder a la viellote, elle commence a plourer et a regreter les dis Tristan et ses fais. Les gens du pais acoururent au deul et au cry, et demandent à la viellote qui ces corps estoient, et elle leur dit que c'estoit Tristan et Yseult la belle qui fu femme au roy Marc. Lors recommence le cry et le deul si grant que on n'y ouyst pas Dieu tonnant. Il out illeuc ung clerc qui leust le brief qui disoit que nul ne fust si hardi qui deffermast l'escrin qui pendoit a l'espee et que on ne les enfouyst devant que le roy Marc les deffermeroit. Les gens du pais firent faire murs autour les corps et une chappelle. Illeuc garderent les corps nuyt et jour, et regarderent par commun accord qu'ilz envoiroient querre le roy Marc, qui estoit alé a Cardueil au roy Artus qui l'avoit mandé, si lui envoierent ung ermite preudomme et de saincte vie.

L'ermite s'en va et erre tant qu'il encontra le roy Marc a Cachenés, qui amenoit ung mainmormet a la royne Yseult, que le roy Artus lui envoioit. Hélas! il ne savoit pas qu'elle fust morte, ne Tristan son nepveu aussi. L'ermite salue le roy et dit: « Roy, cil qui prent (en) deul a son cœur et meurt en yre, il se part de Dieu et donne son corps et son ame au deable. Et pour ce dy je que tu ne te mettes en yre pour chose que tu oyes ne veoies. » Le roy ouy l'ermite qui lui sermonna, si lui dit: « Se Dieu plaist, je ne seray ja si sourpris que l'ennemi ait povoir en moy. Dy tout seurement (ce) quantque tu vouldras. — « Sire, dit l'ermite, vous avés moult sagement respondu, pour ce vous diray. Sachiés certainement que Tristan vostre nepveu et Yseult vostre femme sont mors, et vous sont envoiés de Bretaigne, et a ung brief et ung escrin pendu a l'espee Tristan, qui deffent que nul ne soit si hardi qu'il defferme l'escrin fors que vous. Et sachiés que Tristan estoit malade d'une playe dont nul ne le povoit garir fors que Yseult; si la manda par Genes qui l'emmena; mais, avant qu'elle fust la, Tristan fu mort, et elle aussi mourut de deul; si vous en sont les cors envoiés. Si, pour Dieu, pres a de trois jours qu'ilz sont au port; si vous hastés et veés qu'il a dedens l'escrin, puis faites des corps a vostre volenté ».

Quant le roy oy ces nouvelles, si fu dolent et fust cheu de dessus son cheval se l'ermite ne l'eust detenu, si dist: « Ha! Tristan, beau nepveu, tant tu m'as fait de mal souffrir! Tu m'as mise a honte et tollue ma femme. Ja par l'ame de mon pere en mon pays enfouy ne seras. » Lors chevauche le roy tant qu'il vint a Tinthanel au port ou les cors estoient. Le peuple sceut le serment que le roy sy avoit fait, si s'escrient tous a une voix et dient: « Ha! roy, pren tout quanque nous avons, si met a honnour en terre cellui qui toy et ton pays et nous osta du servage ou nous estions et afranchi, si comme tu le sceis bien. » Quant le roy ouy si le peuple crier, si en oult pitie; et prent l'escrin et le defferme, et avoit dedens une chartre escripte et sellée du seel Tristan. Le roy fait lire a l'archevesque la chartre, qui disoit:

« A son cher oncle roy Marc de Cornoaille Tristan son nepveu salut. Sire vous m'envoiastes en Yrlande pour querre Yseult vostre femme. Quant je l'oy conquise et elle me fu livree pour amener a vous, sa mere fist faire ung baril de

vin herbé qui estoit de telle maniere qu'il convenoit que cil qui en bevoit amast celle qui après lui en bevroit et elle lui. Sire, sachiés que cest baril fu baillié a Brangien a garder, et lui deffendi que nul n'e[n] beust fors vous et Yseult sa fille la nuyt que vous l'auriés espousee et que vous devriés coucher ensemble. Sire, quant nous fusmes mis en mer, il faisait si grant chaut qu'il sembloit que tout le monde estaingnist; si me prist trop grant soif, si demanday a boire, et Brangien, qui ne s'en donnoit garde, me donna a boire, si bus, et Yseult après, si que oncques puis ne fu heure que nous ne nous entramissions. Sire, pour Dieu, si regardés raison se j'en puis mais se j'ay amee Yseult quant je l'ay fait par force, si en faites vostre plaisir, et Dieu vous gart. » « Sire, dit l'archevesque, de ce qu'il a en ceste lettre dites vostre volenté ».

Quant le roy Marc ot ouy que Tristan avoit amee Yseult par force de vin herbé et que ce n'avoit pas esté de sa volenté, si fu dolent et courouchié et commence a plourer et dit: « Hélas! dolent, pourquoy ne savoye je ceste aventure? Je les eusse ainchois celés et consentus qu'il se fust ja parti de moy. Las! or ai perdu mon nepveu et ma femme! « Lors commanda que les corps soient portés a la chappelle et soient illeuc enterrés si richement comme il appartient a si haulte gent. Le roy fait faire deux sercleux, ung de calcedoine et l'autre d'un beril. Tristan fu mis eu calcedoine et Yseult ou beril, et furent enfouys a plours et a lermes, l'un d'une part de la chappelle et l'autre de l'autre part.

Perinis, qui jesoit malade, oy la noise, si se lieve et vient au cry. Quant il sceut que Tristan et Yseult sa dame furent mors et illeuc enfouys, si commence sur les tombes a faire trop grant deul, si qu'il n'est nul qui le veist qui pitié n'en eust, et dit que jamais ne se partiroit d'illeuc se mort non. Le roy lui fist illeuc faire ung habitacle, quant il vit qu'il ne se vouloit d'illeuc partir. Heudent le chien Tristan estoit alé en la forest, et avoit trouvé maintes biches, mais oncques ne verti, et se ala courant droit au port ou les corps avoient esté premierement, et commence a abaier et a hufler, et s'en vient par trache droit a la chappelle ou les corps avoient esté enterrés. Si tost comme il vit Perinis, si court celle part, et senti a la trache que le corps son seigneur estoit illeuc enterré, si commence a faire si forte fin que chascun se merveilloit. Illeuc demeurerent Heudent et Perinis sans boire et sans mangier, et quant ilz avoient fait leur deul sur Tristan, si aloient sur Yseult. Perinis mande Gouvernal et Brangien par un messagе en Loonnois, Si tost comme il sceurent la nouvelle, ilz montent et chevauchent tant qu'ilz vindrent en Cornoaille et trouverent Perinis et Heudent en la chappelle ou les corps estoient enfouys. Gouvernal si tost comme il vit Heudent si sceut bien que le corps son seigneur estoit illeuc enterré, et la ou Perinis estoit, la estoit Yseult enfouye. De dedens la tombe Tristan yssoit une ronche belle et verte et foillue qui aloit par dessus la chappelle, et descendoit le bout de la ronche sur la tombe Yseult et entroit dedens. Ce virent les gens du pais et le compterent au roy. Le roy la fit par trois fois coupper: a l'andemain restoit aussi belle et en autel estat comme elle avoit esté autrefois. Cest miracle estoit sur Tristan et sur Yseult. Gouvernal et Brangien commencerent a plourer et a regreter Tristan leur seigneur et Yseult leur dame. Le roy Marc voulut detenir avec lui Gouvernal et Brangien et faire tout seigneur

et maitre de sa terre ; mais ilz ne vouldrent demourer, ains prindrent congié et amenerent avec eulz Perinis et Heudent. Gouvernal estoit roy de Loonois et Brangien royne, si firent Perinis seneschal de toute leur terre, et vesquirent ensemble tant que Dieu les voult prendre a sa part. Si face il de nous ! *Amen !*

Cy finit le Rommant de Tristan et Yseult.

LES FOLIES DE TRISTAN[1]

Dans le « recueil de ce qui reste des poèmes relatifs aux aventures de Tristan », publié par M. Francisque Michel (1835-1839), on trouve deux poèmes, l'un de 574 vers, l'autre de 996 vers, dont le sujet est le déguisement en fou de Tristan, dans le but de voir Iseut. Le premier de ces poèmes est tiré du manuscrit de la bibliothèque de Berne 354, où il va du *fol.* 151 *verso col.* 2 jusqu'au *fol.* 156 *verso col.* 2. Il sera désigné par B[2]. Le second appartient au ms. Douce et va du *fol.* 12 *verso col.* 2 jusqu'au *fol.* 19 *recto* col. 1 : il sera désigné par D. Voici le fond commun aux deux poèmes :

Tristan[3], éloigné d'Iseut[4], pense aux moyens de la revoir (D 1, 3, B 118, 48, 51) pour soulager son tourment (D 13-14, B 88). Il quitte son pays (D 61-62, B 118), et ne s'arrête pas avant d'arriver à la mer (D 63-64, B 120-121), qu'il traverse bientôt (D 65-93, B 127-128). Marc[5] le hait (D 161-164, B 4-8), et voudrait le tuer : c'est pourquoi il faut qu'il se déguise (D 157-160, B 106-107, 110-113). Comme il est déjà presque fou d'amour (D 173, B 93, 124-125), il a l'idée de feindre la folie (D 177-179, B 129, 108). Il tond ses cheveux (D 203-209, B 132), et se donne l'apparence d'un fou (D 208, B 133-134, 154-155), va à la cour (D 221, B 150), où on le laisse entrer sans difficulté (B 151, D 225, 242). On le hue (D 246-248, B 137). On lui jette des pierres (D 250, B 138), et il frappe les gens avec le pieu qu'il tient à la main (D 254, B 131). Marc l'appelle (D 261-262, B 157), et lui demande le nom de ses parents (D 268, B 159-160) ; il répond qu'il est le fils d'une baleine (D 271, B 160) et qu'il a une sœur qu'il veut donner à Marc en échange d'Iseut (D 280-282, B 163). Le roi lui demande ce qu'il fera d'Iseut (D 294-298, B 164) ; il répond qu'il la conduira en l'air où il a une maison (D 299-300, B 166-168). Il se nomme *Trantris*[6] (D 315, B 127) ; il dit qu'il a bu avec Iseut le philtre d'amour

---

1. Ce travail a été fait à l'instigation et sous la direction de M. Gaston Paris, à l'Ecole des Hautes Etudes.

2. [Les citations de ce texte, insérées dans ce travail, ont été revues sur la nouvelle édition donnée par M. Morf. — G. P.]

3. D a *Tristran*, B *Tritanz*. — 4. D a *Ysolt*, B *Ysiaut*.— 5. D a *Marces*, B *Mars*. — 6. Dans B aussi *Picous*, et au lieu de *Trantris*, *Tantris*.

(D 467-474, B 174-177) ; tout en simulant la folie, Tristan fait diverses allusions au passé, ce qui trouble Iseut (D 475-477, B 211-215). Après le départ du roi (D 533-536, B 252-255), Iseut va dans sa chambre (D 545, B 258) et se plaint à Brengien[1] en maudissant le fou (D 262-263, B 583-586). Elle croit qu'il est sorcier (D 561-564, 570, B 378, 520). Elle envoie Brengien trouver le fou (D 598-599, B 269). Celle-ci y va et voit Tristan resté seul dans la salle (D 607, B 271). Il lui rappelle le philtre d'amour (D 641-656, B 309-317) ; elle le mène dans la chambre d'Iseut (D 675-676, B 332-334), qui ne le reconnaît pas encore (D 707-710, B 357). Après avoir rappelé diverses scènes du passé, Tristan demande ce qu'est devenu Husdent[2], le chien qu'il avait donné à Iseut (D 893-895, B 488). Elle lui répond qu'elle l'a (D 896-898, B 496-498), et envoie Brengien (D 899-900, B 508) le chercher (D 901-902, B 309). Le chien fait fête à Tristan aussitôt qu'il a entendu sa voix (D 919-920, 907-916, B 510-512, 514-517), ce qui étonne Iseut (D 917, B 519), car Husdent ne permettait à personne de l'approcher (D 921-929, B 504-506) depuis qu'il avait perdu son maître. Tristan s'écrie que le chien se rappelle mieux les bienfaits qu'il a reçus que la femme (D 932-936, B 523-527). Enfin il montre à Iseut l'anneau qu'elle lui avait laissé en le quittant (D 957, B 528-539) ; Iseut reconnaît son amant, et ils se réjouissent (D 974-976, 986-996, B 543-550, 571-574).

On voit que les deux poèmes commencent et finissent de la même manière, et que les traits fort nombreux qui leur sont communs suffiraient à reconstruire un poème hypothétique X qui aurait servi de source à B et D. Afin de mieux juger cette hypothèse, il faut comparer les deux poèmes. B étant le plus court et probablement le plus ancien, il sera plus aisé de suivre l'ordre de ce poème, et de chercher dans D les vers qui correspondent à ceux de B.

1. B 1-2. Tristan est découragé. D 5-24 décrit également le découragement de Tristan, en y ajoutant des réflexions générales (*Mort est assez ki en dolur vit ; Penser confunt hume et occist*) pour expliquer que Tristan préfère la mort à la douleur qu'il éprouve.

2. B 3, 53. Tristan craint le roi Marc. B 4-44 raconte comment le roi Marc s'est plaint à ses barons de l'adultère de sa femme, et a promis des récompenses à ceux qui pourraient saisir Tristan. Dinas, l'ami de Tristan, lui fait connaître la colère du roi. Tout ce récit paraît être une

---

1. B *Brangien*, D *Brengien*.
2. B *Hudent*, D *Huden*.

interpolation, et n'est en aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit. Il contient à son tour plusieurs vers qui l'interrompent. En omettant les vers 3-44, on trouve que le vers 45 se rattache parfaitement au vers 2 sans que le sens ni la rime en souffrent :

1 Moult est Tritanz mellez a cort :
Ne set o aille ne ou tort ;
45 N'ose repairier ou païs,
Sovant en a esté fuitis.

3. B 45-50, 88, D 5-24. L'éloignement d'Iseut le rend triste et malheureux, et il cherche les moyens de la revoir (B 51-52, 90, 94, D 3-4, 155-156, 174-176) :

D 14. Tut ensement confunt Tristran.
D 3. Purpenset soi ke faire pot.
B 88. Dex ! con sui maz et confonduz.
B 51. Porpanse soi qu'il porra faire.

4. B 54-115, long monologue de Tristan, qui manque dans D. Ce monologue contient des répétitions, et surtout plusieurs passages (59-63, 68-70, 97-103, 104-107) qui représentent le voyage en Angleterre comme un devoir, ce qui est en contradiction avec le reste du poème. D'autres passages y sont corrompus et obscurs ou sans relation avec le reste (82-87, 96, 97-103). En omettant les vers 60-89, 94-107, on éliminerait tous ces passages suspects, non seulement par leur contenu, mais aussi par le style :

B 71. Amors qui totes choses vaint
Me doint encor que il avaigne
Que a ma volonté la taigne !
Si ferai je voir se Deu plait.
75. A Deu pri ge qu'i[l] ne me laist
Morir devant ce que je l'aie...
B 82. E Dex li doint joie et santé
S'il vialt par sa doce bonté !
Et il me doint enor et joie
B 85. Et si me tor[t] en itel voie
Q'ancor[e] la puisse aviser
Et li veoir et encontrer !

5. B 116-125, 238, D 59-66. Tristan quitte son pays et ne s'arrête pas avant d'arriver à la mer. Il va comme un pauvre homme (B 119, D 31-33) à pied.

B 120. D'errer ne fine nuit et jor ;
Jusqu'a la mer ne prist sejor.
D 63. Il ne finat unke d'errer,
Si est venu droit a la mer.

6. B 126-130, D 315, 363, 67-94, 139-141, 187-222. Tristan traverse la mer et feint la folie : il bat les gens qu'il rencontre (B 131, D 373, 254, 527-530) ; il a tondu ses cheveux (B 132, D 203-209), et tout le monde le prend pour un fou (B 133-135, D 208, 224, 248). On le hue (B 137, D 246-248) et on lui jette des pierres (B 138, D 249-250).

Tout ce qui se rapporte aux moyens employés par Tristan pour paraître fou est raconté beaucoup plus amplement dans D. L'auteur paraît dominer son sujet complètement et le traiter librement. Il nous raconte par exemple comment Tristan se tondit :

D 203. Tristran unes forces aveit :
Il meimes porter les soleit ;
205. De grant manere les amat :
Ysolt les forces lu donat ;
207. Od les forces haut se tundi.

Cette histoire paraît inventée par l'auteur de D, car on ne trouve aucune allusion à ce don d'Iseut dans les diverses versions de la légende de Tristan.

7. B 140-149 contiennent des répétitions et pourraient être omis sans nuire au sens ni à la rime.

139. Tritanz s'en va, plus n'i areste.
150. Droit a la cort en est venuz :
Onques huis ne li fu tenuz.

Le style de ces vers 140-149 ressemble à celui des vers 60-89, 94-107 du monologue de Tristan : les phrases sont courtes et sans rapport entre elles ; l'action n'avance pas, et la plupart des pensées qui y sont exprimées se retrouvent ailleurs dans le poème, ou sont superflues. Leur banalité offre un contraste remarquable avec la plus grande partie du poème, qui contient des beautés poétiques réelles.

8. B 150-157, D 221, 225, 242, 259-268. Tristan vient à la cour, on le laisse entrer et Marc l'interroge. L'entrée à la cour a dans D des développements analogues à ceux du voyage et du travestissement.

9. B 159-161, D 271, 280-2, 285-292, 313-314. Tristan dit qu'il est le fils d'une baleine, et qu'il veut échanger sa sœur contre Iseut qu'il aime. Cette proposition est faite dans D sur un ton plaisant qui manque à B :

D 285. Reis, je vus durai ma sorur
Pur Ysolt, ki aim par amur.
Fesum bargaine, fesum change ;
Bon est asaer chose estrange ;
De Ysolt estes tut ennuez :
A une autre [vus] acuintez.

B 161. Une suer ai que vos amoine ;
La meschine a non Bruneheut :
Vos l'avroiz et je avrai Yseut.

10. B 164-169, D 294-308. Le roi lui demandant où il conduirait

Iseut, il répond qu'il lui fera une maison au-dessus des nuages. Dans D cette idée est développée : la maison est déjà faite, et il y a une chambre de cristal, ce qui rappelle la remarque de Gottfried 16704 : « diu minne sol auch kristallin durchsihtic und durchluter sin », à l'occasion de la description du lit en cristal dans la « fossiur a la gent amant ».

11. B 170-180, 308-321, D 465-472, 641-658. Allusion au breuvage d'amour. D'après B c'est Brengien qui a apporté à Tristan et Iseut le breuvage d'amour, ce qui est en contradiction avec toutes les versions du roman de Tristan, hors *Sir Tristrem*. Dans D c'est un valet qui apporte ce breuvage par mégarde. L'idée que le passé pourrait paraître un songe se trouve dans B et D :

D 456 Iseut dit :

Mais vus recuntez vostre sunge.
A nuit fustes ivre al cucher,
E le ivrez[e] vus fist sunger.
— Vers est, de itel baivre sui ivre
Dunt je ne quid estre delivre. »

B 178 Tristan dit :

Et si lo tient or a mançonge ;
Don di je bien que ce fu songe,
Car je lo songé tote nuit.

12. B 181-189. Tristan se plaint des peines qu'il a souffertes à cause de son amour. Ce passage contient une allusion à une aventure où Tristan a « sailli[1] », qui se rapporte à la version de Béroul en excluant la version de Thomas.

13. B 190-195, D 369-378. On lui dit de cesser ses plaisanteries ; il répond comme un fou. Cette réponse ne consiste qu'en paroles dans B. Dans D Tristan se met à battre tout le monde (D 372 *Si se fet ben tenir pur sot*).

14. B 196-209, D 875-892. Tristan raconte la scène où le roi trouva les amants endormis et laissa son gant près d'eux. B se rattache à la version de Béroul, tout en introduisant un trait nouveau : Tristan faisait semblant de dormir. D est parfaitement d'accord avec la version de Thomas : le roi pardonne à Tristan et Iseut et les rappelle à la cour.

15. B 210-215, D 318-324, 365-370, 380-386, 407-411, 455-460, 475-477. La reine est fâchée. La colère de la reine est exprimée dans D six fois, de même que le contentement du roi. Ce contraste n'est pas aussi prononcé dans B, où le roi lui-même dit à Tristan de cesser ses plaisanteries.

---

1. A l'occasion d'un travestissement en pèlerin.

16. B 216-221. Tristan dit à Iseut que si elle savait qui il est, rien ne la retiendrait. Cette apostrophe audacieuse en présence du roi n'est pas même modérée par quelques paroles folles qui détourneraient l'attention. Dans D Tristan est beaucoup plus circonspect, et il ne parle devant le roi que de choses connues de tout le monde : l'allusion au breuvage d'amour y est si délicate qu'elle ne peut être comprise par le roi. En outre les allusions y sont entremêlées de boutades folles, pour détourner l'attention et les soupçons.

17. B 222-227, D 939-957. Tristan dit qu'il a encore l'anneau qu'Iseut lui avait donné. D raconte la scène en accord avec la version de Thomas. B s'exprime assez vaguement, mais peut cependant être rattaché à la version de Béroul. — B 228-247. Tristan se plaint si audacieusement de l'indifférence d'Iseut, et de ce qu'elle ne le reconnaît pas, qu'il éveille des murmures inquiets dans la salle : ce trait manque dans D, dont l'auteur écarte toutes les choses peu probables et nous représente Tristan comme sachant toujours bien calculer l'effet de ses paroles.

18. B 252-257, D 533-537. Le roi part pour se divertir, tout le monde sort. B 258-269, D 539-548, 583-588, 598-600. La reine rentre dans sa chambre, maudit le fou et envoie Brengien vers lui.

19. B 270-307. Brengien se moque d'abord du fou, elle s'étonne ensuite de lui entendre dire son nom. Il la prie de l'aider auprès de la reine. Elle le regarde mieux, et comprend que c'est un chevalier. Elle le prie de lui pardonner ce qu'elle a dit, et de ne point déshonorer la reine. *Le rôle de Brengien est tout autre dans D.*

20. B 308-321, D 641. Tristan rappelle à Brengien le breuvage d'amour. Il se nomme. B 322, D 615-618.

21. B 323-331. Brengien le reconnaît et implore son pardon ; *cf.* n° 19.

22. B 332-334, D 675-676. Elle le mène dans la chambre d'Iseut.

23. B 335-337, D 680-682. Iseut ne sait quel accueil lui faire. Il se plaint de son indifférence (B 338-356, D 688-705).

23. B 357-366. Brengien reproche à Iseut ses doutes. *Cf.* n° 19. Iseut doute que Tristan se soit permis de si mauvaises plaisanteries, B 367-375, et Tristan en explique la nécessité, B 376-379. Tout cela manque dans D.

25. B 380-401. Tristan rappelle à Iseut qu'il l'a délivrée de Gamarien[1]. Ce nom ne se trouve nulle part dans la légende de Tristan. Cependant il ne peut désigner personne d'autre que le harpeur irlandais, auquel il est fait allusion D 763-774, et qui est nommé Gaudin par Gottfried. Il se pourrait que les noms de Gamarien ou Guimarien et de Gaudin remontassent à une même source. Ce ne peut être Ivain, comme le veut M. Vetter[2], car Tristan dit, B 390-2 : « Resanblé je point a celui Qui *sol sanz aïe d'autrui* Vos secorut a cel besoin ? », tandis que plus tard, B 455, où il fait une allusion plus claire à Ivain, il rappelle que *Governal l'a aidé*, d'accord avec le poème de Béroul.

26. B 401-405 (D 327-362). Allusion à la guérison de la plaie que lui fit le Morhout, et dont Iseut l'a guéri elle-même, ce qui est en contradiction avec la version de Béroul, où Iseut le guérit par l'entremise de son père, et avec celle de Thomas, où c'est la mère d'Iseut qui le guérit. D s'accorde bien avec la version de Thomas. Ensuite, B 406-420, D 414-454, allusion à la guérison de la maladie causée par le venin du serpent, et au bain où Iseut voulut tuer Tristan. B s'accorde avec la version de Béroul, D avec celle de Thomas, surtout pour la manière dont Iseut s'aperçoit de la brèche à l'épée : dans B c'est en essuyant l'épée, dans D c'est en la tirant du fourreau.

27. B 421-425. Allusion au cheveu.

28. B 426-445, D 641-658. Départ d'Irlande et breuvage d'amour. *Cf.* n° 11.

29. B 446-465. Allusions au saut de la chapelle, à Ivain, à l'ermite Ugrin, épisodes connus uniquement par la version de Béroul et manquants dans D.

30. B 466-473. Iseut menace Tristan de l'accuser auprès du roi.

31. B 474-485, D 688-706. Tristan se plaint d'avoir perdu son amie.

32. B 486-488, 496-527, D 893-936. Husdent reconnaît Tristan. Ce passage est des plus remarquables dans les deux poèmes, d'abord parce que c'est le seul épisode de D qui se rapporte à la version de Béroul, et

---

1. Cette forme, au moins pour la terminaison, est attestée par la rime. Au v. 393 le copiste a écrit *Guimarant*.
2. F. Vetter, *La Légende de Tristan*. Marburg, 1882.

ensuite parce que l'identité des particularités de cette scène dans B e D est une des preuves les plus claires de leur origine commune. On va voir en effet que cette identité s'étend même à l'expression, et que les deux textes ont pour ce récit des vers pareils et jusqu'à un quatrain entier en commun.

D 894... vus donai Huden, mun chen.
K'en avez fet? Mustrez le mai?
Ysolt respunt: « *Je le ai, par fai!*
859. Brengien, ore *alez pur le chen.* »
903. E *le deslie,* aler le lait.
909. Unkes de chen ne oï retraire
Ke poïst maiur[2] *joie* faire
Ke Huden fist a sun sennur.
Tant par li mustre grant amur:
Sur[e] lui cort, leve la teste;
Unc si grant joie ne fist best[e]:
Bute del vis [e] fert del pé;
Aver en poust l'en gran pité.
917. Isolt le *tint a grant merveille;*
Huntuse fu, (si) devint vermaille
De ço k'il *li fist le joïe,*
Tantost cum (il) *a sa voiz oïe.*
Kar il ert fel e de puite aire,
E mordeit e saveit mal faire
A tuz icès ki od lu juoent
E tuz icès *ki[l] manioent.*
928. Tant par esteit de mal[e] maine
Depuis ke il sun mestre perdi.
932. « ... Melz li suvient
Ke jol(e) nurri, ki le afaitai,
Ke vus ne fai[t], *ki tant amai!*
Mult par at en chen grant fran-
[chise
E en femme[rat] grant feintise! »

B 488. *Queles!* [*qu'est*] *Hudent devenu*[1]?
496. *Certes, jel gart* en ma saisine.
508. Damoisele, *amenez lo ça!*
509. Brangiensi cort, *sou desloia.*

518. Ses mains loiche, de *joie* abaie.

514. *Sor[e] li cort, liève la teste;*
Onques tel joie ne fist beste:
Boute do groin et fiert do pié;
Toz li monz en aüst pitié.
519. Voit lo Yseut, *formant s'esmaie.*
511. Lo lien *fait des mains voler*
512. A la meschine qui l'amoine.
510. Qant li brechez *l'oï parler.*
504. Car *puis que Tritanz s'an ala*
Home de lui ne *s'aprima*
Qu'il ne volsist *mangier as danz*

523. « ... *la norriture*
C'ai mise en toi soi beneoite!
Ne m'as mie t'amor toloite:
Moult m'as moutré plus bel sam-
[blant
Que celi cui j'*amoie tant!* »

33. B 528-539, D 949-957. Tristan montre l'anneau.

34. B 540-574 D 974-976, 986-996. Iseut reconnaît Tristan. Fin.

---

1. Ed. *post meur.*
2. Ed. *Rute.*
3. Les vers B 489-495 interrompent le sens; ils s'accordent bien avec le poème de Béroul, v. 1413 sqq. Tristan y rappelle la conduite de son chien lorsqu'il se vit séparé de son maître après le « saut de la chapelle ».

En tout, sur les 574 vers de B, il n'y en a que 191 (3, 53, 9-39, 54-74, 89, 104-107, 158, 162, 181-189, 216-221, 248-251, 270-307, 323-331, 357-379, 421-425, 446-473, 489-495) qui n'aient pas leur équivalent dans D. Dans ces 191 vers nous trouvons surtout plusieurs traits qui servent à faire paraître Tristan plus audacieux qu'il ne l'est dans D : nos **12**, **16**, **17**, **30** ; quelques passages suspects ou insignifiants : nos **2**, **4** ; et seulement quatre allusions particulières à la version de Béroul et étrangères à celle de Thomas, nos **12**, **27**, **29**. Enfin la différence principale des deux poèmes consiste dans le rôle de Brengien.

D'après D Brengien suppose d'abord que le fou est Tristan, et ensuite, dans sa conversation avec Tristan, elle lui dit qu'elle ne se rappelle pas du tout les scènes dont il évoque le souvenir. Dans B Brengien commence par se moquer du fou et l'insulter, ensuite elle le reconnaît et implore son pardon, fait des reproches à Iseut parce qu'elle ne le reconnaît pas ; vers la fin elle exhorte Iseut à profiter de l'absence du roi et exprime le désir que celui-ci ne revienne pas de si tôt. Cette différence écarte la supposition que D ait travaillé d'après B, tel que nous l'avons aujourd'hui. Il est plus probable que D est un remaniement d'un original X, dans lequel le rôle de Brengien aurait été restreint aux points communs aux deux poèmes. B serait dans ce cas dérivé de X par un développement du rôle de Brengien et par l'addition de quatre nouvelles allusions au passé. Sept allusions auraient pu exister déjà dans X (combat contre le Morhout, contre le serpent, départ d'Irlande et breuvage d'amour, vie dans la forêt, harpe et rote, anneau, Husdent), et elles auraient pu y être exprimées assez vaguement pour que D les développât d'après la version de Thomas, B d'après la version de Béroul [1]. Si X n'avait pas contenu d'allusions, il serait assez surprenant que deux poètes différents eussent eu la même idée de les introduire dans leurs remaniements de X. En tout cas, les changements que B a fait subir à X ne sont pas très considérables ; on y voit surtout l'influence du poème de Béroul. Les différences de D avec X (c'est-à-dire les additions au fond commun de B et de D) sont plus nombreuses ; d'abord le nombre des allusions au passé de Tristan est si considérable qu'il nous permettrait de reconstruire toute son histoire. L'auteur aime à raconter avec toute l'ampleur épique : il nous décrit Tintagel, l'arrivée et le travestissement de Tristan, son entrée à la cour et la conversation de Tristan et du roi avec une verve et un art qui témoignent que le poème a été composé à une époque pos-

1. Non sans exceptions ; cf. nos 11, 14, 25, 26, et une mention, B 239, d'un voyage en Espagne qui ne se trouve que dans la version de Thomas.

térieure à la rude simplicité de B, et par un poète qui n'était pas esclave de son sujet. A plusieurs occasions il mêle au récit des réflexions générales, comme : (D 5-20) que la mort est préférable à une longue souffrance, (D 49-56) qu'il est bon de cacher ses projets et qu'on court beaucoup de risques à être trop confiant, (D 288) « Bon est asaer chose estrange ». Tristan ne sort jamais de son rôle de fou ; pour qu'on ne le reconnaisse pas, il change sa voix et peint son visage ; en entrant il fait un récit burlesque au portier ; après des allusions un peu trop vives, il bat les gens et rit comme un fou ; c'est pourquoi il n'excite pas de murmures comme dans B, et parvient à amuser le roi, qui exprime son contentement six fois. Tristan adresse ses allusions à la reine et non au roi comme dans B, et à la fin, malgré tout ce qu'il lui a rappelé de leur passé, malgré l'anneau qui leur a toujours servi de signe de reconnaissance, Iseut ne le reconnaît que quand elle l'a entendu parler de sa voix naturelle. Ce dernier trait paraît être une invention de D, et il n'est pas tout à fait d'accord avec le fait que Husdent l'a reconnu à sa voix, avant qu'il eût cessé de la déguiser.

On voit que les différences des deux poèmes suffisent pour nous faire douter qu'ils soient faits l'un sur l'autre, mais n'autorisent aucunement à affirmer, comme le fait M. Vetter [1], qu'il est peu probable que les deux poèmes remontent à la même source. Quant à cette source, X, elle paraît avoir été un lai indépendant du reste des poèmes de Tristan ; autrement il serait difficile d'expliquer pourquoi B et D commencent et finissent au même point. Si X avait fait partie d'un poème contenant le reste des aventures de Tristan, D ou B auraient sans doute conservé la suite de ce déguisement de Tristan. En outre B et surtout D ont une introduction et une fin qui déterminent le poème et ne laissent aucune trace de rapports avec ce qui aurait pu précéder ou suivre.

Cette opinion est confirmée par l'épisode de la folie de Tristan dans le roman en prose français, que nous trouvons dans le ms. 103 de la Bibliothèque Nationale [2] et dans les éditions du XVe et du XVIe siècle. Voici le texte du manuscrit (*fol.* 375 *v°*) [3] :

1 * (Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere, et compte comment Tristan ala veir la royne Yseult s'amye en Cornoaille et comment il fist le sot. Et commencent cy endroit les soties de Tristan.)

---

1. *Loc. cit.*, p. 19.

2. On trouvera dans un travail de M. Bédier, imprimé dans le même cahier de la *Romania* que celui-ci, le contexte où ce morceau est inséré.

* Les numéros mis en marge servent à faciliter les citations et sont arbitraires, car le texte ne contient aucune division.

3. La première édition est de 1489 et porte le titre (à la fin) : « Histoire du

2. Or dit le compte[2] que Tristan et son nepveu s'aloient ung jour esbanoiant
3. sur la marine, si souvint a Tristan de la royne Yseult s'amye[3], si dit[4] :
4. « Helas ! amye (doulce[5]), comment pourray je jamais parler a vous (que je
5. ne soye congneu) ? — Ha[6] ! sire, (pour Dieu,) fait son nepveu, ne vous
esmaiés, car trop mieulx y parlerons[7] que oncques mais. Car vous me
ressemblés[8] mieulx sot[9], ad ce que vous estes tondu et a la playe que vous
6. avés (eu visage), que nul hmme qui soit. — Me dis tu voir ? fait Tristan.
— Certes, sire, dit le varlet, oyl[10]. » (Lors s'en retournent Tristan et son
7. nepveu a Karchès). A l'andemain par matin fait Tristan tailler une gonnelle
d'un[11] lait burel sans pointes (et sans gerons), mal faite[12] et mal taillie, et print.
8. C. ss.[13] (que nul ne le sceut) ; et voit un villain qui portoit une (grant) ma-
9. chue[14] (a son col) : Tristan vint[15] a lui et lui toult. Puis s'en va toute la marine,
10. tout nudz piés, la machue au col[16]. (Trop bien ressemble fol de grant ma-
niere.) Si vint[17] au port et trouva une nef, qui estoit a ung bourgois[18] de
11. Tinthanel[19], qui s'en vouloit raler[20] en son pais[21]. Tristan prent ses de-
12. niers et les commença a jetter[22] partout en sotois. Quant les mariniers le
13. virent, ils le firent entrer en leur nef et il leur donna tous ses deniers.
14. Tant singla[23] la nef, qu'ils arriverent soubz Tinthanel. Le roi[24] Marc s'estoit
15. venu jouer et esbanoier[25] au port. Tristan, qui ot prins[26] ung fourmage en
16. ung tonnel[27], sault (sus) de la nef, sa machue au col[28] ; (et) quant le roy[29] le
17. vist, si l'appella, et Tristan lui court sus comme s'il fust (tout) esragié[30], et
le roy et tous ses compaingnons[31] commencent a fuir[32] (droit) au chastel[33]
(de Tinthanel), et illeuq s'enferma (le roy pour le fol), et Tristan[34] demoura
18. dehors. Le roy vint aux fenestres et la royne Yseult[35], (et) Tristan qui tout
19. estoit forsené[36] pour s'amour[37] print[38] son fourmage et le commence a
20. menger ; (et) le roy (l'appella et) dit : « Fol[39], que te[40] semble de la royne
21. Yseult[41] ? — Certes, fait le fol[42], se je gesoie[43] une nuit avec elle, elle me
22. rendroit tout mon sens que j'ai perdu pour elle. — Fol, fait le roy, ou fus
tu né ? — En Angleterre, fait il. — Et qui fu ton pere ? — Ung rouchin[44].
23. — Et ta mere ? — Une brebis. Et mon pere m'envoya cha[45] toy faire coup. »
24. Lors rougi[46] la royne (et s'embruncha) et lui membra[47] de Tristan. « Fol,

---

tres vaillant noble et excellent chevalier Tristan, fils du roi Meliadus de Leonnois, imprimé à Rouen en l'ostel Jehan le Bourgois le dernier jour de septembre mil CCCC IIII XX et IX. » Les variantes de cette édition seront désignées par R. Les mots du ms. 103 omis dans R sont mis entre parenthèses.

R : 2 *conte* — 3 *de samie la royne Yseult* — 4 *dist* — 5 *doulce* manque — 6 *Haa* — 7 *car vous y parlerez mieux* — 8 *semblez* — 9 *estre sot* — 10 « *Oil* » — 11 *d'ung* — 12 *faicte* — 13 *cent soubs, et s'en prent et voit...* — 14 *massue* — 15 *vient* — 16 *la massue en son col* — 17 *il vint* — 18 *bourgoys* — 19 *Cintagel* — 20 *retourner* — 21 *a son paiz* — 22 *jecter* — 23 *cingla* — 24 *roy* — 25 *esbanoyer* — 26 *tonneau* — 27 *Tristan print* — 28 *et en son col sa massue* — 29 *roy Marc* — 30 *enrage* — 31 *compaignons* — 32 *fuyr* — 33 *a son chasteau* — 34 *et le fol* — 35 *Iseult* — 36 *forcene* — 37 *son amour* — 38 *prent* — 39 *Sot* — 40 *te* — 41 *Iseult* — 42 *sot* — 43 *j'estoye* — 44 *roucin* — 45 *ça pour* — 46 *rougit* — 47 *remembra*.

25. fait le roy, qui te fist celle playe? — Je l'oy, fait [1] le fol, en ung assault (devant celle tour). — Et fus tu oncques a tournoiement [2]? (fait le roy). — Oyl [3], fait le fol, en Bretaingne [4] et en Cornoaille [5], ou j'en ay occis plus
26. de cent. » (Et) lors commencent tous a rire, et dient qu'il est fol de nature. Le roy le fait [6] (appeller et) mettre dedens le chastel [7] (et le commencha trop a amer pour les soties qu'il disoit).
27. Ung jour vint du monstier [8] et s'assist a jouer aux [9] eschès a uug chelier, (et) la royne s'enclina au gieu [10]. Et Tristan la commence a regarder,
28. (qui tout ardoit de s'amour, mais) elle (ne le congnoissoit, si) haulce la main et fiert Tristan au [11] col, et dit : « Fol, pour quoi me regardés [12] vous
29. ainsi? — Certes, dame, fait Tristan, fol suis je. Et sachiés [13] qu'il a [14] passé huit jours [15] que ne finay de foloier [16] pour vous; mais se le mal [17] fust a droit parti [18], vous foloyssiez [19] (aussi) comme moi. (Et si) [20] vous pry [21] pour (Dieu et pour) l'amour de Tristan (a qui coeur vous avés) que ne me touchiés [22]
30. plus. Car (certes) le boire que vous et luy [23] beustes en la mer ne vous est pas si amer (au coeur) comme (il est) au fol Tristan. » (Et tout ce dit il bas
31. que) nul [24] ne l'oy [25] fors seulement [26] (la royne) Yseult. Quant (la royne)
32. l'entent, si se part du gieu [27] (toute) courouchie [28], et entre [29] en sa chambre toute yree. Si appelle Camille sa damoiselle; et elle vint [30], si lui demande
33. qu'elle a qui est si yree. « Certes, fait elle, ce fol m'a trop courouchie [28]. Il m'a reprouvé [31] Tristan; mais jamais n'auray joye au coeur [32] si sauray [33]
34. qui la parole lui a dite [34]. Le roy doit aler [35] cacher [36], et quant (il y sera alé et) tout sera vuidié [37], tu yras querre cel fol [38] et le m'ameneras [39], (car je
35. veul savoir qui ce lui a dit, et dont ce vient). — Dame, fait Camille, volentiers [40]. » Le roy va en bois cacher [41], et Camille va querre le sot et l'ammeine [42] en la chambre; la royne (l'appella et) dit [43] : « Cha [44] venés [45], amy.
36. Je vous fery huy par gieu [46]; (tenés,) je [47] le vous amende [48]. » Lors le prist par la main et l'assist decoste luy [49] et dit : « Amis, (or me) dites [50] qui
37. vous dit que Tristan m'amoit [51]? — Dame, fait il, vous me le deistes. — Et quand fust [52] ce? fait elle. — Dame, fait-il, n'a pas ung an. — Et qui es tu donc? — Dame, je suis Tristan. — Tristan! fait elle. — Voire, dame. — Par ma foy, fait Yseult, vous avés [53] menti. Vous ne lui ressem-
38. blés [54] pas. Or tost, fuyés [55] de cy [56]; (que) maldehais ait acort de fol! (Et)
39. certes mal deistes [57] (oncques) que vous estes [Tristan] [58]. » Quant il voit

---

R : 1 *l'ay eue fait il a ung* — 2 *tournoyement* — 3 *oil* — 4 *Bretaigne* — 5 *Cornouaille* — 6 *fist* — 7 *chasteau* — 8 *le roy* — 9 *aulx* — 10 *a jouer au jeu* — 11 *sur le* — 12 *regarder* — 13 *sachiez* — 14 *ya* — 15 *sept ans* — 16 *foloyer* — 17 *le jeu* — 18 *party* — 19 *foloyassiez* — 20 *mais je* — 21 *pri* — 22 *touchiez* — 23 *lui* — 24 *mais nul* — 25 *entendit* — 26 *seullement* — 27 *jeu* — 28 *courouçée* — 29 *s'en entre* — 30 *vint a elle* — 31 *car il m'a reproché* — 32 *au cœur joye* — 33 *scay* — 34 *dicte* — 35 *yra* — 36 *chasser* — 37 *vuide* — 38 *ce sot* — 39 *l'amaineras* — 40 *voulentiers* — 41 *s'en va au boys chasser* — 42 *l'amaine* — 43 *lui dit* — 44 *Ca* — 45 *venez* — 46 *geu* — 47 *mais je* — 48 *amenderay* — 49 *elle* — 50 *dictes* — 51 *m'ayme* — 52 *fut* — 53 *avez* — 54 *semblez* — 55 *fuyez* — 56 *d'icy* — 57 *distes* — 58 *estes Tristan*.

qu'elle le (conjoie si laidement)[1], si met son[2] anel en son doy, qu'elle lui avoit donné quant il la rendi au roy Marc et le roi Artus en fist la paix, et[3] il lui dit[4] qu'elle ne creust de lui chose que on lui deist[5] devant s'elle ne
40. veoit[6] l'anel[7]. Tristan lui (monstre l'anel et) dit : « Certes, dame, il m'est moult bel[8] que vous m'avés[9] descongneu [10]. ar or croy je bien que vous avez fait autre[11] amy[12] de[13] moy ; et puis que[14] est ainsi, assés plus bellement le me peussiés[15] avoir dit que moy conjoier[16], (que vous n'eussiés cure
41. de moy ; Si m'en fusse ralé[17] en mon pais[18] (arriere) et eusse fait une autre
42 amye[19] (que vous). Je vy ja telle heure que vous m'amiés[20] bien, mais c'est coustume de femme (qui tost a mué son courage) : elle n'amera ja celluj qui (bien et) loyaument l'ayme[21], mais cellui qui plus lui fera de honte,
43. cellui[22] aimera[23] elle de tout son coeur[24] ; (et certes je suis a bon droit clamé fol, quant je me suis atourné[25] (comme fol et me suis departi) de mon pays (et de ma terre), et me fais[26] battre (et ledenger) la dehors a ces pautonniers, et mengue es cendres et (me) gis[27] a la terre (toute nue, aussi comme
44. un chien pour l'amour de vous), n'oncques ne m'y avés[28] regardé (ne congneu). »
45. Quant Yseult voit l'anel et l'ot ainsi parler[29], si le congneut. Lors l'en-
46. brace[30] et (acole) et beise[31] plus de cent fois[32], et il elle. Lors lui compta[33]
47. Tristan comment[34] la plaie[35] lui fut faite[36] par quoy (elle et les autres l'ont)[37]
48. descongneu[38], (et lui compte de ses aventures). Elle lui donne robes linges,
49. car d'autres[39] ne veult il point prendre. La royne dit[40] a l'uyssier[41] que pour Dieu il fist ung lit au fol (en la sale ou que soit) ou il dormist de[42] nuit. « Dame, fait il, volentiers. » Si[43] lui fist dessoubs ung degré en ung anglet d'un poy d'estrain et de deux lincheux[44] que la royne lui donna.
50. (Illeuq gist Tristan par jour et par nuit, et) quand le roy va cacher[45], Tristan va coucher avec la royne, (si que nul ne le sceit fors seulement Camille).
51. Ainsi fu Tristan deux moys a Tinthanel[46] que oncques ne fu[47] congneu[48].
52. Ung jour estoit le roy Marc devant sa tour. (Estes vous)[49] ung messager[50] du roy Artus, qui lui mandoit qu'il alast a lui parler a Carduel (car il avoit de lui a besoingner ; et) quant le roy Marc ouy[51] le mandement (du roy
53. Artus son seingneur), si dit[52] qu'il yroit[53] volentiers[54]. Lors s'appareille (et s'atourne) et s'en va a court. Si tost comme il fu[55] parti, Tristan ala[56] cou-
54. cher avec la royne Iseult. L'uyssier l'oy[57] (moult) bien lever (de son lit), si s'en va (tout coiement garder)[58] au lit du fol, mais il ne le trouva mie[59].

R : 1 *lui donne ainsi congé* — 2 *ung* — 3 *si* — 4 *dist* — 5 *die* — 6 *voit* — 7 *l'aneau* — 8 *beau* — 9 *avez* — 10 *descongnu* — 11 *aultre* — 12 *ami* — 13 *que* — 14 *qu'il* — 15 *peussiez* — 16 *conjurer* — 17 *feusse retourné* — 18 *paiz* — 19 *amie* — 20 *me amiez* — 21 *l'aymera* — 22 *celui* — 23 *amera* — 24 *courage* 25 *party* — 26 *car vous me faites* — 27 *giz* — 28 *avez* — 29 *l'oit ainsi parler et voit l'aneau* — 30 *l'enbrasse* — 31 *baise* — 32 *foiz* — 33 *conta* — 34 *comme* — 35 *playe* — 36 *avoit esté faicte* — 37 *il estoit* — 38 *descongnu* — 39 *aultres* — 40 *dist* — 41 *uissier* — 42 *par nuit* — 43 *Lors* — 44 *linceux* — 45 *chasser* — 46 *Cithagel* — 47 *fut* — 48 *congnu* — 49 *atant vecy venir* — 50 *mesagier* — 51 *entent* — 52 *il dit* — 53 *ira* — 54 *voulentiers* — 55 *fut* — 56 *s'en ala* — 57 *oit* — 58 *toult droit* — 59 *pas*.

55. Lors s'en va (pas après pas)[1] après Tristan droit en la chambre a[2] la
royne Iseult. Tristan entre en la chambre[3], et Camille (qui l'atendoit) re-
56. clot l'uys après[4] lui, et il se[5] va coucher emprès[6] la royne (Iseult). L'uys-
sier (l'espia et) dit qu'il sara[7] s'il peult qu'il quiert (en la chambre la
57. royne). Lors regarde par une crevache[8] qui estoit en la paroy et voit
58. Tristan couchié[9] avec la royne Iseult. Et quant il les a reveus[10] ensemble,
si[11] se va coucher en son lit et pensa bien que c'estoit Tristan[12]. Mais Tris-
tan ne se donnoit garde de ce qu'il l'eust espié.

59. A l'andemain conta[13] l'uyssier[14] aux chamberlans comment[15] il avoit veu
le fol couchié[16] avec la royne, et leur dit[17] : « Sachiés[18] vraiement que c'est
60. Tristan. » Quant les chamberlans[19] oirent[20] ce, si furent (moult)[21] corou-
chiés[22], et dient[23] qu'ils metront (encore nuit de bonnes) espies en la
chambre a la royne Iseult si (soubtilement) que la royne ne s'en (donnera
61. point garde)[24]. Quant il fu[25] nuit, Tristan ala[26] en la chambre de la royne,
62. et s'assist emprès[27] elle. Les chamberlans ont mis leurs espies dedens[28] la
63. chambre, dont Tristan ne se donnoit[29] garde. « Dame, dit Tristan a la
royne, il m'en convient aler, car j'ay esté appercheu[30] (et bien le sceis) ; (et)
se le roy venoit et il me tenoit, il me feroit a honte mourir. Je vy hyer
64. l'uyssier et le chambelan parler[31] ensemble de moy. » (Et) quant la royne
oy[32] parler Tristan du departir, si commence a plourer (moult tendrement)
65. et (lui) dit[33] : « Ha[34] ! Tristan, beaulx[35] doulz[36] amy[37], je sceis[38] de voir
que[39] ne vous verray jamais ne vous moy en vie. Or vous prie je pour
Dieu (et requier) que vous me donnés[40] ung don. — Certes, dit[41] Tristan,
ma dame, volentiers[42] ; demandés[43] et vous l'aurés[44]. — Beau (et) doulz[45]
amy[46] (faitelle), je vous demant[47] que s'il avient que vous mourés[48] avant
(que) moy, ou que se vous avés[49] mal de mort ains que moy, que vous vous
fachiés[50] mettre en une nef et vous faites[51] cha[52] apporter, et gardés[53] que la
moitié[54] du voile[55] qui en la nef sera soit blance[56] et l'autre (moitié) noire[57].
Et se vous estes mort ou que ce soit mal de mort, que le noir soit
mis au devant, en saine santé[58], si soit le blanc mis devant et le noir des-
riere[59]. Et tout autel feray je de moy s'il avient[60] de moy ains que de vous ;
et si tost comme la nef sera venue au port je yray[61] veir mon grant dom-
mage ou mon grant confort, et vous prendray entre mes bras et vous be-
seray[62] que ja pour nully ne le leisseray, et puis mourray, si que nous

---

R : 1 *apres Tristan pas apres pas* — 2 *de* — 3 *chambre de la royne* — 4 *aprez* — 5 *s'en* — 6 *avec* — 7 *scaira* — 8 *crevace* — 9 *couché* — 10 *eut veuz* — 11 *il* — 12 *Tristan de Leonois* — 13 *compta* — 14 *uissier* — 15 *comme* — 16 *couché* — 17 *dist* — 18 *sachiez* — 19 *chamberlens* — 20 *ouirent* — 21 *durement* — 22 *courouces* — 23 *dyent* — 24 *appercevra ja ; Tristan les ouyt bien parler* — 25 *fut nuyt* — 26 *alla* — 27 *emprez* — 28 *en* — 29 *prenoit* — 30 *apperceu* — 31 *ensemble parlans* — 32 *oit* — 33 *dist* — 34 *Haa* — 35 *beau* — 36 *doulx* — 37 *ami* — 38 *scay* — 39 *que je* — 40 *donnez* — 41 *fait* — 42 *voulentier* — 43 *demandez* — 44 *aurez* — 45 *doulx* — 46 *ami* — 47 *demande* — 48 *mouvez* — 49 *avez* — 50 *facez* — 51 *faictes* — 52 *ça* — 53 *gardez* — 54 *moytié* — 55 *voille* — 56 *blanche* — 57 *n'ester mort et que vous soiez* — 58 *en plainne santé* — 59 *derriere* — 60 *advient* — 61 *iray voir* — 62 *baiseray*.

serons[1] tous deux ensembles[2] enfouys; car puique l'amour est si joincte a la vie, elle ne (doit)[3] pas (estre) dessevree a la mort. Et sachiés[4] que se je muir[5] avant (que) vous, tout autel feray je. — — Certes, dame, dit Tristan, (et) je l'octroy. » (Tout)[6] ainsi se sont entreconvenanciés[7], (et) lors s'entrebeisent[8], (et) puis print Tristan congié[9] (de s'amye la royne Iseult), et se[10] part par tel convenant que oncques puis ne s'entrevirent en vie.

66. Quant Tristan ot[11] prins congié[12] d'Iseult, si s'en vint[13] a la mer et trouva
ung marchant de Karahès qui le congnoissoit et moult l'amoit, si le mist
67. en sa nef. Puis singlerent[14] et nagerent tant qu'ils arriverent[15] au port de
68. Karahès. Moult fist l'en a Tristan grant feste, car ses gens le cuiderent bien
69. avoir perdu. A l'andemain[16] par matin (quant il fu jour) compterent les espies aux chambelans que[17] c'estoit Tristan qui (fol se faisoit)[18] et qu'il
70. avoit la nuit[19] geu[20] avec la royne (Iseult). « Ha! Dieu, font ils[21], se le roy Marc (nostre seingneur) le sceit[22], il nous destruira et mettra (tous) a mort
71. pour ce que nous ne l'avons pris[23] et retenu; or n'y a fors (d'une chose) que ceste chose soit celee et que monseingneur[24] ne le sache pas, car s'il le
72. savoit[25] il nous feroit[26] tous occire[27] (et livrer a honte). » Ad[28] ces'acordent
73. tous qu'iiz[29] ne lui diront pas, ne que par eulx ne seroit accusé[30]. (Mais a tant se taist le compte de ceste matiere et de la royne Iseult, et retourne a parler de Tristan et de Ruvalen et de Gargeolain s'amye.)[1]

La manière dont est introduit cet épisode, les mots « et commencent cy endroit les soties de Tristan » (omis dans R), suffiraient à éveiller le soupçon que le récit de la folie de Tristan a été interpolé. Ce récit, de même que l'épisode du siège de Nantes qui le précède, interrompt l'histoire des amours de Ruvalen et de Gargeolain, et des clefs que Tristan fit faire pour que Ruvalen pût pénétrer chez son amie. Ce qui complique la question, c'est que toute la fin du roman, telle qu'elle est dans le ms. 103 et dans les éditions anciennes, a été empruntée par la source commune de ce ms. et de ces éditions à un poème perdu (voyez le travail de M. Bédier) et n'appartient pas en réalité au roman en prose, dont aucun autre manuscrit ne le présente. Dans cette fin étrangère l'épisode de la folie de Tristan forme à son tour une interpolation; mais il ne faut pas croire que cette interpolation ne date que du XVe siècle, époque de l'origine du ms. 103. Nous trouvons dans le *Tristan* d'Eilhart d' Oberg, du

---

R : 1 *soyons* — 2 *ensemble* — 3 *sera* — 4 *sachez* — 5 *meur* — 6 *et* — 7 *se sont ils accordez* — 8 *s'entrebaisent* — 9 *conge* — 10 *s'en* — 11 *eut* — 12 *conge* — 13 *vient* — 14 *cinglerent* — 15 *arriverent* — 16 *lendemain* — 17 *les espies qui en la chambre de la royne estoient conterent aux chamberlens que* — 18 *ce faisoit le fol* — 19 *nuyt* — 20 *jeu* — 21 *ilz* — 22 *scait* — 23 *prins* — 24 *monseigneur* — 25 *scait* — 26 *fera* — 27 *mourir* — 28 *a* — 29 *ilz* — 30 le ms. a *occise*, ce qui ne donne aucun sens. R : *accuse.*

1. On voit que la première édition de 1489 s'accorde fort bien avec le ms. 103; les omissions ne servent qu'à abréger le texte.

XIIe siècle, la même interpolation. En voici la traduction[1] d'après l'édition de Lichtenstein (Strasbourg, 1878) :

R 5, 47. Vers 8646. Après sa guérison, quand il put aller à pied et à cheval, Tristrant était devenu tout autre qu'il ne l'était auparavant : il avait changé son teint et personne ne l'aurait reconnu à son visage,
R 2. si l'on n'avait su qu'il était Tristrant[2]. Avec lui était venu de son pays un enfant, qui était le fils de sa sœur : il l'aimait beaucoup, et avec raison. Un jour il était allé à la chasse avec son neveu, et ils arrivèrent à la mer : on ne voyait pas la terre de Cornouaille. Alors
R 3, 4. Tristan dit tout bas : « Hélas ! reine bien aimée, je ne te reverrai donc jamais ! Comment cela pourrait-il arriver ? » Son neveu, qui
R 5. l'entendit, lui répondit : « Mon oncle, j'entends merveille; pourquoi ne pourrais-tu pas la voir ? — Non, cela ne se peut pas. — Cela se peut bien ! — C'est impossible. — Pourquoi ? — Quand je l'ai vue la dernière fois, on m'a découvert, et je n'aurais pu m'enfuir, si je n'avais eu beaucoup de chance. Un ami[3] m'a caché, et il m'aida à partir; nous partîmes comme deux garçons[4] et nous avons réussi avec peine à nous sauver. Une autre fois[5] on m'avait reconnu aussi, et je parvins à peine à échapper à la mort; j'étais déguisé en pèlerin; maintenant je ne puis plus le faire : leur attention est éveillée, et je n'ose plus aller, hélas ! où je pourrais la voir. Que ne donnerais-je pas pour avoir Kurneval ici ? Il me donnerait le moyen d'y arriver
R 5. sans que personne le sache. Il connaît beaucoup de ruses. — Mon oncle, dit le neveu, tu ne pourras jamais la voir à ta volonté mieux que maintenant. — Comment donc ? — Tu es bien autre qu'avant la maladie; tes cheveux sont tondus, et quelqu'un qui t'aurait reconnu auparavant ne saura pas maintenant qui tu es, s'il n'apprend ton nom. Tu devrais aller tout seul par ta ruse : mets un manteau avec un capuchon[6], prends l'allure d'un fou, alors les gardiens croiront que tu es vraiment fou. »
E 8710. Le très vaillant Tristan se mit à rire et baisa très affectueusement l'enfant : « Dieu te récompense, dit-il, mon cher neveu ! Je te serai

---

1. Les numéros en marge se rapportent à R, et désignent les points communs à Eilhart et à R. Dans ce qui suit, Eilhart sera désigné par E, et le roman en prose allemande, qui en est dérivé, par L. Pour ce dernier, j'ai employé le rajeunissement de Büsching et Von der Hagen, dans leur *Buch der Liebe*. Berlin, 1809 ; vol. I, p. 127-132, et l'édition de Fr. Pfaff, *Tristrant und Isalde, Prosaroman des* XV *Jahrhunderts, Tübingen*, 1881, p. 182-190.

2. L : *Tristrant*, E a généralement *Tristrant*, quelquefois *Tristrand*.

3. Allusion aux vers E 8238 sqq., l'ami était Dinas.

4. Allusion aux vers E 7755 sqq., il fut reconnu par un chevalier qui lui demanda de faire un saut, de lancer une pierre et de tirer une flèche. La même allusion se trouve B 184.

5. Avec Kurneval. E *garzuns*, L *gartz*.

6. E *kogilroc*, L *narren jugel*.

toujours reconnaissant du conseil que tu m'as donné. » Alors Tristrant s'en ala bientôt, prit le manteau[1], et partit seul sans regret; il portait une grande massue et vint en secret à tous les vaisseaux qui étaient arrivés de Kurnevales. Ils pouvaient lui être utiles pour son voyage, et il rôda longtemps aux alentours, jusqu'à ce qu'un marchand, qui était de Tintanjol[2], l'eût pris. Celui-ci croyait que Tristrant était fou, et voulait le présenter en cadeau à son roi et à sa reine. Je le dis sans mensonge, Tristrant en était bien content. Le marchand le prit avec lui là où il voulait aller, et il fit comme il devait. Il était bien content du fou. Il leva l'ancre des sables de la mer, et se dirigea vers la terre. Je dis la vérité, Tristrant fit si bien le fou, que tout le monde dans le vaisseau en rit beaucoup en le regardant, et ils dirent que jamais on n'avait vu de meilleur fou. On lui donna du fromage[3] pour qu'il le mangeât : il n'oublia pas sa dame bien aimée, et il mit secrètement le fromage dans son capuchon, pour l'apporter à la reine, et mangea ce qu'il put avoir d'autre. Ils vinrent sans dommage à Tintanjol, où ils trouvèrent le roi Marc à cheval sur la plage. Ils ne voulurent pas attendre, et lui donnèrent le fou aussitôt. Il avait l'air tellement sot, et se comportait de telle manière, qu'ils étaient bien sûrs qu'il était fou. On le tira par les oreilles et on commença a s'amuser de lui : il supporta beaucoup de choses désagréables.

Alors Antred[4] le mauvais duc, qui lui avait fait beaucoup de mal auparavant par des mensonges et des vérités, voulut aussi jouer avec lui. Le fou le chassa et voulait le tuer : je ne m'en plaindrais pas s'il l'avait atteint : ses mauvais conseils et ses ruses si fréquentes auraient été punis sur-le-champ. Il eut là chance de s'enfuir, et d'emporter son corps sain et sauf. Le roi vient à la cour, le fou l'accompagne de près, et porte sa massue en l'air, en faisant diverses folies. Beaucoup de chevaliers le suivaient quand il arriva devant la reine. Elle le reçut comme on reçoit un fou. Alors il s'arrêta devant elle, et voulut qu'elle le baisât. La reine n'en avait pas envie, car elle ne savait pas qui il était. Le fou était devant elle et il la regardait si amoureusement que le roi lui-même dit : « Eh! bien, fou, laisse donc cela; est-ce que tu dois regarder si tendrement ma dame? — Je le dois et je le puis. — Pourquoi? — Parce qu'elle doit être bien disposée envers moi. — Par quelle raison? — Je le dirai. — Dis-le. — Elle m'aime. — Tu plaisantes. — Sire, non. — Tu le fais. — Non, je ne le fais pas; il arrivera aisément que je couche avec elle. — Avec qui? — Avec la reine. — Ma dame? — Oui, ta femme. — Tais-toi, fou; laisse ce

---

1. L fit faire un habit de fou.
2. L Thyntarol.
3. L du fromage, du pain et autres choses.
4. L Auctrat.

langage. — Je ne puis pas me taire d'elle. — Parle donc d'autres femmes. — Mais je ne puis pas mentir. — Maintenant tu mens cependant. — Ce que je dis est la vérité. — Elle n'a rien à craindre de toi. — Je ne sais pas si c'est vrai. — Elle peut bien se passer de ton amour. — Elle m'aime pourtant comme son propre corps. — Comment une femme si belle pourrait-elle faire attention à un fou comme
R 25. toi? — Sire, je suis un bon chevalier et j'ai beaucoup fait pour elle. — Qu'est-ce que tu as fait? — J'ai accompli maint travail, et j'ai eu beaucoup de joie et de douleur pour elle. Dois-je te dire la vé-
R 21. rité? C'est par elle que je suis devenu fou. Si l'on me tire ici par les oreilles, je le supporte tranquillement à cause d'elle; elle m'est chère comme rien au monde, et si vous ne voulez pas y croire, je ne souhaite pas moins à personne autant de bien qu'à elle. » Il s'assit devant elle sur le tapis et la regarda dans les yeux. Le[1] roi l'observait et n'en
R 26. détournait pas ses regards; il devait[1] toujours le regarder ainsi, car lui et les autres qui le voyaient croyaient que c'était un fou[1]. Mais[1] quelques chevaliers et dames sages dirent, tout bas entre eux et non publiquement : « Il[1] ne parle pas comme un fou : cela[1] se voit clairement. — Je[1] suis plus sage que vous tous, quoi que vous en disiez. Vous[1] êtes des jaloux, et cela[1] vous fait de la peine que je sois si adroit[1]; voyez, je vous montrerai que j'ai pensé avec tous mes sens a ma dame, puisque je lui apporté de si loin par la mer ce petit souvenir. » Il prit le fromage de son capuchon et dit en le montrant : « Ce[1] serait dommage si mon travail et ma peine étaient perdus. » Il dit alors à la reine : « Prenez, ma chère dame; je vous dis par ma foi que si vous ne m'étiez pas si chère, je ne vous aurais pas apporté
R 26. ce joyau. » Alors ils se mirent tous à rire, et dirent qu'il était bien sûrement un fou et un sot. Il conduisit jusqu'à la fin un discours sage, et puis il se mit à le détourner de telle sorte que tous auraient juré que dans aucun royaume ils n'avaient vu un fou plus sot et plus divertissant.

Quand le roi fut sorti, le fou se comporta de telle manière qu'on ne le chassa point, et il en était bien content, car il ne trouvait pas le temps long. Il rompit sur ses genoux le fromage qu'il avait apporté, et qu'il avait tenu sept jours dans son capuchon. Il pria la reine Isalde de manger avec lui. Malgré ses prières, elle n'en voulut rien faire. Alors le fou Tristant prit un peu de fromage et le mit à
R 28. la bouche de sa dame. Elle le frappa légèrement à l'oreille. « Ma dame, dit-il, vous me frappez trop fort ; si vous saviez qui je suis,
R 29. vous ne me battriez pas ainsi. Si Tristant vous est cher, vous ne devez pas me battre. » La dame lui demanda aussitôt ce qu'il savait de Tristant. Le fou lui dit alors avec ruse beaucoup de choses qui

---

1. Cette phrase manque dans L.

R 39. lui étaient arrivées avec elle, et il lui fit voir un anneau qu'elle lui
R 37. avait donné elle-même. Alors dit le vaillant chevalier : « Dame, je
R 45. suis Tristant. » Elle le reconnut aussitôt, et en fut bien contente.
R 49. Elle commanda qu'il fût bien hébergé, et lui fit mettre un bon lit sous l'escalier dans sa chambre. Il en était bien content. Alors il eut
R 50, 51. beaucoup de joie : le jour il était fou et la nuit il avait tout son bon sens, et il allait souvent chez sa dame, tôt et tard. Il le faisait si adroitement que personne ne le savait; il parvint à force de ruse à faire sa volonté secrètement avec la dame. Ainsi passèrent trois semaines depuis qu'il était venu.

R 54-58. C'est alors que deux chambellans remarquèrent les amours de l'imposteur avec la reine. Ils le dirent en secret à trois de leurs compagnons, qui devaient les aider à le surprendre. Ils vinrent le même
R 52. soir dans la chambre, le roi étant absent. Un d'eux se plaça près du lit de la reine, deux étaient devant et deux derrière la porte, pour garder les issues. Ils voulaient tuer ou prendre le héros quand il sor-
R 71, 64. tirait. Tristrant, le vaillant chevalier, aperçut les gardiens; il prit sa massue à la main et alla chez la dame; nulles menaces n'auraient pu le retenir, car elle l'aimait, et il l'aimait au-dessus de tout au monde. Les gardiens perdirent leur courage et ils n'osèrent pas l'attaquer. Il vint à la dame et l'embrassa amoureusement et dit avec tristesse :
R 63. « Il faut nous séparer, c'est tout ce qu'il y a de mieux à faire, parce qu'on m'a remarqué, et maintenant je ne pourrai plus, hélas! venir là où je vous pourrais voir; j'en suis bien chagriné. Si je savais ce que je pourrais faire[1]! Soyez-moi fidèle, et moi je le serai aussi. Si un messager vous apporte cet anneau, faites secrètement ce que je
R 65. vous manderai. Dieu maudisse ceux qui nous séparent si tôt. — Et le diable les prenne aussi! » dit la dame, et elle pleura beaucoup. Tristan partit, et il portait sa massue en l'air, comme s'il voulait tuer ceux qui l'avaient attendu pour le prendre. Ils eurent grande peur quand ils le virent si courageux, et ils n'osèrent pas l'attaquer. Quand il fut loin, ceux qui étaient à l'intérieur commencèrent à blâmer les gardiens de dehors de ce qu'il leur était échappé sans avoir été tué ni pris; tous en avaient grande honte; chacun d'eux l'imputait aux autres et ils s'accusaient mutuellement : « Si tu l'avais attaqué, je ne t'aurais pas fait défaut! — Ni moi non plus, vraiment. » Ils regrettèrent beaucoup de ne pas l'avoir arrêté, et ils le suivirent en voulant l'attraper; mais quand ils le virent, il leur parut si terrible qu'ils perdirent de nouveau leur courage. Tristan arriva chez lui sans dommage, et aucun des gardiens n'osa dire ce qui était arrivé.

---

1. L Si je savais ce que je pourrais faire pour votre plaisir, rien ne me serai trop grand ni trop difficile, je ferais tout.

On voit que le récit du XIIe siècle a avec celui du XVe de grandes ressemblances. Surtout le manque du rôle de Camille (correspondant à Brengien dans B et D) dans la plus ancienne de ces versions confirme la supposition, exprimée plus haut, que le développement de ce rôle est une formation postérieure. Les autres différences entre E et R s'expliquent par la différence de l'âge de ces deux récits et par la différence de la nationalité des auteurs. Afin qu'on puisse juger de la quantité de points communs à E et R, en voici l'énumération :

1. Au commencement, Tristan est convalescent d'une blessure qu'il a reçue au siège d'une tour ; il est chez lui.

2. Son aspect est *changé* par la maladie, ses cheveux sont *tondus*.

3. Il est au bord de la *mer*, avec son *neveu*.

4. Il exprime sa douleur de ne *jamais* pouvoir revoir Iseut.

5. Son neveu lui dit que *jamais* il ne la pourrait *mieux* voir que maintenant, et il lui conseille de faire le *fou*.

6. Tristan se déguise et part bientôt. Il porte une *massue*.

7. Il vient au port, où il trouve un vaisseau appartenant à un marchand de *Tintajol*, qui voulait *retourner dans son pays*. Il s'embarque.

8. Le vaisseau arrive à Tintajol, où le roi Marc se promenait *au bord de la mer*. Tristan fait le fou si bien qu'on ne le reconnaît pas.

9. *Avec le roi*, il arrive devant la *reine* ; son amour est si grand qu'il éveille l'attention du roi.

10. Tristan dit qu'il *couchera* avec la reine ; qu'il est devenu fou *par elle* ; qu'il a accompli maint travail de *chevalier*.

11. Tristan mange un *fromage* qu'il avait apporté avec lui.

12. La reine le *frappe* avec sa main (les motifs de ce coup diffèrent dans E et R), et il la prie *pour l'amour de Tristan* de ne pas le frapper.

13. Il lui montre *l'anneau* qu'elle lui avait donné.

14. Il se *nomme*.

15. Iseut le *reconnaît*.

16. Elle fait mettre un *lit* pour lui *sous l'escalier*.

17. Pendant plusieurs semaines (E trois semaines, R neuf semaines) il reste à Tintajol et *couche souvent* avec Iseut pendant ce temps.

18. Pendant une *absence* du roi, on (E deux chambellans, R l'huissier) remarque qu'il couche avec la reine. Plusieurs *chambellans* forment le projet de le prendre.

19. Tristan, *sachant* qu'il est épié (voir le renvoi 88 à R 61), va dans la chambre de la reine et lui dit qu'il *faut* qu'il parte, parce qu'il a été épié. La reine *pleure* beaucoup.

20. Les deux versions E et R contiennent chacune une autre *allusion*

à la fin du poème; dans E allusion au dernier message de Tristan à Iseut, dans R allusion à la voile blanche ou noire qui devait signifier la vie ou la mort pour l'un des amants.

21. Tristan part, et les espions *n'osent l'attaquer.*

22. Les espions, ayant *honte* de l'avoir laissé s'échapper, et *craignant* que le roi Marc ne les punisse s'il apprend que le fou était Tristan, conviennent de tenir l'aventure secrète.

Le point 20 paraît confirmer l'opinion que la folie de Tristan a été interpolée dans l'ensemble du roman. Les autres 21 points nécessitent la supposition d'une source commune, Y, de laquelle serait dérivé le poème d'Eilhart et le roman en prose française.

Quant au rapport de Y et de X (la source de B et de D), il serait difficile de les faire dériver l'un de l'autre; leur source peut être une commune tradition ou bien un petit lai, Z, contenant la simple indication d'un travestissement en fou de Tristan, à l'aide duquel il aurait réussi à pénétrer auprès de la reine. Ce lai, s'il a existé, serait bien ancien, et remonterait au moins à la première moitié du XIIe siècle. X y aurait ajouté les allusions au passé faites par Tristan en présence du roi, le rôle de Brengien et l'épisode de Husdent; Y aurait introduit l'épisode du fromage, la scène où Iseut frappe Tristan et où celui-ci la prie au nom de Tristan de ne plus le faire, le lit sous l'escalier et la scène des espions.

Nous possédons encore deux versions de la folie de Tristan : dans la suite du poème de Gottfried par Ulrich de Türheim et dans la suite du même poème par Heinrich de Freiberg[1], de 1240 et de 1300 environ. Voici le résumé[2] du récit d'Ulrich, v. 2471–2482 :

Isolt fait dire à Tristan, qui est chez Tinas, son ami, qu'il vienne chez elle déguisé en fou, et il suit ce conseil. Dans le capuchon de son manteau gris il avait deux fromages, et il portait une massue. Il vient chez la reine, lui parle familièrement, *et lui jette un morceau de fromage. Isolt dit à Marke d'éloigner le fou; personne n'ose le toucher.* Antred l'approche et *reçoit un coup qui lui fait perdre connaissance. Tout le monde s'enfuit, même le roi.* Le fou se promène sans empêchement. *Le nain Melot, qui l'avait dénoncé auparavant, était là; Tristan le prend par les pieds et le porte ainsi dans la cour; personne ne peut délivrer le nain. Quand la reine est venue, il le laisse. A la table du roi il prend les mets qui lui plaisent.* Le soir, il se met devant la porte de la chambre d'Isolt et fait semblant de dormir; *li se fait connaître à Brangaene. Quand Marke et Isolt viennent, il chante comme*

1. On trouve ces deux poèmes dans l'édition des œuvres de Gottfried de Strasbourg, par F. H. von der Hagen, Breslau, 1823.

2. Ce sommaire est traduit du sommaire de R. Bechstein, dans son édition de *Tristan* (Leipzig, 1873), vol. II, p. 308; ce qui diffère d'E est en italique.

un fou, ensuite il s'élance furieusement et chasse tout le monde, même le roi; il bat Melot et lui crève un œil. Isolt en était contente, le roi était fâché.

Le lendemain, le roi alla chasser pour quinze jours. Le fou Tristan pouvait aisément avoir Isolt. Le jour il fait le fou, la nuit il est avec la reine. *Un matin Antred les surprit*, et il s'écria : « Tristan est chez la reine ! » Tristan s'éloigne, *obéissant au commandement d'Isolt*, et parvient à se frayer une route avec sa massue. *Dans la forêt il rencontre le roi, qui n'avait pas encore appris l'aventure, et il le chasse avec sa massue. Près d'une rivière il trouve une barque et traverse l'eau. Pleherin*[1] *l'avait suivi et il l'invite pour l'amour de la reine à s'arrêter. Il obéit et tue Pleherin avec sa massue. Il traverse l'eau de nouveau, échappe au roi qui le poursuit*, et s'embarque sur la mer. *Marke regrette la mort de Pleherin; il voudrait enterrer Isolt avec lui, mais ses barons lui conseillent d'apaiser sa colère, car Antred étant l'ennemi de la reine, il l'a certainement calomniée.*

Le récit de Heinrich de Freiberg est beaucoup plus long : en le lisant on voit aisément que la fantaisie du poète est assez libre pour qu'on puisse supposer qu'il a fait subir certains changements à sa source. En voici le contenu[2] :

V. 5055. Tristan est malade *à Litan, chez Dinas. Isolt lui envoie, par Paranis et Tantrisel, une médecine qui le guérit.* Tristan soupire après Isolt; *Tantrisel* lui dit qu'il pourrait la voir mieux que jamais. Tristan lui répond qu'il juge comme un enfantde choses qu'il ne peut apprécier. Tantrisel lui décrit l'aspect qu'il a, et lui donne le conseil de se travestir en fou, et de parvenir ainsi jusqu'à la reine. Tristan le loue de son bon conseil, prend un manteau avec un capuchon, dans lequel il met du fromage. En arrivant à la cour du roi, il adresse à la reine les mots (5173) : « sit iu diu kuneginne, so gebet mir iuwere minne », et parle ensuite comme un fou; *il jette un peu de fromage à la bouche de la reine* (5200). *Marke lui tire les oreilles, et il veut le frapper avec sa massue : c'est Antret qui reçoit le coup et tombe évanoui. Tantrisel arrive et dit à la reine que le fou est Tristan.* Le lendemain, le roi va chasser pour huit jours *et recommande le fou à la reine. Tristan se nomme Peilnetosi, et Isot comprend que cela veut dire Isotenliep* (« cher à Isot », en lisant à rebours). Le soir il se couche près de la chambre d'Isot. *Celle-ci dit à Brangane de l'amener. Brangane en étant tout étonnée, Isot lui dit que le fou est Tristan. Brangane l'amène dans la chambre d'Isot, et elle se retire. Le matin Isot l'éveille*, et il sort pour se mettre de nouveau sur son lit. *Pfelerin annonce à la reine l'arrivée du roi.* Les amants doivent se séparer ; en partant *Tristan fait un saut si extraordinaire que Pfelerin, étonné, demande son nom. Quand il a entendu le nom de Peilnetosi, il comprend que c'est Tristan. Il le poursuit, le*

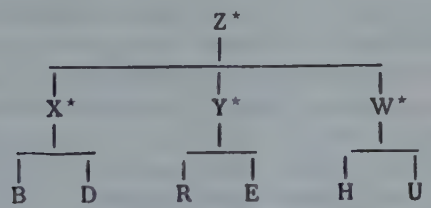
1. E 6845 sqq. (pas dans la folie de Tristan) raconte aussi que Pleherin avait poursuivi Peronis, qu'il prenait pour Tristan, et l'avait invité au nom d'Isolt à s'arrêter, mais en vain. Il s'en vanta devant Isolt et la mit ainsi en colère contre Tristan. C'est bien différent !

2. D'après l'édition de Von der Hagen, t. II, p. 74 sqq. Dans ce qui suit, Heinrich von Freiberg sera désigné par H et Ulrich par U.

rejoint et lui dit de s'arrêter pour l'amour de la reine. Tristan s'arrête, combat avec Pfelerin et le tue. Le roi qui survient demande qui a tué Pfelerin. Tantrisel lui répond que c'est le fou. Le roi Marc devine que c'est Tristan, et ordonne qu'on le poursuive. Il échappe et revient à Litan chez Tinas. Le roi Marc cesse de soupçonner son neveu (5718).

Tout ce qui est souligné manque dans Eilhart; on voit donc que Heinrich de Freiberg et Ulrich de Türheim ont dû se servir de sources autres que le poème d'Eilhart [1] pour la folie de Tristan. Des points communs à E et R, énumérés plus haut, les numéros 1, 3, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 20, 21, 22 manquent dans H aussi bien que dans U. Quant au rapport de ces derniers, les différences dans les rôles de Tantrisel, d'Antret, de Brangane nous empêchent de croire que H ait travaillé d'après U; mais les nombreux points communs à ces deux poètes nous forcent à admettre qu'ils remontent tous les deux à la même source française [2], que nous nommerons W. Ce poème W devait remonter à Z comme X et Y : il différait de ces derniers en ce qu'au commencement Tristan n'est pas dans son pays; qu'il ne traverse pas la mer pour arriver en Cornouaille; qu'Isolt sait avant qu'il soit seul avec elle qui il est; qu'il tue Pleherin, et que le roi Marc apprend sa présence et le poursuit. Le fait que H et U introduisent la folie de Tristan à un autre endroit du poème que E et R est une nouvelle preuve de l'indépendance primitive de cet épisode.

Voici le rapport des six versions connues jusqu'à ce jour de la folie de Tristan; la découverte de nouvelles versions pourrait modifier ces conclusions [3] :



W. LUTOSLAWSKI.

1. Certaines ressemblances pourraient cependant être attribuées à une influence secondaire d'Eilhart sur Ulrich, qui écrivait soixante ans après lui, et sur Heinrich, qui écrivait cent vingt ans après Eilhart, et qui probablement l'a connu.
2. On trouve des mots français dans H.
3. Les astérisques désignent les formes perdues, sources de celles qui nous restent.

LES ALLUSIONS

A LA

LÉGENDE DE TRISTAN

DANS LA LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

Les amours de Tristan et d'Iseut sont une des traditions poétiques qui ont le plus charmé, le plus frappé les esprits au moyen âge. A côté des poèmes de Béroul et de Thomas [1], qui traitent ce sujet celtique dans son entier, les nombreuses allusions à ces amours et à leurs péripéties dont sont parsemés les écrits des poètes, soit provençaux, soit français, soit même étrangers, entre le XIIe et le XVe siècle, et aussi certains petits poèmes épisodiques qui se rattachent à cette même légende, nous sont une preuve précieuse de la connaissance profonde que chacun en avait et de l'intérêt que les lecteurs de ce temps prenaient à son souvenir. Non moins utile d'ailleurs est l'étude de ces allusions et de ces poèmes épisodiques par les éléments qu'elle peut apporter à l'histoire de la formation et du développement de la légende. Si beaucoup de ces allusions en effet peuvent se rattacher directement à des traits renfermés dans les fragments de Béroul et de Thomas, il en est certaines aussi qui, se rapportant à des incidents compris dans les traductions des poèmes anglo-normands, corroborent le témoignage de ces dernières et peuvent être d'une grande utilité pour la reconstitution du texte mutilé de nos poètes; enfin il en est d'autres qui sont complètement indépendantes et des poèmes de Béroul et Thomas et de leurs traductions, qui se présentent avec un caractère tout à fait particulier et à ce titre méritent notre attention.

---

1. Ces poèmes ont été publiés par Fr. Michel, *Tristan, recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures, composés en français, en anglo-normand et en grec dans les* XIIe *et* XIIIe *siècles*. Londres, I et II, 1835; III, 1839.

Les allusions les plus nombreuses sont naturellement celles qui ont trait à l'amour de Tristan et d'Iseut considéré en lui-même et indépendamment des circonstances où cet amour s'est manifesté. Dans une pièce qui remonte à 1154, — cette allusion, si elle n'est pas la plus ancienne des allusions provençales, est du moins parmi les plus anciennes celle à laquelle on peut assigner une date certaine, — Bernart de Ventadour nous dit que ses peines d'amour sont plus cruelles que celles dont souffrit Tristan :

Tan trac pena d'amor
Qu'a Tristan l'amador
Non avenc tan de dolor
Per Yzeut la blonda[1].

A la suite de Bernart de Ventadour, nombre de troubadours proposent Tristan et Iseut comme les types de parfaits amants, comme des modèles de constance et de fidélité. Arnaut de Mareuil dit à sa dame qu'Iseut n'éprouva jamais auprès de Tristan la joie qu'il ressent auprès d'elle :

E Rodocesta ni Biblis
Blancaflors ni Semiramis
Tibes ni Leida ni Elena
Ni Antigona ni Esmena
Nil bel' Yseus ab lo pel bloi
Non agro la meitat de joi
Ni d'alegrier ab lor amis
Com eu ab vos, so m'es avis[2].

De même Folquet de Marseille :

Qu'eu sui garenz plus vos am sens enjan
Non fes Yseutz son bon amic Tristan[3].

Pons de Chapteuil :

Domna genser qu'ieu sai
Mais vos am ses bauzia
No fes Tristans s'amia
Et autre pro noi ai[4].

et encore :

1. Ms. de la Bibl. Nat., fonds fr. 856 fol. 50 ; Bartsch, *Chrest. pr.*, p. 63.
2. Ms. de la Bibl. Nat. 22543, fol. 134. Bartsch, *Chrest. pr.*, p. 97.
3. Ms. 854, fol. 64.
4. Ms. 856, fol. 21 verso.

Bem deu valer s'amors, quar fis amans
Li sui trop mielhs no fo d'Iseut Tristans[1].

Aimeric de Pegulhan :

Nis mes Tristans d'amor en tant d'assai[2].

Uc de La Bacalaria :

Tristans ni Amelis
No foron d'amor tant fis[3].

Peire Cardenal :

Etz Tristans fon de totz les amadors
Le plus leals e fes mai d'ardimens[4].

Chez les poètes français, les allusions aux amours de Tristan et d'Iseut ne sont pas moins nombreuses, et là aussi elles servent généralement de point de comparaison avec d'autres attachements. Il en est déjà question dans Huon de Bordeaux (fin du XIIe siècle) : Auberon ayant défendu à Huon de toucher à la belle Esclarmonde, ce dernier désobéit. Aussitôt une tempête s'élève, et les deux amants sont jetés dans une île. Aux lamentations d'Esclarmonde, Huon répond :

« Dame, dist Hues, or laissiés çou ester ;
Foi que doi vous, n'i valt riens dementer ;
Acolons nous, si morrons plus soef.
Tristrans morut por bele Iseut amer,
Si ferons nous, moi et vous, en non Dé[5]. »

Dans un fableau du XIIIe siècle : *C'est de la dame qui aveine demandoit pour Morel sa provende avoir,* il est dit :

Tristans tant com fu en cest monde
N'anma autant Ysout la blonde[6].

Dans *la Châtelaine de Vergi :*

Je cuidoie que plus loiaus
Me fussiez, se Dieu me conseut,
Que ne fust Tristans a Yseut[7].

---

1. *Ibid.*, fol. 20 verso.
2. Birch-Hirschfeld, *Ueber die den provenzalischen Troubadours des XII und XIII Jahrhunderts bekannten epischen Stoffe.* Halle, 1878, p. 40.
3. *Ibid.*, p. 40.
4. *Ibid.*, p. 39.
5. *Huon de Bordeaux*, éd. Guessard et Grandmaison, v. 6806.
6. Montaiglon et Raynaud, *Recueil des fabliaux des* XIIIe *et* XIVe *s.*, I, p. 319.
7. *Fabliaux et contes,* IV, p. 319 20.

Vénus, dans le poème de la *Déesse d'amor*, présentant un amant, ne trouve rien de mieux pour faire son éloge que d'affirmer qu'il a souffert plus que Tristan :

... ne soffri tant Tristans
... [ne t]ormens ne ahans[1].

Thibaut, comte de Champagne, ne manque pas de se comparer à Tristan :

Douce dame, s'il vos plaisoit, un soir
M'avriez vous plus de joie donee
C'onques Tristanz, qui en fit son pooir,
Ne pot avoir tant come il ot duree[2].

de même :

Car quant je pens a son tres doux visage,
De mon penser aim miex la compaignie
C'onques Tristanz ne fist Yseut s'amie[3].

Faisant allusion aux amours de Thibaut et de la reine Blanche de Castille, l'auteur des Chroniques de Saint-Magloire s'exprime ainsi :

Maintes paroles en dist an
Comme d'Iseut et de Tristan[4].

Enfin, en Italie même, nous trouvons une allusion fort ancienne, datant de la fin du XIIe siècle, dans le poème de Henri le Pauvre, curé de Settimello, qui a pour titre : *Elegia de diversitate Fortunae et Philosophiae consolatione*. Il y compare son infortune à celle de Titye, de Tantale, de Job et de Tristan :

Quis ille
Tristanus qui me tristia plura tulit[5] ?

Le plus souvent, nos deux amants sont cités à côté des plus célèbres amants de l'antiquité ou du moyen âge. Ainsi, dans les vers qui précèdent le passage de *Vénus Déesse d'Amor* que nous avons cité plus haut,

---

1. *Venus la Deesse d'Amor*, p. p. Foerster, Bonn, 1880, p. 302.
2. *Poésies du roi de Navarre*, II, p. 7.
3. *Ibid.*, p. 144.
4. *Fabliaux et contes*, II, p. 224.
5. Leyser, *Historia poetarum medii aevi decem post annum a nato Christo CCCC seculorum*. Halae Magd., 1721, I, p. 458, v. 97. Une glose reproduite en note à propos du mot de Tristan est assez curieuse. Elle porte : *Tristianus fuit quidam miles qui multa mala sustinuit*. Voir dans *Poeti del prim. sec.*, I, p. 143, 249, 438 des allusions dans des poèmes italiens du milieu du XIIIe siècle.

le nom de Tristan est accompagné de celui de Paris et d'Hélène; de même dans Gautier d'Aupais :

Ainsi servi Gautier toute une quarantaine,
E soufri tel dolor qu'ainz Tristanz si grant peine
Ne soufri por Yseut, ne Paris por Elaine[1].

Dans l'*Empereris qui garda sa chasteé*[2], Tristan et Yseut sont comparés à Pirame et Tisbé :

Plus vos aim, dame, et plus i bé
Que Piramus n'ama Tybé
Ne que Tristan Yseut la blonde;

de même à Erec et Enide dans un poème provençal anonyme cité par Fauriel[3] :

Erecs non amet Henida
Tant ni Yseutz Tristan
Con ieu vos, dona grazida ;

à Lancelot et Guenièvre dans Gower[4] :

Ther was Tristram which was byleved
With bele Isolde, and Lancelote
Stode with Gunnor, and Galahote
With his lady.

Ce même Gower, dans une de ses ballades en français, s'exprime ainsi au sujet de Tristan et Lancelot :

Communes sont la cronique et l'estoire
De Lancelot et Tristrans ensement,
Encore maint lour sotie en memoire
Pour ensampler les altres du present[5].

C'est là, on le voit, une critique de l'amour de Tristan et d'Iseut et, ajoutons-le, c'est la seule que l'on rencontre au moyen âge. Il est vrai, comme le fait remarquer M. Fr. Michel, que Gower avait le tour d'esprit fort sentencieux, qu'il trouvait partout sujet à moraliser. C'est lui en effet qui tire de l'histoire du philtre amoureux la conclusion tout à fait inattendue qu'il faut se garder de trop boire[6].

---

1. Cité par Fr. Michel, I, LXXXII.
2. Méon, II, p. 11.
3. III, p. 484.
4. Cité par Fr. Michel, I, XXIV.
5. Voy. Stengel, *John Gower's Minnesang und Ehezuchtbüchlein*, p. 23.
6. I., p. XCVII.

Tristan est encore placé en qualité d'amant illustre en regard du châtelain de Coucy et de Blondel par Eustache le Peintre :

Onques Tristans n'ama de tel manière,
Li chastelains ne Blondiaus autressi,
Comme j'ai fait, trés douce dame chiere[1].

Enfin Dante donne place à Tristan parmi les amants qu'il décrit fuyant à travers les airs comme une compagnie de cigognes :

Vidi Paris, Tristano, et più di mille
Ombre mostrommi e nominolle a dito
Che amor di nostra vita dispartille[2].

Bien que ces comparaisons entre l'amour de Tristan et celui d'un Lancelot, d'un châtelain de Couci, d'un Blondel, aussi bien que les comparaisons des troubadours et des trouvères entre eux-mêmes et notre héros soient assez vagues et ne tendent guère qu'à faire de lui un type général d'amant fidèle et malheureux, on est pourtant obligé de convenir que les écrivains qui présentaient ainsi son attachement à Iseut comme un modèle inimitable, comme un idéal, méconnaissaient le caractère assez primitif et presque sauvage de cet attachement tel que nous le présentent Beroul et Thomas. Chez eux, l'amour de Tristan et d'Iseut n'a rien de commun avec l'amour délicat des chevaliers de Provence ni avec l'amour mystique des romans de la Table Ronde et de la société qui en faisait ses délices : il n'a rien de commun surtout avec l'amour de Lancelot et de Guenièvre, lequel a introduit justement dans la littérature une nouvelle conception de ce sentiment. En un mot, toutes ces allusions, ou presque toutes, semblent dériver de la transformation opérée par Chrétien de Troyes[3] ou par un autre dans l'ancienne tradition des amours de Tristan et d'Iseut, transformation qui fut continuée et surtout développée par les romans en prose sur ce même sujet.

Mais venons aux allusions qui sont plus en rapport avec le fond de la légende. L'ouvrage où ces allusions sont le plus nombreuses est le *Ro-*

---

1. *Chansons du Chat. de Coucy*, p. 100.
2. *Inf.*, V, v. 67 sq.
3. Dans le roman de Tristan qu'il avait composé et qui est malheureusement perdu. Il nous apprend lui-même dans les premiers vers de *Cligès* qu'il avait fait une œuvre sur le sujet de Tristan :

Cil qui fist d'Erec et d'Enide
. . . . . .
Dou roi Marc et d'Iseut la Blonde.

man de l'Escoufle, du XIIIe siècle. La description d'une coupe où sont ciselées les amours de Tristan et d'Iseut est en quelque sorte un petit résumé de la légende, et ce passage est d'autant plus curieux qu'il nous présente un mélange des versions de Thomas et de Béroul.

La première partie dérive évidemment de la même source que les épisodes qui y correspondent dans la traduction allemande par Eilhart d'un poème analogue à celui de Béroul :

Dedens estoit portrais rois Mars,
Et s'i estoit comment l'aronde
Li aporta d'Yseult la blonde
Le chevol sor par la fenestre
Et comment Tristrans en dut estre
Ocis en Irlande (*éd.* Isiande) en sa terre
Et la nés en qui l'ala querre
Estoit portraite en cel vaissel[1].

La mention du cheveu d'Iseut apporté par une hirondelle au roi Marc est ici caractéristique. Eilhart seul en parle[2], tandis que dans les trois représentants de la version de Thomas c'est par la bouche de Tristan que Marc apprend la beauté d'Iseut.

De même les vers qui suivent nous ramènent encore à la version de Béroul :

Defors, entor sur le noiel
Estoit entailliés a esmaus
Tristans et maistre Govrenaus
E Yseult e ses chiens Hudains,
Comment il lor prendoit les dains
E les cers sans noise et sans cris.

Béroul et Eilhart en effet font seuls figurer Gouvernal dans cet épisode ; les représentants de la version de Thomas n'en parlent pas, sauf cependant Gottfrid de Strasbourg[3], qui semble avoir emprunté ce trait à Eilhart[4].

Le poète passe ensuite à l'épisode de la surprise des deux amants par le roi dans la forêt :

---

1. Ce passage et les suivants du roman de l'*Escoufle* sont cités d'après Fr. Michel, t. III, XI-XV.
2. V. 1370-1418.
3. V. 16407-17710.
4. Vetter, *La Légende de Tristan d'après le poème français de Thomas et les versions principales qui s'y rattachent*. Marburg, 1882, p. 42.

Sor le covercle estoit li lis
Comment il jurent en la roche
Et comment li brans o tout l'oche
Fu trovés entr'aus deus tos nus...

La roche dont il est question ici, et qui sert de demeure aux amants, ne figure pas dans Béroul ; nous n'en trouvons trace que dans la version de Thomas, et en particulier dans le Tristan fou du ms. Douce :

A l[a] forest puis en alames.
E mult bel liu [nus] i trovames :
En une roche fu cavee[1].

Quant à la description du *pumel* de la coupe, elle rappelle un épisode qu'il est plus difficile de rattacher à l'une ou à l'autre version :

Sor le pumel estoit li nains
Comment il jut sor les planciés,
Et comment il fu engigniés,
Et comment Yseult l'aperçut,
Et comment Tristrans l'a deçut,
Ki trop sot et d'engien et d'art,
Comment il ocist maugremart (?).

Il ne peut s'agir ici de l'épisode où le nain jette de la farine entre les deux lits[2] ; car, comme on peut le remarquer par ce qui précède, l'auteur du roman de l'*Escoufle* semble suivre l'ordre chronologique des événements. Or, dans les deux versions, l'épisode de la farine est antérieur à celui de la vie des amants dans la forêt. D'autre part, dans le Roman de l'*Escoufle*, c'est Iseut, tandis que dans Béroul c'est Tristan qui aperçoit le nain. De même si l'on se reporte au fragment de Cambridge[3], c'est Tristan qui en s'éveillant se voit surpris par le roi et le nain. N'aurions-nous pas plutôt affaire ici à une scène analogue à celle qui termine le fragment que nous possédons de l'œuvre de Béroul et dans laquelle le traître Godoïne est aperçu à la fenêtre par Iseut et tué par Tristan[4] ? La ressemblance est lointaine sans doute, mais le rapprochement des deux scènes est possible. Si cette hypothèse était acceptable, il faudrait évidemment lire *mau gré Mart* au lieu de *maugremart* dans le texte. On pourrait encore supposer que le mot *maugremart* désigne un

1. Fr. Michel, II, p. 130, v. 861 sq.
2. Tristan fou, ms. Douce, 725-754 ; Fr. Michel, II, p. 121 sq. ; cf. Beroul, v. 590-746, I, p. 32.
3. *Archives des Missions scientifiques*, t. V, 1856, p. 97 sq.
4. Fr. Michel, I, p. 209, v. 4556 sq.

personnage, et alors l'épisode en question serait un épisode à part dont le roman de l'*Escoufle* seul se serait fait l'écho.

Outre les épisodes auxquels il est fait allusion dans la description de la coupe, il en est d'autres mentionnés dans la suite du poème, et à ceux-ci aussi il serait malaisé d'attribuer une source unique. Le don d'un anneau fait par Iseut à Tristan est rappelé par ces vers :

Or me dira je ne fui mie
De la cortoisie Tristran,
Qui en ot un gardé maint an
Por l'amor la roïne Ysout.

Ici l'allusion n'est pas assez détaillée pour qu'on puisse la rattacher soit à Béroul, soit à Thomas.

Mais en voici deux autres dont la première a plus de rapport avec la version de Béroul qu'avec celle de Thomas :

Il fu par consaut faus lonc tens
Et mesiaus e faus pelerins.

Les rédactions du groupe de Thomas ne font pas paraître Tristan déguisé en fou ; il n'y apparaît que comme lépreux et pèlerin[1]. Cependant la question ici est assez complexe. Il a pu y avoir en effet influence exercée par les petits poèmes épisodiques de Tristan fou. Par contre, les vers

Tot autretel fist Kahedins
Ançois qu'il fust bien de Brangien

renvoient à la version de Thomas, puisque dans le poème d'Eilhart Kaherdin n'aime pas Brangien et n'entreprend nullement son voyage avec Tristan pour obtenir ses faveurs[2].

Ainsi les allusions à notre légende dans le roman de l'*Escoufle* nous présentent un mélange incontestable des deux versions ; pourtant, à bien considérer les choses, elles se rapportent beaucoup plus à la version de Béroul qu'à celle de Thomas.

Les autres allusions relatives à la légende de Tristan se trouvent éparpillées dans différents poèmes ou chansons. Nous allons étudier les principales en suivant l'ordre des événements.

Le combat du Morhout est rappelé dans le roman d'*Erec et Enide* de Chrétien de Troyes, et avec cette particularité que l'île où s'est livré ce combat y porte le nom de Saint-Samson :

---

1. Cf. Vetter, p. 59.
2. Cf. Vetter, p. 48.

Onques encor tel joie n'ot
La ou Tristanz le fier Morhot
En l'isle Saint Samson veinqui
Con faisoient d'Erec enqui [1].

Le roman en prose sur Tristan lui donne aussi cette dénomination. Quand on apprend au Morhout que Tristan veut lutter avec lui, il envoie demander au roi Marc où doit se livrer la bataille : *Lors montent et viennent au roy et lui demandent ou la bataille se fera, et il leur dist : Cy devant en l'isle Saint Samson* [2]. Nous ne trouvons l'île ainsi nommée dans aucune rédaction, pas plus que dans aucune autre allusion. Ainsi dans le roman de *Guinglain* ou le *Bel Inconnu*, il est dit que le combat du Bel Inconnu à Senaudon, dans la Gaste Cité, fut plus violent que celui de Tristan contre le Morhout [3] ; mais l'auteur se garde bien de nous nommer l'endroit. Ce détail précis donné par Chrétien de Troyes peut, à défaut d'autres témoignages, faire supposer qu'il avait puisé à d'autres sources que Béroul et Thomas pour la composition de son Tristan.

Dans ce même roman d'*Erec et Enide*, Chrétien de Troyes fait allusion à un autre épisode de la légende, celui où Brangien pousse la complaisance jusqu'à se substituer dans la première nuit des noces à Iseut qui s'était échappée du lit conjugal :

La ne fu pas Yseuz emblee
Ne Brangien enz en son leu mise [4].

Ces deux allusions, si nous leur en adjoignons deux autres tirées du même poème, l'une relative aux cheveux d'Iseut :

Por voir vos di qu'Iseut la blonde
N'ot tant les crins sors et luisanz
Que a ceste ne fust neanz (v. 418),

l'autre concernant la beauté de la reine :

O lui une dame tant bele
Qu'Yseuz semblast estre s'ancele (v. 4909),

ainsi que la mention qui est faite du nom de Tristan dans le poème de

---

1. Cité par Fr. Michel, III, xx.
2. *Histoire des vertueux, nobles et glorieux faitz du chevalier Tristan, fils de Meliadus de Leonoys, par Luce, chevalier, seigneur du château de Gast*. Rouen, 1849, fol. 30 verso.
3. *Romania*, t. XV, p. 9.
4. V. 2066 (éd. Haupt).

Philomena[1], retrouvé par M. G. Paris au milieu de la traduction des métamorphoses de Chrétien Legouais de Saint-More, nous donnent lieu de penser que Chrétien de Troyes avait écrit son poème de Tristan avant toutes les œuvres que nous connaissons de lui, que ce fut sa première composition[2].

Le philtre d'amour, le « *beivre* » amoureux qui lie fatalement Tristan et Iseut, est un des traits de leur histoire pour lesquels nous rencontrons le plus grand nombre d'allusions. Parmi les troubadours, Augier Novella est le premier à le mentionner :

Ara sai eu qu'ieu ai begut del broc
Don bec Tristans qu'anc pois garir non poc[3].

puis Aimeric de Pegulhan :

Et ieu dobli la balansa
Quel doble tenc lieis plus car
Totz jorns qu'aissi sai doblar
Doblamen ma malanansa ;
Mas assatz doblet plus gen
Tristans, quan bec lo pimen ;
Quar el guazanhet s'amia
Per so per qu'ieu pert la mia[4].

Deude de Prades :

Beurem fai ab l'enaps Tristan
Amors et eisses los pimens[5].

Bertolomeu Zorgi :

L'amorozeta bevanda
Non feiric ab son cairel
Tristan n'Izoi plus formen
Quant il veniron d'Irlanda[6].

En France, nous constatons des allusions à cet épisode dans une des chansons du Châtelain de Couci :

Tant ai en li ferm assis mon corage
Qu'ailleurs ne pens ; et Diex m'en laist joïr !

---

1. *Hist. litt. de la France*, XXIX, p. 493.
2. Cf. là-dessus, *Romania*, XII, p. 462, note 3.
3. Raynouard, III, 105 ; Birch-Hirschfeld, p. 40.
4. Ms. 856, fol. 95 vers.
5. Raynouard, II, p. 314.
6. Raynouard, II, 315.

Onques Tristan, cil qui but le brevage
Plus loiaument n'ama sans repentir [1].

dans une chanson de Thibaut de Champagne attribuée à tort par Wackernagel [2] et Mätzner [3] à Chrétien de Troyes :

Ains del beverage ne bui
Dont Tristans fu empuisunés,
Car plus me fait amer que lui
Fins cuers et boines volentes.

Il en est question aussi dans des vers de Heinrich von Veldeke, minnesinger allemand, qui mourut avant la fin du XIIe siècle, et le passage est assez curieux en ce qu'il marque, malgré son ancienneté, un certain scepticisme à l'égard des amours de Tristan :

Tristan muoste sunder danc
Stete sin der kuniginne,
Wan in der poisun darzuo twanc
Mere dan diu kraft der minne.
Des sol mir diu guote danc
Wizen daz ich solchen tranc
Nie genam, und ich doch minne
Baz danne er [4];

de même dans ce passage de Bernger de Horheim (milieu du XIIIe siècle) :

Nu enbeiz ich doch des trankes nie
Da von Tristan in kumber kam.
Noch herzelicher minne sie
Dann er Isalden, daz ist min wan.
Daz habent diu ougeu min getan,
Daz leite mich, daz ich dar gie... [5].

Cette conception de l'amour communiqué au moyen d'un breuvage et liant fatalement deux cœurs l'un à l'autre pour toujours ou pour un temps déterminé, conception qui répondait d'ailleurs aux anciennes croyances sur la vertu magique des plantes, avait naturellement frappé les esprits ; il n'est donc pas étonnant de trouver le fait si souvent rappelé. Cependant, quelque nombreuses que soient ces allusions, elles

1. *Chansons du Ch. de Coucy*, éd. Fr. Michel, p. 70.
2. Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 17.
3. Mætzner, *Altfr. Lieder*, p. 64.
4. Von der Hagen, *Minnesinger*, I, p. 36.
5. Ibid., p. 320.

ne peuvent servir qu'à prouver la popularité de cette partie des aventures de Tristan et d'Iseut, mais ne jettent aucun jour nouveau sur l'histoire de la légende en elle-même ; car, sauf une tençon provençale du XIIe siècle [1] et le passage dont nous avons parlé plus haut de Gower, dans lesquels il est dit expressément que Brangien présenta elle-même le breuvage aux deux amants, les autres allusions sont muettes sur les circonstances qui ont entouré le fait et sur les personnages qui y ont joué un rôle.

Il est encore question de Brangien dans une pièce du troubadour Raimbaut, comte d'Orange, et le contenu de cette allusion est si particulier, se détache si bien au milieu des autres allusions plus vagues et plus générales des poètes provençaux qu'il a servi de base à Raynouard pour poser l'hypothèse qu'il a existé un roman sur Tristan et Iseut écrit dans la langue des troubadours. Voici le passage :

Sobre totz aurai gran valor
S'aitals camisa m'es dada
Cum Iseus det a l'amador
Que mais non era portada.
Tristans mout prezet gent prezen ;
Puis fon breumens conseillada,
Qu'ilh fetz a son mari crezen
C'anc hom que nasques de maire
Non toques en lieis mantenen [2].

C'est là, on le voit, une réminiscence de la réponse allégorique que, suivant Eilhart et les autres rédactions, Brangien fit aux chevaliers envoyés par Iseut pour la tuer. Elle leur raconta en effet que la mère d'Iseut leur avait donné à chacune, avant leur départ, une chemise neuve, et qu'Iseut devait porter la sienne la première nuit qu'elle coucherait avec le roi. Il arriva que la chemise d'Iseut se trouva décousue et déchirée au moment de s'en servir ; la reine pria alors Brangien de lui prêter la sienne, ce qu'elle fit à contre-cœur ; c'était là, disait-elle, le seul grief d'Iseut [3]. Maintenant peut-on faire fond sur cette allusion de Raimbaut pour établir qu'il y a eu un roman provençal sur le sujet de Tristan ? D'accord avec M. Birch-Hirschfeld, nous ne le croyons pas [4]. Car l'allusion de Raimbaut, — si toutefois elle doit lui être attribuée, —

1. Birch-Hirschfeld, p. 40.
2. Raynouard, II, 312 sq. ; V, 402 ; Birch-Hirsch., p. 39.
3. Cette chemise a été remplacée poétiquement dans les rédactions en prose par une fleur de lis.
4. P. 43 sq.

comme toutes les autres allusions provençales, ne remonte pas plus haut que l'année 1154. Or, à cette époque, la légende de Tristan était tout à fait populaire dans le nord de la France ; elle avait été ou allait être le sujet du poème de Chrétien de Troyes après avoir été, comme nous le verrons plus loin, le sujet de lais et de poèmes anglo-normands. Les différents détails de la légende ont donc pu fort bien être connus au delà de la Loire du temps de Raimbaut, et les vers de ce troubadour sont plutôt à considérer comme un écho des poèmes français que comme le témoignage de l'existence d'une œuvre provençale dont on n'a jamais retrouvé aucune trace.

Il est un autre trait de la légende, particulier celui-là à Béroul et à Eilhart, qui nous représente Tristan en compagnie du roi Arthur. La légende de Tristan fut certainement à l'origine indépendante de celle d'Arthur, dans les traditions bretonnes ; ce ne fut que plus tard que les trouvères les réunirent. D'ailleurs, comme le fait remarquer M. Vetter[1], le passage d'Eilhart concernant le séjour de Tristan parmi les chevaliers de la Table Ronde pourrait être supprimé sans que cette lacune interrompît en aucune façon le fil des événements ; dans Béroul, la présence d'Arthur est sans doute mieux motivée, mais l'épisode de l'épreuve judiciaire subie par la reine pourrait aussi fort bien s'en passer. Béroul n'est cependant pas l'auteur de cette innovation dans le traitement de la légende ; il n'a fait que suivre une tradition déjà en cours avant lui. En effet un écrivain ecclésiastique du XIIe siècle, Pierre de Blois († 1200), nous apprend que déjà de son temps les jongleurs aimaient à réunir le nom de Tristan à celui d'Arthur ou de ses chevaliers : *Saepe in tragoediis et aliis carminibus poetarum, in joculatorum cantilenis describitur aliquis vir prudens, decorus, fortis, amabilis et per omnia gratiosus. Recitantur etiam pressurae vel injuriae eidem crudeliter irrogatae, sicut de* ARTURO et GAUGANO (Gauvain) et TRISTANNO *fabulosa quaedam referunt histriones, quorum auditu concutiuntur ad compassionem audientium corda et usque ad lacrimas compunguntur*[2]. Quoi qu'il en soit, le pli fut pris désormais, et, à la suite de Béroul, tous les poètes unirent dans une même tradition les noms et les exploits de Tristan à ceux des chevaliers de la Table Ronde. La liste serait longue des écrivains qui continuèrent cette confusion. Citons seulement pour le XIIIe siècle Jacob van Maerlant qui s'exprime ainsi dans sa vie de saint François :

---

1. P. 45, note 2.
2. Cité par Von der Hagen, *Minnesinger*, IV, p. 124, note 2.

Mer Tristram ende Lanceloet
Perchevael ende Galehoet,
Ghevende namen ende ongheboren
Hier of willen de lieden horen [1].

et une chanson populaire italienne du XIVe siècle :

Tristano e Lancialotto,
Ancor nel mondo la lor fama vale [2]?

La vie des deux amants dans la forêt est décrite dans le roman de la *Poire* [3] avec des traits qui, malgré quelques variantes, se rapprochent de la version de Béroul. Le roi n'est pas amené dans la forêt par le forestier, mais seulement par le plaisir de la chasse :

Alez estoit chacier
En la forest ramée.

Il ne met pas son gant sur le visage d'Iseut, mais s'en sert pour boucher le trou de la hutte qui laisse passer les rayons du soleil :

Li rois doz et plesanz
Ne se volt esmaier;
Sor noz faces luisanz
Vit le soleill raier
El tro qui n'ert pas granz
Ala son gant plaier.

Mais, comme dans Béroul [4], Tristan et Iseut sont couchés dans une loge qu'ils avaient fait dresser :

Et ge, por solacier
Avec m'amie amee,
Avoie fet drecier
Ceste loge et fermee
Por ma dame embracier
Qui reïne est clamee.

Comme dans Béroul encore [5], le roi Marc se repent de sa sévérité :

---

1. Cité par Fr. Michel, I, VIII.
2. *Romania*, I, p. 119.
3. Li *Romanz de la Poire de Messire Thibaut*, p. p. Stehlich, p. 37, v. 143 sq.
4. Fr. Michel, I, p. 88, v. 1764 sq. : *La loge fu de vers rains faite, — De leus en leus ot fuelle atraite — Et par terre fu bien jonchie.*
5. Fr. Michel, I, p. 97, v. 1968 sq.

Grant joie en soi conçut
Li rois, n'en dotez mie
Quant l'espee aparçut
Entre moi et m'amie ;
Et dit trop le deçut
Celui par sa voidie
Cui conseill il reçut,
Par sa losangerie.

Pourtant il faut encore ici noter une différence. Dans Béroul, les deux amants dorment réellement [1], tandis que dans le roman de la *Poire* ils font semblant de dormir [2] :

Sor nos vint, ce m'est vis,
Li rois, fust joie o dels,
Et ge m'espee mis
Gesir entre nos deus.
Puis tornames noz vis
Ireuz et engoisseus.

Un des derniers épisodes de l'histoire de Tristan et d'Iseut est celui de la voile qui cause la mort de notre héros. Iseut, ramenée auprès de son amant malade, fait hisser, au moment d'aborder, et comme signe convenu de sa présence, une voile blanche. Iseut aux blanches mains annonce à Tristan, sans mauvaise intention chez Eilhart, dans le but de se venger des dédains de son mari chez Thomas, que la voile du vaisseau est noire ; Tristan meurt aussitôt. C'est à cette fin dramatique que fait allusion une ballade allemande [3] :

War je mein gleich
Das glaub ich hart,
Fürwahr ! mein Ungefell ist gross ;
Der Sonnen Glast
Ist mir verkert,
Mit klag bin ich Tristans Genoss.
Da ihm verkündt war der schwarz Segel
Viel kranker Ding
Er da beging,
Alsbald die Glock schlägt zwey aus rechter Regel.

Enfin une romance espagnole du XIIIe siècle peut nous présenter quelque

---

1. Fr. Michel, I, p. 89, v. 1792 : *Eisi s'endorment li amant.*
2. De même dans la *Folie Tristan* de Berne, v. 200.
3. Cette ballade a été publiée par Görres. *Altteutsche Volks-und Meisterlieder*, Francfort, 1817, *p.* 79 ; le style en est visiblement rajeuni.

intérêt, non parce qu'elle reproduit directement un des traits contenus dans la version de Béroul ou dans celle de Thomas, mais au contraire parce qu'elle nous offre un mélange assez curieux de détails originairement distincts [1]. Il s'agit dans cette romance de Tristan qui, gravement blessé par la lance de son oncle jaloux, est visité par Iseut. Tous deux s'embrassent, baignent le lit de leurs larmes, et à cette place croît aussitôt un lis qui a la propriété de rendre les jeunes filles mères comme Iseut le devient à ce moment. Dans cette version populaire, où Tristan est frappé de la lance par son oncle, détail qui nous rappelle la façon bizarre dont le roman en prose fait mourir notre héros [2], Iseut a pris la place de Blanchefleur, mère de Tristan, et Tristan celle de Riwalin, son père. D'après la version de Thomas, en effet, le père de Tristan, se trouvant à la cour de Marc et ayant accompagné ce prince dans une guerre, y est blessé mortellement. Blanchefleur, la fille du roi, éprise d'amour pour lui, vient le trouver dans sa chambre, et c'est à cette entrevue que Tristan doit sa naissance [3]. Il y a parfaite analogie entre cette version primitive et la tradition populaire que nous offre la romance espagnole ; le cadre est le même, les personnages seuls ont changé de nom. Quant au lis qui croît près du lit des deux amants, outre qu'il nous rappelle la transformation opérée par le roman en prose dans le discours allégorique de Brangien, sa présence ici semble dériver de la tradition populaire dont Eilhart s'est fait l'écho [4], et suivant laquelle, sur les tombeaux des deux amants, s'élevait soit un lis, soit un lierre, soit un rosier qui les recouvrait. La romance espagnole ne fait pas pousser ce lis sur leurs tombes ; néanmoins elle a dû emprunter ce trait à la croyance dont nous venons de parler.

Nous arrivons maintenant aux petits poèmes épisodiques relatifs à notre légende. Ces petits poèmes sont au nombre de quatre : le Tristan fou du ms. de Berne, le Tristan fou du ms. Douce, le lai du Chèvrefeuille de Marie de France et un fragment du *Donnet des Amanz*. Nous n'étudierons que les deux derniers [5].

---

1. Voir Fr. Michel, I, XVII, et Von der Hagen, p. 564. A cette romance espagnole correspond une romance portugaise du XVe siècle, Fr. Michel, II, p. 298, Von der Hagen, p. 577.

2. Il meurt en effet blessé par le glaive envenimé de Bédalis, mari de Gargeolain, en allant visiter cette dernière, qui était l'amante de son compagnon Kaherdin. Voir l'étude de M. Bédier.

3. Vetter, p. 36.

4. Voyez ce qui est dit dans l'étude de M. Bédier sur le dénouement du roman.

5. Sur les deux poèmes relatifs à Tristan fou, voyez l'étude de M. Lutoslawski.

Voici le sujet du *Chèvrefeuille*. Tristan, chassé de la cour par le roi Marc irrité contre lui à cause de son amour pour la reine, se retire dans le pays de Galles, sa patrie. Il ne peut rester longtemps séparé de son amie, revient en Cornouailles et, pour ne pas se faire reconnaître, il vit, le jour, dans une forêt et, le soir, il reçoit l'hospitalité chez des paysans qui lui donnent des nouvelles de la cour. Ils lui apprennent que le roi doit se rendre avec la reine à Tintajoil à la Pentecôte pour y tenir assemblée. Comme le cortège doit traverser la forêt, Tristan coupe une branche de coudrier, la taille en carré, et avec son couteau y grave son nom ; puis il place le bâton sur le chemin où doit passer la reine. Il l'avait avertie de ce signal qu'il lui donnerait, en lui écrivant qu'il ne pouvait vivre sans elle, comme elle ne pouvait vivre sans lui, semblables au chèvrefeuille et au coudrier auquel ses branches sont entrelacées : si le coudrier meurt, le chèvrefeuille languit aussitôt. La reine, en se dirigeant avec son escorte vers Tintajoil, aperçoit le bâton, ordonne à ses gens de s'arrêter et, suivie de sa fidèle Brangien, elle s'engage dans le bois où elle « meine grant joie » avec Tristan et lui promet d'obtenir sa grâce auprès du roi ; puis ils se séparent en pleurant. Tristan, de retour dans le pays de Galles et joyeux d'avoir revu son amie, en fait un nouveau lai que les Anglais ont appelé *gotelef* et les Français *chèvrefeuille*.

A quelle partie, dans l'ensemble de la légende de Tristan, se rattache cet épisode tel que nous le présente Marie de France ? On peut, au premier abord, en rapprocher des passages correspondants d'Eilhart [1] et de Henri de Freiberg [2] où nous voyons en effet une branche d'arbre figurer comme signe convenu entre les deux amants pour leur entrevue dans la Blanche Lande. Mais chez l'un et chez l'autre la branche d'arbre n'apparaît que comme un signe et nullement comme une allégorie de leur amour. Il y a là tout au plus un souvenir lointain, une simple réminiscence du lai de Marie de France. De plus, l'épisode dans Eilhart et dans Heinrich de Freiberg est placé à un moment tout différent de la légende, dans le second acte, pour ainsi dire, des amours de Tristan et d'Iseut, après une dernière surprise qui rend le rappel de Tristan entièrement impossible et le réduit à ne revoir désormais Iseut qu'au moyen de ruses et de déguisements. Dans Marie de France, au contraire, Iseut promet à Tristan d'obtenir son retour [3], et, plus loin, Marie dit expressément que cette faveur lui a été accordée :

---

1. *Buch der Liebe*, p. 98.
2. *Heinrichs von Freiberg Tristan*, hgg. V. Bechstein (Leipzig, 1877), p. 188 sq.
3. V. 97 sq. *Die Lais der Marie de France*, hgg. von Warnke. Halle, 1885, p. 181-85.

Tristan en Wales s'en rala
Tant que sis uncles le manda [1].

L'épisode dans Marie de France précède donc la séparation définitive des deux amants. Reste à savoir quels points communs ce lai présente soit avec la version de Béroul, soit avec celle de Thomas. Sur la cause de l'exil de Tristan, Marie est à peu près muette ; elle nous dit bien, il est vrai, que Marc l'avait chassé *par encusement* [2], mais sans nous apprendre qui avait accusé le neveu du roi et dans quelles circonstances il avait été dénoncé. Quand elle ajoute que le roi éprouvait des regrets de l'avoir exilé et qu'il le rappela [3], nous sommes moins embarrassés pour décider à laquelle des deux versions on peut rattacher, même de loin, le sujet du *Chèvrefeuille*. Selon Béroul, les deux amants reconnus coupables sont condamnés à être brûlés ; Tristan s'échappe et, avec Iseut qu'il a arrachée des mains des lépreux, il va vivre dans la forêt du Morrois jusqu'à ce que le philtre d'amour ait perdu sa force ; alors Tristan écrit au roi pour le prier de consentir à reprendre la reine ; celle-ci revient à la cour, mais Tristan s'exile et n'y reparaît qu'à la faveur de subterfuges ; il n'y est jamais rappelé officiellement. Dans la version de Thomas, au contraire, Iseut et Tristan sont surpris trois fois : après la première découverte, Tristan, qui a épargné à la reine un parjure en se laissant tomber avec elle, va combattre le géant Urgan, pendant qu'Iseut reste à la cour et le fait bientôt rappeler. Ils sont surpris une seconde fois, et c'est alors qu'ils vont vivre ensemble dans la forêt jusqu'à ce qu'ayant été trouvés dans la grotte par le roi ils rentrent à la cour. Enfin survient une troisième découverte, celle que raconte le fragment de Cambridge [4], laquelle les sépare définitivement. C'est donc entre la première et la seconde surprise des deux amants suivant la version de Thomas, alors que Tristan est à l'étranger, que l'on peut avec le plus de vraisemblance intercaler l'épisode du chèvrefeuille. Le cadre seul du récit de Thomas paraît lui convenir ; la source semble avoir été la même pour les deux poètes.

Qu'est-ce maintenant au fond que ce lai de Marie de France ? Le sujet n'est pas de son invention ; elle prend soin de nous le dire elle-même tout au début :

Plusur le m'unt cunté e dit
E jeo l'ai trové en escrit [5].

---

1. V. 105 sq.
2. V. 101.
3. V. 106.
4. *Arch. des Missions scientifiques*, V, p. 97.
5. V. 5.

D'autre part les vers :

De Tristran e de la reïne,
De lur amur qui tant fu fine,
Puis en mururent en un jur [1],

nous indiquent nettement que l'épisode auquel nous avons affaire fait dans la pensée de l'auteur partie intégrante de la légende, est un de ses éléments constitutifs. Mais, en laissant même de côté la sécheresse des détails, le petit nombre des personnages, la forme allégorique donnée à une partie du sujet, en négligeant tout cet ensemble de traits caractéristiques qui sont par eux-mêmes des raisons péremptoires et tout à fait convaincantes, le titre de *lai* que porte ce petit poème ne nous permet pas de croire qu'il est un fragment détaché d'un ouvrage d'ensemble sur la légende de Tristan. Un lai, pour Marie de France et pour ses contemporains, était, comme le dit M. G. Paris, « le livret d'une mélodie bretonne connue [2] ». D'abord composition musicale et distinct du récit qui en était le sujet, il finit par être identifié avec lui. Le lai du *Chèvrefeuille* ne peut pas être autre chose que la traduction en français du sujet d'un morceau de musique breton sur la légende celtique de Tristan, traduction à laquelle Marie de France a donné la forme habituelle des narrations rimées, c'est-à-dire la forme de vers de huit syllabes rimant deux à deux.

Une preuve de l'existence de ce lai à l'état de composition musicale nous est fournie par Marie de France elle-même quand elle nous dit que Tristan l'avait composé :

Tristram, ki bien saveit harper,
En aveit fet un nuvel lai [3].

Elle a donc dû l'entendre sous une forme lyrique, ou bien cette dernière lui était attribuée par la tradition comme étant sa forme primitive. En effet, outre sa réputation d'amant fidèle et malheureux, Tristan possédait celle de musicien consommé. Gottfrid de Strasbourg nous le représente auprès d'Iseut aux Blanches Mains composant le *beau lai de Tristan* « qu'on ne cessera d'admirer, dit le poète, tant que le monde durera », et à tous ses chants il entremêlait le refrain : *Isot ma drue, Isot m'amie, — En vus ma mort, en vus ma vie* [4]. Dans le roman en prose, il est souvent question de lais dont Tristan est l'auteur, en particulier du

1. V. 7 sq.
2. *Romania*, VII, p. 1. Voir du reste pour les lais en général, et pour ceux de Marie de France en particulier, ibid., VIII, p. 38 et 630; XIV, p. 604.
3. V. 112 sq.
4. Cf. Bossert qui a traduit ce passage, p. 85-86.

lai de plour qu'il avait fait à l'occasion de son premier voyage en Irlande, du *lai du boire pesant* inspiré par le souvenir du philtre d'amour, du *lai du deduit d'Amours* où il chantait son séjour avec Iseut dans la forêt du Morrois, enfin du *lai mortal* qui commençait ainsi :

Je feiz jadis chansons et lays,
Mais a cest point toutes les lays.
Amour m'occist : n'est ce bel lays? [1]...

Mais nulle part dans le roman en prose il n'est question d'un lai du *Chèvrefeuille*. Seuls, un manuscrit de Berne et un manuscrit de la Bibliothèque Nationale nous ont conservé un lai lyrique de ce nom attribué à Tristan et dont les paroles sont peut-être encore du XIIe siècle [2]. C'est sans doute à ce lai ou à un autre analogue que fait allusion ce vers de *Flamenca :*

L'us viola lais del Cabrefoil [3].

et ce passage du roman de *Renart :*

De Tristram qui la chievre fist,
Qui assez belement en dist [4],

Ce lai lyrique du Chèvrefeuille n'est sans doute que dans un rapport assez lointain avec le lai narratif de Marie de France ; Tristan, nous y est-il dit dans les derniers vers, lui a donné ce nom à cause de la douce odeur du chèvrefeuille.

Ke por ceu ke chievrefiaus
Est plus dous et flaire miaus
K'erbe ke on voie as iaus
Ait nom cist douls lais
Chievrefuels li gais.

Nous sommes loin, on le voit, de l'allégorie de Marie de France ; mais nous n'en avons pas moins dans l'existence de ce lai un indice précieux qui nous permet d'affirmer que Marie a puisé à une source réelle et qu'elle a donné une forme épique à un sujet lyrique qu'elle avait entendu chanter autour d'elle.

Nous avons vu tout à l'heure Gottfrid de Strasbourg citant en fran-

---

1. Voir Von der Hagen, p. 581, note 1, qui cite ces détails du roman en prose d'après un ms. du Vatican.
2. Ce lai a été publié pour la première fois par Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 178-79. Il est en outre dans Bartsch, *Chrestomathie*, 4e éd., p. 227 sq.
3. Le *Roman de Flamenca*, pp. Meyer, p. 571.
4. Martin, *Roman de Renart*, I, p. 90, v. 5.

çais le refrain des chants de Tristan. Pour qu'il ait songé à citer ces vers, il fallait qu'ils appartinssent à une chanson connue et célèbre à cette époque. Nous avons vu aussi qu'il était question d'un lai du Chèvrefeuille dans le roman de *Flamenca* ; les vers qui suivent immédiatement ce passage font mention d'autres lais sur ce même sujet de Tristan :

L'us viola lais del Cabrefoil,
L'autre celui de Tintagoil
. . . . . .
L'us contava de Governail
Com per Tristan ac greu trebail.

De même dans le roman de *Renart* :

« Je fot savoir bon lai breton
Et de Merlin et de Noton,
Del roi Artu et de Tristan,
Del Chevrefoil, de saint Brandan.
— E sez tu le lai dam Iset?
— Ya, ya : godistoët ;
Ge fot saveir, fet il, trestoz ſ. »

Dans le roman en prose, il est aussi question d'un *lai de la franchise Tristan* que les Bretons auraient composé et chanté à propos de la mort du géant Nabon que Tristan avait tué, délivrant ainsi le pays de ses brigandages : *Li pays est orendroit apelés li franchise Tristan. Li Breton firent un lai de ceste aventure qui est appellez li lai de la franchise Tristan*[2]. Tous ces passages, ainsi que celui de Pierre de Blois cité plus haut, où il est dit que Tristan était avec Gauvain et Arthur un des sujets de prédilection des jongleurs, ne nous prouvent-ils pas que le lai dont Marie de France a recueilli la tradition faisait partie d'un groupe de morceaux analogues à lui, non par le fond qui variait de l'un à l'autre, mais par leur forme brève et musicale, dont chacun chantait un épisode distinct de la légende de Tristan? Cette dernière aurait donc été à l'origine morcelée et fragmentée avant d'être groupée en un tout par Béroul, Thomas et Chrétien de Troyes. Maintenant Marie a-t-elle emprunté le sujet de son lai directement aux Bretons ? C'est peu probable. L'épisode tout entier se passe en Angleterre, et le nom du chèvrefeuille est traduit en anglais. Si elle a songé à nous renseigner ainsi sur la dénomination que donnaient les Anglais à ce lai, c'est qu'elle l'avait entendu conter dans

1. I, p. 67, v. 11.
2. Cité par Von der Hagen, p. 581, n. 1.

leur langue et que cette dernière lui a servi d'intermédiaire. D'ailleurs le mot *lovendris* (*love drink*) que nous rencontrons dans Béroul [1] vient confirmer cette assertion qu'une partie des aventures de Tristan et d'Iseut ont été traduites du breton en anglais avant de passer dans les œuvres de nos poètes [2].

Le second morceau épisodique dont nous avons à nous occuper fait partie du *Donnet des Amanz* [3], poème érotique conservé dans un manuscrit du XIIIe siècle. Ce fragment s'y trouve intercalé entre le dialogue d'un amant et de sa maîtresse et l'histoire de Didon et d'Enée. Tristan, exilé en Bretagne et n'ayant pas revu Iseut depuis un an, pénètre seul une nuit dans le jardin du roi Marc. Il monte sur un arbre et là se met à contrefaire le chant des oiseaux les plus harmonieux ; c'était un talent, nous dit le poète, que Tristan avait appris dès son plus jeune âge. Iseut, couchée près du roi Marc, reconnaît son ami à ce chant, mais ne sait comment elle pourra le rejoindre, car tous ses mouvements sont épiés par dix chevaliers et par un nain plus terrible à lui seul que les dix chevaliers. Elle ne résiste pas cependant au désir de revoir Tristan, se lève, passe à travers les chevaliers, qui se trouvaient justement endormis, et arrive à la porte du jardin. Elle tire la barre, mais le bruit que fait la chaîne éveille le nain, qui court après la reine et veut la retenir par le bras. Celle-ci furieuse lui assène un tel coup sur la figure qu'elle lui fait sauter quatre dents et l'étend à terre tout ensanglanté. Aux cris poussés par le nain, le roi Marc arrive, et son fidèle serviteur lui expose le fait. Marc, loin d'être courroucé, répond au nain qu'il s'est mépris, que Tristan ne peut être dans le voisinage, et qu'on peut laisser la reine se promener en toute liberté dans le jardin. Iseut va droit à Tristan, et le poète termine en disant qu'elle n'avait fait que son devoir en se mettant en aventure et en péril pour un homme qui, par amour pour elle,

> Rere se fit dreit cum[e] fol
> Barbe, guernon [e] chef e col,
> E bricun se feseit clamer ....
> Apertement dunt il mustra
> Ke pas en gabere n'ama 4.

Ces derniers vers font allusion à l'épisode de Tristan fou. Voilà tout ce que, dans ce morceau du *Donnet des Amanz*, si nous y ajoutons toutefois le séjour de Tristan en Bretagne et la présence d'un nain dénon-

1. Fr. Michel, I, p. 104, v. 2105.
2. Voir les observations de G. Paris à ce sujet, *Rom.*, XIV, p. 604.
3. Fr. Michel, II, p 149-157.
4. V. 165 sq.

ciateur, nous trouvons de commun avec les versions connues de notre légende. Pour l'imitation du chant des oiseaux, nous n'en retrouvons qu'un lointain souvenir dans un passage d'Eilhart où la reine, répondant au concert des oiseaux dans la forêt, trouve moyen en s'adressant à eux d'indiquer à Tristan où elle sera la nuit, et de lui donner ainsi un rendez-vous[1]. Enfin nous ne rencontrons dans aucune rédaction un récit qui, par la mise en scène, par les personnages, soit non seulement semblable, mais même analogue à celui qui fait le fond de cet épisode. Avons-nous affaire ici, comme pour le lai du Chèvrefeuille, à une ancienne composition bretonne qui, après avoir été chantée par les bardes, serait devenue la propriété des harpeurs anglais, puis des jongleurs français? Ce serait là une hypothèse assez vraisemblable. Malheureusement nous n'avons pas pour cet épisode, comme pour l'épisode du Chèvrefeuille, des témoignages certains de son existence en dehors du *Donnet des Amanz*, des points de repère qui nous permettent de constater dans la littérature une tradition dont il serait le dérivé. La chose reste donc tout entière dans le domaine de la conjecture. Une autre supposition, moins séduisante peut-être, mais tout aussi vraisemblable, consisterait à voir dans cet épisode une variante des nombreux incidents inventés par les poètes à propos de l'exil de Tristan. Les efforts pour se rapprocher faits par deux amants qui ne peuvent plus se voir qu'en cachette et au prix de grandes difficultés étaient un thème offert à l'imagination des conteurs, et sur ce thème ils pouvaient broder à l'infini. Béroul et Thomas nous offrent à chaque page des exemples de cette tendance à compliquer les dangers dans les entrevues des deux amants; Eilhart fait revenir successivement Tristan en Angleterre sous quatre déguisements, en lépreux, en pélerin, en ménestrel, en fou; les poèmes de Tristan fou, le lai du Chèvrefeuille dérivent eux-mêmes de cette tendance. A son tour, l'épisode du *Donnet des Amants* peut devoir sa naissance à ce penchant tout naturel à présenter un fait connu sous un nouveau jour, à enrichir une situation donnée de nouveaux imbroglios et de nouvelles intrigues.

Léopold SUDRE.

---

1. « Sic durfte ihm nicht zusprechen, so weisete sie aber den vögelein ihren Willen und Meinung, dabei er verstehen mocht, an welchen Ende er sie funde... » *Buch der Liebe*, p. 99. Ajoutons que Siegfried, dans les *Nibelungen*, possède lui aussi le talent de contrefaire le chant des oiseaux.

LA FOLIE TRISTAN

DU MANUSCRIT DE BERNE

L'édition qui suit est faite sur une nouvelle copie des feuilles 151 v° b-156 v° b du manuscrit n° 354 de la bibliothèque de Berne. J'avais, en prenant cette copie, sous les yeux l'édition de M. Fr. Michel (*The poetical romances of Tristan*, London, 1835, t. I, p. 215-241). L'exemplaire de ce livre dont je me servais appartient à M. Gaston Paris; il porte en marge des notes proposant des émendations au texte imprimé. Ces émendations ont été en partie confirmées par les leçons du manuscrit (auquel cas elles ne sont pas signalées); je me suis servi des autres pour améliorer le texte de mon édition en les indiquant par P. Les émendations proposées par M. Michel sont marquées M. Je signale par « M. lit » les endroits où Michel a mal lu le manuscrit, mais je ne fais pas mention des cas assez nombreux où ma ponctuation diffère de la sienne. — Je sépare les mots autrement que lui dans les cas suivants où il écrit: 7 *norine;* 23 *n'osai;* 48 et 49 *n'on;* 117 *s'antorne;* 259 *l'anbre;* 273 et 389 *engrande;* 332 et 382 *anmoine;* 340 *ceil.* — Je résous les abréviations: ml't = *mout*, cf. *dialt* 47, *vialt* 83, 253, mais ordinairement *viaut;* 9 = *con*, chābre = *chanbre*, mt = *mant*, telles qu'elles sont presque toujours écrites en toutes lettres; q. q = *que*, *qui*, qui se trouvent plus souvent en toutes lettres que *qe*, *qi*; n⁹ = *nos* ou *nus*, ce dernier n'arrive qu'au vers 247; etc. Dans le manuscrit, les noms propres sont souvent indiqués par la seule initiale (par exemple .Y.); les lettres ajoutées par moi sont en italiques (Y*siaut*). — Les quelques lettres que le copiste a détruites par un point mis au-dessous d'elles sont, excepté aux vers 156, 431 tout simplement passées sous silence comme n'offrant aucun intérêt. J'ai écrit *v*, *j* et *ç*, quoique le copiste emploie constamment *u*, *i* et *c*.— ..... à la fin d'un vers signifient que je suppose une lacune;

le manuscrit lui-même n'en indique jamais. — Les vers 4, 5, 26, 27, 32, 58, 104, 109, 116, 119, 156, 221, 263, 293, 537, remplissent deux lignes chacun, la plupart avec des répétitions des mots finals.

Ci conmance de Tristan.

Mout est Tritanz mellez a cort,
Ne set o aille ne ou tort...
Formant redoute Marc lo roi,
Que rois Mars formant lou menace,
Si viaut bien que Tritanz lou sache,
Se de lui puet avoir saisine,
Mout li vaudra po sans n'orine
Que par lui ne reçoive mort.
De sa fame li a fait tort.
Clamé s'en est a son barnage
Et de la honte et de l'otrage
Que Tritanz ses niés li a fait.
Honte a de ce qu'il li a fait;
Ne pot mais aler sanz celer.
Ses barons fait toz asanbler
Et lor a bien montree l'ovre, [fol. 152. r°. a].
Lo mesfait Tritan lor descovre.
« Seignor, » fait il, « que porrai faire ?
Mout me torne a grant contraire
Que de *Tritan* ne pris vangence,
Sel me torne l'an a enfance.
Foïz s'an est en ceste terre
Que je no sei o jamais querre,
Car mout l'avrai tot jorz salvé.
Se poise moi, por saint Odé...
Se nus de vos lou puet parçoivre,
Faites lou moi savoir sanz faille.
Par saint Sanson de Cornouaille,

---

1 *M. lit* menez. — 2 *M. lit* cort. — 5 *M.; ms.* Si i uaut. — 7 *P. ms.* son uorine. — 26 *ms.* nos *au lieu de* nus.

Quil me randroit, gré l'an savroie
Et tot jorz plus chier l'an avroie. »
N'i a celui ne li promete
Que a lui prandre entante mete.
Dinas li senechax sopire,
Por T*ritan* a au cuer grant ire,
Forment l'an poise en son corage;
Erramant a pris un mesage
Par cui a fait Tritan savoir
Con a perdu par non savoir
L'amor del roi, quil et de mort.
Mar vit T*ritanz* son bel deport.
Par envie est aparceüz;
Mout en a esté deceüz.
Qant Tritanz oï la novele, [fol. 152. r°. b].
Sachiez ne li fu mie bele;
N'ose repairier ou païs,
Sovant en a esté fuitis.
Sovant sopire et mout se dialt
De ce c'o lui nen a Ysiaut.
Ysiaut a il, mais nen a mie
Celi qui primes fu s'amie.
Porpanse soi qu'il porra faire,
Con la porra a soi atraire,
Car n'ose aler en la contree.
« Ha ! Dex, « fait il, » quel destinee !
C'ai je sofert en tel amor !
Onques de li ne fis clamor
Ne ne me plains de ma destrece,
Por quoi m'asaut, por quoi me blece ?
Dex ! ce que doi[t] ? qui me sanble...
Don ne fai je ce que demande ?
Nenil, qant cele a[i] laissiee
Qui a por moi tant de hachiee,
Tant mal et tant honte [et] anui.
Las ! « fait il, » [he las !] con je sui
Malaürox, et con mar fui !...
Soferte et tante poine aüe !
Ainz si bele ne fu veue.

---

29 *ms.* Qel. — 32 *P.*; *ms.* qui. — 50 *ms.* pr. a samie.

Ja n'an soit mais nul jor amez,
Ainz soit tot jorz failliz clamez
Qui de lui amer ja se faint !
Amors, qui totes choses vaint,
Me doint encor que il avaigne [fol. 152. v°. a.]
Que a ma volanté la taigne !
Si ferai je, voir, se Dex plait.
A Deu pri ge qu'i ne me laist
Morir devant [ce] que je [l'] aie.
Mout me gari soef ma plaie.
Et Dex me doint encor tant vivre
Que la voie saine et delivre !
Encor avroie je mout chier
S'a li me pooie acointier.
Et Dex li doint joie et santé,
S'il vialt, por sa doce bonté !
Et il me doint enor et joie,
Et si me tor[t] en itel voie,
Q'ancor[e] la puisse aviser
Et li veoir et encontrer !
Dex ! con sui maz et confonduz
Et en terre mout po cremuz !
Las ! que ferai, quant ne la voi ?
Que por li sui en grant efroi
Et nuit et jor et tot lo terme.
Qant ne la voi a po ne de[r]ve.
Las ! que ferai ? ne sai que faire,
Que por lui sont en grant afaire...
Morir devant ce que je l'aie ?
Mout me gari soef ma plaie
Que je reçui en Cornuaille,
Qant a Mohort fis la bataille
En l'ile ou fui menez a nage
Por desfandre lo treussaje
Que cil devoient de la terre : [fol. 152. v°. b.]
A m'espee finé la guerre.
Tenir me porroit por mauvais,
Se por nule menace lais

---

70 *P.*; *ms.* amer ne se fait. — 74 *P.*; *ms.* serai. — 99 *M. lit* Mehort
103 *M*: A m'espée [ai] finé la guerre.

Que je n'i aille en tanpinaje
O en abit de fol onbrage.
Por li me ferai rere et tondre,
S'autremant ne me puis repondre.
Trop sui el païs coneüz :
Sanpres seroie deceüz,
Se je ne puis changier a gré
Ma vesteüre et mon aé.
Ne finerai onques d'errer
Tant con porrai nes point aler. »
Quant ce ot dit, plus ne demore,
Ainz s'an torne meïsmes l'ore,
Gerpi sa terre et son roiaume,
Il ne prinst ne hauberc ne hiaume.
D'errer ne fine nuit et jor,
Jusq'a la mer ne prist sejor.
A mout grande poine vint la;
Et si vos di qu'il a pieç'a
Tel poine soferte por lis
Et mout esté fol, je vos di.
Change son non, fait soi clamer
Tantris. Qant il ot passé mer,
Passez est outre lo rivage. [fol. 153. r°. a.]
Ne vialt pas q'en lo taigne a sage :
Ses dras deront, sa chere grate,
Ne voit home cui il ne bate;
Tondre a fait sa bloie crine.
N'i a un sol en la marine
Qui ne croie que ce soit rage;
Mais ne sevent pas son corage.
En sa main porte une maçue;
Comme fox va : chascuns lo hue,
Gitant li pierres a la teste.
Tritanz s'en va, plus n'i areste.
Ensinc ala lonc tans par terre
Tot por l'amor Y*siaut* conquerre.

---

107 *P.; ms.* felon braie.— 114 *ms.* en mon aer; *le copiste paraît s'être trompé de ligne en copiant encore une fois la fin du vers* 113; *l'r final est évidemment ajouté après coup.* Nes point *du vers* 115 = même un pas (*cf. Zeitschrif, II,* 409 s.). — 122 *ms.* grant. — 134 *ms* Quil.

Mout li ert boen ce qu'il faisoit,
Nule rien ne li desplaisoit
Fors ce qu'il n'estoit o *Yseut:*
Celi desirre, celi veut.
N'a encor pas esté a cort,
Mais or ira, a quel qu'[il] tort,
Et se fera por fol sambler,
Que a *Ysiaut* viaut il parler.
Droit a la cort en est venuz,
Onques huis ne li fu tenuz.
Qant Tritanz vint devant lo roi,
Auques fu de povre conroi:
Haut fu tonduz, lonc ot lo col,
A mervoille sambla bien fol,
Mout s'est mis por amor en grand(r)e.
Mars l'apele, si li demande: [fol. 153. r° b.]
« Fox, con as non? » « G'é non Picous. »
« Qui t'angendra? » « Uns valerox. »
« De que t'ot il? « « D'une balaine.
Une suer ai, que vos amoine;
La meschine a non Bruneheut;
Vos l'avroiz, je avrai *Yseut.* »
« Se nos chanjon, que feras tu? »
Et dit Tritanz: « O bee[s] tu?
Entre les nues et lo ciel
De flors et de roses, sanz giel,
Iluec ferai une maison
O moi et li nos dedviron
A ces Galois, cui Dex doint honte!
Encor n'ai pas finé mon conte.
Rois Mars, demoisele Brangain
Traist, je t'afi enz en(z) ta main,
Del boivre don dona Tritan,
Don il sofri puis grant ahan.
Moi et *Ysiaut,* que je voi ci,
En beümes: demandez li;

---

144 *M. lit* oy *au lieu de* o Yseut. — 145 *ms.* que il veut *au lieu de* celi veut. — 156 *Le copiste a d'abord écrit* graindre, *puis effacé l'*i. *Cf.* 389. — 162 *P.; ms.* brunchor. — 172 *P.*; *ms.* demoi sece. — 173 *ms.* Tain.

Et si lo tient or a mançonge ;
Don di je bien que ce fu songe,
Car je lo songé tote nuit.
Rois, tu n'iés mie encor bien duit;
Esgarde [moi] en mi lo vis :
Don ne sanble je bien Tantris ?
Je ai sailli et lanciez jons,
Et sostenu dolez bastons,
Et en bois vescu de racine,
Entre mes braz tenu raïne. [fol. 153. v° a.]
Plus diré, se m'an entremet ;
En terre pose Picolet. »
« Ce poise moi que tant fait as;
Lai or hui mais ester tes gas. »
« A moi que chaut s'il vos en poise ?
Je n'i donroie .j. po de gloise. »
Or dient tuit li chevalier :
« N'a fol baer, n'a fol tancier ! »
« Rois, manbre os d'un[e] peor grant,
Qant vos nos trovastes gisant
Dedanz la foilliee, estandu
Entre nos .ij. mon branc tot nu ?
La fis je sanblant de dormir,
Car je n'osoie pas foïr.
Chaut faisoit con el tans de mai;
Par mi la loje vi .j. rai;
Li rais sor sa face luisoit :
Mout faisoit Dex ce qu'il voloit ;
Tes ganz botas enz el pertuis,
Si t'an alas, il n'i ot plus ;
Car je ne voil l'autre conter,
Car il li devroit bien manbrer. »
Marc en esgarde la raïne,
Et cele tint la chere encline,
Son chief covri de son mantel :
« Fol, mal aient li marinel
Qui ça outre vos amenerent,
Qant en la mer ne vos giterent ! »

---

196 *ms.* manbre vos. *Cf. Rom.* XIV, 306. — 203 *P.; ms.* lo laie. — 208 *ms.* lordre.

Adonques a Tritanz parlé:
« Dame, cist cox ait mal dahé! [fol. 153. v°. b.]
Se estoiez certe de moi,
Se pres vos m'avoiez secroi
Et vos saüssiez bien mon estre,
Ne vos tandroit huis ne ffenestre
Ne lo commandemant lo roi.
Encor ai l'anel pres de moi
Que me donestes au partir
Del parlemant que doi haïr.
Maldite soi ceste asanblee!
Mainte dolereuse jornee
En ai puis aüe et soferte.
Car m'estorez, dame, ma perte
En doz baisier de fine amor
Ou enbracer soz covertor.
Mout m'avroiez fait grant confort,
Certes, o autremant sui mort.
Onques Yder, qui ocist l'ors,
N'ot tant ne poines ne dolors
Por Guenievre, la fame Artur,
Con je por vos, car je en mur.
Gerpi en ai tote Bretaigne,
Par moi sui venuz en Espaigne;
Onques nel sorent mi ami,
Ne nel sot la suer Caadin.
Tant ai erré par mer, par terre,
Que je vos sui venuz requerre.
Se je ensin m'an vois do tot,
Que l'un en l'autre ne vos bot,
Donc ai je perdue ma joie; [fol. 154. r°. a.]
Ja mais en augur nus ne croie. »
En la sale maint en consoille,
Li uns a l'autre [enz] en l'oroille:
« Mien escïant tot avandroit
Que mes sires cel fol crerroit. »

---

219 *ms.*: Se par vos marinet seruoi. — 224 *P.*; *ms.* Qui. — 231 *P.*; *ms.* sanz. — 234 *P.*; *ms.* Ydel quocist; *M. lit* Ysiaut, Del quocist. — 236 *ms.* Artus. — 241 *P.*; *ms.* candin. — 247 *M. lit* nos.

Li rois a demandé chevax,
Aler veoir vialt ses oisiax
La de defors voler as grues :
Pieç'a que n'issirent des mues.
Tuit s'an issent, la sale est [v]uie,
Et T*ritanz* a un banc s'apoie.
La raïne entra en sa chanbre,
Don li pavemanz est de lanbre,
A soi apele sa meschine.
Dit li a : « Por sainte Estrestine,
As tu oï del fol mervoilles ?
Male goute ait il es oroilles !
Tant a hui mes faiz regreté
Et les T*ritan*, c'ai tant amé
Et fais encor, pas ne m'an fain !
Lasse ! si m'a il en desdain,
Et si m'an sofre encor a poine.
Va por lo fol, si lo m'amoine ! »
Cele s'an torne eschevelee ;
Voit la T*ritanz*, mout li agree.
« Dan fol, ma dame vos demande.
Mout avez hui esté en grande
De reconter hui vostre vie.
Plains estes de melancolie : [fol. 154. v°. b].
Si m'aïst Dex, qui vos pandroit,
Je cuit que bien esploiteroit. »
« Certes, Brangien, ainz feroit mal :
Plus fol de moi vait a cheval. »
« Quel deiable enpané bis (?)
Vos ont mon non ensi apris ? »
« Bele, pieç'a que je lo soi.
Par lo mien chef, qui ja fu bloi,
Partie est de cest [chief] raison :
Par vos est fors. Lo gerredon
Hui cest jor, bele, vos demant,
Que me façoiz solemant tant
Que la raïne me merisse
La carte part de mon servise

---

253 *P.*; *ms.* aleueor. — 256 *P.* ; *M. lit* vu. — 264 *P.*; *ms.* fox. — 285 *ms.* sors. — 288 *P.*; *ms.* reisse.

O la moitié de mon travail. »
Don sopira a grant baail.
Brangien si l'a bien agaitié :
Biaus braz, beles mains et biau(x) pié(z)
Li voit avoir a desmesure ;
Bien est tailliez par la çainture.
En son cuer panse qu'il est sage
Et [en] meillor mal que (que) n'est rage.
« Chevaliers sire, Dex t'anor[t]
Et doint joie, mais qu'il ne tort
A la raïne a desenor
Ne a moi, qui sui de s'amor !
Pardone moi ce que t'ai dit,
Ne m'an poise mie petit. »
« Jel vos pardoin, pas ne m'an poise. » [fol. 154.v°a.]
A tant dit Brangien que cortoise :
« Toe merci porchace t'uevre :
D'autrui que de T*ritan* recovre. »
« Ja si feroie je mon voil ;
Mais li boivres del trosseroil
M'a si emblé et cuer et sans
Que je n'an ai autre porpans
Fors que tant en amor servir.
Dex m'an doint a boen chief venir !
Mar fu cele ovre appareilliee :
Mon san ai an folor changiee.
Et vos, Brangien, qui l'aportates,
Certes malemant esploitates.
Cil boivres fu faiz a envers
De plusor herbes mout divers.
Je muir por li, ele nel sant :
N'est pas parti oniemant ;
Car je sui *Tritanz*, qui mar fu. »
A cest mot l'a bien conneü.
A ses piez chiet, merci li crie,
Qu'il li pardoint sa vilenie ;
Si la relieve par les doiz,
Si la baisa plus de .c. foiz.

---

306 t'uevre *est employé* ἀπὸ κοινοῦ ; *cf. Tobler*, Vermischte Beitræge, *p.* 117.

Or la prie de sa besoingne
Et qu'el la face sans essoigne,
Bien s'an porra apercevoir,
Et qu'ele en face son pooir.
Brangien l'an moine par lo poin,
L'uns pres de l'autre, non pas loing, [fol. 154. v. b.]
Et vienent en la chanbre ensanble.
Voit lo *Ysiaut*, li cuers li tranble,
Car mout lo het por les paroles
Que il dist hui mati[n] si foles.
Mout boenemant et san losange
La salua, a quel qu'i[l] praigne.
« Dex saut, » fait ce il, « la raïne,
Avoc li Brangien sa meschine!
Car ele m'avroit tost gari
Por sol moi apeler ami.
Amis sui je et ele amie.
N'est pas l'amors a droit partie:
Je sui a doble traveillié,
Mais el(e) n'an a nule pitié.
O fain, o(i) soif et ou durs liz,
Pansis, pansant, do cuer, do piz
Ai soferte mainte destrece;
N'ai rien mesfait par ma parece.
Mais cil Dex qui reigne sanz fin,
Qui as noces Archedeclin
Lor fu tant cortois botoillier
Que l'eve fist en vin changier,
Icel Dex me mete en corage
Qu[e] i[l] me giet d'icest folage! »
Cele se taist, qui mot ne sone.
Voit la Brangiens, si l'araisone:
« Dame », fait ele, « quel sanblant
Faites au plus loial amant
Qui onques fust ne ja mais soit? [fol. 155 r°. a.
Vostre amor l'a trop en destroit.
Metez li tost voz braz au col!
Por vos s'est tonduz conme fol.

---

348 *ms.* dur.

Dame, entandez que je i di:
Ce est Tritans, gel vos afi. »
« Damoisele, vos avez tort.
Car fussiez vos a lui au port
O il ariva hui matin !
Trop a en lui cointe meschin.
Se ce fust il, il n'aüst pas
Hui dit de moi si vilains gas,
Oient toz cez en cele sale.
Miauz volsist estre el fonz de fale. »
« Dame, gel fis por nos covrir,
Et por aux toz por fox tenir.
Ainz ne soi rien de devinaille.
La nostre amor trop me travaille.
Po vos manbre de Gamarien,
Qui ne demandoit autre rien
Fors vostre cors qu'il en mena:
Qui fu ce qui vos delivra? »
« Certes, Tritans, li niés lo roi,
Qui molt fu de riche conroi. »
Voit lo Tritans, mout li est buen:
Bien set que il avra do suen,
S'amor, car plus ne li demande.
Sovant en a esté en grand(r)e.
« Resanble je point a celui
Qui sol, sanz aïe d'autrui, [fol. 155. r°. b.]
Vos secorut a cel besoin,
A Guimarant copa lo poin? »
« Oïl, itant que estes home.
Ne vos conois, ce est la some. »
« Certes, dame, c'est grant dolor.
Ja fui je vostre harpeor.
En la chanbre o fui venistes
Tele ore que je fui molt tristre[s]...
Et vos, raïne, encor un poi.
Car de la plaie que je oi,
Que il me fist par mi l'espaule,
Si issi je de ceste aule (?),

---

398 *ms.* chanbre de lui menistre.

Me randistes et sauf et sain ;
Autres de vos n'i mist la main.
Del velin del cruiel sarpent,
Panduz soie, se je en mant,
Me gar[es]istes sanz mehain.
Et quant je fui entrez el bain,
Traisistes vos mon branc d'acier :
L'osche trovas a l'essuier ;
Donc apelastes Perenis
O la bande de paile bis
O la piece iert envelopee ;
L'acier joinssistes a l'espee.
Quant l'un acier a l'autre joint,
Donc ne m'amastes vos donc point.
Par grant ire por moi ferir
L'alastes a deus poinz saisir : [fol. 155. v°. a.]
Venistes ver moi tot iriee.
En po d'ore vos oi paiee
O la parole do chevol,
Don je ai puis aü grant dol.
Vostre mere sot ce secroi,
Ice vo(i)s afi je par foi ;
Don me fustes vos [puis] bailliee.
Bien fu la nés apareilliee.
Qant de haute fumes torné,
Au tiers jor nos failli oré.
Toz nos estut nagier as rains
Je meïsmes i mis les mains.
Granz fu li chauz, s'aümes soif ;
B*rangiens*, qui ci est devant toi,
Corut en haste au trosseroel ;
Ele meprist estre son voil :
Do buv[e]rage empli la cope,
Mout par fu clers, n'i parut sope,
Tandi lo moi, et je lo pris.
Ainz ne iert mal ne après pis
Car trop savez de la favele.
Mar vos vi onques, damoise[le].»

---

411 P_1 ; *ms.* trouastes. — 417 *M. lit* manjastes. — 429 *P.* ; *ms.* Autre — 431 *M. lit* Il. — 439 iert *n'est pas tout à fait sûr :* ont (*M*) *est certainement une erreur.*

« De mout bon maistre avez leü !
A vostre voil seroiz tenu
Por T*ritan*, a cui Dex aït;
Mais toz en iroiz escondit.
Diroiz vos mais nole novele ? »
« Oïl: lo saut de la chapele.
Qant a ardoir fustes jugiee
Et as malades otroiee, [fol. 155, v°. b.]
Mout s'antraloient desrainnant
Et mout durement estrivant,
A l'un en donerent le chois,
Li qex d'aux vos avroit el bois.
Je n'an fis autre enbuschemant
Fors do Gorvenal solement.
Mout me deüssiez bien conoistre.
Car je formant lo fis je croistre.
Ainz par moi n'en fu un desdit,
Mes Gorvenal, cui Dex aït,
Lor dona tex cox des bastons
Ou s' apooient des moignons.....
En la forest fumes un terme,
O nos plorames mainte lerme.
Ne vit encor(e) l(i) hermite Ugrin ?
Dex mete s'ame a boene fin ! »
« Ce poez bien laissier ester;
De lui ne fait mie a parler.
Vos nel resanbleroiz oan.
Il est prodom, et vos truan(z).
Estrange chose avez enprise:
Maint engingniez par truandise.
Je vos feroie mout tost prandre
Et au roi vos ovres antandre. »
« Certes, dame, si lo savoit,
Je cuit qu'i[l] vos en peseroit.
L'an dit : qui ainz servi amor,
Tot lo gerredone en un jor.
Selonc les ovres qu'e[n] li voi,
Est ce granz enors endroit moi ? [fol. 156. r° a]

---

445 *Ms.* escondiz. — 461 *P.; ms.* Qui.— 471 *M. lit* en gragniez. — 478 *ms.* que lioi, *qui paraît avoir été originairement* que uoi.

Je soloie ja avoir drue,
Mais or l'ai, ce m'est vis, perdue. »
« Sire, qui vos a destorbé ? »
« Cele qui tant jorz m'a amé
Et fera encor, se Deu plaist.
Ne m'est mestier c'ancor me laist.
Or vos conterai autre rien :
Estrange nature a en chien.
Queles ! qu'est Hudent devenu ?
Qant cil l'orent .iij. iorz tenu,
Ainz ne vost boivre ne mangier,
Por moi se voloit enragier.
Donc abatirent au brechet
Lo bel lien o tot l'uisset.
Ainz ne fina, si vint a moi.
« Par cele foi que je vos doi,
Certes, jel gart en ma saisine
A celui eus cui me destine
Q'ancor ferons ensanble joie. »
« Por moi lairoit Y*siaut* la bloie.
Car lo me mostrez orandroit,
Savoir se il me conoistroit. ».
« Connoistre ! vos dites richece.
Po priseroit vostre destrece ;
Car puis que T*ritanz* s'an ala,
Home de lui ne s'aprima
Qu'il ne volsist mangier as danz.
Il gent en la chanbre loianz.
Damoisele, amenez lo ça ! »
Brangiens i cort, sou desloia. [fol. 156. r° b.]
Qant li brechez l'oï parler,
Lo lien fait des mains voler
A la meschine qui l'amoine ;
De venir a Tritan se poine,
S[or]e li cort, lieve la teste :
Onques tel joie ne fist beste ;
Boute do groin et fiert do pié :
Toz li monz en aüst pitié ;

---

484 *ms.* dex. — 488 *P.* ; *ms.* Queles hudent devenu. — 497 *M.* ens. — 499 *M.lit* lairoie. — 503 *ms.* nostre. — 511 *P.* ; *ms.* mars. — 514 *P.* — 516 *P.* ; *ms.* grain.

Ses mains loiche, de joie abaie.
Voit lo *Ysiaut*, formant s'esmaie,
Craint que il soit enchanteor
O aucun boen bareteor :
Tritanz ot povre vesteüre.
Au brachet dit : « La norriture
C'ai mis en toi soit beneoite !
Ne m'as mie t'amor toloite.
Molt m'as montré plus bel sanblant
Que celi cui j'amoie tant.
Ele cuide que je me faigne :
Ele verra la destre ensaigne
Q'ele me dona en baisant,
Qant departimes en plorant,
Cest enelet petit d'or fin :
Mout m'a esté pruchien voisin.
Mainte foiz ai a lui parlé,
Et quis consoil et demandé.
[Et] qan ne me savoit respondre,
Avis m'iert que deüsse fondre.
Par amor bais(s)ai l'esmeraude, [fol. 156. v° a.]
Mi oil moillerent d'eve chaude. »
Ysiaut conut bien l'anelet
Et vit la joie del brechet
Que il fait, a poi ne s'anrage.
Or s'aperçoit en son corage
C'est Tritans a cui el(e) parole.
« Lasse ! » fait ele, « tant sui fole !
Hé ! mauvais cuers, por que ne fonz,
Qant ne conois la rien el mont
Qui por moi a plus de tormant ?
Sire, merci ! je m'an repant. »
Pasmee chiet, cil la reçoit.
Or voit *Brangiens* ce qu'el voloit.
Quant el revint, es flans l'anbrace ;
Lo vis et lo nés et la face
Li a plus de mil foiz baisié.
« Ha ! *Tritanz* sire, quel pechié,

---

542 *M.*; *ms.* pol. — 544. *P.* — 552 *ms.* el .ff.

Qui tel poine sofrez por moi !
Don mal soie fille de roi,
S'or ne vos rant lo gerredon !
Quelles ! Brangien, quel la feron ? »
« Dame, nel tenez mie a gas :
Alez, si li querez les dras.
Il est Tritanz et vos Y*seut*. »
Or voit l'an bien qui plus se deut.....
A molt petitet d'achoison.
Et dit : « Quel aise li feron ? »
« Tandis con vos avez loisir,
Mout vos penez de lui servir,
Tant que Mars viegne de riviere. »
« Car la trovast il si pleniere
Qu'il ne venist devant .viij. jorz !..... »
A cez paroles, sanz grant cri,
Con vos avez ici oï,
Entre Tritanz soz la cortine :
Entre ses braz tient la raïne.

Berne, le 21 novembre 1886.

HENRI MORF.

---

564 *M. lit* de choison. — 569 *M. omet* si. — 573 *M. lit* sor.

SUR L'IDENTITÉ

DU THOMAS AUTEUR DE *TRISTRAN*

ET

DU THOMAS AUTEUR DE *HORN*

Le roman anglo-normand de *Horn et Rimel*, imprimé pour la première fois d'une manière très insuffisante par M. Francisque Michel, en 1845, et dont MM. Brede et Stengel ont publié récemment des copies fidèles d'après les trois manuscrits (*Ausgaben und Abhandlungen*, VIII), commence et finit en indiquant qu'il a pour auteur « mestre Thomas » :

vv. 1 *sqq.* Seignurs, oi avez le vers del parchemin,
Cum li bers Aaluf est venuz a sa fin.
Mestre Thomas ne volt k'il seit mis a declin,
K'il ne die de Horn le vaillant orphanin;

et à la fin, v. 5245:

Tomas n'en dirrat plus, *tu autem* chantera.

M. Francisque Michel, dans l'introduction de son édition (p. LI), a, le premier, posé la question de savoir si on doit voir dans ce Thomas le même personnage que celui qui se donne comme l'auteur des fragments du roman de *Tristan*, qu'on appelle d'un nom commun la version de Thomas, ou s'il faut voir en lui quelqu'un des autres Thomas qui figurent dans la littérature française ou anglo-normande du moyen âge : Thomas de Kent, l'auteur d'une version de l'histoire d'Alexandre; — l'auteur d'un poème anglo-normand sur la mort de la Sainte Vierge; — enfin le fameux Thomas d'Erceldone « le Rimeur » ? Après avoir rejeté cette dernière supposition comme tout à fait inadmissible, M. Michel tâche de prouver que le Thomas du roman de *Horn* est le même que le Thomas de

Bretagne cité par Gotfrid, à savoir l'auteur du roman de *Tristran*. Son argumentation est assez faible. Il procède, comme il le dit lui-même, par voie d'exclusion : il écarte d'abord Thomas de Kent par la raison que son « roman de toute chevalerie » est en tout point tellement inférieur à celui de *Horn* qu'il accuse une main différente[1]; il en use de même à l'égard du Thomas du poème sur la mort de la Sainte Vierge, parce que le trouvère qui porte ce nom « paraît ne le devoir qu'à une erreur du copiste et s'être réellement appelé Hermans »; il ne reste donc que l'auteur de *Tristran*. Pour appuyer son hypothèse que celui-ci est aussi l'auteur de *Horn*, M. Michel prétend se fonder sur une tirade de la préface du roman inédit d'*Atla*[2], où l'auteur déclare que les histoires d'Aelof, de Tristran et d'autres ont été traduites de l'anglais en français. « Il faut admettre, » dit M. Michel, « que sous le titre d'histoire d'Aelof, l'auteur entendait parler non seulement du roman d'*Allof*, mais encore de celui de *Horn*, qui n'en est qu'une branche, et qu'il a cité cette histoire en même temps que le roman de *Tristran*, parce que ces deux ouvrages provenaient de la même main. » J'avoue que cette argumentation ne me paraît pas assez forte pour prouver tout de suite que l'hypothèse de M. Michel est la seule juste. Au reste, il s'en tient là, sans comparer les deux poèmes entre eux, sans indiquer les ressemblances éventuelles du style et de la langue.

On en est resté jusqu'ici au même point. L'hypothèse de M. Michel, qu'il ne présentait que très dubitativement, est devenue un axiome pour certains romanistes : on l'a acceptée sans se donner la peine d'en chercher des preuves satisfaisantes. Ainsi M. Stengel, dans la préface de son édition de *Horn*[3], se contente de dire que nous pouvons sans hésiter identifier l'auteur de ce poème à celui du roman de *Tristran*, et M. Vising, dans son étude sur la versification anglo-normande[4], s'exprime à peu près de la même manière, ajoutant seulement que l'état de la langue corrobore la vraisemblance de cette opinion.

Il est donc utile d'étudier la question d'un peu plus près.

Mais on voit, dès le premier moment, qu'il ne peut guère s'agir que de conjectures plus ou moins vagues. La forme extérieure des deux textes soulève déjà une difficulté considérable pour la comparaison : tandis que

---

1. [Il y en a maintenant une raison encore meilleure : c'est que l'auteur de cette histoire d'Alexandre s'appelait sans doute non *Thomas*, mais *Eustace*; voy. P. Meyer, *Alexandre*, t. II, p. 281. — G. P.]

2. [Ou plutôt de *Waldef*; voy. Sachs, *Beiträge zur Kunde altfranzœsischer, altenglischer und provenzalischer Literatur*, p. 47. — G. P.]

3. *L. c.*, p. III.

4. P. 74.

Tristan est écrit en vers de huit syllabes, c'est l'alexandrin qui règne dans *Horn*, lui donnant un tout autre caractère. Puis les manuscrits de *Horn* offrent une quantité de fautes de scribe qui rendent surtout les questions de métrique presque insolubles, à moins qu'on ne se donne la peine d'essayer une reconstruction critique de tous les 5250 vers. Enfin il y a dans la langue des deux poèmes très peu de traits de phonétique ou de flexion qui, leur étant individuels et différant d'une façon remarquable de ceux des autres poèmes anglo-normands de la même période, puissent faciliter une conclusion décisive. Ce sont là des difficultés qui empêcheront probablement d'obtenir un résultat tout à fait sûr.

D'abord je donnerai un petit aperçu du contenu du roman de *Horn* pour qu'on puisse se faire une idée du caractère et de la composition de ce poème.

Le roi païen Rodmund, après avoir tué le roi Aaluf et s'être emparé de son royaume de Suddene, fait mettre Horn, le plus jeune fils d'Aaluf, et ses quinze compagnons dans un vieux bateau pour les laisser périr en pleine mer. Mais un vent de nord-ouest les pousse au rivage de la Bretagne. Là règne un roi, nommé Hunlaf, qui les accueille avec bienveillance et leur fait donner par ses barons l'éducation des chevaliers. Quand ils ont seize ans, ils paraissent à la cour. Horn est parmi tous le plus beau : « Dame nel ad veu, » dit le poète, « qui ne seit pasmee ». Même Rimel ou Rimenhild, la fille du roi Hunlaf, devient si amoureuse du bel étranger qu'elle est prise d'une folle envie de se donner à lui. Elle fait appeler Horn chez elle ; il vient non sans peine, mais il refuse l'amour que lui offre Rimel aussi bien que l'anneau qu'elle veut lui donner ; il dit qu'il n'est qu'un pauvre écuyer, et qu'il doit au moins gagner ses éperons dans une bataille ou dans un tournoi avant de recevoir les preuves d'amour d'une si noble personne.

Bientôt se présente une occasion où Horn peut se montrer digne de l'honneur que toute la cour lui rend. Deux rois africains, frères de ce Rodmund qui a tué Aaluf, viennent d'envahir le pays de Hunlaf. Horn demande au roi la permission de marcher contre les ennemis ; Hunlaf la lui donne et le fait chevalier ; après un combat acharné, Horn et ses gens anéantissent toute l'armée africaine. Le triomphe de Horn est grand. Le roi le reçoit comme son sauveur, le pays lui témoigne sa profonde reconnaissance, et Rimel lui offre de nouveau son amour, que Horn ne refuse point cette fois. Mais sa joie ne dure pas longtemps, car un de ses compagnons, Wikel, qui l'envie, le calomnie auprès du roi en l'accusant d'avoir séduit Rimel sans intention de l'épouser. Le roi prie Horn de se défendre contre cette accusation par un serment, mais Horn prétend qu'il ne convient pas à un chevalier de se défendre autrement qu'en se battant avec son accusateur. Le roi tient au serment : si Horn ne veut

pas jurer, il le considérera comme coupable et il sera forcé de le chasser de son pays. Horn se prépare à partir. Il prend ses armes, rassemble ses compagnons, et fait ses adieux au roi; quand il s'approche de la belle Rimel, elle se pâme; enfin elle lui promet de l'attendre sept ans, et lui donne un anneau qui doit le sauver de tout danger.

Horn s'embarque sur un navire, dont la destination est Westir. Il ne se fait plus nommer que Gudmond, pour ne pas être reconnu. Sur la rive de Westir il rencontre les fils du roi de ce pays, Gudereche, dont l'un le prend à son service. A la cour de Westir se répètent les mêmes choses qu'en Bretagne: Horn excite l'admiration de tous les hommes et l'amour de toutes les femmes. Lemburc, la fille du roi, lui offre ses faveurs et des présents, tout à fait comme l'avait fait auparavant Rimel, et Horn les refuse en disant qu'il ne les mérite pas. Cinq ans se passent ainsi sans événements. Horn commence à trouver la vie trop oisive, car il n'y a que des jeux et des fêtes tout le temps. Cependant il est toujours le premier, dans les armes, pour la musique, aux échecs, et il se concilie la plus haute estime de tous. Enfin il a le bonheur de rendre un service au roi Gudereche sur le champ de bataille. Cela se fait de la même manière qu'en Bretagne: les Africains, conduits par deux frères de Rodmund nommés Hydebrant et Herebrant (curieux noms africains!), se sont jetés en grande foule sur la frontière du Westir; Horn est envoyé à leur rencontre, et une bataille terrible s'engage. Les fils du roi et plusieurs nobles du royaume tombent, mais enfin Horn décide la victoire en tuant les princes africains. Alors le roi Gudereche lui offre de partager son royaume et d'épouser sa fille Lemburc. Mais Horn refuse, se rappelant sa promesse à la belle Rimel. A ce moment arrive à la cour un « paumer pelerin »; en apercevant Horn, il se jette à ses genoux, l'appelle de son vrai nom et le prie de venir aider son père, le sénéchal du roi Hunlaf, qui par les ruses du traître Wikel a été privé de tous ses biens. Horn essaie d'abord de garder son incognito, mais quand le pèlerin lui raconte que Rimel va être contrainte d'épouser le roi de Fenoie, Modin, si Horn ne vient pas à son aide, il avoue au roi son nom et son origine, et se prépare à partir, suivi d'un grand nombre de chevaliers Westiriens. Après trois jours de voyage on arrive en Bretagne. Horn s'en va seul vers la cour pour s'informer. Il rencontre un mendiant, change d'habits avec lui et attend près du château le cortège nuptial. Il le voit passer: Wikel et le fiancé de Rimel vont ensemble, et Horn ne peut s'empêcher de leur lancer des invectives. Ensuite Horn pénètre dans le château, après avoir lutté avec les portiers; il se mêle aux pauvres, qui sont servis à la fin de la fête par la princesse. Horn parle, le visage couvert, à Rimel; elle le reconnaît enfin à l'anneau donné jadis. Horn retourne près de ses compagnons, un tournoi est préparé par Rimel, le roi de Fenoie est vaincu, tout

le monde passe du côté de Horn, et celui-ci va assiéger la ville ; mais le roi Hunlaf voit qu'il a eu tort, et le mariage de Horn et Rimel est célébré par une grande fête. Wikel, le traître, obtient son pardon.

Ici se présente une lacune de plusieurs vers. On y racontait probablement comment Horn se justifia auprès du roi, comment il retourna dans son pays de Suddene, que possédait encore Rodmund, et comment il y retrouva un ami nommé Hardré. Le récit reprend là.

Par la ruse de Hardré l'armée de Rodmund tombe dans une embuscade où il est facile à Horn de l'anéantir. Rodmund est tué de la propre main de Horn, celui-ci devient maître de tout le pays, les païens sont forcés d'abjurer leur foi ou de mourir, on bâtit des églises et des couvents. La renommée de Horn se répand par le monde entier et arrive enfin jusqu'à la mère de Horn, qui après la mort d'Aaluf s'était retirée dans les Ardennes (*sic*). Elle se rend à la cour, et son arrivée donne lieu à une grande fête. Tout va bien, jusqu'à ce que Horn, qui a laissé sa femme en Bretagne, ait une nuit au sujet de Rimel et de Wikel un songe si affreux qu'il se sent forcé d'aller là-bas pour voir ce qui se passe. En effet, Wikel est de nouveau en possession du pouvoir, et se prépare à épouser par force Rimel. Mais Horn le vainc et lui fait subir, en le tuant, le sort commun de tous ses ennemis. Puis il va visiter le Westir avec le roi de Fenoie, qui tout à coup est devenu son cousin et bon ami ; il marie Lemburc à celui-ci, et il retourne ensuite en Suddene avec Rimel, qui pendant ce temps lui a donné un fils, le plus beau du monde, Hadermod, le vainqueur futur de toute l'Afrique. C'est ce prince dont le fils de l'auteur, Gilimot, « ki la rime après mei bien contruverat », devait plus tard chanter les hauts faits.

Il est facile de voir, je crois, que le caractère de ce poème n'offre guère de ressemblance avec celui de *Tristran*. Tandis que celui-ci est un des romans du cycle breton les plus caractéristiques, un de ceux qui portent le plus cette marque de sentiment et de lyrisme qui leur est propre, Horn nous frappe au contraire par les rapports très étroits qu'il a avec les chansons de geste d'un côté et avec l'épopée germanique de l'autre. En effet, il offre un mélange curieux des traits de ces deux genres de poèmes épiques et de la poésie du cycle breton. Nous y voyons les caractères principaux des chansons de geste, la lutte entre les chrétiens et les païens, la glorification de la rude bravoure et des actions d'éclat sur le champ de bataille ; nous y rencontrons le ton des poèmes allemands, où les héros sont certainement très amoureux, mais où ils ne le montrent que par des actions guerrières ; enfin nous y voyons, comme dans les romans de la Table Ronde, des scènes d'amour, des descriptions des habitudes élégantes des cours, et des perfection viriles et chevaleresques. Mais, pour le dire tout de suite, il me

semble que c'est le cycle breton qui a le moins contribué à former le fond et le style du poème : d'abord le sujet est d'origine germanique (on le retrouve dans de nombreuses légendes anglaises, danoises et suédoises), puis ce sont les scènes belliqueuses ainsi que les jeux et les fêtes de la cour que le poète a traités avec le plus d'habileté et le plus de prédilection. On pourrait dire que le *Horn* est un reflet de l'épopée germanique projeté sur le fond des chansons de geste françaises ; ce mot résume, selon moi, la tendance et les qualités de ce poème, en tant qu'on n'a pas besoin de le rapprocher des romans bretons pour le comprendre et l'expliquer.

Le jugement que je viens de porter implique par lui-même les différences principales entre les deux poèmes qui nous occupent. Un examen détaillé nous les montrera plus clairement encore.

Le roman de *Horn* raconte les exploits et les aventures d'un chevalier depuis sa naissance jusqu'au moment où, après avoir remporté une multitude de victoires sur les païens, il va se reposer dans le royaume paternel. C'est une histoire dont l'action se développe lentement par une suite de scènes guerrières et dont le contenu essentiel consiste surtout dans la description de ces scènes. Chaque fois que l'auteur trouve l'occasion de parler d'un combat ou d'un jeu de force, il se jette là-dessus avec une vraie volupté et nous en donne en plusieurs pages les détails les plus complets. On dirait que le premier sujet qu'il avait emprunté aux légendes anglaises, c'est-à-dire les amours de Horn et Rimel, ne l'a pas suffisamment intéressé ; il inclinait plutôt vers la poésie épique proprement dite, et il a insisté le plus possible sur les endroits qui pouvaient lui donner occasion de développer ses aptitudes naturelles pour les descriptions de ce genre. De plus, les siennes ressemblent souvent d'une manière surprenante à des passages correspondants dans les chansons de geste. L'auteur nous raconte comment, pendant les combats contre « les feluns sarazins », tel ou tel de nos chevaliers se bat avec tel ou tel païen, comment la lutte s'engage et devient acharnée, comment tous attendent des secours du héros principal, comment le chrétien frappe le païen tant

> Ke le quir e le fust tut quaisse et depart,
> E par mi le hauberc li ront et char et lart,

et comment la bataille a été telle que

> Pus cel jor ne fud mais bataille meuz ferue.

Tout cela n'est-il pas bien dans la manière stéréotypique que nous connaissons d'après toutes les chansons de geste ? Puis, ce qu'on trouve aussi dans la *Chanson de Roland*, les vainqueurs lancent des insultes aux vaincus et s'exhortent eux-mêmes après un coup heureux ; ils

donnent aux vaincus le choix entre la mort et l'abjuration de leur foi, etc. — Roland et Durendal sont même nommés. En un mot, dans les passages pareils règne le style des chansons de geste, spécialement des plus anciennes, et ces passages occupant une partie considérable du roman entier, celui-ci ne peut pas manquer de produire par le caractère général de son style, surtout quand on y ajoute la forme extérieure, les longues tirades de vers alexandrins monorimes, etc., un effet qui est bien différent de celui que fait le *Tristran*.

Quant aux personnages que mettent devant nos yeux l'auteur de *Horn* et l'auteur de *Tristran*, ils portent eux aussi un cachet très différent, et cette diversité résulte de celle que j'ai indiquée entre les deux poèmes. Nous retrouvons d'abord dans le roman de *Horn* les deux types propres aux épopées françaises : le héros et le traître, Horn et Wikel. Celui-ci est aussi félon qu'un personnage quelconque de la fameuse famille de Ganelon, et sa haine contre Horn a pour cause l'ambition; quant à Horn, il offre de son côté beaucoup plus de ressemblance avec les héros de l'épopée française qu'avec Tristran. Tandis que Horn est toujours le vaillant, le superbe et le fier, qui a consacré sa vie tout entière à venger la mort de son père, à lutter contre les païens et à se perfectionner dans toutes les qualités du chevalier, tandis qu'il ne s'abandonne pas aux jouissances de l'amour avant d'avoir rempli tous ses devoirs de soldat et de serviteur fidèle du roi et l'avoir ainsi mérité (un trait germanique du reste), Tristran se conduit d'une manière presque tout à fait contraire : il est le type du héros des romans bretons; il passe son temps à languir et à soupirer de l'amour le plus tendre; l'auteur nous dit à tout moment qu'il a « mult grant dolur », qu'il est « pale de vis », qu'il « plure des oilz » etc; il se mêle assez peu, et par hasard plutôt que par entraînement, d'entreprises belliqueuses, et elles sont d'ailleurs d'une espèce toute différente de celles de Horn. Quant à Wikel, le traître, il n'y a pas de personnage correspondant dans la version de Thomas, car Cariado joue un rôle tout à fait différent, et le sénéchal Meriadoc ou Mariado, le compagnon de Tristran, qui dans les traductions islandaise, anglaise et allemande, est le premier à dénoncer au roi les amours de Tristran et Iseut, le fait d'une manière si différente de celle qu'emploie Wikel, que ce trait (Wikel est jaloux de Horn à cause d'un beau cheval, Meriadoc de Tristran à cause d'Iseut) serait déjà suffisant pour suggérer le soupçon d'une diversité d'auteurs.

Les caractères féminins eux aussi sont très différents dans *Horn* et *Tristran*. Je ne sais si ce n'est pas une exagération de prétendre avec M. Wissmann [1] que les femmes, par exemple Rimel, nous dégoûtent par

1. *King Horn. Quellen u. Forschungen*, XVI, p. 118.

la manière dont elles s'offrent elles-mêmes. Je ne crois pas qu'il faille compter si rigoureusement avec la pudeur féminine au moyen âge, et d'ailleurs que de Rimels ne trouve-t-on pas dans les chansons de geste ! Mais il faut avouer pourtant que la reine Iseut est, comme personnage poétique, bien supérieure à Rimel et à Lemburc; elle est plus femme, plus gracieuse et charmante, plus tendre dans son amour et plus noble dans sa manière de l'exprimer. D'ailleurs, les caractères de Rimel et de Lemburc sont à peine ébauchés; l'auteur ne s'embarrasse pas d'analyser leur passion ni les actes qu'elle leur inspire. On est frappé tout d'abord de voir combien l'observation psychologique est superficielle ; on cherche en vain dans les caractères féminins du roman de *Horn* ces peintures du cœur que nous trouvons dans les personnages d'Iseut la blonde et même d'Iseut aux blanches mains. Le personnage de Rimel est naturellement le plus travaillé; or elle ne nous admet guère à la confidence de ses sentiments; ainsi elle ne nous ouvre pas son âme quand il s'agit d'événements aussi capitaux que son mariage forcé avec le roi de Fenoie ou avec Wikel; comparez les discours sincères et expansifs d'Iseut avec Brengain et Tristran, où elle nous montre les mouvements les plus intimes de son cœur.— Entre Brengain et Herselot, la chambrière de Rimel, il n'y a pas de ressemblance : l'une joue un rôle considérable à côté de sa maîtresse, tandis que l'apparition de l'autre est momentanée et sans aucune importance pour la composition.

Nous voyons donc que l'auteur de *Horn* et l'auteur de *Tristran* ont traité des caractères qui se présentaient à peu près dans les mêmes conditions d'une manière essentiellement différente.

Il y a encore un trait dans le caractère général du roman de *Horn* qui l'éloigne du roman de *Tristran* en le rapprochant des chansons de geste : c'est l'absence complète de ce qui est ou pourrait paraître merveilleux ou surnaturel. Un seul point fait exception, mais c'est justement l'unique élément de merveilleux que contiennent les chansons de geste : c'est « le songe épique, » comme l'appelle M. Gautier, auquel les trouvères ont l'art de donner un caractère prophétique ; nous le retrouvons dans ces imaginations nocturnes qui troublent le repos victorieux de Horn et le forcent de retourner en Bretagne.

C'est pour rendre plus claire la différence qu'offre le caractère général de nos deux poèmes que j'ai rattaché le roman de *Horn* aux chansons de geste. Pourtant, je l'ai dit au commencement de mon étude, je ne voudrais pas, comme l'a fait M. Gautier, ranger sans restriction ce poème parmi les épopées françaises. Il y là trop de chevaleresque, trop de descriptions de la vie qu'on menait en temps de paix à la cour, on voit trop bien l'intention qu'a l'auteur de plaire aux lecteurs les plus délicats, pour qu'on ne soit pas porté à penser à des éléments étrangers. Mais par cette

direction de ses tendances poétiques il ne se rapproche pas non plus de l'auteur de *Tristran*, qui regarde les fêtes brillantes de la cour comme des sujets aussi peu appropriés à son talent que les guerres et les combats. Il les décrit rarement et, comme nous le verrons plus tard, sa force de peinture ne suffit pas à les rendre aussi vivantes, aussi colorées que les rend l'auteur de *Horn*.

On peut dire en un mot que l'imagination poétique de l'auteur de *Horn* est tournée vers le monde extérieur, tandis que l'auteur de *Tristran* est exclusivement contemplatif, sentimental et moraliste. C'est ce que nous apprenons tout de suite par un examen du caractère général des deux poèmes, et, quoique ce jugement puisse sembler prématuré, je suis porté déjà à tirer de cette dissemblance une conclusion que je soutiendrai plus loin par des preuves détaillées. Il est, à mon avis, presque inadmissible qu'un même poète du moyen âge ait pu composer deux ouvrages d'un caractère aussi différent que le sont le roman de *Horn* et le roman de *Tristran*[1] ; la chose est encore moins vraisemblable dans ce cas-ci, car il faut supposer que, si l'auteur du roman de *Tristran* s'était proposé de traiter un sujet comme les amours de Horn et Rimel, où il aurait trouvé tant d'occasions d'abonder dans le sens de ses aptitudes, il l'eût fait d'une manière analogue à celle qu'il emploie dans un autre cas semblable. Je crois qu'il aurait pris les événements militaires comme cadre, sans en faire la matière même de son poème, qu'il aurait transformé le héros belliqueux en un amoureux sentimental et qu'il aurait mis le personnage de Rimel au premier plan de l'action, en traitant les développements de passion avec plus d'intérêt et plus de soin. En un mot, il aurait rapproché son poème, qui offrait un sujet si propre pour cela, des romans bretons, au lieu de l'en éloigner, comme l'a fait notre auteur.

Nous allons voir maintenant que l'examen plus détaillé du style de ces deux poèmes appuie l'opinion que je viens d'émettre.

Prenons d'abord au hasard quelques passages à peu près correspondants pour constater la façon différente dont ils ont été traités au point de vue du style.

Voici par exemple les vers (ms. Douce 501 sqq.) où Tristran revient déguisé en mendiant, et l'endroit où Horn, en habit de pèlerin, va s'informer des nouvelles de la cour (v. 3966 sqq.). Dans le premier morceau on raconte très simplement comment Tristran se déguise :

---

1. Je n'oublie pas qu'un même poète du moyen âge a pu employer diverses formes (Wace, Adenet le Roi) ; mais le caractère du conteur n'a pas essentiellement changé avec la forme.

Or(e) s'aturne de povre atur,
De povre atur, de vil abit,
Que nuls ne que nule [ne] quit
Ne aperceive que Tristran seit.
Par une herbe tut les deceit:
Sum vis em fait tut eslever,
Cum se malade fust, enfler
Pur sei seurement covrir, etc.

Dans *Horn*, au contraire, la scène du déguisement est très vive. Horn rencontre le pélerin et change d'habits avec lui, pièce à pièce; il lui dit:

« Pur la cote qu'avez averez bliaud purprin,
L'esclavin averai joe e vus cest mantel hermin,
E pur ces trebuz ces chauces d'osterin,
Pur cest vustre burdun cest mien amoravin,
Pur la paume del col [1] cest bon brant acerin;
Pus si tendez a Deu, paumer, vostre chemin
E jou irai a la curt pur veier lur covin. »

On les a tous deux devant les yeux, on les voit s'éloigner de divers côtés, le mendiant sur son beau cheval, fier de ses nouveaux et riches habits, et Horn courbé sous les haillons du mendiant. — De même dans la suite la sécheresse du style de *Tristran* continue à s'opposer au style coloré et vivant de *Horn*. Les deux héros voient passer devant eux le cortège qu'ils ont attendu: l'auteur de *Tristran* (Michel, III, 83) se contente de nommer les divers genres de passants et de faire échanger à Tristran et à Kaherdin quelques mots dans leur cachette. Cette scène est pourtant une des meilleures et des plus vivantes de cette espèce qu'ait produites l'auteur de *Tristran*. Mais l'auteur de *Horn* le surpasse en habileté poétique. Il fait jouer à Horn le rôle principal: Horn, qui attend Wikel et Modin, est extrêmement attentif: il regarde les passants, mais se tait et reste immobile quand il reconnaît que ce ne sont pas ceux qu'il attend; le poète raconte tout, pour ainsi dire, par les impressions de Horn, sans s'y mêler lui-même:

E vont vers la cité tuz les chemins herbuz;
Contre ciel flambeient lur espiez, lur escuz;
De la u fut dan Horn les ad bien coneuz.
Ne se movera d'iloc tresque seient venuz,
E a ceus qu'il voldra si rendra ses saluz.
Les premiers laist passer, tut koi se tint e muz:

1. On connaît l'usage des pélerins de porter une palme bénite au cou.

Kar çoe sunt esquiers, genz, enueisez e druz;
E après si vienent li joíne prim barbuz,
De novel adobez, chevaliers bien vestuz,
E ceus lait si passer; ne lur est mot renduz.

Cette scène vraiment dramatique, nous la cherchons en vain au lieu correspondant de *Tristran*. Tout est là plus effacé, plus monotone et objectif :

Vienent garzun, viennent vallet,
Vienent seuz, vienent brachet,
E li curliu e li veltrier,
E li cuistruns e li bernier...
. . . . . .
Après lui espessist li rangs
De chevaliers, de dameisels,
D'ensegnez, de pruz e de bels[1] :
Chantent bels suns e pastureles.
Après vienent les dameiseles,
Filles a princes, a baruns,
Nees de plusurs regiuns;
Chantent suns e chant delitus.

Dans une occasion à peu près semblable, Tristran, méconnu par Iseut, se laisse malmener et chasser; Horn est aussi arrêté par les portiers, mais — détail caractéristique — il se fraie un chemin en les bousculant. Voici les deux passages; d'abord *Tristran* (t. II, p. 26; t. III, p. 92) :

Tristan la veit, del sun li prie,
Mais Isolt nel reconnut mie
. . . . . .
Grant eschar en unt li serjant.
Cum la reine vait sivant,
Li uns l'enpeint, l'altre le bute,
E sil metent hors de la rute;
L'un menace, l'altre lu fiert.

Horn (v. 4082 du ms. de Cambridge) :

Tant ad erré dan Hórn qu'a la porte est venu;
Mes nel lessent entrer, car n'i fud coneu,
Çoe si est une rien dunt il fud commeuz
E dunt li portiers ot trestuz el ke saluz :
Kar dan Horn s'aprosma cum hom k'ert irascuz,

1. [Leçon corrigée; celle du manuscrit est altérée. Dans les autres passages de *Tristran*, nous avons aussi introduit quelques corrections nécessaires. — G. P.]

Sus le prist bien en haut par les cheveus menus,
E a sei le sacha cum cil ki ert de vertuz.
Il l'enpeinst e retraist ke treis cops out feruz :
Sil referist le quart, a tuz dis fust perduz.
Suz le punt le jetad enz es parfunz paluz.
Pus entra a bandun, si s'est absconduz.

La différence me semble évidente ; il y a dans le récit de *Horn* une fraîcheur, un mouvement et un accent de réalité qui sont étrangers au *Tristran*. — Plus loin nous avons la rencontre entre Tristran et Iseut, entre Horn et Rimel, quand les deux héros sont reconnus par leurs dames : l'auteur de *Tristran* nous raconte en quelques vers bien courts comment Tristran pénètre dans la chapelle et se fait remarquer par ses cris et comment Iseut le reconnaît d'après son hanap :

Ysolt en est tut ennuiee,
Regarde le cum femme iree,
Si se merveille que il ait,
Ki pruef de li itant se trait.
Veit le hanap qu'ele cunuit,
Que Tristrans ert ben s'aperçut
Par sun gent cors, par sa faiture,
Par la furme de s'estature :
En sun cuer en est effreee
E el vis teinte e culuree.

L'auteur de *Horn* ne se contente pas d'une pareille simplicité quand il décrit la jolie scène correspondante qui se passe entre Rimel et Horn le jour des noces de celle-ci avec le roi Modin et que je vais résumer. D'abord, c'est au milieu de la grande fête nuptiale qu'ils se rencontrent ; la fête est, comme d'habitude, longuement racontée. Quand le dîner est fini, Rimel doit offrir du vin aux convives : elle va s'habiller richement, ensuite elle vient avec trente dames de la cour et passe quatre fois autour de la salle en servant du « piment » et du « claret » aux invités ; — quand elle veut faire ce tour pour la cinquième fois, Horn la saisit par le bras et la blâme de ne servir que les riches : elle devrait aussi se rappeler les pauvres. Rimel est étonnée de cette hardiesse, mais elle trouve que c'est bien dit :

N'i direit milleur sermun evesque ne abbez,

et offre à Horn un hanap de vin. Celui-ci refuse. L'étonnement de Rimel va grandissant :

4193. Forment s'en merveille, si ne sout que penser ;
Mut ententivement le cummence a viser :

El vit la cheir blanche e le visage cler.
Bien parut k'il nen ot lung temps esté paumer,
Ne k'il hom ne semblot ki menast tel mester.

Rimel demande pourquoi il ne veut pas boire. Horn répond qu'il est accoutumé à prendre son vin dans de plus riches coupes, mais qu'il ne veut pourtant pas lui refuser, qu'il consent à boire dans un « corn » à cause de Horn (*Mes corn apelent horn li engleis latimier*). En entendant ce nom, Rimel est près de se pâmer; elle croit que cet homme est un messager de Horn. Elle va chercher du vin; ensuite

Quant el vint devant lui en la main li bailla,
E il prist sun anel, suef enz le jeta,
Memes cel que Rigmel al partirs li bailla,
Pus si but la meitié e vers lui se turna,
Rova li k'el beust cum el li comança
Pur amur iceli ke desorainz noma :
Or verreit si fust veirs qu'ele jadis l'ama.
Ele prist, si en but e le corn enclina,
E l'anel od le vin a sa buche hurta;
E quant el le senti, si s'en espoenta.
El l'ad pris, sil conut taunt tost cum lesgarda.
Bien conut que ce iert cil que dan Horn enporta,
Quand il prist le cungié e de lui s'en ala.

Rimel lui demande s'il lui apporte des nouvelles de celui qui lui a donné cet anneau; Horn fait semblant de ne pas comprendre : il dit seulement qu'il est attaché à l'anneau et à la dame de laquelle il l'a reçu; il continue en métaphores poétiques :

Joe fu ja valleton nurri en cest pais.
Par mun servise grant un ostur i conquis:
Ainz que l'oi afaitié enz en mue le mis,
Pres ad ja de set anz, bien poet estre sursis.
Or le vienc reveeir, quiels il seit, de quel pris,
S'il veut estre maniers u veut estre jolifs;
E s'il est si entier cum il fud a ces dis,
Quant joe turnai de ci, dunc iert mien, çoe plevis:
Od mei l'emporterai de ci qu'a mes amis;
E s'il est depecié u en coe malmis,
Ke penne ait brisee, dunt rien li seit de pis,
Ja mes pus nen iert miens, si m'ait saint Denis.

Alors Rimel le reconnaît parfaitement :

Quand Rigmel l'ad oi, si ad jeté un ris;
Dunc dit mut bonement: « Du mal k'oi or garis.

Amis Horn, c'estes vus, bien conois vostre vis.
Si m'ait li haut rei ki meint en parais
E le mund ad formé dunt il est poestis,
Li ostur dunt parlez, ja mar seez pensis,
Par tut est bien gardé si cum çoe vus pramis[1]. »

Que de vie dramatique, que de couleur et de talent descriptif dans ce récit! Il est bien plus long et étendu que celui de *Tristran*, mais il a aussi beaucoup plus de relief et il est beaucoup plus saisissant. Outre la beauté que la situation offre par elle-même, c'est essentiellement la richesse des détails qui contribue à ce résultat; de petits traits (comme ceux-ci: l'habile jeu sur les mots *corn* et *horn* et la manière fine par laquelle Horn peut ainsi parler de lui-même; Rimel prend la corne et boit en l'inclinant toujours davantage, si bien qu'avec le vin l'anneau coule dans sa bouche) donnent au récit un effet très vif de réalité. Ce sont justement des traits de ce genre qu'il nous serait impossible de trouver dans le roman de *Tristran*.

Quant au contenu de cette scène dont je viens de parler, quelqu'un pourrait peut être trouver dans sa ressemblance avec la scène de Tristran ci-dessus racontée un argument en faveur de l'identité d'un auteur avec l'autre. Mais il n'en est rien: les sources respectives devaient offrir ce thème, car il se rencontre bien des fois dans la poésie du moyen âge comme dans l'épopée de peuples très divers.

Revenons à notre comparaison. Dans les deux poèmes il y a un tournoi. Le passage est intéressant dans *Tristran*, car il s'y agit non seulement d'une fête de cour, mais aussi de la prédominance de Tristran sur les autres chevaliers, c'est-à-dire des choses qu'on trouve si souvent dans le *Horn*. Voici comment tout cela est raconté.

A une feste que Mars tint
Grant fu li poples qui i vint.
Après manger deduire vunt,
E plusurs jus comencer funt,
D'eskermies e de palestes:
De tuz i fut Tristrans li mestres.
E puis firent uns sauz waleis,
E uns qu'apelent waueleis (?),
E puis si porterent cembeals,
E si lancerent od roseals,

---

1. Cette métaphore n'est certainement pas de l'invention de l'auteur de *Horn*; mais s'il était le même que celui de *Tristran*, il aurait sans doute employé de semblables métaphores dans l'autre poème aussi.

Od gavelos e od espiez :
Sur tuz i fud Tristrans preisez,
E enpruef de li Kaherdins
Venqui les altres par engins.

Comparez la fête que donne le roi de Westir à la Pentecôte, les jeux auxquels on se livre et les victoires remportées par Horn dans tous ces jeux. Chacun d'eux est particulièrement et longuement décrit ; l'intervention et la victoire de Horn sont racontées avec une vivacité presque moderne : on apprend non seulement qu'il « de tuz fud mestres » et « sur tuz preisez » comme Tristan, mais encore comment il en fut ainsi. Par exemple dans le jeu de la pierre : Egfer, le maître de Horn, lance la pierre trois pieds plus loin que les autres ; Eglof, l'écuyer de Gufer, encore à cinq pied de plus. Alors Egfer prie Horn de le venger. Horn se dit peu exercé à ce jeu, mais il consent à essayer ; il prend la pierre, qui lui semble aussi légère qu'un gant, et la lance aussi loin qu'Eglof. Celui-ci d'un nouveau coup le dépasse d'un pied ; la lutte se continue ainsi jusqu'à ce que Horn lance la pierre à une distance de sept pieds de plus qu'Eglof. De même au jeu des échecs, au jeu de la harpe, etc. Toujours chez l'auteur un besoin d'expliquer les choses tout au long, un besoin de vie et de réalité, dont l'auteur de *Tristran* ne s'embarrasse pas du tout.

Continuons : Tristran prend part au tournoi, Kaherdin tue Cariado et tous les deux s'enfuient.

Tristrans i fud reconeuz,
D'un sun ami aperceuz.
Dous chevals lur dona de pris :
N'en aveit melliurs el pais,
Car il aveit mult grant pour
Que il ne fussent pris al jur.
En grant aventure se mistrent.
Deus baruns en la place ocisrent :
L'un fud Kariado li beals,
Kaherdin l'occist as cembeals
Pur tant qu'il dit qu'il s'en fui
A l'altre feiz qu'il s'en parti :
Aquité ad le serement
Ki fud fait a l'acordement ;
E puis se metent al fuir
Amdeus pur les lur cors guarir.

Le récit n'est pas plus long dans le *Horn*, mais pourtant il est d'une force et d'une vivacité bien supérieures :

H. C. 4474. Quant çoe out comandé, od sul dis est eissuz ;
Vers le turnei s'en vint, galopant les herbuz.

Mut i vont fierement cumme gent irascuz:
Chascun choisi le soen. Après se sunt feruz
Qu'a cel cop premerein en ont dis abatuz:
Li un d'els fud Modin, ke Horn ot cuneuz
Ke sis heaumes lusanz soillé fud del paluz.

On pourrait encore citer beaucoup d'exemples pareils, mais je m'arrêterai ici pour ne pas devenir trop long. Les passages cités prouveront, je crois, suffisamment, qu'il y a une différence capitale entre le style de l'auteur de *Tristran* et celui de l'auteur de *Horn*. Comme le talent poétique du premier a surtout pour domaine l'observation intérieure, son style se façonne d'après ces tendances de son esprit, qui restreignent sa faculté d'expression aux choses de la vie morale. Mais il a sur ce terrain un don remarquable, et il en profite pour multiplier ces thèmes en leur donnant les formes les plus diverses possible. Pourtant son expression n'est jamais très précise; elle est aisée, coulante et même agréable quelquefois, mais elle n'épuise jamais l'idée. Quand il s'agit de faits réels, il n'a pas la faculté de les mettre clairement devant les yeux du lecteur, il passe par-dessus en quelques lignes plus ou moins banales. Tout cela donne à sa manière d'écrire une couleur terne et vague qui devient encore plus frappante par le manque chez lui de tout sens épique: il s'interrompt souvent dans son récit, et il y mêle des choses qui n'ont rien à y faire et qui gênent la clarté de l'exposition.

Combien le style de l'auteur de *Horn* n'est-il pas contraire! Chez lui il ne faut pas chercher cette espèce de langue poétique, qui nuance les mouvements du cœur et qui, avec une variété inépuisable d'expressions, nous montre les luttes intimes d'une âme humaine. Quand il traite cet ordre de sentiments, il ne l'exprime que par ses effets extérieurs: quand Rimel ou Lemburc souffrent des peines d'amour, elles font appeler Horn pour s'abandonner à lui, elles lui envoient des cadeaux, Lemburc veut entrer dans un couvent parce qu'il ne l'aime pas, elles se pâment rien qu'en le regardant. Mais quand il s'agit de faits réels et surtout de faits auxquels on peut donner un vernis d'élégance, alors sa muse est dans son élément. Il a l'œil fin pour les choses extérieures, et il a un style très bien approprié à ce genre de descriptions; il voit dans son imagination comment tout se passe, il saisit le moindre mouvement, les moindres traits de l'action et de l'extérieur des personnages agissants, et il les fixe immédiatement en les présentant sous la forme la plus vive et la plus pittoresque. C'est par cette accumulation de petits faits, dont aucun n'échappe à son imagination et qu'il exprime avec tout leur relief, que ses tableaux ont tant de vivacité et donnent au lecteur une impression de vérité si frappante. Seulement cette inclination même de son talent et la satisfaction qu'il éprouve à se sentir sur son véritable terrain l'ont

entraîné bien des fois trop loin. Comme la plupart des poètes épiques du moyen âge, il n'a pas eu le sens de la composition et il s'est livré à de véritables débauches de descriptions de combats et de fêtes.

Ajoutons encore quelques traits spéciaux qui caractérisent le style de *Horn*.

Horn parle quelquefois en belles métaphores, qui donnent à la description une élévation très poétique : j'ai déjà cité le passage de « l'ostur » et je rappelle son discours avec Wikel et Modin, où il parle du poisson qu'il a dans son filet. Ce n'est pas une métaphore inventée par l'auteur, mais il a le mérite de l'avoir employée. — Tristran est toujours plus sobre.

Conformément à ses tendances raisonneuses l'auteur de *Horn* ne laisse rien passer sans en donner les causes : l'entrée et la sortie des personnages sont toujours longuement motivées, le lecteur n'a jamais besoin de se demander comment tel ou tel acteur a paru tout à coup, son arrivée est toujours annoncée à l'avance. Quel besoin on a de lui et à quoi il sert dans l'ensemble, c'est au contraire une question qu'on peut se faire assez souvent. — Dans *Tristran* cela n'a pas lieu.

L'auteur de *Horn* brille par une connaissance des noms géographiques qui serait vraiment surprenante, si on pouvait supposer qu'il sait aussi où sont situés tous les pays et toutes les villes qu'il indique. Mais on peut en douter, car il mêle tout ensemble; il a probablement puisé sa provision dans diverses épopées. Il s'agit tantôt de villes italiennes, de Rome, Pise, Pavie, Milan, tantôt de villes françaises, Paris, « Lions » (c'est là que doivent avoir lieu les noces de Rimel et de Modin)[1], « Mascun en Bourgoigne », « Peitieres » etc., tantôt de pays étrangers « Norweie », « Frise », Russie, Palestine, « Hungerie », « Albanei », « Fenoie », le règne Persan, Chanaan, etc. La grande Bretagne n'est pas expressément nommée, mais l'auteur nous dit que Westir est l'ancien nom de l'Irlande :

> En Westir volt aler k'est regne preisez :
> Irlande ot si à num el tens d'antiquitez.

Les païens viennent à la ville de Divelin, qui est naturellement Dublin, et le frère du roi de Westir est le roi d'Orkanye (les îles Orcades). *Suddene* doit signifier le sud de l'Angleterre, car c'est un

---

1. Il est pourtant admissible que « Lions » soit *Carlion*. Mais le voyage de Westir jusqu'à cette ville a duré trois jours, mais auparavant Horn a fait le voyage de la cour de Hunlaf jusqu'à Westir, et il est expressément dit qu'au retour « bon fud li orez ». C'est ce qui m'a fait croire que « Lions » était peut-être Lyon et la capitale du royaume de Modin.

vent de nord-ouest qui pousse le bateau de Horn et de ses compagnons de Suddene à la côte de la Bretagne. Du reste, dans une forme anglaise du roman, *Horn Childe*, le père de Horn est appelé roi d'« Ingland ». Thomas semble avoir emprunté ces noms à son original; je ne sais s'ils se trouvent chez aucun autre poète anglo-normand. L'auteur de *Tristran* ne les emploie pas, comme nous le savons. Ses notions géographiques sont du reste beaucoup plus simples. Les fragments français ne nomment que la Bretagne, l'Espagne et l'Afrique, mais les versions allemande et islandaise indiquent pourtant quelques autres pays.

Quant aux noms des personnages, on en trouve dans *Horn* une aussi grande abondance que de noms géographiques. Seulement il est regrettable que dans cette multitude d'indications il n'y ait rien où se prendre, rien qui puisse nous suggérer quelque conjecture sur la personnalité de l'auteur. Le roman d'Aaluf, dont il parle au commencement, on ne le connaît pas et on ne sait même si cet Aaluf a été un personnage historique, si c'est lui qui est nommé sous le nom d'Alof dans la *Vita Herewardi Saxonis* comme roi de Cornubie. — En outre il existe dans *Horn* un vrai pêle-mêle de noms, qu'on ne peut pas appliquer à des personnages historiques et dans lesquels on ne saurait voir des allusions à certaines légendes. Ils ont pour la plupart une forme germanique (quelquefois anglo-saxonne, p. ex. *Godspi*, v. 852) et certains d'entre eux appuient la supposition ci-dessus émise que l'auteur a connu la légende épique de l'Allemagne, p. ex. *Hydebrant* et *Herebrant*. Les dieux païens *Mahun*, *Tervagant* et *Apollin* sont nommés très souvent, comme plusieurs autres figures de l'épopée française (même *Rollant*), et nous rencontrons même des noms comme *Cesar*, *Constantin*, etc., à côté de *Lowis*, comme réminiscences françaises, et *Witegod*, de source scandinave ou gothique. Le nom *Godmund* est peut-être une altération de Gormund ou Gormont, qui est employé très souvent dans l'épopée française comme nom d'un héros africain ou normand (*Gormont et Isembart*, *Enfances Vivien*, *Hugue Capet*, *Daurel et Beton*). Il est clair que les Normands ont dû céder ici, comme partout, la place aux « feluns sarazins ».— Je n'ai pas besoin de dire que toutes ces particularités sont entièrement étrangères à l'auteur de *Tristran* et qu'en revanche des allusions qui se trouvent chez lui, — p. ex. à Artur, à la légende de Guiron, etc. — aucune ne se rencontre dans *Horn*.

L'auteur de *Horn* fait d'innombrables allusions à la Bible : Moïse, Daniel et d'autres reviennent souvent. Dieu et les saints sont invoqués à chaque instant, tout est attribué à la puissance de Dieu, les personnages sont mus par le sentiment religieux, et les prières sont assez fréquentes; il termine aussi par le liturgique *Tu autem!* Rappelons-nous par contre la fin du roman de *Tristran*, si caractéristique par son style tendre :

Tumas fine ci sun escrit :
A tuz amanz saluz i dit,
As pensis e as amerus,
As emvius, as desirus... [1]

*
* *

Voila ce que je trouve de plus remarquable dans le caractère généra et dans le style spécial des deux poèmes dont il s'agit. A côté des grandes différences que je viens de relever et sur lesquelles je base mon opinion que ces deux poèmes ne partent pas de la même main, il y a peut-être de petits traits qui coïncident ; je n'ai pas attiré l'attention sur eux parce que je les considère comme trop peu importants. Quelquefois, comme nous l'avons vu, il y a une ressemblance légère entre les sujets, mais alors l'origine en est clairement la légende primitive. Quelquefois on rencontrs les mêmes expressions (*Tr. cume femme iree — H. cume home irascuz*, etc.), mais on peut à juste titre attribuer ces coïncidences au hasard.

Reste à cet égard une objection éventuelle à repousser. On pourrait dire que les différences caractéristiques résultent de la diversité des sources originales et que c'est en les suivant consciencieusement que les auteurs semblent incliner dans des sens divers. Mais les légendes primitives qui ont pu former la source de l'auteur, ou dont il existe des transformations poétiques à côté de notre roman [2], nous montrent que l'auteur du roman anglo-normand de *Horn* a ajouté au sujet primitif une multitude de descriptions de combats et de fêtes, qu'il a supprimé ce qui pourrait sembler merveilleux, etc., — c'est-à-dire que ces changements ont introduit dans le poème justement ce que nous y avons indiqué comme le plus caractéristique.

*
* *

La langue de *Horn*, comme on le voit au premier coup d'œil, appar-

---

1. Il me semble inutile d'insister sur les « procédés de style » qu'emploie l'auteur. Ils sont rassemblés dans l'ouvrage récemment paru de M. Nauss : *Der Styl des agn. Horn* (Halle, 1885). Presque toutes les particularités de style que l'auteur a trouvées dans *Horn* — surtout celles qu'il indique pp. 3, 8, 28, 42, 39, 45, 59 — sont étrangères au *Tristran* et appartiennent entièrement au style proprement épique.

2. La question de la source du roman français de *Horn* n'est pas résolue ; M. Wissmann a tort quand il prétend que *Horn* est une transformation de *King Horn* ; il ne semble pas avoir tenu compte de la langue de notre poème, d'après laquelle on ne peut placer le roman français qu'au milieu ou à la fin du XIIe siècle, tandis que *King Horn* date d'une époque plus récente (Wissmann, *l. c.* p. 58). L'erreur de M. W. a été déjà remarquée par M. Vising (*Sur la versification anglo-normande*, p. 7, note 1).

tient au dialecte anglo-normand, et, à cause des grandes ressemblances qu'elle offre avec celle des poèmes anglo-normands dont on a le moyen de fixer la date au milieu ou vers la fin du XIIe siècle, on peut rapprocher la composition de notre roman de ce temps-là.

Comme je l'ai dit plus haut, la langue de *Horn* offre peu de traits qui ne se trouvent pas dans d'autres poèmes de cette même période, dans le *Tristran* de Béroul et dans celui de Thomas, dans le *Brandan*, dans l'*Estorie* de Gaimar, dans la chronique de Fantosme ou enfin dans la *Vie de saint Gilles*. Dans le *Tristran* de Thomas, je crois cependant avoir observé quelques traits qui peuvent servir pour appuyer mon hypothèse qui l'auteur de ce poème n'est pas celui de notre roman. On peut observer que le *Horn* offre au point de vue de la langue une singularité, qui correspond à celle que nous avons remarquée dans le contenu, c'est-à-dire qu'il est composé de plusieurs éléments divers, éléments plus anciens et éléments plus récents. C'est ce qui, selon moi, rend difficile la détermination exacte du temps où *Horn* a été écrit.

Mais cette question ne nous regardant pas pour le moment, nous nous occuperons seulement des diversités de la langue de *Tristran* et de celle de *Horn*.

Quant à la *versification*, j'ai peu à remarquer, n'ayant pas pu m'occuper d'une reconstruction parfaite de tout le texte. Je crois cependant que les vers sont bons et qu'on n'aurait pas à y relever de faits singuliers en comparaison avec le *Tristran*. C'est pourquoi je n'attribue pas grande importance à des différences comme les suivantes: que l'*e* atone forme le plus souvent hiatus dans *Horn*[1] tandis que l'élision est générale dans *Tristran*[2], que dans *Horn* quelquefois *me te se le de* forment hiatus contrairement à la règle, que l'article féminin *la* semble être toujours élidé dans *Horn* mais se trouve trois fois en hiatus dans *Tristran*, que l'acc. sing. de l'article *le* forme deux fois hiatus dans *Tristran* mais est toujours élidé dans *Horn*, enfin que *se* (lat. si) et *que* (conjonct. et acc. sing. du pronom) semblent former plus souvent hiatus dans *Horn* que dans *Tristran;* ces choses-là ne prouvent pas grand chose, car une correction pourrait peut-être effacer la diversité, ou elle dépend plutôt du hasard que d'un principe fixe chez l'auteur. Il n'y a que deux différences plus saillantes dans la versification des deux poèmes: 1° dans *Horn* l'*e* atone dans l'intérieur d'un mot devant une voyelle tonique compte pour la mesure beaucoup plus rarement que dans *Tristran;* 2° dans

1. Brede, *Ueber die Handss. der Ch. de H.*, § IV, 253.
2. Röttiger, *Ueber den Tristran des Thomas*, p. 28.

cedernier poème on a constaté environ 12 % de rimes riches de diverses espèces[1] tandis que dans *Horn* on n'en trouve guère que quand une formation adverbiale ou une terminaison verbale la facilite. Mais on n'aura sans doute pas tort en attribuant la plupart de ces différences au caractère différent du vers employé par les auteurs.

En étudiant le vocalisme nous aurons à faire des observations plus importantes pour notre but.

a. L'auteur de *Tristran* fait rimer la terminaison -alem avec la terminaison latine -ellum, ainsi *nuel* (nucalem) : *flavel* (flabellum) D. 515. Dans le *Horn* la terminaison -alem, qui se trouve dans une multitude de laisses, se maintient comme *al;* un seul mot fait exception, à savoir *leel*, mais d'après Suchier[2] ce mot est un anglonormannisme, et d'ailleurs il se trouve neuf fois rimant en *al*, contre deux fois en *el*, tandis que dans *Tristran* le même mot rime plusieurs fois avec -ellum et ne se trouve jamais sous la forme *leal*. On peut dire en général que le *Horn* maintient plus strictement que tous les autres poèmes de la même période la terminaison *al* (p. ex. *Noal* 1850, *Noauz* 2392, dans le vers).

b. Dans *Horn*, *an* et *en* sont parfaitement distincts ; la rime *penitance* : *ance*, qui se rencontre chez plusieurs poètes anglo-normands et aussi dans *Tristran*, ne se trouve pas ici, quoique cette terminaison soit employée dans plusieurs laisses. — Quant aux participes présents, l'auteur de *Tristran* ne se permet pas les mêmes libertés que prend l'auteur de *Horn* en employant les deux formes *-ent* et *-ant*; quelquefois l'emploi des formes diverses dépend de leur sens verbal ou adjectival, mais dans d'autres cas le poète les traite tout à fait arbitrairement[3]. *Tristran* n'emploie que la forme plus récente en *-ant*.

c. Le *Horn* a cinq fois dans la rime la forme *esta* (: *ja*, : *a*, : *la* etc.) comme 3e pers. du prés. de l'indicatif de verbe *ester*. Cette forme est étrangère à l'auteur de *Tristran*.

d .*è* se confond dans *Tristran* avec *ai*, surtout avant *s* (Sa 641, D 527, 574, 779). Dans *Horn* ils sont rigoureusement distincts).

e. *e* ne semble pas rimer avec *ie* dans *Tristran*[4]; ces deux rimes sont au

---

1. Röttiger, p. 23.

2. *Zeitschr f. r. Ph.*, III, 141.

3. Nons trouvons pourtant dans *Horn* un participe de la 1re conjugaison rimant dans une laisse en *-ent: trenchent* 5205 : *resplent*, *prent*, etc. Mais d'abord c'est le seul cas et nous n'avons qu'un manuscrit (*O*) pour vérifier ce fait ; puis la forme juste *trenchant* se trouve dans le vers 1998. Il est donc très probable que l'original contenait un autre mot.

4. Comp. Röttiger, p. 55 sq., qui regarde, avec raison, les quatre rimes *ie : e* comme assez douteuses, parce qu'elles ne se trouvent que dans un seul manuscrit.

contraire entièrement confondues dans *Horn*. Dans chaque laisse on les trouve ensemble : *ie* de *e* bref latin rime avec *e* fermé de *a* latin (*piez: nez : buntez* v. 16, etc.), avec *e* ouvert tonique (*entier* [intĕgrum] : *cler* v. 120) avec *ie* de *a* (*ier* [hĕri] : *chier* v. 120) etc ; le verbe *aider*, qui dans *Tristran* ne rime qu'avec *ie*, rime ici avec *ie* et *e* sans distinction.

f. Dans *Tristran* l'*ŏ* de *bon* se trouve diphtongué ou non ; dans *Horn* cet *o* ne se diphtongue pas, mais se maintient comme *o* dans son intégrité rimant avec *ó*.

g. *Ai* et *ei* sont constamment confondus dans *Tristran* devant une nasale (D. 569, 765, 1299, etc.), tandis que dans *Horn* ces deux diphtongues ne riment jamais ensemble.

h. Quant aux consonnes, il n'y a rien à remarquer. Les rimes toujours masculines et en général très pures de *Horn* ne nous permettent pas de savoir si l'auteur fait rimer *l* et *n* mouillées avec *l* et *n* pures comme le fait Thomas dans *Tristran*. D'autres traits remarquables, la distinction de *s* et *z*, la chute de la dentale finale après une voyelle tonique, sont les mêmes dans les deux poèmes, quoique la graphie des scribes de *Horn* fasse quelquefois supposer le contraire.

i. Pour la flexion on ne trouve pas beaucoup non plus dans les rimes de *Horn*. La déclinaison semble être encore plus ruinée que dans *Tristran* (les exemples du cas régime au lieu du cas sujet se trouvent à chaque page et en beaucoup plus grand nombre que dans *Tristran*), tandis que les formes de conjugaison employées à la rime sont très rares et ne nous montrent que peu de faits qui coïncident avec les formes correspondantes de *Tristran*. Il semble pourtant qu'on pourrait trouver, après la reconstruction critique du texte, plusieurs différences entre la flexion verbale de l'auteur de *Tristran* et celle de l'auteur de *Horn*.

Je me contenterai pour le moment des observations phonétiques que je viens de faire pour appuyer mon opinion. Les recherches plus approfondies que j'ai déjà commencées montreront, je l'espère, sûrement que l'auteur de *Horn* appartient à une époque plus récente que celui de *Tristran*. Peut-être pourra-t-on expliquer les contradictions de ses principes phonétiques de la même manière dont on a expliqué le mélange des formes archaïques et nouvelles dans la langue de Guillaume de Berneville.

Helsingfors.

W. SÖDERHJELM.

NOTE

SUR

LES ROMANS RELATIFS A TRISTAN

Les travaux qu'on vient de lire sont sortis, — sauf l'édition de M. Morf, que je lui ai demandée, — de la conférence que j'ai tenue chez moi le dimanche, pour l'Ecole des Hautes Etudes, pendant l'année 1885-1886. Outre MM. Bédier, Lutoslawski, Sudre et Söderhjelm, en faisaient partie MM. Muret, Löseth, et, passagèrement, MM. Grand, Ernst et Bonnier. MM. Muret et Löseth ont commencé d'importants travaux, l'un sur la source d'Eilhart d'Oberg, l'autre sur le roman de *Tristan* en prose; le premier de ces travaux sera très prochainement publié; le second se fera sans doute un peu plus attendre. M.W. Meyer, *privat-docent* à Zurich, qui prenait aussi part à la conférence, a copié le fragment de Béroul (Michel, t. I) sur le ms. de la Bibliothèque Nationale, et j'espère qu'il nous en donnera bientôt une édition.

Déjà il y a quelques années j'avais choisi les romans sur Tristan pour sujet de ma conférence du dimanche. Ceux qui y prirent part alors étaient notamment MM. Fécamp, Thomas, Gilliéron, Ulrich, Vetter et Nyrop. M. Vetter y conçut le plan d'une édition nouvelle des fragments du poème de Thomas, dont il a depuis longtemps réuni les matériaux, et dont il a donné en partie l'introduction dans sa dissertation parue en 1882. Malheureusement M. Vetter, je ne sais pourquoi, malgré des sollicitations souvent répétées, n'a pas encore mis la dernière main à son travail, et je ne saurais dire dans combien de temps on peut espérer de le voir paraître.

Les études publiées ci-dessus apportent à la critique des récits relatifs à Tristan quelques données intéressantes. Notons d'abord ce qui résulte tant des remarques de M. Sudre (p. 555) que du passage du roman de

Waldef rappelé par M. Söderhjelm (p. 576) : c'est, au moins en partie, par un intermédiaire anglais que les récits sur Tristan ont passé aux conteurs français (cf. *Rom.* XIV, 604 ss.). Ce résultat important concorde avec le fait curieux de l'absence à peu près complète du nom de Tristan dans ce qui nous reste de la littérature galloise du moyen âge. L'épopée nationale des Bretons avait été accueillie, grâce à leurs chanteurs errants, par les Anglais dès avant 1066, et elle passa ainsi aux Normands ; dans sa propre patrie, elle paraît avoir été presque oubliée au bout d'assez peu de temps. On trouve cependant encore en gallois des traces assez nombreuses de l'épopée proprement arthurienne, qui d'ailleurs, en général, ne coïncident guère avec ce que nous en connaissons par les poèmes français ; mais l'épopée particulière de Tristan a péri à peu près entièrement sous sa forme originaire ; nous n'avons non plus rien qui s'y rapporte en anglais (en dehors du *Sir Tristrem*, de provenance française), de sorte que nous ne la connaîtrions aucunement si les Normands n'avaient pénétré en Angleterre juste à temps pour recueillir, soit de la bouche des chanteurs bretons, soit de celle des conteurs anglais, les récits qui circulaient, sous des formes variées, des aventures héroïques et amoureuses du héros gallois.

Il serait d'ailleurs tout à fait déraisonnable de révoquer en doute l'origine celtique de ces récits. Le roi Marc, avec ses oreilles de cheval, suffirait par son nom à l'attester (*marc* en celtique signifie « cheval »). Le Morholt, qui joue ici le rôle du Minotaure, est originairement un monstre marin, qui porte aussi un nom bien celtique, dans lequel le premier élément est visiblement le mot *mor*, « mer ». Le théâtre de la scène est alternativement en Léon (ou Galles du Sud, voy. Marie de France), pays de Tristan, — en Cornouaille, pays de Marc, — en Irlande, pays de la première Iseut, — et en Petite-Bretagne, pays de la seconde Iseut. La mer, qu'on traverse à chaque instant, met en communication constante ces quatre lieux de l'action, ce qui nous reporte à une époque assez ancienne ; car au XIIe siècle il semble qu'on ne voyageait plus aussi facilement de Bretagne en Armorique et en Irlande qu'on l'avait fait au temps où les Bretons avaient peuplé l'Armorique et où les Gaëls d'Irlande avaient occupé les côtes occidentales de la Bretagne. Cette domination des Irlandais au moins sur la Cornouaille paraît avoir laissé sa trace dans l'épisode, d'ailleurs mythologique au fond, du Morholt. Bien d'autres traits pourraient servir à démontrer le caractère celtique des récits relatifs à Tristan. Ce n'est pas non plus exclusivement par le canal des Anglais que les trouveurs français ont connu ces récits, puisque le Breri auquel se réfère Thomas est bien probablement le célèbre *fabulator* gallois dont parle Giraud de Barri (voy. *Rom.* VIII, 425). Il faut donc laisser aux Celtes la gloire d'avoir créé, en face de

épopées plus héroïques que d'autres races ont produites ou qu'ils ont enfantées eux-mêmes, l'incomparable épopée de l'amour.

Les poèmes anglo-normands sur Tristan, qui ont toujours pour sujet essentiel l'amour fatal qui l'enchaîne à Iseut, femme de son oncle, se divisent, comme on sait, en deux groupes principaux. L'un comprend le long fragment où se trouve le nom de Béroul et le poème allemand d'Eilhart d'Oberg, l'autre le poème de Thomas, conservé par fragments seulement en français, à moitié dans l'imitation allemande de Gotfrid de Strasbourg, sous une forme très altérée dans *Sir Tristrem*, enfin en entier et dans une traduction abrégée mais fidèle dans la version norvégienne de frère Robert. Ce second groupe, en attendant l'édition de M. Vetter, est aujourd'hui facile à étudier grâce à l'excellente édition des versions norvégienne et anglaise qu'on doit à M. Kölbing et à l'ample introduction qui les précède. En faisant connaître dans son texte le plus ancien et en comparant à la fin du poème d'Eilhart le précieux dénouement qu'un copiste, au XIVe ou au XVe siècle, s'est avisé d'emprunter à un vieux poème pour le substituer au dénouement du roman en prose, M. Bédier a enrichi notablement notre connaissance du premier groupe. C'est à ce groupe, on peut l'affirmer d'ores et déjà d'après quelques indices qui seront réunis ailleurs, que se rattachait le poème perdu de Chrétien de Troies.

La question du rapport des deux petits poèmes épisodiques sur le déguisement de Tristan en fou n'avait pas été jusqu'ici traitée avec toute l'attention et la critique désirables. L'étude de M. Lutoslawski, qui a soumis à la comparaison les quatre autres formes du même récit, nous permet de remonter à la forme originaire et très simple de ce thème, qui n'est autre au fond qu'une variante de l'histoire du retour d'Ulysse, méconnu par sa femme et reconnu par son chien. Les allusions à l'histoire antérieure de Tristan ajoutées à ce thème dans B et D donnent un intérêt tout particulier à ces deux lais, qui ont en outre une véritable valeur poétique. Grâce à M. Morf, nous avons maintenant de la *Folie Tristran* de Berne une édition aussi bonne que possible ; nous en auront sans doute bientôt une, meilleure que celle qui existe, de la *Folie Tristran* du ms. Douce.

Le poème de Thomas est une des œuvres les plus remarquables de cette poésie anglo-normande qui prend chaque jour une place plus considérable dans l'histoire de la poésie du moyen âge. Une autre œuvre anglo-normande très remarquable aussi, mais par des qualités d'un autre ordre, le poème de *Horn*, est également d'un auteur nommé Thomas. On a supposé que ces deux poètes distingués n'en faisaient qu'un, et cette hypothèse a été admise avec une faveur, trop empressée sans doute.

L'étude fine et pénétrante de M. Söderhjelm montre déjà qu'elle a peu de chance d'être vraie ; l'auteur se réserve de traiter un jour plus à fond cette question intéressante.

A côté des deux groupes de récits indiqués ci-dessus, il a circulé en Angleterre sur les amours de Tristan et d'Iseut d'autres contes épisodiques, tels que celui du *Chèvrefeuille*, celui du rossignol que nous offre le *Donat des Amants*, etc... M. Sudre a demandé aux allusions si nombreuses à ces amours que contient la poésie française, provençale, allemande, anglaise, italienne, espagnole du moyen âge, des renseignements sur quelques-uns de ces contes, sur la date des poèmes connus de nom ou de fait, sur la popularité plus ou moins grande de chacun d'eux. Son travail, qui avait été préparé par les recherches de M. Francisque Michel, pourra recevoir plus d'une addition ; il offre déjà à l'étude une base intéressante et de solides points de repère.

En dehors de tous les récits en vers se présente à nous la masse énorme et bizarre du *Tristan* en prose. Personne n'a encore osé en aborder de front l'étude longue et en bien des points fastidieuse. Mon ami J. Brakelmann, au moment où le devoir militaire le rappela en Allemagne en juillet 1870, était engagé en plein dans un travail sur ce sujet dont il avait à peu près rédigé certaines parties. On sait qu'il trouva la mort à Gravelotte. Ses notes, confiées à M. Zacher, m'ont été communiquées il y a quelques années : j'y ai vu les preuves d'un travail persévérant et consciencieux ; mais, ayant fait moi-même des voyages de découverte assez variés dans le labyrinthe du *Tristan*, il m'a été promptement manifeste que Brakelmann s'y était égaré dès le début et avait suivi l'une après l'autre, — car il est souvent revenu sur ses pas pour changer de direction, — plusieurs fausses pistes. On a publié récemment (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. XVIII, p. 81-94) une partie de ses recherches, ce qui concerne le rapport des différents manuscrits en prose. Sans entrer dans le détail, je remarquerai simplement que toutes les allégations qui se trouvent dans les manuscrits relativement à Robert de Boron et Élie de Boron sont de pures « bourdes, » sans aucune espèce de valeur. C'est ce que je montrerai dans un travail d'ensemble sur les romans bretons en prose ; mais un simple fait suffit à mettre en pleine lumière, pour le *Tristan*, l'imposture de toutes ces prétendues mentions. D'après le soi-disant Élie de Boron, un chevalier appelé Luce du Gast avait écrit un roman sur Tristan, le plus ancien de tous les romans de la Table Ronde, puis lui, Élie, l'a continué et amplifié et en a fait un livre qu'on appelle le *Bret*, mot dont on a vainement cherché l'étymologie jusqu'à présent. Or, une suite en prose du *Merlin* de Robert de Boron, conservée dans un seul manuscrit, et qui va paraître inces-

samment dans la collection de la *Société des Anciens Textes*, nous apprend ce qu'il faut penser de ce fameux *Bret*. L'auteur, qui se donne pour Robert de Boron (avec autant de droit que tous ces prosateurs en ont a s'affubler de noms usurpés), après avoir fait allusion à une aventure, ajoute : « De ceste aventure que je vous devise chi ne parole pas chis livres, pour chou que li contes del brait le devise apertement. Et saichiés que li brais dont maistre Helies fait son livre fu li daerrains brais que Merlins gieta en la fosse ou il estoit.... Et del brait dont je vous parole fu la vois oie par tout le roiaume de Logres si grans et si lons coume il estoit [1]. » Ce titre du *Brait* se retrouve dans le titre d'un roman espagnol : *El Baladro de Merlin*, qui fut imprimé à Burgos en 1498, et dont on ne connaît aujourd'hui qu'un seul exemplaire. Voici, d'après M. de Gayangos (*Libro de Caballeria*, p. x) le titre et le résumé du ch. CCCXXXIX : « *Del gran baladro que dió Merlin é de cómo murió*. Cuenta cómo al morir el nigromante dió un grito tan espantoso que fué oido sobre las otras voces, é sonó tres leguas a todas partes. » Le *Brait* était donc un roman qui racontait l' « entombement » de Merlin, en y mêlant (comme nous le dit le roman de *Merlin* que je viens de citer) quelque histoire où figurait Tristan. Ce roman du *Brait* était d'un certain maître Élie. L'auteur de la rédaction du *Tristan* en prose qui a jugé bon de se donner le nom d'Élie de Boron a connu le titre de ce roman, sous la forme de *Bret* et non de *Brait* (c'est une graphie fréquente ; voy. Godefroy), et il a su que Tristan y figurait ; mais, ne comprenant pas ce que le mot *Bret* voulait dire, il en a fait une histoire de Tristan et a prétendu être lui-même l'auteur de ce *Bret*. En maint autre passage, l'ignorance et l'audace de ces remanieurs pseudonymes se décèlent aussi manifestement.

Quant à Luce du Gast, l'auteur prétendu de la rédaction primitive du roman en prose, rien ne s'oppose à ce qu'il ait existé et écrit un livre quelconque sur Tristan ; mais il est certainement impossible de démêler ce qui peut être de lui dans l'immense et indigeste compilation à laquelle son nom est aujourd'hui attaché avec celui du prétendu Élie de Boron. Tous les manuscrits qui contiennent le prologue où ce soi-disant chevalier anglais, seigneur d'un château près de Salisbury [2], parle si allègrement de lui-même à la première personne, le font suivre d'une introduction, aussi ennuyeuse que longue et inutile, sur les ancêtres de Tristan,

---

1. *Merlin*, p. p. G. Paris et J. Ulrich, t. II, p. 198.

2. Luce, ou celui qui prend son nom, dit expressément qu'il est du château dn Gast (*Gail*, *Gaut*, *Gat*, etc.) *près de Salisbury* ; il faut vouloir absolument fermer les yeux à l'evidence pour aller chercher, comme le fait M. Suchier (*Zeitschr. f. d. Phil.* XVIII, 81), ce château en Normandie. De même il est

farcie de réminiscences mythologiques, et de fictions d'une monotone absurdité. Gette introduction devralt ètre attribuée à Luce du Gast ; or il paraît impossible de faire remonter si haut une pareille fabrication. Dans la suite, la classification que Brakelmann a cru pouvoir faire des diverses rédactions du roman me paraît chimérique ; mais il faudrait pour le critiquer reprendre et poursuivre par le menu le difficile examen de tous les manuscrits. J'ai voulu seulement indiquer ici le peu de fond qu'il convient de faire sur les allégations des manuscrits relatives aux auteurs, aux rédactions diverses, à l'ordre de succession de ces étranges compositions qui sont les grands romans en prose de la Table Ronde. J'ajouterai que le *Tristan* me paraît avoir pour base un poème, et sans doute, autant qu'on peut le supposer, le poème de Chrétien de Troies. Ce sont les œuvres du poète champenois qui ont été, en France, le principal point de départ de toutes les imitations de contes bretons ; j'ai montré ailleurs que le *Lancelot* en prose avait copié le poème de la *Charrette* : que le *Tristan* en prose ait eu pour premier noyau une imitation du *Tristan* de Chrétien, c'est ce qui me paraît, pour plus d'une raison, très vraisemblable.

Mais j'arrête ici ces remarques occasionnelles. Il y a encore beaucoup à faire pour débrouiller l'histoire poétique de Tristan, en retrouver la forme la plus ancienne, en classer les diverses variantes. Je suis heureux d'avoir engagé plusieurs jeunes travailleurs à tourner leurs recherches de ce côté, et j'espère que celles que nous leur devons déjà en feront bientôt naître d'autres.

Gaston Paris.

---

commode de supposer (*ib.*) qu'Élie de Boron a commis un malentendu en déclarant que le *Tristan* de Luce est le plus ancien des romans en prose, mais c'est Luce lui-même, dans son prologue, qui déclare que personne avant lui n'avait rien traduit du prétendu livre latin du Saint Graal. Si Luce n'a pas voulu dire ce qu'entend Élie de Boron et si celui-ci s'y est trompé, il faudra bien reconnaître qu'il n'était pas le contemporain et le collaborateur de Robert de Boorn.

MELANGES

I.

LE *CHASTIE-MUSART*

D'APRÈS LE MS. HARLÉIEN 4333.

La description du ms. 4333 (Musée Britannique) a été publiée dans le tome I de la *Romania*, pp. 206-9. Lorsque je rédigeai cette notice, je n'avais à ma disposition que les deux premiers vers du petit poème qui sera publié ci-après. Ne m'étant point rappelé que ces deux vers figuraient à une autre place, dans le *Chastie-Musart*, et induit en erreur par la rubrique, *c'est l'evangile de fames*, je ne réussis point à identifier cette composition. Depuis, ayant examiné de nouveau le ms., je reconnus sans peine qu'il contenait, sous un titre nouveau, un texte assez court du *Chastie-musart*, poème publié depuis longtemps. Si je mets au jour actuellement la copie que je fis, il y a plusieurs années, de ce texte, c'est parce qu'un travail récent a rappelé l'attention sur le *Chastie-musart*.

En effet, M. Tobler a édité dernièrement [1] d'après un ms. de la collection Hamilton un long poème en quatrains, composé dans l'Italie septentrionale, et qui n'est autre chose qu'un recueil de lieux communs sur les femmes, ou plutôt contre les femmes, ce qu'indique d'ailleurs assez bien la rubrique initiale : *Proverbia que dicuntur super natura feminarum*. Or il existe entre ce poème italien et notre *Chastie-musart* des rapports d'idées, souvent même d'expressions qui ne peuvent être fortuits. C'est ce qu'a parfaitement établi M. Tobler par des rapprochements qui ne laissent subsister aucun doute. On peut donc considérer comme certain que l'auteur du poème italien a connu le poème français et s'en est inspiré à

1. *Zeitschrift f. roman Philologie*, IX, 287-331 ; cf. l'important article de M. Novati, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, VII, 432.

diverses reprises. Cette circonstance assigne une valeur particulière au *Chastie-musart*, qui d'ailleurs, envisagé en lui-même, ne manque pas d'intérêt.

En France même le *Chastie-musart* paraît avoir obtenu un assez grand succès. Ce qui nous le fait croire, ce n'est pas précisément la quantité des copies qu'on en a conservées : ces copies sont, jusqu'à présent du moins, au nombre de six seulement [1], en comptant le ms. Harléien, et pour certains poèmes moraux en quatrains, tels que le *Doctrinal* de Sauvage, ou la *Pleure-chante*, nous avons trois ou quatre fois autant de manuscrits ; mais les différences qui distinguent nos copies font supposer que le poème a dû être très répandu.

M. Tobler, s'aidant de renseignements fournis par M. G. Raynaud, a dressé la liste des cinq copies connues jusqu'ici, et a même essayé de donner un tableau de l'ordre des couplets dans les trois que possède la Bibliothèque nationale. Ce tableau, dont la disposition est loin d'offrir toute la clarté désirable, désigne chaque couplet par un numéro d'ordre. Or, de ces trois copies, une seulement est publiée, et les couplets n'y sont pas numérotés. Par conséquent le tableau dressé par M. Tobler ou par M. Raynaud reste actuellement inintelligible.

Les textes du *Chastie-musart* sont, à part celui qui sera publié ci-après, contenus dans les mss. dont l'indication suit :

Paris, Bibl. nat. fr. 19152 (ancien Saint-Germain français 1239), fol. 105 et suiv. Contient 84 couplets publiés par Jubinal en appendice à son édition de Rutebeuf (2e édition, III, 382-93).

— Bibl. nat. fr. 1593, fol. 139 et suiv. Contient seulement 50 couplets, dont neuf ne se trouvent pas dans le ms. précédent.

— Bibl. nat. fr. 12483. Ce ms., dont il a été plusieurs fois question dans la *Romania* (voir notamment XIV, 442), ne contient qu'un choix de strophes du *Chastie-musart* ; il y en a 21 parmi lesquelles cinq ne se trouvent point dans le ms. 19152, mais existent dans 1593.

Rome, Vatican, Reg. 1323, fol. 151 et suiv. Copie de la fin du XVe, dont Keller a publié (*Romvart*, p. 145-6) les six premiers couplets, et qui d'après des renseignements fournis par M. Tobler (*Zeitschrift*, p. 330) diffère notablement des

1. L'une de ces six copies n'est, comme on le verra plus loin, qu'un court extrait composé de cinq couplets.

autres textes, et renferme une suite d'environ 1250 vers qui ne paraissent pas se trouver ailleurs.

Oxford, Bodléienne, Digby 86, fol. 114. Cinq couplets seulement insérés dans un poème en vers octosyllabiques, et publiés par M. Stengel, dans sa notice de ce ms., p. 39. Quatre de ces couplets existent dans le ms. 19152; ce sont les couplets qui correspondent aux vers 65-8, 93-6, 193-200 de l'édition Jubinal; celui que ne contient pas le ms. 19152 se retrouve dans le ms. 1593 et est publié d'après ce dernier ms. dans la *Zeitschrift*, p. 329.

Le texte de Londres se compose de vingt-neuf couplets dont vingt-deux sont compris dans la leçon du ms. 19152. J'ai indiqué, à la suite de chaque couplet, la concordance avec l'édition que Jubinal a donnée de cette leçon[1]. Des sept autres couplets, quatre, les derniers du morceau, se retrouvent dans le ms. 1593; les deux derniers sont aussi dans le ms. 12483. Enfin il y a trois couplets (XIX, XXIV et XXV) qui ne paraissent pas s'être conservés ailleurs, à moins toutefois qu'ils se rencontrent dans le ms. du Vatican, ce que j'ignore.

Mon but est simplement de mettre un nouveau texte à la portée de qui voudra entreprendre un travail critique sur les leçons diverses du *Chastie-musart*. Ceux qui après moi, jetteront les yeux sur le ms. jugeront que, pour être simple, la tâche n'était pas aisée. A partir de ce morceau, en effet, l'écriture devient extrêmement fine, et de plus est, par places, effacée. Ce n'est pas sans fatigue que j'ai collationné cet été les épreuves avec le manuscrit. J'ai jugé inutile de joindre à la copie du ms. Harléien les variantes des autres copies. Le texte de Londres n'ayant qu'un petit nombre de strophes, ce travail n'eût pas dispensé ceux qui s'occuperont dorénavant du sujet d'avoir recours aux manuscrits.

P. M.

C'est l'evangile de fames. (Fol. 113 *b*)

I. Anmors art, anmors [point] et si esprent trop fort;
Anmors sanz desirier a meint preudomme mort,
Kar qui a anmor de famme s'acostume et amort
Bien porchace sa honte, son domage et sa mort.
(*S.-G.*, *v.* 49-52.)

---

1. Je rappelle que cette édition reproduit le ms. 19152 que je désigne par *S.-G.* (Saint-Germain).

II. Fanme n'enmera ja, se Dex m'eint et secore,
Celui qui por s'anmor pleint et sospire et plore;
Mais celui qui la bat et le sien li devore,
Celui prise ele et ainme et tient chier et honere (*sic*).
(*S.-G.*, *v.* 61-4.)

III. Biens, honors et avoirs faut par fanme et avorte;
Fanme n'e[n]mera ja qui foi n'enmor li porte,
Mais celui qui la bat tant qu'i la lait por morte,
A celui se deduit et solace et deporte.
(*S.-G.*, *v.* 69-72.)

IV. Se sens d'onme vaut pou, sens de fa. vaut meins,
Que, puis que la chalors li est montée es rains,
Ne se garde de nul qui ele tiegne a meins,
Qués issoit[1], clers ou lais, granz ou petiz ou neins.
(*S.-G.*, *v.* 81-4.)

V. Por ce di ge que nus qui ait sens ne savoir
Por nule anmor de f. ne doit grant joie avoir:
Aussi tot le het ele, ce sachiez vos por voir.
F. ne bée a riens qu'a honme decevoir.
(*S.-G.*, *v.* 85-8.)

VI. Et qui bée a tel f. grant peine li est sorse;
F. si bée a bons plus qu'a miel ne fait ourse[2];
Tiex anmors n'est pas droite, ainz est vix et reborse,
El(e) ne vient pas de cuer, ainçois vient de la borse.
(*S.-G.*, *v.* 93-6; *Digby*.)

VII. Trop set f. de mal, de barat et de lobe;
Honme qui la viet croire barate et guile et bole;
Tot petit a petit le despole et desrobe,
. . . . . .
(*S.-G.*, *v.* 109-12.)

VIII. Ja ne troverai f. qui de ce me desmente:
Se d'avoir bele robe se depleint et demente,

---

4. Pour *il soit*.

5. Vers proverbial: *Femme convoite avoir plus que miel ne fait ourse* (*L'Evangile des fames*, Jubinal, *Jongl. et Trouv.*, p. 27; Constans, *Marie de Compiègne*, *p.* 67).

S'ele n'a dont les ait, ne chatel ne rente (*sic*),
Qu'ele ne mete ainçois ses denrées en vente.
(*S.-G.*, *v.* 129-32.)

IX. F. sanc et sustance trait d'onme debonnaire,
Cote et sorcot et chape, pelice, robe vaire,
Garnison a l'ostel, deniers au despens faire:
Ja f. ne laira reins qu'ele en puisse traire. (*fol.* 114)
(*S.-G.*, *v.* 117-20.)

X. De tant com la f. est plus mignote et plus cointe,
De tant est plus musarz et plus soz qui l'acointe :
Ne li chaut qui li hurt sur son cul de sa pointe,
Mais qui li doint deniers ou robe ou coutepointe[1].
(*S.-G.*, *v.* 137-40.)

XI. Lors ne fit Diex tignex ne camus ne truant,
Avugle ne contrait ne boçu ne puant,
Se il li viet donner largement et sovent,
Qui n'en ait bele chiere et f. remuant.
(*S.-G.*, *v.* 133-6.)

XII. Ja mar avrez en f. fiance ne atente,
Tant soit ja bobenciere, mignote, cointe et gente,
S'ele puet gahengnier, que jamais se repente,
Que por un lecheor en vorroit avoir trente.
(*S.-G.*, *v.* 141-4.)

XIII. Cele qui plus s'orguele et qui plus se desroie,
Qui samble que soit danme de Provins ou de Troie[2],
Ne li chat cui el mete ou em point ou en roie,
Por un toissu d'argent ou por une corroie.
(*S.-G.*, *v.* 145-8.)

XIV. F. est plus connue que mareschauz qui ferre[3];
Pris, honor et renon va porchacier et querre

---

1. Ms. *cōtepointe.*

2. On pourrait supposer qu'il y a ici un indice de l'origine du poème; remarquons toutefois qu'il y a *de Peronne ou de Roie* dans S.-G. On peut donc hésiter entre la Picardie et la Champagne.

3. Corr. *conn[e]üe*? Ce vers ainsi isolé, n'a guère de sens ; dans S.-G. il est suivi du v. 4 de la présente leçon : *Feme a plus d'acointance que mareschal qui ferre | A toz ces chevaliers qui vont*, etc. La leçon du ms. 1593 (fol. 140 *d*) est toute différente.

Par toz les lix do mont, soit en pais soit en guerre
Si com .j. chevaliers qui va errant par terre.
(*S.-G.*, *v.* 169-72.)

XV. Tot aussi com hom dit : « Cit est bons, cit est biaus,
« Cit a le cercle d'or et cit a les osiaus,
« Cit joute mex que nus et cil meinne cembiaus,
« Et cit a sor son point l'ostoir qu'est plus iniax » ;
(*S.-G.*, *v.* 173-6.)

XVI. Autel dit om des f. orendroit a cors,
Par citez, par chatiax, par viles et par bors :
« Ceste a non Jehannete et ceste Erambors,
« Ceste a les crins pendanz et ceste les a blons[1]. »
(*S.-G.*, *v.* 177-80.)

XVII. De la-folie au f. est partot la parole,
Chacuns s'en gabe mais, et chacuns en parole ;
F. het le moutier, si ainme la karole ;
A poinnes trov' on mais f. qui ne soit fole.
(*S.-G.*, *v.* 185-8.)

XVIII. Por ce dit com cortois et conme sage metre[2],
Com cil qui bien conoist lor covine et lor estre :
F. qui bien se veut vestir et bien chaucier et peitre
N'iert ja saolę d'onme ; lassée en puet ele estre.
(*S.-G.*, *v.* 249-52.)

XIX. Nus ne se doit fier, certes, nes en sa suer.
Quant il samble que f. n'ait point joie a son cuer,
Que ele brait et crie, giete larmes et pluer,
C'est toz baraz et guile, que nos (*sic*) fait pas de cuer.

XX. Trop set f. bien faire chiere dolente et mate ;
Nus n'en a bia samblant se mo (*sic*) chier ne l'achate. (*b*)
F. set trop de mal, de guile et de barate,
F. samble trois choses : lou et vorpil et chate.
(*S.-G.*, *v.* 269-72.)

---

1. Couplet très corrompu : V. 1, S.-G. *orendroit tout a cors* ; v. 4 : *ceste les a rebors*.

2. Il faut probablement malgré l'accord du ms. S.-G., corr. *.j. mestre* ; et ce maître, cité de seconde main, est, selon toute apparence, Juvénal.

XXI. Lous et vorpil et chate sunt trois bestes de proie :
Chaz surche[1], vorpix gaite, li lous robe et proie.
F. sovent engigne celui qui plus la proie,
Qui plus fouxement l'ainme et plus bevra la proie[2].
(*S.-G.*, *v.* 273-4.)

XXII. D'une chose me fait f. molt esbahir :
Celui qui plus l'ennore et plus la sert d'ahir
Et fet sa volenté het ele et viet trahir,
Et celui sert et ainme qui ele doit haïr.
(1593, *fol.* 140.)

XXIII. Honiz soit qui a f. son corage descuevre,
Ne qui le sien li donne, a qui ele recuevre,
Car a f. ne chat qui la jambe li huevre :
Toz jors vorroit la f. c'om li fut en tel o[e]vre.
(*S.-G.*, *v.* 241-4.)

XXIV. F. se change et mue .xx. [foiz] le jor ou .xxx.
Plus a le cuer movant que nacele en tormente.
Une or la viet (*sic*), or est liée, or dolente ;
Por ce est fox qui son cuer i met trop ne s'entente.

XXV. Or viet estre entre genz et or viet estre en mue,
Or jengle conme jais, et or devient si mue
Qu'ele ne puet mot dire : ainsi se change et mue,
Et viet, que qu'ele face, estre danme et cremue.

XXVI. Sachiez, se f. avoit trestot le vostre eü,
Et mueble et heritage tot mengié et beü,
Se vos feroit l'estrange et le mesqueneü,
Ausi com s'onques mais ne vos avoit veü.
(1593, fol. 140. *a b.*)

XXVII. Pou en veez mais nule ne ferme ne estable (?)
De loiauté tenir ; ne cuidiez que soit fable,
Que a tant mal en f., ce est parole estable
Que l'en dit que f. a un art plus que diable[3].
1593, fol. 141 *d.*)

---

1. S.-G. *cherche*. L. *Chate surche, vorpix g., lous r. et proie.*
2. Les vers 3 et 4 sont tout différents dans S.-G.
3. C'est en effet un proverbe fort répandu. Le Roux de Lincy, *Livre des prov.* I, 224, ne le cite que d'après un recueil du XVe siècle, mais on le trouve à la

XXVIII. F. s'esforce a faire tot ce que l'en li vée ;
Nes de trover mençonge ne sera ja lassée,
Por nul mefait dont ele soit grevée[1] ;
S'ele a le cul covert, ja n'iert prise provée.
(1593, fol. 141 *c* ; 12483, fol. 251 *b*.)

XXIX. Car ce que les genz sevent .xiij. ou .xiiij. ou .xx.,
Comment cil i ala et uns autres en vint,
Noie ele, tence et jure la mort que Deus sostint,
Que c'est orde mençonge, c'onques ne li avint.
(1593, fol. 141 *c* ; 12483, fol. 251 *b*.)

II.

LE CONTE DE LA REINE QUI TUA SON SENÉCHAL.

Depuis que j'ai publié dans ce recueil (t. XI, p. 581 ss.) un article sur le conte dont on vient de lire le titre, j'ai eu connaissance d'une version irlandaise, qui se trouve dans le « Livre de Leinster »[2]. Je ne l'ai d'abord connue, ne possédant pas la langue irlandaise, que par le court résumé de l'éditeur (p. 279 *a*, l. 35 — 280 *a*, l. 42) ; M. Thurneysen a bien voulu en faire pour moi une traduction complète[3].

Voici le contenu du récit irlandais.

La fille d'un roi des Grecs, aussitôt après sa naissance, avait été fiancée au fils d'un noble, né la même nuit qu'elle, comme c'est l'usage chez les Grecs. Mais quand elle fut grande elle s'éprit d'un beau garçon qui faisait partie de la domesticité et eut avec lui le commerce le plus intime. Un jour ils étaient ensemble au lit, quand le roi vint visiter sa fille et cria à la porte : « Ouvrez ! » Elle se leva, jeta un coussin sur le jeune homme et ouvrit. Le roi s'assit avec sa fille sur le coussin et s'entretint longtemps avec elle. Quand enfin il partit, le galant était mort. La prin-

---

fin de certains textes du *Blâme des femmes* (cf. ci-dessus, p. 339), dans un des *exempla* recueillis par Th. Wright dans ses *Latin stories* (London, 1842) p. 15 : « Secundum quod solet dici, mulier habet unam artem, id est unum « decipiendi modum, plus quam diabolus ». Cf. aussi *Le grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, de Nicolas de Troyes, éd. Mabille (1869), pp. 128 et 134.

1. Corrigez *nul m. du mont ou ele s.*

2. *The Book of Leinster, sometime called the Book of Gleendalough, a collection of pieces (prose and verse) in the Irish language, compiled, in part, about the middle of the XIIth century : now for the first time published from the original Manuscript in the Library of Trinity College, Dublin, by the Royal Irish Academy, with. Introduction, Analysis of Contents, and Index, by* R. Atkinson. Dublin, 1880.

3. Cette traduction, revue par M. d'Arbois de Jubainville, paraîtra dans la *Revue Celtique*.

cesse appelle un vigoureux rustre, qui charge le mort sur ses épaules, et va avec lui sur le haut d'un rocher, d'où il doit jeter le cadavre. Arrivés là, elle le précipite lui-même avec le corps. — Bientôt il lui faut épouser son fiancé ; elle craint que sa mauvaise conduite passée ne soit découverte et qu'elle ne soit brûlée. A sa demande, une de ses suivantes, qui est vierge, prend pour une heure sa place dans le lit nuptial. Mais, le marié endormi, la servante se refuse à céder cette place. La princesse alors met le feu à l'appartement, et, comme la suivante veut puiser de l'eau dans un réservoir pour éteindre la flamme, elle la saisit par les jambes et lui tient la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'elle soit morte. Cependant le marié a éteint le feu, et la princesse se lamente de ce que sa suivante est noyée. — Après qu'elle a été mariée assez longtemps, son père meurt, puis son mari. Comme elle confesse ses péchés au confesseur du nouveau roi, il lui fait des propositions d'amour ; elle les repousse, et alors le prêtre révèle sa confession au roi, qui ordonne de l'enfermer dans une logette de bois près d'un carrefour. Elle vit là pendant sept ans de ce que des gens charitables lui font passer par les petites fenêtres de la logette. Au bout de sept ans, le roi, apprenant qu'elle vit encore, la fait sortir, et, sur sa demande, fonde pour elle un couvent et une église. Le confesseur aussi, pendant ce temps, avait fait pénitence ; lui et la princesse, après leur mort, allèrent au ciel, et de grands miracles eurent lieu à cause d'eux. Une ville s'était formée autour du couvent : c'est la meilleure ville de prières chez les Grecs.

La version irlandaise est beaucoup plus proche du récit persan du *Bahar-Danush* que du conte et du miracle français et du conte anglais. Les versions irlandaise et persane ont en commun que dans l'une et l'autre l'héroïne est une fille de roi qui a un amant en secret, et que cet amant, obligé de se cacher à la suite de la visite imprévue du roi, meurt étouffé. La version irlandaise est en un point plus voisine de la version anglaise que des autres : dans toutes deux l'homme qui doit jeter dans un puits profond, du haut d'un rocher, le corps de l'amant, y est précipité lui-même par l'héroïne avec ce cadavre attaché sur ses épaules.

Reinhold KŒHLER.

III

NOTE ADDITIONNELLE SUR JEAN DE GRAILLI, COMTE DE FOIX.

P. Meyer a [illegible]atré (*Rom.* XIV, 227) que la devise : *J'ay belle dame*, qui se trouve sur quatre manuscrits provenant de la bibliothèque des

comtes de Foix, était celle de Jean de Grailli, comte de Foix, de 1412 à 1436. Les doutes que l'on pourrait encore conserver sur cette attribution sont levés par un passage du *Débat des deux fortunés d'Amour* (appelé souvent aussi le *Débat du Gras et du Maigre*) d'Alain Chartier. Deux chevaliers, en présence des dames, soutiennent, l'un qu'il y a plus de biens que de maux en amour, l'autre l'inverse. Quand ils ont fini, on cherche un juge[1] :

. . . . . .
Une dame, quant el vint a sa foiz,
Alla nommer le bon conte de Foiz,
Sage et entier,
Noble Jehan, de Phebus heritier,
Et qui porte son escu en quartier,
Et de tousjours suit l'amoureux mes-
Quant l'ont ouy [tier.
Ainsi nommer, chascun s'en esjouy,
Com de celluy qui d'onneur a jouy,
N'onques nulz d'eulx sa court n'en
[deffouy,
Ains se soubzmisdrent
En son decret, et ainsi le promisdrent,
Et devant luy en jugement se misdrent,
Et les dames leur pouoir luy commisd-
[rent
En son absence.
Toutes dirent qu'il a sens et science
Et de chascun escouter pacience,
Et en amours tresgrant experience
Et grant sçavoir,
Valeur, bonté, hault cueur et bon
[devoir,
Et bon advis pour congnoistre le voir,
Et qu'il vaut bien a belle dame avoir ;
Aussi son port
En fait assez tesmoignage et raport;
Car en son mot il porte par deport,
Comme celluy qu'Amours maine a bon
J'ai belle dame, [port:
Qui sans peine n'advint oncques a
[ame
Et sans sentir le mal et l'ardant flame
Qui pour gaignier cueur d'amoureux
Or l'a il belle. [enflame.
Cil doit sçavoir qu'est l'ardant estin-
[celle
Et congnoistre le plaisir que l'on celle,
Et bien jugier sans que nul en apelle.
Ainsi conclurent,
Et d'un accord dames et servans furent ;
Aussi les deux de bon cuer le voulu-
[rent,
Et bien firent, quant si bon juge es-
Sans respiter, [lurent
Qui en haulx faiz se scet bien deliter
Et par honneur loyaulté acquicter
Et a Phebus de vertus heriter,
Qui tant fut preux
Et tant hay chetifz faiz et honteux,
Et tant ama les deduis deliteux,
Tresdur aux fiers et aux humbles pi-
Comme je sent. [teux,
Or fut alors le noble conte absent,
En ost armé comme honneur le consent;
Pour ce furent tous d'un commun as-
Qu'on escriroit [sent
Tout le debat ou tant qu'il souffiroit,
Et qu'au retour lors Phebus le liroit,
Et s'il lui plaist son advis en diroit;
Et je qui iere
Seul clerc present, escoutant par der-
[riere
Tout le debat, les poins et la maniere,
Fus lors requis par courtoise priere
Que je l'escrive...

1. Je donne ces vers d'après les mss. de la Bibl. Nat. 1642 et 2262; l'édition de Galliot du Pré offre plus d'une faute, et la langue y est constamment rajeunie.

Cette circonstance que le comte de Foix était absent pour peu de temps et occupé à une expédition militaire paraît dater le poème d'Alain de 1425 ou 1426 (voyez Flourac, *Jean Ier, comte de Foix*, p. 103 et suiv.). Le vers *Or l'a il bele* semble faire allusion au second mariage de Jean, avec Jeanne d'Albret, en 1423.

On voit que le comte Jean de Foix ne se bornait pas à aimer les livres, mais que, comme d'autres grands seigneurs de l'époque, il s'intéressait à la poésie contemporaine, et particulièrement à la poésie galante.

G. P.

IV.

UN ARTICLE DU *DICTIONNAIRE* DE M. GODEFROY.

Je ne connais pas de lecture plus agréable que celle du *Dictionnaire* de M. Godefroy ; on y apprend toujours, et on s'y amuse souvent. En l'ouvrant au hasard, comme je le fais quand j'ai quelques minutes de loisir, je tombe sur l'article *Leche* (t. IV, p. 749), que je signale au laborieux lexicographe pour que, dans son *Supplément*, il le corrige ou plutôt le supprime. Ce mot, qui s'écrivait aussi *leiche* et *lesche*, signifierait « appât, amorce, friandise ». Quatre exemples sont donnés à l'appui. 1° *Si comme li poissons s'amort A leche quant boue la sant* ; il est clair qu'il faut lire *A l'eche*. 2° *Biauté et grasse sont deux leches qui font fuir* (l. *soffrir*) *maintes destreches As amans*. Si au lieu d'emprunter cette citation de Jean de Condé à Dinaux, M. G. avait consulté l'édition d'A. Scheler, il aurait vu qu'il y a *teches* et non *leches*. 4° *Regardez cy la villainie De ce gentil genin de lesche*, dit Ch. Fontaine ; mais Jenin de Lesche est un nom propre : c'est le nom d'un « badin » fort connu à Paris au commencement du XVIe siècle (voy. Montaiglon et Rothschild, *Recueil*, t. X, p. 369). — Reste le troisième exemple, emprunté au livre du chevalier de La Tour Landri ; l'édition de M. de Montaiglon porte bien *leiche* (p. 234), mais ce mot, d'un sens vague, est sans doute une faute que la comparaison des manuscrits ferait disparaître.

En somme, le mot *leche* au sens indiqué par M. Godefroy n'existe pas dans l'ancienne langue française.

G. P.

COMPTES-RENDUS

Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung. Von Professor Dr. Th. Süpfle. Erster Band. Von den ältesten germanischen Einflüssen bis auf die Zeit Klopstocks. Gotha, Thienemann, 1886, in-8°, XXII-359 pages.

Ce livre, dont le sujet est intéressant, paraît bien fait et instructif pour la période moderne ; mais pour celle qui précède le XVIe siècle, et qui nous intéresse seule ici, il ne tient pas ce qu'on pourrait en attendre. L'influence germanique sur la France du moyen âge revient tout entière aux temps mérovingiens ; elle a été considérable, et s'est exercée sur la langue, sur la poésie (épopée), sur la société. L'auteur annonce qu'il étudiera plus profondément qu'on ne l'a fait la pénétration, dans ces trois sens, de l'élément germanique en France ; mais ce qu'il nous donne n'a ni grande nouveauté ni grande valeur. Pour la langue, il se borne à peu près à une liste (établie sans critique) des mots allemands dans le français moderne, tandis qu'il y avait tant à puiser dans l'ancien français et le provençal. Pour la poésie, il ne connaît pas le livre de Pio Rajna. Pour la véritable « Kulturgeschichte », où il y avait tant à dire, il se borne à quelques indications sommaires et presque toutes de seconde main. Le sujet qu'il n'a fait qu'effleurer reste à traiter, et mérite d'être traité avec l'érudition et la pénétration nécessaires pour en tirer tout ce qu'il contient. — Nous avons voulu simplement signaler l'esquisse de M. Süpfle à nos lecteurs, qui sur la foi du titre auraient pu croire que son livre avait pour nos études une importance qu'il n'a pas. Répétons qu'il n'en est pas ainsi pour ce qui concerne l'histoire littéraire moderne ; sur le XVIIIe siècle notamment nous y avons trouvé une grande richesse d'informations et partout un jugement impartial et modéré ; la suite, qui traitera de l'influence intellectuelle de l'Allemagne depuis Klopstock, sera sans doute encore plus importante.

Das S vor Consonant im Franzœsischen... von Wilhelm Kœritz. Strasbourg, Bauer, 1886, in-8°, VIII-135 pages (diss. de docteur).

La dissertation de M. Kœritz mérite d'être signalée à l'attention. Elle traite un point important et jusqu'à présent mal éclairci de l'histoire de notre langue ;

elle le traite avec méthode, intelligence et conscience, et les résultats généraux auxquels elle aboutit peuvent être considérés comme acquis. Il est vrai qu'ils devaient déjà être évidents, au moins dans leur partie essentielle, pour tous ceux qui professent les doctrines de la linguistique moderne ; mais quand on voit que des philologues de premier ordre, à commencer par Diez, ne les ont pas nettement discernés, on reconnaît que le jeune auteur, en faisant son possible pour les démontrer et les mettre hors de doute, a bien mérité de la science. A côté de ce réel mérite, on peut signaler, dans ce travail d'ailleurs bien fait, des lacunes et des erreurs[1], et il ne sera pas inutile de l'examiner avec quelque détail.

La règle générale, en français, est que l'*s* qui précède une autre consonne à l'intérieur d'un mot tombe, d'abord dans la prononciation, puis dans l'écriture. Cependant, sans parler de termes techniques d'introduction évidemment savante, on trouve dans nos dictionnaires français un grand nombre de mots qui conservent l'*s*. « L'*s*, dit Diez, persiste fortuitement dans quelques anciens mots... » Et cette appréciation n'a jamais, au moins publiquement, été formellement contredite ; elle a même été récemment donnée comme incontestable[2]. M. K. l'a soumise à un examen critique d'où il résulte, comme on pouvait s'y attendre, qu'elle repose sur une vue trop hâtive des faits. Il prend l'un après l'autre tous les mots du français moderne qui présentent une *s* devant une consonne et montre qu'il n'y en a pas qui méritent vraiment la qualification de mots « anciens » que leur donne Diez. Il les divise en six classes : 1° *Mots pour lesquels les grammairiens du* XVIe *s. attestent l'amuïssement de l's* (grâce au livre de Thurot, l'auteur a pu réunir des renseignements nombreux et précis). — 2° *Mots empruntés à des langues étrangères* (italien, espagnol, anglais, allemand) *à une époque relativement moderne.* — 3° *Mots anciens, mais tombés en désuétude, et repris dans les livres par les lettrés* (il est bon de les indiquer : *destrier*, *escrimer*[3], *geste* (chanson de), *ménestrel*, *ost* (au XVIIe siècle on prononçait encore *ôt*), *ménestre*). — 4° *Mots qui, outre qu'ils conservent l'*s, *violent encore une autre loi phonétique* (c'est là qu'on trouve les mots cités par Diez, *estimer*, *estomac*, *esclandre*, *espace*, *espérer*, *esprit* ; un seul fait réellement difficulté, c'est *espérer* avec ses congénères *espoir* et *espérance* ; M. K. a très finement remarqué qu'*espérer* n'est pas la forme régulière de sperare : on devrait avoir *esperer* comme on a *mener*, *celer*, *serein* ; si *espérer* a subi pour la voyelle l'influence du latin[4], il a pu et dû la subir aussi pour la consonne, ou plutôt « le mot savant

1. On pourrait aussi y relever trop de fautes d'impression, et, comme dans beaucoup d'ouvrages philologiques allemands, une typographie d'un aspect désagréable et d'une disposition incommode.

2. Voy. Fœrster, *De Venus*, p. 60. Sur le mot *esquiver*, incontestablement italien, voy. Kœritz, p. 73.

3. L'explication de ce mot est bien douteuse. L'anc. fr. ne donnait qu'*escremir* et *escremie* ; comment a-t-on pu en tirer *escrimer* et *escrime* ? *Escrime* se dénonce comme étranger par son *i* aussi bien que par son *s*. Le mot n'apparaît d'ailleurs qu'au XVIe siècle (l'exemple de Bouciquaut dans Littré est plus que suspect) ; il provient du prov. cat. *escrima* ou de l'esp. *esgrima*.

4. Ce changement d'*e* fém. en *é* par imitation du latin n'est pas rare.

espérer a supplanté le mot populaire *éperer*, et a amené à la suite la prononciation *espoir* pour *époir*; cf. *ménestrel* à côté de *ménétrier* »). — 5° *Mots dans lesquels la prononciation est ou a été incertaine* (l'auteur montre qu'au moyen âge on a dû prononcer par exemple *juste*, *trite*[1], *céléte*, à côté de *juste*, *triste*, *céleste*, prononciations savantes, comme on a prononcé longtemps *honeste* à côté d'*honnête* qui, ici, a triomphé). — 6° *Mots qui ne violent que la règle de la chute de l's*; ce sont d'après M. K. *astuce* (dans Gaimar il faut lire non *astucie*, mais *astutie* = *estultie*), *haste* (qui, comme le dit fort bien l'auteur, n'a rien à faire avec l'a. fr. *hanste*, cf. *Rom.* VII, 467), *langouste* (mot venu récemment du midi; l'a. fr. *langoste*, « sauterelle », vit dans les patois sous la forme *langoute*, *langôte*), *pasteur*, *questeur*, *respirer*, *conspirer*; il n'a pas de peine à montrer que ce sont des mots savants. — Reste, comme 7e classe, « un seul mot, dans lequel la conservation de l'*s* n'est pas expliquée »; c'est *forestier*. Il est clair que ce mot, surtout si on le rapproche de *forêt*, ne peut rien prouver (il doit probablement sa forme à l'influence du latin *forestarius*, employé dans les ordonnances et établissements de charges), et l'auteur est parfaitement autorisé à conclure « qu'on ne doit plus, au moins à l'aide des mots qui présentent *s* devant une consonne, révoquer en doute l'axiome de la valeur absolue des lois phonétiques ». — L'ordre qu'il suit prêterait à la critique[2], ce qui d'ailleurs, grâce à l'index alphabétique, a peu d'importance; mais toute cette partie du livre est très louable; l'auteur y fait preuve d'un discernement remarquable, et il a souvent des vues ingénieuses, comme quand il montre par quels équivalents l'ancien français remplaçait tel ou tel mot qui nous semble n'avoir jamais pu manquer à la langue populaire.

Mais M. Kœritz ne s'est pas contenté de cet examen des mots où l'*s* est conservée, qui occupe plus de la moitié de son travail. Dans deux chapitres préliminaires, il étudie le phénomène de la chute de l'*s* dans le temps et dans l'espace. Cette introduction, d'une portée scientifique plus grande, amène aussi l'auteur sur un terrain moins sûr et plus dangereux. Tout en montrant là encore de solides qualités, il n'a pas obtenu de résultats aussi certains que dans ce qui fait d'ailleurs le véritable sujet de sa thèse.

I. *Epoque de l'amuïssement de l's*. Les deux seuls auteurs qui aient touché cette question sont, d'après M. K., MM. Fœrster et Neumann[3]; encore ne l'ont-ils touchée qu'indirectement, le premier en disant que « l's s'est amuïe (en normand) d'abord devant *l* et *n*, peut-être aussi devant *m*, » et que « ce procès, dans le cours de la seconde moitié du XIIe siècle, s'étendit aussi à *s* + muette et devint toujours plus général »; le second en attribuant au français de l'est, comparé à celui de l'ouest, un certain retard dans l'accomplissement du phénomène. M. K. commence par écarter les mots qui ne peuvent donner de résultats certains

---

1 Au reste, on a dit régulièrement *just* et *trist*; ce dernier dans la *Passion* est une forme aussi bien française que provençale.

2. Il suffisait en réalité de deux classes: *mots savants ou étrangers*, *mots où la prononciation de l's est plus ou moins récente*.

3. Voyez cependant les passages auxquels renvoie la table de la *Romania* (p. 151) et notamment l'étude fort louable de M. Scholle.

(composés avec *de* ou *des*, avec *re* ou *res*, *trebuchier* ou *tresbuchier*, suffixes des ordinaux), puis il cherche les plus anciens exemples de la chute de l'*s* ; il trouve la preuve de cette chute soit dans les rimes, soit dans la graphie (suppression de l'*s*, remplacement de l'*s* par une autre lettre, addition de l'*s* contrairement à l'étymologie). Il examine successivement les textes anglo-normands (Philippe de Thaon, *Brandan*, les Psautiers, *Rois*, Gaimar, Fantosme) et continentaux (*Lapidaire*, Etienne de Fougères, *S. Etienne*, Guillaume de Saint-Pair, Wace, Beneeit de Sainte-More, Marie de France, Garnier, *le Chevalier au lion*, les *Dialogues* de Grégoire, *Job*, *Sermo de Sapientia*, *Brut* de Munich, Philippe Mousket, Baudouin et Jean de Condé). Ce choix est évidemment beaucoup trop restreint, et le travail dont M. K. a eu l'initiative devra être repris sur une plus vaste échelle. Les chartes notamment, qui ont l'immense avantage d'être exactement datées, sont pour une recherche de ce genre la mine la plus sûre. Les poètes du XIIe siècle sont beaucoup trop peu représentés. M. K., sauf la *Vie de saint Thomas*, n'a consulté que des poèmes écrits en rimes plates, ce qui lui a suggéré des observations d'ailleurs assez fines pour expliquer la rareté des rimes probantes ; mais ces observations ne s'appliqueraient pas aussi bien aux chansons lyriques, aux œuvres dramatiques, aux poèmes écrits en laisses monorimes. Une source de première importance, les glosses et glossaires hébraïco-français, a été laissée complètement de côté, ainsi que les transcriptions en langues étrangères. L'auteur conclut que l'amuïssement doit être reporté au plus tard au commencement du XIIe siècle ; il dit avec raison que s'il apparaît plus tôt en Angleterre que sur le continent, ce n'est que par suite de circonstances extérieures : le phénomène étant inconnu à l'anglais, les écrivains anglo-normands ne le présentent que parce qu'il existait déjà en français. Mais ici se pose une question que M. K. a traitée avec peu de précision et de clarté, et qui est de première importance : c'est la question indiquée par M. Fœrster.

« L'opinion de Fœrster, dit M. K., d'après laquelle l'*s* s'est amuïe devant les liquides plus tôt que devant les muettes, n'est pas soutenable, comme le montre la rime *met* : *est* dans Philippe de Thaon ; du moins on ne peut la soutenir avec les matériaux qu'il emploie. Il n'y a que les mots français de la langue anglaise qui appuient cette vue, car nous y voyons, en regard de mots avec *s* + liquide où *s* est muette (cf. *isle*, *male*, *valet*, *dine*) le groupe des mots avec *s* + muette, p. ex. *beast*, *feast*, *forest*, *tempest*, etc., où *s* se prononce encore aujourd'hui. En outre comparez des cas comme *to effray* (*v.* fr. *esfreer*[1]), *to efforce* (*esforcier*), *to defeat* (*desfait*). D'après cela l'amuïssement de l'*s* devant les liquides et *f* a précédé la transplantation du français en Angleterre ; l'amuïssement continental de l'*s* devant les muettes, au contraire, n'a eu lieu que plus tard, mais encore avant la fin du XIe siècle. Cf. aussi l'anglais *hideous*, a. fr. *hisdous*[2]. » L'observation, quoique mal formulée, est juste, mais la portée en est plus grande que ne l'a cru l'auteur. En réalité, la chute de l'*s* devant les

1. M. K. donne à tort *esfraier*.
2. L'auteur ajoute comme étymologie hispidosns, mais l'*h* étant aspirée, cette origine est impossible. Pour trouver l'étymologie, il faut partir de *hisde*.

consonnes comprend deux séries de faits qui sont parfaitement distinctes: 1° *s* devant les spirantes (*j*, *f*, *v*), les sonores (*b*, *d*, *g*), et les liquides (*l*, *m*, *n*, *r*); 2° *s* devant les sourdes (*p*, *t*, *c*). Dans la première série l'*s* est tombée bien avant l'époque où elle est tombée dans la seconde; aux mots anglais cités, qui nous la montrent tombée devant *l*, *n*, *f*, *r*, *d*, on peut en ajouter d'autres qui nous la montrent tombée devant *b*, *m*, *r*[1]. D'ailleurs il est facile de voir, dans les textes mêmes qu'a étudiés M. K., que la chute de l'*s* pour la première série se produit dans de tout autres conditions que pour la seconde. A côté de formes très nombreuses où l'*s* tombe devant les consonnes de la première série[2], on ne trouve, pour l'époque ancienne, à peu près aucun exemple de la seconde série (voyez plus loin). Mais il y a un fait aussi probant que la séparation des deux groupes en anglais, et dont M. K. n'a pas tenu compte. Le wallon, comme il le constate dans son second chapitre, conserve jusqu'à nos jours l'*s* devant les muettes sourdes; mais il ne l'a pas devant les sonores. M. K. aurait dû remarquer que devant *b*, *d*, *g*, *l*, *m*, *r*, *n*, *f*, *v*, *j* il n'y a pas un exemple d'*s* en wallon; il cite lui-même *elère*, *emaï*, *raine* (d'*araisnier*), *valet*, *venredi*, *todi* (*tos dis*), *pamé*, *réjoihi*, *jeudi*, *mârdi*, *mainime*, *même*, *amoune*, mais il suppose à tort que ce sont des mots d'importation étrangère[3]. Autre remarque, qui converge avec les autres: le remplacement de l'*s* par *d*, *g*, *h* ou *r*, ne se trouve que devant des consonnes de la première série, *l*, *n*, *f*; il en est de même de l'assimilation. C'est qu'en réalité dans la chute de l'*s* de la première série et dans la chute de l'*s* de la seconde il s'agit de deux phénomènes différents: la première *s* est une *s* sonore, la seconde est une *s* sourde. L'altération de l'*s* sonore s'est produite bien avant celle de l'*s* sourde et tout à fait indépendamment d'elle[4].

A cette question se rattache aussi celle des lettres qu'on trouve employées dans différents textes pour remplacer l'*s* de la première série. M. K. regarde toutes ces lettres comme des signes muets, mais il est certainement dans l'erreur. Ces lettres sont *d*, *g*, *h*, *r*; examinons-les successivement.

1° *D* est propre aux textes anglo-normands. Il figure devant *l* dans Philippe de Thaon (*idle*, *gredle*) et dans les *Rois* (*medler*, *vadlet*, *madle*), devant *n* dans les *Rois* seulement (*adne*, *maidnee*, *chaidne*, *podnee*, *didne*)[5], c'est-à-dire devant deux

---

1. Par exemple *debauch*, *blame*, v. a. *emoven*, v. a. *arace*, etc.

2. Déjà dans le *Rollant* le fait que *blasme*, *pasme* peuvent figurer à l'assonance en *a* nasal prouve que l'*s* y était tombée.

3. M. K. dit bien légèrement que, le patois de Liège conservant l'*s*, le *Dialogue* de Grégoire ne peut être de la région de Liége, ou en montre les formes mêlées avec celles du français central, puisque ce texte témoigne en diverses manières de l'amuïssement de l'*s*. Or le *Dialogue*, sauf *sopezons* et *descroissanz* qui ne prouvent rien (confusion de suffixes), n'a d'exemples de la chute de l'*s* que devant *l*, *n*, *m*, *f*, *g*, c'est-à-dire qu'il se comporte non seulement comme le liégeois, mais comme tous les dialectes wallons.

4. M. K. dit avec raison (p. 33) que la chute de l'*s* est analogue à celle des muettes précédant une autre muette, à la vocalisation de l'*l*, à la perte des nasales dans les voyelles précédentes; mais ces différents phénomènes, s'ils proviennent d'une même tendance, se sont produits à des époques fort diverses. Ils n'ont pas non plus pour cause « une des lois les plus générales de la langue française » qui serait « la suppression de toute consonne qui clôt une syllabe »; car dans *forest*, *vaut*, *sent*, etc., la première consonne ne clôt pas la syllabe.

5. Je me borne aux textes cités par M. Kœritz; on en trouverait d'autres exemples en Angleterre.

liquides *dentales* ; cette observation suffit à montrer qu'il s'agit bien là d'un phénomène phonétique[1]. M. Förster a déjà fait remarquer que l'angl. *meddle* a conservé le *d* de l'anglo normand *medler* ; il faut y ajouter *medlar* = *meslier*, en sorte que ces deux exemples se fortifient ; il est vrai que *isle*, *male*, *valet* présentent la chute complète du *d*, mais dans des mots d'emprunt ces irrégularités n'ont rien de surprenant. On peut regarder le *d* comme un développement propre à l'anglo-normand, devant *l* et *n*, du son particulier qu'avait pris dans ce cas l'*s* sonore ; c'était sans doute une espèce de *th* doux.

2° *G.* La question est ici plus compliquée. Le *g* ne se trouve pour *s* que devant *n* et après *i* (*ignel*, *maignie*), c'est-à-dire dans les conditions où d'ordinaire il indique l'*n* mouillée. M. K. pense que le *g*, dans plusieurs groupes composés de *gn*, étant muet, il a été employé ici comme signe muet, peut-être marquant l'allongement de la voyelle précédente. Le fait allégué est vrai pour certains mots savants dont les correspondants latins avaient *gn*, comme *digne*, *signe*, *regne*[2] ; en outre dans certains dialectes, le *gn* s'est réduit à *n*. Mais en France c'est un phénomène assez récent et qu'on ne peut faire remonter au haut moyen âge. Si la graphie *ign* = *isn* ne se trouvait que dans des textes anglo-normands, l'explication de M. K. serait admissible[3] ; mais on la rencontre dans des textes appartenant à des régions très différentes. Il est donc plus probable que l'*s* sonore devant *n* a pris parfois après *i* un son particulier qui, en se combinant avec *n*, s'est au moins beaucoup rapproché de l'*n* mouillée[4]. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que dans certains mots le son mouillé s'est effectivement substitué à celui de *sn* : en Champagne aujourd'hui on dit des *ègnes* pour l'a. fr. *aisnes* = acinos ; le mot *maisnie* est devenu *mègnie* aussi bien que *mènie*, etc. On pourrait, il est vrai, croire que l'*s* est simplement tombée et que l'*n* mouillée est résultée du contact d'*i* (= *j*) et *n* ; mais ce qui rend le fait douteux, c'est qu'il ne s'est pas produit (sauf çà et là par confusion de suffixes) pour les mots qui n'ont pas d'*s* entre l'*i* et l'*n*. C'est un point intéressant, qui demande une étude particulière.

3° *H.* M. Kœritz ne s'occupe pas spécialement de ce substitut de l'*s* ; il mérite cependant l'attention. Il ne se trouve que dans des textes orientaux et même wallons (*Dialogues*, *Job*[5]), et seulement devant *n* (*maihnie*, *raihnable*, *ahnesse*) ou *m* (*blahmer*). Si cette *h* était un signe du genre de notre accent circonflexe, pourquoi ne l'emploierait-on que devant *n* et *m* ? Je la regarde comme l'expres-

---

1. C'est aussi l'opinion de M. Schlœsser (*l. c. infra*, p. 73).
2. Il n'y a que les mots de ce genre qui fournissent, en dehors des poèmes anglo-normands, les rimes mixtes citées par M. Kœritz : les autres reposent sur de mauvaises graphies : ainsi dans Gu. de Saint-Pair, l. *grifaigne*, *essoine*, *areine*, *Campaine* ; dans Wace *Cremogne* (*chavetaine* est bon), dans Mousket *Septimagne*, *maintienne*, *Campane*, etc. — C'est à tort que M. K. voit dans *cisne* une graphie inverse pour *cigne* : *cisne* = cicinum.
3. Les objections de M. Schlœsser ne sont pas péremptoires.
4. Sur l'hypothèse de M. Suchier, d'après laquelle le *g* aurait ici sa valeur ordinaire, voy. Schlœsser, *l. c. infra*.
5. Ici encore on pourrait alléguer plusieurs autres textes. Citons seulement le *Poème moral* (voy. l'*Introduction* de M. Cloetta, p. 101).

sion du son particulier que l'*s* sonore devant les nasales avait pris dans la région wallonne ; on peut en rapprocher le changement d'*s* sonore intervocale en *h* qui s'est produit plus tard dans la même région et dans la région lorraine (*rahi* = *raisin*, *oheu* = *oiseau*, etc.)[1] :

4° *R.* L'*r* se substitue à *s* sonore devant *l* (*varlet*, *marle*, *merler*, *parle*), *j* (*murjoe*, *torjors*), *n* (*arne*[2], *almorne*), *f* (*orfraie*), *v* (*derver*), et cela particulièrement dans la région picarde. M. K., qui ne cite que *varlet*, *dervé*[3], voit encore là un signe muet, s'appuyant sur ce que dans différents textes *r* devant une consonne n'empêche pas la rime avec cette même consonne (*defors : enclos*, *large : sage*[4]). Cela prouve simplement une prononciation faible de l'*r* ; mais il est impossible de soutenir que dans les mots cités l'*r*, qui se prononce encore en français dans *orfraie*, soit un signe muet. D'ailleurs ce phénomène n'est pas particulier au français. M. K. aurait pu voir dans Diez[5] les exemples semblables de l'italien (*ciurma*, *orma*), du portugais (*cirne*), dn provençal (*azermar*, *varvassor*, *almorna*)[6]. L'*r* ne remplace d'ailleurs que l'*s* sonore[7] : c'est un fait du même ordre que la substitution d'*r* à *s* sonore (ou réciproquement) intervocale observée à une certaine époque en français et en provençal[8].

Résumons-nous. L'*s* sonore, devant les sonores, les spirantes et les liquides, s'est de bonne heure altérée d'une manière qui en a amené la chute complète, dans certains cas au moins, dès avant le milieu du XIe siècle[9]. Cette altération a pris des formes variables, généralement transitoires, dont quelques-unes cependant ont persisté : devant *l*, *n* on trouve en anglo-normand un *d* prononcé sans doute très mollement ; devant *m*, *n* en wallon une *h* ; devant *f*, *v*, *l*, *n* en picard et en français une *r* ; l'*s* précédée d'*i* a eu une tendance à mouiller l'*n* qui la suivait. L'ébranlement de l'*s* sonore dans ces conditions et sa chute définitive (sauf quelques traces comme *orfraie*, *aigne*) sont, avec les variations indiquées plus haut, des faits communs à tous les dialectes, et qu'on n'a aucune raison de regarder comme plus anciens dans l'un que dans l'autre[10].

---

1. Sur *h* pour *s* sourde, voyez plus loin.
2. Voy. *Rom.* XIII, 259.
3. En revanche il allégue des exemples qui n'ont rien à faire ici : dans *hesbergier*, *mescredi*, l'*r* est tombée par dissimilation et l'*s* est un signe muet (cf. *musdre*, *Poème moral*, p. 101) ; il faut juger de même *sotrait* (voy. ci-dessus) ; *sourduire* = *souduire* est une confusion de suffixes.
4. La rime *tertre senestre* s'explique de même : *senestre* = *senetre*.
5. *Gramm.*, trad. fr., I, 221. Voy. aussi Joret, *de Rhotacismo*.
6. Pour le provençal, ajoutez les exemples cités par P. Meyer, *Rom.* IV, 184.
7. Il semble que l'*s* provenant d'*ss* dans ossifraga, vass(a)llettum doive être sourde ; mais cf. la juste remarque de Diez, *Gramm.*, I, 274, note. Le changement d'*s* sourde en *r* est un phénomène d'un autre ordre, et qui me paraît inconnu en français ; on le trouve par exemple en limousin (Chabaneau, *Gramm. limousine*, p. 78).
8. Voy. *Rom.* IV, 184 ; VI, 261 ; VII, 633 ; IX, 622.
9. Voy. ci-dessus, p. 618, n. 2, ce qui est dit du *Rollant*. Dans le *Domesday Book* on trouve qu'un exemple : *Gillebert* à côté de *Gislebert* (*Zeitschr.* VIII, 362).
10. Signalons une erreur de détail. D'après M. K. (p. 18) *graisle* est une graphie inverse ; la bonne forme est *graile*. Mais gracilem a donné *graisle* comme acinum, cicinum ont donné *aisne*, *cisne* ; si le *c* avait été traité comme dans -aculum, on aurait *grail* et non *graile* (dans le pr. *graile*. l'*s* est tombée). Je crois aujourd'hui qu'il faut

Passons maintenant à la chute de l'*s* de la seconde série, c'est-à-dire de l'*s* sourde devant *p*, *t*, *c*. C'est, comme nous l'avons vu, un phénomène indépendant du premier, et postérieur ; il est inconnu à l'anglo-normand d'une part et au wallon de l'autre. Il est vrai que pour l'anglo-normand M. Kœritz allègue d'assez nombreux exemples, soit de rimes, soit de graphies, mais il faut d'abord écarter tous ceux qui touchent des formes verbales. De très bonne heure il y eut en Angleterre des gens qui écrivaient (dans tous les sens) le français sans bien le savoir ; aussi ni les rimes ni les graphies où *-ist, -ast* sont confondus avec *-it, -at* ne prouvent-elles rien (ces rimes se réduisent d'ailleursà deux rimes fort douteuses de Philippe de Thaon et à deux autres de Gaimar). Il faut juger de même, quoique le cas soit plus rare, de la rime de *mest* = mittit avec *est* dans Phil. de Thaon (*Best.*, v. 428 [1]). Les autres exemples allégués sont à peu près tous faux [2]. —Sur le continent, la chute de l'*s* sourde est incontestable; nous la trouvons attestée d'abord par des rimes de Wace, de Beneeit de Sainte-More, de Guillaume de Saint-Pair [3], de Marie de France, de Garnier de Pont-Sainte-Maxence (douteux), c'est-à-dire d'écrivains normands. Graphiquement, elle apparaît avant la fin du XIIe siècle dans le *S. Etienne*. Ce n'est pas avec le maigre apparat fourni par M. K. qu'on peut étudier le phénomène dans les autres régions ; bornons-nous à rappeler que Chrétien de Troies ne le connaît pas (voyez l'*Introduction* de M. Fœrster à *Cligès*, p. LXXIII [4]). Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est postérieur à la conquête de l'Angleterre, qu'il se montre d'abord dans la région occidentale, et qu'il avait atteint au XIIIe siècle son étendue actuelle [5]. Il n'a jamais pénétré dans le wallon ; c'est ce qui distingue le plus remarquablement ce grand parler des autres dialectes français, et ce serait peut-être un caractère suffisant pour lui tracer des limites conventionnelles. Quant à la façon dont le phénomène s'est opéré, elle nous échappe plus encore

---

expliquer de même le *fraisle* du ms. L d'*Alexis*, ce qui enlève à M. K. son plus ancien témoignage (par graphie inverse) pour la chûte de l'*s*. Fragilem, ai-je dit autrefois et dit M. K., n'a pu donner que *fraile*; mais en réalité fragilem n'aurait donné que *frail*, l'*e* ne s'explique pas (sur *estrille* = strigila cf. it. *stregghia*). Je suppose que fragilem, sous l'influence de gracilem, est devenu fracilem (cf. grevem à cause de brevem et levem, destrum à cause de sinistrum, et sinestrum à cause de destrum), et dès lors a donné régulièrement *fraisle*.

1. Le ms. de Copenhague confirme ici la leçon du ms. imprimé.

2. *Respleniz* (*Brandan*) est une confusion avec les mots commençant par *res* ; *amestistes* (*id.*) est un mot étranger ; *deque* (*Ps. M.*) n'est pas deusque ; toutes les formes alléguées des *Rois* (*trepassant, ancetres, votres, mecreantes, repentance, escrist*) sont de mauvaises leçons de Le Roux de Lincy (voy. Schlœsser, *Die Lautverhæltnisse der Quatre Livres des Rois*), excepté *descrud*, qui ne prouve rien, et *asquanz*, qui se retrouve souvent et provient sans doute d'une confusion. Reste uniquement *checun* dans *Brandan* ; l'étymologie de ce mot est fort douteuse ; les autres langues romanes semblent bien attester l'*s* ; mais en français la brièveté de l'*a* de *chaque, chacun*, parlerait plutôt pour une forme sans *s* (cf. le prov. *cac, quecs*).

3. Guillaume n'a pas écrit en 1150, comme le dit M. K. ; nous savons seulement qu'il a composé son poème *el tens Robert de Torigné*, c'est-à-dire de 1154 à 1186.

4. Chrétien prononce *meimes, veimes*, et *revide*, c'est-à-dire supprime l'*s* sonore, mais seulement celle-là ; *ametite* pour *ametiste* est amené par *crisolite* etc.

5. Sur la chute de l'*s* au XIIIe siècle, voyez notamment l'article cité de M. Scholle et le glossaire hébreu-français publié par M. Bœhmer (*Rom. Studien*, I).

que pour la chute de l'*s* sonore. L'opinion de M. Neumann, d'après laquelle l'*s* aurait passé par *h*, me paraît appuyée non seulement par les rimes des poètes allemands du moyen-âge (*forcht : sleht*, etc.), mais par l'induction phonétique et par le fait de l'allongement de la voyelle précédente. Il est évident que *paste* n'est pas devenu tout d'un coup *pâte* ; la transition la plus naturelle (en désignant par *h* toute une série de dégradations successives) est *pahte ;* on sait d'ailleurs l'affinité de l'*s* et de l'*h*, et nous avons vu que le changement d'*s* sonore en *h* en certains cas est positivement attesté. Les objections de M. K. (p. 34) ne sont pas solides ; on peut lui accorder sa conclusion, que « les dialectes français qui au moyen âge font rimer par exemple *teke* et *veske* ne possédaient pas ou ne possédaient plus, quand ils admettaient de pareilles rimes, ce son de transition ». Encore est-il clair que l'aspiration qui avait pris la place de l'*s* a pu être simplement très affaiblie et permettre ainsi la rime (cf. ce qui s'est passé pour l'*r*) ; d'autre part, l'existence de cette aspiration pouvait empêcher de rimer sans aucune hésitation les terminaisons pareilles avec et sans *s*. C'est ce qui peut aussi faire comprendre la persistance en somme surprenante de la graphie avec *s* ; quelle que soit la force de la tradition en pareille matière, il est naturel de penser qu'un obstacle réel l'a aidée à empêcher la vérité phonétique de se produire [1].

II. *Limites de l'amuïssement de l's en français.* Cette partie du travail de M. Kœritz est assurément la plus faible ; on l'excusera en songeant qu'elle comporte un matériel considérable qu'il n'avait sans doute pas à sa disposition. Il aurait fallu établir : 1° les limites, en regard des autres parlers français, du phénomène wallon de la persistance de l'*s* sourde avec amuïssement de l'*s* sonore ; 2° les limites, en regard des parlers méridionaux, du phénomène français de d'amuïssement de l'*s* tant sourde que sonore. M. K. n'a rempli la première tâche que fort superficiellement, à l'aide de quelques dictionnaires patois ; il n'a pas même abordé la seconde, se bornant à renvoyer au travail de MM. Bringuier et de Tourtoulon pour la fixation de la limite entre la langue d'oui et la langue d'o. C'est une étude à reprendre [2]. En revanche, il prouve longuement,

---

1. On pourrait demander pourquoi on ne trouve pas *ehtre*, *evehque*, puisqu'on trouve *maihnie*, *blahmer*. Ces formes, et par conséquent l'usage graphique de l'*h* en ce cas, appartiennent au wallon, qui ne connaît pas les faits de la seconde série. — Cet article était à l'impression quand j'ai eu connaissance de l'excellent travail de M. Behrens sur le français en Angleterre (*Franz. Studien*, V, 2). L'auteur distingue à peu près comme je l'ai fait la destinée de l'*s* sonore et de l'*s* sourde. Pour ce dernier cas, il cite le témoignage précieux de l'*Orthographia gallica*, qui ne m'était pas revenu à la mémoire : « Item quedam sillabe pronunciate quasi cum aspiratione possunt scribi cum *s* et *t*, verbi gracia *est, plest, cest* », et ailleurs : « Quant *s* est joynt a la *t*, ele avera le soun de *h*, come *est, plest* seront sonez *eght, pleght* ». Il en rapproche des graphies anglo-normandes comme *osaht, vousiht, miht, feiht*. L'anglais, soit qu'il ait pris ses mots au français avant l'époque de ce phénomène, soit qu'en anglo-normand la prononciation de l'*s* devant *p*, *t*, *c*, après avoir été ébranlée, se soit raffermie, ne connaît pas (sauf un très petit nombre d'exceptions d'origine moderne) la chute de l'*s* dans ce cas.

2. Il serait intéressant de suivre en provençal les exemples d'amuïssement de l'*s* devant une consonne. Il semble que le phénomène ne se soit presque produit, au sud d'une certaine ligne, que pour l'*s* sonore ; encore n'est-il pas général et paraît-il se produire à es dates diverses.

par des exemples inutiles, que, sauf le wallon, tous les dialectes français suppriment l'*s* devant les consonnes; il suffisait de l'énoncer.

Malgré ces restrictions, le travail de M. Kœritz, je le répète en terminant, est digne d'éloge. Il fixe un point important et obscur de la grammaire française; il en commence l'histoire, s'il ne la fait pascomplètement [1]; il apporte une preuve de plus à la théorie désormais innébranlable du caractère absolu des lois phonétiques. L'auteur de cet utile travail y montre tout le temps de l'intelligence et de la méthode; espérons qu'il les appliquera encore dans le domaine où il a marqué ses premiers pas.

G. P.

L'Enseignement de la philologie romane à Paris et en Allemagne (1883-1885). Rapport à M. le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, par M. WILMOTTE, professeur à l'Ecole Normale des Humanités. Bruxelles, imprimerie Pollenuis, 1852, in-8°, de 52 p.

M. Wilmotte a reçu du gouvernement belge une mission pour perfectionner, d'abord en France, puis en Allemagne, ses études de philologie romane. Il n'avait pu suivre en Belgique de cours spéciaux sur ce sujet, et l'enseignement qu'il a vu donner à Paris, à Berlin et à Halle a été pour lui une véritable révélation. Il a noté les impressions qu'il en a reçues avec une sincérité parfaite et un enthousiasme dont il n'a pas voulu, après réflexion, atténuer la première vivacité. Le meilleur éloge que M. Wilmotte puisse faire des maîtres dont il parle avec tant de sympathie, c'est de prouver qu'il a bien profité de leurs leçons; il a déjà commencé à le faire : nous avons signalé et nous signalerons encore de lui d'intéressants articles, et dans cette brochure même, à la suite de son rapport, on trouve deux petites études dont nous allons dire un mot. M. Wilmotte, et nous l'en félicitons, manifeste l'intention de consacrer surtout ses efforts à l'investigation historique et contemporaine du wallon; c'est là pour la Belgique une œuvre vraiment nationale, et il ne faut pas qu'elle la laisse aux étrangers. Mais pour s'en acquitter dignement, il faut naturellement, et M. Wilmotte l'a compris, posséder les principes et les résultats de la grammaire romane en général, et connaître à fond la littérature française du moyen âge. Le jeune professeur liégeois, en donnant à ses études ce centre et ce rayonnement, se rendra tout à fait digne d'inaugurer dans les universités de son pays l'enseignement de la philologie romane.

La première des études indiquées plus haut est une note sur l'auteur d'une *Vengeance d'Alexandre,* appelé depuis Fauchet Jehan le *Nevclois*. M. Wilmotte, contrairement aux habitudes trop répandues d'un étroit patriotisme, refuse d'annexer ce poète à la Belgique en en faisant un habitant de Nivelle. Il remarque

---

1. En réalité, l'histoire de l'amuïssement de l'*s* devrait comprendre l'*s* finale, qui est tombée d'abord devant une consonne initiale, par conséquent dans les mêmes conditions que l'*s* médiale. Le cas embarrassant de *lorsque*, *puisque*, *presque*, que M. K. a d'ailleurs raité avec finesse, montre l'étroite liaison des deux ordres de faits.

que la forme de son nom la mieux appuyée par les manuscrits est le *Venelais*. P. Meyer dans son *Alexandre* (II, 268 ss.) arrive à peu près aux mêmes conclusions. Ce que je connais du poème de Jean ne me fait pas paraître aussi invraisemblable qu'à Meyer qu'il ait vécu au XIIe siècle et qu'il ait écrit pour le comte Henri de Champagne. Les vers imprimés par M. W. prêteraient à certaines critiques au point de vue de la reproduction typographique, notamment en ce qui concerne l'emploi des majuscules (v. 52 lisez *granz pitiez*), mais en somme ils sont bien publiés.

Sur les publications des *Louanges de la Sainte Vierge*, qui termine l'opuscule de M. Wilmotte, je ne puis que renvoyer aux remarques intéressantes de M. Suchier dans le no de février 1887 du *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*.

G. P.

PÉRIODIQUES

I. — Revue des langues romanes, 3e série, XV; janvier 1886 — P. 1-16. Castets, *Recherches sur les rapports des chansons de geste et de l'épopée chevaleresque italienne* (suite). L'auteur continue l'analyse du *Renaut de Montauban* que renferme le ms. de Montpellier (voy. *Rom.*, XIV, 302). Mais il est impossible de donner une idée nette de cette rédaction sans la comparer avec les autres rédactions (mss. de Paris, de Venise, de Londres, d'Oxford, de Metz, etc.) que M. C. ne connaît pas ou du moins n'a pas à sa portée. Les pages 9-16 sont occupées par des observations assez vagues sur *Maugis d'Aigremont*, dont le même ms. de Montpellier contient un texte qui, lorsque je l'ai étudié il y a près de trente ans, m'a paru abrégé. — Variétés. P. 35-6. P. Fesquet, *houle*. Ce mot, et son correspondant espagnol *ola*, viendraient d'undula. Nous croyons que l'étymologie reste encore à trouver. — Bibliographie. P. 41-3. *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant principalement La Marche et le Limousin*, p. p. A. Leroux, E. Molinier et A. Thomas, 2 vol. in-8°, 1883-5 (C. C.; critiques de détail). — Périodiques. M. Chabaneau reproduit, d'après le *Bulletin* de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (XII, 1884), des fragments de vies de saints très courtes en prose provençale. L'écriture de ces fragments, qui ont appartenu à un ms. de Moissac, est du XIVe siècle.

Février 1886. — P. 53. P. Vidal, *Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne* (de 1311 à 1380). Feu Alart avait publié dans la *Revue des langues romanes* une quantité considérable de documents ne dépassant pas l'année 1311. « Mais », dit M. Vidal, « nous savons positive-« ment que l'idée de notre savant ami était de pousser cette publication jusqu'à « l'année 1380, *époque où la langue catalane peut être considérée comme fixée* ». Aussi M. Vidal se propose-t-il de continuer la collection jusqu'à 1380. Il lui faut vingt pages pour arriver à la fin de 1313. Nous croyons qu'un recueil aussi étendu ne peut se passer de tables, et par conséquent perd beaucoup de son utilité à être publié par petites fractions dans une revue, où un index des mots et des noms ne saurait prendre place. — P. 77. E. Revillout, *Grandeur et décadence du mot « méchant » au XVIIe siècle*. — P. 93-7. « *De Lombardo et Lumaca* », *poème latin du moyen âge attribué à Ovide*; d'après le ms. lat. 6111 de la Bibl. nat. Tiré des papiers de feu Boucherie. — P. 99. Boucherie, *gandin, gourgandine;* Boucherie fait venir ces deux mots du patois du Jura!

Il n'y avait pas lieu de publier ces notes posthumes. Au moins fallait-il prendre la peine de consulter le supplément de Littré, où il y a pour *gandin* une origine qui paraît bien vraisemblable.

Mars 1885. — P. 105. Castets, *Recherches sur les rapports des chansons de geste et de l'épopée chevaleresque italienne*. Cet article se compose des 986 premiers vers de *Maugis* d'après le ms. de Montpellier, qui est souvent mauvais. L'éditeur a fait en tout quatre corrections (pp. 110, 111 et 120). Mais il y en avait bien d'autres à faire. V. 55 « Prist la dame ses *mains* », lis. *ses maus* (il s'agit d'une femme qui accouche); v. 246, *deriere*, lisez *derier*; v. 332, *antour*, l. *autour*, etc. Plusieurs vers sont trop courts. M. C. ne paraît pas savoir dans quelles conditions nous est parvenu le texte qu'il publie. Il connaît sans doute, par l'*Histoire littéraire*, le ms. 766 de la Bibl. nat., mais il ignore dans quel rapport il est avec le ms. de Montpellier. Il ne sait pas non plus qu'il y a à Cambridge un fort bon ms. du même poème découvert et signalé il y a douze ou treize ans (*Romania*, III, 507). Les deux mss. de Paris et de Cambridge contiennent à peu près le même texte; le ms. de Cambridge m'a paru le meilleur des deux. Le poème, dans ces deux copies, a environ 8,000 vers. Si j'ai bonne mémoire, le ms. de Montpellier n'a guère que 5,000 vers qui tous, ou presque tous, se retrouvent dans l'autre leçon. Ainsi les deux tirades en *i* et en *iés*, qui dans Montpellier occupent trente vers (v. 237 à 266), n'en ont pas moins de soixante dans l'autre version. Les trente vers de Montpellier se retrouvent parmi les soixante de Paris-Cambridge, les trente vers qu'ont en plus ces deux derniers mss. étant un pur remplissage. Il n'y a que deux hypothèses possibles. Ou bien la copie de Montpellier est l'œuvre d'un homme ami de la concision, qui a supprimé tout ce qui faisait longueur dans le texte qu'il avait sous les yeux, ou bien la leçon la plus longue est un plat développement dû à un remanieur qui s'est étudié, non pas à récrire le poème en le développant, mais à y intercaler de place en place des vers sans grande signification. Je me rappelle qu'autrefois, lorsque je devais publier ce poème pour la collection des anciens poètes de la France, je tenais pour la première hypothèse; actuellement, n'ayant plus mes notes et mes extraits, et me défiant de mes opinions anciennes, je n'oserais plus me prononcer. C'est à M. Gilliéron, qui a préparé il y a plusieurs années, pour la Société des anciens textes français, une édition de *Maugis*, qu'il appartient de résoudre cette question épineuse[1]. — P. 133.

---

1. Pour que le lecteur, et aussi M. Castets, puisse se faire une idée de la question, je transcrirai ici une courte laisse de Montpellier que je ferai suivre de la leçon correspondante de Cambridge. Je mettrai en italiques, dans le second texte, tous les vers qui manquent au premier.

MONTPELLIER.

A l'enfant sunt andui les bestes reperiés
Pour chen qu'il fu petit, fu forment convoitiés.
Le liepart saut avant, puis s'estoit avanchiés.
Quant le lion le voit, mout en fu airiés;
Ne veut que il i soit de noient parchonniers.
De lui est le liepart fierement rechigniés;
Mès, sachiés, le liepart fu fier et engaigniez.
Quant le lion le voit venir si esragiés,
Adonc est li estour merveilleux commenchiés.

E. Revillout, *Le mot « paire » et les noms français qui n'ont pas de singulier.* — P. 143. L. Lambert, *Contes populaires du Languedoc* (suite).

Avril 1886. — P. 157. Chabaneau, *Vie de Saint Hermentaire* (premier article). M. Roque Ferrier avait cru pouvoir attribuer à Raimon Feraud, l'auteur de la Vie de Saint Honorat, une vie de saint Hermentaire perdue sous sa forme originale, mais dont on connaissait, à l'état fragmentaire, une traduction en prose française (voy. *Romania*, X, 620, XI, 161). M. Chabaneau a retrouvé une copie complète de la vie en prose de saint Hermentaire et il montre que loin d'être l'œuvre de R. Feraut, elle a été fabriquée beaucoup plus tard, et, selon toute apparence, par Jean de Nostre-Dame, à l'aide de la vie de saint Honorat. M. Ch. publie *in extenso* cette fabrication qui, son caractère une fois établi, n'offre évidemment plus aucun intérêt. — P. 175. Le P. Bougerel, *Parnasse provençal, ou les poètes provençaux qui ont écrit depuis environ le milieu du XVIe siècle jusqu'à présent.* — P. 207, Puitspelu, *Calcaria*, « tannerie ».

P. M.

II. — Zeitschrift fur romanische Philologie, IX (1885-86). — I. P. 1, Pfeffer, *les Formalités du combat judiciaire dans l'épopée française ;* excellent travail, qui montre l'importance de l'épopée comme source juridique principalement pour l'époque où les textes proprement juridiques font le plus défaut. La matière est bien divisée, l'exposition claire, méthodique et intelligente. On peut seulement signaler quelques points qui auraient demandé plus d'éclaircissements, comme le terme *recreire*, employé pour les otages. De même à propos du serment, l'usage de faire dire par un des juges du camp la formule du serment, que répètent les combattants (usage plus fréquent que ne le dit l'auteur et qu'il n'explique

---

Cambridge.

Quant des bestes fu si trestoz li cors mengiez
De l'esclave, et a duel et a tort depechiez,
Fors del chief seulement que d'aux n'est atochiés,
A l'enfant sont mout tost et errant adrecié.
Por ce qu'il ert petiz fu forment covoitiez.
Or le garisse Dex, par la soe pitiez !
Li lieparz saut avant; forment s'est aprochiez.
Quant li lions le vit, forment en fu iriez,
Ne velt que il en soit de neant parçoniers.
De lui fu li lieparz fierement rechigniez,
Mès li lieparz fu fel et mout mal engroigniez.
A l'enfant est venus ; ne s'i est atargiez.
Quant li lions le voit, vers lui s'est avanciez ;
Ne velt que il en soit de neant parçoniers.
D'aux .ij. est li estours maintenant comenciez.
Li .j. encontre l'autre est fierement dreciez.
Et des poes devant sont si entrelacié
Endui s'entremenguent ; mout se sont damagié ;
A la gole lor est li sanz vermaux raiez.
Tot ice voloit Dex, de verté le sachiez,
Por le petit enfant qu'a mort ne fust tretiez.
Il ne puet rien cremir cui il velt bien aidier.

Il est certain qu'à en juger par ce seul morceau, on serait bien tenté de regarder la leçon la plus longue comme une mauvaise amplification de la plus courte.

pas bien) est exprimé par les deux mots *escharir* et *eschavir le serement*, sur lesquels on aurait attendu des explications. — P. 75, Hammer, *la Langue du* Brandan *anglo-normand* ; intéressant particulièrement pour les questions de versification, fort bien traitées ; sur d'autres points, le travail de M. Brekke est plus complet et plus original. — [P. 116, Schultz, *Sur les vies de quelques troubadours*. Recherches historiques, en général bien conduites, sur quelques troubadours du XIIIe siècle presque tous provençaux : Pujol, Bertran del Pojet, Bertran de Gourdon, Gui de Cavaillon, Bertran d'Avignon, Blacatz, Folquet de Romans, Bertran de Lamanon. On y remarque toutefois beaucoup de petites inexactitudes dont plusieurs ne sont sans doute que des fautes d'impression. Il y a notamment de nombreuses erreurs dans les renvois aux sources. M. Schultz a raison d'identifier le *Pojet* d'où Bertran del Pojet tirait son surnom avec Puget, canton de Cuers, arr. de Toulon, et de repousser l'identification avec Puget-Théniers (p. 118), mais il s'est trompé sur le sens de *Teunes*, qui est le *comitatus Telonensis*, c'est-à-dire le Toulonnais. *Sarrenom* (p. 131) n'existe pas ; il faut dire *Seranon*. P. 126, note 4, la Vaucluse devient un arrondissement. Partout *Vaissette* au lieu de *Vaissete*, etc. — P. M.].

MÉLANGES. P. 136, List, *Fragment* de Fierabras ; précieux comme provenant d'une rédaction assez différente des autres. — P. 138, Mussafia, *Sur le conte du* Juïtel ; additions et corrections à la publication de M. Wolter. — P. 138, Knust, *le nom Lucanor ;* rend vraisemblable qu'il provient, par diverses altérations, de *Lucaman* = *Loqman* dans la *Disciplina clericalis*. — P. 140, Horning, *Étymologies françaises : cacher, allécher* (*coacticare, *allecticare ; ces formations sont faciles à imaginer, mais trop faciles ; je penche plutôt à croire que *cacher* vient du provençal ; il n'apparaît qu'au XIVe siècle en Franche-Comté ; quant à *allécher*, l'étymologie paraît plus probable), *laize* (de *laisier*, qui viendrait de latiare, mais n'existe pas ; *laize* est en a. fr. *laïse*, qui est une forme de latitia parrallèle à *laece* ; voy. Godefroy à ce mot ; de là *lisiere*, pour *laïsiere leisiere?*), *mitan* et plus loin 511 (medium tempus, à cause de la forme lorraine *muètò*, cf. *tò* = tempus ; ce mot difficile appelle une explication, qui ne sera sans doute pas celle de M. H., si on songe au dérivé *mitanier* = métayer au XIVe siècle) ; *acovateir* (de *adcopertare ; mais le mot n'est pas seulement lorrain, et le fr. *acouveter* n'a pu perdre l'*r :* c'est sans doute un dérivé de *couver*) ; lorr. *xtrõfá*, vanter (extriumphare ; mais c'est sans doute un mot moderne et formé du français *triompher*). — P. 142, Horning, *les suffixes* -īcius, -ĭcius ; M. H. reconnaît l'existence, qu'il avait jadis oubliée, et la fécondité du suffixe -ĭcius. — P. 143, W. Meyer, *Sur les lois des finales en roman ;* observations rattachées à l'article de M. Neumann sur la phonétique syntactique, très profondes, mais en partie contestables (illoque ne semble pas avoir pu faire *illoc ; lac, suc* sont assurément savants ; *antic* en fr. n'existe pas) ; la remarque sur *m* dans l'imparfait (1e personne) en sarde et en roumain est d'un grand intérêt. — P. 146, Baist, *Le passage d'st à z en espagnol ;* M. B. établit, bien qu'il reste quelques points douteux (notamment *gozo*), que ce phénomène n'existe que dans des mots pris à l'arabe, ou qui ont passé par l'arabe. — P. 149, Tobler, *a. fr.* arere ; prouve contre moi (*Rom.* XIII, 130) l'existence de ce mot. — P. 150, Schultz, *la* Raverdie (nom en a. fr. d'une sorte de chanson printanière).

COMPTES-RENDUS. P. 151, *Boletin folklorico español* ; Pitrè, *Curiosità popolari*, I-II (Liebrecht). — P. 153, Buck, *Rätische Ortsnamen* (Gartner : très bon). — P. 156, Rœmer, *Die volksthümlichen Dichtungsarten der altprovenzalischen Lyrik* (Schultz : travail qu'il aurait mieux valu ne pas concevoir et ne pas imprimer). — P. 158, Brekke, *Etude sur la flexion dans le voyage de S. Brandan* (Grœber : observations de détail ; notons que l'*a* a été nasalisé aussi bien dans *année* que dans *an*).

II-III. — P. 161, Mall, *Sur l'histoire de la fable au moyen âge et en particulier sur l'Esope de Marie de France*. Dans ce travail capital M. Mall établit d'abord que tous nos manuscrits de R** (c'est le recueil que M. Hervieux appelle le dérivé latin du Romulus de Marie de France) proviennent d'un original qui avait altéré, par suite d'un accident, l'ordre des cahiers, en sorte qu'une fable et sa morale se trouvent dans tous faire les nos 33 et 73 (ou 75), séparés par des fables qui devraient être à la fin du recueil. Passant ensuite à Marie, il prouve définitivement, par l'évidente (et très méritoire) explication du mot *sepande* = angl. *sippande*, « créateur », qu'elle travaillait sur un texte anglais. Il démontre aussi que le texte sur lequel reposent Marie et R**, et que j'ai appelé le Romulus anglo-latin, a pour une de ses sources le Romulus de Nilant. Enfin d'après lui, et il rend cette opinion très vraisemblable, les fables de R** qui ne sont pas dans Marie ont été reprises par le rédacteur de R** au Romulus ordinaire. Ce que M. Mall veut ensuite établir me paraît moins assuré, et je ne crois pas être guidé par un attachement obstiné à une opinion que j'ai émise (*Journal des Savants*, févr. 1885). J'avais pensé que R* (*Romulus Roberti*) provenait directement de l'original latin du recueil anglo-saxon traduit par Marie, et que R** était une traduction latine de ce recueil anglo-saxon. M. Mall croit au contraire que R* et R** sont simplement des traductions de Marie de France, le premier (qui ne contient que 18 fables) avec addition en tête de quatre fables prises à Romulus, le second avec l'addition de 23 fables prises à Romulus et avec des emprunts de détail à diverses sources latines. Il croit mettre cette opinion hors de doute en montrant un contre-sens commis par R** sur le texte de Marie : dans la fable du Rat qui veut prendre femme, Marie appelle le héros un *mulet*, c'est-à-dire un mulot, ou quelque chose d'approchant (et non un *muset*, comme le porte Roquefort) : R** en fait un *mulus*, ce qui rend toute la fable absurde. Assurément la coïncidence est bizarre ; mais ne peut-on l'expliquer autrement ? Le mot *mulus* a été pris en bas-latin dans le sens de mulot ; on trouve par exemple dans les gloses de Reichenau : talpe *muli qui terram fodunt ;* quelque inepte que puisse être parfois l'auteur de R**, peut-on vraiment croire qu'il ait fait dire à un mulet, en parlant du rat : *filia ipsius neptis mea est, et intendebam aliunde parentelam contrahere, ut genus meum nobilitarem* ? Si l'anglais avait *mol* ou un mot semblable (p. ê. *mul ?*), les deux traducteurs ont pu mettre indépendamment l'un *mulet*, l'autre *mulus*. Il faut noter que Marie de France n'est pas partout aisée à comprendre, et qu'en cherchant avec soin de quoi étayer sa thèse, M. Mall n'a pas trouvé d'autres cas vraiment graves de traduction infidèle. En ce qui concerne le *Romulus Roberti*, les coïncidences qu'il signale avec le texte de Marie paraissent plus frappantes ; j'avais cru cependant faire des observations contraires

à l'hypothèse du savant allemand. Je ne me prononce assurément pas : M. Mall veut bien dire que si je me suis trompé, c'est à cause de l'insuffisance des matériaux à ma disposition ; il possède au contraire tous ceux qui sont nécessaires et les étudie depuis longtemps avec une grande intelligence. Pour le contredire ou se ranger résolument à son avis, il faudrait un examen minutieux que je ne puis faire : tout ce que je veux dire, c'est que les arguments qu'il apporte aujourd'hui ne semblent pas d'ores et déjà décisifs (il cite lui-même des traits communs à R* et à R** qui manquent dans Marie, ce qu'il a bien de la peine à expliquer). Au début de son article, il nous dit sommairement que le *Purgatoire de S. Patrice* a été traduit par Marie du latin de Henri de Salterey, composé entre 1185 et 1190 ; or « les arguments linguistiques et les preuves externes » montrent que ce poème est le premier ouvrage de Marie ; donc « le roi anglais auquel sont dédiés les lais ne peut plus être Henri II... tout indique au contraire Richard Cœur de Lion[1] ». On est impatient de connaître les preuves en question. En somme, ce nouveau travail du futur éditeur de l'*Esope* montre avec quelle conscience il se prépare à sa tâche, mais malheureusement il nous annonce aussi que nous ne sommes pas près de la voir accomplie. — P. 204, Settegast, *L'idée de l'honneur dans la* Chanson de Roland. — P. 222, W. Meyer, *Contributions à la phonétique et à la morphologie romanes*. II. *Le parfait faible*. I. 1e *et* 4e *conjugaisons ;* l'auteur, avec la science et la force de raisonnement qu'on lui connaît, reconstruit ces parfaits en latin vulgaire à l'aide de toutes les formes romanes, en expliquant les déviations. On peut persister à croire que le parf. de la 1e conjugaison en provençal, *amet*, provient de la seconde, c'est-à-dire de dedit ; si on suppose, par exemple, que *anar* soit pour *andar* et vienne d'addare = addere, le parfait *anei* = addedi n'a-t-il pu servir de transition ? Je ne suis pas non plus convaincu que le fr. *amat* soit analogique et vienne de habet ; je ne vois pas d'autres raisons contre amavt que le besoin d'avoir amaut en latin vulgaire ; mais on peut bien admettre qu'en gallo-roman le changement de -avt en -aut n'a pas eu lieu. 2. 2e *conjugaison* (2e et 3e latines). Le résultat est qu'il n'y a pas de type commun aux diverses langues romanes. Le français a remplacé par le parf. de la 4e conj. (*dormit*) l'ancien parf. faible de la seconde (*vendiet*) ; l'explication donnée de cette substitution est un peu laborieuse. 3. *Les parfaits en* -u. Le français est omis, à cause d'un travail annoncé sur ce sujet par M. Seelmann. 4. *Sur les parfaits du type* dedi, et 5. *Parfaits italiens en* -s. Remarques de détail. — P. 268, Krause, *La valeur de l'accent dans le vers français au point de vue du sens*. L'auteur veut démontrer que l'alexandrin a quatre accents, et prend pour une loi rythmique ce qui ressort de la nature même de la langue et de l'accentuation françaises. — P. 280, Heller, La Clemenza di Tito *de Métastase*. — P. 287, Tobler, *Proverbia que dicuntur de natura feminarum ;* curieuse satire italienne contre les femmes, publiée d'après le ms. Hamilton avec des remarques

---

1. J'ai dit par un *lapsus* (*Rom.* XIV, 603) que M. Mall, dans cet article, faisait vivre Marie sous Henri III ; il ne la fait descendre que d'un règne. Mais il semble, vu les circonstances des règnes de Richard et de Jean, que la dédicace des fables ne convienne guère qu'à Henri II ou Henri III, et celui-ci est certainement écarté.

critiques et littéraires et un glossaire. M. Tobler a constaté que l'auteur italien s'appuie en partie sur le poème français appelé *Chastiemusart*, et, outre le rapprochement de couplets déjà publiés, il en a imprimé quelques strophes tirées d'une récension inédite. On a pu lire ci-dessus, p. 603 ss., un texte écourté, jusqu'ici inconnu, de ce poème. Quant au morceau publié dans les *Reliquiae antiquae*, I, 162, que M. T. (p. 290) regrette de ne pas connaître, c'est un fragment du *Char* de Bozon, comme on l'a établi. — P. 332, Decurtins, *Une chronique ladine rimée*. — P. 360, C. Michaelis de Vasconcellos, *Communications de manuscrits portugais* (fin). — P. 375, Dreser, *Additions au dictionnaire italien-allemand de Michaelis*. Sans aucun intérêt. Il est singulier que la *Zeitschrift* continue la publication de cette inutile compilation, après le sévère avertissement que lui a donné le *Giornale storico della lett. it.*, IV, 325. — P. 396, Reifferscheid, *L'activité de Diez comme professeur*; relevé, d'après les actes officiels, des cours faits par le maître de 1822 à 1875.

Mélanges. P. 405, Schultz, *Sur les troubadours génois*. — P. 407, Stengel, *Le développement de l'*alba *provençale*. — P. 412, Mussafia, *Sur le* Juïtel; nouvelle version. — P. 413, Tobler, *Sur les poèmes du Renclus de Moiliens;* observations de détail. M. Tobler critique avec raison les formes latines barbares jointes dans plusieurs glossaires aux mots en guise d'étymologie. — P. 418, Tobler, *Sur les exemples en anc. italien p. p. Ulrich* (cf. *Rom.*, XIV, 162). — P. 419, Schwieger, *Remarques critiques sur Amis et Amiles, éd. Hofmann*. — P. 425, Gaspary, *Le développement du sens factitif dans les verbes romans;* bonnes et fines observations. Les passages en anc. fr. sont bien interprétés (*deviez* dans le *Charroi* est une leçon mal établie) ; dans les deux derniers exemples italiens, on peut comprendre un peu autrement *rimasto* et *rimanere*. — P. 429, Ulrich, *Verbes romans dérivés avec le suffixe* -īc-. Exemples fort douteux; notons que le fr. *attaquer* vient de l'italien, et que *pitanza* est sans contestation possible le bas-latin pietantia.

Comptes-rendus. P. 431, Habicht, *Beiträge zur Begründung der Stellung von Subjekt und Prädikat im Neufranzösischen* (Schulze : travail sans base historique).

IV. P. 437, Crescini, *Idalagos;* première partie d'un travail sur les confidences autobiographiques de Boccace. — P. 480, Horning, *Etudes sur le wallon;* remarques phonétiques, grammaticales et lexicologiques d'après le parler d'une femme des environs de Liège. — P. 497, Horning, *Etudes sur les dialectes des Vosges et de la Lorraine;* choix de mots difficiles en général fort bien expliqués. L'hypothèse sur *salade* paraît peu utile : les formes lorraines prouveraient seulement qu'on a dit *salarde* pour *salade* par étymologie populaire, et que la chute de l'*r* devant *d* est postérieure à l'introduction du mot. Etant donné le mot *pantaisier*, de phantasiare, on en a varié le suffixe, mais l'étymologie n'est pas douteuse. *Pols* de pulsum est plus qu'invraisemblable : c'est le lat. vulg. pulvus, pulveris (W. Meyer). Sur *nèjol'* cf. le fr. *nois jauge, gauge* = nux gallica, le seul reste vivant du vieux nom des Gaules (car l'all. *Walnuss* n'est pas le même mot). L'étymologie proposée pour *magnié* est peu probable en

regard de l'a. fr. *maignien*, it. *magnano*. — P. 513, Hirsch, *Phonétique et morphologie du dialecte de Sienne* (première partie). — P. 571, Gaspary, *Sur le t. III des* Antiche Rime volgari *publiées par d'Ancona et Comparetti* ; remarques littéraires et critiques. — P. 590, Tiktin, *La place des pronoms et des formes verbales atones en roumain*. — P. 597, W. Meyer, *Etudes franco-italiennes*, I. M. M. se propose d'étudier scientifiquement à tous les degrés le mélange linguistique qui s'est produit entre le français et le vénitien (puis entre le vénitien et le toscan) par la transplantation de la poésie française (notamment épique) en Italie. Il commence par le cas le plus simple, celui d'un texte français copié par un Italien, et prend d'abord la version italianisée d'*Anseïs de Carthage*, dont il publie quelques centaines de vers avec le texte français en regard. Puis il étudie les altérations phonétiques, grammaticales et lexicologiques que ce texte a subies.

P. 641. Table du volume.

G. P.

III. — Modern Language Notes. A monthly publication (for eight months in the year) devoted to the interests of the Academic Study of English, German, and the Romance Languages, published by A. M. Elliott, James W. Bright, Julius Goebel, H. A. Todd of Johns Hopkins University, Baltimore, Md. Vol. in-8°, 1-8, Jan.-Dec., 1886. — La création de ce premier recueil périodique américain consacré exclusivement à la philologie germanique et romane et l'accueil de plus en plus encourageant qu'il a reçu pendant le cours de sa première année suffisent à prouver que l'étude des langues modernes (spécialement celle des langues teutoniques et des langues romanes) commence à être appréciée en Amérique. Les directeurs annonçaient dès le début (I, col. 2) qu'ils voulaient donner à ce recueil « as scientific a character as may be possible, considering the present status of modern language study in America », sans toutefois exclure la discussion des questions pratiques et pédagogiques, et ils ont tenu parole. C'était à mon avis prendre un parti très sage que de ne pas se placer à un point de vue trop exclusif. La mission du recueil est de conquérir l'esprit du grand public des instituteurs et même des professeurs pour l'étude scientifique ; cela ne pouvait se faire qu'en intéressant ce grand public, et il a fallu lui faire des concessions. La forme de la publication s'adapte bien à une large circulation, le recueil étant publié chaque mois de l'année scolaire et à un prix très modéré (un dollar par an). C'est évidemment le « Literaturblatt für germanische und romanische Philologie » qui lui a servi de modèle, quoiqu'il ne soit pas aussi exclusivement destiné à des comptes-rendus critiques. Voici maintenant les articles des huit premiers numéros qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Romania*.

1. Janvier. Col. 7-10, Stengel, *Le Theatre d'Alexandre Hardy* (Elliott : reproduction d'un article de l'*American Journal of Philology*, vol. VI. pp. 360-62). — C. 14-15, G. Paris, *La poésie du moyen âge* (Todd : grand éloge mérité). — C. 20-21, A. Williams, *The Syntax of the Subjunctive Mood in French* (Elliott : très bien fait).

2, Février. C. 31-33, A. Tilley, *The Literature of the French Renaissance* (Todd : bon comme essai d'introduction). — C. 46-48, H. Schmidt, *Das Pro-*

nomen bei Molière im Vergleich zu dem heutigen u. dem altfranz. Sprachgebrauch (Bowen : travail utile et bien fait).

3. Mars. C. 71-75, Sievers, *Grundzüge der Phonetik*, 3. *Auflage* (Sheldon: fait d'utiles remarques sur le passage de *t* latin à *d* roman). — C. 75-77, E. Courtonne, *Langue internationale néo-latine* (v. Jagemann : sans valeur).

4. Avril. C. 106-8, *The Paradiso of Dante edited with translation* [en prose] *et notes by A. J. Butler* (Walter). — C. 112-4, Clédat, *Grammaire élémentaire de la vieille langue française* (Fortier : élogieux, mais faible). — C. 124, *Li Romans de Carité et le Miserere du Renclus de Moiliens p. p. van Hamel* (notice sommaire).

5. Mai. C. 125-29, Lang, *Contributions to Spanish Grammar*. M. L. prouve par de nombreux exemples tirés surtout des anciens auteurs espagnols: 1) que les pronoms démonstratifs *ello* et *es(s)o* sont souvent employés dans un sens distributif (v. Diez, *Gram.* III, 69) ; 2) que les substantifs *christiano, moro, judio, pagano, cosa* et *cosiella* remplacent le pronom indéfini surtout dans une proposition négative (Diez, III, 79-80); 3) qu'une trentaine de noms en dehors de ceux notés par Diez (III, 399) servent comme complément de la négation. — C. 140-41, Stürzinger, *The Oaths of Strasburg*. Réfutation de la correction de Bonamy proposée de nouveau par M. Clédat (*R. des l. rom.*, oct. 1885, p. 309 ; cf. ci-dessus, p. 471). Quoique la même correction ait été faite depuis par M. Karsten (*Mod. Lang. Notes*, juin 1886, col. 172-5) et par M. Settegast (*Zeitschrift für rom. Philol.*, X, 169-70), je n'ai pas changé d'opinion. Il me semble que le contexte et la version allemande ne comportent guère la correction. C'est surtout la proposition comparative *si cum om per dreit son fradra salvar dift* qui me paraît la rendre invraisemblable. On n'a qu'à lire le passage en entier, tel qu'il a été corrigé : *si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha* [*li*] *er in cadhuna cosa si cum om per dreit son fradra salvar dift*, et on s'apercevra que *si cum om per dreit son fradra salvar dift* ne répond qu'à une des deux propositions précédentes, et encore est-ce à la plus éloignée. Il y a donc désaccord entre la proposition subordonnée, qui ne suppose qu'une seule proposition principale, avec le verbe *salvar*, et les deux propositions principales. Or ce désaccord n'est dû qu'à la correction, car la leçon du ms. n'a qu'une seule proposition principale et justement celle qui a pour verbe *salvar*, la seconde étant réduite à un simple attribut adverbial de *salvar* sous la forme de *et in aiudha et in cadhuma cosa*. Tout est donc en parfaite harmonie dans la leçon du ms , et la correction, qui vient embrouiller la phrase, est à rejeter. Quant au texte allemand, que j'avais invoqué en faveur de mon opinion, il ne confirme certainement pas la correction, quoi qu'en dise M. Karsten. Je conviens que ce n'est pas un fort argument non plus pour mon opinion, puisque la version allemande a tout simplement omis *et in aiudha et in cadhuna cosa*. Mais il me semble toutefois que l'omission d'un simple attribut adverbial peut se justifier mieux que celle d'une proposition entière qni introduit une idée nouvelle [1]. D'autres difficultés ont été

1. [Je partage absolument, pour ma part, l'opinion si bien appuyée par M. Stürzinger. — G. P.]

signalées par les auteurs mêmes de la correction. — C. 145-50, Siede, *Syntaktische Eigentümlichkeiten der Pariser Umgangssprache in den Scènes populaires von H. Monnier* (Garner : travail utile). — C. 156-57, Vising, *Sur la versification anglo-normande* (Zdanowicz). — C. 161, Gonçalves Vianna e de Vasconcellos Abreu, *Bases da ortographia portuguesa* (notice sommaire).

6. Juin. C. 172-75, Karsten, *Zu den Strassburger Eiden*. M. K. se prononce, quoiqu'en hésitant quelque peu, en faveur de la correction de Bonamy dont nous venons de parler. — C. 189-96, Boehmer's *Romanische Studien, Heft XX et XXI* (Stürzinger : fait qq. additions et corrections aux différents travaux rétoromans d'ailleurs très consciencieux et importants, que contiennent les deux numéros). — C. 202-5, *La Chanson de Roland p. p.* Clédat (Cohn : article sévère).

7. Novembre. C. 219-27. Karsten, *Lateinisch-französischer Vocalschwund*. M. K. cherche à expliquer le traitement différent que le *c* latin devant *e, i* a subi dans *faire, dire, duire*, etc. d'un côté et dans *disme, graisle, aisne* de l'autre comme étant dû à une différente accentuation de ces mots à l'intérieur de la phrase. Un *facere* et un *decimum* fortement accentués auraient gardé tous les deux la voyelle de la pénultième jusqu'apres l'assibilation du *c* précédent, tandis que les mêmes mots dans une position plus ou moins atone auraient perdu cette même voyelle pénultième avant l'assibilation du *c*. De chacun de ces mots il y aurait donc eu des doublets syntactiques. De ces formes doubles on n'en aurait ensuite gardé qu'une, soit la forme atone comme dans *faire, dire, duire*, soit la forme accentuée comme dans *disme, graisle, aisne*. C'est une hypothèse fort ingénieuse, mais ce n'est qu'une hypothèse. L'article a le même inconvénient que les autres qui ont mis en jeu la phonétique syntactique, c'est qu'il suppose trop et ne prouve pas assez. En principe il n'y a rien à dire contre la phonétique syntactique, mais qu'on n'en fasse pas, comme comme on a fait de l'analogie, la panacée pour tous les cas difficiles à expliquer. Qu'on se rappelle que toutes les lois phonétiques ne nous sont pas encore connues et que l'existence de celles qui sont aujourd'hui admises a dû être prouvée. Qu'on nous prouve donc aussi pour chaque cas l'influence prétendue de la phonétique syntactique. — C. 233-40, Todd, *Knapp's Spanish Etymologies*. M. K. dans sa « *Spanish Grammar* » et surtout dans le vobabulaire de ses « *Spanish Readings* » s'est souvent écarté sans aucune nécessité des étymologies de Diez. M. Todd rétablit celles-ci pour plus de cent mots. Ce n'était guère nécessaire; un étymologiste qui tire *hidalgo* de *italicus* quoiqu'il connaisse l'ancienne forme *fijo dalgo* ne peut lutter contre Diez et ne méritait pas l'honneur d'une réfutation aussi détaillée. — C. 249, E. Pelissier, *French Roots and their Families. A synthetic vocabulary based upon derivation* (v. Jagemann).

8 Décembre. C. 284-90, Todd, *Knapp's Span. Etymologies*. Conclusion de l'article du numéro précédent. — C. 294-97, Schuchardt, *Romanisches u. Keltisches* (Grandgent : publication charmante).

Chacun de ces huit numéros se termine par des notices, une bibliographie assez étendue et des annonces; il n'y a que le dépouillement des périodiques qui manque.

J. Stürzinger.

IV.— Transactions of the Modern Language Association of America 1884-5. Vol. I. Baltimore, 1886.— La Société américaine des langues modernes dont la formation a été annoncée ici (XIV, 312) vient de publier le premier volume de ses travaux. Il se compose de dix-huit mémoires lus aux deux réunions annuellesde 1884 et 1885. Voici ceux qui ont trait à la philologie romane. — P. 64-83, v. Jagemann, *On the Genitive in Old French*. C'est l'exposition de l'emploi du génitif dans Villehardouin. Les faits sont donc connus, mais l'auteur les a présentés en très bon ordre.— C. 96-111, Fortier, *The French Language in Louisiane and the Negro-French Dialect*. Ce n'est que la seconde partie de cette étude, *le patois créole* (p. 101-111), que nous aurons à signaler, la première étant tout historique. Cette esquisse rapide de la transformation des sons et des formes de la langue française dans la bouche des nègres ajoute quelques faits de détail à ce que nous savions déjà de ce parler nègre par la remarquable étude comparative des patois créoles de M. Coelho (*Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa* 1880, p. 129-96). Ainsi pour la transformation des sons on peut noter : 1° la nasalisation de la voyelle finale, si elle est précédée immédiatement d'une consonne nasale : *connin* (connais 103, connu 104), *donnin* (donné 104), *moin* (moi 103), *zamain* (jamais 110), *main* (mais 110), *laimin* (aimer 109), *gaignin* (gâgner 109) ; 2° la labialisation de la voyelle par la consonne précédente : *moman* (maman 103), *popa* (papa 103) ; 3° la transformation d'un *ö* fermé en *e* fermé et d'un *ö* ouvert en *e* ouvert : *zié*[1] (yeux 103), *vié* (vieux 103), *Djé* (Dieux 104), *pé* (peu 110), *dé* (deux 106) — *bonair* (bonheur 103), *lomair* (honneur 103), *in* (un 106). Dans la partie morphologique la forme de l'article pluriel *ye* qui suit toujours le nom est à remarquer, ainsi que l'emploi de *qui* pour *quel*. Le futur est indiqué par le verbe *aller* (*malé coupé* = moi aller couper « je couperai) », le conditionnel par *sré* (*mo sré coupé* = moi serais couper), la voix passive par la troisième pers. plur. de l'actif (*ye laimin moin* = eux aimer moi). L'adverbe a la forme de l'adjectif précédé de *ben* ou *tre* (*li mouri ben brave* ou *tre brave*). Quant aux remarques générales sur ce patois créole, l'auteur les aurait sans doute modifiées s'il avait connu le travail de M. Coelho.— P. 133-48, Lang, *The Collective Singular in Spanish*. Cet article prouve une lecture attentive et intelligente des anciens textes, l'auteur ayant rassemblé plus de 150 passages dans lesquels des noms génériques comme *homme*, *femme*, *chrétien*, *cheval*, *arme*, *grain*, *pierre*, etc. sont employés au singulier avec la signification du pluriel, puisqu'ils sont dans la plupart des cas accompagnés d'adjectifs multiplicatifs comme *tanto*, *quanto*, *mucho*. Si M. L. a bien fait de signaler cet emploi, il a tort d'adresser une sévère réprimande à Diez pour ne pas l'avoir remarqué ; le fait n'est pas assez important pour qu'une grammaire tracée à grandes lignes ne le puisse négliger ; y a-t-il en effet quelque chose de plus simple que l'emploi d'un nom générique dans un sens collectif? — P. 204-15, Stürzinger, *Remarks on the Conjugation of the Wallonian Dialect*.

---

1. *Zié* représente plutôt *des yeux*, car le *z* est certainement dû à l'*s* de l'article comme ailleurs et non pas au *y* comme dit M. F. (p. 103 et 105).

Ces observations ne s'appliquent proprement qu'au patois moderne de Malmédy; le titre plus général de dialecte wallon peut toutefois se justifier par le fait que les points sur lesquels portent ces observations sont en général les mêmes pour tout le pays wallon malgré les variations des formes dans les différentes provinces. Il s'agit de la réduction des formes que l'analogie a fait subir à la conjugaison. Cette réduction a été portée si loin qu'il n'y a plus qu'une seule manière de conjuguer pour tous les verbes, les deux auxiliaires exceptés; car toutes les formes de la flexion forte ont été abandonnées et remplacées par des formes faibles, à l'exception de quelques infinitifs et participes passés; les trois conjugaisons ont été réduites à une, essentiellement à la première, et les six terminaisons personnelles à deux, l'une employée au singulier et l'autre au pluriel. Cette simplification a surtout envahi les formes des temps passés.

J. Stürzinger.

V. — Revue Critique, 1886. — Art. 18, Meyer, *Girart de Roussillon* (A. Thomas). — 35, Fœrster, *li Sermon saint Bernart* (L. Clédat). — 63, Berger, *la Bible française au moyen âge* (A. Thomas). — 66, Schuchardt, *Sur les lois phonétiques* (V. Henry ; voyez p. 294 la réponse de M. Schuchardt). — 80, 151, Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, lettres I, J (A. Jacques). — 109, Voizard, *Etude sur la langue de Montaigne* (A. Delboulle : livre « à recommencer »). — 126, Zotenberg, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph* (G. P.). — 139, Estienne, *Dialogues du langage françois italianizé*, p. p. Ristelhuber (T. de L.). — 157, Constans, *Supplément à la Chrestomathie de l'ancien français* (L. Clédat). — 192, *Bibliothèque populaire de la Société catalane d'excursions* (A. Morel-Fatio). — 225, Espagnolle, *L'Origine du français* (A. Delboulle : livre absurde). — 228, Appel, *Les manuscrits berlinois de Pétrarque* (P. N.). — 249, Tougard, *l'Hellénisme dans les écrivains du moyen âge* (A. Delboulle).

CHRONIQUE

A partir de 1887, la *Romania* sera imprimée dans un autre caractère, un peu moins serré que celui dont elle s'est servi jusqu'à présent. On se mettra en mesure d'avoir tous les signes typographiques qui seront nécessaires à l'impression des articles de linguistique.

— MM. Gilliéron et Rousselot vont publier une *Revue des patois gallo-romans ;* nous donnerons dans notre prochain cahier le prospectus de cette très intéressante entreprise.

— M. J. Leite de Vasconcellos a entrepris la publication d'une *Revista Lusitana*, qui sera exclusivement consacrée à la linguistique et à l'ethnographie portugaise, en prenant ces mots dans leur sens le plus compréhensif. Parmi les noms des collaborateurs annoncés, nous trouvons ceux de MM. Gonçalves Vianna, A. Coelho, G. de Vasconcellos Abreu, Th. Braga, Z. Consiglieri Pedroso, et celui de Madame Michaelis de Vasconcellos. C'est dire que la *Revista* présente les meilleures garanties non seulement de solidité, mais d'originalité scientifique. Nous lui souhaitons le succès que mérite une aussi excellente conception. Le premier numéro doit paraître en janvier 1887. On s'abonne chez Lopes et C^a^, rua do Almada, 119 a 123, Porto. Le prix, pour les pays européens en dehors du Portugal, est de 12 francs par an.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Hugo de Feilitzen, jeune romaniste suédois, *docent* à l'université d'Upsala. M. de Feilitzen s'était déjà fait avantageusement connaître par divers travaux, notamment par son édition des *Vers del jüise* (voy. *Romania*, XIV, 146) et l'importante publication, entreprise en commun avec M. Carl Wahlund, des *Enfances Vivien*. M. de Feilitzen est mort à Stockholm, le 19 janvier, après une longue et cruelle maladie; il n'avait que trente-deux ans.

— M. Alfred Risop, de Berlin, prépare une édition critique du *Florimont* d'Aimon de Varennes, pour laquelle il a déjà réuni presque tous les matériaux.

— L'Académie royale de Berlin a désigné M. Johannes Schmidt pour remplacer M. Waitz dans le comité directeur de la fondation Diez.

— Il vient de se fonder en Allemagne une Association de « néophilologues », c'est-à-dire essentiellement de romanistes et d'anglicistes, tant professeurs d'université que professeurs de gymnase. La nouvelle société, qui compte déjà près de trois cents membres, a tenu sa première réunion, son premier « Neuphilo-

logentag » à Hanovre, le 4 octobre et jours suivants. MM. les professeurs Kœrting, de Münster, Koschwitz, de Greifswald, Stengel, de Marbourg, ainsi que MM. Zupitza, de Berlin, Trautmann, de Bonn, Wülcker, de Leipzig, et Kœlbing, de Breslau, y assistaient. M. Van Hamel, de Groningue, y représentait les études romanes des Pays-Bas. Les délibérations ont eu un caractère pratique plutôt que scientifique ; elles tendaient surtout à donner aux professeurs des gymnases allemands des directions utiles pour la réforme de l'enseignement du français et de l'anglais dans ces établissements. M. Kœrting y a exposé un plan très étendu et très sérieux d'études universitaires de philologie romane et anglaise. M. Trautmann, le phonétiste bien connu, a entretenu l'assemblée du « Zæpfchen-*r* » et du « Zungen-*r* ». D'après lui l'*r* grasseyée n'est qu'une mauvaise habitude de prononciation paresseuse que les Français ont prise au milieu du XVIIe siècle et que les Allemands ont adoptée au XVIIIe siècle par pure imitation du genre français. Il a terminé sa communication par un ardent plaidoyer en faveur de l'*r* linguale. Le prochain « Neuphilologentag » se tiendra à Francfort, vers la Pentecôte.

— Livres adressés à la *Romania* :

Die Geschichte des consonantischen Auslauts im Französischen. Von Paul Kaufmann. Lahr, Kaufmann, 1886, 8°, 71 p. (dissert. de Fribourg en Brisgau). — Ce travail d'un élève de M. Neumann n'est ici imprimé qu'au quart ; nous en parlerons quand il sera complet.

Devinettes de la Haute-Bretagne, par Paul Sébillot. Paris, Maisonneuve, 1886, 8', 26 p. (extrait des *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*).— Joli recueil.

Infinitiven i det fornspanska Lagspråket... af Gustaf Liljequist. Lund, Berling, 1886, 4', 110 p. — Etude syntactique sur l'emploi de l'infinitif dans les documents juridiques espagnols du XIIIe siècle.

Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404-1440), par l'abbé Eugène Bossard, d'après les documents inédits réunis par M. René de Maulde. Paris, Champion, 1886, 8', XIX-426-CXLVIII pages. — Nous mentionnons ici ce livre tout historique, parce qu'il contient un long chapitre, fort peu concluant d'ailleurs, sur le rapport du célèbre Gilles de Rais avec le héros du conte de *Barbe-Bleue*. Le seigneur de Tiffauges et autres châteaux a pu laisser un souvenir vague dans la mémoire des populations que ses crimes étranges avaient terrifiées, mais rien ne prouve que le surnom de Barbe-Bleue lui ait été donné avant notre siècle, et sous l'influence du conte de Perrault, qui ne provient certainement pas de son histoire.

Zur Lautlehre des Französischen, von Wilhelm Duschinsky. Sechshaus, 1886, Selbstverlag des Verfassers, 8°, 32 p. (extrait du douzième *Jahres-Bericht* de la *Realschule* de Sechshaus près Vienne).— Après des remarques générales peu neuves, vient une nouvelle tentative pour découvrir en français une accentuation différente de l'accentuation étymologique.

Das altfranzösische Rolandslied. Text von Paris, Cambridge, Lyon und den sog. Lothringischen Fragmenten, mit R. Heiligbrodt's Concordanztabelle

zum altfranzösischen Rolandslied herausgegeben von Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger, 1886, 12° XXII-377 p. — M. Fœrster a rapidement et parfaitement exécuté le plan qu'il s'était proposé de mettre à la disposition des savants tous les renouvellements du *Rollant*. Une disposition très commode, et qu'il n'était pas facile de trouver, permet d'embrasser d'un coup d'œil les quatre textes, tous incomplets, de la seconde famille de ces renouvellements. M. F. songe encore à donner, dans un troisième volume, « les parties correspondantes au *Roland* français des rédactions suédoise et danoise, de la *Spagna* en vers et en prose et du *Galien* », et même « à réunir dans un seul volume, avec une disposition typographique spéciale, toutes les rédactions françaises. » On aura ainsi sous la main tous les matériaux nécessaires à la reconstruction, qui ne sera jamais qu'approximative, du *Rollant* du XIe siècle. Notons une distraction du savant éditeur. « L'espérance de voir reparaître quelque part et de pouvoir utiliser le manuscrit vendu à Londres le 6 février 1858 (*Catalogue Savile*, 55), ne s'est malheureusement pas réalisée. » La *Romania* (XII, 5) a signalé ce manuscrit à Cheltenham, en a fait connaître le contenu et en a publié des fragments. La table de concordance due à M. Heiligbrodt rendra les plus grands services ; M. F. demande que tous ceux qui en feront usage lui communiquent les erreurs, inévitables dans un pareil travail, qu'ils pourraient rencontrer. Enfin l'infatigable philologue annonce une édition critique du texte primitif; on ne niera pas qu'il ne se soit sérieusement préparé à l'entreprendre.

Phonologie des patois du canton de Vaud, par Alfred Odin. Halle, Niemeyer, 1886, 8°, VIII-160 p. — Nous reviendrons sur cet ouvrage fort intéressant : mais nous voulons signaler tout de suite l'explication proposée par l'auteur d'un phénomène singulier, que présentent, non seulement les parlers vaudois, mais tous ceux du domaine appelé franco-provençal par M. Ascoli. On sait que dans ce domaine *a* tonique persiste, mais qu'il se change en *ié* sous l'influence d'une palatale précédente : *canta(r)* mais *mangié(r)* ; ce qui a été jusqu'à présent inexplicable, c'est que le participe passé ne se comporte pas, dans le second cas, comme l'infinitif : à côté de *mangiér* = manducare on a *manjá* = manducatum. On avait bien remarqué, mais sans en tirer de conséquences, que dans le participe passé le masculin et le féminin étaient identiques. M. Odin pense, pour le patois qu'il étudie, que le masculin a pris la forme du féminin, et que pour le féminin la forme *manjá* est conforme à la phonétique. Une explication pareille, quoique peut-être un peu différente, conviendrait au même fait dans les parlers dauphinois, et il ne nous paraît pas impossible qu'elle donne la clef du problème. Voilà encore un cas, si le fait est prouvé, où un caprice apparent du langage est ramené à la règle et où la phonétique et l'analogie triomphent en commun.

Die altfranzösischen Liederhandschriften, ihr Verhæltniss, ihre Entstehung und ihre Bestimmung, eine litterarhistorische Untersuchung von Dr. Eduard Schwan. Berlin, Weidmann, 1886, 8°, V-275 pages. — Nous nous bornons pour le moment à annoncer cette intéressante publication, sur laquelle nous reviendrons.

Das Imperfekt und Plusquamperfectum des Futurs im Altfranzösischen. Von Dr. Otto Burgatzcky. Greifswald, Abel, 1886, 8°, 196 p. — Bonne étude de syntaxe historique, un peu plus longue qu'il n'était nécessaire. L'auteur démontre, ce qui d'ailleurs aujourd'hui est admis généralement, que le conditionnel (ou futur imparfait) est un temps de l'indicatif et non pas un mode ; et partant de là il en suit tous les emplois dans les textes français du moyen âge. Il est à remarquer que le français moderne fait de ce temps un usage presque tout à fait semblable à celui très varié qu'en faisait l'ancienne langue.

L'emploi des temps et des modes dans les phrases hypothétiques commencées par se *en ancien français* depuis les commencements de la langue littéraire jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Par J.-H.-R. Lenander, docteur ès lettres. Lund, Berling, 1886, 8°, IV-150 p. — Ce travail, écrit dans un français quelque peu embarrassé, est utile par le soin qu'a pris l'auteur de donner *in extenso* tous les exemples qu'il cite. La matière est bien disposée, mais les divisions sont trop nombreuses et parfois peu claires. Deux points sont à contester. L'auteur pense que le plus ancien français employait encore le futur apres *se* dans les phrases hypothétiques; mais, quoi qu'il en dise, les exemples empruntés au Ps. O., étant calqués sur le latin, ne prouvent rien ; quant à l'exemple de Wace (p. 25), il repose sur une erreur : *se point li aidereiz* dépend de *dites mei*, c'est-à-dire appartient à une tout autre construction. — Les exemples cités de l'emploi du subjonctif présent après *se* appartiennent tous à des textes anglo-normands, et cet usage ne peut par conséquent être attribué au français (est-il en rapport avec la construction anglaise du subjonctif après *if* ?) ; la question est de savoir si dans le *Rollant* (dans le vers 1307 de *Gui de Bourgogne*, cité p. 94, lisez *que* pour *qui*) cette construction appartient à l'auteur ou au copiste. Cela étant établi, la question traitée en appendice par M. L. est par là même résolue : dans les locutions *si* ou *se m'aït Deus*, *si* ou *se Deus m'aït*, *si* est le latin sic ; *se* a été substitué à *si* par une confusion explicable, et cette confusion a entraîné la modification de l'ordre des mots. (Depuis que j'ai écrit cette note, j'ai relevé quelques exemples vraiment français de *se* avec le subjonctif, ce qui d'ailleurs n'empêche pas l'explication donnée ci-dessus pour *se m'aït Dieus* d'être bonne (cf. *Rom.* XII, 628.) Il y aurait quelques autres remarques à faire sur ce travail, d'ailleurs méritoire et consciencieux.

Beitræge zur Geschichte der romanischen Philologie in Deutschland. Festschrift für den ersten Neuphilologentag Deutschlands zu Hannover, von Edmund Stengel. Marburg, Elwest, 1886, 8°, 44 p. — Cet opuscule contient d'abord quelques renseignements sur les premières gramm aires françaises à l'usage des Allemands (Pillot, Garnier, Du Vivier, Cauchie), puis une courte notice sur Valentin Schmidt, une note sur la correspondance de Fr. Wolf, et des extraits de la correspondance de Lemcke (entre autres trois lettres de Diez).

Die Sprache des Roman du Mont-Saint-Michel von Guillaume de Saint-Pair... von Karl Huber. Braunschweig, 1886, 8°, 110 p. (dissert. de Strasbourg).

— Ce travail est fait avec soin ; mais il ne saurait être définitif, l'auteur n'ayant pu utiliser le second manuscrit du poème.

Die Lautverhæltnisse der quatre livres des Rois... Von Paul Schlœsser (dissertation de Bonn). Bonn, Georgi, 1886, 8°, 96 p. — Le résultat essentiel de cette étude, qui paraît bien faite, et à laquelle est jointe une utile collation de l'édition de Le Roux de Lincy, est de mettre hors de doute l'origine anglo-normande de la célèbre traduction des *Quatre livres des Rois*.

Les Trouvères et leurs exhortations aux croisades. Par J.-H.-H. Trebe. Leipzig, Hinrichs, 4°, 23 p. (progr. du *Realgymnasium* de Leipzig). — Sans valeur.

Note sur le patois de Couvin, par R. Wilmotte. Gand, 1886, 8°, 12 p.— Utile contribution à l'étude, qui commence à faire tant de progrès, des patois wallons.

Das Rolandslied des pfaffen Konrad, seine poetische Technik im Verhæltniss zur franzœsischen *Chanson de Roland*... Von Wolfgang Golther. München, Straub, 8°, 48 p. (dissert. de Munich). — Cette étude ne forme qu'une partie d'un mémoire honoré d'un prix par la Faculté de philosophie de Munich, et nous la retrouverons sans doute sous une forme plus complète. L'auteur y étudie avec sympathie, mais impartialement, les traits par lesquels Conrad se distingue de son modèle français. Ce qui nous intéresse le plus est l'hypothèse d'une source française perdue pour l'introduction du *Rolandslied*, qui, comme on sait, ne se trouve dans aucun texte français ; c'est une question à reprendre et à examiner de près.

Die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's, beschrieben von Carl Appel. Berlin, Reimer, 8°, 108 p. — Il s'agit de sept manuscrits des *Rime* acquis par le roi de Prusse dans la collection Hamilton.

John Gower's Minnesang und Ehezuchtbüchlein. LXXII anglo-normanische Balladen... neu herausgegeben von Edmund Stengel. Marburg, Friedrich, 1886, 8°, 28 p. — Cette plaquette, imprimée par M. Stengel à l'occasion du mariage de M. W. Vietor, contient 72 ballades françaises de Gower, fort dignes d'intérêt, et qui étaient comme inédites, ayant été imprimées en 1818, pour le Roxburghe-Club, à un nombre extrêmement restreint d'exemplaires. Inutile de dire que l'édition de M. Stengel est d'ailleurs meilleure ; elle est accompagnée de quelques remarques.

Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française et spécialement du langage populaire par Charles Toubin. Paris, Leroux, 1886, 8°, 774 p. — Il suffira, pour faire apprécier cet ouvrage aux lecteurs de la *Romania*, de citer l'étymologie de *ménagerie*, « du gr. ἅμα, ensemble, et ἐναγείρω, réunir, assembler, » et celle de *troubadour*, « de la racine *tr* marquant passage d'un lieu dans un autre et sansc. *pat*, aller, gr. βατέον ». Le livre est dédié à M. Emile Burnouf. La *Revue des Deux-Mondes* a fait l'éloge du dictionnaire de M. Toubin, disant que tout n'y était peut-être pas bien assuré, mais qu'il aurait du moins l'avantage « d'inquiéter certains philologues sur la solidité de leurs positions ». Voyez d'ailleurs *Rom.*, XIV, 633.

Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIe *siècle* (bibliothèques de Paris et des départements). Paris, Imprimerie Nationale, 1886, 8°, XII-733 p. — Ce catalogue, publié par les soins du ministère de l'Instruction publique, n'est pas complet, naturellement, et pourrait être mieux fait, mais il est déjà précieux et contient des renseignements peu connus. Nous signalerons, comme pouvant intéresser les études romanes, les grammaires, colloques et dictionnaires.

Essai sur un patois vosgien (Uriménil). *Dictionnaire phonétique et étymologique* par M. HAILLANT. Epinal, chez l'auteur, 1886, 8°, 608 p. — Cette œuvre consciencieuse a le grand mérite d'être essentiellement fondée sur le parler d'une seule commune ; dans le détail de l'exécution, il y a bien des petites choses à reprendre, mais le répertoire n'en est pas moins utile et digne de confiance.

Die Fabel von der Krähe, die sich mit fremden Federn schmückt, betrachtet in ihren verschiedenen Gestaltungen in der abendlændischen Litteratur... von Max FUCHS. Berlin, Schade, 8°, 46 p. (dissert. de Berlin.) — Recherche faite avec soin et méthode, mais qui laisse à désirer sur quelques points.

Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor. Essai critique par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1886, 8°, IX-238 p. — Travail plein d'érudition et de critique, où on trouve beaucoup de faits nouveaux pour l'histoire littéraire du moyen âge latin.

Glosario etimológico de las palabras españolas (castellanas, catalanas, gallegas, mallorquinas, portuguesas, valencianas y vascongadas) de orígen oriental (arabe, hebreo, malayo, persa y turco). Por D. Leopoldo EGUILAZ Y YANGUAS, catedrático de literatura general y española en la Universidad de Granada. Granada, imprenta de la Lealtad, 1886, pet. in-4°, XXIV-591 p. — Ouvrage considérable, sur lequel nous espérons bien revenir en détail, mais que nous n'avons pas voulu tarder à signaler à nos lecteurs.

Petrarca in der deutschen Dichtung. Von Dr. W. SODERHJELM. Helsingfors, 1886, in-4°, 44 p.

L'Opera Salernitana Circa Instans « *ed il testo primitivo del* « Grant Herbier en françoys » secondo due codici del secolo XV conservati nella regia Biblioteca Estense, per Giulio CAMUS, professore nella reale scuola militare. Modena, 1886, in-4°, 155 p. — Très intéressante contribution à la connaissance de la nomenclature botanique du moyen âge, particulièrement en ancien français.

Les Enfances Vivien, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne, de Londres et de Milan par Carl WAHLUND et Hugo von FEILITZEN, professeurs agrégés à l'université d'Upsala. Paris, Vieweg, 1886, in-4°, 89 p. — Nous reparlerons de cette très importante publication quand elle sera terminée ; nous nous bornons à dire aujourd'hui qu'elle marquera une date dans l'histoire de la mise au jour de nos chansons de geste. Les deux savants éditeurs (dont l'un vient d'être enlevé à la science, voy. ci-dessus, p. 637) ont reproduit intégralement et

diplomatiquement les textes des manuscrits qui contiennent le poème, et les ont disposés d'une manière ingénieuse qui permet aux lecteurs de se rendre pour chaque vers un compte exact de leurs rapports.

Miracles de Nostre-Dame collected by Jean Mielot, secretary to Philip the Good, duke of Burgundy. Reproduced in fac-simile from Douce Manuscript 374 for John Malcolm of Poltalloch, with text, introduction and annotated analysis by George F. Warner, M. A. Westminster, Nichols, 1885, gr. in-4°, XLVIII, 82 p. — Magnifique publication, tirée à peu d'exemplaires, importante surtout au point de vue de la reproduction des miniatures, mais intéressante aussi par le commentaire dont l'éditeur a accompagné chacun des miracles racontés par Jean Mielot.

Précis de grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue par Ferdinand Brunot, ancien élève de l'Ecole Normale, supérieure, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, Masson, 1887, in-12, VIII-692 p. — Ouvrage important et digne d'éloges, qui mérite un examen détaillé.

Französische Grammatik für den Schulgebrauch, von Hermann Breymann. Zweiter Theil : Satzlehre. München, Oldenbourg, 1886, in-8°, X-108 p.

Ueber die Betheuerungs und Beschwörungsformeln in den Miracles de Nostre Dame par personnages... von Richard Busch, Darmstadt, Brill, 1886 (diss. de Marbourg). — Ce mémoire sera inséré dans les *Ausgaben und Abhandlungen* publiées par M. Stengel.

Catalogue des manuscrits néerlandais de la Bibliothèque Nationale, par Gédéon Huet. Paris, 1886, in-8°, 174 p.

L'Image du Monde, poème inédit du milieu du XIIIe siècle, étudié dans ses diverses rédactions françaises d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris et de Stockholm par Carl Fant. Upsala, 1886, in-8°, 78 p. — Ce travail est intelligent et contient des observations intéressantes ; mais on sait que P. Meyer a récemment découvert sur l'*Image du monde* de nouvelles données, qui permettront sans doute d'arriver à des résultats plus précis que ceux qu'on a pu atteindre jusqu'à présent. Il les communiquera dans une publication prochaine.

Verslehre und Stil der romänischen Volkslieder... von Carl Fr. W. Rudow. Halle, 1886, in-8°, 43 p.

Ueber die Ausdrucksweise des altfranzösischen Kunstromans... von Hermann Gunther. Halle, 1886, in-8°, 27 p. — Travail intelligent.

Dis erste Person Pluralis des Verbums im Altfranzösischen... von Albert Lorentz. Hidelberg, Hörning, 1886 (diss. de docteur), in-8°, 45 p. — Ce sujet intéressant est traité ici avec une critique judicieuse.

Ueber die Sprache des altfransösischen Gregors B... von Karl Kuchenbacker. Halle, 1886, in-8°, 29 p. — Nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur les rapports des diverses versions du poème français sur saint Grégoire.

Sur les éléments turcs dans la langue roumaine... par le professeur B. P. Hasdeu. Bucarest, 1886, in-8°, 21 p. — Cette note, communiquée en octobre 1886 au congrès des Orientalistes à Vienne, a surtout pour but d'établir que les éléments turcs du roumain ne sont pas tous proprement turcs, que plusieurs remontent au coumain ou à l'ancien bulgare ; il y a là une indication qu'il sera intéressant de suivre et de vérifier.

Zur Lanvalsage. Eine Quellenuntersuchung, von Dr Anton Kolh. Berlin, Hettler, 1886, in-8°, 67 p. — Ce travail, présenté sous une forme toute *schématique*, intéresse presque exclusivement les versions anglaises du récit. Cependant l'auteur établit, par la comparaison d'un assez grand nombre de vers, qu'il y a un lien étroit entre le *Lai de Lanval* de Marie de France et le *Lai de Graelent*, qui n'est sûrement pas d'elle. Reste à savoir si les deux poèmes ont une source commune, ou si l'un a influencé l'autre.

Recherches sur les rapports des chansons de gestes et de l'épopée chevaleresque italienne, avec textes inédits empruntés au ms. H 247 de Montpellier, par Ferdinand Castets. Paris, Maisonneuve, 1887, in-8°, viii-260 p. — Extrait de la *Revue des langues romanes*.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

G. Paris. Etudes sur les romans de la Table Ronde. *Guinglain* ou *le Bel Inconnu*. 1
A. Thomas. Les *Proverbes* de Guylem de Cervera, poème catalan du XIIIe siècle... 25
É. Rolland. *L'Escriveto*, chanson populaire du midi de la France..... 111
P. Meyer. Notice d'un manuscrit messin (Montpellier 164 et Libri 96)..... 161
A. Morel-Fatio. Mélanges de littérature catalane. — III. *Le Livre de Courtoisie*. 192
P. Meyer. Les manuscrits français de Cambridge. — II. Bibliothèque de l'université..... 236
E. Picot. Le Monologue dramatique dans l'ancien théâtre français (premier article)..... 358
J. Bédier. La mort de Tristan et d'Iseut, d'après le ms. fr. 103 de la Bibliothèque Nationale comparé au poème allemand d'Eilhart d'Oberg..... 481
W. Lutoslawski. Les *Folies* de Tristan..... 511
L. Sudre. Les allusions à la légende de Tristan dans la littérature du moyen âge. 534
La Folie Tristan du ms. de Berne, p. p. H. Morf..... 558
W. Sœderhjelm. Sur l'identité du Thomas auteur de *Tristan* et du Thomas auteur de *Horn*..... 575
G. Paris. Note sur les romans relatifs à Tristan..... 597

MÉLANGES.

Le décasyllabe roman (L. Havet)..... 125
Alcuni appunti sui « Proverbi volgari del 1200 », ed. Gloria (Ad. Mussafia)..... 126
Un nouveau manuscrit du roman de *Jules César*, par Jacot de Forest (P. M.)... 129
Quelques particularités grammaticales du dialecte wallon au XIIIe siècle (E. Pasquet)..... 130
L'adjectif possessif féminin en lyonnais (J. Cornu)..... 134
La Poétique de Baudet Herenc (G. P.)..... 135
Sul metro di due componimenti poetici di Filippo de Beaumanoir, ed. Suchier (Ad. Mussafia)..... 423
Le possessif tonique du singulier en lyonnais (E. Philipon)..... 430
L'adjectif pronom possessif en lyonnais (Puitspelu)..... 434
Ant en langue d'oc (Puitspelu)..... 435
Acala en auvergnat (Puitspelu)..... 436
Le *Chastie-Musart* d'après le ms. harléien 4333 (P. M.)..... 603
Le conte de la reine qui tua son sénéchal (R. Kœhler)..... 610

Note additionnelle sur Jean de Grailli, comte de Foix (G. P.)..... 611
Un article du *Dictionnaire* de M. Godefroy (G. P.)..... 613

COMPTES RENDUS.

Caix, voy. *Miscellanea.*
Canéllo, voy. *Miscellanea.*
Cañete (M.), Teatro español del siglo xvi (A. Morel-Fatio)..... 462
Clédat, voy. *Roland.*
Heeger (G.), Die Trojanersage der Britten (G. P.)..... 449
Henry (V.), Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman (G. P.).... 137
Kœritz, Das *s* vor Consonant im Franzœsischen (G. P.)..... 614
Koschwitz (E.), Commenfar zu den ælteslen franzœsischen Denkmælern, I, (G. P.)..... 443
Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di N. Caix *e* U. A. Canello (G. P., P. M., A. M.-F.)..... 453
Nyrop (K.)., Adjektivernes Kœnsbœjning i de romanske Sprog (G. P.)..... 437
Roland (*La Chanson de*), nouvelle édition classique, par L. Clédat (G. P.)..... 138
Süpfle (Th.), Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, I 614
Tobler (A.)., Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik (G. P.)..... 439
Vising (G.)., Sur la versification anglo-normande (P. M.)..... 144
Wilmotte, L'enseignemeut de la philologie romane en France et en Allemagne (G. P.)..... 623

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

Appel, die Berliner Handschriften des Petrarca..... 642
Bladé, Contes populaires de la Gascogne..... 477
Bossard, Gilles de Rais..... 638
Breul, *Sir Gowther*..... 160
Breymann, *Franzœsische Grammatik*..... 643
Broberg, Det store Testament af Villon..... 159
Brunot, Précis de grammaire historique..... 643
Burgatzcky, Das Imp. und Plusqupf. des Fut. im Altfranzœsischen..... 640
Busch, Die Bethheuerungsformeln in den *Miracles de N. D.* 643
Camus, L'Opera Salernitana *Circa Instans* 642
[Casini], Le Rime provenzali di Rambertino Buvalelli..... 158
Casini, I Trovatori nella marca Trevigiana..... 158
Castets, Recherches sur l'épopée chevaleresque..... 644
Delisle, Discours prononcé à la Société d'histoire de France..... 157
Duschinsky, Zur Lautlehre des Franzœsischen..... 638
Eckleben, Die ælteste Schilderung vom Fegefeuer des h. Patricius. 159
Eguilaz. Glosario etimológico de las palabras castellanas de origen oriental..... 642
Elliot, Contributions to a history of the french language of Canada..... 158
Fant, l'*Image du Monde*..... 643
Finamore, Tradizioni populari abbruzzesi..... 477
Fœrster, Das Rolandslied. Texte von Paris, Cambridge, Lyon..... 638
Fuchs, Die Fabel von der Kræhe..... 642
Golther, Das Rolandslied des Pfaffen Conrad..... 641
Gonçales Vianna y Vasconcellos Abreu, Orthographia portuguesa..... 477

GRAMITTA XERRI, Racconti populari siciliani 480
GRŒBER, Grundriss der romanischen Philologie, I 479
GUNTHER, Die Ausdrucksweise des franz. Kimstromans 643
HAILLANT, Essai sur un patois vosgien, III 642
HASDEU, Les éléments turcs du roumain 644
HAURÉAU, Les œuvres de Hugues de Saint-Victor 642
HUBER, Die Sprache des Romans du Mont Saint-Michel 640
HUET, Catalogue des manuscrits néerlandais de la B. N. 643
IARNIK et BARSEAN, Doine si strigature din Ardeal 478
JUBERT, La Chanson de Roland traduite en vers 478
KAUFMANN, Die Geschichte des consonantischen Auslauts im Französischen 638
KŒRTING, Encyklopaedie und Methodologie der rom. Philologie, III 477
KOLH, *Zur Lanval-Sage* 644
KOSCHWITZ, Les plus anciens monuments de la langue française, 4e éd 478
KUCHENBACKER, Die Sprache des *Gregors* B 643
LENANDER, Des temps et des modes dans les phrases hypoth. de l'anc. français 640
LILJEQUIST, Infinitiven i det fornspanska Lagspraket 638
LORENTZ, Die erste Person Pluralis im Altfranzœsischen 643
MOREL-FATIO, Libro de los hechos de la Morea 159
MUSSAFIA, Zur Katharinen-Legende 478
NEUHAUS, Adgar's Marienlegenden 160
ODIN, Phonologie des patois du canton de Vaud 639
PARODI, Osservazioni a proposito del lessico genovese di Flechia 477
PENNIER, Les noms topographiques devant la philologie 480
PETERS, Der Roman von Mahomet (voy. ZIALECKI) 159
PIERI, Note sul dialetto Aretino 479
POLITIS, Le Chant du frère mort 478
Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIe siècle 642
RITTER, Recueil de morceaux choisis en vieux français 160
RUDOW, Verslehre und Stil der rumænischen Volkslieder 643
RUSTEBUEF's Gedichte, herausgeg. von KRESSNER 477
SALOMONE-MARINO, La Trasuta di Garibaldi 480
SCHLŒSSER, Die Lautverhæltnisse der Livres des Rois 641
SCHRŒDER, Glaube und Aberglaube in den altfr. Dichtungen 480
SCHUCHARDT, Romanisches und Keltisches 478
SCHWAN, Die altfranzœsischen Liederhandschriften 639
SEBILLOT, Devinettes de la Haute-Bretagne 638
SEIFERT, Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Ripa 479
SŒDERHJELM, Petrarca in der deutschen Dichtung 642
STEIN, Der Einfluss Crestien de Troies auf die altengl. Literatur 477
STENGEL, Beitræge zur geschichte der rom. Philologie 640
STENGEL, Gower's Minnesang und Ehezuchtbüchlein 641
TOUBIN, Dictionnaire étymologique de la langue française 641
TREBE, Les Trouvères et leurs exhortations aux Croisades 641
WAHLUND et FEILITZEN, *Les Enfances Vivien*, I 642
WARNER, *Miracles de Nostre-Dame collected by J. Mielot* 643
WILMOTTE, Note sur le patois de Couvin 641
ZIALECKI, Der Roman von Mahomet 478
ZOTENBERG, Notice sur le livre de *Barlaam et Joasaph* 159

PÉRIODIQUES.

Annales de la Faculté des Lettres de Lyon, III, I 153
Bulletin de la Société des Anciens Textes, 1886, I 474
Bulletin de la Société Dunoise, 1886, juillet 474
Mélanges publiés par l'Ecole de Rome, I, II, V 152
Modern Language Notes, 1885 632
Revue Critique, avril-décembre 1885 154
— janvier-décembre 1886 636
Revue des langues romanes, juillet-août 1885 149
— — septembre 1885 469
— — octobre-décembre 1885 470
— — janvier-avril 1886 625
Rivista della letteratura Italiana, 1884 471
— — 1885 473
Romanische Forschungen, I, 3 150
Romanische Studien, VI, 1-3 149
Transactions of the Modern Language Association of America 634
Zeitschrift für romanische Philologie, 1885 627

CHRONIQUE.

Janvier 155
Avril-juillet 476
Octobre 637

Le gérant : F. VIEWEG.